NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

FA = GU



NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE de tous les Hommes qui se sont fait un nom par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours; dans laquelle on expose avec impartialité ce que les Écrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère, les mœurs et les ouvrages des Hommes célèbres dans tous les genres;

AVEC des Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Par L. M. CHAUDON et F. A. DELANDINE.

Huitième Édition, revue, corrigée et considérablement augmentée.

Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ cogniti.
TACIT. Hist. lib. I. § 1.

TOME CINQUIÈME.

A LYON,
Chez BRUYSET AINÉ et Comp.^e



An XII — 1804.


BIBLIOTHECA·BODLEIANA

NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

F

FABA, (Jérôme) prêtre de Calabre, dans le 16e siècle, eut la patience et l'industrie de sculpter en buis tous les mystères de la Passion, renfermés dans une coquille de noix. Il fit aussi un carrosse de la grandeur d'un grain d'orge, où l'on voyoit deux personnes et le cocher, le tout tiré par deux chevaux. Ces bagatelles plus difficiles qu'utiles furent présentées à *François I* et à *Charles-Quint*. *Voy*. SPANNOCHI.

I. **FABER**, (Gilles) Carme, mort à Bruxelles en 1506, prêcha avec distinction dans un temps où le ministère de la parole étoit avili par le ridicule et le burlesque que les prédicateurs mêloient aux mystères sacrés. On a de lui une *Chronique* de son ordre, une *Histoire du Brabant*, des *Commentaires* et d'autres ouvrages.

II. **FABER**, (Jean) Dominicain, docteur en théologie à Cologne, prêcha et écrivit avec succès contre les hérétiques. Il mourut vers le milieu du 16e siècle. On a de lui : I. *Enchiridion Bibliorum*, Augsbourg 1549, in-4.° II. *Fructus quibus dignoscuntur Hæretici* : traité curieux, où il y a beaucoup de choses singulières touchant *Luther*. III. D'autres Ouvrages.

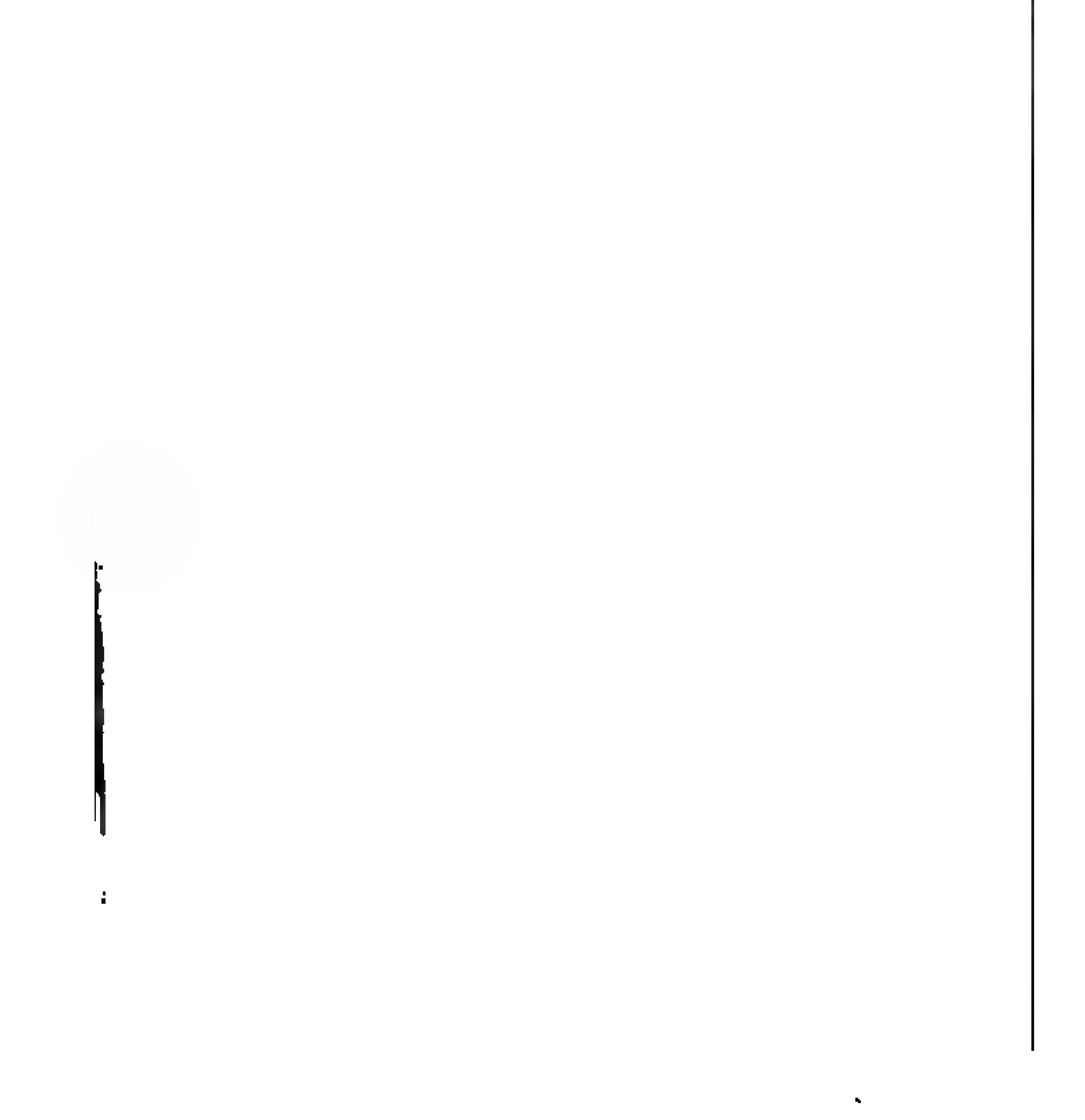
III. **FABER**, (Jean) appelé, ainsi qu'un de ses ouvrages, le *Marteau des Hérétiques*, surnom qui le distingue des autres FABER, naquit en Souabe, et brilla dans les universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le fit son vicaire-général en 1519; et *Ferdinand*, roi des Romains, depuis empereur, le choisit pour son confesseur en 1526. Ce prince le nomma, en 1531, à l'évêché de Vienne, que son zèle contre les hérétiques lui avoit mérité. C'est de lui qu'*Erasme* a dit, à l'occasion de son élévation à l'épiscopat, *que Luther, malgré sa pauvreté, trouvoit le moyen d'enrichir ses ennemis*. C'étoit un homme impétueux dans la dispute. Comme on lui alléguoit l'Evangile dans la conférence de Zurich, il s'échappa, dit-on, jusqu'à répondre *qu'on auroit bien pu vivre en paix sans l'Evangile*. Ses ennemis lui attribuèrent quelques autres propos aussi blâmables; mais on ne doit

pas croire légèrement les bruits semés par les gens de parti. Il mourut à Vienne, le 12 juin 1541, dans un âge assez avancé, laissant plusieurs *Ouvrages* d'*histoire*, de *controverse* et de *piété*, en 3 vol. in-folio; Cologne, 1537-1541. Celui de ses écrits qui lui fit le plus d'honneur, est son *Malleus Hæreticorum*, dans lequel les questions controversées sont traitées avec beaucoup de chaleur.

IV. **FABER**, (Basile) né à Soraw en Silésie en 1520, fut recteur du collége Augustinien à Erfort, et s'est fait connoître par son *Thesaurus eruditionis scholasticæ*, qu'il publia en 1571, et dont la dernière édition est de la Haye 1735, 2 vol. in-fol. On y trouve les additions que *Buchner*, *Cellarius* et *Grævius* firent successivement à ce Dictionnaire, dont les citations sont abondantes et exactes. *Basile Faber* donna aussi une *Traduction* allemande des *Remarques* latines de *Luther* sur la Genèse, et fut un des disciples les plus zélés de cet hérésiarque.

FABER, *Voyez* FAVRE *et* FÈVRE.

FABERT, (Abraham) maréchal de France, naquit à Metz. Son père, maire-échevin de cette ville, et fils d'un riche libraire de Nancy, avoit été anobli par *Henri IV*. Il destina son fils au barreau, ou à l'église; mais le jeune *Fabert*, né pour la guerre, voulut suivre son penchant. Dès l'âge le plus tendre, il s'occupoit à différens exercices d'infanterie avec des figures de carton, qu'il faisoit mouvoir suivant le commandement. Il servit sous le duc d'*Epernon* dans plusieurs occasions importantes. Il se signala sur-tout en 1635. On commença dès-lors à conter mille particularités fabuleuses sur la cause de ses succès. On les attribua au diable, quoiqu'il ne les dût qu'à son courage héroïque, à son jugement solide et profond, et à un sens droit et étendu. Il sauva l'armée du roi à la retraite de Mayence, comparée par quelques écrivains à celle des *Dix mille* de *Xénophon*. Sa valeur ne parut pas avec moins d'éclat en Italie qu'en Allemagne. Blessé à la cuisse au siége de Turin, en 1640, il ne voulut jamais souffrir qu'on la lui coupât. *Il ne faut pas mourir par pièces*, dit-il à *Turenne*, et au cardinal *de la Valette* qui l'exhortoit à cette opération: *La mort n'aura tout entier, ou elle n'aura rien.* En 1643 les François assiégèrent Collioure dans le Roussillon. Trois mille Espagnols occupoient une colline, d'où il falloit les chasser pour faire les approches de la place. *Fabert*, qui commandoit le premier bataillon des troupes Françoises à la tête de l'armée, reçut ordre du maréchal *de la Meilleraie* de venir lui parler. *Fabert*, qui étoit capitaine aux Gardes, et qui avoit entendu le maréchal appeler sa compagnie *les chanoines de Fabert*, parce qu'elle avoit été deux ans à la cour, avoit senti vivement cette raillerie amère. Il refusa de quitter son poste. Il répondit à un second aide de camp: *Avez-vous des ordres pour le bataillon? je les exécuterai, je ne marche pas autrement. La Meilleraie* vint lui-même. M. *de Fabert*, lui dit-il, *oublions le passé; donnez-moi votre avis: que ferons-nous? — Voilà le premier bataillon des Gardes prêt à exécuter vos ordres*, répondit



mort sans enfans au siége de Candie en 1669, et trois filles mariées. Son épouse *Claude de Clévant*, d'une bonne noblesse de Pont-à-Mousson, étoit une femme de mérite, qui enseigna aux Sédanoises le point de Venise, appelé depuis le point de Sédan. Le P. *de la Barre*, chanoine de Sainte-Geneviève, a publié la *Vie* de *Fabert* en 1752, en 2 vol. in-12. Il y a des choses curieuses, mais trop de minuties, et de détails étrangers au maréchal. Parmi les traits que nous pourrions rapporter à l'éloge de ce grand homme, nous choisirons ceux-ci. Il disoit que, *si, pour empêcher qu'une place que le Roi lui auroit confiée ne tombât au pouvoir de l'ennemi, il falloit mettre à une brèche sa personne, sa famille et tout son bien, il ne balanceroit pas.* — Il croyoit qu'à la guerre il n'y avoit aucune fonction avilissante. Quelques officiers du régiment des Gardes-Françoises trouvèrent mauvais que *Fabert*, au siége de Bapaume, s'occupât indifféremment des sapes, des mines, de l'artillerie, des machines, des ponts et des autres travaux les plus pénibles. Ils chargèrent même *Grateloup*, son ami, de lui représenter qu'il avilissoit sa dignité de capitaine aux Gardes et d'officier-général. *Je voudrois bien savoir*, répondit Fabert, *si le bien que m'a fait le Roi est une raison de diminuer le zèle que j'ai toujours eu pour son service. J'ose me flatter que ces travaux, que l'on trouve humilians, me conduiront aux honneurs militaires les plus élevés. La nuit prochaine, je ferai la descente du fossé, et, sans avoir égard à la dignité de mes grades, j'attacherai le mineur, je travaillerai moi-même à la galerie, à la chambre de la mine, et j'y mettrai le feu, si la garnison refuse de se rendre.* — Malgré la licence que les guerres civiles de France avoient introduite parmi les gens de guerre, *Fabert* contint, dans la discipline la plus exacte, les troupes qui étoient en garnison dans son gouvernement de Sédan. Les Sédanois essayèrent, à plusieurs reprises, de lui faire recevoir quelques foibles marques de leur reconnoissance; toutes leurs tentatives furent inutiles. Un voyage du maréchal à la cour, leur fit hasarder d'offrir à sa femme une belle tenture de tapisserie qu'ils avoient fait venir de Flandre. Le présent étoit du goût de Mad. *Fabert*; mais elle le refusa pour ne pas déplaire à son mari. Quelque temps après son retour, *Fabert* apprend que ce meuble est à vendre, et que l'on n'en trouve pas le prix qu'il a coûté. *Fabert*, qui ne veut pas être l'occasion d'une perte pour le magistrat qui l'avoit acheté, lui envoie l'argent qu'il a déboursé, et pour l'achat de la tapisserie, et pour les frais du transport. Deux jours après, il la fait vendre, et ordonne que le produit en soit employé aux fortifications. — Les troupes de *Galas*, général de l'empereur, ayant pénétré en Champagne, manquèrent de vivres. Les généraux François les ayant obligés de se retirer, ils tuèrent, dans leur retraite, tous ceux qui leur en refusèrent. *Fabert*, qui les poursuivoit, entra dans un camp abandonné, et couvert d'officiers et de soldats Autrichiens blessés et mourans. Un François qui avoit l'ame féroce, dit tout haut: *Il faut achever ces malheureux, qui ont massacré nos camarades*

dans la retraite de Mayence. — *Voilà le conseil d'un Barbare*, reprit Fabert. *Cherchons une vengeance plus noble et plus digne de notre nation.* Aussitôt il fit distribuer, à ceux qui purent prendre une nourriture solide, le peu de provisions que son détachement avoit apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mezières, où, après quelques jours de soins, la plupart recouvrèrent la santé. Ils s'attachèrent presque tous au service de la Puissance, qui, contre leur espérance, les avoit traités si généreusement. — *Fabert* montra dans sa dernière maladie le même courage avec lequel il avoit affronté le trépas sur les champs de bataille. « Ce monde, disoit-il, est semblable à une galère; je suis sur le point d'en sortir. Si quelqu'un me rappeloit à la vie, je croirois qu'il voudroit me remettre à la chaîne. » Le père du maréchal *Fabert* est auteur des *Notes sur la Coutume de Lorraine*, 1657, in-fol.

FABIEN, (Saint) Romain ou Italien, monta sur la chaire de *St. Pierre*, après *Antère*, en 236. Il bâtit plusieurs églises dans les cimetières où reposoient les corps des martyrs. Il envoya des évêques dans les Gaules pour y annoncer l'Évangile; et mourut pour la défense de la foi, au commencement de la persécution de *Dèce*, en 250. On lui attribue des *Décrétales*, qui sont visiblement supposées.

I. FABIUS-MAXIMUS, dit *Rullianus*, est le premier de la famille des *Fabiens* qui fut honoré du titre de *Maximus*, pour avoir ôté au petit peuple la disposition des élections. Général de la cavalerie l'an 324 avant J. C., il força le camp des Samnites, et remporta une victoire complète. Le dictateur *Papirius*, fâché qu'il eût donné la bataille contre son ordre, voulut punir sa désobéissance; mais le peuple Romain et l'armée obtinrent sa grace. *Fabius* fut cinq fois consul, deux fois dictateur, et une fois censeur. Il refusa cette charge une seconde fois, disant que c'étoit contre la coutume de la république. Il triompha des Apuléiens et des Lucériens, puis des Samnites, enfin des Gaulois, des Umbriens, des Marses et des Toscans. Ce fut lui qui régla que les chevaliers Romains, montés sur des chevaux blancs, iroient, le 15e de juillet, depuis le temple de l'*Honneur* jusqu'au Capitole. La famille *Fabienne* étoit très-illustre et très-puissante à Rome. Elle entreprit, à ses dépens, la guerre contre les Veïens, et plus de trois cents *Fabiens* périrent dans cette guerre, à la journée de Cremera, 476 ans avant J. C. C'est ce qui a fait dire à *Ovide* dans ses Fastes :

Una dies Fabios ad bellum miserat omnes;
Ad bellum missos perdidit una dies.

Il n'en resta, dit-on, qu'un seul, qui fut ensuite élevé aux premiers emplois, et qui fut la tige des diverses branches de la maison *Fabienne*. Mais *Denys* d'Halicarnasse traite de fable cette guerre rapportée par *Tite-Live*.

II. FABIUS-MAXIMUS (*Quintus*) surnommé *Cunctator* ou le *Temporiseur*, l'un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, fut élevé cinq fois à la dignité de consul. Pendant son premier consulat, l'an 233 avant J. C., il défit les Liguriens. Sa patrie, ré-

duite à l'extrémité après la bataille de Trasymène, eut recours à lui : on le créa dictateur. Il imagina une nouvelle façon de combattre *Annibal*. Il voulut le fatiguer par des marches et des contremarches, sans jamais en venir aux mains. Ces refus lui méritèrent le nom de *Temporiseur*. Les Romains, mécontens de ces remises dont ils ne pénétroient pas la finesse, le rappelèrent, sous prétexte de le faire assister à un sacrifice solennel, et donnèrent la moitié de son autorité à son lieutenant *Minutius Felix*, homme aussi ardent que *Fabius* étoit réservé. Ils revinrent bientôt de leur erreur. Le téméraire lieutenant s'étant engagé dans une embuscade, son sage général le tira de ce péril. *Minutius*, pénétré de reconnoissance envers son libérateur, lui remit ses troupes, content d'apprendre, sous lui, à vaincre et à combattre. *Fabius* combattit avec sa prudence ordinaire. On lui décerna le nom de *Bouclier de Rome*. Après la bataille de Cannes, il lassa tellement les troupes d'*Annibal*, qu'elles ne furent plus en état de se défendre contre les Romains. Il reprit Tarente sur le général Carthaginois. Ayant réglé avec lui le rachat des captifs, et le sénat refusant de ratifier son accord, il vendit tous ses biens pour s'acquitter de sa parole. On rapporte qu'*Annibal* ayant appris la ruse que *Fabius* avoit employée pour se rendre maître de Tarente, s'écria, plein d'étonnement : *Quoi, les Romains ont donc aussi leur Annibal!* Ce dernier tenta vainement d'attirer le Romain au combat. Il lui fit dire un jour : *Si* Fabius *est aussi grand Capitaine qu'il veut qu'on le croie, il doit descendre dans la plaine et accepter la bataille.* Fabius répondit froidement : *Si* Annibal *est aussi grand Capitaine qu'il le pense, il doit me forcer à la donner.* Cet homme illustre mourut quelques années après, âgé de près de 100 ans, si on en croit *Valère-Maxime.*

III. FABIUS-MAXIMUS (*Quintus*) fut fils du précédent. Pendant son consulat, son père vint un jour à lui sans descendre de cheval ; il lui fit ordonner de mettre pied à terre. Alors cet illustre Romain, embrassant son fils, lui dit : *Je voulois voir si tu savois ce que c'est que d'être Consul.*

IV. FABIUS-PICTOR, le premier des Romains qui écrivit l'*Histoire de sa Patrie*, vivoit vers l'an 216 avant J. C., c'est-à-dire plus de 500 ans après la fondation de Rome. « Combien de fables ont dû se répandre dans cet intervalle, dit l'abbé *Millot*, lorsque l'ignorance aveugloit tous les esprits, lorsque la superstition croyoit tout, lorsque l'écriture étoit rare, et que les monumens du pontife étoient les archives du merveilleux : encore ces monumens, au rapport de *Tite-Live*, périrent-ils presque tous dans l'incendie qu'allumèrent les Gaulois. De là tant d'absurdes traditions reçues par les historiens ; de là ces prodiges accumulés sans vraisemblance. Rome se croyoit divine, elle adoptoit tout ce qui flattoit ses préjugés. » Il y a donc lieu de croire que l'*Histoire* de *Fabius-Pictor* étoit un continuel mélange de faux et de vrai. L'ouvrage que nous avons sous son nom est une pièce supposée, et du nombre de celles qui ont été publiées par *Annius de Viterbe*.... Ceux de cette famille prirent le nom de *Pictor*,

parce que celui dont ils descendoient, avoit fait peindre les murs du Temple de la Santé.

V. FABIUS-DOSSENNUS ou DORNESUS, composa des *Farces* appelées par les Romains *Atellanes*, de la ville d'*Atella* dans le pays des Osques, où elles prirent naissance. *Horace*, *Sénèque* et *Pline* parlent de ce poëte. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

VI. FABIUS-MARCELLINUS, historien du 3e siècle, est cité par *Lampride*, comme auteur d'une *Vie d'Alexandre Mammée*.

VII. FABIUS-RUSTICUS, historien du temps de *Claude* et de *Néron*, fut ami de *Sénèque*. *Tacite* loue son style dans ses *Annales* et dans la Vie d'*Agricola*; et cet éloge d'un historien qui passoit pour satirique, est un préjugé en faveur des écrits de *Fabius*.

I. FABRE D'UZÈZ, l'un des plus anciens Troubadours, se rendit fameux par ses chansons. Ayant acheté les ouvrages d'*Albertet* de Sisteron, il s'en donna pour auteur; mais le plagiat ayant été découvert, les Troubadours ses collégues, pour venger l'honneur de leur art, surnommé *la gaie Science*, le fustigèrent.

II. FABRE, (Jean-Claude) naquit à Paris en 1668, d'un père chirurgien. Il entra chez les pères de l'Oratoire, et y professa avec distinction. Une édition du *Dictionnaire de Richelet*, dans laquelle il inséra quelques articles sur les matières de théologie contestées, et d'autres morceaux trop satiriques, l'obligèrent de sortir de sa congrégation. Il y rentra en 1715, et y mourut le 22 octobre 1753, dans la maison de Saint-Honoré à Paris, à 85 ans. C'étoit un homme plein de douceur, de franchise et de modestie. Il avoit prêché avec quelque succès, et son esprit se plioit facilement à tous les genres d'études. On a de lui : I. L'édition citée du *Dictionnaire de Richelet*, revue, corrigée et augmentée, en 2 vol. in-fol.; à Lyon, 1709, sous le titre d'Amsterdam. II. Un petit *Dictionnaire Latin et François*, in-8°, dressé sur les meilleurs auteurs classiques, et dont on a fait plusieurs éditions. III. Une *Traduction des Œuvres de Virgile*, avec des dissertations, des notes et le texte latin; à Lyon, en 3 vol., 1721; réimprimée en 1741, 4 vol. in-12. Cette version, lâche et prolixe, n'est guères au-dessus de celle de *Martignac*. IV. Une *Continuation de l'Histoire Ecclésiastique de Fleury*, en 16 vol. in-4° et in-12. (On en a une nouvelle édition; Caen, 1777, en 13 vol. in-4.°) Le Père *Fabert* l'avoit poussée beaucoup plus loin; mais les deux derniers tomes ayant été changés, en plusieurs endroits par des mains étrangères, et lui ayant d'ailleurs été défendu de donner de nouveaux volumes, la suite est restée manuscrite. Le continuateur est bien inférieur, pour l'onction du style, et pour le choix des matières, à l'écrivain qu'il continue. Il étend, avec excès, son travail, et mêle à l'histoire ecclésiastique trop d'histoire civile. Ce n'est proprement qu'une compilation, écrite d'un style facile, mais sans correction et sans élégance. V. *Entretiens de Christine et de Pélagie sur la lecture de l'Ecriture-Sainte*, in-12 : Brochure recherchée. VI. Un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique* en manuscrit. VII. La

Table de la traduction françoise de l'*Histoire* du président *de Thou*, in-4.° Il avoit aussi commencé la *Table* du *Journal des Savans*, dont il se déchargea peu après sur l'abbé *de Claustre*, à qui l'on est redevable de cet utile ouvrage, en 10 vol. in-4.°

III. FABRE, (N.) né en Languedoc dans la religion prétendue réformée, a donné l'un des exemples les plus marquans de la piété filiale. En 1752, un détachement fut envoyé pour disperser une assemblée religieuse de Calvinistes qui se tenoit dans un champ près de Nîmes. Les troupes firent plusieurs prisonniers. Les hommes furent condamnés aux galères et les femmes à la réclusion dans la tour de Constance. Parmi les premiers se trouva le père de *Fabre*. Celui-ci exécuta le projet de le sauver. Il se rendit sur la route où passoit la chaîne, en gagna le conducteur, et prit la place de son père. *Fabre* resta 6 ans aux galères. Le gouverneur de la province de Languedoc, *Mirepoix*, instruit de ce fait, obtint la liberté de *Fabre*, et le fit présenter à la cour où tout le monde voulut le voir. *Voltaire* en a parlé dans ses mémoires sur les *Calas*. Ce modèle de l'amour filial est mort depuis quelques années à Gange, près de Montpellier. *Fenouillot de Falbaire* a fait de l'action de *Fabre* le sujet d'un drame intitulé, l'*Honnête criminel*. Voyez FENOUILLOT.

IV. FABRE D'ÉGLANTINE, (Philippe-François-Nazaire) né à Carcassone le 28 décembre 1755, se fit d'abord comédien. Ses succès sur la scène ne répondant point à son desir extrême d'acquérir de la célébrité, il devint auteur. *Fabre* débuta dans le monde littéraire par quelques pièces de poésie qui ne donnoient pas de grandes espérances, quoique l'une d'elles ayant remporté le prix d'une églantine d'argent aux jeux floraux de Toulouse, il en prit le surnom qu'il porta toujours depuis; mais lorsqu'il eut travaillé pour le théâtre, on reconnut en lui un vrai talent. C'est l'un des auteurs dramatiques modernes qui offre le plus de clarté dans ses développemens, et de force dans ses caractères. Son esprit inquiet et avide d'intrigues, ne put se contenter du laurier paisible des Muses. Nommé député à la Convention, il se trouva transporté sur un théâtre bien plus orageux que celui pour lequel il avoit travaillé jusqu'alors. Lié intimement avec *Danton*, *Camille Desmoulins* et les autres chefs du club des Cordeliers, il partagea leurs opinions exagérées. « *Fabre*, dit *Mercier*, dans son *Nouveau Paris*, fut promoteur du régime révolutionnaire et son panégyriste, l'ami, le compagnon, le conseiller des proconsuls qui portèrent dans toute la France le fer, le feu, la dévastation et la mort. Pauvre avant le 2 septembre 1792, *Fabre* eut ensuite hôtel, voiture et gens. » On l'accusa d'avoir voulu faire acheter son silence par les compagnies financières qu'il attaquoit sans cesse, tandis qu'il avoit falsifié un décret pour faire réussir un plan d'agiotage qui lui étoit avantageux, en trafiquant sur les effets de la compagnie des Indes. *Robespierre* qui épioit le moment de le perdre, saisit cette circonstance, et le fit condamner à mort par le tribunal révolutionnaire, le 5 avril 1794. On ne doit point oublier qu'il est auteur du nouveau calendrier décimal; dans son

rapport sur cet objet, il montra l'ignorance la plus profonde, non-seulement des premières idées d'astronomie, mais de tous les principes de la langue latine; aussi, dit-on alors de lui, que si sur la scène il étoit à sa place, à la tribune il faisoit pitié. On lui a fait le reproche grave d'avoir préparé les massacres de septembre, et paru l'instigateur du décret atroce qui ordonnoit de fusiller tous les prisonniers Anglois. *Fabre d'Eglantine* fut un homme foible, flatteur du parti triomphant, cruel par légèreté, furieux par orgueil, voulant aller avec promptitude à la fortune, comme il avoit été à la célébrité, et s'occupant uniquement de ses intérêts comme de ses ouvrages. Ceux-ci sont : I. Les *Amans de Beauvais*, romance, 1776. II. *L'étude de la Nature*, poëme, 1783, in-8°, production négligée, sans marche régulière et sans vie. III. *Augusta*, tragédie, 1787 : le sujet en est à peine ébauché. IV. *Le Convalescent de qualité*, comédie en deux actes, 1791; pièce qui dut ses représentations aux circonstances de la révolution. V. *Le Collatéral*, comédie en trois actes, 1792. Quelques scènes d'un bon genre n'y rachètent pas la froideur du nœud et du dénouement. VI. *Le Présomptueux* ou *l'Heureux imaginaire*, comédie en cinq actes, 1790. Elle obtint un succès mérité, mais beaucoup moins que les trois suivantes. VII. *L'Intrigue épistolaire*, comédie en cinq actes. Elle fut très-applaudie, et on la voit avec plaisir. L'intérêt y est à la vérité fondé sur de petits moyens, sur des ressorts mesquins et empruntés par-tout, mais cet intérêt existe, et l'on est toujours indulgent, lorsqu'on peut rire. VIII. *Philinte*, ou *la suite du Misantrope*, comédie en cinq actes, jouée pour la première fois le 22 février 1790. C'est la meilleure pièce de l'auteur. Il lui falloit sans doute plus que du courage pour lutter contre *Molière*, mais on oublie souvent sa présomption en applaudissant à ses efforts. Plusieurs de ses scènes rappellent le génie de cet excellent comique. *Philinte* est le vrai caractère de l'*égoïste*, sujet esquissé plusieurs fois, mais que *Fabre* a su, sinon profondément peindre, du moins assez fortement dessiner. On desireroit que la pièce fût plus gaie, qu'elle fût écrite avec plus de correction; mais ce fut un très-heureux dénouement de faire punir l'égoïste par l'application de ses propres principes. IX. Les *Précepteurs*, comédie en cinq actes. Elle n'a été jouée qu'après la mort de l'auteur. Son but fut utile. Mettre en opposition deux précepteurs et leurs élèves; faire contraster l'éducation soignée, retirée et laborieuse qu'on peut acquérir au milieu des champs, avec celle que l'on puise dans le tourbillon d'une grande société et à la vue du pervertissement des mœurs d'une grande ville, étoit une idée heureuse et digne d'être applaudie; mais elle étoit difficile à mettre en action et sur le théâtre. Aussi *Fabre* a-t-il foiblement réussi, et sa pièce est-elle inférieure à la précédente. Trop de pédanterie dans le rôle d'*Ariste*; une *Araminte* qui aime un homme qu'elle n'a jamais vu; un ton tranchant et peu respectueux pour sa mère dans l'enfant que l'on suppose le mieux élevé; des invraisemblances; un style plein de fautes grammaticales qui le rendent incompréhensible; ces défauts affoiblissent l'intrigue, révoltent

l'homme de goût; et si la pièce d'ailleurs mérite quelque estime, elle est du moins fort au-dessous de la vogue et des éloges pompeux qu'elle obtint à l'instant où elle parut. On a imprimé en l'an IX (1802), les œuvres mêlées et posthumes de *Fabre d'Eglantine*, 2 vol. in-8.°

FABRETTI, (Raphaël) né à Urbin en Ombrie, l'an 1619, mort à Rome le 7 janvier 1700, à 80 ans, fut secrétaire du pape *Alexandre VIII*, chanoine de la basilique du Vatican, et préfet des archives du château Saint-Ange, sous *Innocent XII*. Il s'adonna à l'étude de l'antiquité, et il ne lui manqua rien de ce qui doit faire un habile homme en ce genre; connoissance de l'Histoire Grecque et Romaine, des langues, des critiques, des philosophes; correspondances avec les Savans, etc. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, estimés des antiquaires. I. *De aquis et aquæ-ductibus veteris Romæ*, à Rome, 1680, in-12. II. *De Columnâ Trajani, cum* Alphonsi Ciaconii *Historiâ utriusque belli Dacici à Trajano gesti, etc.*; à Rome, 1683, in-fol. III. *Inscriptionum antiquarum Explicatio*, à Rome, 1599, in-fol. Ce livre est regardé comme un trésor par les savans qui s'occupent de l'antiquité. Le ministre Protestant, *Elie Benoît*, n'en pensoit pas précisément de même... « Si quelqu'un, dit-il, a la curiosité de voir comment les antiquaires se servent des inscriptions, et quelles conjectures ils y appuient pour en tirer ce qui leur plaît, il n'a qu'à lire le recueil de *Raphaël Fabretti*, imprimé à Rome en 1699, chez *Dominico-Antonio Ercole*. Il y trouvera aussi un grand nombre de précieux monumens et de rares inscriptions, dont tout le mérite consiste en ce qu'elles ne servent à rien. Dans les inscriptions et dans les médailles, l'orthographe est souvent mauvaise, la syntaxe mal observée, les barbarismes très-communs, et mille fautes commises contre le langage. Cependant, c'est une des sources d'où les critiques tirent le plus souvent les preuves de leurs conjectures pour la correction des auteurs. » *Fabretti* avoit un esprit vif, une conception facile et une mémoire excellente. Il aimoit l'étude avec passion; et ce qu'il y a de singulier, c'est que, loin d'affoiblir son tempérament, qui fut très-foible jusqu'à l'âge de 30 ans, elle le fortifia.

FABRI, *Voyez* L. FÊVRE *et* PEIRESC.

FABRI, (Honoré) né dans le diocèse de Bellai en 1606, Jésuite en 1626, professeur de philosophie à Lyon, mourut le 9 mars 1688, à 82 ans, à Rome où il fut long-temps pénitencier. C'étoit un homme extrêmement laborieux. Il embrassa toutes sortes de connoissances, philosophie, théologie, morale; et il laissa des écrits sur toutes ces matières. La plupart sont dans l'oubli. On prétend qu'il enseigna la circulation du sang avant le célèbre *Harvée*. On a de lui: I. *Notæ in Notas Willelmi Wendrokii*, sous le nom de *Bernard Strubrock*, insérées dans le *Recueil* ou *la grande Apologie de la Doctrine morale de la Société de Jésus*, Cologne, 1672, in-folio, et ensuite mise à l'*Index* à Rome. II. *Summula Theologiæ*, in-4.° III. Un *Dialogue en faveur de la Probabilité*, réfuté par l'abbé *Gradi*, bibliothécaire du Vatican,

Rome 1659, in-8.° Ce dialogue, et ses écrits contre les solitaires de Port-Royal, lui firent donner par ces Messieurs le titre d'*Avocat des causes perdues*. Le Père *Fabri* étoit plus propre pour la physique et les mathématiques, que pour la théologie. Ses écrits dans le premier genre sont : I. Une *Physique* en latin, Lyon, 1669, 4 vol. in-4.° II. *Dialogi Physici*, Lyon, 1669, in-8.° III. *De plantis, de generatione animalium et de homine;* Paris, 1666, in-4.° Il veut prouver, page 204 de ce traité, qu'il avoit enseigné la circulation du sang, avant que le livre de *Guillaume Harvée* eût pu tomber dans ses mains. IV. *Synopsis Optica*, Lyon, 1667, in-4.°

I. FABRICE, (André, professeur de Louvain, conseiller des ducs de Bavière et prévôt d'Ottingen, natif d'un village du pays de Liége, mourut en 1581. On a de lui, *Harmonia Confessionis Augustanæ*, à Cologne, 1587, in-folio, et d'autres ouvrages où l'on trouve de l'érudition.

II. FABRICE, (George) né à Kemnitz dans la Misnie en 1516, mort le 5 juillet 1571, à 55 ans, a laissé des *Poésies Latines*, imprimées à Basle en 2 vol. in-8°, en 1567. On y remarque beaucoup de pureté et de naturel. Il a été, principalement, attentif sur le choix des mots : il n'en emploie aucun dans ses poëmes sacrés, qui ressente la fable et le paganisme. On a encore de lui : I. Un *Art Poëtique*, en 7 livres, en latin, 1589, in-8.° II. Une *Collection des Poëtes Chrétiens Latins*, in-8°, à Basle en 1562. On lui a reproché d'avoir altéré quelquefois les auteurs qu'il publioit. III. Une *Description de Rome*. IV. *Origines Saxonicæ*, Leipzig, 1606, en 2 vol. in-folio : compilation estimée par les savans. On y trouve les portraits des électeurs de Saxe, *gravés par Wolfg. Killian*. V. *Rerum Misnicarum libri septem*. Ce sont des annales de la ville de Meissen, réimprimées à Leipzig en 1660, in-4°, et remplies de profondes recherches. VI. *Rerum Germaniæ et Saxoniæ volumina duo*, Leipzig, in-folio, 1609, etc. etc.

III. FABRICE HILDAN, (Guillaume) fut un savant chirurgien Allemand au commencement du 17e siècle. Ses *Ouvrages* ont été imprimés à Francfort, 1682, in-folio, avec figures.

FABRICE ou LE FÊVRE, (François) *Voyez* FABRICIUS, n° III.

I. FABRICIUS, (*Caïus*) surnommé *Luscus*, consul Romain l'an 282 avant Jésus-Christ, mérita les honneurs du triomphe par plusieurs victoires sur les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens. Le butin qu'il remporta dans ces victoires étoit si considérable, qu'après avoir récompensé les soldats, et restitué aux citoyens de Rome ce qu'ils avoient fourni pour la guerre, il lui resta quatre cents talens, qu'il fit porter à l'épargne le jour de son triomphe. Député deux ans après vers *Pyrrhus*, il refusa les présens et les honneurs de ce prince, qui vouloit corrompre sa fidélité. Ce roi eut bientôt un nouveau sujet d'admiration. Son médecin vint offrir à *Fabricius*, pour lors consul, d'empoisonner son maître, pourvu qu'on lui payât ce parricide.

Le généreux Romain renvoya le monstre à *Pyrrhus*, pour être puni comme il le méritoit.... Les Samnites lui ayant offert une somme considérable, il répondit à leurs ambassadeurs, en portant la main à ses oreilles, à ses yeux et à sa bouche : *Tant que je pourrai commander à toutes ces parties-là, vos offres me sont inutiles....* *Pyrrhus*, étonné de son désintéressement, voulut éprouver son intrépidité. *Fabricius* n'avoit jamais vu d'éléphant. *Pyrrhus* ordonne d'armer le plus grand de ces fiers animaux, de le mettre dans le lieu où il devoit se trouver avec l'ambassadeur Romain, et de le tenir là derrière une tapisserie. Cet ordre est exécuté ; et dès que *Pyrrhus* et *Fabricius* furent ensemble, on tire la tapisserie, et cet animal énorme paroît tout-à-coup, levant sa trompe sur la tête de *Fabricius*, et jette un cri épouvantable. *Fabricius* se retournant tranquillement, sans témoigner ni surprise ni crainte, dit à *Pyrrhus* en souriant : *Ni votre Or ne m'émut hier, ni votre Eléphant ne m'étonne aujourd'hui.* — Le philosophe *Cinéas*, un des courtisans du roi d'Epire, soutenoit à la table du prince, et au milieu de la joie d'un festin, que le souverain bien de l'homme consistoit dans une vie voluptueuse et éloignée des affaires publiques. Il disoit avec plusieurs sectateurs d'*Epicure*, que la divinité se suffisant à elle-même, indifférente par conséquent à ce qui se passe ici bas, ne prenoit aucun intérêt aux actions des hommes. Pendant que *Cinéas* parloit encore : *O grand Hercule*, s'écria *Fabricius*, *puissent les Samnites et* Pyrrhus *suivre cette doctrine pendant qu'ils feront la guerre aux Romains !...* *Pyrrhus*, qui avoit eu d'autres occasions de remarquer la sagesse et la prudence de *Fabricius*, lui promit qu'après avoir fait sa paix avec Rome, il lui donneroit la première place parmi ses amis et tous ses capitaines, s'il vouloit le suivre en Epire. « *Pyrrhus*, lui répondit le généreux Romain avec sa franchise ordinaire, vous êtes sans doute un prince illustre, un grand guerrier ; mais vos peuples gémissent dans la misère. Quelle témérité de vouloir me mener en Épire ! Doutez-vous que, bientôt rangés sous ma loi, vos peuples ne préférassent l'exemption des tributs aux surcharges des impôts, et la sureté à l'incertitude de leurs possessions ? Aujourd'hui votre favori, demain je serois votre maître. » *Voy.* aussi l'article ÉPICURE, vers le milieu. *Fabricius* fut censeur l'an 277 avant Jésus-Christ, avec *Emilius Papus*, homme aussi austère que lui. Le premier avoit pour toute argenterie une petite salière dont le pied n'étoit que de corne ; l'autre, un petit plat pour présenter ses offrandes aux Dieux. Les deux censeurs cassèrent de concert un sénateur nommé *Cornélius Rufinus*, qui avoit été deux fois consul et dictateur, parce qu'il avoit chez lui dix livres d'argent en vaisselle de table. « Admire qui voudra, dit *Saint-Evremont*, la pauvreté de *Fabricius* ; je loue sa prudence, et le trouve fort avisé de n'avoir eu qu'une salière d'argent pour se donner le crédit de chasser du sénat un homme qui avoit été deux fois consul, qui avoit triomphé, qui avoit été dictateur. » Quoi qu'il en soit de cette réflexion, et des motifs de *Fabricius*, cet illustre

Romain vécut et mourut pauvre. Il se nourrissoit des herbes qu'il cultivoit lui-même; et le sénat fut obligé de marier ses filles aux dépens du public.

II. FABRICIUS-VEÏENTO, auteur Latin sous *Néron*, vers l'an 49 de Jésus-Christ, fit des libelles diffamatoires contre les sénateurs et les pontifes, et fut chassé d'Italie pour ses crimes. *Tacite* remarque, que ce *Fabricius* étant préteur, atteloit des chiens aux chariots, au lieu de chevaux. Ses livres furent brûlés par ordre de *Néron*, comme des satires atroces.

III. FABRICIUS ou LE FÈVRE, (François) né à Duren, dans le duché de Juliers, fut principal du collége de Dusseldorp au duché de Clèves, et mourut en 1573 dans sa 47e année. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs auteurs anciens, et quelques autres ouvrages. I. *Marci Tullii Ciceronis Historia per Consules descripta*, Cologne, 1564, et insérée par l'abbé d'*Olivet* à la fin de son édition de *Cicéron*. II. *Pauli Orosii historiarum libri septem*, Cologne, 1582, in-12 : édition estimée pour les notes historiques et chronologiques. Le Père *André Schott* la fit réimprimer en 1615, à Mayence, avec les remarques de *Fabricius* et de *Lautius*. III. *In Terentii comedias annotationes*, Anvers, 1565.

IV. FABRICIUS, (Jean-Albert) né à Leipzig en 1667, s'acquit de bonne heure la réputation de littérateur poli et de savant profond. Il avoit un esprit facile, une mémoire heureuse et beaucoup de pénétration. Après avoir fait ses études avec distinction dans sa patrie, il se rendit à Hambourg, où *Mayer* lui confia le soin de sa bibliothèque. La mort de *Vincent Placcius* ayant fait vaquer la chaire de professeur d'éloquence dans cette ville, *Fabricius* l'obtint. Cette place le fixa à Hambourg, et il y passa le reste de sa vie, chéri et honoré. En 1719, le landgrave de Hesse-Cassel lui offrit deux postes importans; la chaire de premier professeur de théologie à Giessen, et la place de surintendant des églises de la confession d'Ausbourg. *Fabricius* fut tenté de les accepter; mais les magistrats de Hambourg, plus ardens à le retenir qu'il n'étoit à les quitter, augmentèrent en 1720 ses gages de deux cents écus. Cette attention le fixa à Hambourg. Il y mourut le 3 avril 1736, à 68 ans. C'étoit un homme modeste, malgré l'étendue de ses connoissances. Sa douceur le faisoit aimer autant que ses lumières inspiroient l'estime. Peu de savans ont été plus laborieux ; il suffisoit à tout, leçons publiques, correspondances littéraires, compositions d'ouvrages. Outre une mémoire prodigieuse et une facilité extrême à écrire, il ne laissoit perdre aucun instant. « D'ailleurs, dit *Niceron*, comme il avoit eu en vue, dès sa première jeunesse, les principaux ouvrages qu'il a composés, il avoit fait de bonne heure des recueils sur ces matières, dans lesquels il avoit tout marqué avec la dernière exactitude, et il n'avoit plus qu'à les mettre en ordre ; ce qu'il faisoit en peu de temps, la vivacité de son esprit ne lui permettant pas de languir long-

temps sur un même ouvrage. Ajoutons encore qu'il trouvoit des secours dans ses disciples, et qu'ils l'aidoient souvent, surtout pour les tables de ses livres. Au reste, s'il recevoit des secours des autres, il en donnoit aussi volontiers à ceux qui lui en demandoient, et les aidoit de ses conseils et de ses soins. Sa modestie lui fit refuser une place dans l'académie des Sciences de *Berlin*, et une autre dans la société royale de Londres, qu'on lui offrit avec empressement. Persuadé que plus on sait de choses, plus on connoît qu'on en ignore, il ne se choquoit point lorsqu'on lui montroit quelques fautes dans ses ouvrages, se contentant de dire, que *s'il étoit besoin, il en feroit bien voir lui-même d'autres.*» Ceux qui l'ont fait connoître le plus avantageusement dans la république des lettres, sont : I. *Codex apocryphus Novi Testamenti collectus, castigatus*, à Hambourg, en 3 vol. in-8°, 1719. C'est une collection curieuse et exacte de beaucoup de morceaux inconnus au commun des lecteurs, et même au commun des savans. On y trouve une notice de tous les faux Evangélistes, des faux Actes des Apôtres, et des Apocalypses, dont l'Eglise fut inondée dans sa naissance. Ce recueil estimé est enrichi de plusieurs remarques critiques, pleines de justesse et d'érudition. II. *Bibliotheca Græca*, 14 vol. in-4°, publiés à Hambourg depuis 1705 jusqu'en 1728. Cette notice des anciens auteurs Grecs, de leur vie, de leurs ouvrages, est précieuse aux philosophes. Il n'y a d'ailleurs presque aucun volume, qui ne contienne quelques écrits, ou entier ou en partie, des auteurs Grecs anciens et modernes. Il faut que le premi volume soit de 1718 ou au moi de 1708 : édition plus ample q celle de 1705. Les volumes su vans sont semblables, quoiq réimprimés. Le célèbre Allemai *Harles* vient de donner u nouvelle édition complète de cet bibliothèque, et y a ajouté l suppléments inédits de *Heuman* Le septième volume a paru Hambourg en 1801. III. *Bibli theca Latina Ecclesiastica*, Han bourg, in-fol. 1718. C'est recueil des écrits latins sur l matières ecclésiastiques. IV. *Me moriæ Hamburgenses*, 7 volur in-8°, augmenté d'un huitièn en 1745, par *Evers*, gendre *Fabricius*. On y trouve la vie les éloges des illustres Hambou geois. V. *Codex pseudepigraphi Veteris Testamenti*, in-8°, deu vol., 1722 et 1723. L'auteur exécuté à l'égard de l'ancien Tes tament, ce qu'il avoit pratiqu à l'égard du nouveau dans so *Codex apocryphus*. VI. Une sa vante édition de *Sextus Empiri cus*, grecque et latine, Leipzig 1718, in-folio ; et du *Galli Orientalis*, du Père *Colomiès* 1709, in-4.° VII. Un *Recue en latin des Auteurs qui on prouvé la vérité du Christianisme* 1725, in-4.° VIII. Un excellen ouvrage en allemand, traduit e françois sous ce titre : *Théologi de l'Eau*, 1743, Paris, in-8° avec de nouvelles remarques com muniquées au traducteur. IX. *Le Ecrivains de l'Histoire d'Alle magne et du Nord*, publiés pa *Lindenbrogius* ; auxquels il joignit les *Origines de Hambour* par *Lambeccius*, et les *Inscriptions* de cette même ville, pa *Anckelman* : le tout orné de note savantes et d'appendices, in-fol X. Une édition du *Theatrum*

Anonymorum, de *Placcius*, in-folio; il y ajouta une préface, et la vie de l'auteur. XI. *Bibliotheca Latina*, 1607-1708-1721, in-8°, 3 volumes; réimprimée à Venise en 1728, 2 vol. in-4.° Ce livre, quoique bon, est moins parfait que la *Bibliothèque Grecque*. Il y a quelques fautes; mais elles sont inévitables, dit *Niceron*, dans les ouvrages où l'on ne peut tout voir par soi-même, et où l'on est obligé de s'en rapporter à des catalogues souvent fautifs. XII. *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, 1734, in-8°, 5 volumes; réimprimée à Padoue, 1754, 6 volumes in-4.° XIII. *Bibliographia antiquaria*, Hambourg, 1760, 2 volumes. Cet ouvrage est une notice des écrivains qui ont travaillé sur les antiquités hébraïques, grecques, romaines et ecclésiastiques.

V. FABRICIUS, (Jérôme) plus connu sous le nom d'*Aquapendente*, sa patrie, fut disciple et successeur de *Fallope* dans la chaire d'anatomie de Padoue. Il l'occupa pendant quarante ans avec beaucoup de distinction. La république de Venise lui donna une pension de cent écus d'or, et l'honora d'une statue et d'une chaîne d'or. Ce savant médecin mourut en 1603 à Padoue, dans un âge assez avancé, laissant plusieurs *Ouvrages* sur la chirurgie, l'anatomie et la médecine, justement estimés par ceux qui s'appliquent à ces arts utiles. Ses *Œuvres anatomiques* ont été imprimées à Leyde en 1738, in-folio. Il remarqua, le premier, en 1574, les valvules des veines, mais il ne connut ni leur structure, ni leur usage. Ce médecin crut avec raison qu'il falloit unir la théorie de son art avec la pratique, et celle-ci avec la chirurgie. C'est à ses méditations et à ses expériences sur cette dernière, que nous devons ses *Œuvres Chirurgicales*, qui ont été recueillies également en Hollande en 1723, in-folio. *Fabricius* travailloit plus pour la gloire que pour l'intérêt. Ses amis lui firent divers présens, pour récompenser son généreux désintéressement. Il les mit dans un cabinet particulier, avec cette inscription : *Lucri neglecti lucrum.*

FABRINI, (Jean) grammairien Florentin, vivoit dans le milieu du 16ᵉ siècle. Nous avons de lui des *Notes* et des *Commentaires* sur *Virgile*, *Horace*, *Térence*, et sur quelques Epîtres de *Cicéron*. Ils sont assez bons pour leur temps. Il est auteur de quelques autres ouvrages sur sa langue.

FABROT, (Charles-Annibal) étoit d'Aix en Provence, où il vit le jour l'an 1580. Sa profonde érudition et ses vastes connoissances dans la jurisprudence civile et canonique, lui obtinrent l'amitié du fameux *Peiresc*, protecteur de tous les gens de mérite. Le président *du Vair*, qui l'estimoit aussi, devenu garde des sceaux en 1617, attira *Fabrot* à Paris. Il n'avoit que 36 ans, et depuis huit années il occupoit avec distinction une chaire de droit dans l'université d'Aix. Il retourna en cette ville après la mort de son protecteur, et y reprit ses fonctions de professeur. On le revit à Paris en 1637, pour y faire imprimer des *Notes sur les Institutes de Justinien*. Cet ouvrage dédié au chancelier *Séguier*, fut honorable et utile

à l'écrivain. Il fit à *Fabrot* un grand nom dans la république des lettres, et lui valut une pension de deux mille livres, qui lui fut accordée pour travailler à la *Traduction des Basiliques* : c'est la collection des lois Romaines, dont l'usage s'étoit conservé dans l'Orient, et de celles que les empereurs de Constantinople avoient faites. Cet immense répertoire, le fruit de dix années d'application constante, mérita à son auteur une charge de conseiller au parlement de Provence, dont les circonstances du temps ne lui permirent pas de jouir. Il parut en 1647 à Paris, en 7 vol. in-fol. sous le titre de *Basilicon*, auquel il faut joindre le *Supplément* par *Ruhnkénius*, Leyde 1765, in-folio. Deux ans après, en 1749, *Fabrot* publia une édition des Œuvres de *Cedrène*, de *Nicétas*, d'*Anastase* le Bibliothécaire, de *Constantin Manassès*, et des Institutes de *Théophile Simocatte*, qu'il enrichit de notes et de dissertations. On a encore de lui des *Observations* sur quelques titres du *Code Théodosien* ; un *Traité sur l'Usure*, contre *Saumaise* ; quelques *Maximes de Droit* sur *Théodore Balzamon*, sur l'*Histoire Ecclésiastique*, sur les *Papes*, et plusieurs *Traités* particuliers sur diverses matières de droit. En 1652, ce docte et infatigable écrivain commença la révision des Œuvres de *Cujas*, qu'il corrigea sur plusieurs manuscrits, et qu'il donna au public à Paris l'an 1658, en 10 vol. in-fol. avec d'excellentes notes aussi curieuses qu'instructives. L'application excessive qu'il mit à ce grand ouvrage, lui causa une maladie, dont il mourut le 16 janvier 1659, âgé de 79 ans. On trouva parmi les papiers de ce savant homme, des *Commentaires sur les Institutes de Justinien*, des *Notes sur Aulu-Gelle* ; et le *Recueil des Ordonnances ou Constitutions Ecclésiastiques*, en grec, qui n'avoient pas encore vu le jour. Ce dernier ouvrage à été inséré dans la *Bibliothèque du Droit canon*, publiée en 1661, par *Voël* et *Justel*.

FACINI, (Pierre) peintre Bolonois, élève d'*Annibal Carrache*, a laissé d'excellens tableaux d'histoire, dont la plupart se trouvent à Bologne.

FACIO, (Barthélemi) né à Specia ou Spezzia, dans l'état de Gênes, mort vers l'an 1457, fut secrétaire d'*Alphonse d'Aragon*, roi de Naples. *Æneas Sylvius*, pape sous le nom de *Pie II*, fut très-lié avec lui, ainsi que la plupart des érudits de son siècle. On doit aux veilles de ce profond littérateur : I. *De Bello Veneto Claudiano, seu inter Venetos et Genuenses, circiter anno* 1391 ; Lyon, 1578, in-8°, etc. II. Une *Histoire de son temps*, jusqu'à l'année 1455, en latin. III. *De vitæ Felicitate*, à Leyde, 1628, in-24. IV. Un *Traité des Hommes illustres de son temps*, aussi en latin, publié à Florence, en 1745, in4.° V. Quelques *Opuscules*, mis au jour par *Frecher* à Hanovre, 1611, in-4.° Ce savant étoit un ennemi irréconciliable : il conserva jusqu'au tombeau sa haine pour *Laurent Valla*. Dans une épigramme qu'il fit presque à l'agonie, au moment qu'il apprit la mort de son ennemi, il dit :

Ne vel in Elysiis, sine vindice, Valla susurret,
Facius haud multos post obit ipse dies.

FACUNDUS,

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, mort vers l'an 553, assista en 547 à la conférence que le pape *Vigile* tint à Constantinople sur la dispute des *trois Chapitres*. Il s'agissoit dans cette affaire, de l'orthodoxie de *Théodore* de Mopsueste, des écrits de *Théodoret*, et de la lettre d'*Ibas*. *Facundus* les soutint avec un zèle qui lui mérita l'exil. Nous avons encore l'ouvrage qu'il composa sur cette matière : il est écrit d'un style véhément, plein de feu et avec beaucoup d'art; mais l'auteur sort souvent des bornes de la modération. Le savant Père *Sirmond* publia cet écrit en 1629, in-8°, avec des notes; et il fut inséré depuis dans l'édition d'*Optat*, faite à Paris.

FADUS, (Cuspius) *Voyez* CUSPIUS-FADUS.

FAËRNE, (Gabriel) de Crémone en Italie, mit en vers latins, dans le 16e siècle, cent *Fables d'Esope*, distribuées en cinq livres. *Pie IV* l'engagea à ce travail, et n'eut pas à s'en repentir. La morale y est rendue d'une manière ingénieuse; le style a cette précision, ce naturel, cette variété, qui font le principal mérite de ces sortes d'ouvrages. *Faërne* ne vit point mettre au jour le fruit de son travail : son *Recueil de Fables* ne parut qu'en 1564, environ trois ans après sa mort, avec une dédicace à *St. Charles Borromée*, archevêque de Milan. Ce recueil, imprimé à Rome en 1564, in-4°, et depuis à Londres en 1743, in-4°, orné de planches, fit connoitre *Faërne* sur le théâtre littéraire. Les curieux les recherchent, et la dernière édition n'est pas commune. *Pernault*, de l'académie françoise, les traduisit en vers françois, in-12, Amsterdam, 1718. *De Thou*, et divers auteurs après lui, ont accusé *Faërne* d'avoir un manuscrit des fables de *Phèdre*, alors inconnues, et de l'avoir supprimé, après qu'il en eut pris tout ce qui pouvoit lui convenir. Mais c'est une imputation qui n'a aucun fondement. Cet auteur étoit aussi bon critique qu'excellent poëte. On a encore de lui : I. *Censura emendationum Livianarum Sigonii*. II. Une édition de *Térence*, Florence, 1565, in-8°, Paris, 1602, in-4.° III. Des *Remarques* sur *Catulle* et sur plusieurs ouvrages de *Cicéron*. IV. *Dialogi antiquitatum*, etc. Il mourut à Rome, le 17 novembre 1561, dans la force de son âge. *Pie IV* et le cardinal *Charles Borromée*, neveu de ce pontife, l'honoroient d'une estime particulière, ou plutôt s'honoroient en rendant justice à son mérite.

FAGAN, (Christophe-Barthélemi) naquit à Paris en 1702, du premier commis au grand bureau des consignations. Il y eut lui-même un emploi, qui l'occupoit peu, et qui lui laissa la liberté de s'attacher aux belles-lettres. *Fagan*, avec une partie de l'esprit de *la Fontaine*, avoit à peu près le même caractère, la même indolence, la même aversion pour les affaires. Il étoit marié et bon époux. Son extérieur négligé, son air distrait et timide, n'annonçoient point tout ce qu'il étoit. Il avoit beaucoup de talent pour le théâtre. Il travailla tour-à-tour pour le François, l'Italien, et pour celui de la Foire. On remarque, dans toutes ses pièces, un enjouement

naïf et fin. Les plus applaudies, soit pour le bon comique, soit pour la conduite, sont le *Rendez-vous* et la *Pupille*. Celle-ci mérite d'être distinguée. *De la Harpe*, dans son Cours de littérature, attribue tout le succès de cette agréable pièce aux graces et au jeu de la *Gaussin*; mais depuis que le théâtre a perdu cette excellente actrice, la pièce n'y est pas moins restée comme un modèle de naturel dans le dialogue, de noblesse, de naïveté et de pudeur dans le rôle principal. La comédie des *Originaux* fut jouée en 1737. Plusieurs scènes d'excellent comique et la bonté de sa morale l'ont soutenue au théâtre. C'est une mère qui, pour corriger son fils gâté par les travers du jour, lui présente les ridicules de divers personnages admis dans la société pour être ses jouets et l'objet du mépris des gens sensés. Les autres pièces sont la *Grondeuse*, *Perrette et Lucas*, l'*Amitié rivale*, les *Caractères de Thalie*, le *Marié sans le savoir*, *Joconde*, l'*Heureux retour*, la *Jalousie imprévue*, l'*Isle des Talens*, la *Fermière*, les *Eveillés de Poissy*, les *Acteurs juges*. Il en a composé un grand nombre d'autres de société avec *Panard* et *Favart*. *Pesselier* a rassemblé en 1760, en 4 vol. in-12, les différens ouvrages dramatiques de *Fagan*. On trouve en tête de cette édition, un éloge historique de l'auteur, et une analyse de ses Œuvres. *Fagan* mourut à Paris le 28 avril 1755, à 53 ans.

I. FAGE, *ou* BUCKLIN, (Paul) *Fagius*, né à Rheinzabern dans le Palatinat, en 1504, d'un maître d'école, se distingua par ses connoissances dans la langue hébraïque. Appelé en Angleterre par *Crammer*, archevêque de Cantorbery, il fut chargé de faire des leçons publiques à Cambridge, où il mourut en 1550, âgé de 46 ans. Ce savant Protestant a beaucoup contribué à répandre la connoissance de la langue hébraïque par ses ouvrages, dont voici quelques-uns : *Thisbites Elias*; *Apophthegmata Patrum*; *Sententiæ morales*, 1542, in-4°; *Tobias hebraïcus*, 1542, in-4°; *Expositio dictionum hebraïcarum*, 1542, in-4°; *Notæ in Pentateuchum*, 1546, in-folio, etc.

II. FAGE, (Raimond de la) naquit en 1648, à l'Isle en Albigeois. Il s'adonna au dessin sans secours, sans maîtres, malgré ses parens, et devint bientôt un dessinateur excellent. Il mettoit dans ses productions, sur-tout dans les sujets libres, un goût, un esprit qui surprenoient les artistes. Son atelier ordinaire étoit le cabaret. Il s'étoit établi, depuis plusieurs jours, chez un aubergiste, et y faisoit une dépense qui paroissoit au-dessus de sa fortune. Lorsqu'il fallut payer, il crayonna au dos du mémoire qu'on lui présenta, un dessin que l'aubergiste porta à un amateur. Le curieux en donna ce qu'on lui demanda, et fit encore remettre de l'argent à *la Fage*. Ce maître mourut en 1699, à 42 ans. Il dessinoit à la plume et au lavis. Ses dessins, dans le premier genre, sont fort recherchés. *Carle Maratte* faisoit beaucoup de cas de ses ouvrages. *La Fage* fut un jour rendre visite à ce peintre, qui, l'appercevant, se leva et lui mit ses pinceaux entre les mains. *La Fage* lui répondit, qu'il ne s'étoit jamais exercé à la

peinture. *Que je suis heureux,* répliqua *Maratte ! A juger par vos dessins du progrès que vous auriez fait dans cet art, je vous aurois cédé une place que vous eussiez remplie plus dignement que moi.*

FAGEL, (Gaspard) grand pensionnaire de Hollande, très-attaché à la cause du prince d'*Orange*, dans les Pays-Bas et en Angleterre, naquit en 1629, et mourut en 1688. Son désintéressement, sa prudence et son activité lui méritèrent l'estime de ses concitoyens.

FAGET, *Voy.* MARCA, à la fin de l'article.

FAGNAN, (Marie-Antoinette-Marie) préféra une douce obscurité à la carrière littéraire, après avoir publié deux ouvrages de féerie qui eurent du succès. Le premier, intitulé *Kanor*, conte sauvage, a pour but de prouver que le véritable amour fait des prodiges. La scène est sur les bords de la rivière des Amazones. Elle présente des détails ingénieux et une critique plaisante de plusieurs de nos usages. Le second écrit de Mad. *Fagnan*, a pour titre : *Miroir des Princesses Orientales.* C'est un miroir qui révèle tout ce qui se passe au fond des cœurs. L'idée n'en est pas nouvelle. On sait que *le Sage* en a fait le fond de son opéra du *Miroir magique.* On doit encore au même auteur une bagatelle agréable, publiée dans le *Mercure* de France, sous le titre de *Minet bleu et Louvette.* Son objet est de rappeler qu'il ne peut y avoir de véritable laideur pour les femmes qui ont de l'ame, du sentiment et une véritable tendresse. Mad. *Fagnan* est morte vers l'an 1770.

FAGNANI ou FAGNAN, (Prosper) célèbre canoniste, consulté à Rome comme l'oracle de la jurisprudence, fut pendant quinze ans secrétaire de la sacrée Congrégation. Cet habile homme perdit la vue à l'âge de 44 ans, et n'en travailla pas moins jusqu'à sa mort, arrivée en 1678, à l'âge de 80 ans. On lui doit un long *Commentaire sur les Décrétales*, à Rome, 1661, 3 vol. in-fol., réimprimé à Venise en 1697. Il fut entrepris par ordre du pape *Alexandre VII.* La *Table* de cet ouvrage, vrai chef-d'œuvre en ce genre, vaut seule autant que le Commentaire. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'un homme aveugle ait pu la dresser, et la dresser si exacte. Son livre est très-favorable aux Ultramontains.

FAGNON, (Jean-Charles) habile graveur, attaché à la bibliothèque du Louvre, a gravé une infinité de vignettes et de fleurons, que le goût moderne a bannis des éditions, et une suite précieuse de caractères d'imprimerie, imitant les diverses sortes d'écriture avec autant de légèreté que d'agrément. *Fagnon* réunissoit à de grands talens dans son art la douceur du caractère et les vertus de l'homme de bien. Il est mort au mois de mars 1800, à l'âge de 67 ans.

FAGON, (Gui-Crescent) né à Paris en 1638, d'un commissaire des guerres, fut destiné de bonne heure à la médecine. Il prit le bonnet de docteur en 1664. Étant sur les bancs, il soutint, dans une thèse, la circulation du sang : action hardie alors, que les vieux docteurs ne pardonnèrent au jeune étudiant,

qu'en faveur de l'esprit avec lequel il avoit défendu ce paradoxe, aujourd'hui démontré. *Vallot*, premier médecin du roi, ayant entrepris de repeupler le Jardin-Royal, le livre commun de tous les botanistes, *Fagon* lui offrit sés soins. Il parcourut les Alpes, les Pyrénées, l'Auvergne, la Provence, le Languedoc, et n'en revint qu'avec une riche moisson. Son zèle fut récompensé par les places de professeur en botanique et en chimie au jardin du roi. Sa réputation le fit choisir en 1668, pour être le premier médecin de Mad. la *Dauphine*. Quelques mois après, il le fut de la reine; et après la mort de cette princesse, il fut chargé par le roi du soin de la santé des enfans de France. Enfin, *Louis XIV*, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier médecin, en 1694. Dès qu'il fut élevé à ce poste, il donna à la cour un spectacle rare et singulier : il diminua beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins subalternes de la cour payoient pour leur serment; il abolit les tributs qu'il trouva établis sur les nominations aux chaires royales de professeur en médecine dans les diverses universités. Devenu surintendant du Jardin-Royal en 1698, il inspira à *Louis XIV* d'envoyer *Tournefort* dans le Levant, pour enrichir ce jardin de nouvelles plantes. L'académie des Sciences lui ouvrit son sein l'année d'après. *Fagon* avoit toujours eu une santé très-foible. « Elle ne se soutenoit que par un régime presque superstitieux; et il pouvoit donner pour preuve de son habileté, dit *Fontenelle*, qu'il vivoit. » L'art céda enfin, et la France le perdit le 11 mars 1718, âgé de près de 80 ans. — Il avoit épousé *Marie Nozereau*, dont il a laissé deux fils; l'aîné, *Antoine*, évêque de Lombez, puis de Vannes, mort le 16 février 1742; et le second, *Louis*, conseiller d'état ordinaire et au conseil royal, et intendant des finances, mort à Paris le 8 mai 1744, sans avoir été marié. Outre un profond savoir dans sa profession, *Fagon* avoit une érudition très-variée, et embellie par l'heureuse facilité de bien parler. Son cœur étoit encore au-dessus de son esprit : il étoit humain, généreux, désintéressé. Le roi lui ayant accordé l'expectative de la première place d'intendant des finances pour son fils, celle de *Poulletier* vaqua en 1711. *Fagon*, à qui le roi l'offrit, déclara nettement qu'il ne vouloit point en priver le fils du défunt, et qu'il aimoit mieux que le sien n'en eût jamais. Il en eut pourtant une quelques années après. Ce célèbre médecin avoit beaucoup d'attachement pour la faculté de médecine de Paris, dont il étoit membre. Elle trouvoit en lui un agent fort zélé auprès du roi, et très-empressé à soutenir ses priviléges. « Peut-être dans des cas particuliers, dit *Fontenelle*, n'a-t-il été que trop ferme en faveur de sa faculté contre ceux qui n'en étoient pas; soit par justice, soit par attachement à ses idées. Il ne fit pas plus de grace aux empiriques. Ce n'est pas qu'il rejetât tout ce qu'on appelle *secrets*; au contraire, il en fit acheter plusieurs au roi. Mais il vouloit qu'ils fussent véritablement secrets, c'est-à-dire inconnus jusques-là, et d'une utilité constante. Souvent il fit voir à des charlatans, qui croyoient

ou qui feignoient de posséder un trésor, que leur trésor étoit déjà public. Il leur montroit le livre où il étoit renfermé ; car, malgré les assujettissemens de sa place et de sa profession, il ne cessoit de lire et de s'occuper. Les fêtes, les spectacles, les divertissemens de la cour, quoique souvent dignes de curiosité, ne lui causoient aucune distraction. Tous les malades de Versailles s'adressoient à lui. « Quelques-uns vraisemblablement croyoient faire leur cour en s'adressant au premier médecin ; mais heureusement ce premier médecin étoit aussi, dit *Fontenelle*, un grand médecin ; et sa maison ressembloit à ces temples de l'antiquité, où étoient en dépôt les recettes qui convenoient aux maux différens. Il eut part au *Catalogue du Jardin royal*, publié en 1665, sous le titre de *Hortus regius*. Il orna ce recueil d'un petit *Poëme* latin, inspiré par son goût pour la botanique. « On est, dit *Fontenelle*, volontiers poëte pour ce qu'on aime. » On a encore de lui *les Qualités du Quinquina* ; Paris 1703, in-12.

FAGUNDEZ, (Étienne) Jésuite, de Viana en Portugal, mourut en 1645, à 68 ans, regardé comme un homme pieux et savant. On a de lui un *Traité des Contrats* ; Lyon 1641, in-folio ; et d'autres Ouvrages de théologie morale, qui ont eu de la réputation.

FAHRENHEIT, (Gabriel-Daniel) né à Dantzig, fut d'abord destiné au commerce ; mais son goût le portant vers la physique, il s'appliqua à la construction des baromètres et des thermomètres, et il en fit d'excellens. Il substitua, en 1720, le mercure à l'esprit de vin, et rendit ainsi ce dernier instrument beaucoup plus juste. Il vivoit encore en 1740, et il avoit perfectionné ses connoissances par différens voyages en Hollande, en Prusse, en Courlande, en Livonie. On a de lui une *Dissertation sur les Thermomètres*, imprimée en 1724.

FAIDEAU, *Voy.* FEYDEAU.

FAÏEL, (Eudes de) seigneur fameux du Vermandois, se signala, dit-on, par une action atroce vers la fin du 12e siècle. Il avoit épousé *Gabrielle de Vergy*, ou plutôt de *Lévergies*, d'une des meilleures maisons du canton, et plus distinguée par sa beauté que par sa naissance. Cette dame, née avec un cœur tendre, ne put résister à la figure séduisante de *Raoul de Coucy*. Ce jeune seigneur fut blessé à mort dans une affaire contre les Sarrasins. Se voyant à l'extrémité, il chargea son écuyer, dès qu'il seroit retourné en France, de remettre à la dame *Faïel* une lettre de sa main, un petit coffre d'argent, avec les joyaux qu'il avoit reçus d'elle à son départ. Il l'engagea aussi, sous le serment, à prendre son cœur après sa mort, et à porter ce funeste présent à celle pour qui seule ce cœur avoit soupiré. Le messager étoit déjà dans les avenues du château de *Faïel*, lorsqu'il fut rencontré par le seigneur, qui le reconnut, et l'obligea de lui déclarer le sujet de son arrivée. *Faïel* se saisit du fatal dépôt avec une joie mêlée de rage ; il rentra dans le château, et, poussé par l'excès de sa jalousie, il fit servir à sa femme dans un hachis, le cœur de *Coucy*, qu'elle mangea, sans se douter de rien. *Ce mets*, lui

dit-il avec un souris amer, *a dû vous paroître excellent, car c'est le cœur de votre amant.* En même temps, il jeta sur la table le petit coffre et les bijoux. A ce spectacle, la dame *de Faïel* s'évanouit; elle ne revint à elle que pour jurer qu'*elle ne prendroit plus de nourriture;* ce qui la conduisit, en peu de jours, au tombeau. Cette horrible aventure est placée vers l'an 1191. Elle a fourni à *du Belloy* et *d'Arnaud* le sujet d'une tragédie. Le seigneur *de Faïel*, dévoré par les chagrins et les remords, mourut bientôt avec la douleur d'avoir sacrifié une épouse chérie. *Voyez* les *Mémoires historiques* sur la maison *de Coucy* et sur la dame *de Faïel*, par *du Belloy. Voyez* COUCY.

FAIGNET, (Joachim) né à Montcontour en 1703, y remplit une place de trésorier de France, et travailla à l'Encyclopédie. On lui doit encore les ouvrages suivans : I. *L'Ami des Pauvres*, 1767, in-12. II. *Mémoires politiques sur les Finances*, in-12. III. *Entretien de nos Troupes à la décharge de l'Etat*, 1769, in-12. IV. *Légitimité de l'Usure réduite à l'intérêt légal*, 1770. *Faignet* est mort avant la révolution.

FAIL, (Noël du) seigneur de *la Hérissaye*, gentilhomme Breton, et conseiller au parlement de Rennes, au 16e siècle, fut ami d'*Eginard-Baron* et de *Duaren*. On a de lui divers ouvrages qu'on ne lit plus, et que l'on ne peut guères lire, si l'on a le germe du bon goût. Les gens frivoles recherchent cependant ses *Contes* et *Discours* d'*Eutrapel;* Paris 1549, in-16. Cette édition est extrêmement rare. L'ouvrage a été réimprimé en 1732, 2 vol. in-12, et les *Ruses de Ragot*, 1516, in-16, réimprimées aussi sous le titre de *Propos rustiques*, en 1732. Ces livres ne sont recommandables que par leur naïveté.

FAILLE, (Guillaume de la) né à Castelnaudari en 1616, avocat du roi au présidial de cette ville, devint syndic de Toulouse en 1655, et secrétaire perpétuel des Jeux-Floraux en 1694. Il mourut à Toulouse, le 12 novembre 1711, à 96 ans, doyen des anciens Capitouls. On a de lui : I. Les *Annales de Toulouse*, en 2 vol. in-folio, 1687 et 1701. L'auteur de la dernière *Histoire de Toulouse*, (M. *du Rozoi*) a beaucoup profité de cet ouvrage, curieux et intéressant, sur-tout pour les Toulousains. Le style en est vif et concis, mais peu correct. Il s'est arrêté à l'année 1610; son amour pour la vérité ne lui permit point de traiter l'histoire des derniers temps, parce qu'il craignoit d'être obligé de la trahir. II. Un *Traité de la Noblesse des Capitouls*, en 1707, in-4° : il est rempli de recherches curieuses. Cet ouvrage fut composé dans le temps de la recherche des faux nobles, de peur que les commissaires de la cour ne donnassent quelque atteinte aux priviléges du capitoulat. On y trouve un *Catalogue de plusieurs Nobles et anciennes Familles, dont il y a eu des Capitouls depuis la réunion du comté de Toulouse à la Couronne.* Quelques-unes de ces familles eurent le petit orgueil de se fâcher de ce qu'on les avoit comprises dans cette liste. Indépendamment du mérite de l'érudition, *la Faille* écrivoit facilement en vers et en

prose. Il étoit lié avec plusieurs gens de lettres, dont il avoit l'estime et l'amitié.

I. FAIRFAX, (Edouard) poëte Anglois, mort en 1632, a donné une *Traduction* du *Tasse*, Londres 1624, in-folio, et a composé des Eglogues et d'autres poésies.

II. FAIRFAX, (Thomas) chef du parti des parlementaires en Angleterre, défit l'armée de *Charles I* à Naseby, le 23 juin 1645. Ce malheureux prince s'étant retiré chez les Ecossois, ils eurent la basse cruauté de le livrer à ses ennemis. *Fairfax* le traita avec beaucoup de respect, et l'auroit laissé évader, s'il n'avoit craint *Cromwel*. Lorsque *Charles II* fut appelé à revenir prendre la couronne, le parlement le choisit pour un des députés qu'il envoya à ce prince. *Fairfax* mourut en avril 1667. Son père avoit partagé les dangers de la guerre des parlementaires. Ils étoient l'un et l'autre Presbytériens; et l'esprit de secte entra plus dans leurs démarches que l'envie de détrôner leur souverain. *Voy.* CAPEL.

FALCANDUS, (Hugues) Normand d'origine, trésorier de Saint-Pierre de Palerme, dans le 12e siècle, laissa une *Histoire de Sicile*, *depuis* 1152 *jusqu'en* 1169, écrite avec simplicité et exactitude. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de *Gervais* de *Tournai*, à Paris, 1550, in-4.o

FALCIDIUS, tribun du peuple Romain, institua la loi *Falcidie*, ainsi appelée du nom de son auteur. Elle ordonnoit que le quart des biens de tout testateur demeureroit à ses légitimes héritiers : c'est ce qu'on nomma la *Quarte Falcidie*. On pouvoit disposer du reste.

FALCONET, (Camille) né à Lyon en 1671, d'une famille célèbre dans la médecine, augmenta la gloire de ses ancêtres par l'étendue et la variété de son savoir. Le P. *Malebranche*, qui le connut, lui donna son estime et son amitié. L'académie des Belles-Lettres le mit au nombre de ses membres en 1716, et le perdit le 8 février 1762. Il étoit alors âgé de 91 ans, et il avoit dû sa longue vie autant à son tempérament qu'à sa sagesse. Ce savant possédoit une bibliothèque de quarante-cinq mille volumes, de laquelle il avoit séparé, dès 1742, tous les ouvrages qui manquoient à la bibliothèque du roi. Nous avons de cet auteur : I. Une *Traduction* du *nouveau Système des Planètes*, composé en latin par *Villemont*, publiée en 1707, in-12. II. Des éditions *de la Pastorale de Daphnis et Chloé*, traduite par *Amyot*, 1731, in-8o, avec des notes curieuses. III. Du *Cymbalum mundi*, par *Despériers*, avec des notes, 1732, in-12. IV. Plusieurs *Thèses* de médecine. V. Des *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des Belles-Lettres. *Falconet* avoit l'humeur gaie, le caractère prompt, l'esprit vif. Il aimoit à parler, et parloit fort bien. Quiconque aimoit les lettres trouvoit auprès de lui l'accès le plus facile. Il prêtoit ses livres non-seulement avec plaisir, mais même avec empressement. Toute sa maison en étoit pleine; tout respiroit le savoir et la simplicité de nos pères. Quoiqu'il n'excellât pas dans la pratique de la mé-

decine, il connoissoit très-bien la théorie, et brilloit dans la consultation. Une dame, malade imaginaire, s'étant adressée à lui pour avoir ses avis, lui avoua qu'elle mangeoit, buvoit et dormoit bien. *Hé bien!* lui dit *Falconet, je vous donnerai un remède qui vous ôtera tout cela.* — Son aïeul, *André* FALCONET, avoit été échevin à Lyon en 1627, et y publia un Traité sur *le Scorbut.* — Son père est auteur d'un *Système sur les diverses sortes de Fièvres et sur leurs crises.*

FALCONIA, *Voy.* PROBA.

I. FALCONIERI, (Julienne de) morte à Florence sa patrie, en odeur de sainteté l'an 1341, donna en 1307 une règle aux Oblates ou converses des Servites, dont elle fut la première supérieure. *Martin V* l'approuva en 1424. La pieuse fondatrice se signala par les plus grandes austérités. Elle ne mangeoit point le mercredi et le vendredi. *Benoît XIII* la canonisa en 1729.

II. FALCONIERI, (Ottavio) de la même famille que la précédente, est auteur d'un savant *Discours* en italien *sur la pyramide de Caïus Sestius. Nardini* l'a inséré dans sa *Roma antica.* Cet auteur étoit Romain. Il mourut en 1676.

FALDA, (Jean-Baptiste) graveur Italien du 18[e] siècle, dont on a des *Estampes* à l'eau forte, d'un très-bon goût. Les curieux recherchent ses *Livres des palais*, *des vignes* et *des fontaines* de Rome.

FALETI, (Jérôme) comte de Trigneno, natif de Savone, s'appliqua avec un succès égal à la poésie et aux affaires. Les ducs de Ferrare lui confièrent des commissions importantes. Les ouvrages sortis de sa plume sont : I. Un *Poëme* italien, en quatre chants sur les guerres de Flandres. II. Douze livres de *Poésies.* III. Les *Causes de la Guerre d'Allemagne* sous l'empereur *Charles-Quint*, en italien, 1552, in-8.° IV. Le *Traité d'Athénagore sur la Résurrection*, traduit en italien, 1556, in-4.° V. Il eut beaucoup de part à l'immense recueil intitulé, *Polyanthea.* Cet auteur florissoit au 16[e] siècle.

I. FALIERI, (Ordelafo) doge de Venise, alla vers l'an 1102 au secours de *Baudouin*, roi de Jérusalem, avec une puissante flotte. Après avoir aidé à reprendre presque toute la Syrie, il conquit la Dalmatie, la Croatie et plusieurs autres provinces. Il rentra en triomphe dans sa patrie ; mais il ne jouit pas longtemps de sa gloire. Zara en Dalmatie s'étant révoltée, il mit le siége devant cette ville, et y périt en 1120.

II. FALIERI, (Marin) doge de Venise en 1354, forma l'horrible complot de s'emparer pour toujours du gouvernement qui lui avoit été confié pour quelques mois. Il falloit se défaire des sénateurs, et le malheureux avoit pris des mesures pour les faire tous assassiner. La conspiration fut découverte par un des conjurés. Le sénat veilla si attentivement sur les conspirateurs, que 16 d'entre eux furent arrêtés avec *Falieri* leur chef. Il eut la tête tranchée à l'âge de 80 ans; les autres furent pendus, et 400 complices périrent par différens genres de mort. Le conjuré qui

avoit découvert cet attentat, obtint des titres de noblesse et une pension de mille écus. Cette récompense étoit assez considérable pour un homme de la lie du peuple; mais elle le lui parut trop peu, et il se plaignit amèrement : ses murmures obligèrent les sénateurs de l'exiler dans l'isle d'Augusta. S'étant sauvé de cette isle, il périt en passant dans la Dalmatie.

FALKEMBERG, (Jean de) religieux dominicain au commencement du XVe siècle, se mêla des querelles des chevaliers Teutoniques avec le roi de Pologne. Il écrivit contre ce prince un mauvais livre, qui le fit mettre en prison à Constance, où se tenoit alors le concile général. Ce libelle est adressé à tous les rois, princes, prélats, et généralement à tous les Chrétiens. *Falkemberg* y promet la vie éternelle à tous ceux qui se ligueront pour exterminer les Polonois et *Ladislas* leur roi. La condamnation du libelle fut résolue unanimement dans le concile. Mais elle ne fut confirmée dans aucune session publique, malgré les sollicitations des François, qui s'étoient joints aux Polonois; parce que les principes de *Falkemberg* étoient les mêmes que ceux de *Jean Petit*, autre prédicateur de l'homicide.

FALKLAND, (Lucius Cary, vicomte de) secrétaire d'état en Angleterre durant les convulsions des guerres civiles du règne de *Charles I*, n'avoit que 33 ans lorsqu'il fut tué à la bataille de Newbury, l'an 1643. Il mourut, dit *Clarendon*, avec toute l'innocence de mœurs qu'on conserve dans la première jeunesse, et avec les lumières et les vertus, qui ne sont ordinairement que le fruit du dernier âge. Ce citoyen éclairé, vertueux et ferme, étoit inquiet pour sa patrie, et sembloit autant redouter la prospérité excessive de son parti, que celle de la faction opposée. Souvent, au milieu de ses intimes amis, après un profond silence et de fréquens soupirs, il répétoit tristement le mot de *Paix*. Pour se justifier de ce qu'il exposoit plus librement sa personne aux dangers de la guerre, que sa place ne sembloit le permettre, il disoit : *Qu'il se croyoit obligé d'être plus hardi qu'un autre, de peur que son impatience pour la Paix ne le fît soupçonner de timidité ou de poltronnerie.* Franc et droit au milieu d'une cour corrompue, il ne voulut ni employer les espions, ni faire ouvrir les lettres des personnes suspectes, ni se servir d'aucun de ces moyens que la foiblesse ou la méchanceté des hommes rendent quelquefois nécessaires aux administrateurs des états. *Falkland*, zélé parlementaire quand il avoit cru la liberté civile attaquée par la couronne, avoit embrassé, dit l'abbé *Millot*, le parti du roi, quand on voulut anéantir la monarchie et la constitution. Il gémissoit sur les maux publics; et le jour de la bataille où il fut tué : *je prévois*, dit-il, *que beaucoup de maux menacent ma patrie : mais j'espère en être quitte avant cette nuit.*

FALLET, (Nicolas) fut auteur de quelques *Poésies* qui furent distinguées. La comédie Françoise lui doit la tragédie de *Tibère;* et la comédie Italienne, l'opéra comique des *deux Tuteurs*. Ils est mort en ventose de l'an dix presque subitement,

ses autres ouvrages sont. I. *Mes Prémices*, 1773. II. *Le Phaéton*, poëme imité de l'allemand, 1775, in-8.° III. *Mes Bagatelles*, 1776. IV. *De la Fatalité*, 1779. V. Les *Aventures* de *Chéréas* et de *Callirrhoé*, traduites du grec. En général, les productions de cet écrivain sont foibles, et ne se lisent qu'une fois.

FALLOPE, (Gabriel) médecin Italien, étoit profondément versé dans la botanique, l'astronomie, la philosophie, et sur-tout dans l'anatomie. Il naquit à Modène en 1523, et mourut à Padoue en 1562, à 39 ans, suivant le P. *Niceron;* mais M. *Eloy* place sa naissance en 1490, et le fait mourir à 73 ans: ces dernières dates paroissent moins sûres. Quoi qu'il en soit, ce médecin parcourut une partie de l'Europe, pour se perfectionner dans son art. Il étoit méthodique dans ses leçons, prompt dans ses dissections, et heureux dans ses cures. Quoiqu'il passe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'on nomme la *trompe de Fallope*, il faut avouer qu'elle n'étoit pas inconnue aux anciens. Il s'est attribué quelques autres découvertes, qu'on lui a contestées. Ses nombreux *Ouvrages* ont été recueillis en 4 vol. in-fol. à Venise en 1588-1606. C'est la meilleure édition. On trouve dans le premier volume ses *Institutions* et ses *Observations anatomiques*, ses *Traités* des remèdes simples, des eaux minérales, des métaux et des fossiles. Le second volume renferme ses *Traités* des plaies, des ulcères, des tumeurs, des cautères, des os, etc. *Voy.* GUILLANDINO.

FALLOURS, (Samuel) peintre Hollandois, a peint les *Curiosités naturelles*, poissons, écrevisses, crabes, qui se trouvent sur les côtes des isles Moluques, et les a fait imprimer à Amsterdam, 1718, 2 tomes en un vol. in-fol.; 43 planches dans le premier, et 57 dans le second. Ce livre est rare; mais il ne faut se fier, ni à la vérité des enluminures, ni à celle des figures.

FALS, (Raimond) né à Stockholm en 1658, passa à Paris en 1683, et s'attacha à *Cheron*, médailleur du roi. Les médailles sorties de ses mains lui méritèrent une pension de 1200 liv. Cet habile artiste mourut à Berlin en 1703, à 45 ans.

FANNIA, femme de *Caïus Titinnius*, bourgeois de Minturne, avoit été connue pour une femme galante avant son mariage. *Titinnius* ne laissa pas de l'épouser, dans le dessein de faire divorce avec elle, et de ne lui point rendre sa dot. A peine avoit-il eu le temps de la connoître, qu'il l'accusa d'adultère, et il ne manqua pas de preuves. L'affaire fut portée devant *Marius*, qui, pénétrant le dessein que *Titinnius* avoit eu en épousant *Fannia*, prononça que *Titinnius* rendroit la dot, et que *Fannia* payeroit une amende de 4 sous d'or. Quelque temps après *Marius* ayant été déclaré ennemi de la république, fut obligé de s'enfuir de Rome. On le prit dans les marais de Minturne, et il fut mis chez *Fannia*, qui, loin de le maltraiter, lui rendit toutes sortes de bons offices.

I. FANNIUS, (Caïus) surnommé *Strabon*, consul Romain avec *Valerius Messala*, l'an 161 avant J. C. Ce fut sous son consulat que fut publiée la loi *Fan-*

nia contre la somptuosité de la table. Cette loi fixoit les sommes qu'on pouvoit dépenser pour les repas. On fut obligé de la renouveler 20 ans après. Le luxe faisoit tous les jours de nouveaux ravages, et ce luxe étoit une suite de la trop grande puissance des Romains. *Scipion* le reconnoissoit lui-même et s'en plaignoit. Il réforma la formule de la prière qu'il étoit d'usage de prononcer à la clôture du lustre, par laquelle on demandoit aux Dieux, qu'ils *augmentassent* la puissance de la république : il en substitua une autre, par laquelle on les prioit de vouloir bien la *maintenir* toujours dans le même état.

II. FANNIUS, (*Caïus*) auteur Latin sous *Trajan*, composa une *Histoire*, en 3 livres, des cruautés de *Néron*, et des dernières heures de ceux que ce monstre faisoit exécuter à mort, ou qu'il envoyoit en exil. Les savans, et sur-tout les philosophes, ne sauroient trop regretter la perte de cet ouvrage intéressant.

III. FANNIUS CEPION, complice d'une conjuration contre *Auguste*, qui fut découverte, se donna lui-même la mort.

Hostem cùm fugeret, se Fannius ipse peremit :
Hic, rogo, non furor est, ne moriare mori ? MARTIAL, *lib. II.*

En fuyant l'ennemi qui cherche à le saisir,
Fannius s'est tué lui-même :
N'est-ce pas, je vous prie, une fureur extrême,
De se donner la mort de crainte de mourir ?

IV. FANNIUS, (*Quadratus*) poëte Latin. Ses ouvrages, quoique ridicules, furent placés avec son portrait dans la bibliothèque publique, qu'*Auguste* avoit fait construire dans le temple d'*Apollon*. *Horace*, son contemporain, lui donne le nom de parasite, et le raille cruellement.

FANSHAW, (Richard) Anglois, envoyé des rois *Charles I* et *II* à la cour d'Espagne et à celle de Portugal, mourut à Madrid en 1666. Il se distingua dans ses ambassades, ainsi que sur le Parnasse. On a de lui quelques *Ouvrages* en vers et en prose; Londres 1646, in-4°, qu'on a lus autrefois.

FANTET, *Voyez* LAGNY.

FARDELLA, (Michel-Ange) né à Trapani en Sicile l'an 1650, d'abord Franciscain, ensuite prêtre séculier, devint professeur d'astronomie et de physique dans l'université de Padoue, et mourut à Naples en 1718, à 68 ans. On a de lui des ouvrages peu connus en France, sur les sciences auxquelles il s'étoit consacré. C'étoit un homme d'un esprit vif et d'une imagination féconde, mais très-distrait. Quoiqu'il eût des appointemens considérables, sa générosité envers ses amis et son caractère indolent ne lui permirent jamais d'être riche.

I. FARE, (Ste) vierge d'une famille noble de Brie, sœur de *St. Faron* évêque de Meaux, et de *Changluse* évêque de Laon, bâtit le monastère de Faremoutier, en fut abbesse, et mourut vers 655, après une vie de près de 60 ans, remplie par la vertu et la mortification.

II. FARE, *Voyez* LAFARE.

FAREL, (Guillaume) né à Gap en 1489, vint de bonne heure à Paris, régenta quelque

temps au collége du cardinal *le Moine*. Jacques *le Fèvre* d'Etaples, son ami, lui inspira les nouvelles erreurs, que *Luther* répandoit en Allemagne et *Zuingle* en Suisse. *Farel* fut ministre à Genève avant *Calvin*, et y prêcha la Réforme. Chassé de cette ville en 1538, il se retira à Basle, puis à Neuchâtel, où il mourut en 1565 à 76 ans. Ce novateur se maria à l'âge de 69 ans. Son savoir, qui étoit médiocre, fut terni par son opiniâtreté, et par son penchant pour toutes sortes d'opinions. On a de lui : I. *Le Glaive de l'esprit;* ouvrage qui, malgré la singularité de son titre, offre d'assez bonnes choses contre les libertins. II. *De la sainte Cène du Seigneur*. III. Des *Thèses*. Ce ministre fut accusé par ceux de son parti, de renouveler les erreurs de *Paul de Samosate;* mais un synode de Lausanne le lava de cette imputation.

FARET, (Nicolas) né vers l'an 1600 à Bourg-en-Bresse, fut un des premiers membres de l'académie Françoise, et rédigea les statuts de cette compagnie naissante. Il fut secrétaire du comte d'*Harcourt;* et ami de *Vaugelas*, de *Boisrobert*, de *Coëffeteau*, de *Saint-Amand*. Il mourut à Paris, en 1640, à 46 ans. C'étoit un homme de bonne mine, assez gros, haut en couleur; et comme son teint annonçoit qu'il étoit bien nourri, et que son nom rimoit à *cabaret*, on lui donna la réputation d'un agréable débauché. On a de lui de la mauvaise prose, et de plus mauvais vers. I. L'*Histoire Chronologique des Ottomans*, à la fin de l'*histoire* de *Georges Castriot*, Paris, 1621, in-4.° II. L'*Histoire d'Eutrope*, traduite assez mal en françois, Paris 1621, in-16. III. L'*Honnête-Homme*, tiré de l'italien de *Castiglione*, in-12. IV. Des *Lettres nouvelles*, qui n'apprennent rien : elles sont recueillies de divers auteurs. Il y en a dix seulement de *Faret*. V. Des *Poësies* plates, etc.

FARGIS, (Charles d'Angennes du) d'une famille ancienne, fut conseiller d'état sous *Louis XIII*, et son ambassadeur en Espagne. Il conclut le traité de Monçon, en 1616; mais, comme il ne suivit pas les instructions du P. *Joseph*, il fut obligé de faire réformer ce traité sur les nouvelles instructions qu'il reçut.—Sa femme, *Magdeleine de* SILLY, comtesse de la Rochepot, fut dame d'atour de la reine *Anne d'Autriche*, dont elle eut toute la confiance. Elle ne put voir les chagrins que le cardinal *de Richelieu* causoit à sa maîtresse, sans entrer dans quelques intrigues contre lui. Ce ministre la contraignit de se défaire de sa charge, et elle alla chercher un asile dans les pays étrangers. *Beringhen*, valet de chambre du roi, qui passoit pour être l'amant de Mad. *du Fargis*, et qui partageoit ainsi les confidences de la reine, eut ordre en même temps de sortir du royaume. Mad. *du Fargis* mourut à Louvain, au mois de septembre 1639. On trouve dans le *Journal du cardinal de Richelieu*, et dans sa *Vie* par *le Clerc* (1753, 6 vol. in-12,) des *Lettres* en chiffres de Mad. *du Fargis*, qui furent interceptées, et qui la firent condamner à être décapitée par arrêt de la chambre de justice de l'arsenal, en 1631. Elle eut un fils, mort de ses blessures au siége d'Arras, le

2 août 1640, sans avoir été marié, et une fille religieuse à Port-Royal, morte en 1691.

FARIA DE SOUSA, (*Emmanuel*) gentilhomme Portugais, chevalier de l'ordre de Christ, mourut à Madrid en 1649, à 59 ans, dans un état qui n'étoit guères au-dessus de l'indigence. Les lettres lui firent trop négliger la fortune. Il avoit fait un voyage à Rome, où il s'acquit la considération des savans qui étoient auprès du pape *Urbain VIII*. *Faria* étoit un homme un peu singulier. Il s'habilloit plutôt comme un philosophe, que comme un homme qui avoit vécu à la cour. Son humeur indépendante et son abord sévère furent, sans doute, un obstacle à sa fortune. Il étoit cependant fort agréable et fort enjoué avec ses amis. On a de lui : I. *Histoire de Portugal*, conduite jusqu'au règne du cardinal *Henri*, imprimée plusieurs fois. La dernière et la meilleure édition est de 1730, in-folio, avec une continuation, et d'autres pièces curieuses. II. L'*Europe*, *l'Asie et l'Afrique Portugaises*, en six volumes in-fol. : 2 pour l'Europe, 3 pour l'Asie, un pour l'Afrique. L'*Asia Portuguesa* est l'histoire des Portugais aux Indes orientales, depuis leur premier voyage en 1497, jusqu'en 1640. Cet ouvrage exact et curieux a été traduit en italien, en françois et en anglois. *Faria* a encore laissé 7 vol. de *Poésies*.

FARINA, *Voy*. I. BORROMÉE.

FARINACCIO, (Prosper) célèbre jurisconsulte, naquit à Rome en 1554, et y brilla dans le barreau. Il se plut à défendre les causes les moins soutenables. Cette manie, funeste à bien des familles, jointe à la rigueur et à la sévérité excessive avec lesquelles il exerça la charge de procureur-fiscal, fit naître des murmures, et lui suscita des affaires. Cet homme, si rigoureux pour les autres, étoit très-indulgent pour lui-même. Le pape *Clément VIII* disoit de lui à ce sujet, en faisant allusion au nom de *Farinaccio* : « *La farine est excellente, mais le sac qui la contient ne vaut rien.....* » Ce jurisconsulte mourut à Rome le même jour qu'il étoit né, le 30 octobre 1618, à 64 ans. Ses *Ouvrages* ont été recueillis en 13 vol. in-folio, à Anvers, 1620, et années suivantes ; ils sont recherchés par des jurisconsultes Ultramontains. Voici ce qu'ils renferment : *Decisiones Rotæ*, 2 vol. — *Rotæ novissimæ*, 1 vol. — *Rotæ recentissimæ*, 1 vol. *Repertorium judiciale*, 1 vol. *De Hæresi*, 1 vol. *Consilia*, 2 vol. *Praxis criminalis*, 4 vol. *Succus Praxis criminalis*, 1 vol.

FARINATO, (Paul) peintre célèbre et savant architecte, mourut à Vérone, sa patrie, en 1606, à 84 ans. Le prince de Melfe faisoit un cas particulier de ses tableaux et de sa personne.

FARINELLI, (Charles BROSCHI *dit*) l'un des plus grands musiciens du dernier siècle, et la plus belle voix qui ait peut-être jamais existé, fit de bonne heure l'admiration et les délices des théâtres d'Italie. Son nom étant parvenu à la cour d'Espagne, elle l'attacha à son service, et le combla d'honneurs et de richesses. *Philippe V* et la reine *Elizabeth* le traitèrent en favori. Ce prince étant tombé malade d'une mélancolie profonde, qui lui faisoit né-

gliger les affaires, et l'empêchoit même de se faire raser et de se présenter au conseil, la reine tenta le pouvoir de la musique pour le guérir. Elle fit disposer secrètement un concert près de l'appartement du roi, auquel *Farinelli* fit entendre soudain un de ses plus beaux airs. Le monarque, extrêmement sensible à l'harmonie, parut d'abord frappé, et bientôt ému. A la fin du second air, il appela le musicien, l'accabla de caresses, et lui demanda quelle récompense il vouloit. *Farinelli* pria le roi de se faire faire la barbe et d'aller au conseil. Dès ce moment la maladie du roi devint docile aux remèdes. Telle fut l'origine de la faveur de *Farinelli*. Il devint comme premier ministre, et n'oublia point qu'il n'étoit auparavant qu'un chanteur. Jamais les seigneurs de la cour de *Philippe*, qui dînoient chaque jour dans son palais, n'obtinrent de lui qu'il se mît à leur table. On raconte qu'un jour allant à l'appartement du roi, il entendit l'officier de garde dire à un autre, qui n'avoit pas les entrées : *Les honneurs pleuvent sur un misérable histrion, et moi qui sers depuis trente ans, je suis sans récompense!* Le musicien se plaignit au roi de ce qu'il négligeoit ses serviteurs, et lui fit signer sur-le-champ un brevet, qu'il remit à l'officier, en lui disant : *Je vous ai entendu dire que vous serviez depuis trente ans. Vous avez eu tort d'ajouter que c'étoit sans récompense : voilà celle que le roi vous donne.* Après la mort de *Philippe V*, il jouit de la plus haute faveur auprès de *Ferdinand VI* et de la reine son épouse. Les ministres de Vienne, de Londres et de Turin, témoins du crédit qu'il avoit à la cour d'Espagne, le comblèrent de présens, et se servirent de lui pendant la guerre de 1741, pour affoiblir les sentimens favorables que *Ferdinand* avoit pour la France. Les courtisans de ce prince l'étoient également de *Farinelli*, et lui prodiguoient encore plus de bassesses que sous *Philippe V*, au point qu'il en plaisantoit quelquefois lui-même. Il répondoit cependant à leurs complimens et à leurs révérences par des respects extérieurs, pour les avertir sans doute de ce qu'ils se devoient à eux-mêmes. Il n'aimoit de son crédit que le solide. L'encens ne l'enivroit point; et le brillant de ses chaînes ne lui en cachoit point le poids. Il regrettoit quelquefois avec ses amis le temps où, menant une vie vagabonde et libre, parcourant les différens royaumes, ne subsistant que du fruit de ses talens, il vivoit familièrement avec ses camarades, et avoit des amis au lieu de courtisans et de délateurs. Enfin, *Farinelli*, soupirant après sa liberté, se retira à Bologne, où il mourut en 1782, après y avoir joui, dans une heureuse vieillesse, des hommages des citoyens et des étrangers. *Farinelli* a joint à la connoissance la plus profonde de la musique, le goût le plus exquis; et avec un mérite si rare, il n'a connu ni l'orgueil ni l'envie. (*Voyez* l'article de ENSENADA et celui J. GILLES, nº VI.) Son cœur étoit généreux. Un tailleur de Madrid lui ayant fait un habit, ne voulut jamais d'autre payement que de lui entendre chanter un air. *Farinelli*, après l'avoir pressé inutilement d'accepter son argent, s'enferma avec lui et l'enchanta par sa voix brillante et sonore. Quand il eut fini, le tailleur, hors de lui-même, lui faisoit des remercîmens et se pré-

paroit à sortir. *Non*, lui dit *Farinelli; j'ai l'ame sensible et fière, et ce n'est même que par-là que j'ai acquis quelque avantage sur les autres chanteurs. Je vous ai cédé; il est juste que vous me cédiez à votre tour.* En même temps, il tira sa bourse, et donna au tailleur le double de ce que son habit pouvoit valoir. On raconte encore que *Farinelli* jouant le rôle d'un héros captif dans un Opéra italien, imploroit par un air touchant, sa grace et celle de sa maîtresse, auprès d'un tyran farouche et cruel qui les avoit faits ses prisonniers. L'acteur qui représentoit le tyran fut tellement attendri par la plaintive mélodie de *Farinelli*, qu'au lieu de lui refuser sa demande, comme le portoit la pièce, il oublia entièrement son caractère, fondit en larmes, et serra le captif dans ses bras. Il y a des auteurs qui attribuent cette anecdote à d'autres musiciens.

FARNABE, (Thomas) né à Londres en 1575, d'un père charpentier, fit ses premières études à Oxford, ensuite en Espagne, dans un collége des Jésuites. Il accompagna *François Drak* et *Jean Hawkins* dans leurs courses maritimes. De retour de ses voyages, il se fit soldat dans les Pays-Bas, déserta, et retourna dans sa patrie. Il ouvrit une école de langue Latine dans le comté de Sommerset. Il alla continuer le même travail à Londres, forma de bons écoliers, et s'acquit la réputation d'un maître habile. Son attachement à la famille royale lui attira des persécutions; mais elles ne furent pas capables d'ébranler sa fidélité. Il répondit toujours à ceux qui le sollicitoient de se déclarer pour le parti républicain: *J'aime mieux n'avoir qu'un Roi, que d'en avoir cinq cents.* Il mourut exilé en 1647, à 72 ans. *Farnabe* étoit aussi savant humaniste, que bon citoyen. Il nous reste de lui des *Editions* de *Juvenal*, de *Perse*, de *Sénèque*, de *Martial*, de *Lucain*, de *Virgile*, de *Térence*, d'*Ovide*, avec des notes qui font honneur à son érudition et à son discernement; elles ne sont ni trop longues, ni trop courtes; le Latin en est un peu dur, et quelquefois incorrect.

I. FARNÈSE, (Pierre-Louis) premier duc de Parme et de Plaisance, étoit fils aîné du pape *Paul III*, qui l'avoit eu d'un mariage secret, contracté avant sa promotion à la pourpre. Ce pontife lui conféra les duchés de Parme et de Plaisance en 1545, sous une redevance de 8000 écus au saint Siége. Le nouveau duc étoit aussi orgueilleux que débauché. Il irrita ses sujets par son despotisme et par ses desirs effrénés. Il fut assasiné à Plaisance, ou par ses ennemis particuliers, ou par ceux que l'empereur *Charles-Quint* lui avoit suscités. Un homme qui se mêloit de magie lui avoit annoncé cette fin tragique; mais on pouvoit la lui prédire sans être sorcier. (*Voy.* sa postérité dans les *Tables* chronologiques, à l'article PARME et PLAISANCE.) Sa postérité jouit de ces deux duchés jusqu'au cardinal *Antoine Farnèse*, mort en 1731. Sa nièce, *Elizabeth Farnèse*, épouse de *Philippe V*, roi d'Espagne, les transmit au second de ses fils, qui les céda, en 1735, à l'empereur *Charles VI*, en échange du royaume des deux Siciles. *Voyez* ELISABETH-FARNÈSE. Le muséum *Farnèse*, formé par les chefs de la maison de ce

nom, enrichi des dépouilles des *Sanseverini*, *Pallavicini*, *Torelli*, fut transporté par ordre de *Dom Carlos*, devenu roi de Naples, de Parme, à *Capo di Monte*, *en* 1734. *Voy.* TORELLI.

II. FARNÈSE. *Voyez* ALEXANDRE FARNÈSE, nos XVI *et* XVII, *et* III. DIANE.

FARNEWORT, (Ellis) curé de Corsengton, a traduit en Anglois l'histoire de *Davila*, 2 vol. in-4°, et *Machiavel*, 1775, 4 vol. in-8.° Il mourut en 1763.

FARNSWORT *ou* FARNEWERT, (Richard) fut un des premiers disciples de *Penn*, chef des Quakers. Il ajouta aux rêveries extravagantes de son maître, le précepte observé scrupuleusement dans le Quakérisme, de ne parler à personne, même aux rois dans les suppliques, et même à Dieu dans la prière, qu'en tutoyant. Il composa un livre pour démontrer cette impertinence. Il prétend que l'usage contraire est une flatterie indigne des *Enfans de lumière*: c'étoit le titre que prenoient les Quakers. *Fox* approuva les idées de cet insensé, et quoiqu'un peu moins fou que lui, il fut le premier à s'y conformer. Cette incivilité est encore aujourd'hui un caractère distinctif du Quakérisme.

FARON, (Saint) évêque de Meaux en 627, fonda l'abbaye qui porte son nom, assista au 2e concile de Sens, en 657, et mourut le 28 octobre 672, à près de 80 ans.

FARQUARTH, (George) poëte comique Anglois, né à London-Derry en 1678, mort en 1707, fut d'abord acteur et ensuite auteur. Ses œuvres ont paru en 1742, 2 vol. in-12.

FAS, Divinité qu'on regardoit comme la plus ancienne de toutes: *Prima Deum Fas*, est la même que *Thémis* ou la *Justice*.

FASCINUS, Divinité tutélaire de l'enfance. On lui attribuoit le pouvoir de garantir des maléfices. Dans les triomphes, on suspendoit sa statue au-dessus du char, comme ayant la vertu de préserver le triomphateur des prestiges de l'orgueil. Son culte étoit confié aux Vestales.

FASCIO *ou* FATIO, syndic de la ville de Genève, se fit estimer par ses qualités personnelles et son courage. Condamné à être fusillé dans l'insurrection de 1794, il pria les soldats, chargés de l'exécution, de faire feu de plus près. N'ayant pu l'obtenir, et se sentant mutiler, il leur dit froidement: *Je vous avois bien annoncé qu'à cette distance vous me manqueriez.*

FATIME, fille de *Mahomet*, épousa *Ali*, l'un des généraux de ce prophète, et donna son nom à la secte des *Fatimites*, très-répandue parmi les Musulmans. Elle mourut à Médine, à l'âge de 28 ans, six mois après *Mahomet*.

FATTORE, (LE) *Voyez* PENNI.

FATUA, *Voyez* FAUNA.

I. FAVART (Charles-Simon) né à Paris le 3 novembre 1710, mort dans cette ville le 18 mai 1793, âgé de près de 84 ans, ressuscita parmi les Parisiens la gaieté et les graces du Vaudeville. Ses opera comiques sont remplis de naturel et de traits charmans, bien éloignés de ces froids jeux de mots et de ce jargon alambiqué, si sottement en vogue de nos jours. On distingue dans les petits

opéra

opéra de *Favart*, le *Coq du village*, *Cythère assiégée*, *Acajou*, la *Noce interrompue*, *Raton et Rosette*, la *Bohémienne*, la *Fille mal gardée*, la *Fête du château*, le *Jardinier supposé*, l'*Astrologue de village*, *Isabelle et Gertrude*, *Annette et Lubin*, et la *Chercheuse d'esprit*, chefs-d'œuvre d'enjouement et de facilité. Parmi les grandes pièces de *Favart*, on a vu représenter avec plaisir l'*Amitié à l'épreuve*, *Ninette à la Cour*, la *Belle Arsène*, dont le sujet est tiré du conte de la *Bégueule* par *Voltaire*, la *Fée Urgelle*, la *Rosière de Salency*, les *Moissonneurs*, pièce qui unit une excellente morale à de rians tableaux, et les *Trois Sultanes*, autres opéra, qui charment à la fois l'œil et le goût. Le dernier surtout offre des graces et de la fraîcheur, et tous les agrémens de la poésie, de la musique et de la danse. Il fut composé pour la troupe Françoise, réunie aux Italiens à l'ancien hôtel de Bourgogne, en 1761. On n'oublia rien de ce qui pouvoit embellir cette représentation; les habits des Sultanes furent faits à Constantinople avec les étoffes du pays, et sur le modèle de ceux que portent les femmes du sérail. *Favart* ne se distingua pas moins dans la comédie, par l'*Anglois à Bordeaux*, pièce remplie de finesse et d'esprit. Son théâtre forme 10 vol. in-8.° On lui doit encore deux poëmes, la *France délivrée* et *Alphonse*, 1736. Ce fécond et ingénieux écrivain réunissoit dans la société la modestie et la simplicité du caractère à la bienfaisance et aux talens.

II. FAVART, (Marie-Justine-Benoîte Cabaret du Roncerai) épouse du précédent, née à Avignon en 1727, fit concevoir, dès l'âge le plus tendre, de grandes espérances pour le théâtre. Son père, attaché à la musique du roi de Pologne, l'ayant produite à Paris, elle débuta aux Italiens en 1749, avec le succès le plus flatteur. Elle a joui constamment de la faveur du public, occupant les premiers emplois dans la parodie, la comédie, les pièces à ariettes, enfin dans tous les genres et tous les caractères. Elle excella dans les rôles gracieux, et sur-tout dans celui de *Roxelane* dans l'opéra des *Trois Sultanes*. Une gaieté franche rendoit son jeu agréable et piquant. Elle imitoit si parfaitement les différens idiomes, que les personnes dont elle empruntoit l'accent, la croyoient leur compatriote. Ayant été arrêtée aux barrières de Paris, parce qu'elle étoit vêtue d'une toile de Perse alors prohibée, elle contrefit l'étrangère, et employa un baragouin moitié françois, moitié allemand, si bien imité, que le premier commis la prenant pour une dame d'Allemagne, reçut ses excuses et la laissa passer. Le cinquième volume des œuvres de son mari a été mis sous son nom. Entre époux de bonne intelligence, dit l'éditeur, les talens et les agrémens de l'esprit doivent entrer dans la communauté. Les six opéra comiques qui remplissent ce volume, et auxquels elle eut part, sont les *Amours de Bastien et Bastienne*, les *Ensorcelés*, la *Fille mal gardée*, la *Fortune au village*; la *Fête d'Amour*, *Annette et Lubin*. Attaquée, vers la fin de 1771, d'une maladie très-douloureuse, qu'elle supporta avec une patience et une gaieté incroyables, elle mourut le 20 avril 1772, à 45 ans. Elle fit elle-même son épitaphe,

la mit en musique, et chercha à accoutumer ainsi son époux et ses amis à l'idée de sa destruction. Une ame sensible, une générosité peu commune, un fonds d'enjouement inaltérable, une philosophie douce, formoient son caractère.

FAUCHET, (Claude) président à la cour des monnoies de Paris, sa patrie, naquit vers l'an 1529. Il rechercha, avec beaucoup de soin et de succès, les antiquités de la France. Pendant le siége de Sienne, en 1555, le cardinal *de Tournon* l'envoya au roi pour prendre ses ordres. Cette députation lui ouvrit la porte des honneurs, mais non celle de la fortune. Il mourut à Paris en 1601, à 72 ans, laissant tant de dettes, qu'il fallut, pour les acquitter, vendre sa charge. Tous ses ouvrages furent imprimés à Paris en 1610, in-4.° Les plus curieux sont : I. *Antiquités Gauloises et Françoises* : la première partie contient les choses arrivées jusqu'à la venue des Francs; Paris, 1599, in-8° : la seconde renferme les choses arrivées en France, depuis *Pharamond* jusqu'à *Hugues Capet;* Paris, 1602, in-8.° II. Un *Traité des libertés de l'Eglise Gallicane;* Paris, 1610, in-4.° C'est un tissu mal ourdi de faits rapportés sommairement, mais dont la plupart ne se trouvent point ailleurs. III. Un autre *De l'origine des Chevaliers, Armoiries, et Héraults*, Paris, 1600, in-8.° IV. *Origines des dignités et magistrats de France;* Paris, 1600, in-8.° Il y a dans ces différens Traités mille choses curieuses, qu'on chercheroit vainement ailleurs; mais il y en a beaucoup à ajouter ou à corriger. Le style dur, barbare, incorrect, est insupportable, même aux savans. *Gomberville*, et après lui, le président *Hesnault*, prétendent que l'Histoire de France, de *Fauchet* dégoûta *Louis XIII* de la lecture. Ce président étoit un *Franc-Gaulois*, par ses manières et par son langage. La principale chose qui lui manquoit, étoit la netteté des idées... La simplicité de son extérieur lui attira quelques plaisanteries. Étant allé à Saint-Germain, pour présenter un de ses ouvrages à *Henri IV*, il le trouva dans les jardins, occupé à faire faire un *Neptune* pour un bassin. Le sculpteur en dessinoit la barbe, laquelle devoit être comme celle du Dieu des eaux, longue et plate. A la vue de *Fauchet* qui la portoit ainsi : *Voilà justement*, dit le roi, *le modèle de la barbe que nous cherchons.* Il reçut le livre du président, et la récompense fut fort légère, quoique l'ouvrage eût couté beaucoup de temps et de travail. *Fauchet*, naturellement chagrin, s'en vengea par des vers, où il disoit :

> J'ai reçu, dedans Saint-Germain,
> De mes longs travaux le salaire ;
> Le Roi, de bronze m'a fait faire,
> Tant il est courtois et benin.
> S'il pouvoit aussi bien de faim
> Me garantir que mon image,
> Oh, que j'aurois fait bon voyage !
> Et j'y retournerois demain.

On prétend que *Henri* ayant lu ces vers, lui donna une pension de six cents écus, avec le titre d'historiographe de France. Tous les Ouvrages dont nous avons rapporté les titres, furent réunis à Paris en 1610, in-4°, sous le titre d'*Œuvres du feu Président Fauchet*. *Baillet* l'a cru auteur de la seule traduction françoise de *Xénophon* que nous ayons.

Elle parut en 1613 sous le nom de *Pyrame* de *Candole*.

II. FAUCHET, (Claude) né à Dorne en Nivernois, le 22 septembre 1744, embrassa l'état ecclésiastique, et devint vicaire général de l'archevêque de Bourges, et abbé commendataire de Montfort. Une belle figure, un style pompeux et métaphorique, un organe agréable, la facilité des mouvemens et la force de la déclamation, lui acquirent bientôt de la célébrité dans l'art de la chaire, et donnoient à ses discours un éclat que la légèreté du fond ne leur auroit pas fait obtenir. Sa réputation le fit nommer prédicateur du roi. On a prétendu que *Louis XVI*, qui possédoit un jugement très-sain, fut peu édifié de sa manière de prêcher, et sur-tout si fatigué de ses antithèses, qu'il en témoigna quelque mécontentement, et que ce fut le motif secret qui fit embrasser avec ardeur à l'abbé *Fauchet* les principes de la révolution, et vouer à la cour une haine secrète et profonde. C'est à cette époque qu'il prononça l'oraison funèbre de l'archevêque de Bourges, dans laquelle il offrit des idées décousues, exaltées, fruits d'une imagination qui commençoit à se déranger. En 1789 on le vit, un sabre à la main, à la tête des assaillans qui s'emparèrent de la Bastille, partager ensuite tous les mouvemens révolutionnaires, et contribuer à leur imprimer leur direction. Quelques jours après la prise de ce fort, *Fauchet* prononça dans l'église de Notre-Dame, un discours sur cette conquête. Son texte fut ces mots de *St. Paul* : *In libertatem vocati estis, fratres*; et il termina ce discours par cette phrase atroce. « Mes frères, les tyrans sont mûrs ; hâtons-nous de les moissonner, *Amen*. » Dans un autre sermon, il proclama *Jésus* le premier *sans-culotte* de la Judée, et chercha à prouver que c'étoient les *aristocrates* qui l'avoient fait crucifier. Cet orateur fougueux qui rappeloit si bien l'exagération des *Boucher* et des *Menot*, du temps de la Ligue, adressa ses discours à *Vernes*, ministre éclairé de Genève, qui, après les avoir lus, mit au dos : *Fauchet ne professe ni sa religion ni la mienne*. Devenu l'un des plus ardens adeptes de la secte des *Martinistes* ou *illuminés*, *Fauchet* fonda dans le jardin du Palais-royal, le *cercle social* ; et publia les discussions extravagantes qui y avoient souvent lieu, dans un journal qu'il intitula : la *Bouche de fer*. Au mois de mai 1791, le département du Calvados l'élut évêque constitutionel de Bayeux, et *Fauchet* s'y rendit pour y prêcher la loi agraire. Le district de cette ville et le ministre de la justice, indignés des troubles qu'il cherchoit à y propager, ordonnèrent son arrestation : mais pour l'y soustraire, les clubistes allèrent le chercher dans sa maison, et le nommèrent premier député du Calvados à la législature : *Fauchet*, parvenu au but de son ambition, s'efforça de conserver la faveur populaire, soit en attaquant les prêtres non sermentés, ainsi que les administrateurs de la ville de Caen et ceux de Lyon, soit en dénonçant avec fureur et à diverses reprises le ministre *de Lessart*, soit en injuriant les ambassadeurs et les puissances étrangères, dans un rapport où il développa la plus grande igno-

rance en diplomatie. Ses actions répondirent alors à ses discours : envoyé par l'assemblée législative avec quelques-uns de ses collègues pour arrêter les massacres des prisons au mois de septembre, il en resta le spectateur tranquille. Appelé bientôt après à la Convention, quel fut l'étonnement des révolutionnaires et du public, lorsqu'on vit l'abbé *Fauchet* y devenir un homme nouveau, doux, modéré, prêchant la paix, et desirant la faire renaître. Lié au parti de la Gironde, on le raya de la liste des jacobins pour avoir procuré un passe-port salutaire au ministre *Narbonne;* et il fut dénoncé pour avoir adressé aux prêtres de son diocèse un mandement dans lequel il leur défendoit de se marier. Paroissant alors se repentir de ses excès antérieurs, luttant sans cesse avec courage contre les proscriptions demandées par *Marat* et *Robespierre*, désespéré de l'inutilité de ses efforts, *Fauchet* s'écria un jour : *que faut-il donc faire pour être de même assassiné par ces monstres !* Son souhait fut rempli : décrété d'accusation comme ayant eu des relations avec *Charlotte Cordai*, il fut condamné à mort le 31 octobre 1793, à 49 ans. Il montra dans ses derniers momens, des sentimens religieux, qui firent regretter sa perte, et oublier ses écarts. Ses ouvrages sont : Un *Panégyrique* de *St. Louis*, prononcé en 1774 devant l'académie Françoise; l'Oraison funèbre du duc *D'Orléans*, publiée en 1785; une autre de *Phélypeaux*, archevêque de Bourges; une autre de l'abbé *de l'Epée*, premier instituteur des sourds et muets. On a encore de lui : I. *Eloge de Benjamin Franklin*, 1790, in-8.° II. *Discours* sur les mœurs rurales, 1788. III. *La Religion nationale*, 1789, in-8.° IV. *Discours* sur l'accord de la religion et de la liberté, 1791, in-8.° Ces deux derniers écrits ne furent bien accueillis ni par certains philosophes opposés à tout culte, ni par les amis de la religion.

FAUCHEUR, (Michel le) ministre Protestant, fut appelé de Montpellier à Charenton. Son éloquence ne fut pas moins admirée à Paris qu'en province. Le maréchal *de la Force* dit, au sortir d'un de ses sermons sur le duel : « Que si on lui envoyoit un cartel, il le refuseroit. » Ce célèbre prédicateur mourut à Paris en 1667, également estimé des Catholiques et des Protestans. Sa probité ne le cédoit pas à son génie. On doit à sa plume, aussi pieuse qu'éloquente : I. Un *Traité de l'action de l'Orateur*, Leyde, 1686, in-12; imprimé d'abord sous le nom de *Conrart :* ouvrage estimé. II. Des *Sermons sur différens textes de l'Ecriture*, in-8.° III. *Prières et Méditations Chrétiennes*. IV. Un *Traité de l'Eucharistie*, contre le cardinal *du Perron;* Genève, 1635, in-folio; imprimé aux dépens des Eglises réformées, par ordre du synode national.

FAVIER DU BOULAY, (Henri) prieur de Sainte-Croix de Provins, mort en 1753, à 83 ans, avoit du goût et de la littérature. Nous lui devons la seule bonne *Traduction* que nous eussions de *Justin*, avant que M. l'abbé *Paul* eût publié la sienne. Elles sont l'une et l'autre en 2 vol. in-12. On a encore de lui d'autres ouvrages, mais moins connus que sa version. Il s'étoit adonné à la chaire, et avoit prêché avec

quelque succès. Son *Oraison funèbre de Louis XIV* parut à Metz en 1716, in-fol.

FAULCONNIER, (Pierre) né à Dunkerque, y remplit la place de grand bailli, et mourut en 1735, après avoir consacré ses loisirs à une histoire de sa patrie, qui parut en 1730, 2 vol. in-folio.

FAUNA ou FATUA, (Mythol.) fille de *Picus*, fut femme du Dieu *Faunus*, qui l'ayant trouvée un jour ivre, la fouetta si cruellement avec des verges de myrtes, qu'elle en mourut. *Faunus*, au désespoir d'avoir châtié trop sévèrement sa femme, pria *Jupiter* de la mettre au rang des déesses; ce qui lui fut accordé. On disoit que *Fauna*, depuis son mariage, avoit été si fidelle à son mari, que, dès qu'il fut mort, elle se tint enfermée le reste de sa vie, sans parler à aucun homme. Les dames Romaines instituèrent une fête à son honneur, et l'imitoient en faisant une retraite austère pendant ses solennités. Elles lui faisoient des sacrifices secrets pendant la nuit. C'étoit un crime capital pour un homme, non-seulement de s'introduire dans cette assemblée, mais même de jeter les yeux dans le temple de la Déesse. On ôtoit jusqu'aux portraits des hommes. *Sénèque* dit cependant qu'avec ces dehors de modestie et de pudeur, il se passoit des abominations dans les sacrifices qu'on y faisoit.

FAUNE ou FATUELUS, troisième roi d'Italie, fils de *Picus*, auquel il succéda, et petit-fils de *Saturne*, régnoit au pays des Latins, vers l'an 1300 avant l'ère chrétienne. C'étoit un prince rempli de bravoure et de sagesse. Comme il s'appliqua, durant son règne, à faire fleurir l'agriculture et la religion, on le mit, après sa mort, au rang des divinités champêtres, et on lui donna une origine céleste: adoré comme fils de *Mercure* et de la *Nuit*, il fut représenté avec tout l'attirail des Satyres, c'est-à-dire, avec de longues oreilles, des cornes de chèvre, sans poil à la partie supérieure du corps, et de la ceinture en bas ressemblant à un bouc. Les poëtes le confondent quelquefois avec le dieu *Pan*.

FAUNES, (Mythol.) demi-dieux, habitoient les campagnes et les forêts; c'est pour cela qu'on les appeloit aussi *Sylvains*. Les poëtes Latins, car ils n'étoient point connus des Grecs, leur donnent des cornes, des oreilles, des pieds et une queue de bouc. *Arnobe* dit qu'ils mouroient après une vie de plusieurs siècles.

I. FAVORIN, sophiste célèbre sous l'empereur *Adrien*, étoit d'Arles. Quelques auteurs veulent qu'il ait été eunuque, et d'autres hermaphrodite. Il enseigna, avec réputation, à Athènes, et ensuite à Rome. *Adrien* se plaisoit à le contredire. *Voyez l'article de ce prince*. On dit que *Favorin* s'étonnoit de trois choses: « de ce qu'étant Gaulois il parloit si bien Grec; de ce qu'étant eunuque, on l'avoit accusé d'adultère; et de ce qu'il vivoit, étant ennemi de l'empereur. »

II. FAVORIN, (Varin) né à Camérino, ville ducale d'Italie, en 1460, entra dans la congrégation de Saint-Silvestre, ordre de Saint-Benoît, et parvint,

par son mérite, à l'évêché de Nocéra. Il est auteur d'un *Lexicon Grec*, qui a été d'un grand usage autrefois. La meilleure édition de ce livre est celle de Venise, 1712, chez *Bartoli*, in-folio. L'auteur mourut en 1537. On a encore de lui des remarques sur la langue grecque, sous le titre de *Thesaurus Cornucopiæ et Horti Adonides*, 1496, *Alde*, in-folio.

I. FAUR, (Gui du) seigneur de PIBRAC, naquit l'an 1528 à Toulouse, d'une famille distinguée, et parut avec éclat dans le barreau de cette ville. Il voyagea dans sa jeunesse en Italie, pour se perfectionner dans la connoissance du droit. De retour dans sa patrie, il fut élu juge-mage. Député aux états d'Orléans en 1560, il présenta au roi le Cahier des doléances qu'il avoit composé lui-même. Quelque temps après, *Charles IX* le choisit pour être un de ses ambassadeurs au concile de Trente. Il y soutint, avec beaucoup d'éloquence, les intérêts de la couronne, et les libertés de l'Eglise Gallicane. On prétend que *Catherine de Médicis* voulut l'élever à la dignité de chancelier; mais qu'elle en fut détournée par un ennemi de *Pibrac*, qui lui montra ce quatrain contre le despotisme :

> Je hais ces mots de puissance absolue,
> De plein pouvoir, de propre mouvement;
> Aux saints décrets ils ont premièrement,
> Puis à nos loix la puissance tollue.

Le chancelier *de l'Hôpital* fut plus juste envers *Pibrac*. Pénétré de son mérite, il lui fit donner la charge d'avocat-général au parlement de Paris, en 1565. *Pibrac* fit renaître la raison et l'éloquence dans le barreau, livré, depuis long-temps, à la barbarie et à l'indécence. En 1570, il fut nommé conseiller d'état. Deux ans après, il composa sa célèbre *Apologie de la Saint-Barthélemi*; mais on croit qu'il ne se prêta à cet acte, si opposé à la douceur de son caractère, qu'après y avoir été contraint par des ordres supérieurs. Le duc d'*Anjou* ayant eu la couronne de Pologne, *Pibrac* accompagna ce prince, et répondit pour lui aux harangues de ses sujets. Le nouveau roi, ayant appris la mort de son frère, quitta secrètement la Pologne, laissant à Cracovie *Pibrac*, exposé à la colère des Polonois, qui furent près de se venger de la fuite du roi sur la personne de son ministre. Il retourna heureusement en France, d'où on le renvoya en Pologne, pour tâcher de conserver la couronne à son maître : ce qui ne réussit pas. Il fut plus heureux à son retour en France, où il procura, entre la cour et les Protestans, un traité de paix, dont il fut l'arbitre, comme il en avoit été l'auteur. *Henri III* lui donna, pour prix de ses services, une charge de président-à-mortier. La reine de *Navarre* et le duc d'*Alençon* le choisirent pour leur chancelier. Il mourut à Paris le 27 mai 1584, à 55 ans; et la France perdit un grand magistrat et un bon écrivain. L'abbé *de Condillac* lui reproche, après plusieurs autres historiens, une faute considérable. *Pibrac* avoit été député à la cour du roi de Navarre, qui sentit le besoin qu'il avoit de gagner un homme qui avoit toute la confiance de la reine *Catherine de Médicis*. *Marguerite*, femme de *Henri IV*, qui connoissoit, comme son époux, la nécessité de l'enchaî-

ner, tâcha de lui inspirer de l'amour. « Elle se fit un plaisir malin de faire succomber cet homme grave. *Pibrac* ne fit plus que ce qu'elle voulut ; et *Catherine*, qui n'avoit pas prévu une passion aussi folle dans une tête aussi sage, se laissa conduire par son confident, qui se laissoit mener par *Marguerite.* » *Cours d'Hist.*, tom. 13, p. 390. *Pibrac* s'est justifié de cette faute, dont *Marguerite* elle-même triompha, par une *Apologie*, qui doit inspirer quelques doutes. Si l'on joint à cette Apologie son caractère vif et impatient, une autre passion de laquelle il étoit alors occupé, et quelques réflexions sur l'amour propre de *Marguerite* qui lui persuadoit qu'on ne pouvoit la voir sans l'aimer, et qui n'eût pas été fâchée de compter parmi ses amans, un homme du mérite distingué de *Pibrac ;* on sera obligé, peut-être, de justifier *Pibrac* avec dom *Vaissette* et l'abbé *d'Artigny*, contre le président *de Thou*, *Péréfixe*, *la Faille*, *Bayle*, le président *Hesnault*, l'abbé *de Condillac*, etc. Nous avons de *Pibrac* plusieurs ouvrages en vers et en prose. I. Des *Plaidoyers*, des *Harangues*, in-4.° II. Un *Discours de l'ame et des sciences*, adressé au Roi. III. Une *Lettre latine sur le massacre de la Saint-Barthélemi*, 1575, in-4.° Outre ces écrits, peu connus aujourd'hui, on a ses *Quatrains*, que tout le monde connoît : la première édition est de 1574, et la dernière de 1746, in-12. La matière de ces petites productions est la morale ; leur caractère, la simplicité et la gravité. *Pibrac* a réuni, dans les siens, ces deux qualités : l'utile y est mêlé avec l'agréable. Il avoit coutume de dire que tout le bon sens est dans les proverbes, et il en a en effet rimé quelques-uns dans ses Quatrains. Ils furent d'abord traduits en Grec, par *Florent Chrétien*, et par *Pierre du Moulin ;* d'autres écrivains les mirent en vers Latins ; enfin, ils passèrent dans la langue Turque, dans l'Arabe et dans la Persane. Les François leur firent un aussi bon accueil que les étrangers. On les faisoit apprendre par cœur aux enfans, et malgré leur vieillesse, on les lit encore aujourd'hui avec quelque plaisir, tandis que ceux de *Godeau* et de *Desmarais* sont rongés de vers ; mais ceux-ci n'offrent point ce goût des anciens, que *Pibrac* avoit saisi en se formant sur eux.

II. FAUR DE ST.-JORRI, (Pierre du) premier président au parlement de Toulouse, mort d'apoplexie, en prononçant un arrêt l'an 1600, a laissé un grand nombre d'ouvrages, monumens de son érudition. Ceux que les savans lisent avec le plus de fruit, sont : I. *Dodecamnon*, *sivè De Dei nomine et attributis*, 1588, in-8° : écrit estimable, qui renferme quantité de passages des Pères Grecs et Latins, éclaircis ou corrigés. II. Trente-trois livres latins des *Sémestres*, en 2 vol. in-4°, 1598 et 1630, plusieurs fois réimprimés. On y trouve beaucoup de recherches et de questions éclaircies. III. *Des jeux et des exercices des Anciens ;* traité aussi savant que le précédent, in-folio, 1595. Il y a beaucoup à apprendre dans ces différens ouvrages ; mais il faut y chercher l'instruction et non le plaisir. Il y règne quelquefois de la confusion, et le style n'en est pas agréable.

FAVRAS, (Thomas Mahi de) naquit à Blois, d'une famille ancienne de magistrature, et fit la campagne de 1761 dans les Mousquetaires. Il quitta ce corps, pour passer dans le régiment de *Belsunce* en qualité de capitaine, et acquit ensuite la charge de lieutenant des Suisses de la garde du frère de *Louis XVI*. Il s'en démit en 1786, pour aller à Vienne y poursuivre devant le conseil aulique, la légitimation de sa femme, et la faire reconnoître pour fille unique du prince d'*Anhalt*. *Favras*, avec une tête ardente et fertile en projets, ne cessoit d'en proposer dans tous les temps et dans toutes les circonstances. Il en avoit fait sur les finances, et avoit composé un plan volumineux pour la liquidation en vingt années des dettes de l'état; mais comme il ne connoissoit pas la théorie des logarithmes, il avoit eu l'incroyable patience de faire par la méthode ordinaire, tous les calculs du remboursement successif, année par année, avec les intérêts. Il s'étoit fait financier avant la révolution; depuis, il proposa des plans politiques. Ceux-ci le rendirent bientôt suspect; et en 1790, il fut accusé d'avoir proposé au gouvernement de lever sur les frontières de France une armée de cent quarante-quatre mille hommes, pour détruire la nouvelle constitution, en commençant par assembler douze cents cavaliers bien armés et portant en croupe douze cents fantassins déterminés. Ces deux mille quatre cents hommes, suivant le projet qu'on lui attribua, devoient entrer à Paris par les trois portes principales, assassiner *Bailly* et *la Fayette*, enlever le roi et sa famille pour les conduire à Péronne, où une armée de vingt mille hommes devoit les attendre. *Favras*, traduit devant le Châtelet, s'y défendit avec calme, et nia tous les complots qu'on lui imputoit. «Cet accusé, dit un historien, parut devant ses juges avec tous les avantages que donne l'innocence, et qu'il sut faire valoir, parce qu'à un esprit orné, il joignoit la facilité de s'exprimer avec graces. Ses paroles avoient même un charme dont il étoit difficile de se défendre. Il avoit de la douceur dans le caractère, de l'aménité dans les manières, de la décence dans le maintien. Il étoit d'une taille avantageuse et bien proportionnée, d'une physionomie noble et qui prévenoit en sa faveur. L'extrême propreté dans ses habits, et la croix de Saint-Louis dont il étoit décoré, contribuoient à rehausser sa bonne mine. Ses cheveux commençoient à blanchir; il avoit alors 46 ans; ses yeux étoient grands et noirs, son teint un peu basané, son nez saillant et aquilin. Il étoit naturellement froid et réservé, parloit peu et réfléchissoit beaucoup.» Dans tout le cours de sa défense, il ne perdit jamais cette attitude noble qui convient à l'innocence. *Favras* répondit à toutes les questions avec netteté et sans embarras. Les juges restèrent pendant six heures aux opinions, et condamnèrent l'accusé à être pendu et à faire préalablement amende honorable. A trois heures du soir, le 18 février 1790, ce dernier fut conduit au lieu de son supplice. Les cheveux épars, les mains liées, assis dans l'infame tombereau, il n'en conserva pas moins le calme et la majesté de sa figure. Arrivé devant l'église de Notre-Dame, il

descendit, prit des mains du greffier l'arrêt qui le condamnoit, et en fit lui-même la lecture à haute voix. Lorsqu'il fut à l'hôtel de ville, il demanda à dicter une déclaration, dont voici un court extrait : « En ce moment terrible, prêt à paroître devant Dieu, j'atteste en sa présence, à mes juges et à tous ceux qui m'entendent, que je pardonne aux hommes qui contre leur conscience m'ont accusé de projets criminels qui n'ont jamais été dans mon ame.... J'aimois mon roi ; je mourrai fidelle à ce sentiment ; mais il n'y a jamais eu en moi ni moyen, ni volonté d'employer des mesures violentes contre l'ordre des choses nouvellement établi... Je sais que le peuple demande à grands cris ma mort ; eh bien ! puisqu'il lui faut une victime, je préfère que le choix tombe sur moi, plutôt que sur quelque innocent, foible peut-être, et que la présence d'un supplice non mérité jeteroit dans le désespoir. Je vais donc expier des crimes que je n'ai pas commis.. » Il corrigea ensuite tranquillement les fautes d'orthographe et de ponctuation faites par le greffier, et dit un éternel adieu à ceux qui l'entouroient. Lorsqu'il fut sur l'échafaud, la douceur de son regard et la sérénité de son visage, enchaînèrent la rage des spectateurs et commandèrent le silence. Il se tourna vers le peuple, et s'écria : « Braves citoyens, je meurs sans être coupable, priez pour moi le Dieu de bonté. » Il conjura ensuite le bourreau de faire son devoir, et de terminer ses jours. Le public plaignit sa mort, et le crut une victime immolée à la sureté publique, et pour appaiser l'effervescence du peuple. On a publié en 1790 la correspondance de *Favras* et de son épouse pendant leur détention, in-8.º Cette dernière fut mise en liberté après la condamnation de son mari.

I. FAVRE *et non* FAURE, en latin *Faber*, (Antoine) né à Bourg en Bresse l'an 1557, fut successivement juge-mage de Bresse, président du Genevois pour le duc de *Nemours*, premier président du sénat de Chamberi, et gouvernement de Savoie et de tous les pays de deçà les monts : il mourut en 1624, à 67 ans. Ses ouvrages contiennent 10 vol. in-folio. *Jurisprudentiæ Papinianæa ;* Lyon, 1658, 1 vol. *De erroribus interpretum Juris*, 2 vol. *Comment. in Pandectas*, seu *De erroribus Pragmaticorum*, 1659, 5 vol. *Codex Fabrianus*, 1661, 1 vol. *Conjecturæ Juris civilis*, 1661, 1 vol. On y joint *H. Borgiæ investigationes Juris civilis in conjecturas A. Fabri ;* Naples, 1678, 2 vol. in-folio. Dans les Quatrains de *Pibrac*, on en trouve de *Favre*. Il est aussi auteur d'une tragédie, intitulée : *les Gordians* ou *l'Ambition*, 1596 in-8.º *Favre* a éclairci plusieurs opinions obscures ; mais il a poussé trop loin les subtilités dans l'examen de certaines questions de droit : il s'éloigne quelquefois des principes. C'étoit un esprit vaste, propre aux affaires comme à l'étude. Ce fut lui qui fut chargé de négocier le mariage de Mad. *Christine* de France avec le prince de Piémont, *Victor-Amédée*. Le roi de France lui offrit inutilement la première présidence du parlement de Toulouse ; il voulut rester au service du duc de Savoie.

II. FAVRE, (Claude) seigneur de *Vaugelas* et baron de Peroges, naquit, en 1585, à

Bourg en Bresse, du précédent. Son père étoit consommé dans l'étude de la jurisprudence; le fils ne fut point indigne de lui; mais son esprit fut plus juste. Le jeune *Vaugelas* vint à la cour de bonne heure. Il fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan de *Gaston*, duc d'Orléans, qu'il suivit dans toutes ses retraites hors du royaume. Il mourut pauvre en 1650, à 65 ans. La cause de sa mort fut un abcès dans l'estomac, qui le tourmentoit depuis quelque temps. Il fut soulagé par les remèdes, et se crut guéri. Mais, son mal l'ayant repris un matin avec plus de violence, il envoya un de ses valets chercher du secours. Un autre domestique étant survenu, le trouva qui rendoit l'abcès par la bouche, et lui demanda, tout étonné, ce que c'étoit. *Vaugelas* lui répondit froidement, et sans émotion : *Vous voyez, mon ami, le peu que c'est que l'homme !* Il expira peu de temps après. On peut être surpris que *Vaugelas*, estimé à la cour, réglé dans sa dépense, et n'ayant rien négligé pour sa fortune, soit presque mort dans la misère; mais les courses de *Gaston*, et d'autres accidens, avoient fort dérangé ses affaires. *Louis XIII* lui donna une pension de deux mille livres en 1619. Cette pension, qu'on ne lui payoit plus, fut rétablie par le cardinal *de Richelieu*, afin de l'engager à travailler au Dictionnaire de l'académie. Lorsqu'il alla le remercier de cette grace, *Richelieu* lui dit en riant : *Vous n'oublierez pas du moins dans le Dictionnaire le mot de* PENSION. — *Non, Monseigneur*, répondit *Vaugelas, et encore moins celui de* RECONNOISSANCE. Ce littérateur étoit un des académiciens les plus aimables, comme des plus illustres; il avoit une figure agréable, et l'esprit comme la figure. *Vaugelas* étudia toute sa vie la langue Françoise, et travailla à l'épurer. Il disoit souvent qu'une mauvaise raison faisoit ordinairement moins de tort qu'un mauvais mot, parce qu'il n'y a que les gens à réflexion qui s'apperçoivent de la fausseté d'un raisonnement, au lieu qu'un mauvais mot est remarqué par tout le monde.... *Vaugelas* regardoit comme des modèles de bon style l'Histoire Romaine de *Coeffeteau*, et les traductions de *Perrot d'Ablancourt*. La sienne de *Quinte-Curce*, imprimée en 1647 in-4°, fut le fruit d'un travail de trente années. Cette version, de laquelle *Balzac* disoit dans son style emphatique, « *L'Alexandre de* Quinte-Curce *est invincible, et celui de* Vaugelas *est inimitable*, » passa pour le bon livre le plus correctement écrit en françois. Quoique le style manque un peu de cette souplesse, de cette aménité, de cette grace qu'on a données depuis à notre langue, il y a peu d'expressions qui aient vieilli. *Vaugelas* ne rendit pas moins de service aux écrivains de notre nation, par ses *Remarques sur la langue Françoise*, dont la première édition est in-4° : ouvrage moins nécessaire qu'autrefois, parce que la plupart des doutes qu'il propose, ne sont plus des doutes aujourd'hui; mais ouvrage toujours utile, surtout si on le lit avec les remarques dont *Thomas Corneille* et d'autres l'ont enrichi, en 3 vol. in-12. *Voltaire* dit que *Vaugelas* réussissoit à faire des vers italiens, sans en pouvoir faire de françois. *Voyez* I. DUPLEIX, vers la fin.

I. FAURE, (Charles) abbé de Sainte-Geneviève, et premier supérieur général des chanoines réguliers de la congrégation de France, vit le jour à Luciennes proche Saint-Germain-en-Laye, en 1594, d'une famille noble. Il entra dans l'abbaye de Saint-Vincent-de-Senlis, et la réforma par ses conseils et par ses exemples. Cette réforme fut suivie de celle de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, et de près de cinquante autres maisons. Le réformateur fut nommé général de cette nouvelle congrégation. Il travailla avec des peines et des fatigues incroyables à rétablir l'ancienne discipline. Il mourut saintement à Paris, le 4 novembre 1644, à 50 ans, laissant un *Directoire des Novices* et d'autres ouvrages. Le *Directoire* a été réimprimé à Paris en 1711. Le Père *Chartonnet* a publié la *Vie du Père Faure*, en 1698, in-4.° Elle renferme l'histoire des Chanoines réguliers de la congrégation de France, et l'esprit de leur fondateur. Elle est écrite d'une manière édifiante. On y loue beaucoup, avec raison, le saint réformateur. Mais l'auteur est-il louable de faire mourir par des morts funestes, tous les re-religieux qui furent opposés au Père *Faure*?

II. FAURE, (François) Cordelier, d'une ancienne famille d'Angoumois, évêque de Glandèves, puis d'Amiens, mort d'apoplexie à Paris, le 11 mars 1687, âgé de 78 ans, parvint à l'épiscopat par son talent pour la chaire. C'est lui qui fit cette heureuse application du vers de *Virgile* à la reine, lorsqu'il prêchoit la passion à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.

On a de lui plusieurs *Oraisons funèbres*, dont l'une, qui n'eut pas de succès à l'impression, lui attira cette épigramme :

Ce Cordelier mitré, qui promettoit merveilles,
Des hauts faits de la Reine Orateur ennuyeux,
Ne s'est pas contenté de lasser nos oreilles,
Il veut encor lasser nos yeux.

FAURE, *Voyez* III. DURAND — GUICHARDIN — VERSORIS.

FAUST, *Voyez* FUSTE.

FAUSTA, (*Flavia-Maximiana*) fille de *Maximien-Hercule* et d'*Eutropia*, étoit sœur de *Maxence*. Elle naquit à Rome, et y fut élevée d'une manière digne de sa condition. Son père ayant repris la pourpre avec le titre d'Auguste, en 306, la mena l'année suivante dans les Gaules, où régnoit *Constantin*, et la donna en mariage à cet empereur. Les qualités que cette princesse fit paroître dans les premières années de son règne, la firent considérer comme un modèle accompli. Attachée à la gloire de son époux, elle engageoit ce prince à soulager ses peuples et à leur faire des libéralités. *Fausta*, engagée par *Maximien* son père à trahir *Constantin*, lui promit tout ce qu'il voulut : mais, pleine de tendresse pour son mari, elle lui découvrit les noirs desseins de son père, qui fut arrêté et mis à mort. L'attachement de *Fausta* à ses devoirs, et le soin qu'elle prenoit de l'éducation de ses enfans, faisoient le bonheur de sa vie. Elle chérissoit d'autant plus la vertu, qu'elle avoit embrassé le Chris-

tianisme. Mais, par une fatalité qu'on auroit de la peine à concevoir, si la foiblesse de l'humanité n'en fournissoit que trop d'exemples, toutes les passions s'allumèrent tout-à-coup dans son cœur. Elle s'abandonna aux personnes les plus viles, jeta des regards incestueux sur *Crispe* fils de *Constantin*, et ne put l'attendrir. Irritée de sa résistance, elle joignit la calomnie à l'inceste, et l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu la violer. Elle fit mettre à mort, par cette imposture, celui qui avoit refusé de se souiller d'un crime horrible. *Constantin*, instruit trop tard de ses débauches et de sa scélératesse, vengea la mort de son fils, et son propre honneur si cruellement outragé: il la fit mourir dans un bain chaud, l'an 327 de J. C. Ainsi périt cette princesse, fille, femme, sœur d'empereurs, et mère de trois princes qui parvinrent à l'empire. Mais la famille dont elle sortoit, étoit aussi souillée de crimes que comblée de grandeurs, et dans l'intrigue détestable qui lui mérita la mort, on reconnoît la fille de *Maximien-Hercule* et la sœur de *Maxence*. « Il n'étoit pas possible, dit *Crevier*, qu'une scène aussi tragique se passât dans la maison impériale, sans y faire bien des coupables. Aussi *Eutrope* rapporte-t-il qu'il en coûta la vie à plusieurs amis de *Constantin*; et il courut dans le public un distique sanglant, qui taxoit en même temps le prince de luxe et de cruauté, dont le sens est : *Pourquoi désirerions-nous le siècle d'or de* Saturne? *Celui où nous vivons est de perles, mais dans le goût de Néron.* Il est fâcheux que, dans la vie du premier empereur Chrétien, il se trouve des actions aussi contraires, non-seulement à la sainteté du Christianisme, mais aux lois d'une vertu toute humaine. » *Constantin*, qui avoit d'ailleurs de très-grandes qualités, eut le malheur d'être, comme tant d'autres princes, la dupe des préventions qu'on lui inspira, et de ne pas résister toujours aux premiers mouvemens d'un caractère vif et impétueux.

FAUSTE, évêque de Riez, né vers l'an 390 dans la Grande-Bretagne, quitta le barreau où il brilloit, pour s'ensévelir dans le monastère de Lérins. Il en fut abbé vers l'an 433, lorsque *St. Maxime* quitta ce poste pour gouverner l'église de Riez. Il lui succéda dans cet évêché vers 455, fut exilé en 481, et mourut vers l'an 485. On a de lui un *Traité du libre Arbitre et de la Grace*, où il relève trop les forces de la nature : (*Claudien Mamert* l'a réfuté ;) et d'autres ouvrages, dans la bibliothèque des Pères. Le nom de *Fauste* étoit autrefois dans le Martyrologe ; *Molan* fut le premier qui s'avisa de l'ôter. *Simon Bartel*, auteur d'une *Histoire chronologique des Evêques de Riez*, a mis à la fin de son ouvrage une *Apologie de Fauste*, que les curieux pourront consulter. Quoique les écrits de *Fauste* aient été flétris, dit le P. *Longueval*, sa mémoire ne l'a point été, parce qu'il écrivoit avant que l'église eût condamné comme une hérésie les sentimens qu'il a enseignés. Il est honoré comme saint à Riez, où il y a une église dédiée en son honneur. Ses ouvrages, à ces erreurs près, sont estimables, par la réunion de la force de l'éloquence, et de l'onction de la piété. *Sidoine Apolli-*

maire dit de lui : « qu'il sembloit avoir épousé la philosophie, après l'avoir rendue humble et chrétienne; qu'il l'avoit conduite à son monastère, et qu'il avoit fait servir l'académie de *Platon* à la défense de l'église de Jésus-Christ. »

I. FAUSTINE, (*Galeria Faustina*) née l'an 104, d'*Annius Verus* préfet de Rome, joignoit à la splendeur d'une origine très-distinguée, une beauté parfaite et un esprit fin, délié et insinuant. Elle épousa *Antonin*, long-temps avant qu'il parvînt à l'empire. L'envie de plaire, et son goût pour la volupté l'engagèrent d'abord dans la galanterie, et ensuite dans un libertinage effréné. Elle devint la fable de Rome. *Antonin*, instruit de ses débauches, se contenta d'en gémir. Elle mourut comme elle avoit vécu, dans le déréglement, l'an 141. *Antonin* lui fit élever des autels et des temples. *Faustine*, sa fille, dont nous allons parler, se forma sur le dangereux modèle de sa mère.

II. FAUSTINE, (*Annia* FAUSTINA) dite *Faustine* la Jeune, fille d'*Antonin* le Pieux et de la précédente, épousa l'empereur *Marc-Aurèle*. La nature lui avoit accordé la beauté, l'esprit et les graces; elle abusa de ses dons. Du plaisir elle passa à la débauche, et de la débauche aux derniers excès de la lubricité. Le sénateur et le chevalier Romain étoient confondus chez elle avec l'affranchi et le gladiateur. Pour mettre le comble à ces horreurs, elle s'abandonna à son gendre, et écouta, sans rougir, les reproches que lui en fit sa fille. Il ne lui resta aucune trace de pudeur. Cette fille, cette femme d'un philosophe, fit plusieurs fois paroître devant elle des gladiateurs et des matelots, dans un état que l'honnêteté nous ordonne de voiler, pour choisir ceux qu'elle jugeroit les plus propres à satisfaire sa brutalité. On a dit que son mari, instruit de ses déréglemens, feignit de les ignorer; et que lorsqu'on lui conseilla de la répudier, il répondit : *Il faudroit donc que je lui rendisse sa dot ;* c'est-à-dire l'empire. Cette réponse, indigne de *Marc-Aurèle*, est d'autant moins croyable, qu'elle suppose que la dignité impériale étoit héréditaire. On ajoute que ce prince philosophe éleva aux grandes charges de l'empire ceux qui souilloient son lit, et que le peuple ne manquoit pas d'en rire; mais le peuple pouvoit être mieux instruit que lui, de la conduite de l'impératrice. Quoi qu'il en soit, *Faustine*, malgré ses débordemens monstrueux, fut honorée dans les temples comme une divinité. On institua en son honneur les fêtes *Faustiniennes ;* et des prêtres mercenaires firent fumer l'encens à l'autel de cette prostituée, avec autant de profusion qu'à celui de *Diane*, la déesse des vierges. Elle mourut, l'an 175, au bourg de Halale, situé au pied du mont Taurus. Elle avoit été surnommée *Mater Castrorum*, à l'occasion de la pluie qui tomba au secours de l'armée Romaine. *Voyez* MARC-AURÈLE. — *Jacques Marchand* a tâché de justifier *Faustine* dans une Dissertation (*Voyez* le Mercure de France 1745), qui ne sauroit détruire le témoignage des divers historiens.

III. FAUSTINE, que l'empereur *Héliogabale* épousa en

troisièmes noces, étoit fille de *Claude Sévère*, sénateur illustre, et de *Vibia Aurélia*, troisième fille de *Marc-Aurèle* et de *Faustine*. Cette princesse étoit regardée comme une des plus belles personnes de Rome. La splendeur de sa naissance et l'éclat de ses charmes, étoient rehaussés par une sagesse qu'elle n'avoit pas héritée des deux *Faustine* ses aïeules. Elle fut mariée à *Pomponius Bassus*, consul à la fin du règne de *Septime Sévère*, et gouverneur de la Mœsie, sous *Caracalla*. Ce sénateur joignoit à une origine distinguée, une probité qui rappeloit la vertu des premiers héros de la république. *Héliogabale*, touché des attraits de *Faustine*, et n'ayant pu parvenir à la séduire, prit le parti de se défaire de *Bassus* : il le fit assassiner en 221, sous le prétexte qu'il étoit devenu le censeur de sa conduite. Après avoir donné quelques jours à sa veuve pour regretter la perte qu'elle avoit faite, *Héliogabale* la détermina à l'épouser. *Faustine* n'eut pas assez de vertu pour refuser sa main au meurtrier de son mari ; séduite apparemment par l'ambition de remonter sur le trône de ses aïeux. Elle ne l'occupa pas long-temps ; car son bizarre époux, qui ne trouvoit des charmes que dans la variété des voluptés, cessa bientôt d'aimer *Faustine*, et la renvoya dans son palais, après l'avoir dépouillée de ses titres. Elle y vécut en personne privée, pendant qu'*Héliogabale* se livra encore deux fois à de nouveaux mariages, et qu'il reprit avec lui *Aquilia Severa* sa seconde femme.

FAUSTINI, (Jean) poëte lyrique Italien, mourut à Venise sa patrie, en 1651, à 32 ans. Son opéra de *Calisto* est la production d'une muse facile et agréable.

FAUVEAU, (Pierre) poëte Latin, natif du Poitou, ami de *Muret* et de *Joachim du Bellay*, mourut à Poitiers, à la fleur de son âge, en 1562. Il ne nous reste de lui que des *Fragmens*.

FAUX-PRINCES, *Voyez* Evens ; X. Démétrius ; XI. Edouard ; Perkin ; Simonetta, etc.

FAWKES, (François) poëte Anglois, a traduit *Anacréon*, *Théocrite* et *Apollonius de Rhodes*. Il étoit curé de Hayes. Il naquit dans le comté d'Yorck en 1721, et mourut en 1777. Ses poésies parurent en 1761, in-8.°

FAY, (Michel du) *Voyez* Hospital, n° II.

FAY, (du) *Voyez* Dufay.

I. FAYDIT, (Anselme) poëte Provençal, mort vers l'an 1220, fut recherché par les princes de son temps. C'étoit un jeune homme de beaucoup d'esprit, d'une jolie figure, et d'une société agréable. Il se mit à représenter des *Comédies*, qu'il composoit lui-même. Elles furent applaudies, et il devint riche en peu de temps ; mais son penchant à la vanité, à la dépense et à la débauche, le réduisit bientôt à la dernière misère. *Richard Cœur-de-lion*, roi d'Angleterre, l'en tira par ses libéralités. Ce prince, marié à *Bérengère de Barcelone*, avoit du goût pour la poésie Provençale, dont la langue approchoit beaucoup alors de la Catalane. Après la mort de son protecteur, *Faydit* revint à Aix, et s'y maria avec

une fille pleine d'esprit et de beauté, qui se sentit de la vie déréglée de son époux, et mourut peu après. Le poëte se retira chez le seigneur *d'Agoult*, où il finit ses jours. Il avoit écrit : I. Un *Poëme sur la mort du roi Richard*, son bienfaiteur. II. *Le Palais d'Amour*, autre poëme, imité depuis par *Pétrarque*. III. Plusieurs *Comédies*, entr'autres une intitulée l'*Heregia dels Prestres*, c'est-à-dire l'*Hérésie des Prêtres* : il y flattoit l'inclination, que diverses personnes distinguées de son temps avoient pour les sentimens des Vaudois et des Albigeois.

II. FAYDIT, (Pierre) né à Riom en Auvergne, d'abord prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation en 1671, pour avoir publié un ouvrage Cartésien, *De mente humanâ*, contre la défense de ses supérieurs. Le Cartésianisme a été presqu'une hérésie dans bien des corps pendant longtemps. *Faydit*, né avec un esprit singulier et ardent, se fit bientôt connoître dans le monde. Dans le temps que les différends du pape *Innocent XI*, avec la France, étoient dans la plus grande chaleur, il prêcha, à Saint-Jean-en-Grève de Paris, un sermon contre ce pontife, où il comparoit la conduite de ce pape envers la France, à celle du pape *Victor* envers les évêques Asiatiques. Il se réfuta lui-même, dit-on, dans un autre sermon publié à Liége, auquel il ne manqua pas de répliquer, en faisant imprimer l'extrait de son premier sermon, avec les preuves des faits qui y sont avancés. Un *Traité sur la Trinité*, dans lequel il paroissoit favoriser le Trithéisme, lui mérita, en 1696, un appartement à Saint-Lazare, à Paris. Ce livre étoit intitulé : *Altération du Dogme théologique par la Philosophie d'Aristote*, ou *Fausses idées des Scolastiques sur les matières de la Religion*, tome 1er de la Trinité. Le châtiment qu'il essuya à cette occasion, ne changea ni son esprit, ni son caractère ; il eut ordre du roi de se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1709. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : I. Des *Remarques sur* Virgile, *sur* Homère *et sur le style poétique de l'Ecriture sainte*, en 2 vol. in-12 : mélange bizarre de pensées différentes sur des sujets sacrés et profanes, dans lequel l'auteur se donne trop de liberté ; mais où l'on trouve de l'érudition, ou des recherches sur des choses curieuses. II. La *Télémaco-manie*, in-12 ; critique méprisable du chef-d'œuvre de *Fénelon*, pleine de notes singulières, aussi contraires à la vérité qu'au bon goût. Il faut en excepter ses réflexions contre les romans. *Faydit* avoit attaqué *Bossuet*, avant de censurer son illustre rival. Il avoit fait cette épigramme contre le discours de l'évêque de Meaux à l'assemblée du clergé de 1682 : (Il faut savoir que *Bossuet* avoit cité *Balaam* dans ce discours.)

Un Auditeur un peu Cynique
Dit tout haut, en bâillant d'ennui :
Le Prophète *Balaam* est obscur aujourd'hui ;
Qu'il fasse parler sa bourrique,
Elle s'expliquera plus clairement que lui.

Il falloit que la démangeaison de médire en vers et en prose fût bien forte dans l'abbé *Faydit*, pour attaquer aussi indécemment deux prélats illustres, l'éternel

honneur du clergé de France. III. Des *Mémoires* contre ceux de *Tillemont* : brochure in-4°, plus comique que sérieuse, supprimée dans sa naissance, et qui n'eut point de suite. On y voit *Faydit* tel qu'il étoit ; un fou qui a de l'esprit et du savoir, et qui écrit quelquefois dans les accès de sa folie. IV. *Le Tombeau de Santeuil*, in-12, en vers latins d'un caractère assez singulier, et en prose françoise : la prose est une traduction libre des pièces latines. On a attribué, mal-à-propos, *les Moines empruntés*, 2 vol. in-12, à cet auteur. Ils ne sont pas de lui, mais de *Haitze*, bel-esprit Provençal. Il laissa quelques ouvrages, entr'autres un livre intitulé : *Disputes Théologiques, entre un Homme docte et un Docteur, sur l'ancienne discipline de l'Église, touchant le Sacrement de Pénitence*. Le censeur royal, *Blampignon*, refusa d'approuver cet ouvrage, parce qu'il crut y appercevoir les erreurs des Novatiens.

I. FAYE, (Jacques) seigneur d'*Espeisses* en Lyonnois, né à Paris en 1543, conseiller au parlement en 1567, devint maître des requêtes de l'hôtel du duc d'*Anjou*, depuis *Henri III*. Il servit ce prince en Pologne ; et après la mort de *Charles IX*, il revint en France, pour porter, de la part de son maître, des lettres de régente à la reine. Il retourna ensuite en Pologne, où il rendit des services signalés à *Henri*. Ce prince l'en récompensa par les charges de maître des requêtes, d'avocat-général, et enfin de président-à-mortier au parlement de Paris. Il se montra dans tous ces postes au-dessus de la crainte et de l'espérance, et uniquement occupé du service du roi et du bien de l'état. Il défendit avec fermeté les droits de la couronne aux états de Blois en 1588, et mourut à Senlis en 1590, à 46 ans, laissant des *Harangues*, éloquentes pour son temps, et qui ont été imprimées à Paris.

II. FAYE, (Jean-Élie Lériget de la) naquit à Vienne en Dauphiné l'an 1671. Il prit le parti des armes, fut d'abord mousquetaire, ensuite capitaine aux gardes ; se trouva à la bataille de Ramillies, à celle d'Oudenarde et dans plusieurs journées, et y signala sa valeur. Il avoit toujours eu du goût et du talent pour les mathématiques. La paix l'ayant rendu à ses premiers penchans, il s'appliqua particulièrement à la mécanique, à la physique expérimentale. L'académie des Sciences lui ouvrit ses portes en 1716, et le perdit en 1718, à 47 ans. « Il faut avouer, dit *Fontenelle*, que sa vie étoit un peu trop conforme à sa principale profession, et apparemment elle en a été plus courte. » On trouve de lui deux *Mémoires* dans ceux de l'académie. « Cet académicien avoit, dit le même écrivain, une gaieté naturelle, un ton agréable de plaisanterie, qui, dans les occasions les plus périlleuses, faisoit briller son courage, et, hors de là, cachoit un savoir qu'il ne lui convenoit pas d'étaler. Son ton plaisant alloit quelquefois jusqu'à l'ironie, qu'il cachoit sous des dehors polis et même flatteurs. Il attendoit, sans agitation, les faveurs de la fortune, et, en général, rien ne troubloit la tranquillité de son ame. Ce

courage intérieur et raisonné appartenoit plus au philosophe qu'au guerrier même. Il étoit fort charitable, sur-tout à l'égard des honnêtes gens qui avoient éprouvé des malheurs publics ou secrets; et ses libéralités étoient ordinairement proportionnées à leur condition. »

III. FAYE, (Jean-François Lériget de la) frère puîné du précédent, étoit né à Vienne en 1674. Il fut d'abord capitaine d'infanterie, ensuite gentilhomme ordinaire du roi. Il eut plus de goût pour la littérature agréable, que pour les sciences sérieuses qui avoient été le partage de son aîné. Son goût et ses talens lui procurèrent une place à l'académie Françoise en 1730. Il mourut l'année d'après le 11 juillet 1731, à 57 ans, regretté de tous les gens de lettres, qu'il charmoit par son esprit, sa douceur et sa politesse. *Voltaire*, qui l'avoit beaucoup connu, en a fait un portrait avantageux, mais vrai :

> Il a réuni le mérite
> Et d'*Horace* et de *Pollion*,
> Tantôt protégeant *Apollon*,
> Et tantôt chantant à sa suite.
> Il reçut deux présens des Dieux,
> Les plus charmans qu'ils puissent faire :
> L'un étoit le talent de plaire,
> L'autre le secret d'être heureux.

Tel étoit *la Faye*, doux et animé, modeste sans affectation, docile pour lui-même et indulgent pour les autres, ayant le talent de la conversation sans chercher à y briller, et plus content d'avoir mis en mouvement l'esprit des autres que d'avoir fait remarquer le sien. On a de lui quelques *Poésies*, où l'on remarque un esprit délicat et une imagination agréable. Sa pièce la plus célèbre est son *Ode apologétique de la Poésie*, contre le système de *la Mothe-Houdard*, en faveur de la prose. Ce bel-esprit avoit nié l'harmonie des vers françois; *la Faye* lui répond par des vers harmonieux.

IV. FAYE, (George la) démonstrateur royal en chirurgie à Paris sa patrie, mort dans la même ville le 17 août 1781, servit son art par ses lumières et par son habileté. Il opéroit bien, et il écrivoit avec ordre et avec précision. Ce caractère est marqué dans ses *Principes de Chirurgie*, in-12, plusieurs fois réimprimés. *Voy.* Dionis.

FAYEL, *Voy.* Faïel.

I. FAYETTE, (Gilbert de la) maréchal de France, d'une famille qui remonte au 13e siècle, se distingua à la bataille de Baugé en Anjou l'an 1421, fut fait prisonnier à la journée de Verneuil; et après sa délivrance, contribua beaucoup à chasser les Anglois du royaume. Il mourut en 1463. Sa postérité masculine finit en 1694, mais il existe une branche collatérale.

II. FAYETTE, (Louise de la) fille-d'honneur de la reine *Anne d'Autriche*, de la même famille que le précédent, plut à *Louis XIII*, et fut sensible aux épanchemens du cœur de ce monarque, qui, sentant le poids des chaînes dont *Richelieu* le lioit, cherchoit des consolations dans l'amitié. Mlle *de la Fayette* aimoit sa personne, et s'intéressoit à sa gloire. Elle auroit voulu le rendre heureux dans sa famille et au dehors. Le tendre intérêt qu'elle prenoit au roi, commençant à se changer en amour, elle se détermina à rom-

pre un engagement qui alarmoit sa sagesse. *Louis*, ordinairement si réservé, lui avoit fait la proposition délicate de lui donner à Versailles, château de plaisir alors, un appartement où il iroit la voir librement. Cette proposition lui fit ouvrir les yeux, et elle alla se renfermer chez les religieuses de la Visitation, où elle prit le voile en 1637. *Richelieu*, qui avoit hâté sa retraite en fortifiant les scrupules de son maître, n'y gagna rien. *Louis*, rassuré contre sa propre foiblesse par le nouvel état de sa respectable amie, la vit plus souvent. Les visites au parloir durèrent long-temps, et inquiétèrent le cardinal. Un nommé *Boisenval* étoit confident de ce commerce. Par son moyen, le ministre sut le secret des entretiens. Il eut les lettres : il supprima les unes, falsifia les autres, y glissa des expressions qu'il savoit devoir blesser leur délicatesse. Il réussit ainsi à les refroidir, et enfin à les séparer. La reine fut fâchée de cette rupture. Mlle *de la Fayette* lui avoit rendu des services essentiels auprès du roi, en le forçant de retourner à elle. Le fruit de cette réconciliation, après vingt-deux ans de stérilité, fut un fils qui porta depuis le nom de *Louis XIV*. *Anne d'Autriche*, reconnoissante des bons offices de Mlle *de la Fayette*, fit tous ses efforts pour l'engager à revenir à la cour ; mais ils furent inutiles. Elle resta dans le cloître, où elle vécut généralement estimée, montrant à la France l'exemple d'une fille, qui, dans l'âge des passions, et au milieu des espérances les plus brillantes, s'immole elle-même pour ne pas entraîner, dans sa chûte, un prince qu'elle aimoit. Elle mourut en janvier 1665, dans la maison de Chaillot qu'elle avoit fondée. Cet article est tiré, en partie, de l'*Intrigue du Cabinet*, sous *Henri IV* et *Louis XIII*, par *Anquetil*.

III. FAYETTE, (Marie-Magdeleine PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse de la) étoit fille d'*Aymar de la Vergne*, maréchal de camp, gouverneur du Havre-de-Grace. Sa mère étoit d'une famille ancienne de Provence, qui avoit réuni les lauriers des Muses à ceux de *Mars*. *Ménage* et le Père *Rapin* apprirent la langue latine à Mlle *de la Vergne*. Au bout de trois mois de leçons, elle concilia ses deux maîtres sur un passage difficile, auquel ils donnoient une interprétation différente. Elle épousa, en 1655, *François*, comte de *la Fayette*. Elle se distingua encore plus par son esprit que par sa naissance. Protectrice des beaux arts, elle les cultiva elle-même avec succès. Les plus beaux esprits de son temps la recherchèrent : son hôtel étoit leur rendez-vous. Le célèbre duc de *la Rochefoucault* fut lié avec elle de l'amitié la plus étroite. Elle sut lui inspirer l'amour de la vertu. *M. de la Rochefoucault m'a donné de l'esprit*, disoit-elle ; *mais j'ai réformé son cœur*. Parmi les gens de lettres, *Huet*, *Ménage*, *la Fontaine*, *Ségrais*, étoient ceux qu'elle voyoit le plus souvent. Ce dernier écrivain, obligé de quitter la maison de Mlle *de Montpensier*, trouva chez elle une retraite aussi utile qu'honorable. L'empressement que témoignoient de si bons juges pour Mad. *de la Fayette*, ne s'accorde guères avec ce que dit d'elle l'auteur des *Mémoires* de Mad. *de Maintenon*.

Elle n'avoit pas, suivant *La Beaumelle*, ce liant qui rend le commerce aimable et solide; on trouvoit autant d'agrémens dans ses écrits, qu'elle en avoit peu dans ses propos. Elle étoit trop impatiente; tantôt caressante, tantôt impérieuse : exigeant des égards infinis, et y répondant souvent par des hauteurs. » Si ce portrait est vrai, ce que nous n'osons assurer, il faut croire qu'on lui pardonnoit ces défauts de caractère, en faveur de ses talens. Ce n'est pas sous de telles couleurs que l'a peinte Mad. *de Sévigné*, qui avoit été plus à portée d'étudier son cœur et son esprit, que l'auteur des *Mémoires*. « C'est une femme aimable, estimable, écrit-elle à sa fille, et que vous aimez dès que vous avez le temps d'être avec elle, et de faire usage de son esprit et de sa raison; plus on la connoît, plus on s'y attache. » Cette illustre bienfaitrice des gens de lettres, leur fut enlevée en 1693. Les écrits sortis de sa plume délicate, l'ont fait regarder, avec raison, comme une des premières personnes de son sexe pour l'esprit et pour le goût. Les principaux sont : I. *Zaïde*, roman imprimé et réimprimé, et qui fut lu par ceux-mêmes qui haïssoient ces sortes d'ouvrages. Ce fut pour *Zaïde* que le savant *Huet* fit son *Origine des Romans*. Aussi Mad. *de la Fayette* lui disoit quelquefois : *Nous avons marié nos enfans ensemble;* parce que ce traité fut mis à la tête du roman. II. *La Princesse de Clèves*, 2 vol. in-12, autre roman, que *Fontenelle* dit avoir lu quatre fois dans sa naissance : c'est le seul écrit de cette nature, à qui il eût accordé une quatrième lecture. Ce livre, quoique plus parfait que tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors, fut attaqué avec beaucoup d'esprit par *Valincourt*, qui en fit la critique, n'ayant pas encore vingt-deux ans. Mad. *de la Fayette* négligea si fort la gloire, qu'elle mit sous le nom de *Segrais* ces deux productions aimables. Ce bel-esprit avoit contribué seulement à la disposition de l'édifice, et la dame ingénieuse l'avoit orné. (*Voyez* CHARNES.) III. *La Princesse de Montpensier*, in-12, digne des précédens. « Les romans de Mad. *de la Fayette* furent les premiers, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, où l'on vit les mœurs des honnêtes gens, et des aventures naturelles décrites avec grace. Avant elle, on écrivoit d'un style empoulé des choses peu vraisemblables. Aux exagérations des romanciers qui l'avoient précédée, Mad. *de la Fayette* substitua le langage simple et vrai du sentiment. Plusieurs situations de ses romans sont pleines d'intérêt. Telle est entr'autres dans *Zaïde* celle de deux amans forcés de se séparer pour quelques mois, et qui en se séparant ne savoient pas la langue l'un de l'autre. Ils l'apprennent chacun durant leur absence, et en se parlant à leur retour cette langue qui n'étoit pas la leur; ils s'expriment d'une manière touchante les sentimens de leur cœur. » IV. Des *Mémoires de la Cour de France pour les années* 1688 *et* 1689, in-12 : ouvrage écrit avec art, avec grace et même avec chaleur, et semé de portraits bien frappés et d'anecdotes curieuses. « On lui reproche seulement d'avoir fait payer à Mad. *de Maintenon*, dit son historien, la gloire d'avoir été, dans sa jeunesse, plus aimable qu'elle. » V. *His-*

toire d'Henriette d'Angleterre, in-12. On y trouve peu de particularités intéressantes. VI. *Divers Portraits de quelques personnes de la Cour.* Tous ces ouvrages sont encore assez recherchés. Mad. *de la Fayette* avoit écrit beaucoup d'autres Mémoires sur l'histoire de son temps; ils se sont égarés, par la facilité de l'abbé *de la Fayette*, son fils, qui communiquoit à qui les lui demandoit, les manuscrits de son illustre mère. C'est elle qui comparoit les sots traducteurs *à des laquais, qui changent en sottises les complimens dont on les charge.* Quelques-unes de ses maximes prouvent qu'elle auroit pu augmenter celles du duc de *la Rochefoucault*, son ami. *Celui qui se met au-dessus des autres*, remarquoit-elle, *quelque esprit qu'il ait, se met au-dessous de son esprit.* Voici un mot très-philosophique : *C'est assez que d'être*, disoit-elle quelquefois. De toutes les louanges qu'on lui donna, aucune ne la flatta autant, que celle *d'avoir le jugement au-dessus de son esprit, et d'aimer le vrai en toutes choses.* Quelque solide que fût son esprit, elle tenoit un peu à cette foiblesse qu'ont les femmes de ne vouloir pas dire leur âge. Elle avoit vingt-neuf ans; et elle disoit : *Je compte encore par vingt.* On a recueilli toutes les *Œuvres* de Mad. *de la Fayette*, à Paris, en 1786, 8 vol. in-12, avec une notice sur sa vie et ses ouvrages, par l'un des auteurs de ce Dictionnaire.

FÉ, FO *ou* FOHÉ, nom du principal Dieu des Chinois. Ils l'adorent comme le souverain du Ciel, et le représentent tout resplendissant de lumière, ayant les mains cachées sous ses habits, pour donner à entendre qu'il fait tout d'une manière invisible. D'autres le représentent avec trois têtes qui personnifient les trois facultés principales de l'entendement, ou les trois principes actifs du monde physique; et avec cent mains et cent bras, pour désigner la puissance et l'activité de la nature. A sa droite est le fameux *Confucius*, et à sa gauche *Lanza* ou *Lanca*, chef de la seconde secte de la religion Chinoise. Plusieurs savans pensent que *Fé* est le même que *Noé*.

FÉBOURG, (Jean) fut premier secrétaire du roi de Danemarck, en 1523. Se voyant élevé a un rang qui n'étoit dû ni à sa naissance, ni à son mérite, il méprisa la noblesse et desservit les grands auprès du prince. Il conjura la perte de *Torbern*, gouverneur de la forteresse de Copenhague, le plus puissant seigneur du royaume. Le roi *Christiern* aimoit passionnément une courtisane, appelée *Colombine*. *Fébourg*, connoissant le foible de son maître, lui persuada que *Torbern* avoit quelque part dans les bonnes graces de sa maîtresse. Le gouverneur, averti de ce mauvais office, prit le parti de s'en venger par une autre ruse de même nature. Il fit dire au roi, par les espions, qui avoient ordre d'observer ceux qui fréquentoient *Colombine*, que le secrétaire d'état n'étoit point haï. *Christiern* dissimulant son chagrin, envoya *Fébourg* à Copenhague, sous prétexte de donner en main propre au gouverneur une lettre de sa majesté. *Fébourg* porta à *Torbern* cette lettre, qui contenoit un ordre de le punir du dernier supplice, pour peu qu'on le trouvât coupable. Le

gouverneur, ravi de se voir en état de se venger, le fit attacher aux fourches les plus proches de Copenhague. Quelque temps après, la sentinelle, placée sur le rempart de la forteresse de la ville, vis-à-vis du gibet, apperçut, la nuit, une flamme sur la tête de *Fébourg*. L'ignorance des raisons naturelles, qui étoient la cause de cet effet, le fit prendre pour un miracle. Le roi voulut être le spectateur de cette merveille, qui se renouvela en sa présence. La flamme, attirée par ce qu'il y avoit d'onctueux dans la tête du cadavre, parut assez long-temps. *Christiern* se servit de ce prodige, pour faire croire aux principaux de son royaume, que c'étoit un signe de l'innocence de *Fébourg*, injustement condamné par le gouverneur *Torbern*. Celui-ci venoit de périr par le dernier supplice, et la noblesse outrée méditoit une révolte; mais le prétendu miracle la calma. *Fébourg* parut innocent, et *Torbern* coupable. C'est ainsi que juge l'ignorance.

FEBVRE, (Philippe le) président-honoraire du bureau des finances de la généralité de Rouen sa patrie, né en 1705, mort depuis quelques années, se fit connoître par des critiques éphémères de quelques pièces de théâtre, et par d'autres bagatelles littéraires. Le seul de ses ouvrages, qui mérite d'être cité, est son *Abrégé de la Vie d'Auguste*, 1760, in-12. Les faits principaux sont exposés avec une clarté élégante.

FEBVRE, *Voyez* les FÈVRE.

FEDÈLE.—CASSANDRE, n° V.

FÉDELI, (Aurélia) célèbre comédienne d'Italie, se distingua par ses succès au théâtre et en poésies. Celles-ci ont été recueillies à Paris, en 1666, sous le titre de *Restituti di Pindo*.

FEDOR, *Voyez* FEDOR.

FEIJOO, (Benoît-Jérôme) Bénédictin Espagnol, mort en 1765, a autant contribué par ses pièces critiques à éclairer ses compatriotes sur leurs vices et leurs défauts, que l'avoit fait *Michel Cervantes*, pour corriger ceux de son siècle par son roman de *Don Quichotte*. On a de lui le *Théâtre Critique*, en 14 vol. in-4.° Une partie de ce recueil a été traduite en françois par M. *d'Hermilly*, en 12 vol. in-12. Il y a quelques chapitres qu'on lit avec plaisir; mais bien des réflexions de D. *Feijoo*, qui avoient paru neuves et piquantes en Espagne, ont été trouvées vieilles et communes en France. L'auteur ayant eu la hardiesse de se déchaîner contre la licence du clergé, l'ignorance des moines, l'injustice des rois, la bassesse des peuples, les préjugés ridicules, l'abus des pélerinages, des exorcismes, des faux miracles, se fit des ennemis. Confesseur de la vérité, il auroit dû en être le martyr, si les cris de la haine avoient été accueillis par les supérieurs. On lui fit un crime, dans un pays de superstition, d'avoir loué *Bacon*, *Newton* et *Descartes*. Les véritables savans de sa nation prirent sa défense; et, quoiqu'il eût montré l'incertitude de la médecine et la charlatanerie de la plupart des médecins, la faculté de Séville le mit au nombre de ses docteurs. D. *Feijoo* étoit en effet l'un des écrivains Espagnols qui avoient parlé le plus raisonnablement de cet art conjectural, mais né-

cessaire. M. *Bourgoing* dit dans son *Tableau de l'Espagne*, que ce Bénédictin a un peu familiarisé les lecteurs de son pays avec les saines idées, et même avec les hardiesses de la philosophie moderne ; il ne fut pas cependant poursuivi par le saint office.

FEITHIUS, (Everard) d'Elbourg dans la Gueldre, se rendit très-habile au 16e siècle, dans les langues Grecque et Hébraïque. Les troubles des Pays-Bas l'obligèrent de se retirer en France, où il s'acquit l'estime de *Casaubon*, de *Dupuy* et du président *de Thou*. Il y enseigna quelque temps la langue Grecque. Mais, se promenant un jour à la Rochelle avec son valet, il fut prié d'entrer dans la maison d'un bourgeois; et, depuis ce moment, on ne put savoir ce qu'il étoit devenu, quelque perquisition que les magistrats en fissent. On a de lui un livre curieux et savant, intitulé : *Antiquitates Homericæ*, in-12, Strasbourg, 1743.

I. FÉLIBIEN, (André) sieur des Avaux et de Javerci, né à Chartres en 1616, suivit à Rome l'ambassadeur de France en qualité de secrétaire. Il eut occasion de voir *le Poussin* dans cette patrie des beaux arts. Il lia amitié avec lui, et perfectionna, sous cet artiste, son goût pour la peinture, la sculpture et l'architecture. *Fouquet*, et *Colbert* après lui, employèrent ses talens. Il eut la place d'historiographe des bâtimens du roi en 1666, et celle de garde des antiques en 1673. Deux ans auparavant, il avoit été nommé secrétaire de l'académie d'architecture. Sa probité, aussi connue que son savoir, le fit estimer et aimer de ce qu'il y avoit alors de plus habiles et de plus honnêtes gens en France. Les uns et les autres le pleurèrent, lorsqu'il mourut à Paris le 11 juin 1695, à 76 ans. C'étoit un homme grave et sérieux. Sa conversation ne laissoit pas d'être fort agréable, et même enjouée, suivant les occasions. Il avoit l'esprit juste et le cœur droit, et étoit plutôt ami de la vertu qu'esclave de la fortune. Il étoit membre de l'académie des belles-lettres. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages élégans, profonds, et qui respirent le goût. Mais *Voltaire* lui a reproché, avec raison, de dire trop peu de choses en trop de paroles, et de manquer de méthode. Ces défauts se font sentir dans tous ses livres. Les principaux sont : I. *Entretiens sur les Vies et les Ouvrages des plus excellens Peintres*, 2 vol. in-4°, Paris, 1685; réimprimés à Amsterdam en 5 vol. in-12, à Trévoux en 6, et traduits en anglois. La dernière édition de cet ouvrage, est augmentée de l'*Idée* du peintre parfait, et des *Traités* des dessins, des estampes, de la connoissance des tableaux, et du goût des nations. L'auteur étoit plein de son sujet. La variété des choses qu'il y a mêlées en rendroit la lecture fort agréable, si son style, quoique noble en général, n'étoit trop diffus, et peu naturel en quelques endroits. II. *Traité de l'origine de la Peinture*, in-4.° III. Les *Principes de l'Architecture, Peinture et Sculpture*; Paris, 1690, in-4.° On voit que *Félibien* avoit médité sur tous ces arts ; cet ouvrage, rempli de réflexions profondes et judicieuses sur la théorie et la pratique, aida les

artistes et éclaira les savans. IV. *Les Conférences de l'Académie Royale de Peinture*, in-4.° V. *Les quatre Elémens peints par* le Brun, *et mis en Tapisseries, décrits par* Félibien, in-4.° VI. *Description de la Trappe*, in-12. VII. *Traduction* du *Château de l'Ame de Ste Thérèse*, de la *Vie du Pape Pie V*, de la *Disgrace du Comte Olivarès ;* 1650, in-8.° VIII. *Le Tableau de la Famille de* Darius, *décrit par le même*, in-4.° IX. *Les Divertissemens de Versailles, donnés par le Roi à toute sa Cour*, in-12. X. *Description sommaire de Versailles, avec un plan gravé par* Sébastien *le Clerc*, in-12. Il laissa trois fils : *Nicolas-André*, mort doyen de l'église de Bourges, en 1711 ; et les deux écrivains suivans.

II. FÉLIBIEN, (Jean-François) fils du précédent, mort en 1733, succéda à son père dans toutes ses places, et eut, comme lui, le goût des beaux arts. On lui doit : I. *Recueil historique de la Vie et des Ouvrages des plus célèbres Architectes;* Paris, 1687, in-4° : ouvrage réimprimé plusieurs fois à Paris et dans les pays étrangers, avec les *Entretiens* de son père *sur les Peintres*, dont il est le pendant. II. *La Description de Versailles* ancienne et nouvelle, in-12 ; avec la description et l'explication des statues, tableaux, et autres ornemens de cette maison royale. III. *La Description de l'Eglise des Invalides*, 1706, in-folio, réimprimée en 1756.

III. FÉLIBIEN, (Dom Michel) frère du précédent, Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Chartres en 1666, soutint, avec honneur, la réputation que son père et son frère s'étoient acquise. Les échevins de Paris, informés de son mérite, le choisirent pour écrire l'histoire de cette ville : il l'avoit beaucoup avancée, lorsqu'il mourut le 10 septembre 1719, à 53 ans. Elle fut continuée et publiée par Dom *Lobineau*, en 5 vol. in-fol., à Paris, 1725. On a encore de Dom *Félibien*, l'*Histoire de l'Abbaye de St-Denys*, 1 vol. in-fol. ornée de figures, pleine d'érudition, de recherches, et enrichie de savantes dissertations. Elle parut à Paris en 1706. Le P. *Félibien* étoit un homme d'un jugement sûr et d'un esprit facile ; mais sa foible santé fut un grand obstacle à ses études.

IV. FÉLIBIEN, (Jacques) frère d'*André*, chanoine et archidiacre de Chartres, a composé, I. Des *Instructions morales*, en forme de catéchisme, sur les commandemens de Dieu et sur le symbole, tirées de l'Ecriture-sainte. II. *Pentateuchus Historicus ;* Paris, 1704, in-4.° Ce livre a été supprimé ; il faut que les cartons retranchés se trouvent à la fin du volume, pour lui donner quelque valeur. Il mourut le 25 novembre 1716, dans un âge avancé.

FELICIANI, (Porphyre) évêque de Foligno, mort en 1632, à 70 ans, avoit été secrétaire du pape *Paul V*. Il écrivoit avec beaucoup de netteté en latin et en italien. Il n'eut point de supérieur en son temps pour la poésie italienne. On a de lui des *Lettres* et des *Poésies*.

FELICISSIME, diacre de Carthage, se sépara de *St. Cyprien*, avec les Chrétiens tombés dans la persécution, vers l'an 25[illegible]

Il vouloit qu'on les reçût à la communion sur une simple recommandation des martyrs, et sans qu'ils eussent fait pénitence. Il se joignit à *Novat* et à quelques autres prêtres. *St. Cyprien* les excommunia.

I. FÉLICITÉ *ou* EUDEMONIE, Divinité allégorique, à laquelle on fit bâtir un temple à Rome. On la représentoit comme une reine assise sur son trône, tenant un caducée d'une main, et une corne d'abondance de l'autre. On la peint encore debout, tenant une pique au lieu de corne.

II. FÉLICITÉ, (Sainte) dame Romaine, souffrit le martyre avec ses sept fils, sous *Marc-Aurèle-Antonin*, vers l'an 164. Les enfans, dont les noms étoient, *Janvier*, *Félix*, *Philippe*, *Silais*, *Alexandre*, *Vital* et *Martial*, encouragés par leur illustre mère, supportèrent les tourmens avec une constance admirable. L'aîné fut flagellé jusqu'à la mort, avec des fouets garnis de plomb; les deux suivans furent assommés à coups de bâton, et les autres décollés avec leur mère, qui fut martyrisée la dernière. *Voy.* aussi PERPÉTUE. Quelques incrédules modernes ont prétendu que l'histoire de *Ste Félicité* étoit une imitation de celle des sept *Macchabées*. Ils ont attaqué l'authenticité des actes de son martyre, parce que cette légende, disent-ils, est tirée de *Surius*, moine du 16e siècle, un peu décrié pour ses absurdités. Mais *Surius* n'avoit pas forgé ces actes; et D. *Ruinart*, qui a toujours passé pour bon critique, les rapporte dans ses *Acta sincera Martyrum*. — *Voyez* aussi les *Mémoires pour l'Histoire Ecclésiastique*, de *Tillemont*, tome 2.

FÉLIPIQUE-BARDANES; *Voyez* PHILIPPIQUE.

I. FÉLIX, proconsul et gouverneur de Judée, frère de *Pallas*, affranchi de *Claude*, passa en Judée vers l'an 53 de J. C. *Drusille*, fille du vieil *Agrippa*, gagnée par ses caresses, l'épousa quelque temps après. Ce fut devant lui que *St. Paul* comparut. *Néron* le rappela de la Judée, qu'il pilloit et tyrannisoit.

FÉLIX, *Voyez* MINUTIUS.

II. FÉLIX Ier, (Saint) pape après *St. Denys*, en 269, mourut martyr le 1er janvier 274. Il nous reste de ce pontife un fragment de la *Lettre* qu'il écrivit à *Maxime* d'Alexandrie, contre *Sabellius* et *Paul* de *Samosate*. Elle fut lue dans les conciles de Chalcédoine et d'Ephèse. On lui en attribue trois autres, visiblement supposées.

III. FÉLIX II, archidiacre de l'Église Romaine, intrus sur le siége pontifical en 355, par l'empereur *Constance*, pendant l'exil du pape *Libère*, en fut chassé après le retour du véritable pontife. *Constance* auroit voulu que *Libère* et *Félix* gouvernassent tous deux l'église de Rome, et que chacun fût à la tête de son parti; mais le peuple ayant entendu cet ordre de l'empereur, qu'il fit lire dans le cirque, s'écria tout d'une voix: *Il n'y a qu'un* DIEU, *qu'un* CHRIST, *qu'un* EVÊQUE. *Félix*, forcé de se retirer, mourut dans une de ses terres, le 22 novembre 365 ou 66. Quelques savans regardent *Félix* moins comme un antipape que comme évêque-vicaire du pape *Libère*. Mais il n'est pas prouvé que celui-ci eût consenti qu'on le mît à sa place.

IV. FÉLIX III, Romain, bisaïeul de *St. Grégoire* le *Grand*, fut élu pape après *Simplicius* en 483. Il commença par rejeter l'édit d'union, publié par l'empereur *Zénon*, et anathématisa ceux qui le recevoient. *Acace* de Constantinople troubloit alors l'Église, il tâcha de le ramener par des lettres pleines de douceur ; mais apprenant qu'il ne cessoit de communiquer avec *Pierre Mongus*, hérétique anathématisé, il prononça contre lui une sentence de déposition et d'excommunication. Cette sentence fut attachée au manteau d'*Acace* par des moines Acémètes, auxquels cette hardiesse coûta la vie. *Félix* assembla un concile à Rome en 487, pour la réconciliation de ceux qui s'étoient laissés rebaptiser en Afrique pendant la persécution. Il mourut saintement le 25 février 492. C'est le premier pape qui ait employé l'indiction dans ses lettres.

V. FÉLIX IV, natif de Bénévent, monta sur la chaire de *St. Pierre* après le pape *Jean I*, le 24 juillet 526, par la faveur de *Théodoric*. Il gouverna l'Eglise avec beaucoup de zèle, de doctrine et de piété, et mourut au commencement d'octobre 530, suivant *Anastase* le *Bibliothécaire*. *Voy.* NICOLAS, n° VIII.

FÉLIX V, *Voy.* AMÉDÉE VIII.

VI. FÉLIX, (Saint) prêtre de Nole en Campanie, eut beaucoup à souffrir pour la foi sous *Dèce* et *Valérien*. Après la mort de *Maxime*, évêque de Nole, on voulut le mettre à la tête de cette église ; mais son humilité s'y opposa. Il passa le reste de ses jours en paix, dans un petit coin de terre qu'il labouroit lui-même. Son père lui avoit laissé de grands biens, qu'il perdit durant la persécution. Quand la paix eut été rendue à l'Eglise, il ne tenoit qu'à lui de rentrer dans ses biens ; mais il aima mieux vivre et mourir pauvre. Il prit à loyer un arpent et demi d'assez mauvaise terre, dont il fit un jardin pour en partager les légumes avec les pauvres. Il n'avoit point de domestique, se bornoit à un seul habit ; et quand par hasard il en avoit deux, il donnoit le meilleur au premier mendiant qu'il rencontroit, et se couvroit de ses haillons. C'est ainsi qu'il acheva, dans une heureuse vieillesse, sa vie, qui se termina vers l'an 256. *Félix* a toujours été honoré à Nole comme un saint. *St. Paulin* nous a transmis plusieurs de ses miracles. Son culte passa de l'Italie en Afrique.

VII. FÉLIX, évêque d'Urgel en Catalogne, ami d'*Elipond*, évêque de Tolède, soutenoit, comme lui, que J. C. est fils adoptif. Voici ce qui l'entraîna dans cette erreur. Les Mahométans, dont l'Espagne étoit alors remplie, traitoient d'idolâtres tous ceux qui reconnoissoient quelque nombre dans la Divinité. « Ils reconnoissoient, dit M. l'abbé *Pluquet*, Jésus-Christ comme un grand prophète qui avoit l'esprit de Dieu ; mais ils ne pouvoient souffrir qu'on dît que J. C. étoit Dieu et fils de Dieu par sa nature. Les Juifs étoient alors, et sont encore aujourd'hui, dans les mêmes principes, quoique le Messie soit annoncé par les prophètes comme le fils naturel de Dieu. Pour répondre à ces difficultés sans altérer le dogme de l'unité de

Dieu, les Chrétiens d'Espagne disoient que J. C. n'étoit pas fils de Dieu par sa nature, mais par adoption. Il paroît que cette réponse avoit été adoptée par des prêtres de Cordoue, et qu'elle étoit assez communément reçue en Espagne. *Elipand*, qui avoit été disciple de *Félix d'Urgel*, le consulta pour savoir ce qu'il pensoit de J. C. et s'il le croyoit fils naturel ou fils adoptif. *Félix* répondit que J. C., selon la nature humaine, n'étoit que le fils adoptif ou *nuncupatif*, c'est-à-dire, de nom seulement, et il soutint son sentiment dans ses écrits. J. C. étant, selon *Félix d'Urgel*, un nouvel homme, devoit avoir aussi un nouveau nom. Comme dans la première génération, par laquelle nous naissons selon la chair, nous ne pouvons tirer notre origine que d'*Adam ;* ainsi, dans la seconde génération, qui est spirituelle, nous ne recevons la grace de l'adoption, que par J. C. qui a reçu l'une et l'autre, la première de la Vierge sa mère ; la seconde en son baptême. J. C., dans son humanité, est fils de *David*, fils de Dieu : or, il est impossible, disoit *Félix*, qu'un homme ait deux pères selon la nature ; l'un est donc naturel et l'autre adopté. » Les erreurs de *Félix d'Urgel* furent condamnées aux conciles de Ratisbonne en 792, de Francfort en 794, et de Rome en 799. *Félix* fut dépossédé de l'épiscopat dans cette dernière assemblée, et relégué à Lyon, d'où il écrivit à son peuple d'Urgel une *Lettre* qui contenoit l'abjuration de son erreur. Il mourut vers l'an 818. — On connoît encore un *S. Félix*, Capucin de Rome, qui fut ami de *S. Philippe* de *Néri*, et qui se sanctifia dans l'emploi de frère quêteur.

FELL, *Voy.* Fox, n° II.

FELL (Jean), évêque d'Oxford en 1675, né en 1625, mort le 12 juillet 1686, à 61 ans, fut sincèrement attaché à la famille royale de *Stuart.* Persécuté par les parlementaires, il se renferma dans son cabinet, et y acquit des connoissances très-étendues. Dans le temps de la révolution en 1660, il reparut, et il fut récompensé de son zèle pour son roi, par des bénéfices, et enfin par l'évêché d'Oxford. On a de lui le premier volume des *Rerum Anglicarum Scriptores*, à Oxford, 1684, in-fol. : la mort l'empêcha de continuer cette savante et utile collection. Il avoit donné, avec *Pearson*, une très-belle édition de *St. Cyprien*, à Oxford, 1682, in-fol. avec des remarques savantes. Son *Nouveau-Testament Grec ; avec les Variantes*, imprimé dans la même ville, in-12, 1675, est estimé.

I. FELLER, (Joachim-Fréderic) né à Leipzig en 1673, fut secrétaire du duc de *Weimar*. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager, pour visiter les savans et les bibliothèques ; se maria en 1708, et mourut en 1726, à 53 ans. On a de lui : I. *Monumenta inedita*, par forme de journal, en 12 parties ; Iène, 1714, in-4.° II. *Miscellanea Leibnitiana*, Leipzig, 1717, in-8.° III. La *Généalogie de la maison de Brunswick*, en allemand, 1718, in-8.° Ses livres sont plus connus en Allemagne qu'en France.

II. FELLER, (François-Xavier) ex-jésuite, né à Bruxelles,

le 18 août 1735, du secrétaire du gouvernement des Pays-Bas Autrichiens, mort à Ratisbonne en 1802, à 68 ans, professa avec succès la rhétorique à Liége, à Luxembourg, à Turnau en Hongrie, et parcourut ensuite, en observateur, l'Italie, la Pologne, l'Autriche et la Bohême. Après l'extinction de sa société, il prit le nom de *Flexier de Reval*, qu'il abandonna ensuite pour celui de *Feller*. C'est sous ce dernier nom qu'il publia à Luxembourg un *Journal historique et littéraire*, depuis 1774 jusqu'à 1794. L'auteur y parut assez instruit de la politique et de la littérature, mais encore plus rempli de bile contre tous ceux qui ne partageoient pas ses opinions. Sa feuille périodique ne fournissant pas à tous ses besoins physiques et littéraires, il y suppléa par la contrefaçon des ouvrages qui avoient le plus de vogue. Il commença par le *Dictionnaire Géographique* de *Vosgien*, et finit par notre *Dictionnaire Historique*, dont il a donné deux éditions sous son nom, l'une en 1781, en 6 vol. in-8°, et l'autre en 1797, en 8 vol. aussi in-8.° Nous ne dirons rien sur la manière dont il a dénaturé notre ouvrage, et sur ses procédés avec l'auteur principal. Nous renvoyons les lecteurs honnêtes à notre préface. Quoique *Feller* fût regardé comme un oracle par plusieurs de ses confrères de France, des Pays-Bas, du pays de Liége et d'une partie de l'Allemagne, quelques-uns le désapprouvèrent. Sa piraterie leur parut d'autant plus odieuse, qu'avant de donner sa contrefaçon, il avoit pendant deux ans entiers décrié tous les quinze jours, dans son *journal*, le livre même dont il vouloit s'emparer. Pour mettre le comble à une conduite si étrange, il prit le prétexte de la religion, comme si l'auteur du Dictionnaire avoit eu la folie de l'attaquer, et cacha son poignard sous ce manteau sacré. On a encore de lui : I. *Jugement d'un écrivain*, touchant le livre de *Justinus Febronius*, 1771 : c'est une réfutation de l'ouvrage de *Hontheim*, évêque de Liége. II. *Lettre* sur le dîner du comte de *Boulainvilliers*. III. *Examen critique* de l'Histoire naturelle de M. *de Buffon*, 1773 : c'est surtout sa Théorie de la terre que l'auteur attaque dans cet écrit. IV. *Traduction* de l'ouvrage anglois de milord *Jonyns*, sur l'*évidence du Christianisme*, in-12, 1779. V. *Observations philosophiques* sur le Système de *Newton*, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes, 1771, réimprimées à Liége en 1788. *Feller* s'efforce de prouver que le mouvement de la terre n'est point démontré, et que la pluralité des mondes est impossible. M. *de la Lande* a combattu cet ouvrage. VI. *Examen impartial* des Époques de la nature de M. *de Buffon* : il obtint une quatrième édition à Mastricht, en 1792. VII. *Catéchisme philosophique*, ou *Recueil d'observations propres à défendre la religion Chrétienne*, 1777, in-8.° On ne peut que louer son zèle pour le soutien du Christianisme; mais il auroit dû se pénétrer aussi de l'esprit de charité de son divin auteur. Alors son langage auroit été moins emporté, son ton plus modeste, et les hommes irréligieux auroient peut-être profité de diverses réflexions qui, bien méditées, les auroient ra-

menés à la vérité du dogme et à la pratique de la morale. VIII. *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, 1778, in-12. L'auteur a de la chaleur et de l'énergie; mais son style manque de pureté, et quelquefois de précision. IX. *Observations sur les rapports physiques de l'huile avec les flots de la mer*, 1778, in-8.° X. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits. On ne peut nier que *Feller* ne fut très-laborieux. Sa mémoire étoit prodigieuse. Il possédoit diverses connoissances en théologie, en physique, en histoire, en géographie. Il avoit des mœurs pures, quoique son métier de contrefacteur ne le fît pas présumer. Moins de penchant à la satire, moins de hauteur et plus de douceur dans le caractère auroient rendu ses lumières plus précieuses, et lui auroient peut-être procuré une vie plus longue et plus tranquille. Il se fit plus d'un ennemi, non-seulement par ses critiques, mais par des dénonciations que la religion n'autorisoit point, et que l'esprit de société réprouvoit. Pour faire penser que le nouveau Dictionnaire historique étoit l'ouvrage d'un bénédictin Janséniste, *Feller* a toujours donné à l'auteur principal le titre de *Dom*. Cependant cet auteur ne l'a jamais porté, quoiqu'il eût été flatté de l'avoir après les *Mabillon*, les *Montfaucon*, etc. etc. Il étoit d'une congrégation sécularisée en 1788 par *Pie VI*. Mais l'auteur du *Dictionnaire historique* ayant eu le bonheur de réunir contre lui les partisans de toutes les sectes, Jansénistes, Molinistes, et philosophes, il n'est pas étonnant que *Feller* ait voulu le faire passer pour Janséniste. Au reste, par le mot de *philosophes*, nous n'entendons point ceux qui respectent ce qu'ils doivent respecter, mais les sophistes qui, en entassant ruines sur ruines, ont cru écraser sous cet amas de décombres la religion et le gouvernement. *St. Augustin* appeloit ceux de son temps *philosopastros*, mot qui les désigne mieux que celui de *philosophistes*, inventé par un critique du dernier siècle.

FELLON, (Thomas-Bernard) Jésuite, né à Avignon le 12 juillet 1672, mort le 25 mars 1759, dans sa 86e année, avoit du talent pour la poésie latine. On connoît ses poëmes intitulés: *Faba Arabica; Magnes*. Le premier se trouve dans les *poëmata didascalica* de l'abbé *d'Olivet*. On a encore de lui: I. *Oraisons funèbres de Monseigneur le duc de Bourgogne*, et *de Louis XIV*. II. *Paraphrase des Pseaumes*, 1731, in-12. III. *Le Traité de l'Amour de Dieu*, par *St. François de Sales*, abrégé et rajeuni, en 3 vol. in-12.

I. FELTON, (Jean) gentilhomme Anglois, très-zélé pour la religion Catholique, afficha publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres, la bulle de *Pie V*, par laquelle ce pontife déclaroit hérétique la reine *Elizabeth*. *Felton* fut condamné à être pendu, et il le fut en 1570. On le détacha de la potence pendant qu'il étoit encore en vie; puis on lui coupa les parties naturelles, qui furent jetées dans le feu: ensuite on lui fendit l'estomac, pour lui arracher les entrailles et le cœur; et après lui avoir coupé la tête, on mit son corps en quatre

quartiers.–*Thomas* FELTON, son fils, religieux minime, périt également du dernier supplice avec un autre prêtre, le 28 août 1588.

II. FELTON, (Jean) Anglois, irrité contre le duc de *Buckingham*, qui lui avoit refusé une compagnie d'infanterie, forma le dessein de s'en venger à quel prix que ce fût. Comme le duc étoit sur le point de partir (le 2 septembre 1728,) pour l'expédition de la Rochelle, ayant trouvé le moyen de l'approcher, il lui donna un coup de couteau, qui alla jusqu'aux poumons. Le duc retira promptement le couteau, et tomba mort, en s'écriant : *Le scélérat m'a tué.* L'assassin, loin de se cacher, se promenoit tranquillement devant la maison où il avoit fait le coup. Il fut pris, et s'avoua coupable sans hésiter. Il reconnut pourtant enfin l'atrocité de son crime, et pria qu'on aggravât son supplice, en lui faisant couper la main ; mais on se contenta de le faire pendre.

FENEL, (Jean-Basile-Pascal) né à Paris le 8 juillet 1695, fut élevé sous les yeux de *Ménage*, qui dirigea ses études et les rendit utiles. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il se livra à tous les genres de connoissances, et en acquit d'étendues en mathématiques, en histoire et en antiquités. L'académie des Inscriptions le reçut au nombre de ses membres en 1744. Il y lut divers *Mémoires* sur les opinions des anciens philosophes concernant la résurrection, et la religion des Gouris. Il mourut le 19 décembre 1753, d'une faim vorace qu'aucun aliment ne put appaiser. On lui doit encore : I. Un *Mémoire* sur la force du cabestan, que l'académie des Sciences a fait imprimer dans son recueil. II. Un *autre* sur la conquête de la Bourgogne par les fils de *Clovis*. L'académie de Soissons couronna cet écrit en 1753. III. *Mémoire* sur l'état des sciences en France, depuis la mort de *Philippe le Bel* jusqu'à celle de *Charles V*. Celui-ci obtint le prix de l'académie des Inscriptions. IV. Il a laissé en manuscrit des matériaux pour une *Histoire* de la ville de Sens, et pour une *autre* du Paganisme. Il avoit aussi le dessein d'écrire l'histoire des arts.

I. FÉNÉLON, (Bertrand de Salignac, marquis de) a donné la *Relation du siége de Metz*, 1553, in-4.° ; le *Voyage de Henri II aux Pays-Bas*, 1554, in-8.° On a ses *Négociations en Angleterre*, manuscrites, 2 vol. in-folio ; elles étoient dans la bibliothèque du chancelier *Séguier*. Ce brave militaire se signala par sa valeur et par ses services, et mourut en 1559. Il étoit de l'illustre famille qui a produit l'archevêque de Cambrai, dont nous allons parler. Cette maison, connue avant l'an 1000 dans le Périgord, où est située la terre de *Salignac*, à deux lieues de Sarlat, est connue par ses alliances et par les hommes distingués auxquels elle a donné naissance, comme deux archevêques de Bordeaux, six évêques de Sarlat, un évêque de Comminges, un évêque de Lombez. Elle est alliée avec les maisons de *Laval*, de *la Trémouille*, de *Themines*, de *Sainte-Maure*, de *Biron*, de *la Tour-d'Auvergne*, de *Grammont*, de *Navailles*, d'*Usez*, d'*Aubeterre*, de *Talleirand*,

d'*Estaing*, d'*Harcourt*, etc. etc. *Voyez* HENRI IV, n° XII, vers le commencement.

II. FÉNÉLON, (François de Salignac de la Motte-) naquit au château de Fénélon en Querci, le 6 août 1651, d'une maison ancienne et distinguée dans l'état et dans l'église. (*Voyez l'article précédent.*) Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus et de ses talens. Le marquis de *Fénélon*, son oncle, lieutenant-général des armées du roi, homme d'une valeur peu commune, d'un esprit orné et d'une piété exemplaire, traita cet enfant comme son propre fils, et le fit élever sous ses yeux à Cahors. Le jeune *Fénélon* fit des progrès rapides; les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusemens. Dès l'âge de 19 ans, il prêcha et enleva tous les suffrages. Le marquis, craignant que le bruit des applaudissemens et des caresses du monde ne corrompissent une ame si bien née, fit prendre à son neveu la résolution d'aller se fortifier dans la retraite et le silence. Il le mit sous la conduite de l'abbé *Tronçon*, supérieur de Saint-Sulpice à Paris. A 24 ans, il entra dans les ordres sacrés, et exerça les fonctions les plus pénibles du ministère dans la paroisse de Saint-Sulpice. *Harlay*, archevêque de Paris, lui confia, trois ans après, la direction des Nouvelles Catholiques. Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire et de persuader. Le roi ayant été informé de ses succès, le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge dans le pays d'Aunis. Simple à la fois et profond, joignant à des manières douces une éloquence forte, il eut le bonheur de ramener à la vérité une foule d'errans. *Fénélon* recueillit en 1689 le fruit de ses travaux; *Louis XIV* lui confia l'éducation de ses petits-fils, les ducs de *Bourgogne*, d'*Anjou* et de *Berri*. Ce choix fut si applaudi, que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. « *Fénélon*, dit un historien, devint l'homme à la mode et le saint de la cour. Simple avec le duc de *Bourgogne*, sublime avec *Bossuet*, brillant avec les courtisans, il étoit souhaité par-tout. » Le duc de *Bourgogne* devint, sous un tel maître, tout ce qu'il voulut. *Fénélon* orna son esprit, forma son cœur, et y jeta les semences du bonheur de l'empire François. Ses services ne restèrent point sans récompense: il fut nommé, en 1695, à l'archevêché de Cambrai. En remerciant le Roi, il lui représenta, dit Mad. *de Sévigné*, « qu'il ne pouvoit regarder comme une récompense, une grace qui l'éloignoit du duc de *Bourgogne*. » Il ne l'accepta qu'à condition qu'il donneroit seulement trois mois aux princes, et le reste de l'année à ses diocésains. Il remit, en même temps, son abbaye de Saint-Valery, et son petit prieuré; persuadé qu'il ne pouvoit posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissoit, il se formoit un orage contre lui. Né avec un cœur tendre et une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il se lia avec Mad. *Guyon*, dans laquelle il ne vit qu'une ame pure, éprise du même goût que lui. Les idées de spiritualité de

cette femme excitèrent le zèle des théologiens, et sur-tout celui de *Bossuet*. Ce prélat voulut exiger que l'archevêque de Cambrai, autrefois son disciple, pour lors son rival, condamnât Mad. *Guyon* avec lui, et souscrivit à ses Instructions pastorales. *Fénélon* ne voulut sacrifier ni ses sentimens, ni son amie. Il crut rectifier tout ce qu'on lui reprochoit, en publiant son livre de l'*Explication des Maximes des Saints*, 1697, in-12. Le style en étoit pur, vif, élégant et affectueux; les principes étoient présentés avec art, et les contradictions sauvées avec adresse. On y voyoit un homme qui craignoit également d'être accusé de suivre *Molinos*, et d'abandonner *Sainte Thérese*; tantôt donnant trop à la charité, tantôt ne donnant pas assez à l'espérance. *Bossuet*, qui vit dans le livre de *Fénélon* bien des maximes qui s'éloignoient du langage des vrais mystiques, s'éleva contre cet ouvrage avec véhémence. Les noms de *Montan* et de *Priscille*, prodigués à *Fénélon* et à son amie, parurent indignes de la modération d'un évêque. « *Bossuet*, a dit un bel esprit de ce siècle, eut raison d'une manière trop dure, et *Fénélon* mit de la douceur même dans ses torts. » L'archevêque de Cambrai écrivit beaucoup pour se défendre, et pour s'expliquer lui-même. Mais ses livres ne purent empêcher qu'il ne fût renvoyé dans son diocèse au mois d'août 1697. *Fénélon* reçut ce coup sans s'affliger et sans se plaindre. Son palais de Cambrai, ses meubles, ses papiers, ses livres avoient été consumés par le feu dans le même temps, et il l'avoit appris avec la même tranquillité. « J'aurois bien peu profité de mes livres, dit-il, si je n'avois pas appris d'eux à savoir m'en passer. » *Innocent XII* le condamna enfin en 1699, après neuf mois d'examen. Ce pape avoit été moins scandalisé du livre des *Maximes*, que de la chaleur emportée de ses adversaires. Il écrivit à quelques prélats : *PECCAVIT EXCESSU AMORIS DIVINI; SED VOS PECCASTIS DEFECTU AMORIS PROXIMI*... Un Poëte exprime dans les vers suivans ce que les gens sages devoient penser sur les disputes, dont *Fénélon* fut l'occasion :

> Dans ces fameux débats où deux prélats de France
> Semblent chercher la vérité,
> L'un dit qu'on détruit l'espérance;
> L'autre que c'est la charité.
> C'est la foi qui périt et personne n'y pense.

Fénélon se soumit sans restriction et sans réserve. Il fit un Mandement contre son livre, et annonça lui-même en chaire sa condamnation. « Il en coûte, sans doute, de s'humilier, disoit-il dans une *Lettre* à l'évêque d'Arras; mais la moindre résistance au saint siége coûteroit cent fois plus à mon cœur. » Il suivit, en tout, le conseil qu'il avoit donné aux mystiques dans l'Avertissement de son livre, où il parle ainsi : « Que ceux qui se sont trompés pour le fond de la doctrine, ne se contentent pas de condamner l'erreur, mais qu'ils avouent l'avoir crue; qu'ils rendent gloire à Dieu; qu'ils n'aient aucune honte d'avoir erré, ce qui est le partage naturel de l'homme; et qu'ils confessent humblement leurs erreurs, puisqu'elles ne seront plus leurs erreurs, dès qu'elles seront hum-

blement confessées. » Pour donner à son diocèse un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du St.-Sacrement, *un Soleil porté par deux Anges*, dont l'un fouloit aux pieds divers livres hérétiques; sur l'un desquels étoit le titre du sien. Après cette défaite, qui fut pour lui une espèce de triomphe, il vécut dans son diocèse en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien. Il fut le père de son peuple et le modèle de son clergé. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer et respecter, même des ennemis de la France. Le duc de *Marlborough*, dans la dernière guerre de *Louis XIV*, prit soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours cher au duc de *Bourgogne;* et lorsque ce prince vint en Flandre dans le cours de la même guerre, il lui dit en le quittant : *Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis.* On prétend qu'il auroit eu part au gouvernement, si ce prince eût vécu. Le maître ne survécut gueres à son auguste élève, mort en 1712; il fut enlevé à l'Eglise, aux lettres et à la patrie, le 7 janvier 1715, à 63 ans. Sa dernière maladie fut une inflammation de poitrine. On assure que, venant de faire sa visite pastorale dans un village, il se mit en route à l'entrée de la nuit. Tandis que son carrosse traversoit un pont, une vache, qui passoit dans un ravin, effraya les chevaux. La voiture versa, fut fracassée, et *Fénélon* reçut un coup très-violent, qui fut la cause de sa mort. On lit sur son tombeau, dit *d'Alembert*, une Epitaphe bien longue et bien froide, à laquelle on pourroit substituer celle-ci : « *Sous cette pierre repose Fénélon! Passant, n'efface point, par tes pleurs, cette Epitaphe, afin que d'autres la lisent et pleurent comme toi...* » Mais *d'Alembert* a trop déprécié l'Epitaphe ou plutôt l'Inscription qu'on lit sur le monument que sa famille lui fit ériger dans l'Eglise métropolitaine de Cambrai. Nous n'en citerons que les passages suivans, où *Fénélon* est peint au naturel.

Seculi litterati decus,
Omnes dicendi lepores virtuti sacravit
Ac veritati;
Et, dùm sapientiam Homerus *alter*
spirat,
Se suosque mores inscius retexit.
In utrâque fortunâ sibi constans,
In prosperâ aula favores nedùm prensaret,
Adeptos etiam abdicavit;
In adversâ Deo *magis adhæsit.*

Antistitum norma,
Gregem sibi creditum assiduâ fovit præsentiâ,
Verbo nutrivit, erudivit exemplo,
Opibus sublevavit.

Exteris perindè carus ac suis,
Gallos intèr et hostes cùm esset medius,
Hos et illos ingenii famâ et comitate morum sibi devinxit.

Maturus Cœlo,
Vitam laboribus exercitam,
Claram virtutibus,
Meliore vitâ commutavit.

Il est faux que dans ses derniers jours *Fénélon* ait penché pour une philosophie un peu sceptique. *Voltaire* qui a voulu lui faire cet honneur, ou plutôt ce reproche, appuie son assertion sur un couplet qu'il lui attribue :

Jeune, j'étois trop sage
Et voulois trop savoir, *etc.*

Mais

Mais ces vers qu'il a tronqués, et qu'il donne en preuve du pyrronisme de *Fénélon*, sont tirés d'un *Cantique sur la nécessité de vivre en enfant, pour renoncer à la sagesse humaine.* Il suffit de les citer en entier pour détruire l'imputation de *Voltaire.*

Adieu, vaine prudence,
Je ne te dois plus rien.
Une heureuse ignorance
Est ma science;
Jésus et son enfance
Est tout mon bien.

Jeune, j'étois trop sage
Et voulois trop savoir;
Je n'ai plus en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

Les différens écrits de philosophie, de théologie, de belles-lettres, sortis de la plume de *Fénélon*, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne et moderne, et animé par une imagination vive, douce et riante. M. *de Fontanes* l'a très-bien caractérisé par ce seul vers :

Son goût fut aussi pur que son ame étoit belle.

Son style est coulant, gracieux, harmonieux; les hommes d'un goût délicat, voudroient qu'il fût plus rapide, plus serré, plus fort, plus fin, plus pensé, plus travaillé; mais il n'est pas donné à l'homme d'être parfait. Ses principaux ouvrages sont : I. Les *Aventures de Télémaque*, composées, selon les uns, à la cour; et fruit, selon d'autres, de sa retraite dans son diocèse. Un valet de chambre, à qui *Fénélon* donnoit à transcrire cet ouvrage singulier, qui tient à la fois du roman et du poëme épique, en prit une copie pour lui-même. Il n'en fit imprimer d'abord qu'une petite partie, et il n'y en avoit encore que deux cent huit pages sorties de dessous presse, lorsque *Louis XIV*, injustement prévenu contre l'auteur, et qui croyoit voir dans le livre une satire continuelle de son gouvernement, fit arrêter l'impression de ce chef-d'œuvre; et il n'a pas été permis d'y travailler en France, tant que ce prince a vécu. Après la mort du duc de *Bourgogne*, le monarque brûla tous les manuscrits, que son petit-fils avoit conservés de son précepteur. *Fénélon* passa toujours, à ses yeux, pour un bel esprit chimérique et pour un sujet ingrat. Son *Télémaque* acheva de le perdre à la cour de France; mais ce livre n'en fut que plus répandu dans l'Europe. Les malins y cherchèrent des allusions, et firent des applications. Ils virent ce que *Fénélon* n'avoit peut-être jamais vu, Mad. *de Montespan* dans *Calypso*, Mlle *de Fontanges* dans *Eucharis*, la duchesse de *Bourgogne* dans *Antiope*, *Louvois* dans *Protésilas*, dans *Idoménée* le roi *Jacques*, *Louis XIV* dans *Sésostris*. Les gens de goût, sans s'arrêter à ces allusions, imaginées par le désœuvrement et la méchanceté, admirèrent dans ce roman moral toute la pompe d'*Homère* jointe à l'élégance de *Virgile*, tous les agrémens de la fable réunis à toute la force de la vérité. Ils pensèrent que les princes, qui le méditeroient, apprendroient à être hommes, à faire des heureux et à l'être. *La Mothe* fit ces vers après l'avoir lu :

Notre âge retrouve un *Homère*
Dans ce poëme salutaire

Par la vertu même inventé.
Les nymphes de la double cime,
Ne l'affranchirent de la rime
Qu'en faveur de la vérité.

« Avec *Télémaque*, dit l'approbateur de ce livre, on apprend à s'attacher inviolablement à la religion dans la bonne comme dans la mauvaise fortune ; à aimer son père et sa patrie ; à être roi, citoyen, ami, esclave même, si le sort le veut. Trop heureuse la nation pour qui cet ouvrage pourra former quelque jour un *Télémaque* et un *Mentor !* » Quelques gens de lettres, tels que *Faydit* et *Gueudeville*, fermant les yeux aux grandes beautés et ne s'attachant qu'aux petits défauts, reprochèrent à l'auteur des anachronismes, des phrases négligées, des répétitions fréquentes, des longueurs, des détails minutieux, des aventures peu liées, des descriptions trop uniformes de la vie champêtre ; mais leurs critiques, tombées dans l'oubli, n'ôtèrent rien de son mérite à l'ouvrage critiqué. Elles n'empêchèrent point qu'on en fît, et qu'on en ait fait depuis plusieurs éditions. Les meilleures sont celles qui ont paru depuis 1717, année dans laquelle la famille de l'archevêque de Cambrai publia cette production sur le manuscrit de l'auteur, en deux vol. in-12 ; et la plus belle est celle d'Amsterdam, en 1754, in-fol., avec des figures magnifiques. Il y en a in-4° qui valent moins. Mais on distingue celle que *Didot* l'aîné publia en 1783, en 2 vol. in-4°, et 2 vol. in-8.° Il en parut en même temps une autre en 2 vol. grand in-4.° On en a fait des éditions à Rotterdam, à Liége et ailleurs, où l'on explique, dans des notes satiriques, toutes les allusions qui furent faites d'abord par le public malin. II. *Dialogues des Morts*, en 2 vol. in-12. Le *Télémaque*, ou, pour mieux dire, les principales réflexions du *Télémaque*, avoient été données pour thème au duc de *Bourgogne ;* ces Dialogues furent composés pour lui inspirer quelque vertu, ou pour le corriger de quelque défaut. *Fénélon* les écrivoit tout de suite, sans préparation, à mesure qu'il les croyoit nécessaires au prince ; ainsi, on ne doit pas être surpris s'ils sont, quelquefois, vides de pensées. D'ailleurs, il vouloit mener son élève plutôt par le sentiment que par la dialectique. III. *Dialogues sur l'Eloquence en général et sur celle de la Chaire en particulier*, avec une *Lettre sur la Rhétorique et la Poésie ;* 1718, in-12. Les règles et les préceptes de la rhétorique se trouvent ramenés, dans ces Entretiens, d'une manière vive, nette et agréable. L'auteur examine plusieurs questions intéressantes ; il demande lequel vaut le mieux pour le prédicateur, de composer, d'écrire et de prêcher de mémoire, ou bien de parler sans préparation, ou après une préparation légère, en s'abandonnant aux mouvemens de son cœur. Il dit le *pour* et le *contre* sur cette question, qui paroît décidée aujourd'hui au tribunal des gens d'esprit ; car autant des choses méditées, dit le Père *Rapin*, surpassent celles qu'on dit sans méditation, autant les choses écrites surpassent-elles celles qui sont méditées. L'illustre archevêque de Cambrai s'élève dans son ouvrage contre l'usage des divisions dans les sermons. Elles sont un reste de cette barbarie, de ce mauvais goût,

auquel la chaire fut si long-temps en proie. Sa Lettre, adressée à l'académie Françoise, est un excellent morceau, qui ne dépare point les Dialogues. L'auteur du *Télémaque* avoit été reçu dans cette compagnie en 1693, à la place de *Pelisson*. Il lui fut utile plus d'une fois, par son goût pour les belles-lettres, et par sa grande connoissance de la langue. IV. *Direction pour la conscience du Roi*, composée pour le duc de *Bourgogne*; brochure in-12, estimée. On l'a publiée en 1748, et elle a été réimprimée à Paris, en 1774, in-8.° Ce petit ouvrage renferme les maximes de *Fénélon* sur l'autorité royale. « Tout prince sage, disoit-il, doit souhaiter de n'être que l'exécuteur des lois, et d'avoir un conseil suprême qui modère son autorité. » De tels principes de gouvernement ne devoient pas plaire à *Louis XIV*. V. *Abrégé des Vies des anciens Philosophes* : autre fruit de l'éducation du duc de *Bourgogne*, in-12. Cet ouvrage n'est pas achevé; ce n'est même qu'un canevas. Comme la vie de *Socrate* et de *Platon* ne se trouvoient pas dans cet ouvrage, le jésuite *Ducerceau* les ajouta. *Ramsay* a cru que l'ouvrage entier n'étoit pas de *Fénélon*; mais *Beaudoin*, chanoine de Laval, a prouvé le contraire dans le journal des savans, année 1726. VI. Un excellent *Traité de l'Éducation des Filles*, in-12. VII. *Œuvres philosophiques*, ou *Démonstrations de l'existence de* DIEU *par les preuves de la Nature*, dont la meilleure édition est de 1726, à Paris, in-12. Il faut joindre à cet ouvrage, les *Lettres sur divers sujets de Religion et de Métaphysique*; Paris, 1718, in-12. Le duc d'*Orléans*, depuis régent du royaume, avoit consulté, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, l'archevêque de Cambrai sur des points épineux qui intéressent tous les hommes, et auxquels peu d'hommes pensent. Il demandoit si l'on peut démontrer l'existence de Dieu; si ce Dieu veut un culte. Il faisoit beaucoup de questions de cette nature, en philosophe qui cherchoit à s'instruire; et l'archevêque répondoit en philosophe et en théologien. La nécessité de rendre des hommages publics à la Divinité, dérivant naturellement de l'idée de l'Être souverain, *Fénélon* établit les vrais caractères de ce culte. Il fait consister l'*intérieur* dans l'amour suprême de l'Être infiniment aimable, et l'*extérieur* dans les signes sensibles de cet amour. Il ne suffit pas de le nourrir en soi-même. Il faut bénir publiquement le père commun, chanter ses miséricordes, le faire connoitre à ceux qui l'ignorent, et lui ramener ceux qui l'oublient. Le savant prélat cherche ensuite où est ce culte, le seul véritable, indispensable et nécessaire. Il n'étoit point dans le Paganisme, qui n'imploroit que des figures inanimées, et ne demandoit que la prospérité temporelle. Ce culte se montre chez les Juifs, qui connoissoient un Dieu esprit, et qui lui donnoient leur amour; mais il n'y est encore ni général, ni parfait. Il n'est public ni dominant que chez les Chrétiens. Le Christianisme est donc la seule religion véritable; et rien n'est plus juste ni mieux pensé, que ce que *Fénélon* établit contre ceux qui voudroient soutenir que le culte d'une volonté bornée est indigne de l'Être infini en per-

fections. Sa réfutation du Spinosisme est aussi lumineuse : et dans ces différens écrits, ce n'est pas un maître qui parle avec autorité ; c'est un frère, c'est un ami qui ménage notre délicatesse, et qui doute avec nous pour éclaircir nos doutes. VIII. Des *Œuvres spirituelles*, en 4 vol. in-12. IX. Des *Sermons*, 1744, in-12, faits la plupart dans la jeunesse de l'auteur. On a dit qu'il n'y avoit point d'éloquence, si le cœur n'étoit point de la partie ; et *Fénélon* faisoit entrer son cœur par-tout. Mais, s'il sent beaucoup, il raisonne assez peu. On diroit que ce sont des discours faits sans préparation ; il y a des endroits très-pathétiques, mais il y en a de négligés et de très-foibles. C'est ce mélange de beautés et de défauts, de force et de foiblesse, qui a fait placer ses Sermons dans le second rang. *Fénélon* avoit le talent de prêcher sur-le-champ ; mais cette facilité nuisoit à sa composition. Il écrivoit comme il parloit ; dès-lors, il devoit écrire un peu négligemment. X. Plusieurs *Ouvrages* en faveur de la Constitution *Unigenitus* et du Formulaire. Les ennemis de l'archevêque de Cambrai ont prétendu très-faussement qu'il n'avoit pris parti contre le Jansénisme, que parce que le cardinal *de Noailles* s'étoit déclaré contre le Quiétisme. Il y eut même un mauvais plaisant qui lui fit cette épitaphe, ou plutôt cette épigramme très-injuste :

CI GÎT QUI DEUX FOIS SE DAMNA,
L'UNE POUR *MOLINOS*, L'AUTRE POUR *MOLINA*.

Les *Jansénistes* ajoutoient qu'il vouloit faire sa cour au Père *Tellier*, leur ennemi ; « mais son ame noble et franche, dit *d'Alembert*, étoit incapable d'un tel motif. La douceur seule de son caractère, et l'idée qu'il s'étoit faite de la Bonté suprême, le rendoient peu favorable à la doctrine du Père *Quesnel*, qu'il appeloit *impitoyable et désespérante.* » Pour le combattre, il consultoit son cœur. « DIEU, disoit-il, n'est pour eux que l'*Etre terrible ;* il est pour moi l'*Etre bon et juste.* Je ne puis me résoudre à en faire un tyran ; qui nous ordonne de marcher, en nous mettant aux fers, et qui nous punit, si nous ne marchons pas. » Mais, en proscrivant des principes qui lui paroissoient trop durs, et dont les conséquences étoient désavouées par ceux qu'on accusoit de les soutenir, il ne pouvoit souffrir qu'on les persécutât. *Soyons à leur égard*, disoit-il, *ce qu'ils ne veulent pas que Dieu soit à l'égard des hommes ; pleins de miséricorde et d'indulgence.* On lui représentoit que les Jansénistes étoient ses ennemis déclarés, et qu'ils n'oublioient rien pour décrier sa doctrine et sa personne : *C'est une raison de plus*, répondoit-il, *pour les souffrir et leur pardonner.* Quant au cardinal *de Noailles*, *Fénélon* écrivoit en 1714, c'est-à-dire un an avant sa mort : « Je suis véritablement affligé lorsque je me représente toutes ses peines : je les ressens pour lui. Je ne me souviens du passé, que pour me rappeler toutes les bontés dont il m'a honoré pendant tant d'années. Tout le reste est effacé, Dieu merci, de mon cœur ; rien n'y est altéré. » XI. Quelques autres Écrits, et un grand nombre de *Lettres* qu'on doit donner

bientôt au public. *Fénélon* avoit fait, pour les princes ses élèves, une excellente *Traduction* de l'*Enéide* de *Virgile ;* mais on ne sait ce qu'est devenu le manuscrit. Quelle perte, si cette version étoit dans le style du *Télémaque ! Ramsay*, disciple de l'archevêque de Cambrai, a publié la *Vie* de son illustre maître, in-12, à la Haye, 1724. Les curieux qui la consulteront, ne pourront s'empêcher d'aimer *Fénélon* et de le pleurer. Une de ses maximes étoit, *qu'il falloit plus aimer sa famille, que soi-même ; sa patrie, que sa famille ; et le genre humain, que sa patrie.* —Il recevoit les étrangers aussi bien que les François, et ne leur cherchoit pas de ridicule. *La politesse est de toutes les Nations*, disoit-il, *les manières de l'expliquer sont différentes, mais indifférentes de leur nature.* —Un des curés de son diocèse se plaignoit de n'avoir pas pu abolir les danses les jours de fêtes. *Monsieur le Curé*, lui dit Fénélon, *ne dansons point ; mais permettons à ces pauvres gens de danser : pourquoi les empêcher d'oublier un moment qu'ils sont malheureux ?* Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de *Bossuet*, il prit un jour le parti de ce prélat contre *Ramsay*, qui ne rendoit pas assez de justice à son érudition. Le caractère de ces deux prélats fut bien saisi par la reine de Pologne, femme du roi *Stanislas*, devant laquelle on agitoit la question : lequel de *Bossuet* ou de *Fénélon* avoit rendu de plus grands services à la religion. *L'un la prouve*, répondit-elle, *et l'autre la fait aimer. Louis XVI* a fait faire la statue de *Fénélon* en marbre, en 1777, par M. *le Comte*. On a réuni les *Œuvres* de *Fénélon* en 9 vol. in-4.°

III. FÉNÉLON, (Gabriel-Jacques de Salignac, marquis de) neveu du précédent, et héritier d'une partie des vertus de son oncle, fut nommé ambassadeur ordinaire en Hollande, en mai 1724 ; ambassadeur extraordinaire au congrès de Soissons, à la fin d'août 1727. Il se fit aimer dans ces deux places, par son esprit conciliant et l'aménité de son caractère. Devenu lieutenant général en 1738, il se trouva, le 11 octobre 1746, à la bataille de Rocoux, où il reçut une blessure, dont il mourut le même jour, âgé d'environ 58 ans. Il étoit conseiller d'état d'épée, et chevalier des ordres du roi. Il avoit épousé, en décembre 1721, Mlle *le Pelletier*, dont il eut le marquis *de Fénélon*, lieutenant général des armées du roi.

FENOUILLOT DE FALBAIRE, (Charles-George) né à Salins en Franche-Comté, le 16 juillet 1727, mort au mois de mai 1801, fournit quelques articles à l'Encyclopédie, et se consacra ensuite à l'art dramatique. Deux de ses pièces ont obtenu quelques succès, les *Deux Avares*, opéra joué en 1771, et l'*Honnête criminel*, titre auquel on a reproché avec raison une contradiction évidente, puisqu'un *criminel* ne peut être *honnête ;* l'auteur y a substitué celui de la *Piété filiale*. C'est un drame en 5 actes, qui fut représenté en 1767, et qui offre sur la scène le fait pathétique du galérien *Fabre*. *Voyez* ce mot. Les autres pièces de *Fenouillot* sont : *Mélide* ou le *Navigateur*, opéra en trois actes ; l'*Ecole des Mœurs*, comédie en 5 actes, tombée à la première re-

présentation ; le *Fabricant de Londres*, drame, et *Jammabos* ou les *Moines Japonnois*, tragédie. Le théâtre de cet auteur a été publié en 1787, et forme 2 vol. in-8.°

FENTON (Elie) Poëte Anglois, né à Shelton, fut secrétaire du comte d'*Orrery*, qui lui confia l'éducation de son fils unique, lord *Boyle*. Son pupille, reconnoissant de ses soins, lui donna une pension de mille livres sterlings, dont il répandit une partie sur les indigens. Ce poëte citoyen mourut le 13 juillet 1730, laissant une mémoire chère et respectable. *Cazin* a donné une édition de ses poésies, Paris, in-12.

FÉRANVILLE, (Louis-Rondelle) avocat au parlement de Paris, mort dans cette ville en 1777, a publié divers mémoires relatifs à sa profession, et entre autres un *Traité* sur les droits de patronage et des hauts justiciers, 1768, in-12.

FERAULT, (Jean) et non FERRAND, né à Angers, fut procureur du roi au Mans, vers 1510. On a de lui, entr'autres, un traité latin *Des droits et priviléges du royaume de France*, dédié au roi *Louis XII*; Paris, 1545, in-8.° Cet ouvrage est curieux et estimé.

I. FERDINAND Ier, empereur d'Allemagne, second fils de l'archiduc *Philippe* et frère de *Charles-Quint*, naquit à Médine en Castille, l'an 1503. Il épousa la princesse *Anne*, fille de *Ladislas VI*, roi de Hongrie et de Bohême, et sœur de *Louis le Jeune*, tué à la bataille de Mohacs en 1526. Après la mort de ce prince, *Ferdinand*, qui croyoit avoir des droits à sa succession, se fit couronner roi de Hongrie et de Bohême, en 1527. Il fut élu roi des Romains en 1531. *Charles-Quint*, son frère, ayant abdiqué l'empire, il lui succéda en 1558, âgé de 55 ans. Le pape *Paul IV* refusa de le reconnoître pour empereur légitime, parce que, disoit ce pontife, l'abdication de *Charles-Quint*, faite sans la permission du saint Siége, étoit nulle; mais *Pie IV*, son successeur, ne crut pas devoir faire ces difficultés. *Ferdinand* pressa ce pape de permettre à ses sujets d'Autriche, la communion sous les deux espèces : le pape donna une bulle qui alloit réunir les deux partis, lorsque l'empereur mourut à Vienne, hydropique; le 25 juillet 1564, à 61 ans. Ce prince vouloit donner la paix à l'Eglise. Il s'efforça de la conserver dans l'empire, fit une trève de 8 ans avec le Turc, réconcilia plusieurs princes ennemis, et termina les querelles des rois de Danemarck et de Suède. L'histoire lui reproche le meurtre de *Martinusius*, qui fut assassiné par son ordre. *Voyez* MARTINUSIUS. Un testament qu'il avoit fait vingt ans avant sa mort, en 1543, et auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, jeta, de loin, la semence de la guerre qui a troublé l'Europe 200 ans après. Ce testament appeloit ses filles à la succession des royaumes de Bohême et de Hongrie, au défaut des héritiers de ses fils. Cette disposition a donné lieu, en 1740, à la prétention que la maison électorale de Bavière a formée sur ces royaumes; l'archiduchesse *Anne*, fille de *Ferdinand I*, ayant été mariée à *Albert V.*, duc de Bavière. Outre cette princesse, cet em-

pereur laissa *Anne*, princesse de Hongrie et de Bohême, trois fils et neuf filles. Les fils sont : *Maximilien*, qui lui succéda sur le trône impérial ; *Ferdinand*, surnommé le *Prudent*, comte de Tirol ; *Charles*, archiduc de Gratz en Stirie. Il avoit eu un quatrième fils, nommé *Jean*, qui mourut à la fleur de son âge..... (*Voy*. les *Tables Chronologiques*, article HONGRIE.)

II. FERDINAND II, archiduc d'Autriche, fils de *Charles*, duc de Stirie, et petit-fils de *Ferdinand I*, né en 1578, roi de Bohême en 1617, de Hongrie en 1618, fut empereur en 1619, à 41 ans. Les Bohémiens révoltés venoient de se donner à *Frédéric V*, électeur Palatin, qu'ils avoient couronné. L'empereur attaqua le nouveau roi, et dans son royaume de Bohême, et dans son électorat. La bataille de Prague, gagnée en 1620, décida de son sort. Son électorat fut donné à son vainqueur, *Maximilien*, duc de Bavière. *Christiern IV*, roi de Danemarck, s'unit avec d'autres princes pour soutenir le malheureux Palatin. *Tilli*, l'un des plus grands généraux de l'empereur, le défit en 1626, ôta toutes les ressources au Palatin, et força son défenseur le roi *Christiern* à signer la paix en 1629. Les victoires de *Ferdinand* donnèrent de la jalousie aux princes Protestans d'Allemagne ; ils s'unirent contre lui avec *Louis XIII*, roi de France, et *Gustave-Adolphe*, roi de Suède. *Gustave*, le héros du Nord, remporta une victoire signalée à Leipzig sur *Tilli*, en 1631, soumit les deux tiers de l'Allemagne, et perdit la vie, l'année d'après, au milieu de ses triomphes, à la bataille de Lutzen. *Bannier*, général du roi mort, continua ses conquêtes, et soutint la réputation des armées Suédoises. L'empereur rompit le cours de ces victoires, par le gain de la bataille de Nortlingue en 1634. L'année suivante, il conclut la paix de Prague ; et fut assez heureux, deux ans après, pour faire déclarer son fils roi des Romains. Enfin, après 18 ans d'un règne toujours troublé par des guerres intestines et étrangères, *Ferdinand* mourut à Vienne le 8 février 1637, à 59 ans, accablé de fatigues et d'infirmités. Il eut de sa première femme, *Marianne* de Bavière, *Ferdinand III*, son successeur à l'empire ; et *Léopold-Guillaume*, évêque de Strasbourg. Deux de ses filles épousèrent, l'une (*Marianne*) l'électeur *Maximilien* de *Bavière* ; l'autre (*Cécile-Rénée*) *Uladislas*, roi de Pologne. Il n'eut point d'enfans de sa seconde femme *Eléonore*, fille de *Vincent*, duc de Mantoue. Les plus grands ennemis de cet empereur n'ont pu refuser des éloges à sa grandeur d'ame, à sa prudence, à sa fermeté et à ses autres vertus. Il sembloit être au-dessus des événemens, dit un historien, et trouvoit jusque dans ses pertes, les moyens de parvenir à ses fins. On pourroit lui reprocher trop d'ambition ; mais les Protestans, dont il vouloit rabaisser le pouvoir, ont sans doute exagéré ses défauts, en lui attribuant le projet de se rendre absolu dans tout l'empire. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il eût été le restaurateur de la religion catholique en Allemagne, et de l'autorité impériale, s'il eût eu, pour l'une et pour l'autre, un zèle plus réglé, et si la France et la Suède n'avoient donné des secours aux Protestans.

III. FERDINAND III, surnommé *Ernest*, fils aîné de *Ferdinand II*, naquit en 1608, fut roi de Hongrie en 1625, de Bohême en 1627, des Romains en 1636, et empereur en 1637. La mort du père ne changea rien à la face des affaires, et la guerre continua par-tout avec une égale vivacité sous son fils. Il eut d'abord quelques avantages sur les Suédois; mais *Bernard de Saxe*, duc de Weimar, devint un ennemi aussi dangereux pour *Ferdinand III*, que *Gustave-Adolphe* l'avoit été pour *Ferdinand II*. Ce général remporta quatre victoires en moins de quatre mois. *Bannier* ne fut pas moins heureux sous ce règne, qu'il avoit été sous le précédent. Il osa assiéger Ratisbonne, où l'empereur tenoit sa diète; il la foudroya de son canon, et, sans un dégel, il s'en rendoit maître. Les François s'étoient joints aux Suédois. Le maréchal *de Guébriant* enleva *Lamboi* et ses troupes à la bataille d'Ordinghen, en 1643. Le duc d'*Enguien*, appelé depuis le *grand Condé*, força, l'année suivante, les retranchemens de Fribourg, et gagna, en 1645, la bataille de Nortlingue, dans cette même plaine où les Suédois avoient été vaincus après la mort de *Gustave*, onze ans auparavant. *Torstenson*, autre général Suédois, pressoit l'Autriche d'un côté, tandis que *Condé* et *Turenne* l'assiégeoient de l'autre. *Ferdinand*, fatigué de tant de revers, conclut enfin la paix de Westphalie, en 1648. Les traités signés, l'un à Osnabruck, l'autre à Munster, sont aujourd'hui le code politique et la principale des lois fondamentales de l'empire Germanique. Par cette paix, les rois de Suède devinrent princes de l'empire, en se faisant céder la plus belle partie de la Poméranie: le roi de France devint landgrave d'Alsace, sans être prince de l'empire: les trois religions, la Romaine, la Luthérienne et la Calviniste, furent également autorisées. Il n'y eut que le saint Siége et le roi d'Espagne qui eurent à se plaindre de ses traités. L'empereur *Ferdinand* mourut environ dix ans après, en 1657, à 49 ans, moins craint et peut-être plus regretté que son père. Généreux, doux, humain, religieux, ami des lettres, il fit du bien à ses peuples, récompensa les services et encouragea les arts. Mais on lui reproche de n'avoir pas toujours bien choisi ses favoris, et d'avoir rempli son conseil de mauvais politiques et d'esprits ambitieux, qui furent cause, en partie, de ses malheurs. Ses femmes furent: 1° *Marie-Anne*, fille de *Philippe III*, roi d'Espagne. 2° *Marie-Léopoldine*, fille de *Léopold*, duc de Tirol. 3° *Eléonore*, fille de *Charles II*, duc de Mantoue. Parmi ses enfans, nous ne citerons que *Léopold-Ignace*, depuis empereur, dont le frère aîné *Ferdinand*, roi des Romains, mourut à 21 ans. Ils étoient l'un et l'autre du premier lit.

IV. FERDINAND Ier, roi de Castille et de Léon, dit *le Grand*, second fils de *Sanche III*, roi de Navarre, donna bataille à *Alfonse*, roi de Léon, et le tua en 1037. Maître de ce royaume et par le droit de conquête et par celui de son épouse, il se fit couronner roi de Léon et des Asturies, en 1038. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures, leur prit beaucoup de villes, et poussa ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, où il fixa la

rivière de Mondego, pour servir de borne aux deux états. Quelque temps après, il déclara la guerre à son frère *Garcias IV*, roi de Navarre. On en vint aux mains, et *Garcias* perdit son royaume et la vie. *Ferdinand* mourut en 1065, après avoir régné 30 ans en Castille et 28 dans le royaume de Léon. Prince sage, grand capitaine, on ne lui reproche que la faute, trop souvent répétée dans ces temps barbares, en Espagne et en France, d'avoir partagé ses états entre ses trois fils qui tous devinrent rois : faute qui fut toujours la source des guerres civiles.

V. FERDINAND II, fils puîné d'*Alfonse VIII*, roi de Léon et de Castille, remporta de grands avantages sur les Portugais, fit leur roi *Alfonse-Henriquez* prisonnier (*Voyez* IX ALFONSE), et usa avec modération, de sa victoire. Il mourut en 1187, après un règne de 30 ans.

VI. FERDINAND III, (Saint) fils d'*Alfonse IX*, né l'an 1200, parvint à la couronne de Castille par l'abdication volontaire de sa mère, la reine *Bérengère*, en 1217, et à celle de Léon par la mort de son père en 1230. Il prit sur les Maures, Cordoue, Murcie, Séville, Xerés, Cadix, Saint-Lucar; et mourut en 1252, occupé du projet de conquérir le royaume de Maroc. Ce prince, cousin-germain de *St. Louis*, fut aussi saint, et peut-être plus grand homme que lui. Il fit des lois sages comme ce roi de France : il humilia les grands qui tyrannisoient les petits; il purgea ses états des brigands et des voleurs; il établit le conseil souverain de Castille; il fit rassembler les lois de ses prédécesseurs en un Code, et donna une nouvelle face à l'Espagne. *Clément X* le mit, en 1617, au nombre des Saints; il étoit, depuis long-temps, dans la liste des bons rois et des héros.

VII. FERDINAND IV, fut surnommé l'*Ajourné*, parce que dans un accès de colère il fit jeter du haut d'un rocher deux seigneurs, qui, avant que d'être précipités, l'ajournèrent à comparoître devant Dieu dans 30 jours, et qu'il mourut au bout de ce terme. Ce siècle étoit celui des ajournemens; *Clément V* et *Philippe le Bel* avoient été aussi ajournés par le grand maître des Templiers. Quoi qu'il en soit de ces bruits répandus dans le temps, *Ferdinand* mourut subitement en 1312, à 27 ans. Il étoit parvenu au trône de Castille en 1295, à l'âge de 10 ans. Les premières années de son règne furent très-orageuses; mais la reine *Marie*, sa mère, se conduisit avec tant de sagesse et de fermeté, qu'elle assura la couronne sur la tête de son fils. Il se signala par ses conquêtes sur le roi de Grenade et sur les Mores, auxquels il enleva Gibraltar, moins fort alors qu'aujourd'hui. C'étoit un prince violent, emporté et despotique.

VIII. FERDINAND V, dit *le Catholique*, fils de *Jean II*, roi d'Aragon, vit le jour à Sos, sur les frontières de la Navarre. Il épousa, en 1469, *Isabelle* de *Castille*, sœur de *Henri IV* dit l'*Impuissant*. Ce mariage joignit les états de Castille avec ceux d'Aragon. *Ferdinand* et *Isabelle* vécurent ensemble, dit un historien, non comme deux époux dont les biens sont communs sous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement unis pour leurs com-

muns intérêts. Ils formèrent une puissance, telle que l'Espagne n'en avoit encore vue. *Ferdinand* déclara la guerre à *Alfonse*, roi de Portugal, le battit à Toro en 1476, et termina la guerre par une paix avantageuse. Le royaume de Grenade tentoit son ambition; il le conquit en 1492, après une guerre de huit ans. Ce royaume étoit le seul que les Maures eussent conservé en Espagne. *Aboabdeli*, le dernier roi, qui avoit détrôné son père *Albohacen*, défendit huit mois sa capitale; mais craignant de tout perdre, s'il tardoit trop à se rendre, il se hâta de capituler. Il fut stipulé qu'on ne toucheroit ni aux biens, ni aux lois, ni à la liberté, ni à la religion des vaincus; que leurs prisonniers seroient rendus sans rançon, et que les Juifs compris dans le traité, jouiroient des mêmes priviléges. *Aboàbdeli*, malgré la douceur de ces conditions, versa des larmes en se tournant vers les murs de Grenade. *Tu as raison*, lui dit sa mère, *de pleurer comme une femme, puisque tu n'as pas su garder en homme une telle ville.* Grenade bâtie par les Mahométans depuis près de cinq siècles, étoit peuplée, opulente, ornée de ce vaste palais des rois Maures dans lequel étoient les plus beaux bains de l'Europe, et dont plusieurs salles voûtées étoient soutenues sur cent colonnes d'albâtre. Le luxe et les richesses de cette ville furent probablement l'instrument de sa perte. *Aboabdeli*, obligé de quitter tout cet éclat pour descendre au rang de sujet, étoit excusable de pleurer; il alla finir ses jours en Afrique. C'est ainsi que finit en Espagne la puissance des Maures, après l'avoir dominée depuis environ 800 ans. *Ferdinand* étant maître de la Castille par sa femme, de Grenade par ses armes, et de l'Aragon par sa naissance, il ne lui manquoit que la Navarre, qu'il envahit ensuite. Dans le même temps que *Ferdinand* faisoit des conquêtes en Europe, *Christophe Colomb* découvroit l'Amérique, et le faisoit souverain d'un nouveau monde. Ce n'étoit pas assez pour *Ferdinand*: il envoie en Italie *Gonsalve* de Cordone, dit *le Grand Capitaine*, qui s'empare d'une partie du royaume de Naples, tandis que les François se rendoient maîtres de l'autre. Ceux-ci furent ensuite entièrement chassés par les Espagnols, qui leur cherchèrent chicane sur les limites. Cette conquête fut suivie de celle de la Navarre. *Henri VIII*, roi d'Angleterre, étoit son gendre; il lui proposa la conquête de la Guienne. Le jeune roi envoie une armée, et son beau-père s'en sert pour conquérir la Navarre. Après cette usurpation, il chercha des titres pour la justifier: il ne put trouver qu'une bulle prétendue, qui excommunioit le roi de Navarre, et qui donnoit son royaume au premier occupant. *Ferdinand*, appelé le sage et le prudent en Espagne, en Italie le pieux, n'eut en France et en Angleterre que le titre d'ambitieux et de perfide. Ces défauts ternirent ses grandes qualités; « car on ne peut lui refuser, dit M. *Desormeaux*, d'avoir été le plus grand roi de son siècle: fin, souple, adroit, laborieux, éclairé, connoissant les hommes et les affaires, fécond en ressources, prévoyant les événemens, faisant la guerre non en paladin, mais en roi. » Ce

monarque mourut âgé d'environ 63 ans, en 1516, au village de Madrigaléjo, d'une hydropisie, causée par un breuvage que *Germaine de Foix*, sa seconde femme, lui avoit donné pour le rendre capable de faire des enfans. Ce prince étoit fort superstitieux. On raconte que des astrologues ayant prédit qu'il mourroit dans Madrigal, ville de la Castille, il ne voulut jamais y mettre le pied; et que traînant sa mélancolie de lieu en lieu, il vint mourir, sans y prendre garde, dans le village de Madrigaléjo, dont le nom assez semblable rassura les graves astrologues, qui craignoient bien que l'événement ne leur donnât un démenti. Les Juifs furent chassés d'Espagne sous son règne, et ce bannissement eut quelques mauvaises suites; mais ce fut la seule plaie qu'il fit à l'Espagne. Il humilia la haute noblesse; il rendit la force aux lois; il réforma le clergé; il diminua les impôts; il donna les plus sages ordonnances; il punit les magistrats prévaricateurs : et, ce qui est beaucoup moins que tout cela aux yeux des philosophes, il découvrit un nouveau monde; il conquit Grenade, Naples, la Navarre, Oran, les côtes d'Afrique. Ce n'étoit pas sans raison que *Philippe II* disoit : *C'est à lui que nous devons tout.* Mais lui-même ne dut pas peu à *Gonsalve* de *Cordoue*, envers qui il fut ingrat, et à *Ximenès :* (*Voy.* ces deux articles)... Ses conquêtes coûtèrent beaucoup à sa probité. Ses ambassadeurs lui rapportant un jour que *Louis XII* se plaignoit qu'il l'avoit trompé deux fois. — *Deux fois*, interrompit Ferdinand? *il en a bien menti, l'ivrogne, je l'ai trompé plus de dix.* Un prince Italien, son contemporain, disoit de ce monarque : *Avant de compter sur ses promesses, je voudrois qu'il jurât par un* DIEU *en qui il crût.* « Il faut penser, dit un auteur estimé, que le surnom de *Catholique* fut un sobriquet : car, assurément, personne n'a moins possédé que lui l'esprit de notre religion.... » Un historien d'abord trop accueilli, et ensuite trop dédaigné, *Varillas*, a tracé un portrait de *Ferdinand*, où il y a des choses bien vues : c'est ce qui nous engage à le placer ici, d'autant plus qu'on n'iroit pas le chercher où il est. « *Ferdinand*, dit-il, ne perdit aucune occasion de profiter des fautes de ses voisins, et de l'égarement de ses peuples. Il fit contribuer à l'établissement de son autorité, les deux seuls accidens de sa vie qui la pouvoient ruiner : je veux dire la mort de sa femme, et la foiblesse de sa fille. Il devint l'aîné de sa maison, par la mort de son frère dans une conjoncture où la couronne d'Aragon étoit absolument nécessaire pour arriver à celle de Castille; et son mariage avec la reine *Isabelle* ne fut pas tant un fruit de son choix, que du besoin qu'elle eut de son bras et de ses armes, pour se mettre en possession d'un héritage qui lui étoit contesté. Il prévint ses rivaux et surmonta ses ennemis. Il vit un grand nombre de peuples, de mœurs différentes, sous un même gouvernement, et sut tourner contre les Infidelles les armes de ceux qui les avoient levées contre lui. Il poursuivit avec une persévérance obstinée la guerre de Grenade, et se rendit maître de ce royaume par des voies qui n'ont point encore été reconnues; ensuite il

partagea celui de Naples avec les François, et leur enleva après leur portion. Il rendit inutiles tous les efforts qu'ils firent pour le recouvrer. Il leur suscita tant et de si formidables adversaires, qu'ils lui laissèrent prendre la Navarre, lors même qu'ils étoient en état de l'en empêcher. Il gagna des batailles en Afrique ; il y subjugua des royaumes ; il y retint des ports pour la sureté du commerce, et les remplit de colonies Juives dont il étoit sur le point de purger l'Espagne. Il pourvut, pour ses successeurs, à la nécessité d'argent dont il avoit toujours été travaillé, en leur procurant toutes les richesses du nouveau-monde, et leur laissa tous les alignemens propres à fonder la monarchie universelle. Enfin, il surpassa tous les princes de son siècle dans la science du cabinet ; et c'est à lui qu'on doit attribuer le premier et souverain usage de la politique moderne. » Au reste, M. *Roustan* ne croit pas que les conquêtes faites en Amérique, aient été aussi utiles à la monarchie Espagnole que *Varillas* le pense. Les richesses que l'Espagne en tira lui donnèrent d'abord, il est vrai, une sorte d'éclat et de boufissure ; mais elles sapèrent les bases de sa puissance naturelle ; sa population, son commerce, ses manufactures. Des milliers d'artisans et de négocians abandonnèrent une fortune lente, mais sûre dans leur patrie, pour courir après une fortune brillante, mais souvent incertaine, dans le nouveau-monde. La plupart n'y trouvèrent qu'une mort précoce causée par le changement de climat, de nourriture et de mœurs. L'Espagne perdit beaucoup plus que ses colonies ne gagnèrent. Ce grand arbre épuisé par le grand nombre de ses rameaux, ne présenta, après les règnes de *Charles-Quint* et de *Philippe II*, qu'un corps languissant. C'est ainsi que les hommes sont punis de leur ambition par leur ambition même. En invitant les sujets Espagnols à préférer l'exploitation des mines à la culture des terres, le gouvernement se procura beaucoup d'or. Mais comme le prix de toutes les denrées nécessaires doubla bientôt en Europe, et a depuis décuplé, l'Espagne quoique abondante en signes des richesses, n'en fut guère plus riche. C'est ce que *Ferdinand* ne prévit pas. Ce prince ne laissa que des filles. *Jean*, son fils, étoit mort avant lui, d'une chûte de cheval. Des quatre princesses qu'il eut d'*Isabelle*, l'aînée et la troisième épousèrent successivement *Emmanuel*, roi de Portugal ; *Catherine*, la dernière, *Henri VIII*, roi d'Angleterre ; et *Jeanne*, la seconde, donna la main à *Philippe*, archiduc d'Autriche, héritier, par sa mère, des dix-sept provinces des Pays-Bas et du comté de Bourgogne, et qui devoit encore ajouter à cette grande succession, après la mort de l'empereur *Maximilien* son père, tout le patrimoine de la maison d'Autriche. *Jeanne* n'eut pas la force d'esprit de son père. Son cerveau se dérangea ; et *Philippe*, pour la dépouiller des droits qu'elle lui avoit apportés, rendit public un accident dont il étoit en partie la cause, et qu'il auroit dû cacher avec soin. Ainsi, *Ferdinand*, si heureux au dehors, eut des chagrins domestiques qui répandirent l'amertume sur ses derniers jours. Le surnom de *Ca-*

tholique lui fut donné par le pape, après l'expulsion des Maures, et ses successeurs en ont fait un titre héréditaire aux rois d'Espagne. (*Voyez* CANNAMARÈS.) Son *Histoire* a été écrite en 2 vol. in-12, par M. l'abbé *Mignot*.

IX. FERDINAND VI, surnommé *le Sage*, naquit en 1713, de *Philippe V*, et de *Marie* de *Savoie*, sa première femme. Il monta sur le trône après la mort de son père, arrivée en 1746. Quoique *Philippe V* aimât tous ses enfans, il disoit souvent que *Ferdinand étoit le meilleur*. En effet, ce prince, naturellement bon, tranquille et doux, ouvrit son règne par des actes de bienfaisance. Il fit rendre la liberté aux prisonniers; il pardonna aux contrebandiers et aux déserteurs, et il assigna deux jours dans la semaine pour faire rendre justice à ses sujets. Il prit part à la guerre de 1741, et sur-tout à la paix signée en 1748, qui procura à un de ses frères la couronne des Deux-Siciles; et à l'autre, les duchés de Parme et de Plaisance. Il profita de ce calme passager pour extirper les abus introduits dans les finances; il rétablit la marine; il abolit le tribunal de la Nonciature, onéreux à l'état; il réforma le clergé régulier, et protégea le commerce, les arts et l'agriculture. L'Espagne, fécondée par ses bienfaits, vit sortir de son sein des manufactures en tout genre. Par ses soins, les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, virent abonder chez eux les matières premières et les productions des arts. Des canaux pratiqués en différentes parties de l'état, portèrent l'abondance dans les campagnes. *Charles III* son frère, soutint dignement ses entreprises. *Ferdinand VI* mourut sans postérité à Madrid le 10 août 1759, à 46 ans. Il avoit épousé, en 1728, *Marie-Magdeleine-Thérèse*, infante de Portugal, qui avoit beaucoup d'ascendant sur lui. Sa santé foible et délicate l'obligea quelquefois de laisser gouverner les ministres que cette princesse lui donnoit, et qui n'étoient pas toujours favorables à la France.

X. FERDINAND Ier, roi de Naples et de Sicile, succéda en 1458 à *Alfonse d'Aragon*, qui avoit réuni ces deux royaumes quelques années auparavant. *Ferdinand* eut de grands démêlés avec le pape *Innocent VIII*, et entra dans la ligue contre *Charles VIII*, roi de France. Il mourut en 1494, dans sa soixante et dixième année, détesté de tous ses sujets pour ses débauches, ses cruautés et ses exactions, laissant sur le trône un fils aussi méchant que lui. « L'un et l'autre firent périr, dit le P. *Fabre*, un grand nombre de prélats et de personnes de qualité, par le fer, par de longues prisons et par le poison. » Cependant *Ferdinand* protégea le commerce et les arts. Sous son règne s'établirent à Naples les manufactures de soie, de draps et de brocarts, et l'imprimerie qui y fut portée par *Arnaud* de Bruxelles. Il réforma les tribunaux et améliora l'instruction publique. Il fut auteur d'un acte de clémence qui servit de motif à l'institution d'un nouvel ordre de chevalerie. Son beau-frère *Morino Marzano* conspira contre ses jours; mais le complot fut découvert. On conseilloit à *Fer-*

dinand de l'envoyer au supplice; il lui fit grace, pour n'avoir point à se reprocher le deuil de sa sœur, et il institua en mémoire de ce pardon l'ordre de l'*Hermine*, animal dont la propreté est extrême, avec cette devise : *Malo mori quàm fœdari*. Cet emblême et cette devise furent ensuite adoptés en France par les états de Bretagne.

XI. FERDINAND Ier, grand duc de Toscane, succéda à son frère *François II*, mort en 1587. Il gouverna son petit état avec une sagesse qui le fit aimer de ses sujets, et estimer de tous les princes de l'Europe. Dès le commencement de son règne, il délivra ses états d'une multitude innombrable de bandits qui s'étoient tellement fortifiés, qu'ils y avoient formé des habitations. La Méditerranée étoit infestée par les corsaires, qui venoient continuellement ravager les côtes d'Italie, et qui troubloient le commerce par leurs pirateries continuelles. *Ferdinand*, pour remédier à ces désordres, équipa une flotte, leur donna la chasse, remporta sur eux de grands avantages, leur enleva plusieurs vaisseaux, les poursuivit jusqu'en Afrique, où il se rendit maître de quelques places qu'il fit raser. Ses succès furent si grands, que peu s'en fallut que sa flotte ne prit Famagouste en Chypre. Le grand duc, animé par ses progrès, voulut se délivrer entièrement du joug des Espagnols. Il agit avec tant d'adresse et de prudence, qu'il vint à bout de les faire sortir des terres de sa domination. Ami de la justice, il prit toujours le parti des princes injustement persécutés, et les aida de ses conseils et de ses trésors. La France lui a obligation de l'argent qu'il prêta généreusement à *Henri IV*, pour se soutenir contre les fureurs de la Ligue. *Ferdinand* mourut en 1609, regardé comme un bon politique. Il avoit renvoyé le chapeau de cardinal pour être grand duc.

XII. FERDINAND II, grand duc de Toscane, successeur de *Cosme II*, ne se fit pas moins estimer par sa prudence que *Ferdinand I*. Il sut garder une exacte neutralité dans les guerres survenues entre la France et l'Espagne. Comme la paix dont il faisoit jouir ses sujets, augmentoit ses revenus, il en fit un noble usage en défendant l'Italie, et en secourant les Vénitiens dans la guerre de Candie. Il mourut en 1668. Il gouvernoit l'état de Toscane depuis 1620. En examinant l'histoire de ce prince et des autres *Médicis*, on voit que ce n'est pas la guerre qui soutient et fait prospérer les états. Ils ont presque tout obtenu d'une sage politique : qualité souvent plus estimable que tous les talens militaires. *Ferdinand* avoit épousé *Victoire*, petite-fille de *François-Marie*, dernier duc d'Urbin. On voulut alors lui conseiller de se mettre en possession de ce duché; mais il refusa d'écouter une proposition qui, en augmentant ses possessions, l'exposoit à une guerre. Il laissa réunir cet état à celui de l'église, dont il étoit un fief.

XIII. FERDINAND DE CORDOUE, savant Espagnol du XVe siècle, passoit pour un prodige de son temps, et n'en seroit pas un dans le nôtre. Il possédoit les scolastiques, *Aristote*, *Alexandre*

de *Halès*, *Scot*; ce ne seroit pas un sujet d'étonnement, ni même d'éloge, à présent. Ce qu'il y eut de plus estimable dans *Ferdinand*, c'est qu'il peignoit, chantoit, dansoit, jouoit des instrumens aussi bien qu'aucun homme de son temps. La réunion de tant de talens le fit regarder par quelques-uns de ses contemporains, comme sorcier, ou comme l'Antechrist. Il se mêloit aussi de prédire l'avenir; on prétend qu'il annonça la mort de *Charles le Téméraire*, duc de Bourgogne. On ajoute que les savans de Paris l'admirèrent beaucoup en 1445; mais alors il n'y avoit point d'académie des sciences dans cette ville. On lui attribue un traité, *De artificio omnis scibilis*, et des *Commentaires* sur *l'Almageste de Ptolomée*, et sur une grande partie de la *Bible*.

XIV. FERDINAND LOPEZ DE CASTANEDA, Portugais, accompagna son père dans les Indes, où il alloit en qualité de juge-royal. A son retour, il publia l'*Histoire de son Voyage*. Elle a été traduite en françois par *Nicolas de Grouchi*, Paris, 1554, in-4°, en italien et en anglois. Nous ignorons les années de sa naissance et de sa mort. Il florissoit au seizième siècle.

XV. FERDINAND, (Charles) natif de Bruges, poëte, musicien, philosophe et orateur, quoique aveugle dès l'enfance, professa les belles-lettres à Paris, et mourut Bénédictin en 1494. Il a laissé quelques ouvrages, entr'autres un *Traité de la tranquillité de l'Ame* : qualité bien nécessaire à un aveugle.

XVI. FERDINAND, (Jean) Jésuite de Tolède, mort à Palencia en 1595, à 59 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Divinarum Scripturarum Thesaurus*, in-folio, 1594. C'est une explication des passages difficiles de l'Ecriture-Sainte par ordre alphabétique. Il devoit en donner deux autres volumes. — Il ne faut pas le confondre avec *Jean* FERDINAND, Dominicain Aragonois, qui a donné, trois ans avant sa mort, arrivée en 1625, un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*; à Rome, in-folio. Il y prouve la conformité de la Vulgate, avec le texte Hébreu.

FERDINANDI, (Epiphane) médecin célèbre, né à Messagna dans la terre d'Otrante en 1569, professa la poétique, la géométrie et la philosophie dans sa patrie. Il mourut en 1638, à 69 ans, après avoir publié quelques ouvrages. Le meilleur est celui qui a pour titre : *Observationes et Casus medici*; à Venise, 1621, in-fol. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois en Allemagne et en Hollande. On a encore de lui : I. *Theoremata medica*; Venise, 1611, in-fol. II. *De vitâ propagandâ*; Naples, 1612, in-4.° III. *De Peste*; Naples, 1631, in-4.° *Ferdinandi* étoit philosophe; il savoit élever son ame au-dessus des disgraces. Un jour, pendant qu'il expliquoit *Hippocrate*, on vint lui annoncer la mort d'un de ses fils, jeune homme de 20 ans, qui donnoit des espérances; il se contenta de répondre comme *Job* : *DIEU me l'avoit donné, DIEU me l'a ôté*.... Un de ses amis tâchoit de le consoler sur la mort de sa femme qu'il aimoit tendrement : *Je serois*, lui répondit-il, *indigne du nom de Philosophe, si, dans de tels malheurs, je*

ne savois pas me consoler moi-même.

FERDOUCI, le plus célèbre des poëtes Persans, répara l'obscurité de sa naissance par la beauté de son génie. Disciple d'*Assendi*, il surpassa de beaucoup son maître, et se fit admirer de tout le Levant. On a de lui le *Châh-Nâmeh* ou *Histoire des Rois*, en vers : il célèbre, dans cet ouvrage, les anciens souverains de Perse. Ce poëme fut, dit-on, si goûté du prince sous lequel vivoit *Ferdouci*, qu'il donna à l'auteur une pièce d'or pour chaque distique, et l'ouvrage étoit composé de 60 mille distiques. M. *Langlois*, professeur de Persan à Paris, a donné en 1788 une notice de ce poëme, dont l'auteur florissoit l'an 1020 de J. C.

FERGUSON, (Jacques) astronome Anglois, né dans le comté de Banf en Ecosse en 1710, mort à Londres en novembre 1776, inventa, à 30 ans, la roue astronomique. C'est une machine très-commode pour observer les éclipses de lune. La description de la ligne du mouvement de cet astre que la société royale avoit proposée, lui mérita l'entrée dans cette compagnie savante, et une pension du roi de 50 livres sterlings. Nous avons de lui : I. L'*Astronomie expliquée par les principes de Newton*, 1770. II. *Introduction à l'Astronomie*. III. *Introduction à l'Electricité*, 1772. IV. *Choix de Traités de Mécanique*, 1770. V. *Leçons sur des sujets choisis de Mécanique, Hydrostatique, Hydraulique, Optique, etc.* 1776. VI. *Traité de Perspective*, 1775. Ces différens ouvrages, bien accueillis en Angleterre, n'ont pas été inutiles aux savans étrangers. *Ferguson* étoit lié avec quelques-uns. C'étoit un homme simple et modeste, qui ne cherchoit point à se faire valoir. Le célèbre *Maclaurin* fut le premier à démêler son mérite, et lui accorda son amitié et ses conseils.

FERIOL, *Voyez* PONT-DE-VESLE.

I. FERMAT, (Pierre) conseiller au parlement de Toulouse, naquit en 1590, et mourut en 1664, à 74 ans. Il cultiva la jurisprudence, la poésie, les mathématiques. *Descartes*, *Pascal*, *Roberval*, *Huyghens* et *Carcavi*, furent liés avec lui. Ses ouvrages furent publiés à Toulouse, sous le titre d'*Opera mathematica*, en 2 vol. in-folio. Le premier volume contient le *Traité* d'Algèbre de *Diophante*, avec un commentaire et plusieurs inventions analytiques. Il parut en 1670. On a, dans le second, publié en 1779 et devenu très-rare, ses découvertes mathématiques, et son commerce épistolaire, avec les plus célèbres géomètres de son temps. C'est dans ce volume qu'on trouve le germe de toutes les méthodes de la géométrie des *Infinis*, qu'on doit à *Leibnitz* et à *Newton*. Certainement *Fermat* a presque autant fait pour les mathématiques, que *Descartes*, quoiqu'il soit beaucoup moins célèbre. Sa sagesse a nui à sa réputation. Il fut non-seulement le restaurateur de la géométrie ancienne, mais le précurseur de la moderne. C'étoit d'ailleurs un magistrat aussi intègre qu'éclairé.

II. FERMAT, (Samuel de) fils du précédent, se rendit recommandable par son érudition.

On

On lui attribue la traduction françoise du *Traité de la Chasse* de *Xénophon*, d'une *Lettre* de *Synésius* évêque de Cyrène, et d'une *Homélie* de *St. Basile* sur le même sujet. Ce dernier ouvrage parut en 1690 à Paris, chez *Horternels*. *Fermat* a traduit aussi en françois les deux derniers livres du *Cynegeticon* d'*Oppien*.

FERMELHUIS, (N.) fils d'un médecin de ce nom de la faculté de Paris, est auteur de l'opéra de *Pyrrhus*, donné en 1730. La musique étoit de *Royer*. *Fermelhuis* mourut en 1742.

FERNAND-CORTEZ, *Voy.* CORTEZ (Ferdinand *ou* Fernand).

FERNAND-GOMÈS, *Voyez* GOMÈS-FERNAND.

FERNAND, (Béranger) professeur de droit à Toulouse dans le 16e siècle, mérita souvent, par sa probité, la justesse de son jugement et ses profondes connoissances en jurisprudence, d'être consulté par le parlement de cette ville. Ses traités sont savans et nombreux; l'un des plus estimés a pour objet la *quarte falcidie*. Ils ont été recueillis à Toulouse en 1728, in-folio.

FERNANDEZ-XIMENÈS DE NAVARRÈTE, (Jean) sourd et muet de naissance, mort à l'Escurial en 1572, orna le cloître de cette maison de huit tableaux supérieurement exécutés, et passa pour le premier peintre d'Espagne.

FERNANDEZ DE CORDOUE, *Voyez* GONSALVE.

FERNANVILLE, (Pierre-Simon Chaperon de St-André de) prêtre du diocèse de Meaux, mort le 20 octobre 1757, âgé de 68 ans, joua un rôle dans le parti des Anticonstitutionnaires. On a de lui: I. *La Préface de la seconde Colonne des Hexaples*. II. *Explication de l'Apocalypse*. III. *Lettres à Madame Mol*, in-4.o

FERNEL, (Jean-François) natif de Mont-Didier en Picardie, vint au monde en 1497. Après avoir consacré plusieurs années à la philosophie et aux mathématiques, il s'appliqua à la médecine, qu'il exerça avec beaucoup de succès. On prétend qu'il s'avança à la cour de *Henri II*, dont il devint premier médecin, pour avoir trouvé le secret de rendre féconde *Catherine de Médicis*. Cette princesse lui fit des présens considérables. Cet habile homme mourut à Paris le 26 avril 1558, à 62 ans, un mois après sa femme, fille de *Tournebu*, conseiller au parlement. Nul d'entre les modernes, depuis *Galien*, n'avoit mieux écrit avant lui sur la nature et la cause des maladies. Sa *Pathologie* en fait foi; *Fernel* la vit lire de son vivant dans les écoles publiques. On a de lui plusieurs autres ouvrages, non moins estimés. Les principaux sont: I. *Medicina universa*, à Utrecht, 1656, in-4.o C'est le recueil des différens Traités de *Fernel*, dont la plupart ont été traduits en françois. II. *Medici antiqui Græci qui de febribus scripserunt*, Venise 1594, in-fol. Les *Médecins Latins* sur la même matière ont été imprimés en 1547, in-fol., etc. III. *Consilia medicinalia*, Francfort, 1585, in-8.o Cet illustre restaurateur de la médecine n'approuvoit pas le trop fréquent

usage de la saignée ; et on le loue, avec raison, de s'être écarté de la méthode d'*Hexélius*, trop prodigue du sang. Outre le mérite d'excellent médecin, *Fernel* avoit celui de bon écrivain. Il parloit et écrivoit la langue latine avec tant de pureté, qu'on l'opposa souvent aux savans Ultramontains, qui nous reprochoient le Latin barbare de nos écoles. L'étude étoit sa principale passion. Quand il avoit des convives chez lui, il ne faisoit pas difficulté de les quitter à la fin du repas, pour se retirer dans son cabinet. —L'une des filles de *Fernel*, mariée à *Villeroi* président au parlement de Paris, mourut en 1642, à 94 ans.

FERON, (Jean le) né à Compiegne, avocat au parlement de Paris, publia, en 1555, le *Catalogue des Connétables, Chanceliers, Amiraux, Maréchaux de France*, in-folio. Cet ouvrage, entièrement refondu par *Denys Godefroi* (au Louvre 1658), a fait oublier l'édition de *le Feron*, qui mourut âgé de 60 ans, sous le règne de *Charles IX*. On a encore de lui quelques autres écrits, tant imprimés que manuscrits. —*Voyez* GUILLAUME, nº XV.

FERONIE, (Mythol.) déesse des bois et des vergers, tiroit son nom de la ville de Féronie, située au pied du mont Soracte, aujourd'hui Saint-Sylvestre. Le feu ayant pris un jour dans un bois où elle avoit un temple, ceux qui voulurent emporter sa statue, s'étant apperçus que le bois dont elle étoit faite reprenoit sa verdure, la laissèrent. C'étoit aussi la déesse des affranchis.

FERRACINO, (Barthélemi) né en 1692, dans le Bassan, montra, dès sa plus tendre jeunesse, ce que peut la nature toute seule. Réduit au métier de scieur de bois, il inventa, au sortir de l'enfance, une scie qui, par le moyen du vent, faisoit très-promptement un travail exact et considérable. Il imagina ensuite de faire des tonneaux à vin sans cerceaux ; et il en fit qui étoient plus solides que ceux qui en ont. Ces succès agrandirent bientôt la sphère de ses inventions. Il travailla sur le fer, et il fit des horloges de cette matière, qui, quoique très-simples, produisoient beaucoup d'effets différens. Il inventa même une machine hydraulique aussi peu compliquée, par le moyen de laquelle il faisoit de grandes roues dentelées. Il mit une trompette à la bouche d'une statue, et par un courant d'eau, cette trompette moduloit avec harmonie cinq tons différens. Ce qui étonna sur-tout les mathématiciens, c'est la machine hydraulique, faite pour le procurateur *Belegno*. Cette machine élève l'eau à 35 pieds, mesure du pays ; c'est la vis d'*Archimède*. Enfin, c'est à ce célèbre ingénieur que la ville de Bassan doit le fameux pont de bois sur la Brenta, aussi admirable par la hardiesse que par la solidité de sa construction. Cet habile homme est mort depuis peu. *François Mémo* a publié la *Vie* et les inventions de ce mécanicien ; à Venise, in-4º, 1764. Le marquis de *Poleni* disoit qu'il étoit étonné de deux choses ; la première, de ce que toutes les fois qu'on présentoit à *Ferracino* une machine, quelque bien faite qu'elle fût, cet habile mécanicien trouvoit encore le moyen de l'améliorer et de la simplifier ; la seconde, de

ce qu'il produisoit tous ses chefs-d'œuvre, sans savoir lire.

FERRAJUOLI DEGLI AFFITI, (Nunzio) l'un des meilleurs paysagistes d'Italie, naquit à Nocéra, fut élève de *Jacques Jordaens*, et mourut à Bologne, où l'on voit quelques-uns de ses tableaux.

I. FERRAND, (*Fulgentius Ferrandus*) diacre de l'église de Carthage au 6e siècle, disciple de *St. Fulgence*, fut un des premiers qui se déclarèrent contre la condamnation des *Trois Chapitres*, et particulièrement contre celle de la *Lettre* d'*Ibas*. On a de lui une *Collection abrégée des Canons*, une *Exhortation au comte Reginus*, sur les devoirs d'un capitaine Chrétien; et quelques autres morceaux que le Jésuite *Chifflet* fit imprimer à Dijon, en 1649, in-4.°

II. FERRAND, (Jacques) natif d'Agen, docteur en médecine, vers le commencement du dernier siècle, a laissé un *Traité sur la maladie d'Amour*, in-8°, Paris, 1623.

III. FERRAND, (Louis) né à Toulon en 1645, étoit avocat au parlement de Paris, où il mourut le 11 mars 1699, à 54 ans; mais il est moins connu sous cette qualité, que sous celle d'érudit. Il avoit une connoissance étendue des langues et de l'antiquité; mais cette connoissance étoit un peu confuse. Il accable son lecteur de citations entassées sans choix : il écrit en savant qui n'est que savant. On a de lui : I. Un gros *Commentaire* latin sur les Pseaumes, in-4°, 1683. On y trouve de bonnes choses, dont quelques commentateurs modernes ont profité sans le citer. II. *Réflexions sur la Religion Chrétienne*, 1679, 2 vol. in-12, qui offrent plusieurs questions curieuses de chronologie et d'histoire, et une explication des prophéties de *Jacob* et de *Daniel* sur le Messie. III. Le *Pseautier latin-françois*, 1686, in-12. IV. Quelques écrits de controverse, parmi lesquels on distingua dans le temps son *Traité de l'Eglise contre les Hérétiques, et principalement contre les Calvinistes*, Paris 1685, in-12. Le clergé de France fut si content de cet ouvrage, qu'il augmenta de deux cents livres la pension de huit cents qui lui fut accordée en 1680. V. Une *Lettre* et un *Discours* pour prouver le monachisme de *St. Augustin*; opinion rejetée par plusieurs critiques. *Ferrand* étoit un homme laborieux, sévère dans sa façon de vivre, et montrant dans l'état de laïque les mœurs des ecclésiastiques les plus édifians.

FERRAND, *Voy.* FERAULT.

IV. FERRAND, (Antoine) conseiller à la cour des aides de Paris, sa patrie, mort en 1719, à 42 ans, faisoit joliment de petites chansons galantes. Il joûta avec *Rousseau* dans l'épigramme et le madrigal. Le premier mettoit plus de naturel, de grace, de finesse, de délicatesse dans les sujets de galanterie; et l'autre plus de force, de recherche, d'imagination et de poésie dans les sujets de débauche. La plupart des *Chansons* de *Ferrand*, recueillies in-8°, ont été mises sur les airs de clavecin de la composition du célèbre *Couperin*.

V. FERRAND, (Jacques-Philippe) peintre François, fils d'un médecin de *Louis XIII*,

naquit à Joigni en Bourgogne, l'an 1653. Il fut valet de chambre de *Louis XIV*, membre de l'académie de Peinture. Il voyagea dans une partie de l'Europe, et mourut à Paris en 1732, à 79 ans. Il excelloit dans la peinture en émail. On a de lui un *Traité* curieux sur cette matière, imprimé à Paris en 1732, in-12. On y trouve aussi un petit *Traité de Miniature.*

VI. FERRAND DE MONTHELON, ancien professeur de l'académie de Saint-Luc à Paris, ensuite professeur de dessin à Rheims, né à Paris et mort en cette ville en 1754, eut beaucoup de mérite en son genre. On a de lui un *Mémoire sur l'établissement de l'école des Arts.*

VII. FERRAND, (Jean-Baptiste-Guillaume) né à Rouen, mort à Paris le 10 février 1785, à l'âge de 50 ans, devint chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de cette ville. Il unissoit la théorie à la pratique, et a publié sur son art divers ouvrages estimés. Tels sont : I. Divers *Mémoires* insérés dans le recueil de l'académie de Chirurgie. II. *Lettre* à M. *Lumi*, sur la sensibilité du corps animal, 1760, in-8.° III. *Aphorismes* de chirurgie, commentés par *Van-Swieten*, 1768, in-12. IV. *De labio leporino*, 1771, in-4.° V. *Discours* prononcés aux écoles de chirurgie, 1775, in-4.°

FERRARA, (Tebaldeo da) *Voy.* AQUILINO.

FERRARE, *Voy.* RENÉE DE FRANCE. —ALFONSE D'EST, n.° XV. — *et* TOT.

I. FERRARI, (Barthélemi) *Ferrarius*, gentilhomme Milanois, institua en 1533, de concert avec *Antoine-Marie Zacharie* et *Jacques-Antoine Morigia*, l'ordre des Barnabites, si utile depuis à l'Italie et à l'Allemagne. Il mourut supérieur de cette congrégation en 1544, avec une grande réputation de vertu.

II. FERRARI, (François-Bernardin) docteur de Milan sa patrie, naquit en 1577, et mourut en 1669, à 92 ans. Il parcourut, par ordre du cardinal *Fréderic Borromée*, archevêque de cette ville, l'Espagne et l'Italie, pour recueillir des livres et des manuscrits. Il fit une riche moisson; et dès-lors la *Bibliothèque Ambrosienne* eut un nom dans l'Europe littéraire. On lui doit plusieurs ouvrages pleins d'érudition et de recherches curieuses. Il écrit nettement et méthodiquement. Les principaux sont : I. *De ritu sacrarum concionum*, Milan 1620, in-4.° *Jean-George Grævius* a redonné au public ce savant ouvrage sur les anciennes coutumes de l'Église à l'égard des prédications, Utrecht 1692, in-4.° Quelques bibliographes ont dit que le succès de ce livre excita la jalousie du cardinal, et qu'il fit tout ce qu'il put pour le faire supprimer, parce qu'il vit que son traité *De concionante Episcopo*, qu'il mit au jour dans le même temps, étoit éclipsé par celui de *Ferrari*; mais cette anecdote est fausse. Le livre de l'archevêque ne vit le jour qu'en 1632, après sa mort, et douze ans après la publication de celui de *Ferrari*, imprimé en 1620. Cet ouvrage étoit un des plus rares Ambrosiens, avant qu'on le réimprimât. L'édition originale de 1620, est la plus recherchée. II. *Des applau-*

Assemens et des acclamations des Anciens ; ouvrage divisé en sept livres, et imprimé à Milan en 1697, in-4.° III. Un *Traité des funérailles des Chrétiens.*

III. FERRARI, (Jean-Baptiste) Jésuite de Sienne, mort en 1655, donna au public en 1622, un Dictionnaire syriaque, in-4°, sous le titre de *Nomenclator Syriacus*, très-utile à ceux qui s'appliquent aux langues orientales. L'auteur s'est principalement attaché à expliquer les mots syriaques de la Bible : travail dans lequel il fut aidé par de savans Maronites. On a encore de lui : I. *De Malorum aureorum culturâ*, Rome 1646, in-folio. II. *De Florum culturâ*, Rome 1633, in-4°, et en italien, 1638, in-4.°

IV. FERRARI, (Octavien) Milanois, né en 1518, professa la philosophie à Padoue, et mourut dans sa patrie en 1586, estimé pour sa vertu et sa vaste littérature. On lui doit : I. *Clavis philosophiæ Aristotelicæ*, 1606, in-8.° II. Un savant traité *De l'origine des Romains*, en latin, Milan 1607, in-8.° *Grævius* l'a inséré dans le premier volume de ses *Antiquités Romaines*, et y a ajouté les corrections nécessaires. Le style de *Ferrari* est pur et assez élégant.

V. FERRARI, (Octave) naquit à Milan en 1607, comme le précédent, et ne fut pas moins estimé. Il professa d'abord la rhétorique à Milan, ensuite la politique, l'éloquence et la langue grecque à Padoue, où la république de Venise l'avoit appelé pour rendre à l'université son premier lustre. *Louis XIV*, la reine *Christine*, la ville de Milan, lui firent des présens et des pensions. Il les méritoit par son savoir ; il possédoit l'antiquité. On a de lui plusieurs ouvrages savans et curieux : I. *Sur les Vêtemens des Anciens et les Lampes sépulcrales*, en latin ; in-4°, à Padoue, 1685. Il y prouve que les lampes éternelles qui brûloient sans se consumer, sont des chimères. (*Voy.* II. TULLIE.) II. *De Mimis et Pantomimis*, 1714, in-8.° III. *Origines linguæ Italicæ*, in-folio, 1676 ; livre plein d'érudition, mais dans lequel il exalte trop la langue italienne. IV. *Opuscula*, à Helmstadt, 1710, in-8.° Ce savant mourut le 7 mars 1682, à 74 ans. C'étoit un homme d'une humeur douce, sincère, affable, ami de la paix ; aussi l'appeloit-on le *Pacificateur et le Conciliateur*. Son style est élégant et châtié, mais sans affectation ; il sait prendre le ton de son sujet, à quelques endroits près, où il imite un peu trop le ton des poëtes.

VI. FERRARI, (Philippe) religieux Servite, mort en 1626, est connu par une *Topographie du Bréviaire Romain*, et par un *Dictionnaire géographique*, que l'abbé *Baudrand* fit réimprimer en 1670, augmenté de moitié. Il ne corrigea point les inexactitudes de *Ferrari*, et il en ajouta de nouvelles, suivant l'usage de ces compilateurs ignorans, qui joignent leurs rapsodies aux ouvrages des autres.

FERRARI, *Voy.* GIOLITO DE FERRARI, *et* GALATEO.

FERRARIENSIS, *Voyez* III. SILVESTRE (François).

FERRARIIS, (Jean-Pierre de) célèbre docteur en droit, natif de Pavie au 14e siècle, com-

posa, dans un âge très-avancé, une *Pratique de Droit*, 1544, in-8°, peu connue aujourd'hui. — Il faut le distinguer d'*Antoine de* FERRARIIS, qui a composé en italien l'*Histoire de la prise d'Otrante par les Turcs*, traduite en latin par *Michel Martiano*, en 1612.

FERRAUD, (N.) né dans la vallée de Daure, au pied des Pyrénées, fut député à la Convention nationale, et s'y montra partisan de la chûte du trône et de la création de la république. Envoyé comme commissaire à l'armée de Rhin et Moselle, il y combattit lui-même à la tête des colonnes; et après son retour à Paris, il s'opposa avec courage à l'insurrection des terroristes qui vinrent assaillir la Convention, le 20 mai 1795. Entouré d'hommes de sang, il découvrit sa poitrine, et leur dit: « J'ai été plus d'une fois atteint du fer ennemi; voilà mon sein couvert de cicatrices; je vous abandonne ma vie, mais respectez le sanctuaire des lois. » A l'instant, il voulut repousser des furieux armés de fusils et qui avoient mis en joue le président; mais il en reçut un coup de pistolet dans la poitrine qui le renversa. On traîna son corps dans le corridor voisin où on lui coupa la tête: mise au haut d'une pique, les assassins vinrent la placer au milieu de la salle. L'assemblée, délivrée de cette scène horrible, fit célébrer quelques jours après une fête en l'honneur de *Ferraud*, et fit punir de mort son meurtrier.

FERRE, (Vincent) Dominicain, natif de Valence en Espagne, enseigna la théologie avec réputation à Burgos et à Rome, puis à Salamanque, où il mourut vers 1683. On a de lui des *Commentaires* estimés en Espagne, sur la Somme de *St. Thomas*, en 8 volumes in-folio. Il résout toutes les difficultés avec beaucoup de netteté et de précision.

FERREIN, (Antoine) né à Frespech en Agenois, l'an 1693, étoit professeur d'anatomie et de chirurgie au jardin du roi à Paris, professeur de médecine au collége royal, et membre de l'académie des Sciences. Il prit ses degrés à Montpellier, et il étoit docteur et docte. Il eut un grand nombre de disciples. Ses *Leçons sur la Médecine*, et celles *sur la Matière médicale*, publiées depuis sa mort, chacune en 3 vol. in-12, 1783, par M. *Arnault de Nobleville*, prouvent qu'il avoit bien médité sur l'art de guérir: tout y est conforme à la saine doctrine et à la plus sage expérience; point de théorie vague qui égare. *Ferrein* avoit prétendu que la voix n'étoit qu'un instrument à cordes, et ses partisans avoient nommé de son nom certaines fibres de la trachée-artère. *Ferrein* avoit même imaginé une machine qui rendoit des sons, conformément à son système; mais ce qui l'a détruit entièrement, c'est l'observation que des cordes mouillées ne peuvent rendre aucun son. *Ferrein* exerça avec succès la médecine jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 28 février 1769, à 76 ans. Ses principes d'honnêteté, de justice et d'humanité, le rendirent aussi recommandable que ses ouvrages.

FERREIRA, (Antoine) né à Lisbonne, publia dans cette ville en 1670, un *Cours de Chirurgie*, estimé, et plusieurs fois réimprimé in-folio. L'auteur étoit

chirurgien de la chambre du roi de Portugal. Il mourut en 1677.

I. FERRÉOL, (Saint) *vulgò St. Forgeot*, martyr de Vienne dans les Gaules, fut mis à mort, à ce que l'on croit, sous le règne de *Dioclétien* et de *Maximien*. — Il faut le distinguer de *saint Ferreol*, évêque de Limoges en 591, sous le règne de *Chilpéric I*; et de *St. Ferreol*, évêque d'Uzès en 533. On a de celui-ci une *Règle monastique*, insérée par *Holsténius* dans son *Codex Regularum*.

II. FERRÉOL, (Tonnance) vivoit dans le XIe siècle, et passoit d'heureux jours dans sa belle maison de Prusiane sur les bords de la rivière du Gardon. Il y avoit rassemblé l'une des plus anciennes bibliothèques qui se soient vues en France. Celle-ci étoit partagée avec beaucoup d'art en trois classes : la 1re étoit composée des livres de piété, à l'usage des femmes; et celles-ci avoient au bas des stalles pour s'y asseoir et y prier; la seconde contenoit les livres de littérature, avec des stalles pour les hommes; la troisième classe enfin renfermoit les livres communs aux deux sexes.

FERRERA, (Jean) Espagnol, entreprit par ordre du cardinal *Ximenès* un *Traité complet d'Agriculture*. Il ramassa dans son ouvrage, tout ce que les anciens et les modernes avoient écrit d'important sur ce premier art du genre humain. Il y joignit ses observations particulières, fruit d'une longue expérience. Nous avons de meilleurs livres sur cette matière; mais celui-ci a été très-utile dans son temps.

FERRERAS, (Don Juan de) naquit en 1652, à Labaneza en Espagne. Après avoir fait ses études avec beaucoup de succès dans l'université de Salamanque, il obtint au concours la cure de Saint-Jacques de Talavera, dans le diocèse de Tolède. Il fut transféré ensuite à celle de St.-Pierre de Madrid par son confesseur. *Ferreras* refusa, quelque temps après, deux évêchés considerables, malgré les instances que lui fit la cour de les accepter. L'académie de Madrid le choisit l'année même de sa fondation, en 1713, pour un de ses membres. Le roi, en confirmant un choix applaudi par tous les gens de lettres, l'honora de la charge de garde de sa bibliothèque. *Ferreras* fut très-utile à l'académie naissante, par ses lumières. Il lui servit sur-tout beaucoup pour la composition du *Dictionnaire Espagnol*, entrepris et publié par cette compagnie en 1739, en 6 vol. in-fol. *Ferreras* étoit mort quatre ans auparavant, en 1735, à 87 ans. On a de ce savant Espagnol plusieurs Ouvrages de théologie, de philosophie, de belles-lettres et d'histoire. Le plus considérable et le plus connu est son *Histoire d'Espagne*, écrite en sa langue : elle a été traduite en françois par M. *d'Hermilly*, 10 vol. in-4°, Paris 1751.

FERRERI, *Voyez* Ormea.

I. FERRÉTI, poëte et historien de Vicence dans le 14e siècle, fut un de ceux qui chassèrent la barbarie répandue en Europe, et qui firent renaître le bon goût. Parmi les productions de ce savant, en prose et en vers, il y a une *Histoire de son temps* en sept livres, depuis 1250 jusqu'en 1318 : elle est curieuse. *Muratori* l'a publiée dans le IXe tome des Écrivains de l'His-

toire d'Italie. On a encore de lui un *Poëme latin* sur les beaux faits de *Can de l'Escale*.

II. FERRETI, (Émile) né à Castel-Franco dans le Boulonnois en 1489, secrétaire du pape *Léon X*, ensuite conseiller au parlement de Paris, mourut à Avignon le 14 juillet 1552, à 63 ans. Il cultiva les Muses dans le tumulte de la cour. C'étoit un homme modeste, modéré, libéral, dont tout le plaisir étoit de jouer du luth et de se promener. Il fit mettre au-dessus de la chaire de jurisprudence d'Avignon, qu'il fit faire à ses dépens, cette inscription : *Peritum orno, imperitum dedecoro*. On a de lui *Opera Juridica*, 1598, in-4.° Il avoit un grand nombre d'ouvrages en manuscrit ; mais il les brûla, dit-on, dans sa dernière maladie, soit qu'ils ne fussent pas assez travaillés, soit plutôt que sa modestie voulût faire ce sacrifice à la religion.

FERRI, *Voyez* CIRO-FERRI. — FERRY. — *et* LOCRES.

I. FERRI, (Paul) ministre protestant à Metz sa patrie, naquit en 1591, et mourut de la pierre en 1669, à 78 ans ; on lui en trouva plus de 80 dans la vessie. *Ferri* étoit connu de son temps par ses écrits et par ses sermons ; à présent il ne l'est plus que par la réfutation que fit *Bossuet* de son *Catéchisme*, publié en 1654, in-12. C'est par cette réponse que ce prélat fit son entrée dans la république des lettres. *Ferri* aimoit la paix, quoique ministre et controversiste.

II. FERRI, (Guillaume) professeur d'éloquence et d'antiquités à Ferrare sa patrie, s'est fait connoître par un grand nombre de *Poésies* latines et italiennes. Il est mort en 1787.

I. FERRIER, (Arnaud du) professeur en droit à Toulouse sa patrie, ensuite président aux enquêtes à Paris, et maître des requêtes, fut choisi pour se trouver en qualité d'ambassadeur au concile de Trente. Il y soutint les intérêts de la France avec une fermeté et une vivacité qui déplurent aux prélats Italiens. Pour calmer leur ressentiment, on envoya *Ferrier* ambassadeur à Venise. Il y connut *Fra-Paolo*, et lui fournit des *Mémoires* pour son *Histoire du Concile de Trente*. *Ferrier* mourut garde des sceaux du roi de Navarre, depuis *Henri IV*, en 1585, âgé de 79 ans, laissant quelques ouvrages. Il fit profession du Calvinisme dans ses dernières années.

II. FERRIER, (Jean) né à Rodès en 1619, entra chez les Jésuites, y professa, et fut ensuite confesseur de *Louis XIV*. Il mourut en 1674, à 55 ans, laissant un *Traité sur la science moyenne*, et des *Ecrits* contre les disciples de *Jansénius*, qu'il n'aimoit pas, et qui ne l'aimoient pas davantage.

III. FERRIER, (Jérémie) ministre Protestant, et professeur en théologie à Nîmes, embrassa la religion Catholique et devint conseiller d'état. Il mourut l'an 1626. On lui attribue *le Catholique d'Etat*, 1625, in-8° : c'est une réponse aux calomnies que les partisans de l'Espagne répandoient contre la France. Il est encore auteur d'un *Traité de l'Ante-Christ et de ses marques*, in-folio, Paris, 1615.

Sa fille fut mariée au fameux lieutenant-criminel *Tardieu*, qui fut assassiné avec elle par des voleurs en 1664. Son gendre et sa fille, qui étoient le prototype de l'avarice la plus sordide, sont raillés sans ménagement dans la *Satire des Femmes* de *Boileau*.

IV. FERRIER, (Louis) natif d'Avignon, poëte François, fut mis à l'inquisition de cette ville pour cette maxime :

> L'amour, pour les mortels, est le souverain bien.

Ce vers se trouve dans ses *Préceptes galans;* poëme qui courut manuscrit avant qu'il le publiât à Paris en 1678, in-12. *Ferrier* ayant été absous par le Saint-Office à la prière de ses amis, se retira à Paris, et devint précepteur des fils du duc de *Saint-Aignan*. Il mourut en 1721, à 69 ans, en Normandie, où il avoit acheté la terre de la Martinière. Outre ses *Préceptes galans*, on a de lui d'autres morceaux, qui ne manquent ni d'esprit ni de naturel; mais sa versification est foible, et son style incorrect. Ces défauts se font sentir sur-tout dans ses tragédies d'*Anne de Bretagne*, d'*Adraste* et de *Montezuma*. Les deux premières ont été imprimées à Paris chez *Riboud*, en 1678 et 1680, et insérées dans le *Théâtre François*. Elles furent toutes les trois représentées, et la première se joue encore quelquefois. La dernière pièce débutoit d'une manière trop gigantesque, pour pouvoir se soutenir sur ce ton. On voyoit d'abord un palais d'un goût barbare, dans le fond duquel étoient des esclaves armés de flèches. Le prince Américain, tout couvert d'or et de diamans, étoit assis sur son trône, et adressoit à huit Caciques prosternés à ses pieds, ces deux vers rapportés par *Voltaire* :

> Levez-vous : votre roi vous permet aujourd'hui
> Et de l'envisager et de parler à lui.

Cette pompeuse ouverture de scène fut tout ce qui frappa dans la pièce.

FERRIER, *Voyez* VINCENT-FERRIER (Saint).

FERRIÈRES, (Claude de) docteur en droit de l'université de Paris, sa patrie, naquit en 1639. Il professa la jurisprudence à Paris, puis à Rheims, où il mourut le 11 mai 1715, à 77 ans. Ses ouvrages sont estimés, quoiqu'il ait composé la plupart pour subvenir aux besoins pressans d'une famille nombreuse. Il enrichit les libraires; mais ils ne l'enrichirent point. Les honoraires de ses livres suffisoient à grand-peine pour le dédommager du temps qu'il sacrifioit à leur composition, quoiqu'on ne puisse pas l'accuser d'avoir poussé ce sacrifice trop loin. Les principaux sont : I. La *Jurisprudence du Code*, 1684, en 2 vol. in-4.° II. — *du Digeste*, 1688, 2 vol. in-4.° III. — *des Novelles*, 1688, 2 vol. in-4.° IV. La *Science des Notaires*, 1771, 2 vol. in-4.° V. *Le Droit de Patronage*, 1686, in-4.°. VI. *Institutions Coutumières*, 3 volumes in-12. VII. *Introduction à la Pratique*, 1758, 2 vol. in-12. VIII. Des *Commentaires* sur la coutume de Paris, 2 volum. in-12. IX. Un *Traité des Fiefs*, 1680, in-4.° X. Le *Recueil des Commentateurs de la Coutume de Paris*,

1714, en 4 vol. in-folio. On y trouve de bonnes observations de *Jean le Camus*, lieutenant civil... Le *Dictionnaire de Droit*, 1771, 2 vol. in-4°, est de *Claude-Joseph* son fils, qui a été doyen des professeurs en droit dans l'université de Paris. Si le père ne parvint pas à la fortune, ce n'est pas qu'il n'eût reçu de la nature les dons de la figure et de l'esprit; mais ils étoient déparés par une hauteur incommode, par une prévention outrée pour ses sentimens, et par la manie de critiquer ceux des autres.

FERRON, (Arnauld du) conseiller au parlement de Bordeaux, sa patrie, fut pourvu de cette charge à 21 ans. Il est auteur d'une *Continuation* en latin de l'*Histoire de Paul Emile*; et d'autres ouvrages qui lui ont assuré le surnom d'*Atticus*, que lui donna *Scaliger*. Il fut employé dans les grandes affaires, et mourut en 1563, à 48 ans, sans laisser des enfans. Sa continuation de *Paul Emile*, imprimée à Paris chez *Vascosan*, 1554, in-fol., 1555, in-8°, est ample, sans être trop longue. Elle s'étend depuis le mariage de *Charles VIII* jusqu'au règne de *François I*. Les anecdotes qu'il rapporte sont curieuses, et ses détails fort exacts. Son père étoit aussi conseiller au parlement. On a encore de lui : *Observations sur la Coutume de Bordeaux*, Lyon, 1565, in-folio.

I. FERRY, (André) né à Rheims, en 1714, mort en 1773, entra dans l'ordre des Minimes, et se plut à acquérir de profondes connoissances en physique et en hydraulique. Il les employa à l'utilité publique. C'est à lui que les villes d'Amiens, de Dôle et de Rheims, doivent les fontaines qui les décorent. Le Père *Ferry* faisoit agréablement les vers latins, et a publié un Poëme en cette langue, en honneur du cardinal *de Tencin*.

II. FERRY, (Jean-Baptiste) prêtre, de la société littéraire-militaire, né à Besançon, mort au mois d'avril 1756, âgé de plus de 60 ans, étoit chanoine prébendier de l'église de Sainte-Magdeleine en cette ville. On a de lui plusieurs *Livres d'Eglise*, à l'usage du diocèse de Besançon.... *Voyez* FERRI.

FERTÉ, (Henri de Sennecterre, dit le *Maréchal de la*) d'une maison très ancienne d'Auvergne, qui subsiste, étoit fils de *Henri de Sennecterre*, lieutenant-de-roi en Champagne, et ambassadeur extraordinaire en Angleterre. Il donna des preuves de son courage au siége de la Rochelle en 1626, et ensuite à l'attaque du Pas-de-Suze, au secours de Casal, à la prise de Moyenvic, à celle de Trèves, et à la bataille d'Avesnes. Il n'étoit alors que colonel; il fut fait maréchal de camp sur la brèche de Hesdin, pour avoir défait le secours que les ennemis vouloient y jeter. Il se signala à la bataille de Rocroi, et surtout à celle de Lens. Il défit le duc de *Lorraine*, et lui tua près de deux mille hommes au combat de Saint-Nicolas, en 1650. Devenu maréchal de France le 5 janvier 1651, il sauva Nanci peu après, et prit, la même année, Chasté, Mirecourt et Vaudrevange. Sa valeur et son expérience éclatèrent encore en 1653, 1655, — 57 et 58. Il prit dans ces deux dernières années Mont-

médi et Gravelines. Le maréchal *de la Ferté* mourut en 1681, à 82 ans, chevalier des ordres du roi. Sa femme, *Magdeleine d'Angennes*, morte en 1714, à 85 ans, et sœur de la duchesse d'*Olonne*, a donné lieu à un petit *Roman*, qui porte son nom, et qui se trouve avec ceux de *Bussi*. — Son fils, *Henri-François* duc DE LA FERTÉ, mort en 1703, n'a pas laissé de postérité masculine. Tandis qu'il servoit sous son père, on présenta à celui-ci un mémoire des provisions que le fils avoit fait faire pour la campagne. C'étoient des truffes, des morilles, et toutes les choses nécessaires pour faire d'excellens ragoûts. Le maréchal jeta le mémoire avec indignation. « Ce n'est pas ainsi, *dit-il*, que nous avons fait la guerre. De la grosse viande apprêtée simplement, c'étoient-là tous les ragoûts. Dites à mon fils, *ajouta-t-il* en s'adressant au maître-d'hôtel, que je ne veux entrer pour rien dans une dépense aussi folle et aussi indigne d'un homme de guerre. » Il étoit très-attaché à la discipline; mais il étoit vain et présomptueux. Il ne pouvoit souffrir les succès de *Turenne*, qu'il étoit incapable d'égaler, quoiqu'il eût d'ailleurs du mérite. Malgré la violence de son humeur, il étoit fort empressé à faire sa cour, et ce fut en partie ce qui contribua à l'élever aux dignités. On prétend qu'il n'étoit pas moins intéressé. Ayant fait son entrée dans Metz, les Juifs vinrent pour lui rendre leurs hommages. *Je ne veux pas voir ces marauds-là*, dit-il, *ce sont eux qui ont fait mourir mon maître*. Les Juifs ayant su la réponse du maréchal, parurent fâchés de ne pouvoir lui parler, attendu qu'ils lui apportoient un présent de quatre mille pistoles. On le fut dire promptement à M. *de la Ferté : Ah ! faites-les entrer*, dit-il, *ils ne le connoissoient ma foi pas, quand ils l'ont crucifié*. La maison de la Ferté subsiste dans des branches collatérales. Le maréchal avoit un fils cadet, jésuite, nommé *Louis*, prédicateur distingué, qui mourut à la Flèche en 1732, à 74 ans. — On a du duc et du chevalier DE LA FERTÉ, de la même famille, plusieurs couplets agréables, insérés dans les *Tendresses bachiques* de *Ballard* père.

FERTÉ-IMBAUT, (le Maréchal de la) *Voy*. III. ESTAMPES.

FERTEL, (Martin-Dominique) imprimeur de Saint-Omer, mort dans cette ville en 1752, âgé d'environ 80 ans, est auteur de la *Science-Pratique de l'Imprimerie*; Saint-Omer, 1723, in-4° : ouvrage curieux, qui renferme tout ce qui regarde cet art, et qui n'a point été effacé par ceux de *Momoro* et de *Quinquet*, sur le même sujet.

FERVAQUES, *Voyez* HAUTEMER.

FERUS, *Voyez* SAUVAGE.

I. FESTUS-POMPÉIUS, (*Sextus*) célèbre grammairien, abrégea le Traité de *Verrius-Flaccus*, *De verborum significatione*. Cet Abrégé, très-utile suivant *Scaliger*, a été donné au public par *Dacier*, *ad usum Delphini*; à Paris, 1681, in-4°, et Amsterdam, 1699, in-4.° Cette dernière édition ne vaut pas celle de Paris.

II. FESTUS, (*Porcius*) proconsul et gouverneur de Judée

vers l'an 61 de Jésus-Christ, fit citer *St. Paul* à son tribunal, lorsqu'il étoit à Césarée. Cet apôtre en ayant appelé à *César*, *Festus* le lui renvoya, n'osant pas le condamner, quoiqu'il eût déjà reçu une somme d'argent pour ne pas lui être favorable.

FÉTI, (Dominique) peintre Romain, disciple de *Civoli*, forma son goût sur les ouvrages de *Jules Romain*. Il allia une grande manière et un coloris vigoureux, à une pensée fine, à une expression vive, et à une touche spirituelle et piquante. Le cardinal *Ferdinand Gonzague*, depuis duc de Mantoue, l'employa à orner son palais, et lui auroit fait un sort heureux, si la débauche ne l'eût enlevé en 1624, à 35 ans. Les dessins de ce peintre sont d'un grand goût et très-rares. Il laissa une sœur qui se fit religieuse. Elle peignoit fort bien. Le couvent où elle entra fut orné de ses tableaux; elle en fit aussi pour les autres maisons religieuses de Mantoue.

FEU GRÉGEOIS, *Voyez* CALLINIQUE, n° II.

FEU, (François) docteur de Sorbonne, naquit à Massiac en Auvergne, l'an 1633. Il fut grand-vicaire de Rouen, sous M. *Colbert*, puis curé de Saint-Gervais à Paris en 1686. Dans ces deux places, il se fit généralement estimer des grands et des petits, remplissant, avec une approbation générale, les devoirs de curé et ceux de docteur. Il mourut le 26 décembre 1699, à 66 ans. On a de lui les deux premiers volumes, in-4°, 1692 et 1695, d'un *Cours de Théologie*, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

FEU-ARDENT, (François) cordelier, né à Coutances en 1541, docteur de Sorbonne en 1576, étoit un ligueur outré. Comme il avoit un tempérament tout de feu conformément à son nom, il déclama violemment en chaire contre *Henri III* et *Henri IV*. Son zèle contre les novateurs tenoit de la fureur. Il mourut en 1610, à 69 ans, à Bayeux, et non à Paris, comme le dit *Bayle;* laissant : I. Des *Traités de Controverse* pleins de bile et de turlupinades. Il se plaisoit à multiplier les erreurs des *Calvinistes*, puisque dans l'article seul de la Trinité, sur lequel ils sont d'accord avec nous, dit *Niceron*, il leur en trouve jusqu'à cent soixante et quatorze. II. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible. III. Des *Editions* de quelques Ouvrages des Pères et des Scolastiques. *Feu-Ardent* prit des sentimens modérés sur la fin de ses jours; et il fut aussi *ardent à la concorde*, dit l'*Etoile*, *qu'il l'avoit été à la discorde*.

FEVERSHAN, (Louis de DURAS, comte de) chevalier de l'ordre de la Jarretière, commandoit l'armée de *Jacques II*, lorsque le prince d'*Orange* fit sa descente en Angleterre, l'an 1688. Le comte, abandonné de son armée, licencia le peu de soldats qui lui étoient restés attachés. Ce fut le motif dont se servit le prince d'*Orange*, pour faire mettre en prison ce fidelle serviteur, prétendant qu'ils n'avoit pu licencier une armée royale sans sa permission. Il obtint pourtant sa liberté dans la suite, et mourut à Londres, à l'âge de 71 ans, en

1709, avec une grande réputation de bravoure.

FEUILLADE, (La) *Voyez* AUBUSSON, n° II.

FEUILLÉE, (Louis) minime, associé de l'académie des Sciences, botaniste du Roi, naquit à Mane en Provence, l'an 1660. Il entreprit, par ordre de *Louis XIV*, plusieurs voyages dans les différentes parties du monde. Il fit honneur au choix du monarque. Ce prince le gratifia d'une pension, et lui fit construire un observatoire à Marseille. Le Père *Feuillée*, usé par les fatigues de ses courses savantes, mourut dans cette ville en 1732, à 72 ans. Un air modeste et simple relevoit beaucoup le mérite de ses connoissances. On a de lui un *Journal des Observations Physiques, Mathématiques et Botaniques*, faites sur les côtes de l'Amérique méridionale et à la Nouvelle-Espagne; Paris, 1714 et 1725, 2 vol. in-4.° Ce Journal, écrit durement, mais aussi exact que curieux, peut servir de modèle aux voyageurs, et de flambeau à ceux qui navigent en Amérique. Au retour de la Mer du Sud, le Père *Feuillée* présenta au roi *un grand volume* in-folio, où il avoit dessiné, d'après nature, tout ce que ce vaste pays contient de plus curieux. Cet ouvrage intéressant est en original dans la bibliothèque du roi, de même que le *Journal de son voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier Méridien; il a ajouté à la fin l'*Histoire* abrégée de ces Isles.

I. FEUILLET, (Mlle) employa ses loisirs, à la fin du 17e siècle, à divers ouvrages de piété. Après en avoir traduit plusieurs de l'italien et de l'espagnol, elle publia les *Sentimens Chrétiens*, in-12, *Concordance des Prophéties avec l'Evangile*. Elle y démontre que les principaux mystères, prédits dans l'ancien Testament, ont été accomplis. Mlle *Feuillet* mourut vers l'an 1690.

II. FEUILLET, (Nicolas) chanoine de Saint-Cloud près de Paris, prédicateur apostolique, et d'une morale sévère jusqu'au rigorisme, mourut à Paris le 7 septembre 1693, âgé de 71 ans. Comme il avoit beaucoup d'embonpoint et que cet air de santé paroissoit démentir l'austérité de sa doctrine, *Boileau* plaisantoit à ce sujet Mlle *de Lamoignon* l'une de ses pénitentes. *Oh!* répondit-elle naïvement, *on dit qu'il commence à devenir maigre.* Il avoit l'esprit de saillie. C'est lui qui disoit d'un prédicateur très-médiocre qu'il *prêchoit comme les apôtres, avant qu'ils eussent reçu le Saint-Esprit.* Ce bon mot, comme on voit, est plus ancien que *Voltaire*, qui l'a souvent appliqué à ses ennemis, en vers et en prose. Nous avons de l'abbé *Feuillet*, l'*Histoire de la Conversion de Chanteau*, cousin-germain de *Caumartin*, conseiller d'état, in-12, 1702; *Feuillet* en avoit été le principal instrument. Cette histoire édifiante, et réimprimée plusieurs fois, est très-répandue. On a encore de lui des *Lettres* qui peignent les sentimens de religion dont il étoit pénétré; et une *Oraison funèbre* de *Henriette* d'Angleterre, duchesse d'*Orléans*.

FEUQUIÈRES, *Voyez* III. PAS.

FEUTRY, (Aimé-Ambroise-Joseph) né à Lille en 1720, suivit quelque temps le barreau, et le quitta pour se livrer entièrement à la littérature. Ses poésies ne sont point dépourvues de force et de verve. Ses poëmes intitulés le *Temple de la mort* et les *Tombeaux*, obtinrent les suffrages des gens de goût par de très-beaux vers. Son *Ode aux Nations* fut couronnée par l'académie des Jeux floraux de Toulouse : son *Ode* sur Dieu, a de la majesté. *Feutry* a publié une nouvelle traduction du *Robinson Crusoé*, dont il a supprimé les longueurs qui le déparoient; 1788, 3 vol. in-12. Il a traduit aussi de l'Anglois *Thomas Blackwell*, les *Mémoires de la cour d'Auguste*, 1768, 1781, 3 vol. in-12. On lui doit encore. I. *Epître d'Héloïse à Abailard*, tirée de *Pope*, 1758, in-8.° II. *Choix* d'histoires tirées de *Bandel*, *Belleforest* et *Boistuaux*, 1783, 2 vol. in-12 : cet ouvrage a eu plusieurs éditions antérieures. III. *Les jeux d'Enfans*, poëme en prose traduit du Hollandois, 1764, in-12. IV. *Les Ruines*, poëme, 1767, in-8.° V. *Manuel Tironien*, ou *Recueil* d'abréviations faciles et intelligibles de la plus grande partie des mots de la langue françoise, 1775, in-8.° VI. *Essai* sur la construction des voitures à transporter les lourds fardeaux dans Paris, 1781, in-8.° VII. *Le livre des Enfans et des jeunes gens sans études*, 1781, in-12. VIII. *Supplément* à l'art du Serrurier, traduit du Hollandois, 1781, in-fol. *Feutry* est mort à Douay le 28 mars 1789.

I. FÈVRE, (Jean le) avocat au parlement, et rapporteur référendaire en chancellerie, sous *Charles V*, roi de France, est auteur d'un poëme moral, intitulé : *Le Respit de la Mort*, 1533, in-8°, gothique. Il y en a encore une édition de Paris, 1506, in-4.°

II. FÈVRE, (Raoul le) chapelain de *Philippe*, duc de Bourgogne en 1364, est auteur du *Recueil des Histoires Troyennes*, assez rare, quand les éditions sont du XVe siècle, in-fol. Celles du XVIe, quoique aussi bonnes, ne sont pas recherchées.

III. FÈVRE, (Jacques FABRI, ou le) surnommé d'*Etaples* [*Stapulensis*], du lieu de sa naissance au diocèse d'Amiens, vint au monde vers l'an 1435. Il fit ses études dans l'université de Paris, et y professa ensuite les belles-lettres et la philosophie. C'étoit encore le règne de la plus barbare scolastique. *Le Fèvre* sut s'élever au-dessus des chicanes de l'école. Il fut un des premiers qui inspirèrent le goût des études solides, et en particulier de celle des langues mères. *Guillaume Briçonnet*, évêque de Meaux, le choisit pour son grand vicaire en 1523; ce prélat ayant été accusé de favoriser les novateurs, *le Fèvre* fut obligé de le quitter, pour n'être point la victime de l'injuste persécution qu'on lui avoit suscitée. Il se retira à Strasbourg, et de là à Paris, où il fut nommé précepteur du troisième fils de *François I*, (*Charles*, duc d'Orléans, mort en 1545.) La reine *Marguerite*, sœur de ce prince, mena *le Fèvre* à Nérac, en 1530 : c'est là que cet habile homme finit ses jours en 1537, dans un âge fort avancé. On dit que le jour de sa mort, en dînant avec

la reine *Marguerite* et quelques autres savans que cette princesse invitoit souvent chez elle, il parut triste pendant le repas, et versa même des larmes. La reine lui ayant demandé la raison de sa tristesse, il répondit que l'énormité de ses crimes le jetoit dans ce chagrin. « Je suis, *dit-il*, âgé de cent et un ans : j'ai toujours vécu d'une manière très-chaste. A l'égard des autres passions qui précipitent les hommes dans le désordre, je sens ma conscience assez en repos; mais je compte pour un très-grand crime, qu'ayant connu la vérité, et l'ayant enseignée à plusieurs personnes qui l'ont scellée de leur propre sang, j'aie eu la foiblesse de me tenir dans un asile loin des lieux où les couronnes des martyrs se distribuoient. » La reine, qui étoit fort éloquente, le rassura; il fit son testament de vive voix, s'alla mettre sur un lit, et y fut trouvé mort peu d'heures après. La reine le fit enterrer fort honorablement sous le même marbre qu'elle s'étoit destiné. Les principaux fruits des veilles de ce savant, sont : I. Un *Traité des trois Magdeleines*. II. Un *Pseautier* en cinq colonnes, Paris, in-fol. 1509, avec des notes peu estimées. (*Voy.* I. ETIENNE.) III. Des *Commentaires* sur les Pseaumes, sur l'Ecclésiaste, sur les Evangiles, sur *St. Paul*, etc. savans, mais mal digérés et mal écrits. IV. *Agones martyrum mensis Januarii*, in-fol. (*sine loco et anno*,) mais du commencement du XVI.e siècle. V. Une *Version françoise de toute la Bible*, imprimée à Anvers en 1530, -34, -41, in-fol.; et en 1728, en 4 vol. in-8.° L'édition de 1534, revue par les docteurs de Louvain, est la plus correcte, la plus exacte et la plus rare, parce qu'elle fut supprimée. Cette traduction, son sentiment sur la monogamie de *Ste. Anne*, et sa distinction des *Trois Maries*, soulevèrent beaucoup de docteurs contre *le Fèvre*; ce qui l'obligea de se contredire dans le traité *De duplici et unicâ Magdalenâ*, in-4°, pour prouver qu'on pouvoit soutenir qu'il y en avoit deux, ou une seule. A force de varier et de retourner cette question, il l'a si bien embrouillée, qu'on ne sait point ce qu'il en pensoit. On le persécuta vivement alors pour des choses qui, à présent, feroient bien moins de sensation.

FÈVRE, *Voyez* FABRICIUS... CAUMARTIN..... CHANTEREAU.... ORMESSON... PLANCHE... ST-MARC.... MATHOU... *et* II. MOULIN *à la fin.*

IV. FÈVRE, (Gui le) sieur de la *Boderie*, né dans la terre de la Boderie en basse-Normandie, l'an 1541, savant dans les langues Orientales, eut beaucoup de part à la fameuse *Polyglotte* d'Anvers, confiée aux soins d'*Arias Montanus*. Si on l'en croit, celui-ci n'y contribua pas autant qu'on le pense communément. *Le Fèvre* passa avec un de ses frères à Anvers, pour l'exécution de ce grand ouvrage. Il y travailla long-temps et revint en France, apportant pour tout fruit de ses travaux, beaucoup de fatigue et quelque peu de réputation. A son retour, il fut secrétaire du duc d'*Alençon*, frère du roi *Henri III*; fut mal payé comme à Anvers, et alla mourir à la Boderie en 1598, à 57 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en

prose. Il mêloit aux épines de l'étude des langues, les fleurs de la poésie. Il eut de son temps une assez grande réputation dans ce dernier genre ; mais, à l'exception de quelques pièces, où l'on trouve une certaine naïveté qui plaît, malgré la barbarie du langage, tout ce qui nous reste de lui est du plus mauvais goût : style empoulé, phrases inintelligibles, comparaisons forcées, expressions basses, allusions puériles, jeux de mots ridicules, plaisanteries froides. On peut consulter le P. *Nicéron*, (*Mémoires*, tome 38e,) qui donne le catalogue de ses ennuyeuses productions. *Voyez* X. ANDRÉ.

V. FÈVRE de LA BODERIE, (Antoine le) frère du précédent, fut employé par *Henri IV* et par *Louis XIII* dans des affaires importantes. Il eut la qualité d'ambassadeur à Rome, dans les Pays-Bas et en Angleterre. *Jacques I* lui fit présent d'un bassin de vermeil, enrichi de pierreries, avec ces mots : *JACQUES, Roi de la Grande-Bretagne, à Antoine de la Boderie.* Le prince de *Galles* lui donna un diamant d'un grand prix ; et les seigneurs d'Angleterre ajoutèrent à tous ces présens 150 haquenées, que *la Boderie* distribua, à son retour, à ses amis. Il n'en réserva qu'une seule, que *Henri IV* lui demanda. *Il n'est pas juste*, lui dit ce bon prince, *que je sois le seul de vos amis qui n'ait point de part à vos libéralités.* *La Boderie* fut très-utile à ce monarque, sur-tout dans l'affaire du maréchal *de Biron*, dont il découvrit les intelligences à Bruxelles. Il mourut en 1615, à 60 ans. Il avoit épousé la sœur du marquis de *Feuquières*, gouverneur de Verdun, dont il eut deux filles : l'une mourut fort jeune, et l'autre épousa *Arnaud d'Andilly* en 1613, auquel elle apporta la terre de Pomponne. On a de lui un *Traité de la Noblesse*, traduit de l'italien, de *Jean-Baptiste Nenna*, imprimé en 1583, in-8.d On a publié en 1749 ses *Lettres* et ses *Négociations*, cinq vol. in-12. Il passe aussi pour l'un des auteurs du *Catholicon*.

VI. FÈVRE, (Nicolas le) né à Paris en 1544, se creva un œil en taillant une plume. Cet accident n'interrompit point ses études. Il commença celle du droit à Toulouse. *Le Fèvre* avoit dès-lors le goût de l'antiquité ; il entreprit le voyage de Rome pour se perfectionner. De retour en France, il se livra aux douceurs de l'étude, tandis que la plupart des gens de lettres de Paris, furieux comme le vulgaire, s'abandonnoient à tous les emportemens du fanatisme. *Henri IV*, étant enfin paisible possesseur de sa couronne, choisit *le Fèvre* pour précepteur du prince de *Condé* ; et après la mort de ce grand roi, la reine lui confia l'éducation de *Louis XIII*. Il mourut seize mois après, le 3 novembre 1612, à 69 ans. Quoique *le Fèvre* eût travaillé toute sa vie, il n'ambitionnoit point le titre d'auteur, ou peut-être il craignoit les écueils de cette profession. Ses *Opuscules* furent publiés à Paris en 1614, in-4°, par *le Bègue*. On y apperçoit un critique exact, sans être trop hardi ; judicieux dans ses conjectures, et juste dans ses raisonnemens. Son style est pur, net et concis. Si ses talens le firent estimer, son caractere ne le fit

pas

pas moins aimer ; il étoit humain, doux, communicatif. Il vécut dans la retraite, avec la politesse d'un courtisan ; et à la cour, avec la simplicité d'un solitaire. *Voyez* II. LENGLET, n° XVII de ses ouvrages.

VII. FÈVRE, (Tannegui le) né à Caen en 1615, se fit de bonne heure un nom par ses succès dans l'étude du Grec et du Latin. Le cardinal *de Richelieu* le gratifia d'une pension de 2000 liv., pour avoir l'inspection sur les ouvrages imprimés au Louvre. Cet illustre rémunérateur des gens de lettres se proposoit de le faire principal d'un collége, qu'il devoit ériger sous le nom de *Richelieu*. Sa mort ravit ce nouveau bienfait aux savans, et à *le Fèvre* un protecteur. *Tannegui* se voyant sans ressources, se fit Protestant, et eut une classe d'humanités à Saumur, qui assura sa vie dans ce monde, mais non pas son salut dans l'autre. Plus philosophe que huguenot, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, il méprisa ceux de sa secte, et vécut parmi eux. Son mérite fut bientôt connu. Il avoit non-seulement l'art d'ôter les épines des études, mais encore le talent d'y répandre des agrémens. On lui envoya des jeunes gens de toutes les provinces du royaume et des pays étrangers. Les théologiens, les professeurs même se faisoient un plaisir et un honneur d'assister à ses leçons. En 1672, il se préparoit à quitter Saumur pour passer à Heidelberg, lorsqu'une fièvre continue l'emporta le 12 septembre, à 57 ans. *Le Fèvre* étoit homme de plaisir, et il n'épargnoit rien pour satisfaire ses goûts. Il se parfumoit comme un petit-maître. Il lui manquoit, à la vérité, cet air aisé du grand monde ; mais il réparoit ce défaut par la délicatesse de son esprit. Les fruits de sa plume sont : I. Des *Notes* sur *Anacréon*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace*, *Térence*, *Phèdre*, *Longin*, *Aristophane*, *Elien*, *Apollodore*, *Eutrope*, *Aurélius Victor*, *Justin*, *Denys* d'Alexandrie, etc. *Le Fèvre* commente ces auteurs, non en pesant érudit, mais en homme habile qui connoissoit la délicatesse des langues, et qui en possédoit l'esprit. II. Deux volumes de *Lettres*, 1659 et 1665, in-4.° III. Les *Vies des Poëtes Grecs*, en françois, in-12, dont la meilleure édition est celle qu'en a donnée *Rolland*, à laquelle il a ajouté ses remarques. IV. Des *Poésies Grecques et Latines*, dignes des meilleurs siècles. Son *Poëme* d'*Adonis*, et ses *Fables* de *Lockman*, peuvent être comparés à ce que l'antiquité nous a laissé de plus excellent. Le latin de *le Fèvre* est pur, poli, délicat, mais pas tout-à-fait exempt de gallicismes : tant il est difficile d'écrire purement une langue morte ! V. Des morceaux de *Platon* et de *Plutarque*, qu'il a traduits et accompagnés de notes. Son françois n'a pas les graces de son latin : on voit un homme de collége, qui fait des efforts pour prendre le ton d'un homme du monde. Il veut mêler le sérieux de *Balzac* avec l'enjouement de *Voiture*, et les gâte tous les deux. Son savoir n'étoit pas ce qui le rendoit le plus estimable ; c'étoit sa probité, sa simplicité, et son attachement inviolable à ses amis. Dans le temps que *Pelisson* étoit prisonnier d'état, il eut le courage de lui dédier son

Lucrèce. Il lui devoit cet hommage de sa reconnoissance. *Pelisson* lui avoit fait passer pendant long-temps une pension de cent écus par les mains de *Ménage*, sans vouloir être connu ; mais lorsqu'il fut à la Bastille, la pension ayant cessée, *Ménage* apprit à *le Fèvre* le nom de son bienfaiteur. Outre madame *Dacier*, sa fille, il eut un fils, d'abord ministre en Hollande et en Angleterre. Il est connu par un petit Traité paradoxal, sous ce titre : *De futilitate Poetices*, 1697, in-12. Revenu en France cette même année, il embrassa la religion catholique à Paris.

VIII. FÈVRE, (Nicolas le) célèbre chimiste du dernier siècle, démonstrateur de chimie au jardin royal des plantes de Paris, fut appelé en Angleterre, pour diriger un laboratoire de chimie, que *Charles II* avoit formé à Saint-James, l'une de ses maisons royales. Ce prince l'accueillit avec distinction, On a de lui, une *Chimie théorique et pratique*, en 2 vol. in-8°, dont la 3e édition parut en 1664. Elle a été réimprimée en 1751, à Paris, chez *Noël Leloup*, en 5 vol. in-12, qui renferment beaucoup d'additions. On croit que l'auteur mourut peu de temps après la publication de son livre. Il est un des premiers où l'on ait établi des principes et rassemblé les découvertes faites sur la chimie. La précision avec laquelle il décrivit tous les procédés de cette science, et l'exactitude qu'il met dans le compte qu'il rend des expériences, le font encore rechercher. Il étoit grand admirateur de *Paracelse*, et il croyoit avoir trouvé, comme lui, un secret pour rendre la jeunesse et la vigueur aux animaux décrépits. Il avoit, dit-on, donné ce secret au célèbre *Boyle*, avec lequel il étoit fort lié ; mais ce savant ne le reçut, sans doute, que comme tant d'autres remèdes, débités par le charlatanisme ou par l'enthousiasme.

IX. FÈVRE, (Claude le) peintre, né à Fontainebleau en 1633, mort à Londres en 1675, à 42 ans, fit les premières études de son art dans les galeries et les salles de Fontainebleau. Il se mit ensuite sous la discipline de *le Sueur* et de *le Brun*. Ce dernier, ayant vu quelques *Portraits* de sa main, lui conseilla de s'appliquer à ce genre de peinture. *Le Fèvre* acquit, en effet, un talent supérieur pour saisir la ressemblance, et le caractère, en quelque sorte, de la personne qu'il représentoit. Sa touche est vraie et spirituelle, son coloris frais et piquant. Le roi et la reine voulurent être peints par cet excellent artiste, qui depuis fut très-employé à la cour. *Le Fèvre* passa en Angleterre, et fit dans ce royaume plusieurs tableaux, qui lui acquirent beaucoup de réputation et de richesses. Il a traité, avec succès, quelques sujets d'histoire. On a gravé d'après ce maître. Il a lui-même gravé plusieurs *Portraits* à l'eau-forte. *François de Troye* a été son élève.

X. FÈVRE, (Rolland le) autre peintre, natif d'Anjou, mort en Angleterre en 1677, excella à faire des *charges*.

XI. FÈVRE, (Jacques le) docteur de Sorbonne, grand vicaire de Bourges, né à Coutances au milieu du 17e siècle, s'est fait un nom par d'excellens ouvrages qu'il a publiés pour la défense de

l'Église. Les principaux sont : I. *Entretiens d'Eudoxe et d'Eucharistes sur l'Arianisme et sur l'Histoire des Iconoclastes du P. Maimbourg, jésuite*, 1674, in-12 : cet ouvrage, solidement écrit, fit du bruit dans son temps. II. *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la Religion Prétendue-Réformée;* Paris, 1682, in-12. III. *Nouvelle Conférence avec un Ministre, touchant les causes de la séparation des Protestans*, 1605, in-12 : ce livre eut un grand succès. IV. *Instructions pour confirmer les nouveaux Convertis dans la foi de l'Eglise.* V. *L'Anti-Journal des assemblées de Sorbonne :* c'est un ouvrage plein d'esprit et d'une fine critique, etc. Ce savant ecclésiastique mourut à Paris, l'an 1716.

XII. FÊVRE, (Jacques le) Jésuite, né à Glajon, village du Hainaut, mort à Valenciennes le 29 avril 1755, fut président du séminaire archiépiscopal de Cambrai, établi à Benvrage, près de Valenciennes. Il forma ses élèves au savoir et à la piété. Ce Jésuite est connu des théologiens par deux ouvrages, où il combat les incrédules avec succès. Le 1er est son *Traité de la véritable Religion, contre les Athées et les Déistes, etc.*, Paris, 1744 in-12 : et le 2e est intitulé : *BAYLE en petit, ou Anatomie des Ouvrages de ce Philosophe;* Paris 1747, in-12. C'est une des meilleures réfutations de ce fameux sceptique, et elle peut être lue avec fruit.

XIII. FÊVRE, (André le) avocat, né à Troyes en 1717, étoit parent de *le Fèvre*, neveu du célèbre *Houdard de la Mothe.* Son oncle ayant perdu la vue, appela ce dernier auprès de lui, et il fut son lecteur et son secrétaire. Il s'acquitta de ces deux emplois avec une assiduité et un zèle, qui lui méritèrent les éloges de toutes les ames honnêtes. Les liaisons de parenté et d'amitié qu'*André le Fèvre* avoit avec cet homme estimable, lui procurèrent, à Paris, des amis et des protecteurs. Il fit des vers; mais ce talent qui n'étoit en lui que médiocre, ne menant point à la fortune, il se chargea de plusieurs éducations. Il avoit tout ce qu'il falloit pour faire de bons élèves. « Sérieux, froid, compassé dès l'enfance, dit *Grosley*, il étoit pétri de tous les principes de droiture, de probité, d'intégrité, de vertu, que l'on admire chez les anciens philosophes : principes héréditaires, et fortifiés par la lecture et la méditation. En un mot, il étoit tel qu'il s'est peint lui-même, à son insu, dans l'article *Gouverneur* qu'il a fourni à l'*Encyclopédie.* » Il mourut à Paris le 25 février 1768, à 51 ans, après avoir passé ses dernières années dans des infirmités continuelles. Nous avons de lui les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Troyes*, 1744, in-8°; réimprimés en 1756 et en 1763, en deux parties, in-12. Cet ouvrage, auquel le savant et ingénieux *Grosley* a eu part, est dans le goût des *Mathanasiana.* Il y a des choses très-agréables, et des recherches curieuses.

XIV. FÈVRE, (Philippe le) né à Rouen en 1705, remplit une charge de président au bureau des finances de sa patrie, et a publié divers opuscules, écrits avec pureté : ce sont des lettres, des songes, des contes. Son *Histoire abrégée de l'Empereur AUGUSTE*, se lit avec intérêt. L'au-

teur est mort à Chambéri dans ces derniers temps.

I. FEVRET, (Charles) né à Semur en 1583, fut avocat au parlement de Dijon, dès l'âge de 19 ans, et mourut dans cette ville le 12 août 1661, à 78 ans. On a de lui un *Traité de l'Abus*, composé à la prière de *Louis II*, prince de Condé, et dont la meilleure édition est de Lyon, 1736, en 2 vol. in-fol., avec des notes du célèbre *Gibert*, et de *Brunet*, avocat. *Fevret* approfondit cette matière; et son ouvrage, nécessaire aux canonistes, est le fruit des plus longues recherches. (*Voy.* HAUTESERRE). On a encore de lui, l'*Histoire de la Sédition arrivée à Dijon en* 1630, in-8°; et d'autres ouvrages en prose et en vers latins. Il avoit pris pour devise : *Conscientia virtuti satis amplum theatrum est.*

II. FEVRET DE FONTETTE, (Charles-Marie) arrière-petit-fils du précédent, né à Dijon en 1710, fut reçu conseiller au parlement de cette ville en 1736. Quatre années employées à la discussion d'un procès-criminel, qui intéressoit la sureté publique de la Bourgogne, lui méritèrent de la cour, en 1751, une pension de 1200 livres; et il en obtint une seconde, de même somme, en 1770. Il s'étoit attaché, pendant une longue suite d'années, à rassembler une nombreuse collection d'ouvrages et de morceaux, tant imprimés que manuscrits, sur l'Histoire de France. Son dessein étoit de donner au public une nouvelle édition de la *Bibliothèque Historique de la France*, du P. *Lelong*. C'est par les augmentations considérables qu'ont produites ses recherches et ses travaux, que cet ouvrage, qui ne formoit qu'un seul vol. in-fol. en 1719, est devenu un répertoire immense en 4 vol. in-folio, non compris les Tables qui en composent un 5e. Ce magistrat, aussi recommandable par ses qualités sociales, que par ses lumières dans la jurisprudence, son zèle pour sa patrie, et son amour pour les lettres, est mort directeur de l'académie de Dijon le 16 février 1772, à 62 ans. Il avoit été reçu l'année précédente, membre de l'académie des Belles-lettres de Paris. M. *de Barbeau des Bruyères*, auquel il avoit remis son manuscrit dès 1764, a présidé à l'édition de l'ouvrage, dont l'auteur ne vit que les deux premiers volumes.

I. FEYDEAU, (Matthieu) né à Paris en 1616, docteur de Sorbonne, théologal d'Alet, ensuite de Beauvais, mourut en exil à Annonai dans le Vivarais le 24 juillet 1694, à 78 ans. Son attachement au grand *Arnauld* lui avoit occasionné beaucoup de tribulations. On a de lui : I. Des *Méditations sur la Providence et la miséricorde de Dieu*, sous le nom du Sr *de* PRESSIGNI, in-12. II. Le *Catéchisme de la Grace*, 1659, in-12, qui fut imité par *Samuel Desmarêts;* et d'autres ouvrages.

II. FEYDEAU DE BROU, (Henri) évêque d'Amiens, de la même famille que le précédent, mort le 14 juin 1709, âgé de 53 ans, se signala par sa charité, par son zèle et ses lumières. On a de lui : I. Une *Lettre* latine à *Innocent XII*, contre le *Nodus prædestinationis* du cardinal *Sfondrate*. II. Une *Ordonnance pour la juridiction des Evêques et des Curés*, contre le P. *des Imbrieux*, jésuite. III. Une *Lettre* au sujet

de la *Lettre à un Curieux sur d'anciens Tombeaux découverts* en 1597.

III. FEYDEAU DE BROU, (Charles-Henri) né à Paris le 25 août 1754, d'un intendant de Rouen, se dévoua comme ses ancêtres, à la magistrature. Maître des requêtes en 1775, envoyé intendant dans le Berri à 22 ans; devenu intendant de Bourgogne en 1780, il s'y montra aussi intègre qu'éclairé, et mérita les regrets de cette province lorsqu'il fut appelé à l'intendance de Caen. Il ne resta pas long-temps dans cette ville. Étant entré au conseil d'état, au commencement de 1787, il y fut chargé de la partie des économats. Retiré dans une profonde retraite pendant la révolution, au milieu des livres et d'une famille dont il étoit aimé, heureux du bonheur des autres, sensible à l'amitié et à tous les sentimens tendres, plein de candeur et de probité, il a terminé sa carrière le 19 frimaire de l'an XI, à l'âge de 48 ans. Ce magistrat cultivoit avec succès les sciences exactes; il a dû laisser plusieurs manuscrits, et on a cité de lui une *Traduction* des œuvres d'*Euler* avec des notes et des observations, dont la publication pourroit être intéressante et utile.

FIACRE, (Saint) étant venu d'Irlande en France, *St. Faron*, évêque de Meaux, lui donna un lieu solitaire où il bâtit un hôpital, dans lequel il recevoit les passans et les étrangers. Il mourut vers l'an 670.

FIANCÉ, (Antoine) né à Fleuret près de Besançon, ayant perdu de bonne heure son père, fut envoyé à Paris par un oncle pour y étudier les belles-lettres, et ensuite à Montpellier y apprendre la médecine. Il vint exercer cet art à Carpentras, à Arles et enfin à Avignon. Cette dernière ville, affligée de la peste, eut recours aux lumières de *Fiancé* qui, atteint lui-même de la contagion, mourut victime de son zèle, le 23 mars 1581, âgé de 29 ans. Il est auteur d'une satire contre les médecins de Carpentras, intitulé la *Platopodologie*. *La Monnoye* a pris cet ouvrage pour un traité de médecine sur les pieds larges et plats. *Chavigny* de Beaume, fit imprimer en 1582, à Paris, un petit livre intitulé : *Larmes et Soupirs* sur le trépas d'Antoine *Fiancé*. On y trouve cette épitaphe en son honneur :

Auferor ante diem : quòd si mihi longior ætas,
Æquassem Coüm, Pergameumque senem.

FICHARD, (Jean) jurisconsulte de Francfort sur le Mein, sa patrie, syndic de cette ville, y mourut en 1581, à 70 ans. Il savoit les langues et l'histoire du droit. On a de lui : I. *Onomasticon philosophico-medico-synonymum*, 1574, in-8.° II. *Concilium matrimoniale*, 1580, in-fol. III. *De cautelis*, 1577, in-fol. IV. *Vitæ Virorum qui eruditione claruerunt*, in-4.° V. *Vitæ Jurisconsultorum*, 1565, in-4°, etc.

FICHET, *Voyez* FISCHET et GAGUIN.

FICIN, (Marsile) chanoine de Florence sa patrie, savant dans les langues Grecque et Latine, naquit en 1433. Il professa la philosophie dans l'université de Florence. Il eut une foule de disciples; car, quoiqu'il adoptât les rêveries de l'astrologie judiciaire, manie qui lui étoit commune avec les philosophes de son temps, il avoit

d'ailleurs du mérite. Il dut à la libéralité des *Médicis*, des retraites agréables auprès de Florence. Il y passoit le plus long-temps qu'il pouvoit, avec des amis choisis, qui philosophoient et qui partageoient avec lui les charmes de la raison et de la solitude. *Ficin* avoit besoin de l'air de la campagne. Son tempérament étoit mélancolique, sa santé délicate, et il ne la conservoit que par des attentions presque superstitieuses : il changeoit jusqu'à six ou sept fois de calotte par heure. La nature étoit trop foible chez lui, pour qu'elle ne succombât point, malgré toutes les attentions de l'art. Il mourut en 1499, à 66 ans. Ses *Ouvrages* ont été recueillis à Basle en 1591, en 2 vol. in-fol. On y voit des *Traductions* assez peu fidelles d'auteurs Grecs, de *Platon*, de *Plotin*, dont il vouloit faire des Chrétiens; des *Ecrits* de physique, de métaphysique, de morale; des *Lettres* en 12 livres, imprimées séparément; Venise, 1495, in-fol. rares : ainsi que son édition de la *Philosophie Platonicienne*, imprimée à Florence, in-fol. 1482.

FIDDES, (Richard) écrivain poli et savant théologien Anglois, né à Hunmunby, dans le comté d'Yorck en 1671, fut curé de Halsham, et mourut à Putney en 1725. Il est auteur d'un *Corps de Théologie*, 1718, 1720, 2 vol. in-fol.; de la *Vie du Cardinal Wolsey*, in-fol.; d'une *Epître sur l'Iliade d'Homère*, adressée au docteur *Swift*; d'un *Traité de Morale*, in-8°; et d'autres ouvrages.

FIDÈLE-CASSANDRE, *Voyez* CASSANDRE, n° V.

FIDERI, empereur du Japon, étoit fils et successeur de *Taïko*, en 1598. *Ongoschio*, son tuteur, lui enleva sa couronne, après l'avoir obligé d'épouser sa fille. *Fideri* leva une puissante armée contre l'usurpateur; mais celui-ci, plus heureux, le réduisit à s'enfermer avec sa femme et les seigneurs de son parti, dans un palais, où il fit mettre le feu.

FIDIUS, *Voyez* DIUS FIDIUS.

FIELDING, (Henri) fils d'un lieutenant-général, vit le jour dans le comté de Sommerset, le 22 avril 1707. Il fut d'abord élevé dans la maison paternelle par un précepteur, dont il a peint si vivement et si agréablement le caractère sous le nom supposé du ministre *Trulliber*, dans son roman de *Joseph Andrews*. On l'envoya ensuite au collége d'Éton, où il vécut dans la plus grande intimité avec d'illustres condisciples, tels que mylord *Littleton*, Mrs *Fox* et *Pitt*. Né avec une imagination vive et même libertine, il s'abandonna, à l'âge de vingt ans, tellement à la débauche, qu'il altéra sa santé et sa médiocre fortune. Il partagea son temps entre *Bacchus* et *Apollon*, *Vénus* et *Minerve*. Ses dissipations n'altérèrent jamais son goût pour l'étude et sa passion pour la littérature. A 30 ans, il épousa Miss *Craddock*, beauté célèbre du comté de Salisbury. Sa dot fut bientôt consumée dans les plaisirs. *Fielding* voulut suivre le barreau, mais la goutte qui l'assaillit tout-à-coup, l'obligea d'abandonner cette carrière, à laquelle il étoit d'ailleurs peu propre. La composition de dix-huit *Comédies* ou farces, et de plusieurs *Romans*, et la place de Juge de paix dans le comté de Middlesex, furent ses ressources contre l'indigence. Une maladie de lan-

gueur, qui l'affligeoit depuis quelque temps, l'engagea d'aller, en 1753, en Portugal, pour y rétablir sa santé; mais ne s'y trouvant pas mieux, il vint mourir à Londres en 1754, dans la 48e année de son âge. Il s'étoit remarié, et il eut de sa seconde femme quatre enfans, très-bien élevés, graces aux bienfaits d'un ami généreux du père. *Fielding* étoit d'un tempérament robuste. Sa taille excédoit six pieds. Ses passions, ses desirs, sa sensibilité étoient extrêmes. Constant et ardent en amitié, il étoit véhément dans la haine; mais il sut en modérer les emportemens dans la société et dans ses écrits, avec tout le ménagement qu'exige la décence. Gai, franc, sociable, généreux, il prodiguoit son bien à ses amis, et donnoit la préférence à ceux que la fortune avoit maltraités. Les maux de sa famille étoient les siens, et il fut également bon époux et bon père. Il auroit encore mieux mérité ces titres, s'il n'avoit pas été trop souvent aussi imprudent que prodigue. Quand sa fortune fut devenue meilleure sur la fin de ses jours, au lieu de se livrer à une sage économie, il employa son revenu à entretenir une table aussi délicate qu'abondante. Dans un pays et dans un siècle irréligieux, les intérêts de la religion furent toujours sacrés pour lui. Il aima trop les plaisirs, mais il ne fut jamais vicieux par caractère. Son discernement fin et prompt lui faisoit démêler, à travers les replis les plus cachés du cœur humain, l'amour propre, la fausseté, la vanité, l'avarice, l'amitié intéressée, l'ingratitude et l'inertie de l'ame; il les combattoit avec les traits de la plaisanterie la plus amère et quelquefois la plus heureuse. La plupart de ses romans sont traduits en françois: *Tom-Jones*, en 4 vol., traduit par M. *de la Place*; *Amélie*, en 3 vol. par Mad. *Riccoboni*; les *Aventures d'Andrews*, par l'abbé *des Fontaines*, 2 vol.; *Roderic Randon*, 3 vol. in-12; *Mémoires du Chevalier de Kilpar*, 2 vol. in-12. Les *Comédies* de *Fielding* ne sont pas du premier mérite; elles offrent pourtant des scènes agréables, et quelques ridicules nouveaux, peints avec vérité, avec énergie et d'une manière originale. Quant à ses romans, on y trouve de belles situations, des sentimens touchans, d'excellens caractères, dont quelques-uns sont neufs; mais l'auteur prodigue trop les réflexions, les digressions, les portraits bas et les menus détails. On a corrigé une partie de ces défauts dans les traductions françoises, du moins dans celle d'*Amélie*. *Tom-Jones* a été réduit de six volumes à quatre. Ce roman, suivant M. *de la Harpe*, est le livre le mieux fait de l'Angleterre. « L'idée première sur laquelle tout l'ouvrage est bâti, est en morale un trait de génie. Des deux principaux acteurs qui occupent la scène, l'un paroît toujours avoir tort, l'autre toujours raison; et il se trouve à la fin que le premier est un honnête homme, et l'autre un fripon. Mais l'un, plein de la candeur et de l'étourderie de la jeunesse, commet toutes les fautes qui peuvent prévenir contre lui. L'autre, toujours maître de lui-même, se sert de ses vices avec tant d'adresse, qu'il sait en même temps noircir l'innocence et en imposer à la vertu. L'un n'a que des défauts, il les montre et donne des avantages sur lui; l'autre a des vices, il les cache et ne fait le

mal qu'avec sureté. Ce contraste est l'histoire de la société. Tous les personnages sont des originaux supérieurement tracés, que vous retrouverez tous les jours dans le monde, et que l'auteur peint, non par l'abondance des paroles, mais par la vérité des actions. » Le fil de l'intrigue principale passe à travers les événemens épisodiques, sans que jamais on le perde de vue ; et le dénouement est aussi bien suspendu que bien amené. *Fielding* donna pendant quelques mois, une espèce de *Journal de morale*, qui avoit les imperfections de ses romans, et n'en avoit pas les beautés. C'étoit un tas d'observations faites à la hâte, et pour ainsi dire dans les rues, cousues à des lieux communs, satiriques et moraux. Le recueil de ses Ouvrages a été imprimé à Londres, 1762, en 8 vol. in-8.°

FIENNES, (Robert de) vieux guerrier, qui fut honoré de l'épée de connétable en 1356; mais le roi *Charles V*, voulant gratifier *du Guesclin* de cette charge, *de Fiennes* donna sa démission en 1370. Sa famille a subsisté jusques vers l'an 1750, dans une branche collatérale. Le connétable n'eut point d'enfans.

FIENUS, (Thomas) d'Anvers, né en 1566, fut médecin du duc de Bavière, puis professeur en médecine à Louvain, où il mourut en 1631, à 64 ans. On a de lui : I. *De viribus imaginationis*, in-8.° II. *De formatione et de animatione fœtûs*, in-8.° III. *Apologia pro libro præced.*, in-8°, 1629. IV. *De cauteriis*, in-8.° V. *Libri Chirurgici*, 1649, in-4°; et d'autres livres, bien reçus dans leur temps. — Son père, *Jean Fienus*, médecin à Anvers, mort à Dordrecht en 1585, donna un traité *De flatibus humanum corpus molestantibus*, 1582, in-8°; curieux.

FIESQUE, (Jean-Louis de) comte de *Lavagne*, d'une des plus grandes familles de Gênes, naquit avec des qualités qui auroient pu lui procurer une vie heureuse. La grace et la noblesse brilloient dans sa personne. Magnifique jusqu'à la profusion, sa générosité prévenoit le desir de ses amis et surpassoit l'attente des étrangers. A une adresse insinuante, il joignoit des manières aimables et une affabilité sans affectation. Mais, sous les dehors de la douceur, il cachoit une ambition inquiète et insatiable, et un esprit ennemi de toute subordination. La haute fortune d'*André Doria* excitoit sa jalousie ; il se ligua d'abord avec les François qui vouloient recouvrer Gênes. Un des conjurés lui ayant fait comprendre que c'étoit l'entreprise d'une ame lâche, d'aimer mieux assurer sa patrie à des étrangers, que de la conquérir pour lui-même, il travailla à s'en rendre maître. *Fiesque* dit à sa femme *Éléonore Cibo* : *Madame, ou vous ne me reverrez jamais, ou vous verrez dans Gênes tout au-dessous de vous.* A l'entrée de la nuit du 1er janvier 1547, les conjurés commencèrent à exécuter leur projet. Ils s'étoient déjà rendus maîtres de la Darsène, lieu où sont les galères, lorsque la planche, sur laquelle le comte passoit pour entrer dans une galère, s'étant renversée, il tomba dans la mer et se noya, à l'âge de vingt-deux ans. La mort du chef ralentit l'ardeur des conjurés, et la république fut sau-

vée. On punit le crime de *Fiesque* sur sa famille ; elle fut bannie de Gênes jusqu'à la cinquième génération, et son palais fut rasé. Le cardinal *de Retz* a donné l'*Histoire* de cette conjuration, in-8°, 1665. Cet ouvrage n'est qu'une espèce d'abrégé de l'*Histoire* de la même conspiration publiée en italien par *Mascardi*, et traduite en françois par *Fontenay-Sainte-Geneviève*, 1639, in-8.° — *Voyez*. I. DORIA, *à la fin*.

FIEUBET, (Gaspard de) seigneur de Ligny, conseiller au parlement de Toulouse sa patrie, ensuite chancelier de la reine *Marie-Thérèse d'Autriche*, et conseiller d'état, mourut aux Camaldules de Grosbois en 1694, à 67 ans, sans laisser d'enfans. Il a laissé quelques petites *Pièces* de poésie, répandues dans divers recueils. On les lit avec plaisir, pour la délicatesse, la légèreté et le naturel qui y régnent. L'Épitaphe de *Saint-Pavin* est de ce nombre. *Voy*. à l'article SAINT-PAVIN. Sa Fable, sur-tout, intitulée *Ulysse et les Syrènes*, est très-estimée.

FIEUX, (Jacques de) docteur de la maison de Navarre, se fit connoître par son talent pour la prédication, qui lui mérita l'évêché de Toul en 1676. Il y publia, l'année suivante, des *Statuts Synodaux*, qui, depuis, ont servi de règle à ce diocèse. Il fit de fréquentes visites pastorales, et toujours avec grand fruit. Son zèle, sa douceur, son éloquence, lui gagnèrent tous les cœurs. Ce digne pasteur fut reçu par-tout comme il méritoit, avec des témoignages unanimes d'estime et de confiance, sur-tout dans la Vosge, où l'on n'avoit point vu d'évêque de mémoire d'homme. Il avoit une sagacité singulière pour la décision des cas de conscience ; et il publia, en 1679, un *Ecrit* sur l'usure, qui fut très-utile dans son diocèse, où ce vice avoit jeté de profondes racines. Il mourut à Paris dans les sentimens de la plus tendre piété.

FIGULUS, *Voyez* NIGIDIUS.

FILANGIERI, (Gaetano) publiciste renommé, naquit à Naples en 1752, et abandonna de bonne heure la profession des armes pour se livrer à l'étude de la philosophie et de la législation. En 1787, il fut appelé au conseil suprême des finances ; mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur, étant mort le 25 juillet 1788, à l'âge de 36 ans. Il avoit déjà publié : I. De l'*Education publique et privée*. Il en étendit ensuite les idées dans son grand *Traité* sur la législation. II. *Morale des Princes*, fondée sur la nature et l'ordre social. III. *Science de la législation*. Ce traité savant et judicieux est divisé en sept livres. Dans le premier, l'auteur expose les règles générales sur la science législative ; dans le second, il développe les principes des lois civiles et économiques ; dans le troisième, ceux des lois criminelles. Le quatrième a pour objet l'éducation ; le cinquième, le culte et la religion ; le sixième, les lois sur la propriété ; le septième, celles qui concernent la puissance paternelle, véritable source du bon ordre des familles, de la morale publique et de la tranquillité des empires. Cet ouvrage parut en Italie en 1780 ; et cinq éditions en avoient été faites lorsqu'il fut traduit en fran-

çois par M. *Gallois ;* Paris, 1786, 7 vol. in-8.° Cette traduction noble et élégante a obtenu un grand succès.

FILARETE, (Antoine) architecte et sculpteur Florentin au 15e siècle, fit par ordre d'*Eugène IV*, la porte de bronze de Saint-Pierre de Rome. Il donna aussi le plan de la cathédrale de Bergame, et du bel hôpital de Milan.

FILASTRE, (Guillaume) évêque de Tournai dans le 16e siècle, dont nous avons une espèce de *Chronique*, que les curieux de tout ce qui concerne l'Histoire de France, recherchent encore, quoique surannée. Elle fut imprimée l'an 1517, en 2 vol. in-folio. On a encore de lui, *La Toison d'Or ;* Paris 1530, 2 vol. in-folio.

FILEPIQUE, *Voyez* PHILIPPIQUE.

FILÈRE, (Joseph) de Lyon, quitta la profession d'avocat pour entrer chez les Jésuites. Il publia, en 1636, un ouvrage intitulé : *Miroir pour voir Dieu dans toutes les créatures.*

FILESAC, (Jean) docteur de Sorbonne et curé de St-Jean-en-Grève, mourut à Paris sa patrie, doyen de la faculté de théologie, le 27 mai 1638, à 52 ans. Il a composé plusieurs ouvrages sur des matières ecclésiastiques et profanes, remplis d'une érudition assommante. Ce n'est qu'un amas de passages, qu'il joint les uns aux autres par quelques réflexions, sans beaucoup d'ordre ni de méthode. Il passe du sacré au profane, fait de longues digressions écrites très-durement, et lasse son lecteur en l'instruisant. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de l'autorité des Evêques ;* Paris 1606, in-8.° II. Un autre *du Carême.* III. *De l'origine des Paroisses.* IV. Des *Traités* de la *Confession auriculaire*, de l'*Idolâtrie*, et de l'*Origine des anciens Statuts de la Faculté Paris.* Ils sont réunis sous le titre d'*Opera pleraque;* Paris 1621, in-8°, et sont recherchés.

FILICAÏA, (Vincent de) poëte Italien, sénateur de Florence sa patrie, né en 1642, et mort le 27 septembre 1707, à 65 ans, fut membre de l'académie de la *Crusca* et de celle des Arcades. Ses *Poésies*, publiées en 1707, in-folio, par son fils, réimprimées à Venise 1747, trois volumes in-12, sont délicates, et respirent le ton d'un homme qui vit dans le grand monde. Il n'étoit pas riche : *Christine*, reine de Suède, sachant qu'il avoit de la peine à faire subsister sa famille, lui fit du bien ; et sa générosité fut d'autant plus louable, qu'elle voulut qu'on l'ignorât entièrement. *Voy.* l'éloge de ce poëte dans les *Vies des Arcadi* de *Crescimbeni.*

FILLASSIER, (Martin) prêtre Parisien, mort le 13 juillet 1733, à 56 ans, fut curé de campagne, et ensuite chapelain des Dames de *Miramion.* Il est auteur d'un ouvrage plein d'onction, intitulé : *Sentimens chrétiens propres aux personnes infirmes*, in-12.

I. FILLEAU DE LA CHAISE, *Voyez* I. CHAISE (Jean de la).

II. FILLEAU, (Jean) professeur en droit et avocat du roi à Poitiers, mort dans un âge avancé, en 1682, est principa-

lement connu par la *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle doctrine des Jansénistes*, in-8.° C'est une Relation connue sous le nom de *la Fable de Bourgfontaine*. *Filleau* raconte sérieusement que six personnes, qu'il n'ose désigner que par les lettres initiales de leurs noms, s'étoient assemblées, en 1621, pour délibérer sur les moyens de renverser la religion, et d'élever le Déisme sur ses ruines. Les Jésuites n'ont pas laissé de faire imprimer, en 1756, *La Réalité du projet de Bourgfontaine*, deux volumes in-12. Leurs adversaires leur répondirent par *La Vérité et l'Innocence victorieuses de la Calomnie*, ou *Huit Lettres sur le projet de Bourgfontaine*, 1758, en 2 vol. in-12. *La Réalité* avoit été condamnée au feu par arrêt du parlement de Paris du 21 avril 1758, comme contenant des impostures réfutées depuis longtemps. On a encore de *Filleau* : I. Les *Arrêts notables du Parlement de Paris*, 1631, 2 volumes in-folio. II. *Les Preuves historiques de la Vie de Ste. Radegonde*. III. *Traité de l'Université de Poitiers*.

FILLEUL, (Nicolas) né à Rouen au milieu du 16e siècle, est auteur de deux tragédies, *Achille* et *Lucrèce*, et d'une pastorale en cinq actes, intitulée *Les Ombres*. La première pièce fut jouée au collége d'Harcourt en 1563, et imprimée à Paris chez *Ricard*, l'année suivante.

FINÉ, (Oronce) né à Briançon en Dauphiné l'an 1494, d'un médecin, fut choisi par *François I* pour professer les mathématiques au collége royal. S'étant opposé, avec quelques autres de ses confrères de l'université, au *Concordat*, il fut mis en prison en 1518, et y étoit encore en 1524 : mais il obtint enfin son élargissement. Il avoit beaucoup de génie pour la mécanique : il fit une horloge d'une singulière invention. On a de lui plusieurs *Ouvrages* de *Géométrie*, d'*Optique*, de *Géographie* et d'*Astrologie*, réunis en 3 volumes in-folio, 1533, — 42 et — 56. *Voy* V. CLAUDE. Il étoit fort attaché à l'astrologie, et plus qu'un géomètre n'auroit dû l'être ; mais, on l'a déjà dit, la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. *Finé* mourut très-pauvre, le 6 octobre 1555, à 61 ans, de douleur de n'avoir pas obtenu les récompenses que la cour lui avoit promises. Il laissa sa femme chargée de 6 enfans. Le souvenir du mérite du père fit pour eux, ce que son mérite même n'avoit pu faire : ils trouvèrent divers *Mécènes* qui leur procurèrent des places. Les beaux esprits chargèrent le tombeau de *Fi*[illegible] vers et d'épitaphes. Il avoit pris pour devise : *VIRESCIT VULNERE VIRTUS* ; apparemment pour faire allusion à sa prison et aux persécutions de ses envieux. *Voyez* BRIANVILLE.

FINIGUERRA, *Voyez* MASO.

FINUS, (Adrien) né à Ferrare, employa quatorze ans à composer un ouvrage contre les Juifs, qu'il intitula, *Flagellum*, et qui parut in-4.° Il est mort à la fin du 17e siècle. — Son fils, *Daniel FINUS*, est aussi auteur de quelques Opuscules italiens.

FIORAVENTI, (Ridolpho) *Voy*. ALBERTI, n.° V.

FIORI, (Mario di) peintre, *Voy*. MARIO-NUZZI.

FIOURELLI, (Tiberio) acteur de l'ancienne troupe Italienne, connu sous le nom du *Vieux Scaramouche*, mourut le 8 décembre 1694, à 88 ans. Il n'avoit quitté le théâtre que cinq ans avant sa mort; et il avoit encore tant d'agilité, qu'il donnoit un soufflet avec le pied. *Louis XIV* s'amusoit beaucoup de ses grimaces : un jour que le dauphin, encore enfant, poussoit des cris qu'on ne pouvoit appaiser, *Scaramouche* le prit entre ses bras, et lui fit des mines si plaisantes, qu'il le fit rire, et l'appaisa. *Angelo Constantin*, l'un de ses camarades, a écrit sa *Vie*. C'est un petit in-12, qui est parmi les livres de la bibliothèque bleue. Il le représente d'un naturel avare, méfiant et emporté, et raconte de lui divers tours d'escroc. Son principal talent étoit d'imiter les gestes et la démarche des personnages, et de faire des grimaces singulières et risibles.

FIRENZUOLA, (Ange) poëte Florentin, et religieux de la Congrégation de Vallombreuse, avoit auparavant exercé la fonction d'avocat à Rome, sous le nom de *Nannini*, qui étoit celui de sa famille. Il fut connu et estimé du pape *Clément VII*, qui prenoit plaisir à la lecture de ses ouvrages. Il mourut à Rome peu après 1545. Il a beaucoup écrit en vers et en prose. L'édition de ses Œuvres dans ce dernier genre, à Florence, 1548, in-8°, et celle de ses *Poésies*, 1549, in-8°, sont recherchées. Sa traduction de l'*Ane d'Or*, Venise 1567, in-8°, est rare. On trouve quelques *Capitoli* de lui, avec ceux du *Berni*. Il a aussi fait quelques comédies : *I Lucidi*; Firenze 1549, in-8.° *La Trinuzia*, 1551, in-8.° Son *Discours des Animaux* a été traduit en françois; Lyon 1556, in-16, et par *la Rivey*, 1579, in-16. Son *Discours de la beauté des Dames* l'a été par *J. Palet*, Paris 1578, in-8.°

FIRMICUS MATERNUS, (*Julius*) fit paroître, sous les enfans de *Constantin*, un excellent traité *De la fausseté des Religions profanes*. L'auteur, en montrant la vanité de l'idolâtrie, établit divers points de la religion Chrétienne. On a publié cet ouvrage avec le *Minutius Felix* de Leyde, en 1672, in-8°; et en 1609, avec les notes de *Jean Wouver*. On lui attribue encore *sept Livres d'Astronomie*, imprimés par *Alde Manuce*, en 1499, in-fol.; mais cette dernière production paroît être d'un autre *Julius* FIRMICUS, qui vivoit dans le même temps. Elle est pleine de rêveries.

FIRMILIEN, évêque de Césarée en Cappadoce, ami d'*Origène*, prit parti pour *St. Cyprien*, dans la dispute sur la rebaptisation de ceux qui avoient été baptisés par les hérétiques. Il écrivit sur cette question une *Lettre à St. Cyprien*, dans laquelle toutes les raisons qui pouvoient autoriser la pratique des Églises d'Afrique, sont exposées avec force. *Firmilien* présida, en 264, au premier concile d'Antioche, contre *Paul de Samosate*. Il étoit près de se rendre à un second synode, où cet hérétique opiniâtre devoit être anathématisé; mais il mourut en chemin l'an 269. Le Ménologe des Grecs fait mention de lui comme d'un Saint.

FIRMIN, nom de quatre Saints évêques; le premier,

évêque d'Amiens, martyrisé au 3e siècle ; le second, évêque de la même ville, au 4e siècle ; le troisième, évêque d'Uzès ; et le quatrième, de Mende.

FIRMIUS, (*Marcus*) homme puissant de Séleucie en Syrie, se fit proclamer empereur en Égypte, pour venger la reine *Zénobie*, dont il étoit ami. *Aurélien* marcha contre lui, le fit prisonnier ; et après lui avoir fait souffrir toutes sortes de tourmens, il le fit mourir en 273. C'étoit un homme d'une taille gigantesque et d'une force surprenante. On l'appeloit *le Cyclope*. On frappoit, dit-on, sur sa poitrine, comme sur une enclume, sans qu'il en ressentît aucune douleur. Le commerce immense qu'il faisoit avec les Sarrasins et les Indiens, lui avoit acquis une grande considération dans l'Orient.

FIRMUS, général des Maures en Afrique, frère de *Gildon*, se révolta contre *Valentinien I*, l'an 375 de Jésus-Christ. Après avoir commis de grands ravages, il fut contraint de s'étrangler lui-même, pour ne pas tomber vif entre les mains des Romains. *Voy.* ROGAT *et* GILDON.

I. FISCHER *ou* FISHER, (Jean) né au diocèse d'Yorck vers 1455, docteur et chancelier de l'université de Cambridge, enfin précepteur de *Henri VIII*, ne voulut pas reconnoître son élève pour chef de l'Église Anglicane, lorsque ce prince se sépara de Rome pour une maîtresse. Certains membres du clergé lui avoient proposé, quelque temps auparavant, de supprimer les petits monastères ; ce prélat s'opposa fortement à leur dessein. Il prévit très-bien que ce seroit montrer au roi un moyen pour parvenir à la suppression des abbayes les plus considérables. Il leur conta, à ce sujet, l'apologue de *la Coignée*, « qui demanda à une forêt une petite branche d'arbre pour se faire un manche ; dès qu'elle l'eut obtenue, elle s'en servit pour détruire la forêt même. » *Henri* le trouvant contraire à toutes ses idées, le fit mettre en prison ; et ayant appris que *Paul III* lui préparoit un chapeau de cardinal, il dit, en se moquant du pape : *Qu'il envoie son chapeau de Cardinal quand il voudra ; je ferai en sorte que, quand il arrivera, la tête pour laquelle il est destiné, ne subsiste plus.* En effet, *Henri* fit aussitôt faire le procès à ce vénérable vieillard, qui eut la tête tranchée le 21 juin 1535. Son âge de 80 ans, et les services qu'il avoit rendus à ce monarque, auroient dû lui épargner une mort si cruelle. *Fischer* avoit un grand sens et un jugement très-solide. Il fut un des meilleurs controversistes de son temps ; *Voyez* CHILLINGWORTH. Toutes ses Œuvres ont été publiées, en un vol. in-folio, à Wirtzbourg, en 1597.

II. FISCHER, *Voyez* PISCATOR.

III. FISCHER, (Marie) fille célèbre, l'une des Saintes du Quakérisme, fit une action si surprenante, qu'elle ne sera crue que par ceux qui connoissent de quoi le fanatisme est capable. Ayant conçu le dessein de prêcher les dogmes des Quakers jusques dans la cour du grand Seigneur, elle traverse seule l'Italie, et s'embarque pour Smyrne dans un vaisseau de sa nation. Le consul Anglois de cette ville n'eut

rien de plus pressé, que de renvoyer cette folle. On la fit reconduire à Venise. Désespérant de se rendre par mer à l'endroit de sa mission, elle s'y rend par terre. *Mahomet IV*, un des plus barbares empereurs qu'aient eus les Ottomans, auprès de qui elle se fraya un accès, fut tenté de la punir de sa hardiesse; mais ses gestes, son ton et ses expressions lui apprirent bientôt que ce n'étoit qu'une extravagante, qu'il falloit renvoyer dans son pays. Cet ordre fut exécuté. La missionnaire, de retour, fut reçue avec enthousiasme par ceux de sa secte, et mariée à un de leurs principaux prophètes. C'étoit *Guillaume Barlée*, homme savant, et qui vint, dit-on, en France prêcher le fanatisme aux Protestans en Languedoc.

IV. FISCHER, (Jean-Bernard) architecte, mort en 1724, construisit les plus beaux édifices de Vienne, aidé par son fils *Emmanuel*, mort en 1738, après avoir inventé des machines à feu, pour tirer l'eau des mines.

FISCHET, (Guillaume) docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris en 1467, appela, deux ans après, de concert avec *Jean de la Pierre* son ami, *Martin Crantz*, *Ulric Gering* et *Michel Friburger*, imprimeurs Allemands, lesquels mirent sous presse les premiers livres qui aient été imprimés en France. *Fischet* s'opposa au dessein de *Louis XI*, qui vouloit faire prendre les armes aux écoliers. Il alla à Rome avec le cardinal *Bessarion*, en 1470. Le pape *Sixte IV* le combla d'honneurs, et le fit son camérier. On a de *Fischet* une *Rhétorique* et des *Epîtres*, dont le style est au-dessus de son siècle; elles furent imprimées en Sorbonne, in-4°, l'an 1471.

FISEN, (Barthélemi) jésuite de Liége, né en 1591, mort le 26 juin 1649, publia des ouvrages remplis de recherches, mais quelquefois dénués d'une saine critique. I. *Origo prima festi Corporis Christi*; Liége, 1628, in-12. II. *Historia Leodiensis*; Liége, 1696, in-folio. III. *Flores Ecclesiæ Leodiensis*, Lille, 1647, in-folio. Ce dernier ouvrage renferme les Vies des Saints du diocèse de Liége.

FITADE, *Voyez* PHÉBADE.

FITE, (Jean de la) ministre de la religion prétendue-Réformée, natif de Béarn, d'une famille noble, sortit de France pour cause de religion. Après avoir achevé ses études en Hollande, il devint ministre de l'Église Françoise de Holtzappel, puis de celle de Hanau, où il mourut en 1737. Son ouvrage le plus connu est intitulé: *Eclaircissement sur la matière de la Grace, et sur les devoirs de l'Homme*, 2 vol. in-8.° — Il ne faut pas le confondre avec son aïeul *Jean* DE LA FITE, ministre de l'église de Pau, dont on a des *Sermons* et des *Traités de Controverse*.

I. FITZ-JAMES, (Jacques de) duc de BERWICK *ou* BARWICK, étoit fils naturel du duc d'Yorck, depuis roi d'Angleterre, sous le nom de *Jacques II*, et d'*Arabelle Churchill*, sœur du duc de *Marlborough*. Telle fut l'étoile de cette maison de *Churchill*, dit le président *de Montesquieu*, qu'il en sortit deux hommes, dont l'un, dans le

même temps, fut destiné à ébranler, l'autre à soutenir les deux grandes monarchies de l'Europe. Le duc de *Berwick* naquit en 1671, à Moulins, où sa mère le mit au monde en revenant des eaux de Bourbon. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se trouva en 1686 au siége de Bude, où il fut blessé, et à la bataille que le duc de Lorraine gagna sur les Turcs, à Mohatz, en 1687. Le jeune *Berwick* signala sa valeur dans cette journée. *Jacques II* ayant été chassé de son trône par son gendre, en 1688, *Berwick* le suivit en France, lieu de son asile. Il repassa ensuite en Angleterre, pour commander en Irlande, pendant l'absence de mylord *Tyrconel*, qui en étoit vice-roi. Il se distingua, l'an 1690, au siége de Londonderri, et à la bataille de la Boine, où il eut un cheval tué sous lui. *Berwick* ne montra pas moins de bravoure dans le cours de cette guerre, et pendant les premières campagnes de la suivante. *Louis XIV* lui donna, en 1703, le commandement général des troupes qu'il envoya à *Philippe V*. La cour d'Espagne, dit *Montesquieu*, étoit infectée par l'intrigue. Le gouvernement alloit très-mal, parce que tout le monde vouloit gouverner. Tout dégénéroit en tracasserie; et l'un des principaux articles de sa mission étoit de les éclaircir. Tous les partis vouloient le gagner; il n'entra dans aucun, et ne regardant les intérêts particuliers que comme des intérêts particuliers, il ne pensa qu'à la monarchie. En une seule campagne, il se rendit maître d'une foule de places et de forteresses. Rappelé en France, il se mit à la tête des troupes destinées contre les fanatiques des Cevennes. Après avoir réduit ces rebelles, il alla mettre le siége devant Nice, s'en rendit maître le 14 novembre 1705, et soumit tout le comté. Cette campagne lui mérita le bâton de maréchal de France: dignité à laquelle il fut élevé le 15 février 1706. Le roi l'ayant nommé, la même année, pour commander les troupes en Espagne, il arrêta les progrès des ennemis victorieux. Les Portugais avoient pénétré jusqu'à Madrid. Le maréchal, par sa sagesse, sans livrer une seule bataille, fit vider la Castille aux ennemis, et renvoya leur armée dans le royaume de Valence et d'Aragon. Il les y conduisit de poste en poste, comme un pasteur conduit des troupeaux. Cette campagne, déjà si glorieuse par la capacité qu'il y montra, en prépara une seconde non moins remarquable. Il gagna, le 25 avril 1707, la bataille importante d'Almanza sur *Gallowai*, lui tua cinq mille hommes, fit neuf mille prisonniers, prit cent vingt drapeaux et toute l'artillerie. Cette journée assura le trône à *Philippe V*. Ce prince récompensa le vainqueur comme le méritoient de si grands services: il le créa duc de Leiria et de Xerica au royaume de Valence, et le fit chevalier de la Toison d'Or: il attacha à son duché une grandesse de la première classe, que le maréchal céda à son fils du premier lit, qu'il avoit eu de son mariage avec l'héritière de la maison de *Veraguas* en Portugal. *Berwick* soutint la gloire qu'il s'étoit acquise à Almanza, par la prise de Barcelone le 12 septembre 1714; il étoit alors généralissime des armées d'Es-

pagne. Cependant lorsque le régent déclara la guerre à *Philippe V*, *Berwick* accepta le commandement de l'armée, et fut blâmé par les gens délicats, d'avoir osé servir contre un roi, son bienfaiteur. La mort du roi de Pologne, *Auguste II*, ayant rallumé la guerre en 1733, entre l'empire et la France, le maréchal *de Berwick*, nommé général des troupes de France en Allemagne, alla mettre le siége devant Philisbourg. Un coup de canon termina sa glorieuse carrière le 12 juin, 1734, à 63 ans; c'est en apprenant ce genre de mort, que *Villars* s'écria : *cet homme-là a toujours été heureux.* La place ne fut prise que le 12 juillet suivant. La France perdit, dans le même temps, ses deux plus grands généraux, *Berwick* et *Villars ;* ils avoient tous les deux, dans un degré éminent, le talent de la guerre. C'est aux maîtres de l'art à décider par quel endroit ils se distinguoient l'un et l'autre. « Le talent particulier du maréchal de BERWICK, dit *Montesquieu*, étoit de faire une guerre défensive, de relever des choses désespérées, et de bien connoître toutes les ressources qu'on peut avoir dans les malheurs. Il falloit bien, ajoute le même écrivain, qu'il sentît ses forces à cet égard : *Je lui ai souvent entendu dire, que la chose qu'il avoit toute sa vie la plus souhaitée, c'étoit d'avoir une bonne place à défendre.* Si de l'homme public nous passons à l'homme privé, nous trouverons encore à louer. Son air froid, un peu sec, et sévère, faisoit que quelquefois il auroit semblé un peu déplacé dans notre nation, si les grandes ames et le mérite personnel avoient un pays. Il ne savoit jamais dire de ces choses qu'on appelle *de jolies choses*. Il étoit, sur-tout, exempt de ces fautes sans nombre que commettent continuellement ceux qui s'aiment trop eux-mêmes. S'il n'avoit pas trop bonne opinion de lui, il n'avoit pas non plus de méfiance : il se regardoit et se connoissoit avec le même bon sens qu'il voyoit toutes les autres choses. Il aimoit ses amis. Sa manière étoit de rendre des services sans vouloir en rien dire ; c'étoit une main invisible qui vous servoit. Il avoit un grand fonds de religion. Jamais homme n'a mieux suivi les lois de l'évangile qui coûtent le plus aux gens du monde. Enfin, jamais homme n'a tant pratiqué la religion et n'en a si peu parlé. Il ne disoit jamais de mal de personne; aussi ne louoit-il jamais les gens qu'il ne croyoit pas dignes d'être loués. Il haïssoit ces disputes qui, sous prétexte de la gloire de Dieu, ne sont que des disputes personnelles. Les malheurs du roi, son père, lui avoient appris qu'on s'expose à faire de grandes fautes, lorsqu'on a trop de crédulité pour les gens même dont le caractère est le plus respectable. Personne n'a donné un plus grand exemple du mépris qu'on doit faire de l'argent. Il avoit une modestie dans ses dépenses qui auroit dû le rendre très à son aise ; car il ne dépensoit en aucune chose frivole. Cependant il étoit toujours arriéré, parce que, malgré sa frugalité naturelle, il dépensoit beaucoup dans ses commandemens. Toutes les familles Angloises ou Irlandoises, pauvres, qui avoient relation avec quelqu'un de sa maison, avoient une espèce de droit de s'introduire chez lui ;

et il est singulier que cet homme, qui savoit mettre un si grand ordre dans son armée, qui avoit tant de justesse dans ses projets, perdit tout cela quand il s'agissoit de ses intérêts particuliers. Il n'étoit point du nombre de ceux qui, tantôt se plaignent des auteurs d'une disgrace, tantôt cherchent à les flatter. Il alloit à celui dont il avoit sujet de se plaindre, lui disoit les sentimens de son cœur; après quoi il ne disoit rien.... Jamais rien n'a mieux représenté l'état où se trouva la France à la mort de *Turenne*, que la consternation produite par la nouvelle de la mort du maréchal *de Berwick*. Tous deux ils avoient laissé des desseins interrompus; tous les deux une armée en péril; tous les deux finirent d'une mort qui intéresse plus que les morts communes. Tous les deux avoient ce mérite modeste pour lequel on aime à s'attendrir, et que l'on aime à regretter. Il laissa une femme tendre, qui a passé le reste de sa vie dans les regrets, et des enfans qui, par leur vertu, font mieux que moi l'éloge de leur père. » (*Œuvres posthumes* de *Montesquieu*, page 228 et suivantes.) On a attribué à l'abbé *de Margon*, les *Mémoires* du maréchal *de Berwick*, en deux vol. in-12. Le ton de vérité et de religion qui y régne, les fit quelque temps présumer de ce dernier. On y a réuni un portrait de *Berwick* par milord *Bolyngbrocke*. Le maréchal *de Berwick* fut marié deux fois, et il laissa des enfans de l'un et de l'autre mariage.

II. FITZ-JAMES, (François duc de) fils du précédent, naquit à Saint-Germain en Laye le 9 janvier 1709, renonça aux dignités de son père, dont il avoit la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique. En 1727 il fut abbé de Saint-Victor, évêque de Soissons en 1739, et mourut le 19 juillet 1764, dans sa cinquante-cinquième année. Sa régularité, son *Instruction pastorale* contre le Père *Berruyer*, et son *Rituel*, dont les instructions sont imprimées en 2 et 3 vol. in-12, l'ont fait placer au rang des bons évêques de ce siècle. Il joignoit aux vertus épiscopales la bonté, l'affabilité et les qualités du cœur les plus recommandables. C'est ainsi, du moins, qu'en ont jugé ceux qui l'approchoient de près. Les Jésuites n'en ont pas toujours parlé de même; mais ces Pères l'ayant compromis dans une occasion importante, lorsque *Louis XV* fut malade à Metz, il régna depuis entr'eux et ce prélat une mésintelligence qui produisit quelquefois de l'animosité. On a publié ses *Œuvres posthumes*, 1769, 2 vol. in-12, avec sa vie à la tête de ce recueil; et un troisième volume sous le titre de *Supplément*, 1770, in-12. — Son frère *Charles* duc *de Fitz-James*, maréchal de France, mourut à Paris en mars 1787.

FITZ-MORITZ, (Jacques) génie turbulent et factieux, voulut en 1579 faire une révolution en Angleterre, pendant les orages qu'excitoient les Catholiques d'Irlande, sous le règne d'*Elizabeth*. S'étant mis dans la tête de détrôner la reine, à quelque prix que ce fût, il s'adressa d'abord à *Henri III*, roi de France, et aux *Guises*, pour avoir des troupes, et promit de leur soumettre l'Irlande et l'Angleterre.

Son projet ayant été rejeté à cette cour comme le rêve d'un cerveau exalté, il ne renonça pas pour cela à ses idées ambitieuses : il passa à Rome, où il trouva plus d'accueil. Deux prêtres (*Nicolas Sanderus* et *Alan*), l'un Anglois, l'autre Irlandois, l'introduisirent auprès du pape *Pie V*, qu'il séduisit par les promesses les plus brillantes. *Fitz-Moritz*, muni d'un étendard que le pape bénit lui-même, et de lettres de recommandation, passe en Espagne, et y obtient sept compagnies de Basques. Fort de ce secours, il se rend en Irlande, et aborde dans la presqu'isle de Kerrey. Là, il fit bénir, par des prêtres de sa suite, un emplacement, et y éleva un fort sous lequel il mit ses vaisseaux à couvert. Mais ils furent aussitôt attaqués par *Thomas Courtenay*, qui avoit son quartier près de cet endroit; il s'en rendit maître, et ferma, par ce moyen, le chemin de la mer à *Fitz-Moritz*. Les Espagnols furent fort consternés de cet échec : au lieu de ces troupes nombreuses que les prêtres Irlandois leur avoient promises, ils ne voyoient de tous côtés qu'une solitude affreuse et désespérante, et ils se repentirent bientôt de leur crédulité. Cependant *Fitz-Moritz*, pour les rassurer, leur faisoit espérer qu'ils recevroient dans peu du secours. Il tenta même de faire soulever les paysans de l'Ultonie et de la Connacie, deux provinces de l'Irlande; mais ce fut inutilement : les paysans tournèrent leurs armes contre le chef rebelle, tuèrent la plupart de ses gens, et lui-même reçut une balle dans la tête, qui le renversa sur la place. Son corps fut mis en pièces; et sa tête, plantée au bout d'une pique à la porte de la ville de Kilmalock, servit d'épouvantail à ceux qui seroient tentés de l'imiter. (*Article* communiqué, et tiré de l'*Histoire Ecclésiastique*, du P. *Fabre*, livre 175.)

FIZES, (Antoine) célèbre médecin de Montpellier, sa patrie, mourut dans cette ville, en août 1765, à 75 ans. La faculté de médecine le compte parmi les professeurs qui ont le plus servi à la faire fleurir. Il éclaira la pratique de son art par une théorie lumineuse. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom en Europe. Les principaux sont : I. *Opera Medica*, 1742, in-4.° II. *Leçons de Chimie de l'Université de Montpellier*, 1750, in-12. III. *Tractatus de Febribus*, 1749, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en françois, 1757, in-12. IV. *Tractatus de Physiologiâ*, 1750 in-12. V. Plusieurs *Dissertations* sur diverses matières de médecine, science que l'auteur possédoit à un degré supérieur. C'étoit l'*Hippocrate* de Montpellier. Il joignoit une grande simplicité de mœurs à des connoissances très-étendues et très-variées. *Voyez* sa Vie, par M. *Estève*, 1765, in-8.°

FLACCILLE, (*Ælia* FLACCILLA) fille d'*Antoine*, préfet des Gaules et ensuite consul Romain, naquit en Espagne, et fut mariée à *Théodose*, lorsqu'il n'étoit encore que particulier. Elle reçut le titre d'Auguste, quand elle monta avec lui sur le trône de Constantinople. Elle contribua beaucoup par son zèle, à la destruction de l'idolâtrie et à la propagation du Christianisme.

Elle avoit toutes les vertus que cette religion inspire : bienfaisante avec discernement, simple dans ses manières, et modeste avec un extérieur plein de dignité, elle portoit *Théodose* à l'indulgence, à la clémence et au soulagement de ses sujets. Ses incommodités l'ayant obligée d'aller prendre les eaux dans un village de la Thrace, elle y mourut en 388. Elle fut mère d'*Arcadius* et d'*Honorius*. L'église Grecque l'a élevée au rang des Bienheureux. *St. Grégoire* de Nysse prononça son oraison funèbre.

I. FLACCOURT, (F.... de) directeur général de la compagnie Françoise de l'Orient, avoit commandé en 1648, une expédition dans l'isle de Madagascar : expédition malheureuse, ainsi que toutes celles qui l'avoient précédée ; mais qui nous a procuré une *Histoire* très-détaillée *de cette Isle*, qu'il avoit bien étudiée pendant dix ans de séjour sur les lieux. Il la fit imprimer à Paris, en 1 vol. in-4°, avec des figures dessinées et gravées par lui-même ; et la dédia au surintendant *Foucquet*, qui avoit le principal intérêt dans la compagnie dès-lors formée pour les Indes Orientales.

II. FLACCOURT, *Voyez* BRET.

FLACCUS ILLYRICUS, *Voyez* FRANCOWITZ.

FLACÉ, (Réné) curé de l'église de la Couture dans un faubourg du Mans, né à Noyen sur la Sarte, à cinq lieues de cette ville, en 1530, vivoit encore en 1581. Il y a de lui, outre plusieurs pièces de théâtre, divers autres ouvrages en prose et en vers ; et sur-tout un *Poëme* latin *sur l'origine des Manceaux*, qu'on peut voir dans la *Cosmographie de Belleforêt*. *La Croix-du-Maine* dit qu'il étoit poëte, théologien, philosophe, historien ; qu'il savoit bien la musique, et qu'il prêchoit avec succès ; mais il faut observer que *la Croix* louoit un de ses compatriotes dans un temps où nous n'avions rien de bon.

FLACHAT, (Jean-Claude) né à Lyon d'une famille distinguée par ses services publics, devint membre de l'académie de sa patrie, et mérita cette distinction par un assez bon ouvrage, intitulé : *Observations* sur le commerce et les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, 1766, 2 vol. in-12. L'auteur mourut quelque temps après.

FLAD, (Guillaume) membre distingué de l'académie électorale de Manheim, est auteur de plusieurs écrits sur l'histoire et les antiquités de son pays. Il est mort à Heidelberg en 1781, âgé de 75 ans.

FLAMAND, (Le) *Voyez* QUESNOY.

FLAMÉEL, *Voyez* BARTIOLET.

FLAMEL, (Nicolas) natif de Pontoise, exerça la profession d'écrivain à Paris. Il étoit né sans biens : on le vit tout-à-coup riche pour un homme de son état. Il n'eut de richesses que pour les malheureux. Il soulagea la veuve et l'orphelin, fonda des hôpitaux, répara des églises. *Naudé* attribue sa fortune, (qui n'étoit pas aussi considérable qu'on l'a dit) à la connoissance qu'il avoit des affaires des Juifs.

l'art qu'il professoit, et s'acquit bientot lui-même une réputation méritée par ses travaux sur l'anatomie comparée. Nommé directeur adjoint de l'école de Paris, le gouvernement l'envoya en Angleterre et en Espagne pour s'y instruire de tous les détails sur la conduite des troupeaux et particulièrement sur l'amélioration des laines. Il publia sur cet objet un *Traité* complet en 1794, in-8.° *Flandrin* est encore auteur d'un grand nombre de *Mémoires* sur l'absorption des vaisseaux lymphatiques, sur l'étendue de la rétine, sur la nature du sarigue animal Américain, sur la possibilité d'améliorer la race des chevaux en France. L'institut national l'avoit admis au nombre de ses membres; il est mort à Paris d'une péripneumonie dans le courant de l'an quatre.

I. FLASSANS, (Taraudet de) poète Provençal, natif de Flassans, petit village de Provence dans le diocèse de Fréjus, obtint de *Foulques* de *Pontèves* une portion de cette terre pour un Poëme intitulé: *Enseignement pour éviter les trahisons de l'Amour*. Le Moine, dit *le Monge des Isles d'Or*, assure que cet ouvrage valoit beaucoup plus; mais qu'il fut inutile au vendeur et à l'acheteur, trompés l'un et l'autre par leurs maîtresses. *Taraudet* vivoit en 1354. La reine *Jeanne* se servit de lui pour faire des remontrances à l'empereur *Charles IV*, qui passoit en Provence, et il s'en acquitta très-bien.

II. FLASSANS, (Durand de Pontèves, seigneur de) gentilhomme Provençal du 16e siècle, entreprit de défendre la religion catholique, comme les disciples de *Mahomet* avoient prêché la sienne. L'an 1562, s'étant mis à la tête d'une troupe de jeunes emportés comme lui, il courut à Aix sur les Protestans, et immola ceux qui eurent le malheur de tomber sous sa main. Cette action lui fit donner le surnom de *Chevalier de la foi*: mais elle l'obligea aussi de s'enfuir, pour éviter la peine due à son fanatisme. Après avoir erré en différens lieux, il se retira aux isles Sainte-Marguerite, où il n'arriva pas sans danger.

FLAVIE, *Voyez* DOMITILLE *et* EUSÉBIE.

I. FLAVIEN, (Saint) patriarche d'Antioche, d'une naissance illustre et d'une vertu supérieure à sa naissance, fut placé sur le trône patriarcal, du vivant de *Paulin*. Cette élection, confirmée par le concile de Constantinople, en 382, fut l'origine d'un schisme, éteint sous le pape *Innocent I. Flavien* chassa de son diocèse les hérétiques Messaliens, qui l'avoient infecté de leurs erreurs. Il demanda grace à l'empereur *Théodose* pour son peuple, et l'obtint. Les habitans d'Antioche avoient renversé et outragé dans une sédition la statue de l'impératrice *Priscille*; *Flavien* parla pour eux avec l'éloquence que *Cicéron* déploya autrefois pour *Ligarius*. *S. Chrysostôme*, qu'il avoit ordonné prêtre, avoit, dit-on, composé sa harangue. Ce grand prélat mourut en 404, après avoir gouverné son église 23 ans.

II. FLAVIEN, (St.) succéda à *Proclus* dans le patriarcat de Constantinople, en 447. *Chrysaphius*, favori de l'empereur *Théodose le Jeune*, voulut le

faire chasser de son siége ; le saint prélat brava ses menaces. Il ne se montra pas moins ferme contre *Eutychès*, qui commença à semer ses erreurs vers le même temps. Il l'anathématisa dans un concile ; mais les partisans de l'hérésiarque condamnèrent *Flavien* et le déposèrent en 449, dans le fameux synode connu sous le nom de *Brigandage d'Ephèse : Dioscore*, évêque d'Alexandrie, accompagné d'une foule de soldats et de moines, présidoit à cette séditieuse assemblée. *Flavien* appela de cette condamnation ; mais *Dioscore* ne répondit à ses raisonnemens, que par des coups de pied et des coups de poing ; enfin ce furieux le maltraita si cruellement, que le saint en mourut trois ans après, en 449.

FLAVIGNI, (Valérien de) docteur de Sorbonne, chanoine de Rheims, et professeur en hébreu au collége royal, naquit dans le diocèse de Laon, et mourut à Paris en 1674, dans un âge assez avancé. C'étoit un homme plein de feu dans sa conduite et dans ses écrits. Il déféra à la faculté de théologie, une thèse soutenue chez les Jésuites du collége de Clermont, appelé depuis le collége de *Louis le Grand*. On prétendoit dans cette thèse, qui étoit bonne à soutenir dans le 13e siècle, que le système de *Copernic*, contraire à l'Écriture, et foudroyé par le Vatican, avoit été anathématisé par les inquisiteurs Italiens, qui condamnèrent *Galilée*, et que par conséquent on ne pouvoit le défendre en France. *Flavigni* voulut démontrer qu'une pareille assertion violoit les droits du royaume et du parlement, ce qui n'étoit pas trop clair : il l'étoit bien plus qu'elle violoit les droits de la saine philosophie. Ce docteur possédoit l'hébreu, la théologie, les belles-lettres ; mais il cherchoit trop à déprimer ceux qui en savoient autant et plus que lui. Il écrivoit d'ailleurs, plutôt avec l'impétuosité d'un jeune Hibernois, qui argumente sur les bancs, qu'avec la gravité d'un vieux théologien. On a de lui la *Défense d'une Thèse* qu'il avoit signée en qualité de grand maître d'études. Il y étoit dit, que l'*Episcopat n'est pas un Sacrement distinct de la Prêtrise*. Cette Apologie a été imprimée à Tournai, en 1668, in-4.° Il avoit travaillé à la *Polyglotte* de *le Jay*.

FLAVITAS ou FRAVITA, patriarche de Constantinople après *Acace*, en 489, employa la ruse pour se faire élire. L'empereur *Zénon* avoit fait mettre sur l'autel de la grande église de Constantinople, un papier blanc et cacheté, comptant que Dieu feroit écrire par un ange le nom du prêtre qu'il destinoit à la chaire patriarcale ; *Flavitas* corrompit l'eunuque qui avoit la garde de l'église, et écrivit son nom sur le papier. Quelques historiens, entr'autres M. de *V*... ont révoqué en doute ce trait d'imposture. On peut voir ce qu'en dit *Tillemont* dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique*, où ce fait est amplement discuté. Cette supercherie le fit patriarche. C'étoit le plus fourbe et le plus artificieux des hommes. Dans le temps même qu'il juroit aux hérétiques qu'il ne vouloit avoir aucune communication avec le pontife de Rome, il écrivoit sourdement au pape

Félix. Sa mort, arrivée en 490, lui épargna un châtiment exemplaire.

FLAVIUS-CLEMENS, *Voy.* Domitia, *à la fin.*

FLAVIUS JOSÈPHE, *Voyez* VI Joseph.

FLAUST, (Jean-Baptiste) célèbre avocat au parlement de Rouen, mort à sa terre de Saint-Sever près Vire, le 21 mai 1783, âgé de 72 ans, se consacra dès sa jeunesse au barreau. Vire sa patrie fut témoin de ses premiers essais. Appelé à Rouen, il ne tarda pas à se faire estimer des avocats les plus renommés de ce temps-là; bientôt il devint leur émule. Ayant pris part à la révolution arrivée dans le collége des avocats du parlement de Rouen en 1745, il cessa de fréquenter les audiences de ce tribunal; mais il continua de plaider à la cour des Aides, dont les avocats le nommèrent leur syndic perpétuel. Aucune des connoissances essentielles à un jurisconsulte, ne lui étoit étrangère. Il eut la confiance des magistrats et du public, jusqu'au dernier moment de sa vie. Nous avons de lui un ouvrage sur la coutume de Normandie, en 2 vol. in-fol., intitulé : *Explication de la Jurisprudence et de la coutume de Normandie, dans un ordre simple et facile.* Cet ouvrage est le fruit de 50 années de travail. On auroit desiré que l'auteur eût retranché quelques longueurs, et eût joint une Table des matières.

FLECHELLE, *Voy.* II. Guerin.

FLÈCHEUX, (N**) mort à Paris le 4 novembre 1793, à l'âge de 55 ans, est auteur d'un planétaire ou *planisphère*, propre à mettre sous les yeux de la jeunesse le mouvement des astres. Il a publié en outre l'*Oxocosme*, ou démonstrateur du mouvement annuel tropique et diurne de la terre autour du soleil, 1784, in-8°.

FLECHIER, (Esprit) né le 1er juin 1632 à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, fut élevé dans le sein des lettres et de la vertu, auprès du P. *Hercule Audiffret*, son oncle, général des Pères de la Doctrine Chrétienne. *Fléchier*, ayant quitté cette congrégation, après la mort de son oncle, parut à Paris comme bel esprit et comme prédicateur. Il se fit un nom célèbre dans ces deux genres. Il eut part aux bienfaits que *Louis XIV* répandit sur les gens de lettres. *Fléchier*, encouragé par ces récompenses, fit de nouveaux efforts, et balança bientôt la réputation de *Bossuet*, dans l'Oraison funèbre. Celle de *Turenne*, son chef-d'œuvre, fit donner des larmes au héros, et mit le comble à la gloire de l'orateur. On admira sur-tout le beau parallèle du maréchal de France avec *Judas Macchabée*. Il est vrai qu'il n'étoit pas le premier qui eût transporté aux généraux modernes les éloges donnés à cet ancien capitaine. *Lingendes*, évêque de Mâcon, et *Fromentière*, évêque d'Aire, s'en étoient déjà servi : l'un, dans l'oraison funèbre de *Charles-Emmanuel*, duc de Savoie : l'autre dans celle du duc de *Beaufort*. Mais *Fléchier* se rendit propre ce lieu commun, par les ornemens dont il l'embellit dans son exorde, qui est un chef-d'œuvre par l'harmonie et le caractère majestueux et sombre qui y règnent. La cour récompensa ses talens en 1685,

par l'évêché de Lavaur, et en 1687 par celui de Nîmes. *Louis XIV* lui dit, en le nommant au premier évêché : ***Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite ; j'appréhendois d'être privé du plaisir de vous entendre.*** Le diocèse de Nîmes étoit plein d'hérétiques ; il se conduisit avec eux en bon pasteur. Il les instruisit tous par la solidité de ses discours, et en ramena plusieurs par l'esprit de paix, de douceur et d'indulgence qui l'animoit. La charité qu'il exerçoit envers la partie de son troupeau séparée de l'église, se faisoit encore plus sentir à celle qui, dans le sein de l'église même, avoit besoin de son indulgence et de ses secours. Une malheureuse fille, que ses parens avoient contrainte à se faire religieuse, avoit eu le malheur de succomber à l'amour, et celui de ne pouvoir cacher à sa supérieure les déplorables suites de sa foiblesse. *Fléchier* apprit que cette supérieure l'en avoit punie de la manière la plus cruelle, en la faisant enfermer dans un cachot, où, couchée sur de la paille, et réduite à un peu de pain qu'on lui donnoit à peine, elle attendoit la mort comme le terme de ses maux. L'évêque de Nîmes se transporta dans le couvent, et, après beaucoup de résistance, se fit ouvrir la porte du réduit affreux où cette infortunée se consumoit dans le désespoir. Dès qu'elle apperçut son pasteur, elle lui tendit les bras comme à un libérateur. Le prélat, jetant un regard d'indignation sur la supérieure : *Je devrois*, lui dit-il, *si je n'écoutois que la justice humaine, vous faire mettre à la place de cette victime de votre barbarie ; mais le Dieu de clémence, dont je suis le ministre, m'ordonne d'user envers vous de l'indulgence que vous n'avez pas eue pour elle, et dont il usa à l'égard de la femme adultère.* Il fit aussitôt tirer la religieuse de cette horrible demeure, et ordonna qu'on eût d'elle les plus grands soins. Mais ses ordres charitables ne purent la rendre à la vie ; elle mourut après quelques mois de langueur, en bénissant le nom de son vertueux évêque.... Un des soins les plus chers de *Fléchier* étoit de consoler ses infortunés diocésains des afflictions dont la Providence se servoit pour les éprouver. *Remettez-vous entre les mains de Dieu*, écrivoit-il à une personne âgée et infirme : *il n'envoie de souffrances à ses enfans que ce qu'ils en peuvent supporter.* Dans la disette de 1709, il répandit des charités immenses. Les Catholiques et les Protestans y eurent une part égale, uniquement réglée sur ce qu'ils souffroient, et non sur ce qu'ils croyoient. Il refusa d'employer à la construction d'une église des fonds destinés à des aumônes : *Quels cantiques*, disoit-il, *valent les bénédictions du pauvre ! et quel spectacle plus digne des regards de Dieu, que les larmes des indigens essuyées par ses Ministres !* Quand on lui parloit de l'excès de son zèle et de ses charités ; *Sommes-nous Evêques pour rien*, s'écrioit-il ? On l'a vu plus d'une fois, avec la simplicité digne des premiers siècles, aller à pied dans les rues de Nîmes, donnant l'aumône d'une main, et sa bénédiction de l'autre. Il croyoit devoir répondre par ces actes publics de bienfaisance épiscopale, aux traits envenimés des Protestans contre le faste qu'ils reprochoient à l'église Romaine. Mais il savoit aussi cacher cette même bienfaisance, quand elle tomboit sur des hommes

que leur état forçoit à cacher leur misère. Il joignoit alors à la promptitude et à l'abondance des secours qu'il leur donnoit, ces attentions délicates qui empêchent l'aumône d'être humiliante, mais que la piété se dispense quelquefois d'avoir pour les malheureux, quand le devoir, plutôt que le sentiment, la porte à soulager l'infortune. A tant de vertus, *Fléchier* joignoit une modestie noble. Fils d'un bourgeois qui n'avoit qu'une petite métairie et un moulin qu'il faisoit valoir lui-même, et parvenu à l'épiscopat, il n'avoit ni la sottise de cacher l'obscurité de sa naissance, ni la vanité plus raffinée de chercher dans cette obscurité même un titre de gloire. Un jour cependant il sortit de sa simplicité ordinaire. Un prélat orgueilleux lui ayant dit un jour : *Avouez que votre père auroit été bien surpris de vous voir sortir de son moulin pour devenir évêque.* —*Je crains bien*, lui répondit Fléchier, *que si le vôtre avoit travaillé au moulin, vous n'eussiez toute votre vie tourné la meule.*—On raconte aussi que le maréchal *de la Feuillade* lui ayant dit un jour : *Avouez que votre père seroit bien étonné de vous voir ce que vous êtes ?* — *Non*, lui répondit Fléchier, *car ce n'est pas le fils de mon père, c'est moi qu'on a fait évêque....* *Fléchier*, quelque temps avant de mourir, eut un songe, qui fut pour lui un pressentiment de sa fin prochaine. Il ordonna sur-le-champ à un sculpteur de faire un dessin très-modeste de son tombeau ; car il craignoit que la reconnoissance ou la vanité ne voulût élever à sa cendre un monument trop remarquable. Le sculpteur fit deux dessins ; mais les neveux du prélat empêchèrent l'artiste de les lui présenter, cherchant à écarter, s'il étoit possible, de l'esprit de leur oncle, une idée affligeante pour eux, si elle ne l'étoit pas pour lui. *Fléchier* se plaignit de ce délai, dont le sculpteur ne put lui cacher la cause. *Mes neveux*, lui répondit le prélat, *font peut-être ce qu'ils doivent ; mais faites ce que je vous ai demandé.* Il examina les deux dessins, choisit celui qu'il devoit préférer, le plus simple des deux, et dit à l'artiste ; *Mettez la main à l'œuvre, car le temps presse.* Il mourut en effet peu de temps après, à Montpellier, le 16 février 1710, à 78 ans, pleuré des Catholiques, regretté des Protestans, et ayant toujours été pour ses confrères un digne modèle de charité, de simplicité et d'éloquence. Ce sont les expressions de M. *d'Alembert*. *Fléchier* laissa plus de 20,000 écus aux pauvres. L'abbé *du Jarry* prononça son oraison funèbre. L'académie Françoise s'étoit associé *Fléchier* après la mort de *Godeau*. C'est sur le modèle de cette compagnie qu'il forma celle de Nîmes, dont il fut le *Mentor* et le père. On a de lui : I. Des *Œuvres mêlées*, in-12, en vers et en prose. On a loué avec raison ses vers françois et latins ; les pensées en sont délicates, les expressions heureuses, les termes bien choisis, la cadence harmonieuse. II. L'édition d'un ouvrage fort curieux d'*Antoine-Marie* Gratiani, *De casibus illustrium Virorum*, in-4°, avec une préface en latin. Le style en est aussi pur qu'élégant. III. Des *Panégyriques des Saints*, mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre, Paris, 1690, en 1 vol. in-4°, et en 2 tom. in-12. IV. Un recueil d'*Oraisons funèbres*. Il y a moins d'élégance et de pureté

de langage dans celles de *Bossuet;* mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le style de *Fléchier* est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de *Bossuet*, moins égal, moins soutenu, et plus rempli de ces traits hardis, de ces figures vives et frappantes qui caractérisent le génie. *Fléchier* est plus heureux que lui dans le choix et dans l'arrangement des mots; mais son penchant pour l'antithèse répand une sorte de monotonie sur son style. Il devoit autant à l'art qu'à la nature; *Bossuet* devoit plus à la nature qu'à l'art. *Fléchier* disoit que « l'on parloit pour les sens, et que l'on écrivoit pour l'esprit. » *Bossuet* remplissoit ces deux objets. Il remuoit l'imagination et faisoit penser tout à la fois. *Fléchier* a bien moins que lui ce grand mérite de penseur, si rarement joint à celui de l'éloquence. *Fléchier* écrivant avec facilité, ne pouvoit pas avoir beaucoup de ces pensées profondes que donne la méditation ou le génie. « On croit, disoit-il, que je compose avec peine et contention; on se trompe, j'ai beaucoup travaillé dans ma jeunesse, et j'ai mis tous les momens à profit. Si la composition me coûtoit, il y auroit long-temps que j'y aurois renoncé. » Les *Oraisons funèbres* ont eu un grand nombre d'éditions in-4° et in-12. Il en a paru une en 1802, 2 vol. in-18, avec une vie de l'auteur, des notices sur les personnages, objets des éloges funèbres, et un morceau de *Thomas*, sur l'orateur. V. Des *Sermons* en 3 vol. in-12, qui ne sont pas de la même force que ses Oraisons funèbres et ses Panégyriques. On y trouve de belles périodes, et très-peu de raisonnement. Il avoit cherché de bonne heure dans nos vieux prédicateurs, des traits d'éloquence et des pensées ingénieuses, dont il faisoit un usage plus ingénieux encore: aussi lui trouve-t-on quelquefois, quant au fond des choses, un air antique, l'air du commencement de son siècle. Il prêchoit avec un vieux goût et un style moderne: de là des traits recherchés, des contrastes peu naturels, des pensées plus ingénieuses que solides. *Fléchier* avoit un peu gâté son goût en croyant le former. Il lisoit souvent pour s'amuser, les sermonaires Italiens et Espagnols qu'il appeloit agréablement *ses bouffons;* mais ces hommes qu'il ridiculisoit, lui laissèrent quelque chose de leur ton. VI. *Histoire de l'empereur Théodose le grand*, Paris, 1679, in-4°, estimée pour l'élégance du style, plutôt que pour l'exactitude des recherches: l'auteur flatte un peu son héros. VII. La *Vie du Cardinal Ximenès*, en 2 vol. in-12, et un in-4.° On sent à chaque page que l'historien a fait des Panégyriques et des Oraisons funèbres. Il peint le cardinal Espagnol comme un Saint: l'abbé *Marsollier* en fit un politique, dans une histoire de *Ximenès*, publiée vers le même temps que celle de *Fléchier;* et son ouvrage, plus vrai, quoique moins élégant, fut plus recherché. VIII. Des *Lettres*, 2 vol. in-12, dont le style est pur, mais peu épistolaire. Si *Fléchier* n'est pas assez simple en écrivant à ses amis, il est au moins toujours noble avec les grands, toujours honnête avec ses égaux et ses inférieurs, toujours plein de zèle pour l'église et pour l'état. IX. La *Vie du Cardinal Commendon*, traduite du latin de *Gratiani*, in-4°, et 2 vol. in-12. Le traducteur avoit donné aupa-

vavant une édition de l'original de cette histoire, sous le nom de *Roger Akakia.* Voyez GRATIANI. X. Des *Œuvres posthumes*, en 2 vol. in-12 : elles contiennent ses Mandemens et ses Lettres pastorales, où la philosophie chrétienne et la tendresse épiscopale se font sentir avec tous leurs charmes. On y a ramassé différens discours, complimens et harangues. XI. L'abbé *Barral* lui attribue un *Recueil* manuscrit, formant 6 vol. in-fol. *sur les Antiquités du Languedoc*; mais il est certain qu'il n'est pas de lui; c'est l'ouvrage d'un citoyen de Nîmes, appelé *Aulné Rulman*.... M. *Ménard* avoit commencé la collection complète des Œuvres de *Fléchier*; mais il n'en a paru que le premier vol. in-4.° On en a publié à Nîmes une nouvelle, in-8°, en 10 vol. 1782.

FLEETWOOD, (Guillaume) né dans la Tour de Londres en 1656, d'une famille noble, originaire de la province de Lancastre, se fit connoître sous le règne de *Guillaume III*, par ses ouvrages. La reine *Anne*, instruite de son mérite, lui donna un canonicat de Windsor, en 1702, puis l'évêché de Saint-Asaph, en 1708. *Fleetwood* fut transféré de cet évêché à celui d'Ély, en 1714, et mourut le 4 août 1723, à 67 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Inscriptionum antiquarum Sylloge*, à Londres, 1691, in-8°. II. Des *Sermons*. III. *Essai sur les Miracles*, 1701, in-8.° IV. *Chronicon pretiosum*. V. *Explication* du XIIIe chapitre de l'*Epître aux Romains*. Sa vie est à la tête de ses Sermons; c'est celle d'un homme de bien qui a connu et rempli les obligations de son état.

FLEIN, *Voy.* FOIX, n.° I.

FLEMMING, poëte Saxon, qui vivoit dans le dernier siècle, a excellé dans l'ode. Ses Ouvrages sont estimés en Allemagne.

FLESSELLES, (N. de) d'abord maître des requêtes, figura dans les troubles de la Bretagne, et y prit le parti du duc d'*Aiguillon* contre *la Chalotais*. Envoyé ensuite en qualité d'intendant à Lyon, il s'y fit aimer par sa douceur, sa probité, et son goût pour les plaisirs. Il fut nommé prévôt des marchands de Paris au commencement de la révolution, mais il n'eut point assez de fermeté pour arrêter les premiers pas des factieux; aussi devint-il l'une de leurs premières victimes. Le 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille, il chercha à ménager les deux partis, et se rendit suspect à la multitude. Après une scène menaçante à l'hôtel de ville, il voulut se retirer chez lui; mais dans le trajet, un jeune homme lui tira un coup de pistolet, en disant : *Traître, tu n'iras pas plus loin;* et le magistrat tomba sans vie. Aussitôt, on lui coupa la tête pour la promener au haut d'une pique, ...

FLETCHER, (Jean) poëte tragique Anglois, né en 1576 de l'évêque de Londres, mort de la peste dans cette ville en 1625, à 49 ans, marcha sur les traces de *Shakespear* dans la carrière dramatique, et obtint une des premières places après son modèle. Le cabaret étoit son Parnasse. Un jour qu'il y récitoit une *Tragédie*, dans laquelle il y avoit une conjuration contre la vie d'un *Roi*, des gens qui passoient dans la rue le dé-

noncèrent comme un scélérat. On le mit en prison; mais on reconnut bientôt que le conjurateur ne tuoit les rois que sur le théâtre. Le docteur *Watson* a donné une édition moderne des Œuvres de *Fletcher*. *V.* II. BEAUMONT.

FLEURANGE, *Voyez* III. MARCK.

FLEURANT, (Claude) chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, a publié une *Splanchnologie*, 1752, 2 vol. in-12. On dit qu'un de ses ancêtres, du même nom, pharmacien à Lyon, fournit à *Molière* passant dans cette ville, l'idée d'appeler *Fleurant*, l'apothicaire qu'il alloit mettre en scène dans le *Malade imaginaire*.

FLEURIAN D'ARMENONVILLE ET DE MORVILLE, *Voyez* ARMENONVILLE.

I. FLEURY, (Claude) né à Paris le 6 décembre 1640, d'un avocat au conseil, originaire de Normandie, suivit le barreau pendant neuf ans avec succès. L'amour de la retraite et de l'étude lui donnèrent du goût pour l'état ecclésiastique. Il l'embrassa, et il en eut les vertus. Il faisoit souvent des conférences avec des personnes choisies, et elles avoient pour principal objet l'Écriture sainte. Précepteur du prince de *Conti* en 1672, il le fut ensuite du comte de *Vermandois*. Ses soins auprès de son élève lui valurent l'abbaye du Loc-Dieu en 1684, et la place de sous-précepteur des ducs de *Bourgogne*, d'*Anjou* et de *Berri*. Associé de *Fénélon* dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses élèves par des leçons pleines de douceur et d'agrémens, et par ses exemples, plus persuasifs que ses leçons. *Louis XIV* avoit mis en œuvre ses talens; il sut les récompenser. Il lui donna, en 1706, le riche prieuré d'Argenteuil. L'abbé *Fleury*, en l'acceptant, remit son abbaye du Loc-Dieu. S'il avoit ambitionné de plus grands biens et des dignités plus élevées, il les auroit eus; mais son désintéressement égaloit ses autres vertus. Il vécut solitaire à la cour. Un cœur plein de droiture, des mœurs pures, une vie simple, laborieuse, édifiante, une modestie sincère, une candeur estimable, lui gagnèrent les suffrages des courtisans, même les plus corrompus. Le duc d'*Orléans* jeta les yeux sur lui en 1716, pour la place de confesseur de *Louis XV; parce qu'il n'étoit ni Moliniste, ni Janséniste, ni Ultramontain.* Ce choix fut approuvé de tout le monde. « On n'y trouva, dit l'abbé *Dorsanne*, que le défaut de 75 ans. *Fleury*, après avoir formé le cœur du père, forma celui du fils. Sa vieillesse l'obligea de se démettre de cette place en 1722. Il mourut d'apoplexie le 14 juillet de l'année suivante 1723, à 82 ans. Il étoit de l'académie Françoise. Les ouvrages sortis de sa plume sont: I. *Mœurs des Israélites;* livre qui est entre les mains de tous les fidelles, et qu'on peut regarder comme le tableau le plus vrai de la vie des Saints de l'ancien Testament. II. *Mœurs des Chrétiens;* ouvrage réuni avec le précédent dans un seul vol. in-12. L'un peut servir d'introduction à l'histoire sacrée, et l'autre à l'histoire ecclésiastique. L'onction y régne, avec un esprit de candeur et de vérité qui gagne le lecteur Chrétien; et avec un discerne-

ment, des lumières et des vues qui ravissent le savant et le philosophe. III. *Histoire Ecclésiastique*, en 20 vol. in-12 ou in-4°, et 13 volumes in-4°, à Caen, 1777. Le premier, publié en 1691, commence à l'établissement de l'Église; et le dernier, imprimé en 1722, finit à l'an 1414. C'est ce que nous avons de plus complet en notre langue sur l'histoire ecclésiastique. On y trouve presque tout ce qui est rapporté dans les originaux, et des extraits importans des Pères et des Conciles sur les matières relatives au dogme et à la discipline. « Néanmoins, dit l'abbé *Lenglet du Fresnoy*, ce sont plutôt des extraits cousus l'un avec l'autre, qu'une histoire exacte et bien suivie. » Cet écrivain, si l'on en croit l'abbé *de Longuerue*, travailloit son livre à mesure qu'il étudioit l'histoire de la religion. On sent qu'il n'est pas maître de sa matière, il ne marche qu'en tremblant, et presque toujours sur les traces de *Labbe* et de *Baronius*, qui l'ont égaré plus d'une fois. Il en étoit au dernier volume de cet annaliste célèbre, qu'il ne connoissoit encore que le premier volume de l'excellente *Critique* du P. *Pagi*, en 4 tomes in-folio. Dom *Cellier*, et les auteurs de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, ont relevé dans la sienne plusieurs erreurs de faits et de dates. Les actes des Martyrs, qu'il a soin de rapporter avec trop de détail, devroient avoir plus de précision, et ne montrer que l'héroïsme de leurs souffrances, sans nous présenter un procès-verbal. Il faut cependant en excepter quelques actes, si attendrissans, qu'ils perdroient à être mutilés. Son style est d'une simplicité touchante et d'une onction qui édifie; mais il est très-souvent négligé, languissant, monotone, plein de grécismes et de latinismes. *Voy.* les articles CALMET. — CELLIER. — CHOISY. — II. DUPIN. — I. GODEAU. — III. RACINE. — TILLEMONT, — *et* FABRE. Les *Discours* préliminaires répandus dans cet ouvrage, et imprimés séparément en un vol. in-12, valent seuls son Histoire. Ils sont écrits avec beaucoup plus d'élégance, de pureté, de précision et de force. C'est la quintessence de ce qu'on a pensé de plus sensé et de plus sage sur l'établissement et les révolutions de la *Religion*, sur les *Croisades*, sur les *Moines*, sur les querelles de l'*Empire* et du *Sacerdoce*, enfin sur les matières les plus importantes et les plus délicates. L'auteur avoit creusé profondément les sujets qu'il traite; il découvre les maux avec beaucoup de liberté, et indique les remèdes avec non moins de sagesse. Un Carme Flamand osa l'accuser, dans une brochure aujourd'hui inconnue, de n'avoir parcouru les siècles de l'Église depuis son établissement, que pour répéter la plupart des blasphèmes vomis par les plus furieux hérétiques contre l'Église Romaine, le saint Siége et les Papes. Mais l'auteur de la *Justification de M. Fleury*, répondit très-bien à ce moine ignorant et passionné : « S'il a rapporté la vie peu édifiante de quelques papes, s'il a fait sentir le déréglement du clergé dans certains siècles, on ne peut l'accuser d'avoir inventé aucun des faits qu'il rapporte. Il cite ses garans, c'est-à-dire les historiens du temps, qu'il cite fidellement. Il plaît au moine Flamand de supposer perpétuellement que ces historiens

sont passionnés ; que ce sont des auteurs condamnés et ennemis du saint Siége. Mais regarde-t-il donc comme des conciles passionnés et ennemis du saint Siége, les conciles de Pise, de Constance, de Basle ? Ces conciles ne sont-ils pas convenus de la grandeur du déréglement du clergé ? Le pape *Adrien VI* étoit-il un ennemi du saint Siége ? *Paul III*, les cardinaux et autres prélats qu'il consulta, et qui lui avouèrent si ingénument que les abus de la cour de Rome étoient la source de tous les maux de l'Église, tous ces grands hommes sont-ils condamnés ? sont-ce des ennemis du saint Siége ? Enfin, le concile de Trente l'étoit-il, en se plaignant, comme il a fait, du déréglement des mœurs, et en témoignant vouloir réformer le clergé et le peuple sur cet article ? En vérité, c'est vouloir insulter le public, que de s'élever contre M. *Fleury*, et d'oser l'accuser *de conformité avec les hérétiques*, parce qu'il a rapporté les défauts du clergé avec la liberté d'un historien qui dit la vérité sans déguisement. C'est au contraire ce qui doit le rendre plus recommandable. » On a donné une Table des matières pour l'*Histoire Ecclésiastique* de *Fleury*, et pour les 16 *ou* 11 vol. de la continuation ; en un vol. in-4°, et 4 vol. in-12. IV. *Institution au Droit Ecclésiastique*, en 2 vol. in-12 : bon ouvrage, quoique fort abrégé. *Boucher d'Argis* en donna une nouvelle édition en 1764, enrichie de plusieurs notes utiles. V. *Catéchisme historique*, in-12, le seul qu'on dût faire apprendre aux enfans. Le Discours préliminaire de cet ouvrage n'est point indigne de ceux qui précèdent les différens volumes de son Histoire ecclésiastique. VI. *Traité du choix et de la méthode des Etudes* ; à Nîmes, chez *Beaume*, 1784, in-8.° Les bons livres, publiés depuis *Fleury* sur cette matière, ont rendu celui-ci bien moins utile. L'édition que nous indiquons est plus ample que les précédentes. Cet ouvrage, ainsi que le *Catéchisme historique*, a été traduit en espagnol, de même que les *Mœurs des Israélites*. VII. *Devoirs des Maîtres et des Domestiques*, in-12, estimé. VIII. *La Vie de la mère d'Arbouse*, réformatrice du Val-de-Grâce, in-12. IX. *Portrait du duc de Bourgogne* ; Paris 1714, in-12. X. *L'Histoire du Droit François*, in-12. On la trouve aussi à la tête de l'*Institution* de M. *Argou*. XI. Le *Traité du Droit public*, en 2 vol. in-12, 1769 : ouvrage posthume. Ce n'est proprement qu'un canevas ; mais comme ce livre roule sur des matières qui intéressent tous les citoyens, il est malheureux qu'un homme tel que l'abbé *Fleury*, plein de sens, et qui mettoit tant d'ordre et de clarté dans ses idées, n'y ait pas mis la dernière main. *Voy.* son Éloge par le P. *Fabre*, à la tête du 21e *ou* du 14e volume de l'*Histoire Ecclésiastique*. On a recueilli à Nîmes en 1780, en 5 vol. in-8°, les différens écrits de *Fleury*, à l'exception de l'*Histoire Ecclésiastique*, dont on a donné une édition séparée en 25 vol., aussi in-8° ; mais on préfère l'édition in-4°, soit pour le caractère, soit pour la correction. Le premier volume des *Opuscules* contient les *Mœurs des Israélites*, les *Mœurs des Chrétiens*, les *Devoirs des Maîtres et des Domestiques*, le *Soldat Chrétien* et le

Catéchisme historique. Ces ouvrages sont précédés d'un Discours préliminaire sur la vie et les écrits de l'auteur, avec les éloges de ceux-ci par divers écrivains. On y voit en tête le portrait de *Fleury*, gravé par *Duflos*, d'après *Gobert.* — Le second volume renferme le *Traité de la méthode des Etudes*, l'*Institution au Droit ecclésiastique*, le *Mémoire sur les affaires du Clergé de France*, et les *Discours* sur les libertés de l'Église Gallicane, l'Écriture sainte et la prédication. — Le troisième tome contient la *Vie* de la mère d'*Arbouse*, les *Avis* au duc de *Bourgogne*, le *Portrait* de ce prince, trois *Discours* académiques, cinq *Epîtres* en vers, dont les trois premières sont adressées à *Santeuil* sur sa *Pomona in agro Versaliensi*, un *Discours* sur *Platon*, la *Traduction* d'un morceau de ce dernier, où il compare un philosophe à un homme du monde, des *Extraits* de sa *République*, des *Réflexions* sur *Machiavel*, une *Lettre* sur la Justice, des *Pensées* tirées de *saint Augustin*, le *Mémoire* pour le roi d'Espagne, la *Traduction* latine de la Doctrine catholique de *Bossuet.* — Le quatrième volume comprend l'*Histoire du Droit François*, le *Droit public* de la France, la *Version* latine de deux Opuscules d'*Origène*, et une *Lettre* à Dom *Calmet.* — Le dernier renferme la *Justification des Discours* sur l'Histoire ecclésiastique par le P. *Tranquille de Bayeux.* On peut joindre à ces cinq volumes un supplément, imprimé en 1784, à Nîmes, dans le même format, contenant une nouvelle édition de la *Méthode des Etudes* considérablement augmentée, un *Mémoire* pour les études des missions orientales, et diverses Lettres de *Fleury.* — Il ne faut pas confondre avec *Claude Fleury*, l'abbé FLEURY, (Julien) chanoine de Chartres, mort en 1725, à Paris, où il avoit été professeur d'éloquence au collége de Navarre. Celui-ci étoit un littérateur estimable, qui fut employé dans les éditions *ad usum Delphini.* Il fut chargé de l'*Apulée*, qu'il publia avec des notes instructives; 1688, 2 vol. in-4°, sous le nom de *Julianus* FLORIDUS. Il avoit commencé de faire imprimer *Ausone;* mais l'impression en fut arrêtée à la page 150, à cause des obscénités dont cet auteur a sali ses poésies. L'abbé *Souchai* le publia en 1730. — *Voy.* SOUCHAI.

II. FLEURY, (André-Hercule de) naquit à Lodève le 22 juin 1653, et fut mené à Paris à l'âge de six ans. Il fit ses humanités au collége des Jésuites, et sa philosophie au collége d'Harcourt : il brilla dans l'un et dans l'autre. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut d'abord chanoine de Montpellier et docteur de Sorbonne. Introduit à la cour, il fut aumônier de la reine et ensuite du roi. Une figure agréable, un esprit délicat, une conversation assaisonnée d'anecdotes, une plaisanterie fine, lui gagnèrent les cœurs des hommes et des femmes. On sollicita vivement pour lui. *Louis XIV* le nomma, en 1698, à l'évêché de Fréjus. *Je vous ai fait attendre long-temps*, lui dit ce prince; *mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous.* L'évêque de Fréjus étoit dans son diocèse, lorsque l'armée des alliés se répandit en Provence. Il plut aux généraux

ennemis; le duc de *Savoie* et le prince *Eugène* lui accordèrent ce qu'il voulut. La contribution fut modique. La ville de Fréjus n'éprouva aucun désordre, et la campagne des environs fut épargnée. *Louis XIV*, près de mourir, le nomma précepteur de *Louis XV*. Successeur des *Bossuet* et des *Fénélon* dans l'emploi important de former les rois, il s'attacha, comme eux, à cultiver l'esprit et le cœur du jeune monarque. Pendant les agitations de la régence, il sut conserver la bienveillance du duc d'*Orléans*, parce qu'il ne cherchoit point à se faire valoir, qu'il ne demandoit point de graces, et qu'il n'entroit dans aucune intrigue. Ce prince ayant remarqué le goût du jeune roi pour son précepteur, lui proposa l'archevêché de Rheims, comme un siége de la première distinction; mais il refusa d'être premier duc et pair de France, pour ne pas s'éloigner d'auprès de son élève. En 1726, il fut fait cardinal, et bientôt après, *Louis XV* le plaça à la tête du ministère. Il avoit alors plus de 70 ans. Le fardeau du gouvernement ne l'effraya point. Il s'étoit instruit en secret, pendant assez long-temps, de l'administration du royaume et de la politique étrangère; et dès qu'il eut obtenu la première place, il montra, jusqu'à près de 90 ans, une tête saine, libre, et capable d'affaires. Depuis 1726 jusqu'à 1740, tout prospéra. Il commença et termina glorieusement la guerre contre *Charles VI*. Il obtint la Lorraine pour la France. Cette guerre de 1733 fut finie en 1736, par une paix qui ne donna le calme à l'Europe que pour quelques années. Une nouvelle guerre, en 1740, vint troubler les derniers momens du cardinal *de Fleury*. Il mourut à Issy, près de Paris, le 29 janvier 1743, dans sa 90e année, avec la douleur de n'avoir vu, dans cette dernière guerre, qu'une suite de malheurs que le public lui reprochoit. Il avoit toujours négligé la marine; le peu de forces maritimes qui restoit à la France, fut détruit par les Anglois. Il voulut, autant qu'il étoit possible, introduire dans l'administration publique l'économie qu'il mettoit dans sa maison. C'est pour cette raison qu'il ne fit pas construire des vaisseaux. Son caractère tranquille lui fit peu estimer, et même craindre, les esprits actifs et profonds; il les écarta trop des grandes places. Il se défioit plus des hommes, qu'il ne cherchoit à les connoître. L'élévation, dit un homme qui l'avoit beaucoup connu, manquoit à son caractère. Ce défaut tenoit à ses vertus, à sa douceur, à son égalité, à l'amour de l'ordre et de la paix. Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes et s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation. « Il gouverna, dit l'abbé *Millot*, sinon en génie élevé qui exécute de grandes choses; du moins en homme prudent qui s'accommode aux conjonctures, qui préfère l'essentiel au spécieux, et qui regarde la tranquillité publique comme le fondement du bonheur. » S'il accorda une protection trop marquée aux financiers, s'il fit trop d'attention aux querelles du Jansénisme, on doit moins s'en prendre à lui, qu'à quelques personnes qui l'approchoient. Il n'étoit pas porté de lui-même à faire de la peine; il n'aimoit ni à troubler

la tranquillité des autres, ni qu'on troublât la sienne. Il fut heureux, autant qu'un ministre peut l'être. Il conserva dans l'âge le plus avancé, et dans les embarras des affaires, la sérénité et la gaieté de ses premières années. Jamais ministre n'a moins coûté à l'état. Il n'eut ni le faste de *Richelieu*, ni l'avidité de *Mazarin*. Tout son revenu n'alloit pas à cent mille livres. Il en employoit la moitié à faire du bien en secret, et l'autre étoit pour l'entretien d'une maison modique et d'une table sans profusion. Son ambition, plus adroite qu'impétueuse, née des circonstances plutôt que du caractère, sut se contenir dans les bornes les plus étroites. Le cardinal *de Fleury* étoit de l'académie Françoise, honoraire de celle des Sciences et des Belles-Lettres; il ne fit pas pourtant, pour les hommes à talens, tout ce qu'il auroit pu faire. Son âge et son caractère le portoient à penser qu'il n'y avoit plus en France d'hommes de génie, et que quand même il y en auroit, on pouvoit s'en passer. — Dans la *Vie du maréchal de Villars, écrite par lui-même*, le cardinal *de Fleury* est représenté comme une tête saine plutôt que forte; comme un courtisan souple, sans énergie dans le caractère, sans attachement sincère pour l'état, et beaucoup plus propre à concilier des cabales de cour, qu'à veiller sur les intérêts politiques de la monarchie. Il raconte qu'un jour dans le conseil, le cardinal ayant dit que les ministres ne devoient compte qu'au roi de leur conduite, il lui répondit : *Ils en doivent une plus sévère à Dieu et à leur propre gloire.* Ce portrait, tracé par *Villars*, est un peu différent de celui que nous avons fait de *Fleury* dans cet article. Mais la rigueur qu'il a exercée contre ce ministre, prit vraisemblablement sa source dans le refus qu'il fit d'employer les mesures vigoureuses proposées par le maréchal : mesures qui auroient replongé la France dans une guerre d'autant plus fâcheuse, que ses finances étoient épuisées. Dans l'état de désordre où les profusions de *Louis XIV*, et les opérations de la régence, avoient jeté les ressources du gouvernement et des particuliers, il fut heureux que l'humeur pacifique de *Fleury* balançât l'impétuosité belliqueuse de *Villars*. Si le cardinal avoit été cru, il auroit aussi épargné à la France la guerre de 1741. Il disoit que le roi ayant, par les préliminaires de la paix signés le 3 octobre 1735, garanti l'exécution de la pragmatique sanction, qui assuroit à la reine de Hongrie l'indivisibilité des états de l'empereur, la France devoit être fidelle à ses engagemens. Il fut entraîné au-delà de ses desirs par les sollicitations du roi et de la reine d'Espagne, et par les importunités continuelles des principaux seigneurs de la cour, et sur-tout du comte de *Belle-Isle*, qui attendoit, ainsi que les autres, son avancement de la guerre. *Voyez* III. FOUQUET. Enfin, les ennemis du cardinal *de Fleury* lui ont reproché d'avoir favorisé les premiers penchans qui détachèrent *Louis XV* de la reine. Mais les gens instruits savent que, loin d'avoir formé ces nœuds, il osa faire des remontrances au roi, qui lui répondit : *Je vous ai abandonné la conduite de mon royaume, j'espère que vous me laisserez maître de la mienne.* — *Marie de* FLEURY, sœur du cardinal, et épouse de

Bernardin de Rosset, eut un fils déclaré duc de *Fleury* en 1736, mort en 1748, et dont la postérité subsiste.

III. FLEURY, (François-Thomas) avocat de Paris sa patrie, se fit moins connoître au barreau que dans la société. Il y portoit une humeur gaie et un caractère indulgent. Ses *Folies ou Poésies diverses*, 1760, in-12, ses *Chansons maçonnes*, ne prouvent pas beaucoup d'imagination poétique ; mais elles décèlent, dans l'auteur, un esprit naturel et agréable, qui devient tous les jours plus rare. Il travailla pour l'opéra comique, et il faisoit facilement les chansons de société. On a encore de lui le *Dictionnaire de l'ordre de la Félicité*, in-8.° Il mourut en 1775.

IV. FLEURY, (N.) mort en 1746, a donné à l'Opéra *Biblis* et le *Ballet des Génies*.

V. FLEURY-TERNAL, (Charles) né à Thein en Dauphiné, le 29 janvier 1692, se fit Jésuite, et professa long-temps avec distinction. Il mourut vers 1750, après avoir publié une *Histoire* du cardinal *de Tournon*, et une *Vie* de *St. Bernard*, 1728, in-12.

VI. FLEURY, (Jean-Omer-Joly de) mort le 25 novembre 1755, fut chanoine de la cathédrale de Paris. Il publia, en 1746, un ouvrage de piété qui a eu du succès, et qui est intitulé *Science du Salut*, tirée des *Essais de Morale* de *Nicole*.

FLINK, (Godefroi) peintre, né à Clèves en 1616, eut, dès sa plus tendre jeunesse, une forte inclination pour le dessin. Ses parens l'ayant mis chez un peintre, il fit, dans cet art, des progrès rapides. Lorsqu'il se vit en état de travailler seul, il alla à Amsterdam. Le goût général étoit alors pour la manière de *Rembrant*. *Flink* se mit, pendant un an, sous la direction de ce fameux peintre. On assure qu'il ne fallut pas plus de temps pour que l'élève imitât parfaitement le maître. Il abandonna ensuite sa manière, pour prendre celle des Italiens qu'il saisit parfaitement. Les ouvrages qu'il fit depuis, lui acquirent une si grande estime, que les bourgmestres d'Amsterdam le choisirent, préférablement à tout autre, pour faire huit grands *Tableaux historiques*, et quatre de moindre grandeur. Il mourut au milieu de ce travail, le 22 décembre 1660, âgé seulement de 44 ans.

FLIPART, (Jean-Jacques) graveur du roi, élève de *Laurent-Cars*, mort à Paris sa patrie, le 11 juillet 1782, à 67 ans, mérita les regrets de ses amis par sa modestie et sa douceur, et ceux des amateurs des beaux arts par ses talens. Le *Paralytique*, l'*Accordée de Village*, le *Gâteau des Rois*, sont au nombre de ses meilleures estampes.

FLOCQUET, (Étienne-Joseph) célèbre musicien, né à Aix en Provence en 1750, mort à Paris en 1785, n'avoit que douze ans, lorsqu'il fit exécuter une messe de sa composition. Un talent si prématuré devoit être produit dans la capitale. Il donna, à l'âge de vingt-deux ans, l'opéra de l'*Union de l'Amour et des Arts*, qui eut 80 représentations. Les Ballets qui sont agréables et frais contribuèrent beaucoup à ce succès. *Flocquet* s'en vantant

et tout à la fois se plaignant de ses ennemis devant *Grétri ;* celui-ci lui dit : « Je ne vous conseille pas d'avoir un second succès ; car vous verrez qu'ils vous empoisonneront comme *Pergolèze.* » *Flocquet* qui prit au sérieux cette plaisanterie et qui la répétoit avec complaisance, se mit à l'abri de la prédiction. Malgré un voyage qu'il fit en Italie aux frais de M. *de Maillebois*, pour y perfectionner ses talens, *Azolan*, *Hellé* et la *Nouvelle Omphale* qu'il fit représenter à son retour, n'eurent qu'un succès médiocre. Le *Seigneur bienfaisant* fut plus généralement applaudi. Mais un tableau de vendanges, la vue d'un embrasement produit par la foudre assurèrent plus la réussite de cette pièce que ses vers et sa musique. Une *Chaconne* brillante et expressive, due à *Flocquet*, lui mérita plus de renommée que la plupart de ses autres compositions. M. *de Saint-Marc*, ayant retouché l'*Alceste* de *Quinault*, lui avoit confié cette pièce pour la mettre en musique, l'Opéra lui préféra l'*Alceste* de *Gluck;* cette espèce de réprobation le mit au tombeau. Trop avide de gloire, *Flocquet* avoit d'excellentes qualités. Il fut bon fils, bon frère, bon ami. Il applaudissoit même à ses ennemis. *Les beautés de l'ouvrage me font oublier*, disoit-il, *la haine de l'auteur.* Il portoit dans la société beaucoup de candeur et une gaieté franche et naïve. — Il ne faut pas le confondre avec un de ses compatriotes, *Jacques-André* FLOCQUET, ingénieur, mort en 1771, qui entreprit le canal de Provence, sur lequel il publia plusieurs *Mémoires* et *Devis* depuis 1742 jusqu'en 1752. Ce canal trouva des obstacles qu'on n'avoit pas prévus : c'est le sort ordinaire de ces sortes d'ouvrages. Mais s'il ruina quelques actionnaires, il n'appauvrit pas l'entrepreneur.

FLODOARD *ou* FRODOARD, historien, étoit originaire d'Épernai. Il demeura long-temps dans le clergé de Rheims, où il posséda des bénéfices. Il les quitta ensuite pour embrasser la vie religieuse dans un monastère près de Rheims, où il mourut en 966, à 73 ans. On croit qu'il en fut abbé ; car on marque dans son épitaphe qu'il fut un *Clerc chaste, un bon Religieux et un meilleur Abbé.* Nous avons de lui une *Chronique* et une *Histoire de l'Eglise de Rheims.* Sa Chronique, généralement estimée des savans, commence à l'année 919, et finit en 966. *Pithou* et *Duchesne* l'ont publiée. Son Histoire comprend toute la suite historique de l'église de Rheims, depuis sa fondation jusqu'en 949. La meilleure édition de cet ouvrage, curieux et intéressant pour les Rhémois, est celle de *George Couvenier*, in-8°, 1617. *Flodoard* étoit aussi poëte, et il composa en vers l'*Histoire des Papes* jusqu'à *Léon VII*, et les *Triomphes de J. C. et des Saints*, en dix-neuf livres. Il avoit été sur les rangs pour l'évêché de Noyon, et il fut affligé d'avoir manqué cette place. *Adelgage*, évêque de Brême, son ami, le consola par ces mots d'un Saint qu'il ne nomme point : *Hélas ! je serois peut-être du nombre des réprouvés, si j'avois été de celui des Evêques.*

FLOID, (le Père) Jésuite, *Voyez* II. SMITZ.

FLONCEL, (Albert-François) né à Luxembourg en 1697,

avocat en parlement, censeur royal de plusieurs académies d'Italie, s'est fait un nom par son amour pour la langue Italienne. Nommé secrétaire d'état de la principauté de Monaco en 1731, il joignit à cette charge celle de secrétaire des affaires étrangères en 1735, sous MM. *Amelot* et d'*Argenson*. Il fut enlevé aux lettres le 15 septembre 1773, à 76 ans. Sa bibliothèque, composée de huit mille articles de livres Italiens, a été vendue après sa mort Elle a donné lieu d'en faire un *Catalogue* curieux, 1774, 2 vol. in-4.° — Mad. *Floncel*, (Jeanne-Françoise de Lavau) morte en 1764, à 49 ans, avoit traduit les deux premiers actes de l'*Avocat Vénitien* de M. *Goldoni*, 1760, in-12.

FLOOD, (Jean) *Voyez* Griffith.

FLORA, fameuse courtisane, fut tendrement aimée du grand *Pompée*, et ne voulut jamais répondre à la passion de *Geminius*. Il fallut que *Pompée* la priât de ne point le rebuter. Elle céda à ses prières; mais son premier amant, fâché, je ne sais par quelle bizarrerie, de ce qu'elle s'étoit rendue à ses instances, ne voulut plus la voir. Cette perte plongea cette beauté dans une telle affliction, qu'elle en fut long-temps malade. Sur le déclin de son âge, elle prenoit plaisir à conter les faveurs qu'elle avoit reçues de *Pompée*. *Cœcilius-Metellus* la fit peindre, et consacra son portrait dans le temple de *Castor et Pollux*.

FLORE, (Mythol.) Déesse des fleurs, nommée chez les Latins *Flora*, et chez les Grecs *Chloris*, épousa *Zéphire*, qui lui donna l'empire sur toutes les fleurs, et la fit jouir d'un printemps perpétuel. Son culte passa des Grecs aux Sabins, et des Sabins aux Romains. On la représentoit ornée de guirlandes et couronnée de fleurs. *Lactance* raconte que *Flore* étoit une femme débauchée, qui, ayant amassé des richesses immenses, fit le peuple Romain son héritier, à condition qu'il feroit célébrer tous les ans, le jour de sa fête, des jeux en son honneur qui s'appelleroient *Florales*, Floraux. Dans la suite, le sénat réfléchissant sur l'origine de ces jeux, et voulant leur en donner une plus honorable, fit de *Flore* une Déesse, lui bâtit un temple, et institua des fêtes qui se célébroient dans le mois de mai avec une licence si outrée, qu'on y faisoient paroître des courtisanes toutes nues aux yeux des spectateurs. *Varron* dément ce récit de *Lactance*, et soutient que les Sabins reconnoissoient *Flore* pour Déesse avant qu'ils vinssent s'établir à Rome; puisque leur roi *Tatius*, sur le point de livrer bataille aux Romains, fit un vœu à cette divinité.

II. FLORE, (François) *ou* Floris *ou* Franc-Flore, naquit à Anvers en 1520. Ce peintre, le *Raphaël de la Flandre*, étoit fils d'un sculpteur. Il apprit le dessin sous son père, et perfectionna ses talens à Rome. De retour dans sa patrie, il la décora de ses tableaux. Il divisoit la journée en deux parties égales, l'une consacrée à peindre, et l'autre à boire. Il aimoit moins le jeu que le vin, et le vin moins que le travail. Il disoit ordinai-

rement : *Le travail est ma vie, et le jeu est ma mort.* Il mourut en 1570, à 50 ans.

FLORENCE, (le Cardinal de) *Voyez* I. ZABARELLE.

I. FLORENT V, comte de Hollande, fils de *Guillaume*, roi des Romains, perdit son père dès son jeune âge. Livré à divers tuteurs, il y eut beaucoup de divisions dans son état. Dès qu'il put gouverner par lui-même, il fit la guerre aux Frisons rebelles. Ayant enlevé à un gentilhomme, nommé *Gérard de Velsen*, son épouse, il fut assassiné et percé de trente-deux coups d'épée par ce mari jaloux et irrité. Le meurtrier ayant été pris, fut conduit à Leyde, où on le mit dans un tonneau hérissé de cloux. On le roula ainsi dans toute la ville, et il finit sa vie par ce cruel supplice. *Florent* mourut en 1296, après avoir régné quarante ans. Il laissa sept fils et quatre filles, (*Voyez* IV. GUILLAUME, *et* X. MARGUERITE) de *Béatrix* fille de *Gui de Dampierre* comte de Flandre, qu'il avoit épousée après la mort de sa première femme, de la maison de *Châtillon*.

II. FLORENT, (François) d'Arnai-le-Duc, professeur en droit à Paris et à Orléans, mort dans cette dernière ville en 1650, a laissé des *Ouvrages de Droit*, que *Doujat* publia in-4°, en deux parties, 1679. La vie de ce jurisconsulte, également recommandable par sa probité et ses lumières, est à la tête.

FLORENT CHRÉTIEN, *Voyez* CHRÉTIEN, n° III.

FLORENTIN, (Saint) fut un Martyr de Charollois, qu'on croit avoir souffert la mort pour la Foi vers 406.

FLORIAN, (Jean-Pierre CLARIS de) de l'académie Françoise et de plusieurs autres sociétés littéraires, lieutenant-colonel de cavalerie, naquit le six mars 1755, au château de Florian, près de Sauve dans les basses Cévennes, d'une famille noble et distinguée dans les armes. Il dut à *Gilette de Salgue* sa mère qui étoit Castillane d'origine, le goût très-vif qu'il montra toujours pour la littérature espagnole, et cette tournure d'esprit qui semble tenir à l'ancienne chevalerie, et qui se trouve dans tous ses ouvrages ; mais ce fut particulièrement à Ferney qu'il puisa l'amour de la poésie et des lettres, et qu'il reçut en quelque sorte sa première éducation. L'un de ses oncles avoit épousé une nièce de *Voltaire ;* son père étoit aimé de cet écrivain célèbre ; il conduisit son fils auprès de lui, et l'auteur de la *Henriade* se plut à en cultiver les dispositions naturelles. Le jeune *Florian* ne quitta Ferney que pour entrer dans les pages du duc de *Penthièvre*, qui bientôt après le nomma son gentilhomme ordinaire, et le plaça dans son régiment. D'*Argental*, ami de *Voltaire*, et qui se plaisoit à rassembler chez lui les hommes de lettres et les artistes en tout genre, avoit fait bâtir un petit théâtre ; les premiers travaux littéraires de *Florian* lui furent consacrés. Il y sut donner au rôle d'arlequin une sensibilité, une finesse qu'il n'avoit pas eu jusques-là. Ces petits drames, donnés ensuite au théâtre Italien, y ressuscitèrent le genre de pièces qui en avoit fait souvent la fortune,

avant que ce théâtre se fût exclusivement livré à des canevas et à des comédies en musique. Des prix remportés à l'académie Françoise, et dont *Florian* s'empressa d'offrir l'un à son père et l'autre à l'instituteur qui avoit pris soin de son enfance, et nombre d'écrits légers pleins de graces et de naturel, ne tardèrent pas à le faire distinguer de la foule des littérateurs. Devenu par la révolution, et par la mort du duc de *Penthièvre*, dont il ne s'éloigna jamais, entièrement étranger à tout ce qui l'étoit aux lettres, *Florian* devoit espérer de jouir en paix du bonheur d'un doux repos dans la solitude qu'il avoit choisie. Chassé de Paris, par le décret de la Convention qui en bannissoit tous les nobles, il s'étoit retiré à Seaux. Là, pendant qu'il mettoit la dernière main à un poëme en prose dans les mœurs Hébraïques, intitulé *Ephraïm*, qu'il regardoit comme son chef-d'œuvre, le comité de sureté générale ordonna son arrestation. La chûte de *Robespierre* le garantit de l'échafaud, et permit à l'un de ses intimes amis, membre de la Convention, mais jusqu'alors condamné au silence, de réclamer sa liberté. Malheureusement il étoit trop tard; l'imagination de *Florian* avoit été tellement frappée de ce qu'il avoit vu, de ce qu'il avoit souffert, de ce qu'il avoit craint, qu'il ne sortit de son cachot que pour aller mourir dans sa retraite de Seaux, le 13 septembre 1794, à l'âge de 38 ans. Un abandon aimable, une mélancolie douce et sensible formoient son caractère, et dominent dans ses écrits. La décence de ses mœurs, l'honnêteté de ses sentimens, la réconnoissance pour ses protecteurs, les égards pour ses rivaux et ses confrères, lui attachoient tous les cœurs. Ses principaux ouvrages sont: I. Les *deux Billets*, comédie qui, dans un cadre simple et léger, renferme de la gaieté et du naturel. II. Le *bon Ménage*, pièce qui obtint un succès mérité par une sensibilité douce et attrayante. III. Le *bon Père* et la *bonne Mère*, comédies qui offrent un caractère original et piquant, une morale pure, et qui excite tout à la fois l'attendrissement et le rire. IV. *Jeannot et Colin*, comédie dont le sujet est tiré d'un conte de *Voltaire*. V. Le *bon Fils*; *Blanche et Vermeille*, autres pièces qui obtinrent aussi des suffrages par des détails simples et vrais. VI. Les *Deux Jumeaux de Bergame*, où l'intrigue, fondée sur des méprises semblables à celles des *Ménechmes*, offre de la facilité et de l'agrément dans le dialogue. VII. Le *Baiser*, pièce de féerie en trois actes, présente quelques longueurs, et un dénouement trop attendu, mais en même temps un tableau naïf et charmant de deux amans pleins d'ivresse et de crainte, parce qu'on leur a prédit les plus grands malheurs, si le jour de leur mariage ils se donnoient un seul baiser. VIII. C'est principalement dans le roman pastoral que *Florian* a le plus intéressé ses lecteurs. Le premier est *Galathée*, dont le fond, puisé dans *Cervantes*, a été embelli par l'auteur, de tableaux frais et exempts de faux goût. IX. *Estelle*, production du même genre, mais entièrement de l'invention de *Florian*, qui en a placé la scène intéressante et douce, aux environs de Nimes, vers les lieux mêmes où il est né. X. *Vol-*

taire et le Serf du Mont-Jura, pièce qui remporta le prix de poésie de l'académie Françoise, en 1782. L'abolition de la servitude et de la main-morte y est traitée avec une sage philosophie. XI. *Ruth*, églogue qui obtint le même prix sur soixante-cinq pièces admises au concours. La poésie y est convenable au sujet : au lieu de force, elle a une aimable simplicité et une sorte de langueur très-attachante. XII. *Contes* en vers. XIII. *Eloge de Louis XII*, auquel l'auteur a donné une forme dramatique et piquante. XIV. *Nouvelles*. Elles sont au nombre de douze, qui offrent toutes un caractère particulier de naturel, de philosophie ou de sentiment. La meilleure peut-être est une allégorie bien soutenue, et pleine de finesse, sur le bonheur. XV. *Gonzalve de Cordoue*, roman héroïque, qui présente ce mélange heureux des actions guerrières et des mœurs pastorales, dont le contraste plaît toujours, et qui fait le charme de quelques productions espagnoles. Il est précédé d'un *Précis historique sur les Maures*, qui a de la rapidité et de la chaleur. XVI. *Numa Pompilius*, autre poëme en prose, est supérieur au précédent, par l'intrigue et l'intérêt de la narration, mais fort au-dessous du *Télémaque*. Aussi son succès ne peut être comparé à celui de cet ouvrage si répandu; et *Rivarol* en a fort bien développé les causes. « L'ingénieuse modestie de l'auteur, dit-il, qui se fait remarquer dans la gravure qui est à la tête de son livre, a forcé tout le monde à comparer *Numa* à *Télémaque*. Plus il a craint d'être écrasé par la comparaison, plus on s'est obstiné à la faire. Examinons les causes du succès prodigieux de *Télémaque*, et nous découvrirons aussitôt celles du malheur de *Numa*. Le *Télémaque* parut dans des circonstances admirables; le siècle étoit purement littéraire, et la discussion ou la philosophie n'avoient pas encore intimidé les imaginations jusqu'à un certain point. Ce beau roman parut être une sublime traduction d'*Homère*; ce fut une autre Odyssée, et, comme on a dit ailleurs, le *Télémaque* fut trouvé plus antique que les ouvrages des anciens. Il étoit composé pour un prince sur qui reposoit de grandes destinées. Mais ce qui, plus que tout cela, fit au *Télémaque* sa prodigieuse fortune, ce sont les allusions au règne, à la personne, et à toute la cour de *Louis XIV*; chacun cherchoit des vengeances dans cet ouvrage, et les y trouvoit. *Numa* n'a aucun de ces avantages : il n'y a aucune allusion à faire; il parut après *Séthos* et *Télèphe* qui sont tombés; et comme on pourroit fort bien soutenir que le *Télémaque*, s'il paroissoit aujourd'hui pour la première fois, n'auroit pas la moitié de son succès, il est naturel de croire que *Numa*, cent ans plutôt, en auroit eu davantage. » Ajoutons à cela que le merveilleux de *Numa Pompilius* ne peut se comparer à celui du *Télémaque*. Pour tout homme qui connoît l'antiquité, il y a toujours deux mythologies, et toutes deux d'un intérêt bien différent. *Ovide* n'est plus le même, quand vers la fin des *Métamorphoses*, il passe des fables grecques aux fables étrusques, et pour arriver au parallèle, *Mentor* ou *Minerve*, *Her-*

tule, *Philoctète*, *Ulysse*, *Idoménée*, *Calypso*, sont toute autre chose que des *Tullus* ou des *Tatius*, une *Hersilie* ou un *Léo*; toute cette poussière des Latins disparoît devant la *poétique cendre d'Ilion*. Il y a sur les fables des Grecs, je ne sais quelle vapeur magique qui se dissipe quand on arrive aux *mille et une nuits* des autres peuples. Il y a plus; ils sont nos aînés en poésie et même en philosophie, et nous leur confirmons nous-mêmes chaque jour ce double privilége. L'*Amour* sera toujours le fils de *Vénus*, *Cérès* toujours le pain, *Bacchus*, toujours le vin. L'amitié et la fraternité rappelleront toujours *Castor* et *Pollux*, *Oreste* et *Pilade*. Avec leur mythologie, ils ont baptisé toutes les passions; avec leur philosophie, tous les systèmes. Enfin, *Télémaque* cherchant son père de mer en mer, de rivage en rivage, vendu en Égypte, et perdu dans les déserts d'*Oasis*, l'emporte sur *Numa* caché dans les Alpes; et cela, parce que *Télémaque*, en cherchant *Ulysse*, cherche aussi à devenir un grand roi. Tel est peut-être aussi l'humanité, qu'un fils cherchant son père, nous touche autrement qu'un prince philosophe, prétendant à la royauté. La nature a fait des fils et des pères, et non des sujets et des maîtres. Il faut donc convenir que *Florian* n'a point eu comme *Fénélon*, le bonheur du sujet. « Son imagination, dit l'écrivain que nous avons cité, se promène dans des landes arides, et son style n'y est jamais rafraîchi par ces heureux sites et ces rians paysages qu'on rencontre si souvent dans le *Télémaque*. On a aussi remarqué dans *Numa* un défaut absolu de mouvement et de variété. On a dit que la pureté et l'élégance ne suffisoient pas dans un ouvrage de cette nature; il n'y a que les expressions créées qui portent un écrivain à la postérité. *Florian* paroît avoir des lois somptuaires dans son style, et son sujet exigeoit un peu de luxe. Enfin, le reproche le plus grave qu'on ait fait à *Numa*, c'est d'être plutôt un prince dévot et aventurier, qu'un législateur. On s'attendoit à trouver dans ce roman épique, les idées qui avoient cours en Europe depuis tant d'ouvrages répandus en France, en Angleterre et en Italie, sur la politique et la législation; mais on n'y trouva rien de relatif. » Cette réserve de *Florian*, sur ce dernier point, fut peut-être autant le fruit de sa prévoyance que de sa sagesse. XVII. *Fables nouvelles*. Ce recueil assura véritablement la gloire de l'auteur, qui, s'il est resté fort au-dessous de l'inimitable *la Fontaine*, concourt, du moins, pour la première place après lui. Ses fables sont contées avec autant de naturel que de graces; l'esprit même que *Florian* ne pouvoit s'empêcher de mettre dans tout ce qu'il écrivoit, y devient un mérite de plus, parce qu'il n'exclut point la naïveté; la versification en est élégante et facile, le style pur et correct, le but toujours moral, et l'invention heureuse et piquante. XVIII. Il achevoit de traduire *Dom Quichotte*, chef-d'œuvre de ce *Cervantes*, qu'il aimoit si passionnément, lorsque la mort l'enleva. Cette traduction est meilleure que celle de *Filleau de Saint-Martin*, dont la diction est si négligée, et les morceaux de poésie si platement rendus. XIX. *Florian* a laissé plusieurs ouvrages inédits, tel que le commencement d'une *Histoire an-*

cienne à l'usage de la jeunesse ; un poëme de *Guillaume Tell*, et sur-tout celui d'*Ephraïm*, en quatre chants, qui, suivant l'opinion de M. *Boissi d'Anglas*, offre avec un charme inconcevable, la tendresse fraternelle, la jalousie généreuse, et la passion de l'amour dans toute sa force et sa délicatesse. On a fait plusieurs éditions des ouvrages de *Florian*. La plus agréable est celle de *Didot*, en 15 vol. in-16, enrichis de gravures, sans y comprendre la traduction de *Dom Quichotte*. En général, les poésies de *Florian*, sur-tout ses romances, ont de la facilité, de la douceur et de l'harmonie ; mais lorsqu'il s'élève à un genre plus élevé, il manque quelquefois de vivacité, de force et de coloris. Sa prose a le même caractère que ses vers. La lecture de ses ouvrages remue peu l'ame ; mais quelques-uns échauffent doucement, parce que dans les sujets qui exigent de la sensibilité, on voit qu'il écrivoit d'après son cœur. Ce cœur, nullement jaloux, ne connut ni la haine, ni la vengeance : il eut des critiques comme tous les écrivains applaudis, mais il ne se permit jamais la moindre épigramme contre ses censeurs. Toutes ses productions furent lues avec avidité, parce qu'il peint, sinon avec énergie, du moins avec une touchante vérité, les mœurs et les caractères. C'est sur-tout dans les tableaux de la vie pastorale et de la douce tranquillité des champs, qu'il a le mieux réussi. *Voltaire* l'appelle dans ses lettres *Florianet*; et ce nom mignard peint assez bien le genre d'esprit et de caractère de *Florian*.

FLORIDA-BLANCA, (Don Joseph MONINO, comte de) grand-croix de l'ordre de *Charles III*, devint principal ministre d'Espagne, après de longs services. Son opposition aux principes de la révolution Françoise le rendit odieux, et lui fit perdre sa place, au commencement de 1792. Un chirurgien François avoit tenté de l'assassiner auparavant, et lui fit plusieurs blessures qui ne se trouvèrent pas mortelles. *Florida-Blanca* alla chercher la paix dans ses terres de Murcie. On l'en tira pour l'enfermer au château de Pampelune et le mettre en jugement ; mais il mourut de dyssenterie, après quelques jours de détention.

FLORIDE, (le marquis de la) officier Espagnol, se distingua dans la guerre de la succession par sa bravoure. Il étoit commandant de la citadelle de Milan en 1706. Le prince *Eugène* maître de la ville, le fit sommer de capituler, menaçant de ne lui faire point de quartier, s'il ne se rendoit dans vingt-quatre heures. *J'ai défendu*, répondit cet homme intrépide, *vingt-quatre Places pour les Rois d'Espagne mes maîtres, et j'ai envie de me faire tuer sur la brèche de la vingt-cinquième*. Ce discours hardi, qu'on savoit être l'expression d'une ame forte, fit renoncer au projet d'attaquer le château, et l'on se contenta de le bloquer.

FLORIDOR, (Josias de Soulas, dit) acteur de province et ensuite de Paris, mort dans cette ville en 1672, à 64 ans. Ce fut en sa faveur que *Louis XIV* déclara, par arrêt, que la profession de comédien n'étoit pas incompatible avec celle de gentilhomme. *Floridor* l'étoit, et n'en étoit pas plus modeste.

FLORIDUS, (François) de Danadéo dans la terre de Sabine, mort en 1547, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Lectiones subcisevæ*, Francfort, 1602, in-8°, qui lui fit un nom.

FLORIDUS, (*Julianus*) *Voyez* HENRI, n° I. à la fin.

FLORIEN, (*Marcus-Antonius* FLORIANUS) frère utérin de l'empereur *Tacite*, après sa mort en 276, se fit proclamer empereur par l'armée de Cilicie : mais celle d'Orient ayant forcé *Probus* d'accepter l'empire, il se prépara à marcher contre lui. *Probus* vint à sa rencontre, et refusa de composer avec *Florien*, qui, de désespoir, se fit ouvrir les veines deux mois après qu'il eut pris la pourpre. Ce prince avoit de l'ambition, mais n'avoit point de valeur.

FLORIMOND DE REMOND, né à Agen, fut conseiller au parlement de Bordeaux en 1570. Il se distingua moins comme magistrat, que comme controversiste. Il avoit eu d'abord du penchant pour les erreurs de *Calvin*; mais il les réfuta ensuite avec zèle. Les novateurs, qui ne l'aimoient point, disoient qu'il n'étoit que l'écho du Père *Richeome*, jésuite, auquel il prêtoit son nom. *C'est un homme*, ajoutoient-ils, *qui rend des arrêts sans conscience, fait des livres sans science, et bâtit sans argent.* On a de lui : I. Plusieurs *Traités*, parmi lesquels on distingue celui *De l'Ante-Christ.* II. *De l'Origine des Hérésies*, 2 volum. in-4°; livre plein de recherches curieuses, mais qui prouvent plus d'érudition que de critique. *Florimond* mourut en 1602, dans un âge avancé : c'étoit un homme d'un caractère peu modéré.

FLORIO, (Jean) originaire de Sienne, mourut à Londres, sa patrie, en 1625, à 80 ans. On a de lui une traduction des *Essais de Montaigne*, en Anglois, 1632, in-folio. Il étoit Protestant, et avoit été obligé de quitter l'Angleterre sous la reine *Marie*; mais il revint sous *Elisabeth*.

FLORIOT, (Pierre) prêtre du diocèse de Langres, confesseur des religieuses de Port-Royal, mort à Paris le 1er décembre 1691, à 87 ans, s'est fait un nom par la *Morale du* PATER, gros in-4°, 1709, dans lequel il paraphrase cette belle prière. On a encore de lui des *Homélies*, in-4.° et un *Traité de la Messe de Paroisse*, in-8°, qu'on peut regarder comme un bon ouvrage de morale, et un médiocre traité de liturgie.

FLORIS, (François) *Voyez* FLORE, peintre, n.° II.

I. **FLORUS**, (*L. Annæus-Julius*) historien Latin, de la famille des *Annéens*, qui avoit produit *Sénèque* et *Lucain*, composa, environ 200 ans après *Auguste*, un *Abrégé de l'Histoire Romaine*, en 4 livres, dont il y a plusieurs éditions. Les meilleures sont : Celles d'*Elzévir*, 1638, in-12; de *Grævius*, *cum notis Variorum*; 1702, 2 vol. in-8.°; et de Mad. *Dacier*, *ad usum Delphini*, 1674, in-4.° *Le Vayer* le fils le traduisit en françois, sous le nom de *Monsieur*, frère de *Louis XIV*, 1656, in-4.° *Florus* écrit d'un style fleuri, élégant, mais quelquefois boursouflé. Son ouvrage est plutôt un panégyrique du peuple Romain, qu'une histoire bien suivie. On ne doit pas être surpris que *Florus*

soit enflé dans son histoire : il étoit poëte. *Spartien* rapporte que l'empereur *Adrien* entra en lice avec lui, et qu'ils firent des vers l'un contre l'autre. L'empereur reprochoit au poëte d'aimer le cabaret ; le poëte auroit pu reprocher au prince d'aimer trop la poésie. *Voyez* VIII. ADRIEN.

II. FLORUS, (*Drepanius*) fameux diacre de l'église de Lyon, au IXe siècle, fut ami de l'archevêque *Agobard*. Il présida aux écoles de Lyon, et fut chargé par le clergé de sa province, de répondre au livre de *Jean Scot*, sur la *Prédestination*. Il laissa d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque une *Explication du Canon de la Messe*, où il donne trop dans le sens mystique, et ne s'attache pas assez au sens littéral ; et un *Commentaire* sur *St. Paul.* On trouve ses différens ouvrages dans quelques éditions du vénérable *Bède*, et dans la *Bibliothèque des Pères*. Un manuscrit des ouvrages de *Florus* découvert à la grande Chartreuse lui a fait restituer une foule de poésies attribuées à *Pacat*, et à un *Trépanius-Florus*, poëte inconnu.

FLOUR, (Saint) premier évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne vers 389, donna son nom à la ville de Saint-Flour.

FLUD, *ou* DE *FLUCTIBUS* (Robert) docteur en médecine à Oxford, né à Milgate, dans la province de Kent en 1574, mourut à Londres le 8 septembre 1637, à 65 ans. Il fut surnommé *le Chercheur*, parce qu'il fit beaucoup de recherches dans les mathématiques et dans la philosophie : il fut mis dans la nombreuse liste des sorciers par quelques ignorans. On lui attribue l'invention du thermomètre dont plusieurs font honneur à *Drébellius*. Il laissa des ouvrages de médecine, de philosophie, d'alchimie, dont la collection fut imprimée à Oppenheim et à Goude en 1617 et années suivantes, fig. cinq vol. in-fol. Les principaux sont : *Apologie des Frères de la Rose-Croix*, Leyde, 1616, in-8.° lat. — *Tractatus Theologo-Philosophicus de vitâ, morte et resurrectione*, 1617, in-8.° — *Utriusque Cosmi Metaphysica, Physica et Technica historica*, 1617, 4 vol. in-folio. — *Veritatis Proscenium.* — *Sophiæ cum Moriâ certamen.* — *Monochordum mundi symphoniacum.* — *Summum bonorum, quod est verum Magiæ, Cabbalæ, Alchymiæ, Fratrum Roseæ-Crucis verorum veræ subjectum.* — *Philosophia Mosaïca*, 1659, in-folio, — *Amphitheatrum Anatomiæ*, 1623. in-fol. — *Philosophia sacra*, etc. *Gassendi* à écrit contre *Flud*.

FLURANCE, *Voy.* RIVAULT.

FŒDEROWITZ, *Voyez* MICHEL, n° X.

I. FŒDOR, (Jean) diacre, né à Moscow, fit connoître l'imprimerie à sa patrie. Réuni à *Pierre Timofée Mstislauzow*, ils publièrent en 1564 *l'Apostol*, ou *Actes des Apôtres*. L'académie de Pétersbourg en possède le seul exemplaire que l'on connoisse et qui lui fut remis en 1730 par un soldat qui l'avoit trouvé sous des décombres.

II. FŒDOR *ou* FEDOR, fils aîné du czar *Alexis*, monta sur le trône de Russie en 1676. Il avoit été élevé pour la guerre et pour le cabinet. Dès qu'il eut

soumis l'Ukraine révoltée, et qu'il eut fait la paix avec les Turcs, il s'occupa du soin de policer ses états. Il encouragea plusieurs citoyens de Moscow à bâtir des maisons de pierres, à la place des chaumières qu'ils habitoient. Il agrandit cette capitale. Il fit des réglemens de police générale; mais en voulant réformer les Boïards, il les indisposa contre lui. Il méditoit de plus grands changemens, lorsqu'il mourut sans enfans, en 1682, à la fleur de son âge. Son second frère, *Pierre*, qui n'étoit âgé que de dix ans, et qui faisoit déjà concevoir de grandes espérances, régna après lui, et acheva ce que *Fœdor* avoit commencé. Ce prince avoit de bons desseins; mais il n'avoit ni assez de lumières, ni assez d'activité, ni même de santé pour les faire réussir.

FOÉ, (Daniel de) poëte Anglois, fut d'abord destiné par ses parens à une profession mécanique, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la poésie. Il épousa avec vivacité les intérêts du roi *Guillaume* prince d'Orange, essuya divers chagrins qu'il s'attira par sa plume satirique, et mourut en 1731. On a de lui : I. Les *Aventures de Robinson Crusoé* en anglois, 1719, qui a été faussement attribué à *Richard Steele*, l'un des écrivains du *Spectateur :* ce roman est écrit d'une manière si naturelle, que long-temps il a passé pour une relation exacte d'un voyageur véridique. Mais si *Robinson Crusoé* n'a pas existé, les faits qu'on y raconte, ont leur fondement dans les aventures de quelques voyageurs. En 1681, un Moskite Indien, abandonné dans l'isle de *Juan Fernandez* y vécut seul pendant trois ans, et se procura par la chasse, la pêche et son esprit industrieux presque toutes les nécessités de la vie. *Dampierre* qui le découvrit dans son isle, en parle dans son *Voyage*. En 1705, un Ecossois nommé *Alexandre Selkirck*, ayant eu des démêlés avec le capitaine du vaisseau les *Cinq-ports*, fut laissé dans cette même isle. On lui donna ses habits, son lit, son fusil, de la poudre; et avec ces petites provisions il pourvut à tous ses besoins. Quand la poudre lui manqua, il prenoit les chèvres à la course, et il devint aussi agile que ces animaux. (*Voyez* VAN-EFFEN.) *Feutry*, avocat au parlement de Douai, a donné une édition de *Robinson*, en 1766, 2 vol. in-12; il en a abrégé la vie sans en altérer le caractère. Il avoit promis d'en retrancher quelques déclamations indécentes que l'auteur anglican s'étoit permises contre la religion catholique et ses ministres; mais il n'a pas toujours rempli sa promesse. II. *Le vrai Anglois de naissance*, poëme fait à l'occasion de la révolution qui plaça *Guillaume* sur le trône de son beau-père, en réponse à l'ouvrage intitulé : *Les Etrangers*. III. *La réformation des Mœurs*, où il attaque ouvertement les personnes du plus haut rang, qui employoient leur autorité à soutenir l'impiété et la dissolution. IV. *Essai sur le pouvoir du Corps collectif du Peuple Anglois*, Cet ouvrage est en faveur de la Chambre des Communes. V. *Le court moyen contre les Non-Conformistes*, qui lui attira une punition publique, plus ignominieuse que cruelle. Il fut mis au pilori. Ses divers écrits politiques ont été réunis en 2 vol. in-8.° Son fils, *Norton* DE *Foé*,

n'étoit pas moins satirique que lui. *Pope* ne les a pas oubliés dans sa *Dunciade*.

FOES ou FOESIUS, (Anutius) médecin de Metz, mort en 1595, à 68 ans, étoit très-versé dans la langue grecque. Son amour pour l'étude l'empêcha de s'attacher à des principes qui auroient pu faire sa fortune. Il est auteur d'une *Traduction* très-fidelle des *Œuvres d'Hippocrate* en latin, accompagnée de corrections dans le texte, et ornée de scolies ; à Genève, 1657, 2 vol. in-folio. On a encore de lui une espece de *Dictionnaire sur Hippocrate ;* Francfort, 1588, in-folio.

FOGLIETA, (Uberto) savant Génois, eut part aux troubles qui s'élevèrent à Gênes, et fut envoyé en exil. Pour se consoler des tribulations qu'il avoit essuyées dans le monde, il ne voulut avoir de commerce qu'avec les lettres. Le cardinal *Hippolyte d'Est* le reçut dans sa maison à Rome. Il y mourut le 5 septembre 1581, âgé de 63 ans. Parmi les ouvrages sortis de sa plume, on distingue : I. Son traité *De ratione scribendæ Historiæ ;* aussi judicieux que bien écrit. II. *Historia Genuensium*, rare, 1585, in-fol., diffuse, mais fidelle et élégante. *François Serdonati* en a fait une traduction en italien, qui est estimée. III. *Tumultus Neapolitani*, 1571, in-4.° IV. *Elogia clarorum Ligurum*, in-4.° V. *De sacro fœdere Selimum*, in-4.° VI. *De linguæ Latinæ usu et præstantiâ*, 1723, in-8.° VII. *De causis magnitudinis Turcarum Imperii*, in-8.° VIII. *De similitudine normæ Polybianæ*, dans ses *Opuscules*, à Rome, 1579, in-4.° IX. *Della Republica di Genoa*, in-8° : ouvrage intéressant pour ceux qui veulent connoître cette république, du moins telle qu'elle étoit dans le XVIe siècle.

FOHÉ, *Voyez* FÉ.

FOHI, premier roi de la Chine, régla les mœurs des Chinois, alors barbares, et leur donna des lois. On prétend qu'il fit plus, qu'il dressa des tables astronomiques. Il régnoit, dit-on, du temps des patriarches *Heber* et *Phaleg ;* mais on ne sait rien d'assuré sur ce monarque, et son histoire n'est point établie sur des monumens authentiques.

FOI, Divinité allégorique, que les poëtes représentent habillée de blanc, ou sous la figure de deux jeunes filles se donnant la main ; ou sous celle de deux mains seulement, enlacées l'une dans l'autre. La FOI, comme *Vertu* théologale, est peinte sous la figure d'une femme qui tient une croix posée sur une pierre angulaire ; l'ESPÉRANCE est appuyée sur une ancre, qui est son attribut ; la CHARITÉ, dont le front est surmonté d'une flamme, embrasse et tient sur son sein un groupe d'enfans qu'elle allaite.

FOIGNI, (Gabriel) Cordelier défroqué, se retira en Suisse vers 1667, et fut chantre de l'église de Morges. En ayant été chassé pour quelques indécences qu'il y commit à la suite d'une débauche, il alla se marier à Genève, où il enseignoit la grammaire et le François. Il y fit paroître, en 1676, l'*Australie*, ou *les Aventures de Jacques Sadeur*, in-12, qui faillirent à l'en faire chasser, parce qu'on y trouva des impiétés et des obscénités. On l'y toléra

cependant; mais au bout de quelque temps, il fut obligé d'en sortir, laissant à sa servante des marques scandaleuses de leur commerce. Il se retira en Savoie, et mourut dans un couvent, en 1692. Son *Voyage* romanesque fut très-recherché, tant qu'il fut défendu; mais il est assez méprisé aujourd'hui.

FOINARD, (Fréderic-Maurice) curé de Calais, mort à Paris en 1743, âgé de 60 ans, étoit de Conches en Normandie. On a de lui quelques ouvrages, dont les plus connus sont : I. *Projet pour un nouveau Bréviaire Ecclésiastique*, avec la critique de tous les nouveaux Bréviaires qui ont paru jusqu'à présent, in-12, 1720. II. *Breviarium Ecclesiasticum*, exécuté suivant le projet précédent, 2 vol. in-12. Les auteurs des nouveaux Bréviaires ont profité de celui-ci. III. *Les Pseaumes, dans l'ordre historique*, in-12, 1742. IV. Deux vol. in-12, *sur la Genèse.* Des idées singulières, que l'auteur hasarda sur le sens spirituel, firent supprimer cet ouvrage.

I. FOIX, (Raymond Roger, comte de) accompagna le roi *Philippe-Auguste* à la guerre de la Terre-sainte en 1190. Il prit depuis le parti des Albigeois avec feu; mais son ardeur ne le mena qu'à des humiliations. Il fut obligé de demander la paix, et de reconnoître pour comte de Toulouse *Simon* de *Montfort*. *Puylaurens* rapporte qu'en une conférence tenue au château de Foix entre les Catholiques et les Albigeois, la sœur du comte, non moins ardente que son frère, voulut parler en faveur de ces derniers. *Allez, Madame*, lui dit *Etienne de Minéa*, *filez votre quenouille; il ne vous appartient pas de parler dans une dispuste de religion.* Raymond *Roger* mourut en 1222. —L'illustre maison de *Foix* dont étoit *Raymond*, descendoit de *Bernard*, deuxième fils de *Roger II*, comte de Carcassonne. *Bernard* eut le comté de Foix en 1062, et le posséda pendant 34 ans. Sa postérité subsista avec honneur jusqu'à *Gaston III*, qui vit mourir son fils avant lui : *Voy.* GASTON III. Il mourut lui-même en 1391, ayant cédé le comté de Foix à *Charles VI*; mais le roi, par générosité, le rendit à son cousin *Matthieu*, qui mourut en 1398 sans enfans, et dont la sœur *Isabelle* épousa *Archambaud de Grailly* ou *de Grely*, qui prit le nom de *Foix*. Son petit-fils, *Gaston IV*, se maria avec *Eléonore*, reine de Navarre. Sa postérité masculine fut terminée par *Gaston* de *Foix*, duc de Nemours, tué à la bataille de Ravenne en 1512, à 24 ans. (*Voyez.* II GASTON.) Mais *Catherine de Foix*, reine de Navarre, (*Voy.* CATHERINE n.° IV.) petite-fille de *Gaston IV*, avoit épousé *Jean d'Albret*, dont la petite-fille fut mère d'*Henri IV*.... *Archambaud de Grailly* avoit eu un second fils, nommé *Gaston*, captal de Buch, et dont les descendans furent comtes de Candale et ducs de Rendan. Cette branche avoit été honorée de la pairie sous le titre de *Rendan*, par considération pour *Marie-Claire de Beaufremont*, marquise de Senecey, dame d'honneur d'*Anne d'Autriche*, qui avoit épousé *Jean-Baptiste Gaston de Foix*, comte de *Fleix*, tué au siége de Mardick en 1646. Elle mourut elle-même en 1680. Ses trois fils

n'ont point laissé de postérité. Le dernier, *Henri-Charles*, qui portoit le nom de *Duc* de *Foix*, est mort en 1714.

II. FOIX, (Pierre de) fils d'*Archambaud* captal de Buch, et d'*Isabelle*, comtesse de *Foix*, d'abord Franciscain, cultiva avec succès les lettres sacrées et profanes. L'antipape *Benoît XIII* l'honora de la pourpre en 1408, soit pour récompenser son mérite, soit pour attirer dans son parti les comtes de *Foix*. *Pierre* n'avoit alors que 22 ans; il abandonna le Pontife, son bienfaiteur, au concile de Constance, préférant les intérêts de l'Eglise à ceux de l'amitié. Le concile lui confirma la qualité de cardinal. *Martin V* l'envoya légat en Aragon, pour dissiper les restes du schisme. Il y réussit, et mourut le 13 décembre 1464, dans sa 78e année, à Avignon, dont il avoit la vice-légation. Il étoit aussi archevêque d'Arles. C'est lui qui a fondé à Toulouse le collége de Foix. — Il faut le distinguer du cardinal *Pierre* DE *Foix*, son petit-neveu, non moins habile négociateur, qui mourut évêque de Vannes, à la fleur de son âge, en 1490.

III. FOIX, (Catherine de) héritiere de *François Phébus*, porta en dot la Navarre à *Jean d'Albret* qu'elle épousa vers l'an 1484. Leur désunion favorisa l'envahissement de leurs états par *Ferdinand*, roi d'Espagne qui fit autoriser son usurpation par une bulle du pape *Jules II*.

IV. FOIX, (Odet de) seigneur de LAUTREC, maréchal de France, gouverneur de la Guienne, étoit petit-fils d'un frère de *Gaston IV*, duc de *Foix*. Il porta les armes dès l'enfance. Ayant suivi *Louis XII* en Italie, il fut dangereusement blessé à la bataille de Ravenne, en 1512. Après sa guérison, il contribua beaucoup au recouvrement du duché de Milan. *François I* lui en donna le gouvernement. *Lautrec* savoit combattre, mais il ne savoit pas commander. On le trouvoit généralement haut, fier et dédaigneux : également incapable de manier les esprits et de s'insinuer dans les cœurs, il ne pouvoit rien obtenir que par la crainte ou par la violence. Une certaine impétuosité de caractère le jetoit souvent dans des fautes, que son orgueil ne lui permettoit pas toujours de réparer. Général malheureux parce qu'il étoit altier et imprudent, il fut chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme et de Plaisance, par *Prosper Colonne*. Il tâcha de rentrer dans le Milanez par une bataille; mais ayant perdu celle de la Bicoque en 1522, il fut obligé de se retirer en Guienne, dans une de ses terres. Sa disgrace ne fut pas longue. En 1528, il fut fait lieutenant-général de l'armée de la Ligue, en Italie, contre l'empereur *Charles-Quint*. Il emporta d'abord Pavie, qu'il mit au pillage; (*Voyez* HOSTASIUS) puis s'avança vers Naples, et mourut devant cette place le 15 août de la même année, après avoir lutté quelque temps contre l'ennemi, la peste, la misère et la famine. Le pape lui fit faire un service solennel dans l'église St-Pierre de Rome, et le roi dans l'église Notre-Dame de Paris. Son corps fut porté en Espagne par un Espagnol, qui espéroit en tirer de l'argent de ses héritiers; mais 20 ans après, *Ferdinand*, duc

de *Sessa*, petit-fils de *Gonsalve* de Cordoue, le fit placer dans le tombeau de son grand-père, avec cette inscription : *Ferdinand* GONSALVE, *petit-fils du* Grand Capitaine, *a rendu les derniers honneurs à la mémoire d'Odet de* FOIX, Lautrec, *quoiqu'il fût ennemi de sa nation.* —Il avoit deux frères et une sœur : ces deux frères étoient *Thomas* qui suit; et *André*, seigneur de l'*Espare*, tué à la bataille de Logrogno en 1521. La sœur étoit *Françoise* comtesse de *Châteaubriand*, maîtresse de *François I.* Voyez CHATEAUBRIAND.

V. FOIX, (Thomas de) *dit* le *Maréchal de* LESCUN, avoit plus de bravoure que de conduite. Il passoit pour un homme cruel et extrêmement avare. Ses exactions firent soulever le Milanez en 1521. Après la perte de la bataille de la Bicoque, où *Lescun* eut un cheval tué sous lui, les ennemis l'assiégèrent dans Crémone. Il n'y tint pas aussi long-temps qu'il le pouvoit; et en rendant la place, il promit de faire évacuer toutes celles du Milanez où il y avoit garnison Françoise : composition honteuse, qui fut blâmée de tout le monde. Il reçut à la journée de Pavie, en 1525, un coup de feu dans le bas-ventre, dont il mourut sept jours après, prisonnier de guerre à Milan.

VI. FOIX, (Paul de) archevêque de Toulouse, de la même famille que *Lautrec*, se distingua dans ses ambassades en Écosse, à Venise, en Angleterre, et surtout dans celle de Rome auprès du pape *Grégoire XIII*. Il mourut dans cette ville en 1584, à 56 ans. *Muret*, dont il avoit été le bienfaiteur, prononça son oraison funèbre. Ce prélat étoit homme de lettres, et aimoit ceux qui les cultivoient, sur-tout ceux qui brilloient par leur éloquence, ou qui possédoient les écrits d'*Aristote*, dont il étoit admirateur passionné. On a de lui des *Lettres*, in-4°, Paris 1628, écrites avec précision. Elles prouvent qu'il étoit un assez bon écrivain et un grand homme-d'état. C'est sans preuve qu'on les a attribuées à d'*Ossat*, son secrétaire d'ambassade, depuis cardinal.

VII. FOIX, (Marguerite de) duchesse d'Epernon, se rendit célèbre par son intrépidité en 1588. Son époux défendoit le château d'Angoulême; pour s'en emparer, on conduisit la duchesse à la porte de la citadelle, en la menaçant d'un mauvais parti, si elle ne déterminoit le duc à se rendre. Celle-ci, arrivée près du rempart, exhorta son époux à se bien défendre et à ne point être touché de son sort. On respecta le courage de *Marguerite*, et le duc ayant été secouru, elle entra en triomphe dans le château.

VIII. FOIX, (François de) duc de Candale, commandeur des ordres du roi, et évêque d'Aire, mort à Bordeaux vers l'an 1594, à 90 ans, traduisit le *Pimandre* de *Mercure-Trismégiste*, et les *Elémens* d'*Euclide*; qu'il accompagna d'un commentaire. Cette version est trop libre. Le traducteur François s'écarte de son original, et donne très-souvent ses propres pensées pour celles du géomètre Grec.

IX. FOIX, (Louis de) architecte Parisien, florissoit sur la fin du 16ᵉ siècle. Il fut préféré

à tous les architectes de l'Europe par *Philippe II*, qui le choisit pour élever le palais et le monastère de l'Escurial. De retour d'Espagne, il boucha l'ancien canal de l'Adour, et en creusa un nouveau en 1579. Ce fut lui encore qui bâtit, en 1585, le fanal à l'embouchure de la Garonne, qu'on appelle communément *la Tour de Cordouan*.

X. FOIX, (Marc-Antoine de) Jésuite, né au château de Fabas dans le diocèse de Couserans, mort à Billon en Auvergne, l'an 1687, dans un âge assez avancé, fut homme de lettres, théologien, prédicateur, professeur, recteur, provincial, et tout ce que l'étendue de ces titres exigeoit. On a de lui : I. *L'Art de prêcher la parole de Dieu*, in-12. C'est l'ouvrage d'un savant et d'un homme d'esprit, instruit de la littérature sacrée et profane. II. *L'Art d'élever un Prince*, in-12, attribué d'abord au marquis de *Vardes* : bon livre, dont le succès fut rapide; mais où l'on trouve trop de choses communes, ainsi que dans le précédent.

FOIX, (Gaston de) *Voyez* GASTON, n^os^ I *et* II.

FOIX, *Voyez* ST-FOIX (Germain Poulain de).

I. FOLARD, (le Chevalier Charles de) né à Avignon le 13 février 1669, d'une famille noble, montra dès l'enfance des inclinations militaires. Il sentit augmenter son penchant, à la lecture des *Commentaires* de *César*. Il s'engagea dès l'âge de 16 ans; on le dégagea, il se rengagea encore, et ses parens le laissèrent suivre l'impulsion de la nature. De cadet dans le régiment de Berri, devenu sous-lieutenant, il fit le métier de partisan pendant tout le cours de la guerre de 1688, et ce métier, qui n'est pour tant d'autres qu'une espèce de brigandage, fut pour lui une école. Il exécuta en petit, tout ce qu'il avoit vu faire en grand; il leva des cartes, il dressa des plans; il parut dès-lors un homme rare. La guerre de 1701 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son habileté et ses connoissances. Le duc de *Vendôme* le fit aide de camp, et ne le céda qu'avec regret à son frère le grand-prieur, qui commandoit alors l'armée de Lombardie. Le chevalier *de Folard* répondit à l'idée qu'on avoit de lui; il contribua beaucoup à la prise d'Hostiglia et à celle de la Cassine de la Bouline, qui lui mérita la croix de St-Louis et une pension de 400 livres. Blessé dangereusement à la bataille de Cassano, en 1705, il réfléchit, au milieu des douleurs cuisantes que lui causoient trois coups de feu, sur l'arrangement de cette bataille, et forma dès-lors son système des colonnes. Après s'être distingué dans plusieurs siéges en Italie, et sur-tout à celui de Modène, il passa en Flandre, fut blessé à Malplaquet, et fait prisonnier quelque temps après. Le prince *Eugène*, jaloux d'un tel homme, ne put le gagner par les offres les plus avantageuses. *Folard*, aussi bon François qu'excellent capitaine, l'engagea dans une mauvaise manœuvre, qui tira *Villars* d'une position très-dangereuse. De retour en France, il eut le commandement de Bourbourg, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1714, il se rendit à Malte, assiégée par les Turcs, et s'y

montra ce qu'il avoit paru partout ailleurs. Le desir de servir sous *Charles XII*, plutôt que l'intérêt, l'attira en Suède. Il vit ce roi soldat, et lui fit goûter ses nouvelles idées sur la guerre. *Charles* destinoit le chevalier *Folard* à être un des instrumens dont il vouloit se servir dans une descente projetée en Écosse; mais la mort du héros, tué au siége de Frédérikzhall, dérangea tous ses projets, et obligea *Folard* à revenir en France. Il servit en 1709 sous le duc *de Berwick*, en qualité de mestre-de-camp, et ce fut sa dernière campagne. Il avoit étudié toute sa vie l'art militaire en philosophe; il l'approfondit encore plus, lorsqu'il fut rendu à lui-même. Il donna des leçons au comte de *Saxe*, et prédit dès-lors ses succès. Un tel élève dit plus en faveur d'un maître, qu'un long panégyrique. Le chevalier *de Folard* exposa ses nouvelles découvertes dans ses *Commentaires sur Polybe*, en 6 vol. in-4°, 1727, réduits depuis en trois par un homme du métier. On y a ajouté un septième volume en Hollande. L'auteur peut être appelé à juste titre *le Végèce moderne*. En homme de lettres, il a su puiser dans les sources les plus cachées, tout ce qu'il a cru propre à nous instruire; et en homme de guerre, il l'a exposé avec beaucoup d'intelligence. Le fond en est excellent, mais la forme n'en est pas si agréable. L'abondance des idées de l'auteur entraîne une profusion de paroles. Son style est négligé, ses réflexions sont détachées les unes des autres; ses digressions, ou inutiles, ou trop longues. On a encore de cet habile homme: I. Un livre de *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, in-12. Les idées y sont aussi profondes et plus méthodiques que dans son Commentaire. II. Un *Traité de la défense des Places*. III. Un *Traité du métier de Partisan*, manuscrit que le maréchal *de Belle-Isle* possédoit. Le chevalier *de Folard* mourut à Avignon le 23 mars 1752, à 83 ans. S'il eut de grands talens, il n'eut pas moins de vertus. Il auroit pu faire une fortune assez considérable; mais ses liaisons avec les défenseurs des miracles qu'on attribuoit à M. *Pâris*, le firent regarder de mauvais œil par le cardinal *de Fleury*. On vit quelquefois ce vieil officier au milieu d'une troupe de convulsionnaires, si l'on s'en rapporte à l'auteur de l'*Histoire du Voyage Littéraire fait en France en* 1733, la Haye, 1735. Ceux qui voudront connoître plus particulièrement cet homme célèbre, peuvent consulter les *Mémoires* pour servir à son Histoire, imprimés à Paris, sous le titre de Ratisbonne, en 1753, in-12.

II. FOLARD, (François-Melchior de) Jésuite, frère du précédent, membre de l'académie de Lyon, naquit à Avignon en 1683, et mourut en 1739, à 56 ans. On a de lui *Œdipe* et *Thémistocle*, tragédies foibles; et l'*Oraison funèbre du Maréchal de Villars*, non moins médiocre. Il étoit plus recommandable par les charmes de son caractère, que par ses talens.

I. FOLENGO, (Jean-Baptiste) Bénédictin Mantouan, mort en 1559, à 60 ans, laissa un *Commentaire sur les Pseaumes*, imprimé à Basle en 1557, in-fol.; et *sur les Epîtres Catholiques*, in-8°, écrit noblement et purement. Il commente en critique,

et presque toujours avec intelligence. Il étoit frère du suivant.

II. FOLENGO, (Théophile) plus connu sous le nom de *Merlin Coccaye*, étoit d'une famille noble de Mantoue. Sa jeunesse fut fort orageuse. Il étudia les humanités sous *Virago Coccaïo*, et alla ensuite à Bologne faire sa philosophie, sous *Pierre Pomponace*. Son père voulut que son premier maître l'y accompagnât pour veiller sur sa conduite; mais la vivacité de son esprit, et son goût pour la poésie, lui firent négliger ses études; et tout ce que *Coccaïo* put faire pour le porter à s'y appliquer, fut inutile. Son premier ouvrage fut un poëme intitulé : *Orlandino*, où il prit le nom de *Limerno Pittoco*. Il fut enfin obligé de quitter Bologne avec précipitation, de même que son maître, pour ne point tomber entre les mains de la justice. On ne dit rien du sujet qui la leur faisoit appréhender; mais c'étoit sans doute quelque folie de jeunesse. Son père qui n'avoit pas sujet d'être content des progrès qu'il avoit faits dans la philosophie, le reçut fort mal. Cet accueil le jeta dans un tel désespoir, qu'après avoir couru quelque temps le monde, il prit le parti des armes. Il s'en lassa, et étant à Bresse, il se fit Bénédictin dans le monastère de Sainte-Euphémie, de la congrégation du Mont-Cassin, où il avoit déjà un frère. (*Voy.* l'article précédent.) La tournure de leurs esprits fut bien différente; l'un se consacra à l'érudition et à la piété, l'autre à la bouffonnerie et à la turlupinade. *Théophile* étoit fort enjoué, et poëte : double titre pour se faire des ennemis. Ses confrères lui suscitèrent des affaires fâcheuses, parce qu'il ne les épargnoit pas dans ses vers; mais il échappa à leurs poursuites par la protection de plusieurs seigneurs. Il mourut le 9 décembre 1544, à 51 ans, dans son prieuré de Sainte-Croix de Compesio, près de Bassano, dans l'état de Venise. De tous ses ouvrages, le plus connu est sa *Macaronée* ou *Opus Macaronicum*, Tusculani, 1621, figure; Venise, 1561, in-12; et Amsterdam, 1692, in-8°, figure. [Ce nom *Macaronique*, qu'on a donné à toutes les productions du même genre, vient du mot italien *Macaroni*, qui est le nom d'un gâteau qu'on fait en Italie avec de la farine, des œufs et du fromage.] Le poëme de *Folengo* fut reçu avec transport, dans un siècle où les bouffonneries pédantesques tenoient lieu de saillies, les anagrammes de bons mots, et les logogriphes de pensées. Il est difficile de faire un usage plus singulier de son esprit. Il s'abandonne entièrement à son imagination, aussi vive que bizarre, sans respect, ni pour la langue Latine, dont il fait un mélange monstrueux avec l'Italienne, ni pour le bon goût qu'il choque trop souvent. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'auteur, qui ne passe que pour un bouffon, et qui dans sa *Macaronée* ne mérite pas d'autre titre, fait pourtant entrer dans cet ouvrage d'excellentes réflexions sur les vices des hommes. Il tourne en ridicule les vains titres des grands; il attaque fortement les passions, sur-tout la paresse, l'envie, la volupté, la curiosité frivole. Semblable à *Rabelais*, l'un de ses imitateurs, il fait paroître une grande connoissance des sciences, des arts, et des antiquités. Nous ci-

terons quelques-unes de ses moralités, pour donner au lecteur une idée de son style et de la tournure de son génie :

Sum felix, quisquam pro me vult ponere vitam ;
Sum pauper, nemo pro me vult ponere robbam.

Non mancant homines me consiliare scientes ;
At mancant homines, heu ! me ajutare volentes.

Fallitur, extremam qui se conduci ad horam,
Sperans deleri modico sua crimina luctu ;
Non amor hunc tangit, Baratir sed maximus horror.

En parlant de la Confession, il dit :

Quis tam sanctus homo, quem non quandoque patescat
Esse caro, pressusque ruat sub pondere carnis ?
Ast peccata hominis, nunquam emendare diabli est.
Hinc ordita fuit patribus Confessio ; verùm
Hoc opus, hic labor est ; fascinus committere paulùm
Nos pudet ante Deum, homini sed dicere multùm.

Son ouvrage produisit des imitateurs, comme tous les écrits qui ont du succès. La contagion passa jusqu'en France, et les plus mauvais rimailleurs s'en mêlèrent. Le *Poëme Macaronique* fut traduit en françois en 1606. Cette version barbare a été publiée de nouveau, sans aucun changement, en 1734, 2 vol. in-12 : elle n'étoit ni assez importante, ni assez estimée pour mériter une nouvelle édition. Il y a encore de *Merlin* trois Poëmes assez recherchés : I. *Orlandino da Limerno Pittoco ;* Vinegia, 1526, ou 1539, ou 1550, in-8° ; réimprimé à Londres en 1773, in-8° et in-12. II. *Caos del Tri per uno ;* Vinegia 1527, ou 1546, in-8.° C'est un poëme sur les trois âges de l'homme, en style en partie macaronique. III. *La Humanita del Figlio di Dio, in ottava rima ;* Vinegia, 1533, in-4.°

FOLIETA, *Voy.* FOGLIETA.

FOLKES, (Martin) antiquaire, physicien et mathématicien Anglois, né à Westminster vers 1690, mort à Londres en 1754, à 64 ans, se distingua dans les académies des Sciences de France et d'Angleterre, où il fut admis. Celle-ci l'avoit reçu dans son sein à l'âge de 24 ans ; deux ans après, elle le mit dans son conseil. *Newton* le nomma ensuite son vice-président, et enfin il succéda à *Sloane*, dans la présidence même. Ses connoissances et ses succès dans les sciences qui font l'objet des travaux de cette compagnie, furent les titres qui le placèrent à sa tête. Les nombreux *Mémoires* qu'il lui présenta, et qu'on trouve dans les *Transactions philosophiques*, justifient son choix. Cet auteur tira un grand profit pour la science des antiquités, d'un voyage qu'il fit en Italie ; et celui qu'il fit en France, le lia avec les savans de ce royaume. Ses mémoires roulent sur les poids et la valeur des monnoies romaines ; sur les mesures des colonnes *Trajane* et *Antonine ;* sur les monnoies d'or d'Angleterre, depuis le règne d'*Edouard III ;* sur les polypes d'eau douce ; sur les bouteilles dites de Florence, et sur divers sujets de physique. Lorsqu'il eut été admis à l'académie des Sciences de Paris, il présenta un *Mémoire* sur la comparaison des mesures et des poids de France et d'Angleterre. Il finit sa carrière

littéraire par un ouvrage estimé de sa nation, sur les *Mannoies d'argent d'Angleterre*, depuis la conquête de cette isle par les Normands, jusqu'à son temps. Les lettres remplirent sa vie ; ni les soins du mariage, ni les distractions des voyages, ne purent ralentir son ardeur pour l'étude. Il avoit amassé une ample bibliothèque et un cabinet enrichi d'une collection de monnoies, supérieure à tout ce qu'on connoissoit en ce genre.

FOLLARD, *Voy.* FOLARD.

FONCEMAGNE, (Etienne-Laurent de) né à Orléans en 1694, mort à Paris le 26 septembre 1779, à 83 ans, fut quelque temps de l'Oratoire, devint sous-gouverneur du duc de *Chartres* en 1753, et se fit généralement estimer par la douceur, la bonté et l'amabilité de son caractère, par les vertus du chrétien et les procédés du galant homme. On a de lui quelques *Mémoires* dans ceux de l'académie des Inscriptions, dont il étoit membre, ainsi que de l'académie Françoise. Il présida à l'édition du *Testament du Cardinal de Richelieu*, 2 vol. in-8°, 1764 ; il le prétendoit authentique contre l'opinion de *Voltaire*, qui le regardoit comme supposé et fait par l'abbé *de Bourséis*. « Nous ignorons, dit *Sabathier*, si *Foncemagne* a fait d'autres ouvrages que ses *Lettres à M. de Voltaire*, au sujet du Testament politique du Cardinal *de Richelieu* ; mais ces lettres, écrites avec autant de politesse que de jugement, donnent une idée avantageuse de son esprit, de son érudition, et de la facilité de son style. Il n'y a peut-être que M. *de Voltaire* dans le monde, capable de persister, après les avoir lues, nous ne disons pas à croire, mais à soutenir que le ministre de *Louis XIII* n'est pas l'auteur du *Testament* qui porte son nom ; les raisons de *Foncemagne* sont si claires, si solides, si bien appuyées sur l'histoire, sur la vraisemblance, qu'il est impossible de ne pas abandonner le sentiment de l'historien du *siècle de Louis XIV*, qui du reste a soutenu cette querelle sans humeur, et même avec politesse. » Les lumières de *Foncemagne*, son grand âge, la considération dont il jouissoit dans le monde lui avoient donné la plus grande autorité dans l'académie des Belles-Lettres ; et on n'y faisoit rien sans le consulter. Il étoit veuf depuis 1757, et il avoit rendu sa femme très-heureuse.

I. FONSECA, (Antoine de) Dominicain, né à Lisbonne, vint faire ses études à Paris, et publia dans cette ville en 1539, des *Remarques sur les Commentaires de la Bible*, par le cardinal *Cajetan*, in-folio. Il reçut, trois ans après, le bonnet de docteur de Sorbonne. De retour dans sa patrie, il fut prédicateur du roi, et obtint une chaire de théologie en l'université de *Coïmbre*. On lui doit encore quelques écrits, entr'autres : *De Epidemiâ Febrili*, in-4°, etc.

II. FONSECA, (Pierre de) Jésuite, né à Corticada en Portugal, docteur d'Evora, mourut à Lisbonne, en 1599, à 71 ans, après avoir publié une *Métaphysique* en 4 tom. in-fol. Il s'y dit le premier auteur de la *Science moyenne* : merveilleuse découverte !

III. FONSECA, (N*** marquise de) Napolitaine aussi dis-

tinguée par les graces de sa figure que par les charmes de son esprit, cultiva avec succès la botanique et diverses branches de l'histoire naturelle. Liée d'estime avec le célèbre *Spallanzani*, elle l'aida dans ses recherches, et périt dans la réaction qui eut lieu dans sa patrie, après la retraite des François en 1799.

I. FONT (N. la) étoit, selon *Titon du Tillet*, un convive aimable qui avoit le talent de parodier les airs les plus répandus. Il y a plusieurs parodies de ce chansonnier dans les *Tendresses bachiques*, publiées par *Ballard*. *La Font* mourut vers l'an 1692. Il étoit parisien, capitaine de dragons au régiment de la Reine, et de la société intime du duc de *Vendôme*.

II. FONT, (Joseph de la) poëte François, est auteur de cinq *Comédies*, dont les meilleures sont : l'*Epreuve réciproque*, et sur-tout les *Trois Frères Rivaux*. Cette dernière pièce est la seule qui soit demeurée au théâtre. Son *Amour vengé* n'est remarquable que parce que *Fagan* l'a copié, en partie, dans sa jolie petite comédie intitulée : *Le Rendez-vous*. On a encore de *la Font* plusieurs grands *Opéra*, *Hypermnestre*, *Orion*, les *Fêtes de Thalie*, les *Amours de Prothée*, et plusieurs opéra comiques, dont les meilleurs sont le *Jugement de Midas*, dont on a profité dans la pièce moderne de ce nom, et le *Monde renversé*. Il avoit du talent pour le lyrique et pour le comique, qu'il traita d'une manière ingénieuse. *La Font* étoit né à Paris en 1686, et il mourut à Passy, près de cette capitale, en 1725, à 39 ans. C'étoit un homme d'esprit et de plaisir, encore plus passionné pour le jeu et la bonne chère que pour la poésie.

III. FONT, (Pierre de la) né à Avignon, devint prieur de Valabrègue et official de l'église d'Uzès. C'étoit un homme de Dieu, plein de zèle et de charité. Il se démit du prieuré dont il étoit pourvu, pour en fonder un Séminaire dans la ville épiscopale. Il en fut lui-même le premier supérieur, et une des fonctions de cet emploi pénible nous a procuré cinq vol. d'*Entretiens Ecclésiastiques*, imprimés à Paris, in-12. On en fait cas, ainsi que de 4 volumes de *Prônes*, in-12. Toutes les preuves que fournissent l'Ecriture, les Pères, les Conciles, sur les devoirs des ecclésiastiques et des autres fidelles, sont répandues dans ces deux ouvrages avec beaucoup d'intelligence. Le pieux auteur termina sa carrière au commencement du 18e siècle.

I. FONTAINE, (Charles) né à Paris, en 1515, d'un commerçant, passa sa vie à faire des vers médiocres, même pour son temps. Il se fixa à Lyon, où il contracta successivement deux mariages, et mourut dans un âge avancé. Ses principales Poésies sont recueillies en 1 vol. in-8°, imprimé à Lyon en 1555, sous le titre de : *Ruisseaux de Fontaine*. On a encore de lui *le Jardin d'Amour*, avec *la Fontaine d'Amour* ; Lyon, 1588, in-16 : cette édition avoit été précédée de deux autres. *Victoire d'Argent contre Cupido* ; Lyon, 1537, in-16, etc.

II. FONTAINE, (Jean de la) naquit à Château-Thierry le 8 juillet 1621, un an après *Mo-*

lière. A 19 ans, il entra par désœuvrement chez les PP. de l'Oratoire, qu'il quitta 18 mois après par dégoût. *La Fontaine* ignoroit encore à 22 ans ses talens singuliers pour la poésie. On lut devant lui la belle Ode de *Malherbe* sur l'assassinat de *Henri IV*, et dès ce moment, il se reconnut poëte. Un de ses parens, ayant vu ses premiers essais, l'encouragea, et lui fit lire les meilleurs auteurs, anciens et modernes, françois et étrangers. *Rabelais*, *Marot*, d'*Urfé* firent ses délices: l'un par ses plaisanteries, le second par sa naïveté, l'autre par ses images champêtres. L'esprit de simplicité, de candeur, de naïveté, qui lui plaisoit tant dans ces écrivains, caractérisa bientôt ses ouvrages, et le caractérisoit lui-même. Jamais auteur ne s'est mieux peint dans ses livres. Doux, ingénu, naturel, sincère, crédule, facile, timide, sans ambition, sans fiel, prenant tout en bonne part; il étoit, dit un homme d'esprit, aussi simple que les héros de ses Fables. C'étoit un véritable enfant, mais un enfant sans malice. Il parloit peu et parloit mal, à moins qu'il ne se trouvât avec des amis intimes, ou que la conversation ne roulât sur quelque sujet qui pût échauffer son génie. Avec un tel caractère, il paroissoit peu fait pour le joug du mariage; il se laissa pourtant marier. On lui fit épouser *Marie Héricard*, fille d'une figure et d'un caractère qui lui gagnoient les cœurs, et d'un esprit qui la rendoit estimable aux yeux même de son mari. *La Fontaine* ne lui trouvoit point cette humeur difficile, que tant d'auteurs se sont plu à lui prêter: il ne composoit aucun ouvrage, qu'il ne la consultât; mais son goût pour la capitale, et son éloignement pour tout ce qui sentoit la gêne, l'arrachèrent d'auprès d'elle. La duchesse de *Bouillon*, exilée à Château-Thierry, avoit connu *la Fontaine*, et lui avoit même, dit-on, fait faire ses premiers Contes. Rappelée à Paris, elle y mena le poëte. *La Fontaine* avoit un de ses parens auprès de *Foucquet*. La maison du surintendant lui fut ouverte, et il en obtint une pension, pour laquelle il faisoit à chaque quartier une quittance poétique. Après la disgrace de son bienfaiteur, dont le poëte reconnaissant déplora les malheurs dans une *Elégie* touchante, *la Fontaine* entra en qualité de gentilhomme chez la célèbre *Henriette* d'Angleterre, première femme de *Monsieur*. La mort lui ayant enlevé cette princesse, il trouva de généreux protecteurs dans M. le Prince, dans le prince de *Conti*, le duc de *Vendôme* et le duc de *Bourgogne*; et des protectrices dans les duchesses de *Bouillon*, de *Mazarin*, et dans l'ingénieuse *la Sablière*, qui l'appeloit son *Fablier*: celle-ci le retira chez elle, et prit soin de sa fortune. On a remarqué que *Louis XIV* ne fit pas tomber ses bienfaits sur *la Fontaine*, comme sur les autres génies qui illustrèrent son règne. Ce prince ne goûtoit pas assez le genre dans lequel ce conteur charmant excella: il traitoit les Fables de *la Fontaine* à peu près comme les Tableaux de *Téniers*. *La Fontaine*, par ses distractions continuelles, par son extrême simplicité, réjouissoit ses amis, mais il ne pouvoit guères plaire à un homme tel que *Louis XIV*. Il se soucioit d'ailleurs assez peu de se produire à la cour. Il étoit attaché à Paris par les agrémens de la société,

et par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son siècle. Il alloit néanmoins, tous les ans, au mois de septembre rendre visite à sa femme. A chaque voyage, il vendoit une portion de son bien, sans s'embarrasser de veiller sur ce qui lui restoit. Il ne passa jamais de bail de maison, et il ne renouvela jamais celui d'une ferme. Cette apathie qui coûtoit tant d'efforts aux anciens philosophes, il l'avoit naturellement. Elle influoit sur toute sa conduite, et le rendoit quelquefois insensible même aux injures de l'air. Mad. *de Bouillon* allant un matin à Versailles, le vit rêvant sous un arbre du cours : le soir en revenant, elle le trouva dans le même endroit et dans la même attitude, quoiqu'il fît assez froid, et qu'il eût plu toute la journée. Il avoit quelquefois des distractions qui lui ôtoient la mémoire; il en avoit d'autres qui lui ôtoient le jugement. Il loua beaucoup un jeune homme qu'il trouva dans une assemblée : — *Eh! c'est votre fils*, lui dit-on; il répondit froidement : *Ah ! j'en suis bien aise.* —Il avoit fait un Conte, dans lequel, conduit par sa matière, il mettoit dans la bouche d'un moine une allusion fort indécente à ces paroles de l'Évangile : *Domine, quinque talenta tradidisti mihi, etc.* et, par une inadvertance dont *la Fontaine* seul pouvoit être capable, il l'avoit dédié au docteur *Arnauld*. Il fallut que *Racine* et *Boileau* lui fissent sentir combien la dédicace d'un conte licencieux à un homme grave, et à un homme tel qu'*Arnauld*, choquoit le bon sens.—Un jour que notre poëte dînoit avec *Boileau*, *Molière* et deux ou trois autres de ses amis, il soutenoit contre *Molière*, que les *à parte* du théâtre sont contre le bon sens. « Est-il possible, disoit-il, qu'on entende des loges les plus éloignées ce que dit un acteur, et que celui qui est à ses côtés ne l'entende pas? » Après avoir soutenu son opinion, il se plongea dans sa rêverie ordinaire. *Il faut avouer*, dit tout haut *Boileau*, *que la Fontaine est un grand coquin ;* et continua sur ce ton, sans que le rêveur s'en apperçût. Tout le monde éclata de rire. Enfin, on le tira de son assoupissement, et on lui dit qu'il devoit moins condamner les *à parte* que les autres, puisqu'il étoit le seul de la compagnie qui n'avoit rien entendu de tout ce qu'on venoit de dire si près de lui, et contre lui-même. (*Voy.* FURETIÈRE.) On pourroit citer plusieurs autres traits non moins singuliers ; mais quelques-uns sont faux ou exagérés, et les autres se trouvent par-tout. L'espèce de stupidité que cet homme de génie avoit dans son air, dans son maintien et dans sa conversation, fit dire à Mad. *de la Sablière*, un jour qu'elle avoit congédié tous ses domestiques : *Je n'ai gardé avec moi que mes trois bêtes, mon chien, mon chat, et la Fontaine.* Cette illustre bienfaitrice du poëte-enfant, étant morte, la duchesse de *Mazarin*, *Saint-Evremont* et quelques seigneurs Anglois, voulurent l'attirer en Angleterre ; mais les bienfaits du duc de *Bourgogne* le retinrent en France. *La Fontaine* avoit toujours vécu dans une grande indolence sur la religion, comme sur tout le reste. Une maladie qu'il eut sur la fin de 1692, le fit rentrer en lui-même. L'abbé *Poujet*, depuis prêtre de l'Oratoire, et alors vicaire de Saint-Roch, alla le voir, et fit tomber la conversation sur

des matières de religion. « *La Fontaine*, dit *Nicéron*, qui n'avoit jamais été impie par principe, lui dit avec cette naïveté qui lui étoit naturelle : *Je me suis mis, depuis quelque temps, à lire le* Nouveau Testament. *Je vous assure que c'est un fort bon livre ; oui, par ma foi ! c'est un bon livre. Mais il y a un article sur lequel je ne suis pas rendu : c'est celui de l'éternité des peines. Je ne comprends pas comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu.* M. *Poujet* s'expliqua alors avec lui sur cet article et sur plusieurs autres, et il le fit avec tant de force, qu'après dix ou douze jours de conversation, il le convainquit de toutes les vérités de la religion.» *La Fontaine* se préparant alors à une confession générale, jeta au feu une pièce de théâtre qu'il alloit faire représenter, et promit de réparer le scandale qu'il avoit causé par ses *Contes*, en faisant une réparation publique. En effet, lorsqu'il reçut le Viatique, le 12 février 1693, il parla ainsi en présence de quelques membres de l'Académie, appelés à sa prière pour être témoins de son repentir : « Il est d'une notoriété qui n'est que trop publique, que j'ai eu le malheur de composer un livre de *Contes* infames. En le composant, je n'ai pas cru que ce fût un ouvrage aussi pernicieux qu'il l'est. On m'a sur cela ouvert les yeux, et je conviens que c'est un livre abominable. Je suis très-fâché de l'avoir écrit et publié. J'en demande pardon à Dieu et à l'Eglise. Je voudrois que cet ouvrage ne fût jamais sorti de ma plume, et qu'il fût en mon pouvoir de le supprimer entièrement. Je promets solennellement, en présence de mon Dieu que je vais recevoir quoiqu'indigne, que je ne contribuerai jamais à son débit, ni à son impression. Je renonce actuellement, et pour toujours, au profit d'une nouvelle édition, que j'ai malheureusement consenti que l'on fît actuellement en Hollande. ». Le duc de *Bourgogne*, qui n'avoit alors que douze ans, trouvant qu'*il n'étoit pas raisonnable qu'il fût plus pauvre pour avoir fait son devoir*, lui envoya, par un de ses gentilshommes, une bourse de 50 louis, le seul argent qu'il eût alors entre les mains. Cependant le bruit de la réparation solennelle faite aux mœurs et à la religion, se répandit bientôt avec celui de sa mort. *Linière* fit alors cette épigramme :

> Je ne jugerai, de ma vie,
> D'un homme avant qu'il soit éteint.
> *Pellisson* est mort en impie,
> Et *la Fontaine* comme un Saint.

Ces deux faits étoient faux. *Pellisson* n'avoit pas fini sa carrière en incrédule, (*Voy.* son article.) et *la Fontaine* ne mourut pas de cette maladie. Il vécut encore deux ans chez Mad. *d'Hervart*, où il trouva les mêmes douceurs que chez Mad. *de la Sablière*. La conversion de *la Fontaine* avoit été sincère; mais les charmes de la poésie, et sur-tout de la poésie badine, sont si puissans, que *la Fontaine* laissa échapper, dit-on, encore quelques Contes. Celui de *la Clochette* en est un. C'est à quoi fait allusion son Prologue, cité dans *Moréri* :

> O combien l'homme est inconstant, divers,
> Foible, léger, tenant mal sa parole !
> J'avois juré, même en assez beaux vers,
> De renoncer à tout Conte frivole.

Et quand, juré ? C'est ce qui me
confond ;
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis, fiez-vous à Rimeur qui répond
D'un seul moment....

La Fontaine réprima ces saillies d'une imagination long-temps fixée à ce genre d'écrire, qui n'est ni le plus noble ni le plus sage. Il entreprit de traduire les Hymnes de l'Église ; mais sa verve émoussée par l'âge, par les austérités, par les remèdes, et peut-être son génie que la nature n'avoit pas fait pour le sérieux, ne lui permirent pas de courir long-temps cette carrière. Il mourut à Paris le 13 mars 1695, à 74 ans, dans les plus vifs sentimens de religion. Lorsqu'on le déshabilla, on le trouva couvert d'un cilice. Il s'étoit fait lui-même cette Épitaphe, qui le peint parfaitement :

JEAN s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds après son revenu,
Croyant le bien chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dépenser :
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Parmi les ouvrages immortels qui nous restent de cet homme inimitable, il faut placer au premier rang ses CONTES et ses FABLES. Les premiers sont un modèle parfait du style historique dans le genre familier. Quelle aisance ! quelle vivacité ! quelle finesse à la fois, et quelle naïveté ! car il réunissoit ces deux qualités dans un degré supérieur ; et c'est ce mélange qui fait le prodige. Sa simplicité donne de la grace à sa finesse, et sa finesse rend sa simplicité piquante. Il faut convenir pourtant qu'il a plus de style que d'invention. Le nœud et le fonds de ses *Contes* ont ordinairement peu d'intérêt ; les sujets en sont bas ; la narration est quelquefois trop alongée. Son imagination, en voltigeant sans cesse, cueille des fleurs qu'il faudroit sacrifier à la rapidité du récit. Un grand nombre de ses Contes gagneroient à être réduits de moitié. Leur plus grand défaut, c'est que non-seulement on n'en peut tirer aucune morale utile, mais qu'ils sont très-contraires aux mœurs. Ses expressions, à la vérité, ne sont point d'un cinique ; c'est une gaze légère, qui, en laissant entrevoir les objets, les rend quelquefois plus séduisans. *La Fontaine* avoit beau dire aux belles que si elles chassoient les soupirans, elles n'avoient rien à craindre de son Livre. Les belles qui se nourrissent des images voluptueuses qu'il y a semées, loin d'écarter les amans, n'en sont que plus disposées à les appeler. Quant à son style, tout enchanteur qu'il est, il fourmille de fautes de construction et de langage, et devient quelquefois négligé et traînant. Mais peut-être que sa poésie seroit moins admirable, si elle étoit plus travaillée ; et cette molle négligence, dit *Fréron*, décèle le grand maître et l'écrivain original. « C'est véritablement le *Poëte de la nature*, ajoute le même auteur, sur-tout dans ses *Fables :* on diroit qu'elles sont tombées de sa plume. Il a surpassé l'ingénieux inventeur de l'Apologue et son admirable copiste. Aussi élégant, aussi naturel, moins pur, à la vérité, mais aussi moins froid et moins nu que *Phèdre*, il a attrapé le point de perfection dans ce genre. » Si

ceux qui sont venus après lui, comme *la Mothe*, *Richer*, *d'Ardenne*, l'ont surpassé quelquefois pour l'invention des sujets, ils sont fort au-dessous pour tout le reste, pour l'harmonie variée et légère des vers, pour la grace, le tour, l'élégance, les charmes naïfs de l'expression et du badinage. Il élève, dit *la Bruyère*, les petits sujets jusqu'au sublime. Sous l'air le plus simple, il a du génie, et même plus de ce qu'on appelle esprit, qu'on n'en trouve dans le monde le mieux cultivé. On doit à l'amour éclairé de M. *de Montenault* pour les lettres et pour les arts, une magnifique édition des *Fables* de *la Fontaine*, en 4 vol. in-folio, dont le premier a vu le jour en 1755, et le dernier en 1759; chaque Fable est accompagnée d'une et quelquefois de plusieurs estampes: l'ouvrage est précédé d'une *Vie* du fabuliste, purgée des contes puérils que les petits esprits entassent sur les grands hommes. On a une autre édition des *Fables* de *la Fontaine* par *Coste*, 1744, en 2 volumes in-12, avec figures et de courtes notes; et en 1757, 1 vol. in-12 sans figures. Il en a paru aussi une édition peu recherchée, en 6 vol. in-8°, toute gravée, discours et figures. Elles ont été mises en vers latins par *Vinot*, Paris 1738, in-12; et plus récemment, par le Père *Giraud* de l'Oratoire, *Barbou*, 1778, 2 vol. in-12. Les meilleures éditions de ses *Contes* sont: celle d'Amsterdam, 1685, en 2 vol. in-8°, avec figures de *Romain de Hooghe*; —de Paris, 1762, avec des figures gravées sur les dessins d'*Eisen* par les plus habiles artistes, 2 vol. in-8°, sur beau papier. On a réimprimé à Paris, en 1758, en quatre jolis petits vol. in-12, les *Œuvres diverses* de *la Fontaine*, c'est-à-dire, tout ce qu'on a pu rassembler de ses ouvrages, tant en vers qu'en prose, à l'exception de ses Fables et de ses Contes. Les meilleures pièces de ce recueil sont: le roman des *Amours de Psyché*, trop alongé, mais où l'on trouve souvent *la Fontaine*; le *Florentin*, comédie en un acte, qu'on joue encore; l'*Eunuque*, autre comédie; un *Poëme* sur le *Quinquina*; un autre sur *St.-Malch*, très-estimé par le lyrique *Rousseau*; celui d'*Adonis*, mis au rang de ses chefs-d'œuvre; quelques *Pièces Anacréontiques*, délicieuses; des *Lettres* et d'autres morceaux, la plupart très-foibles, et qu'on n'auroit jamais imprimés, si les éditeurs consultoient la gloire des morts plutôt que l'intérêt des vivans. Tous les Ouvrages de *la Fontaine* furent recueillis en 1726, 3 vol. in-4°, belle édition encadrée. *La Fontaine* avoit essayé de beaucoup de genres, de quelques-uns même opposés à son génie. Mad. *de Sévigné* disoit: « Je voudrois faire une Fable, qui lui fit entendre combien cela est misérable de forcer son esprit à sortir de son genre, et combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons fait une mauvaise musique. » Mais *la Fontaine*, naturellement inconstant, ne pouvoit s'occuper long-temps du même sujet. Il le dit lui-même:

> Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles,
> A qui le bon *Platon* compare nos merveilles,
> Je suis chose légère, et vole à tout sujet;

Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet :
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut, peut-être, au Temple de Mémoire ;
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours, *etc. etc.*

Les descendans de *la Fontaine* ont été long-temps exempts de toute taxe et de toute imposition : privilége flatteur, qu'on ne pouvoit refuser à un nom qui a tant illustré la France. « *La Fontaine*, dit ingénieusement *la Harpe*, avoit payé à sa patrie un assez beau tribut, en lui laissant ses écrits et son nom. » Au reste, ils ne sont point d'accord avec le public sur la simplicité extrême qu'il a supposée à *la Fontaine*. Son portrait très-ressemblant, resté dans sa famille, ne dément pas moins l'idée générale à son sujet. C'est ce que dit M. le chevalier *de Saint-George*, arrière-petit-fils de M. *Pinterel*, parent de *la Fontaine*, dans une lettre à M. *Grosley*, insérée dans le *Mercure de France*, n° 47, année 1785. Nous ajouterons que *la Fontaine*, dans ses lettres à sa femme, paroît un homme de beaucoup d'esprit, et qui avoit le génie observateur dans ce monde même où il ne passoit que pour un enfant. Il est vrai que ses distractions, qui l'empêchoient trop souvent d'être à la conversation, et qui lui faisoient faire des réponses ou naïves, ou simples, ou ridicules, purent lui valoir le titre de *bon homme*, dont *Boileau*, *Racine*, *Molière*, et presque tous ses contemporains l'avoient gratifié. L'académie de Marseille proposa pour sujet de l'un de ses prix l'éloge de ce fabuliste inimitable ; *Champfort* le remporta par un écrit où il est finement apprécié, et loué avec autant de justesse que de goût.

III. FONTAINE, (Nicolas) Parisien, fils d'un maître écrivain, fut confié, à l'âge de vingt ans, aux célèbres solitaires de Port-Royal. Il se chargea d'abord d'éveiller les autres ; mais dans la suite, il eut le soin plus noble des études de quelques jeunes gens qu'on y élevoit dans la piété et dans les lettres. Il employoit les heures de loisir qui lui restoient, à transcrire les écrits des hommes illustres qui habitoient cette solitude. Il suivit *Arnauld* et *Nicole* dans leurs diverses retraites. Il fut enfermé à la Bastille avec *Sacy* en 1664, et en sortit avec lui en 1668. Ces deux amis ne se quittèrent plus. Après la mort de *Sacy* en 1684, *Fontaine* changea plusieurs fois de retraite. Il se fixa enfin à Melun, où il mourut le 28 janvier 1709, à 84 ans. On a de lui : I. *Vies des Saints de l'Ancien Testament*, en 4 vol. in-8° : ouvrage composé sous les yeux de *Sacy*, et qui peut être de quelque utilité pour l'histoire sacrée. II. *Les Vies des Saints*, in-folio, en quatre vol. in-8.° C'étoient les plus exactes avant celles de *Baillet*. III. *Les Figures de la Bible*, attribuées à *Sacy*, qui y eut quelque part. Les meilleures éditions de ce livre si souvent réimprimé, sous le titre de *Bible de Royaumont*, sont celles de Paris, 1670, in-4° ; et d'Amsterdam, 1680, in-12, avec figures. IV. *Mémoires sur les Solitaires de Port-Royal*, en 2 vol. in-12 ; très-détaillés, et même jusqu'à la minutie. V. *Tra-*

duction des Homélies de S. Chrysostôme sur les Epîtres de Saint Paul, en 7 vol. in-8.° On accusa l'auteur d'être tombé dans le Nestorianisme; le jésuite *Daniel* le dénonça; l'archevêque de Paris, *Harlay*, le condamna. *Fontaine*, qui n'avoit nullement pensé à être hérétique, se justifia dans un ouvrage particulier. Les versions de cet auteur sont écrites avec assez de noblesse; mais son style, quelquefois sec et languissant, et ses périodes trop longues, leur font perdre une partie de leur prix. Ces défauts se font sentir dans ses autres ouvrages, et il est à l'égard d'*Arnauld* et de *Nicole*, ce que le domestique est au maître. Il acquit, sous ces illustres auteurs, le talent d'écrire; mais il ne le poussa pas aussi loin qu'eux. Sa piété ne fut pas inférieure à celle des solitaires dont il fut l'ami. Il se distingua par un cœur plein de droiture, des mœurs innocentes, une vie simple, laborieuse, édifiante, une modestie sincère, un désintéressement rare, et une fidélité parfaite à tous ses devoirs. *Voy.* V. Horstius.

IV. FONTAINE, (Alexis) né à Clavaison en Dauphiné, vers l'an 1725, s'occupa principalement du *Calcul intégral*, fut reçu de l'académie des Sciences, et mourut le 21 août 1771, à Cuiseaux en Franche-Comté, âgé d'environ 46 ans. Destiné dans sa jeunesse à l'étude des lois, il étoit dégoûté du style barbare dans lequel elles sont la plupart rédigées et commentées, lorsqu'un livre de géométrie lui étant tombé par hasard entre les mains, il sentit qu'il étoit né pour cette science. Lié avec *Clairaut* et *Maupertuis*, il fit bientôt de grands pas vers elle. *Fontaine* avoit la repartie ingénieuse et fine; il étoit insensible aux jouissances du luxe et au soin de ses affaires, et avoit la franchise d'avouer tout ce qu'il pensoit, tout ce qu'il sentoit. On peut en juger par les traits suivans. Son avocat l'entretenoit d'un procès important dont il l'avoit chargé. « Croyez-vous, lui dit le géomètre après l'avoir écouté quelques minutes, qu'il me reste assez de temps pour m'occuper de votre affaire. » On lui avoit fait connoître un mathématicien qui paroissoit très-instruit. « J'ai cru un moment, dit-il, qu'il valoit mieux que moi, et j'ai reconnu que j'en devenois jaloux; heureusement il m'a rassuré depuis. » Un homme minutieux dissertoit devant lui sur les peines qu'il s'étoit données pour déterminer le prix commun des denrées à diverses époques. « Voilà dit *Fontaine*, un savant qui sait le prix de tout, excepté celui du temps. » Ses *Mémoires*, qui sont dans le recueil de l'académie, ont été imprimés séparément en 1 vol. in-4.° Ils renferment une méthode pour les problêmes *de maximis*, plus générale que celle de *Jean Bernouilli*; une solution nouvelle pour celui des *Tautochrones*; une méthode d'approximation pour les équations déterminées : le calcul intégral en fait la plus grande partie, et *Fontaine* fut le premier géomètre qui se soit occupé de la théorie générale et des applications de ce calcul.

V. FONTAINE-Malherbe, (Jean) né près de Coutance, et mort en 1780, a fait des Drames qui n'ont pas eu un grand succès, et des Poésies qui en

ont obtenu un peu plus. Ses Drames sont *Argillan*, ou le *Fanatisme des Croisades*, tragédie en cinq actes, 1769; le *Gouverneur*, drame; le *Cadet de Famille*, ou l'*Heureux retour*, comédie en un acte; l'*École des Pères*, comédie aussi en un acte. Ses autres écrits sont: I. *Calypso à Télémaque*, héroïde, 1761. II. *La Rapidité de la Vie*, poëme, 1766. Il obtint le prix de l'académie Françoise. III. *Discours* sur la philosophie, 1766, in-8.° IV. *Epître* aux pauvres, 1768. Elle eut l'*accessit* de l'académie Françoise. V. *Fables et Contes moraux*, 1769, in-8.°

FONTAINE, *Voyez* BOISSIÈRE. — FOUNTAINE. — *III.* ROCHE... *et* HICBESIUS.

I. FONTAINES, (Pierre des) conseiller de *St. Louis*, et le premier auteur qui ait écrit sur la jurisprudence françoise. Dans son livre intitulé: *Conseil à un ami*, il a réuni les coutumes de l'ancien bailliage de Vermandois, avec des notes. *Ducange* l'a fait imprimer à la suite de *l'Histoire* de St. *Louis* par *Joinville*, 1668. in-fol.

II. FONTAINES, (Marie-Louise-Charlotte de Pelard de Givry, épouse de N. comte de) étoit fille du marquis de *Givry*, commandant de Metz, qui avoit favorisé l'établissement des Jésuites dans cette ville: ils lui firent, par reconnoissance, une pension assez considérable, qui passa à ses enfans. Cette dame, cultivant les lettres à l'ombre du silence, a cueilli quelques fleurs dans le champ romanesque, qui avoit produit de si riches moissons sous la main de Mad. *la Fayette*. On lui doit plusieurs productions ingénieuses, écrites sans prétention, et pour le seul plaisir d'écrire: la plus connue est *La Comtesse de Savoie*, joli roman dans le goût de *Zaïde*, imprimé en 1722, et *Aménophis*. Cette Muse modeste fut enlevée à la littérature en 1730.

III. FONTAINES, (N. Des) auteur dramatique peu connu, a donné au théatre au milieu du 17e siècle, plusieurs pièces: *Orphise*, *Hermogène*, *Perside*, *Sémiramis*, *les Galantes vertueuses*, *Eurymédor*, *Bélisaire*, *Alcidiane* traduite de *Manzini* etc. La plupart des pièces de *des Fontaines*, ont été imprimées à Paris, chez *Quinet et Besogne*.

IV. FONTAINES, (Pierre-François GUYOT DES) naquit à Rouen le 29 juin 1685, d'un père conseiller au parlement. Les Jésuites, chez lesquels il fit ses humanités avec éclat, lui donnèrent, en 1700, leur habit. Après avoir professé 15 ans dans différens colléges de la société, il sollicita sa sortie; et l'obtint sans peine. Son humeur difficile et son génie indépendant avoient un peu indisposé ses supérieurs, qui lui avoient conseillé eux-mêmes de rentrer dans le siècle, et de quitter le cloître pour lequel il ne paroissoit pas fait. L'abbé *des Fontaines* étoit prêtre alors; on lui donna la cure de Torigny en Normandie; mais il ne tarda pas à s'en démettre. Il fut quelque temps auprès du cardinal d'*Auvergne*, comme bel esprit et homme de lettres. Quelques brochures critiques lui firent un nom à Paris. L'abbé *Bignon* lui confia, en 1724, le *Journal des Savans*, mort de la peste, comme on disoit alors, parce que les prédécesseurs de l'abbé *des Fontaines*, dans ce

travail, ne le remplissoient que d'extraits de livres sur la peste de Marseille. Le nouveau Journaliste ranima ce cadavre. Il jouissoit paisiblement de sa gloire, lorsqu'on l'accusa de travailler autant à corrompre la jeunesse qu'à corriger les auteurs. Il fut enfermé à Bicêtre, et relâché par le crédit des amis de M. de *V****. Ces deux hommes de lettres, si acharnés depuis l'un contre l'autre, étoient alors amis. On n'avoit alors encore vu, ni le *Préservatif*, ni la *Voltairomanie;* libelles qui n'ont fait honneur ni à l'un, ni à l'autre. Quelques plaisanteries sur la tragédie de la *Mort de César* indisposèrent son auteur, et furent le signal d'une guerre qui a duré jusqu'à la mort du critique, arrivée à Paris le 16 décembre 1745, à 60 ans. *Piron*, qui ne l'aimoit point, lui fit cette Epitaphe satirique :

> Sous ce Tombeau gît un auteur,
> Dont, en deux mots, voici l'Histoire.
> Il étoit ignorant comme un Prédicateur,
> Et malin comme un Auditoire.

L'abbé *des Fontaines* est principalement connu par ses ouvrages périodiques. Le premier vit le jour en 1731, sons le titre de : *Nouvelliste du Parnasse*, ou *Réflexions sur les Ouvrages nouveaux*. Il n'en publia que deux volumes. L'ouvrage fut arrêté par le ministère en 1732, et ce fut au grand regret de quelques littérateurs qui y trouvoient l'instruction, et des gens du monde qui y cherchoient l'amusement. Environ 3 ans après, en 1735, l'abbé *des Fontaines* obtint un nouveau privilége pour des feuilles périodiques. Ce sont celles qu'il intitula : *Observations sur les Ecrits modernes*, in-12; commencées, comme les précédentes, avec l'abbé *Granet*, et continuées jusqu'au 33e vol. inclusivement. On les supprima encore en 1743. Cependant, l'année suivante, il publia une autre feuille hebdomadaire, intitulée : *Jugemens sur les Ouvrages nouveaux*, en 11 vol. in-12, dont les 2 derniers sont de *Mairault*. L'abbé *Granet* n'eut point part aux Jugemens, comme le dit l'abbé *Ladvocat*, ou son continuateur ; il y avoit deux ans qu'il étoit mort. Dans toutes ces différentes feuilles, on ne trouve pas toujours ni le même goût, ni la même impartialité. Les lieux, les temps, l'occasion, l'amitié, les querelles, corrompoient ses jugemens ; et on y voit des éloges pompeux et des critiques malignes du même écrivain. « *Des Fontaines*, dit l'abbé *Trublet*, n'étoit pas seulement partial : il étoit homme d'humeur et de passion, et chaque feuille dépendoit beaucoup de son humeur actuelle. D'ailleurs, son goût étoit plus juste que fin, et dès-lors, il n'étoit pas toujours juste. Il a quelquefois critiqué, faute d'entendre ce qu'il critiquoit : Cette finesse qui consiste dans la sagacité à appercevoir promptement les défauts et les beautés des ouvrages, il ne l'avoit que dans un degré médiocre ; mais il y suppléoit en empruntant des secours. Ce n'étoit pas seulement sur les matières qui n'étoient point de son ressort, qu'il recouroit aux lumières d'autrui : « Paroissoit-il un ouvrage nouveau, qui fît quelque bruit ? il avoit grand soin de s'informer de ce qu'on en disoit dans le monde et parmi les gens de lettres ; sur-tout de recueillir ces critiques en quoi l'esprit François est si fécond, les critiques

tournées en bons mots, en épigrammes : critiques toujours assez bonnes, si elles sont plaisamment malignes. » C'est ce qui donnoit du prix à ses Journaux aux yeux du public méchant. Son style clair, vif et naturel, rendoit, avec feu, les bons mots qu'on lui avoit fournis ; mais c'étoit souvent aux dépens de l'équité, de la sincérité et de la bonne foi. *Il faut que je vive*, disoit-il à d'*Argenson*, ministre d'état, qui lui répondit sèchement : *Je n'en vois pas la nécessité.* — *Alger mourroit de faim*, écrivoit-il à l'abbé *Prévot*, *s'il étoit en paix avec ses ennemis.* Il fut donc toujours en guerre, et il essuya souvent de terribles orages. On l'accusa souvent auprès du ministère. Un Magistrat, prévenu contre lui, l'ayant fait appeler, il tâcha de se justifier. Le Magistrat lui dit : *Si on écoutoit tous les accusés, il n'y auroit point de coupables.* — *Si on écoutoit tous les accusateurs*, repartit l'Abbé, *il n'y auroit point d'innocens.* Cependant l'abbé *des Fontaines*, dit *Fréron*, étoit né avec des sentimens. « Philosophe dans sa conduite, comme dans ses principes, il étoit exempt d'ambition ; il avoit, dans l'esprit, une noble fierté, qui ne lui permettoit pas de s'abaisser à solliciter des bienfaits et des titres. Le plus grand tort que lui aient fait les injures dont on l'a accablé, c'est qu'elles ont quelquefois corrompu son jugement. L'exacte impartialité, je l'avoue, n'a pas toujours conduit sa plume, et le ressentiment de son cœur se fait remarquer dans quelques-unes de ses critiques... Si l'abbé *des Fontaines* étoit quelquefois dur et piquant dans ses écrits, dans la société, il étoit doux, affable, poli, sans affectation de langage et de manières. On doit cependant le mettre au rang de ceux dont on n'est curieux que de lire les ouvrages. Il paroissoit dans la conversation un homme ordinaire, à moins qu'on n'y agitât quelque matière de littérature et de bel esprit. Il soutenoit, avec chaleur, ses sentimens ; mais la même vivacité d'imagination qui l'égaroit quelquefois, le remettoit sur la route, pour peu qu'on la lui fît appercevoir. » Outre ses feuilles, on a encore de l'abbé *des Fontaines* : I. Une *Traduction de Virgile*, en 4 vol. in-8°, Paris, 1743, avec des figures de *Cochin*, des discours bien écrits, des dissertations utiles, des remarques propres à diriger les jeunes gens dans la lecture de *Virgile* et des auteurs qui l'ont imité. Cette version, fort supérieure aux traductions collégiales de *Fabre*, de *Catrou* et des autres, est la meilleure ; mais elle n'est pas encore parfaite. Quelques morceaux sont écrits du style de *Télémaque* : c'étoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un traducteur en prose ; mais dans plusieurs autres fragmens, l'auteur de l'*Enéide* n'a que la moitié de ses graces. On trouve des endroits rendus avec chaleur, mais avec trop peu de fidélité ; d'autres très-élégans, mais froids, glacés : ceux-ci sont le plus grand nombre. « Il semble, dit d'*Alembert*, que l'auteur se soit fait une espèce de loi de ne rendre presque aucune des images qu'on trouve, et qu'on admire à chaque instant dans l'original. *Virgile*, pour employer l'expression d'un de nos écrivains les plus distingués, est *tué* à chaque ligne dans cette froide et insipide version ; » Ce jugement est trop rigoureux, mais il justifie en partie ce que nous avons dit de certains mor-

ceaux que l'abbé *des Fontaines* n'a pu ou n'a su ni rendre, ni animer. II. *Traduction des Odes d'Horace*, 1754, in-12 : ouvrage posthume, où l'on trouve de l'élégance, de la clarté, de la chaleur ; mais qui péche comme le précédent : l'auteur a élagué des vers entiers ; des demi-vers, comme des superfluités poëtiques ; mais c'étoit la difficulté de les rendre qui embarrassoit le traducteur, et le plus court étoit de l'éluder. III. *Poësies sacrées*, traduites ou imitées des Pseaumes ; ouvrage de sa jeunesse, et qui n'en est pas moins froid. IV. *Lettres* sur le livre de *la Religion Chrétienne prouvée par les faits*, de l'abbé *Houtteville*, in-12. Elles sont au nombre de 18, et la plupart très-judicieuses. V. *Paradoxes littéraires sur l'Inès de Castro* de *la Mothe*, in-8.° Cette critique fut très-recherchée. VI. *Entretiens sur les Voyages de Cyrus* de *Ramsay* ; autre critique fort sensée. VII. *Racine vengé*, ou *Examen des Remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, in-12. Cette brochure prouve que l'abbé *des Fontaines* connoissoit le génie de sa langue. VIII. *Les Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglois de *Swift*, in-12. IX. *Le nouveau Gulliver*, 2 vol. in-12. Il ne vaut pas l'ancien ; mais si l'on n'est pas satisfait de l'invention, on y reconnoît du moins le même goût de style et de critique morale, qui avoit fait la réputation de celui de *Swift*. X. *Les Aventures de Joseph Andrews*, traduites de *Fielding*, 2 vol. in-12. XI. L'*Histoire de Don Juan de Portugal*, in-12 : roman historique, dont le fond est dans *Mariana*. XII. L'abbé *des Fontaines* a eu part à la *Traduction* de l'Histoire du président *de Thou* ; à l'*Histoire des Revolutions de Pologne* ; à celle des *Ducs de Bretagne* ; à la *Traduction* de l'Histoire Romaine d'*Echard* ; à l'*Histoire abrégée de la ville de Paris*, par d'*Auvigni*, 5 vol. in-12 ; au *Dictionaire Néologique*, in-12 : ouvrage estimable, fait pour guérir quelques auteurs qui écrivoient comme parloient les laquais des *Précieuses*, mais qu'il infecta de satires personnelles. L'abbé de *la Porte* a publié, en 1757, l'*Esprit de l'Abbé des Fontaines*, en 4 vol. in-12. On trouve à la tête du premier volume de cette compilation assez mal digérée, la *Vie* de l'auteur, un catalogue de ses ouvrages, et un autre des écrits faits contre lui.

I. FONTANA, (Publio) prêtre de Palluccio près de Bergame, eut le talent de la poésie latine et les vertus de son état. Le cardinal *Aldobrandin* ne put jamais lui faire quitter sa solitude. Il mourut en 1609, à 62 ans. Le principal de ses *Ouvrages*, imprimé à Bergame en 1594, in-fol., est son poëme de la *Delphinide*. Il y a de la grandeur, de la noblesse, de l'élévation, et peut-être un peu d'enflure dans le style.

II. FONTANA, (Dominique) né à Mili, sur le lac de Lugano, en 1543, vint à Rome à l'âge de 20 ans, pour y étudier l'architecture. *Sixte V*, qui s'étoit servi de lui n'étant que cardinal, le choisit pour son architecte, lorsqu'il eut obtenu la tiare. Ce pontife avoit conçu le projet de mettre sur pied l'obélisque de granit d'Égypte, qu'on voit actuellement sur la place de Saint-Pierre à Rome, et qui alors étoit à moitié enterré près le mur de

la sacristie de cette église. Il proposa un concours aux artistes, ingénieurs et mathématiciens, pour imaginer les moyens de redresser ce précieux reste de la magnificence Romaine, haut de 107 palmes, d'une seule pièce, et du poids d'environ un million de livres. Les procédés dont les Égyptiens et les Romains s'étoient servis, soit pour transporter, soit pour élever en l'air ces masses énormes, étoient ensévelis dans l'oubli; la tradition ne fournissoit rien à ce sujet, et il falloit nécessairement imaginer. *Fontana* présenta au pape le modèle d'une machine propre à cette opération, avec laquelle il exécutoit en petit, ce qui devoit se pratiquer en grand. L'exécution répondit à l'attente; l'obélisque fut d'abord transporté sur la place où il devoit être élevé, distante de 115 cannes du lieu où il étoit couché; et le 10 septembre 1586, il fut dressé sur son piédestal, au bruit des acclamations redoublées d'une multitude innombrable de spectateurs. On prétend que *Fontana*, menacé par *Sixte V* de payer de sa tête le mauvais succès de son entreprise, avoit fait tenir des chevaux tout prêts aux portes de Rome, pour se soustraire, en cas de malheur, au ressentiment du pontife. Quoi qu'il en soit, il fut magnifiquement récompensé. Le pape le créa chevalier de l'Éperon d'or, et noble Romain, et fit frapper des médailles en son honneur. A ces distinctions fut ajoutée une pension de 2000 écus d'or, reversible à ses héritiers; outre 5000 écus de gratification, et le don de tous les matériaux qui avoient servi à son entreprise, estimés à plus de 20,000 écus. C'est cette érection de l'obélisque de la place Saint-Pierre, qui a fait la plus grande réputation de *Fontana*. Il avoit beaucoup de génie pour la mécanique; mais il a fait de grandes fautes en architecture. Les mauvais offices qu'on lui rendit auprès du pape *Clément VIII*, et peut-être des torts réels, le firent destituer de sa place de premier architecte de sa Sainteté. Il fut appelé à Naples en 1592, par le comte de *Mirande*, viceroi, qui le créa architecte du roi et ingénieur en chef du royaume. Il construisit plusieurs édifices dans cette ville, et entr'autres le palais royal. Il y mourut riche et fort considéré, en 1607, à 64 ans. —*Jean* FONTANA, son frère, mort à Rome en 1614, le seconda dans tous ses travaux. On a de *Dominique*, un volume in-folio, imprimé à Rome, où sont décrits les *Moyens* qu'il employa *pour le transport et l'érection de l'Obélisque* dont nous avons parlé. —Il ne faut pas le confondre avec *Charles* FONTANA, élève de *Bernin*, né à Bruciato près de Côme, en 1634, mort à Rome en 1714, qui fit, par ordre d'*Innocent XI*, la description de l'église de St.-Pierre, et qui donna celle de l'amphithéâtre de *Flavius*, la Haye 1725, in-fol. en Italien. —Son fils (*François*), mort à Rome en 1708, étoit un bon architecte.

FONTANGES, (Marie-Angélique de Scoraille de Rousille, duchesse de) née en 1661, d'une ancienne famille de Rouergue, étoit fille-d'honneur de Madame. *Belle comme un ange*, dit l'abbé de Choisi, *mais sotte comme un panier*, elle n'en subjugua pas moins le cœur de *Louis XIV*, las de l'humeur im-

périeuse et bizarre de Mad. *de Montespan*. Dès qu'elle connut la passion qu'elle avoit inspirée, elle se livra toute entière à la hauteur et à la prodigalité qui faisoient son caractère. Elle rendit au centuple à Mad. *de Montespan*, les airs de dédain qu'elle en avoit reçus, dépensa cent mille écus par mois, fut la dispensatrice des graces, et donna le ton de toutes les modes. A une partie de chasse, le vent ayant dérangé sa coëffure, elle la fit rattacher avec un ruban dont les nœuds lui tomboient sur le front, et cette mode passa avec son nom dans toute l'Europe. Le roi la fit duchesse; mais elle ne jouit pas long-temps de sa faveur. Elle mourut des suites d'une couche, le 28 juin 1681, à 20 ans, à l'abbaye de Port-royal de Paris. Elle voulut voir le roi dans sa dernière maladie. *Louis XIV* s'attendrit, et elle lui dit: *Je meurs contente, puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon roi.* Elle avoit un frère, dont la postérité subsiste. On forma sur la mort de cette favorite des soupçons de poison, que les malins courtisans firent retomber sur Mad. *de Montespan;* mais c'étoit avec autant d'injustice que de méchanceté. La maladie dont Mad. *de Fontanges* mourut, est un accident trop commun dans les couches, dit *la Beaumelle*, pour le regarder comme la suite du poison. On lui appliqua ces deux vers de *Malherbe:*

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

FONTANIEU, (Pierre-Elizabeth) chevalier de St-Louis, intendant du Garde-Meuble, membre de l'académie des Sciences, et de celle de Stockholm, prouva ses connoissances chimiques par son *Art de faire des cristaux colorés imitant les pierres précieuses*, 1778, in-8.° Il mourut le 30 mai 1784.

FONTANINI, (Juste) savant archevêque d'Ancyre, et chanoine de l'église de Ste-Marie-Majeure, naquit en 1666, dans le duché de Frioul, et mourut à Rome en 1736, à 70 ans. Il n'y avoit presque aucun homme distingué dans le monde savant, avec lequel il ne fût en commerce de lettres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont: I. Sa *Biblioteca della Eloquenza Italiana.* C'est un catalogue raisonné des bons livres de la langue italienne dans les différentes classes. Il en fut fait plusieurs éditions du vivant de l'auteur; mais la meilleure et la plus ample est celle qui a été donnée à Venise en 175..., 2 vol. in-4°, avec les notes d'*Apostolo-Zeno*, dans lesquelles ce savant et judicieux bibliographe a relevé une immensité d'erreurs et d'inexactitudes de *Fontanini*. II. Une *Collection des Bulles de Canonisation, depuis Jean XV jusqu'à Benoît XIII*, 1729, in-folio, en latin. III. Une *Histoire littéraire d'Aquilée*, en latin, in-4°, à Rome, 1742: ouvrage posthume, plein d'érudition sacrée et profane, et d'une bonne critique, etc. — Il faut le distinguer de *Jacques* FONTANINI, auteur de l'*Historia obsidionis Rhodii.*

FONTANON, (Antoine) avocat au parlement de Paris, natif d'Auvergne, est le premier qui ait rédigé, avec ordre, les Ordonnances des rois de France. On a de lui une *Collection des*

Edits de nos Rois, depuis 1270 *jusqu'à la fin du* XVI*e siècle*, temps où cet auteur florissoit; en 4 vol. in-fol., Paris, 1611.

FONTE-MODERATA, dame Vénitienne, née en 1555, morte en 1592, à 37 ans, avoit une mémoire si heureuse, qu'elle répétoit mot pour mot un sermon, après l'avoir entendu une fois. On a d'elle divers ouvrages en vers et en prose. Les plus connus sont: Un éloge de son sexe, en vers, intitulé: *Il merito delle Donne*, imprimé à Venise, 1600, in-4°, et *Il Floridoro*, poëme en 13 chants, imprimé dans la même ville en 1581, in-4.° *Fonte-Moderata* est un surnom qu'elle s'etoit donné. Elle s'appeloit *Modesto Pozzo*, et étoit mariée à un gentilhomme Vénitien nommé *Philippe Georgi*. Sa *Vie* a été écrite par *Nicolo Doglioni*.

FONTENAU, (N. dom) religieux Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a passé sa vie à recueillir les *diplomes*, *les actes relatifs à l'histoire d'Aquitaine*. Il est mort en 1781, sans avoir eu le temps de publier le résultat de ses longues recherches.

I. FONTENAY, (Jean-Baptiste Blain de) peintre, né à Caen l'an 1654, conseiller à l'académie de peinture, mérita un logement aux galeries du Louvre et une pension, par ses talens. Il avoit, dans un degré supérieur, celui de peindre les fleurs et les fruits. Sa touche est vraie, son coloris brillant, ses compositions variées. Les insectes paroissent vivre dans ses ouvrages; les fleurs n'y perdent rien de leur beauté, ni les fruits de leur fraîcheur. Ce peintre mourut à Paris en 1715, à 61 ans.

II. FONTENAY, (Pierre-Claude) Jésuite, né à Paris en 1683, mort à la Flèche en 1742, continua l'*Histoire* de l'Eglise Gallicane après la mort du Père *Longueval*, et donna les IX*e* et X*e* volumes de cet ouvrage. Son style est moins coulant et moins historique que celui de son confrère; mais on y voit un homme qui connoît son sujet. Ce Jésuite étoit d'un caractère très-humain et très-affable; et il joignoit, dit le P. *Berthier*, à des manières faciles toutes les vertus de son état. Il avoit travaillé au *Journal de Trévoux*.

FONTENAY, *Voyez* COLDORÉ.

FONTENELLE, (Bernard le Bovier de) naquit, le 11 février 1657, à Rouen, d'un père avocat, et d'une mère sœur du grand *Corneille*. Cet enfant, destiné à vivre près d'un siècle, dit l'abbé *Trublet*, pensa mourir de foiblesse le jour même de sa naissance. Le jeune *Fontenelle* fit ses études à Rouen, chez les Jésuites, qu'il a toujours aimés. En rhétorique à 13 ans, il composa, pour le prix des Palinods, une pièce en vers latins, qui fut jugée digne d'être imprimée, mais non d'être couronnée. Il fit dans la suite le cas qu'il devoit de ses productions enfantines. *J'ai fait dans ma jeunesse*; disoit-il un jour, *des vers latins et grecs, aussi beaux que ceux d'Homère et de* Virgile; *vous jugez bien comment; c'est que je les avois pris chez ces deux poëtes*. *Fontenelle* passoit dès-lors pour un jeune homme accompli; il l'étoit, et du côté du cœur, et

du côté de l'esprit. Après sa physique, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une cause, la perdit, et promit de ne plus plaider. Il renonça au barreau pour la littérature et la philosophie, entre lesquelles il partagea sa vie. En 1674, à 17 ans, il vint à Paris; son nom déjà célèbre, l'y avoit précédé. Plusieurs pièces de vers, insérées dans le *Mercure Galant*, annoncèrent à la France un poëte aussi délicat que *Voiture*, mais plus châtié et plus pur. *Fontenelle* avoit à peine 20 ans, lorsqu'il fit une grande partie des opéra de *Psyché* et de *Bellérophon*, qui parurent en 1678 et 1679, sous le nom de *Thomas Corneille* son oncle. En 1681, il fit jouer sa tragédie d'*Aspar*. Elle ne réussit point ; il en jugea comme le public, et jeta son manuscrit au feu. Ses *Dialogues des Morts*, publiés en 1683, reçurent un accueil beaucoup plus favorable. Ils offrent de la littérature et de la philosophie; mais l'une et l'autre trop parées des charmes du bel esprit. Il y a sans doute beaucoup de choses agréables et fines, mais tout au moins autant de fausses et de futiles ; et les personnages qu'il met en scène, sont si disparates, qu'ils semblent n'avoir été choisis que pour débiter, sous leur nom, des paradoxes subtils et souvent même ridicules. C'est ce que dit *la Harpe*. Cependant cet ouvrage commença la grande réputation de *Fontenelle;* les ouvrages suivans la confirmèrent. On rapportera le titre des principaux, suivant l'ordre chronologique. I. *Lettres du Chevalier d'Her...*, 1685. Elles sont pleines d'esprit, mais non pas de celui qu'il faudroit dans des lettres ; on sent trop qu'on a voulu y en mettre, et qu'elles sont le fruit d'une imagination froide et compassée, et d'une galanterie précieuse et maniérée. II. *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, 1686. C'est l'ouvrage le plus célèbre de *Fontenelle*, et un de ceux qui méritent le plus de l'être. On l'y trouve tout entier : il y est tout ce qu'il étoit ; philosophe clair et profond, bel esprit, fin, enjoué, galant, etc. Ce livre, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, fut le premier exemple de l'art délicat de répandre des graces jusque sur la philosophie : mais exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et sur-tout la vérité ; et que, depuis cet ouvrage ingénieux, on n'a que trop souvent cherché à y substituer les pointes, les saillies, les faux ornemens. Ce qui pourra empêcher que la postérité ne mette *les Mondes* au rang de nos livres classiques, c'est qu'ils sont fondés en partie sur les chimériques tourbillons de *Descartes*. Quant au fond du système de la pluralité *des Mondes*, plusieurs philosophes ne l'adoptent point; puisqu'il est prouvé, disent-ils, que ni l'homme, ni aucun animal connu, ne sauroit subsister hors de la terre, qu'ils seroient brûlés dans *Vénus* et *Mercure*, glacés dans *Jupiter* et *Saturne*, que la lune n'a point d'atmosphère, ou du moins qu'elle est insuffisante à la respiration et à la vie des êtres terrestres, etc. Le grand argument de l'analogie ne subsiste plus, et toutes les conséquences qu'on en tire en faveur de la pluralité des mondes, sont anéanties. III. *Histoire des Oracles*, 1687 : livre instructif

et agréable, tiré de l'ennuyeuse compilation de *Vandale*, sur le même sujet. Cet ouvrage précis, méthodique, très-bien raisonné, et écrit avec moins de recherche que les autres productions de *Fontenelle*, a réuni les suffrages des philosophes et des gens de goût. « C'est une chose digne de remarque, dit un écrivain, que cette histoire, qui aujourd'hui seroit un ouvrage presque religieux, fut regardé lorsqu'il parut, comme un livre très-hardi. Mais cet ouvrage qui indique beaucoup plus qu'il ne développè, servit à faire penser, et accoutuma du moins à soumettre à l'examen des choses que l'on confondoit trop avec celles qui sont au-dessus de la raison. » Il fut attaqué, en 1707, par le Jésuite BALTUS, *Voyez* ce mot. Son livre a pour titre : *Réponse à l'Histoire des Oracles*. *Fontenelle* crut devoir, par prudence, laisser cette réponse sans réplique, quoique son sentiment fût celui du Père *Thomassin*, homme aussi savant que religieux. On prétend que le Père *Tellier*, confesseur de *Louis XIV*, ayant lu le livre de *Fontenelle*, peignit l'auteur à son pénitent comme un impie. Le marquis d'*Argenson*, depuis garde des sceaux, écarta, dit-on, la persécution qui alloit éclater contre le philosophe. Le Jésuite auroit trouvé beaucoup plus à reprendre dans la *Relation de l'Isle de Bornéo*, dans le *Traité sur la Liberté*, et dans quelques autres écrits attribués à *Fontenelle*, et qui ne sont pas peut-être tous de lui. IV. *Poésies Pastorales, avec un Discours sur l'Eglogue, et une Digression sur les Anciens et les Modernes*, 1688. Les gens de goût ne veulent pas que ces Pastorales soient mises, pour la naïveté et le naturel, à côté de celles de *Théocrite* et de *Virgile*; et ils ont raison. Les bergers de *Fontenelle*, disent-ils, sont des courtisans. Qu'on les appelle comme on voudra, répondent les partisans du poëte François; ils disent de très-jolies choses. Ces Pastorales peuvent être de mauvaises Eglogues : mais ce sont des poésies, foibles à la vérité, mais délicates. On convient qu'il y a plus d'esprit que de sentiment; mais si on n'y trouve pas le style du sentiment, dit l'abbé *Trublet*, on y en trouve la vérité : le philosophe a bien connu ce qu'un berger doit sentir. C'est un nouveau genre pastoral, dit un des plus grands adversaires de *Fontenelle*, (l'abbé *des Fontaines*) qui tient un peu du Roman, et dont l'*Astrée* de *d'Urfé*, et les comédies de l'*Amynte* et du *Pastor-Fido*, ont fourni le modèle. Il est vrai que ce genre est fort éloigné du goût de l'antiquité : mais tout ce qui ne lui ressemble point, n'est pas pour cela digne de mépris. V. Plusieurs volumes des *Mémoires de l'académie des Sciences*. *Fontenelle* en fut nommé secrétaire en 1699. Il continua de l'être pendant 42 ans, et donna chaque année un volume de l'Histoire de cette compagnie. La Préface générale est un de ces morceaux qui suffiroient seuls pour immortaliser un auteur. Dans l'Histoire, il jette très-souvent une clarté lumineuse sur les matières les plus obscures : faits curieux bien exposés, réflexions ingénieuses, vues nouvelles ajoutées à celles des auteurs, soit par de nouvelles conséquences de leurs principes, soit par des applications de ces principes à d'autres sujets, soit même

par de nouveaux principes plus étendus et plus féconds. Il n'y a personne qui l'ait égalé dans l'art de mettre en œuvre les matériaux de la physique et des mathématiques. Les *Eloges des Académiciens*, répandus dans cette Histoire, et imprimés séparément en 2 volumes, ont le singulier mérite de rendre les sciences respectables, et ont rendu tel leur auteur. Il loue d'autant mieux, qu'à peine semble-t-il louer. Il peint l'homme et l'académicien. Si ses portraits sont quelquefois un peu flattés; ils sont toujours assez ressemblans. Il ne flatte qu'en adoucissant les défauts, et non en donnant des qualités qu'on n'avoit pas, ni même en exagérant celles qu'on avoit. Son style élégant, précis, lumineux dans ces *Eloges* comme dans ses autres ouvrages, a quelques défauts : trop de négligence, trop de familiarité ; ici, une sorte d'affectation à montrer en petit les grandes choses : là, quelques détails puérils, indignes de la gravité philosophique; quelquefois, trop de raffinement dans les idées ; souvent trop de recherche dans les ornemens. Ces défauts, qui sont en général ceux de toutes les productions de *Fontenelle*, blessent moins chez lui qu'ils ne feroient ailleurs, non-seulement par les beautés qui les effacent ; mais parce qu'on sent que ces défauts sont naturels en lui. Les écrivains qui ont tant cherché à lui ressembler, n'ont pas fait attention que son genre d'écrire lui appartient absolument, et ne peut passer, sans y perdre, par une autre plume. Au reste, le style des éloges de *Fontenelle* est l'image de sa conversation, infiniment agréable, semée de traits plus fins que frappans, et d'anecdotes piquantes sans être méchantes, parce qu'elles ne portoient jamais que sur des objets littéraires ou galans, et des tracasseries de société. Tous ses contes étoient courts, et par cela même plus saillans ; tous finissoient par un trait : conditions nécessaires aux bons contes. C'est ce que dit le marquis d'*Argenson*. VI. L'*Histoire du Théâtre François* jusqu'à *Corneille*, avec la *Vie* de ce célèbre dramatique. Cette Histoire, très-abrégée, mais faite avec choix, est pleine d'enjouement ; mais de cet enjouement philosophique, qui, en faisant sourire, donne beaucoup à penser. VII. *Réflexions sur la Poétique du Théâtre*, et *du Théâtre Tragique* : c'est un des ouvrages les plus profonds, les plus pensés de *Fontenelle*, et celui peut-être où, en paroissant moins bel esprit, il paroît plus homme d'esprit. VIII. *Elémens de Géométrie de l'infini*, in-4°, 1727 : livre dans lequel les géomètres n'ont guères reconnu que le mérite de la forme. IX. *Une Tragédie en prose* et *six Comédies* ; les unes et les autres peu théâtrales, et dénuées de chaleur et de force comique. Elles sont pleines d'esprit, mais de cet esprit qui n'est saisi que par peu de personnes, et plus propres à être lues par des philosophes que par des lecteurs ordinaires. *Voyez l'article de* Catherine BERNARD. X. *Théorie des Tourbillons Cartésiens* ; ouvrage qui, s'il n'est pas de sa vieillesse, méritoit d'en être. *Fontenelle* étoit grand admirateur de *Descartes* ; et, tout philosophe qu'il étoit, il défendit jusqu'à la mort les erreurs dont il s'étoit laissé prévenir dans l'enfance. XI. *Endymion*, pastorale ; *Thétis et Pélée*,

Enée et Lavinie, tragédies lyriques, dont la première est restée au théâtre. Il eut un rival dans *la Mothe*, son ami, sur la scène lyrique et dans d'autres genres, mais rival sans jalousie. C'est ce qui nous engage à placer ici le parallèle ingénieux, que d'*Alembert* a fait des talens de ces deux écrivains. «Tous deux pleins de justesse, de lumières et de raison, se montrent par-tout supérieurs aux préjugés, soit philosophiques, soit littéraires. Tous deux les combattent avec une timidité modeste, dont le sage a toujours soin de se couvrir en attaquant les opinions reçues : timidité que leurs ennemis appeloient *douceur hypocrite*, parce que la haine donne à la prudence le nom d'astuce, et à la finesse celui de fausseté. Tous deux ont porté trop loin leur révolte contre les Dieux et les lois du Parnasse : mais la liberté des opinions de *la Mothe*, semble tenir plus intimement à l'intérêt personnel qu'il avoit de les soutenir; et la liberté des opinions de *Fontenelle*, à l'intérêt général, peut-être quelquefois mal entendu, qu'il prenoit au progrès de la raison dans tous les genres. Tous deux ont mis dans leurs écrits cette méthode si satisfaisante pour les esprits justes, et cette finesse si piquante pour les juges délicats. Mais la finesse de *la Mothe* est plus développée, celle de *Fontenelle* laisse plus à deviner à son lecteur. *La Mothe*, sans jamais en trop dire, n'oublie rien de ce que son sujet lui présente, met habilement tout en œuvre, et semble craindre de perdre par des retenues trop subtiles quelques-uns de ses avantages. *Fontenelle*, sans jamais être obscur, excepté pour ceux qui ne méritent pas même qu'on soit clair, se ménage à la fois le plaisir de sous-entendre, et celui d'espérer qu'il sera pleinement entendu par ceux qui en sont dignes. Tous deux, peu sensibles aux charmes de la poésie et à la magie de la versification, ont cependant été poëtes à force d'esprit; mais *la Mothe* un peu plus souvent que *Fontenelle*, quoique *la Mothe* eût fréquemment le double défaut de la foiblesse et de la dureté, et que *Fontenelle* eût seulement celui de la foiblesse; c'est que *Fontenelle* dans ses vers est presque toujours sans vie, et que *la Mothe* a mis quelquefois dans les siens de l'ame et de l'intérêt. L'un et l'autre ont écrit en prose avec beaucoup de clarté, d'élégance, de simplicité même; mais *la Mothe* avec une simplicité plus naturelle, et *Fontenelle* avec une simplicité plus étudiée : car la simplicité peut l'être, et dès-lors elle devient manière, et cesse d'être modèle. Ce qui fait que la simplicité de *Fontenelle* est manière, c'est que pour présenter sous une forme plus simple, où des idées fines, ou même des idées grandes, il tombe quelquefois dans l'écueil dangereux de la familiarité du style, qui contraste et qui tranche avec la délicatesse ou la grandeur de sa pensée; disparate d'autant plus sensible, qu'elle paroît affectée par l'auteur : au lieu que la familiarité de *la Mothe*, car il y descend aussi quelquefois, est plus sage, plus mesurée, plus assortie à son sujet, et plus au niveau des choses dont il parle. *Fontenelle* fut supérieur par l'étendue des connoissances, qu'il a eu l'art de faire servir à l'ornement de ses écrits, qui rend

sa philosophie plus intéressante, plus instructive, plus digne d'être retenue et citée; mais *la Mothe* fait sentir à son lecteur que pour être aussi riche, et aussi bon à citer que son ami, il ne lui a manqué, comme l'a dit *Fontenelle* même, que *deux yeux* et de l'étude. » *Voyez* aussi le *Parallele* de ces deux hommes célèbres, vus dans la société, article HOUDARD. XII. Des *Discours moraux et philosophiques*; des *Pièces fugitives*, dont la poésie est foible; des *Lettres*, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes de jolies, etc. Tous ces différens Ouvrages ont été recueillis en 11 volumes in-12, à l'exception des écrits de géométrie et de physique, sous le titre d'*Œuvres diverses*. On en avoit fait deux éditions en Hollande, l'une en 3 vol. in-folio 1728; l'autre in-4°, 3 volumes 1729, ornées toutes deux de figures gravées par *Bernard Picart*. Les curieux les recherchent; mais elles sont beaucoup moins complètes que l'edition en 11 vol. in-12. Ce fut aussi *Fontenelle* qui donna en 1732 la nouvelle édition du *Dictionnaire des Sciences et Arts*, par *Thomas Corneille*.... Ce philosophe aspiroit à l'universalité : *Fontenelle* osa y aspirer, et il l'obtint. Il ne se contente pas d'être métaphysicien avec *Malebranche*, physicien et géomètre avec *Newton*, législateur avec le czar *Pierre*, homme d'état avec d'*Argenson*; il est tout avec tous; il est tout en chaque occasion; il ressemble à ce métal précieux, que la fonte de tous les métaux avoit formé. » *La Harpe* unit à l'éloge de *Fontenelle* une juste critique de sa manière d'écrire. « L'esprit de *Fontenelle*, dit-il, peut être considéré comme une espèce d'époque, en ce qu'il a marqué le passage du siècle de l'imagination à celui de la philosophie. Il apprit à ses contemporains l'esprit d'analyse et d'observation; et depuis on ne s'est pas contenté d'examiner, on a trop voulu détruire. Ce mérite rare, ces services rendus aux sciences et à l'esprit humain, sont sans doute dignes de louange; mais d'un autre coté, l'on ne peut nier que s'il a été un des premiers qui aient contribué aux progrès de la raison, il a été aussi un des premiers corrupteurs du bon goût que le siecle de *Louis XIV* nous avoit transmis. L'affectation, l'abus de l'esprit, un mélange d'afféterie et de familiarité, d'expressions mignardes et de pensées trop déliées; tous ces défauts régnent plus ou moins dans tout ce qu'il a écrit, et font que son style, quoique très-agréable, est à celui des bons écrivains de l'autre siècle, ce que la coquetterie la plus séduisante est aux graces naturelles. *Fontenelle* d'ailleurs a produit une foule d'ouvrages très-médiocres, et dans ses meilleurs, il ne s'est point élevé aux grandes beautés. » Peu de savans ont eu plus de gloire, et en ont joui

plus long-temps que *Fontenelle.* Malgré un tempérament peu robuste en apparence, il n'eut jamais de maladie considérable, pas même la petite vérole. Il n'eut, de la vieillesse, que la surdité et l'affoiblissement de la vue : encore cet affoiblissement ne se fit sentir qu'à l'âge de plus de 90 ans. Les facultés de son ame se soutinrent encore mieux que celles de son corps. Il y eut toujours de la finesse dans ses pensées, du tour dans ses expressions, de la vivacité dans ses reparties, même jusques dans ses derniers momens. Il mourut le 9 janvier 1757, à cent ans moins un mois, avec cette sérénité d'ame qu'il avoit montrée pendant tout le cours de sa vie. *Voilà*, dit-il, *la première mort que je vois.* Son médecin lui ayant demandé s'il souffroit, il répondit : *Je ne sens qu'une difficulté d'être.* Aucun homme de lettres n'a joui de plus de considération dans le monde ; il la devoit à la sagesse de sa conduite et à la décence de ses mœurs, autant qu'à ses ouvrages. Il portoit dans la société, de la douceur, de l'enjouement, et autant de politesse que d'esprit. Supérieur aux autres hommes, il ne montroit point sa supériorité ; il savoit les supporter, comme s'il n'eût été que leur égal. *Les hommes sont sots et méchans*, disoit-il quelquefois ; *mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux, et je me le suis dit de bonne heure.* On lui demandoit un jour : « Par quel art il s'étoit fait tant d'amis et pas un ennemi ; » *Par deux axiomes*, répondit-il : *Tout est possible, et Tout le monde a raison.* Il disoit souvent qu'il étoit l'*ami* des livres, mais l'*ennemi* des manuscrits, pour montrer qu'on pouvoit être indulgent pour les uns puisqu'ils étoient imprimés, mais qu'on devoit de la sévérité aux autres avant leur publication. — JUSTICE et JUSTESSE étoit sa devise. Ses amis lui reprochèrent plusieurs fois *de manquer de sentiment :* il est vrai qu'il n'étoit pas bon pour ceux qui demandent de la chaleur dans l'amitié ; mais il faisoit par raison et par principes, ce que d'autres font par sentiment et par goût. Si son amitié n'étoit pas fort tendre ni fort vive, elle n'en étoit que plus égale et plus constante. Il mettoit dans le commerce tout ce qu'on peut exiger d'un honnête homme, d'un galant homme, excepté ce degré d'intérêt qui rend malheureux. En amour il étoit plus galant que tendre : il vouloit paroître aimable, mais sans aucun desir sérieux d'aimer ni d'être aimé. On a retenu plusieurs des réponses jolies qu'il faisoit aux dames. Un jour qu'on montroit un bijou si délicat qu'on n'osoit le toucher, il dit : *Je n'aime point ce qu'il faut tant respecter ;* mais ayant apperçu Mad. *de Flamarens*, il ajouta : *Je ne dis pas cela pour vous, madame.* — Une jeune demoiselle, remplie d'esprit et de graces, disoit un jour à *Fontenelle*, qui avoit demandé des bougies, quoiqu'il se plaignît que la lumière l'incommodoit : *Mais, monsieur, on dit que vous aimez l'obscurité.* — *Non pas où vous êtes*, reprit le galant vieillard. — La duchesse du *Maine* lui demanda un jour quelle différence il trouvoit entre une femme et un cadran ? — L'un, répondit-il, marque les heures ; l'autre les fait oublier. Quoiqu'il n'ait pas senti l'amour, ni même aucune autre passion, il les connoissoit bien toutes ; et c'est parce qu'il les

connoissoit, qu'il chercha à s'en défendre. L'un des successeurs de *Fontenelle*, dans la place de secrétaire de l'académie des Sciences, (*de Condorcet*) s'est fait un devoir de le justifier de la froide apathie qu'on lui a reprochée. « Il sortoit, dit-il, pour les autres, de cette négligence, de cette paresse qu'il se croyoit permis d'avoir pour ses propres intérêts. Son amitié étoit vraie et même active. Il connoissoit sur-tout les peines de la sensibilité, et il avoua qu'elles étoient les plus cruelles qu'il eût éprouvées, quoique les injustices qu'il avoit souvent essuyées dans la carrière des lettres, eussent fait sentir bien vivement les peines de l'amour propre à un homme qui auroit été moins philosophe. Il savoit obliger ses amis à leur insçu, disoit-il un jour avec plaisir à l'un d'eux, et leur laisser croire qu'ils ne devoient qu'à eux-mêmes, ce qu'il tenoit de son crédit, et de la juste considération qu'il avoit obtenue. Ce desir d'obliger ne l'abandonna pas dans les dernières années de sa vie, et survécut même à l'affoiblissement de sa mémoire et de ses organes. Un de ses amis lui parloit un jour d'une affaire qu'il lui avoit recommandée : *Je vous demande pardon*, lui dit Fontenelle, *de n'avoir pas fait ce que je vous ai promis.* — *Vous l'avez fait*, répondit son ami, *vous avez réussi, je viens vous remercier.* — *Eh bien*, dit Fontenelle, *je n'ai point oublié de faire votre affaire ; mais j'avois oublié que je l'eusse faite.* Cependant on a cru *Fontenelle* insensible, parce que sachant maîtriser les mouvemens de son ame, il se conduisoit d'après son esprit, toujours juste et toujours sage. D'ailleurs, il avoit consenti sans peine à conserver cette réputation d'insensibilité ; il avoit souffert les plaisanteries de ses sociétés sur sa froideur, sans chercher à les détromper ; parce que, bien sûr que ses vrais amis n'en seroient pas la dupe, il voyoit dans cette réputation un moyen commode de se délivrer des indifférens, sans blesser leur amour propre. » L'ambition n'eut jamais aucune prise sur *Fontenelle ;* il en avoit vu les funestes effets dans le cardinal *du Bois*, qui venoit quelquefois chercher des consolations auprès de lui. Quelqu'un lui parlant un jour de la grande fortune que ce ministre avoit faite, pendant que lui, qui n'étoit pas moins aimé du prince-régent, n'en avoit fait aucune : *Cela est vrai*, répondit le philosophe ; *mais je n'ai jamais eu besoin que le cardinal* du Bois *vînt me consoler.* Le duc d'*Orléans* avoit voulu le nommer président perpétuel de l'académie des Sciences. Lorsque ce prince parla de ce projet à *Fontenelle : Monseigneur*, répondit-il, *ne m'ôtez pas la douceur de vivre avec mes égaux.* Cependant cette place lui convenoit, autant par son caractère que par son esprit. Ami de l'ordre comme d'un moyen de conserver la paix ; aimant la paix comme son premier besoin, il chérissoit trop son repos pour abuser de l'autorité. Sa modération, en faisant son bonheur, a sans doute contribué beaucoup à sa bonne santé et à sa longue vie. Ennemi des agitations inséparables des voyages, autant qu'ami de la vie sédentaire, il disoit ordinairement que *le Sage tient peu de place et en change peu.* Il ne se mêloit guères de l'administration des états. Il di-

soit qu'il savoit combien il *étoit difficile aux hommes de gouverner d'autres hommes.* Ce qui lui échappoit cependant sur la politique, étoit d'un grand sens. *On ne parle*, disoit-il, *en temps de guerre que de l'équilibre de puissance en Europe ; il y a un autre équilibre aussi efficace pour le moins et aussi propre à conserver ou à ramener la tranquillité dans chaque état : c'est l'équilibre des sottises.* Il possédoit le talent, si rare dans la conversation, de savoir bien écouter. Les beaux parleurs, soit gens d'esprit et à pensées, soit d'imagination et à saillies, se plaisoient beaucoup dans sa compagnie, parce que non-seulement ils parloient tant qu'ils vouloient, mais aussi parce qu'ils ne perdoient rien avec lui. Un jour Mad. *d'Argenton*, mère du chevalier d'*Orléans*, grand prieur de France, soupant en grande compagnie chez le duc d'*Orléans* régent, et ayant dit quelque chose de très-fin, qui ne fut pas senti, s'écria : *Ah !* Fontenelle, *où es-tu ?* Elle faisoit allusion au mot si connu : *Où étois-tu*, Crillon? *Fontenelle*, malgré son extrême politesse, ne pouvoit s'empêcher quelquefois de faire connoître qu'on abusoit de sa bonté. Les gens du monde, frivoles lors même qu'ils sont curieux, parce qu'ils ne le sont que par vanité, voudroient qu'on leur expliquât tout en peu de mots et en peu de temps. *En peu de mots*, répondit un jour Fontenelle ? *J'y consens ; mais en peu de temps, cela m'est impossible. Au reste, que vous importe de savoir ce que vous me demandez.* Un discoureur, qui ne disoit que des choses triviales, et qui néanmoins les disoit du ton et de l'air dont à peine auroit-on droit de dire les choses les plus rares et les plus exquises, d'un ton et d'un air qui commandoient l'attention, adressoit un jour la parole à *Fontenelle*. Le philosophe, las de l'entendre, interrompit le discoureur. *Tout cela est très-vrai, monsieur*, lui dit-il, *très-vrai : je l'avois même entendu dire à d'autres.* Il parloit avec franchise au régent. Ce prince lui disoit un jour : *Fontenelle, je crois peu à la vertu.* — *Monseigneur*, lui répondit le philosophe, *il y a pourtant d'honnêtes gens ; mais ils ne viennent pas vous chercher.* Ce même prince lui contoit un jour ses exploits galans ; *Fontenelle* lui répondit finement : *Monseigneur fait toujours des choses au-dessus de son âge.* Quand *Fontenelle* avoit dit son sentiment et ses raisons sur quelque chose, on avoit beau le contredire, il refusoit de se défendre, et alléguoit, pour couvrir son refus, qu'il avoit une mauvaise poitrine. *Belle raison*, s'écria un jour un disputeur éternel, *pour étrangler une dispute qui intéresse toute la compagnie.* La fortune lui fut aussi favorable que la nature. Né presque sans biens, il devint riche pour un homme de lettres, par les bienfaits du roi, et par une économie sans avarice. Il ne fut économe que pour lui-même. Il donnoit, il prêtoit, même à des inconnus. Un des points de sa morale étoit, qu'*il falloit se refuser le superflu, pour procurer aux autres le nécessaire.* Plusieurs traits de bienfaisance prouvent que les personnes qui lui ont prêté ce principe affreux, qu'*il faut, pour être heureux, avoir l'estomac bon et le cœur mauvais*, l'ont calomnié indignement. *Voyez* II. SAINT-PIERRE. « S'il

manqua de religion, comme l'insinue l'abbé *Barral*, il eut les principales vertus de la religion, ce qui à la vérité ne suffit pas; il la respecta : il avouoit que *la Religion Chrétienne étoit la seule qui eût des preuves.* Ce témoignage, et l'exactitude avec laquelle il en remplissoit les devoirs, nous empêchent de hasarder des soupçons quelquefois téméraires, et souvent peu favorables à la religion, dans l'esprit de ceux qui cherchent des autorités pour justifier leur impiété. On trouvera de plus amples détails sur *Fontenelle*, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de sa Vie et de ses Ouvrages*, par l'abbé *Trublet*, Amsterdam, in-12, 1761. » On a donné à Paris ses Œuvres complètes, 8 vol. grand in-8.° Cette édition, où les ouvrages sont rangés par ordre des matières, renferme beaucoup de pièces relatives à l'auteur, et qui n'avoient jamais été imprimées. *Voyez* aussi son *Éloge*, par *le Cat.* L'académie Françoise en fit le sujet de son prix d'éloquence, en 1783.

FONTENU, (Louis-François de) né au château de Lilledon en Gâtinois, le 16 octobre 1767, embrassa l'état ecclésiastique, et suivit le cardinal *Janson* au conclave de l'année 1700. Son séjour à Rome fit naître en lui le goût des antiquités. Il étudia avec zèle les médailles et les monumens, et les décrivit avec élégance et simplicité. Reçu à l'académie des Inscriptions, il enrichit le recueil de cette compagnie d'un grand nombre de Mémoires sur les camps, attribués à *César*, la source du Loiret et divers objets de théologie. L'abbé *de Fontenu* fit le meilleur usage d'une fortune aisée, en la versant dans le sein des pauvres. Il est mort à 93 ans, le 4 septembre 1750.

FONTÊTE, *Voyez* II. FEVRET.

FONTEVRAULT, (l'Ordre de) *Voy.* ARBRISSEL.

FONTIUS, (Barthélemi) natif de Florence, se fit estimer de *Pic de la Mirandole*, de *Marcile Ficin*, de *Jérôme Donato*, et des autres habiles écrivains de son siècle. *Matthias Corvin*, roi de Hongrie, l'honora de son amitié, et lui donna la direction de la fameuse bibliothèque de Bude. Les écrits de *Fontius* sont : un *Commentaire* sur *Perse*, et des *Harangues*; le tout recueilli et imprimé à Francfort, in-8°, 1621.

FONTRAILLES, (Louis D'ASTARAC, marquis de) joua un rôle dans la conspiration de *Cinq-Mars*. On sait que celui-ci avoit excité *Gaston*, duc d'*Orléans*, à la révolte. Ce prince envoya *Fontrailles* en Espagne, pour traiter avec cette couronne. L'émissaire s'adressa au comte duc d'*Olivarès*, qui, pressé par ses continuelles instances, lui promit *de faire aller le conseil d'Espagne à la Françoise*, *c'est-à-dire en poste*, contre l'usage de la nation. Le traité, signé le 13 mars 1642, par *Olivarès*, au nom du roi d'Espagne, et par *Fontrailles*, au nom de *Gaston*, tendoit à perdre le cardinal *de Richelieu* et à troubler la France, quoiqu'on le colorât du prétexte de faire une paix durable entre les deux couronnes. A peine *Fontrailles* fut-il de retour en France, que le complot fut découvert;

Il se sauva en Angleterre, d'où il revint après la mort du cardinal. Il mourut en 1677, dans un âge assez avancé.

FOOTE, (Samuël) célèbre comédien Anglois, appelé par ses compatriotes l'*Aristophane d'Angleterre*, naquit en 1717 à Truro, dans le comté de Cornouaille, d'une famille très-honnête. Son talent pour la scène comique l'engagea à former une troupe et à se montrer en public; il eut tous les suffrages. Ayant fait une partie de chasse avec le duc d'*Yorck*, il fut jeté par son cheval, et eut le malheur de se casser la jambe. Le duc, touché de cet accident, obtint du roi, pour *Foote*, le droit de jouer la comédie sur le théâtre de Hay-Market, depuis le 15 mai jusqu'au 15 septembre. Ce fut alors que *Foote* agrandit son théâtre, qui jusqu'alors avoit été fort petit. En 1776, ses envieux l'accusèrent d'un crime honteux. le chagrin lui causa une paralysie passagère. Il se proposoit de se retirer en France, lorsqu'il mourut à Douvres, le 22 octobre 1777, à soixante ans, d'une attaque d'apoplexie. Une heure avant son départ pour ce dernier voyage, il considéra, avec une attention attendrissante, le portrait du fameux acteur *Weston*, son ami, qu'il avoit dans son cabinet, et il s'écria, les larmes aux yeux: *Pauvre Weston!* A peine avoit-il prononcé ces mots, qu'il ajouta sur le même ton: *Dans peu de temps, on dira aussi: PAUVRE FOOTE!* Son pressentiment ne le trompa point: l'Angleterre perdit un homme d'une imagination agréable, et un acteur qui rendoit la nature avec beaucoup de vérité. Comme auteur, il avoit de la gaieté, savoit saisir le ridicule; mais il ne pouvoit ni former un plan régulier, ni lier une intrigue. Ses pièces sont au nombre de vingt; et on a publié, sous son nom, le *Théâtre comique*, 3 vol. in-12, dans lequel il n'y a, dit-on, de lui, que le *Jeune Hypocrite*.

FOPPENS, (Jean-François) professeur de théologie à Louvain, chanoine et archidiacre de Malines, mort le 16 juillet 1761, à 72 ans, se fit respecter par ses vertus et son érudition. On a de lui: I. *Bibliotheca Belgica*, Bruxelles 1739, 2 vol. in-4°; recueil dans lequel il a fait entrer les ouvrages d'*Aubert le Mire*, de *François Swertius* et de *Valère André*, sur les auteurs belgiques. Il a fait de grandes additions à ces auteurs, et continué la *Bibliothèque Belgique* depuis vers 1640, où finit celle de *Valère André*, jusqu'à l'an 1680. Cet ouvrage est estimé et mérite de l'être à bien des égards: on desireroit un peu plus de critique et d'exactitude. II. Une édition du *Recueil Diplomatique* d'*Aubert le Mire*, Bruxelles 1728, 2 vol. in-folio, enrichie de nouvelles notes et de tables, augmentée d'un grand nombre de diplomes inconnus à *Aubert le Mire*. Il ajouta ensuite 2 volumes in-fol. à cette collection, l'un en 1734, l'autre en 1748. III. *Historia Episcopatûs Antverpiensis*, Bruxelles 1717, in-4.° IV. *Historia Episcopatûs Sylvæducensis*, Bruxelles 1721, in-4.° V. *Chronologia sacra Episcoporum Belgii, ab anno 1561, ad annum 1761*, in-12; ouvrage en vers, avec des notes historiques en prose.

I. FORBÈS, (Jean) Écossois, professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique dans l'université d'Aberdeen, mort en 1648, à 55 ans, laissa des *Institutions historiques et théologiques*, qu'on trouve dans la collection de ses œuvres, 1703, 2 vol. in-folio. C'est un vaste recueil, où l'auteur, en traitant de la doctrine Chrétienne, remarque les différentes circonstances qui, selon lui, y ont apporté des changemens. On a fait un abrégé de cet ouvrage, estimé des Protestans. Son père, *Patrice*, évêque d'Aberdeen, mort en 1635, donna un *Commentaire* sur l'Apocalypse, in-4°, 1646.

II. FORBÈS, (Guillaume) né à Aberdeen en Écosse, vers l'an 1585, professa la théologie dans sa patrie, et fut élu pasteur d'Édimbourg. Mais comme il soutenoit le droit des Épiscopaux contre les Presbytériens, il déplut au peuple, et fut obligé de se retirer. Il y revint bientôt après. *Charles I* ayant érigé Édimbourg en évêché, pourvut *Forbès* de ce siége. Ce théologien s'est fait un nom par ses *Considerationes modestæ Controversiarum*, imprimées à Francfort, in-8°, 1707. Il mourut, dans sa 49e année, en 1634, laissant un fils qui embrassa la religion Romaine. « *Guillaume Forbès*, dit le P. *Niceron*, étoit très-bon dialecticien, et il possédoit parfaitement les controverses, à quoi il avoit d'abord eu lieu de s'appliquer et de s'exercer en Prusse, en Pologne et en Allemagne, où se trouvoient tant de partis divisés de sentimens au sujet de la religion. Par un principe très-louable, il retrancha des disputes tout ce qu'il croyoit n'être point absolument essentiel à la religion; interprétant favorablement, et modifiant les termes qui, mal-entendus, faisoient souvent le seul objet des controverses; convenant de ce qui pouvoit être toléré de part et d'autre; abhorrant sur-tout ce zèle faux et amer des exécutions et autres peines employées par rapport à la religion, contre ceux qui diffèrent de sentimens, et que l'on prétend par-là ramener aux nôtres. *Forbès* regardant ces moyens comme également contraires à l'esprit et au vrai bien du Christianisme, s'étoit flatté de concilier tous les différens partis qui divisent la religion Chrétienne. Mais, comme il est mort à l'âge de 49 ans seulement, on conçoit qu'il ne vécut pas assez pour travailler et avancer ce grand projet. —L'une des premières causes et des plus essentielles de ces divisions régnantes, est, comme le disoit *Isaac Casaubon*, cité par *Forbès*: *Disputare malumus, quàm piè vivere.* Aussi *Forbès*, qui souhaitoit avec ardeur cette unanimité si desirable dans les sentimens de la religion, répétoit souvent ces mots, *Pauca esse credenda, multa agenda.* Ce n'est pas qu'il fût persuadé que les articles de la religion qu'il faut croire, dussent être regardés comme indifférens, ou réduits presqu'à rien, et qu'on en dût négliger la connoissance; il étoit lui-même un exemple du contraire. » Il ne manquoit à *Forbès* qu'un peu de philosophie pour le dégager de plusieurs idées embarrassées, et pour donner à ses pensées et à son style plus de clarté et de netteté.

III. FORBÈS,

III. FORBÈS, (N...) lord président des assises d'Édimbourg mort au milieu du siècle qui vient de finir, est connu en France par les traductions qu'a publiées le P. *Houbigant*, de ses *Pensées sur la Religion*, de sa *Lettre à un Évêque, etc.* Lyon 1769, in-8.° Ces écrits ont eu chez nous un succès médiocre.

I. FORBIN, (Toussaint de) plus connu sous le nom de *Cardinal de JANSON*, d'une famille illustre de Provence, fut successivement évêque de Digne, de Marseille et de Beauvais. *Louis XIV*, connoissant le talent singulier qu'il avoit de manier les affaires, le nomma son ambassadeur en Pologne. *Jean Sobieski*, qui dut en partie à son crédit le trône où il monta, lui en marqua sa reconnoissance, en le nommant au cardinalat. Envoyé à Rome sous *Innocent XII* et sous *Clément XI*, il traita avec tant de sagesse les affaires de la France, qu'il fut honoré, en 1706, de la charge de grand aumônier. Il mourut à Paris le 24 mars 1713, à 83 ans. C'étoit un homme de sens et d'esprit, qui avoit le jugement sûr et la répartie vive et prompte. *Louis XIV* dit plusieurs fois qu'il auroit fait *JANSON* ministre, s'il n'avoit appris du cardinal *Mazarin* qu'il ne faut jamais de cardinaux ni même d'ecclésiastiques dans le ministère. Il fut un des plus ardens adversaires de l'*Apologie des Casuistes*. Nous avons une excellente *Censure* qu'il publia contr'elle, étant évêque de Digne. Son premier bénéfice avoit été la chapelle du château de l'Aigle en Normandie, que lui avoit donné le marquis de *l'Aigle*. Étant devenu grand aumônier, il disoit noblement devant toute la cour qu'il étoit toujours l'aumônier du marquis de *l'Aigle*.

II. FORBIN, (François-Toussaint de) neveu du précédent, plus connu sous le nom de *Comte* de *Rosemberg*, quitta la France pour avoir tué en duel un de ses ennemis. Il y rentra ensuite ; mais ayant été blessé à la bataille de la Marsaille, en 1693, il fit vœu de se faire religieux à la Trappe. Il l'accomplit environ dix ans après, prit le nom de frère *Arsène*, et fut envoyé à Buon-Solazzo en Toscane, pour y établir l'esprit primitif de Cîteaux. Il y mourut saintement en 1710. On a publié la *Relation* édifiante *de sa Vie et de sa Mort*, traduite de l'italien en françois, in-12, par l'abbé *Maupertuy*.

III. FORBIN, (Claude chevalier de) commença, dès sa première jeunesse, à servir sur mer sous le commandeur *de Forbin-Gardane*, son parent, et il continua avec beaucoup d'intelligence, de courage et d'activité. Après avoir été grand amiral du roi de Siam, à qui il fut laissé, en 1686, par le chevalier *de Chaumont*, il se signala le long des côtes d'Espagne. Sur la fin de l'année 1703, escortant une flotte marchande, il courut le plus grand danger. Une tempête affreuse le força de se retirer dans le port de Rose. Étant radoubé, et ayant appris que les deux bâtimens les plus richement chargés de la flotte s'étoient retirés à Barcelone, il partit pour les aller joindre, et les conduire au Levant. Arrivé à Barcelone, il donna l'exemple du plus noble

désintéressement. Un corsaire Flessinguois, qui s'étoit emparé d'un navire François avec une riche cargaison, avoit été également forcé par la tempête de relâcher à ce port, où il étoit assuré d'être fait prisonnier de guerre avec tout son équipage. Pour éviter ce malheur, il s'engagea de rendre la prise au patron François, s'il consentoit à arborer le pavillon de France en entrant dans le port. Le vice-roi ayant été instruit de l'artifice, confisca le navire, et fit mettre le Flessinguois aux fers; mais en même temps, voulant reconnoître les services que *Forbin* avoit rendus au roi d'Espagne dans le golfe Adriatique, il lui dit qu'il renonçoit à ses droits, et qu'il lui faisoit l'abandon de cette prise. *Forbin*, pénétré de reconnoissance, et ne voulant pas céder en générosité au vice-roi, fit signe au patron de s'approcher, et lui dit : *Monsieur* Jacques, *S. Excellence m'a fait présent de votre navire et de sa cargaison. Quand j'en ai sollicité la restitution, je ne prétendois pas m'en enrichir. Je vous rends le tout avec la même générosité qu'on me l'a donné.* Ce sacrifice montoit à 30,000 piastres. Il attaqua en 1706, près du Texel, avec cinq petits vaisseaux, une escadre ennemie, forte de six vaisseaux de guerre de cinquante à soixante canons. Il en enleva un, brûla un autre, coula bas un troisième, et dispersa le reste. Devenu chef d'escadre, il dissipa dans les mers du Nord, différentes flottes Angloises destinées pour la Moscovie. A son retour, il battit avec *Duguai Trouin*, une autre flotte Angloise. Ses infirmités, ou plutôt le mécontentement qu'il avoit des ministres, l'ayant obligé de quitter le service, il se retira, vers 1710, auprès de Marseille. Il y mourut en 1733, à 77 ans. *Forbin* mérita la confiance de *Louis XIV* et l'estime de la nation, par sa bravoure, et par son application à remplir ses devoirs. Il s'attachoit à ceux qui servoient sous lui, et ne laissoit point échapper l'occasion de les faire connoître à la cour. *Louis XIV* rendit, dans une circonstance particulière, un hommage bien flatteur à la générosité de *Forbin*. Cet officier avoit obtenu en 1689 une récompense du roi pour s'être distingué dans une action d'éclat. *Forbin* alla faire ses remercîmens au prince, comme il sortoit de la messe. Mais cet homme illustre, moins occupé de sa propre gloire que de celle de *Jean Barth*, qu'on sembloit avoir oublié, osa représenter au roi que ce brave homme ne l'avoit pas servi avec moins de valeur et moins de zèle que lui. Le roi s'arrêta, et s'étant tourné vers *Louvois*, qui étoit à son côté : *Le Chevalier de Forbin*, lui dit-il, *vient de faire une action bien généreuse, et qui n'a guère d'exemples dans ma cour...* *Louis XIV*, l'ami et le juge des grands hommes, se plaisoit à interroger le chevalier *de Forbin* sur la manière dont il se conduisoit dans les abordages, et comment il disposoit ses attaques. Après le détail qu'il fit d'une de ses plus glorieuses expéditions : *Avouez*, lui dit le roi, *que mes ennemis doivent vous craindre beaucoup.* —Sire, lui répliqua *Forbin*, *ils craignent les armes de V. M....* Malgré cet accueil flatteur, cet officier eut des désagrémens. Comme il étoit quelquefois contrevenu aux ordres

qu'on lui avoit donnés, il avertit, dans ses mémoires, ceux qui veulent parvenir dans le service, de s'attacher essentiellement à ces deux maximes : 1.° De ne se mêler jamais que de ce qui est de leur emploi ; 2.° D'obéir aveuglément aux ordres qu'ils auront reçus, quelque opposés qu'ils paroissent à leur sens particulier, parce que les ministres ont des vues supérieures qu'il n'est jamais permis d'approfondir. Ce conseil doit d'autant plus faire d'impression, donné par *Forbin*, qu'il avoit la tête d'un général et la main d'un soldat. On trouvera plusieurs traits d'une bravoure singulière dans ses *Mémoires*, publiés en 1749, en 2 vol. in-12, par *Reboulet*.—Un *Annibal* DE *Forbin* se battit en duel en 1612 sur les remparts d'Aix, avec *Alexandre Dumas*, seigneur de la Roque. Les deux combattans n'avoient chacun qu'un couteau avec lequel, après s'être lié le bras gauche l'un contre l'autre, ils se tuèrent tous les deux.

FORBISHER, *ou plutôt* FROBISHER, (Martin) célèbre navigateur, né à Devonshire, se distingua de bonne heure par ses courses maritimes. La reine *Elisabeth* l'envoya avec trois navires, en 1575, pour chercher le détroit que l'on croyoit être entre les mers du Nord et du Sud, et qui devoit servir à passer de l'Occident en Orient par le Nord. Le 18 juin de la même année, il mit à la voile à Harwich ; le 9 août, il trouva un détroit au 63e degré de latitude, et il lui donna son nom. Le froid empêcha *Forbisher* de passer plus avant. Deux ans après, en 1577, il entreprit encore le même voyage, dans le dessein de la pousser plus loin ; mais il trouva les mêmes obstacles. Il rapporta seulement de son voyage une grande quantité de pierres qu'il avoit fait tirer des montagnes de ce pays-là. Il s'imaginoit qu'elles renfermeroient de l'or et de l'argent ; mais après les avoir bien examinées, il n'y trouva rien, et l'on s'en servit pour paver les chemins. Peu de temps après ce second voyage, l'amiral *Howard* le créa chevalier, pour récompenser les marques de bravoure qu'il avoit données en 1588, dans un combat entre la flotte Angloise et la flotte Espagnole. Après s'être signalé sur mer, il se signala sur terre. Il débarqua en Bretagne pour assiéger le fort de Cordon près de Brest, qui se rendit après une vigoureuse résistance ; mais *Forbisher* y fut blessé, et mourut de sa blessure à Plimouth en 1594.

FORBONNAIS, (François Véron de) inspecteur général des manufactures de France et membre de l'Institut, né au Mans le 2 octobre 1722, se distingua de bonne heure en économie commerciale et politique. L'un de ses ancêtres avoit établi au Mans une manufacture célèbre de draps appelés *Vérones*, de son nom, et qui avoient obtenu le plus grand débit en Espagne et en Italie. En 1741, le jeune *Forbonnais* y alla pour liquider les affaires du négoce de ses pères, et y recueillit une foule d'observations utiles sur la pratique de différens arts. De retour dans sa patrie, il cultiva la peinture, la musique, la littérature. Il composa même à l'âge de 27 ans, une tragédie de Co-

riolan que les comédiens avoient reçue, mais que l'auteur retira avant sa représentation. Venu à Paris en 1752, dans un moment où l'on s'y occupoit beaucoup d'imposition, de population, d'administration publique, il tourna toutes ses idées vers ces objets d'économie générale. En 1783, *Forbonnais* fixa son séjour dans une terre près du Mans et y partagea son temps entre les soins de l'agriculture et la composition de ses ouvrages. Forcé de se réfugier à Paris pendant les troubles de la révolution, il y finit ses jours à 78 ans, à la fin de l'an huit. Ses Ouvrages sont aussi nombreux qu'utiles. On lui doit : I. Un *Extrait de l'Esprit des Lois*, 1750, in-12. II. *Le Négociant Anglois*, 1753, 2 vol. in-12. C'est une traduction d'un ouvrage anglois relatif au traité d'Utrecht, mais dont le discours préliminaire appartient en entier à *Forbonnais*. III. *Théorie et Pratique du Commerce de la Marine*, 1753, in-8.° Cet ouvrage profond et qui doit servir de guide aux négocians, est une traduction d'un traité espagnol de *Jérôme de Ustaritz*. IV. *Considération sur les Finances d'Espagne relativement à celles de France*, 1753, in-12. Le ministère Espagnol trouva tant de profondeur dans cet écrit, qu'il demanda l'auteur pour consul général; mais le gouvernement François n'adhéra point à cette demande. V. *Essai sur la Partie Politique du Commerce de Terre et de Mer*, in-12. VI. *Elémens du Commerce*, 1754, 2 vol. in-12. On les traduisit dans toutes les langues de l'Europe. Il en a été fait diverses éditions dont la dernière est de 1796. VII. *Questions sur le Commerce des François au Levant*, 1755, in-12. VIII. *Examen des Avantages et Désavantages de la Prohibition des Toiles peintes*, in-12. IX. *Essai sur l'Admission des Navires neutres dans nos Colonies*, in-12. X. *Lettre sur les Bijoux d'Or et d'Argent*, in-12. XI. *Autre à un Négociant de Lyon sur l'Usage du Trait faux filé sur Soie dans les Etoffes*, 1756, in-12. XII. *Mémoires sur le Privilége exclusif de la Manufacture des Glaces*, in-12. XIII. *Recherches et Considération sur les Finances de France, depuis* 1595 *jusqu'en* 1721; 1758, 2 vol. in-4.° Cet ouvrage important, plein de vues vastes et judicieuses, a été réimprimé en 6 vol. in-12. XIV. *Principes et Observations économiques*, 1767, deux vol. in-12. XV. *Prospectus sur les Finances*, 1789, in-12. XVI. *Analyse des Principes sur la circulation des Denrées et l'influence du Numéraire sur cette circulation*, an 8 (1800), in-12. XVII. L'encyclopédie lui doit divers articles sur le commerce, les changes, la population. M. *le Prince* a lu à la société des Arts du Mans un *Eloge de Forbonnais*.

FORCADEL, (Étienne) *Forcatulus*, professeur en droit à Toulouse, étoit de Beziers, et mourut en 1554. Ses écrits consistent en *Poésies Latines et Françoises*, 1579, in-8°, les unes et les autres très-médiocres; en *Livres de Droit*, un peu moins mauvais; et en Histoires, entr'autres, *De Gallorum imperio et Philosophiâ*, in-4°, de 1569. Ce traité est plein d'érudition, mais d'une érudition choisie par un savant trop crédule et sans goût. — Il

avoit pour frère *Pierre* FORCADEL, professeur royal de mathématiques, mort en 1577, dont on a une traduction françoise d'*Euclide* et de la *Géométrie* d'*Oronce Finé*, et une *Arithmétique* en quatre livres.

I. FORCE, (Jacques Nompar de Caumont duc de la) d'une famille qui remonte au XIe siècle, étoit fils de *François* seigneur de *la Force*, qui fut tué dans son lit, avec *Armand* son fils aîné, pendant le massacre de la *Saint-Barthélemi*. *Jacques*, qui n'avoit que neuf ans, et qui étoit couché avec eux, se cacha si adroitement entre le corps de son père et celui de son frère, qu'il échappa au glaive des assassins. C'est lui-même qui a écrit cet événement dans des *Mémoires* cités par l'auteur de la *Henriade*. Il porta les armes sous *Henri IV*, et servit ensuite les réformés contre *Louis XIII*, sur-tout au siége de Montauban, en 1621. L'année d'après, *la Force* s'étant soumis au roi, fut fait maréchal de France, lieutenant général de l'armée de Piémont, et son marquisat érigé en duché. Comme par traité il toucha deux cent mille écus, les Huguenots se plaignirent de lui, comme d'un traître, qui les sacrifioit à son ambition et à son avarice. Mais leurs plaintes étoient injustes. Le bâton de maréchal étoit dû à ses services, et l'argent étoit moins le prix d'un perfide qui se vend, qu'un dédommagement des charges dont le roi l'avoit dépouillé. *La Force* prit Pignerol, et défit les Espagnols à Carignan, en 1630. Quatre ans après, il passa en Allemagne, fit lever le siége de Philisbourg, secourut Heidelberg, et prit Spire en 1635. Sa terre de la Force en Périgord fut érigée en duché-pairie, l'an 1637. Il s'y retira après avoir rendu des services importans à l'état, et mourut plein de jours et de gloire, en 1652, à 89 ans. Ce n'étoit pas, suivant l'abbé *le Gendre*, le général le plus renommé de son siècle; mais ce n'étoit pas non plus le moins habile.

II. FORCE, (Armand-Nompar de Caumont, duc de la) fils du précédent, et maréchal de France comme lui, ne fut pas moins estimé que son père. Il obtint le bâton en 1652, pour avoir servi avec distinction contre les Huguenots. Le combat de Ravon, où il défit deux mille Impériaux, et prit prisonnier *Colloredo* leur général, lui fit beaucoup d'honneur. Il mourut en 1675, à 93 ans. Une longue vie étoit, ce semble, le partage de cette famille illustre. Il avoit un frère dont les descendans existent. *Voy*. XXI LOUIS *et* MELON.

III. FORCE, (Charlotte-Rose de Caumont de la) de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, étoit petite-fille de *Jacques de la Force*, et mourut en 1724, à 70 ans. Elle a illustré le Parnasse François par ses vers, et la république des lettres par sa prose. On a d'elle, dans le premier genre, une *Epître* à Madame *de Maintenon*, et un *Poëme* dédié à la princesse de *Conti*, sous le titre de *Château en Espagne*, qui ne manquent ni d'imagination, ni de génie. On connoît d'elle dans le second genre : I. L'*Histoire secrète de Bourgogne*, en 2 vol. in-12; roman assez bien écrit, Paris 1691.

II. Celle *de Marguerite de Valois*, en quatre vol. in-12, Paris 1719. III. *Les Fées, Contes des Contes*, sans nom d'auteur, in-12. IV. *Mémoires historiques de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV*, vol. in-12. V. *Gustave Wasa*, in-12, qu'on ne lit guère. Le fond de presque tous les ouvrages de Mlle *de la Force* est historique; mais la broderie en est romanesque. Elle avoit épousé en 1687 *Charles de Brion*; mais leur mariage fut déclaré nul au bout de dix jours.

IV. FORCE, *Voy.* PIGANIOL DE LA...

I. FORDYCE (David) professeur de philosophie au collége d'Aberdeen, mort en 1755, est connu par un traité de *Philosophie morale*, où l'on trouve des réflexions profondes.

II. FORDYCE (Jacques) savant théologien Anglois, a publié plusieurs ouvrages de controverse et de morale. On a traduit en françois ses *Sermons à l'usage des jeunes personnes du sexe*; et ils ont été goûtés. L'auteur est mort à Londres, à l'âge de 76 ans, le premier octobre 1796.

FOREIRO, (François) en latin *Forérius*, Dominicain de Lisbonne, mort au couvent d'Almeida, le 10 janvier 1587, fut un des trois *Théologiens* choisis pour travailler au *Catéchisme du concile de Trente*, où il avoit fait admirer son talent pour la chaire. On a de lui un savant *Commentaire sur Isaïe*, in-fol., qu'on a inséré dans le *Recueil des Grands Critiques*... *Voy.* FOSCARARI.

I. FOREST, (Pierre) savant médecin plus connu sous le nom de *Forestus*, né à Alcmaër, en 1522, d'une famille noble, étudia et pratiqua la médecine en Italie, en France et dans les Pays-Bas, où il mourut en 1597, à 75 ans. On a de lui des *Observations sur la Médecine*, 6 vol. in-fol., à Francfort, 1623, et d'autres ouvrages estimés de son temps.

II. FOREST, (Jean) peintre du roi, né à Paris en 1636, mort dans la même ville en 1712, à 76 ans, étoit un excellent paysagiste, et joignit à ce talent beaucoup d'esprit et un caractère plaisant. Il fit le voyage d'Italie, où *Pierre-François Mola* lui donna des préceptes dont il sut bien profiter; et il étudia le coloris dans les ouvrages du *Titien*, du *Giorgion* et des *Bassan*. *Forest* avoit beaucoup de goût pour la lecture. On remarque dans ses tableaux des touches hardies, de grands coups de lumière, de savantes oppositions de clair et d'ombre, un style élevé, de beaux sites, et des figures bien dessinées.

III. FOREST (la), *Voyez* II. CLERC.

FORESTI *ou* FORESTA, (Jacques-Philippe de) est plus connu sous le nom de *Philippe de Bergame*, sa patrie. Il entra dans l'ordre des Augustins, et s'y fit un nom. Il mourut à Bergame en 1520, âgé de 86 ans, après avoir publié une *Chronique*, depuis *Adam* jusqu'en 1503, et continuée depuis jusqu'en 1535; Paris, 1535, in-fol. Elle eut beaucoup de cours dans le siècle de l'auteur; elle ne le méritoit guères. Si l'on excepte les événemens dont il a pu être témoin, tout le reste n'est qu'une informe compilation des historiens les plus

crédules. On a encore de *Foresta* : I. *Confessionale* ou *Interrogatorium* ; Venise, 1487, in-folio. II. Un *Traité des Femmes illustres* ; Ferrare, 1497, in-fol. en latin.

FORESTIER (Pierre) savant chanoine d'Avalon, mort dans cette ville en 1723, à 69 ans, est auteur de 2 vol. d'*Homélies* ; et de quelques autres ouvrages, dont le meilleur est l'*Histoire des Indulgences et des Jubilés*, in-12.

FORGE (Jean de la) est auteur de la *Joueuse dupée*, comédie en cinq actes, représentée en 1664.

FORGEAU, (St.) *Voyez* FERRÉOL.

FORGES, *Voyez* DESFORGES-MAILLARD.

FORGET DE FRESNE, (Pierre) habile secrétaire d'état, employé dans toutes les affaires importantes de son temps, mourut en 1610. C'est lui et *Chamier* qui dressèrent le fameux *Edit de Nantes*. — Il ne faut pas le confondre avec *Germain* FORGET, avocat au bailliage d'Evreux, dont on a un *Traité des personnes et des choses ecclésiastiques et décimales* ; à Rouen, 1625, petit in-8.°

FORMOSE, évêque de Porto, succéda au pape *Etienne V*, le 19 septembre 891. C'est le premier évêque transféré d'un autre siége à celui de Rome. *Formose*, déjà évêque, ne reçut point de nouvelle imposition des mains : il fut seulement intronisé. Il mourut en 896, après avoir couronné *Arnoul*, empereur. *Etienne VI*, successeur de *Formose*, après le court pontificat de *Boniface VI*, fit déterrer son corps, et le fit apporter au milieu d'un concile assemblé pour le condamner. On le mit sur le siége pontifical, revêtu de ses ornemens, et on lui donna un avocat pour répondre en son nom. Alors *Etienne*, parlant au cadavre comme s'il eût été vivant : *Pourquoi*, lui dit-il, *Evêque de Porto, as-tu porté ton ambition jusqu'à usurper le siége de Rome ?* L'évêque de Porto, ne parlant que par la bouche de son avocat, ne put manquer d'être condamné. On le dépouilla des habits sacrés, on lui coupa trois doigts et ensuite la tête, et on le jeta dans le Tibre. *Jean IX* assembla un concile en 898, qui cassa les articles du synode convoqué par *Etienne VI*, et rétablit la mémoire de *Formose*.... *Voyez* ETIENNE VI.

FORNARI, (Marie-Victoire) née à Gênes en 1562, fut mariée à *Ange Strate*, de qui elle eut trois garçons et deux filles, qui tous embrassèrent la vie religieuse. Après la mort de son mari, elle institua l'ordre des Annonciades-Célestes, et mourut en odeur de sainteté, le 15 décembre 1617, à 55 ans. Sa *Vie* a été imprimée à Paris, en 1770, in-12. Son ordre a une centaine de maisons, en Italie, en Allemagne, en France. Les religieuses sont habillées de blanc, avec un scapulaire bleu de ciel, et le manteau de même : c'est de là qu'elles ont tiré leur nom de *Célestes*.

I. FORSTER, (Jean) théologien Protestant, né à Augsbourg en 1495, ami de *Reuchlin*, de *Mélanchton* et de *Luther*, enseigna l'Hébreu avec réputation à Wittemberg, et y mourut en 1556, à 61 ans. On a de lui un excellent *Dictionnaire Hébraïque* ; Basle, 1564, in-fol. — Il est

différent d'un autre *Jean* Forster, mort en 1613, qui a laissé des *Commentaires sur l'Exode, Isaïe et Jérémie*, en 3 vol. in-4°; et *De interpretatione Scripturarum*, in-4°, Wittemberg, 1608.

II. FORSTER, (Valentin) est auteur d'une *Histoire de Droit*, en latin, avec les *Vies des plus célèbres Jurisconsultes*, jusqu'en 1580, temps où il écrivoit. — Nous avons eu, dans ce siècle, un 4e Forster (*Nathanaël*) qui a donné une *Bible Hébraïque* sans points; Oxford 1750, 2 vol. in-4° : édition estimée.

III. FORSTER, (George) témoigna dès sa jeunesse la plus grande passion pour les voyages. D'abord compagnon du célèbre *Cook*, il porta ensuite dans ses autres voyages en Angleterre, en Pologne et en Allemagne, l'esprit observateur et les vues philosophiques qui l'avoient distingué. De retour de ses longues courses, il professa avec succès l'histoire naturelle dans les universités de Cassel, de Wilna et de Mayence. Il se trouva dans cette dernière ville lorsque l'armée françoise s'en empara. Les Mayençois le députèrent à Paris pour solliciter leur réunion à la France. Pendant cette mission, les Prussiens reprirent Mayence; les pertes qu'il essuya alors, des chagrins domestiques, et un vice scorbutique, le conduisirent au tombeau à l'âge de 39 ans. Il mourut à Paris au mois de mars 1794, comme il projetoit de voyager dans le Thibet et l'Indostan. On a imprimé plusieurs fois les voyages de *Cook*, où se trouvent les observations de *Forster;* en 1795, on a traduit de l'allemand son *Voyage philosophique et pittoresque fait à Liége, dans la Flandre, le Brabant et la Hollande, en* 1790; Paris, 2 vol in-8.°

FORSTNER, (Christophe) savant Allemand, né en 1598, mourut en 1667, à 69 ans, et publia, dès l'âge de 19 ans, un ouvrage sur la politique. Après avoir étudié en Allemagne, il alla en Italie, où *Jean Cornaro*, doge de Venise, le goûta tellement, qu'il l'honora de l'ordre de *Saint-Marc. Forstner* vint ensuite en France, et retourna en Allemagne. Employé dans les négociations de la paix de Munster, il fit paroître tant de prudence et de capacité, que le comte du *Trautmanndorf*, plénipotentiaire de l'Empereur, lui procura la qualité de conseiller - aulique. Outre ses *Hypomnemata politica*, 1623, in-8°, on a de lui : I. *De principatu Tiberii.* II. *Notæ politicæ ad Tacitum.* III. Un recueil de ses *Lettres* sur la paix de Munster, etc. etc.

FORT, (François le) d'une famille patricienne de Genève, naquit dans cette ville en 1656. Une forte inclination pour les armes lui fit quitter la maison paternelle dès l'âge de 14 ans. Après avoir servi en Hollande comme volontaire, il eut une lieutenance dans le régiment d'un colonel Allemand au service du *Czar. Le Fort* étoit d'une physionomie heureuse, hardi, entreprenant, généreux ; il parloit assez bien quatre ou cinq langues. Il n'étoit point savant ; mais il avoit beaucoup vu, avec le talent de bien voir. *Pierre le Grand*, qui avoit formé le dessein de ranimer sa nation, le vit et l'aima. Les plaisirs, dit l'auteur de l'Histoire de cet empereur, commencèrent sa faveur, et les talens la confirmè-

rent. En 1696, *le Fort* eut la conduite du siége d'Azof. Il y montra tant d'habileté dans l'art de la guerre, que le *Czar* lui donna le commandement général de ses troupes de terre et de mer, et le fit son premier ministre d'état avec la qualité d'ambassadeur et de plénipotentiaire dans toutes les cours étrangères. *Le Fort* eut part à tous les changemens par lesquels *Pierre I* donna une nouvelle vie à son empire. Il mourut à Moscow en 1699, à 43 ans. Le *Czar*, pénétré de sa perte, lui fit des obsèques magnifiques, et y assista.

FORT, (le) *Voyez* MORINIÈRE.

FORTESCUE, (Jean) lord, chef de justice et grand chancelier d'Angleterre, sous le règne de *Henri VI*, publia plusieurs ouvrages, estimés des Anglois, sur la *Loi naturelle* et sur les *Lois d'Angleterre*, en 1616, in-8.°

I. FORTIGUERRA, (Nicolas) cardinal, natif de Pistoie, rendit de grands services aux papes *Eugène IV*, *Nicolas V*, *Pie II*, et *Paul II*. Il commanda l'armée du saint Siége avec succès, et mourut à Viterbe, le 21 décembre 1473, à 55 ans.

II. FORTIGUERRA, (Nicolas) savant prélat de la même famille que le précédent, mourut en 1735, à 61 ans. Il étoit arrivé par degrés à la plus haute prélature sous *Clément XI*, et il espéroit que *Clément XII*, qui aimoit les poëtes et la poésie, lui accorderoit le chapeau de cardinal. Ce pontife l'en flatta plusieurs fois, et trouvoit toujours de nouvelles raisons pour éloigner les espérances qu'il lui avoit données. L'oubli que le pape fit encore de *Fortiguerra* dans une dernière promotion, le laissant sans espoir, il s'abandonna au chagrin, et une maladie de langueur le conduisit au tombeau. Comme il touchoit à sa dernière heure, le pape envoya un de ses cámériers le visiter de sa part, l'encourager, et lui promettre encore cette pourpre si ambitionnée. A cette promesse, le malade se retourne, lève le drap qui le couvroit, et faisant un éclat pareil à celui du *Truncus ficulnus* d'*Horace*, il dit à l'envoyé : « *Eccovi la risposta : Buon viaggio e per lei e per mi.* » Sa maison étoit le rendez-vous de tout ce que Rome possédoit alors de plus excellens littérateurs, et leurs conversations ne rouloient que sur la littérature. Un jour on disputoit sur la prééminence entre le *Tasse* et l'*Arioste* : l'un et l'autre trouvèrent des partisans dans cette assemblée. *Fortiguerra* étoit pour le *Tasse* ; et voulant prouver combien il étoit facile, avec de l'imagination, de réussir, au moins jusqu'à un certain degré, dans le genre de l'*Arioste*, il composa un poëme en trente chants, qui fut commencé et fini en très-peu de temps. C'est le *Ricciardetto*, publié en 1738, in-4°; et à Paris, 1768, 3 vol. in-12: ouvrage héroïco-burlesque, où l'auteur respecte peu la pudeur. A l'exemple de l'*Arioste*, il s'est livré à tout ce que son imagination lui présentoit. Il régne dans son poëme un désordre et une bizarrerie qui jettent le lecteur dans une contention d'esprit continuelle, et qui en rendroient la lecture insoutenable, sans le génie, les plaisanteries agréables et la versification aisée qu'il respire. On l'a

imité en vers françois en 1766, 2 vol. in-8°. *Voy.* DUMOURRIER. On a encore de *Fortiguerra* une Traduction de *Térence*, en vers italiens, à Urbin, 1736, figures, avec le texte latin.

FORTIUS, (Joachim) *ou plutôt* STERCK, philosophe et mathématicien, plus connu sous le nom de *Fortius Reingelbergius*, se fit aimer d'*Erasme*, d'*Oporen*, d'*Hyperius*, et de plusieurs autres savans de son temps. Il enseigna la langue grecque et les mathématiques dans les Pays-Bas, en France et ailleurs. Il fut en grande considération à la cour de *Maximilien I. Fortius* étoit passionné pour les langues anciennes. On l'entendoit souvent dire, qu'*il préféroit un mot de la pure Latinité à un écu d'or.* Il mourut vers 1536, dans un âge assez avancé. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés. Celui qui passe pour le meilleur, est son traité *De ratione studendi;* Leyde, 1622, in-8°, dans lequel il donne d'excellentes maximes pour se conduire comme il faut dans ses études.

FORTUNAT, *Voyez* VENANCI *et* AMALARIUS.

FORTUNATIANUS, *Voyez* CURIUS.

FORTUNATUS, *Voyez* I. AMALARIUS.

FORTUNE (Mythol.) Déesse, fille de *Jupiter* et de *Némésis*, présidoit au bien et au mal. On la représentoit aveugle et chauve, toujours debout, avec des ailes aux deux pieds, l'un sur une roue qui tourne avec vîtesse, et l'autre en l'air; quelquefois au milieu des flots agités, cherchant à fixer son pied sur un globe mobile et glissant. On l'appeloit autrement *Sort.* Elle avoit des temples superbes à Antium et à Préneste dans le pays Latin, et à Ramnus dans l'Attique. De toutes les Divinités du Paganisme, c'étoit la plus fantasque, la plus absolue et la plus universelle. Tous les événemens de la vie étoient de son ressort. Elle réunissoit tous les hommes aux pieds de ses autels, les heureux par la crainte, et les malheureux par l'espérance; ses caprices même étoient redoutables aux plus gens de bien, selon ce beau mot d'un ancien poëte : *LEGEM VERETUR NOCENS, FORTUNAM INNOCENS....* *Plutarque* observe que les Romains eurent plus de vénération pour la fortune que pour la vertu. *Ancus Marcius*, quatrième roi de Rome, fut le premier qui lui fit bâtir un temple. Elle en eut depuis beaucoup d'autres dans toute l'Italie. On a remarqué que la *Fortune* étoit inconnue aux Grecs dans la haute antiquité, parce qu'on ne trouve son nom ni dans *Homère*, ni dans *Hésiode.* C'est que les hommes, dit *Juvénal*, n'avoient point encore inventé cette divinité. On connoit la belle *Ode à la Fortune*, de *Rousseau.*

FOSCARARI, (Gilles) Dominicain Bolonois, mort évêque de Modène en 1564, à 53 ans, fut un des théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme* du concile de Trente. C'étoit un prélat savant, pieux et charitable. Il trouva dans sa frugalité et sa modestie un fonds suffisant pour subvenir aux nécessités des pauvres, pour fonder une maison de Filles repenties, et pour embellir son église et le palais épiscopal. Dans un temps de calamité,

il vendit jusqu'à sa crosse et son anneau.

FOSCARI, (François) étoit d'une illustre famille de Venise, il augmenta encore le lustre. Il fut, en 1415, procurateur de Saint-Marc, et élu doge en 1423, après avoir gagné ou acheté les suffrages. Voulant se rendre redoutable à ses voisins, il fit la guerre, et soumit à la république le Bressan, le Bergamasque, Crème, Ravenne et d'autres places. Ces conquêtes coûtèrent beaucoup aux Vénitiens, qui murmuroient hautement contre lui; il les appaisa en offrant sa démission, qui ne fut pas acceptée. Ses ennemis suscitèrent diverses affaires à son fils, qui fut relégué d'abord à Trevise, et ensuite deux fois à la Canée. Le dernier exil accabla de douleur le malheureux doge, et il fut hors d'état de gouverner les affaires de la république. Il fut déposé à l'âge de 84 ans, en 1457, et *Pascal Maripert* mis à sa place. Il mourut deux jours après. Son fils étoit mort lui-même dans sa prison: on l'avoit accusé d'avoir assassiné un sénateur; mais le véritable meurtrier déclara à son confesseur, au lit de la mort, qu'il étoit innocent. Il n'étoit plus temps: l'infortuné *Foscari* avoit péri, victime de la calomnie.

FOSCARINI, (Michel) sénateur Vénitien, remplit différens postes dans sa république, et mourut en 1692, à 64 ans. Il a continué l'*Histoire de Venise*, par *Nani*, 1696, in-4°, qui fait le tom. x^e de la *Collection des Historiens de Venise*, 1718, in-4°: collection assez mal imprimée, mais dans laquelle on n'a fait entrer que de bons auteurs. *Foscarini* avoit écrit par ordre de la république, et il est regardé comme un historien qui a eu de bons documens. On trouve deux de ses *Nouvelles* dans celles *de gli Academici incogniti*, 1651, in-4.°

FOSCO, (Placide) Italien, médecin de *Pie V*, se distingua par sa science et par sa vertu. Il mourut à Rome en 1574. On a de lui un traité: *De usu et abusu Astrologiæ in arte Medicâ;* ouvrage que les lumières acquises depuis ont rendu inutile.

I. FOSSE, (Charles de la) fils d'un orfèvre, naquit à Paris en 1640. Il entra dans l'école de *le Brun*, premier peintre du roi, et l'imita si bien, que le maître ne dédaigna pas d'employer son élève dans ses grands ouvrages. Le voyage d'Italie le perfectionna, et à son retour, il peignit le dôme de l'hôtel royal des Invalides. Il fut regardé comme un des premiers coloristes. Il excelloit dans l'à-fresque, dans le paysage, et sur-tout dans l'histoire. *Louis XIV* lui accorda une pension de mille écus. Il fut reçu de l'académie de peinture, et en devint recteur et professeur. Il mourut à Paris en 1716, à 76 ans. C'étoit un homme bien fait, d'une conversation douce et aisée, passionné pour le coloris, et méprisant un peu trop les peintres qui n'avoient pas dans un degré supérieur cette belle partie de la peinture. Sa réputation l'avoit fait appeler en Angleterre, où mylord *Montaigu* l'occupa à décorer sa maison de Londres. Les peintures de ce grand artiste furent admirées de tous les connoisseurs. Le roi *Guillaume III* les étant venu voir, proposa à *la Fosse* un établissement très-avantageux; mais, vers ce même temps, le célèbre *Mansard* lui

écrivit de revenir en France, où il étoit desiré.

II. FOSSE, (Antoine de la) sieur d'*Aubigny*, neveu du précédent, naquit à Paris en 1658 d'un orfèvre, comme son oncle. Il fut successivement secrétaire du marquis de *Créqui* et du duc d'*Aumont*. Lorsque le marquis de *Créqui* fut tué à la bataille de Luzara, il fut chargé de porter à Paris le cœur du jeune héros, et il chanta sa mort dans une pièce de vers que nous avons encore. *La Fosse* parloit et écrivoit purement l'Italien. Une *Ode* qu'il fit en cette langue, lui mérita une place dans l'académie des *Apatistes* de Florence. Il y prononça, pour remercîment, un Discours en prose sur ce sujet singulier : *Quels yeux sont les plus beaux, des yeux bleux, ou des noirs?* Il avoit encore plus de talent pour la poésie françoise. Ses vers sont extrêmement travaillés : il avouoit lui-même que l'expression lui coûtoit plus que la pensée. On a de lui plusieurs Tragédies : *Polixène ; Manlius — Capitolinus ; Thésée ; Corœsus et Callirhoé*. Les trois premières ont été conservées au théâtre ; *Manlius*, qui est la meilleure, a de grandes beautés : la dernière eut moins de succès. *Callirhoé* est pourtant bien versifiée ; mais le sujet n'en est pas heureux, et l'auteur, non moins modeste qu'ingénieux, a avoué plusieurs fois qu'il n'appeloit pas du jugement du public. Ce poëte, ami de *J. B. Rousseau*, n'est pas aussi connu qu'il devroit l'être : son mérite dramatique est bien supérieur à celui de *Campistron*, quant au style. On trouve dans ses pièces des tirades que ne désavoueroient pas nos grands tragiques. Son *Manlius* est regardé par les connoisseurs comme digne, à plusieurs égards, du grand *Corneille*, ce qui n'est pas un foible éloge. L'auteur avoit profité, pour cette pièce, de l'excellente *Histoire* de la conjuration de Venise, par l'abbé de *St-Réal*. La *Fosse* avoit toutes les qualités d'un honnête homme. Dans le cours de la vie, il étoit plus philosophe que poëte, se contentant de peu, et préférant les lettres à la fortune, et l'amitié aux lettres. On a encore de lui une *Traduction*, ou plutôt une *Paraphrase* en vers françois des *Odes d'Anacréon*, fort inférieure à l'original. On trouve, après cette version, plusieurs autres *Pièces de poésie*, dont quelques-unes sont assez bonnes, et le reste médiocre. Il mourut à Paris le 2 novembre 1708, à 50 ans. Son *Théâtre* est en 2 vol. in-12, Paris, 1747. Il en a paru une autre édition en 1755, qu'on a grossie, par je ne sais quel motif, de la *Gabinie* de *Bruéys*, et du *Distrait* de *Regnard*.

III. FOSSE, *Voyez* II. HAYS, et LAFOSSE.

FOSSÉ, (Du) *Voyez* X. THOMAS.

FOSTER, (Jacques) ministre Anglois non conformiste, né à Breter en 1697, mort en 1753, a prouvé l'*excellence de la révélation chrétienne contre Tindal*, 1731, et a publié des *Sermons* et des traités de controverse. Mais son principal ouvrage est intitulé : *Discours sur la religion naturelle et les vertus sociales*, 2 vol. in-4.° — *Samuel* FOSTER, professeur au collége de Gresham, mort en 1652, et auteur d'une *Gnomonique*, 1675, in-4°, ne doit pas être confondu avec *Jacques*, ni avec

d'autres écrivains du même nom, trop obscurs pour en parler.

FOTHERGILL, (Jean) célèbre médecin Anglois, de la secte des Quakers, né le 8 mars 1712, mort à Londres le 26 décembre 1780, se rendit non-seulement recommandable par ses découvertes en médecine, mais encore plus par sa bienfaisance. Un de ses projets avoit été de proscrire la traite des Nègres. Au lieu de transplanter ces malheureux dans un climat étranger, il auroit voulu qu'on eût fait cultiver la canne à sucre en Afrique. Plusieurs autres vues favorables à l'humanité méritèrent qu'on gravât sur son tombeau cette épitaphe aussi simple que vraie: *Ci-gît le Docteur Fothergill, qui dépensa deux cent mille guinées pour le soulagement des malheureux.* C'est à ses dépens que furent imprimés la *Bible* traduite sur l'hébreu et sur le grec, par le Quaker *Antoine Purver*, 1764 2 vol. in-fol., et le *Nouveau Testament*, avec les notes de l'évêque *Percy*, 1780.

I. FOUCAULT, (Louis de) comte du Daugnon, avoit été page du cardinal *de Richelieu*. Il s'attacha au duc *de Fronsac*, qui commandoit les flottes de France. Il servit sous lui avec le rang de vice-amiral, au combat donné devant Cadix en 1640, et se saisit, après sa mort, de la forte place de Brouage, dont le duc étoit gouverneur. Cette place fit la fortune de *Foucault* : car, en la remettant, on lui donna pour récompense le bâton de maréchal de France, le 20 mars 1653. Il mourut en octobre 1659, âgé d'environ 43 ans, avec la réputation d'un homme avide de gloire et d'argent. Il ne laissa que des filles; mais son frère continua cette famille qui remonte au 13e siècle.

II. FOUCAULT, (Nicolas-Joseph) Parisien, honoraire de l'académie des Belles-Lettres, fut successivement intendant de Montauban, de Pau et de Caen, et travailla par-tout pour le bien de l'état et des lettres. Il découvrit en 1704 l'ancienne ville des Viducassiens à deux lieues de Caen, au village de *Vieux*, et il en envoya une Relation exacte à l'académie des Belles-Lettres. Il avoit fait la découverte, quelque temps auparavant, du précieux ouvrage *De Mortibus Persecutorum*, attribué à *Lactance*, et qu'on ne connoissoit que par une citation de *St. Jérôme*. Ce fut sur ce manuscrit, trouvé à l'abbaye de Moissac en Querci, que le savant *Baluze* le publia. *Foucault* mourut le 7 février 1721, âgé de plus de 80 ans. Il joignoit des mœurs douces à une vertu austère, et des agrémens à un savoir profond.

I. FOUCHER, (Simon) né à Dijon en 1644, mort à Paris en 1686, fut un défenseur de l'ancienne philosophie. On lui doit les deux ouvrages suivans: I. *Dissertation* sur la recherche de la vérité, suivie d'un examen des sentimens de *Descartes*, in-12. II. *Histoire* de la philosophie académicienne.

II. FOUCHER, (l'abbé Paul) secrétaire du duc d'*Orléans*, de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, né à Tours en 1704, entra à l'Oratoire en 1718. Ayant quitté cette congrégation, après y avoir formé son esprit et ses mœurs, il devint précepteur de MM. *de Chatellux*, et ensuite du jeune duc de *la Tremouille*. C'est

dans l'hôtel de ce seigneur qu'il passa le reste de sa vie, terminée par une apoplexie, en avril 1779. L'abbé *Foucher* étoit un savant studieux, et un homme doux et honnête. Il cultiva d'abord les sciences exactes, et nous avons de lui une *Géométrie métaphysique*, ou *Essai d'analyse sur les élémens de l'étendue bornée*, 1758, in-8.° Il se tourna ensuite du côté de l'érudition, et eut des succès en ce genre. Son Traité historique *de la Religion des anciens Perses*, divisé en plusieurs Mémoires, imprimés dans différens vol. du Recueil de l'académie des Belles-Lettres, prouve son savoir et sa sagacité. Ce sont des recherches curieuses et neuves sur un sujet traité jusqu'alors très-imparfaitement. La religion des Perses qui lui avoit paru d'abord digne d'être distinguée des autres fausses religions, ne se montra à lui, lorsqu'il eut lu le *Zenda-Vesta*, que ce qu'elle est réellement : un amas de rêveries, mêlé de quelques bons préceptes de morale.

FOUCHY, (Jean-Paul GRANJEAN DE) auditeur des comptes et secrétaire perpétuel de l'académie des Sciences, étoit né à Paris le 17 mars 1707. Dans ses nombreux mémoires sur l'astronomie, il chercha les moyens d'observer avec justesse en se passant d'instrumens coûteux ou difficiles ; et il réussit. Unissant à la culture des sciences celle de la poésie et des arts, il faisoit avec agrément des vers de société et jouoit de plusieurs instrumens. Tous les dimanches, il se plaisoit à toucher l'orgue dans quelque église. Un accident singulier précéda sa mort. Saisi d'un étourdissement, *Fouchy* fit une chûte, et le lendemain, ayant repris sa connoissance entière, jo[illegible] sa tête, il s'appe[illegible] organes de la vo[illegible] été embarrassés p[illegible] temps, étoient d[illegible] libres, ils avoient [illegible] à sa volonté ; qu[illegible] loit énoncer un [illegible] en prononçoit un[illegible] que dans le mom[illegible] des idées nettes, se[illegible] sans suite. Lui-[illegible] compte de cet ac[illegible] mémoires de l'acad[illegible] tailla tous les symptôm[illegible] [t]outes les particularités de ce phénomène avec une simplicité, un calme, une indifférence même, dignes des héros du stoïcisme antique ; et on voit par ces détails, qu'au milieu même de ces symptômes si effrayans qui le menaçoient pour le reste de sa vie d'une existence pénible et humiliante, il étoit plus occupé d'observer ses maux que de s'en affliger.

I. FOUCQUET, (Nicolas) marquis de Belle-Isle, fils d'un conseiller-d'état, d'une famille ancienne, originaire de Normandie, naquit en 1615. Sa mère, *Marie* DE MAUPEOU, dame d'une piété éminente et d'une charité extrême, morte en 1681, à 91 ans, fut regardée comme la mère des pauvres, auxquels elle faisoit distribuer de l'argent et des remèdes. Elle est auteur d'un recueil très-répandu, sous le titre de *Remèdes faciles et domestiques*, 2 volumes in-12. — *Nicolas* FOUCQUET, son fils, donna dès son enfance des marques non équivoques de son esprit. Il fut reçu maître des requêtes à 20 ans, et procureur général du parlement de Paris à 35. La place de surintendant des finances lui fut donnée en 1653, dans

un temps où elles avoient été épuisées par les dépenses des guerres civiles et étrangères et par la cupidité de *Mazarin*. *Foucquet* auroit dû les ménager ; il les dissipa, et en usa comme des siennes propres. Il dépensa près de trente-six millions d'aujourd'hui à faire bâtir sa maison de Vaux. Ses déprédations, les alarmes que donnoient les fortifications de Belle-Isle, l'idée qu'on insinua au roi qu'il vouloit se faire duc de Bretagne et des isles adjacentes, et qu'il cherchoit à gagner des partisans par ses profusions, les tentatives quil avoit faites sur le cœur de Mad. *la Vallière*, tout servit à irriter *Louis XIV* contre son ministre. Le 20 août 1661, *Foucquet* donna à ce prince et à la reine sa mère, une fête magnifique dans sa maison de Vaux, aujourd'hui appelée Villars. On y joua les *Fâcheux* de *Molière*. *Pellisson* composa le Prologue en vers, à la louange du roi. Ce Prologue plut beaucoup à *Louis XIV*, qui n'en fut pas néanmoins plus favorablement disposé et pour l'auteur, et pour celui qui donnoit la fête ; on vouloit même les faire arrêter avant qu'elle fût finie : triste exemple de l'instabilité des fortunes de cour. *Louis XIV* vit avec peine que Vaux étoit supérieur en beauté à Saint-Germain et à Fontainebleau. Les ennemis de *Foucquet* lui firent remarquer les armes et la devise du maître de la maison. C'étoit un écureuil avec ces paroles : *Quò non ascendam ?* « où ne monterai-je point ? » L'écureuil étoit peint presque par-tout poursuivi par une couleuvre, qui étoit les armes de *Colbert*. *Louis XIV* sentit tout ce que disoit la devise de *Foucquet ;* il crut devoir dissimuler encore quelque temps. Enfin on attira avec adresse le surintendant à Nantes, et on l'arrêta le 7 septembre 1661. Lorsque sa vertueuse mère apprit la détention de son fils, elle fit taire la tendresse maternelle, et s'écria en se mettant à genoux : *C'est maintenant, ô mon Dieu, que j'espère de son salut !* *Foucquet* s'étoit défait fort imprudemment, quelque temps auparavant, de sa charge de procureur général, dont il avoit fait porter le prix, douze cent mille livres, à l'épargne. Son procès lui fut fait par des commissaires, qui le condamnèrent, en 1664, à un bannissement perpétuel, commué en une prison perpétuelle. Ce fut dans la citadelle de Pignerol qu'il fut enfermé, et il y mourut le 23 mars 1680, à 65 ans. Quelques auteurs prétendent, mais sans preuves, qu'il alla mourir dans le sein de sa famille, entièrement oublié, lui qui avoit joué un si grand rôle. De tous les amis que sa fortune lui avoit faits, il ne lui resta que *Gourville*, *Pellisson*, Mlle *de Scudéri*, ceux qui furent enveloppés dans sa disgrace, et quelques gens de lettres qu'il pensionnoit. Le premier assure dans ses *Mémoires*, que *Foucquet* sortit de sa prison quelque temps avant sa mort ; mais son témoignage a été contredit. Le second prit sa défense dans plusieurs *Mémoires* recueillis en 15 vol. qui sont des modèles d'éloquence. *Voyez* BOUTAULD. Les déprédations de *Mazarin*, firent, en partie, les malheurs du surintendant ; ce cardinal s'étoit approprié, en souverain, plusieurs branches des revenus de l'état : mais, comme l'a dit un homme

d'esprit, il n'appartient pas à tout le monde de faire les mêmes fautes.... Une particularité assez singulière du procès de *Foucquet*, est qu'il se méprit tellement sur les dispositions de ses juges à son égard, que quand il fallut nommer les rapporteurs, Mad. *Foucquet* la mère pria le premier président *de Lamoignon*, de donner l'exclusion à ce même d'*Ormesson*, qui s'acquit tant d'honneur dans cette affaire par sa courageuse indulgence envers *Foucquet*. Elle demanda aussi l'exclusion pour *Sainte-Hélène*, conseiller au parlement de Rouen, qui étoit aussi de la chambre de justice; en ce point elle rencontra mieux, car *Sainte-Hélène* conclut à la mort. On sut sans doute à la cour l'exclusion demandée par Mad. *Foucquet* pour ces deux juges, et ils y gagnèrent dans l'esprit des ministres. Le roi manda le premier président, et lui dit de nommer pour rapporteurs Mrs d'*Ormesson* et de *Sainte-Hélène*. Le premier président allégua la prière de Mad. *Foucquet* : *Ce sont*, dit-il, *les deux seuls qu'elle ait exclus*. — *Elle craint*, répliqua le roi, *l'intégrité connue de ces magistrats, et cette crainte est une raison de plus pour les nommer*. Le premier président convint de leur intégrité; mais il représenta que comme il s'étoit fait une loi de ne jamais donner aux parties les rapporteurs qu'elles demandoient, il s'en étoit aussi fait une de ne leur jamais donner ceux qu'elles excluoient. *Que l'accusé*, dit d'abord le roi, fort bien instruit par ses ministres, *propose ses moyens de récusation ; la chambre en jugera*; et il finit par ordonner qu'on conservât les deux exclus. Le premier président pria le roi de prendre du temps pour faire ses réflexions, avant de lui donner ses derniers ordres; le roi assura que ses réflexions étoient faites, et que sa volonté, sur cet article, seroit immuable. Le premier président fit de vifs reproches, sur cette violence, à *Colbert* et à *le Tellier*, dont *Turenne* disoit, au sujet de ce procès: « *M.* Colbert *a plus d'envie que M.* Foucquet *soit pendu, et M.* le Tellier *a plus de peur qu'il ne le soit pas.* » (Extrait de la *Vie* du premier président *de Lamoignon*, dans le *Mercure* de 1782, no 4.) On prétend que *Foucquet* supporta les ennuis de sa prison avec résignation. C'est du moins ce que dit un poëte à un célèbre exilé:

> Ainsi *Foucquet*, dont Thémis fut le guide,
> Du vrai mérite appui ferme et solide,
> Tant regretté, tant pleuré des neuf Sœurs,
> Le grand *Foucquet*, au comble des malheurs,
> Frappé des coups d'une main vigoureuse,
> Fut plus content dans sa demeure affreuse,
> Environné de sa seule vertu,
> Que quand jadis, de splendeur revêtu,
> D'adulateurs une foule importune
> Venoit en foule adorer sa fortune.

La religion vint au secours de ce ministre infortuné. Il lut pendant sa prison des livres de piété; on assure même qu'il en composa quelques-uns. Après sa disgrace, sa bibliothèque fut saisie et vendue; le roi fit acheter environ treize cents volumes, et sur-tout un recueil précieux sur l'histoire d'Italie.

II. FOUCQUET, (Charles-Armand) fils du surintendant des finances, né à Paris en 1657, entra dans l'Oratoire en 1682. Il

Il devint supérieur de Saint-Magloire en 1699, et fut quelque temps grand vicaire auprès de *Foucquet*, son oncle, évêque d'Agde. Les abbés *Bignon*, *Duguet*, *Boileau* et *Couet* furent très-liés avec lui. Il eut l'amitié et la confiance du cardinal *de Noailles*. Cet homme estimable mourut à Paris, dans la maison de Saint-Magloire, le 18 septembre 1734, dans sa 77e année. Après la mort du Père *de la Tour*, général de l'Oratoire, le Père *Foucquet* lui auroit infailliblement succédé, si son nom, inscrit sur la liste des *Appelans* et des *Réappelans*, ne l'avoit fait exclure.

III. FOUCQUET, (Charles-Louis-Auguste) comte de *Belle-Isle*, petit-fils de l'infortuné surintendant des finances, naquit à Villefranche en Rouergue, l'an 1684, de *Louis Foucquet* et de *Catherine-Agnès de Lévis*. Les livres qui traitent de la guerre, de la politique et de l'histoire, furent dès son enfance ses lectures favorites; il ne les quittoit que pour se livrer aux mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès sensibles. A peine fut-il sorti de l'académie, que *Louis XIV* lui donna un régiment de Dragons. Il se signala au siége de Lille, y reçut une blessure, et devint brigadier des armées du roi en 1708, et mestre de camp général des Dragons en 1709. Dès que la paix fut signée, le comte de *Belle-Isle* se rendit à la cour, fut très-bien accueilli de *Louis XIV*; et les services du petit-fils firent oublier les fautes du grand-père. La mort de ce monarque ayant changé le système des affaires, la guerre fut déclarée à l'Espagne; le comte de *Belle-Isle* mérita alors d'être créé maréchal de camp et gouverneur de Huningue. Il eut la première place en 1718, et la seconde en 1719. Le duc de *Bourbon* ayant succédé dans la place de premier ministre au duc d'*Orléans*, le comte de *Belle-Isle*, lié avec le controleur général *le Blanc*, fut entraîné dans sa disgrace, et enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour être exilé pendant quelque temps dans ses terres. Ce fut dans le calme de la solitude qu'il travailla à son entière justification. Il reparut à la cour; et depuis ce moment, ayant l'art de se rendre nécessaire, les dignités, la fortune, la faveur et les graces volèrent au-devant de lui. Il fut fait lieutenant général en 1731, et gouverneur de la ville de Metz et du pays Messin en 1733. La guerre venoit d'éclater; il obtint le commandement du corps d'armée qui devoit agir sur la Moselle, et s'empara de la ville de Trèves. Après avoir joué un des principaux rôles devant Philisbourg, il eut, le reste de la campagne, le commandement des troupes en Allemagne. Il se rendit, l'année suivante 1735, à Versailles, moins pour y être décoré de l'ordre du Saint-Esprit, auquel le roi l'avoit nommé, que pour y être consulté par le cardinal *de Fleury*. Les puissances belligérantes avoient beaucoup négocié pour la paix dès le commencement de 1735. Ce fut *Belle-Isle* qui engagea le cardinal à ne point se désister de ses prétentions sur la Lorraine. Ce guerrier, rendu à lui-même, employa le loisir de la paix à écrire des *Mémoires* sur les pays qu'il avoit parcourus, et sur les dif-

férentes parties du gouvernement. C'est à lui qu'on dut presque toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. On l'employoit dans toutes les affaires. La confiance que le cardinal *de Fleury* avoit dans ses talens étoit telle, que le comte ayant desiré d'être envoyé en ambassade dans une des premières cours de l'Europe, le cardinal lui répondit : *Je me garderai bien de vous éloigner, j'ai trop besoin de quelqu'un à qui je puisse confier mes inquiétudes.* Cependant, malgré la confiance du ministre, *Belle-Isle* n'étoit, à la mort de l'empereur *Charles VI*, en octobre 1740, ni maréchal de France, ni duc et pair. « La guerre seule pouvoit achever sa fortune : un lieutenant général peut rester long-temps avec ce grade, dit *Duclos*, pendant la paix ; et la mort du cardinal, qui ne pouvoit pas être éloignée, auroit privé *Belle-Isle* de son principal appui. Il en étoit très-inquiet; et consultant un jour sur sa fortune avec *Chavigni*, qui a passé pour un grand négociateur, celui-ci lui dit qu'il ne devoit rien attendre que de la mort de l'empereur, s'il savoit en profiter. » Il ne laissa pas échapper l'occasion ; et il sollicita tant le cardinal par lui-même ou par d'anciens amis; il fit tant valoir les craintes qu'avoit l'Espagne, et que devoit avoir la France, de la formation d'une nouvelle Maison d'Autriche, qu'il décida le ministre à la guerre. Il ne tarda pas de recueillir les fruits de ses démarches ambitieuses. En 1741, il fut honoré du titre de maréchal de France. Les faiseurs de Vaudevilles ne l'épargnèrent pas. Le maréchal *de Belle-Isle* méprisa leurs plates saillies; et quand ses flatteurs vouloient l'irriter contre les chansonniers, il répondoit froidement : *Je remplirois les vues de ces faiseurs de Vers, si j'avois la petitesse de me fâcher de leurs bons mots.* Le cardinal *de Fleury* lui rendit plus de justice, en lui disant : *M. le Maréchal, le bâton que le Roi vous a remis aujourd'hui, ne sera pas dans vos mains un ornement inutile.* Il le nomma peu de temps après ambassadeur plénipotentiaire à la diète de Francfort, pour l'élection de l'empereur *Charles VII*, qui fut effectivement élu le 24 janvier 1742. La magnificence qu'il étala dans cette occasion, sera long-temps célèbre ; il sembloit être plutôt un des premiers électeurs, qu'un ambassadeur. Il avoit ménagé toutes les voix et dirigé toutes les négociations. Le roi de Prusse, informé de tout ce qu'il avoit fait, ne put s'empêcher de s'écrier avec admiration : *Il faut convenir que le Maréchal de* Belle-Isle *est le Législateur de l'Allemagne. Charles VII* eut d'abord quelques succès, suivis de grands malheurs ; les François furent abandonnés des Prussiens, ensuite des Saxons. Le maréchal *de Belle-Isle* se trouva enfermé dans Prague. Il fallut évacuer cette place, et cette opération n'étoit pas facile. Il surmonta tous les obstacles, et la retraite se fit à la fin de 1742. A la troisième marche il fut atteint par le prince de *Lobkowitz*, qui parut à la tête d'un corps de cavalerie, au-delà d'une plaine où l'on pouvoit donner bataille. Le prince tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de lui couper la retraite, et d'aller rompre les ponts sur la rivière d'Egra, par où les Fran-

lois devoient passer. Le maréchal *de Belle-Isle* choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison : il fit passer son armée sur des marais glacés. Le froid fut l'ennemi le plus redoutable ; huit cents soldats en périrent ; un des ôtages, que le maréchal *de Belle-Isle* avoit amené de Prague avec lui, mourut dans son carrosse. Enfin, on arriva, le 26 décembre, à Egra, par une route de 38 lieues. Le même jour, les troupes restées dans Prague, au nombre de trois mille hommes, dont le tiers étoit malade, firent encore une capitulation glorieuse par l'intrépidité de *Chevert*, demeuré dans la ville pour y commander : (*Voyez* CHEVERT). Cependant le maréchal *de Belle-Isle* se rendit à Francfort, où l'empereur *Charles VII*, qui l'avoit déjà déclaré prince du Saint-Empire, le décora de l'ordre de la Toison d'or. De retour en France, il partagea ses momens entre les affaires, et les soins qu'il devoit à sa santé. Il passa de nouveau en Allemagne, et il fut fait prisonnier le 20 décembre 1743, en allant prendre des relais à la poste d'Elbingerode, petit bourg enclavé dans le territoire d'Hanovre. Quoique cette détention fût contre le droit des gens, il fut conduit en Angleterre, où il resta jusqu'au 17 août de l'année suivante. Revenu en France, il fut envoyé en Provence pour repousser les Autrichiens qui l'inondoient. Il n'avoit presque ni argent ni armée. « C'étoit à lui, dit *Voltaire*, de réparer les maux d'une guerre universelle, que lui seul avoit allumée. Il ne vit que de la désolation : des miliciens effrayés, des débris de régimens sans discipline, qui s'arrachoient le foin et la paille. Les mulets des vivres mouroient faute de nourriture. Les ennemis avoient tout rançonné du Var à la rivière d'Argens et à la Durance. Les ressources étoient encore éloignées ; les dangers et les besoins pressoient. » Le maréchal eut beaucoup de peine d'emprunter, en son nom, cinquante mille écus, pour subvenir aux plus pressans besoins. Il fut obligé de faire les fonctions d'intendant et de munitionnaire. Ensuite, à mesure que le gouvernement lui envoyoit quelques bataillons et quelques escadrons, il repoussoit de poste en poste les Autrichiens et les Piémontois. Enfin, après avoir couvert Castellane, Draguignan et Brignoles, il chassa peu à peu les ennemis de Provence, et leur fit repasser le Var en février 1747. Après quelques succès, le vainqueur partit pour concerter à Versailles les opérations de la campagne de 1748. Le roi, qui l'avoit fait duc de Gisors en 1742, le créa pair de France : honneur qui fut le prix de ses services, et dont il se rendit digne par des services nouveaux. Il étoit sur le point d'exécuter un plan qui devoit le rendre maître de Turin, lorsqu'il apprit la mort de son frère, tué à la malheureuse affaire d'Exiles. Cette nouvelle l'accabla ; mais ayant su surmonter sa douleur, il dit à ceux qui le consoloient : *Je n'ai plus de frère ; mais j'ai une patrie ; travaillons pour la sauver*. Après la paix de 1748, qui mit fin aux hostilités, sa faveur ne fit qu'augmenter ; il devint ministre principal en 1757. Nous étions alors en guerre avec le roi de Prusse ; « il suspendit, à la vérité, dit *Duclos*, l'inclination secrète qu'il avoit toujours

eue pour ce prince ; mais son indiscrétion habituelle nuisit souvent à des plans, dont le succès dépendoit du plus grand secret. » L'assiduité au travail, les craintes d'être traversé, les malheurs de la France, les soins qu'il prit pour les réparer et pour se maintenir en place, le consumèrent peu à peu ; et il mourut le 26 janvier 1761, à 77 ans. L'académie Françoise et celle des Sciences avoient orné leur liste de son nom. Voici les portraits qu'en tracent *Voltaire* et le marquis d'*Argenson*. « Le maréchal *de Belle-Isle*, dit le premier, sans avoir fait de grandes choses, avoit une grande réputation. Il n'avoit été ni ministre, ni général en 1741, et passoit pour l'homme le plus capable de conduire un état et une armée. Il voyoit tout en grand et dans le dernier détail ; c'étoit parmi les hommes de la cour l'un des mieux instruits du maniement des affaires intérieures du royaume, et presque le seul officier qui établit la discipline militaire : amoureux de la gloire, et du travail sans lequel il n'y a point de gloire ; exact, laborieux, il étoit aussi porté par goût à la négociation, qu'aux travaux du cabinet et à la guerre ; mais une santé très-foible détruisoit souvent en lui le fruit de tant de talens. Toujours en action, toujours plein de projets, son corps plioit sous les efforts de son ame. On aimoit en lui la politesse d'un courtisan aimable et la franchise d'un soldat. Il persuadoit, sans s'exprimer avec éloquence, parce qu'il paroissoit toujours persuadé ; il écrivoit d'une manière simple et commune, et on ne se seroit jamais apperçu, par le style de ses dépêches, de la force et de l'activité de ses idées. » — « M. *de Belle-Isle*, dit le marquis d'*Argenson*, est grand et maigre. Son tempérament a paru jusqu'à présent délicat, son estomac foible, sa poitrine attaquée depuis la blessure qu'il reçut au siége de Lille. Il paroît obligé à de grands ménagemens de santé, et les observe en effet, lorsque les circonstances ne le forcent pas à y renoncer. Mais dès qu'il se sent animé par le desir d'acquérir de la gloire, et de faire réussir un plan d'ambition ou d'intrigue, l'activité de son ame lui fait trouver des forces que lui refuse la foiblesse de son corps. Il travaille continuellement, ne dort point, lasse les secrétaires les plus infatigables, dictant à plusieurs à la fois. Enfin, il est tout de feu, dévore tout, et résiste à tout. Il fait marcher de front plusieurs intrigues, ne perd pas de vue un seul de ses fils, et a soin qu'aucun ne se croise. Dans un siècle où l'exacte probité, le mérite réel et les vues sages et solides, ne sont pas les meilleures recommandations, un homme qui sait user à la fois de souplesse et de jactance, ne peut manquer de réussir. La preuve cependant que ses idées ne sont ni bien lumineuses, ni réellement grandes, c'est que son style est foible et même plat ; il n'a point d'éloquence en parlant. Mais il paroît toujours assuré du succès ; il en répond sans hésiter ; et il persuade, d'autant plus qu'on croit qu'il n'y met point d'art. Il sait encore mieux faire valoir ce qu'il a fait que ce qu'il veut faire. Quand on a suivi ses avis, si l'on s'en trouve bien, on croit lui en avoir obligation ; si l'on s'en trouve mal, on s'en prend à soi-même. » On a re-

proché au maréchal *de Belle-Isle* de s'attacher trop aux petits détails, et d'entrer dans tous les projets. Son esprit systématique l'engagea à recevoir tous les plans qu'on lui présentoit, et à protéger trop d'aventuriers ; mais il retiroit ses bontés, dès qu'il s'appercevoit qu'on l'avoit surpris. *J'ai fait des fautes*, disoit-il quelquefois ; *mais je n'ai jamais eu l'orgueil ridicule de ne pas en convenir.* Haut avec les grands, il portoit dans les cours étrangères toute la dignité qu'exigeoit la grandeur du maître qu'il représentoit ; mais, affable et prévenant avec ceux qui étoient au-dessous de lui, il ne leur faisoit point sentir le poids de son autorité. Il aima les talens en homme éclairé, mais non pas en ministre qui ne protége les arts que par air. Né sobre, il n'aima jamais ni le jeu, ni la table ; mais on ne peut dissimuler qu'il eut beaucoup de penchant pour le beau sexe. Par son testament, il donna au roi tous les biens qu'il avoit reçus en échange de Belle-Isle, à la charge de payer ses dettes qui étoient considérables. *Chevrier* a donné sa *Vie* et son *Testament politique*, où l'on trouve quelques bonnes vues. — Le maréchal *de Belle-Isle* avoit été marié deux fois. Il eut de son second mariage avec *Marie-Casimire-Thérèse-Geneviève-Emmanuelle de Béthune*, un fils unique, *Louis-Marie*, né le 27 mars 1732, appelé le comte de *GISORS*, tué en 1758 à l'armée du Rhin. Ce seigneur, digne fils d'un illustre père, fit ses premières armes en Provence. Après s'être distingué dans le comté de Nice, il fut nommé colonel du régiment de Champagne. Il fit des prodiges de valeur à l'affaire d'Hastembeck. Le roi, qui connoissoit son mérite, le plaça à la tête des Carabiniers, corps distingué depuis long-temps par sa bravoure et par ses succès. Cet avantage lui devint funeste à la malheureuse journée de Crevelt. Jaloux de vaincre, il s'avança à la tête de son corps pour charger l'ennemi ; mais cette action généreuse coûta la vie au duc de *Gisors*. Ce jeune héros n'avoit pas été élevé dans cette mollesse qui faisoit des seigneurs François des femmes délicates. Il se levoit à quatre heures du matin, faisoit exercer son régiment tous les jours, et donnoit, le premier, l'exemple du bon ordre et de la discipline. Un anonyme l'a peint ainsi :

> Cultiver tous les arts, protéger le génie ;
> Joindre au goût le savoir, et les graces aux mœurs ;
> Combattre pour son roi, mourir pour sa patrie,
> Regretté des vaincus, admiré des vainqueurs,
> Et même en succombant digne de la victoire ;
> Telle fut de GISORS et l'étude et la gloire.

FOUGEROUX, (Auguste-Denys) membre de l'académie des Sciences, naquit à Paris, le 10 octobre 1732. Neveu du célèbre *Duhamel*, il prit sous la direction de son oncle le goût de l'étude et d'appliquer son travail à des objets utiles. Il parcourut l'Anjou et la Bretagne pour y observer les carrières d'ardoise ; il passa ensuite à Naples, où il fit de curieuses observations sur la solfatare, les alumières de la Tolsa, le jaune de Naples. A son retour, il eut le malheur de perdre son guide, et il hérita de

Duhamel du domaine étendu où il perfectionnoit, par la pratique, ses méthodes nouvelles sur l'agriculture. Là, *Fougeroux* continua les expériences de son oncle, et borna comme lui ses plaisirs à exercer la bienfaisance, et à éclairer les hommes. Il est mort d'apoplexie le 28 décembre 1789. On lui doit : I. *Mémoire* sur la formation des os, 1760, in-8.° Il y défend la théorie de *Duhamel* sur cette partie de la physiologie. Il y observa, le premier, que l'os du canon qui est double dans les fœtus des animaux de l'espèce des taureaux, devient unique lorsque ces animaux sont adultes. II. *L'Art de l'Ardoisier*, 1762, in-folio. III. *L'Art de travailler les cuirs dorés*. IV. *L'Art du Tonnelier*, 1752, in-folio. V. *L'Art du Coutelier*, 1772, 3 vol. in-folio. Ces écrits font partie de la collection des arts de l'académie des Sciences. VI. *Recherches sur les ruines d'Herculanum*, et sur les lumières qui peuvent en résulter, relativement à l'état présent des sciences et des arts, avec un *Traité* sur la fabrication des mosaïques, 1769, in-8.° VII. *Observations* faites sur les côtes de Normandie, avec M. *Tillet*, 1773, in-4.° VIII. Un grand nombre de *Mémoires* dans le recueil de l'académie des Sciences. On doit distinguer celui où il rend compte des phénomènes qu'offrent les plantes parasites qui se développent sur le corps de quelques insectes vivans, ou sur leurs nymphes.

FOUILLOU, (Jacques) licencié de Sorbonne, né à la Rochelle, et mort à Paris, le 21 septembre 1736, à 66 ans, essuya bien des traverses pour les querelles du Jansénisme. Il eut beaucoup de part à la première édition de l'*Action de Dieu sur les créatures*, in-4.° ou 6 vol. in-12 : à celles des *Quatre Gémissemens sur Port-Royal*, in-12 ; des *Grands Hexaples*, 1721, 7 vol. in-4° ; de l'*Histoire du Cas de conscience*, 1705, en 8 vol. in-12 : et à plusieurs autres productions polémiques qu'il est inutile de faire connoitre, parce qu'elles sont oubliées ou qu'elles doivent l'être.

FOUILLOUX, (Jacques du) gentilhomme Poitevin, mort sous *Charles IX*, auquel il dédia son ouvrage *sur la Chasse*, à Rouen, 1650 ou 1656 ; Paris, 1653, et Poitiers, 1661, in-4.° Cet ouvrage, remarquable par sa naïveté et son ton de vérité, a eu le mérité d'être souvent cité par *Buffon* et *Daubenton*. Il a été traduit en italien par *César Parona*.

I. FOULON, (Pierre le) ou Gnaphée, né à Cormète, chassé de son monastère pour son penchant à l'Eutychianisme, gagna les bonnes graces de *Zénon*, gendre de l'empereur *Léon*, et obtint par son crédit le siége d'Antioche. Il répandit toutes sortes d'erreurs, se maintint sur son siége malgré plusieurs sentences de déposition, et mourut en 488.

II. FOULON, (Guillaume) *Gnaphœus*, poëte latin né à la Haye ; mourut en 1658, à Horden en Frise, dont il avoit été bourguemestre, âgé de 75 ans. Il fit d'assez plates *Comédies* ; mais comme elles ne sont pas communes, quelques curieux les recherchent. On a de lui : *Martyrium Joannis Pistorii*, Leyde 1649, in-8.° — *Hypocrisis*, tragi-comœdia, 1544, in-8.°

—*Misobarbus*, comœdia. —*Acolastus de Filio Prodigo*, comœdia, 1554, in-8°, etc. Il étoit Protestant, et sa religion lui occasionna diverses affaires qui l'obligèrent de quitter la Hollande. On trouva chez lui, en carême, une saucisse dans un pot où l'on faisoit cuire des pois : elle y avoit été mise par une femme grosse, qui en avoit envie. *Foulon* fut poursuivi comme violant les préceptes de l'Église; et il n'échappa à la peine dont il étoit menacé, qu'en se retirant en Prusse.

III. FOULON, *ou* FOULLON, (Jean-Érard) Jésuite de Liége, d'une famille noble, mort à Tournai en 1668, est auteur de plusieurs ouvrages. Le plus estimé est son *Histoire des Évêques de Liége*, imprimé en cette ville, 3 vol. in-folio, 1735, en latin. Il y a des recherches dans ce livre, mais peu de précision.

IV. FOULON, (N.) d'abord intendant de l'armée Françoise, pendant la guerre de 1756, devint ensuite conseiller d'état. Ses connoissances dans la partie des finances le firent souvent désigner pour contrôleur-général; mais son opinion étant que le seul moyen de faire renaître le crédit public étoit de faire banqueroute, la cour n'osa le nommer, et les capitalistes l'accusant de dureté, en firent l'objet de leur haine. Ses ennemis augmentèrent lorsqu'on le vit momentanément chargé du portefeuille des finances dans le principe de la révolution, dont il devint l'une des premières victimes. *Foulon* crut devoir se mettre à l'abri des menaces en se faisant passer pour mort, et en se cachant à Viry-sur-Orge, chez M. *de Sartines*. Les paysans du lieu l'y découvrirent le 22 juillet 1789, et le traînèrent à Paris. Dans ce trajet, il éprouva mille cruautés. Enchaîné derrière une charrette, on lui mit autour du cou un collier de chardons piquans; sa bouche fut remplie de foin, et on le força à marcher pieds nus. Ses tourmens et la fatigue, le faisant beaucoup transpirer, les furieux lui essuyoient le visage avec des orties. Arrivé à Ville-Juif, on lui donna à boire du vinaigre, dans lequel on jeta beaucoup de poivre. A peine parvenu à Paris, il est conduit au gibet; deux fois la corde casse; on la renouvelle; bientôt après sa tête fut portée au haut d'une pique. *Foulon*, septuagénaire, montra un sang froid héroïque au milieu de ses maux, et jusqu'à son dernier moment. *Voyez* BERTHIER.

I. FOULQUES Ier, comte d'Anjou, dit *le Roux*, mort en 938, réunit et gouverna avec prudence toutes les terres de son comté.

II. FOULQUES II, dit *le Bon*, fils du précédent, mort à Tours en 958, fit défricher et cultiver avec soin les terres du comté d'Anjou. Il s'appliqua à faire fleurir la piété et les sciences dans ses états. On dit que le roi *Louis d'Outremer* s'étant moqué de ce que *Foulques le Bon* s'appliquoit à l'étude et alloit souvent chanter au chœur, *Foulques* lui écrivit ces mots : *Sachez, SIRE, qu'un Prince sans lettres est un âne couronné.*

III. FOULQUES III, comte d'Anjou, dit *Néra* ou *le Jérosolimitain*, à cause de deux voyages

qu'il fit à la Terre sainte, succéda, l'an 987, à *Godefroi* son père. Ce prince, belliqueux, prudent et rusé, remporta divers avantages sur ses voisins, et mourut à Metz en 1039. C'est lui qui fit bâtir le château de Trèves en Anjou.

IV. FOULQUES IV, dit *Rechin*, fils du seigneur de *Châteaulandon*, et d'une fille de *Foulques III*, succéda l'an 1060 à son oncle maternel *Geoffroi Martel*. Il s'empara du Gâtinois et de la Touraine, qui étoient le partage de son frère aîné, et s'abandonna au vin et aux femmes. Il en épousa trois consécutivement, en les répudiant l'une après l'autre. Mais enfin la dernière, *Bertrade de Montfort*, le quitta pour *Philippe I* roi de France. Il mourut en 1109. Il avoit composé une *Histoire des Comtes d'Anjou*, dont il se trouve dans le *Spicilége* de *d'Achery* un fragment, que l'abbé *de Marolles* a traduit dans son *Histoire d'Anjou*, 1681, in-4.°

V. FOULQUES, archevêque de Rheims, succéda à *Hincmar* en 883, et tint un concile contre les usurpateurs des biens de l'église. Ayant revendiqué le château d'Arras, et l'ayant pris au comte de ce nom, il fut assassiné par les partisans de ce seigneur, le 17 juin 900. Ce prélat étoit recommandable par ses connoissances et ses vertus; mais il ne mit pas toujours de la modération dans son zèle.

VI. FOULQUES, *ou* FOUQUES, évêque de Toulouse, natif de Marseille, s'acquit une grande réputation, et se fit aimer des princes par ses *Poésies* ingénieuses en langue provençale. Il parut avec éclat au 4e concile de Latran en 1215, et s'y intéressa pour *St. Dominique*, son intime ami. Il mourut en 1231.

FOUNTAINE, (André) savant antiquaire, Anglois, mort en 1753, dont nous avons un *Traité* curieux *sur les Médailles* anglo-saxonnes. *Hickes* l'a placé dans sa collection. *Voyez* HICKES.

FOUQUET DE LA VARENNE, (N.) fut d'abord garçon de cuisine chez *Catherine*, sœur d'*Henri IV*, (*Voy.* CATHERINE, n° VIII.) et il parut si adroit et si intelligent à ce prince, qu'il le chargea de ses messages amoureux. Des intrigues galantes, il passa bientôt aux intrigues politiques. *Henri IV* l'employa dans diverses négociations qui exigeoient du courage et de l'habileté. Il servit les Jésuites auprès de ce monarque, contribua beaucoup à la fondation de leur célèbre maison de la Flèche, et s'y retira après la mort de *Henri IV*. Il s'amusoit souvent à tirer au vol. Un jour qu'il vouloit faire partir une pie d'un arbre pour la tirer, l'oiseau qui avoit été apprivoisé, se mit à crier *M....au*. *La Varenne* croyant que c'étoit le diable qui lui reprochoit son premier métier, fut tellement saisi de frayeur, qu'il fut pris de la fièvre et mourut le troisième jour. (*Pièces intéressantes*, par *Delaplace*, tom. I.) Le chancelier, avec qui il avoit eu une discussion, voulut l'humilier, en lui rappelant ce premier emploi de ses talens : *Point d'airs de mépris*, lui répondit effrontément *la Varenne; si le Roi avoit vingt ans de moins, je ne troquerois pas ma place contre la vôtre.*

FOUQUET, *Voyez* FOUCQUET.

FOUQUIER-TINVILLE, (Antoine-Quentin) né à Hérouan près de Saint-Quentin, fut d'abord procureur au Châtelet; mais dépensant plus qu'il ne gagnoit, il vendit sa charge et fit banqueroute. Nommé juré au tribunal de *Robespierre*, ses discours sanguinaires, son avidité à condamner, attirèrent l'attention de celui-ci, et il le crut digne de remplir l'emploi d'accusateur public. Aussitôt le nombre des victimes augmenta, et l'échafaud reçut sans distinction les innocens, les vieillards, tout ce qui portoit un nom connu, tout ce qui avoit acquis des droits à l'estime générale. *Gamache* fut conduit à l'audience; l'huissier observa qu'il n'étoit pas l'accusé du même nom. *Peu importe*, répondit Fouquier, *celui-ci vaut autant que l'autre*, et il l'envoya à la mort. *Rosset de Fleury* avoit écrit au tribunal pour lui annoncer qu'il partageoit les opinions de sa famille qui venoit de périr, et qu'il demandoit à partager son sort. *Fouquier* s'écria à la réception de la lettre : *Ce monsieur est bien pressé; mais je suis charmé de le satisfaire.* *Fleury* fut amené au tribunal, condamné comme complice de gens qu'il n'avoit jamais vus, et livré au supplice, revêtu d'une chemise rouge, comme assassin de *Collot-d'Herbois.* — Une veuve *Maillet* avoit été présentée au tribunal au lieu de la duchesse de *Maillé* qu'on avoit cru y conduire. Dans l'interrogatoire, *Fouquier* s'apperçut de l'erreur. « Ce n'est pas toi qu'on vouloit juger, lui dit-il, mais c'est égal; autant vaut aujourd'hui que demain. » — Mad. *de Sainte-Amaranthe* et sa fille, l'une des plus belles femmes de la capitale, avoient montré le plus grand courage dans leurs réponses, et en écoutant leur condamnation, *Fouquier* fut indigné de leur fermeté. « Voyez, s'écria-t-il, quel excès d'effronterie; il faut que je les voie monter sur l'échafaud, pour m'assurer si elles conserveront leur caractère; dussé-je me passer de dîner. — Un vieillard paralysé de la langue, ne pouvoit répondre aux questions qui lui étoient faites. *Fouquier* apprenant la raison de son silence, répondit : « Ce n'est pas la langue qu'il me faut, c'est la tête. » — Un autre vieillard se taisoit de même. On observa à l'accusateur public qu'il étoit *sourd* et aveugle; « N'importe, dit-il, ne voyez-vous pas qu'il a conspiré *sourdement.* » — Ce fut lui qui disoit que les jurés venoient de faire *feu de file*, lorsqu'ils avoient condamné en masse un grand nombre d'accusés sans les entendre. L'arrestation même de *Robespierre* son protecteur ne suspendit pas sa barbarie. Le 27 juillet 1794, il envoya à la mort 42 personnes; et sur l'observation qu'on lui fit que le changement opéré dans le comité de salut public devoit en amener un autre dans la forme de procéder, il répondit ironiquement : *Nul changement pour nous, puisque la justice doit toujours avoir son cours.* Il étoit temps que tant de crimes eussent un terme. *Fouquier* fut arrêté et accusé d'avoir fait périr une foule de François, sous prétexte de conspiration, d'avoir fait juger jusqu'à 80 individus dans l'espace de quatre heures; d'avoir signé un grand nombre de jugemens dont les noms des condamnés étoient en blanc, et qu'il remplissoit ensuite à sa volonté. Il fut condamné à mort le 7 mai 1794, à l'âge de

48 ans. « *Fouquier-Tinville*, dit *Mercier*, profondément artificieux, habile à supposer le crime, à controuver des faits, montra dans son interrogatoire une présence d'esprit imperturbable. Placé devant le tribunal où il avoit condamné tant de victimes, il écrivoit sans cesse; mais comme un Argus, il étoit tout yeux et tout oreilles; et en écrivant, pas un mot du président, d'un accusé, d'un témoin, d'un juge, de l'accusateur public ne lui échappoit. Il affecta de dormir pendant le résumé de l'accusateur public, comme pour avoir l'air calme, tandis que l'enfer étoit dans son cœur. Son regard fixe faisoit malgré soi baisser les yeux; lorsqu'il s'apprêtoit à parler, il fronçoit le sourcil et plissoit le front; sa voix étoit haute, rude et menaçante. Il nioit d'une voix ferme sa signature, et ne trembloit pas devant le témoin accusateur. Quand on le conduisit au supplice, son front dur comme le marbre, défia tous les regards de la multitude; on le vit même sourire et proférer des paroles menaçantes. Au pied de l'échafaud il sembla, pour la première fois, éprouver des remords, et il trembla en y montant. *Fouquier* avoit la tête ronde, les cheveux noirs et unis, le front étroit et blême, les yeux petits et ronds, le visage plein et grêlé, le regard tantôt fixe, tantôt oblique. Il étoit grand, et avoit la jambe forte. »

FOUQUIÈRES, (Jacques) peintre, né à Anvers vers l'an 1580, élève de *Breugel* le Paysagiste, de *Montper*, et de *Rubens*, qui l'employoit quelquefois à ses tableaux, travailla au Louvre sous *Louis XIII*. Ce monarque l'anoblit. Les airs de qualité qu'il prit depuis, le firent appeler par dérision le *Baron de Fouquières*. Il ne peignit presque plus, de crainte de déroger; et dès qu'il prenoit le pinceau, il ne manquoit pas de ceindre son épée. Il mourut pauvre en 1621, à quarante-un ans. Ce peintre a également réussi dans les grands morceaux et dans les petits. Il étoit excellent paysagiste. Son coloris est d'une fraîcheur admirable.

I. FOUR, (du) *Voyez* DUFOUR.

II. FOUR, (du) *Voyez* LONGUERUE.

I. FOURCROI, (Bonaventure de) né à Noyon, étoit mauvais poëte et avocat excellent. Il montra non-seulement de l'éloquence, mais beaucoup de courage et de fermeté. Il vouloit qu'un avocat connût les belles-lettres, et sur-tout l'histoire, qu'il appeloit, *la porte de toutes les sciences*. Il mourut en 1692. On a de lui 21 *Sonnets* contre le cardinal *Mazarin*, très-satiriques et très-médiocres; et quelques ouvrages de prose, peu connus aujourd'hui. Il étoit ami de *Boileau*, et de *Molière* qui disputoit quelquefois avec lui, et qui étoit obligé de céder à la force de ses poumons: *Que peut la raison avec un filet de voix*, dit-il un jour, *contre une gueule comme celle-là?*

II. FOURCROI, (N.) ingénieur François, né en 1715, se distingua par ses connoissances, et devint grand'croix de l'ordre de Saint-Louis. Sa probité reconnue le fit appeler à Versailles où il aida souvent de ses conseils le ministre de la guerre, *Saint-*

Germain. On lui doit le plan de communication entre l'Escaut, la Sambre, l'Oise, la Meuse, la Moselle et le Rhin, pour réunir toutes les parties intérieures de la France. L'académie des Sciences le compta au nombre de ses membres. Modeste et ami du travail, il a publié peu d'ouvrages; mais il a enrichi ceux de ses amis d'un grand nombre de remarques intéressantes. Les observations microscopiques insérées dans le *Traité* du cœur, de *Sénac*, sont de lui. *Duhamel* a profité de plusieurs autres dans ses *Traités* sur la pêche et l'amélioration des forêts, ainsi que M. *de la Lande* dans celui sur les marées. Parmi les opuscules publiés séparément par *Fourcroi*, on a distingué celui dans lequel il donne les moyens de calculer la hauteur du vol de certains oiseaux, en connoissant celle du point où ils cessent d'être visibles. Ce savant devint directeur du corps royal du génie, et mourut le 12 janvier 1791.

I. FOURMONT, (Etienne) né en 1683 à Herbelai, village près de Paris, d'un père chirurgien, montra dès sa jeunesse des dispositions surprenantes pour les langues. Il avoit la mémoire si heureuse, qu'après avoir appris par cœur toutes les racines grecques de Port-Royal, il les récitoit souvent en rétrogradant. Il n'étoit encore qu'écolier, lorsqu'il donna ses *Racines de la langue Latine, mises en vers françois*, ouvrage qui eût fait honneur à un maître. Après avoir étudié au collége des Trente-trois et à celui de Montaigu, il fut chargé de l'éducation des fils du duc d'*Antin*. L'académie des Inscriptions se l'associa en 1715, la société royale de Londres en 1738, et celle de Berlin en 1741. Il mourut à Paris le 18 décembre 1745, à 62 ans. Il avoit joui pendant sa vie de la considération due à son savoir, à la droiture, à la modestie et à la candeur qui l'accompagnoient. Le comte de *Tolède*, ministre d'Espagne, lui obtint une pension de la cour, qui fut arrêtée lors de la rupture entre la France et l'Espagne. Le duc d'*Orléans* le mit au nombre de ses secrétaires. Les savans François et étrangers le consultoient comme un oracle, dans tout ce qui concernoit le Grec, le Persan, le Syriaque, l'Arabe, l'Hébreu, et même le Chinois; mais comme il négligea un peu la sienne, et qu'il la parloit et l'écrivoit assez incorrectement, on lui appliqua l'épigramme faite contre un certain pédant qui se vantoit de savoir douze langues; *cela est vrai*, dit quelqu'un, *en exceptant le François*. On a de lui plusieurs ouvrages, imprimés et manuscrits; témoignages de son érudition et de son amour pour le travail. I. *Réflexions critiques sur les Histoires des anciens Peuples jusqu'au temps de Cyrus*, 1735, 2 vol. in-4°; chargées de citations. II. Une *Grammaire Chinoise*, en latin, in-fol. 1742, sur laquelle on peut consulter le Journal des Savans, de mars et avril 1743. III. *Meditationes Sinicæ*, 1737, in-fol.; ouvrage qui renferme les préliminaires de la Grammaire Chinoise, et l'explication de tout le technisme de cette langue. IV. Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des Belles-Lettres, semées d'érudition. *Voyez* I v. LUCAS.

II. FOURMONT, (Michel) frère du précédent, né le 28

septembre 1690, à Herbelai, près de Paris, apprit sans le secours d'aucun maître, le latin, le grec, l'hébreu et le syriaque. Nommé en 1720, professeur de cette dernière langue au Collége Royal, il joignit à ses leçons la comparaison des paraphrases chaldaïques de la Bible, avec le texte samaritain et la version des Septante. C'est le premier qui ait donné en France quelque idée de l'ancienne langue éthiopienne. En 1728, il fut envoyé par *Louis XV* dans le Levant; il en rapporta près de douze cents inscriptions antiques. C'est lui qui a trouvé sous les ruines de Sklabochoir, autrefois Amyclée, l'inscription connue sous le nom de cette ville, remontant à mille ans avant J. C., et consistant en deux fragmens qui présentent une liste des noms des prêtresses Grecques. On ne pourroit croire, si *Fourmont* lui-même ne s'en étoit vanté dans ses lettres, qu'un savant et un ami de l'antiquité se soit plu à détruire, comme il le fit, par des ouvriers, tout ce qui pouvoit rester de Sparte, d'Hermione, de Trézène et d'Argos. A son retour, reçu à l'académie des Inscriptions, il y lut différens mémoires sur des monumens Grecs, et sur l'origine et l'ancienneté des Éthiopiens. Il mourut d'apoplexie, le 4 février 1746, à l'âge de 56 ans.

III. FOURMONT, (Claude-Louis) neveu des précédens, né à Cormeilles, près de Paris, en 1713, suivit son oncle *Michel* dans le Levant, et ensuite le Consul *Lironcourt* en Égypte. A son retour, en 1755, il publiá la *Description* des plaines de Memphis et d'Héliopolis, in-12. Elle est curieuse, et se lit avec intérêt. Il est mort le 4 juin 1780.

FOURNEL, (N.) né à Paris, mort en cette ville en 1777, a publié une Héroïde sous le titre de *Zémire mourante à sa fille*, et a donné aux François une petite pièce intitulée: l'*Aveugle par crédulité*. Elle fut jouée quelque temps après la mort de l'auteur. On y trouva de l'invraisemblance, mais de la gaieté. Un vieux tuteur est comme à l'ordinaire amoureux et jaloux de sa pupille. Tandis que le vieillard fait sa méridienne, la jeune personne donne un rendez-vous à son amant dans l'appartement même du vieillard, dont elle a fait fermer toutes les fenêtres. Ce dernier se réveille étonné de l'obscurité profonde où il est plongé; on lui persuade qu'il est devenu aveugle; mais un valet fripon, sous le titre d'un oculiste Italien, le guérit bientôt de sa cécité.

FOURNI, *Voyez* FOURNY.

I. FOURNIER, (Hugues) Lyonnois, d'abord conseiller au sénat de Milan, devint ensuite premier président du parlement de Grenoble. C'est lui qui fut chargé par *François I* de négocier avec les députés de *Marguerite d'Autriche*, la neutralité de la Franche-Comté. Il protégeoit et cultivoit les lettres, et mourut en 1525.

II. FOURNIER, (Guillaume) excellent critique de Paris, professeur en droit à Orléans, mit au jour en 1584, in-fol.: *De verborum significationibus*.

III. FOURNIER, (George) né à Caen, se fit Jésuite, et mourut à la Flèche, en 1652, à 57 ans. Ses principales productions sont: I. Une *Hydrographie*, 1667, in-fol. II. *Asiæ Descrip-*

lio, 1656, in-folio; ouvrage bon pour son temps.

IV. FOURNIER, (Pierre-Simon) graveur et fondeur de caractères, naquit à Paris en 1712. Il excella dans son art. Ses caractères ont non-seulement embelli notre typographie; ses lumières l'ont éclairée. Il publia, en 1737, la *Table des proportions* qu'il faut observer entre les caractères, pour déterminer leurs hauteurs, et fixer leurs rapports. Cette table est une découverte, non-seulement honorable pour son auteur, mais très-essentielle aux progrès de l'art. Cet habile artiste remonta jusqu'à la naissance de l'imprimerie, pour la connoître à fond. Il donna, en différens temps, divers *Traités* historiques et critiques sur l'origine et les progrès de la typographie, dans lesquels on voit un savant consommé dans la matière qu'il traite. Les plus importans ont paru en 1758 et 1759, sous le titre de *Dissertations sur l'origine de l'Imprimerie et de la Taille en bois*, 2 brochures in-8°, formant un volume. Son dernier ouvrage fut le *Manuel Typographique, utile aux Gens de Lettres, et à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'Imprimerie*, 1764, 2 vol. in-8.° Le premier volume contient la Description de la taille des caractères et de leur fonte. Le second présente les modèles de ces caractères, tant romains qu'italiques, avec les différentes nuances de grosseur qui les font distinguer. L'auteur devoit réunir deux autres nouveaux volumes à cet ouvrage, dont le premier eût traité du mécanisme particulier de l'imprimerie, et le second, de l'histoire des plus célèbres typographes; mais il fut prévenu par sa mort arrivée à Paris en 1768, à 57 ans. L'homme n'étoit pas moins recommandable en lui que l'artiste. Le calme de son ame, l'esprit de religion dont il étoit animé, répandoient autour de lui une joie douce et toujours égale. Il aimoit la retraite et le travail, et même avec excès; car ce fut sa constante application qui causa sa mort. On a des épreuves des différens caractères qu'il avoit gravés, dans son *Manuel Typographique*, tels que des italiques supérieurs aux anciens, des vignettes de fonte d'un dessin agréable, etc. On y en trouve même des caractères pour la musique, dont il étoit l'inventeur, et qui le disputent, pour la beauté, à la musique gravée en taille-douce. Il avoit épousé en 1747, Mlle *Couret de Villeneuve*, sœur d'un célèbre imprimeur d'Orléans, et il en a eu deux fils. L'aîné continue la profession de son père.

FOURNIVAL, (Simon) commis au secrétariat des Trésoriers de France, a fait un *Recueil des Titres* qui les concernent; Paris, 1655, in-folio, qui est rare. Il a été continué par M. *Jean-Léon du Bourgneuf*, trésorier de France à Orléans, et imprimé en cette ville, in-4°, 1745, 2 parties. Ces collections ont une place dans les grandes bibliothèques.

FOURNY, (Du) *Voyez* DUFOURNY.

I. FOURQUEVAUX, (Raimond de Beccari de Pavie, baron de) étoit d'une branche de l'ancienne famille noble des *Beccari* de Pavie, retirée en France

au temps des guerres entre les *Guelphes* et les *Gibelins.* Il commença à servir au siége de Naples, sous *Lautrec*, en 1528. Il commandoit un corps considérable d'infanterie Grisonne et Italienne à la bataille de Marciano en Toscane, l'an 1554; il y fut blessé et prisonnier, et gardé treize mois dans le fort de San-Miniato à Florence. De retour en France, il obtint le gouvernement de Narbonne. On raconte qu'il se servit d'un stratagême assez singulier pour en chasser plusieurs habitans mal intentionnés. Il fit publier que deux chevaliers Espagnols devoient se battre en champ clos hors la ville. Il fit poser des barrières pour les combattans, et dresser des échafauds pour les juges. Tout le peuple étant sorti de la ville pour assister à ce spectacle, il en fit fermer les portes, et ne laissa rentrer que les sujets fidelles au roi. Il contribua beaucoup, en 1562, à la délivrance de Toulouse, dont les Huguenots s'étoient presque rendus maîtres; et mourut chevalier de l'ordre du roi, à Narbonne, en 1574, à 66 ans, après avoir rendu des services importans aux monarques qui l'employèrent dans la province du Languedoc.

II. FOURQUEVAUX, (François de Beccari de Pavie baron de) fils du précédent, mort en 1611, fut surintendant de *Henri IV*, lorsqu'il n'étoit que roi de Navarre. On a de lui les *Vies de plusieurs grands capitaines François*, Paris, 1643, in-4°, remarquables non pour le style, mais pour les faits. Ces Vies sont au nombre de quatorze. Elles sont compilées fort exactement d'après tous les historiens du temps; il est dommage que l'auteur n'en ait pas rassemblé un plus grand nombre. — L'abbé *Jean-Baptiste* DE FOURQUEVAUX, mort à Toulouse, sa patrie, en 1767, à 74 ans, son petit-fils, étoit ami de l'abbé *Duguet*, dont il partagea tous les sentimens. On a de lui divers ouvrages sur les disputes du Jansénisme. Le plus connu est le *Catéchisme Historique et Dogmatique*, en 5 vol. in-12. C'est une histoire des disputes sur la grace et des opinions des Jésuites par demandes et par réponses. Elle est écrite d'un style net et clair; mais qui n'est pas toujours modéré.

FOURRIER, (Pierre) de *Mathincourt*, bourg de Lorraine dont il étoit curé, étoit d'un autre bourg nommé Mirecourt, où il naquit en 1565. Il entra jeune parmi les chanoines réguliers, chez lesquels il se distingua par son savoir et sa piété. Il établit deux nouvelles congrégations : l'une de *Chanoines réguliers réformés*, qui enseignent les jeunes gens; et l'autre de *Religieuses*, pour l'instruction des filles. Le pape *Paul V*. approuva ces établissemens en 1615 et 1616. Le Père *Fourrier* mourut saintement en 1640, à 75 ans. Il a été béatifié en 1730.

FOURSY, *Voyez* FURSI.

FOUX, (Ordres des) *Voyez* II. ADOLPHE.

FOUX, (*ou* Bouffons) *Voy.* CHICOT. — BRUSQUET. — DANDERI. — TRIBOULET. — SIBILOT.

I. FOX, (Jean) né à Boston en 1517, quitta l'Angleterre sous le règne de *Henri VIII* pour professer le Calvinisme en liberté. Il fit quelques voyages dans sa patrie, et s'y fixa en-

tièrement sous la reine *Élizabeth*. Il mourut en avril 1587. L'ouvrage par lequel il est principalement connu, est intitulé : *Acta et Monumenta Ecclesiæ*, en trois vol. in-fol., réimprimé en 1684. *Pearson* lui reproche des erreurs, de fausses citations, de mauvais raisonnemens, etc. Dans sa jeunesse, il avoit cultivé la poésie, pour laquelle il avoit quelque talent. *Jacques Bienvenu* a traduit le *Triomphe de Jésus-Christ*; Genève, 1662, in-4°, rare. C'est une espèce de drame sacré.

II. FOX, (George) né au village de Dreton dans le comté de Leicester en 1624, n'avoit que 19 ans, lorsqu'il se crut tout d'un coup inspiré de Dieu, et se mit à prêcher. C'étoit un jeune homme d'une mémoire heureuse, d'une imagination ardente, de mœurs irréprochables et saintement fou. Les amusemens par lesquels ses camarades se délassoient de leur travail, lui paroissoient des crimes. Comme il les prêchoit sans cesse, et avec beaucoup d'aigreur, ils le chassèrent de leur société. Obligé de vivre seul, la retraite et la méditation dérangèrent son cerveau. Il crut entendre des voix célestes, qui lui ordonnoient de fuir les hommes; il eut des visions, des ravissemens, des extases, et il s'imagina que le ciel, qui veilloit sur lui d'une manière particulière, lui avoit révélé le véritable esprit du Christianisme, et l'avoit destiné à l'aller annoncer aux autres hommes. Vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête, il alla de village en village, criant contre la guerre et contre le clergé. Son ignorance dans les lettres humaines ne l'embarrassa point. Quoique fils d'un ouvrier en soie, et quoiqu'on ne lui eût appris d'autre métier que celui de cordonnier, il s'étoit appliqué de bonne heure à parler le langage de l'Écriture et de la controverse, et il se servit de ses connoissances pour bâtir un système entièrement opposé à la croyance de toutes les églises. M. l'abbé *Pluquet* l'expose en ces termes : « JÉSUS-CHRIST, disoit *Fox*, a aboli la religion Judaïque; au culte extérieur et cérémonial des Juifs, il a substitué un culte spirituel et intérieur. Aux sacrifices des taureaux et des boucs, il a substitué le sacrifice des passions, et la pratique des vertus. C'est par la pénitence, par la charité, par la justice, par la bienfaisance, par la mortification, que Jésus-Christ nous a appris à honorer DIEU. Celui-là seul est donc vraiment Chrétien, qui dompte ses passions, qui ne se permet aucune médisance, aucune injustice, qui ne voit point un malheureux sans souffrir, qui partage sa fortune avec les pauvres, qui pardonne les injures, qui aime tous les hommes comme ses frères, qui est prêt à perdre sa vie plutôt que d'offenser Dieu... Sur ces principes, disoit *Fox*, jugez toutes les sociétés qui se disent Chrétiennes, et voyez s'il y en a qui méritent ce nom. Partout ces prétendus Chrétiens ont un culte extérieur, des sacremens, des cérémonies, des liturgies, des rits, par lesquels ils prétendent plaire à Dieu, et duquel ils attendent leur salut. On chasse de toutes les sociétés Chrétiennes, ceux qui n'observent par ces rits, et l'on y reçoit, souvent même on respecte les médisans, les voluptueux, les vindicatifs, les méchans. Les

Chrétiens les plus fidelles au culte extérieur, remplissent la société civile et l'église de divisions, de brigandages, et de partis qui se haïssent, et qui disputent avec fureur une dignité, un grade, un hommage, une préférence. Aucune des sociétés Chrétiennes ne rend donc à DIEU un culte pur et légitime; toutes, sans excepter les églises réformées, sont retombées dans le Judaïsme. N'est-ce pas, en effet, être Juif, et avoir, en quelque sorte, rétabli la Circoncision, que de faire dépendre la justice et le salut, du Baptême et des Sacremens? Les ministres de l'Église sont eux-mêmes dans ces erreurs, et ils s'y entretiennent pour conserver leurs revenus et leurs dignités: la corruption a donc tellement pénétré toutes les sociétés Chrétiennes, qu'il y a moins d'inconvéniens à y tolérer trop les vices et tous les désordres, qu'à entreprendre de les réformer. Que reste-t-il donc à faire à ceux qui veulent se sauver, sinon de se séparer de toutes les églises Chrétiennes, d'honorer Dieu par la pratique de toutes les vertus, dont Jésus-Christ est venu nous donner l'exemple, et de former une société religieuse, qui n'admette que des hommes sobres, patiens, mortifiés, indulgens, modestes, charitables, prêts à sacrifier leur repos, leur fortune et leur vie, plutôt que de participer à la corruption générale? Voilà la vraie Église que Jésus-Christ est venu établir, hors de laquelle il n'y a point de salut...» *Fox* prêchoit cette doctrine par-tout, dans les places publiques, dans les cabarets, dans les maisons particulières, dans les temples. Il pleuroit et gémissoit sur l'aveuglement des hommes; il émut, il toucha, il persuada; il se fit des disciples, qui crurent, comme leur maître, être instruits immédiatement par le *Saint-Esprit* dont ils se disoient les temples. Les provinces de Leicester, de Nottingham et de Derby, furent les premiers théâtres de ce pieux charlatan. Quoique souvent outragé, emprisonné, fouetté pour son fanatisme, il ne relâcha rien de son zèle, et n'en fit même que plus de disciples. On compta bientôt à sa suite des personnes du premier rang, des savans de toute espèce, et beaucoup de peuple. Il donna aux enthousiastes qui le suivoient, le nom d'*Enfans de lumière*. Ayant comparu à Derby devant les juges, il les prêcha si fort sur la nécessité de *trembler* devant le Seigneur, que le commissaire, qui l'interrogeoit, s'écria qu'il avoit affaire à un *Quaker*, c'est-à-dire *Trembleur* en anglois. *Fox* s'associa des femmes, et n'en fut pas plus soupçonné d'incontinence. Ayant connu dans la prison de Lancastre la dame *Fell*, veuve d'un illustre magistrat de cette province, il lui inspira ses erreurs et l'épousa. Le patriarche du Quakérisme emmena avec lui sa prosélyte en Amérique l'an 1662. Elle partagea les fonctions de son ministère et fit valoir ses extravagances. *L'Angleterre*, dit *Fox* en partant, *a été assez arrosée de mes sueurs; il faut en aller baigner le Nouveau-Monde.* Il y eut les mêmes succès qu'il avoit eus dans une partie de l'ancien. Ces succès lui persuadèrent que, si l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne s'étoient pas encore rangées sous ses étendards, c'est qu'elles l'ignoroient. Il écrivit

donc à tous les souverains des lettres insensées, qu'on paya du plus profond mépris. *Fox*, revenu en Angleterre, continua ses travaux, qui l'emportèrent en 1681. Peu de temps avant sa mort, il composa un gros volume sur sa *Vie* et ses *Missions* : pour le rendre plus mystérieux, il défendit, par son testament, de l'imprimer. On peut voir ce qu'en dit le Père *Catrou* dans son *Histoire des Trembleurs*, publiée en 1733. « *Fox*, dit l'abbé *Pluquet*, étoit un fanatique ignorant et atrabilaire, qui n'avoit d'abord séduit que la populace, plus ignorante que lui. Mais comme il y a dans la plupart des hommes un germe de fanatisme, cet insensé se fit des disciples propres à diriger sagement sa secte. Le Quakérisme se trouva insensiblement uni avec de l'esprit et de l'érudition. Les nouveaux sectaires se conduisirent avec plus de circonspection. On ne les vit plus enseigner dans les places publiques, prêcher dans les cabarets, déclamer dans les églises comme des forcenés, insulter les ministres et troubler les fidelles. Des hommes distingués, tels que *Guillaume Penn*, *George Keith* et *Robert Barclay*, donnèrent de l'éclat au Quakérisme, en le soutenant avec prudence, et en conduisant ses sectateurs avec adresse : *Voyez* BARCLAY, (Robert) I. KEITH *et* PENN.

III. FOX-MORZILLO, *Foxus-Morzillus*, (Sébastien) né à Séville en 1528, fit ses études en Espagne et dans les Pays-Bas ; et s'acquit de la réputation par ses ouvrages. *Philippe II*, roi d'Espagne, l'ayant nommé pour être précepteur de l'infant *Don Carlos*, il quitta Louvain, et alla s'embarquer pour être plutôt auprès du prince ; mais il fit malheureusement naufrage, et périt à la fleur de son âge. On a de lui des *Commentaires sur le* Timée *et sur le* Phédon de *Platon*, in-folio, et plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition.

FOY, (Louis-Étienne) né à Angles, mort en 1778, fut chanoine de Meaux. Il se livra par goût à l'étude des ouvrages diplomatiques, et publia sur cette partie divers écrits estimés. Les plus remarquables sont : I. Une *Traduction* du latin des Lettres du baron de *Busbeck*, ambassadeur de *Ferdinand II* auprès de *Soliman II*, 1748, 3 vol. in-12. Elles sont enrichies de remarques curieuses. II. *Traité des deux puissances*, ou *Maximes sur l'abus*, 1752, in-12. III. *Prospectus* d'une description historique, géographique et diplomatique de la France, 1757, in-4.° IV. *Notices* des diplomes, des chartres, et des actes relatifs à l'histoire de France, 1765, in-folio.

FRABASTIEN, *Voyez* SEBASTIEN, n° IV.

FRACASTOR, (Jérôme) naquit à Vérone vers l'an 1484, avec les lèvres si fort attachées l'une à l'autre, qu'il fallut qu'un chirurgien les séparât avec un rasoir. On dit que, dans son enfance, sa mère fut écrasée de la foudre, tandis qu'elle le tenoit dans ses bras, sans qu'il en fût atteint. Ses progrès dans les sciences et les beaux arts furent rapides. Il cultiva sur-tout avec beaucoup de succès la poésie et la médecine. Le pape *Paul III*,

voulant transférer d'Allemagne en Italie le concile de Trente, se servit de lui pour inspirer aux Pères la crainte d'une maladie contagieuse; et ce fut alors qu'on le transféra à Bologne. Il mourut d'apoplexie à Casi, près de Vérone, le 6 août 1553, à 71 ans. Sa patrie lui fit élever une statue six ans après. *Fracastor* étoit en relation avec les meilleurs littérateurs de son temps, et, en particulier, avec l'illustre cardinal *Bembo*. Il étoit digne de ce commerce par les qualités de son cœur. Exempt d'ambition, content de peu, il mena une vie sainte et joyeuse. Plus enclin à louer qu'à blâmer, il ménagea toujours l'amour propre des autres. Il parloit peu; lorsqu'il étoit en société avec ses amis, sa conversation étoit aussi gaie qu'animée. Dans la médecine, il s'attachoit à la guérison des maladies extraordinaires. *Fracastor* est principalement connu, par l'élégance avec laquelle il écrivoit en latin. Son poëme intitulé: *Syphillis, sivè de morbo Gallico*, ouvrage dans le goût des Géorgiques de *Virgile*, n'est point indigne de l'auteur qu'il a imité. *Sannazar*, plus prodigue de critiques que d'éloges, ne put s'empêcher d'avouer qu'il avoit été surpassé par *Fracastor*. Sa versification est riche et nombreuse, ses images vives, ses pensées nobles. Quoique la matière fût délicate, l'auteur l'a traitée d'une manière très-décente. *Macquer* et *la Combe* en ont donné, en 1753, in-12, une *Traduction* en François avec des notes. Il nous reste plusieurs autres ouvrages de ce poëte médecin. On les a recueillis à Genève en 1621, à Paris chez *Comines* en 1718, et à Padoue en 1735, en 2 vol. in-4.° Les *Poésies* avoient été imprimées séparément dans la même ville en 1728, in-8.°

FRACHETTA, (Jérôme) de Rovigo en Italie, se fit un nom par ses ouvrages de politique. Le plus considérable est: *Il Seminario del Governo di Stato e di Guerra*, 1648, in-4.° Il mourut à Naples au commencement du 17e siècle. Il demeura quelque temps à Rome, où il fut chargé par la cour d'Espagne de diverses affaires; mais son esprit satirique l'obligea de quitter cette capitale. Nous avons encore de lui, une *Traduction* italienne du Poëme de *Lucrèce*, avec d'excellentes remarques sur l'épicurisme.

FRAGUIER, (Claude-François) de l'académie Françoise et de celle des belles-lettres, naquit à Paris en 1666. Les Pères *la Baure*, *Rapin*, *Jouvenci*, *la Rue* et *Commire* lui inspirèrent le goût des belles-lettres et sur-tout de la poésie. Il prit l'habit de Jésuite en 1683, et le quitta en 1694, pour cultiver les Muses avec plus de liberté. Jusqu'alors, il avoit manqué de secours, dit le Père *Niceron*, pour acquérir la politesse de la langue françoise. Mais il profita beaucoup des leçons de Mad. *de la Fayette* et de *Ninon de Lenclos*. Quand l'abbé *Fraguier* commença à être admis dans la société de cette fille célèbre, l'âge avoit affoibli ses appas, et avoit donné de nouvelles forces à son goût et à son jugement. Le commerce de *Ninon* servit à lui former un style poli et élégant, mais sans affectation. L'abbé *Bignon*, chargé de présider au Journal des Savans, engagea l'abbé *Fraguier*,

dont il connoissoit le mérite, à partager ce travail. Il y étoit d'autant plus propre, qu'il étoit très-versé dans la littérature ancienne et moderne, françoise et étrangère. Il écrivoit également bien en françois et en latin, et ajoutoit à ce talent la connoissance du grec, de l'italien, de l'espagnol et de l'anglois. Renfermé chez lui, dans un âge peu avancé, par des infirmités continuelles, il chercha des consolations dans la philosophie, et les y trouva. Plein de celle de *Platon*, dont il avoit entrepris une version complète, que sa foible santé lui fit abandonner, il la mit en vers latins, les plus beaux qu'on ait faits depuis *Ovide*. Ce poëme, intitulé *Ecole de Platon*, et ses autres *Poésies*, respirent l'urbanité Romaine et les graces de la politesse Françoise. On les trouve avec le Recueil de celles de *Huet*, son illustre ami, publié en 1729, in-12, par les soins de l'abbé *d'Olivet*, ami de ces deux savans et ami digne d'eux. On a encore de l'abbé *Fraguier* plusieurs *Dissertations*, qui ne sont pas les morceaux les moins précieux des Mémoires de l'académie des Belles-Lettres. Il mourut à Paris d'apoplexie, le 3 mai 1728, âgé de 62 ans. Sa candeur, sa droiture, son désintéressement, sa douceur, l'égalité de son ame, lui méritèrent les regrets de tous les gens de lettres. *Voy.* son *Eloge* dans ceux de *Boze*.

FRAIN, (Jean) seigneur du *Tremblai*, né à Angers en 1641, membre de l'académie de cette ville, mourut le 24 août 1724, à 84 ans. Sa conversation étoit celle d'un homme qui avoit beaucoup lu, mais trop entêté de ses idées. Sur la fin de ses jours, il devint presque misantrope. On a de lui plusieurs *Traités de Morale* solidement écrits, mais remplis de trivialités comme tant d'autres.

I. FRANC, (Martin le) prévôt et chanoine de Lausanne, puis secrétaire de l'antipape *Félix* et du pape *Nicolas V*, étoit d'Aumale en Normandie, selon *Fauchet*. Il publia un mauvais livre, contre le roman de *la Rose*, intitulé : *Le Champion des Dames*. Il plaide assez mal leur cause ; cependant l'édition de Paris, 1530, in-8°, est recherchée des personnes frivoles, ainsi que son *Estrif de la Fortune et de la Vertu* ; Paris, 1519, in-4.°

II. FRANC, (Jean-Jacques le) *Voyez* POMPIGNAN.

FRANCAVILLE, (Pierre) sculpteur, né à Cambrai en 1548, fut appelé en France par *Henri IV*. Les bas-reliefs et les quatre statues qui décoroient celle de ce prince sur le pont neuf, sont de lui. *Louis XIII* le nomma son premier sculpteur : titre qu'il méritoit par ses talens et par ses connoissances variées dans les beaux arts. Il s'étoit perfectionné par un long séjour en Italie.

FRANCESCA, *Voyez* II. PIETRO.

FRANCESCHINI, (Marc-Antoine) peintre Bolonois, naquit en 1648. Il fut l'élève de *Cignani*. Il saisit tellement le goût de son maître, que celui-ci lui confia l'exécution de ses principaux ouvrages. Ce peintre mourut en 1729, à 81 ans, après s'être fait une réputation étendue. *Voyez* QUAINI.

FRANC-FLORE, *Voyez* FLORE, n° II.

FRANCHI, (Vincent) président de Naples, sa patrie, et célèbre jurisconsulte, mourut en 1601, à 70 ans. On a de lui : *Decisiones sacri Regii Concilii Neapolitani*, in-folio.

FRANCHINI, (François) de Cozence, suivit *Charles-Quint* à l'expédition d'Alger, et allia *Mars* avec les *Muses*. Il fut ensuite évêque de Messa, puis de Populania, et mourut en 1554. On lui doit quelques *Dialogues*, que *de Thou* compare à ceux de *Lucien*; et d'autres petits ouvrages, écrits avec assez d'agrément. On trouve quelques-unes de ses Poésies latines dans le deuxième volume des *Vers* des illustres poëtes Italiens donnés au public par *Matthieu Toscan*. On trouve à la tête, ces deux distiques de l'éditeur :

Tam dulci teneros cantat Franchinus amores
Carmine, plus nulli ut debeat alma Venus.
Ille tamen Veneri plus se debere fatetur,
Auspice quâ in tepidos venit amica sinus.

FRANCIA, (François le) peintre Bolonois, mort en 1518, à 68 ans, excelloit dans le dessin, et fut un des premiers artistes de son temps dans l'art de graver des coins pour les médailles. On prétend que *Raphaël* lui ayant adressé un tableau de *Ste. Cécile*, pour le corriger et le placer dans une église de Florence, *Francia* fut si frappé de sa beauté, que la jalousie dégénérée en désespoir, occasionna sa dernière maladie et sa mort.

FRANCISQUE, *Voy.* MILE.

FRANCIUS, (Pierre) professeur d'éloquence, d'histoire et de grec à Amsterdam sa patrie, né en 1645, voyagea en France et en Italie. Il jouissoit d'une réputation assez étendue, lorsqu'il mourut en 1704, à 59 ans. On a de lui : I. Un Recueil de *Poésies*, 1682, in-12. II. Des *Harangues*, 1692, in-8.° III. Des *Œuvres posthumes*, 1706, in-8.°

FRANCK DE FRANKENAU, (George) médecin, naquit à Naumbourg en 1643. A l'âge de 18 ans, il fut créé *Poëte couronné* à Iène : il mérita cet honneur, par sa grande facilité à faire des vers allemands, latins, grecs et hébreux. Dans la suite, il devint successivement professeur en médecine à Heidelberg et Wittemberg, d'où le roi de Danemarck, *Christiern V*, le fit venir à sa cour : il fut honoré, à son arrivée, des titres de médecin du roi et de conseiller aulique. L'empereur *Léopold* y ajouta celui de comte Palatin en 1692. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Flora Francica*, in-12. II. *Satyræ medicæ*, in-4.° III. Plusieurs *Lettres*. Il a aussi laissé un grand nombre de *Manuscrits* qui mériteroient de voir le jour. L'académie *Léopoldine*, celle des *Ricovrati* de Padoue, et la société royale de Londres, se l'étoient associé. Il mourut en 1704, à 61 ans.

FRANCKE, (Auguste-Herman) Théologien Allemand, né à Lubeck en 1663, fit une partie de ses études à Leipzig. Il y fonda avec quelques-uns de ses amis, une espèce de conférence sur l'Ecriture-Sainte, qui subsiste encore sous le titre de *Col-*

legium Philobiblicum. Devenu ministre à Erford, il fut obligé de sortir de cette ville en 1691 : le fanatisme que respiroient ses sermons, lui valut cette exclusion. L'électeur de Brandebourg l'appela dans ses états ; il s'y rendit, et il fut professeur de grec et des langues orientales à Hall, puis de théologie en 1698. C'est dans cette ville qu'il fit la fondation de la *Maison des Orphelins.* On y enseigne à la jeunesse indigente tous les arts et toutes les sciences, et on l'instruit dans la vertu et dans la religion. Cette maison prospéra tellement, qu'il y avoit en 1727, deux mille cent quatre-vingt-seize jeunes gens, et plus de cent trente précepteurs : on y donnoit à manger à près de six cents pauvres, soit étudians, soit orphelins. C'est à elle que la *Mission Protestante du Malabar* doit ses fondateurs. L'illustre auteur de cet établissement mourut en 1727, à 64 ans, pleuré comme le bienfaiteur du genre humain par tous les malheureux que sa charité compatissante et ses soins paternels avoient arrachés à la misère, à l'oisiveté et au vice. On a de cet homme de bien : I. Des *Sermons* et des *Livres de dévotion*, en allemand. II. *Methodus studii Theologici.* III. *Introductio ad lectionem Prophetarum.* IV. *Commentatio de scopo Librorum veteris et novi Testamenti.* V. *Manuductio ad lectionem Scripturæ sacræ.* VI. *Observationes Biblicæ.* Les ouvrages de *Francke* sont estimés dans le Nord ; mais ses établissemens le sont dans toute l'Europe.

FRANCKENBERG, (Abraham de) seigneur de Ludwigsdorff et de Schwirse, dans la principauté d'Oels, refusa des emplois considérables que l'électeur de Brandebourg et le duc d'*Oels* lui offrirent. Il passa la plus grande partie de sa vie dans la retraite, à Ludwigsdorff, où il étoit né en 1593, et où il mourut en 1652. On a de lui un grand nombre de *Livres mystiques*, en latin et en allemand. I. Une *Vie* du fameux *Jacob Boehm.* II. *Vita veterum Sapientium.* III. *Nosce te ipsum, etc.* Ses écrits ne sont guère connus hors de l'Allemagne.

I. FRANCKENSTEIN, (Christian-Godefroi) né à Leipzig en 1661, mort en 1717, à 66 ans, après avoir voyagé en France, en Angleterre et en Suisse, exerça avec applaudissement la profession d'avocat à Leipzig. Il avoit une mémoire prodigieuse. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Continuation* de l'*Introduction à l'Histoire*, de *Puffendorff.* II. *Vie de la reine Christine.* III. *Histoire du XVIe et du XVIIe siècles*, qui ne sont que de mauvaises compilations.

II. FRANCKENSTEIN, (Jacques-Auguste) fils du précédent, mort à Leipzig en 1733, après avoir professé le Droit de la nature et des gens, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages et de dissertations latines, et entre autres de celles intitulées : I. *De collatione bonorum.* II. *De Juribus Judæorum singularibus in Germania.* III. *De Thesauris, etc.* Ce savant n'étoit qu'un écrivain subalterne, plus propre à compiler qu'à imaginer.

I. FRANCO, (Battista) peintre Vénitien, mort en 1561, égaloit les plus habiles artistes.

de son temps dans le dessin; mais il étoit foible dans le coloris, et peignoit d'une manière fort sèche.

II. FRANCO, (Nicolo) poëte satirique, naquit à Bénevent, en 1510, d'un maître d'école. Après avoir exercé de bonne heure son génie caustique à Naples et à Milan, il revint dans sa patrie, et fut l'ami, ensuite le rival de l'*Arétin*. Il censura, comme lui, les vivans et les morts; mais il en fut récompensé différemment. L'*Arétin* mourut tranquille dans son lit; *Franco*, qui avoit eu l'imprudence de quitter Bénevent pour Rome, attaqua des seigneurs Romains très-accrédités, et fut condamné à mort en 1569, par ordre du pape *Pie V*. Il avoit alors 59 ans. Il y a des écrivains qui pensent qu'il se sauva de la prison; qu'il fut seulement pendu en effigie, et qu'il mourut peu de temps après de chagrin et de honte à Bénevent. Si l'on en croit *le Ghilini*, il écrivoit avec beaucoup de délicatesse en vers et en prose; son imagination étoit féconde en saillies. Il se déchaîna contre le pape *Paul III*, contre tous les *Farnèses*, contre les Pères du concile de Trente, contre *Charles-Quint*. Cependant il avoit, malgré son humeur bilieuse, d'excellentes qualités. « Il étoit discret, compatissant, sensible et généreux. Il avoit mérité la confiance entière de l'ambassadeur, qui se l'étoit attaché. Il rendoit les plus grands services à sa famille, il soulageoit les parens de ses disciples; et n'exigeoit rien de qui ne pouvoit rien payer. Ses amis l'adoroient; et quel homme méchant eut jamais de véritables amis! Incapable de ramper, il dédaigna les faveurs de ces Grands qui ne voient dans les gens de lettres que des parleurs amusans. On ne lui reprocha point de verser le poison de la calomnie; et son crime fut celui d'une ame altière, que tourmente le spectacle du vice heureux, qui ne sait point dévorer les injures, et les repousse par des vérités dures et hardies. Placez *Nicolo* dans un autre siècle et dans un autre gouvernement, il ne sera qu'un écrivain libre et courageux. Les Romains et les Athéniens l'auroient applaudi, comme ils applaudissoient *Aristophane;* on le loueroit aujourd'hui de s'être armé du fouet de la satire contre les méchans et les sots. Mais il ne sentit pas que la différence des temps et des mœurs corrompt assez souvent le jugement de la postérité, et toujours celui des contemporains. Chez une nation frivole et abâtardie, au milieu d'une foule de *Monsignors*, plus vains de leur mollesse, que les *Scipions* n'étoient enorgueillis de leurs exploits, il osa faire entendre une voix républicaine. Son génie, plus sévère que les lois et l'opinion dominante, combattit des abus, flétrit des vices qu'elles avoient respectés ou anoblis. L'ardeur de se montrer, et je ne sais quelle audace naturelle lui firent illusion. Telle fut la source de ses malheurs, de ses fautes et de sa déplorable réputation. (*Année littéraire*, 1778, nº VII.) » On a de lui : I. Plusieurs *Sonnets* sur l'*Arétin*, qui furent imprimés avec sa *Priapeia*, 1584, in-8° de 225 pages. II. *Dialogi piacevoli*, Vinegia, 1542, in-8.º Il a paru, en 1777, un livre intitulé : *La Vie de Nicolo Franco, ou les Dangers*

de la Satire, à Paris, in-12, chez les Frères *Debure*.

SAINTS.

I. FRANÇOIS D'ASSISE, (St.) naquit à Assise en Ombrie l'an 1182. On le nomma *Jean* au baptême; mais, depuis, on y ajouta le surnom de *François*, à cause de sa facilité à parler la langue françoise, nécessaire alors aux Italiens pour le commerce, auquel son père le destinoit. « Il vint au monde, dit *Baillet*, marqué d'une croix à l'épaule, dans une étable : circonstance qui le rendoit dès-lors conforme à J. C. Son père s'appeloit *Pierre Bernard*, sa mère *Pique*, tous deux plus occupés du soin de leur négoce que de celui de leur enfant. Il n'eut pas les inclinations fort vicieuses; mais il ne laissa pas de goûter les vanités du siècle. Il étoit d'un naturel doux, officieux, poli et libéral. Il étoit encore plein de l'esprit du monde, lorsqu'il eut un songe, dans lequel il crut voir quantité d'armes marquées du signe de la croix. Ayant demandé à qui elles étoient, on lui répondit que c'étoit pour lui et pour ses soldats. » Il alla servir dans la Pouille; mais, un autre songe lui ayant appris que sa milice devoit être toute spirituelle et destinée contre l'ennemi commun du genre humain, il quitta la maison paternelle, vendit le peu qu'il avoit, se revêtit d'une tunique et se ceignit d'une ceinture de corde. Son exemple trouva des imitateurs, et il avoit déjà un grand nombre de disciples, lorsque le pape *Innocent III* approuva sa règle en 1210. L'année d'après, le saint fondateur obtint des Bénédictins l'église de Notre-Dame de la Portioncule, près d'Assise. Ce fut le berceau de l'ordre des Frères Mineurs, répandu bientôt en Italie, en Espagne, en France. Sa nouvelle famille se multiplia tellement, qu'au premier chapitre général qu'il tint proche Assise, en 1219, il se trouva près de cinq mille Frères Mineurs. Peu après ce chapitre, il obtint du pape *Honorius III* une bulle en faveur de son ordre. Plusieurs de ses disciples vouloient qu'il demandât le pouvoir de prêcher par-tout où il leur plairoit, même sans la permission des évêques. Le sage fondateur se contenta de leur répondre : *Tâchons de gagner les grands par l'humilité et par le respect, et les petits par la parole et les bons exemples. Notre privilége singulier doit être de n'avoir point de privilége.* Ce fut vers le même temps que *François* passa dans la Terre-Sainte; il se rendit auprès du sultan *Mélédin*, pour le convertir. Il offrit de se jeter dans un bûcher pour prouver la religion chrétienne; le sultan n'ayant pas voulu qu'on lui donnât un tel spectacle, renvoya *François* avec honneur. Revenu en Italie, il institua le *Tiers-Ordre*. Il voulut, par cette institution, procurer aux laïques le moyen de mener une vie semblable à celle de ses religieux, sans en pratiquer cependant toute l'austérité, et sans quitter leurs maisons. Ce nom de *Tiers-Ordre* lui fut donné, parce que *St. François* avoit divisé le sien en trois; les Frères Mineurs étoient le premier; les Claristes ou Urbanistes, le second; et les Pénitens des deux sexes, le troisième ou le *Tiers-Ordre*. C'est ce qui est ex-

primé dans une hymne de son office :

Tres ordines hic ordinat,
Primumque fratrum nominat
Minorum ; pauperumque
Fit dominarum medius ;
Sed Pœnitentûm tertius
Sexum capit utrumque.

Après avoir réglé ce qu'il croyoit convenir le plus à ces différens enfans, et s'être démis du généralat, il se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. C'est là qu'il vit, à ce que rapporte *St. Bonaventure*, un Séraphin crucifié, qui perça ses pieds, ses mains et son côté droit. C'est l'origine du nom de *Séraphique* qui a passé à tout son ordre. Le saint patriarche mourut deux ans après à Assise, le 4 octobre 1226, âgé de 45 ans. Les peuples avoient eu pour lui une si grande vénération, que, lorsqu'il entroit dans une ville, on sonnoit les cloches. Le clergé et le peuple venoient au-devant de lui, chantant des cantiques et jetant des rameaux sur son passage. *François* voyant un de ses compagnons étonné de ce qu'il souffroit des honneurs, lui dit : *Sachez, mon frère, que je renvoie à Dieu tous ces respects, sans m'en rien attribuer ; et que les autres y gagnent, en honorant Dieu dans la plus vile de ses créatures.* Il fut humble et dans lui-même et dans ses disciples. Le pape lui ayant demandé s'il vouloit qu'on les élevât aux dignités ecclésiastiques. *Le nom de* MINEURS *qu'ils portent*, répondit-il, *les avertit qu'ils ne doivent pas penser à s'élever. Si votre Sainteté veut qu'ils soient utiles à l'église, qu'elle les tienne toujours dans l'état d'humilité auquel ils ont été appelés.* Et comme la pauvreté étoit, selon ses expressions, la mère nourrice de l'humilité, il ne voulut jamais consentir à retenir la moindre portion des biens que les novices avoient dans le monde. Quelques personnes crurent le faire relâcher de cette règle, en lui remontrant qu'il pourroit, par ce moyen, satisfaire aux devoirs de l'hospitalité. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que, pour quoi que ce soit, nous donnions atteinte à nos saintes maximes ! Il vaut mieux être dans la nécessité de dépouiller l'autel de la sainte Vierge, qui nous saura plus de gré d'observer les conseils de son fils, que de parer ses autels.* Ce fut dans le même esprit qu'il se dépouilla, dans un voyage, de son manteau, pour en revêtir un pauvre. *Ce manteau lui appartient*, dit-il ; car *Jésus-Christ me l'a prêté, pour le rendre à celui qui seroit plus pauvre que moi.* Il exhortoit ses frères au travail des mains ; mais il vouloit qu'ils se contentassent de recevoir, pour le prix de leurs ouvrages, les choses nécessaires à leur vie, pourvu que ce ne fût pas en argent. Après sa mort, Dieu fit éclater sa sainteté par plusieurs miracles : ce n'en étoit pas un petit, que la merveilleuse propagation de son ordre. Quoiqu'il eût défendu de toucher à sa *Règle*, à peine fut-il mort, qu'on l'interpréta de cent manières. Le pape *Nicolas III* fit une fameuse décrétale, par laquelle, en interprétant ce qu'il y avoit d'ambigu, il la laissoit dans toute sa force. Mais des enthousiastes, tels qu'il s'en trouve quelquefois dans les ordres les plus sages, voulurent vivre dans une plus étroite observance. *Célestin V* eut la faci-

lité de leur permettre de former une congrégation particulière. Ils se séparèrent donc de leur ordre, et allèrent s'établir dans une isle de la Grèce. *Boniface VIII* leur ayant ordonné de rentrer dans leur premier institut, ils furent obligés d'obéir. La mort de *Boniface* réveilla leurs idées de spiritualité et de perfection. L'ordre de *Saint-François* fut ainsi divisé en deux partis. L'un prit le nom de *Spirituels*, non par rapport à leur génie qui étoit très-étroit, mais parce qu'ils se conformoient à l'esprit de la règle. L'autre eut celui de *Conventuels* et de Frères de la Communauté. *Clément V* déclara au concile de Vienne, par une célèbre Clémentine, que la manière de vivre des *Conventuels* suffisoit pour remplir tous les devoirs d'un véritable enfant de *St. François*. Il fit rentrer ceux qui s'appeloient si improprement *Spirituels*, dans le corps de l'ordre. Mais après la mort de *Clément*, le schisme recommença et se fortifia pendant la vacance du saint siége. *Jean XXII* donna trois constitutions contre ces faux zélés. Il déclara que c'étoit une hérésie de soutenir avec opiniâtreté, que *Jésus-Christ et ses Apôtres n'avoient rien eu, non pas même en commun, dont ils fussent absolument les maîtres, et dont ils pussent disposer à leur volonté*. La doctrine du pontife ne fut pas reçue de tout l'ordre de *Saint-François*. Plusieurs auteurs fameux parmi les Franciscains la combattirent, entre autres *Michel de Cesène*, général des Cordeliers, et *Guillaume Ockan*, célèbre ergoteur Anglois. Ces prétendus docteurs soutenoient contre *Jean XXII*, que la pauvreté évangélique consistoit à ne posséder rien, pas même en commun; ce qui étoit une opinion erronée selon le pape. Mais ses adversaires le traitoient lui-même d'hérétique. Ils alloient jusqu'à lui dire, que de ne pas préférer la parfaite pauvreté, telle qu'ils l'entendoient, à la possession des biens en commun ou en particulier, c'étoit ramener le Judaïsme, et prendre à la lettre des prophéties qui sembloient promettre aux Juifs un Messie distributeur des richesses temporelles. Ces disputes furent funestes à la tranquillité de *Jean XXII*. *Voyez* son article; et la fermentation qu'elles avoient occasionnée, produisit, dans la suite, les différentes branches des *Récollets*, des *Picpuces*, des *Capucins*, des *Observantins*; *Voyez* OCKAN *et* I. PAULET. Ces enfans du même père diffèrent beaucoup entr'eux par l'habit et par la façon de vivre. Les chroniques de l'ordre marquent expressément que le premier qui voulut se singulariser dans l'habit, quoiqu'il fût un des *Huit* anciens compagnons du saint fondateur, fut frappé de lèpre et se pendit de désespoir. Dieu n'a pas jugé à propos de renouveler ce miracle. L'ordre de *Saint-François*, malgré ses différentes scissions, a produit des hommes célèbres par leur science et leur vertu, et a donné à l'église un grand nombre de cardinaux, d'évêques, et cinq papes, dont deux, *Sixte-Quint* et *Clément XIV*, sont au rang des plus grands souverains et des plus illustres pontifes. La meilleure édition des *deux Règles* du saint patriarche et de ses *Opuscules*, est celle du Père *Jean de la Haye*, en 1641, in-folio. Elles ont été réimprimées en

Allemagne, en 1739, in-folio. *Voyez* ALBIZI.

II. FRANÇOIS DE PAULE, (Saint) fondateur de l'ordre des *Minimes*, naquit à Paule en Calabre, l'an 1416. Un attrait singulier pour la solitude et pour la piété le conduisit dans un désert au bord de la mer, où il se creusa une cellule dans le roc. La réputation de sa sainteté attira auprès de lui une foule de disciples, qui bâtirent autour de son hermitage un monastère, le premier de son ordre. On nomma d'abord ses religieux les *Hermites de St. François;* mais *François* voulut qu'ils portassent le nom modeste de *Minimes*, et que leur devise fût le mot CHARITÉ. Il leur prescrivit un carême perpétuel, et leur donna une règle approuvée par le pape *Alexandre VI*, et confirmée par *Jules II*. *François* enchérissoit beaucoup sur ce qu'il prescrivoit aux autres, n'usant jamais ni de vin, ni de viandes, ni de poisson, ni de laitage; se contentant de pain et d'eau; ne mangeant qu'après le soleil couché; marchant pieds nus; couchant sur le plancher de sa cellule, n'ayant pour oreiller qu'une pierre ou une pièce de bois; portant un rude cilice sous un habit vil et pauvre. Le nom du saint fondateur se répandit en Europe avec le bruit de ses vertus. *Louis XI*, dangereusement malade, tâcha de le faire venir en France du fond de la Calabre, espérant d'obtenir sa guérison par ses prières. Ce prince, très-jaloux de tenir son rang, mais petit jusqu'à la bassesse avec ceux dont il espéroit du secours, lui envoya plusieurs messagers, mais inutilement. « *François*, sachant ce que le roi attendoit de lui, refusa de quitter sa solitude. *Louis* employa, avec aussi peu de succès, la médiation du roi de Naples. Le saint homme répondit toujours, qu'il n'iroit pas trouver un roi qui commenceroit par lui demander un miracle. Ce refus opiniâtre ne rebuta pas *Louis;* il s'adressa au pape qui, depuis quelques années ne rejetoit aucune de ses demandes. *Sixte* ordonna au dévot hermite de déférer en tout à la volonté du roi. *François* partit donc, passa d'abord par Naples, où il fut visité par les princes et les grands: de là il se rendit à Rome, fut admis à l'audience du souverain pontife, *et resta*, dit Commines, *assis à ses côtés, en belle chaire, l'espace de trois ou quatre heures; ce qui étoit un grand honneur à un si petit homme...* Dès qu'il fut sur les terres de France, le roi dépêcha courriers sur courriers pour hâter sa marche, et savoir à chaque instant de ses nouvelles. En l'abordant, il se jeta à ses pieds, et lui dit: *Saint homme, si vous voulez, vous pouvez me guérir.* Le saint homme l'exhorta à mettre en Dieu sa confiance, et promit le secours de ses prières. *Commines*, témoin oculaire, vante la sagesse du dévot personnage, *et ne pense*, dit-il, *avoir jamais vu un homme de si sainte vie, ni où semblât mieux que le Saint-Esprit parlât par sa bouche; car il n'étoit clerc ni lettré, et n'apprit jamais rien... Vrai est*, ajoute le même historien, *que sa langue italienne lui alloit bien pour se faire émerveiller.* (Garnier HISTOIRE de France.) » *François* établit quelques maisons en France, appuyé du roi *Charles VIII*, qui le vénéroit

au point qu'il le pria de tenir un de ses enfans sur les fonts baptismaux ; et il mourut dans celle du Plessis-du-Parc, le 2 avril 1507, à 91 ans : il fut canonisé en 1519, par *Léon X*. Les Minimes furent appelés en France *Bons-Hommes*, du nom de *Bon-homme* que les courtisans de *Louis XI* donnoient à leur fondateur.

III. FRANÇOIS XAVIER, (Saint) surnommé l'*Apôtre des Indes*, né au château de Xavier, au pied des Pirénées, le 7 avril 1506, étoit neveu du célèbre docteur *Navarre*. Il enseignoit la philosophie au collége de Beauvais à Paris, lorsqu'il connut *Ignace de Loyola*, fondateur des Jésuites. Il s'unit étroitement avec lui, et fut un des *sept* compagnons du Saint Espagnol, qui firent vœu dans l'église de Mont-Martre, en 1534, d'aller travailler à la conversion des Infidelles. *Jean III*, roi de Portugal, ayant demandé des missionnaires pour les Indes Orientales, *Xavier* s'embarqua à Lisbonne en 1541. De Goa, où il se fixa d'abord, il répandit la lumière de l'Evangile sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, dans le Japon. C'est sur-tout dans cette dernière isle qu'il fit briller sa patience, son courage et son zèle ; et ce zèle auroit produit des fruits bien plus considérables, s'il avoit connu la langue du pays. *Si je savois le Japonois*, dit-il dans une de ses Lettres, *je ne doute pas que plusieurs n'embrassassent la foi Chrétienne*. « Quelle différence dans le succès de sa mission, si, à cette multitude de miracles que les historiens de sa *Vie* lui attribuent, Dieu avoit bien voulu joindre le don des langues ! *Xavier* se voyant traité par ces Indiens comme un insensé, sans espérance de faire aucun fruit parmi eux, passa à Méaco, où il n'arriva qu'à la fin de l'hiver en 1551. Il n'y fut pas mieux reçu, et il eut la douleur de s'y voir la risée des Infidelles. Il se hâta de retourner à Amanguéchi, l'une des villes principales du Japon ; mais dans un équipage différent que celui où il y avoit paru la première fois. Il changea ses habits pauvres et usés en d'autres tout neufs et de riche étoffe. Il prit des valets à sa suite, et prépara des présens pour le roi, qui consistoient en une horloge sonnante, un instrument de musique, et d'autres curiosités que lui avoit données le vice-roi des Indes. Dans ce brillant extérieur, il se présenta devant le roi, et lui remit des lettres du vice-roi des Indes, comme des témoignages de son amitié. Ce prince fut touché des présens que *Xavier* lui offroit, et permit à ses sujets d'embrasser la religion Chrétienne. Le missionnaire prêchoit deux fois le jour. Il baptisa trois mille personnes en moins d'un an qu'il demeura à Amanguéchi. » C'est ce que dit *Racine*, HISTOIRE Ecclésiatique, tome 9, art. 23, qui a écrit cette partie de son Histoire d'après *Baillet* et le Père *Fabre*. D'Amanguéchi, *Xavier* se rendit dans le royaume de Bungo, et il parut devant le roi avec un éclat extérieur, propre à confondre les Bonzes, qui le traitoient de misérable aventurier, mais qui servit peu au progrès de la religion. Le zélé missionnaire conçut le dessein de s'embarquer pour la Chine ; mais son voyage étant traversé par toutes sortes d'obstacles, il

tomba malade, et mourut saintement le 2 décembre 1552, à l'âge de 46 ans, dans une isle à la vue du royaume de la Chine, où il brûloit de porter la foi. *Grégoire XV* le mit au nombre des Saints en 1622. On a de cet Apôtre des Indes : I. Cinq livres d'*Epîtres*, Paris, 1631, in-8.° II. Un *Catéchisme*. III. Des *Opuscules*. Ces ouvrages respirent le zèle le plus animé et la pitié la plus tendre. Ses vertus firent autant de conversions que son éloquence. S'il fit moins de Chrétiens chez les nations infidelles, que les historiens de sa société ne l'ont raconté, il servit beaucoup à réformer les mœurs corrompues des Portugais établis aux Indes. Un écrivain a appelé ST. FRANÇOIS-XAVIER le *Fernand-Cortès de la Religion*. Il auroit pu observer qu'il eut les grandes qualités de ce genéral Espagnol, sans avoir aucun de ses défauts, et qu'il n'employa aucun moyen violent pour adoucir les mœurs de quelques peuples demi-barbares. Il dut tout à son pieux héroïsme, à son esprit, à sa douceur et à son zèle. Les Protestans eux-mêmes ont rendu hommage à ses vertus et à ses travaux. *Baldæus*, dans son *Histoire des Indes*, après avoir parlé de *Xavier* comme d'un autre St. Paul, ajoute que *les dons qu'il avoit reçus pour exercer la charge de ministre et d'ambassadeur de Jésus-Christ étoient si éminens, qu'il ne lui est pas possible de les exprimer.* Et quelques lignes après, adressant la parole au Saint même : *Plût à Dieu*, s'écrie-t-il, *qu'ayant été si célèbre par votre ministère, notre religion nous permît de vous adopter, ou que la vôtre ne vous obligeât pas de nous renoncer !*

IV. FRANÇOIS DE BORGIA, (Saint) duc de Candie et vice-roi de Catalogne, étoit arrière-petit-fils du pape *Alexandre VI.* Il entra chez les Jésuites après la mort de son épouse, et en fut le troisième général. (*Voyez* V. ELIZABETH). Il mourut à Rome le 30 septembre 1572, à 62 ans, après avoir rendu les services les plus signalés à sa compagnie. Il la préféra à tout. *François* refusa plusieurs fois le cardinalat, et d'autres dignités ecclésiastiques, dont il étoit digne par ses vertus. Ce Saint fut canonisé en 1671 par *Clément X.* Il laissa plusieurs *Ouvrages* traduits de l'Espagnol en latin par le Père *Alfonse Deza*, jésuite, à Bruxelles, 1675, in-folio. *Voyez* sa *Vie*, publiée en françois, in-12, par le P. *Verjus*, d'après *Ribadeneira* et *Eusèbe Niéremberg*. Le P. *Cienfuegos*, jésuite Espagnol, mais retiré en Allemagne et depuis cardinal, composa une autre Histoire du même Saint, et la dédia à l'Amirante de Castille. Comme l'Epître dédicatoire étoit beaucoup plus longue que le livre même, les plaisans Espagnols dirent que le P. *Cienfuegos* avoit dédié à *St. François de Borgia* la Vie de l'Amirante de Castille.

SAINT-FRANÇOIS RÉGIS, *Voy.* RÉGIS.

V. FRANÇOIS DE SALES, (Saint) né au château de Sales, diocèse de Genève, le 21 août 1567, d'une maison noble et ancienne, fit ses premières études à Paris et son cours de droit à Padoue. Il édifia ces deux villes par sa piété, aussi douce que tendre. Il fut d'abord avocat à Chambéri, puis prévot d'Anneci, ensuite évêque de Genève, après

la mort de *Claude Garnier*, son oncle, en 1602. Son zèle pour la conversion des Zuingliens et des Calvinistes avoit éclaté avant son épiscopat ; il ne fut que plus ardent après. Ses succès répondirent à ses travaux. Il avoit gagné à l'Eglise plus de soixante dix mille hérétiques, depuis 1592 jusqu'en 1602 qu'il fut évêque : il seroit difficile de faire un détail exact de ceux qu'il ramena au bercail, depuis 1602 jusqu'à sa mort. Le cardinal *du Perron* disoit qu'*il n'y avoit point d'hérétique qu'il ne pût convaincre ; mais qu'il falloit s'adresser à l'évêque de Genève pour les convertir.... Quel dommage*, disoit *Henri IV*, qui alla jusqu'à lui offrir le chapeau de cardinal pour le fixer dans ses états, *quel dommage qu'un homme de ce mérite soit relégué dans les montagnes !* Un jour nouveau luisit sur le diocèse de Genève, dès qu'il en eut prit possession. Il fit fleurir la science et la piété dans le clergé séculier et régulier. Il institua, l'an 1610, l'ordre de la Visitation, dont la baronne de *Chantal*, qu'il avoit détrompée des faux charmes du monde, fut la première supérieure. Il voulut qu'on y admît les filles d'un tempérament délicat, et meme les infirmes, qui ne peuvent se placer dans le monde, ni dans les cloîtres austères. Cette congrégation fut érigée en titre d'ordre et de religion, l'an 1618, par le pape *Paul V*. La *Visitation* est, selon le Père d'AVRIGNY, le chef-d'œuvre de l'évêque de Genève. Il l'appeloit lui-même *sa joie et sa couronne*. Les contradictions qu'il essuya d'abord, ne le rebutèrent pas. « Je sais, dit-il dans une de ses *Lettres*, que j'attirerai des contrôlemens sur moi ; mais je ne m'en soucie pas : car, qui fit jamais le bien sans cela ? Cependant plusieurs ames se retireront auprès de Notre-Seigneur, qui, sans cela, demeureroient engagées, avec les autres grenouilles, dans les marais et paluds. » Le nouvel institut se répandit avec tant de rapidité, que Mad. *de Chantal* vit, avant sa mort, quatre-vingt-sept maisons fondées en France et en Savoie, d'où il pénétra en Italie, en Allemagne et en Pologne. Le saint fondateur, aussi considéré des princes que respecté des gens de bien, fut obligé, en 1618, de se rendre à Paris avec le cardinal *de Savoie*, pour conclure le mariage du prince de Piémont avec *Christine* de France. Cette princesse le choisit pour son aumônier. Le saint évêque, qui avoit déjà refusé un évêché en France, et qui refusa vers le même temps la coadjutorerie de l'évêché de Paris, ne voulut accepter cette place qu'à condition, 1.° Qu'elle ne l'empêcheroit point de résider dans son diocèse pour lequel il soupiroit ; 2.° Que quand il ne feroit point sa charge, il n'en recevroit point les appointemens. *Vous avez*, lui dit la princesse, *des scrupules déplacés. Si je veux vous donner vos appointemens lors même que vous ne servirez pas, quel mal ferez-vous de les accepter ? — Madame*, répondit-il, *je me trouve bien d'être pauvre ; je crains les richesses, elles en ont perdu tant d'autres ! elles pourroient bien me perdre aussi.* La princesse fut obligée de consentir à ces deux conditions ; et sur-le-champ, comme pour l'investir de sa charge, elle lui fit présent d'un diamant de grand prix, en lui disant : *C'est*

à condition que vous le garderez pour l'amour de moi. — Je vous le promets, Madame, lui répondit-il, *à moins que les pauvres n'en aient besoin. — En ce cas*, dit la princesse; *contentez-vous de l'engager, et j'aurai soin de le dégager. — Je craindrois, Madame*, repartit François, *que cela n'arrivât trop souvent, et que je n'abussasse enfin de vos bontés....* Quand il fut de retour dans son diocèse, son économe lui annonça qu'il avoit gagné un procès considérable contre plusieurs gentilhommes qui lui disputoient des droits. Il lui proposa d'en exiger les dépens à la rigueur. *Dieu me garde*, répondit-il, *d'en agir ainsi avec qui que ce soit; et encore moins avec mes diocésains, qui sont mes enfans!* L'économe insista, en lui disant que ces dépens montoient à une grosse somme, dont il avoit besoin pour se dédommager de ce qu'il en avoit coûté à la poursuite de ce procès. *Et comptez-vous pour un petit gain*, repartit le Saint, *de regagner des cœurs que ce procès a peut-être rendus mes ennemis? Pour moi, je le compte pour tout.* A l'heure même, il envoya chercher ces gentilhommes, et leur remit les dépens. *François*, rendu à son diocèse, continua d'y vivre en pasteur des premiers siècles de l'église, en *Irenée*, en *Augustin*; visitant les malades, soulageant les pauvres, et donnant des secours spirituels et temporels à tous ceux qui en avoient besoin. Il passoit souvent les journées entières au confessional. On a vu des gens venir de cent vingt lieues pour s'adresser à ce médecin spirituel. Sa douceur attiroit tout le monde à son tribunal; mais cette douceur n'étoit point cette indulgence excessive qui favorise le relâchement; c'étoit une charité compatissante et éclairée. L'an 1622, ayant eu ordre de se rendre à Lyon, où le duc de *Savoie* devoit voir *Louis XIII*, il y mourut d'apoplexie le 28 décembre, à 56 ans. Son corps fut porté à Anneci, et son cœur demeura à Lyon, dans le monastère de la Visitation. *Alexandre VII* le canonisa en 1665. Sa fête ne pouvant être célébrée le jour de sa mort, qui concouroit avec celui des Saints Innocens, elle fut transférée au 29 janvier. *St. François* de *Sales* étoit une de ces ames tendres et sublimes, nées pour la vertu et pour la piété, et destinées par le ciel à inspirer l'une et l'autre. On remarque ce caractère dans tous ses écrits; la candeur, l'onction qu'ils respirent, les rendent délicieux, même à ceux à qui les lectures de piété plaisent le moins. Les principaux sont : I. *Introduction à la vie dévote.* Le but de ce livre étoit de montrer que la dévotion n'étoit pas seulement faite pour les cloîtres; mais qu'elle pouvoit être dans le monde, et s'y accorder avec les obligations de la vie civile et séculière. Il fit des fruits merveilleux à la cour de France et à celle de Piémont; et l'on ne s'arrêta point aux injustes censures de ceux qui voulurent y trouver des opinions relâchées sur le bal, et sur les bons mots qu'on dit dans la société. *St. François* de *Sales* répondit à ces critiques dans la préface du livre suivant. II. Un *Traité de l'amour de Dieu*, mis dans un nouvel ordre par le Père *Fellon*, jésuite, en 3 volumes, et abrégé en un seul par l'abbé *Tricalet*. III. Des *Lettres spirituelles*, et d'autres ouvrages de

piété, recueillis en 2 vol. in-fol. *St. François* de *Sales* y paroît un des mystiques les plus éclairés de ces derniers temps. Son style est simple, naïf, doux, touchant, et souvent ingénieux : il est relevé par des comparaisons et des métaphores toujours agréables, et rarement forcées. Les lecteurs qui voudront connoître plus en détail ses ouvrages et ses vertus, peuvent lire sa *Vie*, élégamment écrite par l'abbé *Marsollier*, en 2 vol. (*Cienfuegos* et *Cotolendi* en ont aussi fait chacun une); et son *Esprit*, par *le Camus*, évêque de Bellai, son intime ami. Ce dernier livre, insipidement prolixe, a été réduit par un docteur de Sorbonne à un gros vol. in-12. *Voy.* MERCŒUR, *à la fin.*

SOUVERAINS et PRINCES.

VI. FRANÇOIS DE LORRAINE, empereur d'Allemagne, né en 1708, de *Léopold*, duc de Lorraine, fut marié en 1736 avec *Marie-Thérèse*, fille de l'empereur *Charles VI*. Après la mort de ce prince, en 1740, *Marie-Thérèse* associa son époux à l'administration de ses états. *François* ayant disputé la couronne impériale à *Charles VII*, qui mourut à Munich, en janvier 1745, fut élu empereur le 13 septembre suivant. Le fléau de la guerre désoloit alors toute l'Europe. On peut voir à l'article BROWN, n.° IV, un précis des expéditions militaires de ce temps-là. La paix conclue en 1747 à Aix-la-Chapelle, rendit la tranquillité à l'empire d'Allemagne. Une nouvelle guerre, allumée en 1756, fut terminée par le traité d'Hubertsbourg en Saxe, le 15 février 1763. L'empereur *François* profita de l'heureux loisir de la paix pour mettre de l'ordre dans ses finances, et pour faire fleurir le commerce, les sciences et les arts dans ses états. On le perdit le 18 août 1765, à 58 ans. Il mourut subitement à Inspruck, regretté comme un des meilleurs princes qui aient gouverné l'empire. Dans une inondation du Danube, un faubourg de Vienne étoit menacé du danger le plus imminent. Les glaces et les bois que le fleuve charioit, intimidoient ceux qui auroient pu le secourir. *François* étoit spectateur et du péril et du découragement. Il s'élance dans un bateau, en disant : *Je me flatte qu'en me voyant marcher le premier, on me suivra.* L'exemple de ce prince sensible et bienfaisant touche tout le monde, et les malheureux sont sauvés. L'humanité, qui faisoit sa vertu distinctive, n'ôtoit rien à sa valeur, et il s'étoit signalé dans les guerres de Hongrie et de Bohême. Devenu duc de Lorraine en 1729, après la mort de son père, il céda la Lorraine à la France, et obtint en dédommagement la Toscane. *Voyez* VII. MARIE.

VII. FRANÇOIS Ier, roi de France, surnommé *le Père des Lettres*, parvint à la couronne le 1er janvier 1515, à 21 ans, après la mort de *Louis XII*, son beau-père. Il étoit né à Cognac, le 12 septembre 1494, de *Charles d'Orléans*, comte d'Angoulême, et de *Louise de Savoie*. Petit-fils de *Valentine de Milan*, il prit avec le titre de roi de France, celui de duc de Milan; et se mit à la tête d'une puissante armée pour aller se rendre maître du duché : *Voy.* BRUSQUET. Il n'ignoroit pas que

les Suisses, mécontens de ce qu'on leur avoit préféré les Lansquenets, s'étoient emparés du mont Genèvre et du mont Cenis, les deux portes de l'Italie; mais il espéroit tout de son courage et de celui de ses troupes. On tenta de passer les Alpes par les cols de l'Argentière et de Guillestre, jusqu'alors impraticables; on en vint à bout, et les François se virent bientôt aux plaines de Marignan, où ils furent attaqués par les Suisses. La bataille dura deux jours, le 13 et le 14 de septembre 1515. *François I* ne perdit pas le sang froid dans cette action, aussi longue que meurtrière. Ayant apperçu dans la mêlée un simple cavalier engagé sous son cheval, de sorte qu'il ne pouvoit agir, et deux Suisses près de lui, qui alloient le tuer; il avança, quoiqu'il fût seul, écarta les deux Suisses, l'épée à la main, et remonta le cavalier. Il avoit passé une partie de la nuit qui précéda cette mémorable journée, à ranger ses troupes, et une autre partie sur l'affût d'un canon, en attendant le jour. Le vieux maréchal *de Trivulce* disoit que les dix-huit batailles où il s'étoit trouvé, *étoient des jeux d'enfans*, mais *que celle de Marignan étoit une bataille de géans*. Les Suisses fuirent enfin, laissant sur le champ de bataille plus de dix mille de leurs compagnons, et abandonnant le Milanois aux vainqueurs. *Maximilien Sforce*, usurpateur de ce duché, lui en fit la cession, et se retira en France, où il mourut. Les Génois se déclarèrent pour les François: le pape *Léon X*, effrayé de leurs succès, voit le roi à Bologne, et fait sa paix avec lui. Ce fut dans cette conférence que, après avoir obtenu l'abolition de la *Pragmatique-Sanction*, il conclut, le 14 décembre 1515, le *Concordat* pour la collation des bénéfices, confirmé l'année suivante au concile de Latran. Cet accord eut cela de singulier, qu'il donnoit à la puissance temporelle le spirituel, et à la puissance spirituelle le temporel. On dit à cette occasion, « que le roi et le pape se donnoient ce qui ne leur appartenoit point. » *François* obtint la nomination des bénéfices, et *Léon* eut, par un article secret, le revenu de la première année, en renonçant aux mandats, aux réserves, aux expectatives, à la prévention, droits que Rome s'étoit attribués. Les universités et les parlemens ne reçurent le *Concordat* qu'après de longues résistances. Cependant les universités n'avoient pas tant à s'en plaindre, puisque la troisième partie des bénéfices leur étoit réservée par le moyen de l'impétration; et les parlemens ne faisoient pas attention que *François I*, en accordant les annates, les modéroit, au lieu qu'auparavant elles étoient payées sur un pied exorbitant. L'année d'après la conquête de Milan, en 1516, *Charles-Quint* et *François I* signèrent le traité de Noyon, dont un des principaux articles fut la restitution de la Navarre. Ils se donnèrent mutuellement, l'un, l'ordre de la Toison d'or, et l'autre, celui de Saint-Michel, après s'être juré une paix éternelle. Cette paix fut de deux jours. Après la mort de l'empereur *Maximilien*, *François* fit briguer la couronne impériale. *Charles*, plus jeune, et moins craint par les électeurs, l'emporta sur lui, malgré les quatre

cent

cent mille francs qu'il dépensa pour avoir des suffrages. La guerre fut allumée dès-lors, et le fut pour long-temps : et comment ne l'auroit-elle pas été ? « *Charles*, seigneur des Pays-Bas, avoit l'Artois, dit un historien, et beaucoup de villes à revendiquer. Roi de Naples et de Sicile, il voyoit *François I* prêt à réclamer ces états au même titre que *Louis XII*. Roi d'Espagne, il avoit l'usurpation de la Navarre à soutenir. Empereur, il devoit défendre le grand fief du Milanois contre les prétentions de la France. Que de raisons pour désoler l'Europe ! Le ressentiment de *François* éclata d'abord sur la Navarre : il la conquit et la perdit presqu'en même temps. Il fut plus heureux en Picardie : il en chassa *Charles* qui y étoit entré, pénétra dans la Flandre, lui prit Landrecies, Bouchain, Hesdin et plusieurs autres places ; mais il perdoit, d'un autre côté, le Milanois, par les violences *de Lautrec* ; et le connétable de *Bourbon*, par les injustices de *Louise de Savoie*, sa mère. Ce grand général se jeta dans le parti de l'empereur, et assura la victoire à ses troupes. » Les François, commandés par *Lautrec*, furent défaits le 27 avril 1522, à la Bicoque, et se virent lâchement abandonnés par les Suisses. Cette funeste journée fut suivie de la perte de Crémone et de Gênes. *Bourbon* battit, l'année d'après, l'arrière-garde de l'amiral *Bonnivet* à la retraite de Rebec ; il marcha vers la Provence, prit Toulon et assiégea Marseille. *François I* courut au secours de la Provence, et après l'avoir délivrée, il s'enfonça encore dans le Milanois, et assiégea Pavie. On étoit dans le cœur de l'hiver. C'étoit une faute considérable d'avoir formé un siége dans une saison si rigoureuse. *François* en fit une autre non moins importante, en détachant mal à propos dix mille hommes de son armée pour les envoyer conquérir Naples. Trop foible pour résister aux Impériaux, il fut battu le 24 février 1525, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, (*Voyez* I. MOLAC) et fait prisonnier avec les principaux seigneurs de France. Son malheur voulut encore qu'il fût pris par le seul officier François qui avoit suivi le duc de *Bourbon*, et que ce duc, son vainqueur, fût présent pour jouir de son humiliation. Son courage ne l'abandonna pourtant pas, et ce fut alors qu'il écrivit à sa mère : *Tout est perdu, hormis l'HONNEUR.* Ce prince ne voulut se rendre qu'au vice-roi de Naples. *Monsieur de Lannoi*, lui dit-il, *voilà l'épée d'un Roi qui mérite d'être loué, puisqu'avant que de la perdre, il s'en est servi pour répandre le sang de plusieurs des vôtres, et qu'il n'est pas prisonnier par lâcheté, mais par un revers de fortune.* On raconte qu'au moment qu'il fut environné, *Davila* et un certain *Urbiéta* se disputant avec vivacité la gloire de sa prise, le roi leur dit d'un air tranquille : *URBIÉTA m'a volé, et DAVILA m'a pris.* En effet, le premier lui avoit arraché son grand collier de l'ordre, enrichi de pierreries, et *Davila* s'étoit contenté de lui demander ses armes. En passant à travers le champ de bataille, dans l'endroit où il devoit être gardé, les Impériaux lui firent observer que tous ses gardes Suisses s'étoient fait tuer dans leurs rangs, et qu'ils étoient couchés morts les uns près des

autres. *Si toutes mes troupes*, dit-il, *avoient fait leur devoir comme ces braves gens, je ne serois pas votre prisonnier; mais vous seriez les miens.* Comme *François* avoit été pris près des murs de la chartreuse de Pavie, on le mena d'abord dans l'église de ce monastère. Les religieux étoient au chœur; et quand ils furent à ce verset du pseaume 118 : *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas;* le roi les prévint et le récita à haute voix. Peu de jours après, on conduisit l'illustre prisonnier à Madrid. *Charles* avoit assemblé son conseil, pour savoir comment il devoit le traiter : « *Comme votre frère et votre ami*, répondit l'évêque d'Osma; *il faut lui rendre la liberté, sans autre condition que celle de devenir votre allié.* » *Charles* ne suivit point ce conseil généreux; il se comporta avec un roi, comme un corsaire avec un riche esclave. *François I* ne recouvra sa liberté que par un traité onéreux, signé à Madrid le 14 janvier 1526. Il renonçoit à ses prétentions sur Naples, le Milanois, Gênes et Ast, à sa souveraineté sur la Flandres et l'Artois. Il devoit céder le duché de Bourgogne; mais lorsque *Lannoi* vint demander cette province au nom de l'empereur, *François I*, pour toute réponse, le fit assister à une audience des députés de Bourgogne, qui déclarèrent au roi, qu'*il n'avoit pas le pouvoir de démembrer une province de sa monarchie*.... *Lannoi* eut encore la mortification d'entendre publier la ligue sainte. C'étoit une alliance entre le pape, le roi de France, la république de Venise, et toutes les puissances d'Italie, pour arrêter les progrès de l'empereur. *François I*, l'ame de cette ligue, envoya *Lautrec*, qui se rendit maître d'une partie de la Lombardie, et qui auroit pris Naples, si les maladies contagieuses, favorables aux Espagnols, n'eussent enlevé une partie de l'armée Françoise avec leur général, en 1528. *Voyez* I. Doria. Ces pertes avancèrent la paix : elle fut conclue à Cambrai en 1529. Le roi de France renonça à une partie de ses prétentions, et epousa *Eléonore*, veuve du roi de Portugal, et sœur de l'empereur. Ses deux fils étoient restés en ôtage à Madrid, lorsqu'il sortit de prison; il les racheta moyennant deux millions d'or. Le chancelier *Duprat*, le même qui avoit suggéré à *François I* de vendre les charges, donna dans cette occasion, si l'on en croit *du Bellay*, une nouvelle preuve de la bassesse de son caractère. Il fit frapper des espèces de moindre aloi que celles qui avoient cours, pour payer cette somme. Cette supercherie, jointe à la foiblesse qu'avoit eue *François I*, d'abandonner ses alliés à son rival, lui fit perdre la confiance de l'Europe. A peine la paix fut-elle conclue, qu'il travailla sourdement à faire des ennemis à l'empereur. Le Milanois, source intarissable de guerres, et le tombeau des François, tentoit toujours son ambition. S'il eût abandonné ses prétentions sur ce duché, comme *Charles* avoit abandonné ses droits sur la Bourgogne, droits fondés sur le traité de Madrid; il auroit donné pendant la paix une libre carrière à toutes ses vertus, à sa libéralité, à sa bonté, à sa magnificence, à son amour pour les arts. En 1534, il envoya en Amérique *Jacques Cartier*,

habile navigateur de Saint-Malo, pour faire des découvertes; et en effet, ce marin découvrit le Canada: *Voy.* CARTIER. Il fonda le collége royal, il forma la bibliothèque royale; il auroit plus fait encore. *François* fut grand, pour avoir encouragé les lettres, protégé les artistes, récompensé les gens d'esprit; mais la passion malheureuse de vouloir toujours être duc de Milan et vassal de l'empire malgré l'empereur, fit tort à sa gloire. Il passe encore en Italie, et s'empare de la Savoie en 1535. L'empereur, de son côté, se jette sur la Provence, assiége Marseille, et est repoussé. *François I* lui cherchoit des ennemis par-tout: il s'unit avec *Soliman II;* mais cette alliance avec un empereur mahométan, excita les murmures de l'Europe chrétienne, sans lui procurer aucun avantage. Las de la guerre, il conclut enfin une trève de dix ans avec *Charles*, dans une entrevue que le pape *Paul III* leur ménagea à Nice en 1538. L'empereur ayant passé quelque temps après par la France pour aller châtier les Gantois révoltés, *Voy.* TRIBOULET *et* I. ÉLÉONOR, lui promit l'investiture du Milanois pour un de ses enfans. Il n'eut pas plutôt quitté la France, qu'il refusa ce qu'il avoit promis. La guerre est rallumée, *François* envoie des troupes en Italie, dans le Roussillon et dans le Luxembourg. Le comte d'*Enghien* bat les Impériaux à Cérisoles en 1544, et se rend maître du Montferrat. La France, unie avec *Barberousse* et *Gustave-Wasa*, se promettoit de plus grands avantages, lorsque *Charles-Quint* et *Henri VIII*, ligués contre *François I*, détruisirent toutes ses espérances, en pénétrant dans la Picardie et la Champagne. L'empereur étoit déjà à Soissons, et le roi d'Angleterre prenoit Boulogne. Le Luthéranisme fit le salut de la France. Les princes Luthériens d'Allemagne s'unissent contre l'empereur. *Charles*, pressant la France et pressé dans l'empire, fit la paix à Crespi en Valois, le 18 septembre 1544. *François I*, délivré de l'empereur, s'accommoda bientôt avec le roi d'Angleterre *Henri VIII*, *Voyez* I. BELLAY : ce fut le 7 septembre 1546. Il mourut, l'année d'après, à Rambouillet, le dernier mars 1547, à 53 ans, de cette maladie alors presque incurable, que la découverte du Nouveau-Monde avoit, dit-on, transplantée en Europe. Ce prince, passionné pour les femmes, (*Voyez* les articles DOLET, PISSELEU, CHATEAUBRIAND, *et* IX. MARIE) les introduisit à la cour; *car*, disoit-il, *une cour sans femmes est une année sans printemps et un printemps sans roses.* Mais ces roses ont de terribles épines, et il l'éprouva lui-même. Il avoit eu autrefois une maîtresse nommée *la belle Féronnière*. Le mari de cette femme, jaloux et vindicatif, avoit été s'infecter dans un lieu de débauche pour donner son mal à son infidelle, et par elle à son rival. Tout lui réussit comme il le desiroit, et *François I* mourut à 52 ans, après avoir souffert pendant neuf années. Avant de mourir, il donna les conseils les plus sages au Dauphin. *Les enfans*, lui dit-il, *doivent imiter les vertus de leurs pères, et non leurs vices. Le François est le meilleur peuple du monde; et vous devez le traiter avec d'autant plus de bonté, que, dans le besoin, il ne refuse rien à ses rois....* Un long portrait

de *François I* seroit superflu; il est assez peint dans le cours de cet article. Il fut plus brave chevalier que grand prince. Il eut plutôt l'envie que le pouvoir d'abaisser *Charles-Quint*, son rival de gloire, moins brave, moins aimable que lui; mais plus puissant, plus heureux, et plus politique. Comme il avoit beaucoup d'élévation, et qu'il réfléchissoit peu, il négligea trop l'intrigue, et se fia trop à son courage. Lorsqu'on lui fournissoit quelque occasion de tirer vengeance des mauvais traitemens faits par *Charles-Quint* ou par ses généraux, aux soldats et officiers François prisonniers, il répondoit : *Je n'ai garde de le faire : je perdrois une occasion de vaincre en vertu* Charles, *à qui je suis obligé de céder en fortune.* Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin d'étendre son royaume, il le gouverna rarement lui-même. L'état fut successivement abandonné aux caprices de la duchesse d'*Angoulême*, aux passions des ministres, à l'avidité des favoris. *Voyez* BEAUNE, CHABOT, POYET. La protection qu'il accorda aux beaux arts, a couvert auprès de la postérité la plupart de ses défauts. Il se trouva précisément dans le temps de la renaissance des lettres; il en recueillit les débris échappés aux ravages de la Grèce, et il les transplanta en France. *Voy.* RAPHAËL. Son règne est l'époque de plusieurs révolutions dans l'esprit et dans les mœurs des François. Il appela à sa cour les dames, les cardinaux et les prélats les plus distingués de son royaume. La justice, depuis la fondation de la monarchie, avoit été rendue en latin; elle commença l'an 1536 à l'être en françois. *François I* fut déterminé à ce changement par une expression barbare, employée dans un arrêt rendu au parlement de Paris. Ce fut aussi lui qui introduisit la mode de porter les cheveux courts et la barbe longue, pour cacher une blessure qu'il avoit reçue en 1521. Le bas de son visage fut défiguré par cet accident. On vouloit rechercher l'imprudent qui avoit fait le coup; *François* ne voulut pas le permettre. *C'est moi*, dit-il, *qui ai fait la folie, il est juste que je la boive.* Mais il masqua cette difformité en laissant croître sa barbe. Dès-lors les courtisans, singes de leur maître, la portèrent aussi longue qu'ils purent; ce fut un ornement de petit-maître. Les gens graves et les magistrats n'en portoient point; ils ne laissèrent croître la leur, que lorsque les courtisans se furent dégoûtés de cette mode. *François I* accabla d'abord son peuple d'impôts; mais il devint plus économe sur la fin de ses jours, et recommanda à son fils en mourant de diminuer les tailles. Il laissa dans ses coffres environ six millions d'à présent. *Voy.* l'article de CLAUDE DE FRANCE, sa première femme. La seconde, *Eléonore d'Autriche*, n'ayant point eu d'enfans, retourna en Espagne, où elle mourut en 1558. *L'Histoire* de *François I* a été écrite avec vérité et avec énergie, par M. *Gaillard*, 8 vol. in-12.

VIII. **FRANÇOIS II**, roi de France, naquit à Fontainebleau le 19 janvier 1544, de *Henri II* et de *Catherine de Médicis.* Le jour de sa naissance fut remarquable par une éclipse de soleil; ce qui lui fit donner pour devise un Lis entre un Soleil et une

Lune, avec ces mots : *Inter eclipses exorior.* Il monta sur le trône après la mort de son père, le 10 juillet 1559. Il avoit épousé, l'année d'auparavant, *Marie Stuart*, fille unique de *Jacques V*, roi d'Ecosse. Quoique son règne ne fût que de 17 mois, il fit éclore tous les maux qui, depuis, désolèrent la France. *François*, duc de *Guise*, et le cardinal *de Lorraine*, oncle de la femme de ce roi enfant, furent mis à la tête du gouvernement. L'un se vit maître du clergé et des finances; et l'autre chef de tout ce qui regardoit la guerre: ils se servirent plus de leur pouvoir pour satisfaire leur ambition, que pour procurer le bien de l'état. *François II* aliéna même de la couronne, à l'instigation de sa mère, par lettres-patentes, la souveraineté du duché de Bar, pour en céder les droits au duc de *Guise*, et ne s'en réserva que la foi, l'hommage et le ressort. *Antoine de Bourbon*, (*Voyez* IX Antoine.) roi de Navarre, et *Louis* son frère, prince de *Condé*, fâchés que deux étrangers tinssent le roi en tutelle, les princes du sang et les officiers de la couronne éloignés, résolurent de secouer le joug. Ils se joignirent aux Calvinistes pour détruire le pouvoir des *Guises*, protecteurs des Catholiques. L'ambition fut la cause de cette guerre, la religion le prétexte, et la *Conspiration d'Amboise* en fut le premier signal. Cette conspiration éclata au mois de mars 1560. Le prince de *Condé* en étoit l'ame invisible, et *la Renaudie* le conducteur. Celui-ci s'étant ouvert à *Avenelles*, avocat de Paris, on arrêta la plus grande partie des conjurés, et ils furent exécutés. *La Renaudie* fut tué en combattant, et plusieurs autres périrent comme lui les armes à la main. La conspiration découverte et punie, le pouvoir des *Guises* n'en fut que plus grand. Ils firent donner un édit à Romorantin, par lequel la connoissance du crime d'hérésie étoit renvoyée aux évêques et interdite aux parlemens. Le chancelier *de l'Hôpital* auroit voulu s'opposer à cet édit; mais il fut obligé de le donner, pour éviter l'établissement de l'inquisition. On défendit aux Calvinistes de tenir des assemblées. On créa dans chaque parlement une chambre qui ne connoissoit que de ces cas-là, et qu'on appeloit *la Chambre-Ardente*. Le prince de *Condé*, chef du parti Calviniste, fut arrêté, condamné à perdre la tête, et alloit finir par la main du bourreau, lorsque *François II*, malade depuis long-temps, et infirme dès son enfance, mourut à 17 ans, le 5 décembre 1560, d'un apostème à l'oreille; laissant un royaume endetté de quarante-trois millions, et en proie aux fureurs des guerres civiles. (*Voyez* II. Chatel.) Quoique la France tombât dans la minorité par sa mort, il ne fut pas regretté, parce qu'on aimoit mieux, dit le président *Hesnault*, une minorité véritable, qu'une majorité imaginaire. Les serviteurs de *François II* l'appeloient *le Roi sans vice :* on peut ajouter, *et sans vertu;* et on ne sait guères ce qu'il auroit été, s'il avoit régné plus long-temps. « Il se conduisit, dit le président *de Thou*, bien moins suivant son penchant, que conformément à celui des Lorrains. A l'heure de la mort, avant qu'il eût perdu connoissance, on dit que le cardinal *de Lorraine* l'avertit de prier Dieu de lui pardonner les fautes qu'il avoit faites, et celles

que ses ministres lui avoient fait faire : ce qui fut interprété par les assistans, comme un aveu formel de la mauvaise administration des deux frères. » On prétendit aussi que la mort de *François* étoit une suite du poison qu'on lui avoit donné. Les uns en accusoient le roi de Navarre, les autres *Catherine de Médicis*, mère du roi; et l'esprit de parti fit adopter à ceux qui en étoient préoccupés, l'opinion la plus conforme à leurs idées. « Mais, dit toujours le même historien, c'étoient des bruits sans fondement, auxquels les troubles du temps donnoient lieu : comme si les grands ne pouvoient mourir naturellement ! *François* avoit toujours été d'un tempérament très-foible; et l'on prétend que l'amour excessif pour la reine sa femme, l'une des plus belles et des plus spirituelles princesses de l'Europe, ne contribua pas peu à abréger ses jours. » *François II* avoit eu, comme ses frères, le savant *Amyot* pour précepteur. Il avoit si bien profité des leçons de son maître, que, lorsque le chancelier *Michel de l'Hôpital*, qui n'étoit encore que président de la chambre des comptes, lui présenta son *Poëme* latin sur son sacre, il le lut avec tout le goût d'un prince qui en connoissoit les beautés, et en apprit les plus beaux endroits de mémoire. Son goût pour les lettres est presque le seul éloge qu'on lui ait donné. Cependant l'abbé *Le Ragois* dit de lui : *ÆTAS BREVIS APTAQUE REGNO.*

> Digne en effet du trône où te plaça le sort,
> Trop jeune, tu payas le tribut à la mort.

Cette flatterie auroit été bonne dans une oraison funèbre. La devise suivante auroit mieux convenu à *François II*: *BREVIS MIHI LABOR REGNI.*

> A mon trône arraché par la commune loi,
> Je n'eus que peu de temps le malheur d'être roi.

FRANÇOIS, Dauphin de France, fils de *François I*; *Voy.* MONTECUCULI, n° I.

IX. FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'Alençon, d'Anjou et de Berri, et frère de *François II*, de *Charles IX* et de *Henri III*, né en 1554, se mit à la tête des mécontens, lorsque son frère *Henri III* monta sur le trône. *Catherine de Médicis*, sa mère, le fit arrêter; mais le roi le remit en liberté. Il en profita pour exciter de nouveaux troubles. En 1575, il se mit à la tête des Reîtres, parce qu'on lui avoit refusé la lieutenance-générale du royaume. On l'appaisa; mais quelque temps après ayant été appelé par les Confédérés des Pays-Bas, il alla les commander malgré son frère, et se rendit maître de quelques places. (*Voy.* HAUTEMER.) Il revint en France, et repassa ensuite dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince. Il signala son courage contre le duc de *Parme* qui assiégeoit Cambrai, et se rendit maître de Câteau-Cambresis en 1581. Il passa la même année en Angleterre pour conclure son mariage avec *Elizabeth*, qui le joua, et ne voulut pas s'unir avec lui, malgré l'anneau qu'elle lui avoit donné pour gage de sa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, et comte de Flandres à Gand en 1582; mais, l'année suivante, ayant voulu asservir le pays dont il n'étoit que le défenseur, et se

rendre maître d'Anvers, il fut obligé de retourner en France. Il y mourut de phthisie le 10 février 1584, à 29 ans, sans avoir été marié; regardé comme un prince léger et bizarre, qui mêloit les plus grands défauts à quelques bonnes qualités. Son oraison funèbre fut prononcée par *Renauld de Baunes*, archevêque de Bourges, qui avoit été son chancelier, et elle fut peu goûtée. Quelques auteurs, dit STRADA, *ont dit que le Duc d'*Alençon *étoit mort empoisonné. Ce sont des bruits fort ordinaires à la mort des Princes: comme si le rang qu'ils tiennent dans le monde devoit les exempter du sort commun des autres hommes, et que ce fût les confondre avec nous, qu'ils finissent comme nous! Pour moi, je crois que le poison qu'on donna au Duc, ce fut quand on lui conseilla la conduite affreuse qu'il tint avec ceux d'Anvers; et que le Duc de* Parme *ajouta à ce poison, lorsqu'il le chassa des Pays-Bas, après avoir manqué de le prendre à Dunkerque.... Voyez* une belle réponse de ce prince, art. III. COLIGNI, *à la fin.*

X. FRANÇOIS DE BOURBON, comte de Saint-Pol et de Chaumont, né en 1491, de *François*, comte de *Vendôme*, signala son courage à la bataille de Marignan, en 1515. Le brave *Bayard* ayant fait chevalier *François I* après cette journée, accorda le même honneur à *François de Bourbon.* Ce général secourut Mezières assiégé par les troupes impériales en 1521, prit Mouzon et Bapaume, et battit les Anglois au combat de Pas. A la bataille de Pavie en 1525, il fut du nombre des généraux prisonniers. Il se sauva, et fut repris en 1528, par *Antoine de Lève*, qui le surprit à Landriano, à cinq lieues de Milan. Les Lansquenets et les Italiens l'avoient abandonné dans ce péril, et sa cavalerie s'étoit sauvée à Pavie avec l'avant-garde. Il mourut à Cotignan, près de Rheims, le 1er septembre 1545, à 55 ans.

XI. FRANÇOIS DE BOURBON, comte d'Enghien, gouverneur de Hainaut, de Piémont et de Languedoc, frère d'*Antoine de Bourbon*, roi de Navarre, naquit au château de la Fère, le 23 septembre 1519, de *Charles de Bourbon*, duc de Vendôme. Son courage se développa de bonne heure. *François I* lui confia, en 1543, la conduite d'une armée, avec laquelle il se rendit maître de Nice. Jeune et vaillant, il ne cherchoit qu'à combattre: (*Voyez* ALBON, *et* II. AVALOS.) Il s'avança dans le Piémont, prit Crescentin, Dezance, et remporta la fameuse victoire de Cérisoles, le lundi de la fête de Pâques 1544. Les François tuèrent 10,000 ennemis, firent 4000 prisonniers, et s'emparèrent du bagage et de l'artillerie, sans qu'il leur en coûtât 200 hommes. Cette victoire facilita la conquête du Montferrat; le comte d'*Enghien* le soumit tout, à l'exception de Casal. L'année d'après, ce prince se jouant avec de jeunes seigneurs à défendre un fort de neige, il y fut tué le 23 février 1545, à 27 ans. Ce fut une perte réelle pour la France, à qui sa valeur et ses victoires avoient donné les plus grandes espérances.

XII. FRANÇOIS DE BOURBON, duc de Montpensier, de Châtelleraut, prince de Dombes, dauphin d'Auvergne, fils de *Louis de Bourbon II* du nom, donna des

preuves de sa valeur au siége de Rouen en 1562, aux batailles de Jarnac et de Montcontour en 1569, et au massacre d'Anvers en 1572. *Henri III* le fit chevalier de ses ordres, et l'envoya en Angleterre. Après la mort de ce monarque, il fut un des plus fidelles sujets de *Henri IV*, et un de ses plus braves généraux. Il se distingua à Arques et à Ivri en 1590. Il mourut à Lisieux en 1592, à 50 ans, après avoir soumis Avranches au roi, et lui avoir rendu d'autres services non moins importans. C'étoit un prince généreux, compatissant, civil, honnête, simple et ennemi de tout déguisement. Quand on lui rappeloit ce qu'il avoit fait dans les différentes affaires où il s'étoit trouvé : *Qui*, disoit-il, *je fis assez bien là et là ; mais, en d'autres occasions, je commis telle et telle faute.*

FRANÇOIS I et II, ducs de Bretagne, *Voyez* LANDAIS *et* CHANTOCÉ.

FRANÇOIS II, grand duc de Toscane, *Voy.* CAPELLO.

FRANÇOIS DE LORRAINE, *Voy.* II. GUISE.

SAVANS.

XIII. FRANÇOIS *ou* FRANCISCUS DE VICTORIA, ainsi nommé du lieu de sa naissance, Dominicain, professeur de théologie à Salamanque, mort en 1549, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages théologiques, meilleurs à consulter qu'à lire. Ils ont été recueillis en 1 vol. in-8°, sous le titre de *Theologicæ Prælectiones.*

XIV. FRANÇOIS DE JÉSUS-MARIE, Carme réformé, fut professeur de théologie à Salamanque, et définiteur général de son ordre. Il mourut en 1677, après avoir publié un *Cours de Théologie morale*, imprimé à Salamanque, et réimprimé depuis à Madrid et à Lyon, en 6 vol. in-folio.

XV. FRANÇOIS ROMAIN, dit *le Frère Romain*, de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Gand en 1646. Il travailla, en 1684, à la construction d'une arche du pont de Mastricht, par ordre des états de Hollande. *Louis XIV* l'appela quelques années après en France, pour achever le pont-Royal, commencé par *Gabriel*, et qu'on désespéroit de pouvoir finir. Le succès de cet ouvrage lui valut les titres d'inspecteur des ponts et chaussées, et d'architecte du roi dans la généralité de Paris. Il mourut dans cette ville en 1735, à 89 ans. Il étoit aussi bon religieux que grand architecte. Il donnoit aux devoirs de son état tous les momens qu'il pouvoit dérober à l'architecture.

XVI. FRANÇOIS, (Jacques-Charles) graveur des dessins du cabinet du roi, naquit à Nancy en 1717, d'une famille honnête. Il commença par graver la vaisselle ; mais il étoit né pour un travail bien supérieur à celui-là. Après avoir perfectionné son talent pour la taille-douce à Lyon, il vint à Paris, et y trouva des protecteurs. C'est dans cette ville qu'il inventa la *Gravure en dessin.* C'est une gravure qui imite le dessin au crayon, au point de faire illusion. Quoiqu'elle n'ait rien de flatteur à l'œil, elle peut servir pour mettre sous les yeux des élèves d'excellens modèles à étudier et à copier. Cette découverte, qu'on lui a mal à propos disputée, lui valut une

pension de six cents livres, et le titre de graveur des dessins du cabinet du roi. Les persécutions que l'envie lui suscita, hâtèrent sa mort, arrivée en 1769, à cinquante-deux ans. C'étoit un homme simple, plus laborieux qu'intrigant, plus occupé de son travail que de ses succès, sensible à la gloire, mais incapable de l'usurper par aucun manége. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Livre à dessiner.* II. Le *Recueil des Châteaux* que le roi de Pologne occupoit en Lorraine, gravés par ordre de ce monarque. III. Le *Corps-de-Garde*, d'après *Vanloo*. IV. La *Vierge*, d'après *Vien*. V. Les *Portraits*, qui accompagnent l'Histoire des Philosophes modernes, de M. *Savérien*. VI. Une *Marche de Cavalerie*, d'après *Parrocel*, supérieurement gravée. VII. Le *Portrait de M. Quesnay*, estampe unique, dans laquelle la taille-douce, le burin, la manière noire du crayon, toutes les façons de graver sont réunies. — Il ne faut pas le confondre avec *Simon* FRANÇOIS, peintre, dit *le Valentin*, né à Tours en 1606, mort à Paris en 1671, dont on a des portraits et des tableaux.

XVII. FRANÇOIS, (l'Abbé Laurent) né à Arinthod en Franche-Comté, le 2 novembre 1698, mort à Paris le 24 février 1782, fut pendant quelque temps Lazariste. Ayant quitté cette congrégation, il vint à Paris, où il se chargea de quelques éducations. Il composa ensuite divers ouvrages, écrits d'un style peu soigné et peu élégant, mais qui eurent quelque succès, les uns à cause de leur utilité, les autres parce qu'ils étoient un antidote nécessaire de divers ouvrages très-célèbres. Les principaux sont : I. La *Géographie*, in-12, connue sous le nom de *Crozat*, parce qu'elle fut dédiée à Mlle *Crozat*, pour qui elle avoit été composée. Comme elle est claire, méthodique et assez exacte, elle a été plusieurs fois réimprimée. II. *Preuves de la religion de J. C.*, 4 vol. in-12. III. *Défense de la Religion*, 4 vol. in-12. IV. *Examen du Catéchisme de l'honnête Homme*, in-12. V. *Examen des faits qui servent de fondement à la religion Chrétienne*, 1767, 3 volumes in-12. VI. *Observations sur la Philosophie de l'Histoire*, in-8.° Les philosophes, auxquels il fit une guerre constante, peignirent l'auteur comme un imbécille. Mais il est facile de voir, par ses différents ouvrages, qu'il avoit des connoissances variées, et que s'il n'égala point ses adversaires en esprit et en éloquence, il les surpassa souvent en bonne foi et en bonne logique. Il a laissé divers manuscrits servant de réfutation au *Dictionnaire philosophique*, au *Système de la nature*, et au livre des *Trois imposteurs*.

FRANÇOIS, sculpteur, *Voy.* QUESNOY (François du.)

FRANÇOIS DE FERRARE, *Voyez* FERRARI, no II.

FRANÇOIS DE SAINTE-CLAIRE ou DE COVENTRY, *Voy.* DAVENPORT.

FRANÇOIS SONNIUS, *Voyez* SONNIUS.

I. FRANÇOISE, (Sainte) dame Romaine, également respectable par sa piété et sa charité, mariée, dès l'âge de 12 ans, à *Laurent Ponzlani*, morte le 9 mars 1440, à 56 ans, fonda en 1425, le monastère des *Oblates*,

appelées aussi *Collatines*, à cause du quartier de Rome où elles furent transférées en 1433. *Paul V* la canonisa en 1608.

II. FRANÇOISE, femme de *Pierre II*, duc de Bretagne, fille de *Louis d'Amboise*, vicomte de Thouars, eut beaucoup à souffrir de l'humeur sombre et chagrine de son mari, qui en vint jusqu'à la frapper : outrage dont elle fut si affligée, qu'elle en tomba malade. Le duc, la voyant à l'extrémité, lui demanda pardon, et il n'en fallut pas davantage pour lui rendre la santé. *Pierre* vécut depuis avec elle dans une grande union. Elle fut sa principale garde dans tout le temps de sa dernière maladie ; mais ni ses prières ni ses soins ne purent lui sauver la vie. Il dit, avant d'expirer, qu'*il laissoit son épouse aussi pure qu'il l'avoit reçue.* Les parens de cette princesse, et le roi *Louis XI*, employèrent inutilement les prières, la ruse et la force, pour l'obliger à épouser le duc de *Savoie*, qui la desiroit ardemment à cause de sa vertu. Elle se fit carmélite en 1467, et mourut le 26 février 1485, victime de sa charité. Elle gagna la maladie qui l'emporta, auprès d'une religieuse qu'elle secourut jusqu'à la mort. L'abbé *Barrin* a écrit sa *Vie ;* Bruxelles, 1704, in-12.

FRANCOWITZ, (Matthias) né à Albano en Illyrie, l'an 1520, est connu parmi les théologiens Protestans, sous le nom de *Flaccus Illyricus. Luther* eut en lui un disciple zélé : ce fanatique s'éleva avec force contre l'*Interim* de *Charles-Quint*, et contre les projets de pacification. Il eut beaucoup de part à la composition des *Centuries de Magdebourg.* Nous avons de lui : I. Le *Catalogue des Témoins de la Vérité ;* Francfort, 1672, in-4° : (*Voyez* EISENGREIN.) II. Une *Clef de l'Ecriture-Sainte*, qui passe pour son meilleur ouvrage. III. *Missa Latina antiqua*, in-8°, à Strasbourg, 1557. La rareté de ce livre l'a rendu très-cher. Cette liturgie contient la foi et les usages anciens de l'Eglise Romaine. Les Protestans croyoient qu'elle seroit un témoignage contre les Catholiques ; mais s'étant apperçus qu'elle fournissoit des armes à leurs adversaires, ils n'oublièrent rien pour en supprimer tous les exemplaires ; et c'est la cause de leur rareté. On la trouve cependant en entier dans les *Annales* du P. *le Cointe*, et dans les *Liturgies* du Cardinal *Bona. Francowitz* a donné *un Appendix* à sa *Missa Latina*, dans son édition de *Sulpice-Sévère*, à Basle, 1556, in-8° ; et une édition des *Poemata de corrupto Ecclesiæ Statu*, 1557, in-8.° On a encore de lui une foule de *Traités* violents contre l'Eglise Romaine. Il veut y prouver « que la papauté est une invention du Diable, et que le Pape est un Diable lui-même. » *Mélanchton*, qui avoit été son maître, et avec qui il se brouilla dans la suite, lui reproche, dans une de ses lettres, d'avoir enseigné qu'on *devoit tenir en respect les Princes, en leur faisant craindre des séditions.* Tous les ouvrages de ce zélateur furieux sont peu communs. On peut en voir le catalogue, si l'on est curieux des sottises et des pauvretés des controversistes, dans le tome XXIV des *Mémoires* de *Niceron.* Il mourut à Francfort sur le Mein, le 11 mars 1575, à 55 ans, laissant un fils médecin, qui publia plusieurs livres peu connus.

I. FRANCUS, prince Troyen, qu'on croit avoir été fils d'*Hector*. On dit qu'il passa dans la Germanie après la destruction de Troie, et que c'est de lui que les François tirent leur origine.

II. FRANCUS, (Sébastien) fameux Anabaptiste du 16e siècle, publia plusieurs écrits remplis d'erreurs et de fanatisme. Les théologiens de la confession d'Augsbourg, assemblés à Smalkalde, en 1540, chargèrent *Mélanchton* de le réfuter. *Francus* publia encore un livre très-satirique *contre les Femmes ;* il fut réfuté par *Jean Freherus* et par *Luther*, qui se chargea volontiers de la cause du sexe.

FRANGIPANI, *Voy.* II. GELASSE, *et* MALABRANCA.

FRANGIPANI, (François-Christophe, comte de) beau-frère du comte de *Serin*, conspira avec lui contre l'empereur *Léopold I*, et fut un des principaux chefs de la révolte des Hongrois, qui commença en 1665. Les points capitaux de l'accusation formée contre *Frangipani*, n'étant que trop prouvés, il fut condamné à avoir le poing droit coupé et la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués au profit de l'empereur, et sa famille dégradée de noblesse : l'exécution se fit publiquement dans la ville de Neustadt, où il étoit prisonnier, le 30 avril 1671. *Frangipani* mourut avec beaucoup de résignation et de constance. (*Voyez* NADASTI, n°. II.) Ce conspirateur n'avoit, dit M. *de Montigny*, qu'un grand fonds de mauvaise foi, d'ignorance, de légèreté. *Serin*, qui l'avoit fait entrer dans son complot, le prenoit pour un politique habile ; mais ce n'étoit qu'un fourbe mal-adroit, qui ne savoit pas même cacher sa méchanceté.

FRANKENBERG, (Jean-Henri) cardinal et archevêque de Malines, s'opposa avec vigueur aux innovations tentées en 1787, par l'empereur *Joseph II*, sur le clergé de ses états. Mandé à Vienne, il défendit ses principes, sans fléchir. Un mandement qu'il publia en 1790, annonça son adhésion aux opinions patriotiques ; mais indigné ensuite des fureurs révolutionnaires, il refusa le serment ordonné par le directoire aux Ecclésiastiques du Brabant, et fut condamné à la déportation. Il se réfugia alors en Westphalie, où il mourut en 1798.

FRANKLIN, (Benjamin) né à Boston, dans la nouvelle Angleterre en 1706, d'un fabricant de chandelles et de savon, s'occupa dans sa jeunesse de la profession de son père ; mais celle-ci lui ayant bientôt déplu, il entra en apprentissage chez un coutelier, puis chez un imprimeur. La nuit, il lisoit les ouvrages qui s'y imprimoient le jour, et satisfaisoit ainsi, aux dépens de son sommeil, la passion excessive qu'il avoit pour la lecture. A 14 ans, *Franklin* composa deux ballades que son maître imprima, et qu'il lui ordonna d'aller vendre dans la ville. Elles eurent beaucoup de débit. « Ma vanité, dit-il, fut flattée de ce succès ; mais mon père diminua ma joie en tournant mes productions en ridicule, et en me disant que les faiseurs de vers mouroient toujours pauvres. Ainsi, j'échappai au malheur de devenir probablement un assez mauvais poëte. » Pour l'en dédommager, la nature le fit un sage. La lecture des œuvres de *Xéno-*

phon, dit-on, l'enflamma du desir d'écrire et de se distinguer. Il prit de cet auteur la méthode socratique, c'est-à-dire, celle de paroître douter, et d'éviter toujours un ton affirmatif et trop tranchant. *Franklin* partit pour Londres, dans l'intention de s'y perfectionner dans son art; et en effet, il dirigea bientôt chez l'imprimeur *Palmer* la seconde édition de la *Religion naturelle des Woollaston*, et d'autres ouvrages. Ses relations avec *Mandeville*, auteur de la *fable des Abeilles*, avec le docteur *Pemberton*, *Hans-Sloane* et *Collinson*, étendirent ses lumières et les élevèrent au-dessus du mécanisme de son art. De retour en Amérique, à l'âge de 22 ans, le jeune imprimeur s'établit à Philadelphie, où, aidé de la bourse de quelques amis, il acheta des presses, fondit lui-même plusieurs de ses caractères, et grava la plupart de ses vignettes. Devenu auteur d'une feuille périodique, *Franklin* ne tarda pas à se faire connoître et à obtenir l'impression des actes du gouvernement de la province de Pensylvanie et de celle de Newcastle. Dès-lors, ses connoissances en physique, en morale, en politique, lui acquirent l'estime des savans, et le respect de ses compatriotes. En 1731, il fonda au milieu d'eux la première bibliothèque publique que l'Amérique ait eue; enrichie des dons de la famille de *Penn*, du docteur *Collinson*, elle répandit dans cette vaste contrée le goût du savoir. L'année suivante, il commença la publication de son Almanach du *Bon-Homme Richard* qui se fit distinguer par le grand nombre de maximes simples et précieuses qu'il renfermoit. Cet almanach eut un tel succès qu'on en vendit jusqu'à dix mille dans une année, nombre prodigieux, si l'on considère qu'à cette époque l'Amérique étoit encore très-peu peuplée. En 1738, *Franklin* forma à Philadelphie la première compagnie pour éteindre les incendies et garantir les édifices de leurs ravages. En 1747, il adressa à son ami *Collinson* ses découvertes sur l'électricité. Par elle, il expliqua la nature des aurores boréales, fit connoître celle de la foudre, et sut lui donner des lois. C'est à lui qu'on est redevable des moyens d'en prévenir les terribles effets, en l'assujettissant à suivre les conducteurs de ses paratonnerres placés au-dessus des édifices. Le cerf volant électrique est encore une de ses ingénieuses inventions. Il introduisit dans sa patrie, et ensuite en France, l'usage de la *cheminée économique* qui, avec des conducteurs et des soupapes, rejettent la chaleur dans l'appartement; il perfectionna enfin l'*harmonica*, instrument doux et agréable, que l'Irlandois *Puckeridge* venoit d'inventer. Son nom placé dans l'histoire des Sciences, le fut bientôt dans celle des Empires. Lorsque les colonies américaines commencèrent à se plaindre de la mère-patrie, le gouvernement anglois effrayé de leur opposition à la promulgation de l'impôt du timbre, voulut intimider *Franklin*, dont il redoutoit l'influence, et le manda à la barre de la chambre des communes. Celui-ci parut avec le courage du *Paysan du Danube* au milieu du Sénat de Rome. Il prédit aux Anglois que leur avarice alloit rendre l'Amérique indépendante. « Les questions qu'on lui fit, dit un écrivain, étoient préparées; on auroit cru au contraire que c'étoient les ré-

ponses. » Dans ces débats, le parlement qui avoit la prudence de le consulter, n'eut pas celle de le croire. La guerre fut déclarée entre les États-Unis et les Anglois; et *Franklin* fut choisi pour aller suivre auprès du ministre de France les négociations entamées par *Silas Deane*. Il décida un gouvernement qui passoit pour despotique, à s'armer en faveur de la liberté de son pays. Le plénipotentiaire partit sans argent; sa patrie n'en avoit pas. Il arriva à Paris avec une cargaison de tabac, comme jadis, au moment où la Hollande voulut être libre, ses députés vinrent à Bruxelles avec un convoi de harengs pour payer leur dépense. *Franklin* débarqua à Nantes le 17 septembre 1776, et fut loger à Passy. Tout en lui annonçoit la simplicité des mœurs anciennes. Il avoit quitté la perruque qu'il portoit auparavant, et montroit à la multitude étonnée une tête, digne du pinceau du *Guide*, sur un corps droit, vigoureux et couvert des habits les plus simples. Il portoit de larges lunettes, et à sa main un bâton blanc; il parloit peu, et savoit être franc sans rudesse. Un tel personnage étoit fait pour exciter la curiosité publique; on lui donna des fêtes; on le rechercha; on le célébra dans une foule de vers. Son entrevue avec *Voltaire*, qui se trouvoit alors à Paris, fut remarquable. Le Poëte lui parla en anglois. Les spectateurs lui ayant observé qu'on seroit bien aise de l'entendre : *Je vous demande pardon*, dit-il, *j'ai cédé un moment à la vanité de parler la même langue que M. Franklin*. Ce dernier présenta son fils à *Voltaire* et lui demanda pour lui sa bénédiction; celui-ci étendit ses mains sur le jeune homme, et lui dit : *Mon enfant, Dieu et la liberté; souvenez-vous de ces deux mots*. Les deux vieillards s'embrassèrent en pleurant lorsqu'ils se quittèrent. Le peuple s'attroupoit sur le passage de *Franklin*, et demandoit à l'envi *quel étoit ce vieux paysan qui avoit l'air si noble*. Ses talens pour la négociation et l'intérêt qu'inspiroient les Américains, déterminèrent en 1778 le gouvernement François à soutenir leur indépendance. On sait qu'elle fut reconnue par les Anglois eux-mêmes, après la prise de lord *Cornwallis* et de son armée, et le traité de paix fut signé le 3 septembre 1783, par *Franklin*, au nom des États-Unis. Ce dernier ne quitta point Paris qu'il n'eût assuré par d'autres traités d'alliance avec la Prusse et la Suède, de nouvelles relations de commerce et de gloire à sa patrie. Il y retourna en 1785, et il en fut reçu comme un père qui apporte ses derniers soupirs à ses enfans. Nommé à son retour gouverneur de Pensylvanie, il vit cette province déchirée par des factions, et le gouvernement des autres sans force et sans dignité, le crédit anéanti, le commerce sans vigueur et très-borné. Il jugea que pour remédier à ces maux il falloit une convocation générale. Les États-Unis s'assemblèrent donc à Philadelphie en 1788, et *Franklin*, représentant de cette province, y parla avec autant de raison que de courage; car son esprit et son caractère étoient dans une parfaite harmonie; il développa les maux, indiqua et fit ordonner les remèdes. Enfin, plein de jours et de gloire, il mourut le 17 avril 1790, d'un abcès dans la poitrine, à l'âge de 84 ans et 3 mois. Peu de momens avant d'expirer, il dit ces

paroles d'un grand sens : *qu'un homme n'est parfaitement né qu'après sa mort.* Le congrès ordonna dans l'étendue des quatorze cantons confédérés, deux mois de deuil, et l'assemblée nationale de France le prit pour quelques jours. « *Franklin* est mort, s'écria *Mirabeau ;* il n'est plus cet homme qui affranchit l'Amérique, et versa sur l'Europe des torrens de lumières. Le sage que deux mondes réclament, tenoit sans doute un rang bien élevé dans l'espèce humaine. Les nations ne doivent porter le deuil que de leur bienfaiteur, mais l'Europe éclairée et libre doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté. » *Franklin* s'étoit fait à lui-même cette singulière épitaphe : « Le corps de *Benjamin Franklin*, imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre, dont les feuillets sont arrachés et le titre effacé, gît ici et devient la pâture des vers. Cependant l'ouvrage même ne sera point perdu, il doit, comme il le croyoit, reparoître encore une fois dans une nouvelle et plus belle édition, revue et corrigée par le souverain auteur. » On lui en a fait plusieurs autres, mais qui ne valent pas ce beau vers latin mis au bas de son portrait, et attribué au ministre *Turgot* :

> *Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.*

On y a placé aussi cette autre inscription en vers françois :

> Il a ravi le feu des cieux ;
> Il fait fleurir les arts en des climats sauvages ;
> L'Amérique le place à la tête des Sages ;
> La Grèce l'auroit mis au nombre de ses Dieux.

Le 7 avril 1792, la ville de Philadelphie fit élever la statue du philosophe Américain sur le fronton de la bibliothèque publique. Il est représenté debout, revêtu de la toge romaine, un bras appuyé sur des livres, tenant d'une main un rouleau, et de l'autre un sceptre renversé. *Franklin* avoit passé de la plus stricte médiocrité à une fortune honnête, acquise par le travail, et conservée par la modération. Nos lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici quelques-unes de ses maximes qui ont la plupart la forme simple, mais utile, des proverbes populaires. « Nous sommes tous passagers sur le vaisseau de l'état ; il faut noyer celui qui ne veut pas contribuer à son entretien. — Si nous y réfléchissions bien, nous verrions que notre paresse nous coûte deux fois autant que le gouvernement ; notre vanité trois fois ; et notre imprudence quatre fois davantage. — L'oisiveté ressemble à la rouille ; elle use beaucoup plus que le travail. — La clef dont on se sert est toujours claire. — Ne perdons pas le temps ; car c'est l'étoffe dont la vie est faite. — Avec du travail et de la patience, la souris coupe un câble. — Faute d'un clou, le fer du cheval se perd ; faute d'un fer on perd le cheval ; faute de cheval, le cavalier lui-même est perdu, car son ennemi l'atteint et le tue. — Si la cuisine est grasse, le testament est maigre. — L'entretien d'un vice coûte plus cher que l'entretien de deux enfans. — Quiconque achète le superflu, vendra bientôt le nécessaire. — Le soleil du matin ne dure pas tout le jour. — Il est plus aisé de batir

deux cheminées, que d'entretenir toujours du feu dans une. » La plupart de ces maximes sont tirées de la *Science du Bon-Homme Richard*, petit ouvrage plein de concision et de finesse unie à la simplicité. Les ouvrages de *Franklin*, en politique, auroient suffi pour assurer la réputation d'un autre. Il s'éleva de la classe obscure à la première des magistratures, qui est celle de régner par le génie sur l'opinion publique, et sut réunir l'esprit de conduite à l'industrie, et l'instruction à la probité. *Barbeu du Bourg* a traduit en françois ses œuvres de physique; Paris, 1773, in-4.° Elles l'ont été dans toutes les langues, et même en latin. La *Science du Bon-Homme Richard*, suivie de l'interrogatoire de l'auteur devant la chambre des communes d'Angleterre, a été réimprimée à Paris en 1794, avec les beaux caractères de *Didot*. En 1791, on a publié, en 2 vol. in-8°, des *Mémoires* sur la vie privée de *Benjamin Franklin*, écrits par lui-même, et suivis de plusieurs opuscules de ce père de la liberté Américaine.

FRANTZIUS, (Wolfgang) théologien Luthérien, né en 1564, à Plaven dans le Voigtland, devint professeur en histoire, puis en théologie à Wittemberg, où il mourut en 1620, à 56 ans. On a de lui : I. *Animalium Historia sacra*, 1665, in-12; à Dresde, 1687, 2 vol. in-8° : ouvrage recherché et curieux. II. *Tractatus de interpretatione sacrarum Scripturarum*, 1634, in-4°; et un grand nombre d'autres ouvrages, qui ne sont que des lambeaux de différens auteurs, ajustés ensemble.

FRA-PAOLO, *Voyez* SARPI et CORBINELLI.

FRASSEN, (Claude) définiteur général de l'Observance de *St. François*, docteur de Sorbonne, et gardien de Paris, mourut dans cette ville le 26 février 1711, à 91 ans. Ce savant religieux avoit paru avec distinction dans le chapitre général de son ordre, tenu à Tolède en 1682, et dans celui de Rome en 1688. A l'exception de ces deux voyages, il vécut toujours dans une exacte retraite, exempte de dissipation, mais non pas de travail. Les principaux fruits de ses veilles, sont : I. Une *Philosophie*, imprimée plusieurs fois en 2 vol. in-4°; mais qui probablement ne se réimprimera plus, parce que, depuis *Frassen*, on a beaucoup mieux fait. II. Une *Théologie* en 4 vol. in-fol.; Paris, 1672. Elle vaut mieux que sa Philosophie. III. *Disquisitiones Biblicæ;* Paris, 1682, en 2 vol. in-4°; le premier sur la Bible en général, le deuxième sur le Pentateuque : réimprimées avec des augmentations, à Lucques, 1764, en 2 vol. in-fol. L'érudition brille dans cet ouvrage, mais on y desireroit plus de méthode et de précision.

FRATRES, (N.) peintre du roi *Stanislas* et de l'électeur palatin, professeur de l'académie de peinture de Paris, mort en 1783, a laissé des tableaux d'un bon style et d'un grand fini.

FRATTA, (Jean) poëte Italien, d'une famille noble de Vérone, laissa des *Eglogues*, une *Pastorale*, et un poëme héroïque, intitulé *la Maltéide*, dont *le Tasse* faisoit cas. Ce poëme fut imprimé in-4°, à Venise, en 1596, du vivant de son auteur.

FRAUDE, (Mythol.) Divinité qu'on représentoit avec une

tête humaine d'une physionomie agréable, et le reste du corps en forme de serpent, avec la queue d'un scorpion.

FRAVITA, *Voy.* FLAVITAS.

I. FREARD DU CASTEL, (Raoul-Adrien) né à Bayeux, réunissoit aux vertus sociales les qualités d'un homme de bien. Ses momens de loisir étoient partagés entre l'étude des sciences exactes et la culture des fleurs. Il mourut en 1766, après avoir donné : I. *Elémens de la Géométrie d'Euclide*, Paris, 1740, in-12. II. *L'Ecole du Jardinier Fleuriste*, ibid., 1764, in-12.

II. FREARD, *Voyez* CHAMBRAY, n° III.

FREDEGAIRE, le plus ancien historien François, depuis *Grégoire de Tours*, est appelé *le Scolastique*, parce qu'autrefois on honoroit de ce nom, qui est aujourd'hui presque une injure, ceux qui se mêloient d'écrire. Il composa, par ordre de *Childebrand*, frère de *Charles Martel*, une *Chronique*, qu'on trouve dans le *Recueil* de nos Historiens, de *Duchesne* et de *D. Bouquet*. Elle va jusqu'en 641. Son style est barbare : il manque de construction et d'arrangement. Il coule d'ailleurs trop rapidement sur les événemens intéressans. Cependant tout abrégé qu'il est, il faut absolument recourir à lui pour l'histoire de trois de nos rois. Sa Chronique a eu quelques continuateurs, qui l'ont conduite jusqu'en 768. On lui attribue aussi un *Abrégé de Grégoire de Tours*, où il se borne à copier cet historien.

FRÉDEGONDE, femme de *Chilpéric I*, roi de France, née à Avancourt en Picardie, d'une famille obscure, entra d'abord au service d'*Audouaire*, première femme de ce prince. Elle se servit de tout son esprit et de toute sa beauté pour la lui faire répudier. *Chilpéric* prit une seconde femme : *Frédegonde* la fit assassiner, et obtint le lit et le trône qu'elle occupoit. Ce monstre d'ambition et de cruauté subjugua son mari, et lui fit commettre une foule de crimes. Il accabla d'impôts ses sujets, il fit la guerre à ses frères. *Frédegonde* seconda ses armes par le fer et le poison. Elle fit assassiner *Sigebert*, *Mérouée*, *Clovis*, *Prétextat*, etc. Elle ne pouvoit souffrir *Rigunthe*, sa fille ; et leurs querelles étoient si violentes qu'elles en venoient quelquefois jusqu'à se battre. Un jour, la reine veuve feignit de vouloir lui donner ce qui lui revenoit des trésors de *Chilpéric*, son père. L'avide princesse penche la tête dans un des coffres qui les contenoient : aussitôt sa mère le referme brusquement sur elle. C'étoit une nouvelle victime immolée aux fureurs de cette forcenée, si *Rigunthe* n'eût été promptement secourue. Enfin *Chilpéric* est assassiné en revenant de la chasse en 584. Les soupçons tombent sur diverses personnes ; mais ils se réunissent presque tous sur *Frédegonde*, d'autant plus que le roi venoit de découvrir ses intrigues galantes. Cette princesse aimoit *Landri*, guerrier estimé, et l'un des principaux seigneurs de la cour. On croyoit *Chilpéric* à la chasse, où il alloit fréquemment ; mais ce jour-là, avant que de partir, il lui prit fantaisie de traverser l'appartement voisin de celui de *Frédegonde*. *Chilpéric* la trouva le visage baissé et le corps courbé, se lavant les mains ; il lui donna

par

par derrière, en badinant, un léger coup de baguette. La reine, sans se lever, sans tourner la tête, dit : *Landri, est-ce vous ? Et le Roi est-il à la chasse ?* Le ton dont ces paroles furent prononcées, frappa *Chilperic ;* il sortit le regard allumé et la jalousie dans le cœur. *Frédegonde*, effrayée, fit venir aussitôt *Landri* pour lui raconter de quelle manière le sort l'avoit trahie. Il falloit prévenir la colère d'un roi toujours redoutable, même lorsqu'elle paroissoit assoupie ; et l'on conjecture que *Frédegonde* ne s'épargna pas un crime nécessaire à sa sureté personnelle et à celle de son amant. Quoi qu'il en soit, la reine, après la mort tragique de son époux, arma contre *Childebert*, défit ses troupes en 591, ravagea la Champagne, et reprit Paris avec les villes voisines qu'on lui avoit enlevées. Elle mourut en 597, couverte de gloire par ses succès, et d'opprobre par ses crimes. Nous parlons, dans cet article, d'après le plus grand nombre des historiens ; il y a cependant apparence que la haine publique exagéra un peu les vices et les crimes de *Frédegonde.* Cette princesse donna quelquefois des signes passagers de repentir. Pendant une maladie de ses enfans, elle dit au roi son époux : « Voilà que nous perdons nos enfans ; ce sont les larmes des pauvres, les gémissemens des veuves et des orphelins qui les tuent. Croyez-moi, brûlons tous les édits injustes que nous avons rendus pour lever les taxes. » Les édits furent effectivement jetés au feu ; mais quelques-uns reparurent bientôt.

I. FRÉDERIC, (Saint) évêque d'Utrecht, et fils d'un grand seigneur de Frise, gouverna son diocèse avec zèle, et fut martyrisé en 838, pour la défense de la Foi.

EMPEREURS.

II. FRÉDERIC Ier, dit *Barberousse*, surnommé ainsi à cause de la couleur de sa barbe, fils de *Fréderic*, duc de Souabe, devint duc de Souabe lui-même en 1147, après la mort de son père. Il étoit né en 1121, et il obtint la couronne impériale en 1152, à 31 ans, après *Conrad III* son oncle. Il passa en Italie l'an 1155, pour la recevoir des mains du pape. *Adrien IV* le sacra le 11 juin, après bien des difficultés sur le cérémonial. Il étoit établi que l'empereur devoit se prosterner devant le pape, lui baiser les pieds, lui tenir l'étrier, et conduire la haquenée blanche du saint père par la bride. *Fréderic* se soumit à cet usage en grondant ; et comme il se trompoit d'étrier, il dit qu'*il n'avoit point appris le métier de palefrénier.* On savoit si peu à Rome ce que c'étoit que l'empire Romain, et toutes les prétentions étoient si contradictoires, que, d'un côté, le peuple se souleva, parce que le pape avoit couronné l'empereur sans l'ordre du sénat et du peuple ; et d'un autre côté, le pape *Adrien* écrivoit dans toutes ses lettres, qu'il avoit conféré à *Fréderic*, le *bénéfice* de l'empire Romain. *Fréderic*, fatigué de l'orgueil d'un peuple alors si misérable, imposa silence à ses députés ; *Rome*, leur dit-il, *n'est plus ce qu'elle a été ; Charlemagne* et *Othon l'ont conquise, et je suis votre maître....* Non moins choqué des lettres du pape, il dit qu'*il tenoit son Empire de Dieu et de l'élection des Princes,*

et non de la libéralité des Pontifes Romains. Un légat, devant qui il prononça ces paroles, voulut le lui contester ; *Fréderic* le renvoya. *Adrien*, étonné de cette fermeté, lui envoya, en 1157, à Besançon, où il étoit alors, un légat plus prudent. L'empereur lui fit protester que, par le mot de *bénéfice*, il n'avoit entendu que la bénédiction ou le sacre, et non une investiture; et il se sauva par ces équivoques. L'année précédente 1156, *Fréderic* avoit répudié *Adelaïde*, pour épouser *Béatrix*, fille de *Renaud*, comte de Bourgogne ; et par ce mariage, il réunit le comté de Bourgogne à ses états. La mort d'*Adrien*, arrivée en 1160, renouvela les querelles des papes et des empereurs. *Alexandre III*, élu après lui, ayant déplu à *Fréderic*, il lui opposa successivement trois antipapes. Les Milanois profitèrent de ces divisions en 1161, pour lever l'étendard de la liberté. Milan aspiroit à la domination de la Lombardie, et vouloit s'ériger en république. Elle fut prise en 1162, et rasée jusques dans ses fondemens. On passa la charrue et on sema du sel sur son terrain. *Voyez* BÉATRIX. Bresse, Plaisance furent démantelées, et les autres villes, qui avoient voulu être libres, perdirent non-seulement cet avantage, mais leurs priviléges. Le vainqueur fit faire la recherche de tous les droits et de tous les fiefs usurpés. Quatre docteurs de l'université de Bologne qu'il consulta, imbus des préjugés de la jurisprudence de leur siècle, lui attribuèrent tous ces droits, et même l'empire du monde entier, tel que les empereurs des premiers siècles l'avoient possédé. Le fameux *Barthole* ne balança pas même à déclarer hérétiques, tous ceux qui oseroient douter de la monarchie universelle des empereurs Romains. On voit, par cette décision, que les notions du droit civil et canonique n'étoient pas plus exactes alors en Allemagne qu'en Italie. Le pape *Alexandre III*, qui avoit été obligé de se retirer en France, excommunia *Fréderic*, en 1168. Cet anathème ralluma le feu de la guerre en Italie. Les villes de Lombardie se liguent ensemble la même année, pour le maintien de leur liberté. Les Milanois rebâtissent leur ville, malgré l'empereur. Ils remportent sur lui une victoire signalée près de Côme, en 1176; et cette victoire produisit la paix entre *Alexandre* et *Fréderic*. Venise fut le lieu de la réconciliation. Il fallut que le superbe *Fréderic* pliât. Il reconnut le pape, baisa ses pieds, lui servit d'huissier dans l'église, et conduisit sa mule dans la place Saint-Marc. La paix fut jurée le 1[er] août 1177, sur l'Évangile, par douze princes de l'empire. Tout fut à l'avantage de l'Église. *Fréderic* promit de restituer ce qui appartenoit au saint Siége. Les terres de la comtesse *Mathilde* ne furent point spécifiées ; et ce fut un nouveau sujet de querelle entre l'empereur et le pape *Urbain III*. Ce pontife alloit même se servir de l'arme ordinaire de l'excommunication, lorsqu'il apprit que *Saladin*, le héros de son pays et de son siècle, avoit repris Jérusalem sur les Chrétiens. Cette nouvelle l'arrêta : il avoit besoin de *Fréderic* pour conquérir la Terre sainte. Ce prince se croisa en effet en 1189. *Isaac Lange*, empereur de Constantinople, étoit allié de *Saladin*, et du sul-

tan d'Icone. *Fréderic* fut donc obligé de combattre les Grecs. Il força les passages, remporta deux victoires sur les Turcs, prit Icone, pénétra en Syrie, et alla mourir l'année suivante, le 10 juin 1190, après un règne de 38 ans, près de Tarse en Cilicie, pour s'être baigné dans le Cidnus, de la maladie qu'*Alexandre le Grand* contracta autrefois dans le même fleuve. Il laissa en mourant une réputation célèbre d'inégalité et de grandeur. Il couvrit les défauts de son orgueil et de son ambition, par le courage, la franchise, la libéralité, et la constance dans la bonne et la mauvaise fortune. Mais son ingratitude envers *Henri*, duc de Saxe, révolta tout le monde : *Voyez* HENRI, n° XXII. Il avoit une mémoire surprenante, et même beaucoup de savoir, pour un siècle où la rouille de l'ignorance étoit si épaisse, que presque aucun prince Allemand ne savoit ni lire, ni signer son nom. A l'égard de la beauté du corps, elle répondoit aux agrémens de son esprit. Il avoit l'air noble, ouvert, riant, et tout en lui annonçoit un prince et un homme aimable. Jamais les revenus des empereurs n'avoient été plus considérables que sous *Fréderic*; il tiroit annuellement de l'Italie et de l'Allemagne soixante talens d'or, ce qui revient à six millions d'écus d'Allemagne : somme prodigieuse pour ce temps-là, où le domaine des empereurs avoit déjà souffert des pertes immenses. C'est sous *Fréderic I* que les archevêques de Mayence commencèrent à prendre le titre d'*Archichanceliers* de l'empire. *Fréderic* eut de *Béatrix*, sa seconde femme, cinq fils, *Henri*, *Fréderic*, *Conrad*, *Othon* et *Philippe*. Le premier, qui étoit déjà roi des Romains, lui succéda à l'empire. *Fréderic* et *Conrad* furent tour à tour ducs de Souabe et de Franconie. *Othon* fut mis en possession du duché de Bourgogne, qui étoit le patrimoine de sa mère. *Philippe*, le dernier de tous, eut en partage quelques terres situées en Italie, et fut depuis empereur. — De tous ces princes, celui qui retraçoit le mieux les vertus de son père, étoit le jeune FRÉDERIC, duc de Souabe. Mais sa gloire fut de peu de durée, et la mort l'attendoit aussi en Orient. Après avoir fait enterrer à Tarse le corps de son père, dont il avoit séparé les os, il marcha vers Antioche. Le séjour de cette ville fut fatal à ses troupes ; les maladies et la peste y firent d'affreux ravages. De cette armée, si florissante et si nombreuse en entrant dans l'Asie, il ne resta pas plus de 9000 hommes de pied, et 5 ou 600 chevaux, avec lesquels *Fréderic* se rendit à Tyr. Il y fit enterrer les os de son père avec beaucoup de magnificence, et *Guillaume*, archevêque de cette ville, le même qui a écrit l'Histoire des Croisades, prononça son éloge funèbre. Le duc de Souabe alla joindre ensuite l'armée des Chrétiens, qui étoit occupée, depuis longtemps, au siége de Ptolémaïs, entrepris par *Gui de Lusignan*, à qui *Saladin* avoit rendu la liberté, après l'avoir tenu un an prisonnier. *Fréderic*, à son arrivée, fit donner un assaut général ; on le fit par terre et par mer avec une ardeur incroyable. Mais, au milieu des travaux de l'attaque, *Fréderic*, fut emporté par la maladie qui se mit dans le camp. Les Allemands, désespérés d'avoir perdu leur empereur

et leur nouveau chef, retournèrent dans leur pays, et abandonnèrent une entreprise malheureuse.

III. FRÉDERIC II, petit-fils de *Fréderic I*, et fils de l'empereur *Henri VI*, né en 1194, fut élu roi des Romains en 1196. *Othon IV* ayant été excommunié par le pape *Innocent III*, l'archevêque de Mayence fit élire *Fréderic* empereur le 13 décembre 1210, quoiqu'il n'eût alors que seize ans; mais ce jeune prince ne fut paisible possesseur de l'empire, qu'après la mort d'*Othon* en 1218. Son règne commença par la diète d'Égra en 1219. Ce fut dans cette diète qu'il fit jurer aux grands seigneurs de l'empire, de ne plus rançonner les voyageurs qui passeroient dans leur territoire, et de ne pas faire de fausse monnoie: usages barbares, que les petits princes prenoient pour des droits sacrés dans ces temps de brigandage. Après avoir mis ordre à tout en Allemagne, il passa en Italie. Milan lui ferma ses portes, comme à un petit-fils de *Barberousse;* et il alla se faire couronner à Rome, par le pape *Honoré III*, le 22 novembre 1220. Il signala son couronnement par des édits sanglans contre les hérétiques, et par le serment d'aller se battre dans la Terre sainte. *Fréderic*, né en Italie, et s'y plaisant beaucoup, ne se pressa pas de se rendre à Jérusalem. *Grégoire IX*, successeur d'*Honoré III*, fâché de ce retardement, l'excommunie en 1227 et 1228, et menace de le déposséder de l'empire, comme s'il lui eût appartenu. *Fréderic* part pour la Terre sainte et y arrive en septembre 1228. *Mélédin*, sultan de Babylone, effrayé de l'orage qui alloit fondre sur lui, conclut, l'année d'après, le 18 février 1229, une trève de dix ans avec l'empereur. Par ce traité, *Mélédin* remit à *Fréderic* Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Sidon, et les prisonniers Chrétiens. L'empereur alla ensuite à l'église du Saint-Sépulcre, prit lui-même la couronne sur l'autel, parce qu'aucun évêque n'auroit voulu la lui donner. On étoit très-prévenu contre lui. *Grégoire IX* prit même occasion de sa trève avec un prince Infidelle, pour l'anathématiser. Ce pontife assemble une armée, et s'empare d'une grande partie de la Pouille, dont il investit le beau-père de *Fréderic II*, *Jean de Brienne.* Le jeune *Henri* son fils, roi des Romains, se déclara aussi contre son père, à l'instigation du pontife, qui fit répandre en même temps le bruit de sa mort. Cette nouvelle, quoique fausse, occasionna la révolte générale de la Sicile et de l'Italie. *Fréderic*, instruit de ces événemens, repasse en Europe. Ayant ramassé une armée à la hâte, il se rend maître de la Romagne, de la Marche d'Ancone, des duchés de Spolette et de Bénévent. Les soldats de la croisade papale, appelés *Guelfes*, portoient le signe de deux clefs sur l'épaule. Les croisés de l'empereur s'appeloient *Gibelins*, et portoient la croix; ils furent toujours vainqueurs. Le pape s'étant en vain servi de toutes ses armes, de celle de l'excommunication et de celle de l'intrigue, se réconcilie avec l'empereur en 1230, moyennant la somme de 130,000 marcs d'argent, et la restitution des villes qu'il lui avoit prises. *Fréderic* ne fut si facile, que parce que son fils s'étoit révolté en

Allemagne. Il va assembler une diète à Mayence ; et craignant le sort de *Louis le Débonnaire* et du malheureux *Henri IV*, il condamne, en 1235, le rebelle à une prison perpétuelle, et fait élire, peu après, son second fils, *Conrad IV*, roi des Romains. L'Allemagne pacifiée, il repasse en Lombardie l'an 1240, triomphe des Milanois, et en fait un grand carnage. Il prend plusieurs autres villes, soumet la Sardaigne, repousse les forces de Venise et de Gênes, se rend maître du duché d'Urbin et de la Toscane, et assiége Rome. Ce fut alors, dit-on, qu'il fit fendre la tête en quatre, ou marquer d'un fer chaud fait en croix, les prisonniers qu'il faisoit. Il alla ensuite saccager Bénévent, le Mont Cassin, et les terres des Templiers. Il est certain que *Fréderic* respectoit trop peu les possessions ecclésiastiques. *Grégoire IX* l'avoit excommunié de nouveau en 1236 : c'étoit la déclaration de guerre des pontifes de ce temps. Il avoit pris pour prétexte de cette excommunication, que les armées de ce prince avoient pillé des églises ; qu'il avoit fait juger par des cours laïques les crimes des ecclésiastiques ; et qu'il avoit blasphémé J. C. dans la diète de Francfort, et l'avoit mis au nombre des imposteurs qui avoient trompé l'univers. Dans sa *Lettre* adressée aux princes et aux prélats contre cet empereur, le 12 des calendes de juin, de la 13e année de son pontificat, 1239, *Grégoire* s'exprime ainsi : « Il a dit que le monde entier avoit été trompé par trois fameux imposteurs, *Moïse*, *Jésus-Christ* et *Mahomet* ; mettant encore *Jésus-Christ*, crucifié, au-dessous des deux autres, morts dans la gloire. Il a de plus osé dire, qu'il n'y a que des insensés qui croient que Dieu, créateur de tout, ait pu naître d'une Vierge ; qu'un homme ne peut être conçu que par l'union des deux sexes, et qu'on ne doit croire que ce qu'on peut montrer par la raison naturelle. On pourra prouver en temps et lieu tous ses blasphêmes, et qu'il a combattu la foi en plusieurs autres manières, tant par ses paroles que par ses actions. » La lettre finit en ordonnant aux évêques de la rendre publique. On peut juger que l'empereur ne demeura pas sans réponse. Il fit écrire une lettre aux cardinaux, où d'abord il établit la fameuse allégorie des *deux Luminaires*, pour signifier le sacerdoce et l'empire ; ce qui montre qu'il adoptoit cette ridicule comparaison. Ensuite, il rend au pape injures pour injures, employant, comme lui, des figures tirées des livres sacrés. « C'est, disoit-il, le grand Dragon qui séduit l'univers, l'Antechrist, un autre *Balaam* et un prince de ténèbres. » Pour justifier sa religion, si ouvertement attaquée, il fait sa profession de foi sur la divinité de J. C. et le mystère de l'incarnation, et parle de *Moïse* et de *Mahomet*, comme doit faire un Chrétien. Le pape n'en laissa pas moins subsister l'excommunication ; il monta en chaire pour prêcher une croisade contre *Fréderic*, et pour délier ses sujets du serment de fidélité. L'empereur ne lui répond qu'en battant ses troupes, en punissant les révoltés, en rappelant tous les moines ses sujets qui étoient à Rome. *Grégoire*, toujours plus animé du desir de réduire *Fréderic*, ordonne aux princes Allemands d'élire un autre empereur. On lui répond, que le

pontife Romain avoit, à la vérité, le droit de couronner les empereurs, mais non pas celui de les faire déposer à son gré. *Grégoire* voulut faire assembler un concile contre lui; mais les prélats François, Anglois et Espagnols s'étant embarqués à Gênes, furent faits prisonniers par *Henri*, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur. Le pontife en mourut de douleur au mois d'août 1241. *Célestin IV*, son successeur, n'occupa le trône pontifical que dix-huit jours. Le siége vaqua dix-neuf mois. Enfin, *Innocent IV* ayant été élu, ce pape, l'ami de *Fréderic* quand il étoit cardinal, devint nécessairement son ennemi, dès qu'il fut souverain pontife. C'étoit ce que *Fréderic II* avoit prévu, et ce qu'il devoit prévoir, parce qu'il étoit aussi jaloux des droits du trône, qu'*Innocent* l'étoit de ceux de l'autel. Le pape ayant exigé qu'il rendît, avant que d'être absous, les places qu'il avoit prises, l'empereur voulut que l'absolution précédât la restitution. Ce fut un nouveau sujet de querelle. Après bien des négociations inutiles, *Innocent* le déposa dans le fameux concile de Lyon en 1245, *en présence du concile, et non avec son approbation*. Un moine de l'ordre de Cîteaux l'accusa dans une longue harangue, aussi plate que calomnieuse. *L'empereur*, disoit-il, *ne croit ni à Dieu, ni aux Saints.* Mais d'où ce Cistercien le savoit-il ? *Il a plusieurs épouses à la fois.* Mais quelles étoient ces épouses? Et s'il vouloit parler de ses concubines, étoit-ce une raison de délier ses sujets du serment de fidélité ? *Il a des correspondances avec le Soudan de Babylone.* Mais pourquoi le roi titulaire de Jérusalem ne pouvoit-il pas traiter avec son voisin ? Et que penseroit-on aujourd'hui d'un pape qui excommunieroit un roi Chrétien, parce qu'il a un ambassadeur à la Porte? De pareilles témérités ne sont plus à craindre; et les pontifes de Rome moderne sont aussi doux et aussi sages que ceux de Rome barbare étoient emportés et peu politiques. Les peuples ligués de Lombardie battirent *Fréderic*; les princes ne le regardèrent plus que comme un impie : pour comble de malheur, les Allemands lui opposèrent, en 1246, *Henri de Thuringe*, qu'ils élurent empereur; puis *Guillaume*, comte de Hollande, en 1247. On dit, qu'étant dans la Pouille, il découvrit que son médecin, séduit par les partisans d'*Innocent IV*, vouloit l'empoisonner, et qu'il fut obligé de prendre des Mahométans pour sa garde; mais ce fait est un ouï-dire, qui n'est pas suffisamment prouvé, et qu'on peut rejeter comme une calomnie. *Fréderic*, toujours occupé, depuis les excommunications lancées contre lui, à faire la guerre à des sujets rebelles, à Naples, à Parme ensuite, ne retourna pas en Allemagne. Accablé de soucis et d'inquiétudes, il mourut à Fiorenzuola, dans la Pouille, le 13 décembre 1250, à 57 ans. « On accusa, dit l'abbé *de Choisi*, *Mainfroi*, son fils naturel, prince de Tarente, de l'avoir empoisonné et même étouffé dans son lit. » Mais cette imputation, répétée par plusieurs historiens, est vraisemblablement un de ces jugemens téméraires que la mort des princes occasionne, sur-tout quand ils ont beaucoup d'amis ou d'ennemis. Sa mort fut fort édifiante; et dans son testament,

il chargea *Conrad*, son fils, de restituer à l'église Romaine tous les droits qu'il possédoit injustement, pourvu que, de son côté, elle en usât envers lui comme une bonne mère. Pendant sa maladie, il versa beaucoup de larmes et parut très-éloigné des sentimens impies qu'on lui avoit attribués. *Fréderic* avoit d'excellentes qualités, obscurcies par un caractère impérieux et despotique, qui lui fit commettre de grandes fautes, et exercer des cruautés odieuses, sur-tout contre plusieurs évêques, favorables aux prétentions des papes. Il fut, de tous les empereurs, celui qui chercha le plus à établir l'empire en Italie, et qui y réussit le moins, quoiqu'il eût une partie de ce qu'il falloit pour réussir, du courage, de l'esprit, de la générosité. Mais la prudence et l'adresse lui manquèrent souvent. Au milieu des troubles qui agitèrent le règne de *Fréderic*, il poliça, il embellit les royaumes de Naples et de Sicile, ses pays favoris. Il décora quelques villes, et en bâtit plusieurs autres; il fonda des universités; il cultiva les beaux arts et les fit cultiver. Il composa un Traité *De arte venandi cum avibus*, imprimé avec *Albertus Magnus de falconibus*, à Augsbourg, 1596, in-8.° Il fit traduire de grec en latin divers livres, en particulier ceux d'*Aristote*, et il auroit plus fait encore, sans les traverses qui troublèrent sa vie et hâtèrent peut-être sa mort. *Fréderic* institua par son testament, héritier de l'empire et d'une partie de ses autres états, *Conrad*, roi des Romains, son fils, qu'il avoit eu de sa seconde femme *Yolande*, fille de *Jean de Brienne*, roi de Jérusalem. *Conrad* lui succéda, et fut père de *Conradin*, en qui finit la maison impériale de Souabe. — *Fréderic* avoit été marié trois fois. *Constance*, fille d'*Alphonse*, roi de Castille, sa première femme, lui donna le prince *Henri*, fait roi des Romains, et mort en prison dans la Pouille, après s'être révolté contre son père. Il eut un autre fils, nommé *Henri*, d'*Isabelle*, fille de *Jean Sans-terre*, roi d'Angleterre. Nous ne parlons pas de ses enfans naturels, qui furent en grand nombre. De ses fils légitimes, il n'y eut que *Conrad* qui fit quelque figure; et de ses bâtards, que *Mainfroi*, prince de Tarente.... *Fréderic* laissa aussi deux filles légitimes, mariées, l'une à *Albert* landgrave de Thuringe, et l'autre au landgrave de Hesse. MARGUERITE ne fut pas heureuse avec le landgrave de Thuringe. Ce prince, par l'instigation d'une de ses maîtresses, résolut de se défaire de sa femme. Ses ordres devoient s'exécuter dans le château de Wartbourg, près d'Isenach; mais ceux qui en étoient chargés, eurent tant de respect pour la vertu de cette princesse, qu'ils l'en avertirent. Elle n'eut que le temps de se faire descendre du haut du château, pour se sauver dans un couvent à Franckfort. Elle lui laissa deux fils, *Fréderic* et *Dictman*. En partant, elle imprima à la joue de l'aîné, avec ses dents, une marque, afin qu'il se souvînt, pendant sa vie, de la disgrace de sa mère, et qu'il la vengeât dans la suite. En effet, FRÉDERIC, surnommé *le Mordu*, n'eut pas plutôt atteint l'âge de majorité, qu'il chassa son père de ses états.

IV. FRÉDERIC III, dit *le Beau*, fils d'*Albert I* d'Autri-

che, fut élu empereur par quelques électeurs en 1314 ; mais le plus grand nombre avoit déjà donné la couronne à *Louis de Bavière*, (*Voyez* LOUIS, n° v.) qui le vainquit et le fit prisonnier dans la bataille décisive de Michel-dorff, en 1322. Dès ce jour, il n'y eut plus qu'un empereur, si cependant *Fréderic* en avoit été un. Il mourut le 13 janvier 1330, empoisonné par un philtre amoureux, selon les uns; rongé des vers, selon les autres. *Duchat* lui attribue cette devise :

A. E. I. O. V.

que *Matth. Tympius* prétend signifier :

Aquila Electa Justè Omnia Vincit.

L'événement fit voir qu'elle eût mieux convenu à son rival.

V. FRÉDERIC IV, *ou* III selon quelques-uns, empereur, dit *le Pacifique*, né en 1415, d'*Ernest*, duc d'Autriche, monta sur le trône impérial en 1440, à 25 ans, et fut couronné à Rome en 1452, de la main du pape *Nicolas V*. Par le serment qu'il prêta à ce pontife, il promit de n'exercer dans Rome aucun acte de souverain, sans son consentement. Le couronnement de *Fréderic* est le dernier qui ait été fait à Rome, et fut un des moins éclatans. *Fréderic* appréhendoit tellement de donner des sujets d'indisposition à *Nicolas V*, que les Italiens dirent, qu'*il avoit une ame morte dans un corps vivant*. Ce pape ne le quitta pas d'un moment. Il craignoit que les Romains, mécontens du gouvernement papal, ne trouvassent les moyens de l'engager à renouveler les droits des anciens empereurs. *Eléonore*, fille d'*Edouard*, roi de Portugal, qu'il avoit demandée en mariage, se rendit à Rome, et y fut couronnée impératrice en même temps que son époux. *Fréderic* ne vouloit pas d'abord consommer le mariage en Italie, de peur que l'enfant qui en naîtroit n'eût les mœurs italiennes. Il fallut qu'*Alfonse*, aïeul de sa femme, roi d'Aragon et de Naples, l'y engageât. Le gendre, prince foible et superstitieux, n'y consentit, qu'après avoir eu grand soin de faire écarter toutes les apparences d'enchantemens ; car c'étoit la folie de ce siècle, et en particulier celle de *Fréderic*, d'attribuer tout à la magie. De Rome, ce prince se rendit à Naples, pour voir *Alfonse* qu'il aimoit beaucoup. Ses courtisans trouvant mauvais qu'un empereur fît une visite à un roi, il leur répondit : « *Vous avez raison : un Empereur ne doit pas aller voir un Roi ; mais* Fréderic *doit aller chez* Alfonse »... L'empereur, de retour en Allemagne, s'abandonna à son indolence, et cette indolence produisit des guerres civiles. Les électeurs, assemblés à Franckfort, le sommèrent de s'appliquer aux affaires de l'état, de rétablir la paix publique, de faire administrer la justice et de punir le crime. On le menaça d'élire un roi des Romains, qui auroit le gouvernement de l'empire. Ces menaces furent inutiles. La Hongrie se donna, en 1458, à *Matthias*, fils d'*Huniade*, son défenseur. *Fréderic* se contenta de lui refuser la couronne de *St. Etienne*, qu'il avoit entre les mains : refus qui produisit une guerre sanglante. *Matthias* envahit l'Autriche, prend Vienne, en chasse l'empereur, qui, avec une suite de quatre-vingts personnes, se met à se promener de couvent en couvent, en attendant

que son vainqueur fût mort. A cette indolence fatale, il joignoit une avarice sordide, au point qu'il refusa un précepteur et un gouverneur à son fils *Maximilien ;* qu'il l'abandonna à lui-même pour s'épargner les frais de leurs honoraires ; et qu'il lui fit manquer son mariage avec *Anne de Bretagne*, que ce jeune prince ne put venir effectuer en personne, manquant de tout pour paroître avec dignité. Cette même avarice fut en partie cause qu'il n'entreprit aucune guerre, à cause des dépenses qu'elle entraîne. Il répétoit sans cesse ces paroles, qui doivent être dans le cœur d'un philosophe, mais non dans celui d'un monarque : *L'oubli des biens qu'on ne peut recouvrer, est la félicité suprême.* Il se conduisit d'après ces principes ; il finit la guerre par un traité de paix honteux, en 1487. Pendant un règne de 50 ans, il discourut beaucoup et agit peu : ce qui faisoit dire à *Antoine Campanus*, en parlant d'une croisade projetée contre les Turcs : *Si l'Empereur se battoit aussi fort qu'il éternue, nous vaincrions nos ennemis.* Ce prince mourut le 7 septembre 1493, à 78 ans, au milieu des douleurs de l'amputation d'une jambe où la gangrène s'étoit mise. Il avoit institué, en 1468, l'ordre de chevalerie de St-Georges, qui depuis a été supprimé. Il disoit que ses bienfaits avoient souvent rendu ses meilleurs amis infidelles. Un archevêque de Trèves le fatiguant à force de requêtes : *Si vous ne trouvez*, lui dit-il, *la fin de vos demandes, je trouverai le commencement de mes refus.* On rapporte encore de lui cette anecdote, qu'on a mise depuis sur le compte de *Charles-Quint* et de quelques autres princes. Un pauvre demandoit l'aumône à la porte du palais, et crioit : *Je suis frère de l'Empereur. — Comment es-tu mon frère*, lui demanda ce prince ? *— En Adam*, lui répondit le pauvre. Alors *Fréderic* lui fit donner une très-petite pièce de monnoie. Le mendiant s'en plaignit. *Si tous tes frères*, lui dit l'empereur, *t'en donnoient autant, tu serois plus riche que moi.* C'est au commencement du règne de cet empereur, en 1440, qu'on place l'invention de l'imprimerie : *Voy.* FUSTH ou FAUST. Il eut d'*Eléonore*, *Maximilien*, depuis empereur ; et *Cunegonde*, mariée au duc de Bavière.

Rois de Danemarck.

VI. **FRÉDERIC I**er, dit *le Pacifique*, roi de Danemarck en 1523, après l'expulsion du barbare *Christiern*, se maintint sur le trône par une sage politique et par les armes. Il fit alliance avec *Gustave I*, qui s'étoit fait reconnoître roi de Suède, et se ligua avec les villes Anséatiques. Après avoir pris Copenhague, capitale de Danemarck, il gagna la noblesse par ses libéralités, et la nation, en introduisant le Luthéranisme dans ses états, l'an 1526. Il mourut en 1533.

VII. **FRÉDERIC II**, roi de Danemarck, fils et successeur de *Christiern III*, augmenta ses états de la province de Diethmarsie, en 1559, favorisa l'académie de Copenhague, fit fleurir les lettres, aima les savans, et protégea *Tyco-Brahé.* Son règne ne fut troublé que par une guerre passagère avec la Suède ; elle fut heureusement terminée en 1570. Il mourut le 4 avril 1588, dans sa 54e année.

VII. **FRÉDERIC III**, d'abord archevêque de Brême, ensuite

roi de Danemarck en 1648, après la mort de *Christiern IV* son père, perdit plusieurs places, que *Charles-Gustave*, roi de Suède, lui enleva. Il mourut le 9 février 1670, à 61 ans, après avoir obtenu que la couronne, auparavant élective, seroit héréditaire dans sa maison. La noblesse, qui traitoit les autres ordres avec dureté, perdit en même temps une partie de ses priviléges. Le célèbre *Lowendahl*, maréchal de France, descendoit de ce roi par une branche bâtarde.

IX. FRÉDERIC IV, roi de Danemarck, fils de *Christiern V*, monta sur le trône de son père en 1699. Il se ligua avec le czar *Pierre* et le roi de Pologne, contre *Charles XII*, qui le contraignit à faire la paix. Après une guerre fort désavantageuse, le roi de Suède ayant été réduit à se retirer en Turquie par le Czar, *Fréderic* se dédommagea de ses pertes et lui enleva plusieurs places. Il mourut en 1730, à 59 ans. — *Fréderic V*, son petit-fils, monta, en 1746, sur le trône, qu'il occupa jusqu'en 1766. Il dit en mourant au roi régnant *Christiern VII*, qui alloit prendre les rênes de l'état : *C'est une grande consolation pour moi, mon fils, à mon dernier moment, de n'avoir jamais offensé personne, et de n'avoir pas une goutte de sang sur les mains.* Paroles qu'il seroit à souhaiter que pussent dire tous les souverains en déposant le sceptre ! Sa statue équestre par *Saly*, sculpteur françois, orne la place d'Amalienbourg.

FRÉDERIC, roi de Naples, *Voyez* Louis XII, n° *XVII*... et Gonsalve, *à la fin*.

Pologne et * *Saxe*.

X. FRÉDERIC-AUGUSTE Ier, roi de Pologne, naquit à Dresde en 1670, de *Jean-George III*, électeur de Saxe. Il eut cet électorat après la mort de *Jean-George IV* son frère, en 1694. Il fit ses premières campagnes contre les François en 1689, sur les bords du Rhin, et y donna des marques de valeur. Choisi, en 1695, pour commander l'armée Chrétienne contre les Turcs, il soutint sa réputation de bravoure, et gagna sur eux la bataille d'Oltach en 1696. Ayant embrassé la religion Catholique l'année suivante, il fut élu roi de Pologne le 27 juin, et couronné à Cracovie le 15 septembre. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la noblesse Polonoise, et forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne, qu'il ne tarda pas d'employer contre *Charles XII*. Il se jeta d'abord sur la Livonie : il y remporta quelques avantages sur les Suédois ; mais ils furent suivis de plusieurs échecs. Il fut obligé de lever le siége de Riga, perdit la bataille de Clissow et celle de Frawstadt ; et après une guerre où il avoit été aussi malheureux que brave, il signa la paix en 1706. Par ce traité, il fut dépouillé de la couronne de Pologne, que *Charles XII* avoit fait donner à *Stanislas Leczinski* en 1704. Après la bataille de Pultawa, *Fréderic-Auguste* remonta sur le trône, et s'y soutint avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée le 1er février 1733, à 63 ans. Ce monarque avoit une force de corps incroyable ; mais il étoit plus connu encore par sa bravoure, et surtout par sa grandeur d'ame dans

* Voyez ci-après, page 263.

la bonne et la mauvaise fortune. Sa cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de *Louis XIV. Auguste* l'imita dans l'amour des plaisirs, ainsi que dans celui des arts. Il signala son règne par un nouveau *Code*, par l'érection de différentes chaires académiques, par la fondation d'un gymnase pour la noblesse à Dresde, et par d'autres établissemens qui l'ont immortalisé dans le cœur de ses sujets. On rapporte de lui différentes réponses qui prouvent ses vertus. Le primat du royaume étant mort en 1722, le roi disposa de cette place en faveur de l'évêque de Warmie, en lui disant : *Je suis persuadé que vous aurez soin de la Patrie, et je ne veux pas que vous fassiez rien pour moi, qui soit injuste et contre les lois.* Les Protestans étoient persécutés par les Catholiques; il donna ordre au primat et au sénateur de faire cesser les vexations, disant qu'*il étoit établi par Dieu pour protéger ses sujets, sans aucune acception, et pour les maintenir dans leurs priviléges conformément aux lois de son Royaume.* Ayant été obligé de voyager en hiver quelque temps avant sa mort, on lui représenta le péril auquel il s'exposoit, avec une santé chancelante, et dans la saison la plus rude de l'année; il répondit : *Je vois tout le danger que je cours; mais je dois plus à mes Peuples qu'à moi-même.* Ce prince avoit parcouru, dans sa jeunesse, toutes les cours de l'Europe, et avoit rapporté, de ses voyages, beaucoup de connoissances, de politesse, d'affabilité. Il fut clément envers ses ennemis, lors même qu'il auroit pu se venger. Il aima la paix, et tous ses soins tendoient à en faire goûter les douceurs à ses sujets. Les Saxons le regardoient comme leur père, et ce prince les chérissoit comme ses enfans. Les Polonois le respectoient; mais l'esprit républicain qui les anime, et la crainte perpétuelle où les tient la conservation de leur liberté, les empêchèrent de lui accorder toute leur confiance. Ce prince laissa de *Christine-Everhardine* de *Brandebourg-Bareith*, un fils unique qui lui succéda. (*Voy.* l'article suivant.) Son épouse, morte en 1727, n'ayant pas voulu renoncer à la religion Protestante, ne put être couronnée reine de Pologne.

XI. FRÉDERIC-AUGUSTE II, roi de Pologne, fils du précédent, naquit en 1696, et parvint au trône en 1734. Les dernières années de son règne furent très-malheureuses. En 1756, le roi de Prusse l'ayant soupconné d'être entré dans les projets hostiles qui se formoient contre lui, marcha avec une armée vers Dresde. *Auguste* lui abandonna sa capitale, et se renferma avec 17000 hommes dans le camp de Pyrna qui fut bientôt forcé. Son armée se rendit prisonnière de guerre et fut incorporée dans les troupes Prussiennes. Le roi de Pologne fit en vain des propositions de paix, en demandant au vainqueur de prescrire lui même les conditions. *Fréderic* répondit qu'il n'en avoit point à faire; qu'il n'étoit pas entré en Saxe comme ennemi, mais comme dépositaire; il lui refusa même ses gardes, prétendant qu'il ne vouloit pas avoir la peine de les reprendre. Toutes les réponses du roi de Prusse furent des insultes ou des marques de mépris, et la conduite d'*Auguste* sembloit excuser *Fré-*

deric. Enfin le malheureux prince obtint pour toute grace des passe-ports pour se retirer en Pologne. La Saxe resta entre les mains du vainqueur jusqu'à la paix conclue à Hubersbourg le 15 février 1763. *Fréderic-Auguste* mourut le 5 octobre suivant, à 68 ans. C'étoit un prince plein de bonté et de générosité; mais qui, se livrant à des dépenses de luxe, tandis qu'il avoit des voisins puissans, négligea trop le soin de préparer de bonne heure les moyens de leur résister. La Russie et la Prusse auroient assuré dans sa famille le trône de Pologne, s'il avoit voulu se prêter aux propositions d'un démembrement. Il préféra les intérêts de la patrie aux siens propres, et les Polonois n'en furent pas plus reconnoissans. Son fils ne fut pas élu, et la Russie lui enleva la Courlande. Il eut de *Marie-Joséphine*, fille de l'empereur *Joseph*, plusieurs enfans, *Fréderic-Chrétien-Léopold*, prince électoral de Saxe; *Marie-Amélie*, mariée à Don *Carlos*, roi de Naples, et ensuite roi d'Espagne; et *Marie-Josèphe*, dauphine de France et mère de LOUIS XVI. *Marie-Joséphine*, épouse d'*Auguste*, montra dans les malheurs qu'essuya sa maison la force d'ame que sa situation exigeoit. Jamais elle ne voulut sortir de Dresde; mais enfin elle succomba sous les chagrins et les duretés qu'elle eut à essuyer, et mourut au milieu des ruines de son pays désolé.

FRÉDERIC de Holstein, *Voy.* ADOLPHE-FRÉDERIC.

XII. FRÉDERIC, prince de HESSE-CASSEL, épousa, le 4 avril 1715, *Ulrique-Éléonore*, sœur de *Charles XII*, roi de Suède. Cette princesse, après la mort funeste du conquérant son frère, succéda à la couronne, le 3 février 1719. Elle abdiqua l'année suivante en faveur de *Fréderic*, qui fut élu roi de Suède le 4 avril 1720. Il fit la guerre aux Russes, qui battirent ses troupes en plusieurs rencontres; et mourut en 1751, à 75 ans, sans postérité. Il eut pour successeur *Adolphe Fréderic II* fils de *Christian-Auguste*, prince de Holstein-Gottorp.

Brandebourg et PRUSSE.

XIII. FRÉDERIC-GUILLAUME *le Grand*, électeur de Brandebourg, né à Cologne sur la Sprée, en 1620, fit la guerre aux Polonois avec avantage. Elle finit par le traité de Braünsberg en 1657. Dans la guerre de 1674, contre *Louis XIV*, il s'unit avec le roi d'Espagne et les Hollandois. Il marcha dans l'Alsace avec son armée; mais il fut bientôt contraint de la retirer, pour s'opposer aux Suédois, qui s'étoient emparés des meilleures places du Brandebourg. *Fréderic* les mit en fuite, fit une descente dans l'isle de Rugen, prit Ferschantz, Stralsund, Grispwald, et fit une paix avantageuse, fruit de ses victoires. Il fit creuser un canal pour joindre la Sprée à l'Oder, et mourut en 1688, à 68 ans, avec cette indifférence héroïque qu'il avoit eue dans les champs de bataille. L'illustre auteur des *Mémoires de Brandebourg* en fait ce portrait, ou, pour mieux dire, ce panégyrique : « *Fréderic-Guillaume* avoit toutes les qualités qui font les grands hommes; magnanime, débonnaire, généreux, humain... Il devint le restaurateur et le défenseur de sa patrie, le fondateur de la

puissance du Brandebourg, l'arbitre de ses égaux... Avec peu de moyens, il fit de grandes choses, se tint lui seul lieu de ministre et de général, et rendit florissant un état qu'il avoit trouvé enséveli sous ses ruines. » On peut voir le parallèle que le même écrivain en fait avec *Louis XIV*. C'est un chef-d'œuvre de force et de finesse. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de l'orner de ce morceau.

XIV. **FRÉDERIC Ier**, électeur de Brandebourg, fils du précédent, naquit à Konisberg en 1657. Le titre de *Roi* tentoit son ambition : il fit négocier, en 1700, auprès de *Léopold*, pour l'érection du duché de Prusse en royaume. L'empereur avoit refusé, en 1695, de reconnoître la Prusse pour un duché séculier; mais, en 1700, *Fréderic* lui ayant promis du secours contre la France, il ne fit aucune difficulté de la reconnoître pour un royaume. L'Angleterre et la Hollande furent gagnées par le même motif. Les différens entre la Suède et le roi de Pologne, assurèrent le consentement de ces deux couronnes, qui avoient un intérêt égal à ménager *Fréderic*; enfin, à la paix d'Utrecht, il fut généralement reconnu pour roi. On lui confirma, en même temps, la possession de la ville de Gueldres, et de quelques autres de ce duché, dont il s'étoit emparé en 1703. Il augmenta encore ses états du comté de Tecklenbourg, de la principauté de Neufchâtel et de Valengin. Il mourut en 1713, à 60 ans. Ce prince étoit magnifique et généreux; mais c'étoit aux dépens de ses sujets : il fouloit les pauvres pour engraisser les riches. Sa cour étoit superbe, ses ambassades magnifiques, ses bâtimens somptueux, ses fêtes brillantes. Il fonda l'université de Hall, la société royale de Berlin, et l'académie des Nobles. Il dépensoit ordinairément sans choix, l'argent de ses peuples. Il donna un fief de quarante mille écus à un chasseur, qui lui fit tirer un cerf de haute ramure; enfin, pour nous servir de l'expression de son petit-fils, « il étoit grand dans les petites choses, et petit dans les grandes. » Ce prince avoit eu trois femmes. Du premier mariage, avec *Élizabeth-Henriette*, fille du landgrave de Hesse, naquit une fille, mariée au prince héréditaire de Hesse, depuis roi de Suède. Il eut de sa seconde femme, *Fréderic-Guillaume*, qui lui succéda : cette seconde épouse étoit *Sophie-Charlotte*, fille du duc de *Hanovre*, et sœur de *George*, qui depuis devint roi d'Angleterre. C'étoit une princesse qui avoit tous les charmes de son sexe, et tout ce que l'étude peut ajouter à un esprit naturellement vif et solide. *Erman*, académicien de Berlin, a publié en 1791 l'Éloge et plusieurs Lettres ingénieuses de *Sophie-Charlotte*. *Grégorio Leti* dit, dans son style italien, que la cour de cette princesse ressembloit *au paradis terrestre dont elle étoit l'arbre de vie, donnant à tous l'esprit et la grace*. Elle parloit le françois avec tant de naturel et de facilité, qu'un réfugié de cette nation qui lui fut présenté, demanda, au sortir de l'audience, si la *princesse électorale savoit aussi l'allemand*. Elle mourut en 1705. *Fréderic premier* répudia sa troisième femme.

XV. FRÉDERIC-GUILLAUME Ier, roi de Prusse, né à Berlin le 15 août 1688, commença à régner en 1713, sous les auspices favorables de la paix. Toute son attention se tourna d'abord sur l'intérieur du gouvernement. Il rétablit l'ordre dans les finances, la police, la justice, le militaire. De cent chambellans qu'avoit eus son père, il n'en retint que douze. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant qu'*un Prince doit être économe du sang et du bien de ses sujets*. La bonne administration de ses finances fit que, dès la première année de son règne, il entretint cinquante mille hommes sous les armes, sans qu'aucune puissance lui payât des subsides. La France et l'Espagne avoient enfin reconnu sa royauté, et la souveraineté de la principauté de Neuchâtel. On lui avoit garanti le pays de Gueldres et de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui et pour ses descendans. Le Nord étoit en feu par les querelles de *Charles XII*. *Fréderic* ne voulut pas s'en mêler, et tandis que ce héros-soldat perdoit ses plus riches provinces, *Fréderic* acquéroit la baronie de Limbourg. Il fut enfin obligé de prendre part à cette guerre, et de se déclarer contre le roi de Suède, dont les procédés et les hostilités l'avoient d'autant plus irrité, qu'il ne vouloit pas les réparer. *Fréderic*, forcé de se défendre, ne put s'empêcher de s'écrier : *Ah ! faut-il qu'un Roi, que j'estime, me contraigne à devenir son ennemi ?* Ses armes eurent un heureux succès ; il chassa les Suédois de Stralsund en 1715, et revint vainqueur à Berlin, mais sans vouloir permettre qu'on lui élevât un arc de triomphe. En méprisant les dehors de la royauté, il n'en étoit que plus attaché à en remplir les véritables devoirs. En 1717, il abolit en partie les fiefs dans ses états, et les rendit allodiaux. L'année suivante, il borna la durée des procès criminels à trois mois. Il repeupla la Prusse et la Lithuanie, que la peste avoit dévastées. Il fit venir des colonies de la Suisse, de la Souabe et du Palatinat, et les y établit à grands frais. Beaucoup d'étrangers furent appelés dans ses états. Ceux qui établissoient des manufactures dans les villes, et ceux qui y faisoient connoître des arts nouveaux, étoient excités par des bénéfices, des priviléges et des récompenses. Il parcouroit annuellement toutes ses provinces, et par-tout il encourageoit l'industrie et faisoit naître l'abondance. Dès l'an 1718, son armée montoit à près de soixante mille hommes, qu'il distribua dans toutes ses provinces; de sorte que l'argent qu'elles payoient à l'état, leur revenoit sans cesse par le moyen des troupes. Les denrées haussèrent de prix ; et les laines qu'on vendoit aux étrangers, et qu'on rachetoit après qu'ils les avoient travaillées, ne sortirent plus du pays. Toute l'armée fut habillée de neuf régulièrement tous les ans. *Fréderic* avoit établi sa résidence à Potsdam, maison de plaisance, dont il fit une belle et grande ville où fleurirent tous les arts. On y fabriqua bientôt des velours aussi beaux que ceux de Gênes. Le roi de Prusse fonda, dans cette ville, un grand hôpital, où sont entretenus annuellement 2500 en-

fans de soldats, qui peuvent y apprendre la profession à laquelle leur génie les détermine. Il établit de même un hôpital de filles, qui sont formées aux ouvrages propres à leur sexe. Il augmenta, la même année, 1722, le corps des cadets, où trois cents jeunes gentilshommes apprennent l'art de la guerre. Tandis que *Fréderic* faisoit fleurir ses états au-dedans, il les soutenoit au-dehors. Il signa, en 1727, le traité de Wusterhausen avec l'empereur : il consistoit dans des garanties réciproques. A peine ce traité fut-il conclu, qu'il faillit s'allumer une guerre en Allemagne, entre les rois de Prusse et d'Angleterre. Il s'agissoit de deux petits prés, situés aux confins de la vieille Marche et du duché de Zell, et de quelques paysans Hanovriens que des officiers Prussiens avoient enrôlés. Cette querelle fut pacifiée dans le congrès de Brunswick. L'année 1730 est remarquable par les brouilleries de *Fréderic* avec son fils. Fâché de voir dans ce jeune prince du goût pour la poésie, la musique, les beaux arts, et craignant que ce goût ne s'opposât aux connoissances nécessaires pour l'administration, il le traitoit très-durement. Le prince royal résolut d'échapper à ces mauvais traitemens par la fuite. Le projet fut découvert, le jeune prince arrêté. Son père l'envoya prisonnier à Custrin sur l'Oder, et ne le relâcha qu'après les prières réitérées de l'empereur et du roi d'Angleterre. *Kar*, jeune officier qui devoit être un de ses compagnons de voyage, fut exécuté sur un échafaud dressé sous la croisée du prince royal, que le roi, son père, força d'assister à ce spectacle. Le mariage du prince avec la princesse de *Brunswick-Wolffembutel*, en 1733, n'écarta pas tous les nuages entre le père et le fils, qui avoit été comme forcé par lui à cet hymen; mais il ramena la paix dans la famille royale. Vers la fin de 1734, *Fréderic-Guillaume* passa une convention avec la France, dont il obtint la garantie du duché de Berg. Il se contenta d'autant plus facilement du partage qu'on lui fit, que la foiblesse de sa santé lui annonçoit une mort prochaine. Elle arriva le 31 mai 1740, à 52 ans, et il la reçut avec la fermeté d'un philosophe et la résignation d'un Chrétien. Il ordonna ses funérailles avec autant de sang froid qu'il prescrivoit la marche de ses régimens. Ce prince avoit épousé en 1705 *Sophie-Dorothée*, fille de *George* d'Hanovre, depuis roi d'Angleterre. De ce mariage naquit *Fréderic II*, qui lui succéda; les trois princes *Auguste-Guillaume*, *Fréderic-Henri-Louis*, et *Auguste-Ferdinand*; et six princesses, dont l'une, *Ulrique*, épousa le roi de Suède... « La politique de *Fréderic*, dit son illustre fils, fut toujours inséparable de la justice. Moins occupé à étendre ses états qu'à les bien gouverner, circonspect dans ses engagemens, vrai dans ses promesses, austère dans ses mœurs, rigoureux sur celles des autres, scrupuleux observateur de la discipline militaire, gouvernant son état par les mêmes lois que son armée, il présumoit si bien de l'humanité, qu'il auroit voulu que ses sujets fussent aussi stoïques que lui. Il n'aimoit ni les savans, ni les poëtes. Ayant apperçu, au retour d'un voyage, des caractères tracés au-dessus de la porte de son pa-

lais ; il demanda a ses courtisans ce que c'étoit. On le lui explique : on lui dit que c'étoient des vers latins, composés par *Wachter*, résidant à Berlin. Le roi courroucé, l'envoie chercher sur-le-champ, et lui ordonne de sortir, sans délai, de la ville et de ses états. Il exila le célèbre *Wolf*, et fit un très-mauvais accueil au jeune *Baratier*, qui lui fut présenté comme un prodige d'érudition. *Voy*. BARATIER. Le prince royal étoit obligé, du vivant de son père, de se cacher pour étudier et pour s'entretenir avec quelques savans. On a publié la *VIE de Fréderic premier*, en 2 volumes in-12, 1741. C'est un ouvrage très-médiocre, fait en partie sur les Gazettes. *Voltaire* parle de ce prince dans ses *Mémoires Secrets ;* mais le portrait qu'il en fait, est une caricature. Il étoit dur, mais non brutal. Le trésor considérable qu'il laissa, fut le fruit de son esprit d'ordre et d'économie, et non celui d'une sordide avarice.

XVI. FRÉDERIC II, (nommé *Charles-Fréderic*) fils du précédent, né le 24 janvier 1712, monta sur le trône de Prusse le 31 mai 1740. A peine avoit-il commencé de régner, qu'il eut l'occasion de développer ses talens militaires, et de faire servir à des conquêtes, des troupes que son père sembloit n'avoir formées que pour la parade. *Charles VI*, empereur d'Allemagne, mourut le 20 octobre 1740. Il ne laissoit qu'une fille unique, *Marie Thérèse*, archiduchesse d'Autriche, et reine de Hongrie, dont le riche héritage fut envié par beaucoup de princes. *Fréderic* croyant pouvoir en réclamer une petite portion, fit valoir d'anciennes prétentions sur la Silésie, et entra à main armée dans cette province, un mois après la mort de l'empereur. Le comte de *Neuperg*, chargé par la reine de Hongrie de la défendre, fut battu par les Prussiens à Molwitz, le 10 avril 1741. Le roi son père avoit formé et discipliné son infanterie ; mais la cavalerie avoit été négligée : aussi fut-elle battue. L'infanterie rétablit l'ordre et remporta la victoire. *Fréderic*, depuis ce jour mémorable, disciplina lui-même sa cavalerie, et la rendit une des meilleures de l'Europe. Son zèle pour la discipline étoit d'une sévérité effrayante. On connoît le supplice infligé au capitaine *Zierten*, pour avoir contrevenu à l'ordre qui défendoit, sous peine de la vie, toute lumière dans le camp. Après s'être emparé de plusieurs places, *Fréderic* se rendit maître de la Basse-Silésie, qui se soumit en novembre 1741. L'année suivante, il s'avança dans la Moravie, prit quelques places, et remporta une victoire considérable sur le prince *Charles*, le 17 mai à Czaslaw. Le roi, à la tête de sa cavalerie, soutint long-temps l'effort de celle d'Autriche, et enfin la dissipa. Sa conduite seule fit le succès de cette journée. Le marechal *de Broglio*, qui avoit été envoyé par la France pour favoriser les prétentions de l'électeur de Bavière à l'empire, et celle du roi de Prusse sur la Silésie, eut à Sahai un avantage considérable ; mais il ne put pas en profiter ; il fut abandonné par les troupes Prussiennes. *Frédéric* avoit fait sa paix avec la reine de Hongrie ; et par les préliminaires du traité, signé le 11 juin à Breslaw, il restoit

en possession de la Silésie et du comté de Glatz. De nouveaux intérêts le lièrent encore avec la France qu'il avoit abandonnée. Au printemps de l'année 1744, il se déclara une seconde fois contre *Marie-Thérèse*, sans en avoir reçu aucun sujet de plainte, et s'avança en Bohême avec cent mille hommes, tandis que les troupes Autrichiennes étoient occupées en Alsace. La véritable raison de cette infraction au traité de Breslaw, étoit que *Fréderic* craignoit que ce traité, fait les armes à la main, ne fût rompu par la force des armes. Il falloit un prétexte pour la colorer; *Fréderic* en trouva un dans l'élection de *Charles VII*. Ce prince avoit été élu empereur légitimement. La reine de Hongrie refusoit de le reconnoître pour chef de l'empire. Le roi de Prusse, comme électeur de Brandebourg, se crut chargé de venger le corps Germanique qui lui avoit donné le trône impérial. Il alla mettre le siége devant Prague, la prit, et fit seize mille prisonniers de guerre. Il fut cependant obligé d'abandonner bientôt cette place; mais le 4 juin 1745, il remporta à Friedberg une victoire signalée sur le prince *Charles de Lorraine*, qui perdit près d'onze mille hommes, dont quatre mille morts et sept mille prisonniers. *Fréderic*, en mandant à *Louis XV* la nouvelle de cette heureuse journée, lui marquoit: *J'ai acquitté à Friedberg la lettre de change que vous avez tirée sur moi à Fontenoy*. Ses succès produisirent un nouveau traité, conclu à Dresde le 25 décembre, par lequel la cour de Vienne lui cédoit la haute et basse Silésie, à l'exception de quelques districts, et tout le comté de Glatz, à condition que *Fréderic* reconnoîtroit *François I* de Lorraine en qualité d'empereur. Cette paix fut troublée en 1755, par la guerre que se firent les Anglois et les François sur les limites de l'Acadie. L'Angleterre s'allia avec la Prusse, et la France avec l'Autriche. *Fréderic* avoit eu des raisons de soupçonner qu'il se tramoit contre lui des projets hostiles entre la maison d'Autriche, l'électeur de Saxe et la Russie. Quelque secrètement que le traité eût été conclu, le roi de Prusse en eut connoissance; et trouvant plus sûr de prévenir ses ennemis que d'attendre leurs coups, il pénétra dans la Saxe avec une armée nombreuse, au moment qu'on s'y attendoit le moins. On se récria contre cette invasion, qu'il avoit tâché de justifier par un mémoire dont la substance étoit: « Tous ceux qui se liguent avec les puissances que je combats, sont mes ennemis. Le roi de Pologne, électeur de Saxe, a conclu un traité défensif avec *Marie-Thérèse*; il est donc mon ennemi, et je lui déclare que je marche contre lui. » Ces raisons ne parurent pas décisives aux états de l'empire, qui lui déclarèrent la guerre comme à un perturbateur de la tranquillité publique. En 1757, il vit réunir contre lui la Russie, l'empire d'Allemagne, la maison d'Autriche, la Saxe, la Suède et la France. Les troupes de cette dernière puissance prirent les états de *Fréderic* depuis la ville de Gueldres jusqu'à Minden sur le Weser. L'armée de l'impératrice de Russie s'empara de toute la Prusse, tandis que les troupes de l'empereur pénétroient dans la basse Silésie. Ses malheurs ayant beaucoup diminué son armée, on le vit après une défaite,

couché sur un peu de paille, dans les ruines de la maison d'un paysan, dormir aussi tranquillement que s'il n'eût pas eu de danger à craindre. Son chapeau lui couvroit la moitié du visage, son épée nue étoit à côté de lui, et à ses pieds ronfloient deux adjudans. *Prenez la botte de paille avec vous*, disoit-il un jour en parcourant les retranchemens, *afin que je ne sois pas obligé de coucher à terre comme la nuit dernière.* *Fréderic*, battu d'abord par les Russes, battit les Autrichiens, et en fut battu à son tour dans la Bohême, le 18 juin 1757. *Voyez* MARIE-THÉRÈSE. Les situations fâcheuses où il se trouvoit alors ne lui firent perdre ni le courage, ni la présence d'esprit qui sait l'appliquer. Il conservoit au milieu de ses revers un ton de plaisanterie, qui marque un homme qui jouit pleinement de son ame. *Si je suis dépouillé de tout*, disoit-il, *je me flatte du moins qu'il n'y a point de souverain qui ne veuille bien me prendre pour son général d'armée.* Ayant su que le roi d'Angleterre, étonné des premiers succès des François, montroit du penchant pour la paix, il lui écrivit, et fit répandre une lettre, dans laquelle il le rappeloit fièrement à leurs engagemens mutuels, et lui parloit en supérieur. Ce ton de confiance fière et courageuse fut justifié à Rosbach, sur les frontières de Saxe, le cinq novembre de la même année. Il attendit, dans ce poste avantageux, les François et les Autrichiens, qui, frappés d'une terreur soudaine, s'enfuirent presque à la première décharge. La discipline et l'exercice militaires que *Fréderic* avoit établis avec l'attention la plus sévère, furent la véritable cause de cette victoire. L'exercice Prussien s'étoit fortifié sous un prince qui étoit toujours à la tête de ses troupes. On avoit voulu l'imiter en France comme dans d'autres états. Ensuite on avoit changé plusieurs évolutions à cet exercice. Le soldat François, incertain sur les manœuvres, n'ayant plus son ancienne manière de combattre, mal affermi dans la nouvelle, et entendant tous les jours ses officiers vanter les talens de *Fréderic*, ne put tenir contre des soldats disciplinés de longue main, dans lesquels il crut voir ses maîtres. *Fréderic* mit le comble à la gloire acquise à Rosbach, en remportant, au bout d'un mois, une victoire plus signalée et plus disputée sur l'armée d'Autriche, à Lissa, auprès de Breslaw. Il reprit cette dernière ville, fit quinze mille prisonniers, et le reste de la Silésie rentra sous ses lois. Il soutenoit par la politique ses manœuvres militaires. Malgré son indifférence, ou même son mépris pour les différentes communions du Christianisme, il tâchoit de persuader aux Protestans que leur religion étoit très-intéressée dans cette guerre; et il est certain que les Protestans de l'armée de l'empire, ne marchoient qu'à regret contre un prince regardé comme leur protecteur. Enfin, il remporta tant d'avantages, et répara avec tant d'habileté et de promptitude ses défaites, qu'il rendit inutiles les efforts des puissances réunies contre lui. Par le traité de paix, signé le 15 février 1763, l'Autriche confirma au roi de Prusse la cession de la Silésie, et *Fréderic* promit son suffrage à l'archiduc *Joseph*, fils aîné de l'empereur, qui devoit bientôt être

élu roi des Romains. La Prusse et l'Autriche vécurent en bonne intelligence, au point qu'elles s'unirent en 1772, pour partager une partie de la Pologne. *Fréderic* obtint pour sa portion la Prusse Polonoise et une partie de la grande Pologne, en deçà de la rivière de Netze. Mais la mort du duc de Bavière, en décembre 1777, qui ne laissoit point d'enfans, mit entre *Fréderic* et *Joseph* une mésintelligence passagère. L'empereur réclamoit une partie de la succession. Le roi de Prusse craignant l'agrandissement du chef de l'empire, arma contre lui. Cette petite guerre, où les armées se tinrent presque toujours sur la défensive, finit bientôt par le traité de Teschen, signé le 13 mai 1779. Enfin *Fréderic* conclut en 1785, en faveur du repos public en Allemagne, une alliance remarquable avec plusieurs électeurs et princes de l'empire. Ayant ainsi terminé tous les différends qui pouvoient l'inquiéter, affermi ses conquêtes et agrandi ses états, il ne s'occupa plus qu'à y faire fleurir la justice, le commerce, les arts. Dans les six dernières années de sa vie, sa bienfaisance vint au secours de tous les infortunés; il employa, tous les ans, la neuvième partie de son revenu à réparer des malheurs, ou à faire des établissemens utiles. Enfin il étoit adoré de la plus grande partie de ses sujets, lorsqu'une complication de maux l'enleva à la Prusse le 17 août 1786, dans la 75e année de son âge. Il avoit affronté la mort en héros; il la vit approcher en philosophe, et se soumit à ses coups avec une résignation que la seule philosophie, séparée de la religion, ne donne pas toujours à ce degré. *Fréderic* ayant long-temps vécu dans la disgrace, reçut des leçons de l'adversité qui lui inspirèrent des principes d'un stoïcisme qui ne se laissoit ni amollir par les succès, ni abattre par les revers. Il profita de son loisir forcé pour cultiver les sciences et les beaux arts; et lorsqu'il fut sur le trône, les belles-lettres furent pour lui un des délassemens les plus agréables des fatigues qu'il s'imposa. On a imprimé ses Œuvres en 4 vol. in-12. Les deux premiers renferment ses *Poésies*, et les deux derniers les *Mémoires de Brandebourg*. Les *Odes* qui ouvrent son Recueil, en forment la partie la plus négligée. Les *Epîtres* ont beaucoup plus de mérite; et quoique l'auteur emprunte des vers de *Boileau*, de *Rousseau*, de *Gresset*, et sur-tout de *Voltaire*, il y a des choses de lui bien pensées et bien rendues. On ne s'attend pas qu'un monarque du Nord, né dans un pays où l'on ne parle guère que l'Allemand, ait cette douceur et cette mollesse que n'ont pas toujours les académiciens de Paris. C'est beaucoup qu'au milieu des soucis du gouvernement des états et du commandement des armées, il ait pu écrire des morceaux dont quelques-uns feroient honneur à un bon poëte. Mais c'est sur-tout dans son Poëme *sur l'Art de la Guerre*, qu'il faut chercher principalement son génie. On voit qu'il possède à fond sa matière, et que s'il ne l'orne pas toujours, il la rend intéressante, et par les exemples qu'il cite, et par les leçons qu'il donne. Ses *Mémoires de Brandebourg* sont remarquables par la vérité des faits, par le coloris des portraits, par la justesse des réflexions, par la

force et le nerf du style. On peut faire, à quelques égards, le même éloge de l'*Anti-Machiavel*, imprimé séparément in-8.° Cette réfutation d'un écrivain dangereux, est pleine d'esprit et surtout de sentimens de justice et d'humanité. Elle auroit fait encore plus d'honneur au roi de Prusse, si les malheureuses circonstances de la guerre ne l'avoient forcé quelquefois à démentir des principes établis avec tant de solidité et d'éloquence ; et si sa morale personnelle n'avoit souvent contredit sa morale écrite. Son *Eloge de Voltaire* fut lu à l'académie de Berlin. Les hommes de lettres furent flattés de voir l'un d'entr'eux loué par un roi. Nous mettrons encore au nombre de ses Ouvrages le *Code* qui porte son nom. Ce livre, imprimé en 2 vol. in-12 et ensuite en 3 vol. in-8°, est un corps de droit, fondé sur la raison et sur la constitution des états pour lesquels il a été fait. *Fréderic*, en prenant ce que le droit Romain a de bon, l'a disposé dans un ordre naturel ; a retranché les lois étrangères, abrégé les procédures, enlevé des prétextes à la chicane, et a établi pour ses sujets un droit certain et universel. Après avoir peint dans le roi de Prusse tout ce qui a éclaté aux yeux du public, il doit être permis d'entrer dans quelques détails particuliers que sa réputation et la curiosité universelle justifient. Il étoit d'une taille au-dessous de la moyenne. Son regard annonçoit de la pénétration et de l'esprit. Il avoit des yeux bleux et très-vifs, quoiqu'il fût myope. Ses traits, qui étoient agréables dans sa jeunesse, acquéroient un degré singulier d'expression et de vivacité lorsqu'il parloit. Sa figure avoit un peu changé avec l'âge ; et son corps ayant essuyé les assauts de la goutte, les travaux des camps, les études du cabinet, il n'est pas étonnant que sur le retour de l'âge il fût courbé, et que sa tête penchât constamment d'un côté. Peu de voix étoient aussi agréables et aussi sonores dans la conversation que la sienne : il parloit beaucoup et facilement. Ceux qui l'écoutoient, regrettoient qu'il ne parlât pas davantage. Ayant beaucoup étudié les livres et les hommes, ses observations étoient presque toujours justes et souvent brillantes. Lorsque *Voltaire* se fut fixé en Prusse, le monarque et le poëte avoient chaque soir un entretien secret. La politique, la religion, les arts, les lettres, les progrès de l'esprit humain en étoient l'objet tour-à-tour. Peuples, rois, ministres, femmes en faveur, généraux d'armées, philosophes, poëtes, orateurs ; tout étoit jugé dans ces conversations particulières. Les arrêts prononcés à ce tribunal étoient consignés dans un *mémorial* qui sera long-temps un secret pour le public avide et curieux. Comme *Voltaire*, *Fréderic* avoit la repartie vive et prompte. On rapporte de lui plusieurs réponses pleines de sens et de sel. Le jour de l'entrevue du roi de Prusse avec l'empereur, le célèbre général *Laudon* fut admis à leur table, et voulut se mettre au côté opposé à celui où étoit le roi. *Venez vous mettre ici*, lui dit Fréderic, *j'ai toujours mieux aimé vous voir à côté de moi que vis-à-vis*. Une princesse lui présenta deux sujets ; l'un étoit un jeune homme sage, et dont les talens pouvoient faire la fortune ; l'autre, un homme mûr, excellent pour le conseil. *Le premier*

n'a pas besoin de moi, répondit-il, *et je n'ai pas besoin du second*. Un de ses secrétaires, aussi âgé que lui, fut frappé d'apoplexie en présence de *Fréderic*, alors attaqué de la maladie qui l'a emporté; *Voilà*, dit tranquillement ce prince, *voilà mon précurseur*. Le prince royal actuellement roi, s'empressa, au retour de ses revues, d'aller présenter à son oncle des notes sur tout ce qu'il avoit vu. Il baisa les mains de *Fréderic*, qui lui dit avec attendrissement : *Je vous fais bien attendre ; mais je souhaite que vous fassiez autant attendre votre successeur*. Puis regardant ce prince avec plus d'intérêt encore, il ajouta : *Vous ne serez jamais mon maître ; mais, dans peu, vous serez mon égal*. Son médecin lui ayant témoigné le regret de voir que son art eût si peu de ressources contre ses maux; *C'est moi qui ai tort*, dit le monarque, *et non la médecine ; mon corps est usé, il faut que je finisse, et je ne me plains ni de vous, ni d'elle*. Huit jours avant sa mort, il apprit que des marchands de Leipzig spéculoient sur sa fin prochaine, et accaparoient tout le crèpe qui se présentoit. *Si je croyois*, dit-il, *que je fusse obéi après mon trépas, j'ordonnerois que mon deuil fût porté en couleur de rose. En jouant un tour aux monopoleurs de Leipzig, je ferois plaisir aux femmes, auxquelles je n'en ai guères fait pendant ma vie*. Ses habillemens, qu'il varioit peu, étoient fort simples. Il s'habilloit le matin en se levant ; et cette toilette précipitée, qui ne prenoit que peu de minutes, lui servoit pour le reste du jour. Tous ses momens, depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir, étoient régulièrement et uniformément remplis par les affaires, les belles lettres et les arts. Son premier soin étoit de lire, le matin, tous les papiers qui lui étoient adressés de toutes les parties de ses états ; car le moindre de ses sujets pouvoit lui écrire et compter sur une réponse. Chaque requête, chaque proposition à faire, chaque grace à demander, devoient être par écrit. Un simple mot, mis à la marge avec un crayon, indiquoit la réponse qui devoit être faite par ses secrétaires. Cette méthode, plus expéditive que la discussion verbale, donnoit au roi le temps d'examiner plus d'affaires, et de peser la justice des graces à accorder ou à refuser : aussi, étoit-il moins surpris par ses ministres ou par les courtisans que d'autres princes ; et rarement accordoit-il ce qu'il auroit fallu refuser. Quelquefois sa bonté prévenoit les demandes. Ayant trouvé un jour un de ses pages endormi dans un fauteuil, il alloit le réveiller, lorsqu'il apperçut un bout de billet qui sortoit de sa poche. C'étoit une lettre de la mère du jeune homme, qui remercioit son fils, de ce qu'il soulageoit sa misère d'une partie de ses gages. Sur le champ, le roi prend un rouleau de ducats et le glisse avec la lettre dans la poche de cet enfant respectable. A son réveil, le page crut qu'on lui avoit mis cet argent pour le perdre ; mais le roi le rassura, en lui disant que le bien venoit en dormant, et qu'il auroit soin du fils et de la mère. Vers les onze heures, *Fréderic* en bottes, car il ne les quittoit jamais, faisoit dans son jardin la revue de son régiment des gardes, et à la même heure, tous les colonels en faisoient au-

tant dans toutes les provinces. Il dînoit précisément à midi, et invitoit ordinairement huit ou neuf officiers. A table, il n'y avoit point d'étiquette; il vouloit que tout le monde y parût avec égalité, afin que la conversation fût plus libre : liberté inconnue aux festins royaux, et que les convives du roi de Prusse osoient peu goûter, quoiqu'il tâchât de les y encourager par des plaisanteries et des bons mots. Deux heures après le repas, *Fréderic* se retiroit seul dans son cabinet pour faire des vers, ou pour composer quelque ouvrage de littérature ou de philosophie. Un petit concert commençoit à sept heures ; il y jouoit de la flûte aussi bien que le meilleur artiste, et faisoit souvent exécuter aux concertans des pièces de musique qu'il avoit composées. Le concert etoit suivi d'un souper, où le roi n'admettoit guère que des gens de lettres et des philosophes, et où les matières traitées étoient analogues au goût du prince et des convives. *Fréderic* les traitoit en général avec bonté; et quoiqu'on lui ait reproché quelques propos durs et désobligéans à certains littérateurs, il leur tint plus souvent encore des propos honnêtes, encourageans et flatteurs. Ce roi, peint comme un homme si dur par des gazetiers, et qui le fut en effet quelquefois, montra aussi dans plusieurs occasions, de la sensibilité et de l'indulgence. Un de ses officiers ayant fait un libelle atroce contre lui, parce qu'il cherchoit une ressource passagère dans la vente d'une brochure, le roi non-seulement lui pardonna, mais le fit gouverneur de Spandau. Lorsque sa *Vie Privée*, satire scandaleuse, attribuée à *Voltaire*, vit le jour en 1752, *d'Arget*, secrétaire du monarque voulut la réfuter. *Mon cher d'Arget*, lui répondit *Fréderic*, *les calomnies de cet ouvrage ne méritent pas la peine que vous prendriez de les détruire. C'est à moi à faire mon devoir et à laisser dire les méchans.* Un jour *Fréderic* vit de sa fenêtre beaucoup de peuple qui s'arrêtoit pour lire une affiche. *Vas voir ce que c'est*, dit-il à un de ses pages, qui lui rapporta que c'étoit un placard contre lui. *Il est trop haut*, répliqua-t-il, *vas le détacher et mets-le plus bas, afin qu'ils le lisent plus à leur aise.* Mais si *Frédéric* pardonnoit aux satiriques, il étoit très-sévère à l'égard des officiers ou des magistrats qui négligeoient de remplir leurs fontions. Il ne vouloit point de titre sans travail; et comme il sacrifioit son temps, et quelquefois ses plaisirs, aux soins de la royauté, il exigeoit des autres la même activité et la même assiduité. Il respectoit les propriétés. Lorsqu'il bâtit le château de Sans-Souci, il se trouvoit un moulin qui le gênoit dans l'exécution de son plan. Le meunier ne voulut jamais lui sacrifier cet héritage de ses pères, malgré les offres avantageuses que le roi lui fit. *Sais-tu bien*, lui dit *Fréderic* impatienté, *que je puis te prendre ton moulin sans te donner un denier. Oui*, lui répondit le meunier, *si ce n'étoit la chambre de justice de Berlin. Je suis flatté de ta réponse*, reprit le monarque, *je vois que tu me juges incapable de faire une injustice. Reste tranquille; tu garderas ton moulin, et je changerai mon plan.* Il avoit épousé le 12 juillet 1733, la princesse *Elizabeth de Brunswick-Wolfembutel*, dont il n'a

point eu d'enfans. « Doué d'un caractère ferme et d'un esprit flexible, dit un historien moderne, il perfectionna l'un et l'autre par l'étude et la réflexion. Les leçons de l'histoire le rendirent politique profond et général habile ; la fréquentation des philosophes et des beaux esprits lui apprit à se placer au rang des écrivains distingués. Tant qu'il ne fut que prince royal, il parut n'ambitionner que la gloire des *Antonin* et des *Marc-Aurèle ;* mais à peine se vit-il sur le trône, qu'il prit pour modèle les *Alexandre* et les *Philippe*. Sorti victorieux de la fameuse guerre de sept ans, guerre qui sembloit devoir consommer sa ruine, il étendit les bornes de ses états, et fit de la puissance secondaire dont il avoit hérité, l'une des puissances les plus imposantes de l'Europe. Aux titres de politique et de conquérant, il sut alors joindre celui de législateur. Le code qui porte son nom, lui mérita, à beaucoup d'égards, la reconnoissance de ses sujets. Dédaignant le luxe par goût, et le craignant par économie, il mettoit son faste dans le nombre de ses soldats. Laborieux, vigilant, infatigable, il s'occupa jusqu'aux derniers instans de sa vie, de l'administration de son royaume ; mais il se montra en même temps plus jaloux de l'affermissement de son pouvoir et de la prospérité de la Prusse, que du bonheur des Prussiens. Lui-même vécut-il heureux ? On peut oser dire que non, puisqu'il se laissa souvent entraîner par deux passions cruelles, l'ambition et l'avarice. Il desiroit le surnom de *Grand :* il l'obtint de son siècle, et sans doute la postérité le lui confirmera. » Le roi de Prusse a laissé des Œuvres posthumes, imprimées à Berlin et à Basle en douze vol. in-8.° Ce recueil contient, 1.° *L'Histoire de son temps*. Elle renferme l'histoire, tant politique que militaire, de ce qui s'est passé depuis l'année 1740 jusqu'à la paix de *Dresde*. 2.° *Histoire de la guerre de sept ans*. 3.° *Histoire de ce qui s'est passé depuis la paix de Hubertsbourg jusqu'à celle de Teschen*. 4.° *Essai sur les formes de gouvernement et sur les devoirs des Souverains*. 5.° *Examen du* Système de la Nature. 6.° *Remarques sur le* Système de la Nature. 7.° *De l'innocence des erreurs de l'Esprit*. 8.° *Trois Dialogues des Morts*. 9.° Des Poésies. 10.° *Avant-propos sur la* Henriade. 11.° *Considérations sur l'état présent du Corps politique de* l'Europe. 12.° *Plusieurs centaines de Lettres de S. M. à divers Ecrivains célèbres, tels que* Voltaire, Fontenelle, Rollin, le marquis d'Argens, d'Alembert, Condorcet, etc.... *avec les Réponses*. Ce recueil a été réuni à ses *Œuvres complètes*, accompagnées de sa *Vie*, 1790, 25 vol. in-8.° M. *de Ségur* a publié depuis peu l'Histoire du règne de ce monarque célèbre.

FRÉDERIC, prince de Saxe. *Voyez* ADELAÏDE, n° II.

XVII. FRÉDERIC, surnommé *le Sage*, électeur de Saxe, né en 1463, ne voulut jamais se marier, et je ne sais si c'étoit une preuve de sagesse dans un prince. L'empereur *Maximilien* le choisit pour chef souverain de son conseil et pour son vicaire général. On prétend qu'on lui offrit l'empire après la mort de ce prince, en 1519, et qu'il le refusa. Mais en quoi consista son

refus, dit l'auteur des *Annales de l'Empire*, puisqu'il ne fut point élu? En ce que sa réputation le faisoit nommer par la voix publique; qu'il donna sa voix à *Charles-Quint*, et que sa recommandation entraîna enfin les suffrages. Il le fit élire cependant à certaines conditions, pour ménager la liberté de l'Allemagne. C'est l'origine de la capitulation que l'on fait jurer à tous les empereurs avant leur élection. Ce prince mourut en 1526, à 62 ans. Il fut un des premiers protecteurs de *Luther*, et eut son frère JEAN, surnommé *le Constant*, pour successeur. Le fils de celui-ci, JEAN-FRÉDERIC, surnommé *le Magnanime*, né en 1503, fut l'un des principaux soutiens de la religion Protestante, à l'exemple de son père et de son oncle. Il devint le chef de la ligue de Smalkalde, en 1536. *Charles-Quint*, irrité d'avoir à combattre, dans l'empire, un protecteur si dangereux des nouvelles opinions, lui déclara la guerre. Après divers combats, *Charles* atteignit l'électeur à Muhlberg en Saxe, le 24 avril 1547, et lui livra bataille. La victoire se décida pour l'empereur, et *Jean-Fréderic* fut fait prisonnier. Le duc d'*Albe* l'amena à *Charles-Quint*: *Très-puissant et très-débonnaire Empereur*, lui dit l'électeur, *puisqu'il a plu à la fortune.....* *Bon!* interrompit Charles, *vous parlez à cette heure autrement que vous ne faisiez, lorsque vous trouviez bon de ne m'appeler que* Charles *le Grand*. Il le donna en garde à quelques officiers Espagnols; et considérant ensuite le champ de bataille, il dit: *Je suis venu, j'ai vu, et* DIEU *a vaincu....* Cependant *Charles* fit faire le procès à son prisonnier, et il fut condamné, le 12 mai suivant, par le conseil de guerre, à perdre la tête. Le sévère duc d'*Albe* présidoit à ce conseil. Le secrétaire du conseil signifia le même jour la sentence à l'électeur, qui se mit à jouer aux échecs avec le prince *Ernest de Brunswick*. Le duc *Maurice*, son cousin, fils d'*Albert le Courageux*, à qui *Charles-Quint* avoit promis son électorat, voulut encore avoir la gloire aisée de demander sa grace. *Charles* accorda la vie à l'électeur, à condition qu'il renonceroit, pour lui et ses enfans, à la dignité électorale, en faveur de *Maurice*. On lui laissa la ville de Gotha et ses dépendances; mais on en démolit la forteresse. C'est de lui que descendent les ducs de *Gotha* et de *Weimar*.... *Jean-Fréderic* mourut le 3 mars 1554, à 51 ans, après avoir consenti à son dépouillement, et y avoir fait souscrire ses fils. Il conserva cependant le titre d'électeur jusqu'à sa mort. Son exemple ne corrigea point son fils, JEAN-FRÉDERIC II du nom, duc de Saxe-Gotha. La protection qu'il accorda aux assassins de l'évêque de Wirtzbourg, lui attira l'indignation de l'empereur. Il fut mis au ban de l'empire. On le poursuivit les armes à la main; et ayant été battu et fait prisonnier dans un combat, on le conduisit en Stirie, où il mourut, après 28 ans de prison, le 9 mai 1595. Ses biens, qui avoient été confisqués, furent rendus à ses enfans.

XVIII. FRÉDERIC V, électeur palatin, fils de *Fréderic IV* et gendre de *Jacques I*, roi d'Angleterre, parvint à l'électorat en 1610. La faction protestante qui vouloit se donner un chef assez

puissant pour la protéger contre l'empereur *Ferdinand II*, l'élut roi de Bohême, en 1619. Ce trône avoit déjà été décerné à *Ferdinand d'Autriche*, qui arma contre *Fréderic*, et le poursuivit dans son nouveau royaume de Bohême et dans son électorat. Ce prince fut entièrement défait, le 19 novembre 1620, auprès de Prague. Obligé de fuir en Silésie avec sa femme et deux de ses enfans, il perdit en un jour les états de ses aïeux et ceux qu'il avoit acquis. Lorsque le grand *Gustave* entra en Allemagne, *Fréderic* implora son secours. Ce héros le servoit efficacement, quand il fut tué dans la plaine de Lutzen, le 15 novembre 1632. *Fréderic* étoit alors malade à Mayence; cette nouvelle augmenta sa maladie, et il mourut le 19 du mois suivant, accablé de soucis et de regrets. On l'avoit appelé *le Constant*; il ne le fut que dans l'infortune. La France et l'Angleterre qui avoient d'abord paru vouloir le seconder, l'abandonnèrent. *Fréderic* fut ainsi un des nombreux exemples qui prouvent que le rang suprême ne fait pas le bonheur.

FREDOLI, (Bérenger) né à Benne en Languedoc, d'une famille noble, mort à Avignon en 1323, étoit habile dans le droit. Il fut choisi, en 1298, par *Boniface VIII*, pour faire la compilation du *Sexte*, c'est-à-dire du 6e livre des Décrétales, avec *Guillaume de Mandagor*, et *Richard* de Sienne. *Clément V* l'honora du chapeau de cardinal en 1305.

I. FREGOSE, (Paul) cardinal, archevêque de Gênes, sa patrie, doge en 1462, perdit cette place quelque temps après, la recouvra en 1463, et l'occupa encore deux fois, malgré ses violences tyranniques. Il mourut à Rome le 2 mars 1498.

II. FREGOSE, (Baptiste) neveu du précédent, fut élu doge de Gênes en 1478. Il ne jouit pas long-temps de cette dignité. La hauteur de son caractère et la sévérité de son gouvernement le firent déposer la même année. Il fut exilé à Tregui; mais nous ignorons quand il mourut. Il égaya sa retraite par la lecture et le travail. On doit à sa plume: I. Un ouvrage italien en 9 livres, mais qui n'a paru qu'en latin; Milan, 1509, in-fol., de la traduction de *Camille Ghillini*, sur les *Actions mémorables*, dans le goût de *Valère-Maxime*. Les meilleures éditions de ce traité, souvent réimprimé, sont celles de *Juste Gaillard*, avocat au parlement de Paris, qui y a fait des additions, des corrections, et l'a orné d'une préface. II. La *Vie du Pape Martin V*. III. Un *Traité* latin *sur les Femmes Savantes*. IV. Un autre en italien, *contre l'Amour*; à Milan, 1496, in-4°, traduit en françois, 1581, in-4° : l'original et la version sont également rares.

III. FREGOSE, (Frédéric) archevêque de Salerne et cardinal, de la même famille que les précédens, défendit la côte de Gênes contre *Cortogli*, corsaire de Barbarie, qui la ravageoit. Il surprit ce pirate dans le port de Biserte, passa à Tunis et à l'isle de Gerbes, et revint à Gênes, chargé de gloire et de butin. Les Espagnols ayant surpris Gênes en 1522, *Fréderic* chercha un asile en France. *François I* le reçut avec distinction, et lui donna l'abbaye de Saint-Bénigne, de Dijon. De retour en Italie, il fut

fait cardinal et évêque d'Eugubio, où il mourut le 22 juillet 1541. La langue grecque et l'hébraïque lui étoient familières. Son savoir étoit soutenu par les vertus épiscopales. On a de lui, un *Traité de l'Oraison* en italien, imprimé à Venise en 1542, in-8.°

IV. FREGOSE, (Antonio-Phileremo) poëte Italien, fleurit au commencement du 16e siècle. La *Cerva Bianca* et autres *Poésies* ont été réunies à Milan, en 2 vol. in-8°, le premier parut en 1515, le second en 1525; ils sont assez rares.

FREGOSE, *Voyez* FULGOSE.

FREHER, *Voyez* MARQUARD-FREHER.

FREIG, (Jean-Thomas) *Freigius*, natif de Fribourg en Brisgaw, enseigna le droit avec réputation à Fribourg, à Basle et à Altorf, et mourut de la peste vers 1583. On a de lui des *Paratitles* sur le Digeste, in-8°; la *Vie de Ramus*, en latin, Basle, 1581, in-4°; et d'autres ouvrages.

FREIND, (Jean) naquit en 1675, à Croton, dans le comté de Northampton, d'un père ministre. Westminster fut sa première école. Dès l'âge de 21 ans, il mit au jour deux *Discours grecs*, l'un d'*Eschine*, l'autre de *Démosthène*, avec une traduction et des remarques qui auroient fait honneur à un vieux savant. Il se consacra ensuite à la médecine. Le comte de *Peterborough* l'emmena avec lui, en 1705, en Espagne, alors le théâtre de la guerre. Après y avoir exercé sa profession pendant deux ans, il passa à Rome et s'y lia avec tous les savans qui cultivoient son art. *Freind* de retour en Angleterre, fut enfermé à la Tour de Londres, pour s'être opposé à un projet que le ministère avoit fait proposer au parlement : démarche qui le fit soupçonner d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état. On sollicita en vain son élargissement pendant six mois; mais au bout de ce temps, le ministre étant tombé malade, *Mead*, confrère du prisonnier et son intime ami, ne voulut lui ordonner aucun remède, que *Freind* ne fût sorti de la Tour, sans doute parce qu'il le supposoit innocent. *Freind* se purgea en effet du crime dont on l'avoit accusé, et obtint la place de premier médecin de la princesse de *Galles*, depuis reine d'Angleterre. Il mourut à Londres en juillet 1728, à 53 ans, membre de la société royale. *Freind* n'étoit point de ces savans sombres et farouches, toujours étrangers dans le monde; c'étoit l'homme le plus poli et le plus aimable. Comme médecin, il étoit aussi heureux dans la pratique, qu'éclairé dans la théorie. Ses opinions étoient reçues en Angleterre, comme celles d'*Hippocrate* dans la Grèce. Les ouvrages qu'il a laissés, ne sont pas au-dessous de la réputation qu'il s'étoit acquise. Les principaux sont : I. *Histoire de la Médecine, depuis* Galien *jusqu'au* 14e siècle; livre savant, traduit de l'anglois en françois, par M. *Noguez*, en 2 vol. in-4°, 1728. II. *L'Emmenologie*, ou *Traité de l'évacuation ordinaire des Femmes*; traduit en françois par *Devaux*, 1730, in-12. III. *Lectiones Chimicæ*, à Amsterdam, 1710, in-8.° L'auteur y explique les opérations de la chimie, suivant les principes de *Newton* et les lois de l'attraction, et ses explications ne paroîtront pas toujours justes. IV. *Traité de la Fièvre*... Tous

les écrits de *Freind* ont été recueillis à Londres, in-fol. 1733, et à Paris, 1735, in-4.° Ils méritent d'être étudiés, pour la justesse des observations, l'étendue des lumières, et même pour le style. Sa *Vie* est à la tête.

FREINSHEMIUS, (Jean) naquit, en 1608, à Ulm en Souabe. *Matthias Bernegger*, savant de Strasbourg, lui confia sa bibliothèque, et lui donna sa fille en mariage. L'université d'Upsal lui ayant proposé des avantages considérables, il y alla professer l'éloquence pendant cinq ans. La reine *Christine*, qui l'envoioit à l'université, le choisit pour son bibliothécaire et son historiographe, avec sa table et 2000 écus d'appointement. Il fut bientôt obligé d'abandonner ces honneurs et de revenir dans sa patrie, pour rétablir sa santé que le climat de Suède avoit dérangée. L'électeur Palatin lui donna, un an après son départ d'Upsal, en 1656, une place de professeur honoraire dans l'université de Heidelberg, et une charge de conseiller électoral. *Freinshemius* n'en jouit pas long-temps, étant mort en 1660, à 52 ans. Ce savant possédoit les langues mortes et presque toutes les langues vivantes. Il joignoit à une littérature choisie, de l'esprit et du goût. Il s'occupa toute sa vie, avec autant de zèle que de succès, à réparer les brèches que le temps avoit faites à quelques auteurs. Il entreprit de faire des Supplémens à *Tite-Live* et à *Quinte-Curce*, et il y réussit. Il fut moins heureux dans ses supplémens de *Tacite* : 1° Parce que, pour faire revivre cet historien inimitable, il faudroit un génie aussi fort, aussi vigoureux, aussi profond que le sien, et il s'en trouve à peine un dans dix siècles ; 2° Parce que *Freinshemius*, plus rhéteur que philosophe, et plus savant que penseur, pouvoit bien coudre des phrases éparses, et en faire un tissu élégant ; mais non pas trouver des pensées, et sur-tout des pensées telles que celles de *Tacite*. On a encore de cet écrivain estimable, des *Commentaires* sur *Quinte-Curce*, *Tacite*, *Florus*, et quelques autres auteurs Latins, qu'il a ornés de savantes tables.

FREIRE DE ANDRADA, (Hyacinthe) abbé de Sainte-Marie de Chans, né à Béja en Portugal l'an 1597, parut d'abord avec distinction à la cour d'Espagne ; mais son attachement pour la maison de Bragance indisposa le ministère contre lui. Il s'éclipsa jusqu'au temps que *Jean IV* fut proclamé roi de Portugal, en 1640. Il se rendit auprès de lui, et en fut très-bien reçu. Ce monarque vouloit l'employer auprès des princes étrangers ; mais le caractère libre et bouffon de *Freire*, l'empêcha de lui confier un emploi si grave. Il lui offrit pourtant l'évêché de Viseu, qu'il refusa ; prévoyant que le pape, qui ne reconnoissoit pas d'autre roi de Portugal que celui d'Espagne, ne lui accorderoit point ses bulles. *Je ne veux point*, dit-il au roi en le remerciant, *être Evêque*, *comme les Comédiens sont Rois et Empereurs*. Il mourut à Lisbonne en 1657, à 60 ans. *Freire* avoit l'esprit léger, mais le cœur généreux et plein de franchise. Il défendoit ses amis en secret, et les reprenoit en face. Il cultiva avec succès la poésie et l'histoire. On a de lui : I. La *Vie de Don Jean de Castro*, in-fol., traduite en latin par *Rotto*, Jésuite Ita-

lien. C'est un des livres les mieux écrits en Portugais. II. Des *Poésies Portugaises*, en petit nombre, mais élégantes.

FREJUS, (***) faux ambassadeur de France auprès du roi de Fez en 1670, étoit un marchand Provençal. Arrivé sur les côtes du royaume de Fez, il fit demander au roi un passe-port pour aller remplir son ambassade. Le prince le reçut avec magnificence. Le fourbe jouit de tous les honneurs de véritable ambassadeur. Il fit vendre, sous main, une partie de ses marchandises, et alloit partir de Fez avec une lettre pour *Louis XIV*; mais étant encore sur le lieu, il se brouilla avec un gouverneur, qui découvrit sa fourberie. Il eut ordre de rendre la lettre qu'il avoit pour le roi de France, et de sortir au plutôt des états de Fez.

FREMIN, (René) sculpteur de Paris, mort à Madrid en 1744 à 71 ans, étoit premier peintre du roi d'Espagne. La statue de la Samaritaine qui se voyoit à la pompe du pont-neuf à Paris, est de lui.

FRÉMINET, (Martin) peintre, né à Paris en 1567, fit le voyage de Rome, dans un temps que les peintres étoient partagés entre *Michel-Ange de Caravage*, et *Joseph* d'Arpino dit *Giosepin*. Il s'attacha à prendre ce que ces deux peintres avoient de meilleur, et y réussit. *Fréminet* étoit très-instruit des sciences relatives à son art : il savoit l'anatomie, la perspective et l'architecture. Il fut un grand dessinateur, et l'on remarque beaucoup d'invention dans ses tableaux; mais sa manière fière, les expressions fortes de ses figures, des muscles et des nerfs durement prononcés, et les actions de ses personnages trop recherchées, ne sont point du goût de tous le monde. Ses dessins sont terminés. *Henri IV* le fit son premier peintre, et *Louis XIII* l'honora du cordon de *St.-Michel*. Il peignit le plafond de la chapelle de Fontainebleau, et mourut à Paris le 18 juin 1619, à 52 ans.

FRÉMINVILLE, (Edme de la Poix de) né en 1680, à Verdun en Bourgogne, du lieutenant général de cette ville, devint lui-même bailli de la Palisse. Les matières féodales sont les principales qui se présentent à traiter devant un juge de grandes seigneuries; il en fit une étude particulière. Le fruit de ses travaux fut la *Pratique des Terriers*, en 5 vol. in-4°, qui est un excellent traité des Fiefs. Il fit un 6e volume, pour les droits des habitans. Il a extrait, par ordre alphabétique, le *Traité de la Police* du commissaire *la Marre*, sous le titre de *Dictionnaire de la Police*, en 1 vol. in-4° : ouvrage estimé, et réimprimé en province, in-8.° *Fréminville* mourut à Lyon le 14 novembre 1773, à 93 ans. C'étoit un homme savant et laborieux.

FREMIOT, *Voy*. CHANTAL.

FRÉMIOT, (André) archevêque de Bourges, natif de Dijon, d'une famille noble et féconde en personnes de mérite, fut chargé d'affaires importantes sous les rois *Henri IV* et *Louis XIII*, et s'en acquitta en homme intelligent. On a de lui un *Discours des marques de l'Eglise* contre les hérésies, 1610, in-8°, et d'autres ouvrages. Ce prélat estimable mourut à Paris en 1641.

FRÉNI, (Du) *Voy.* FRESNY.

I. FRÉNICLE, (Nicolas) poëte François, né à Paris en 1600, fut conseiller général en la cour des monnoies, et mourut doyen de la même cour après l'an 1661. Il cultiva les lettres, ainsi que plusieurs autres magistrats du dernier siècle, qui préféroient les délassemens de la littérature aux divertissemens bruyans de la noblesse militaire et à la société des femmes. On a de lui plusieurs pièces de théâtre : I. *Palémon* et *Niobé*, in-8°, 2 pastorales. II. *L'Entretien des Bergers*, autre pastorale. III. Un poëme intitulé : *Jesus crucifié*. IV. Une *Paraphrase des Pseaumes* en vers, etc. Tous ces ouvrages sont mauvais, ou très-médiocres.

II. FRÉNICLE de BESSY, (Bernard) frère du précédent, mort en 1675, fut l'un des plus grands arithméticiens de son temps, et mérita l'amitié de *Descartes*. Ce célèbre philosophe faisoit grand cas de son arithmétique, qui le conduisoit à des détails où l'analyse a bien de la peine à parvenir; mais il s'étonnoit que, sans le secours de l'Algèbre (dont en effet il ne faisoit aucun usage) *Bessy* fût devenu si profond dans cette science. On trouve plusieurs de ses écrits dans le v[e] tome des anciens *Mémoires* de l'académie des Sciences, dont il étoit membre : entr'autres, une *Méthode* pour trouver la solution des problêmes par les exclusions.

FRÉRET, (Nicolas) né à Paris en 1688, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat par complaisance pour sa famille. La nature ne lui avoit donné aucun goût pour le barreau, et par conséquent presque point de talent; il le quitta pour se livrer à l'histoire et à la chronologie, ses premières passions. L'académie des Inscriptions lui ouvrit ses portes dès l'âge de 25 ans. Il signala son entrée par un *Discours sur l'Origine des François*, savant, mais hardi, qui, joint à des propos indiscrets sur l'affaire des princes avec le Régent, le fit renfermer à la Bastille. *Bayle* fut presque le seul auteur qu'on lui donna pour égayer sa prison; il le lut tant de fois, qu'il le savoit presque par cœur. Les principes de ce fameux Sceptique s'inculquèrent dès-lors dans son esprit. On ne s'en apperçoit que trop, lorsqu'on jette les yeux sur ses *Lettres de Thrasibule à Leucippe*, où l'athéisme est réduit en principes; et sur l'*Examen des Apologistes du Christianisme*, 1767, in-8° : ouvrage posthume, non moins téméraire que le précédent. *Fréret* ayant obtenu sa liberté, s'adonna entièrement à ses anciennes études. On lui doit : I. Plusieurs *Mémoires*, pleins d'une érudition profonde et de discussions épineuses. Ils sont répandus dans les différens volumes de la collection académique des Belles-Lettres. Les plus curieux sont ceux dans lesquels il tâche d'éclaircir la chronologie Lydienne et la Chinoise. Mais ses efforts, en ce genre, ont été presque aussi vains, que ceux qu'il a faits pour détruire les preuves de la religion. II. La *Préface*, les *Notes*, et une partie de la *Traduction* du roman Espagnol intitulé : *Tyran le Blanc*, 2 vol. in-12. III. Quelques ouvrages frivoles, qui avoient servi à le délasser des travaux de l'érudition, mais qui amuseront moins les lecteurs sages, *Fréret* avoit une

vaste littérature. Il connoissoit le fil et l'intrigue de presque toutes les *Pièces des différens Théâtres* de l'Europe. (*Voyez* V. MAFFÉE, n° III. de ses ouvrages.) Sa mémoire étoit immense. Il écrivoit avec netteté et avec ordre; mais il avoit du penchant pour les opinions singulières. Il mourut en 1749, dans sa 61e année.

FRÉRON, (Elie-Catherine) né à Quimper en 1719, montra de bonne heure des talens. Il entra chez les Jésuites, pour les y perfectionner. Il professa pendant quelque temps, avec succès, au collége de Louis le Grand. Les Pères *Brumoi* et *Bougeant* le dirigèrent dans ses études, et lui inspirèrent le goût de la littérature. Quelques mécontentemens l'ayant obligé de sortir des Jésuites en 1739, il aida d'abord l'abbé *des Fontaines* dans la composition de ses feuilles, et donna ensuite un petit journal, sous le titre de *Lettre de Mad. la Comtesse*, in-12, 1746. Cette comtesse étoit l'interprète de la raison et du bon goût, et elle s'exprimoit avec autant d'esprit que de sel. Comme la réputation de plusieurs beaux esprits n'étoit pas ménagée dans ces feuilles, ils eurent le crédit de les faire supprimer. Elles reparurent en 1749, sous un autre titre. C'est au commencement de cette année que *Fréron* publia ses *Lettres sur quelques Ecrits de ce temps*, qui, renfermant une critique aussi vive que piquante, ne plurent pas davantage à un grand nombre d'écrivains, que celles de la *Comtesse*. Elles furent quelquefois interrompues; et ce fut presque toujours au regret du public, qui aime à s'amuser des critiques et de ceux qui en sont l'objet. Le roi *Stanislas*, qui aimoit l'auteur et qui l'honoroit de sa protection et de ses présens, s'intéressa toujours à dégager des entraves un ouvrage qu'il lisoit avec plaisir. Le débit de ces feuilles fut assez considérable pour procurer à leur auteur un revenu de 20 mille liv. par année. Après avoir publié 13 vol. de son Journal, *Fréron* le fit paroître, en 1754, sous le titre d'*Année Littéraire*, et il en a publié régulièrement 8 vol. par année, à l'exception de 1754, qu'il n'en donna que 7, jusqu'à sa mort arrivée le 10 mars 1776, par une attaque d'apoplexie, au moment où on lui annonçoit la suspension du privilége de sa feuille ordonnée par le garde des sceaux. Il étoit dans sa 57e année. Beaucoup d'esprit naturel, de la gaieté, un goût sûr, le talent de présenter les défauts d'un ouvrage avec agrément; l'attachement aux anciens principes; le zèle contre la fausse philosophie, l'affectation et le néologisme: telles furent les qualités de ce redoutable journaliste. De la partialité, une malignité quelquefois trop marquée, de la précipitation dans les jugemens, une diction quelquefois précieuse, quoique assez pure: tels furent ses défauts. Il avoit des mœurs douces, et sa société étoit facile et enjouée; mais le ressentiment des injustices le rendit quelquefois injuste. Son ennemi le plus dangereux et le plus envenimé fut *Voltaire*, qui le produisit, en 1760, sur le théâtre dans son *Ecossoise*, pièce remplie de personnalités révoltantes; et qui ne cessa de l'accabler d'injures. Cependant ce poëte célèbre le regardoit comme un homme de beaucoup de goût. Un seigneur de la cour de Turin l'ayant prié de lui indiquer quel-

qu'un à Paris, avec lequel il pût prendre une idée de tous les écrits qui paroissent en France : *Adressez-vous*, lui dit Voltaire, *à ce coquin de* Fréron ; *il n'y a que lui qui puisse faire ce que vous demandez.* Ce seigneur témoigna beaucoup d'étonnement. *Ma foi, oui*, reprit Voltaire : *c'est le seul homme qui ait du goût ; je suis forcé d'en convenir, quoique je ne l'aime pas, et que j'aie de bonnes raisons pour le détester.* C'est *Fréron* lui-même qui rapporte cette anecdote. Ce journaliste, élève de l'abbé *des Fontaines*, n'avoit cessé dans ses feuilles de représenter *Voltaire* comme un *Plagiaire habile*, comme un poëte brillant, mais inférieur aux *Corneille*, aux *Boileau*, aux *Racine ;* comme un historien élégant, mais inexact ; enfin comme le tyran, plutôt que comme le roi de la littérature. *Voltaire* feignit long-temps d'ignorer les traits dont on le perçoit. Mais l'extrait très-critique de sa comédie de *la Femme qui a raison*, lassa tellement sa patience, qu'il ne put s'empêcher de montrer toute sa sensibilité dans une Lettre, adressée, en 1760, à différens journalistes. *Fréron* y fit une réponse pleine de sel. La pièce critiquée étoit mauvaise, et il n'eut pas de peine à mettre le public de son côté. *Voltaire* abandonna l'ouvrage censuré ; mais il tâcha de rendre le censeur ridicule et odieux. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, chaque mois vit éclore une Satire. Son nom seul suffisoit pour le mettre en colère. Il avoit beau affecter du mépris et de l'insensibilité ; le dépit le suffoquoit, et ne servoit qu'à rendre moins piquans les traits de sa vengeance. Cependant, à force de peindre l'auteur de l'*Année Littéraire* comme *partial* et *injuste*, il le rendit suspect à plusieurs de ses lecteurs ; et ses feuilles, quoique toujours recherchées, eurent moins de débit que dans leur origine. Une grande facilité de caractère le rendit prodigue, et il mourut pauvre et endetté. Les autres ouvrages de *Fréron* sont : I. Un recueil d'*Opuscules*, en 3 vol. in-12, parmi lesquels on trouve des *Poésies* qui ne sont pas sans mérite, quoique le travail de la lime y paroisse un peu trop. *L'Ode sur la bataille de Fontenoy* est une des meilleures qui aient paru depuis *Rousseau*. II. *Les vrais plaisirs*, ou *les Amours de Vénus et d'Adonis*, in-12, 1748 ; brochure traduite de l'italien du cavalier *Marini*, et écrite avec une mollesse élégante. III. Il avoit commencé une traduction du *Poëme* de *Lucrèce ;* et il a présidé à l'édition du *Commentaire critique sur la Henriade* par *la Beaumelle*, qu'il a revue et retouchée, 2 vol. in-8°, 1775. IV. *Fréron* aida l'abbé *de Marsy* dans la composition de son *Histoire de Marie Stuart ;* et travailla pendant quelque temps au *Journal étranger*. Il abandonna ce dernier ouvrage pour s'occuper entièrement de son *Année Littéraire*, dont après lui le privilége fut continué à sa veuve.

FRESCOBALDI, (Jérôme) organiste de Saint-Pierre de Rome, vers l'an 1620, laissa divers livres de musique, dont il exécutoit les airs d'une manière distinguée.

FRESNAIS, (Joseph-Pierre) né à Fretteval, près de Vendôme, donna plusieurs traductions qui furent recherchées. Il traduisit de

l'allemand l'*Histoire d'Agathon*, et la *Sympathie des Ames de Wieland*, 1766, in-12; et de l'anglois, *Histoire d'Emilie Montagne*, 1770, 5 vol. in-12; le *Voyage sentimental*, 2 vol. in-12, et *la Vie et les Opinions de Tristam Shandy*, 4 vol. in-12, l'un et l'autre par *Sterne;* le *Guide du Fermier*, in-12; l'*Abbaye de Barford*. On a encore de lui, l'*Histoire d'Agathe de Saint-Bohaire*, 1769, deux vol. in-12. *Fresnais* mourut à Paris en 1788; il ne se bornoit pas à traduire littéralement; il corrigeoit quelquefois son original, et ses imitations des romans anglois valent souvent mieux que ces romans mêmes. Il fait disparoître la monotonie, et met plus de précision dans le style. Il a augmenté la nouvelle édition du *Guide du Fermier*, donnée en 1782, de deux traités, l'un sur la manière de faire la bière, l'autre de cultiver les pommes de terre pour en faire du pain.

FRESNAYE, (Jean Vauquelin de la) d'abord avocat du roi au bailliage de Caen, ensuite lieutenant général et président au présidial de cette ville, y mourut en 1606, à 72 ans. C'est le premier poëte François qui ait fait des *Satires*. Celles de *la Fresnaye* n'ont ni l'énergie de *Régnier*, ni le piquant de *Boileau*, et par conséquent sont moins lues des Francois, naturellement amis du sel et de l'épigramme : mais elles offrent de la vérité, du naturel, et quelquefois des détails agréables. Dans les petits contes qu'il fait entrer parfois dans ses Satires, il y a une naïveté un peu diffuse qui ne déplaît point. On a encore de *la Fresnaye* : I. Un *Art Poëtique*, qu'on ne lit plus et qu'on ne doit plus lire; parce que ce qu'il y a de bon se trouve ailleurs, et que le reste n'est qu'un recueil de préceptes triviaux, versifiés foiblement. II. Un Poëme intitulé : *Pour la Monarchie de ce Royaume contre la division*, ouvrage d'un zélé patriote, s'il n'est pas celui d'un bon poëte. III. Deux livres d'*Idylles*, et trois autres d'*Epigrammes*, d'*Epitaphes* et de *Sonnets*. Toutes ces poésies ont été recueillies par lui-même à Caen, in-8°, 1605. *Voyez* BOURGUEVILLE. Il étoit père de *des* YVETEAUX : *Voyez* ce mot.

FRESNE, (Hennequin, marquis de) *Voyez* I. DUFRESNE.

FRESNE, *ou* DE FRESNE, *Voyez* DUFRESNE. — CANAYE. — FORGET, — *et* O, (François d').

FRESNOY, (DU) *Voyez* DUFRESNOY.

FRESNY, (DU) *Voyez* DUFRESNY.

FRÊTEAU DE SAINT-JUST, (Emmanuel-Marie-Michel-Philippe) conseiller de grand'chambre au parlement de Paris, témoigna quelque desir d'être nommé lieutenant de police de la capitale; mais n'ayant pu y réussir, il se jeta, en 1788, dans le parti contre la cour, et fut arrêté pour s'être opposé aux innovations proposées par les ministres. Relâché après la disgrace du cardinal *de Brienne*, il fut nommé par le baillage de Melun député de la noblesse aux États-Généraux. Il s'y montra ami des nouvelles idées, en cherchant cependant à flatter les différens partis, et à les concilier. Ses

variations, son desir de parler sur toutes les matières, le firent surnommer par *Mirabeau*, la commère *Fréteau*. Il avoit cependant de grandes connoissances en histoire et en droit positif. Il s'opposa au nouveau serment du clergé, mais on ne voulut pas l'entendre. Son rapport du 11 juin 1792, sur l'état de la France, qu'il peignit aux abois, et prête à succomber sous la première attaque des puissances étrangères, déplut à toutes les factions; et lorsque *Robespierre* fut placé à la tête des tyrans qui opprimoient leur patrie, il ne tarda pas à envoyer *Fréteau* à la mort. Il la subit le 15 juin 1793, à l'âge de 49 ans. *Fréteau* avoit cru se sauver en distribuant au peuple d'abondantes récoltes de grains; mais, en acceptant ses dons, on l'accusa d'hypocrisie et de fourberie. Il étoit beau-frère de *Dupaty*, avocat général au parlement de Bordeaux. — *Voy.* DUPATY.

I. FREY, (Jean-Cécile) né à Keiserstuhl en Suisse, professa la philosophie au collége de Montaigu à Paris, et y mourut de la peste l'an 1631. Ses *Ouvrages* latins *de Philosophie* furent imprimés en cette ville, in-8°, 2 vol.: le premier, en 1645; le second, en 1646. On trouve dans celui-ci quelques *Ecrits de Médecine*, science dans laquelle il avoit été reçu docteur.

II. FREY, (Jean-Jacques) le plus célèbre graveur de son temps en Italie, naquit à Lucerne en 1681, et mourut à Rome en 1752. Le recueil de ses gravures forme 2 vol. in-folio.

FREY, *Voy.* NEUVILLE.

FREZIER, (Amédée-François) né à Chambéri en 1682, d'une famille distinguée dans la robe, originaire d'Ecosse, mourut en 1773, à Brest, à 91 ans. Il vint à Paris pour étudier la jurisprudence; mais les mathématiques ayant plus d'attraits pour lui, il s'y livra entièrement, et entra dans le corps du génie en 1707. La cour le chargea d'aller examiner les colonies Espagnoles, au Pérou et au Chili en 1711, et employa son talent pour les fortifications à Saint-Malo, à Saint-Domingue, en 1719, à Landau, en 1728. Ce fut aussi cette même année qu'il reçut la croix de Saint-Louis et qu'il se maria. Il parvint ensuite au grade de lieutenant colonel. Nous avons de lui divers ouvrages: I. *Traité des Feux d'Artifice*, 1747, in-8.° II. *Voyage de la Mer du Sud*, 1716, in-4.° III. *Théorie et Pratique de la coupe des Pierres et des Bois*, Strasbourg, 1769, 3 vol. in-4.° Il donna l'*Abrégé* de ce livre, sous le titre d'*Elémens de Stéréotomie*, Paris 1759, 2 vol. in-8.° Ces ouvrages sont utiles et exacts; le dernier sur-tout est estimé. Ses services lui ayant mérité la direction des fortifications d'une province, il fut nommé en 1740, à celles de toutes les places de guerre de la Bretagne. Il exerça cet emploi avec distinction jusqu'en 1764. Alors, en considération de son âge de 83 ans, la cour accorda sa retraite à ce vieillard respectable, avec une pension convenable à un militaire cassé par les années et les travaux. Il se fixa à Brest, où il se fit un agréable domicile, au sein de sa famille. Il a laissé deux filles, mariées à des officiers de marine. [Cet article a été composé en partie d'après les Mémoires que *Frezier* nous envoya en 1765.]

FREZZI, (Fréderic) évêque de Foligno sa patrie, avoit été Dominicain : il fut décoré de la mitre par *Boniface IX*, en 1403, et mourut en 1416, à Constance, pendant la tenue du concile. Il est auteur d'un poëme fort estimé des Italiens, intitulé : *Il Quadriregio*, ou *les Quatre Règnes de la vie de l'Homme ;* le premier règne est celui de *Cupidon ;* le second celui de *Satan*, le troisième celui des *Vices*, et le quatrième celui de *Minerve* ou de la *Vertu*. Il fut imprimé, pour la première fois, à Foligno en 1481, in-folio; et cette édition est rare et recherchée. La dernière et la meilleure, est celle de Foligno, 1725, 2 vol. in-4.° C'est mal-à-propos que quelques critiques ont voulu enlever cet ouvrage à *Frezzi*, pour le donner à *Nicolas Mapighi*, Bolonois. Il lui appartient certainement ; c'est le sentiment des meilleurs bibliographes d'Italie, de *Fontanini*, de *Crescimbeni*, d'*Apostolo-Zeno*, etc.

FRIART, *Voyez* III. CHAMBRAY.

FRIBURGER, *Voyez* GERING.

FRIDEVAL, *Voyez* MONCEAUX.

FRIÉDEL, (N.) étoit professeur des pages du roi, et mourut en 1786. Il a traduit plusieurs pièces du théâtre allemand, de société avec *Bonneville*. Elles forment 4 vol. in-8°, et ont pour auteurs *Lessing*, *Vezel*, *Veisse*, *Klopstock*, *Goëthe*, *Leixwitz*, *Gébler*, *Brandes* et *Leippel*. Les plus remarquables sont : *Atrée et Thyeste* de *Veisse*, tragédie fort au-dessous de la pièce de *Sénèque*, qui lui a servi de modèle ; *le Comte d'Olbourg ; Agnès Bernau*, dont le sujet rappelle celui d'*Inès de Castro*, mais offre plus d'invraisemblance : *Emilie Galotti* par *Lessing*, tragédie imitée de *Virginie*, où un père immole sa fille pour lui conserver l'honneur ; *Jules de Tarente*, où un père tue son fils avec un très-grand sang froid ; *la Mort d'Adam* de *Klopstock :* sujet simple, mais noble et attachant ; *le Ministre d'Etat* par *Gébler :* drame qui a plus d'intérêt que la plupart des autres pièces de ce recueil. Celui-ci peut faire juger que le théâtre allemand est encore bien loin du goût, de la finesse et de l'observation des règles qui caractérisent le nôtre.

FRISCHE, (Dom Jacques) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, natif de Sées, donna en 1686 et 1690, avec Dom *Nicolas le Nourri*, une nouvelle édition de *St. Ambroise*, accompagnée de savantes notes, en 2 vol. in-folio. On lui doit aussi la *Vie de St. Augustin*, à laquelle il travailla avec Dom *Vaillant* sur les Mémoires de l'abbé *de Tillemont*. Ce n'est pas un des moindres ornemens de la nouvelle édition des Œuvres de ce Père, à la fin desquelles elle a été insérée. Dom *Frische* travailloit à une nouvelle édition de *St. Grégoire de Nazianze*, lorsqu'il mourut à Paris, le 15 mai 1693, avec la réputation d'un savant vertueux.

FRISCHLIN, (Nicodême) né à Balingen dans le duché de Wittemberg en 1547, se tua en 1590, à 43 ans, en voulant se sauver d'une tour où ses vers l'avoient fait enfermer. Il avoit beaucoup de talent pour la poésie. On a de lui XVI livres d'*Elégies*, sept

Comédies, deux *Tragédies*, etc. etc. Sa comédie de *Rebecca* lui valut une couronne de laurier d'or, que l'empereur *Rodolphe* voulut lui donner solennellement à la diète de Ratisbonne. Il étoit partisan du célèbre *Ramus* : ses *Ecrits* en matière grammaticale en font foi. Il a travaillé aussi sur *Callimaque*, *Aristophane*, *Virgile*, *Perse*, etc. qu'il a ou traduits, ou éclaircis par des notes. Ses *Œuvres poétiques* parurent en 4 vol. in-8°, 1598 à 1607. Il avoit fait une Traduction d'*Oppien*, qui n'a pas été publiée, et que les savans regrettent.

FRISCHMUTH, (Jean) né en 1619, à Wertheim dans la Franconie, fut recteur, puis professeur des langues à Iène, où il mourut en 1687. On a de lui : I. Des *Explications* fort heureuses de plusieurs endroits difficiles de l'Écriture sainte. II. Plus de soixante *Dissertations*, in-4°, philologiques et théologiques ; sur des sujets curieux, pleines d'érudition.

FRIZON, (Pierre) du diocèse de Rheims, d'abord Jésuite, ensuite grand maître au collége de Navarre et docteur de Sorbonne, mourut en 1651, dans un âge assez avancé. Il a laissé : I. Une Histoire des cardinaux François, sous le titre de *Gallia purpurata*, 1638, in-folio : ouvrage estimé d'abord, mais qui cessa de l'être, lorsque *Baluze* en eut dévoilé les bévues dans son *Anti-Frizonius*. II. Une *Édition* de la *Bible de Louvain*, avec les moyens de discerner les Bibles Françoises catholiques, d'avec les hérétiques ; 1621, in-folio.

FROBEN, (Jean) célèbre imprimeur d'Hammelburg dans la Franconie, alla exercer sa profession à Basle. Il fut le premier en Allemagne qui employa le caractère romain, eut de la délicatesse dans l'art d'imprimer, et du discernement dans le choix des auteurs. Il publia une *Concordance* de la Bible, in-folio, le *Speculum* de *Henri Harp*, et plusieurs *Bibles* en caractères gothiques. Il se proposoit de mettre au jour les Pères Grecs, lorsqu'il mourut d'une chûte, en 1527.

FROBISHER, *Voyez* FORBISHER.

I. FRŒLICH, (Guillaume) né à Soleure en Suisse, servit avec beaucoup de zèle et de gloire les rois *François I*, *Henri II* et *Charles IX* ; et commanda, en qualité de colonel, plusieurs régimens Suisses au service de ces princes. Ce fut en grande partie à la fermeté et à la valeur de son régiment, que *François I* dut la victoire de Cérisoles. Ce brave homme fut créé chevalier par *Henri II*. Il mourut à Paris en 1562, après 40 ans de service. On lui éleva un mausolée dans l'église des grands Cordeliers. *Frœlich* étoit zélé pour la religion Catholique, autant que pour le service militaire : il quitta sa patrie lorsqu'elle embrassa les nouvelles erreurs.

II. FRŒLICH, (Éraime) né à Gratz en Stirie l'an 1700, entra chez les Jésuites en 1716. Il professa les belles-lettres et les mathématiques à Vienne, où il eut occasion de suivre son inclination pour la connoissance des médailles. Il mourut en 1758. Nous avons de lui : I. *Quatuor tentamina in re nummariâ*, Vienne 1737, in-4°, réimprimés en

1740. II. *De figurâ Telluris*; Passaw 1757, in-4.° III. *Annales rerum et Regum Syriæ*, 1751, in-folio. IV. Des *Dissertations* sur des médailles particulières, parmi lesquelles on distingue *Familia Vaballathi nummis illustrata*, 1762, in-4°, etc.

FROIDMONT, (Libert) *Fromondus*, né près de Liége en 1585, interprète royal de l'Écriture sainte à Louvain, mourut doyen de la collégiale de Saint-Pierre de cette ville, en 1653, à 66 ans. *Descartes* et *Jansénius* étoient ses amis; il publia l'*Augustinus* du dernier: service dont on doit lui savoir peu de gré, quand on réfléchit aux troubles que ce livre a fait naître. On a de *Froidmont*: I. Un bon *Commentaire* latin sur les Épîtres de *St. Paul*, 2 tomes in-folio, 1670. C'est proprement un abrégé de celui d'*Estius*. II. *Vincentii lenis Theriaca*, contre les Pères *Petau* et *Deschamps*, Jésuites. Ce dernier ouvrage est polémique. On a encore de lui dans le même genre, et sous des titres bizarres et ridicules: La *Lampe de St. Augustin*; les *Mouchettes de la Lampe*; *Colloques en rimes entre St. Augustin et St. Ambroise*: ces écrits sont en latin.

I. FROILA, premier de ce nom, roi d'Espagne, à Oviédo, à Léon et dans les Asturies, étoit fils d'*Alfonse I*, et commença de régner l'an 757. Il fit d'abord de belles ordonnances pour la police du royaume, et s'opposa aux courses des Maures. Depuis il remporta, l'an 760, une célèbre victoire sur *Omar*, prince des Sarrasins, en Galice, et tua 54 mille de ces barbares. *Froila* souilla sa gloire par le meurtre de son frère *Vimazan*; meurtre vengé bientôt après par *Aurèle* son autre frère, qui lui ôta le trône et la vie en 768.

II. FROILA II, frère d'*Ordogno* roi de Léon en Espagne, lui succéda l'an 923, parce que les enfans de son frère n'étoient pas en état de régner. Il ne sut imiter son prédécesseur que dans ce qu'il avoit fait de mal. A son exemple, il fit mourir les enfans d'un grand seigneur de Castille, nommé Don *Osmond*. Cette action acheva de révolter les Castillans. Ils prirent les armes ouvertement, s'érigèrent en espèce de république, et firent choix de deux magistrats souverains pour les gouverner. *Froila* mourut de la lèpre en 925, après avoir régné un peu plus d'un an.

III. FROILA, *Voy*. FRUÉLA.

FROISSARD, *ou* FROISSART, (Jean) naquit à Valenciennes en 1337. Un esprit vif et inquiet ne lui permit pas de se fixer long-temps aux mêmes occupations et aux mêmes lieux. Il aimoit la chasse, la musique, les fêtes, la parure, la bonne chère, le vin, les femmes. Ces goûts, fortifiés par l'habitude, ne moururent qu'avec lui. Il voyagea en Angleterre, en Écosse, en Italie; et son esprit le fit bien accueillir dans toutes les cours où il porta son génie et son inconstance. S'étant enfin retiré dans son pays, il y fut pourvu de la cure de Lessines. Il la gouverna peu de temps, et se remit à voyager. Enfin, il obtint un canonicat et la trésorerie de Chimai, où il mourut vers l'an 1410. *Froissard*, né avec le cœur tendre, avoit aimé de bonne heure les romans. Celui de *Cléomade* fut le premier lien dont l'amour se servit pour l'enchaîner. Il le trouva en-

tre les mains d'une jeune demoiselle qui le lisoit, et qui l'invita à le lire avec elle. Il y consentit, et cette lecture lui fit naître une forte passion pour celle qui lui avoit prêté le livre. *Froissard* lui ayant fait lire, depuis, le roman du *Baillon d'Amour*, y glissa une ballade, dans laquelle il commençoit à parler de sa passion. Ce feu naissant avoit fait les plus grands progrès dans son cœur, lorsqu'il apprit que sa maîtresse étoit sur le point de se marier. La douleur qu'il en conçut, le rendit malade pendant plus de trois mois. Il prit enfin le parti de voyager, pour se distraire et pour rétablir sa santé. Ce fut alors qu'il se rendit en Angleterre, où tous les amusemens qu'on lui procura, ne purent charmer l'ennui qui le dévoroit. La reine *Philippe de Hainaut*, qui le retenoit en ce pays, ayant connu par un *Virelai* qu'il lui présenta, l'origine de son mal, lui conseilla de retourner dans sa patrie pour en obtenir la guérison..... *Froissard* étoit poëte et historien; mais il est plus connu sous cette dernière qualité, que sous la première. Sa *Chronique* a été imprimée plusieurs fois. La meilleure édition, et une des moins communes, est celle de Lyon, en 4 vol. in-folio, 1559. Elle s'étend depuis 1326 jusqu'en 1400. *Jean Sleidan* l'a abrégée. *Monstrelet* l'a continuée jusqu'en 1466. On y trouve, dans un détail très-circonstancié, et même quelquefois jusqu'à la minutie, les événemens les plus considérables arrivés de son temps en Europe. *Froissard*, payé des Anglois et gagné par les caresses du roi *Edouard*, n'en parle pas toujours avec autant d'impartialité que des François. On prétend qu'il y a un *Manuscrit* de sa Chronique à Breslaw, plus fidelle que tous les imprimés. On a encore de lui plusieurs *Pièces de Poésie*, parmi lesquelles on distingue ses *Pastourelles*, un peu trop libres pour un chanoine. *Froissard* fut un des premiers qui mit en vogue la *Ballade*.

FROLAND, (Louis) avocat au parlement de Rouen, mort en 1746, exerça sa profession à Paris, et y fut singulièrement consulté sur la Coutume de Normandie qu'il possédoit très-bien. On a de lui quelques Ouvrages de droit, relatifs à la coutume de son pays. I. *Mémoires concernant la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles situés en Normandie*, 1722, in-4.° II. *Mémoires concernant les Statuts*, 1729, 2 vol. in-4.° III. *Mémoires sur le Sénatus-Consulte Velléien*, 1722, in-4.° IV. —*sur la Comté-Pairie d'Eu*, in-4.°

FROMAGEAU, (Germain) Parisien, docteur de Sorbonne, succéda à *de Lamet* dans la décision des Cas de conscience. Son désintéressement le porta à refuser tous les bénéfices, et sa charité à accepter l'emploi héroïque d'assister ceux qui sont condamnés au dernier supplice. Il l'exerça long-temps avec beaucoup de zèle. Il mourut en Sorbonne, le 7 octobre 1705, laissant grand nombre de *Décisions* de Cas de conscience, recueillies avec celles de son prédécesseur, en 2 vol. in-folio, Paris 1742.

FROMAGET, (N.) poëte et auteur médiocre, mort en 1759, donna quelques romans: I. *Kara Mustapha*. II. *Le Cousin de Mahomet*, 2 vol. in-12, souvent réimprimé, parce que les aven-

tures en sont variées et racontées avec gaieté. III. *Mirima*.... Il mit aussi plusieurs pièces au théâtre de l'Opéra comique : I. *L'Épreuve dangereuse*, ou *le Pot au noir*, en un acte, 1740. II. En société avec *le Sage*, *le Neveu supposé*, en un acte, 1748, et *les Vieillards rajeunis*. III. En société avec *Panard*; *le Magasin des choses perdues*. IV. *Les noms en blanc*.... *Fromaget* avoit le caractère enjoué, et l'esprit agréable et naturel.

FROMENTEAU, *Voyez* FROUMENTEAU.

FROMENTHAL, (Gabriel-Berthon de) juge-mage du Puy-en-Vélay, mort vers 1762, fut l'oracle de son pays par son savoir, et ne fut pas moins estimé pour son intégrité. Ses *Décisions de Droit civil*, *canonique et François*, 1740, in-folio, sont consultées de tous les jurisconsultes.

FROMENTIÈRES, (Jean-Louis de) évêque d'Aire, étoit Manceau. Il prêcha l'Avent devant *Louis XIV* en 1672, et le Carême en 1680, et toujours avec succès. Élève du Père *Senaut* de l'Oratoire, il mit, comme lui, dans ses sermons, de l'élévation et de la solidité. Quoiqu'il eût défendu, en mourant, de les imprimer, on les publia en 1684, 6 vol. in-12. L'illustre orateur, plus attentif au fond des choses qu'à la forme, néglige quelquefois l'harmonie, l'élégance et la pureté du langage : *Voy.* FLÉCHIER. Ce prélat mourut en 1684, extrêmement regretté de son diocèse, malgré les réformes qu'il y avoit introduites.

FRONSAC, *Voyez* MAILLÉ, n° III. *et* ALBON.

FRONSPERG, (George comte de) d'une famille illustre du Tirol, naquit en Souabe à Minda, près de Memmingen. C'étoit un homme d'une valeur et d'une force extraordinaires. Il servit deux fois l'empereur *Charles V* en Italie, avec beaucoup de gloire, particulièrement à la bataille de Pavie ; mais ses emportemens allèrent jusqu'à la fureur contre l'église Romaine. *Fronsperg* étoit Luthérien ; et au fanatisme d'un hérétique, il joignoit la férocité d'un soldat. Lorsque l'archiduc *Ferdinand* lui proposa, en 1520, de lever des troupes pour l'empereur contre le pape, il accepta cette commission de tout son cœur, et se chargea même de faire quelques levées à ses dépens. Il fit publier qu'il enrichiroit, des dépouilles de Rome, ceux qui le serviroient. Les Luthériens accoururent en foule pour s'enrôler sous ses drapeaux ; et sur l'espérance du sac de Rome, ils se contentèrent d'un écu par tête. *Fronsperg* ayant formé une armée d'environ dix-huit mille hommes, se mit en marche au mois d'octobre, pour entrer en Italie. Ce fut alors qu'il fit faire un cordeau tissu d'or et de soie, qu'il portoit en écharpe à la vue de tout le monde. Il disoit à ceux qui lui en demandoient la raison, *que c'étoit pour traiter le Pape comme les Ottomans traitoient leurs frères*. Ce barbare joignit l'armée du duc de *Bourbon* sur la fin du mois de janvier 1527. Mais il n'alla pas jusqu'à Rome ; car, pendant que les troupes étoient dans le Bolonois, il fut frappé d'une apoplexie, dont il mourut à Ferrare sur la fin du mois de mars.

FRONTEAU, (Jean) chanoine régulier Génovéfain et chancelier de l'université de Paris, naquit à Angers en 1614, et mourut à Montargis, dont il étoit curé, le 17 avril 1662, à 48 ans. On a de lui divers ouvrages : I. *De diebus Festivis*, in-folio, dans le *Kalendarium Romanum*; Paris, 1652, in-8.° II. *Antitheses Augustini et Calvini*, 1651, in-16. III. *Epistolæ*; Liége, 1674, in-16. IV. Des *Dissertations* pour prouver que l'IMITATION de J. C. est de *Thomas à Kempis*, et non pas de *Gerson* ni de *Gersen*. Le Père *Fronteau* ne s'attachoit pas à traiter les matières à fond; mais à trouver des choses singulières, et à fournir des conjectures nouvelles. Il étoit pourtant savant. Il possédoit neuf langues, et ce fut lui qui dressa la bibliothèque de *Sainte-Geneviève*. Sa piété étoit aussi solide qu'affectueuse.

FRONTIN, (*Sextus-Julius Frontinus*) brave guerrier et savant jurisconsulte Romain, fut préteur l'an 70 de J. C. et ensuite consul. *Vespasien* l'envoya, l'an 78, contre les Anglois, et il les battit plusieurs fois. La lecture des auteurs militaires, Grecs et Romains, perfectionna beaucoup ses connoissances sur l'art de la guerre. Il a laissé quatre livres de *Stratagêmes*, écrits, à ce qu'on croit, sous *Domitien*, et imprimés avec les autres Auteurs qui ont traité *de l'Art militaire*; Wesel, 1670, 2 vol. in-8°; et séparément à Leyde, 1731, in-8°; et Paris, sans notes, 1763, in-12. Ils ont été traduits en françois avec *Polyen*, 1770, 3 vol. in-12. C'est l'ouvrage d'un capitaine, autant que d'un savant. L'expédition d'Angleterre l'avoit encore plus instruit que ses lectures. *Nerva* lui donna l'intendance des eaux et des aqueducs de Rome, sur lesquels il composa un ouvrage en deux livres, imprimé à Basle et à Florence. Son traité *De qualitate Agrorum* vit le jour à Paris par les soins de *Turnèbe*, avec les autres Auteurs qui ont écrit *sur les Limites*.

I. FRONTO, (Marcus-Cornélius) rhéteur Latin, eut pour disciples *L. Verus* et *Marc-Aurèle*, qui fit ériger une statue à son maître et qui le nomma consul. Son éloquence n'étoit pas fleurie; mais elle étoit noble et majestueuse, et respiroit une certaine gravité austère : quelques-uns disent que, pour cette partie, il étoit l'émule de *Cicéron*. Nous n'avons aucun de ses ouvrages; mais *Macrobe* dans ses *Saturnales*, *Ausone*, *St. Jérôme* et *Sidoine-Apollinaire*, en parlent avec la plus grande estime. Ce qui porte à croire qu'il n'étoit pas médiocre, c'est qu'il avoit un genre d'éloquence à lui.

II. FRONTO, (Marcus-Julius) consul l'an 96 de J. C., osa s'écrier en plein sénat, en parlant des abus qui se glissoient dans la punition des délateurs : *Il est dangereux d'être gouverné par un Prince sous qui tout est défendu*; (Il vouloit parler de *Néron*) : *et encore plus dangereux de l'être par un Prince sous qui tout est permis*. Ces dernières paroles tomboient sur la facilité de *Nerva*, qui remédia bientôt aux désordres dont elle avoit été la source.

FRONTODUCÆUS, *Voy.* DUC (Fronton du)

FROTTÉ, (Louis de) Normand, devint l'un des généraux royalistes de la Vendée, et commandoit dès 1795 dans la Basse-Normandie. Après la pacification conclue par *Hoche*, il fut l'un des premiers à reprendre les armes pour délivrer sa mère et les détenus qui avoient été arrêtés comme ôtages. Il alloit capituler avec le général *Hédouville*, lorsqu'une lettre de l'un de ses officiers, qui nommoit le lieu où il s'étoit retiré, tomba entre les mains de ses ennemis, et fut la cause de sa perte. L'officier qui avoit écrit la lettre, désespéré de son imprudence, se brûla la cervelle ; et *Frotté*, conduit à Verneuil, y fut fusillé le 19 février 1800. En marchant au lieu de l'exécution, un grenadier lui fit observer qu'il ne marchoit plus au pas ; *Frotté* le remercia, et reprit le pas. Il ne voulut pas qu'on lui bandât les yeux ; et attendit la mort debout. Il étoit alors âgé de 30 ans. Sa taille étoit haute et bien prise, son air délié, son courage fertile en ressources.

FROULAY, *Voy.* TESSÉ.

FROULLÉ, (Jacques-François) libraire de Paris, estimé dans sa profession, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, en 1794, à l'âge de soixante ans, pour avoir publié la *Liste comparative des cinq Appels nominaux*, dans le jugement de *Louis XVI*.

FROUMENTEAU, (Nicolas) écrivain du 16e siècle. Ses ouvrages sur le rétablissement des finances, sous le malheureux règne de *Henri III*, sont encore recherchés malgré leur style suranné, par la candeur, la bonhomie et les vues utiles qui y règnent. Le premier est intitulé : *Secret des Finances de France*, in-8°, 1581 ; le second, *Cabinet du Roi de France*, 1582, in-8.° Ce dernier ouvrage est plein de faussetés et d'infamies.

I. FRUCTUEUX, (Saint) évêque de Tarragone, souffrit le martyre, en 259, par ordre d'*Emilien*, gouverneur de cette ville.

II. FRUCTUEUX, (Saint) évêque de Brague au 17e siècle, se retira dans une solitude qu'il nomma *Complute*, et y bâtit un monastère. Il mourut le 16 avril 1665, après avoir édifié le monde et comme évêque et comme religieux.

FRUELA ou FROILA, usurpateur du royaume de Léon vers le milieu du 9e siècle, étoit fils du roi *Vérémond*, et comte de Galice. L'ambition le perdit. Il ne put voir, sans envie, la couronne sur la tête d'*Alfonse III*, son neveu, qui avoit succédé à *Ordogno*, et qui, par ses belles qualités, étoit digne de régner : il se fit proclamer roi dans cette province. *Alfonse*, dont la prudence ne s'étendoit pas jusqu'à soupçonner de trahison ceux qui lui étoient unis par le sang, n'apprit cette révolte que par la marche de *Fruela*, qui venoit se présenter devant Oviédo avec une armée assez forte ; mais, bientôt après, il trouva le moyen de faire poignarder l'usurpateur, et de se rétablir sur le trône vers l'an 866.

FRUGONI, (Charles-Innocent) célèbre poëte Italien, né à Gênes, en 1692, d'une famille distinguée, mort à Parme,

en 1768, à 76 ans, entra de bonne heure dans la congrégation des Sommasques. Il enseigna les humanités, avec succès, à Bresse, à Rome, à Gênes, à Bologne, à Parme. C'est dans cette dernière ville que des amis illustres le fixèrent, après lui avoir persuadé de sortir de son ordre. Il obtint du pape, à la sollicitation du duc *Antoine-Farnèse*, la permission de quitter l'état religieux, et il devint ecclésiastique séculier. Lorsque le duc de Parme établit, dans sa capitale, une académie des beaux arts, l'abbé *Frugoni*, qui en avoit rédigé les statuts, fut nommé secrétaire perpétuel. Ce prince lui donna plusieurs occasions d'exercer sa muse, qui réussit dans tous les genres, si l'on excepte le dramatique. Ses *Œuvres*, en 9 vol. in-8°, Parme, 1779, renferment des *Sonnets*, des *Hendécasyllabes*, des *Elégies*, des *Eglogues*, des *Capitoli*, des *Épîtres*, des *Odes*, des *Cantates*. Ses panégyristes l'ont comparé à *Chiabrera*. Dans le genre badin comme dans le sérieux, il avoit un style à lui : style remarquable par sa chaleur, son énergie et sa facilité. Mais, dans le feu de la composition, il étoit sujet à des négligences, comme tous les écrivains, même du premier ordre; et ces négligences le feroient prendre souvent pour un poëte médiocre. Ses bons mots et les agrémens de sa conversation étoient les délices de la meilleure compagnie. Toujours gai et supérieur à tous les revers, il jouit, même dans un âge avancé, de la santé la plus ferme.

FRUMENCE, (Saint) apôtre de l'Éthiopie, étoit Tyrien. Il s'associa avec *Edesse* son frère, et *Mérope*, marchand et philosophe de Tyr, pour faire le voyage d'Éthiopie. Les deux frères plurent tant au roi par leur sagesse et leur science, qu'il en fit ses favoris. *Frumence* se servit de son crédit pour établir la religion Chrétienne dans l'Éthiopie, dont il fut ordonné évêque l'an 331, par St. *Athanase*. Le Christianisme fit de grands progrès par son moyen dans ce vaste empire. Ils tombèrent, depuis, dans l'erreur d'*Eutychès*. Le roi d'Éthiopie, envoya, dans le 16e siècle, une ambassade au pape *Clément VII*, pour avoir des missionnaires. *Grégoire XIII* destina des Jésuites à cette mission ; mais leur succès ne répondit pas à leur zèle, et la plupart furent martyrisés.

FRUTER, *ou plutôt* FRUITIERS, (Luc) *Fruterius*, critique, né en 1541, à Bruges, vint à Paris en 1566, et y mourut ayant à peine 25 ans. Il étoit ami de *Muret* et de plusieurs autres savans. On a de lui quelques *Ouvrages*, 1584, in-8°, bien écrits en latin, et qui promettoient beaucoup à la république des lettres. Quoique très-jeune, il avoit le jugement aussi sain que les vieillards les plus expérimentés.

FUCHSIUS, *Voy.* FUSCH.

FUENTE, *Voy.* II. PONCE.

FUENTES, (N. comte de) général Espagnol, se distingua dans une longue carrière militaire par son intelligence et son courage. En 1643, il commandoit, quoique octogénaire, cette célèbre infanterie Espagnole, regardée comme invincible jusqu'au moment où le grand *Condé*

en triompha à la bataille de Rocroi. *Fuentes* malade se fit porter sur un fauteuil dans tous les rangs pour y inspirer sa fermeté. Il y périt, et *Condé*, en apprenant cette perte, s'écria, qu'il voudroit être mort comme lui, s'il n'avoit pas vaincu.

FUESLIN ; il y a eu de ce nom un peintre Suisse, (Matthias) mort à Zurich sa patrie, en 1665, à 67 ans, laissant un fils héritier de ses talens ; un graveur, *Jean Melchior*, mort en 1736, à 59 ans, qui étoit aussi de Zurich ; et un ministre Calvinistre (*Jean Conrad*) mort après 1775, auquel on doit, *Thesaurus Historiæ Helveticæ*, 1735, in-fol., et d'autres ouvrages historiques, en allemand, où il se déchaîne contre la religion catholique. Il étoit né à Zurich en 1704.

FUET, (Louis) célèbre avocat au parlement de Paris, mort en 1739, âgé d'environ 50 ans, est auteur d'un *Traité* estimé *sur les Matières Bénéficiales*, en 1723, in-4°. M. *Rousseau de Lacombe* l'a redonné sous le titre *Jurisprudence Canonique*, in-fol. 1771, après l'avoir rectifié et augmenté.

FUGGER, (Ulric) né à Augsbourg d'une famille riche, fut d'abord camérier du pape *Paul III*, et se fit ensuite Protestant. Ami des savans et savant lui-même, il faisoit des dépenses si considérables pour acquérir les manuscrits des auteurs anciens, que sa famille lui fit ôter l'administration de son bien. Cet illustre savant se retira à Heidelberg, où il mourut en 1684, à 58 ans. Il légua sa bibliothèque, qui étoit très-belle, à l'électeur Palatin, et laissa plusieurs fondations qui font honneur à sa mémoire.

FULBERT, évêque de Chartres, chancelier de France, suivant quelques-uns, avoit été disciple de *Gerbert*, depuis pape sous le nom de *Sylvestre II*. Il passa d'Italie en France, et fit des leçons de théologie dans les écoles de l'église de Chartres. Il mourut le 10 avril 1029, regardé comme le prélat de son temps qui connoissoit le mieux l'ancienne discipline, et qui la faisoit observer avec le plus d'exactitude. Ce saint évêque, au lit de la mort, apperçut *Bérenger*, son disciple, parmi ceux qui étoient venus le visiter. Il fit signe qu'on le fît sortir, « parce qu'il voyoit, *dit-il*, un dragon auprès de lui. » En effet, *Bérenger* ne tarda pas à répandre ses erreurs. Les *Œuvres de Fulbert* ont été publiées en 1608, in-8.° On peut voir dans ses *Epîtres* combien il étoit considéré de tous les princes de son temps. *Robert*, roi de France ; *Canut*, roi d'Angleterre ; *Richard*, duc de Normandie ; *Guillaume*, duc d'Aquitaine, l'estimoient particulièrement. Le duc *Guillaume* voulut se l'attacher en lui donnant la trésorerie de Saint-Hilaire de Poitiers. *Fulbert* ne garda ce bénéfice, avec son évêché, que pour en employer les revenus à rebâtir son église. Il eut même quelque envie de renoncer à l'épiscopat ; mais *Saint Odilon*, abbé de Cluni, le détourna de ce dessein. Les *Lettres* de *Fulbert* prouvent ses liaisons avec ce saint abbé, qu'il nommoit l'*Archange des Moines*. Ces Lettres, bien écrites et pleines de marques de son zèle et de sa

fermeté, sont fort utiles pour l'histoire, la discipline et les usages de son siècle. Ses autres ouvrages sont des *Sermons*, des *Hymnes*, des *Proses*; mais ce n'est pas la plus précieuse partie de ses Œuvres.

FULGENCE, (Saint) né à Lepté dans la Bizacène vers 463, de parens nobles, quitta le monde où il auroit pu briller par ses talens, pour s'enfermer dans un monastère. Il devint le père d'une grande communauté. On le tira de sa solitude, pour l'élever sur le siége de Ruspe en Afrique. Son zèle contre l'Arianisme déplut à *Thrasimond*, roi des Vandales, qui l'exila en Sardaigne. *Hilderic*, successeur de ce prince barbare, le rappela : son peuple le reçut comme en triomphe. Pendant son exil, il avoit composé plusieurs ouvrages. L'abbé *Mangeant* en a publié quelques-uns, à Paris, 1684, in-8° : car nous n'avons pas tous ceux qui sont sortis de sa plume. Le principal de ceux qui nous restent, est son traité *De la Prédestination et de la Grace*, en trois livres. Parmi tous les disciples de *St. Augustin*, il n'y en a aucun qui ait mieux saisi sa doctrine, et qui l'ait développée avec plus de clarté. Il reçut le même esprit d'intelligence pour lire les ouvrages de cet apôtre de la grace, que le saint avoit reçu pour les écrire. On lui donna, avec raison, le nom d'*Augustin de son siècle*. Il mourut le premier janvier 533, à 65 ans, après avoir fait des biens infinis en Afrique par une science profonde, unie à une vertu sublime.

FULGENTIUS-PLANCIADES, (*Fabius*) est auteur de trois *Livres de Mythologie*, publiés à Amsterdam, en 1681, 2 vol. in-8°, avec *Julius-Hyginus*, *Lactantius*, *Placidus* et *Albricius*, par *Muncker*, sous le titre de : *Mythographi Latini*. Il étoit, dit-on, évêque de Carthage dans le 6e siècle. Nous avons aussi de lui un traité curieux : *De priscis vocabulis Latinis*; Paris, 1586, in-4.°

FULGOSE, *ou* FREGOSE, (Raphaël) enseigna, vers l'an 1438, le droit avec réputation à Pavie et à Plaisance, puis à Padoue, où il mourut, laissant divers ouvrages, peu lus, même par les jurisconsultes. —Il y a un autre FULGOSE ou FRÉGOSE, (Baptiste) qui fut doge de Gênes sa patrie, en 1478. *Voyez* FRÉGOSE, n° II.

FULLER, (Nicolas) né en 1557, à Southampton, fut successivement secrétaire de *Robert Horn*, évêque de Winchester, pasteur de l'église d'Aldington, chanoine de Salisbury, et recteur de Walthan. Il mourut à Aldington en 1623. On a de lui : I. *Miscellanea theologica et sacra*, à Londres, 1617, in-4.° II. Un *Appendix* à cet ouvrage, à Leyde, 1622, in-8.° On y trouve beaucoup d'érudition. L'auteur possédoit très-bien les langues orientales. — Il ne faut pas le confondre avec *Thomas* FULLER, chanoine de Salisbury, mort dans cette ville en 1661, dont on a une *Histoire Ecclésiastique d'Angleterre*, 1656, in-fol., et les *Vies* de ses Hommes illustres, 1662, in-fol.; ni avec *Isaac* FULLER, mort à Londres sous *Charles II*, lequel excella dans les tableaux d'Histoire.

FULOARE, abbé de Saint-Denis en France, mort l'an 784,

se distingua par sa piété, par ses talens, et par sa capacité dans les affaires et les négociations importantes dont il fut chargé. Il eut la qualité d'archichapelain, et mérita la confiance des princes et des papes. On dit qu'*Etienne II* lui accorda divers priviléges pour son abbaye de Saint-Denis.

FULVIE, dame Romaine, mariée d'abord au séditieux *Clodius*, ensuite à *Curion*, enfin à *Marc-Antoine*, eut part à toutes les exécutions barbares du triumvirat. Elle étoit aussi vindicative que son mari. Lorsqu'on lui apporta la tête de *Cicéron*, elle perça sa langue avec un poinçon d'or, et joignit à cet outrage, toutes les indignités qu'une femme en fureur peut imaginer. *Antoine* l'avoit quittée pour *Cléopâtre*, dont il étoit éperdument amoureux : elle voulut qu'*Auguste* vengeàt cet affront; mais n'ayant pu l'obtenir, elle prit les armes contre lui, et les fit prendre à *Lucius-Antoine*, frère de son mari. *Auguste* ayant été vainqueur, elle se retira en Orient, fut très-mal reçue par *Antoine*, et en mourut de douleur, l'an 40 avant J. C. (*Voy.* I. GLAPHYRA.) *Fulvie* étoit une de ces femmes hardies, ambitieuses, entreprenantes, dans qui les graces de leur sexe recèlent le cœur et l'esprit des hommes les plus ardens. Elle étoit de la famille *Fulvia*, qui donna tant de consuls et tant de grands capitaines à la république Romaine.

I. FULVIUS-NOBILIOR, (Servius) de l'illustre famille *Fulvia*, dont nous venons de parler, fut élevé au consulat l'an 255 avant J. C. avec *Emilius Paulus*. Ils signalèrent leur administration par des victoires et des malheurs. Ayant appris l'infortune de *Régulus*, fait prisonnier en Afrique, ils y allèrent pour soutenir la réputation des armes Romaines. Ils chassèrent les Carthaginois qui assiégeoient Clupea; et après avoir fait un grand butin, ils périrent dans un naufrage, avec près de 200 navires. — *Marcus Fulvius Nobilior*, petit fils du consul, fut envoyé, l'an 189 avant J. C., en Espagne, et y rendit de grands services à la république. Il fut aussi honoré du consulat l'an 103. Il se distingua par la prise d'Ambracie, près du golphe de Larta, et obligea les Étoliens de demander la paix. — Il y eut, du temps d'*Auguste*, un sénateur nommé FULVIUS, qui ayant eu la foiblesse de dire à sa femme un secret important que l'empereur lui avoit confié et qui se trouva divulgué, se donna la mort de regret. Sa femme lui avoit donné elle-même cet exemple funeste. *Voy.* MARTIA.

II. FULVIUS-URSINUS, ou FULVIO-ORSINI, Romain, bâtard, dit-on de la maison des *Ursins*. Un chanoine de Latran l'éleva et lui donna son canonicat : il en employa les revenus à ramasser des livres. Il mourut à Rome en 1600, à 70 ans, laissant des *Notes* sur *Cicéron*, *Varron*, *Columelle*, *Festus-Pompéius*, *etc.* et plusieurs ouvrages sur l'antiquité. On distingue ses traités : I. *De familiis Romanorum*, 1665, in-fol. II. *De Triclinio Romanorum*, 1689, in-12; où il a mis à profit tout ce que la belle littérature, dirigée par le goût, peut fournir pour éclaircir cette matière.

I. FUMÉE, (Adam) premier médecin de *Charles VII*, de *Louis XI* et de *Charles VIII*, eut les sceaux par commission en

1492, comme doyen des maîtres des requêtes, et les eut jusqu'à sa mort, qui arriva au mois de novembre 1494. C'étoit un homme universel, tel qu'on pouvoit l'être dans ce temps-là ; mathématicien, médecin, poëte, historien. *Louis XI*, qui l'estimoit beaucoup, l'avoit souvent employé dans des négociations.

II. FUMÉE, *Voy.* REUCHLIN *et* ATHENAGORE.

FUMEL, (Jean-Félix-Henri de) né à Toulouse en 1717, devint évêque de Lodève, et mourut au mois de janvier 1790. Sa piété égaloit sa bienfaisance Il a publié les *Oraisons funèbres* de *Louis XV* et de son épouse *Marie Leczinska*. On a encore de lui un livre de dévotion fort répandu, ayant pour titre : *Dévotion au sacré cœur de Jésus.*

FUNCH, FUNECCIUS, *ou* FUNCCIUS, (Jean) ministre Luthérien, né à Werden, près de Nuremberg, en 1518; s'attacha à la doctrine d'*Osiander*, dont il épousa la fille, et exerça le ministère dans la Prusse. Sa fin ne fut pas heureuse, car ayant été convaincu de donner à *Albert*, duc de Prusse, dont il étoit chapelain, des conseils désavantageux à l'état de Pologne, il fut condamné avec quelques autres, comme perturbateur du repos public. Il eut la tête tranchée à Konigsberg, en 1566. On a de lui une *Chronique depuis Adam jusqu'en* 1560*;* Wittemberg, 1570, in-fol., et quelques autres ouvrages auxquels son supplice donna jadis une célébrité qu'ils n'ont plus aujourd'hui.

FUNDULO *ou* FONDULI, *Voyez* GABRINO FUNDULO.

FURETIÈRE, (Antoine) Parisien, né en 1620, s'attacha d'abord à l'étude du droit, et fut, pendant quelque temps, procureur-fiscal de Saint-Germain-des-Prés. La jurisprudence lui paroissant moins favorable à sa fortune que l'état ecclésiastique, il l'embrassa et fut nommé abbé de Chalivoi dans le diocèse de Bourges. Quoiqu'il fût un des membres les plus laborieux de l'académie, il fut exclus de cette compagnie en 1685. L'académie l'accusoit d'avoir profité de son travail pour composer le Dictionnaire François qui porte son nom. Il se justifia dans des *Factums;* mais il ajouta aux raisons, des injures contre plusieurs académiciens, à la vérité écrites avec feu, mais qui n'en étoient pas moins des injures. Il décrit ainsi la manière dont se passoient de son temps les assemblées de l'académie. « Celui qui crie le plus haut, dit-il, est celui qui a raison. Chacun fait une longue harangue sur une bagatelle. Le second répète comme écho ce que le premier a dit, et le plus souvent ils parlent trois ou quatre ensemble. Quand un bureau est composé de cinq à six personnes, il y en a un qui lit, un qui opine, deux qui causent, un qui dort, et un qui s'amuse à lire quelque Dictionnaire qui est sur la table. Quand la parole vient au second, il faut lui relire l'article, à cause de sa distraction dans la première lecture. Voilà le moyen d'avancer l'ouvrage. Il ne se passe point deux lignes, qu'on ne fasse de longues digressions; que chacun ne débite un conte plaisant, ou quelque nouvelle; qu'on ne parle des affaires d'état, et de réformer le gouvernement. » Il accuse les académiciens d'avoir les mains avides de jetons, et d'avoir même

refusé leurs suffrages à des récipiendaires, parce qu'ils les jugeoient capables de diminuer leurs profits par leur assiduité. Ce qui fit le plus de tort à *Furetière*, ce fut le fiel qu'il se permit de distiller sur le paisible *la Fontaine*, son ami dans tous les temps. Il l'attaqua sur la différence du *bois en Grume* et du *bois Marmenteau*, qu'il lui reprocha de ne savoir pas distinguer, quoiqu'il eût été officier des eaux et forêts. Le fabuliste, sortant alors de son caractère flegmatique, lui demanda dans une épigramme, si lorsque certaines gens, l'objet de ses satires, avoient frappé sur son dos comme sur une enclume; il lui demanda, dis-je, si c'étoit avec du bois en Grume, ou du bois Marmenteau ? *Furetière* répondit à cette épigramme par celle-ci :

> Dangereux inventeur de cent vilaines fables,
> Sachez que, pour livrer de médisans assauts,
> Si vous ne voulez pas que le coup porte à faux,
> Il doit être fondé sur des faits véritables.
> Çà, disons-nous tous deux nos vérités :
> Il est des bois de plus d'une manière :
> Je n'ai jamais senti celui que vous citez ;
> Notre ressemblance est entière,
> Car vous ne sentez point celui que vous portez.

Malgré ses libelles contre les académiciens, *Furetière* chercha, dit-on, à se raccommoder avec eux avant sa mort, arrivée en 1688, à 68 ans. *Santeuil* fit ces deux vers pour son portrait :

> *Multum scire nocet : si non tam docta locutus*
> *Felix ingenio viveret ille suo.*

D'*Alembert* auroit voulu substituer au *tam docta*, les deux mots : *tam prava ;* parce que ce fut l'esprit satirique de *Furetière*, et non son savoir, qui causa une partie de ses malheurs. Son *Dictionnaire* ne vit le jour que deux ans après, en 1690, 2 vol. in-fol., ou 3 vol. in-4.° *Basnage de Beauval* le retoucha, l'augmenta, et en publia une édition beaucoup meilleure que la première, en 1701, trois vol in-fol.; réimprimée à Amsterdam, 1725, en 4 vol. in-fol. Ce Dictionnaire semble avoir donné naissance à celui de *Trévoux*, dont la dernière édition est de 1771, 8 vol. in-fol. C'est du moins l'étoffe sur laquelle les éditeurs ont mis leur immense broderie. Ils y ont tant ajouté qu'on ne reconnoît plus le travail du premier ouvrier. En voulant perfectionner le Dictionnaire de *Furetière*, ils l'ont trop enflé de faits historiques, d'étymologies incertaines, de dissertations inutiles. Il falloit se borner, comme cet académicien, à démêler avec ordre et avec clarté les différentes propriétés, les diverses significations des mots, les termes des arts. *Furetière* avoit assez bien rempli son objet dans la première édition, et son Dictionnaire passa dès-lors pour un répertoire utile. M. *Berthelin* a donné un *Abrégé du Dictionnaire de Trévoux*, en 3 vol. in-4.° *Furetière* s'étoit fait connoître par d'autres ouvrages : I. Par cinq *Satires* en vers, in-12 ; et des *Paraboles Evangéliques*, aussi en vers, 1672, in-12 : les unes et les autres écrites froidement. II. Par son *Roman Bourgeois*. Ce livre, dédié au bourreau, est abandonné à présent à la bourgeoisie de province, quoiqu'il eût eu beaucoup de cours dans son temps, même parmi les gens

du grand monde. Il n'y a guères que de la satire, et de la satire personnelle. Ces ouvrages meurent presque toujours avec les personnes qui en sont l'objet. III. Par une *Relation des troubles arrivés au royaume d'Eloquence ;* Utrecht, 1703, in-12 : allégorie forcée. Le style de cet académicien étoit presque toujours foible en vers, et dur en prose ; et il n'acquéroit de la force et un peu de finesse, que par les méchancetés que lui inspiroit son humeur satirique. Il connoissoit mieux les termes de la langue, qu'il ne savoit les employer. On publia, après sa mort, un *Fureteriana ;* recueil qui ne sera jamais capable de faire revivre sa mémoire. Il disoit avec esprit que le premier auteur des Dédicaces fut sans doute un mendiant. Parmi les épigrammes qu'on lui a attribués, on a distingué celle-ci, qui a pour titre : *Au Roi, pour un Poëte campagnard qu'on vouloit mettre à la taille :*

> Ce poëte n'a pas la maille ;
> Plaise, SIRE, à votre bonté,
> Au lieu de le mettre à la taille,
> De le mettre à la Charité.

Voyez BENSERADE. II. BOYER. CHAPELAIN *et* COTIN.

FURGOLE, (Jean-Baptiste) avocat au parlement de Toulouse, né en 1690, à Castel-Ferus, dans le Bas-Armagnac, joignit à la science la plus profonde des lois de la jurisprudence Françoise, des usages, des coutumes, la connoissance de cette partie de l'histoire, qui est relative à la législation de tous les temps et de tous les pays. Le chancelier d'*Aguesseau*, qui l'estimoit beaucoup, l'encouragea à entreprendre un *Commentaire sur l'Ordonnance concernant les Donations du mois de février* 1731. Cet ouvrage, imprimé d'abord à Toulouse en un seul vol. in-4°, a été réimprimé en deux, en 1761. L'illustre chancelier lui écrivit à ce sujet, une lettre de sa main, remplie d'estime. Après avoir publié cet ouvrage, il commença son *Traité des Curés primitifs*, etc. un vol. in-4°, 1736, dont l'édition est épuisée depuis long-temps. Il se rendit à Paris pour présenter lui-même son *Traité des Testamens et autres dispositions de dernière volonté.* Le chancelier parcourut cet ouvrage, et donna de justes éloges à l'auteur. Il parut en 4 vol. in-4°, 1745, et tous les exemplaires se trouvèrent enlevés à mesure que chaque volume vit le jour. Il se préparoit à faire imprimer son *Commentaire sur l'Ordonnance des Substitutions*, lorsque le roi le nomma capitoul en 1745. Les occupations de cette charge l'empêchèrent de finir l'édition de cet ouvrage. Il travailla, en attendant, à son *Traité de la Seigneurie Féodale universelle, et du Franc-aleu naturel*, qui a paru en même temps que son *Commentaire des Substitutions*, in-12, 1767. Ce savant jurisconsulte, après avoir été le flambeau de la jurisprudence, l'exemple et le conseil de ses concitoyens, mourut au mois de mai 1761, au sein de sa famille, regretté des savans et pleuré de ses amis.

FURIES, *Voy.* EUMÉNIDES.

FURINE, (Mythol.) Déesse des filoux, étoit aussi la Déesse des sorts pour terminer les procès. Ces fêtes appelées FURINALES, *Furinalia*, se célébroient le 25 de juillet.

I. FURIUS, esclave Romain, ayant obtenu sa liberté, acheta

un petit terrain, et le cultiva avec tant de soin, qu'il devint le plus fertile du canton. Un tel succès lui attira la jalousie de ses voisins, qui l'accusèrent de magie devant le juge. *Furius* amena sa fille, jeune et vigoureuse paysanne; il fit apporter ses instrumens de labour, qui étoient en fort bon état, fit venir ses bœufs gros et gras, et montrant tout cela aux juges : *Pères conscrits, voilà,* dit-il, *mes sortilèges. Que mes voisins soient sorciers comme moi, je ne leur en voudrai aucun mal. Furius* fut absous d'une voix unanime.

II. FURIUS-BIBACULUS, (*Marcus*) poëte Latin de Crémone, vers l'an 103 avant J.C., écrivit des *Annales* en vers, dont *Macrobe* rapporte quelques fragmens. C'est de lui que parle *Horace* dans ce vers :

Furius hibernas canâ nive conspuit Alpes.

Ses ouvrages étoient au-dessous du médiocre.

FURSI *ou* FOURSY, (St.) *Fursæus*, d'Irlande, vint en France, bâtit un monastère à Lagni vers l'an 644, dont il fut le premier abbé, et mourut à Mazeroëlles, près de Dourlans, le 16 janvier 650.

FURST, (Walter) *Furstius*, Suisse, natif d'Altorff, dans le canton d'Uri, fut un des fondateurs de la liberté Helvétique. Il se joignit, en 1307, à plusieurs de ses compatriotes, animés du desir de secouer le joug tyrannique d'*Albert* d'Autriche. *Furst* se distingua dans cette conjuration pour le bien public. Il travailla, de concert avec ses illustres compagnons, à s'emparer de toutes les citadelles bâties pour les contenir. On les démolit, et ce fut le premier signal de la liberté. Il vivoit encore en 1317. *Voyez* MELCHTAL.

I. FURSTEMBERG, (Guillaume de) issu d'une des plus illustres maisons d'Allemagne, grand-maître de l'ordre de Livonie ou des *Porte-Glaives*, défendit cette province contre les armes des Moscovites; mais il fut moins heureux en 1560. On le fit prisonnier, et on l'emmena en Moscovie, où il mourut.

II. FURSTEMBERG, (Ferdinand de) évêque de Paderborn, puis de Munster, né à Bilstein, en 1626, fut le père de son peuple, et le *Mécène* des hommes de lettres. On lui est redevable de plusieurs monumens de l'antiquité, qui étoient dans son diocèse de Paderborn. Il les fit renouveler à grands frais, les embellit de plusieurs inscriptions, et en publia de savantes descriptions dans ses *Monumenta Paderbornensia*, à Amsterdam 1672, in-8°; collection utile et curieuse. On lui doit encore des *Poésies Latines*, imprimées au Louvre en 1684, in-fol., et dignes de cet honneur par la pureté du style et la noblesse des pensées. L'auteur ne vit point cette magnifique édition, étant mort le 6 juin de l'année précédente, 1683.

III. FURSTEMBERG, (François *Egon*, prince de) fils d'*Egon*, comte de Furstemberg, naquit en 1626. Il fut grand doyen et grand prévôt de Cologne, et l'un des principaux ministres de l'électeur de cette ville. Ayant été élu évêque de Strasbourg en 1665, il conçut le dessein d'y

voir

voir rétablir la religion catholique, et s'attacha à la France, qui s'empara de cette ville en 1681. L'évêque de Strasbourg mourut à Cologne le 1[er] avril de la même année, à 55 ans.

IV. FURSTEMBERG, (Guillaume *Egon*, prince de) frère du précédent, lui succéda dans son évêché. Il s'attacha aussi à la France, devint cardinal et abbé de Saint Germain-des-Prés à Paris, où il mourut le 10 avril 1704, dans sa 75[e] année.

FUSCH ou FUSCHIUS, (Léonard) appelé l'*Eginète* d'Allemagne, naquit à Wembdingen en Bavière l'an 1501. Il professa et exerça la médecine avec beaucoup de réputation à Munich, à Ingolstadt, et ailleurs. L'empereur *Charles-Quint* l'anoblit; et *Cosme*, duc de Toscane, lui offrit 600 écus d'appointemens pour l'attirer dans ses états. Il s'attacha surtout à la botanique, la partie la plus essentielle de la médecine. Son exemple et ses leçons la firent renaître en Allemagne, et excitèrent l'émulation en France et en Italie. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, on ne citera que son *Historia Stirpium*, le meilleur de tous, à Basle, 1542, in-fol. Les figures qui enrichissent cette édition, la font très-rechercher. Il mourut en 1566, à Tubinge, âgé de 65 ans. Le satirique *Scaliger* dit: « que *Fuschius* n'est qu'un collecteur des ouvrages des autres, et que son Histoire des Plantes est l'ouvrage d'un enfant. » — Il faut le distinguer de *Renacle-Fuschius*, médecin de Limbourg, mort chanoine de Liége en 1587, dont on a une *Histoire des Plantes;* Anvers, 1544; et les *Vies des Médecins*, Paris, 1542.

FUSELIER, *Voyez* FUZELIER.

FUSI, (Antoine) docteur de Sorbonne, et curé de Saint-Barthélemi, et de Saint-Leu son annexe, fut privé de ses bénéfices par sentence de l'officialité, rendue sur des accusations de magie et d'incontinence. La sentence ayant été confirmée par la primatie, il se retira à Genève en 1619, s'y maria, et y mourut. Il avoit donné, sous le nom de *Juvain Solonicque*, une satire contre *Vivian*, maître des comptes, marguillier de Saint-Leu, intitulée: *Le Mastigophore*, 1609, in-8°; et depuis sa retraite à Genève, il y donna *le Franc-Archer de la véritable Eglise*, 1619, in-8.° Il eut un fils qui se fit Mahométan à Constantinople, pour décliner la juridiction de l'ambassadeur de France, qui devoit le juger pour un crime qu'il avoit commis.

FUSTH ou FAUST, (Jean) orfèvre de Mayence, fut un des trois artistes qu'on associe ordinairement pour l'invention de l'imprimerie, à *Guttemberg* et *Schœffer*. Il n'est cependant pas bien certain qu'il ait eu part à la découverte, autrement qu'en fournissant des fonds à *Guttemberg*, qui en avoit déjà fait les premiers essais à Strasbourg, avec des caractères sculptés et mobiles, avant que de venir à Mayence. A l'égard de *Schœffer*, qui étoit écrivain de profession, et qui devint depuis gendre de *Faust*, on ne peut lui disputer la gloire d'avoir imaginé les poinçons et les matrices, à l'aide desquels cet art admirable fut porté à sa perfection. Le premier fruit de ce nouveau procédé, qui constitue l'origine

du véritable art typographique, fut le *Durandi Rationale divinorum Officiorum*, que *Faust* et *Schœffer* publièrent en 1459, et qui fut suivi, l'année d'après, du *Catholicon Joannis Januensis : Voyez* Balbi. Parut ensuite la *Bible* de 1462, si recherchée des amateurs de raretés typographiques. Ces trois ouvrages avoient été précédés de deux éditions du *Pseautier*, par les mêmes artistes; la première en 1457, et la seconde en 1459; mais exécutées l'une et l'autre avec des caractères de bois sculptés, et par un mécanisme qui leur étoit commun avec *Guttemberg*. Ces deux éditions du Pseautier, si excessivement rares, sont des chefs-d'œuvre de typographie qui étonnent les gens de l'art., tant par la hardiesse, la propreté et la précision avec laquelle l'industrieux *Schœffer* en a taillé les caractères, qui imitent la plus belle écriture du temps, que par la beauté et l'élégance des lettres initiales, imprimées par rentrées de trois couleurs, bleu, rouge et pourpre, à la manière des camaïeux, et par la justesse et la netteté de l'impression. On connoît cependant des livres que l'on juge plus anciens que ceux que nous avons cités, quoique la date, ni le nom du lieu et de l'imprimeur n'y soient pas marqués. Tels sont: I. Une *Bible* de la bibliothèque Mazarine, en deux vol. in-folio. II. Le *Speculum vitæ humanæ*, en 58 planches. III. Une *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, représentée en 40 figures gravées en bois, avec des sentences et des explications latines, sculptées sur les mêmes planches. IV. L'*Histoire de Saint Jean l'Evangéliste*, de même en 48 planches. V. *Ars moriendi*, en 24 planches, imprimées seulement d'un côté. Chaque page est composée d'une estampe en bois, qui représente un exemple des misères de la vie humaine, avec quelques explications gravées sur la même planche; les feuillets sont collés ensemble deux à deux: ce livre a été vendu mille francs, à la vente du cabinet de *Mariette*, en 1775. Ces trois derniers livres, qui sont tous in-fol., précèdent sûrement l'impression en caractères mobiles, et peuvent remonter jusqu'en 1440. La *Bible* doit avoir été imprimée entre 1450 et 1455. On a écrit et répété bien des fois, que *Faust* étant venu à Paris pour y vendre une partie de son édition de la *Bible* de 1462, et en ayant vendu les exemplaires à vil prix, en comparaison de ce qu'on payoit alors les Bibles manuscrites, et à des prix fort différens, avoit été poursuivi en justice par les acheteurs, qui se plaignoient de les avoir surpayés ; que même accusé de magie à cause de la parfaite ressemblance qu'on avoit remarquée entre les caractères, il avoit été obligé de s'enfuir. Il peut se faire que *Faust* ait vendu à Paris, comme manuscrits, des exemplaires de cette Bible, ou de celle de la bibliothèque Mazarine, *Voyez* l'article Guttemberg ; qu'il les ait vendus à différens prix ; que quelques acheteurs se soient plaints d'avoir suracheté : mais quant à l'accusation de magie, c'est une vieille fable qui ne mérite aucune croyance. *Voyez* Durrius. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que *Faust* ne soit revenu depuis cette époque à Paris. Il y étoit en 1466, et la preuve en résulte d'un exemplaire des *Offices de Cicéron*, publiés cette année par le même

Faust, et *Schœffer* son gendre, existant dans la bibliothèque publique de Genève, à la fin duquel le premier possesseur de ce livre a noté de sa main, « qu'il lui a été donné par *Jean Faust*, à Paris, au mois de juillet 1466. » On peut croire que *Faust* mourut de la peste, qui, cette même année, enleva 40,000 habitans à la capitale pendant les mois d'août et de septembre; et d'autant mieux qu'on ne trouve plus que le nom de *Schœffer* seul dans les souscriptions des livres imprimés postérieurement à Mayence. *Voyez* II. CUSTER.

FUZELIER, (Louis) Parisien, cultiva les lettres dès son enfance. Il fut rédacteur du *Mercure*, conjointement avec *la Bruère*, depuis le mois de novembre 1744, jusqu'à sa mort, arrivée le 19 septembre 1752, dans la 80e année de son âge. Cet auteur ingénieux et facile travailla pour tous nos théâtres : I. Celui de l'Opéra a eu de lui, depuis 1713, Les *Amours déguisés*; *Arion*; le *Ballet des âges*; les *Fêtes Grecques et Romaines*; les *Amours des Dieux*; les *Amours des Déesses*; les *Indes galantes*; l'*Ecole des Amans*; le *Carnaval du Parnasse*; les *Amours de Tempé*; *Phaétuse*, acte de ballet; *Jupiter et Europe*, exécuté aux petits appartemens de Versailles; et les *Romans*, opéra en trois actes, mis en musique dans ces derniers temps par *Cambini*. II. Les pièces jouées au théâtre François, sont : *Cornélie*, avec le président *Hesnault*; *Momus Fabuliste*; les *Amusemens de l'Automne*. III. Celles qu'il a données au théâtre Italien, sont en plus grand nombre : l'*Amour, Maître de langues*; le *Mai*; la *Méridienne*; la *Mode*; le *Faucon*; *Mélusine*; le *Vieux Monde*; les *Noces de Gamache*. IV. Enfin, il avoit fait, seul, ou en société, beaucoup de pièces pour l'Opéra comique, et le jeu des Marionnettes, depuis 1701. Les principales de ces pièces sont : *Arlequin grand Visir*; la *Matrône d'Ephèse*; *Arlequin défenseur d'Homère*; le *Réveillon des Dieux*, etc.

G

GAAL, fils d'*Obed*, alla à Sichem, dans le dessein de défendre et d'affranchir les habitans de cette ville, de l'oppression et de la tyrannie d'*Abimelech;* mais il se vit indignement trahi par un certain *Zébul*, qui par les avis qu'il donna à *Abimelech*, fut cause que *Gaal* fut battu, mis en fuite, et ses troupes taillées en pièces. *Gaal* étant rentré dans Sichem, *Zébul* l'en chassa avec ses gens.

GABALIS, *Voyez* VILLARS, n.o III.

GABATO, (Sébastien) surnommé le Nocher, *Nauclerus*, mérita ce titre par son habileté dans la navigation. Il étoit natif de Venise; il quitta sa patrie, et s'établit à Bristol en Angleterre. Il tenta le premier de suivre une route différente de celle que *Christophe Colomb* tenoit pour aller à l'Amérique. *Colomb* faisoit toujours voile vers les Canaries, de là vers les Açores, et arrivoit en Amérique par le sud-ouest. *Gabato*, au contraire, crut qu'on arriveroit plutôt et avec moins de peine, si l'on faisoit voile toujours vers le nord-ouest; et il ne se trompa point. *Henri VII* lui donna, en 1496, trois vaisseaux marchands, avec lesquels il découvrit la terre de Labrador. On peut voir, sur ce célèbre navigateur, la *Vie de Henri VII*, par le chancelier *Bacon*.

GABBARA, géant de neuf pieds huit pouces de haut, dont *Pline* fait mention. On le mena d'Arabie à Rome, du temps de l'empereur *Claude*.

GABETS, *Voy.* DESGABETS.

GABIÉNUS, soldat de la flotte d'*Auguste*, étant tombé entre les mains de *Sexte Pompée*, fils du grand *Pompée*, fut laissé pour mort sur le rivage, où il demeura tout le jour. Sur le soir, il demanda à voir *Pompée*, ou quelqu'un de ses amis. Plusieurs le vinrent trouver de sa part. Il leur dit : *Qu'il avoit été renvoyé des enfers, pour annoncer que sa cause étoit favorisée des Dieux infernaux; qu'il en devoit espérer un bon succès, et que pour assurance de ce qu'il disoit, il expireroit en leur présence, après avoir exécuté l'ordre qu'il avoit reçu.* Il rendit en effet le dernier soupir; mais l'événement de cette guerre ne répondit pas à sa prédiction. Le jeune *Pompée* fut défait deux ans après, et perdit même la vie par ordre de *Marc-Antoine*, l'an 35 avant Jésus-Christ.

GABINIEN, célèbre rhéteur, enseigna avec beaucoup de réputation la rhétorique dans les Gaules, pendant environ vingt ans, sous l'empire de *Vespasien*. C'étoit, selon *St. Jérôme*, un torrent d'éloquence. Ce Père renvoie au recueil des *Discours* de *Gabinien*, ceux qui aiment la délicatesse et l'élégance du style. Ces discours n'existent plus aujourd'hui.

GABINIUS, (*Aulus*) consul Romain, 58 ans avant J. C., ayant obtenu le gouvernement de la Syrie et de la Judée, par les intrigues du tribun *Clodius*, réduisit *Alexandre*, fils d'*Aristobule*, roi de Judée, à demander la paix, rétablit *Hircan* dans la dignité de grand pontife, et rendit la tranquillité à la Judée. Il tourna ensuite ses armes contre les Parthes; mais *Ptolomée Auletès* lui ayant offert mille talens pour être rétabli sur le trône d'Egypte, il marcha vers ce royaume. La cupidité étoit l'ame de toutes ses entreprises. Il prolongea la guerre autant qu'il put; *Archélaüs*, ennemi de *Ptolomée*, payoit chèrement ces retardemens. *Archélaüs* ayant été tué dans un combat, *Gabinius* mit son rival en possession de son royaume. De retour à Rome, il fut accusé de concussion, et banni. *Cicéron*, qui l'avoit voulu faire condamner pendant son absence, le défendit alors, et harangua vivement pour lui, à la prière de *Pompée*. *Gabinius* mourut à Salone, vers l'an 40 avant J. C.

GABOR, *Voyez* BETLEM-GABOR.

I. GABRIEL-SÉVÈRE, né à Monembasie, autrefois Epidaure, ville du Péloponnèse, ordonné évêque de Philadelphie en 1577, quitta cette ville, où il y avoit très-peu de Grecs, pour se retirer à Venise. Il fut évêque des Grecs répandus dans le territoire de la république. On a de lui divers *Ouvrages de Théologie*, publiés en 1671, in-4°, par *Richard Simon*, en grec et en latin, avec des remarques dans lesquelles il prouve qu'on ne peut pas mettre cet évêque au rang des Grecs latinisés, puisqu'il a écrit contre le concile de Florence. Quoique peu favorable aux Latins, le prélat admettoit la transsubstantiation ainsi qu'eux. On le verra clairement dans son *Traité des Sacremens*, un des plus précieux morceaux de son recueil. Les autres écrits qu'il renferme, sont: Une *Défense* du culte que les Grecs rendent au pain et au vin que l'on doit consacrer, lorsqu'on les porte au sanctuaire; un *Discours* de l'usage des Colybes, ou des légumes cuits, etc.

II. GABRIEL-SIONITE, savant Maronite, professeur des langues orientales à Rome, fut appelé à Paris pour travailler à la *Polyglotte* de *le Jay*. C'est lui qui fournit les bibles Syriaque et Arabe, imprimées dans cette *Polyglotte*. Il les avoit copiées sur des manuscrits, et y avoit ajouté, par un travail inconcevable, les points voyelles que nous y voyons, avec une version latine. Cet habile homme mourut à Paris en 1648, professeur royal dans les langues Syriaque et Arabe. Les savans de cette capitale se perfectionnèrent sous lui dans la connoissance de ces idiomes. Il laissa quelques *Ouvrages*. Il ne dirigea pas jusqu'au bout la *Polyglotte* de *le Jay*. S'étant brouillé avec ce dernier, on appela *Abraham Ecchellensis*, pour le remplacer. *Gabriel-Sionite* traduisit encore la Géographie Arabe, intitulée: *Geographia Nubiensis*, 1619, in-4.°

III. GABRIEL, (Antoine de St.) Feuillant. *Voyez* III. BERNARD, *vers la fin*.

IV. GABRIEL, (Jacques) célèbre architecte, né à Paris en 1661, étoit parent et élève du célèbre *Mansard*. Il se ren-

dit digne de son maître. Il acheva le *bâtiment de Choisi* et le *Pont Royal*, ouvrages commencés par son père, architecte du roi. Il donna le projet de l'*Egoût de Paris*, et les plans d'un grand nombre de bâtimens publics, parmi lesquels on cite ceux de l'*Hôtel de ville*, de la *Cour du Présidial* et de la *Tour de l'Horloge* de Rennes; *de la Maison de ville* de Dijon, de la *Salle* et de la *Chapelle des Etats;* du *Pont* de Blois, etc. Son mérite lui valut les places d'inspecteur général des bâtimens, jardins, arts et manufactures, de premier architecte et premier ingénieur des ponts et chaussées du royaume, et le cordon de l'ordre de *Saint-Michel*. Il mourut à Paris en 1742, à 77 ans. Son fils, premier architecte du roi, hérita des talens de son père, et les transmit à son fils, mort en 1782.

GABRIELI, (N....) prélat Romain, d'une famille noble, se laissa séduire par un certain docteur *Oliva*, qui se mêloit de sortilége. Ils furent arrêtés sous le pape *Alexandre VIII*, ainsi que quelques-uns de leurs adhérens. Ils avouèrent qu'ils tenoient des assemblées nocturnes, dans lesquelles ils offroient au Démon du sang humain, mêlé avec des hosties et des reliques. On leur fit d'autres imputations non moins atroces. La torture leur fit déclarer des choses incroyables, et qu'il est inutile de rapporter. La plupart des malheureux partisans d'*Oliva* furent condamnés à une prison perpétuelle. *Gabrieli* perdit tous ses bénéfices et ses dignités, et fut enfermé dans un château, où il vécut jusqu'à la fin du dernier siècle.

GABRIELLE DE BOURBON, fille de *Louis de Bourbon I*, comte de Montpensier, épousa, en 1485, *Louis de la Trémouille*, tué à la bataille de Pavie en 1525. Elle en eut *Charles*, comte de Talmond, tué à la bataille de Marignan, en 1515. Elle mourut au château de Thouars en Poitou le 31 décembre 1516. On a d'elle I. L'*Instruction des jeunes Pucelles*. II. Le *Temple du Saint-Esprit*. III. Le *Voyage du Pénitent*. IV. Les *Contemplations de l'Ame dévote, sur les Mystères de l'incarnation et de la passion de J. C.;* et d'autres ouvrages de piété, manuscrits. Cette princesse avoit autant de vertu que d'esprit.

GABRIELLE D'ESTRÉES, *Voyez* ESTRÉES, n.° IV.

GABRIELLE DE VERGI, *Voyez* FAÏEL.

I. GABRINO, (Nicolas) dit *Laurentio* et *Rienzi*, né à Rome dans l'obscurité, n'eut point les sentimens conformes à la bassesse de sa naissance. Il fit d'excellentes études, et possédoit *Cicéron*, *Valère-Maxime*, *Tite-Live*, les deux *Sénèques*, et les Commentaires de *César*, aussi bien que les auteurs Italiens. La lecture des chefs-d'œuvre de l'ancienne Rome lui donna un goût extrême pour la liberté républicaine. Sa réputation le fit députer par les Romains vers *Clément VI* à Avignon, pour engager ce pape à revenir à Rome. *Pétrarque* se joignit à lui; le poëte présenta au pontife un beau poëme latin, et *Gabrino* lui fit une harangue éloquente. Il y dépeignoit Rome privée de ses deux yeux, le pontificat et l'empire. Son éloquence plut au pon-

tife, et ne le persuada pas. *Gabrino*, de retour à Rome, forma le projet de s'en rendre maître ; il se fit décerner par le peuple le gouvernement de la ville et le titre de *Tribun*. Il osa faire crier dans les rues de Rome, au son des trompettes : « Que chacun eût à se trouver sans armes, la nuit du 19 mai 1347, dans l'église du château *Saint-Ange*. » Après y avoir fait célébrer, presque en même temps trente messes du Saint-Esprit, auxquelles il assista, il sortit de l'église vers les neuf heures du matin, et mena le peuple au Capitole. Il arbora trois étendards, sur lesquels étoient peints les symboles de la liberté, de la justice et de la paix, et fit lire quinze réglemens dressés pour parvenir *au Bon état*. C'étoit sous ce nom qu'il cachoit ses projets ambitieux. Alors voyant son autorité bien affermie par la soumission des grands et du peuple, il créa un nouveau conseil qu'il nomma *Chambre de Justice et de Paix*. Il purgea Rome en peu de temps des malfaiteurs, des meurtriers, des adultères, des voleurs et des gens décriés. Son nom répandit la terreur dans l'Italie, et il se servit de cette terreur pour l'asservir entièrement. Il leva une armée de vingt mille hommes, assembla un parlement général, et envoya des courriers à tous les seigneurs et à toutes les républiques, pour les solliciter d'entrer dans la ligue du *Bon état*. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que presque par-tout on le remercia de son zèle pour la patrie. *Pétrarque* écrivoit des lettres en sa faveur, et le comparoit à *Brutus*. Le Tribun reçut en même temps des ambassadeurs de l'empereur *Louis* de Bavière, de *Louis I*, roi de Hongrie, et de *Jeanne*, reine de Naples. *Gabrino*, enflé de sa grandeur, osa citer à son tribunal *Louis* de Bavière, *Charles* de Luxembourg, et les électeurs de l'empire. Il donna des fêtes bizarrres, fit arrêter plusieurs seigneurs, et se rendit le tyran de cette même patrie, dont il vouloit être, disoit-il, le libérateur. Le peuple ouvrit enfin les yeux : *Rienzi*, craignant de tristes revers, abdiqua son autorité. S'étant retiré, au commencement de 1348, à Naples, il vécut deux ans avec des hermites, déguisé sous un habit de pénitent. Dégoûté de cette vie, il rentra secrètement dans Rome (*Voyez* CECCANO); et ayant excité une sédition, il fut obligé de se sauver à Prague, où étoit *Charles* de Luxembourg, roi des Romains, qui l'envoya à Avignon à *Clément VI*. Ce pontife le fit enfermer dans une tour, et nomma trois cardinaux pour lui faire son procès. La mort de *Clément* arrêta les poursuites. *Innocent VI*, son successeur, le traita avec beaucoup plus de douceur, et le renvoya à Rome avec le titre de sénateur. Le pontife vouloit l'opposer à un nouvel aventurier, appelé *François Baroncelli*, qui avoit usurpé la qualité de tribun. *Rienzi* n'eut pas de peine à dissiper le fantôme de puissance qu'avoit formé *Baroncelli*. Ce rebelle avoit déjà été mis en pièces par le peuple. *Rienzi*, de captif devenu sénateur, et reçu comme en triomphe à Rome, aliéna bientôt les cœurs par des exécutions cruelles, par son orgueil fastueux, par l'imposition de nouveaux tributs. Les *Colonne* et les *Savelli* ameutèrent les Romains : le Capitole fut assiégé. On crioit : VIVE LE

Peuple ! Meure le Tyran ! *Rienzi* parut sur un balcon armé de pied en cap ; une grêle de flèches et de pierres voloit sur lui : il ne put se faire entendre. Il se travestit, se noircit le visage, et sortit du Capitole. Mais ayant été reconnu, il fut arrêté et mené au *Perron du Lion*, où il avoit prononcé tant de sentences de mort. Exposé à la vue du peuple pendant une heure, on le regardoit encore avec une sorte de crainte. Un Romain plus hardi que les autres, lui plongea son épée dans le sein. Aussitôt il fut percé de mille coups, et traîné dans les rues jusqu'au palais Colonne. Ce fut le 8 octobre 1354. *Rienzi* étoit né avec un esprit vif, entreprenant, une conception facile, un génie subtil et délié, beaucoup de facilité à s'exprimer, un cœur faux et dissimulé, et une ambition sans bornes. Il étoit d'une figure avantageuse, sévère observateur des lois, imposteur hypocrite, faisant servir la religion à ses desseins, mettant en œuvres les révélations et les visions pour s'autoriser ; effronté jusqu'à se vanter d'affermir l'autorité du pape, dans le temps même qu'il la sapoit par les fondemens ; fier dans la prospérité, prompt à s'abattre dans l'adversité ; étonné des moindres revers ; mais après le premier moment de surprise, capable de tout entreprendre pour se relever. Son *Histoire* a été écrite en italien par *Thomas Fortifiocca*, auteur contemporain. Nous en avons une en françois, assez peu exacte, mais curieuse et bien écrite, par le jésuite *du Cerceau*, avec des additions et des notes du P. *Brumoi*, de la même société. Cette histoire a été imprimée à Paris en 1733, in-12, sous le titre de : *Conjuration de Nicolas Gabrino, dit de* Rienzi, *Tyran de Rome en* 1347. L'abbé *de Mably* n'a pas jugé aussi sévèrement *Rienzi* que son historien. « *Rienzi* étoit, dit-il, fort supérieur à ses contemporains ; et dans un siècle plus heureux, il auroit exécuté de grandes choses. Vivement frappé de la différence qu'il voyoit entre le gouvernement des anciens Romains et celui des papes exilés alors de leur capitale, où ils ne savoient pas régner, il s'indigne de l'humiliation de sa patrie, et veut la venger. N'espérant de secours que d'un peuple qui n'étoit qu'une vile canaille opprimée par les barons, et ne pouvant agir ni comme un prince, ni comme un grand seigneur, il est obligé de sonder les esprits avec une extrême circonspection, de s'expliquer d'une manière hiéroglyphique ; et avant que de vouloir établir la liberté, il veut savoir si la multitude la desire, et mérite d'avoir un tribun. Je conviens que tous les moyens qu'emploie *Rienzi* sont extraordinaires ; mais relativement au point d'où il partoit, et à la fin qu'il se proposoit, ils sont très-sages et très-prudens. Le tribun de la nouvelle Rome, qui sans doute auroit fait un rôle considérable dans l'ancienne, ne fit qu'une faute, mais capitale, et qui ruina nécessairement ses espérances et ses projets. L'ambition de *Rienzi*, en se faisant armer chevalier, ne paroît plus que celle d'un Bourgeois. Pour faire le gentilhomme, il ne s'apperçoit pas qu'il dégrade sa qualité de tribun, qui l'élevoit au-dessus de la noblesse. Un moment de distraction, un moment de

foiblesse le perd entièrement. Il ne peut plus réussir, parce qu'il est méprisé de la noblesse qui l'adopte, et haï du peuple dont il se sépare. De là, des efforts impuissans pour ranimer une autorité expirante, et les moyens tout nouveaux qu'il employa pour se rétablir, mais qui n'inspirent plus ni confiance, ni crainte. » En 1791, on a joué à Paris une tragédie de *Rienzi*, qui, malgré quelques beaux vers, n'obtint aucun succès.

II. GABRINO-FUNDULO, a une place dans l'histoire moderne d'Italie, par sa perfidie et sa cruauté. Après la mort de *Jean*, duc de Milan, en 1411, les *Cavalcabo*, famille puissante de Crémone, se rendirent maîtres de cette ville. *Gabrino* fut d'abord un de leurs plus zélés partisans; mais ayant depuis aspiré lui-même à l'autorité souveraine, il invita *Charles Cavalcabo*, chef de sa famille, à aller à sa maison de campagne, avec neuf à dix de ses parens; ils s'y rendirent, et le scélérat les fit tous assassiner dans un festin. Maître du gouvernement de la ville après cette exécution barbare, il y exerça toutes sortes de cruautés, jusqu'à ce que *Philippe Visconti*, duc de Milan, lui fit trancher la tête. Son confesseur l'exhorta vainement à se repentir de ses crimes : il lui dit fièrement *qu'il n'avoit qu'un regret en mourant; c'étoit de n'avoir pas précipité du haut de la tour de Crémone*, l'une des plus élevées qui soient en Europe, *le pape* Jean XXIII *et l'empereur* Sigismond, *lorsqu'ils avoint eu la curiosité d'y monter avec lui.*

III. GABRINO, (Augustin) fut le chef d'une secte de fanatiques, dont les membres se nommoient les *Chevaliers de l'Apocalypse*. Il étoit né à Bresce. Il se faisoit appeler le *Prince du nombre Septénaire*, et le *Monarque de la Sainte-Trinité*. Cet imposteur disoit vouloir défendre l'église Catholique contre l'*Ante-Christ*, qui seroit adoré dans peu. Les armes de la secte qu'il forma, étoient un sabre et un bâton de commandement en sautoir, une étoile rayonnante, et les noms des trois anges *Gabriel*, *Michel* et *Raphaël*. Plusieurs de ces chevaliers portoient ces armes sur leurs habits et sur leurs manteaux, et leur nombre s'accrut jusqu'à 80; c'étoient, pour la plupart, des artisans qui travailloient l'épée au côté. Quoiqu'ils eussent des sentimens très-dangereux, ils étoient très-charitables. *Gabrino*, se trouvant dans l'église le jour des Rameaux de l'année 1694, pendant qu'on chantoit l'antienne, *Qui est ce Roi de gloire?* courut l'épée à la main au milieu des ecclésiastiques, et s'écria que c'étoit lui. On le prit pour un fou, et on l'enferma aux petites-maisons. Un autre de ces fanatiques, qui étoit bûcheron, découvrit, peu de temps après, tout ce qu'il savoit des mystères de la secte; on arrêta une trentaine de ses confrères, et le reste se dissipa.

GABURET, (Nicolas) chirurgien du roi *Louis XIII*, ne se rendit pas moins recommandable par la candeur de ses mœurs, que par son habileté dans sa profession. Lorsqu'on fut obligé de préparer des lieux pour y recevoir ceux qui étoient attaqués de la peste, *Gaburet* fut nommé en 1621 pour les gouverner. Cet emploi offrit une ample matière

au zèle du chirurgien. Il se comporta dans ses fonctions, presque autant en missionnaire éclairé qui cherche à guérir les ames, qu'en chirurgien expérimenté qui donne son application à la guérison des corps. Il mourut en 1662, dans un âge assez avancé.

GACÉ, (Le comte de) *Voy.* III. MATIGNON.

GACON, (François) fils d'un négociant de Lyon, né en 1667, d'abord Père de l'Oratoire, sortit de cette congrégation pour satisfaire la double passion de la poésie et de la satire. Il avoit de la facilité ; on dit même que *Régnard* l'employoit, lorsqu'il étoit pressé, à mettre en vers quelques scènes de ses comédies; mais cette facilité lui fut funeste; il ne s'en servit que pour médire. Il se faisoit gloire du vil métier de satirique, et s'annonçoit tel par-tout, même à la tête de ses ouvrages. Il y a quelquefois d'assez bonnes choses dans ses satires, mais encore plus de mauvaises. La plupart ne regardent que de petits auteurs, obscurs dans leur temps même, aujourd'hui entièrement inconnus. *Gacon*, quoique satirique déclaré, avoit une sorte d'équité. Infiniment éloigné des talens de *Despréaux*, son modèle, il avoit aussi, dit l'abbé *Trublet*, moins de fiel; et c'étoit un de ces hommes dont on dit quelquefois qu'ils sont plus foux que méchans. Il n'étoit mordant que par une certaine franchise, qu'il n'étoit pas le maître de retenir. Ses principaux écrits sont : I. *Le poëte sans fard*, ou *Discours satiriques sur toutes sortes de sujets*, 2 vol. in-12, 1696. Quelques mois de prison furent le prix des traits de satire dont cet ouvrage, d'ailleurs assez médiocre, est parsemé. Il le publia avec des changemens en 1701, et toujours sous le titre de *Poëte sans fard*. Il en auroit eu besoin cependant pour relever ses platitudes satiriques :

> On peut à *Despréaux* pardonner la satire ;
> Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
> Le miel que cette abeille avoit tiré des fleurs,
> Pouvoit de sa piqûre adoucir les douleurs.

II. Une *Traduction d'Anacréon*, en vers françois, 2 vol. in-12, 1712, le meilleur des ouvrages de *Gacon*. Il est vrai que ses chefs-d'œuvre seroient, tout au plus, la plus mauvaise production d'un bon écrivain. Il commenta le poëte Grec à sa façon. Il noya le texte dans de prétendues anecdotes sur son auteur, et dans une foule de réflexions satiriques, où il s'attache moins à expliquer son original, qu'à insulter quelques gens de lettres. III. *L'Anti-Rousseau*, ou *Histoire satirique de la Vie et des Ouvrages de* Rousseau, *en vers et en prose, par M. F. Gacon*. C'est un gros vol. in-12, publié en 1712, composé de rondeaux et de réflexions satiriques. *Rousseau* s'étant réconcilié avec *la Mothe*, dans le temps qu'il vivoit encore à Paris, on lui demanda si *Gacon* n'entreroit pas dans le traité. *Belle demande!* répondit Rousseau ; *quand les généraux de deux armées sont d'accord, la paix n'est-elle pas censée faite avec les goujats. Gacon* qui sut cette réponse, ne l'oublia point ; et ce fut en partie ce qui donna lieu à la satire contre *Rousseau*. Ce dernier se

vengea de ce libelle, par plusieurs épigrammes pleines du sel le plus piquant, et moins délicates qu'énergiques. IV. *L'Homère vengé*, 1715, in-12, contre *la Mothe*. Cette satire causa beaucoup plus d'indignation que la précédente, parce que *la Mothe* étoit le plus doux des hommes, et que *Rousseau* passoit pour très-mordant. L'abbé *de Pons*, l'ami, et pour ainsi dire le *Don Quichotte* de l'ingénieux académicien, la dénonça au chancelier. Mad. la duchesse du *Maine*, à qui l'auteur avoit eu l'impudence de la dédier sans son aveu, désavoua hautement la dédicace. *La Mothe* seul parut tranquille ; il fit ce que devroient faire tous les grands écrivains, déchirés par les petits satiriques obscurs : il méprisa l'auteur et l'ouvrage. *Gacon* ne craignit pas de lui dire : « Vous ne voulez donc point répondre à mon *Homère vengé?* C'est que vous craignez ma réplique. Eh bien ! vous ne l'éviterez pas, et je vais faire une brochure qui aura pour titre : *Réponse au silence de M. de la Mothe.* » Quand on demandoit à *la Mothe*, pourquoi il n'avoit rien répondu aux injures de ce vil rimailleur : *On n'a rien à gagner*, disoit-il, *en attaquant ceux qui n'ont rien à perdre.* V. *Les Fables de* la Mothe, *traduites en vers françois, au Café du Parnasse*, in-8.° De toutes les plaisanteries de *Gacon*, c'est la moins mauvaise. VI. Plusieurs *Brevets de la Calotte*, dans les Mémoires pour servir à l'histoire de cette turpitude, 1752, quatre vol. in-12. VII. *Emblêmes ou Devises Chrétiennes*, 1714 et 1718, in-12. VIII. Plus de deux cents *Inscriptions* en vers, pour les portraits gravés par *des Rochers*. IX. Le *Secrétaire du Parnasse*, 1723, in-8.° *Gacon* reprit l'habit ecclésiastique sur la fin de ses jours. Il eut le prieuré de Baillon, près Beaumont-sur-Oise, où il mourut le 15 novembre 1725, âgé de 58 ans. On se seroit moins étendu sur cet écrivain, s'il n'avoit acquis une sorte de célébrité par ses *Satires :* il ne la méritoit point par son style lâche, lourd et diffus en prose, dur et rampant en vers. Il remporta pourtant le prix de l'académie Françoise en 1717 ; mais beaucoup d'auteurs médiocres ont eu cet honneur, soit que les pièces manquent, soit que les bons écrivains ne s'embarrassent pas d'ajouter à leurs lauriers les couronnes académiques, soit que la bassesse et l'intrigue contribuent quelquefois à faire obtenir ces couronnes. On lui fit remettre le prix par l'abbé *de Choisy ;* l'académie ne voulant pas recevoir les remercîmens d'un homme qui avoit critiqué presque tous ses membres.

I. GAD, septième fils de *Jacob* par *Zelpha*, naquit l'an 1754 avant J. C., et fut chef d'une tribu de son nom, qui produisit de vaillans hommes. Ses enfans sortirent d'Egypte, au nombre de 45,650, tous en âge de porter les armes.

II. GAD, prophète que *David*, persécuté par *Saül*, consulta pour savoir s'il devoit s'enfermer dans une forteresse. Le prophète l'en dissuada. Il offrit, par ordre de Dieu, à *David*, le choix de la famine, de la guerre, ou de la peste, pour punir ce prince de ce que, par vanité, et malgré sa défense, il avoit fait faire le dénombrement du peuple. *David*

ayant choisi la peste, *Gad* lui conseilla d'offrir un sacrifice à Dieu pour appaiser sa colère.

I. GADDI, GADDO, (Ange) peintre Florentin, mort en 1312, à 73 ans, excella dans la peinture *à la Mosaïque*. Ses ouvrages sont répandus dans plusieurs villes d'Italie, et sur-tout à Rome et à Florence. Il n'avoit point d'égal, de son temps, pour le dessin. *Gaddi* s'occupa à un genre de travail assez singulier ; il faisoit peindre des coquilles d'œufs en diverses couleurs, et les employoit ensuite, avec beaucoup de patience et d'art, pour représenter différens sujets.

II. GADDI, (Taddeo) fils du précédent, élève du *Giotto*, bon peintre et bon architecte, mourut en 1350, âgé de 50 ans. C'est sur ses dessins que fut construit un des ponts qu'on voit à Florence, appelé *Ponte Vecchio*. Il fut employé aussi dans la même ville à terminer la construction de la tour de *Santa-Maria del Fiore*, commencée par *le Giotto*. Il reste aussi de ce maître quelques *Peintures*. Il s'attachoit surtout à bien exprimer les passions, et il n'a pas mal réussi : on remarquoit aussi beaucoup de génie dans sa composition. —Son fils *Ange* mort en 1387, à 63 ans, laissa d'assez bons tableaux.

GADROIS, (Claude) Parisien, directeur de l'hôpital de l'armée d'Allemagne, mourut en 1678, à la fleur de son âge ; car à peine avoit-il 36 ans. Il étoit ami du célèbre *Arnauld*, et méritoit de l'être, par la justesse de son esprit et la pureté de ses mœurs, par la bonté de son caractère et la droiture de son cœur. *Basin*, maître des requêtes, et intendant de l'armée d'Allemagne, le prit auprès de lui en qualité de secrétaire, et lui donna, deux ans après, la direction de l'hôpital de l'armée établie à Metz. *Gadrois* se livra alors avec tant d'ardeur et de charité au service des pauvres soldats et des officiers malades, qu'il en contracta une maladie dont il mourut. On a de lui plusieurs ouvrages de philosophie : les plus connus sont, un petit *Traité des influences des Astres*, in-12 ; et un *Système du Monde*, 1675, in-12. Ses écrits ne sont plus guère consultés, parce que *Gadrois* étoit passionné pour la philosophie de *Descartes ;* et que cette philosophie, fruit de l'imagination de son inventeur plutôt que de l'étude de la nature, n'est plus regardée que comme un vieux roman, ingénieux à la vérité, mais dénué de vraisemblance.

GAËTAN, (Saint) né à Vicence, en 1480, d'une famille illustre, protonotaire apostolique participant, exerçoit cette charge à Rome, lorsqu'il forma le dessein d'instituer un nouvel ordre de Clercs réguliers. *Jean-Pierre Caraffe*, archevêque de Théate ou Chiéti, depuis pape sous le nom de *Paul IV*, *Boniface Colli*, gentilhomme Milanois, et *Paul de Ghisleri*, se joignirent à lui pour commencer l'édifice. Le but de la nouvelle fondation étoit principalement de travailler à inspirer aux ecclésiastiques l'esprit de leur état, de combattre les hérésies renaissantes de toutes parts, et surtout d'assister les malades, et d'accompagner les criminels au supplice. Un des points de cet institut, formé pour soulager

les misères humaines, et qui, par conséquent, honoroit l'humanité, étoit de ne point quêter et de ne rien demander. Les quatre fondateurs, *Gaëtan* à la tête, firent leurs vœux le 14 septembre 1524, dans l'église de Saint-Pierre au Vatican. Le pape *Clément VII* avoit donné, deux mois auparavant, une bulle approbative de cet ordre de Clercs-réguliers, appelés *Théatins*, parce que *Caraffe*, leur premier supérieur, conserva le titre d'archevêque de Théate. *Gaëtan* fut supérieur après lui, et mourut saintement le 17 août 1547, dans la 68e année de son âge, et la 23e de la fondation de son ordre. *Clément X* le mit au nombre des saints. *Voyez* sa *Vie* par le Père *de Tracy*, 1774, in-12.

GAFFAREL, (Jacques) né à Mannes en Provence, mort à Sigonce dans le diocese de Sisteron en 1681, à 80 ans, fut bibliothécaire du cardinal *de Richelieu*. Ce ministre l'envoya en Italie, pour y acheter les meilleurs livres imprimés et manuscrits; *Gaffarel* en revint avec une abondante moisson. Personne n'a pénétré plus avant que lui dans les sciences aussi mystérieuses que vaines des Rabbins, et dans toutes les ridicules manières d'expliquer l'Ecriture, dont se servent les Cabalistes. On a de lui: I. *Curiositates inauditæ de figuris Persarum talismanicis*, avec des notes de *Grégoire Michaëlis*, à Hambourg, 1676, 2 vol. in-12: cette édition est la plus estimée. L'auteur y montre l'abus des talismans, les folies et les mensonges des Cabalistes; mais, malade lui-même en voulant guérir les autres, il attribue quelques vertus à ces talismans. Cet ouvrage fut censuré par la Sorbonne. II. *Abdita Cabalæ Mysteria defensa*; Paris, 1625, in-4.o III. *Index Codicum Cabalistorum Mss. quibus usus est J. Picus Mirandula*; Paris, 1651, in-8.o IV. *Quæstio pacifica, num Religionis dissidia, per Philosophorum principia, per antiquos Christianorum Orientalium libros rituales, et per propria Hæreticorum dogmata conciliari possint?* in-4o, 1645. On dit que le cardinal *de Richelieu* vouloit l'employer à réunir les Protestans à la religion Catholique; ce fut apparemment pour ce sujet que *Gaffarel* avoit fait ce *Traité*, où, parmi des choses singulières, il y a de bonnes vues et des réflexions propres à ramener les hérétiques. V. *Histoire universelle du Monde souterrain, contenant la Description des plus beaux antres et des plus rares grottes, caves, voûtes, cavernes et spélonques de la Terre.* Il n'y a jamais eu que le *Prospectus* de cet ouvrage qui ait vu le jour; il est devenu rare. L'auteur en auroit fait un monument de folie et de savoir. Il vouloit y traiter les matières les plus singulières, et de la façon la plus ridicule. Entre ses mains, tout se métamorphosoit en grottes. Il se proposoit de faire des descriptions topographiques et exactes des cavernes sulfureuses de l'Enfer, du Purgatoire et des Limbes. *Gaffarel* possédoit presque toutes les langues mortes et vivantes. On ne peut lui refuser la gloire de l'érudition; mais il auroit pu charger un peu moins sa mémoire, et s'appliquer davantage à redresser son esprit, trop porté au singulier et au bizarre.

GAGE, (Thomas) Irlandois, Jacobin en Espagne, fut envoyé,

en 1625, missionnaire aux Philippines. Il acquit de grandes richesses dans ses missions, et se réfugia en Angleterre, pour en jouir plus tranquillement. Ce moine apostat conseilla à *Cromwel* de s'emparer de la Jamaïque sur les Espagnols. Il publia, en 1651, en anglois, une *Relation* curieuse *des Indes Occidentales*, que *Colbert* fit traduire en françois. Cette *Version*, publiée en 2 vol. in-12, 1676, eut autant de succès à Paris, malgré plusieurs retranchemens, que l'original en avoit eu à Londres. *Gage* étoit le premier étranger qui eût parlé, avec quelque étendue, d'un pays dont les Espagnols défendoient l'entrée à toutes les nations. Voilà ce qui donna cours à ce *Voyage*, qui, d'ailleurs, n'a pas un grand mérite. L'affectation de l'auteur à débiter de petits contes sur les moines, ses anciens confrères, ses mauvaises plaisanteries sur les cérémonies ecclésiastiques, la haine qu'il fait paroître contre les Espagnols ses bienfaiteurs, les inutilités dans le style et dans les faits, tout cela a indisposé les personnes sensées et les gens de goût contre l'auteur et contre le livre, dont la version françoise est d'ailleurs fort mal écrite. On l'attribue à *Baillet*.

GAGNÉE, *Voyez* GAIGNY.

GAGNIER, (Jean) Parisien, se retira en Angleterre pour professer plus librement la religion calviniste, qui étoit celle de sa famille. Il devint professeur des langues Orientales dans l'université d'Oxford, ou il avoit fini ses études. Il illustra cette école par plusieurs ouvrages, pleins d'une foule de remarques savantes, accompagnées d'une critique très-judicieuse et très-éclairée. Les plus connus sont : I. Une excellente *Vie de Mahomet*, traduite en françois, et publiée à Amsterdam en 1730, en 2 vol. in-12. On y verra une partie des impertinences, que ce prophète conquérant donnoit pour des inspirations divines. Les philosophes peuvent profiter de l'ouvrage du savant, pour saisir le véritable esprit de ce célèbre imposteur. II. Une *Traduction* latine de la *Géographie* d'*Abulfeda*, avec l'arabe à côté, 1732 in-folio. III. Une autre, aussi latine, du livre hébreu de *Joseph Ben Gorion*, à Oxford, 1706, in-4°, avec des notes très-savantes. IV. *Vindiciæ Kircherianæ*; Oxford, 1718, in-folio.

GAGUIN, (Robert) général des Mathurins, né à Colines dans le diocèse d'Amiens, d'une famille assez obscure, passoit pour l'homme de son siècle qui écrivoit le mieux en latin. Il fut employé, par les rois *Charles VIII* et *Louis XII*, dans plusieurs négociations aussi importantes qu'épineuses, en Italie, en Allemagne en Angleterre. Ces voyages altérèrent sa santé, et interrompirent ses études. Au retour d'une de ses ambassades, il revint avec la goutte, et ne put obtenir du roi un seul regard pour le dédommager de ses maux et de ses peines. *Voilà*, dit-il, *comme la Cour récompense !* Il avoit le cœur sensible et reconnoissant. Il n'abandonnoit pas ses amis dans la disgrace. Le zèle avec lequel il soutint un d'entr'eux, nommé *Guill.* FICHET, théologien célèbre de son temps, lui attira des injures et des quolibets : on l'appela *Fichétiste*. L'exercice de la chaire ne lui plaisoit pas beaucoup; ce n'est pas qu'il n'eût

une certaine éloquence : mais ses manières tenant un peu de la rudesse du cloître, on trouvoit qu'elles contrastoient trop avec la politesse du monde et de la cour. Il paroît, par ses lettres, qu'il étoit un malade inquiet, et qu'il redoutoit beaucoup la mort. Ce malheur inévitable lui arriva cependant à Paris le 22 mai 1501. Il fut inhumé aux Mathurins. *Faust Andrelinus* lui fit cette Epitaphe :

—— Illustris nituit qui splendor in Orbe,
Hic sua Robertus *membra* Gaguinus *habet.*
Si tanto non sæva viro Libitina pepercit,
Quid speres, docti cætera turba chori ?

Nous avons de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose. Les principaux sont : I. Une *Histoire de France en latin, depuis Pharamond jusqu'à l'année* 1499, in-fol., Lyon, 1524 ; traduit en mauvais françois, en 1514, par *Desrey*. Les auteurs des différentes Histoires de France se sont servis de celle de *Gaguin*, non pas pour les premiers temps de la monarchie, que l'historien a chargés de mille contes fabuleux, mais pour les événemens dont il avoit été témoin. Quoiqu'on ait vanté sa latinité, elle n'est ni pure, ni élégante. II. La *Chronique de l'Archevêque Turpin*, traduite en françois par ordre de *Charles VIII*, 1527, en gothique, in-4°, ou Lyon, 1583, in-8.° III. Des *Epîtres curieuses*, des *Harangues*, et des *Poésies* en latin, 1498, in-4.° IV. Une mauvaise *Histoire Romaine*, en 3 vol. in-fol., en gothique, recherchée par les bibliomanes, etc. V. Un *Poëme* latin *sur la Conception immaculée de la Vierge*, imprimé à Paris en 1497, et plein d'idées sales : l'auteur y parle d'une de ses maîtresses, en homme moins animé par l'amour que par le libertinage. Les lecteurs, curieux de connoître la conduite, les mœurs, le caractère de *Gaguin*, peuvent consulter un Mémoire de *Michault*, dans le tome 43e de la collection du P. *Niceron*.

GAI, *Voy.* GAY (Jean.)

GAJADO, *Voy.* CAJADO.

GAICHIÈS, (Jean) prêtre de l'Oratoire, né à Condom, d'une famille honnête, théologal de Soissons et membre de l'académie de cette ville, fit honneur à cette compagnie par ses discours académiques, et à sa congrégation par ses talens pour la chaire et par la pureté de ses mœurs. Sa façon de penser n'étant pas tout-à-fait la même que celle de l'évêque de Soissons (*Languet*), il se démit de sa théologale, et vint se fixer à Paris où il mourut dans la maison des Pères de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, le cinq mai 1731, à 83 ans. L'abbé *de Lavarde* a publié le recueil de ses *Œuvres* en 1739, in-12. On y trouve 1o *Discours Académiques*, aussi élégans que judicieux ; et des *Maximes sur le ministère de la Chaire*. Cet ouvrage, attribué d'abord à *Massillon*, qui le désavoua en le louant, est précieux, tant pour la solidité des préceptes, que pour les agrémens du style. Il y a peu de livres écrits avec plus de justesse, de précision et d'élégance.

GAIGNAT, (N.) célèbre bibliophile, recueillit une immensité de livres rares et curieux, dont le catalogue en deux volumes

fait suite à la bibliothèque instructive de *Debure*. Il est composé de 3542 articles; et la vente faite en 1769, produisit 223,250 livres, trois sous.

GAIGNY ou GANAY, (Jean de) *Gagnæus*, docteur de Sorbonne, né à Paris, d'une famille qui avoit produit un chancelier de France sous *Louis XII*, mourut en 1549. Il fut chancelier de l'université et premier aumônier du roi *François I*. On a de lui de savans *Commentaires sur le Nouveau Testament*, où le sens littéral est développé avec beaucoup de justesse. On les trouve dans la *Biblia magna* du Père *de la Haie*, 5 vol. in-fol. Sa méthode, dit le P. *Bertier*, est excellente, et il suit volontiers les plus habiles interprètes Grecs. C'étoit le fruit des instructions qu'il avoit reçues de *Pierre Danez*, son professeur en langue grecque. Il professa lui-même la théologie scolastique au collége de Navarre avec distinction. Dans ses *Commentaires*, il fait rarement le controversiste, mais c'est toujours à propos et en peu de paroles. *François I* lui demandoit quelquefois son avis sur des entreprises littéraires. Il conseilla un jour à ce prince de faire rassembler tous les manuscrits que possédoient les monastères, et de les conserver à Paris dans une bibliothèque commune. Mais il y a moins de risque à les laisser dispersés, que de les réunir dans un dépôt général, pour les voir tous anéantir par quelque incendie.

GAILL, (André) habile jurisconsulte, né à Cologne en 1526, mort dans la même ville en 1587, fut honoré de plusieurs commissions par les empereurs *Maximilien II* et *Rodolphe II*. On a de lui divers Traités sur des matières de droit qui lui méritèrent le titre de *Papinien de l'Allemagne*. Le plus connu est son recueil intitulé : *Decisiones Cameræ imperialis*, avec *Meisner*; Francfort, 1603, in-fol.

I. GAILLARD, (Michel de) d'une ancienne maison de Provence, né à Paris en 1449, s'attacha à *Louis XI*, devint son maître-d'hôtel, seul général des finances, et général des galéaces de France en 1480. Le duc d'*Orléans* lui conféra l'ordre du Porc-épic. Il épousa en seconde noces, l'an 1482, *Marguerite Bourdin*, qui lui apporta en dot les seigneuries de Lonjumeau, de Chilly, du Fayet, et de Puteau-sur-Seine. Il mourut au château de Lonjumeau le 2 avril 1532.—*Michel II* de GAILLARD, son fils, fut chevalier et panetier du roi *François I*. Il épousa, le 10 février 1512, au château d'Amboise, *Souveraine d'Angoulême de Valois*, fille naturelle de *Charles*, duc d'Orléans et d'Angoulême : *François I*, qui étoit fils du même *Charles*, duc d'Orléans, et par conséquent frère de *Souveraine d'Angoulême*, la légitima à Dijon en 1521.

II. GAILLARD DE LONJUMEAU, de la même famille que le précédent, évêque d'Apt, depuis 1673 jusqu'en 1695, année de sa mort, forma le premier le projet d'un grand Dictionnaire historique universel, et en confia l'exécution à *Moréri* son aumônier. Il fit faire, pour la construction de cet édifice, depuis si augmenté, des recherches dans tous les pays, et sur-tout dans la bibliothèque du Vatican. *Moréri* dédia à son *Mécène* la première édition de son Dictionnaire,

entrepris

entrepris en Provence, et publié à Lyon en 1674. Il lui donna des éloges magnifiques : l'évêque d'Apt les méritoit, par son amour éclairé pour les arts, et par ses vertus. — La famille de *Gaillard* subsiste avec honneur en Provence. *Voyez* VENEL.

III. GAILLARD, (Honoré) Jésuite, né à Aix en 1641, mort à Paris en 1727, à 86 ans, exerça, avec beaucoup de succès, le ministère de la prédication, et fut aussi goûté à la cour qu'à la ville. Nous n'avons de lui que *11 Oraisons funèbres*, imprimées séparément. Elles prouvent un talent marqué pour l'éloquence brillante et pathétique. Le P. *Gaillard* avoit rassemblé ses *Sermons* quelque temps avant sa mort; mais on ne sait ce que ce recueil est devenu. Ce Jésuite joignoit aux travaux de la chaire, ceux de la direction. C'est lui qui convertit la fameuse *Fanchon Moreau*, actrice de l'Opéra, qui épousa depuis un capitaine aux gardes. Le P. *Gaillard*, suivant l'abbé *de Longuerue*, étoit moins Jésuite qu'un autre.

GAILLARD, *Voyez* II. FRE-GOSE.

GAILLARDE, (Jeanne) savante native de Lyon, se distingua par ses poésies dans le 16e siècle. *Marot*, l'a célébrée, et comparée à *Christine de Pisan.*

GAÏNAS, Goth, devint général Romain par sa valeur, et sur-tout par la foiblesse de l'empire, qui n'avoit alors aucun grand homme à mettre à la tête des armées. Il fit tuer le perfide *Rufin*, qui vouloit s'emparer du trône impérial. L'eunuque *Eutrope*, favori d'*Arcadius* après *Rufin*, eut la même ambition; *Gaïnas* appela les Barbares dans l'empire, et ne les chassa que lorsqu'on lui eut remis l'indigne favori. Les empereurs Romains n'étoient plus ces fiers et puissans monarques de l'univers, qui, au premier ordre, faisoient venir, au pied de leur trône, des rois du bout du monde. Un particulier, un étranger, s'il avoit un peu de courage, les faisoit trembler. *Gaïnas* n'en continua pas moins de ravager l'empire, après la mort d'*Eutrope*. Il fallut que le lâche et foible *Arcadius* vînt le trouver à Chalcédoine pour traiter de la paix. Ils se la jurèrent; mais le Goth n'ayant pas pu obtenir de *St. Jean Chrysostôme* une église pour les Ariens, il tomba sur la Thrace, et mit tout à feu et à sang. *Flavitas* le repoussa jusqu'au-delà du Danube, où il fut tué par *Uldin*, roi des Huns, l'an 400. Sa tête fut portée à *Arcadius*, qui la fit promener dans toutes les rues de Constantinople.

GAINSBOROUGH, l'un des meilleurs peintres Anglois pour le paysage, mérita l'estime publique par ses talens et les agrémens de son caractère. Il est mort en 1788, à l'âge de 61 ans, d'un abcès cancéreux au cou.

I. GAÏOT, (Marc-Antoine) natif d'Annonay en Vivarais, professeur d'hébreu à Rome, publia en cette ville, l'an 1647, in-8°, les *Aphorismes d'Hippocrate, en trois langues, à trois colonnes* : savoir, le texte grec; une version latine, où il prétend avoir été plus exact que *Foës*; et une Traduction hébraïque, faite par des Rabbins..

II. GAÏOT DE PITAVAL, *Voy.* GAYOT.

GAITTE, (Charles) docteur de Sorbonne et chanoine de Luçon, publia en 1678, in-4°, un *Traité* théologique, en latin, sur l'usure, qui parut sévère aux casuistes relâchés. Il est intitulé : *De usurâ et fœnore.*

GAL, (Saint) natif d'Irlande et disciple de *St. Colomban*, fonda, en Suisse, le célèbre monastère de Saint-Gal, dont il fut le premier abbé en 614. Il mourut vers 646. On a de lui quelques ouvrages peu connus. Il ne faut pas le confondre avec *St. Gal*, évêque de Clermont, mort vers 552.

GALADIN, (Mahomet) empereur du Mogol dans le 16e siècle, s'illustra par ses belles qualités. Il possédoit l'art de régner. Ses sujets pouvoient avoir audience deux fois par jour ; et afin que les personnes de basse condition ne fussent pas repoussées par ses gardes, il fit mettre une clochette à son palais, dont la corde répondoit à la rue. Dès qu'il entendoit le son de la cloche, il descendoit ou faisoit monter celui qui avoit des demandes ou des plaintes à lui faire. Il mourut en 1605. On prétend qu'il se seroit fait Chrétien, si l'avantage dangereux de la pluralité des femmes ne l'avoit retenu dans le Mahométisme.

GALANTHIS, (Mythol.) fut une servante d'*Alcmène*, femme d'*Amphitrion*, roi de Thèbes. Lorsque cette princesse, enceinte d'*Hercule*, étoit en travail, *Junon*, déguisée sous la figure d'une vieille femme, se tint assise à la porte, et embrassoit ses genoux, pour empêcher, par ses enchantemens, la délivrance d'*Alcmène*, qu'elle haïssoit mortellement. *Galanthis* s'étant apperçue que tant que la déesse étoit en cette posture, sa maitresse n'accouchoit pas, alla lui dire que la reine venoit enfin de mettre au monde un beau garçon. *Junon* se leva aussitôt toute en colère, et *Alcmène* fut délivrée dans le même instant. *Junon*, voyant la fourberie de *Galanthis*, se jeta sur elle pour la dévorer, et la métamorphosa en belette.

GALANUS, (Clément) théatin Italien, missionnaire en Arménie, publia à son retour à Rome, en 1650, deux gros volumes in-folio en latin et en arménien, sous ce titre : *Conciliation de l'Eglise Arménienne avec l'Eglise Romaine, sur les témoignages des Pères et des Docteurs Arméniens.* L'auteur remarque dans sa préface, qu'il a commencé par rapporter les histoires des Arméniens avant de disputer contre eux, parce que tous les schismatiques Orientaux, ne veulent qu'à cette condition parler de la religion avec les Occidentaux ; quand ils se voient convaincus, ils répondent : *Qu'ils suivent la foi de leurs Pères, et que les Latins sont des dialecticiens qui, ayant l'esprit subtil, peuvent prouver, comme des vérités, les plus grandes faussetés du monde.* Cette réponse prouve assez que les Grecs sont obstinés dans leur schisme, et par une opiniâtreté naturelle à tous les hommes, et par une haine particulière pour l'Église Latine.

GALAS, (Matthieu) général des armées impériales, né à Trente, en 1589, fut d'abord en qualité de page auprès du baron de *Beaufremont*, chambellan du duc de *Lorraine*. Il se signala tellement en Italie et en Alle-

magne, sous le fameux *Tilli*, qu'après sa mort il fut mis à la tête des armées de l'empereur *Fréderic II. Galas* rendit des services importans à l'empire, ainsi qu'au roi d'Espagne *Philippe IV.* Il voulut même s'emparer de la Bourgogne en 1636; mais il fut battu avec le duc de *Lorraine*, à Saint-Jean-de-Laune. Il réussit mieux contre les Suédois; cependant son armée ayant été entièrement défaite près de Magdebourg par *Tostenson*, il fut disgracié de l'empereur. Quelque temps après, on lui rendit le commandement des troupes; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort à Vienne en Autriche en 1647, à 58 ans, avec la réputation d'un des plus grands généraux de son temps. *Voy.* Bannier.

GALATÉO, (Antoine) dont le nom étoit *Ferrari*, naquit en 1484 à Galatina, dans la terre d'Otrante, d'où il a pris son nom. Ses ancêtres étoient Grecs d'origine, et il s'en faisoit honneur. Il s'attacha à la médecine, sans négliger la littérature grecque et latine. *Sannazar* et *Pontanus*, qui faisoient cas de ses lumières, le produisirent à la cour de Naples. Il devint médecin du roi; mais sa mauvaise santé et quelques intérêts de famille l'obligèrent de quitter cette place. Il mourut à Lecce en 1517, à 73 ans. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *De Situ Japigiæ*, 1624, in-4.° II. D'une autre *Description de Gallipolis.* III. *Successi dell' armata Turchescanella citta d' Otrando dell' anno* 1480, in-4°, 1612 : il avoit accompagné le fils du roi de Naples à cette expédition. IV. Un *Eloge de la Goutte*, qu'il composa pour charmer les douleurs de cette cruelle maladie. V. Des *Vers* latins et italiens. VI. *De laudibus Venetiarum.* VII. *Vite de' letterati Salentini*, etc. etc. Si l'on juge de cet auteur par la vie qu'il dit qu'il menoit dans sa retraite, on ne peut que l'estimer. Il étoit exempt d'envie, d'orgueil, content d'une douce médiocrité qui le mettoit à l'abri des illusions des richesses et des besoins de la pauvreté; se bornant à des plaisirs honnêtes, et uniquement occupé de ses devoirs. *Voyez*, à ce sujet, un passage intéressant dans les Mémoires de *Niceron*, tom. XI, *pag.* 149 et 150.

GALATHÉE, (Mythol.) nymphe de la mer, fille de *Nérée* et de *Doris*, fut aimée de *Polyphème* : elle lui préféra *Acis*, que le géant écrasa sous un rocher qu'il lança sur lui; mais les dieux, touchés de compassion pour ce berger, le changèrent en fleuve.

GALATIN, (Pierre) Franciscain, savant dans les langues et dans la théologie, se fit un nom par son traité *De Arcanis Catholicæ veritatis*, contre les Juifs. Il y a eu plusieurs éditions de cet ouvrage, qui, sans être bon, renferme des choses curieuses. La meilleure est celle de Francfort 1612, in-folio. *Galatin* vivoit encore en 1532. On l'a accusé de copier *R. Martin*.

GALAUP de Chasteuil, né à Aix, d'une famille noble en 1588, ami du célèbre *Peiresc*, avoit beaucoup de goût pour les langues orientales, et alla les cultiver dans le pays même. Il se retira en 1631 sur le mont Liban, où il partagea son temps entre l'étude et la prière. Les

courses des Turcs troublèrent souvent le repos de sa solitude; mais sa vertu faisoit impression sur l'esprit même des barbares. Il étoit si parfaitement connu de tous les Maronites, qu'après la mort de leur patriarche, ils voulurent le revêtir de cette dignité. Le saint solitaire la refusa, et mourut peu de temps après, le 15 mai 1644, à 56 ans, dans un monastère des Carmes-déchaussés. On peut consulter sa *Vie*, in-12, écrite par *Marchetti*, prêtre de Marseille. — Il y a eu encore, de cette famille, *François* et *Pierre* GALAUP. Le premier, précepteur du fils du duc de *Savoie*, mort à Verceil en 1658, à 52 ans, cultivoit la poésie, la philosophie et la littérature. Il s'étoit mis d'abord au service de *Lascaris*, grand-maître de Malte; puis à celui du grand *Condé*, qui le fit capitaine de ses gardes. Ce prince étant sorti du royaume, *Galaup* se retira à Toulon, où il arma un vaisseau de guerre sous la bannière de Malte. Après s'être signalé pendant plusieurs années, il fut pris par des Algériens et mis en esclavage. Il en sortit au bout de deux ans, et passa au service du duc de *Savoie*, qui, pour récompenser son mérite, le gratifia d'une pension de deux mille livres. Il avoit traduit *les Petits Prophètes*, et mis en vers françois quelques livres de la *Thébaïde* de *Stace*. — Le second, mort en 1727, à 83 ans, faisoit joliment des vers provençaux, et étoit lié avec *Furetière*, *la Fontaine*, *Boileau*, et Mlle *de Scudéri*. Il a laissé une *Explication*, in-folio, des *Arcs de triomphe*, dressés à Aix, pour l'arrivée des ducs de *Bourgogne* et de *Berri*.

GALBA, (*Servius Sulpitius*) empereur Romain, de la famille des *Sulpices*, féconde en grands hommes, naquit dans une petite ville d'Italie, proche Terracine, le 24 décembre, la 5e année avant l'ère commune, c'est-à-dire la veille de la naissance de J. C. — *Servius Sulpitius* GALBA, son père, célèbre jurisconsulte, étoit si petit et si contrefait, qu'il fut souvent exposé à la raillerie. Un jour qu'il plaidoit devant *Auguste*, il dit à ce prince : *Corrigez-moi, si vous avez quelque chose à reprendre.*—*Je puis bien vous avertir*, lui répondit Auguste, *mais je ne puis vous corriger*. Son fils, dont il est question dans cet article, exerça, avec honneur, la charge de préteur à Rome, puis celles de gouverneur d'Aquitaine, de proconsul d'Afrique, de général des armées de la Germanie, et ensuite dans l'Espagne Tarragonoise. Dans le temps qu'il étoit en Afrique, il rendit un jugement non moins sage que celui de *Salomon*. Deux citoyens se disputant la possession d'un cheval, sur lequel les témoins ne s'accordoient point, *Galba* ordonna que l'animal seroit conduit, les yeux bandés, à son abreuvoir ordinaire; qu'ensuite on lui ôteroit son bandeau, et qu'il appartiendroit à celui de ses deux maîtres chez qui il se rendroit de lui-même. (*Suétone*, dans la *Vie* de *Galba*, no XI.) Il ne parut pas moins exact observateur de la justice dans la Tarragonoise. Il fit couper les mains à un banquier infidelle, et ordonna que, pour l'exemple, on les attachât sur son bureau. Il condamna au supplice de la croix un tuteur qui avoit empoisonné son pupille; et comme, en qualité de citoyen

Romain, il demandoit quelque adoucissement, il lui fit dresser une croix blanche et plus haute que les croix ordinaires. Au milieu de ses emplois, *Galba* se livra à la solitude, pour ne point donner prise aux soupçons inquiets de *Néron*. Il ne put les éviter. Ayant désapprouvé les vexations cruelles que les intendans exerçoient dans toutes les provinces de l'empire, *Néron* envoya ordre de le faire mourir. *Galba* échappa au supplice, en se faisant proclamer empereur. Toute la Gaule le reconnoît. *Néron* est forcé de se donner la mort, l'an 68 de J. C. Quoique moins affermi sur le trône qu'aucun de ses prédécesseurs, *Galba* ne prit aucune précaution pour sa sureté. Il se livra au contraire à trois hommes obscurs, que les Romains appeloient *ses Pédagogues*. Le premier favori étoit *T. Vinius Rufinus*, autrefois son lieutenant en Espagne, et d'une insatiable avarice. Un jour étant à la table de l'empereur *Claude*, il vola une coupe d'or. *Claude*, qui en fut informé, le fit inviter encore le lendemain, et le fit servir seul en vaisselle de terre. C'étoit un homme adroit, hardi, vif et prompt, mais d'un mauvais naturel. et capable de donner à un prince les conseils les plus pernicieux. Le second favori étoit *Cornélius Laco*, capitaine de ses gardes, que son orgueil rendoit insupportable à tout le monde; mais extrêmement lâche et paresseux, ennemi de tous les avis dont il n'étoit pas l'auteur, et ayant autant d'ignorance que de présomption. Le troisième étoit *Marcianus Icelus*, le premier de tous les affranchis de *Galba*, et qui ne prétendoit pas moins qu'à la première dignité dans l'ordre des chevaliers. Ces trois favoris, le gouvernant tour à tour avec des vices différens, le firent passer continuellement d'un vice à un autre. A la vérité, il rappela les exilés du règne précédent; mais l'avarice l'empêcha d'achever son ouvrage, il oublia la restitution des biens confisqués au profit de l'empereur; et au lieu de réparer les crimes de *Néron*, il s'en rendit le complice. Pour remplir le trésor épuisé, il ordonna une recherche des largesses insensées de son prédécesseur. Elles montoient à deux cent cinquante millions, et elles avoient été répandues sur des débauchés, sur des farceurs, et sur les ministres des plaisirs de *Néron*. *Galba* voulut qu'ils fussent tous assignés, et qu'on ne leur laissât que la dixième partie de ce qui leur avoit été donné. Mais à peine ce dixième leur restoit-il. Aussi prodigues du bien d'autrui que du leur, ils ne possédoient ni terres ni rentes. Les plus riches ne conservoient qu'un mobilier que le luxe et leur goût pour l'attirail du vice et de la mollesse leur avoient rendu précieux. *Galba*, très-avide d'argent, trouvant insolvables ceux qui avoient reçu les gratifications de *Néron*, étendit la recherche jusques sur les acheteurs qui avoient acquis d'eux. On conçoit quel bouleversement dans les fortunes résulta de cette opération, dont trente chevaliers Romains furent chargés. Une multitude d'acquéreurs de bonne foi furent inquiétés: on ne vit dans toute la ville que biens mis en vente. Ce fut pourtant une joie publique, de trouver aussi pauvres ceux que *Néron* avoit prétendu enrichir, que ceux qu'il avoit dépouillés. Mais on souf-

froit très-impatiemment que *Vinius*, favori de l'empereur, qui l'engageoit dans des discussions onéreuses à un très-grand nombre de citoyens, bravât, par son luxe, les yeux de ceux qu'il vexoit, et abusât de son crédit pour tout vendre et pour recevoir de toute main. Il n'étoit pas le seul qui exerçât ce trafic. Tous les affranchis et tous les esclaves de *Galba* le faisoient en sous-ordre, se hâtant de profiter d'une fortune subite, et qui ne pouvoit durer long-temps. Il y avoit un commerce ouvert pour tout ce qui trouvoit des acheteurs : établissemens d'impôts, exemptions et priviléges, impunité des crimes, condamnation d'innocens ; et sous le nouveau gouvernement, renaquirent tous les maux de l'ancien. Les soldats n'eurent pas moins à s'en plaindre que les citoyens. Les troupes de la marine lui ayant demandé le titre de *Légionnaires*, que *Néron* leur avoit accordé, il fit fondre sur elles ses cavaliers, qui en massacrèrent une grande partie. *Galba*, aspirant au trône, avoit promis de grandes sommes aux Prétoriens ; il les refusa, dès qu'il y fut monté. *Un empereur*, leur dit-il fièrement, *doit choisir ses soldats, et non les acheter*. Cette réponse irrita ses troupes ; elles proclamèrent *Othon*, et assassinèrent *Galba* le 1er janvier 69. Ses dernières paroles furent une sentence : *Frappez, si c'est pour le bien du peuple Romain*, et il tendit le cou. « Cet empereur, dit l'abbé *de Mably*, fut dans l'empire ce que *Sylla* avoit été dans la république ; l'un donna le premier exemple de la tyrannie, l'autre de la révolte. Il dévoila un secret funeste aux Romains, et funeste à lui-même, en leur apprenant qu'un empereur pouvoit être élu hors de Rome : *Evulgato Imperii arcana posse principem alibi quàm Romæ fieri.* » (Tacit. Hist. L. I.) *Galba* fut grand tant qu'il ne régna pas ; mais ses vertus devinrent des défauts lorsqu'il fut empereur. Il ne sut pas s'élever avec la fortune, et garda toujours le caractère d'un particulier, ou il outra celui de roi. Il avoit 73 ans lorsqu'il fut tué. *Galba* est le dernier des empereurs qui ait été d'une ancienne noblesse. Tous ses successeurs furent des hommes nouveaux. Quatre empereurs de suite s'étoient attachés, pendant près de soixante ans, à exterminer tous les plus grands noms. Le peu de familles illustres qui restoient, étouffèrent la splendeur périlleuse de leur origine par l'obscurité de leur vie. Le nom de *Galba* que portoit le prince, objet de cet article, étoit le surnom de la famille des *Sulpitius* à Rome. On dit qu'il fut donné au premier, à cause de sa petitesse ; d'autres disent à cause de sa grosseur. On connoissoit déjà de ce nom *Galba*, (*Sergius*) personnage consulaire, et le plus éloquent de son temps, selon *Suétone*, qui, ayant obtenu le gouvernement de l'Espagne après sa préture, fit égorger, par trahison, trente mille Lusitaniens ou Portugais, et pilla sa province. *Caton* l'ancien s'étant rendu son accusateur auprès du peuple, il alloit être condamné au bannissement, lorsqu'il embrassa, au milieu de l'assemblée, ses deux fils, encore enfans, avec tant de tendresse et de larmes, que le peuple, touché de compassion, le renvoya absous.

GALBES, *Voyez* CALVO.

GALE, (Thomas) savant Anglois, né en 1636, à Scruton dans le comté d'Yorck, étoit fort versé dans la littérature grecque et dans la théologie. Il fut successivement directeur de l'école de Saint-Paul, membre de la société royale de Londres, et enfin doyen d'Yorck en 1697. Il remplissoit avec honneur ce dernier poste, lorsqu'il mourut le 8 avril 1702. C'étoit un de ces hommes modestes, doux, officieux, qui sont aussi chers à la société qu'à la littérature : ses ouvrages décèlent une profondeur d'érudition étonnante. Les principaux sont : I. *Historiæ Poeticæ antiqui Scriptores*, à Paris, in-8°, 1675. Ce sont les anciens écrivains de la mythologie, accompagnés de savantes notes, et précédés d'un Discours préliminaire non moins savant. II. *Jamblicus de Mysteriis Egyptiorum*, etc., à Oxford, in-fol., 1778, en grec et en latin, avec des éclaircissemens qui renferment un fonds d'érudition immense. III. *Historiæ Britannicæ, Saxonicæ et Anglo-Danicæ Scriptores quindecim*, Oxford, 1687 et 1691, 2 vol. in-folio, avec une préface qui fait sentir le mérite de cette compilation, et une Table des matières fort ample. IV. *Antonini iter Britanniarum*, 1709, in-4.° Cette édition d'un ouvrage non-seulement utile, mais nécessaire pour la géographie ancienne, est ornée de notes. Son fils Roger GALE la publia. V. *Rhetores selecti*, à Oxford, 1676, in-8°, d'un mérite égal aux précédens. VI. *Opuscula Mythologica, Ethica et Physica*, en grec et en latin, à Cambridge, 1671, in-8°, ou Amsterdam, 1688 : recueil marqué au coin des autres écrits du même auteur.

GALEANO, (Joseph) savant médecin de Palerme, naquit en 1605. Il pratiqua son art avec beaucoup de succès, en développa les principes avec d'autant plus de sagacité, qu'il l'avoit exercé pendant cinquante ans. Son génie s'étendoit à tout, belles lettres, poésie, théologie, mathématiques ; mais il ne fit qu'effleurer ces différens genres, pour approfondir davantage la médecine. On a de lui plusieurs ouvrages en italien. Les plus connus sont : *Methodo di conservar la sanita, e di curare ogni morbo con solo uso dell' aqua vita*, en 1622, in-4.° *Il Caso con più diligenza ezzaminato*, 1674, in-4.° On en a aussi en latin, parmi lesquels on distingue son *Hyppocrates redivivus, paraphrasibus illustratus*, en 1650, 1663 et 1701 ; et sa *Politica medica pro leprosis*. On lui doit encore un *Recueil des petites Pièces* des écrivains les plus célèbres qui ont cultivé les muses Siciliennes, en cinq vol. *Galeano* mourut le 28 juin 1675, dans un âge avancé, regretté de sa patrie, dont il étoit l'oracle. Les pauvres perdirent en lui un bienfaiteur généreux. On attribua sa mort à l'imprudence d'un chirurgien, qui, après l'avoir saigné, lui banda si fortement l'ouverture de la veine avec un linge mouillé, qu'il lui survint une violente fièvre.

I. GALEN, (Matthieu) de Westcapel en Zélande, enseigna la théologie, avec réputation, à Dillingen, puis à Douai, devint chancelier de l'université de cette ville, y fit fleurir les sciences, et mourut en 1573. On a

de lui : I. *Commentarium de Christiano et Catholico Sacerdote*, in-4.° II. *De originibus Monasticis*. III. *De Missæ sacrificio*. IV. *De seculi nostri Choreis*; et d'autres écrits pleins d'érudition, mais d'une érudition assez mal digérée.

II. GALEN, (Jean Van-) capitaine fameux au service des Provinces-Unies des Pays-Bas, né d'une bonne famille, mais pauvre, commença par être matelot. Ses progrès furent si rapides, que, dès l'âge de 26 ans, il fut capitaine de vaisseau. Il se signala contre les François, les Anglois, les Maures et les Turcs. En 1652, il bloqua, avec quelques vaisseaux des états de Hollande, six vaisseaux Anglois enfermés dans le port de Livourne. D'autres vaisseaux étant venus à leur secours, il y eut un combat dans lequel *Van-Galen* fut blessé à la jambe. On voulut l'engager à se retirer; mais il répondit : *C'est mourir glorieusement, que de perdre la vie au milieu de la victoire que l'on remporte pour sa patrie!* Il fallut lui couper la jambe, et il mourut neuf jours après à Livourne, l'an 1653. Son corps fut transporté à Amsterdam; les États lui firent ériger un monument superbe.

III. GALEN, (Christophe-Bernard Van-) d'une des plus anciennes familles de Westphalie, porta d'abord les armes. Il les quitta pour un canonicat de Munster, mais sans perdre le goût de son premier état. Élu évêque de cette ville, et ne pouvant la soumettre à son sutorité, il l'assiégea en 1661, la prit et la conserva, en faisant bâtir une forte citadelle. En 1664, il fut choisi pour être un des directeurs de l'armée de l'Empire, contre les Turcs, en Hongrie. Il n'eut pas le temps d'y signaler son courage, la paix ayant été conclue d'abord après son arrivée. L'année suivante, il endossa encore la cuirasse pour les Anglois contre les Hollandois, et remporta sur eux divers avantages. La paix se fit en 1666, par la médiation de *Louis XIV*; mais la guerre recommença en 1672, pour une seigneurerie que la Hollande lui retenoit. Uni avec les François, il enleva aux États plusieurs villes et places fortes. Les armes de l'empereur l'ayant obligé de faire la paix, il se ligua avec le roi de Danemarck contre le roi de Suède, et lui enleva quelques places. *Van-Galen*, grand capitaine, mauvais évêque, avoit la bravoure d'un soldat; mais il en avoit aussi toute la cruauté. L'électeur de Brandebourg l'ayant forcé d'évacuer Groningue, il ordonna qu'on tuât tous les blessés qui ne donnoient aucune espérance de guérison. Il mourut le 19 septembre 1678, à 74 ans, aussi peu regretté de son peuple que de ses troupes. On peut voir sa *Vie*, traduite en françois par *le Lorrain*, en 1679, in-12. C'est un ouvrage assez mal fait, et encore plus mal écrit; mais il y a des faits.

I. GALEOTI-MARTIO, (*Galeotus-Martius*) natif de Narni, fut d'abord professeur de belles-lettres dans l'université de Padoue, ensuite secrétaire de *Matthias Corvin*, roi de Hongrie, et précepteur de *Jean Corvin*, son fils. Il fit différens voyages en Italie, et ne quitta la Hongrie qu'en 1490, après la

mort de *Matthias*. Enfin, il vint en France pour présenter un de ses ouvrages à *Charles VIII*. Il retournoit en Italie, et il étoit aux portes de Lyon, lorsqu'il voulut descendre de cheval ; mais comme il étoit fort gros, il fit une chûte, dont il mourut vers 1492. On a de lui : I. Un *Recueil des bons mots de Matthias Corvin*, dans la collection des historiens de Hongrie, 1600, Francfort, in-fol. II. Un traité *De Homine interiore, et de corpore ejus*, Basle, 1517, in-4.º III. *De incognitis vulgo*. Ce livre, publié vers 1479, fit beaucoup de bruit, à cause de quelques sentimens peu orthodoxes, qu'il fut obligé de rétracter à Venise. Les inquisiteurs l'auroient soumis à une peine plus rude que la rétractation, si *Sixte IV*, qui avoit été son disciple, ne l'eût protégé. IV. *De Doctrinâ promiscuâ*, Lyon, 1552, in-8° : mélange de questions physiques, médicales et astronomiques.—Il y a eu un autre GALEOTI, (Barthélemi) qui donna, dans le seizième siècle, une *Histoire des Hommes illustres de Bologne*, sa patrie.

II. GALEOTI, (Nicolas) Jésuite Italien, mort en 1748, est célèbre par la *Vie des Généraux de sa Compagnie, avec leurs Portraits*, vol. in-fol., latin et italien, imprimé à Rome en 1748. Ses savantes notes sur le *Museum Odeschalcum*, Rome, 1751, 2 tom. in-fol., sont un ouvrage posthume.

GALÈRE-ARMENTAIRE, empereur Romain. *V.* II. MAXIMIEN.

GALÈRIA, *Voyez* VALERIA.

I. GALIANI, (P. D.) moine Célestin, naquit à Foggia dans la Pouille en 1681, apprit le grec et l'hébreu, et après avoir publié quelques ouvrages de théologie, il se livra à l'étude des mathématiques. Ses profondes connoissances dans cette partie le firent choisir par le roi de Naples pour diverses fonctions importantes. Il mourut le 25 juin 1753. Sa modestie l'empêcha de publier un grand nombre d'ouvrages qu'il avoit faits. On lui attribue l'invention et les combinaisons de la nouvelle loterie par extraits, ambes et ternes, qui fut d'abord etablie à Gênes, et du jeu du *Loto*. On lui doit des *Remarques* sur le Traité des conjectures de *Bernouilli*.

II. GALIANI, (Ferdinand) neveu du précédent, naquit à Naples en 1728. La vivacité de son esprit et de ses reparties, l'étendue de ses connoissances lui acquirent bientôt de la renommée. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il voyagea dans diverses cours de l'Europe et résida long-temps à Paris, où il se fit estimer des hommes de lettres les plus célèbres. Il mourut dans sa patrie le 30 octobre 1787, à 59 ans. Ses principaux écrits sont : I. Un *Traité des Monnoies*, qui parut d'abord à Naples en 1750, et qui y a été réimprimé depuis en 1780 avec de savantes additions. L'auteur employa 21 ans à le composer. Il est divisé en cinq livres ; le premier traite des métaux, le second de la nature de la monnoie, le troisième de sa valeur, le quatrième de son cours, le cinquième de ses avantages. Les publicistes peuvent y puiser de grandes connoissances sur cet objet impor-

tant d'économie politique. II. *Dialogues sur le Commerce des grains.* Ils sont pleins de sel et d'originalité. Cet ouvrage parut à l'époque des querelles des économistes en France, et y fit grand bruit. III. L'abbé *Galiani* a laissé un *Commentaire* sur les poésies d'*Horace*, qui est resté inédit. *Louis Diodati* a publié en 1788 à Naples la vie de ce savant. —Son frère, *Bernard* GALIANI, a donné, en 1758, une traduction italienne de *Vitruve*, avec un excellent Commentaire, et qui a été imprimée à Naples avec tout le luxe typographique.

GALIEN, (*Claudius* GALENUS) célèbre médecin sous *Antonin*, *Marc-Aurèle*, et quelques autres empereurs, naquit à Pergame d'un habile architecte, vers l'an 131 de J. C. On n'épargna rien pour son éducation. Il cultiva également les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie ; mais la médecine fut son goût et son talent principal. Il parcourut toutes les écoles de la Grèce et de l'Égypte, pour se perfectionner sous les plus habiles maîtres. Il s'arrêta à Alexandrie, le rendez-vous de tous les savans, et la meilleure école de médecine qu'on connût alors. D'Alexandrie il passa à Rome, et s'y fit des admirateurs et des envieux. Ses confrères, jaloux de sa gloire dans l'art si conjectural, mais si utile à l'humanité, de guérir les malades, attribuèrent ses succès à la magie. Toute la magie de *Galien* étoit une étude profonde des écrits d'*Hippocrate*, et sur-tout de la nature. Une peste cruelle, qui ravagea une partie du monde, l'obligea de retourner dans sa patrie ; mais il fut rappelé à Rome par les lettres obligeantes de *Marc-Aurèle.* Cet empereur avoit une confiance aveugle en lui. C'est ce que prouve un fait que *Galien* raconte lui-même. « Ce prince, dit-il, ayant été attaqué tout d'un coup, dans la nuit, de tranchées de ventre, et d'un grand dévoiement qui lui donna la fièvre, ses médecins lui ordonnèrent de se tenir en repos, et ne lui donnèrent, dans l'espace de neuf heures, qu'un peu de bouillon. Ces médecins étant ensuite retournés chez l'empereur, où je me rencontrai avec eux, jugèrent à son pouls qu'il entroit dans un accès de fièvre ; mais je demeurai sans dire mot, et même sans tâter le pouls à mon tour. Cela obligea l'empereur à me demander, en se tournant de mon côté, *pourquoi je ne m'approchois pas ?* A quoi je répondis, que *ses médecins lui ayant déjà tâté deux fois le pouls, je me tenois à ce qu'ils avoient fait, ne doutant pas qu'ils ne jugeassent mieux que moi de l'état de son pouls.* Mais ce prince n'ayant pas laissé de me présenter son bras, je lui tâtai le pouls ; et l'ayant examiné avec beaucoup d'attention, je soutins qu'il ne s'agissoit point d'une entrée d'accès ; mais que son estomac étant chargé de quelque nourriture, qui ne s'étoit pas bien digérée, c'est ce qui causoit la fièvre. Ce que je dis persuada si bien *Marc-Aurèle*, qu'il s'écria tout haut : *C'est cela même ! vous avez très-bien rencontré ! je sens que j'ai l'estomac chargé ;* et redit par trois fois ces mêmes paroles. Il me demanda ensuite ce qu'il avoit à faire pour se soulager ? *Si c'étoit quelque autre personne*, répondis-je, *qui fût dans l'état où est l'empereur, je lui donnerois*

un peu de poivre dans du vin, comme je l'ai pratiqué en plusieurs occasions. Mais comme l'on n'a accoutumé de donner aux princes que des remèdes très-doux, il suffira d'appliquer sur l'orifice de l'estomac de l'empereur, de la laine trempée dans de l'huile de nard bien chaude... *Marc-Aurèle*, continue *Galien*, ne laissa pas de faire l'un et l'autre de ces remèdes; et s'adressant ensuite à *Pitholaüs*, gouverneur de son fils : *Nous n'avons*, dit-il en parlant de moi, *qu'un médecin; c'est le seul honnête homme que nous ayons...* » Après la mort de ce prince, *Galien* retourna dans sa patrie, où il mourut dans une vieillesse avancée, vers l'an 210 de J. C. Il dut sa longue vie à sa frugalité; car il étoit d'ailleurs d'un tempérament très-délicat. Sa maxime, et ce doit être celle de quiconque aime sa santé, étoit *de sortir de table avec un reste d'appétit.* Ses mœurs, son caractère répondoient à son habileté, et ajoutoient encore à sa réputation. Son assiduité auprès des malades, son attention à observer leur état et à ne rien précipiter, les secours gratuits donnés ou procurés aux pauvres, sont de grands exemples qu'il a laissés à ceux qui exercent sa profession. Outre les principes de la médecine, il avoit approfondi ceux de toutes les sectes philosophiques. Ce grand homme manqua de lumières dans les idées qu'il se forma des Chrétiens : il les confondoit avec les Juifs, qu'il accusoit de croire aveuglément les fables les plus absurdes, et devint leur ennemi déclaré. Une partie des *Écrits* de cet illustre médecin périt dans un incendie qui arriva de son temps même à Rome (*). Ceux qui nous restent ont été publiés à Basle, en 1538, 6 vol., qu'on peut relier en quatre. Cette édition fut suivie d'une autre à Venise, en 1625, 6 vol. en grec et en latin; et elle a été éclipsée par celle de *Chartier*, avec *Hippocrate*, Paris, 1639, 13 tom. en 9 vol. in-fol. *Voyez* LEONICENUS. *Galien* devoit beaucoup à *Hyppocrate*, et ne s'en cachoit pas. Plusieurs modernes sont redevables de toutes leurs connoissances à ces illustres anciens, et les ont décriés; semblables aux enfans qui déchirent le sein qui les nourrit. Mais le plus grand nombre des médecins s'est réuni, non-seulement à les respecter, mais à prendre leurs écrits pour des modèles, et leurs décisions pour des oracles. Les philosophes ont tenu un milieu entre les détracteurs et les partisans outrés de ces pères de la médecine. Ils ont jugé d'eux comme ils jugent de leur art, pour lequel il ne faut avoir ni trop de confiance, ni trop de mépris. On convient que *Galien* a beaucoup contribué aux progrès de la médecine par ses expériences; mais qu'il lui a fait aussi beaucoup de tort par ses raisonnemens trop subtils, par ses *qualités cardinales* et autres pareilles chimères.

GALIGAÏ, (Eléonore) fille d'un menuisier et d'une blanchisseuse, épousa le célèbre et malheureux *Concini*, depuis maréchal d'Ancre. Quoique nous

(*) Cet incendie consuma le Temple de la *Paix*, où ils étoient en dépôt.

avons raconté son histoire dans celle de son mari, on nous permettra encore quelques particularités sur cette célèbre favorite. Elle étoit venue en France avec *Marie de Médicis*, dont elle étoit sœur de lait, et qui l'aima toujours tendrement. Cette femme, modèle de laideur, et sans aucun autre mérite que celui de l'intrigue, obtint pour son mari les postes les plus brillans. L'abus insolent qu'ils firent de leur faveur, souleva tous les grands de la cour, et *Louis XIII* en particulier. Ce prince étoit sur-tout choqué de la hauteur arrogante et de l'humeur inquiette de la *Galigaï*, qui, tourmentée par des vapeurs opiniâtres, s'en prenoit à tout ce qui l'entouroit. Un jour qu'il s'amusoit à de petits jeux dans son appartement, au-dessus duquel logeoit la maréchale d'*Ancre*, celle-ci lui fit dire qu'*il fît moins de bruit, parce qu'elle avoit la migraine....* LOUIS lui fit réponse que *si sa chambre étoit exposée au bruit, Paris étoit assez grand pour qu'elle pût y en trouver une autre.* On sait quelle fut la suite de l'indignation du roi. *Concini* fut tué, et sa femme conduite à la Bastille. On lui imputa mille crimes, et sur-tout celui de la magie; car, dans ce temps-là, il falloit que les sorciers entrassent toujours pour quelque chose dans les grandes fortunes et dans les morts extraordinaires. Tout son sortilége, comme elle répondit elle-même à ses juges, qui lui demandoient comment elle avoit ensorcelé la reine, étoit *le pouvoir qu'ont les ames fortes sur les ames foibles.* Le procès de la maréchale, dit M. *Anquetil*, commença le 3 mai 1617. « On est surpris, quand on voit sur quoi roule l'interrogatoire d'une femme, qui avoit, pour ainsi dire, tenu le timon de l'état. On passa très-légèrement, sans doute faute d'indices et de preuves, sur ce qui auroit dû faire l'objet principal du procès: sur les concussions et les correspondances avec les étrangers. Elle répondit fermement que jamais elle n'étoit entrée dans aucune affaire de finance; que jamais elle n'avoit eu des liaisons avec les ministres étrangers, sinon par permission et par ordre de la reine. Les juges la questionnèrent sur la mort de *Henri IV: D'où elle avoit reçu avis d'avertir le roi de se garder du péril? Pourquoi elle avoit dit auparavant, qu'il arriveroit incessamment de grands changemens dans le royaume? Et pourquoi elle avoit empêché de rechercher les auteurs de l'assassinat?* Elle satisfit à toutes ces questions, en niant certains faits, en expliquant les autres; de manière qu'il ne put rester aucun soupçon à cet égard ni contre elle, ni contre la reine qu'on vouloit y impliquer. Enfin, le grand crime qu'on lui objecta, le crime de ceux qui n'en ont point, fut la sorcellerie. On écouta des gens qui l'accusèrent d'avoir entretenu un commerce étroit avec un médecin Juif, qui étoit magicien; de ne point manger de chair de porc; de ne point entendre la messe le samedi; d'avoir fait venir des religieux Lorrains et Milanois, avec lesquels elle s'étoit renfermée dans des églises, pour se livrer à des pratiques superstitieuses. Ces imputations parurent si puériles à la *Galigaï*, qu'elle ne put s'empêcher de rire. » Mais lorsqu'elle vit que les juges y attachoient la plus grande importance, elle

pleura amèrement. Son jugement lui fut prononcé le 8 juillet, devant des gens de tout état, qui étoient venus pour examiner sa contenance. « Elle voulut s'envelopper de ses coiffes; mais on la contraignit d'écouter à visage découvert, la lecture de sa condamnation. L'arrêt déclaroit *Eléonore Galigaï* coupable de lèse-majesté divine et humaine. Il étoit porté, qu'en réparation de ses crimes, sa tête seroit séparée de son corps sur un échafaud dressé en place de Grève; que l'un et l'autre seroient brûlés, et les cendres jetées au vent.... Elle fut donc traînée au supplice, comme la plus vile criminelle, à travers un peuple nombreux qui gardoit le silence, et sembloit avoir oublié sa haine. Peu occupée de cette foule, *Eléonore* ne parut pas déconcertée de ses regards, ni de la vue des flammes qui embrasoient le bûcher ou son corps alloit être consumé; intrépide, mais modeste, elle mourut sans bravade et sans frayeur. » (*Intrigue du Cabinet*, sous *Henri IV* et *Louis XIII*, par M. *Anquetil*). Le maréchal et la maréchale d'*Ancre*, disparoissant de dessus la scène de la cour par des morts terribles, furent un grand exemple de l'instabilité de la grandeur et de la vanité de l'ambition, et cependant leur exemple n'a corrigé aucun ambitieux. *Voyez* CONCINI. La relation de la mort de la *Galigaï* se trouve avec celle de son mari, dans l'*Histoire des Favoris*, par *du Puy*. On fit aussi, sur sa mort, une tragédie, intitulée : *La Magicienne Etrangère*, en quatre actes et en vers; Rouen, 1617, in-8°, satire atroce et grossière. La *Galigaï* avoit eu un fils et une fille. Celle-ci mourut peu de temps après le meurtre de son père. Le fils fut enveloppé dans la sentence rendue contre sa mère, et dégradé de noblesse. Il se retira à Florence, où il jouit de quatorze mille écus de rente, que son père, heureusement pour lui, avoit placé dans cette ville. Le frère de la *Galigaï*, parvenu à l'archevêché de Tours et à l'abbaye de Marmoutiers, se démit de ces deux bénéfices, sur lesquels on lui donna une bonne pension, et alla finir ses jours en Italie, loin des orages des cours.

I. GALILÉE-GALILEI, naquit à Pise le 15 février 1564. Je ne sais d'où est venu le conte de l'illégitimité de *Galilée*; peut-être l'envie se plut à le répandre. Mais il est prouvé, dit M. *Landi*, par les actes publics, qu'il naquit d'un mariage légitime et solennel, entre *Vincent Galilei*, gentilhomme Florentin, (*Voyez* son article), et *Julie Ammanati*, dame noble de Pescia en Toscane. *Galilée* eut, dès son enfance, une si forte passion pour les mathématiques, qu'on peut dire qu'il naquit philosophe. Après avoir étudié la nature pendant quelque temps à Venise, il obtint une chaire de philosophie à Padoue, et la remplit, pendant dix-huit ans, avec le plus grand succès. *Cosme II*, grand duc de Toscane, l'envia à cette ville, et le lui enleva pour le fixer à Florence. Il l'y attacha par les titres de son premier philosophe et de son premier mathématicien. Lorsque *Galilée* étoit à Venise, il avoit eu occasion de voir une des lunettes d'approche que *Jacques Métius* avoit inventées en Hollande. Cette découverte le frappa tellement,

qu'il en fit une semblable. *Métius* avoit dû cette invention en partie au hasard; *Galilée* ne la dut qu'à la force de son génie. Aidé de cet instrument, il vit, le premier, plusieurs étoiles inconnues jusqu'alors : le Croissant de l'astre de *Vénus*, les quatre Satellites de *Jupiter*, appelés d'abord les *Astres de Médicis*; les taches du Soleil et de la Lune, etc. Il auroit été à souhaiter pour son repos, qu'il se fût borné à faire des observations dans le Ciel; mais il voulut absolument ambrasser un système : il se détermina pour celui de *Copernic*. Cet astronome avoit discuté ce système avec la simplicité et le sang froid Teutoniques. Il s'étoit bien gardé de faire intervenir dans cette hypothèse, aucun passage des Livres saints. Plus vif, plus dissertateur, plus amoureux de renommée, *Galilée* ne se contenta point de l'adopter : il s'échauffa pour mettre d'accord ses opinions astronomiques et l'Ecriture-sainte. Déféré à l'inquisition de Rome, en 1615, il répandit mémoires sur mémoires, pour que le pape et le saint-Office déclarassent le système de *Copernic* fondé sur la Bible. Mais une congrégation, nommée par le pontife, décida précisément le contraire. *Galilée*, dont on respectoit les talens en attaquant ses idées, en fut quitte pour une défense de ne plus soutenir, ni de vive voix, ni par écrit, que l'opinion du mouvement de la Terre s'accordoit avec les Livres saints. Le cardinal *Bellarmin*, chargé de lui faire cette défense, lui donna un écrit par lequel il déclaroit « qu'il n'avoit été ni puni, ni même obligé à se rétracter; mais qu'on avoit seulement exigé de lui qu'il abandonnât ce sentiment, et qu'il ne le soutînt plus à l'avenir. » *Galilée* promit tout ce qu'on voulut : il tint sa parole jusqu'en 1632; mais, cette année, ayant publié des *Dialogues* pour établir l'immobilité du soleil et le mouvement de la terre autour de cet astre, l'inquisition le cita de nouveau. Il y parut avec confiance. On lui rappela ses promesses; on prétend qu'il se défendit mal, et il fut condamné, le 21 juin 1633, par un décret, signé de sept cardinaux, à être emprisonné, et à réciter les sept Pseaumes pénitenciaux une fois chaque semaine, pendant trois ans, comme relaps. Son système fut déclaré *absurde et faux en bonne Philosophie, et erroné dans la Foi, en tant qu'il est expressément contraire à la sainte Ecriture....* *Galilée*, à l'âge de 70 ans, demanda pardon d'avoir soutenu ce qu'il croyoit la vérité, et l'abjura, les genoux à terre et les mains sur l'Evangile, comme une *absurdité*, une *erreur* et une *hérésie.... Corde sincero et fide non fictâ, abjuro, maledico et detestor suprà-dictos errores et hereses.* Au moment qu'il se releva, agité par les remords d'avoir fait un faux serment, les yeux baissés vers la terre, on prétend qu'il dit en la frappant du pied : *Cependant elle se meut, (E pur si move)!* Les cardinaux inquisiteurs, contens de sa soumission, le renvoyèrent dans les états du duc de Florence. La sévérité dont ils usèrent à son égard, fut adoucie par les traitemens les plus honnêtes. Il eut la liberté de la promenade; il fut logé au palais de la Minerve, non comme un captif, mais comme un étranger distingué. Il souffrit si peu pendant

sa détention, que, malgré son âge, il fit à pied une partie de la route de Rome à Viterbe. Il est donc faux que le saint Office l'ait traité aussi durement que le prétendent plusieurs historiens modernes. « On voit par l'exemple de *Galilée*, dit l'abbé *Ladvocat*, jusqu'à quels excès les corps les plus respectables sont capables de se laisser emporter, même à l'égard des plus grands hommes, lorsqu'ils sont aveuglés par leurs préjugés, et qu'ils se mêlent de décider sur des matières qu'ils n'entendent pas et qui ne sont pas de leur compétence. » Mais on voit aussi par l'opiniâtreté et la vivacité de *Galilée*, combien il est dangereux et ridicule de vouloir faire dégénérer en question dogmatique la rotation du Globe sur son axe.... La vieillesse de cet astronome fut affligée par un autre malheur; il perdit la vue trois ans avant sa mort, arrivée à Florence le 8 janvier 1642, à 78 ans. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Croix, où on lui a élevé un mausolée en 1737, vis-à-vis celui de *Michel-Ange*. Ce grand homme étoit d'une physionomie prévenante, et d'une conversation vive et enjouée. Il cultivoit tous les arts agréables. Les excellens poëtes de sa nation lui étoient familiers. Il savoit de mémoire les plus beaux morceaux de l'*Arioste* et du *Tasse*. Il comparoit le premier à une melonière, où il faut chercher pour trouver un fruit excellent; mais qui vous dédommage bien par son odeur et son goût, des peines que vous avez prises. Il comparoit le second à une orangerie, dont tous les fruits sont à peu près égaux. Il aimoit beaucoup l'architecture et la peinture, et il dessinoit assez bien. L'agriculture avoit des charmes pour lui. Sensible à l'amitié, il sut l'inspirer. Qu'on en juge par l'attachement que conserva pour lui le célèbre *Viviani*. « Ce mathématicien, dit *Fontenelle*, fut trois ans avec *Galilée*, depuis dix-sept ans jusqu'à vingt. Heureusement né pour les sciences, plein de cette vigueur d'esprit que donne la première jeunesse, il n'est pas étonnant qu'il ait extrêmement profité des leçons d'un si excellent maître; mais il l'est beaucoup plus, que, malgré l'extrême disproportion d'âge, il ait pris pour *Galilée* une tendresse vive et une espèce de passion. Par-tout il se nomme le *disciple, et le dernier disciple du grand Galilée;* car il a beaucoup survécu à *Toricelli* son collègue. Jamais il ne met son nom à un titre d'ouvrage, sans l'accompagner de cette qualité; jamais il ne manque aucune occasion de parler de *Galilée*, et quelquefois même, ce qui fait encore mieux l'éloge de son cœur, il en parle sans beaucoup de nécessité. Jamais il ne nomme le nom de *Galilée* sans lui rendre un hommage, et l'on sent bien que ce n'est point pour s'associer en quelque sorte au mérite de ce grand homme, et en faire réjaillir une partie sur lui. » Dès que *Galilée* excitoit une telle sensibilité dans le cœur de ses disciples, il falloit qu'il eût toutes les qualités qu'exige l'amitié. Considéré comme philosophe, il étoit supérieur à son siècle et à son pays. Si cette supériorité lui inspira une présomption, qui fut en partie la source des inquiétudes qu'il éprouva pendant sa vie, elle a été le principe de sa gloire après sa mort. On le regarde comme un des pères de

la physique nouvelle. La géographie lui doit beaucoup, pour les observations astronomiques; et la mécanique, pour la théorie de l'accélération. On prétend qu'il puisa une partie de ses idées dans *Leucippe.* Peut-être ne connut-il jamais ni *Leucippe*, ni sa doctrine : mais les admirateurs des anciens les veulent retrouver, à quelque prix que ce soit, dans les plus illustres modernes. Les *Ouvrages* de cet homme célèbre ont été recueillis à Florence en 1718, en 3 vol. in-4.° Il y en a quelques-uns en latin, et plusieurs en italien; tous annoncent un homme capable de changer la face de la philosophie, et de faire goûter ses changemens, non-seulement par la force de la vérité, mais par les agrémens que son imagination savoit lui prêter. Il écrit aussi élégamment que *Platon;* et il eut presque toujours sur le philosophe Grec, l'avantage de ne dire que des choses certaines et intelligibles. A un savoir très-étendu, il joignoit la clarté et la profondeur : deux qualités qui forment le caractère d'homme de génie. L'édition de ses ouvrages est ornée d'une *Vie* curieuse et intéressante de ce grand homme. Plusieurs de ses écrits, quoiqu'ils n'offensassent en rien la religion, ont été malheureusement perdus pour la postérité. L'un de ses neveux, très-peu philosophe, quoique parent d'un philosophe, les donna à son confesseur pour les livrer aux flammes.... (*Voyez* le Parallèle de *Galilée* avec *Bacon*, art. BACON, nº IV).

II. GALILÉE, (Vincent) fils du précédent, soutint, avec honneur, la réputation de son illustre père. C'est lui qui a, le premier, appliqué le *Pendule* aux horloges; invention à laquelle on doit la perfection de l'horlogerie. Son père avoit inventé le *Pendule simple*, dont il se servit utilement pour les observations astronomiques. Il eut même la pensée de l'appliquer aux horloges; mais il ne l'exécuta pas, et en laissa l'honneur à son fils, qui en fit l'essai à Venise, en 1649; cette invention fut perfectionnée, dans la suite, par *Huyghens.*

I. GALILEI, (Vincent) père du célèbre *Galilée*, gentilhomme Florentin, savant dans les mathématiques, et sur-tout dans la musique, fit instruire son fils avec le plus grand soin. Il lui inspira son goût pour les mathématiques; mais il ne put jamais lui donner celui de la musique. Ses ouvrages prouvent ses connoissances. Les plus estimés sont cinq *Dialogues* en italien *sur la Musique;* Florence, 1581 et 1602, in-fol. Il attaque, dans le dernier, *Joseph Zarlin*, et y traite de la musique ancienne et moderne. *Descartes* a confondu plusieurs fois le père avec le fils.

II. GALILEI, (Alexandre) architecte, né à Florence en 1691, mort à Rome en 1737, orna cette capitale de la belle façade de Saint-Jean-de-Latran, et de quelques autres édifices.

GALINDON, plus connu sous le nom de PRUDENCE *le Jeune*, célèbre évêque de Troyes, assista au concile de Paris en 846, et à celui de Soissons en 853. Il mourut l'an 861. On a de lui quelques *Ouvrages*, dans lesquels il défend la doctrine de *St. Augustin* sur la grace et la prédestination. On les trouve dans la

bibliothèque

bibliothèque des Pères, et dans le recueil intitulé : *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, 1650, en 2 vol. in-4.° *Breyer*, chanoine de Troyes, a écrit la *Vie* de *Caldon* en 1725, in-12. Ce prélat, aussi pieux qu'éclairé, étoit lié par les nœuds d'une amitié sainte avec *Loup*, abbé de Ferrières : *Voy*. II. LOUP.

GALIOT, (Jacques) de *Genouillac*, grand écuyer et grand maître de l'artillerie de France sous *François I*, se distingua par sa bravoure. Dans le temps des recherches faites en 1541, contre ceux qui s'étoient enrichis aux dépens de l'état, il fut dénoncé au roi comme ayant fait bâtir son superbe château d'*Assier* dans le Querci, des profits illicites qu'il avoit faits dans ces deux charges. Le roi lui demanda des éclaircissemens. « Il est bien certain, SIRE, répondit *Galiot*, que quand je vins à votre service, je n'étois nullement riche; mais par les places que vous m'avez accordées, je me suis fait tel que je suis : c'est vous qui m'avez élevé. J'ai épousé deux femmes fort riches, dont l'une de la maison d'*Archiac ;* le reste est venu de mes gages et profits. Bref, c'est vous qui m'avez fait, c'est vous qui m'avez donné les biens que je tiens; vous me les avez donnés librement, aussi librement que vous pouvez me les ôter, et je suis prêt à vous les rendre. Quant à aucun larcin que je vous aie fait, faites-moi trancher la tête, si je vous en ai fait » Ces paroles, ajoute *Brantôme*, attendrirent si fort le cœur du roi, qu'il lui dit ; « Mon bon homme, oui, vous dites vrai dans tout ce que vous avez dit; aussi ne vous veux-je ni reprocher, ni ôter ce que je vous ai donné : vous me le redonnez, et moi je vous le rends de bon cœur. Aimez-moi et servez bien, comme vous avez fait ; et je vous serai toujours bon Roi. » *Galiot* mourut vers l'an 1548.

GALIOTE, *Voy*. GOURDON.

GALISSONNIÈRE, (Roland-Michel *Barrin*, marquis de la) lieutenant-général des armées navales, naquit à Rochefort, le 11 novembre 1693. Il entra au service en 1710, comme garde-marine, et fut fait capitaine de vaissseau en 1738. Son activité, son intelligence et sa bravoure le firent nommer, en 1745, gouverneur-général du Canada : colonie qu'il tâcha de rendre florissante. Appelé en France en 1749, il fut nommé chef d'escadre, et choisi, l'année d'après, pour régler, avec mylord *Stanlei*, les limites du Canada. La guerre s'étant allumée entre la France et l'Angleterre, il remporta une célèbre victoire navale sur l'amiral *Byng*, devant Minorque, en 1756. Après cette expédition glorieuse, il se rendoit à Fontainebleau, où étoit alors la cour ; mais sa santé, déjà très-dérangée, succomba entièrement dans la route, et il mourut à Nemours le 17 octobre, à l'âge de 63 ans. *Louis XV*, sensible à sa mort, témoigna des regrets de ne lui avoir pas envoyé le bâton de maréchal de France, en ajoutant qu'il l'attendoit à la cour pour le lui donner lui-même. Le marquis de *la Galissonnière* aimoit les sciences ; et dans ses voyages, il faisoit rechercher, avec soin, tout ce qui interessoit l'Histoire naturelle.

Aux talens supérieurs de son état, à des connoissances très-variées, cet illustre marin joignoit un zèle et une bonté de cœur rares. D'une exacte probité et de mœurs austères, il n'étoit sévère qu'envers lui-même. Dans son gouvernement du Canada, il montra de grandes vues, et créa des moyens pour rendre cette colonie florissante et utile au royaume; les citoyens les plus obscurs trouvoient en lui un père; aussi s'étoit-il acquis l'estime et l'amitié de tous les Canadiens, même des sauvages.

GALITZIN, *Voyez* GALLITZIN.

GALLA, fille de l'empereur *Valentinien* et de *Justine*, fut mariée, l'an 386, à *Théodose;* et fut mère de *Galla Placidia*, (dont on parlera au mot PLACIDIE) et de *Gratien*, mort jeune. *Philostorge* dit qu'elle étoit arienne; il est vrai que sa mère l'avoit fait élever dans les principes de l'arianisme. Mais il y a lieu de croire que l'épouse de *Théodose* et la mère de *Placidie* étoit bonne catholique; d'autant plus que, selon *Flechier*, *Théodose* la retira des erreurs de son enfance. Elle mourut en couches à Constantinople, vers le mois de mai de l'an 394. — Il ne faut pas la confondre avec *GALLA*, femme de *Jules Constance*, qui étoit frère de *Constantin le Grand;* et mère de *Gallus*, frère de *Julien* l'Apostat.

I. GALLAND, *ou* GALAND, (Pierre) *Galandius*, principal du collége de Boncour à Paris, et chanoine de Notre-Dame, étoit d'Aire en Artois. Il lia une étroite amitié avec *Turnèbe*, qui fut son disciple, avec *Budé*, *Vatable*, *Latomus*, *etc.* et fut estimé de *François I.* Il mourut en 1559. On a de lui divers Ouvrages en latin, qui ne sont pas assez bons pour en donner le catalogue.

II. GALLAND, (Auguste) procureur-général du domaine de Navarre, et conseiller d'état, étoit très-versé dans la connoissance des droits du roi, et dans celle de notre histoire. Ses ouvrages, pleins d'une érudition curieuse et recherchée, en sont un témoignage. Les principaux sont: I. *Mémoires pour l'Histoire de Navarre et de Flandres*, 1648, in-folio. II. Plusieurs *Traités sur les Enseignes et Étendards de France*, sur *la Chappe de saint Martin*, sur l'*Office de Grand Sénéchal*, sur l'*Oriflamme*, etc. III. *Discours au Roi sur la naissance et accroissement de la ville de la Rochelle*, 1628, in-8.° IV. Un *Traité contre le Franc-alleu sans titre*, dont la meilleure édition est de 1637, in-4.° On croit que *Galland* mourut vers l'an 1644.

III. GALLAND, (Antoine) né à Rollo dans la Picardie en 1646, de parens pauvres, mais vertueux, se tira de l'obscurité par ses talens pour les langues orientales. Il obtint une chaire de professeur en arabe au collége royal, et une place à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Le grand *Colbert* l'envoya dans l'Orient. Il en revint avec une moisson abondante; il copia des inscriptions, il dessina des monumens, et il en leva même. Il rapporta deux inscriptions remarquables, l'une en caractères ioniens, et datant vraisemblablement du temps de la guerre du Péloponnèse; l'autre qu'*Hérodes Atticus* fit graver sur deux colonnes élevées sur la voie

Appienne. Dans ses courses, *Galland* obtint des attestations sur la croyance de l'Église Grecque touchant l'Eucharistie, très-favorables à celle de l'Église Latine. Ces voyages le perfectionnèrent dans la connoissance de l'arabe et des mœurs mahométanes. Les ouvrages qui nous restent de lui, ont été empruntés, en partie, des Orientaux. Les principaux sont : I. *Traité de l'origine du Café*, 1690, in-12, traduit de l'arabe. II. *Relation de la mort du sultan Osman, et du couronnement du sultan Mustapha*, traduite du turc, in-12. III. *Recueil des Maximes et des bons Mots tirés des ouvrages des Orientaux*, in-12. IV. *Les Mille et une Nuits*. C'est un recueil de Contes arabes, les uns piquans, les autres très-insipides, et tous écrits d'un style naturel, mais sans correction, en 12 volumes in-12, réimprimés en six, et depuis peu à Lille en 15 vol. petit format. Dans les deux premiers volumes de ces Contes, l'exorde étoit toujours : *Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces Contes que vous savez.* Quelques jeunes gens, ennuyés de cette plate uniformité, allèrent, une nuit qu'il faisoit très-grand froid, frapper à la porte de l'auteur, qui courut, en chemise, à sa fenêtre. Après l'avoir fait morfondre quelque temps à lui demander s'il étoit M. *Galland,* auteur des *Mille et une Nuits;* et s'il étoit levé ; ils finirent la conversation par lui dire : *Monsieur Galland, si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces beaux Contes que vous savez...* V. La *Préface* de la Bibliothèque orientale de *d'Herbelot*, qu'il continua après la mort de ce savant. VI. Les *Fables* de *Pilpai* et de *Locman;* Paris 1714, 2 vol. in-12. VII. On lui attribue aussi une *Version* de l'*Alcoran... Galland* mourut à Paris le 17 février 1715, à 69 ans. Il étoit simple dans ses mœurs et dans ses manières, comme en ses ouvrages. Il ne se proposoit, dans ses livres, que l'exactitude, sans se mettre en peine des ornemens. Il aimoit l'étude avec passion, s'occupant peu des besoins de la vie, et dédaignant ses commodités. *Voyez* son Éloge dans le recueil de ceux de *Boze*.

GALLATY, (Gaspard) colonel Suisse, né dans le canton de Glaris, rendit des services importans dans plusieurs batailles et négociations aux rois *Charles IX*, *Henri III*, *Henri IV* et *Louis XIII*. Il se distingua à la bataille de Montcontour, à la journée des Barricades, et à celle de Tours, où *Henri III* étoit assiégé par les rebelles. *Gallaty* fut créé chevalier par ce prince, après la mort duquel il engagea le régiment qu'il commandoit à reconnoître *Henri IV*. Cette résolution, qu'il prit avec trois autres colonels Suisses, fut le salut du nouveau roi. *Gallaty* se couvrit de gloire à la bataille d'Arques, et son régiment fut celui de l'infanterie qui contribua le plus à fixer la victoire. Il continua de servir jusqu'à sa mort, avec une fidélité inviolable. Dans toutes les levées des troupes Suisses, il commanda toujours un régiment de cette nation. Il fut créé premier colonel de celui des Gardes-Suisses, au mois de mars 1616, et mourut à Paris au mois de juillet 1619, avec la double gloire de négociateur et de guerrier.

GALLE, (Servais) Hollandois, mort à Campen en 1709,

est auteur d'un *Traité* latin *sur les Oracles des Sibylles*, 2 vol. in-4°; le premier, qui contient les *Oracles*, Amsterdam 1689; et le second, qui contient des *Dissertations*, 1688. Il avoit commencé une nouvelle édition de *Minutius Félix*, et avoit presque achevé celle de *Lactance*. — Il y a eu du même nom un graveur, *Philippe* GALLE, né en 1537, mort à Anvers en 1612. Il laissa deux fils, *Théodore* et *Corneille le Vieux*, ainsi appelé, parce qu'il avoit un fils nommé *Corneille le Jeune*. Ces quatre artistes furent fort féconds, surtout *Philippe*. *Voy*. GALE.

GALLET, (N.) marchand épicier de Paris, mort dans cette ville au mois de juin 1757, a donné au théâtre de l'Opéra comique : I. La *Précaution inutile*, en un acte, 1735. II. *Le double Tour*, ou *le Prêt rendu*, en un acte, 1726. III. *Les Coffres*, en un acte, 1736, en société avec *Piron*, *Panard* et *Pontau*. IV. Quelques *Parodies*, pour lesquelles il avoit du talent. Ce poëte avoit une extrême gaieté dans le caractère; son enjouement faisoit les délices des compagnies où il se trouvoit. *Gallet*, à qui le plaisir ne faisoit pas perdre de vue l'intérêt, invitoit fréquemment *Piron* et *Collé*, et leur associoit quelques commerçans, avec lesquels il vouloit faire affaires. Ces messieurs, animés par la bonne chère, le vin et les saillies de *Piron*, étoient moins difficiles, et les marchés se terminoient presque toujours à l'avantage de l'*Amphytrion*. *Piron*, qui s'apperçut de ce manége, dit un jour à *Collé* : *Je crois que cet homme-ci nous prête sur gages.* On a de *Gallet* plusieurs petites *Pièces de Poésie* et différens *Vaudevilles*, qui respirent une imagination badine, mais trop libre. Il fit des Chansons jusqu'à sa mort; aussi lui fit-on cette épitaphe :

> Ci gît le Chansonnier *Gallet*,
> Mort en achevant un couplet.

GALLI, *Voy*. BIBIENA.

GALLIANAX, médecin atrabilaire de l'antiquité, ne connoissoit pas l'art de donner à ses malades l'espérance, qui contribue tant à ramener la santé. Un malheureux qu'il visitoit, lui ayant demandé un jour s'il étoit en danger de mourir; il en obtint cette consolante réponse : *Patrocle est bien mort !*

I. GALLICAN, (Saint) consul Romain sous l'empereur *Constantin*, battit les Scythes, et souffrit le martyre à Alexandrie, par ordre de *Julien* l'Apostat, le 25 juin 362.

II. GALLICAN, tribun de l'armée de *Vespasien*. Il se signala beaucoup à la prise de Jotapat, et fut envoyé à *Flavius Josèphe* pour l'exhorter à se rendre.

GALLICZIN, *Voyez* GALLITZIN.

GALLIEN, (*Publius Licinius Gallienus*) fils de l'empereur *Valérien*, fut associé à l'empire par son père l'an 253 de Jésus-Christ, et lui succéda l'an 260. Le nouvel empereur avoit signalé son courage contre les Germains et les Sarmates; mais la volupté amollit son ame, dès qu'il fut sur le trône impérial. Pendant que tout le monde gémissoit sous le poids des guerres et des calamités publiques, il vivoit tranquillement à Rome, toujours en-

vironné de femmes impudiques, tantôt couché sur des fleurs, tantôt plongé dans des bains délicieux, ou assis à table, ne respirant que pour le plaisir et n'ayant point d'autre objet. On dit qu'il ne vouloit être servi qu'en vaisselle d'argent garnie de pierreries, et qu'il se faisoit poudrer les cheveux avec de la poudre d'or. Les mimes, les bouffons formoient son cortége ordinaire, et des femmes jeunes et jolies l'accompagnoient tous les jours lorsqu'il alloit au bain. Il étoit devenu insensible à tout ce qui ne regardoit pas la volupté. Quelqu'un étant venu lui dire que le royaume d'Égypte s'étoit révolté contre lui : *Eh bien! ne saurions-nous pas vivre sans le lin d'Egypte?...* Un autre lui apprenant la défection des Gaules, il répondit d'un air indolent : *Qu'importe? Est-ce que l'Etat ne peut subsister sans les longues casaques et sans les draps d'Arras?* Il ne reçut pas avec moins d'indifférence la nouvelle qu'on lui apporta des désordres qu'avoit faits, en Asie, un furieux tremblement de terre, et celle d'une dernière invasion des Scythes; il ne dit que ces mots : *Il faudra nous passer de salpêtre.* La perte de plusieurs autres provinces ne le toucha pas davantage, et on eût dit, à le voir et à l'entendre, qu'il étoit un simple particulier. *Trebellius* rapporte deux traits propres à faire connoître l'esprit frivole de cet empereur. Dans des jeux qu'il donnoit au peuple, on produisit un taureau d'une grandeur démesurée, contre lequel devoit combattre un chasseur jusqu'à ce qu'il l'eût tué à coups de flèches ou de javelots. Dix fois ce chasseur mal-habile tira sur l'animal sans le blesser. Sur cela, l'empereur lui décerna la couronne; et comme les spectateurs murmuroient d'une récompense si mal appliquée, il ordonna au héraut de crier, à haute voix : *Manquer tant de fois un taureau, est chose difficile....* L'autre trait ne prouve guères plus le discernement de *Gallien*. Un marchand avoit vendu à l'impératrice de fausses pierreries, et cette princesse, extrêmement irritée, vouloit qu'on punît le fourbe rigoureusement. *Gallien* en fit la peur à ce misérable. Il commanda qu'on le menât sur l'arène, comme pour être exposé à un lion furieux; mais, par des ordres secrets, ceux qui étoient chargés de ce ministère, lâchèrent sur lui un chapon. Tout le monde se mit à rire. *Il a trompé*, dit l'empereur, *et on le trompe.* Il y a quelque chose de plaisant dans ces badinages; mais qu'il y a peu de dignité! Et quelle idée doit-on se former d'un prince qui s'amusoit à de semblables bagatelles, pendant que tout périssoit autour de lui? Il fallut enfin qu'il sortit de sa léthargie. *Posthume* et *Ingenuus* se firent proclamer empereurs en même temps, l'un dans les Gaules, l'autre dans l'Illyrie. *Gallien* marcha contre celui-ci, le vainquit et le tua. Il fit périr tous les rebelles, sans distinction d'âge ni de sexe, ou par lui-même, ou par ses lieutenans : *Epousez*, écrivit-il à l'un d'eux, *ma querelle, et vengez-la comme si c'étoit la vôtre.* Les soldats et le peuple de Mœsie, irrités de tant d'exécutions barbares, proclamèrent un nouvel empereur, tué par ses gardes peu de temps après. *Macrianus*, élu empereur en Égypte vers le même temps,

régna près de deux années. *Trente Tyrans*, dans différentes parties de l'empire, se mirent ou se firent mettre sur la tête la couronne impériale. *Voyez* II. ÉMILIEN. *Gallien*, plongé dans l'assoupissement des plaisirs, n'avoit de vivacité que celle que lui donnoit sa colère ; dès qu'elle étoit appaisée, il retomboit dans son indolence. Son père avoit été fait prisonnier par les Perses : au lieu de l'aller délivrer, il confia le soin de le venger à *Odenat*. Ce général fit ce que l'empereur auroit dû faire ; il chassa les Barbares des terres de l'empire, et porta la terreur dans leur propre pays. *Odenat* ayant été tué, *Zénobie*, sa veuve, prit le titre de reine de l'Orient, et fit proclamer empereurs ses trois fils. *Héraclien*, envoyé contr'elle, fut battu, et son armée taillée en pièces. *Auréole*, Dace d'origine, berger d'extraction, prenoit, dans le même temps, le titre d'empereur, et se rendoit maître de Milan. *Gallien* alla mettre le siége devant cette ville. Le rebelle, pour se défaire de lui, fit donner de faux avis aux principaux officiers, et leur persuada, par ses émissaires, que *Gallien* avoit résolu leur perte. On forma à l'instant une conjuration contre lui, et on l'assassina au mois de mars l'an 268 de J. C., avec son fils *Valérien*, qu'il avoit associé à l'empire. *Voyez* aussi SALONIN *et* SALONINE. Il avoit alors 50 ans. Cet empereur, cruel envers ses sujets, ne le fut point envers les Chrétiens, dont il respectoit la vertu. Il fit publier des édits de pacification en leur faveur, leur accorda le libre exercice de leur religion, ordonna qu'on leur rendît les cimetières où ils s'assembloient, et qu'on restituât aux particuliers tous les biens confisqués pour cause de religion.

GALLIGAÏ, *Voyez* GALIGAÏ.

GALLIMARD, (Jean-Edme) mort à Paris, sa patrie, en 1771, à 86 ans, publia en 1740, deux Tables, imprimées en grande feuille ; l'une intitulée : *L'Arithmétique démonstrative ;* la seconde, *l'Algèbre démontrée.* Il étoit au nombre de ces esprits obscurs qui croient rendre tout clair aux autres. On a encore de lui la *Géométrie élémentaire d'Euclide ;* la *Science du Calcul ;* les *Sections coniques ;* une *Méthode* d'arithmétique. Ces différens ouvrages ne firent pas fortune.

I. GALLION, (Junius) sénateur Romain, fut d'avis que les cohortes Prétoriennes, après plusieurs campagnes, auroient le droit d'être assises parmi les quatorze Ordres. Il en fut rudement repris par l'empereur *Tibère*, qui, sur-le-champ, le fit sortir du sénat, puis de l'Italie. Il choisit l'agréable ville de Lesbos pour le lieu de sa retraite. *Tibère* sut qu'il s'y plaisoit, et il le fit revenir à Rome, où il fut obligé de demeurer dans la maison des magistrats. C'est toute la récompense qu'il eut pour les bassesses qu'il avoit faites auprès de ce tyran.

II. GALLION, (Junius) frère de *Sénèque*, fut précepteur de *Néron*. Étant proconsul d'Achaïe, les Juifs lui amenèrent *St. Paul* pour le faire condamner ; mais *Gallion* leur dit qu'*il ne se mêloit point de leurs disputes de religion*, et qu'*ils eussent à vider leurs différens entr'eux.* Il est clair, par cette réponse, que ce

proconsul regardoit ces démêlés avec indifférence. Cependant quelques historiens en ont conclu, que s'il n'étoit pas Chrétien, il avoit quelque penchant au christianisme. *Callion*, condamné à mort par *Néron*, se tua lui-même.

I. GALLITZIN, (Basile) seigneur d'une des plus illustres et des plus puissantes familles de Russie, divisée en quatre branches, gouverna presque seul sous la minorité des deux czars *Iwan* et *Pierre*, et fut vice-roi de Casan, d'Astracan, et garde-sceau de la Russie. Son caractère ambitieux et intrigant donna lieu de le soupçonner d'avoir pensé lui-même à monter sur le trône de Moscovie; et ce soupçon, joint aux échecs que ses armes essuyèrent, le rendit l'horreur de la Russie. Dans sa première campagne contre les Tartares de Crimée, ceux-ci vinrent au-devant de lui avec quelques tonneaux remplis de ducats, et ils engagèrent *Gallitzin* à leur vendre la paix. Dans une autre expédition contre les mêmes peuples, il fit mettre le feu aux herbes sèches d'un désert de cent lieues de longueur, pour leur ôter toute espérance de fourrages. Pendant l'incendie, le bruit courut que l'ennemi approchoit; on n'étoit pas bien disposé à le recevoir, on prit l'alarme : il fallut fuir au travers même de ce feu qui brûloit encore, et la flamme ou la fumée fit périr plusieurs milliers de soldats. Cette malheureuse expédition attira à *Gallitzin* une aversion extrême. Quelques jours [avant] qu'il partît de nouveau [po]ur l'armée, on trouva le ma[tin] devant sa porte un cercueil, [av]ec un billet où on lui annonçoit que *s'il ne réussissoit pas mieux dans cette campagne que dans la précédente, ce cercueil seroit sa demeure.* Le succès fut le même qu'auparavant : on ne lui ôta pas cependant la vie; mais il fut cassé, on confisqua tous ses biens, et on le relégua en Sibérie en 1689. Son attachement au prince *Iwan* l'avoit d'ailleurs rendu suspect à *Pierre*, et l'on prétend que ce fut le principal motif de sa disgrace. Quoi qu'il en soit, son exil fut changé, quelque temps après, en un plus doux; il fut envoyé dans une de ses terres, près de Moscow. Il se retira, sur la fin de ses jours, dans un couvent, où il s'assujettit à toute l'austérité des moines Grecs. Il y mourut en 1713, âgé de 80 ans. Il disoit ordinairement qu'*il ne trouvoit rien de plus estimable que la prudence des Allemands, la fidélité des Turcs, et la religion des Russes.* Il faisoit tant de cas de *Louis XIV*, qu'il en fit porter le portrait à son fils à la place d'une croix de Malte. *Gallitzin* avoit préparé les voies au czar *Pierre*, et on lui attribue, avec raison, une grande partie des heureux changemens qui se sont faits en Moscovie. Il établit une correspondance avec toutes les cours de l'Europe, et fut auteur de la paix éternelle, conclue en 1686. Cet important traité fut suivi de l'alliance des cours de Vienne, de Pologne, de Russie et de la république de Venise, contre les Turcs.

II. GALLITZIN, (Michel-Michaëlowitz, prince de) né en 1674, de la même famille que le précédent, aida le czar *Pierre le Grand* dans la guerre de *Charles XII*. Il se trouva presque à toutes les batailles, en gagna

plusieurs sur mer et sur terre. Après la victoire qu'il remporta à Lesna en 1708, le czar le laissa maître du choix de la récompense; il ne demanda que la grace d'un de ses ennemis. Ce fut lui qui termina heureusement cette guerre par la paix de Neustadt, après avoir commandé plus de dix ans en Finlande. Ses services ne demeurèrent pas sans récompense. Il devint premier welt-maréchal en 1725; et après la mort du czar, il fut déclaré président du collége d'état de guerre. Il mourut à Moscow, le 21 décembre 1730, à 55 ans, regardé comme un bon ministre et un grand capitaine. —Son fils le prince *Alexandre* GALLITZIN, qui a commandé en chef l'armée Russe en 1769, a marché sur ses traces.

III. GALLITZIN, (Démétrius) mort exilé à Schlusselberg en 1738, fut un des principaux auteurs de l'élévation de la czarine *Anne*, qui le disgracia bientôt après. Une des conditions imposées à la nouvelle souveraine, fut la limitation de l'autorité royale, et l'augmentation des priviléges de la noblesse. Cette princesse ne se souvint que des bornes mises à son pouvoir, et elle oublia le bienfait.

IV. GALLITZIN, (Michel) chevalier de l'ordre de St André, président de l'amirauté, et vice-amiral en 1756, étoit frère de *Michel*, dont nous avons donné l'article au n° II. Il avoit étudié la marine en Hollande et en Angleterre, et il connoissoit bien tous les objets de l'administration. S'étant démis de ses charges à l'avénement de *Pierre III*, en 1762, elles lui furent rendues la même année par l'impératrice *Catherine II*. Mais, un an après, il s'en démit de nouveau. Il mourut en 1764, dans une vieillesse avancée. Le prince *Alexandre*, son fils, a été ministre plénipotentiaire à Londres, chevalier de l'Aigle blanc et vice-chancelier.

V. GALLITZIN, (Démétrius prince de) remplit longtemps avec honneur les fonctions d'ambassadeur de la cour de Russie à Vienne. Il y menagea habilement les intérêts de *Catherine* avec l'empereur, et y signa les divers traités entre ces deux souverains. En 1792, il demanda son remplacement, après trente ans de service public; mais trop âgé pour retourner dans sa patrie, il mourut à Vienne le 30 septembre 1793, avec la réputation d'un ministre juste et plein de probité.

GALLO, (Alonzo) est un auteur Espagnol, à qui nous devons un *Traité* fort recherché et très-rare, sur-tout en France, écrit dans sa langue sous ce titre: *Declaracion della valor del Oro*, à Madrid, 1613, in-12. Cet ouvrage a été d'un grand usage pour ceux qui travaillent cette matière, ou qui en font le négoce. L'auteur vivoit dans le siècle passé... Il ne faut pas le confondre avec GALLO (Jean-Baptiste), *Voyez* GELLI.

GALLO, (Antoine San-) *Voyez* SANGALLO.

GALLOCHE, (Louis) natif de Paris, mort en 1761, âgé de 91 ans, fut élève de *Boullongne*. Il instruisit son disciple (qui, dans la suite, fut maître du célèbre *le Moine*) en lui dévoilant les principes de la peinture d'après les tableaux même des grands hommes. Cette façon d'instrui

habitua *Galloche* à un goût de théorie, qui semble avoir nui en quelque sorte au progrès des connoissances qu'on acquiert par la pratique. On voyoit néanmoins quantité de beaux tableaux de cet artiste; entr'autres la *Résurrection du Lazare*, dans l'église de la Charité; le *Départ de Saint Paul de Milet pour Jérusalem*, à Notre-Dame; *St. Nicolas, Evêque de Myre*, à Saint-Louis du Louvre; *l'Institution des Enfans trouvés*, à Saint-Lazare; la *Samaritaine* et la *Guérison du Possédé*, à Saint-Martin-des-Champs; *St Nicolas-de-Tolentin*, dans l'église des Petits-Pères; et dans la sacristie, la *Translation des Reliques de St. Augustin*; c'est le chef-d'œuvre de l'auteur, ainsi que son tableau de réception à l'académie royale, représentant *Hercule* qui rend *Alceste* à son époux *Admète*.... *Galloche* fut gratifié par le roi d'un logement et d'une pension. Il mourut recteur et chancelier de l'académie royale.

GALLOIS, (Jean) abbé de St-Martin-des-Cores, secrétaire de l'académie des Sciences, professeur en grec au collége royal et inspecteur du même collége, naquit à Paris en 1632, et y mourut d'hydropisie le 19 avril 1707, à 75 ans. Il travailla après *Sallo*, le père du Journal des Savans, à cet ouvrage périodique, et montra plus de modération et autant de lumières que lui. Les auteurs furent contens, mais le public malin le fut moins; on l'accusa de prodiguer les louanges, non-seulement aux bons écrivains, mais même aux médiocres. Le grand *Colbert*, touché de l'utilité de ce Journal, prit du goût pour l'ouvrage, et bientôt après pour l'auteur. Après avoir éprouvé long-temps son esprit, sa littérature, ses mœurs, il le prit chez lui en 1674, et lui donna toujours une place à sa table, et dans son carrosse. L'abbé *Gallois* fit l'usage le plus utile de son crédit auprès de ce ministre. « On doit à M. *Colbert*, dit *Fontenelle*, la naissance de l'académie des Sciences, de celle des Inscriptions, des académies de Peinture, de Sculpture, d'Architecture; l'impression d'un grand nombre d'excellens livres, dont l'imprimerie royale fit les frais; l'augmentation presque immense de la bibliothèque du roi, ou plutôt du trésor public des savans; une infinité d'ouvrages, que les grands auteurs ou les habiles ouvriers n'accordent qu'aux caresses des ministres et des princes. M. l'abbé *Gallois* eut le sensible plaisir d'observer, de près, un semblable ministère, d'être à la source des desseins qui s'y prenoient, d'avoir part à leur exécution, quelquefois même d'en inspirer et de les voir suivis. Les gens de lettres avoient en lui, auprès du ministre, un agent toujours chargé de leurs affaires, sans que, le plus souvent, ils eussent seulement la peine de l'en charger. Si quelque livre nouveau, ou quelque découverte d'auteur, même qu'il ne connût pas, paroissoit au jour avec réputation, il avoit soin d'en instruire M. *Colbert*, et ordinairement la récompense n'étoit pas loin. » L'abbé *Gallois* eut une autre fonction auprès de ce ministre: il lui apprit un peu de latin dans ses voyages de Versailles à Paris. On n'a de lui que les extraits de ses Journaux, et quelques petits écrits qui ne formeroient pas un vol.; entr'autres une *Traduction*

latine du *Traité des Pyrénées.* « L'abbé *Gallois*, dit *Fontenelle*, étoit d'un tempérament vif, agissant et fort gai; il avoit l'esprit courageux, prompt à imaginer ce qui lui étoit nécessaire, fertile en expédiens, capable d'aller loin par des engagemens d'honneur. Il n'avoit d'autre occupation que les livres, ni d'autre plaisir que celui d'en acheter sur toutes les sciences. Il les connoissoit presque toutes, et en avoit approfondi quelques-unes. »

GALLONIUS, (Antoine) prêtre Oratorien de Rome, mort en 1605, publia en italien: I. Une *Histoire des Vierges*, 1591, in-4.° II. Les *Vies de quelques Martyrs*, 1597, in-4.° III. La *Vie de St. Philippe de Néri*, in-8.° IV. *De Monachatu S. Gregorii;* Rome, 1604, in-4.° V. Il mit au jour, en 1591, in-4°, avec les figures de *Tempesta*, un *Traité* en italien, curieux et fait avec beaucoup de soin, *sur les différens Supplices* dont les Païens se servoient pour faire souffrir les Martyrs de la primitive Eglise. Cet ouvrage, traduit en latin par l'auteur, fut imprimé en 1594, et réimprimé, en 1659, à Paris, par les soins de *Trichet du Fresne* qui dédia cette édition au célèbre surintendant *Foucquet. Gallonius* non-seulement recueillit ce qui se trouve des tourmens des Martyrs dans leurs actes, dont plusieurs pourroient être suspects aux esprits forts; mais aussi ce qu'on lit dans les auteurs anciens, tant profanes qu'ecclésiastiques. Ce livre est une réponse victorieuse à cette phrase d'un incrédule moderne: « Il est difficile de concilier avec les lois Romaines, tous ces tourmens recherchés, toutes ces mutilations, ces langues arrachées, ces membres coupés et grillés, etc. » Il se peut qu'aucune loi Romaine n'ordonna jamais de tels supplices; mais la fureur des Romains idolâtres les inventoit, et les juges les laissoient faire. Le traité de *Gallonius* en est la preuve.

GALLOTIUS, (Ange) célèbre imprimeur de Rome, publia plusieurs belles éditions, revues par le savant *Constantin Lascaris*, et parmi lesquelles on distingue les *Questions Homériques* de *Porphyre*, une traduction d'*Homère* imprimée en 1517, et le *Scoliaste* de *Sophocle*. C'est pour favoriser les travaux de *Gallotius*, que le pape *Léon X* établit la belle imprimerie du collége Quirinal à Rome.

GALLOWAI, *Voyez* RUVIGNI.

GALLUCCI, *ou plutôt* GALLUZZI, (Tarquin) *Gallucius*, Jésuite Italien, mort à Rome, le 28 juillet 1649, à 75 ans, est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. *Vindicationes Virgilianæ*, à Rome, 1621, in-4.° *Gallucci*, passionné pour *Virgile* autant que Mad. *Dacier* l'étoit pour *Homère*, tâche de le justifier sur tous les points. Il rapporte toutes les censures qu'il a cru qu'on pouvoit faire de divers endroits de ce poëte; mais il y en a plusieurs qu'il n'a pas proposées dans toute leur force, de peur de s'ôter la facilité d'y répondre. Cependant, parmi quelques raisonnemens foibles, il s'en trouve d'assez bons, soutenus de beaucoup d'érudition, et de plusieurs belles maximes sur l'art poétique. C'est le jugement que *Baillet* porte de cet ouvrage.

II. *Commentarii tres de Tragœdiâ, de Comœdiâ et de Elegiâ*, Paris 1631 et 1645, 2 vol. in-fol. —Il y a eu encore de ce nom, *Jean-Paul* GALLUCCI, savant astronome Italien du 16ᵉ siècle, dont les principaux ouvrages sont : I. Un traité *degli Stromenti di astronomia*, Venise 1597, in-4.° II. *Speculum Uranicum*, in-fol. III. *Cœlestium corporum Explicatio*, in-folio. IV. *Theatrum mundi et temporis*, in-fol. etc. Et *Ange* GALLUCCI, Jésuite Italien, natif de Macerata, mort à Rome en 1674 : celui-ci est auteur d'une *Histoire de la Guerre de Flandres*, Rome 1673, 2 vol. in-4°, qui peut servir de suite à celle de *Strada*, mais qui est écrite avec moins d'élégance.

I. GALLUS, (*Cornelius*) de Fréjus en Provence, grand capitaine et bon poëte, étoit chevalier Romain. Il aima *Cytheris* ou *Lycoris*, affranchie de *Volumnius*, et la célébra dans ses vers ; mais cette courtisane le quitta pour s'attacher à *Marc-Antoine* : ce qui donna occasion à *Virgile* de composer sa xᵉ Eglogue, pour consoler *Gallus* de cette perte. L'empereur *Auguste* lui donna le gouvernement d'Egypte ; *Gallus* pilla ce pays, et, selon quelques-uns, conspira contre son bienfaiteur, qui l'envoya en exil. Il s'y tua de désespoir, l'an 26 de J. C. *Virgile*, qu'on peut croire n'avoir eu pour amis que des gens d'un mérite distingué, fait l'éloge de ce poëte en plusieurs endroits de ses ouvrages. *Gallus* avoit travaillé dans le genre élégiaque ; mais il ne reste presque rien de ses *Poésies*. Les fragmens que nous en avons se trouvent dans l'édition de *Catulle* et de *Tibulle*, 1771, 2 vol. in-8° ou in-12, avec une traduction françoise par le marquis de *Pezay*.

II. GALLUS, (*Vibius*) natif des Gaules, orateur célèbre sous le regne d'*Auguste*, parut au barreau avec tant d'éclat, qu'on lui donna un des premiers rangs parmi les orateurs Romains, après *Cicéron*. *Sénèque*, son ami et son admirateur, a conservé quelques fragmens de ses plaidoyers. *Gallus* mourut frénétique.

III. GALLUS, capitaine Romain, après l'assaut que les Romains, commandés par *Vespasien*, avoient donné à Gamala, où ils furent repoussés avec perte, se cacha avec 17 soldats dans une maison, où il entendit plusieurs Juifs s'entretenant, pendant leur souper, de ce qu'on devoit faire le lendemain contre les ennemis. Il sortit aussitôt de sa retraite, égorgea ceux qui étoient dans la maison, et se sauva avec les siens dans le camp des Romains.

IV. GALLUS, (*Vibius Trebonianus*) proclamé empereur Romain en 251, à la place de *Dèce*, qu'il fit mourir, étoit d'une bonne famille Romaine, dont il souilla la gloire par des actions lâches et honteuses. Outre le meurtre de son prince, il conclut avec les Goths une paix si ignominieuse, que les Romains n'en avoient point fait de semblable jusqu'alors : le traité portoit qu'ils payeroient aux Goths un tribut annuel. *Domitien* avoit cependant introduit autrefois la coutume de donner de l'argent aux Barbares, pour les empêcher de ravager les terres de l'empire. Il ne tarda pas long-temps à

porter la peine de ses infames actions; mais l'empire la partagea avec lui. Les Goths et les autres peuples ennemis des Romains, ne se contentant pas du traité avantageux qu'ils avoient fait, le rompirent presque aussitôt qu'ils l'eurent conclu. Ils vinrent fondre sur la Thrace, la Mœsie, la Thessalie et la Macédoine, qu'ils ravagèrent, et où ils commirent, sans que *Gallus* témoignât s'en soucier, tous les désordres ordinaires aux nations Septentrionales. Les Perses, d'un autre côté, qui n'ignoroient pas les progrès des Goths, entrèrent, sous les ordres du fameux *Sapor*, dans les provinces de Mésopotamie et de Syrie; et poussant plus avant, ils subjuguèrent l'Arménie d'où ils chassèrent le roi *Tiridate*. *Gallus*, aussi tranquille que s'il n'eût point eu d'ennemis, demeuroit à Rome, plongé dans les plaisirs. Après avoir associé à l'empire *Volusien*, son fils, qui n'étoit encore qu'un enfant, comme s'il eût dû le trône des Césars à sa valeur et au mérite de son nouveau collégue, il fit battre des pièces de monnoie avec cette inscription : *Virtus Augustorum*. Cependant le peuple paroissoit si irrité de l'indolence de *Gallus*, que ce prince chercha à l'appaiser, en adoptant un jeune fils de *Dèce*; mais, craignant qu'il ne vengeât la mort de son père, il l'empoisonna depuis secrètement. *Gallus* ajouta à tous ses crimes, la persécution des Chrétiens; mais le courroux du ciel se manifesta en même temps contre l'empire, par une peste épouvantable. Ce fléau commença en Ethiopie, sur les confins de l'Egypte, se répandit de là dans toutes les provinces, et fut aussi funeste par sa durée que par sa violence. *Gallus* fut si lâche sur le trône, que les soldats le trouvant incapable de régner, le massacrèrent à Terni l'an 253. C'étoit un de ces princes indolens, qui, sans avoir ni vices ni vertus, ont toutes sortes de défauts. Son fils *Volusien*, qu'il avoit décoré de la pourpre, fut tué avec lui.

V. GALLUS, (*Flavius-Claudius-Constantinus*) fils de *Jules Constance* et frère de l'empereur *Julien*, fut créé César en 331, par l'empereur *Constance*, son cousin, qui lui fit épouser sa sœur *Constantine*. Il avoit passé sa jeunesse avec *Julien* dans une espèce d'exil, où ils furent élevés dans la piété. *Gallus* parut très-attaché au Christianisme; il abolit l'oracle d'*Apollon* dans un faubourg d'Antioche où il faisoit sa demeure, brûla les villes des Juifs qui s'étoient révoltés, défit les Perses, et s'acquit la réputation d'un prince courageux. Mais les perfides conseils de *Constantine* le perdirent; et pour satisfaire leur avarice, ils s'abandonnèrent à toutes sortes de vexations et de cruautés. *Gallus* fit massacrer *Domitien* préfet d'Orient, *Théophile* gouverneur de Syrie, et *Montius* ministre des finances. On prétend même qu'il forma le projet de détroner *Constance*. Ce prince le fit arrêter: on procéda contre lui comme contre un simple particulier, et il eut la tête tranchée en 354. Il n'avoit que 29 ans. *Constance* fit périr les principaux complices de *Gallus*. *Voyez* CONSTANTINE.

VI. GALLUS, (Mythol.) jeune homme fort aimé du Dieu *Mars*, qui lui avoit confié la

porte de l'appartement de *Vénus*. Toutes les fois qu'il alloit faire visite à la Déesse, le confident avoit ordre d'observer le lever du Soleil, celui de tous les Dieux dont *Mars* redoutoit le plus les regards. *Gallus* s'endormit, et le Soleil en se levant, ayant apperçu ce Dieu avec *Vénus*, découvrit à *Vulcain* ce qu'il ignoroit. *Mars* fut si irrité de ce que *Vulcain* l'avoit non-seulement surpris, mais aussi enveloppé d'un filet, pour le donner en spectacle aux Dieux, qu'il changea *Gallus* en coq; c'est pour cela qu'il annonce tous les jours à grands cris le lever du Soleil.

GALLUS, *Voyez* I. AQUILLIUS *et* MACHAULT.

GALLUZZI, *Voy*. GALLUCCI.

GALTIER, (Jean-Louis) avocat au parlement de Paris, mort en 1782, étoit né à Saint-Symphorien. Il avoit plus de savoir, d'esprit et d'imagination que de goût. Nous avons de lui les *Céramiques* ou les *Aventures de Nicias et d'Antiope*, 1760, 2 vol. in-12. C'est une espèce de roman poétique où l'auteur a fait entrer beaucoup de détails de géographie ancienne et de mœurs grecques et antiques, mais trop souvent travesties à la françoise. On a encore de lui, la traduction de l'Anglois du *Monde* d'*Adam-Fitz-Adam*, 1761, 2 vol. in-12.

GALVANI, (Louis) né à Bologne en 1737, étudia avec succès la médecine, et commença à paroître avec distinction dans cette carrière, en soutenant une thèse savante sur la nature et la formation des os. Chargé bientôt après de professer l'anatomie dans le célèbre institut de sa patrie, il publia un mémoire sur l'appareil urinaire des oiseaux, sujet d'autant plus curieux que ceux-ci sont privés de vessie, et que des tuyaux urinifères et particuliers paroissent leur en tenir lieu. L'accueil fait à cet écrit fit concevoir à son auteur le projet de travailler à la Physiologie complète des volatiles; mais il se borna à examiner le sens de l'ouïe, si délicatement organisé dans eux, et qui les rend en général si sensibles aux accords du chant et de la musique. Le premier, il découvrit un canal auditif, comparable à l'aqueduc de *Fallope* dans l'homme, et une cavité osseuse qu'il désigna sous le nom d'*anti-vestibule*. Le hasard lui prépara alors la découverte de plusieurs phénomènes qui tiennent à l'organisation animale, dont le principe se rapproche de celui de l'électricité, qui ont formé une nouvelle branche de la physique médicale, et à laquelle les savans ont donné le nom de son inventeur, en l'appelant *Galvanisme*. Il préparoit des bouillons de grenouilles pour son épouse, dont la santé étoit très-foible; ces amphibies écorchés se trouvoient placés près d'une machine électrique en mouvement. En approchant la pointe d'un scalpel des nerfs cruraux de l'un de ces animaux, tous les muscles furent agités d'une vive commotion. *Galvani* s'attacha dès-lors à l'idée d'une électricité inhérente au corps animal, et ses expériences lui en offrirent la probabilité. Déjà, le célèbre physicien *Vassali* avoit présumé que certains organes recéloient une électricité particulière et propre à leur destination; déjà l'anatomiste *Cotugno* avoit annoncé qu'un de ses élèves, disséquant une souris, et ayant touché avec la pointe du scalpel

le diaphragme de l'animal, avoit éprouvé une commotion subite; *Galvani* observa que le contact d'un conducteur avec les nerfs étoit nécessaire pour produire le phénomène; que ce conducteur devoit avoir un certain prolongement pour opérer de plus violentes contractions; que les animaux à sang chaud, tels que les poulets et les brebis, étoient susceptibles des mêmes mouvemens; que ceux-ci avoient d'autant plus de force, que l'animal est plus avancé en âge, et que ses muscles sont plus blancs; que l'électricité atmosphérique ou du tonnerre, soutirée par un fil métallique, donnoit aux cuisses des grenouilles les mêmes vibrations, toutes les fois que des éclairs s'échappoient du sein de la nue; que le contact de métaux différens, fait naître le mouvement musculaire et le propage. Sur ce dernier effet, *Galvani* a varié ses essais sur l'étain, le cuivre, le zinc, l'antimoine, la plombagine; et, d'après ses nombreuses expériences, le savant professeur de Bologne imagina une théorie sur l'organisation animale, qui est ingénieuse, mais loin d'être prouvée. « Tous les animaux, suivant lui, dit M. *Alibert* dans son savant éloge de *Galvani*, jouissent d'une électricité inhérente à leur économie, qui réside spécialement dans les nerfs, et par lesquels elle est communiquée au corps entier. Elle est secrétée par le cerveau: la substance intérieure des nerfs est douée d'une vertu conductrice pour cette électricité, et facilite son mouvement et son passage à travers les nerfs. En même temps l'enduit huileux de ces organes empêche la dissipation du fluide, et permet son accumulation. *Galvani* pense en second lieu que les reservoirs principaux de l'électricité animale sont les muscles. Chaque fibre représente une petite bouteille de Leyde dont les nerfs sont les conducteurs. Le mécanisme de tous les mouvemens s'établit de la manière suivante : le fluide électrique est puisé et attiré de l'intérieur des muscles dans les nerfs, et passe ensuite de ces nerfs sur la surface extérieure des muscles, de façon qu'à chaque décharge de cette bouteille électrique musculaire, répond une contraction.» Ce qui fortifia *Galvani* dans son opinion, fut l'analogie qu'il observa entre les phénomènes de la bouteille de Leyde et les contractions des muscles. Il expliqua, d'après sa théorie, la cause du rhumatisme, de la sciatique, du tétanos, attribuée à un fluide extravasé autour de la surface des nerfs, et qui fournit au fluide électrique une intensité trop forte, tandis que dans la paralysie, l'apoplexie, l'épilepsie, l'interposition d'un corps non conducteur s'oppose au passage du fluide électrique du muscle au nerf et du nerf au muscle. Cet effet est produit toutes les fois qu'une matière huileuse obstrue les nerfs ou les membranes qui les enveloppent. La découverte de *Galvani* lui procura un grand nombre de disciples, parmi lesquels quelques-uns, en adoptant ses procédés et en multipliant ses expériences, leur attribuèrent d'autres principes. *Valli*, *Fowler*, *Humbold*, *Aldini*, n'ont vu comme l'inventeur dans le Galvanisme, qu'un phénomène dépendant des parties animales. Au contraire, *Crève*, *Ackerman*, *Pfaff*, et sur-tout *Volta*, célèbre physicien de Pavie, n'ont trouvé dans les con-

tractions galvaniques qu'un effet de la nature, non subordonné à l'action vitale et au mouvement des muscles. D'autres savans distingués, tels que *Nicholson*, *Carlisle*, *Cruischang*, *Ritter*, *Hallé*, *Fourcroy*, *Vauquelin*, *Monge*, *Berthollet*, *Petetin*, ont suivi avec activité les travaux de *Galvani ;* ils ont obtenu des effets nouveaux et curieux, et ont cherché à perfectionner sa découverte. *Galvani* attaqué dans son système par plusieurs physiciens, publia cinq mémoires dédiés à *Spallanzani*, pour le défendre. Dans un voyage qu'il fit à Sinigaglia et à Rimini, sur le côtes de la mer Adriatique, il fut aussi dans le cas d'approfondir l'électricité propre aux torpilles, et il en fit le sujet d'une savante dissertation. Il a laissé en manuscrit, à l'académie de Bologne, un mémoire sur l'action de l'opium. Savant médecin clinique, habile dans l'art des accouchemens, il parloit avec facilité, mais sans éloquence. Il fut doux, modeste, extrêmement aimant, modéré dans la discussion, simple dans ses mœurs et dans ses goûts. Son maintien étoit grave, mais son abord facile. Naturellement porté à la mélancolie, il fuyoit les sociétés nombreuses. Il épousa *Lucie Galeazzi*, fille d'un médecin renommé; elle répandit sur trente années de sa vie toutes les douceurs de l'amour. *Galvani* la perdit et resta inconsolable. Retiré alors à la campagne, pour n'être point distrait de sa douleur, il célébra dans des vers touchans les vertus de celle qui mérita son affection, et lui fit élever un tombeau dans l'église de Sainte-Catherine de Bologne, orné d'une inscription où respire toute sa tendresse. Il ne survécut pas long-temps à sa perte, et mourut le 5 décembre 1798. Une médaille, gravée à Rome, perpétue le souvenir et les traits de ce médecin célèbre. — *Camille* GALVANI son neveu, qui a publié un *Abrégé* de l'Histoire naturelle de *Buffon*, et un *Mémoire* sur la pierre phosphorique de Bologne, a hérité des lumières de son oncle.

GALVANO (Antoine) fils naturel d'*Edouard Galvano*, naquit dans les Indes, et fut fait gouverneur des isles Moluques. Il signala le commencement de son gouvernement, par la victoire qu'il remporta dans l'isle de Tidor sur vingt mille hommes, n'en ayant avec lui que 350. Il purgea les mers voisines de tous les corsaires. Il ne se rendit pas moins recommandable par sa bonté pour les naturels du pays, et par le soin qu'il prit de les faire instruire des vérités de la religion. On assure que, pendant quatre ans, il dépensa pour cet objet 70 mille crusades, aussi acquit-il le glorieux titre d'*Apôtres des Moluques*. Ses libéralités l'ayant réduit à un état qui n'étoit guères au-dessus de la misère, il se rendit l'an 1540 en Portugal, où il ne trouva pas de reconnoissance auprès du roi *Jean III*, dont il avoit augmenté les revenus de 500 mille crusades. Il se vit obligé de se retirer dans l'hôpital de Lisbonne, où il vécut jusqu'en 1557. Il avoit écrit une *Histoire des Moluques*, qui est perdue; mais on imprima en 1755 à Lisbonne un *Traité des divers Chemins* par lesquels les marchandises des Indes ont été apportées en Europe, et *des Découvertes* faites jusqu'en 1550.

I. GAMA, (Vasco *ou* Vasquez de) né à Sines, ville maritime

de Portugal, d'une famille illustre, s'est immortalisé par la découverte du passage aux Indes Orientales par le cap de Bonne-Espérance. Le roi *Don Emmanuel* l'envoya en 1497 dans les Indes, pour les reconnoître. Il courut toute la côte Orientale de l'Afrique, descendant en divers lieux, pour tenter de faire alliance avec les rois. Il se conduisit de même sur la côte Orientale de l'Inde; mais il ne trouva de favorables dispositions que dans le roi de Melinde, qui le fit accompagner à son retour par un ambassadeur. *Gama*, satisfait de son premier voyage, se prépara à en faire un second avec une flotte de 20 vaisseaux. Le roi, pénétré d'estime pour son mérite, et de reconnoissance pour ses services, le fit comte de Vidiguère, et amiral des mers des Indes, Perse et Arabie; titre que ses descendans conservent. Il partit le 10 février 1502, et après s'être vengé des insultes qu'il avoit souffertes la première fois, en bombardant quelques places, et battant plusieurs petites flottes des princes barbares, il revint avec treize vaisseaux chargés de richesses, le 1er septembre 1503. Pour immortaliser cette heureuse expédition, le roi *Emmanuel* fit bâtir le superbe monastère de Bellem *ou* Bethléem, dédié à la Vierge, voisin d'un hôtel où se retire la noblesse indigente, qui a vieilli au service de l'état. Le roi *Jean III*, successeur d'*Emmanuel*, ayant nommé *Gama* vice-roi des Indes, en 1524, l'y renvoya pour la troisième fois; mais à peine avoit-il établi son siége à Cochin, qu'il y mourut, le 24 décembre 1525. Ses lieutenans venoient de défaire les flottes de *Calicut* et de *Cananor*. On dit qu'il publia la *Relation* de son premier voyage dans les Indes; mais on ne l'a point trouvée. Ce grand homme fut honoré du titre de Don, pour lui et pour sa postérité, et créé Grand de Portugal.

II. GAMA (Antoine de) né à Lisbonne en 1520, mort dans cette ville à 75 ans, fut conseiller d'état et grand chancelier du roi de Portugal. Les écrits qu'il nous a laissés, sont: I. *Decisiones supremi Lusitaniæ Senatûs*, in-folio. II. *Tractatus de Sacramentis præstandis ultimo supplicio damnatis*. Ce savant magistrat tiroit son plus grand lustre de son érudition, et il le fit réjaillir sur les dignités qu'il remplit.

III. GAMA, (Emmanuel de) avocat au parlement de Paris, publia en 1706, in-12, une *Dissertation sur le Droit d'Aubaine;* droit barbare, mais qu'un long usage avoit consacré. Ce n'est proprement qu'un factum; mais il roule sur une question importante. L'auteur a prétendu que le droit d'aubaine ne s'étendoit que sur les étrangers établis dans le royaume, et non pas sur ceux qui n'y faisoient que passer en voyageant.

I. GAMACHE, (Joachim Rouault de) gentilhomme de Poitou, acquit une grande réputation sous *Charles VII* et sous *Louis XI*. Il se trouva à deux batailles et à dix-sept siéges, sans avoir pourtant commandé en chef. Son action la plus éclatante, est la défense de Paris pendant la guerre du *Bien public*, en 1465. Ses services, qui lui méritèrent le bâton de maréchal, ne le garantirent point de la malice des jaloux, ni des défiances de

Louis XI,

Louis XI, le *Tibère* de la France. Ce prince le fit arrêter en 1476, et juger par des commissaires. *Gamache* fut condamné, non-seulement à perdre ses charges, mais encore à payer au roi 20,000 francs d'amende, et à garder la prison pendant cinq ans. Mais le maréchal n'en conserva pas moins sa liberté et ses biens. On ne dit point quel étoit son crime, ni pour quelle raison l'arrêt ne fut point exécuté. *Gamache* mourut en 1478. Il étoit de la promotion de 1461.

II. GAMACHE (Philippe de) abbé de Saint-Julien de Tours, docteur et professeur de Sorbonne, né en 1568, se distingua par le zèle avec lequel il soutint le docteur *Richer*, contre les partisans de l'Ultramontanisme. Sans l'appeler un grand homme, (comme le fait le *Lexicographe Critique*, aussi outré dans ses éloges que dans ses satires) on peut dire que *Gamache* étoit un des bons scolastiques de son temps. On fait encore cas des *Commentaires* de ce docteur sur la Somme de *St. Thomas*, 2 vol. in-fol. Cet écrivain mourut en 1625, à 57 ans.

GAMACHES, (Etienne-Simon) né à Meulan, entra chez les chanoines de Sainte-Croix de la Bretonnière, et s'y distingua par un esprit méditatif et profond. L'académie des Sciences de Paris lui ouvrit ses portes. Nous avons de lui : I. Une *Astronomie Physique*, ou *Principes généraux de la Nature appliqués au Mécanisme Astronomique*, 1740, in-4.° II. *Dissertations Littéraires et Philosophiques*, 1755, in-8.° III. *Système du Philosophe Chrétien*, 1721, in-8.° IV. *Système du Cœur*, sous le nom de *Clarigny*, 1708, in-12. Mais celui de ses livres qui est le plus connu, est intitulé : *Les agrémens du Langage réduit à ses principes*, 1757, in-12. Cet ouvrage, qu'un homme d'esprit appeloit le *Dictionnaire des pensées fines*, est digne d'être lu par quiconque veut écrire. On desireroit cependant que l'auteur eût donné plus de développement et de netteté à ses principes. Ses idées, rendues d'une manière plus sensible et plus claire, seroient entrées avec plus de facilité dans l'esprit de ses lecteurs, et ne lui auroient pas attiré la critique injuste de l'abbé *Goujet*. Ce censeur ne remarqua que l'obscurité du livre des *Agrémens*, et se tut sur l'étendue, la justesse et la finesse d'un grand nombre de réflexions de l'auteur. Il mourut en 1756, dans sa 84e année.

GAMALIEL, docteur de la loi, disciple secret de *J. C.*, et maître à ce qu'on croit, de *St. Paul*, fut très-favorable aux Apôtres, dans une assemblée que les Juifs tinrent pour les faire mourir. Il fut sensiblement touché du mauvais traitement qu'ils reçurent, et sur-tout du martyre de *St. Etienne*, qu'il fit ensévelir honorablement, mais sans se montrer. On dit que ce saint homme fut ensuite découvert et martyrisé avec son fils *Abibon*, âgé de 20 ans; qu'après sa mort il apparut en songe à un saint prêtre nommé *Lucien*, à qui il découvrit l'endroit où reposoit son corps; mais ce récit n'a pas de fondemens bien solides... *Voy.* ONKELOS.

I. GAMBARA, (Véronique) née à Bresce en 1485, mariée à un seigneur Italien, fut veuve de bonne heure; et ne voulut point

se remarier, pour être moins gênée dans sa passion pour la poésie et pour la littérature. Elle mourut à Corregio en 1550, à 65 ans, après avoir fait l'admiration de l'Italie par ses talens. Ses *Poésies* ont été imprimées plusieurs fois, et dernièrement en 1759, à Bresce, in-8.° Le style de sa prose, et sur-tout de ses vers, est d'une élégance et d'une douceur qui approchent un peu de celles des Sonnets de *Pétrarque.*

II. GAMBARA, (Laurent) poëte Latin, de Bresce en Italie, mort en 1586, à 90 ans, demeura long-temps auprès du cardinal *Alexandre Farnèse*, son ami et son protecteur. On lui doit : I. Un *Traité* latin *sur la Poésie*, in-4°, Rome 1589. L'auteur voudroit que les poëtes Chrétiens n'employassent pas dans leurs ouvrages les noms des Divinités du Paganisme. La poésie perdroit, à la vérité, beaucoup de ses agrémens ; mais elle seroit plus digne des lecteurs sages. II. Un poëme en 4 chants, intitulé : *Columbus* ou *la Colombiade.* Ce fut le cardinal *de Granvelle* qui l'engagea à le composer ; l'auteur le lui dédia. C'est l'histoire de *Christophe Colomb*, mise en vers. Mad. *du Bocage*, célèbre par son esprit, a fait un *Poëme* sur le même sujet, en vers françois. Elle n'a pas dû craindre d'avoir *Gambara* pour rival : les *Poésies* de cet auteur sont, en général, lâches et foibles. *Muret* avoit mis à la tête de son exemplaire :

Brixia, vestratis merdosa volumina vatis
Non sunt nostrates tergere digna nates.

On en a plusieurs éditions : les meilleures sont celles de Rome, en 1581 et 1586, in-4.° On estime plus ses Églogues, intitulées *Venatoriæ*, que ses autres ouvrages.

GAMBART, (André) prêtre du diocèse de Noyon, entra dans la congrégation naissante de Saint-Vincent de Paule, son ami. Il mourut saintement à Paris, en 1668, à 68 ans. On a de lui *le Missionnaire Paroissial*, ou Sommaire d'Exhortations familières pour l'instruction des pauvres et du simple peuple dans les Prônes, à Paris, 1668, huit vol. in-12. Ceux qui sont obligés d'instruire les peuples de la campagne, recherchent encore aujourd'hui cet ouvrage. Les instructions qu'il renferme sont courtes, claires, et à la portée des plus simples.

GAME, (David) capitaine Gallois, se distingua sous le règne d'*Henri V*, roi d'Angleterre. Ce prince l'ayant envoyé à la découverte, la veille de la bataille qui se donna à Azincourt, le 25 octobre 1415, entre les Anglois et les François, pour avoir des nouvelles des ennemis ; ce brave officier lui raporta qu'*il y en avoit assez pour être tués, assez pour être fait prisonniers, et assez pour s'enfuir.* Cette assurance fit plaisir au roi, parce qu'elle lui fit comprendre que ses troupes étoient bien résolues à faire leur devoir, malgré la grande supériorité des ennemis. Le jour de la bataille, *Henri*, qui remporta une victoire signalée sur les François, se trouvant dans un extrême danger d'être tué ou fait prisonnier, *David Game* et deux autres officiers de sa nation, le sauvèrent aux dépens de leurs propres vies. Le roi, qui s'étoit un peu remis, voyant ces trois braves hommes étendus à ses pieds et respirant encore, les fit tous trois chevaliers.

GANAY, (Jean de) *Voy.* GAIGNY.

GANGANELLI, *Voyez* CLÉMENT XIV.

GANIBASIUS, (Jean) *Voy.* GONELLI.

GANTÈS *ou* GANTERI, (Jean de) d'une maison ancienne, originaire de Piémont, établie en Provence, naquit à Cuers, en 1330. Il se signala, en qualité de chevalier, sous *Robert le Bon*, comte de Provence, et commanda des corps considérables sous *Jeanne*, reine de Naples, de Sicile et de Jérusalem. Il suivit cette princesse à Naples, où il appaisa une sédition populaire. Il partit ensuite pour Rome, et soutint avec honneur la cause et les intérêts de sa souveraine. De retour en Provence, l'an 1375, il leva un corps considérable de troupes dans la contrée de Cuers, de Souliers, et d'Hières, pour s'opposer à des brigands qui, sous le nom de *Tuschiens*, ravageoient la Provence, au nombre de plus de 12,000 hommes. Les états du pays, tenus à Aix l'an 1594, nommèrent *Jean de Siméonis* généralissime contre ces brigands, et *Jean de Gantès* fut son lieutenant général. Ces deux généraux défirent totalement les Tuschiens. *Gantès* mérita le surnom de *Brave*, et la place de lieutenant général des troupes de la reine *Jeanne*. Il mourut à Cuers, en 1389. — Il y a eu un *Annibal* GANTÈS, qui fit imprimer à Auxerre l'*Entretien familier des Musiciens*, 1643, in-8.° Cet ouvrage, rare et singulier, est recherché des curieux. L'auteur étoit de Marseille, et chanoine de Saint-Etienne d'Auxerre.

GANIMÈDE (Mythol.) jeune prince Troyen, fils de *Tros*, étoit d'une rare beauté. Étant à la chasse sur le mont Ida, il fut enlevé par l'aigle de *Jupiter* ou par *Jupiter* lui-même changé en aigle, et transporté au ciel pour y servir le nectar à la table des Dieux. *Homère* dit qu'*Hébé*, Déesse de la Jeunesse, servant les Dieux dans un festin que *Jupiter* leur donnoit en Éthiopie, fit un faux pas, et tomba de façon qu'elle fit rire tous les convives. *Jupiter*, choqué de cette indécence, résolut d'enlever *Ganimède* pour lui verser le nectar. Il fit présent à son père de chevaux très-légers, pour le consoler. On n'est point d'accord sur le lieu précis de l'enlèvement de *Ganimède :* le plus grand nombre le met sur le mont Ida. *Saumaise* reprend les peintres qui représentent *Ganimède* enlevé sur le dos de l'aigle; il prouve, par les anciens auteurs, que l'aigle prit *Ganimède* par les cheveux entre ses serres.

GANZ, *Voy.* DAVID GANZ.

GARA, (Nicolas) Palatin de Hongrie, né dans l'obscurité, en sortit par sa valeur. Il parvint aux plus éminentes dignités du royaume de Hongrie. *Élizabeth*, veuve du roi *Louis I*, mort en 1382, lui en confia le gouvernement. *Gara* ne se servit de son pouvoir et de son crédit que pour tyranniser les petits et opprimer les grands. On prit les armes de toutes parts, et on donna la couronne de Hongrie à *Charles de Duras*, roi de Naples. *Gara*, le regardant comme un usurpateur, le fit assassiner. Alors la reine *Elizabeth*, accompagnée de son ministre et du meurtrier de *Charles*, parcourut les diverses provinces de l'état pour se faire reconnoître. Le gouverneur de Croatie, confident du prince

assassiné, se servit de cette occasion pour être son vengeur. Il assembla la noblesse et le peuple, prit *Garat* et *Elizabeth* : il tua le premier, et fit jeter la seconde, enfermée dans un sac, au fond de la rivière. Il ne restoit que *Marie*, fille d'*Elizabeth* ; il l'enferma dans une cruelle prison. *Sigismond*, marquis de Brandebourg, auquel cette princesse avoit été promise, vint la délivrer, fit périr son persécuteur par le dernier supplice, et l'épousa ensuite.

GARAMOND, (Claude) Parisien, mort dans sa patrie en 1561, étoit un très-célèbre graveur et fondeur de caractères. Il grava, par ordre de *François I*, les trois sortes de caractères grecs, dont *Robert Étienne* s'est servi dans ses éditions. Il n'excelloit pas moins pour les autres caractères. Ce fut lui qui bannit des imprimeries la barbarie gothique, et qui le premier donna le goût des beaux caractères romains. Il les porta à un haut degré de perfection. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir surpassé tous ceux qui étoient avant lui, et de ne l'avoir jamais été par aucun de ceux qui sont venus après. Ses caractères se sont extrêmement multipliés, par le grand nombre qu'il en a gravés, et par les frappes qui en ont été faites. Dans les épreuves que les étrangers en firent en Italie, en Allemagne, en Angleterre, et même en Hollande, ils eurent soin d'ajouter à chaque nom du caractère, celui de *Garamond*, pour les distinguer de tous les autres. Le *Petit-Romain*, par excellence, étoit connu chez eux sous le seul nom de *Garamond*. Les poinçons et les matrices des caractères grecs de cet artiste que *Louis XIII* fit racheter à Genève, étoient déposés à l'imprimerie Royale.

GARASSE, (François) Jésuite, né à Angoulême en 1585, prit l'habit de la société en 1601. « Comme il avoit beaucoup de feu et d'imagination, et d'ailleurs une bonne poitrine, il prêcha avec succès, pendant plusieurs années, dans les principales villes de la France et de la Lorraine. Ses Sermons rouloient toujours sur quelque sujet singulier, qu'il assaisonnoit de bouffonneries conformes au goût de son temps. Il conserva le même style dans les ouvrages qu'il donna au public. On reconnoît dans ses ouvrages, qu'il avoit beaucoup lu ; mais son érudition étoit un chaos indigeste, où son imagination suppléoit souvent au défaut de sa mémoire. On ne peut lui passer tous les contes ridicules qu'il a débités sur les personnes qu'il vouloit censurer ; et l'on ne peut guère s'empêcher de croire qu'il les a inventés, du moins en partie. Il ne savoit ménager ni les expressions, ni les injures ; et il sembloit qu'il ne se possédât plus, lorsqu'il écrivoit contre quelqu'un. Il a toujours eu le louable dessein de combattre les athées et les impies : mais il auroit fallu, pour y réussir, employer de bonnes raisons, et les produire méthodiquement sans verbiage et sans emportement ; et c'étoit une chose dont il n'étoit pas capable, le jugement et le talent de raisonner lui manquant absolument. » (*Mémoires de Niceron*, tom. 31, p. 379 et 380.) Ses principaux ouvrages sont : I. *Andreæ* Scioppii, *Gasparis fratris*, ELIXIR *Calvinisticum*,

seu Lapis Philosophiæ reformatæ, *à* Calvino *Genevæ primùm effossus*, *dein ab Isaaco* Casaubonio *Londini politus* ... *in Ponte Charentio;* Antuerpiæ, 1615, in-8.° *Gaspard Scioppius* n'eut jamais de frère qui ait écrit; mais l'esprit satirique et mordant de *Garasse*, assez semblable à celui de *Scioppius*, lui fit apparemment choisir ce masque qui lui convenoit fort bien. Il avoit publié sous le même nom, en 1614, à Anvers, son *Horoscopus Anti-Cotonis*. II. *Recherches des Recherches d'Etienne Pasquier*, in-8.° Tout ce que la fougue la plus impétueuse peut inspirer de grossièretés, est entassé dans cet ouvrage. Il suit *Pasquier* comme un dogue acharné. Ce célèbre avocat répétant sans cese, *qu'il vouloit être tondu, s'il avançoit rien de faux.* —*Oui*, lui réplique le Jésuite, *vous serez tondu, et c'est moi qui serai votre barbier.* Il l'appelle, sans détours, « sot par nature, sot par bécarre, sot par bémol, sot à la plus haute game, sot à double semelle, sot à double teinture, sot en cramoisi, sot en toutes sortes de sottises. » Un endroit non moins admirable, c'est l'adieu de ce déclamateur à *Pasquier*. « Adieu, maître *Pasquier;* adieu plume sanglante, adieu, avocat sans conscience; adieu, monophyle sans cervelle; adieu, homme sans humanité; adieu, Chrétien sans religion; adieu, capital ennemi du saint-siége de Rome; adieu, fils dénaturé, qui publiez et augmentez les opprobres de votre mère... Adieu, jusqu'au grand parlement, où vous ne plaiderez plus pour l'université. » Les fils de *Pasquier* vengèrent leur père. Le Jésuite avoit adressé son premier ouvrage : *A feu Etienne* PASQUIER, *par-tout où il sera.* Les fils de ce célèbre avocat, pour payer *Garasse* de la même monnoie, lui adressèrent la réponse *en quelque lieu qu'il fût.* On trouve dans cette réponse deux listes d'injures, rangées par ordre alphabétique, et tirées des livres de *Garasse*. Il faut avouer, pour être impartial, que les *Pasquiers* auroient pu augmenter ces listes en consultant le *Catéchisme des Jésuites*, composé par leur père. III. *Doctrine curieuse des beaux Esprits de ce temps, ou prétendus tels*, 1623, in-4° : ouvrage contre les déistes, plus rempli de turlupinades que de raisons. Il s'y déchaîne sur-tout contre le poëte *Théophile*. IV. *Rabelais réformé*, in-12 : mauvais livre de controverse contre *du Moulin*, et qui n'est point du tout, comme quelques-uns l'ont cru, une refonte de l'inintelligible livre de *Rabelais*. Il prétend seulement que *du Moulin* est un *Rabelais ressuscité*. V. *Somme de Théologie*, 1625, in-folio, censurée par la Sorbonne. L'auteur y dégrade la majesté de la religion, par le style le plus familier et le plus bouffon. VI. *Le Banquet des sept Sages, dressé au logis de M. Louis Servin*. Ce livre satirique, publié sous le nom d'*Espinœil*, à Paris, 1617, in-8°, est la plus rare des productions de *Garasse*. Il y a quelques bonnes plaisanteries. Elle fut supprimée ... *Garasse*, si long-temps enfermé dans l'antre de la satire, avoit voulu faire quelques courses sur le Parnasse. VII. On a de lui des *Poësies latines*, in-4°, qui ont les mêmes indécences que sa prose : la pudeur même n'y est pas toujours respectée. Ce sont des *Elégies* sur

le parricide de *Henri le Grand*, et un *Poëme* sur le sacre de son fils *Louis XIII*... L'auteur fut envoyé à Poitiers par ses supérieurs, pour secourir les pestiférés. Il avoit demandé lui-même d'aller remplir cet office de charité, et il mourut en l'exerçant le 14 juin 1631, à 46 ans. Ce Jésuite, si amer dans ses livres, étoit assez doux dans la société. Un faux zèle lui inspira ses invectives, plutôt que la méchanceté. *Voyez* CHARRON.

GARCEZ, (Julien) Dominicain Aragonnois, nommé par *Charles-Quint*, premier évêque de Tlascala au Mexique, fut le père de son peuple. Son humanité envers les Indiens, irrita contre lui les Espagnols conquérans du Nouveau-Monde, qui les traitoient comme des bêtes. Il écrivit, à ce sujet, un *Traité* en forme de lettre, adressé au pape *Paul III*. *Padilla* l'a traduit et l'a fait imprimer dans son Histoire du Mexique. *Garcez* mourut en odeur de sainteté, vers l'an 1547.

I. GARCIAS, (Nicolas) jurisconsulte du 13[e] siècle, natif de Séville, laissa des *Commentaires* sur les Décrétales. — Il faut le distinguer de *Nicolas* GARCIAS, autre savant jurisconsulte Espagnol, du 17[e] siècle; dont on a un *Traité des Bénéfices*, assez bon, 1618, in-fol.

II. GARCIAS LASSO, *ou* GARCILASSO DE LA VEGA, poëte Espagnol, natif de Tolède, eut l'avantage d'être élevé auprès de l'empereur *Charles V*. Il suivit ce prince en Allemagne, en Afrique, en Barbarie et en Provence. Il fut blessé dans cette dernière expédition. Ayant voulu faire étalage de sa bravoure aux yeux de son maître, il reçut un énorme coup de pierre au pied d'une tour près de Fréjus, et mourut à Nice de ses blessures, en 1536, à 36 ans. *Garcias* est un de ceux à qui la poésie espagnole a le plus d'obligation. Il la purgea non-seulement de son ancienne barbarie; mais il lui prêta diverses beautés, empruntées des étrangers anciens et modernes. Ses ouvrages, animés du feu poétique, offrent beaucoup de majesté, et moins d'enflure que ceux des autres poëtes de sa nation. *Paul Jove* prétend que ses *Odes* ont la douceur de celles d'*Horace*; mais elles n'en ont pas l'énergie. On a donné plusieurs éditions des *Poésies* de *Garcias*. *Sanctius*, le plus savant grammairien d'Espagne, les a commentées. Il relève, en bon commentateur, les moindres beautés de son original. Ce qu'il y a de plus utile dans ses notes, ce sont les comparaisons des beaux morceaux de *Garcias*, avec ceux des poëtes anciens qu'il a imités. Les *Observations* de *Sanctius* parurent à Naples en 1664, in-8.°

III. GARCIAS LASSO DE LA VEGA, natif de Cusco, a donné en espagnol l'*Histoire de la Floride*, et celle *du Pérou et des Incas*, écrites d'un style ampoulé, et traduites l'une en latin et l'autre en françois, par *Baudouin*, Amsterdam, 1737, deux vol. in-4°; avec figures.

GARCIAS DE LOAYSA. *Voyez* GIRON *et* OGNA.

GARCIE *ou* GARCIAS II, roi de Navarre, succéda à son père *Sanche II*, et mourut l'an 1000, ou au commencement de l'année

suivante. Il fut surnommé le *Trembleur*, parce qu'il trembloit effectivement, lorsqu'on lui mettoit sa cuirasse un jour de combat. On lui attribue ce bon mot, mis sur le compte de tant d'autres : *Mon corps tremble des périls où mon courage va le porter.*

I. GARDE, (Antoine Iscalin des Aymares, baron de la) et marquis de Brigançon, connu d'abord sous le nom de capitaine *Polin*, naquit d'une famille obscure au village de la Garde en Dauphiné, dont il acheta par la suite la seigneurie, et ne dut son élévation qu'à son courage et à son esprit. Il étoit né si pauvre, qu'un simple caporal, qui lui trouva une physionomie heureuse, ne craignit point de le demander au père et à la mère, pour l'attacher, en qualité de goujat, au service de sa compagnie. La demande fut rejetée ; mais le jeune *Polin* se dérobant de la maison paternelle, suivit de près son guide, le servit deux ans, parvint successivement au grade de soldat, d'enseigne, de lieutenant et de capitaine, toujours supérieur par son activité et son intelligence aux emplois qu'on lui conféroit. *Guillaume du Bellai* le fit connoître à *François I*, qui l'envoya en 1541 à Constantinople vers *Soliman II*. Cette ambassade développa en lui les talens les plus rares pour les négociations. Mais comme cette carrière, toute glorieuse qu'elle étoit, ne convenoit ni à sa fortune, ni à ses goûts, il l'abandonna pour s'attacher au service de mer. Il devint bientôt, sous le nom de *Baron* de *la Garde*, général des galères de France, et se fit une grande réputation sur mer par ses belles actions. Il commandoit en Provence comme lieutenant général, lors de la sanglante exécution de Cabrières et Mérindol, en 1545 ; et il servit trop bien la passion du président *d'Opède* contre les infortunés habitans de ces contrées. Il fut emprisonné à cette occasion, et destitué du généralat des galères ; mais au bout de trois ans il fut élargi, déclaré innocent et réintégré dans sa charge. Elle lui fut encore ôtée en 1557, et ne lui fut rendue qu'en 1566. Il mourut d'hydropisie à 80 ans en 1578, laissant plus de gloire que de richesses. Il n'eut qu'un bâtard dont la postérité s'éteignit en 1713.

II. GARDE, (Philippe Bridard de la) né à Paris en 1710, mort le 3 octobre 1767, à 57 ans, fut chargé des fêtes particulières que *Louis XV* donnoit dans ses appartemens. Il avoit un goût singulier pour ce genre. La marquise de *Pompadour* fut sa bienfaitrice ; sa mort le jeta dans une habitude de mélancolie, qu'il ne fut pas maître de dissiper. Il faisoit la partie des spectacles pour le *Mercure* de France. On a de lui : *Les Lettres de Thérèse*, 2 vol. in-12 : *Annales amusantes*, in-12 : *La Rose*, opéra comique, etc., et d'autres frivolités, où il y a peu à gagner pour l'esprit et pour les mœurs.

I. GARDIE, (Pontus de la) gentilhomme de Carcassonne, célèbre par son courage et par ses aventures, servit d'abord en Piémont, puis en Écosse, ensuite en Danemarck. Ayant été fait prisonnier dans un combat contre les Suédois, *Eric XIV*, roi de Suède, le prit à son service. Ce prince ayant perdu son

trône, *la Gardie* conserva sa faveur auprès de *Jean III*, à qui sa valeur avoit été utile. Il lui confia des commissions importantes à Rome et à Vienne, et le déclara en 1580 général des troupes de Suède contre les Moscovites. *Pontus* se rendit maître de la Carélie, et fit d'autres conquêtes avec autant de courage que de bonheur. Ses victoires furent suivies de négociations pour la paix. Dans cet intervalle, *la Gardie* périt malheureusement, le 5 novembre 1585 : car voulant entrer dans le port de Revel, capitale de la Livonie Suédoise, la patache à la poupe de laquelle il étoit assis dans un fauteuil, ayant donné contre un rocher, la proue se haussa si fort de ce coup, qu'il tomba dans la mer avec deux de ses gentilshommes, et ne reparut plus. Il avoit épousé une fille naturelle du roi : il en eut deux fils, desquels sont descendus les comtes de *la Gardie*, qui sont des plus grands seigneurs de Suède.

II. GARDIE, (Magne-Gabriel de la) comte d'Avensbourg, fut successivement conseiller, trésorier, premier maréchal de la cour, chancelier de Suède, enfin premier ministre et directeur-général de la justice dans tout le royaume. Il fut fort avant dans les bonnes graces de la reine *Christine*, qu'il empêcha d'abdiquer, autant qu'il fut en lui ; mais ayant été obligé de se retirer de la cour en 1654, cette reine fit ce qu'elle voulut. Il y rentra sous *Charles-Gustave*, qui le nomma trésorier du royaume, lieutenant du roi, et généralissime dans la Livonie. En 1656, il obtint le gouvernement de la Samogitie et de la Lithuanie, et défendit Riga avec tant de vigueur, que les Moscovites furent obligés de se retirer au bout de six mois de siége. Après la mort du roi, il fut élu chancelier du royaume, et eut part à la régence. Il fut ensuite premier ministre de *Charles XI*, qu'il assista utilement de ses conseils. Il mourut en 1686, également illustre par les qualités qui forment et le guerrier et l'homme d'état.

GARDIN-DUMESNIL, (N...) professeur de rhétorique à l'université de Paris, se montra très-versé dans la connoissance de la langue latine, dont il a développé toute l'élégance et la finesse. Il a été principalement connu par ses *Synonymes latins*, à l'imitation des *Synonymes françois* de l'abbé *Girard*. Il est mort à Valogne, au mois de mai 1802, à l'âge de 82 ans.

GARDINER, (Étienne) savant évêque de Winchester et chancelier d'Angleterre, étoit fils naturel de *Richard Woodwill*, frère d'*Elizabeth*, épouse d'*Edouard IV*. Il naquit à Edmondbury, dans le comté de Suffolck en 1483. Il fit de bonnes études, et se forma à écrire et à parler le latin avec autant de pureté que d'élégance. C'est ce qui engagea le cardinal *Volsey* à le prendre pour secrétaire. Il fut du nombre des députés que *Henri VIII* envoya à Rome, pour l'affaire de son divorce. Il souscrivit à l'arrêt de ce divorce, et le défendit par son traité *De verâ et falsâ obedientiâ*, à Londres, 1535, in-4.° Il ne se sépara de l'église Romaine qu'en ce seul point. S'étant opposé à la réformation, il fut emprisonné et déposé sous *Edouard VI*,

Rétabli sous *Marie*, ce fut lui qui conseilla à cette princesse d'agir contre les hérétiques avec toute la sévérité des lois. Il en fit arrêter un assez grand nombre, et l'on en brûla une partie. « Toute l'Angleterre tomba, dit M. l'abbé *Pluquet*, dans une extrême surprise à la vue de tant de feux ; les esprits s'aigrirent à la vue de ces terribles supplices : ceux qui penchoient vers la Religion réformée, en eurent alors une bien plus haute idée ; et la constance avec laquelle les Protestans alloient au supplice, inspira de la vénération pour leur religion, et de l'aversion pour les Ecclésiastiques et pour les Catholiques, qui ne pouvoient cependant les convertir véritablement qu'en gagnant leur confiance. Insensiblement le feu des bûchers alluma le fanatisme dans le cœur des Anglois ; les réformés professèrent leur religion avec plus de liberté, et firent des prosélytes. » *Gardiner* étant revenu à des sentimens plus pacifiques, mourut en 1555, laissant quelques *Ecrits de controverse*, 1551, in-8.° C'étoit un homme savant, grand politique, sachant dissimuler à propos, et dans lequel on ne blâma que sa complaisance pour *Henri VIII* et sa sévérité contre les Protestans.

GARENGEOT, (Réné-Jacques Croissant de) né à Vitri le 30 juillet 1688, étoit membre de la société royale de Londres, et démonstrateur royal en chirurgie à Paris, où il mourut le 10 decembre 1759, à 71 ans. Avec de grandes connoissances dans son art, il avoit beaucoup de dextérité dans la main. Ses Ouvrages sont : I. *La Myotomie Humaine*, 1750, deux vol. in-12. II. *Traité des instrumens de Chirurgie*, 1727, 2 vol. in-12. III. *Des Opérations de Chirurgie*, 1749, 3 vol. in-12. IV. *L'Anatomie des Viscères*, 1742, 2 vol. in-12. V. *L'Opération de la Taille*, 1730, in-12. Ces différens écrits sont estimés.

GARET, (Dom Jean) Bénédictin de Saint-Maur, naquit au Havre-de-Grace en 1647, et mourut à Jumiéges en 1694, à 47 ans, avec la réputation d'un savant consommé et d'un bon religieux. Il donna une belle édition de *Cassiodore*, à laquelle il a joint une *Dissertation* curieuse sur la profession monastique de ce célèbre Sénateur Romain. Cette édition parut à Rouen en 1679, in-fol. 2 vol. Les notes en sont savantes et judicieuses. *Voyez l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, pag. 158 *et* 159.

GARGORIS, fut un roi des Cynètes, à qui on attribue l'invention de préparer le miel. Sa fille ayant eu un fils d'un mariage clandestin, *Gargoris* voulut le faire périr ; mais le jeune prince s'étant tiré heureusement de tous les dangers où il avoit été exposé, son aïeul, plein d'admiration pour sa sagesse et son courage, le désigna pour son successeur, et le nomma *Habis*.

GARIDEL, (Pierre) né à Manosque en Provence, professeur de médecine en l'université d'Aix, publia en 1715 une *Histoire des Plantes qui naissent en Provence*, 1 vol. in-folio avec figures. Cet ouvrage imprimé et gravé aux dépens de la Province, a fait honneur à ce botaniste. Il mourut en 1737, à 78 ans.

GARIN LE LOHERANS *ou* LE LORRANS. C'est le nom du plus ancien *Roman* que nous ayons en langue Romance, ou vulgaire François. L'auteur vivoit en 1150, sous le règne de *Louis le Jeune*, bisaïeul de *St. Louis*. Il y chante en vers les beaux faits de *Heruis* duc de Metz, fils du duc *Pierre*, et père de *Garin* ou *Guerins de Loherans*, aussi duc de Metz et de Brabant. Le poëte suppose que ces princes vivoient sous les règnes de *Pepin* et de *Charles-Martel*, et en raconte beaucoup d'aventures fabuleuses. La plupart des historiens de Lorraine citent cependant ce poëme comme une histoire véritable, au moins quant au fond : car il est impossible de soutenir tous les contes qu'il y débite. L'auteur n'a aucune teinture de la vérité de l'histoire, ni des vraies généalogies; il péche à tout moment contre la chronologie et la géographie. Il est étonnant que tant d'historiens en parlent avec éloge. Tout l'usage que l'on peut faire de ce roman, se réduit à connoître le goût, le langage et les mœurs de ce temps-là.

GARISSOLES, (Antoine) ministre de la religion prétendue Réformée, né à Montauban en 1587, se signala d'abord dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie, et sur-tout dans la langue latine, qu'il parloit et qu'il écrivoit avec élégance. Il fit tant de progrès dans la théologie, que dès l'âge de vingt-quatre ans il fut nommé ministre de Puy-Laurens, par le synode de Castres, ensuite ministre et professeur de théologie à Montauban. Il remplit ces deux places avec distinction. Ses principaux ouvrages sont : I. L'*Adolphide*; poëme épique en douze livres, où il chante, en beaux vers latins, les exploits de *Gustave Adolphe*. II. Un autre *Poëme* latin, à la louange des Cantons Suisses Protestans. III. Diverses *Thèses* de théologie. IV. Un traité *De imputatione primi peccati Adæ*, et un autre *De Christo mediatore*. Il mourut en 1650, à 63 ans.

I. GARLANDE, (Anseau de) favori du roi *Louis le Gros*, d'une maison illustre qui tiroit son nom de la terre de Garlande en Brie, fut sénéchal de France après *Hugue* de Rochefort, autrement nommé *Cressi*. Ce *Hugue* ayant surpris son frère le comte de *Corbeil*, l'avoit enfermé dans un château voisin, appelé la Ferté-Baudouin. Les bourgeois de Corbeil en firent des plaintes si fortes au roi, que, pour les satisfaire, *Garlande* fut envoyé avec quarante hommes d'armes; pour se saisir de ce château. Quelques habitans avoient promis de lui livrer une avant-porte, et la livrèrent en effet; mais d'autres qui ne savoient rien de l'ordre qu'avoit *Garlande*, effrayés de le voir arriver de nuit et avec main-forte, l'enveloppèrent incontinent, et le mirent dans la tour où étoit le comte de *Corbeil*. C'étoit fait de *Garlande*, si *Hugue de Cressi* eût pu entrer dans la place. Heureusement pour les prisonniers, le roi le mit en fuite, et força le château à se rendre. *Garlande*, devenu sénéchal de France, refusa avec hauteur de rendre hommage de sa charge au comte d'*Anjou*. Le comte, de son côté, refusant par ressentiment de rendre ce qu'il devoit au roi, on en fût venu aux mains, si

sur ces entrefaites *Garlande* n'étoit mort, en 1118. Il fut tué d'un coup de lance par *Hugue*, seigneur du Puiset, pendant le troisième siége que le roi *Louis le Gros* avoit mis devant le château de ce nom.

II. GARLANDE, (Étienne de) parent du précédent, fut nommé à l'évêché de Beauvais, vers l'an 1100; mais *Ives de Chartres* s'opposa à son élection. Il devint ensuite doyen de Saint-Aignan d'Orléans, et archidiacre de Paris, chancelier de France vers 1108, et sénéchal de la couronne en 1120. On l'accuse d'orgueil, d'ambition et de cruauté. Après avoir eu l'administration des affaires les plus importantes du royaume, il se révolta contre son prince; mais il fut bientôt mis à la raison, et se retira à Orléans, où il mourut en 1150. La famille de *Garlande* s'éteignit en 1336.

III. GARLANDE, (Jean de) grammairien, né dans le village de Garlande en Brie, passa en Angleterre après la conquête de ce royaume par le duc *Guillaume*, et y enseigna avec honneur. Il vivoit encore en 1081. C'est son séjour en Angleterre qui a fait croire à plusieurs écrivains qu'il étoit Anglois. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Les principaux des imprimés sont : I. Un écrit en vers rimés, intitulé *Facetus*, sur les devoirs de l'homme envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même : Cologne, 1520, in-4.° II. Un *Poëme* sur le mépris du monde, faussement attribué à *St. Bernard*, Lyon, 1489, in-4.° On le trouve aussi avec le précédent. III. Un autre *Poëme*, intitulé *Floretus* ou *Liber Floreti*, sur les dogmes de la foi et sur presque toute la morale Chrétienne; imprimé avec les précédens. IV. Un *Traité des Synonymes* et un autre *des Equivoques* ou termes ambigus; Paris 1494, Londres 1505, in-4.° V. *Dictionarium artis Alchimiæ, cum ejusdem artis Compendio*; Basle, 1571, in-8.°

GARNACHE, (Françoise de Rohan de la) fille de *René* de *Rohan*, premier du nom, et d'*Isabelle* d'*Albret*, étoit cousine germaine de *Jeanne* d'*Albret*, mère de *Henri le Grand*. Une parenté aussi puissante et aussi recommandable que celle-là, jointe à l'ancienneté de la maison de *Rohan*, ne fut pas capable de la garantir de la plus désagréable injustice qu'on puisse faire à une personne de son sexe. Le duc de *Nemours* lui ayant promis de l'épouser, avoit obtenu d'elle toutes les faveurs qu'il en pouvoit espérer. Elle portoit dans son sein le fruit de ses foiblesses. Le duc, sommé de tenir sa parole, s'en moqua avec d'autant plus de hardiesse, qu'il ne croyoit pas qu'*Antoine*, roi de Navarre, quoique premier prince du sang, eût, ou assez de vigueur, ou assez d'autorité pour l'y contraindre. Mlle *de Rohan* mourut avec la douleur de se voir mère sans avoir été mariée. Toute la consolation qui lui resta, fut le titre de prince de *Genevois* qu'elle fit porter à son fils; et quant à elle, on la nomma Mad. *de la Garnache*, ou la duchesse de *Loudunois*. Elle se maintint adroitement dans ses terres pendant les guerres civiles. *Varillas* parle beaucoup de cette dame illustre, mais avec son inexactitude ordinaire. Ses erreurs ont été

relevées par *Bayle*, qui nous a fourni cet article. *Voyez* II. NEMOURS.

GARNET, (Henri) Jésuite, né en 1555, provincial de sa compagnie en Angleterre, travailla avec un zèle, peut-être plus ardent qu'éclairé, à y soutenir la religion Catholique. Il fut accusé en 1606 d'avoir su, par la voie de la confession, la conjuration des poudres, et de ne l'avoir pas découverte. Le ministre *Cécil* lui fit faire son procès, et il fut pendu et écartelé le 3 mai, en présence d'une multitude incroyable de peuple, qui vouloit voir mourir le *Grand Jésuite :* c'est ainsi qu'on l'appeloit communément, même parmi les Protestans. *Alegambe*, bibliothécaire des Jésuites, dit que *c'étoit un homme d'une candeur et d'une simplicité admirables, qui marcha à la mort avec joie. Delaplace* nous assure que, pendant tout le temps qu'il fut pensionnaire aux Jésuites Anglois à Saint-Omer, il y vit solenniser annuellement la fête d'*Oldécorn, Garnet* et *Campian*, avec plus de pompe et plus d'éclat que celle des Apôtres. Les bustes d'argent doré de ces trois Jésuites étoient sur l'autel, enrichis de pierres précieuses, décorés de la palme du martyre et de l'Auréole d'or.

Voyez I. ABBOT, OLDECORN, *et* JACQUES VI, nº XIII.

I. GARNIER, (Robert) né à la Ferté-Bernard, ville du Maine, en 1534, mort au Mans en 1590, fut lieutenant général de cette ville, et obtint une place de conseiller au grand conseil, sous *Henri IV*. Lorsqu'il étudioit en droit à Toulouse, il remporta le prix aux Jeux Floraux. La lecture de *Sénèque* le tragique lui ayant donné du goût pour l'art dramatique, il travailla, et, dès sa seconde pièce, il disputa le pas à *Jodelle*, le père de la tragédie Françoise. ses amis le mirent au-dessus d'*Eschyle*, de *Sophocle* et d'*Euripide ;* mais les gens de goût sentoient qu'il étoit beaucoup au-dessous d'eux. Quoiqu'il eût un peu plus d'élévation et de force que *Jodelle*, et qu'on trouve de loin en loin dans ses vers de la pureté et de la véritable harmonie, il ne possédoit pas mieux que lui l'art de construire une tragédie. Celles de ces deux rivaux sont tout aussi dénuées d'action, aussi languissantes, aussi simples, et conduites avec aussi peu d'art. Les personnes curieuses de connoître les progrès de l'art du théâtre, les recherchent. On a encore de lui l'*Hymne de la Monarchie*, in-4°, 1568, et d'autres *Poésies*, qui ne valent pas mieux que son Théâtre. L'abbé *le Clerc*, dans sa *Bibliothèque* de *Richelet*, prétend qu'il faut placer la naissance de *Garnier* en 1545, et sa mort en 1601, à 56 ans. Nous avons suivi les dates qui nous ont paru les plus généralement adoptées. Peu s'en fallut que ce poëte tragique ne fût lui-même le sujet d'une tragédie. Ses domestiques résolurent de l'empoisonner, lui, sa femme et ses enfans, pour piller sa maison. Ces scélérats formèrent ce dessein pendant les ravages d'une cruelle peste ; et c'étoit à cette contagion qu'ils vouloient imputer l'effet de leur poison. Ils donnèrent un breuvage à la femme de *Garnier*, laquelle éprouva des symptômes alarmans. Cet accident fit soupçonner ces

malheureux, qui furent pris et punis après avoir avoué leur crime.

II. GARNIER, (Sébastien) procureur du roi à Blois, contemporain de *Robert*, et mauvais poëte comme lui. Il est auteur d'une *Henriade*, poëme héroïque, qui vit le jour à Blois en 1593, in-4°; et de la *Loyssée*, autre poëme publié la même année, *ibid.* On les a réimprimés à Paris en 1770, in-8°, pour les opposer à un poëme épique de ce siècle, qu'on prétendoit leur avoir dû sa naissance; mais le plaisir de déprimer la *Henriade* moderne, n'a pu faire valoir l'ancienne. — Il faut le distinguer de *Claude* GARNIER, autre poëte François, contemporain de *Malherbe*, dont on trouve des *Poésies* dans le tome 13e des *Annales poétiques*.

III. GARNIER, (Jean) Jésuite, professeur d'humanités, de rhétorique, de philosophie et de théologie, naquit à Paris en 1612, et mourut à Bologne le 26 octobre 1681, à 69 ans, en allant à Rome, où sa compagnie l'avoit député. C'étoit un homme plein de piété et de savoir, d'un esprit net et méthodique, et qui, pour la décision des cas de conscience, étoit regardé comme un oracle. Les ouvrages qui nous restent de lui, en sont des témoignages. Les principaux sont: I. Une édition de *Marius Mercator*, 1673, in-fol.; avec quantité de pièces, de notes, de dissertations sur le Pélagianisme, fruit d'une grande recherche. *Baillet* lui reproche d'avoir noyé le texte dans de vastes commentaires. On l'a blâmé encore d'avoir surchargé ses dissertations de passages grecs. Mais, outre que c'étoit la mode de son temps, on étoit plus autorisé alors à citer les originaux, que des traductions souvent infidelles, parce qu'on aimoit à recourir aux sources. « *Noris* a relevé aussi quelques erreurs de géographie, et même avec trop d'aigreur: ce que quelques-uns ont attribué, dit *Nicéron*, à un dépit secret d'avoir été prévenu par *Garnier*, dans plusieurs choses qu'il s'attendoit de publier le premier; mais il revint ensuite des préjugés qu'il avoit contre ce Jésuite, qu'il comparoit, pour le mérite de l'érudition, aux Pères *Sirmond* et *Petau*. » Les dissertations du Père *Garnier* ont été réimprimées dans l'*Appendix* de *St. Augustin*; Anvers 1703, in-folio. II. Une édition de *Liberat*, in-8°; Paris 1675, avec de savans commentaires. III. Une édition du *Journal des Papes*, (*Liber. diurnus*) 1680, in-4°, accompagnée de notes historiques et de dissertations très-curieuses. IV. Le *Supplément* aux Œuvres de *Théodoret*, 1684, in-folio. V. *Systema Bibliothecæ Collegii Parisiensis Societatis Jesu*; Paris 1678. C'est un vol. in-4°, parfaitement bien disposé, de la bibliothèque du collége de Louis-le-Grand, et très-utile à ceux qui veulent mettre en ordre les grandes bibliothèques. *Voy.* l'éloge que le Père *Hardouin* a fait de ce Jésuite, à la tête de son *Supplément* aux Œuvres de *Théodoret*. — Un autre Jésuite du même nom, né à Lyon en 1692, mort à Avignon en 1763, *Pierre-Ignace* GARNIER, publia en 1759, in-12, un assez bon livre, sous le titre de *Pensées du marquis de* **, *sur la Religion et l'Eglise*.

IV. GARNIER, (Dom Julien) de Connerai au diocèse du Mans, Bénédictin de Saint-Maur en 1690, joignit à une grande variété de connoissances, ces manières douces et prévenantes, ce caractère aimable, qui désarment les envieux et font des amis. Ses supérieurs le chargèrent de l'édition de *St. Basile*, une des meilleures qui soit sortie de la congrégation de Saint-Maur. La *Préface* est un morceau précieux, par une critique très-judicieuse, et un discernement sûr pour distinguer les ouvrages véritables des écrits supposés. Dom *Garnier* n'en put faire paroître que 2 vol. L'excès du travail le fit tomber dans un état fâcheux, qui obligea ses supérieurs de le mettre en pension chez les Frères de la Charité à Charenton. C'est là qu'il mourut le 3 juin 1725, à 55 ans. Dom *Maran*, chargé de continuer l'édition de *St. Basile* après la mort de son confrère, mit au jour le troisième en 1730. Il n'est point indigne des premiers. *Voyez l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, pag. 470.

V. GARNIER, (Pierre) doyen du collége des médecins de Lyon, fut l'ami de *Gui Patin*, et se distingua dans sa profession. — Son fils, *Pierre* GARNIER, aussi médecin, publia des *Formules de Médecine*, qui ont eu plusieurs éditions ; un *Traité de la petite Vérole ;* une dissertation sur les *Effets de la Baguette divinatoire*, et quelques Ouvrages polémiques. Il mourut le 4 juillet 1709.

GAROFALO, (Benvenuto) peintre, natif de Ferrare, mourut en 1590, âgé de 80 ans. Il fut long-temps entre les mains de mauvais maîtres, qui empêchèrent ses talens de se développer ; mais il fit un voyage en Italie, où la vue des ouvrages des plus célèbres peintres échauffant son génie, le mit en état de produire de belles choses. Il excelloit à copier les tableaux de *Raphaël*. Dans ceux qu'il ne devoit qu'à lui-même, il peignoit ordinairement un œillet. On avoit deux morceaux de lui au Palais royal, et une belle copie du tableau de la *Transfiguration*, de *Raphaël*.

GARRICK, (David) naquit en 1718, à Litchfield en Angleterre, d'un capitaine d'infanterie, qui descendoit d'un gentilhomme Normand, nommé *la Garigue*, réfugié en Angleterre lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il eut pour instituteur le savant *Johnson*, qui lui donna le goût des beaux arts. Il ne put les cultiver d'abord, autant qu'il auroit voulu. Son père, très-peu riche, le fit passer à Lisbonne dans le comptoir d'un négociant. Ce genre de vie s'accommodant peu avec son imagination ardente, et son penchant pour le théâtre, le jeune *Garrick* repassa en Angleterre, et s'attacha à une troupe de comédiens ambulans. Le bruit des succès qu'il eut en province pendant deux ans, pénétra jusqu'à Londres, et l'y fit desirer. Son début eut un éclat étonnant ; le peuple, les grands, tout le monde vouloit voir *Garrick*. Devenu comédien du roi, il acquit une part considérable à la direction des spectacles, et fit la fortune de ses associés et la sienne. Sa succession a monté à trois millions, cinq à six cents mille livres : effet de l'enthousiasme qu'il avoit produit, autant que

de son économie qui tenoit un peu de l'avarice. *Garrick* captiva, pendant quarante années, les suffrages de ses compatriotes et des étrangers. Une maladie cruelle le força de descendre, pour toujours, du théâtre, trois ans avant sa mort; et c'est cette maladie, (la pierre) qui le conduisit au tombeau le 20 janvier 1779, à 62 ans. Son corps fut transporté, avec la plus grande pompe, à l'abbaye de Westminster, où il fut déposé au pied d'un monument élevé à la mémoire de *Shakespear*. Le drap funéraire fut porté par quatre des plus grands seigneurs d'Angleterre. Cet acteur avoit épousé, à l'âge de 30 ans, M.lle *Violetti*, l'une des plus célèbres danseuses de son temps, et peut-être la plus belle femme de l'Europe. Depuis sa retraite du théâtre, *Garrick* habitoit une maison de campagne charmante, à quatre lieues de Londres, sur le bord de la Tamise. C'est là qu'il passa les deux dernières années de sa vie, dans la société de ce qu'il y avoit de plus grand, de plus ingénieux et de plus aimable en Angleterre. Mylord **, son ami, lui proposa de se mettre sur les rangs pour l'entrée au parlement, en qualité de représentant d'un petit bourg. *Garrick* répondit en prose ce que *Delaplace* a mis en vers :

> Qui ? moi ! prétendre au Parlement ?...
> Non : c'est mon jardin seulement,
> Qu'après ma femme, j'idolâtre.
> Et *Garrick*, content de son lot,
> Craindroit sur ce nouveau théâtre,
> De jouer le rôle d'un sot.

Cet acteur étoit d'une taille petite, mais bien prise; il avoit l'œil vif, de beaux traits, et surtout beaucoup de physionomie et de facilité à décomposer ses traits à son gré. Quoiqu'il excellât dans le tragique et dans le comique, cependant son talent sembloit plus parfait, quand il copioit les caractères singuliers et les personnages ridicules.

> Exprimant tour à tour la tendresse et l'horreur,
> Peignant le vieux barbon, le fringant petit-maître,
> Il plia la nature à son art enchanteur,
> Et fut à tous les yeux tout ce qu'il voulut être.

Ses *Œuvres* forment 2 volumes in-8°, 1782. On a dernièrement publié sa *Vie*, Paris, in-12.

GARSAULT, (François-Alexandre) membre de l'académie des Sciences, étoit petit-fils d'un écuyer de la grande écurie du roi. Il s'occupa beaucoup de tout ce qui concerne les chevaux et l'équitation, et cultiva aussi les arts et même la littérature. Il mourut en novembre 1778, à 85 ans, d'une paralysie, après avoir publié divers ouvrages, dont quelques-uns ont réussi. Les principaux sont : I. L'*Anatomie du Cheval*, traduite de l'anglois de *Snap*, 1737, in-4.° II. Le *Nouveau parfait Maréchal*, réimprimé, pour la quatrième fois, en 1770, in-4° : le meilleur ouvrage sur cet art. III. Le *Guide du Cavalier*, 1769, in-12. IV. *Traité des Voitures*, in-4°, 1756. On y trouve la description d'un carrosse inversable, dont il se servoit lui-même. V. La *Description* de plusieurs arts, dans le recueil de l'académie des Sciences; le *Paumier-Raquetier*, le *Perruquier*, le *Tailleur*, la *Lingère*, le *Cordonnier*, le *Bourrelier*, le *Sellier*. VI. Le *Recueil*

des Plantes gravées, 4 volumes in-8.° Les livres que nous venons de citer sont les plus estimés. Ceux qui demandoient du style, le sont beaucoup moins. Ses *Faits des causes célèbres*, in-12, sont un abrégé très-imparfait d'un gros recueil, dont l'analyse demandoit la main d'un maître. Son *Notionnaire des connoissances acquises*, 1761, in-8°, est un peu mieux fait que son abrégé de l'insipide et volumineux *Pitaval*. Il y a des choses curieuses, et quelques-unes qu'on ne s'attendoit pas de trouver dans un *Mémorial*.

GARTH, (Samuël) poëte et médecin Anglois, de la province d'Yorck, cultiva avec un succès égal ces deux arts si différens. Il fut admis dans le collége des médecins de Londres, en 1693. On doit à son zèle la fondation du *Dispensary*. C'est un appartement du collége médical de Londres, dans lequel on donne aux pauvres des consultations *gratis*, et des remèdes à bas prix. Cet établissement, qui fait tant d'honneur à l'humanité, excita contre lui la plupart des médecins et des apothicaires. *Garth* se vengea d'eux par un petit poëme en VI chants, dans le goût du *Lutrin* de *Boileau*, intitulé : *The Dispensary*. C'est une bataille entre les médecins et les apothicaires. Cette satire n'est pas toujours fine; mais elle est très-piquante. On y trouve de l'imagination, de la vivacité, de la naïveté, et même du savoir : il l'a même un peu trop prodigué. Rien n'est plus riant, ni plus neuf, que ses descriptions; mais elles sont un peu trop chargées, à la manière angloise. Ses plaisanteries sont quelquefois si basses, et ses digressions si savantes, qu'on ne sait souvent, si on lit un poëme burlesque, ou un ouvrage sérieux. Mais, dans la totalité, ce petit poëme fait plaisir. L'exorde a été traduit ainsi par *Voltaire* :

> Muse, raconte-moi les débats salutaires
> Des Médecins de Londre et des Apothicaires.
> Contre le genre humain si long-temps réunis,
> Quel Dieu, pour nous sauver, les rendit ennemis !
> Comment laissèrent-ils respirer leurs malades,
> Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades ?
> Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
> La séringue en canon, la pilule en boulet ?
> Ils connurent la gloire acharnés l'un sur l'autre,
> Ils prodiguoient leur vie, et nous laissoient la nôtre.

Comme *Garth* avoit montré beaucoup de zèle pour la succession de la couronne dans la maison d'*Hanovre*, le roi *George I* lui donna les titres de son médecin ordinaire, et de premier médecin de ses armées. Il mourut le 18 janvier 1719. *Cazin* a donné une édition de ses Poésies, Paris, in-12.

GARZI, (Louis) peintre de Pistoie dans la Toscane, naquit en 1638, disciple d'*André Sacchi*, et émule de *Carle Maratte*. Dans cette école, il fut chéri de son maître, et surpassa son rival. Il avoit de grandes parties : un dessin correct, une belle composition, un coloris gracieux, une touche facile. Après avoir fait plusieurs ouvrages à Rome, il fut appelé à Naples; mais on

tenta

tenta vainement de l'y retenir. Il retourna à Rome, où il peignit, à l'âge de 80 ans, par ordre de *Clément XI*, la voûte de l'église des Stigmates. Il termina cet ouvrage, supérieur à tout ce qu'il avoit fait dans les plus belles années de sa jeunesse. C'est son chef-d'œuvre. Il mourut, peu de temps après, en 1721, à 83 ans.

GARZONI, (Thomas) né à Bagnacavallo en 1509, chanoine régulier de Latran, mourut dans sa patrie en 1549, à 40 ans. Il est auteur de différens ouvrages moraux, imprimés à Venise, 1617, in-4.° I. *Théâtre de divers Cerveaux du monde*, traduit en françois par *Gabriel Chapuis*, 1586, in-16. II. L'*Hôpital des Foux incurables*, traduit en françois par *François de Clarier*, sieur *de Longueval*, 1620, in-8.° Ce sont trente discours sur autant d'espèces de fous, et le traducteur le croit très-utile pour acquérir la sagesse. Cependant on n'y voit guères que des choses triviales. Il y a, à la fin, un Discours sur *le département de l'Hôpital qui sert à loger les Femmes*. On y prouve qu'on trouve en elles toutes les folies des hommes. III. *Il mirabile Cornucopia consolatorio*, 1601, in-8.° C'est un ouvrage burlesque, pour consoler un homme qui croyoit sa femme infidelle. « Les écrits de *Garzoni*, dit le Père *Niceron*, font connoître qu'il avoit effleuré toutes les sciences, et montrent assez de quoi il auroit été capable, s'il avoit été dirigé dans ses études par quelque homme de goût, et s'il avoit vécu plus long-temps. »

GASPAR, est le nom qu'on a donné à l'un des trois rois mages qui adorèrent Jésus-Christ. *Baillet* prétend que ce nom est allemand. *Voy.* BALTASAR.

GASPAR SIMÉONI, *Voyez* SIMÉONI.

GASPARINI, surnommé BARZIZIO, du lieu de sa naissance, Barzizia, près de Bergame, y naquit vers l'an 1370. On étoit encore alors dans le chaos de la barbarie gothique; *Gasparini*, né avec beaucoup d'esprit et de goût, chercha à s'en tirer. Il lut *Cicéron*, *Virgile*, *César*, tous les bons écrivains de l'antiquité, en prit l'esprit, et le communiqua à ses disciples. L'université de Padoue l'appela pour professer les belles-lettres; le duc de Milan, *Philippe-Marie Visconti*, jaloux d'un tel homme, le lui enleva. Ce prince le combla de bienfaits, et l'honora de l'intimité la plus flatteuse. Ils étoient presque toujours ensemble, sans que le prince gênât l'homme de lettres, et sans que l'homme de lettres ennuyât le grand. *Gasparini* mourut en 1431, à 61 ans, regretté par les uns comme un ami, par les autres comme un maître, par tous en général comme la gloire de l'Italie. Nous avons de lui des *Commentaires* sur divers livres de *Cicéron*; des *Epîtres* imprimées en Sorbonne en 1469, in-4°; des *Harangues*, et d'autres productions. Ses *Lettres* et ses *Harangues* ont été réimprimées en 1723, avec une préface utile et curieuse. Son traité *De Eloquentiâ* est imprimé avec *Stephani Flisci Synonyma*, Turin et Milan, 1480, in-fol. *Gasparini* fut un des premiers qui travaillèrent à faire revivre en Italie le goût de la belle latinité, et ses soins ne furent pas perdus.

GASSENDI, (Pierre) prévôt de la cathédrale de Digne, et professeur royal de mathématiques à Paris, naquit le 22 janvier 1598, à Chantersier, bourg près Digne. Un esprit vif et pénétrant, une mémoire heureuse, l'envie de tout apprendre, annoncèrent à ses parens qu'il pourroit être un jour l'honneur de leur famille. Quoiqu'ils fussent plus riches en vertus qu'en biens, ils eurent soin de son éducation. Dès l'âge de quatre ans, cet enfant précoce déclamoit de petits sermons. Son goût pour l'astronomie se développa peu de temps après, et il devint si fort, qu'il se privoit du sommeil pour jouir du spectacle d'un ciel étoilé. Un soir étant avec des enfans de son âge, il s'éleva entr'eux une dispute sur le mouvement de la lune et celui des nuages. Ses amis vouloient que la lune eût un mouvement sensible, et que les nuages fussent immobiles. *Gassendi* les détrompa par le secours des yeux. Il les mena sous un arbre, et leur fit observer que la lune paroissoit toujours entre les mêmes feuilles, tandis que les nuages se déroboient à leur vue. L'évêque de Digne, *Boulogne*, étant venu à Chantersier, fut harangué par lui avec tant de vivacité et de grace, qu'il dit : *Cet enfant sera un jour la merveille de son siècle.* Ses parens, touchés de ces éloges, l'envoyèrent à Digne pour achever ses études. A peine furent-elles finies, qu'il y professa la rhétorique pendant une année. Il avoit eu cette chaire au concours, quoiqu'il n'eût que seize ans. En 1614, il fut nommé théologal de Digne; et deux ans après, on l'appela à Aix, pour y remplir les chaires de professeur de théologie et de philosophie dans l'université de cette ville. *Gassendi* ne garda ces places que huit ans. L'amour de la solitude le ramena à Digne. Il y entreprit un ouvrage contre la philosophie d'*Aristote*, qu'il fit imprimer à Grenoble, où il fut envoyé pour les affaires de son chapitre. Notre philosophe eut ensuite occasion d'étudier l'anatomie, pour laquelle *Descartes* avoit encore plus de goût que lui. Il composa un écrit pour prouver que l'*Homme n'est destiné à manger que du fruit*, et que l'usage de la viande, étant contraire à sa constitution, étoit abusif et dangereux. *Gassendi* se conduisoit selon ces principes; et pendant la dernière année de sa vie, il ne voulut pas rompre l'abstinence du Carême, quoiqu'il fût très-malade. Ses idées, sur l'usage de la viande, n'ont pas été adoptées, et *Buffon*, qui connoissoit pour le moins aussi bien l'homme, et ce qui convient à l'homme, que *Gassendi*, ne pense pas comme lui. Un procès l'ayant appelé à Paris, il se fit, par son esprit agréable et par la douceur de ses mœurs, des amis puissans; tels que *du Vair*, le cardinal *de Richelieu*, le cardinal *de Lyon*: ce fut par la protection de celui-ci, qu'il eut, en 1645, une chaire de mathématiques au collége royal. *Descartes* changeoit alors la face de la philosophie; il ouvroit une nouvelle carrière. *Gassendi* y entra avec lui : il attaqua ses *Méditations*, dont quelques-unes sont des rêves, et jouit de la gloire de voir partager les philosophes de son temps en *Cartésiens* et en *Gassendistes*. Les deux émules différoient beaucoup. *Descartes*, entraîné par son imagination, bâtissoit un système de philosophie, comme on construit

un roman; il vouloit tout prendre dans lui-même. *Gassendi*, homme d'une grande littérature, ennemi déclaré de tout ce qui avoit quelque air de nouveauté, étoit extrêmement prévenu en faveur des anciens. Chimères pour chimères, il aimoit mieux celles qui avoient deux mille ans. Il prit d'*Épicure* et de *Démocrite*, ce que ces philosophes paroissoient avoir de plus raisonnable, et il en fit la base de sa physique. Il renouvela les atomes et le vide, mais sans y changer beaucoup: il ne fit presque que prêter son style à ses modèles. *Voyez* l'article ÉPICURE, *vers la fin*. *Newton* et d'autres ont démontré, depuis, ce qu'il n'avoit exposé qu'imparfaitement. La différence des sentimens le brouilla avec *Descartes*. Ce grand philosophe, dans une réponse qu'il avoit faite à *Gassendi*, l'avoit appelé *chair*, (*caro*) et cette expression lui tenoit fort au cœur. Dans une réplique qu'il fit à cet illustre adversaire, il finit par ces paroles remarquables: « En m'appelant *Chair*, dit-il à *Descartes*, vous ne m'ôtez pas l'*esprit*; vous vous appelez *Esprit*, mais vous ne quittez pas votre *corps*. Il faut donc vous permettre de parler selon votre génie. Il suffit qu'avec l'aide de Dieu, je ne sois pas tellement *chair* que je ne sois encore *esprit*, et que vous ne soyez pas tellement *esprit* que vous ne soyez aussi *chair*: de sorte que ni vous, ni moi, nous ne sommes ni au-dessus, ni au-dessous de la nature humaine. Si vous rougissez de l'humanité, je n'en rougis pas. » Tous les savans virent, avec douleur, cette rupture ouverte entre les deux plus grands philosophes du siècle. L'abbé *d'Estrées*, depuis cardinal, grand amateur des sciences, se donna tous les mouvemens nécessaires pour les réconcilier. La chose n'étoit pas difficile: il s'agissoit de réunir deux philosophes qui s'estimoient mutuellement. Pour parvenir à cette réunion, il les invita à dîner avec plusieurs de leurs amis communs, tels que le Père *Mersenne*, *Roberval*, l'abbé *de Marolles*, etc. *Gassendi* fut le seul qui ne se trouva pas à ce festin. Une incommodité qui lui étoit survenue pendant la nuit, l'empêcha de sortir; mais, après le dîné, l'abbé *d'Estrées* mena toute la compagnie chez notre philosophe, et ce fut là que les deux adversaires s'embrassèrent. Dès que sa santé lui permit de sortir, *Gassendi* fut rendre sa visite à *Descartes*. Ils s'accusèrent mutuellement de trop de crédulité, et cimentèrent, pour toujours, les assurances d'une amitié constante et réciproque. *Gassendi*, en soutenant le système d'Épicure, s'étoit fait des ennemis dangereux. Malgré la pureté de ses mœurs, malgré la plus exacte probité, on osa attaquer sa religion; mais les impostures retombèrent sur les calomniateurs. Le fanatique *Morin* ne craignit pas de prédire qu'il mourroit infailliblement sur la fin d'août 1650; il ne se porta jamais mieux que dans le cours de cette année. Il ne mourut que cinq ans après, le 25 octobre 1656. Des incommodités fréquentes, jointes à son application continuelle, avoient ruiné sa santé. Il se levoit à deux ou trois heures du matin, et travailloit jusqu'à onze. Ces études nocturnes le minèrent peu à peu, et les médecins achevèrent de le détruire par des saignées multipliées. Près d'expirer, il mit la

main de son secrétaire sur son cœur, en lui disant, autant en chrétien qu'en philosophe : *Voilà ce que c'est que la vie de l'homme!* Ce furent ses dernières paroles. Il avoit la modestie d'un vrai savant. Lorsqu'on le prioit de dire son avis sur quelque question, il s'excusoit sur les bornes de son esprit, et exagéroit son ignorance. Il accueilloit les gens de lettres avec bonté, mais sans chercher à surprendre leurs éloges par ses discours. Ami de la tranquillité et de la paix, il ne se mit jamais en colère. Il avoit cependant une vivacité douce, qui s'échappoit quelquefois en saillies. Un ignorant voulant lui expliquer le système de la Métempsycose, il lui dit : *Je savois bien que, suivant* Pythagore, *les ames des hommes, après leur mort, entroient dans les corps des bêtes; mais je ne croyois pas que l'ame d'une bête entrât dans le corps d'un homme.* Sa modestie éclata dans plusieurs occasions. Il fit une fois le voyage de Paris en Provence, avec un homme extrêmement habile. Arrivés à Grenoble, ils descendirent à la même hôtellerie. Le compagnon de *Gassendi* sortit de l'auberge pour aller voir ses amis. Il en rencontra un qui, après les civilités ordinaires, lui dit qu'il alloit rendre visite à *Gassendi*. Le Parisien le pria de souffrir qu'il l'accompagnât; mais quelle fut sa surprise de se voir ramener à son auberge, et de trouver cet excellent philosophe dans son compagnon de voyage! Il admira sa modestie, qui, durant toute la route, ne lui avoit laissé échapper aucun mot qui eût pu le faire connoître.... *Gassendi* disoit que l'*Astrologie Judiciaire étoit un jeu, mais le jeu du monde le mieux inventé.* Il avoit appris l'astronomie en vue de l'astrologie; mais il y fut trompé tant de fois, qu'il l'abandonna pour se donner entièrement à la première. Il se repentit pourtant d'avoir décrié cette science chimérique, parce qu'on négligeoit d'être astronome. Il avoit mis à la tête de ses livres : *Sapere Aude*. Ses principes de morale, étoient ceux-ci : 1.° *Connoître Dieu et le craindre.* 2.° *Ne pas craindre la mort et s'y soumettre.* 3.° *Ni trop espérer, ni trop désespérer.* 4.° *Ne remettre point à l'avenir ce dont on peut jouir actuellement.* 5.° *Ne desirer que ce qui est nécessaire.* 6.° *Modérer les passions par l'étude de la sagesse.* — L'illustre protecteur des lettres, *Montmor*, qui lui avoit donné un appartement pendant sa vie, fit recueillir ses ouvrages après sa mort. Ils furent réimprimés à Lyon, en 6 vol. in-folio, 1658, par les soins de son ami *Henri*, patrice de cette ville; avec la *Vie* de *Gassendi*, par *Sorbière*. Ils renferment : I. La *Philosophie d'Epicure*. II. La *Philosophie de l'Auteur*. III. Des *Œuvres Astronomiques*. IV. Les *Vies* de *Peiresc*, d'*Epicure*, de *Copernic*, de *Ticho-Brahé*, de *Peurbach*, de *Jean Muller*, etc... V. La *Réfutation des Méditations de Descartes*. L'abbé *Barral*, auteur du *Dictionnaire historique et Critique*, (article Descartes) regrette beaucoup qu'on ne l'ait pas mise à l'*Index*, et assure qu'elle n'est bonne qu'à faire des Épicuriens. L'a-t-il lue? Je sais que *Deslandes*, dans *ses Réflexions sur les Grands Hommes morts en plaisantant*, orne du nom de *Gassendi* cette odieuse liste; mais il ne cite, ni ne peut citer ses garans. Quoique le phi-

losophe de Digne ait attaqué les preuves que *Descartes* donne de l'immortalité de l'ame, il proteste qu'il croit cette vérité ; il l'appuie de la manière la plus claire et la plus précise dans sa *Philosophie :* il trouvoit seulement que les raisonnemens de l'auteur des *Méditations* n'étoient pas assez concluans. Un préjugé bien favorable à sa foi, est l'attention avec laquelle il s'acquitta, pendant toute sa vie, de tous les devoirs de chrétien et de prêtre. Il ne sortit jamais de sa bouche aucune parole qui ne marquât sa vénération pour tous les dogmes de l'Eglise. Il croyoit qu'on ne devoit jamais en parler que sérieusement et avec respect. Il ne pouvoit retenir son indignation, lorsqu'il voyoit des Chrétiens qui, abusant de leur esprit, vouloient soumettre aux foibles tâtonnemens de leur raison les articles de notre croyance. Dans les prédications fréquentes qu'il faisoit à Digne, il fondoit en larmes lorsqu'il parloit de ceux qui *déchiroient la robe de J. C.* Son attachement aux lois de l'Église, contribua à sa mort. C'est de *Gui Patin*, qui ne fut jamais suspect aux esprits forts, que l'on tient que *Gassendi* tomba malade pour avoir obstinément voulu faire le Carême. Il dit ailleurs qu'il l'avoit laissé avec deux prêtres. Il reçut trois fois le viatique dans moins de deux mois. Il se confessa ; il fit son testament, et ce ne fut que pour fonder des chapelles, et répandre ses biens sur les pauvres. A mesure qu'il vit approcher la mort, il redoubla de ferveur. Il récita divers endroits des Pseaumes. Un tel homme pouvoit-il dire en mourant ce que lui prête *Deslandes :* « *Je ne sais qui m'a mis au monde ; j'ignore quelle est ma destinée, et pourquoi l'on m'en tire ?* » et s'il ne l'a point dit, comme cela nous paroît démontré, que doit-on penser d'un historien qui, sans autorités et sans preuves, charge d'une pareille imputation la mémoire d'un philosophe Chrétien ? VI. Divers autres *Traités.* VII. Des *Epîtres.* Tous ces ouvrages montrent un homme versé dans ce que les sciences ont de plus profond. Jamais philosophe n'avoit été plus savant, ni savant si bon philosophe ; mais son érudition nuit quelquefois à ses raisonnemens : elle les affoiblit et en cache la liaison. *Descartes* avoit certainement sur lui la supériorité du style et du génie ; cependant ses écrits ne sont pas sans agrément, il est clair dans ses expressions, et communément juste dans ses idées. Le philosophe *Gassendi* ne sut pas toujours se défendre des préjugés de son siècle. Le comte d'*Alais* étant à Marseille, lui dit avoir vu, pendant la nuit, un spectre lumineux. Il tenta d'expliquer, par les voies de la physique, ce prétendu phénomène, qui n'étoit qu'une ruse de la comtesse d'*Alais*, ennuyée du séjour de Marseille... Si *Gassendi* partagea quelques opinions populaires, il en combattit un plus grand nombre avec succès. Il rapporte qu'il rendit la raison à un pauvre homme qui se croyoit sorcier ; et voici comment il s'y prit. Ayant persuadé à cet insensé, qu'il vouloit aller au sabbat avec lui, il lui demanda de la drogue qui faisoit faire ce merveilleux voyage, et feignit de s'en frotter. Le sorcier et le philosophe passèrent la nuit dans la même chambre. Le sorcier endormi s'agita et parla toute la nuit. A son réveil, il

embrassa *Gassendi* et le félicita d'avoir été au sabbat, en lui racontant tout ce qu'ils avoient fait avec le bouc. Le philosophe lui montrant alors la bouteille de la drogue, à laquelle il n'avoit pas touché, lui fit voir qu'il avoit passé la nuit à lire et à écrire. Il parvint enfin à tirer cet imbécille de son illusion. Au reste, on connoît la plante dont les prétendus sorciers se servoient pour se procurer ce sommeil turbulent et illusoire, en quoi consistoit toute leur magie. C'est le *stramonium*. Cette plante cause un délire accompagné d'un assez profond sommeil. Sa racine et sa semence possèdent cette propriété dans un degré éminent. Les courtisanes et les voleurs l'ont souvent employée pour dépouiller ceux qui tomboient entre leurs mains... Le Père *Bougerel* de l'Oratoire a donné, en 1737, à Paris, la *Vie de Pierre Gassendi*, gros vol. in-12, qui offre beaucoup de recherches; mais trop de minuties, trop de digressions étrangères à son sujet, et une diction languissante et incorrecte. *François Bernier* a abrégé la *Philosophie de Gassendi*, en 8 vol. in-12. *De Camburat* a publié, en 1770, in-12, un *Abrégé de la Vie et de la Philosophie de* Gassendi.

GASSION, (Jean de) maréchal de France, né à Pau le 20 août 1609, étoit fils d'un président au parlement de cette ville. Il servit d'abord en Piémont, et passa ensuite au service du grand *Gustave*, roi de Suède, alors la meilleure école de l'art de la guerre. Ce prince, charmé d'une action de vigueur et d'intelligence qu'il lui avoit vu faire, lui donna une gratification considérable. *Gassion* la partagea sur-le-champ à tous ceux qui avoient eu part au combat. Cet acte de générosité augmenta l'estime de *Gustave*. *Walstein* étoit campé à Nuremberg avec soixante mille hommes; le roi de Suède, qui étoit en présence, attendoit des secours : il chargea *Gassion* de faciliter leur arrivée. Ce brave officier exécuta cet ordre, et battit en même temps un corps considérable de troupes Autrichiennes. Ce service étoit si important, que *Gustave* exigea que le vainqueur lui demandât quelque chose. *Je souhaite*, lui répondit-il, *d'être envoyé encore au-devant des troupes qui doivent arriver*. Le roi, transporté de joie, lui dit en l'embrassant : *Marche, je réponds de tout ce que tu laisses ici, je garderai tes prisonniers et je t'en rendrai bon compte*.... *Gustave* toujours plus charmé de sa fidélité et de son courage, lui confia le commandement de la compagnie destinée à sa garde, et auroit récompensé ses services d'une manière plus éclatante, s'il n'eût été tué à la bataille de Lutzen, en 1632. *Gassion* ayant perdu son bienfaiteur, retourna en France suivi de son régiment, avec lequel il joignit l'armée du maréchal *de la Force* en Lorraine. Son nom répandit la terreur dans les armées ennemies; il défit quatorze cents hommes en trois combats, prit Charmes, Neuf-Châtel et d'autres places. Les années suivantes le virent paroître avec éclat au combat de Ravon, au siége de Dôle, à la prise de Hesdin, au combat de Saint-Nicolas, à la prise d'Aire. Mais un des endroits où il se signala le plus, ce fut à Rocroi. Le prince de *Condé*,

qui l'avoit consulté avant la bataille, se fit un devoir de partager avec lui l'honneur de la victoire. Blessé dangereusement à la prise de Thionville, il eut, pour récompense de ses exploits, le bâton de maréchal de France en 1643. Il fut déclaré, l'année d'après, lieutenant-général de l'armée de Flandres, commandée par *Gaston*, duc d'Orléans. *Gassion* continua de donner des preuves de sa valeur au siége de Gravelines, aux prises du fort de Mardick, et des villes de Linck, de Bourbourg, de Béthune, de Saint-Venant, de Courtrai, de Furnes et de Dunkerque. Il reçut un coup de mousquet au siége de Lens en 1647, et mourut cinq jours après, le 2 octobre, à Arras, à 38 ans. Un professeur de rhétorique ayant voulu prononcer son éloge, l'université de Paris s'y opposa, parce qu'il étoit mort Calviniste. Bon politique et grand capitaine, infatigable, ardent, intrépide, *Gassion* avoit établi, parmi les gens du métier les plus entendus, la maxime que *la spéculation étoit merveilleuse dans le cabinet; mais qu'il falloit nécessairement de l'audace et de l'action à la guerre*.... Il ne trouvoit presque rien d'impossible. Lorsqu'on opposoit quelques difficultés au cardinal *de Richelieu*, il disoit qu'elles seroient levées par *Gassion*. S'adressant un jour à ce héros, il lui dit d'une manière obligeante : *Pour moi je fais grand cas d'un* oser, *et je sais tout ce qu'il vaut*. Un officier représentant à *Gassion* les difficultés insurmontables d'une chose qu'il alloit entreprendre : *J'ai dans ma tête, et je porte à mon côté*, répondit ce général, *de quoi surmonter cette prétendue impossibilité*.... *Gassion* n'avoit jamais été marié; on veut qu'il ait dit, *qu'il ne faisoit pas assez de cas de la vie pour en faire part à quelqu'un*. C'est une réponse qu'on attribue à d'autres guerriers qui sont venus après lui. *Gustave* le pressant d'accepter un riche parti qu'on lui offroit en Allemagne : *J'ai beaucoup de respect*, répondit-il, *pour le sexe; mais je n'ai point d'amour, et ma destinée est de mourir soldat et garçon*.... Son frère ne pensa pas comme lui, et laissa une postérité qui subsiste.... L'abbé *de Pure* a écrit l'*Histoire du Maréchal de Gassion*, en 4 vol. in-12. On y trouve des traits curieux; mais le style en est bas, rampant et diffus. *Voyez* les articles de GUSTAVE-ADOLPHE *et* de MARCEL, n.° VII.

I. GASTALDI, (Jérôme) naquit à Gênes au commencement du 17.e siècle, d'une maison célèbre. L'état ecclésiastique qu'il avoit embrassé de bonne heure, l'entraîna à Rome. L'Italie, exposée à des contagions fréquentes, éprouva en 1656 une peste cruelle; Rome en fut bientôt infectée. On jeta les yeux sur *Gastaldi*, pour l'emploi périlleux de commissaire général des hôpitaux. Nommé ensuite commissaire général de santé, il mérita, par sa vigilance, son activité et ses soins, l'archevêché de Bénevent, le chapeau de cardinal et la légation de Bologne. Il mourut en 1685. Plusieurs monumens élevés, à ses frais, à Rome et à Bénevent, attestent son désintéressement et sa bienfaisance. Nous avons de lui un ouvrage trop peu connu en France. Il fut imprimé à Bologne, in-fol., sous ce titre; *Tractatus de aver-*

tendâ et profligandâ Peste politico-legalis. Les expériences multipliées, les précautions nécessaires, les remèdes éprouvés qu'on doit employer pour prévenir ou pour se délivrer de ce fléau redoutable; tout est détaillé dans ce traité avec autant de clarté que de méthode.

II. GASTALDI, (Jean-Baptiste) conseiller-médecin ordinaire du roi, docteur de la faculté de médecine d'Avignon, naquit à Sisteron en 1674, et mourut en 1747 à Avignon, où il s'étoit fixé de bonne heure. La faculté à laquelle il se fit agréger, lui dut beaucoup : il en occupa pendant plus de quarante ans la première chaire. Il avoit dans ses leçons le rare talent de mêler l'utile à l'agréable. Il n'excella pas moins dans la pratique que dans la théorie. La peste qui ravagea Avignon en 1720, fit connoître à cette ville combien un tel homme lui étoit utile. Il joignoit à une probité exacte et à une conduite régulière, beaucoup de facilité à s'énoncer et à se communiquer. Ses principaux écrits sont : I. *Institutiones Medicinæ Physico-anatomicæ*, in-12. Quoique de son temps la nouvelle physique n'eût pas fait de grands progrès dans les écoles des provinces, l'auteur adopte dans cet ouvrage et y explique nettement celle de *Descartes*. L'ordre, la clarté et la méthode de ce livre, le rendent utile aux jeunes étudians. II. Plusieurs *Questions de Médecine*. Les journalistes de Trévoux les ont analysées, dans le temps, et ont loué l'auteur sur le choix des matières et sur sa précision. *Gastaldi* a laissé un fils qui soutient sa réputation.

GASTAUD, (François) d'abord Père de l'Oratoire, ensuite prédicateur à Paris, enfin, avocat à Aix en Provence, sa patrie, mourut en 1732 à Viviers, où il étoit exilé, et fut privé de la sépulture ecclésiastique : traitement qu'il dut à ses écrits contre l'évêque de Marseille. C'étoit un de ces hommes, qui, avec une ame pure, mènent une vie triste, parce qu'ils se passionnent toujours pour un parti, et qu'ils sont persécutés. Il fut un des plus ardens admirateurs de *Quesnel*, et un des plus grands adversaires du Père *Girard*, et de sa société, contre laquelle il gagna une fameuse cause en 1717. On a de *Gastaud* : I. Un *Recueil d'Homélies* sur l'*Epître aux Romains* 2 vol. in-12. II. *La politique des Jésuites démasquée*, etc. III. L'*Oraison funèbre* de la fameuse Mad. *Tiquet* : jeu d'esprit fait par pure plaisanterie. Le Jacobin *Chaucemer* prit la chose au sérieux, et réfuta cet ouvrage badin. L'abbé *Gastaud* répliqua, et le *Recueil* de ces pièces parut en 1699, in-8.°

GASTELIER DE LA TOUR, (Denys-François) né à Montpellier en 1709, mort en 1781, donna le *Nobiliaire du Languedoc*, en 3 vol. in-4° : ouvrage mêlé de vrai et de faux comme tous ceux de ce genre; mais dont les dates sont en général exactes. On a encore de lui l'*Armorial* de la même province, 1747, in-4.°

GASTINAU, (Nicolas) Parisien, naquit en 1621. Il étoit curé d'Anet, aumônier du roi, et ami des théologiens de Port-royal. Il mourut le 17 juin 1696, à 76 ans, laissant 3 volumes de

Lettres contre le ministre *Claude*, aussi savantes que solides ; une conversation avec un Protestant en fut l'occasion. L'auteur avoit brillé dans les conférences théologiques, qui se tenoient chez le docteur *Launoi*.

I. GASTON III, (Phœbus) comte de *Foix*, et vicomte de Béarn, s'est illustré par sa valeur, par sa générosité, par les bâtimens qu'il éleva, et par sa magnificence. *Gaston* ayant refusé de faire hommage de ses terres au roi *Jean*, ce monarque le retint prisonnier à Paris, et lui donna, depuis, la conduite d'une armée en Guienne. Il mourut subitement à Ortez, en 1391, au retour de la chasse, comme on lui versoit de l'eau sur les mains pour souper. Il avoit composé un livre intitulé : *Phœbus des déduys de la Chasse*, in-4°, sans date, réimprimé à Paris en 1515 chez *le Noir*, en caractères gothiques, et chez le même en 1520. (*Voyez* I. BIGNE.) Il eut d'*Agnès de Navarre*, GASTON, prince de *Foix*, dont la fin fut très-funeste. Le comte, son père, entretenoit une maîtresse, et *Agnès*, sa mère, fut obligée de se retirer en Navarre. *Charles II*, qui en étoit roi, oncle du jeune *Gaston*, lui donna une poudre pour mettre sur les viandes qu'on serviroit à son père, en lui faisant accroire qu'elle le guériroit de son fol amour. Cette poudre étoit un poison. La chose fut vérifiée, et le jeune prince mourut d'ennui en 1382, dans une prison où son père l'avoit fait enfermer.

II. GASTON DE FOIX, duc de NEMOURS, fils de *Jean de Foix*, comte d'Etampes, et de *Marie d'Orléans*, sœur de *Louis XII*, étoit cher à ce monarque, qui redisoit sans cesse avec complaisance : *Gaston est mon ouvrage ! c'est moi qui l'ai élevé, et qui l'ai formé aux vertus qu'on admire déjà en lui.* Ces espérances ne furent pas trompeuses : il rendit, à 23 ans, son nom immortel dans la guerre de son oncle en Italie. Il repoussa d'abord une armée de Suisses, passa rapidement quatre rivières, chassa le pape de Bologne ; gagna la célèbre bataille de Ravennes le 11 avril, jour de Pâques, 1512, et y termina sa courte, mais glorieuse vie. Il n'avoit que 24 ans. Il sembleroit que c'est exprès pour lui qu'avoit été fait ce vers :

Olli vita brevis, vita sed gloria multa.

« *Lachésis* avec lui compta, mais non la *Gloire*. »

Ce jeune héros fut tué après le combat, en voulant envelopper un reste d'Espagnols qui se retiroient. *La Palice*, qui le vit avec sa cotte d'armes toute sanglante, crut qu'il étoit blessé, et fit tous ses efforts pour l'empêcher de revenir à la charge, lui représentant qu'il devoit être satisfait, et qu'il n'étoit pas de la prudence de pousser à bout de braves gens qui vendoient si chèrement leur vie ; mais ces sages remontrances ne firent aucune impression sur ce jeune lion, qui se mit à la tête de ses gens, et chargea de nouveau les Espagnols. Ceux-ci se voyant poursuivis, firent tête à l'ennemi, et se défendirent vigoureusement. *Gaston*, qui s'étoit trop avancé, fut renversé de son cheval. Un Espagnol, qu'il avoit blessé, le voyant dans cette posture, et remarquant qu'il présentoit le côté droit, y enfonça sa pique

et le tua. *Louis XII* conçut une vive douleur de sa mort ; il s'écria, en lisant la lettre de *La Palice*, qui lui apprenoit cette nouvelle : *Je voudrois n'avoir plus un pouce de terre en Italie, et pouvoir à ce prix faire revivre mon cher neveu* Gaston de Foix, *et tous les braves hommes qui ont péri avec lui : Dieu nous garde de remporter jamais de telles victoires !*

III. GASTON DE FRANCE, (Jean-Baptiste) duc *d'Orléans*, fils de *Henri IV* et frère de *Louis XIII*, né à Fontainebleau le 25 avril 1608, n'est guères connu dans l'histoire que par ses cabales contre le cardinal *de Richelieu*. Poussé par ses favoris, il tenta plusieurs fois de le perdre. Ce fut lui qui porta le duc de *Montmorenci*, gouverneur du Languedoc, à se soulever. Il traversa la France, pour l'aller joindre, plutôt comme un fugitif suivi de quelques mutins, que comme un prince qui se prépare à combattre un roi. Cette révolte eut des suites fort tristes. *Montmorenci* fut pris, et *Gaston* l'abandonna au ressentiment de *Richelieu*. Sa vie fut un reflux perpétuel de querelles et de raccommodemens avec le roi et le cardinal. Il fut encore mêlé dans la conspiration de *Bouillon* et de *Cinq-Mars* ; il se retira en accusant ses complices et en s'humiliant. Après la mort de son frère, il fut nommé lieutenant-général du royaume. Il rétablit sa réputation par la prise de Gravelines, de Courtrai et de Mardick ; mais il la ternit bientôt encore en cabalant contre *Mazarin*. Il fut relégué à Blois, où il mourut le 2 février 1660, à 52 ans, regardé comme un prince pusillanime. *Chavigni* écrivoit au cardinal *de Richelieu* : Que *la peur étoit un excellent orateur, pour lui persuader tout ce qu'on vouloit ;* mais cette crainte n'avoit pour objet que sa personne. Il traîna presque tous ses amis à la prison ou à l'échafaud, sans les plaindre. Mêlé dans toutes les affaires, il en sortit toujours en sacrifiant ceux qui l'y avoient fait entrer. Considéré comme particulier, il avoit des qualités agréables, de l'esprit et de l'enjouement, l'humeur facile et même trop pour son rang. Il s'avilissoit par la fréquentation d'hommes obscurs ou de femmes perdues. De vils amusemens le récréoient, tandis que les plus nobles ne lui causoient que du dégoût. On répète encore aujourd'hui qu'il se plaisoit à voler des manteaux sur le Pont-neuf. Comme *Henri IV*, il avoit la repartie prompte, et l'on rapporte des bons mots de lui, qui valent ceux de ce prince. *Soubise* étant allé à la Rochelle faire une visite à sa mère le jour du combat sanglant livré aux Anglois à leur descente dans l'isle de Ré, *Gaston* dit : *Soubise vivra long-temps, il observe le précepte du Décalogue, HONORA PATREM et MATREM*. La reine *Anne d'Autriche* ayant fait une neuvaine pour avoir des enfans, *Gaston* lui dit en raillant : *Madame, vous venez de solliciter vos juges contre moi ; je consens que vous gagniez le procès, si le Roi a assez de crédit pour cela.* Lorsqu'il apprit la nouvelle de la détention des princes de *Condé*, de *Conti*, et du duc de *Longueville ; Voilà*, dit-il, *un beau coup de filet : on vient de prendre un lion, un singe et un renard.* Ce prince étoit extrêmement curieux de

médailles, de bijoux, de miniatures, et de toutes ces brillantes bagatelles qui coûtent tant, et qui servent si peu : il en avoit une riche collection. Il laissa des *Mémoires*, depuis 1608 jusqu'en 1635, revus par *Martignac*. Ils ont été réimprimés en 1756 à Paris, in-12, à la suite des *Mémoires particuliers pour servir à l'Histoire de France sous Henri III, Henri IV, et Louis XIII*. *Gaston* épousa *Marie de Bourbon*, duchesse de Montpensier, de laquelle il eut une fille unique, *Mademoiselle*, si connue sous le nom de MONTPENSIER; *Voyez* ce mot n° III. Il laissa aussi un fils naturel, le comte de *Charni*, qui s'établit en Espagne. (*Voyez* aussi les articles FONTRAILLES.... III. PLESSIS, *et* II. ORNANO.)

IV. GASTON *ou* GAST, gentilhomme du Dauphiné, bâtit, sur la fin du XIe siècle, un hôpital pour y recevoir les malades qui venoient visiter le corps de *St. Antoine*, que *Josselin* avoit apporté dans le Viennois. Ce fut le commencement de l'ordre de Saint-Antoine, approuvé par *Urbain II* au concile de Clermont, en 1095, et réuni en 1777 à celui de Malte.

GATAKER, (Thomas) né à Londres en 1574, mort dans cette ville, le 27 juin 1654, à 80 ans, refusa les dignités qu'on lui offrit, pour cultiver les lettres sans distractions. Il n'accepta qu'une petite cure près de la capitale. Sa maison étoit une espèce d'académie; les gens de lettres, Anglois et étrangers, y étoient également bien reçus. Les ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les savans, sont : I. *Adversaria miscellanea*. II. Une excellente édition du livre de l'empereur *Marc-Antonin*, *de Rebus suis*, à Londres, 1707, in-4.° III. Une *Dissertation sur le style du Nouveau-Testament*. IV. *Cinnus* : c'est le titre d'un recueil d'observations diverses, principalement sur les livres sacrés. V. *De nomine*, 1645, in-8.° VI. Un traité des *Diphtongues*, 1646, in-8.° *Gataker* étoit un homme de beaucoup d'érudition, et d'une critique assez exacte; mais la singularité de ses sentimens, et la bizarre affectation de son style, ont dégoûté bien des gens de lettres de la lecture de ses ouvrages. — Son fils *Charles*, mort en 1680 à 67 ans, a publié le recueil des principaux écrits de son père, sous ce titre : *Thomæ Gatakeri Opera critica*; Trajecti ad Rhenum, 1698, in-fol., 2 vol.

GATIEN, (Saint) premier évêque de Tours, fut un de ceux qu'envoya le pape *Fabien* l'an 250 pour porter l'évangile dans les Gaules. *Gatien* s'arrêta à Tours, y fit plusieurs Chrétiens, et y mourut vers la fin du 3e siècle. — *Voy.* COURTILZ.

GATIMOZIN, *ou* GUATIMOZIN, dont nous avons raconté l'histoire dans l'article *Cortez*, dernier roi du Mexique. *Voyez* CORTEZ (Fernand). En 1526, il fut pendu dans la capitale de ses états, avec un grand nombre de caciques, qui ne vouloient pas se soumettre aux Espagnols. Il étoit neveu et gendre de *Montezuma*.

GATINARA, (Mercurien Alborio de) ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le Piémont, devint chancelier de l'empereur *Charles-Quint*, qui l'employa en

diverses négociations importantes. Il mourut à Inspruck, le 5 juin 1530, à 60 ans. *Clément VII* l'avoit fait cardinal l'année précédente, pour récompenser son mérite.

GAVANTUS, (Barthélemi) consulteur de la congrégation des Rites, et général des Barnabites, étoit né à Monza, et mourut à Milan en 1638, presque septuagénaire. Il est principalement connu par son *Thesaurus sacrorum rituum*. C'est un *Commentaire* sur les Rubriques du Missel et du Bréviaire Romain, plein d'idées mystiques et peu littérales. *Gavantus*, au lieu de chercher dans les monumens ecclésiastiques la raison de certaines cérémonies, l'a prise dans de mauvais livres de spiritualité. La meilleure édition de cet ouvrage, qui est bon pour la pratique, est celle de Turin, avec les observations de *Merati*, 1736 à 1740, 5 vol. in-4°, figures. On a aussi de lui : *Manuale Episcoporum*, 1647, in-4°; et un *Traité des Synodes Diocésains*, 1639. La grande connoissance qu'avoit *Gavantus* des cérémonies sacrées et de la discipline ecclésiastique, le fit consulter par plusieurs prélats Italiens et Allemands, qui vouloient convoquer des synodes. Son nom étoit *Gavanti*.

GAUBIL, (Antoine) Jésuite, né à Caillac, fut envoyé, en 1721, en qualité de missionnaire à la Chine, où il passa 36 ans, et où il se fit aimer par ses mœurs et respecter par ses connoissances astronomiques. Il mourut à Pékin le 24 juillet 1759. Il étoit correspondant de l'académie des Sciences de Paris, membre de celle de Pétersbourg, et interprète à la cour de Pékin. Il étoit très-versé dans la littérature chinoise : il envoya beaucoup de Mémoires au P. *Souciet* et à *Fréret*, qui en ont fait usage dans leurs ouvrages. Nous avons de lui une bonne *Histoire de Gengiskan*, 1739, in-4° : et la *Traduction* du *Chouking*, Paris, 1771, in-4.° Le *Chouking* est le troisième livre canonique des Chinois. Son authenticité est suspecte parce qu'il a été brûlé et refait. Il est la base du gouvernement et de la législation de la Chine. Nul n'oseroit y changer un seul caractère; ils sont comptés et au nombre de 25,700; sa morale est austère ; il offre aux magistrats et aux souverains les devoirs qu'ils ont à remplir. Une des maximes du *Chouking* est celle-ci : *Le trône est pour l'ordinaire le siége des peines et du malheur.* Cet ouvrage est attribué à *Confucius*; *Gaubil* l'a enrichi de notes, qui ont été revues et corrigées dans ces derniers temps par M. *de Guignes*. Le P. *Gaubil* étoit un de ces hommes qui savent de tout, et qui sont propres à tout. Les docteurs Chinois eux-mêmes admirèrent souvent comment un étranger avoit pu se mettre si bien au fait de leurs sciences. Il devint, pour ainsi dire, leur maître. Il leur développoit les endroits les plus difficiles de leur *King*, et leur montroit une connoissance de leur histoire, qui étonnoit dans un homme venu des extrémités du monde. *Voyez* l'éloge du Père *Gaubil*, dans le 31e volume des *Lettres curieuses et édifiantes*, Paris, 1774.

GAUBIUS, (Jérôme David) célèbre médecin, élève et successeur de *Boerhaave*, dans la chaire de médecine à Leyde, mé-

rita une réputation presque égale à celle de son maître dans la pratique. Peu d'hommes de sa profession ont réuni aux véritables connoissances plus de talens réels. On a de lui : I. *Methodus concinnandi formulas remediorum*, Leyde, 1767, in-8°; traduit en françois, Paris, 1749, in-12. II. *Institutiones pathologicæ*, Leyde, 1763, in-8.° Il mourut en 1780. Il étoit né à Heidelberg en 1705.

GAUCHER DE CHATILLON, *Voy*. I. CHATILLON.

GAUD, (Henri) graveur d'Utrecht, d'une famille illustre, grava, d'après les tableaux d'*Adam Elshaimer*, sept pièces d'une singulière beauté. Une fille, amoureuse de cet artiste, lui présenta un philtre, qui, au lieu de lui donner de l'amour, lui fit perdre la tête. Il devint hébété, et il paroissoit toujours l'être, excepté quand on lui parloit de peinture, sur laquelle il raisonna très-bien jusqu'à sa mort, arrivée vers 1630.

GAUDENCE, (Saint) évêque de Bresce en Italie, fut élu tandis qu'il étoit en Orient; et quoiqu'il alléguât sa jeunesse et son incapacité, il fut ordonné malgré lui. On croit qu'il étoit un des trois évêques, que l'empereur *Honorius* et le concile d'Occident députèrent à *Arcade*, pour obtenir le rétablissement de *St. Chrisostôme*. Cet illustre persécuté écrivit à *St. Gaudence*, le remerciant des travaux qu'il avoit essuyés pour la défense de sa cause. Nous ignorons le temps de la mort de *St. Gaudence;* mais il paroît qu'il vivoit encore l'an 410. Il laissa des *Sermons* et des *Lettres*, dont on a donné une édition à Bresce, en 1738, in-fol., avec ceux de *St. Philastre*, par les soins du cardinal *Quirini*.

GAVESTON, (Pierre de) favori d'*Edouard II*, roi d'Angleterre, en 1306, étoit fils d'un gentilhomme Gascon, qui avoit rendu de grands services à *Edouard I*. C'étoit un jeune étourdi, doué de talens frivoles; adroit, insinuant, présomptueux; aussi propre à s'accréditer auprès d'un prince foible, qu'à user indignement de sa faveur. *Edouard premier* l'avoit exilé, et avoit fait promettre à son fils de le tenir toujours éloigné de lui : mais, dès que ce prince fut parvenu à la couronne, il se hâta de rappeler le Gascon, et lui donna le comté de Cornouailles. Ce favori, devenu en quelque sorte l'arbitre du gouvernement, révolta tout le monde par son orgueil et son insolence. *Edouard II* ayant épousé *Isabelle* de France, fille de *Philippe le Bel*, la jeune reine ne pardonna point à *Gaveston* l'ascendant qu'il avoit sur son époux. Le comte de *Lancastre*, premier prince du sang, seconda les vues de cette princesse, et se mit à la tête des barons résolus de le perdre. Assemblés en parlement à Westminster, ils demandèrent son exil, et engagèrent les évêques à favoriser leur dessein. *Edouard* fut contraint de céder; mais en éloignant son favori, il le fit vice-roi d'Irlande. Enfin, ne pouvant souffrir son absence, il le fit revenir pour épouser sa nièce, sœur du comte de *Glocester*, et engagea les seigneurs du royaume à approuver ce retour et cette alliance. *Gaveston* n'en parut pas plus modéré, et

sa mauvaise conduite obligea les grands du royaume à se liguer encore une fois contre lui. Ils levèrent une puissante armée, le poursuivirent à force ouverte, et se saisirent de lui. Lorsque le roi sut qu'il étoit prisonnier, il témoigna vouloir lui parler; mais le comte de *Warwick*, piqué des outrages qu'il en avoit reçus en particulier, lui fit aussitôt trancher la tête en 1312.

GAUFFIER, (Louis) né à la Rochelle, remporta le premier prix de peinture en 1784, et fut envoyé à Rome. Une santé extrêmement délicate fit craindre à ses amis que le climat d'Italie ne nuisît à son tempérament; il répondit à leurs instances pour le retenir en France: « Je sens que je mourrai à Rome; mais il est beau de périr dans le centre des arts. » Sa santé ne lui permit pas d'entreprendre de grands ouvrages, mais ses tableaux de chevalet sont d'un fini précieux. Il épousa à Rome *Pauline Châtillon*, élève du célèbre *Drouais*, qui peignoit elle-même avec goût des tableaux de génie, dont plusieurs ont été gravés en Angleterre par *Bartolozzi*. La mort de sa femme détruisit son bonheur et entraîna la sienne. Il mourut trois mois après elle à Florence, le 20 octobre 1801, à l'âge de 40 ans. Ses principaux tableaux sont : *Le Sacrifice de Manué*. II. *Jacob et Rachel*. III. *Les Dames Romaines* portant leurs bijoux au trésor public. IV *Achille* reconnu par *Ulysse*. V. *Abraham* et les *Anges*. VI. *Les Dames Romaines* engageant *Véturie* à venir avec elles pour fléchir la colère de *Coriolan*. VII. *Alexandre* mettant son cachet sur les lèvres d'*Ephestion*. Ce tableau de grandeur naturelle, fut son morceau de réception à l'académie de France.

GAUFRIDI, (Jean) fils d'un président à mortier au parlement de Provence, avoit été conseiller dans le même parlement. Le temps que lui laissoient les devoirs de sa charge, il l'employoit aux recherches historiques de sa province. La privation de la vue, et sa mort arrivée en 1689, à 60 ans, l'empêchèrent de mettre au jour le fruit de son travail. Son fils, l'abbé GAUFRIDI, publia son *Histoire de Provence*, à Aix, 1694, 2 vol. in-fol. En 1733, on l'a fait paroître avec de nouveaux titres. Cet ouvrage est bon pour les derniers temps; mais l'auteur débrouille assez mal l'histoire des premiers comtes de Provence. Il ne cite jamais ses autorités : ce qui n'est pas pardonnable à un historien moderne qui écrit sur des choses si anciennes. Son style est trop laconique et ses phrases trop coupées; il écrit cependant beaucoup mieux que *Bouche*, dont l'Histoire est plus estimée, par rapport aux chartes qu'elle renferme.

GAULI, *Voyez* BACICI.

GAULMIN, (Gilbert) sieur de Montgeorges, de Moulins en Bourbonnois, étoit versé dans les langues anciennes et modernes. Il avoit plus d'esprit que d'érudition et de jugement. Plus propre à briller dans un cercle parmi des femmes, des petits-maîtres et des nouvellistes, qu'à écrire dans son cabinet pour les savans, il assembloit un grand nombre d'auditeurs autour de lui au Luxembourg. Un jour qu'il apperçut un domestique qui l'écoutoit, il voulut le faire retirer:

Monsieur, lui dit ce domestique, *je tiens place ici pour mon maître.* Son curé ayant refusé de le marier, il déclara en sa présence, qu'il prenoit une telle pour sa femme, et vécut depuis avec elle comme son mari. Cette singularité donna lieu d'examiner si ces sortes de mariages étoient valables. On les appela des mariages à la *Gaulmine*, et les lois les réprouvèrent. *Gaulmin* promettoit une foule d'ouvrages et n'en donnoit que fort peu. Ceux que nous avons de lui, consistent en Traductions et en Poésies. Ni les uns ni les autres ne paroissent mériter la réputation que *Gaulmin* s'étoit faite. Ses vers ne manquent pas d'un certain feu; mais ce feu auroit eu besoin d'être dirigé par le goût. Il avoit, à la vérité, des talens, mais encore plus d'orgueil. On a de lui, outre ses *Epigrammes*, ses *Odes*, ses *Hymnes* et sa tragédie d'*Iphigénie* : I. Des *Notes* et des *Commentaires* sur l'ouvrage de *Psellus*, touchant les opérations des démons. II. —sur celui de *Théodore Prodomus*, contenant les *Amours de Rhodante et de Dosiclès*. III. —sur le *Traité* de la vie et de la mort de *Moïse*, par un rabbin anonyme, 1629, in-8.° IV. Des *Remarques sur le faux Callisthène*. V. Il publia, le premier, en 1618, in-8°, le roman d'*Ismène et Isménie*, attribué à *Eustathius*, en grec, avec une traduction latine. Il mourut le 8 décembre 1667, à 80 ans, après avoir été intendant du Nivernois et conseiller d'état. Sa bibliothèque étoit précieuse et riche en livres orientaux. Elle fut réunie après sa mort à celle du roi.

GAULTIER, (François-Louis) curé de Savigni-sur-Orge, naquit à Paris en 1696, et mourut dans cette ville en 1781, après avoir rempli les fonctions pastorales pendant 52 ans, avec autant de zèle que de lumière. On a de lui des *Homélies sur les Évangélistes*, 2 vol. in-12; *Réflexions sur les O de l'Avent*; *Explication des huit Béatitudes*; *Traité contre les Danses*; *Traité contre le Luxe*.

GAULTIER, *Voyez* GAUTHIER.

GAURI, *Voyez* CAMPSON-GAURI.

I. GAURIC, (Luc) astrologue de Gifoni dans le royaume de Naples, faisoit ses prédictions sous *Jules II*, *Léon X*, *Clément VII* et *Paul III*. Ces pontifes donnèrent à ce prétendu devin des marques d'estime. L'astrologie, l'opprobre de notre siècle, étoit d'un grand mérite dans le leur. *Paul III* lui donna l'évêché de Civita-Ducale, dont il se démit après l'avoir gardé environ quatre ans. Il se retira à Rome, où il mourut en 1559, à 82 ans. Faux prophète de profession, il prédit quelquefois vrai par hasard, mais plus souvent faux. Il avoit promis à *Henri II de Valois*, qu'il seroit empereur de quelques rois; qu'il parviendroit à une vieillesse très-heureuse : il mourut d'une blessure reçue dans un tournoi, à 40 ans. *Gauric* avoit prédit en 1506, que *Jean Bentivoglio* seroit banni de Bologne et privé de sa souveraineté, (ce qui n'étoit pas difficile à conjecturer à cause des cruautés qu'il exerçoit et des mesures que le pape prenoit contre lui). Ce prince fut fort irrité de cette prédiction : il fit pendre le prophète par le bras à une corde attachée à un lieu élevé,

et le fit précipiter cinq ou six fois du haut en bas. Les secousses qu'il essuya ne hâtèrent pas sa mort, comme le dit *Teissier*, puisqu'il vécut encore 53 ans. *Boccalini*, dans ses *Raguagli di Parnasso*, introduit *Gauric* demandant justice à *Apollon* des mauvais traitemens de *Bentivoglio*. Le dieu lui répond, que puisque l'astrologie lui avoit annoncé l'infortune de ce prince, elle auroit bien dû lui apprendre la sienne; que d'ailleurs il avoit fait une grande sottise, en produisant des choses fâcheuses à un prince auquel il ne falloit annoncer que des choses agréables, ainsi qu'en usent les gens prudens qui fréquentent les cours. Les Œuvres de *Gauric* parurent à Basle en 1575, en 3 vol. in-fol., avec un titre emphatique, qui n'a pas empêché qu'elles ne soient entièrement oubliées aujourd'hui. *Voyez* COCLÈS. *Pomponius* GAURIC, son frère, disparut un jour en 1530, suivant l'abbé *Ladvocat*. On soupçonna que la famille d'une femme de qualité, avec laquelle il entretenoit un commerce d'amour, l'avoit fait assassiner et jeter à la mer. On trouve de lui, dans le *Vitruve* d'Elzévir, *Excerpta de Sculpturâ*. Cet ouvrage entier a été imprimé à Nuremberg en 1642, in-4.° On connoît encore de *Pomponius* GAURIC, I. Des *Eglogues* réunies à celles de *Virgile* et de *Némésien*, dans une édition publiée en 1504, in-8°, à Florence, par *Benoît Philologue*. II. Un Commentaire sur l'art poétique d'*Horace*, imprimé à Rome en 1541, in-4.°

II. GAURIC, *ou plutôt* GAWRI, (le comte) l'un des plus grands seigneurs d'Ecosse, fut exécuté à mort pour plusieurs crimes, sous le règne du roi *Jacques VI*, vers la fin du XVIe siècle. Tous ses biens furent confisqués, selon la coutume; mais le roi ayant égard à l'innocence de ses enfans qui étoient en grand nombre, les leur rendit. Cette générosité ne fut pourtant pas capable de les empêcher de nourrir dans leur cœur un esprit de vengeance contre leur souverain. L'aîné des fils du comte, après avoir voyagé presque par toute l'Europe, revint en Ecosse. Il y assembla cinq autres de ses frères, et les engagea de venger sur la personne du roi la mort de leur père commun. Un d'entr'eux se rendit auprès du roi à Edimbourg le 6 août 1600. Il lui dit en particulier, qu'un homme leur avoit promis de leur faire trouver dans leur château paternel un trésor caché, d'une richesse immense; et qu'il prioit sa majesté, de la part de tous ses frères, de vouloir bien être présente à cette découverte. Il lui persuada en même temps d'y venir avec le moins de personnes qu'il pourroit. Ce prince, naturellement franc, alla dîner le lendemain dans leur château, sous prétexte de chasse, et il ne prit avec lui que 7 ou 8 personnes. Après le repas, qui fut magnifique, le comte *Gauric* engagea le monarque d'aller voir, pendant que ses gens dîneroient, l'homme qui devoit découvrir le trésor. Ces scélérats le firent passer par plusieurs chambres, dont ils fermoient les portes à mesure qu'ils y entroient: de là on l'introduisit dans un cabinet où étoit l'assassin qu'ils avoient gagné pour le tuer; mais ce malheureux n'eut pas plutôt vu son souverain, qu'il devint immobile. Cependant,

le comte *Gauric* avoit déjà commencé à reprocher au roi, d'une manière insolente, la mort de son père. Dès qu'il s'apperçut du saisissement de l'assassin, il lui prit son épée, et haussa le bras pour frapper lui-même le coup; mais les forces lui manquèrent aussitôt. Alors le roi mettant l'épée à la main, tua le comte, et appela du secours. Ses domestiques accoururent en toute diligence et enfoncèrent les portes. Quelques-uns des frères du comte furent tués sur-le-champ; les autres furent pris et punis par les plus horribles supplices, et leur château fut rasé.

GAUSSEM, *et non* GAUSSIN, (Jeanne-Catherine) née à Paris en 1711, d'une ouvreuse de loges, mourut dans cette ville en 1767. Elle débuta le 28 avril 1731, par le rôle de *Junie* dans *Britannicus*. Ses succès furent extraordinaires : elle réussissoit sur-tout dans les rôles d'amoureuse. Un son de voix très-touchant, l'avantage de se pénétrer vraiment de sa situation théâtrale, masquoient la monotonie qui se glissa quelquefois dans le jeu de cette *Actrice du sentiment*, comme l'appeloit *la Chaussée*; mais elle eut la douleur de se voir éclipsée, dans les rôles qui exigeoient le grand pathétique de l'action, par la *Dumesnil* et la *Clairon*. Un mariage mal assorti qu'elle contracta en 1759, acheva de déranger sa fortune que sa générosité naturelle avoit déjà affoiblie. Des motifs de religion l'obligèrent, en 1764, de quitter le théâtre où elle avoit tant plu. Dans la pièce du *Préjugé vaincu*, qu'elle représentoit à la cour, le roi fut si satisfait de la manière dont elle et la célèbre *Dangeville* rendirent leurs rôles, qu'il augmenta sur-le-champ de 500 livres, la pension de 1000 liv. que ces deux actrices avoient déjà obtenue, comme une récompense de leur rare talent. Cette faveur distinguée a eu lieu depuis pour peu de sujets.

I. GAUTHIER, surnommé *le Vieux*, excellent joueur de luth, a laissé plusieurs pièces rassemblées avec celles de *Denys Gauthier*, son cousin, doué du même talent, dans un volume intitulé : *Livre de tablature des pièces de Luth sur différens modes*. Les auteurs y ont ajouté quelques règles pour bien toucher cet instrument si gracieux, mais presque entièrement abandonné en France, par la difficulté d'en bien jouer. Les principales pièces du vieux *Gauthier* sont : l'*Immortelle*, la *Nompareille*, le *Tombeau de Mezangeau*. Les pièces de *Denys Gauthier*, que les luthiens ou joueurs de luth estiment le plus, se nomment l'*Homicide*, le *Canon*, le *Tombeau de l'Enclos*.

II. GAUTHIER, (Claude) célèbre avocat au parlement de Paris, dans le dernier siècle, étoit plus connu par son caractère caustique et très-mordant, que par son éloquence. On a de lui des *Plaidoyers* qu'on ne lit plus guères, en 2 vol. in-4°, 1688.

III. GAUTHIER, (Pierre) musicien, de la Ciotat en Provence, étoit directeur d'un Opéra, qui séjournoit alternativement à Marseille, à Montpellier et à Lyon. S'étant embarqué au port de Cette, il périt avec le vaisseau

qui le portoit, en 1697, à 55 ans. Il y a de lui un recueil de *Duo* et de *Trio*, estimé des connoisseurs. La musique instrumentale étoit son principal talent. *Voltaire* prétend, dans un écrit satirique contre *J. J. Rousseau*, qu'on trouva la musique charmante du *Devin du Village*, dans les papiers de *Gauthier*, et qu'elle fut ajustée aux paroles par le citoyen de Genève; mais cette anecdote n'a pas été adoptée.

IV. GAUTHIER, (François) abbé commendataire d'Olivet et de Savigny, mort en 1720, étoit de Rabodanges en Normandie. C'étoit un homme de grand sens, et né pour la politique. Ayant été obligé de passer en Angleterre, pour une affaire personnelle, il resta à Londres quelques années, et y apprit l'anglois parfaitement. Cette connoissance lui procura celle de plusieurs seigneurs de la cour. L'Angleterre alors étoit lasse de la longue et ruineuse guerre qu'elle soutenoit avec ses alliés contre la France, pour la succession de la couronne d'Espagne : l'abbé *Gauthier* mit à profit cette circonstance, dans la vue de servir sa patrie. Il insinua adroitement le projet d'une réconciliation avec la France, à quelques Anglois employés dans le ministère, et par leur moyen à la reine *Anne*, qui voulut bien avoir des entretiens secrets avec lui. Sûr de leurs dispositions, il passa en France, se fit présenter à *Louis XIV*, auquel il remit un *Mémoire* des démarches qu'il avoit faites à la cour de la Grande-Bretagne, et obtint de ce prince le titre de son agent en cette cour. Etant retourné en Angleterre, il traita secrètement avec les ministres de la reine, en vertu de ses pouvoirs, et prépara à l'ouverture des conférences, qui furent indiquées à Utrecht, et d'où s'ensuivit la paix de 1713. Ce service important de l'abbé *Gauthier* ne resta pas sans récompense. Outre deux abbayes, dont il fut gratifié en France, le roi d'Espagne lui donna une pension de 12,000 liv. sur l'archevêché de Tolède; et la reine *Anne*, une autre pension de 6000 liv., avec un service complet de vaisselle d'argent. Il est étonnant que le premier mobile de cette grande pacification soit presque demeuré dans l'oubli : son nom doit cependant être cher à la patrie et à l'humanité.

V. GAUTHIER, (Jean-Baptiste) né à Louviers dans le diocèse d'Evreux en 1685, mort à Gaillon d'une chûte, en revenant de sa patrie à Paris, le 30 octobre 1755, à 71 ans, fut le théologien de l'évêque de Boulogne (*de Langle*), et ensuite de l'évêque de Montpellier (*Colbert*). Ce dernier prélat le prit chez lui, en apparence pour être son bibliothécaire, mais réellement pour être son conseil et son écrivain. Après la mort de son bienfaiteur, l'abbé *Gauthier* se retira à Paris, où il continua de donner au public des brochures contre les incrédules, ou sur les querelles du temps. On peut en voir une liste exacte dans la *France littéraire* de 1758. Celles qui ont été le plus répandues, sont : I. *Le Poëme de Pope* (intitulé l'*Essai sur l'Homme*,) *convaincu d'impiété*, in-12, 1746. II. *Lettres Théologiques*... contre le *système impie et Socinien* des Pères *Hardouin et Berruyer*, 1756, 3 vol. in-12 : ouvrage posthume, écrit avec force, semé de réflexions jus-

tés, et la meilleure critique qu'on ait faite des romans de *Berruyer*, quoiqu'un peu outrée. III. *Les Jésuites convaincus d'obstination à permettre l'Idolâtrie à la Chine*, 1743, in-12. IV. Plusieurs *Lettres* destinées à prémunir les Fidelles contre l'irréligion, 1746, in-12. V. *Critique du Ballet moral dansé dans le Collège des Jésuites de Rouen*, 1756, in-12. VI. *Réfutation* d'un libelle intitulé : *La voix du Sage et du Peuple*, 1750, in-12. VII. *Vie de Soanen*, évêque de Senez, 1750, in-8° et in-12. VIII. *Les Lettres Persanes convaincues d'impiété*, 1751, in-12. IX. *Histoire abrégée du Parlement de Paris, durant les troubles du commencement du règne de Louis XIV*, 1754, in-12. On pourroit croire, en lisant les critiques de l'abbé *Gauthier*, que c'étoit un homme plein de fiel; il avoit de la douceur dans le caractère, autant que de pureté dans les mœurs. Mais son zèle pour la religion, et sa passion pour ce qu'il appeloit la bonne cause, le faisoient sortir quelquefois des bornes de la modération, sans qu'il s'en apperçût. C'étoit d'ailleurs un homme très-vertueux, ami de la retraite, ennemi de toute superfluité, cherchant à se dérober au monde, et aussi modeste dans la conversation, que négligé dans ses habillemens.

GAUTHIER DE CHATILLON, *Voyez* GUALTHER.

GAUTIER D'AUNAY, *Voyez* IV. MARGUERITE.

GAUTIER STUART, *Voyez* STUART, n.° II.

GAUTIER, *Voyez* CHABOT, GUALTER *et* MONDORGE.

GAUTRUCHE, (Pierre) Jésuite, né à Orléans en 1602, mort en 1681, à Caen, où il professa pendant plus de 30 ans, étoit un homme d'une grande érudition. Sa petite *Histoire Poétique*, in-16, quoique incomplète et assez mal écrite, est plus connue que son *Histoire sainte*, en 4 vol. in-12.

GAWRI, *Voy.* II. GAURIC.

GAY, (Jean) poëte Anglois, né en 1688, d'une ancienne famille de la province de Devonshire, fut mis de bonne heure dans le commerce, mais il le quitta bientôt pour la poésie. En 1712, il fut fait sécretaire de la duchesse de *Monmouth*. En 1714, il accompagna à Hanovre le comte de *Clarendon*; mais ce seigneur s'étant démis de ses emplois, *Gay* revint en Angleterre. Il y fit les délices des grands et des gens de lettres, qui se le disputoient. C'est alors qu'il publia une partie de ses ouvrages. Les principaux sont : I. Des *Tragédies* et des *Comédies*, qui eurent beaucoup d'applaudissemens. II. Des *Opéra*, dont le plus couru fut celui du *Mendiant*, représenté en 1728. *Gay* fit entièrement tomber pour cette année l'Opéra Italien, cette idole de la noblesse et du peuple Anglois. Il faut cependant avouer que dans cette pièce, qui offre des peintures charmantes et faites d'après nature, il y en a souvent de trop libres des vices et des ridicules de la populace. Mais ce qui seroit un défaut en France, n'en est pas un en Angleterre, où l'on s'embarrasse assez peu que l'objet soit délicat ou grossier, pourvu qu'il soit peint fortement et naturellement. *Gay* qui apprécioit en philosophe et sa pièce et

ses admirateurs, y mit pour épigraphe :

Nos hac novimus esse nihil.

III. Des *Fables*, imprimées à Londres en 1753, 2 vol. in-8°, traduites en françois par Mad. *Keralio*. Elles ont été imitées depuis en 1785, Paris, in-8.° Elles manquent en général d'invention; la chûte n'en est pas heureuse, et les réflexions en sont trop longues. Mais il y en a quelques-unes d'excellentes, et dont le tour original est propre à piquer l'attention des lecteurs. Tout cet ouvrage auroit été sans doute plus parfait, si le génie de la langue Angloise eût été plus propre à ce genre de poésie. IV. Des *Pastorales*. On les préfère à toutes les autres productions de *Gay*. Les caractères et les dialogues en sont d'une simplicité admirable. Les bergers ne sont ni petits-maîtres, ni courtisans, comme dans quelques-unes de nos Eglogues françoises. V. Des *Poésies diverses*, publiées en 1715, en 2 vol. in-12. Il y en a plusieurs d'un tour heureux et agréable. On y remarque le Poëme de l'*Eventail*, en trois chants, poëme ingénieux et d'une galanterie délicate, qui a été imité en vers françois par M. *Milon* de Liége. *Gay* étoit un des hommes les plus aimables de son pays : doux, affable, généreux, il avoit les défauts qui sont les suites de ces vertus, une indolence excessive, et une indifférence entière pour ses intérêts. C'étoit, à cet égard, le *la Fontaine* d'Angleterre. Après diverses vicissitudes, tantôt dans l'opulence, tantôt dans la médiocrité, il mourut le 11 décembre en 1732, chez un seigneur Anglois, qui, depuis quelques années, pourvoyoit libéralement à tous ses besoins. Il fit lui-même son épitaphe :

Tout nous dit que la vie est un vrai jeu d'enfant ;
Je le pensois jadis : je le sais maintenant.

Son urne fut déposée à Westminster, et *Pope* y grava cet éloge : « Dans les genres divers que *Gay* a traités, supérieur à plusieurs de ses rivaux, il n'est resté inférieur à aucun d'eux. » L'auteur du *Dictionnaire des Beaux Arts*, dit que *les talens de* Gay *lui frayèrent la voie des honneurs et de la fortune*; il falloit ajouter, qu'il n'entra jamais dans cette voie, que ses talens lui avoient frayée. *Cazin* a donné une édition des œuvres de *Gay*, Paris, 3 vol. in-12.

GAYOT DE PITAVAL, (François) naquit à Lyon en 1673, d'un père conseiller au présidial de cette ville. Il prit le petit collet, qu'il quitta bientôt, pour suivre l'exemple de ses deux frères qui étoient l'un et l'autre dans le service. Aussi peu propre à l'état militaire qu'à l'état ecclésiastique, il se fit recevoir avocat en 1723, et prit une femme. Son éloquence n'ayant réussi que très-foiblement au barreau, et ne possédant qu'une fortune médiocre, il se mit à publier volume sur volume, jusqu'à sa mort arrivée en 1743, à 70 ans, après plus de quarante attaques d'apoplexie. On peut appliquer à *Pitaval* ce que l'immortel *la Bruyère* a dit de certains écrivains : « Il y a des esprits, si j'ose dire, inférieurs et subalternes, qui ne semblent faits que pour être le registre ou le magasin de toutes les productions des autres génies. Ils

sont plagiaires, traducteurs, compilateurs : ils ne pensent point, ils disent ce que les auteurs ont pensé ; et comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste. Ils rapportent beaucoup de choses, plutôt que d'excellentes choses. » Ce portrait est celui de *Pitaval*. Ses ouvrages en sont un témoignage authentique. Les principaux sont : I. *Relation des Campagnes de* 1713 *et* 1714, très-mal rédigée sur les Mémoires du maréchal *de Villars*. II. *L'Art d'orner l'esprit en l'amusant*, 2 vol. in-12 : recueil de bons mots, plutôt fait pour gâter le goût, que pour enrichir la mémoire. III. *Bibliothèque des gens de Cour*, en 6 vol. in-12, compilée pour le peuple. IV. Les *Causes célèbres*, en 20 vol. in-12 : collection qui intéresse par son objet ; mais qui dégoûte par le style fade, rampant, entortillé, louche, du compilateur ; par les puérilités, en vers et en prose, dont il l'a semée ; par des hors-d'œuvres sans nombre ; par le mauvais choix des matériaux ; par la profusion du verbiage le plus vain et le plus commun. *Pitaval*, le plus maussade des écrivains, se croyoit le plus ingénieux, et ne s'en cachoit pas. Il a rendu insipides ses *Recueils de bons mots*, par ses fades plaisanteries, ses Poésies et celles de sa femme, et même prr ses réflexions critiques sur nos meilleurs écrivains ; mais il étoit aussi peu à craindre avec la plume qu'avec l'épée. M. *de Garsault* a réduit les 20 volumes des *Causes célèbres* en un seul, sous le titre de *Faits des Causes célèbres et intéressantes*. L'original et la copie se ressemblent par le style affecté et bas ; mais ils diffèrent, en ce que l'un et l'autre rédacteurs ont donné dans les deux extrémités opposées. L'insipide *Pitaval* est trop prolixe, son abréviateur, trop concis. M. *de la Ville*, avocat, a donné une *Suite* en 4 vol. in-12. On a publié un nouvel *Abrégé des Causes célèbres*, par *Richer*, avocat, qui en a fait imprimer vingt-deux volumes.

GAZA, (Théodore) un de ces savans Grecs qui transplantèrent les arts de la Grèce en Italie après la prise de Constantinople, etoit de Thessalonique. Il trouva, dans le cardinal *Bessarion*, un ardent protecteur, qui lui procura un bénéfice dans la Calabre. L'illustre Grec apprit si bien et si promptement le Latin, qu'il fit sentir les beautés de cette langue aux Italiens mêmes. Il mourut à Rome en 1475, à 80 ans. On dit qu'étant allé à Rome présenter à *Sixte IV* quelques-uns de ses ouvrages, ce pape ne lui fit qu'un présent fort modique. *Gaza* le jeta, de dépit, dans le Tibre, disant, en colère, *que les Savans ne devoient pas se donner la peine d'aller à Rome, puisque le goût y étoit si dépravé, et que les Anes les plus gras y refusoient le meilleur grain ;* invective plate et grossière. On a de lui : I. Une *Traduction*, en latin, de l'*Histoire des Animaux*, d'*Aristote*. C'est une des premières versions, dans laquelle on a pu connoître le génie du philosophe Grec, entièrement défiguré par les Arabes et les scolastiques des siècles d'ignorance. II. Une *Grammaire Grecque*, in-4°, en 1540. III. La *Traduction de l'Histoire des Plantes*, de *Théophraste*. IV. Celle des *Aphorismes*

d'Hippocrate. V. Une *Version* Grecque du *Songe de Scipion*, et du traité *De senectute*, de *Cicéron*, etc. *Voyez* ARGYROPHILE.

GAZÆUS, *Voyez* COMMODIANUS, *et* III. ENÉE.

GAZELLI, prince d'Apamée, et gouverneur de Syrie pour le sultan d'Egypte, s'opposa d'abord aux Turcs; mais voyant que *Tomanbey*, son maître, avoit été pris et mis à mort par *Sélim* en 1517, il implora la clémence du vainqueur, et fut continué dans le gouvernement de Syrie. Après la mort de *Sélim*, *Gazelli* tâcha d'engager le gouverneur d'Egypte, *Gayerbey*, à rétablir la puissance des Mammelucs. Mais celui-ci fit mourir ses ambassadeurs. *Gazelli*, nonobstant cette nouvelle, livra bataille aux Turcs près de Damas, contre le bacha *Ferhat*. Il fut tué en combattant vaillamment l'an 1550.

GAZET, (Guillaume) chanoine d'Aire, et curé à Arras, mourut dans cette dernière ville en 1612, à 58 ans. On a de lui : I. *L'Histoire Ecclésiastique des Pays-Bas*, 1614, in-4°, où le conte de la sacrée *Manne* et de la sainte *Chandelle* d'Arras n'est pas oublié. L'auteur est très-crédule, et son style fort grossier. II. *L'Ordre et suite des Evêques et Archevêques de Cambray*, 1597, in-8.° III. *L'Ordre des Evêques d'Arras*, 1598, in-8.° IV. Il a publié aussi divers ouvrages de piété : *Vies des Saints*, 1613, in-8°; le *Miroir de la Conscience*; le *Sacré banquet*; le *Cabinet des Dames*; les *Remèdes contre les scrupules*, etc.

GAZI-HASSAM, capitan-bacha ou grand amiral Turc, se distingua par sa bravoure et la sagesse de ses conseils. Il parvint de grade en grade et d'exploits en exploits à la première dignité de la marine. Il étoit capitaine de pavillon du vaisseau amiral, lorsque la flotte turque fut brûlée par les Russes, à Tschesmé. Envoyé en Egypte, il y soumit les Beys rebelles *Ibrahim* et *Mourad*, et en rapporta un tribut de plus de douze millions de piastres. Il fut appelé en 1787 au commandement d'une escadre de seize vaisseaux et de huit frégates, qui entra dans la Mer Noire, pour en expulser les Moscovites. Après avoir rassemblé tous ses officiers, un historien moderne lui fait tenir ce discours : « Vous savez d'où je viens et ce que j'ai fait ; un nouveau champ d'honneur m'appelle ainsi que vous, à sacrifier notre dernier soupir à l'honneur de notre religion et au service du sultan. C'est pour remplir ce devoir sacré, que je me sépare maintenant de ceux de ma famille qui me sont les plus chers. J'ai donné la liberté à tous mes esclaves des deux sexes : je leur ai payé tout ce que je leur devois, et je les ai récompensés suivant leur mérite. J'ai dit le dernier adieu à mon épouse; je vais enfin chercher les combats, dans la ferme résolution de vaincre ou de mourir. Si j'en reviens, ce sera une faveur insigne du tout-puissant. Je ne desire de voir prolonger mes jours que pour pouvoir les terminer avec gloire. Telle est mon inébranlable résolution. Vous qui avez toujours été mes compagnons fidelles, je vous ai convoqués pour vous exhorter à

suivre mon exemple dans cette conjoncture décisive. S'il est quelqu'un de vous qui ne se sente pas le courage de mourir au champ d'honneur, il peut le déclarer librement ; il trouvera grace devant moi, et il recevra soudain son congé. Ceux au contraire qui manqueront de cœur en exécutant mes ordres dans une action, ne doivent pas s'attendre à pouvoir s'excuser, en attribuant leur fuite aux vents contraires ou à la désobéissance de leurs matelots ; car je jure par *Mahomet* et par la vie du Sultan, que je leur ferai trancher la tête, ainsi qu'à tout leur équipage. Mais celui qui montrera du courage, en s'acquittant de son devoir, sera récompensé avec largesse. Que tous ceux qui voudront me suivre à ces conditions, se lèvent donc et jurent de m'obéir. » Aussitôt tous les capitaines promirent de vaincre ou de mourir. Les Turcs alors désarmèrent dans l'Archipel tous les Grecs dont ils soupçonnoient la fidélité. Ils soulevèrent les Tartares de Crimée, et les rappelèrent sous les lois de l'empire Ottoman. *Gazi* élevé bientôt après du poste de capitan-bacha à celui de grand visir, se mit malgré son grand âge, à la tête de l'armée Turque, qui combattit les Russes depuis 1787 jusqu'en 1790: il obtint d'abord divers avantages, soit contre le prince de *Saxe-Cobourg*, qu'il auroit défait complètement à Faksan, sans l'arrivée de *Souwarow*, qui survint inopinément au secours du général Autrichien, soit contre les armées Russes; mais repoussé à son tour, voyant la ville d'Ismaïl prise d'assaut, et tous les habitans massacrés par les vainqueurs, il succomba à ce désastre, et mourut de chagrin quelques jours après, en 1790, au milieu de ses soldats, qui le regardoient comme leur père. *Gazi* unissoit la bravoure à l'humanité. Les Turcs irrités de la défection des Grecs dans la Morée, qui avoient pris le parti des Russes, vouloient qu'on exterminât leur nation entière. Le divan fut plusieurs fois assemblé pour examiner ce sanglant projet; *Gazi* se montra le défenseur des innocens qui auroient été enveloppés dans la proscription générale, et il parvint par ses prières et son influence à empêcher ce massacre.

GAZOLA, (Joseph) médecin de Vérone, où il établit l'académie *de gli Aletofili*, mort en 1715, à 54 ans, a donné quelques ouvrages de médecine, entr'autres : *Il Mondo ingannato di falsi Medici*; Pragæ 1716, in-8.° Il y convient que les malades meurent aussi souvent des remèdes que des maladies, et enseigne à se passer de médecins. L'auteur n'étoit sûrement pas payé de la salubre faculté pour lui rendre cet office.

GAZON-DOURXIGNÉ, (Sébastien-Marie-Mathurin) né à Quimper, mort le 19 janvier 1784, étoit un assez bon critique et un poëte médiocre. On remarque de l'esprit et du goût dans les brochures qu'il publia contre les tragédies d'*Aripomène*, d'*Epicaris*, de *Sémiramis*, etc. mais on voit peu de talent pour le théâtre dans sa comédie d'*Alzare*, ou *le Préjugé détruit*. Ses *Héroïdes* inspirent plus d'ennui que d'attendrissement. Son *Essai historique et philosophique sur les principaux ridicules des différentes Nations*, 1766, in-12, à la suite duquel l'auteur les a

placées, est écrit avec assez d'agrément. quoique le sujet n'y soit qu'effleuré. Sa traduction du poëme des *Jardins* du P. *Rapin*, in-12, 1772, est plutot une imitation qu'une version bien exacte. Son éloge de *Voltaire* est foible, mais purement écrit.

GÉANS, (les) [Mythol.] étoient enfans de la Terre qui les produisit pour déclarer la guerre aux Dieux du Ciel, et détrôner *Jupiter*. On les confond souvent avec les Titans qui entreprirent d'escalader le Ciel. *Macrobe* écrit que les *Géans* étoient une nation d'hommes impies, qui nioient qu'il y eût des Dieux; ce qui a fait dire qu'ils avoient voulu les chasser du Ciel.

GEBELIN, *Voyez* COURT.

GÉBER, (Jean) Grec suivant les uns, Espagnol suivant les autres, étoit médecin et astronome. On a de lui plusieurs ouvrages dans lesquels on trouve beaucoup d'expériences chimiques, même de celles que l'on donne aujourd'hui pour nouvelles. Le célèbre *Boerhaave* en parle avec estime dans ses *Institutions Chimiques*. On ne sait en quel temps il vivoit; on croit que c'est vers le 9ᵉ siècle. L'abbé *Lenglet du Fresnoy* a recueilli tout ce qu'on pouvoit dire sur la personne et les ouvrages de ce chimiste, dans le premier volume de son *Histoire de la Philosophie Hermétique*. Ceux qui prétendent que *Géber* a travaillé, le premier, à la recherche d'un *Remède universel*, se fondent sur certaines expressions que l'on trouve dans ses écrits: elles sont plus que suffisantes, pour faire croire au lecteur ignorant qu'il en a eu connoissance. Telle est celle-ci: *L'Or ainsi préparé, guérit la Lèpre et toutes sortes de maladies*. Mais il faut observer que, dans son langage, les métaux les plus bas sont *les Lépreux*, et l'or, *ceux qui se portent bien*. Quand donc il dit: *Je voudrois guérir six Lépreux*, il n'entend autre chose, sinon qu'il voudroit les convertir en or, capable de soutenir l'épreuve de l'antimoine. Les *Traités de Géber* furent imprimés à Dantzig, 1642, in-8.° Sa *Géomance*, en italien, est de Venise, 1552, in-8°, figures. Ses ouvrages contiennent plusieurs choses utiles et curieuses sur la nature, la purification, la fusion et la malléabilité des *Métaux*; avec plusieurs Histoires excellentes des *Sels* et des *Eaux fortes*.

GÉBLER, (N. baron de) conseiller privé de l'empereur, vice-chancelier pour la Bohême et l'Autriche, commandeur de l'ordre de Saint-Etienne, mort d'apoplexie à Vienne le 9 octobre 1786, à 62 ans, s'étoit d'abord fait connoître en Allemagne par plusieurs ouvrages politiques et dramatiques estimés. Son mérite le fit connoître à la cour de Vienne, qui commença d'employer ses talens en 1754, et qui l'éleva de grade en grade dans l'administration. L'empereur qui faisoit de lui un cas infini, lui destinoit la place de directeur général de la Gallicie. Le baron de *Gébler* étoit né dans la religion protestante, qu'il avoit quittée pour se faire catholique.

GED, (Williams) orfèvre et imprimeur à Edimbourg, fut l'un des premiers qui employa l'art du stéréotypage. Il publia depuis 1725 jusqu'en 1739, plusieurs ouvrages avec des planches

moulées d'une seule pièce. Son *Salluste*, in-12, de cent cinquante pages, porte sur le titre : *Excusus non typis mobilibus, ut vulgò fieri solet, sed tabellis seu laminis fusis.*

GÉDALIAH, fameux Rabbin, mort en 1448, a fait une chaîne de *Tradition depuis Adam jusqu'à l'an 761 de J. C.*, en deux parties, et une troisième où il traite de la *Création du Monde ;* Venise, 1587, in-4.° On a encore de lui d'autres écrits.

GÉDÉON, fils de *Joas*, de la tribu de *Manassé*, et cinquième juge d'Israël vers l'an 1245 avant Jésus-Christ, fut choisi par l'ange du Seigneur pour être le libérateur d'Israël. *Gédéon*, dont l'humilité étoit extrême, eut besoin de voir des miracles pour croire la vérité de cette mission. Ayant fait cuire un chevreau pour l'offrir, l'ange lui dit d'en mettre la chair et du pain sans levain dans une corbeille, et le jus dans un pot, de l'apporter sous un chêne, et de verser ce jus sur la chair, qu'il mit sur une pierre. L'ange toucha la pierre avec une baguette, et il sortit aussitôt de cette pierre un feu qui consuma la chair et le pain. *Gédéon* ayant ensuite étendu sur le soir la toison, il la trouva le lendemain toute mouillée de la rosée, sans en voir sur la terre des environs. Le surlendemain, le contraire arriva, la terre étant mouillée et la toison ne l'étant pas. *Gédéon* commença sa mission par abattre de nuit l'autel de *Baal*. Les habitans de la ville, indignés, envoyèrent le demander à son père. Celui-ci répondit, « que si *Baal* étoit un Dieu, il se vengeroit bien lui-même, sans le secours des hommes. » *Gédéon* fit sonner ensuite la trompette, et vit autour de lui, en peu de temps, une armée de trente-deux mille hommes qu'il réduisit à trois cents, ne les armant que d'un pot, d'une lampe cachée dans ce pot, et d'une corne de bélier, ou d'une trompette. *Gédéon* alla secrètement dans le camp ennemi, et y entendit des soldats s'entretenant sur le songe d'un d'entr'eux. Ce songe présageoit leur défaite. Assuré de la victoire, *Gédéon* s'avança pendant la nuit, à la tête des trois cents hommes, avec ordre de casser tous ensemble leurs pots. L'ordre ayant été exécuté à propos, les ennemis crurent avoir une grande armée à combattre. Ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres ; et ceux qui échappèrent à cette boucherie, furent mis en pièces par les vainqueurs. *Gédéon* les poursuivit, tua de sa propre main *Zébée* et *Salmana*, et délivra la terre de ces hommes féroces. Les Israélites voulurent lui donner la couronne, comme à leur libérateur ; mais il la refusa. Il gouverna sagement Israël, sans vouloir accepter le titre de *Roi*, et mourut dans un âge avancé, l'an 1259 avant J. C., laissant soixante-dix enfans de plusieurs femmes, outre *Abimelech* qu'il eut d'une concubine, et qui tua tous les autres.

GÉDICCUS, (Simon) docteur en théologie, et ministre à Magdebourg, a répondu sérieusement au traité paradoxal, attribué à *Acidalius*, contre les femmes. Ce dernier prétendoit que les femmes n'appartiennent point à l'espèce humaine. La *Defense du sexe féminin* de *Gédiccus*, a été imprimée pour la

première fois en 1593; et se trouve avec l'ouvrage de son antagoniste, à la Haye, 1641, in-12.

GEDOYN, (Nicolas) né à Orléans d'une famille noble en 1661, fut Jésuite pendant dix ans. Rentré dans le monde, il y porta tous les agrémens de l'homme de société et de l'homme d'esprit, il y plut beaucoup. On a prétendu que la célèbre *Ninon de Lenclos* l'aima éperdument, et qu'à 80 ans elle en vint aux dernières foiblesses; mais c'est un conte ridicule. Les amis qu'il acquit dans la société de cette fille ingénieuse, s'intéressèrent à son sort, et le rendirent assez brillant pour un homme de lettres. Il obtint un canonicat de la Ste-Chapelle en 1701, fut reçu à l'académie des Belles-Lettres en 1711, à l'académie Françoise en 1719, et nommé à l'abbaye de Notre-Dame de Beaugency en 1732. Il mourut au château de Font-Pertuis, près de son abbaye, le 10 août 1744, à 77 ans. C'étoit un homme d'un vrai mérite, de l'humeur la plus complaisante et la plus douce, quoique vif dans la dispute, d'une probité très-exacte, et de la candeur la plus aimable. Il étoit si passionné pour les bons auteurs de l'antiquité, qu'il auroit voulu qu'on eût pardonné à leur religion, en faveur des beautés de leurs ouvrages et de leur mythologie, qu'il ne considéroit que par son beau côté. Il pensoit que l'esprit de toutes les nations s'étoit rétréci, et que la grande poésie et la grande éloquence avoient disparu du monde avec les fables des Grecs. Ces idées montrent que l'abbé *Gédoyn*, né avec plus de goût que de profondeur dans l'esprit, n'étoit point propre à tenir la balance entre les anciens et les modernes. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Traduction* de *Quintilien*, in-4° et en 4 vol. in-12. Ce n'est qu'une version; mais l'auteur en a fait un original, par l'excellente *Préface* dont il l'a ornée, et surtout par la netteté, la pureté et l'élégance du style. L'abbé *Gédoyn* a traduit *Quintilien*, non en affectant une exactitude scrupuleuse et littérale, à la manière d'un esclave; mais en possédant son sujet, et en le traitant avec l'assurance d'un maître, et d'un maître qui se donne peut-être quelquefois trop de liberté. II. Une *Traduction* de *Pausanias*, en 2 vol. in-4°; exacte, fidelle, élégante, et ornée de savantes notes. III. *Œuvres diverses;* Paris, 1745, in-12. C'est un recueil de petites dissertations sur des matières de morale et de littérature, en général très-utiles, écrites élégamment, mais sans finesse. IV. Plusieurs *Dissertations* curieuses, en manuscrit, et qui, dit-on, seront bientôt imprimées. C'est un examen du *Paradis perdu* de *Milton*. Cet ouvrage lui paroissoit ce qu'il a paru à certains littérateurs caustiques : un poëme sombre, barbare et dégoûtant, dans lequel le Diable hurle sans cesse, en vers durs, contre le Messie.

GÉHAN-GUIR, roi des Indes, commença de régner en 1604, et mourut en 1628. Deux de ses fils, déjà avancés en âge, dont l'aîné se nommoit *Kosrou* et le cadet *Kourom*, ennuyés de la longueur du règne de leur père, firent tous leurs efforts pour monter sur le trône pendant sa vie. *Kosrou* leva une puissante armée; mais il fut

vaincu et fait prisonnier, avec les seigneurs qui avoient suivi son parti. Son père ne voulant pas le faire mourir, se contenta de lui ôter la vue avec un fer chaud. Il le garda auprès de lui, dans le dessein de laisser le royaume à *Bolaki*, fils aîné de ce prince rebelle. Cependant *Kourom*, qui employoit tout son crédit pour se faire roi, attira dans son gouvernement de Décan, son frère aîné *Kosrou*, comme dans un lieu où il vivroit avec plus de douceur, et trouva le moyen de s'en défaire secrètement. Après sa mort, il forma le dessein de détrôner son père. *Gehan-Guir* marcha au-devant de ce fils rebelle, avec une armée fort nombreuse; mais il mourut en chemin, après avoir recommandé son petit-fils *Bolaki* à *Souf-Kan*, généralissime de ses armées, et son premier ministre d'état. *Souf-Kan* avoit donné sa fille à *Kourom;* il trahit les intérêts de *Bolaki*, légitime successeur de la couronne, et mit son gendre sur le trône.

GEIER, (Martin) théologien Luthérien, professeur en Hébreu, ministre de St-Thomas, prédicateur, confesseur, et membre des conseils ecclésiastiques de l'électeur de Saxe, étoit né à Leipzig en 1614, et mourut en 1681, à 67 ans. On a de lui: I. D'excellens *Commentaires*, en latin, sur l'*Ecclésiaste*, les *Proverbes*, *Daniel* et les *Pseaumes*. II. Un *Traité* latin *sur le deuil des Hébreux*. III. Plusieurs autres ouvrages, pleins d'érudition. On les a recueillis à Amsterdam, 1695, en 3 vol. in-fol.

GEINOZ, (François) membre de l'académie des Belles-Lettres, et aumônier de la compagnie générale des Suisses, étoit de Hull, petite ville dans le canton de Fribourg, et mourut le 23 mai 1752, à Paris, à 56 ans. C'étoit un homme très-estimable par ses vastes connoissances, et sur-tout par sa probité: il avoit la candeur de son pays. On a de lui des *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des Belles-Lettres. Elles roulent presque toutes sur *Hérodote*. Ce savant académicien préparoit une nouvelle édition de ce père de l'histoire Grecque, corrigée sur les manuscrits de la bibliothèque du roi. On peut voir un éloge plus étendu de l'abbé *Geinoz* dans l'*Histoire Militaire des Suisses au service de France*, par M. le baron de *Zurlauben*.

GELAIS, (Saint-) *Voyez* SAINT-GELAIS (Octavien *et* Melin de).

I. GELASE Ier, pape, Romain, successeur de *Félix II* le 1er mars 492, fut occupé, comme son prédécesseur, des troubles de l'Eglise d'Orient, et ne put les terminer. Il refusa sa communion à *Euphémius*, patriarche de Constantinople, qui ne vouloit point condamner publiquement la mémoire d'*Acace*. *Gelase* convoqua à Rome, en 494, un concile de 70 évêques. On y fit un *Catalogue des Ecritures-Saintes*, conforme à celui que l'église Catholique reçoit aujourd'hui. On nomme, avec distinction dans les actes du concile, plusieurs Pères de l'Eglise, parmi lesquels on compte St. *Cyprien*, St. *Athanase*, St. *Grégoire de Nazianze*, St. *Cyrille d'Alexandrie*, St. *Jean Chrysostôme*, St. *Ambroise*, St. *Augustin*, St. *Hilaire*, St. *Jerôme* et St. *Prosper*. Le pieux pontife mourut le 19 novembre 496,

laissant entr'autres écrits, un *Traité contre Eutychès* et *Nestorius*, que nous avons. Il avoit aussi composé des *Hymnes*, des *Préfaces* et des *Oraisons* pour le saint Sacrifice et pour l'administration des Sacremens. On lui a attribué un ancien *Sacramentaire* de l'Eglise Romaine, qui contient toutes les Messes de l'année, et les formules des Sacremens. Il est le premier qui ait fixé les ordinations aux Quatre-temps.

II. GELASE II, (Jean de Gaëte) chancelier de l'Eglise Romaine et cardinal, fut élu pape le 25 janvier 1118. *Cencio*, consul de Rome, marquis de *Frangipani*, dévoué à l'empereur *Henri V*, entre dans le conclave l'épée à la main, saisit le nouveau pontife à la gorge, et l'accable de coups. Cette férocité brutale mit Rome en combustion : *Henri* s'y rend, dans le dessein de faire élire un autre pape, et fait donner la couronne pontificale à *Bourdin*, archevêque de Brague, qui prit le nom de *Grégoire VIII. Gelase II*, retiré à Capoue, excommunie dans un concile cet antipape et celui qui l'avoit fait élire. Il passa ensuite en France, assembla un concile à Vienne, et mourut, non pas dans cette ville, comme le dit l'auteur des *Annales de l'Empire ;* mais à l'abbaye de Cluny, qu'il édifia par des mœurs pures et une mort sainte. Il expira le 29 janvier 1119, après une année de pontificat.

III. GELASE DE CYZIQUE, auteur Grec du vᵉ siècle, a écrit l'*Histoire du concile de Nicée*, tenu en 325. Cette Histoire n'est qu'un mauvais roman, imaginé par la passion et par l'imposture. On la trouve dans la *Collection des Conciles*. On l'a aussi imprimée séparément en grec et en latin; Paris, 1599, in-4.°

GELDENHAUR, (Gérard) historien et théologien de Nimègue, fut d'abord secrétaire et lecteur de l'évêque d'Utrecht. Il quitta l'église Catholique pour le Luthéranisme, et sur-tout pour une femme, qui avoit fait plus d'impression sur son cœur, que les opinions de *Luther* sur son esprit. Il professa à Worms, à Augsbourg, et mourut le 10 janvier 1542, à 50 ans. *Erasme*, son ami, outré de son changement, prit la plume contre lui. On doit à cet écrivain : I. Une *Histoire de Hollande*. II. Une *des Pays-Bas*. III. Une autre *des Evêques d'Utrecht*, réunies dans un seul vol. in-4° ; Leyde, 1611. Il y a beaucoup de recherches, mais peu d'agrément dans les unes et dans les autres. On ne parlera point de quelques *Ouvrages de Controverse ;* on sait ce que ces sortes d'écrits deviennent, lorsque le feu de la division est éteint, des Almanachs de l'autre année, pour nous servir de l'expression de *la Bruyère*.

GELDORP, peintre de Hollande, est placé ici pour faire connoître qu'il y a des plagiaires parmi les peintres, ainsi que parmi les écrivains. Comme il manioit passablement bien les couleurs, et qu'il dessinoit avec peine, il avoit fait faire, par d'autres peintres, plusieurs têtes, plusieurs pieds et plusieurs mains sur du papier, dont il faisoit des *Poncis*, pour lui servir dans ses tableaux.

I. GELÉE, (Claude) dit *le Lorrain*, né en 1600, dans le diocèse de Toul, de parens fort

pauvres, parut presque stupide dans son enfance. On l'envoya vainement à l'école ; il n'y put rien aprendre. On le mit chez un pâtissier, et il ne profita pas davantage. Sa seule ressource fut de se mettre à la suite de quelques jeunes gens de sa profession qui alloient à Rome. *Augustin Tassi*, peintre célèbre, le trouva assez bon pour lui broyer ses couleurs, soigner son cheval et faire sa petite cuisine. Il le prit à son service, et lui donna quelques leçons de peinture. *Gelée* n'y put d'abord rien comprendre ; mais les semences de l'art se développèrent peu à peu, et il devint le premier paysagiste de l'Europe. Il est une preuve de ce que peut la constance du travail contre la pesanteur de l'esprit. Aucun peintre n'a mis plus de fraîcheur dans ses teintes, n'a exprimé avec plus de vérité les différentes heures du jour, et n'a mieux entendu la perspective aérienne. Il n'avoit point de talent pour peindre les figures. Celles qu'on voit dans ses paysages sont de *Philippe Lauri* ou de *Courtois*. Ses Desseins sont admirables pour le clair-obscur ; on y trouve la couleur et l'effet des tableaux. *Gelée* a gravé plusieurs morceaux à l'eau-forte avec beaucoup d'art. Ce peintre mourut à Rome (en 1678 suivant les uns, et en 1682 selon les autres.)

II. GELÉE, (Théophile) médecin de Dieppe, mort vers 1650, excella dans la théorie et dans la pratique de son art. Il est auteur d'un excellent *Abrégé d'Anatomie*, réimprimé avec des augmentations, 1656, in-8°, à Paris ; et d'une *Traduction* des Œuvres d'*André du Laurens*, imprimée à Rouen en 1661, in-fol., avec fig.

GELIMER, *Voyez* GILIMER.

GELIOT, (Louvan) auteur du XVIIe siècle, connu par un ouvrage sur l'art héraldique, intitulé : *La vraie et parfaite Science des Armoiries*. Pierre *Palliot* l'augmenta, et le fit imprimer à Dijon, in-fol. 1660. On en trouve avec des frontispices de 1661 et 1664, quoiqu'il n'y ait eu qu'une impression en 1660. Les curieux le recherchent encore.

GELLERT, (Christian Fürchtegott) professeur de philosophie à Leipzig, né à Haymelen, bourg entre Freyberg et Chemnitz, en 1715, mourut le 13 décembre 1769, à 54 ans. C'étoit un homme plein de douceur et de bonté, qui eut un grand nombre de disciples, et qui sut leur faire aimer la vertu. Il étoit respecté même du peuple. On vit arriver un jour à Leipzig, au commencement d'un hiver rude, un paysan Saxon, conduisant un chariot de bois de chauffage. Il s'arrêta devant la porte de *Gellert*, et parlant à lui-même, il lui demanda : *S'il n'étoit pas ce monsieur qui faisoit de si belles Fables*. Sur la réponse du fabuliste, le paysan plein de joie, et faisant beaucoup d'excuses de la liberté qu'il prenoit, le pria d'accepter sa voiture de bois comme une foible marque de sa reconnoissance pour le plaisir que lui avoient fait ses Fables. Le roi de Prusse l'a peint ainsi dans une lettre particulière : « Ce petit bourru de *Gellert* est réellement un homme aimable. C'est un hibou que l'on ne sauroit arracher de son réduit ; mais le tenez-vous une fois ? c'est le philosophe le plus doux et le plus gai ; un esprit fin, toujours nouveau,

toujours ne ressemblant qu'à lui-même. Pour le cœur, il est d'une bonté attendrissante. La candeur et la vérité s'échappent de ses lèvres, et son front peint la droiture et l'humanité. Avec tout cela, on est embarrassé de lui, du moment que l'on est quatre personnes ensemble. Ce babil l'étourdit; la timidité le saisit, la mélancolie le gagne; il s'oublie, et l'on n'en tire pas un mot. » *Gellert* est moins connu en France comme professeur de philosophie, que comme fabuliste et littérateur. Les Allemands le placent au rang de leurs meilleurs poëtes. Nous avons de lui: I. Des *Fables* et des *Contes*, traduits en plusieurs langues. (*Voy.* III. BOULANGER.) On lui reproche d'être quelquefois monotone et diffus; mais la délicatesse de ses pensées, la pureté de son style, et les sentimens d'humanité qu'il respire, lui ont fait pardonner ces défauts. II. Un *Recueil de Cantiques*. III. La *Dévote*, comédie, qu'il fit jouer avec succès. Ses *Fables* et ses *Lettres*, traduites en françois, ont paru en 1775, 5 vol. in-8°, avec sa Vie. *Voyez* TOUSSAINT.

GELLI ou GALLO, (Jean-Baptiste) poëte Florentin, avoit une condition inférieure à son esprit: il étoit tailleur. Il fut un des plus grands ornemens de l'académie *de gli Umidi* de Florence, et en fut regardé comme le restaurateur, par la réputation que ses ouvrages donnèrent à cette compagnie. Les principaux sont: I. Des *Dialogues*, faits sur le modèle de ceux de *Lucien*, mais moins piquans et moins agréables, quoiqu'ils offrent, dans plusieurs endroits, de la philosophie, embellie par l'enjouement. Il auroit été à souhaiter que l'auteur eût fait paroître la volupté sous une gaze moins transparente. Leur titre est *Caprici del Bottaio Fiorenza*; 1549 ou 1551, in-8.° Ils ont été traduits en françois, sous le titre de *Discours fantastiques de Justin Tonnelier*, par *Claude de Kerquisinen*; Paris 1575, in-16. II. *La Circé*: elle a aussi été traduite en françois assez mal, en 1680, in-12. III. Une bonne *Version Italienne* du *Traité* latin *des Couleurs*, de *Porzio*; Florence 1551, in-8.° IV. Deux *Comédies*; l'une intitulée *la Sporta*, qui mérita d'être attribuée à *Machiavel*; et l'autre, l'*Errore*. Il traduisit aussi quelques pièces du théâtre des Grecs. *Gelli* mourut le 24 juillet 1563, âgé de 64 ans. *Matthieu Toscan* fit ces quatre vers à la louange de cet auteur:

Quæ calamo æternos conscripsit dexterâ libros,
Sæpè hæc cum gemina forfice rexit acum.
Induit hic hominum periturâ corporâ veste,
Sensa tamen libris non peritura dedit.

Ces vers font allusion à la profession de *Gelli*. Occupé toute la semaine à sa boutique, il ne donnoit à son cabinet que le loisir des fêtes et dimanches. Il le dit lui-même dans une lettre à *Melchiori*, où il rejette modestement les titres qu'on accordoit à ses talens, comme peu convenables à la médiocrité de son état.

I. GELLIUS, (Aulus) *Voyez* AULUGELLE.

II. GELLIUS, ami de *Marc-Antoine* le Triumvir, étant allé en Judée pour quelques affaires,

fut charmé de la beauté extraordinaire de *Mariamne*, femme d'*Hérode*, et d'*Aristobule*, son fils. *Gellius*, de retour auprès d'*Antoine*, lui exagéra leur beauté, et n'oublia rien pour tâcher de lui donner de l'amour pour *Mariamne*. Mais le Triumvir jugea qu'il ne se feroit pas honneur d'obliger un roi, son ami, de lui envoyer sa femme ; et craignit, d'un autre côté, de donner de la jalousie à *Cléopâtre*. Il se contenta donc de demander *Aristobule*, qu'*Hérode* refusa sous un honnête prétexte.

GELMI, (Jean-Antoine) poëte de Vérone, florissoit dans le 16ᵉ siècle. Il a publié des *Sonnets* italiens et d'autres *Poésies*, où l'on remarque un goût fin et délicat. On dit qu'il faisoit ses pièces sur-le-champ.

GELON, fils d'*Hipparque*, roi de Géla, voyant les Syracusains se livrer à des dissentions, tandis qu'ils auroient dû réunir leurs efforts contre les Carthaginois leurs ennemis, s'empara de l'autorité à Syracuse, après avoir abandonné à son frère *Hiéron*, Géla, ville de Sicile, sa patrie. Né avec les qualités d'un héros et les vertus d'un roi, il remporta une victoire considérable près d'Himère, sur les Carthaginois, commandés par *Amilcar*. La fortune, au lieu de l'enorgueillir, le rendit plus doux, plus affable, plus humain. Il alla sans armes dans l'assemblée des Syracusains, justifia sa conduite, se démit du pouvoir, et fut élu roi par la reconnoissance publique. Il mourut après sept ans de règne, l'an 478 avant J. C., pleuré comme un père. On lui éleva un superbe monument, environné de neuf tours d'une hauteur prodigieuse, et on lui décerna les honneurs qu'on rendoit alors aux demi-dieux.

GEMINIANI, (François) né à Lucques en 1680, mort en 1762, fut un des premiers violons de son temps. On a de lui douze *Sonates*.

GEMISTE, (George) surnommé *Platon*, philosophe Platonicien, se retira à la cour de Florence, alors l'asile des lettres, après la prise de Constantinople, sa patrie, par les Turcs. Il s'étoit trouvé au concile de Florence en 1438, et y avoit brillé par l'étendue de ses lumières et la prudence de son caractère. Il mourut âgé de près de cent ans, laissant plusieurs ouvrages : I. *Commentaire sur les Oracles magiques de Zoroastre*; Paris, 1599, in-8ᵒ, grec et latin : livre d'une érudition profonde, mais quelquefois frivole. II. Plusieurs *Traités historiques*, qui décèlent une vaste connoissance de l'Histoire Grecque : telle est une *Histoire de ce qui a suivi la bataille de Mantinée*, avec des éclaircissemens sur *Thucydide*; Venise, 1503, in-folio. III. Un *Traité de la différence de Platon et d'Aristote*; Paris, 1541, in-8ᵒ : il penche beaucoup pour le premier.

GEMMA, (Reinier) dit *le Frison*, parce qu'il étoit de Dockum dans la Frise, professa la médecine avec succès à Louvain, et mourut dans cette ville en 1555, à 48 ans. Il passoit pour un des plus habiles astronomes de son temps; et il laissa un fils, *Corneille* GEMMA, qui hérita de ses talens. On a du père plusieurs ouvrages de mathématiques, entr'autres, I. Une *Mappemonde*,

bonne pour son temps. Il la dédia à l'empereur *Charles-Quint*, qui y trouva une faute en la parcourant : l'auteur profita de cette correction. II. *Methodus Arithmeticæ*, in-8.° III. *De usu annuli Astronomici*, etc. — *Corneille*, son fils, mort en 1579, à 75 ans, fut aussi célèbre astronome. Il composa divers *Traités* : un, entr'autres, *De prodigiosâ Cometæ specie anni* 1577 ; Anvers, 1578, in-8.° Les ouvrages de cet astronome sont écrits avec pureté et avec élégance ; et quelques-uns peuvent encore être lus avec fruit.

GENCA, *Voy.* GENGA.

I. GENDRE, (Louis le) né en 1659 à Rouen, d'une famille obscure, s'attacha à *François de Harlay*, alors archevêque de cette ville, et qui dans la suite le fut de Paris. Ce prélat lui donna un canonicat de Notre-Dame en 1690. L'abbé *le Gendre* lui dut plusieurs autres bienfaits, et n'en perdit point le souvenir. Il mourut à Paris le 1[er] février 1733, à 74 ans. Il avoit, depuis 1724, l'abbaye de Claire-Fontaine, au diocèse de Chartres. Son testament étoit rempli de fondations singulières ; comme elles excitèrent quelques contestations, l'autorité civile les appliqua à l'université de Paris, pour une distribution solennelle de prix, auxquels peuvent concourir les écoliers de troisième, de seconde et rhétorique des colléges de l'université. La première distribution en a été faite en 1747. On est redevable à l'abbé *le Gendre* de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Histoire de France jusqu'à la mort de Louis XIII*, à Paris, 1718, en 3 vol. in-folio et en 8 vol. in-12. C'est un des abrégés les plus exacts de notre Histoire : il est écrit d'un style simple et un peu lâche. Les premiers volumes parurent en 1700, et ne furent pas beaucoup recherchés. Ce fut moins la faute de l'auteur que celle du sujet. Quand on auroit la plume et la liberté du président *de Thou*, il seroit difficile de rendre les premiers siècles de notre monarchie intéressans, ainsi que le remarque un écrivain célèbre. Les derniers volumes de celle de l'abbé *le Gendre* furent mieux accueillis. On y trouve des choses curieuses, des traités utiles pour la connoissance des droits de l'église et de l'état, et sur-tout des traits hardis et singuliers. Son abrégé, quoique moins élégant que celui de *Daniel*, attache davantage. II. *Les Mœurs et les Coutumes des François dans les différens temps de la Monarchie* : vol. in-12 qui peut servir d'introduction à l'Histoire de France. III. *Vie de François de Harlay*, in-8° : le style en fut plus goûté que le sujet. C'est la reconnoissance qui mit la plume à la main de l'auteur ; mais ce sentiment si juste et si digne des belles ames, n'empêche pas que l'historien, en louant son héros, n'avoue ses défauts ; et *le Gendre* l'a fait quelquefois. IV. *Essai du règne de Louis le Grand*, in-4.° et in-12 : panégyrique en forme d'histoire, dont il se fit quatre éditions en dix-huit mois, mais dont il n'y en aura pas probablement de nouvelle, parce que le public n'aime pas les ouvrages où la flatterie se montre trop à découvert. V. *Vie du cardinal d'Amboise*, avec un *Parallèle des Cardinaux qui ont gouverné les Etats*, in-4°, Paris, 1724 ; et Rouen, 2 vol. in-12 : instructive, mais peu

recherchée, peut-être à cause du style un peu traînant et uniforme. VI. *Vie de Pierre du Bosc*, 1716, in-8.°

II. GENDRE, (Gilbert-Charles le) marquis de *Saint-Aubin*, mort à Paris, sa patrie, le 8 mai 1746, à 59 ans, remplit avec honneur la charge de conseiller au parlement de Paris, et ensuite celle de maître des requêtes. Il est connu dans la république des lettres par deux ouvrages estimables : I. *Traité de l'Opinion*, en 8 vol. in-12. C'est un tissu d'exemples historiques sur l'empire de l'opinion dans les différentes sciences. L'auteur les accompagne de quelques réflexions pour éclaircir les faits, ou pour dissiper les erreurs ; mais on sent qu'il avoit plus d'érudition que de génie : et pour un ouvrage tel que le sien, il faudroit autant de génie que d'érudition. Quoiqu'il ait fallu puiser dans bien des sources différentes, le style en est assez égal, et il ne manque ni de noblesse, ni d'élégance. II. *Antiquités de la Maison de France*, in-4°, Paris, 1739. M. *de Saint-Aubin* forme un nouveau système sur les commencemens de la maison de France ; mais, quelque sagacité et quelque savoir qu'il fasse paroître, son opinion n'est pas plus capable de fixer les esprits sur cette matière, que celles des écrivains qui l'ont précédé et qui le suivront. *Le Gendre* a, dit-on, laissé d'autres ouvrages en manuscrit.

III. GENDRE, (Nicolas le) sculpteur, natif d'Étampes, mort à Paris en 1670, à 52 ans, a laissé de beaux morceaux de sculpture. Il fut l'illustre disciple d'un maître très-médiocre : on remarque dans ses ouvrages une sagesse et un repos admirables. On peut voir ceux qui embellissent l'Église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris.

IV. GENDRE, (Louis le) député à la Convention, fut d'abord matelot pendant dix ans, et ensuite boucher à Paris. Une imagination ardente, une inquiétude naturelle lui firent quitter son état pour adopter les nouvelles opinions de la révolution Françoise, et en suivre tous les mouvemens. Le 11 juin 1789, il étoit déjà à la tête du rassemblement qui promena les bustes du duc d'*Orléans* et de M. *Necker*, dans toutes les rues de la capitale. On le vit à Versailles, le 5 octobre, et ensuite au Champ de Mars, lorsque *Marat* y conduisit le peuple pour signer la pétition réclamant l'abolition de la royauté. Lié intimement avec ce dernier, dont l'arrestation venoit d'être ordonnée, il le cacha long-temps dans sa cave. *Le Gendre* figura dans les scènes du 20 juin et du 10 août 1792 ; et la commune de Paris, pour récompenser son zèle, le nomma à la Convention. La veille de l'exécution de *Louis XVI*, on l'entendit proposer aux Jacobins de le couper en quatre-vingt-quatre morceaux, pour les envoyer aux quatre-vingt-quatre départemens. Dans ses diverses missions, il répandit par-tout la terreur et le désespoir. A Lyon, il rétablit le club, et protégea *Chalier* ; à Rouen il imposa un emprunt forcé, menaçant de faire guillotiner tous les négocians, s'il n'étoit pas rempli en vingt-quatre heures ; à Dieppe, il répondit à ceux qui se plaignoient de la rareté des subsistances, *mangez les Aristocrates*. Après

avoir fait un éloge pompeux de *Robespierre* à la tribune, il fut l'un de ceux qui l'attaquèrent avec plus de rage lorsqu'il fut renversé. Lui-même se rendit, le pistolet au poing, au club des Jacobins, en chassa tous les membres, ferma la salle, et emporta les clefs à la Convention. Dès cet instant, sa métamorphose fut complète : il s'éleva sans cesse contre les terroristes, et leur déclara, suivant son expression, *une guerre à mort.* En effet, il montra contr'eux beaucoup de courage, et marcha plusieurs fois à la tête des troupes qui délivrèrent le corps Législatif du joug que voulurent de nouveau lui imposer les factieux. Devenu membre du conseil des Anciens, il mourut à Paris, le 13 décembre 1797, à l'âge de 41 ans. Par son testament, il légua son corps à l'école de chirurgie, afin, dit-il, *d'être toujours utile aux hommes, même après ma mort. Le Gendre* avoit une sorte d'éloquence brute, mais expressive. Il concevoit avec promptitude, et développoit ses idées avec chaleur. Sa conduite ne manqua ni de finesse, ni de prudence, puisqu'il survécut à toutes les factions qu'il sut flatter et renverser tour-à-tour.

GENDRON, (Claude-Deshais) médecin ordinaire de *Monsieur*, frère de *Louis XIV*, et du duc d'*Orléans* son fils, étoit d'une bonne famille de Beauce. Il prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier : il excella sur-tout dans l'art de guérir les cancers et les maladies des yeux. Il ajoutoit à toutes les connoissances qui peuvent rendre un médecin utile à l'humanité, les agrémens de l'esprit et les qualités du cœur qui le rendent cher à la société. Les premiers hommes dans les lettres l'aimèrent et l'estimèrent. Ils lui pardonnèrent son humeur quelquefois un peu brusque, parce qu'elle partoit d'un fond de franchise et de droiture. *Gendron*, parvenu à un âge assez avancé, se retira à Auteuil, près de Paris, dans la maison qui avoit appartenu à *Boileau*, son illustre ami. C'est dans cette retraite philosophique qu'il mourut le 3 septembre 1750, à 87 ans, pleuré des pauvres dont il étoit le père, des Chrétiens dont il étoit l'exemple, et même des médecins, quoiqu'ils eussent en lui un concurrent redoutable. L'abbé *Ladvocat* dit que *Voltaire* étant allé un jour lui présenter un de ses ouvrages, se trouva tout-à-coup saisi de respect pour un endroit si cher aux Muses, et fit cet impromptu :

> C'est ici le vrai Parnasse
> Des vrais enfans d'Apollon :
> Sous le nom de *Boileau*, ces lieux virent *Horace* ;
> *Esculape* y paroît sous celui de *Gendron*.

(Mais *Voltaire* a désavoué ces vers.) On assure que *Gendron* laissa plusieurs manuscrits ; un, entr'autres, intitulé : *Recherches sur l'origine, le développement et la réproduction de tous les Êtres vivans.*

GÉNÉBRARD, (Gilbert) né vers 1537, à Riom en Auvergne, prit l'habit de bénédictin de Cluni, et vint étudier à Paris, où il fit des progrès dans les sciences et dans les langues. Il fut reçu docteur de la maison de Navarre, et devint professeur en langue hébraïque au collége royal ; pendant treize ans, il étudia régulièrement quatorze heures par jour :

il avoit, dit-on, un petit chien qui l'éveilloit lorsqu'il s'endormoit sur le travail. Il eut des disciples distingués, et *St. François de Sales* se faisoit honneur d'avoir été le sien. *Pierre Danès*, évêque de Lavaur, touché de son mérite, se démit en sa faveur de son évêché. *Génébrard* n'ayant pu obtenir l'expédition de ses bulles, parce que le frère du président *Pibrac* les demandoit en même temps, il fut si piqué contre la cour, qu'il embrassa le parti de la Ligue. Le duc de *Mayenne*, chef de cette confédération, le fit nommer à l'archevêché d'Aix. *Génébrard*, animé d'un faux zèle, y fut malheureusement la trompette de la révolte. La ville s'étant soumise à *Henri IV*, malgré ses sermons séditieux, et les esprits cessant d'être favorables à son parti, il se retira à Avignon, d'où il décocha des écrits pleins de hardiesse. Tel fut un *Traité* latin, *pour soutenir les élections des Évêques par le Clergé et par le Peuple, contre la nomination du Roi*, in-8.° Le parlement d'Aix le fit brûler par la main du bourreau, bannit l'auteur du royaume, avec défense d'y revenir, sous peine de la vie. On lui permit pourtant d'aller finir ses jours à son prieuré de Sémur en Bourgogne. Il y mourut le 16 février 1597, à 60 ans. On mit ce vers sur son tombeau :

Urna capit cineres, nomen non orbe tenetur.

Des cendres d'un savant cette urne est la prison,
Et l'univers entier ne l'est pas de son nom.

Génébrard étoit certainement un des hommes les plus savans de son siècle, mais non pas un des plus judicieux. Il passa pour un homme plus sage dans ses mœurs que dans ses écrits. Ceux qui ne sont point infectés des fureurs de la Ligue, sont : I. Une *Chronologie sacrée*, in-8° ; ouvrage qui a été de quelque utilité autrefois. II. Un *Commentaire sur les Pseaumes*, in-8°, assez bon, mais écrit d'un style dur et chargé d'épithètes. Il y défend la version des *Septante*, contre les partisans du texte hébreu. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paris, 1588, in-folio. III. Trois *Livres de la Trinité*, in-8.° IV. Une mauvaise *Traduction de Josèphe*, en françois, en 2 vol. in-8.° V. La *Traduction* de différens Rabbins, in-fol. (*Voyez* ÉLIE, n.° II.) VI. Une *Édition* des *Œuvres* d'*Origène*, entièrement effacée par celle des Bénédictins. VII. Quelques *Écrits polémiques*. Les injures étoient ses raisons. Il peignoit avec des couleurs noires tous ceux qui ne pensoient pas comme lui. Si ses ouvrages lui acquirent quelque gloire, elle fut obscurcie par l'emportement qu'il fit éclater contre les princes et les auteurs. Cet emportement est bien marqué dans son livre intitulé : *Excommunication des Ecclésiastiques qui ont assisté au Service divin avec* Henri de Valois, *après l'assassinat du cardinal* de Guise, publié en 1589, in-8°, en latin.

GENÈS, (Saint) comédien de Rome sous *Dioclétien*, jouoit souvent les mystères des Chrétiens sur le théâtre, pour plaire à l'empereur et au peuple. Un jour qu'il représentoit les cérémonies du Baptême, il se sentit vivement touché, et déclara qu'il étoit Chrétien. Dès-lors, il quitta la scène, et fut vivement pour-

suivi par les ennemis du Christianisme. Le préfet *Plautien* lui fit donner la question la plus cruelle ; mais rien n'ayant pu vaincre sa constance, il fut condamné à avoir la tête tranchée le 25 août 303. Il y eut deux autres comédiens, l'un nommé *Ardaléon*, et l'autre *Porphyre*, qui se convertirent de la même manière, en voulant donner en spectacle les mystères du Christianisme. — Il ne faut pas confondre *St.* GENÈS de Rome, avec *St.* GENÈS d'Arles, autre martyr, décapité vers la fin du 3e siècle ; ni avec *St.* GENÈS, martyr et évêque de Clermont, dans le 7e siècle, dont l'histoire est si remplie de fables, qu'il est inutile d'en rien rapporter.

GENESIUS, (Jean) historien Grec, sous les règnes de *Léon* et de *Constantin Porphyrogenète*, son fils, a laissé une *Histoire de Constantinople*, depuis *Léon* l'Arménien, jusqu'à *Basile* le Macédonien : elle parut en grec et en latin à Venise, in-fol., 1733.

GENEST, (Charles-Claude) naquit à Paris en 1636 ; il eut ce trait de ressemblance avec *Socrate*, d'être né d'une sage-femme. Ayant perdu son père dès son enfance, il s'imagina d'aller aux Indes chercher fortune. A peine fut-il en haute mer, qu'un vaisseau Anglois l'enleva et le conduisit à Londres. Sa ressource en Angleterre fut d'enseigner le françois aux enfans d'un seigneur du pays ; mais cette vie ne l'accommodant point, il repassa en France. Il fut placé, par la protection du duc de *Nevers* et de *Pelisson*, en qualité de précepteur auprès de Mlle *de Blois*, mariée depuis au duc d'*Orléans*. Il fut ensuite nommé à l'abbaye de Saint-Vilmer, devint aumônier de la duchesse d'*Orléans* son élève, secrétaire des commandemens du duc du *Maine*, membre de l'académie Françoise ; et il mourut à Paris le 19 novembre 1719, à 84 ans. L'abbé *Genest* avoit des mœurs aimables, et le cœur généreux. Homme de cour, simple et vrai, sans affectation, sans empressement, il sut plaire à ce qu'il y avoit alors de plus élevé et de plus délicat. Sa vertu se fait sentir dans tous ses ouvrages, et y plaît encore plus que son génie. Les principaux sont : I. *Principes de Philosophie*, ou *Preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame*, in-8°, à Paris, 1716 : ouvrage laborieux, dans lequel la philosophie de *Descartes* est mise en rimes plutôt qu'en vers, suivant l'expression de l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. Le versificateur n'eut guère rien de commun avec *Lucrèce*, qu'il cherchoit à imiter, que de versifier une philosophie erronée presque en tout ce qui ne regarde point l'immortalité de l'ame et l'existence d'un Être suprême. II. Une *Épître en vers à M. de la Bastide*, pour l'engager à rentrer dans le sein de l'église : morceau qui n'est dénué ni de chaleur ni d'éloquence, et qui cependant ne produisit aucun effet. III. Des *Pièces de Poésie*, la plupart froides et sans coloris, couronnées cependant à l'académie, avant qu'il fût honoré du fauteuil. IV. Une petite *Dissertation sur la Poésie Pastorale* ; in-12. V. Plusieurs *Tragédies : Zélonide*, *Polymneste*, *Joseph*, *Pénélope*. Cette dernière est la seule qui se soit conservée au théâtre. Elle attache,

autant par le caractère vertueux de ses principaux personnages, que par la gradation de l'intérêt, et par son dénouement pathétique. Elle respire le goût de la belle et simple antiquité. C'est dommage que les deux premiers actes soient si languissans. La versification est assez coulante, mais lâche, foible et prosaïque. Le grand *Bossuet*, ennemi du théâtre, fut si pénétré des sentimens de vertu dont la tragédie de *Pénélope* est semée, qu'il témoigna qu'il ne balanceroit pas à approuver les spectacles, si l'on y donnoit toujours des pièces aussi épurées. On trouve dans les *Mémoires Historiques et Philologiques* de M. *Michaut*, tome premier, pag. 1, une vie plus détaillée de l'abbé *Genest*, par l'abbé *d'Olivet*.

I. GENET, (François) né à Avignon, en 1640, d'un avocat, fut employé par *le Camus*, évêque de Grenoble, et par le cardinal *Grimaldi*, archevêque d'Aix. Il se fit aimer et estimer de ces deux prélats, par ses vertus et ses lumières. Il fut fait chanoine et théologal de la cathédrale d'Avignon, par *Innocent XI*; et peu de temps après, nommé à l'évêché de Vaison par le même pontife. Le nouvel évêque veilla avec un soin particulier sur son clergé et sur son peuple. Dans ses visites, il prêchoit, confessoit, et s'acquittoit des autres devoirs sacerdotaux, comme un simple curé. Ses fonctions pastorales furent interrompues par les persécutions que lui suscitèrent les ennemis des *Filles de l'Enfance* de Toulouse, qu'il avoit reçues dans son diocèse. Il fut arrêté en 1688, conduit d'abord au Pont-Saint-Esprit, ensuite à Nîmes, et de là à l'isle de Ré, où il passa quinze mois. Rendu à son diocèse, à la prière du pape, il retournoit d'Avignon à Vaison, lorsqu'il se noya dans un petit torrent, le 17 octobre 1702, à 62 ans. On a de ce prélat, la Théologie connue sous le nom de *Morale de Grenoble*, que certains casuistes trouvèrent et trouvent encore trop sévère. La meilleure édition de cet ouvrage, bon, mais inférieur aux *Conférences d'Angers*, est de 1715, en 8 volumes in-12. Le huitième volume renferme une idée générale du droit civil et canonique, et un abrégé des Institutes de *Justinien*. Les deux volumes de *Remarques*, publiées sous le nom de *Jacques de Rémonde*, contre la *Morale de Grenoble*, furent censurés par le cardinal *le Camus*, et mis à l'*Index* à Rome. La *Théologie de Grenoble* a été traduite en latin, 1702, en 7 vol. in-12, par l'abbé GENET, son frère, prieur de Sainte-Gemme, mort en 1716, qui est auteur des *Cas de Conscience sur les Sacremens*, 1710, in-12.

II. GENET, (Edme-Jacques) passa sa vie à Paris, où il mourut en 178.. Ses écrits furent peu importans mais très-nombreux. La plupart sont des Traductions de l'anglois et du suédois. I. *Histoire* des différens siéges de Berg-op-zoom, 1747, II. *Manuel de l'Arpenteur*, 1770, in-8°. III. *Essais historiques* sur l'Angleterre, 2 volumes in-12. IV. *Etat politique* de l'Angleterre; ou *Lettres* sur les écrits publics de la nation Angloise; 2 vol. in-12. V. *Abrégé* de la gazette de France. Il a mis en 8 vol. in-4° les 135 de ce jour-

nal. VI. *Genet* a traduit de l'anglois les *Lettres choisies* de *Pope*, 2 vol. in-12 ; *La Vérité révélée*, in-12 ; *Le Peuple instruit*, in-12 ; le *Petit Catéchisme politique*, in-12 ; *Mémoire* pour le ministre d'Angleterre contre l'amiral *Byng*, in-12 ; *Lettres* au comte de *Bute* sur la retraite de M. *Pitt*, in-8.° VII. Le même a traduit du suédois : 1.° *Histoire d'Eric*, roi de Suède, par *Celsius*, 1777, 2 volumes in-12 ; 2.° *Recherches* sur l'ancien peuple Finnois, d'après le rapport de la langue finnoise avec la grecque, par *Idman*, 1778, in-8.°

GENÈVE, (Robert de) évêque de Térouane, puis de Cambrai, cardinal, fut élu pape sous le nom de *Clément VII*, à Forli, le 21 septembre 1378, par quinze des cardinaux qui avoient nommé *Urbain VI*, cinq mois auparavant. Il fut reconnu pour légitime pape en France, en Espagne, en Écosse, en Sicile, dans l'isle de Chypre, tandis que le reste de la Chrétienté reconnoissoit *Urbain VI*. Cette double élection causa un schisme, qui dura l'espace de quarante ans. Ce pontife mourut d'apoplexie, le 26 septembre 1394, à Avignon, où il avoit établi son siége. *Voy.* URBAIN VI, n° VII.

GENEVIÈVE, (Sainte) vierge célèbre, née à Nanterre près de Paris, vers 422, consacra à Dieu sa virginité par le conseil de *St. Germain*, évêque d'Auxerre, qui lui fit même la cérémonie de cette consécration. Elle reçut ensuite le voile sacré des mains de l'évêque de Paris. Après la mort de ses parens, elle se retira chez une dame, sa marraine, où elle se livra aux plus grandes mortifications ; ne mangeant que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi, et ces jours-là même ne se nourrissant que de pain d'orge et de féves cuites. Elle mena ce genre de vie depuis quinze ans jusqu'à cinquante ; alors, par le conseil des évêques, elle commença d'user d'un peu de lait et de poisson. Cette sainte fille ayant été accusée d'hypocrisie et de superstition, l'illustre prélat confondit la calomnie, et fit connoître son innocence. *Attila*, roi des Huns, étant entré dans les Gaules avec une armée formidable, les Parisiens voulurent abandonner leur ville. Mais *Geneviève* les en empêcha, leur assurant que Paris seroit respecté par les barbares. L'événement justifia sa prédiction, et les Parisiens n'eurent plus pour elle que des sentimens de vénération et de confiance. Elle mourut le 3 janvier 512, âgée d'environ 90 ans. Ce fut par le conseil de cette sainte que *Clovis* commença l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, où elle fut enterrée, et qui depuis prit son nom, qu'elle porte encore aujourd'hui. La réputation de *Ste. Geneviève* étoit si grande, que *St. Siméon Stylite* avoit coutume d'en demander des nouvelles à ceux qui venoient des Gaules. Son tombeau devint célèbre par plusieurs miracles. Le P. *Lambert*, Génovéfain, a écrit une *Vie* de cette sainte, in-8°, où l'esprit de critique se fait un peu desirer. Elle est peinte par *Doyen*, dans un assez beau tableau qui se voit dans l'église Saint-Roch à Paris. On y a cependant critiqué avec raison la figure d'un homme couché, qui, s'il se levoit, auroit au moins dix pieds.

I. GENGA, (Jérôme) *et non* GENCA, peintre et architecte, né à Urbin en 1476, se distingua sur-tout dans l'architecture. Parmi les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, on cite un palais qu'il bâtit pour le duc d'*Urbin*, sur le mont *Imperiale* près de Pesaro, et l'église de *St. Jean-Baptiste* de la même ville. Cet artiste mourut en 1551, à 75 ans. C'est de lui que l'illustre famille *Genghi* tire son origine.

II. GENGA, (Barthélemi) fils du précédent, se rendit digne de la réputation de son père, par son habileté dans le même art. Les princes s'envioient l'avantage de le posséder. Le grand maître de Malte envoya deux chevaliers exprès à Urbin, pour le demander au duc, qui ne le céda qu'avec peine. Comme *Genga* étoit occupé aux fortifications du port et de la ville de cette isle, il fut attaqué d'une pleurésie, qui l'emporta en 1558, à l'âge de 40 ans, regretté de tous les chevaliers.

GENGIS-KAN, fils d'un Kan des Mogols, naquit à Diloun en 1193. Il n'avoit que 13 ans, lorsqu'il commença à régner. Une conjuration presque générale de ses sujets et de ses voisins, l'obligea de se retirer auprès d'*Avenk-kan*, souverain des Tartares. Il mérita l'asile que ce prince lui accorda, par des services signalés, non-seulement dans les guerres contre ses voisins, mais encore dans celles qu'il eut à soutenir contre son frère qui lui avoit enlevé sa couronne. *Gengis-kan* le rétablit sur le trône, et épousa sa fille. Le Kan, oubliant ce qu'il devoit à son gendre, résolut sa perte. *Gengis-kan* ayant pris la fuite, fut poursuivi par *Avenk-kan* et par *Schokoun* son fils. Il les défit l'un et l'autre. Cette victoire irrita son ambition. Il leva une grande armée, avec laquelle il conquit, dans moins de 22 ans, le Catai, la Chine, la Corée, et presque toute l'Asie. Jamais, ni avant, ni après lui, aucun conquérant n'avoit subjugué plus de peuples. Sa domination s'étendoit 1800 lieues de l'Orient à l'Occident, et plus de mille du Septentrion au Midi. Ses quatre fils, qu'il fit ses quatre lieutenans généraux, mirent presque toujours leur émulation à le bien servir, et furent les instrumens de ses victoires. Il se préparoit à achever la conquête du grand royaume de la Chine, lorsqu'une maladie l'enleva au milieu de ses triomphes, en 1227, à l'âge de 66 ans. Ce conquérant savoit régner et vaincre. Il donna des lois aux Tartares. L'adultère leur fut défendu d'autant plus sévérement, que la polygamie leur étoit permise. La discipline militaire fut rigoureusement établie; des dixeniers, des centeniers, des millenaires, des chefs de dix mille hommes sous des généraux, furent tous astreints à des devoirs journaliers; et tous ceux qui n'alloient point à la guerre, furent obligés à travailler un jour la semaine pour le service du grand Kan. Malgré tous ces réglemens, son empire ne fut presque qu'une suite de devastations. Il ne fit que détruire des villes, sans en fonder, si l'on en excepte Bocara, et quelques autres qu'il permit qu'on réparât. *Gengis-kan* partagea ses états à ses quatre fils. Il déclara grand Kan des Tartares, son troisième fils *Otkai*, dont la postérité régna dans le

nord de la Chine, jusque vers le milieu du 14e siècle. — Un autre fils du célèbre conquérant, nommé *Touschi*, eut le Turquestan, la Bactriane, le royaume d'Astracan et le pays des Usbeks. Le fils de celui-ci alla jusqu'en Pologne, en Dalmatie, en Hongrie, et aux portes de Constantinople. Il s'appeloit *Botou-kan*. Les princes de la Tartarie-Crimée et les Kans-Usbeks descendent de lui. *Touli* ou *Tuli-kan*, autre fils de *Gengis*, eut la Perse du vivant de son père, le Korasan et une partie des Indes. — Un quatrième fils, nommé *Zagathai*, régna dans la Transoxane, dans l'Inde septentrionale, et dans le Tibet. — Si l'on blâme *Charlemagne* d'avoir divisé ses états, on doit en louer *Gengis-kan*, dit un historien célèbre. Les états du conquérant François se touchoient, et pouvoient être gouvernés par un seul homme; ceux du Tartare, partagés en régions différentes, et beaucoup plus vastes, demandoient plusieurs monarques. On a une bonne *Histoire* de ce conquérant, par le P. *Gaubil*, 1739, in-4.°

GÉNIE ou GENIUS, (Mythol.) dieu de la Nature, qu'on adoroit comme la divinité qui donnoit l'être et le mouvement à tout, étoit sur-tout regardé comme l'auteur des sensations agréables et voluptueuses : d'où est venue cette espèce de proverbe, si commun chez les anciens, *Genio indulgere*. On croyoit que chaque lieu avoit un *Génie* tutélaire, et que chaque homme avoit aussi le sien. Plusieurs même prétendoient que les hommes en avoient chacun deux, un *bon* qui guidoit vers le bien, et un *mauvais* qui inspiroit le mal, et qui avoit toujours un air terrible, au lieu que le génie bienfaisant avoit toujours un air riant et agréable : il portoit les hommes à la vertu et aux plaisirs honnêtes. Le Génie étoit en si grande vénération chez les anciens, que quand on demandoit une grace, on s'adressoit au génie de la personne de qui on l'attendoit ; on juroit par son Génie et par celui des autres pour affirmer quelque chose. On représentoit diversement les Génies, tantôt sous la figure d'un jeune homme nu, tenant une corne d'abondance, quelquefois avec une patère d'une main, et un fouet de l'autre. On honoroit aussi le Génie sous la figure d'un serpent.

I. GENNADE, patriarche de Constantinople, succéda, l'an 458, à *Anatole*. Il gouverna son église avec zèle et avec sagesse, et mourut en 471. Il ne nous reste presque rien de ses écrits. Il avoit composé des *Homélies*, et un *Commentaire* sur *Daniel*.

II. GENNADE, *Voyez* SCHOLARIUS (George).

III. GENNADE, prêtre et non évêque de Marseille, mort vers 492 ou 493, a été accusé d'avoir adhéré quelque temps aux erreurs des Pélagiens, parce qu'il ne suivoit point les sentimens de *St. Augustin* sur la grace et sur le libre arbitre. On a de lui : I. Un livre des *Hommes illustres*, altéré à ce qu'on croit, par une main étrangère. II. Un *Traité des Dogmes Ecclésiastiques*, qu'on trouve parmi les Œuvres de *St. Augustin*. III. Il avoit composé plusieurs autres ouvrages, qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

I. GENNES, (Julien-René-Benjamin de) de Vitré en Bretagne, naquit l'an 1687, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et y fut ordonné prêtre en 1736. Il devint professeur de théologie à Saumur, à l'âge de trente ans. Une *Thèse* qu'il y fit soutenir *sur la Grace*, ayant été censurée par l'évêque et par la faculté d'Angers, le Père de *Gennes* publia trois *Lettres* contre ces censures. Il fut envoyé par ses supérieurs à Montmorency, puis à Troyes et ensuite à Nevers, avec défense de prêcher. Ayant protesté, en 1739, contre tout ce qui se feroit dans l'assemblée des Pères de l'Oratoire, il fut exclus de cette congrégation par plusieurs lettres de cachet. Après avoir donné de nouvelles scènes, il alla en habit de paysan se cacher dans le village de Milon, près de Port-Royal. Il se rendit ensuite à Paris, et fut renfermé à la Bastille, et envoyé quatre mois après en Hainaut, dans un couvent de Bénédictins. Sa liberté lui ayant été rendue onze mois après, à cause du dérangement de sa santé, il alla voir l'évêque de Senez à la Chaise-Dieu. Il mourut le 18 juin 1748, à 61 ans. « C'étoit, dit l'abbé *Ladvocat*, un homme vif, véhément, emporté par un zèle impétueux. » Son ardeur pour la vérité des prétendus miracles du diacre *Pâris*, et pour les prodiges des convulsions, répandit l'amertume sur sa vie, d'ailleurs pure et austère. On a de lui : I. Quelques *Ecrits* en faveur des miracles des Convulsionnaires. II. Un *Mémoire* sur l'assemblée de la congrégation de l'Oratoire en 1733, que l'exagérateur *Barral* appelle un *Chef-d'œuvre*. III. Un autre *Mémoire* sur l'assemblée tenue en 1729.

II. GENNES, (Pierre de) célèbre avocat au parlement de Paris, mort en septembre 1759, étoit véritablement éloquent, puisqu'il réunissoit la chaleur du style à la force du raisonnement. Ses plaidoyers pour *la Bourdonnaie*, pour *Dupleix*, son mémoire pour *Klinglin*, préteur de Strasbourg, sont recherchés par tous les jurisconsultes.

GÉNOVÉSI, (Antoine) naquit dans la province de Salerne au royaume de Naples, le premier novembre 1712, embrassa l'état ecclésiastique, et devint par ses écrits et ses leçons le père de l'économie politique en Italie. En 1741, il fut nommé professeur en l'université de Naples, et y jeta bientôt les fondemens d'une réputation qui s'augmenta jusqu'à la fin de sa vie, arrivée le 23 septembre 1769, à l'âge de 57 ans. Ce fut le premier qui remplit une chaire consacrée à développer les principes de l'agriculture, du commerce et de toutes les branches de l'économie des gouvernemens. Sa probité fut parfaite, ses manières douces, ses discours agréables. Vrai, jovial, on le vit d'une humeur toujours égale. Il ne chercha point à accroître sa fortune par l'intrigue, ni sa considération personnelle en déprisant les lumières des autres. On lui doit : I. Des *Elémens métaphysiques*, imprimés en 1744. Ils excitèrent une sorte de rumeur à Naples. On l'accusa d'y solliciter avec trop d'enthousiasme, la liberté de penser et d'écrire, de présenter avec trop de force les argumens des sceptiques, et de ne les pas combattre avec la

même énergie. Cet ouvrage auroit pu lui faire des ennemis à la cour de Rome; mais l'auteur ayant eu l'adresse d'en dédier la seconde partie au pape *Benoit XIV*, fit cesser toutes les critiques. Cette seconde partie parut en 1747, et la troisième en 1751; le tout forme 4 vol. in-8.° II. Des *Elémens de Théologie*, imprimés à Venise, en 2 vol. in-4.° Ils furent aussi attaqués par le cardinal *Spinelli*, le marquis de *Brancone* et le chanoine *Perelli*. III. Divers *Traités* sur l'agriculture, dont les premiers furent publiés en 1753. IV. Une Traduction de l'*Histoire du Commerce de la Grande-Bretagne*, par *Jean Cary*. V. Une autre Traduction de l'ouvrage de *Duhamel du Monceau*, sur la police des grains. VI. Des *Méditations philosophiques*, sur la religion et la morale, 1758. VII. *Lettere accademiche*, 1754. Elles ont pour objet la question traitée par *Rousseau* : si les lettres et les arts ont été avantageux ou nuisibles au genre humain? VIII. *Corso di scienze filosofiche*, 1766. IX. Un traité *della filosofia del giusto, e dell' onesto*, 1767. On a publié en 1774, à Venise, un éloge historique de *Génovési* et de ses ouvrages, à la suite duquel on trouve un plan de cet auteur pour l'amélioration des écoles publiques.

I. GENOUILLAC, *Voyez* GALIOT.

II. GENOUILLAC, (Mad. de) *Voyez* GOURDON.

GENSERIC, roi des Vandales en Espagne, fils de *Godégisile* et d'une concubine, commença son règne en 428, par une victoire signalée sur *Hermenric*, roi des Suèves. Le comte *Boniface*, gouverneur d'Afrique, perdu à la cour par les intrigues d'*Aëce*, son rival, appela *Genseric* dans son gouvernement, pour s'y maintenir par son secours; mais s'étant ensuite réconcilié avec l'empereur, il voulut inutilement l'engager à repasser en Espagne. Il tenta de le chasser les armes à la main, et fut battu. *Aspar*, envoyé à son secours avec toutes les forces de l'empire, fut vaincu dans une nouvelle bataille, plus funeste que la première. *Genseric*, resté maître de toute l'Afrique, y établit l'Arianisme par le fer et par le feu; et, suivant la pensée de *Paul Diacre*, « il fit la guerre à Dieu, après l'avoir faite aux hommes. » Quelque temps après, *Valentinien III* ayant été tué par *Maxime*, *Eudoxie*, sa veuve, appela le héros Vandale pour venger ce meurtre. *Genseric* gagné par ses présens, et ne cherchant qu'à se signaler, fait voile vers l'Italie avec une puissante flotte. Entré dans Rome le 15 juin 455, il livra cette ville au pillage. Ses soldats la saccagèrent pendant quatorze jours avec une fureur inouie. Les Romains virent renverser leurs maisons, piller et détruire leurs églises, enlever leurs femmes, massacrer leurs enfans. *Eudoxie*, victime de sa vengeance, fut menée en captivité avec ses deux filles *Eudoxie* et *Placidie*. Le vainqueur, affermi en Afrique, devint redoutable à toute l'Europe, dont il désoloit chaque année les côtes par ses flottes. Ce corsaire couronné ravagea tour-à-tour la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, la Dalmatie. Il n'étoit pas moins barbare chez lui que chez les autres. S'étant imaginé que sa bru cherchoit à l'empoi-

sonner pour se voir reine après sa mort, il lui fit couper le nez et les oreilles, et la renvoya dans cet état hideux au roi *Théodemer*, son père. Ce monstre étoit possédé de cette mélancolie sombre qui n'éclate jamais, dans les particuliers et dans les princes, que par des forfaits et des barbaries atroces. La terre en fut délivrée en 477. On ne peut nier que *Genseric*, malgré sa cruauté, n'ait été le plus habile politique de son siècle; capable de former les plus grands projets et de les exécuter; vigilant, actif, infatigable; parlant peu, mais à propos; habile à semer la division parmi ceux qu'il vouloit affoiblir; sachant en tirer avantage et saisir adroitement les occasions.

GENSONNÉ, (Armand) avocat de Bordeaux, né dans cette ville le 10 août 1758, y fut nommé député à la législature et ensuite à la convention. Dans la première, il se montra caustique, entêté, féroce; dans la seconde, il devint plus modéré. A la législature, *Gensonné* fut le premier qui osa avancer cette barbare maxime, que dans les temps de révolution, la suspicion seule est un titre suffisant de condamnation. Il y fit ordonner le séquestre des biens des émigrés; il provoqua la déclaration de guerre contre l'Autriche; et il fit accorder aux commissaires de l'assemblée, le droit de destituer et de traduire en jugement les généraux et tous les fonctionnaires publics. A la convention, il s'efforça de faire renvoyer le jugement de *Louis XVI* aux assemblées primaires; il fit défendre pour un temps les visites domiciliaires, et eut le courage de demander le châtiment des *Septembriseurs*. Cette nouvelle conduite ne pouvoit que déplaire aux tyrans qui gouvernoient; aussi *Gensonné* fut-il compris dans la chûte des *Girondins*, et condamné à mort le 31 octobre 1793, à l'âge de 35 ans.

GENTILESCHI, (Horace) peintre, né à Pise en 1563, et mort en Angleterre, à 84 ans, avoit une fille, *Artémise*, qui réussissoit, comme son père, dans le portrait et dans les tableaux d'histoire.

I. GENTILIS de *Foligno* ou GENTILIS *de Gentilibus*, médecin dont on a des *Commentaires* sur *Avicenne*, in-fol., mourut à Foligno, sa patrie, en 1348.

II. GENTILIS, (Albéric) né dans la marche d'Ancone vers 1550, abandonna la religion Catholique, et se retira dans la Carniole. Il passa ensuite en Angleterre, et devint professeur en droit à Londres, où il mourut le 19 juin 1608, à 58 ans. Il est auteur de trois livres *De Jure belli*, Leyde, 1589, in-4°, qui n'ont pas été inutiles à *Grotius*, etc. Sa science étoit très-étendue, et il mettoit tout à profit pour l'augmenter. Les conversations avec les gens du peuple lui servoient quelquefois autant que les entretiens avec les savans.

III. GENTILIS, (Scipion) frère du précédent, homme d'une politesse aimable, naquit en 1565, et quitta l'Italie, avec son père. Il étudia à Tubinge, puis à Wittemberg, et enfin à Leyde, sous *Hugues Doneau* et sous *Juste-Lipse*. Il enseigna ensuite le droit, avec une réputation extraordi-

naire, à Heidelberg et à Altorf, et fut conseiller de Nuremberg. *Gentilis* mourut en 1616, à 53 ans. Sa méthode d'enseigner avec clarté et avec précision, lui procura des disciples qui portèrent son nom en Italie. Le pape *Clément VII* voulut même, dit *Niceron* d'après *Michel Picart*, lui donner une chaire de professeur à Bologne, en lui promettant la liberté de conscience. Mais il préféra toujours sa chaire d'Altorf aux places les plus avantageuses. Il s'étoit marié, quatre ans avant sa mort, avec une demoiselle originaire de Lucques, d'une grande beauté, de laquelle il eut quatre enfans. Ses principaux ouvrages sont : I. *De Jure publico Populi Romani*, 1602, in-8.° II. *De Conjurationibus*, 1602, in-8.° III. *De Donationibus inter virum et uxorem*, 1604, in-4.° IV. *De Bonis maternis et secundis Nuptiis*, 1606, in-8.° V. *De Legationibus*. VI. *De Juris interpretibus*. On voit par le style de ses écrits, qu'il savoit mêler les fleurs de la littérature avec les épines de la jurisprudence.

IV. GENTILIS, (Jean-Valentin) parent des précédens, né à Cosenza dans le royaume de Naples, fut le plus célèbre de tous, quoique le moins savant. Obligé de quitter son pays pour éviter la peine du feu dont il étoit menacé à cause de la hardiesse de ses opinions, il se réfugia à Genève. Il trouva quelques Italiens que le même motif y avoit amenés, et forma avec eux un nouvel Arianisme très-raffiné, mais non moins dangereux. Leurs nouveautés donnèrent lieu au Formulaire de foi dans le consistoire Italien en 1558. *Gentilis* y souscrivit, et ne laissa pas de semer clandestinement ses erreurs. On les réduisoit à ces points principaux : « 1. Qu'il y a trois choses dans la Trinité; l'*Essence*, qui est proprement le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. 2. Que le Père étoit l'unique Dieu d'Israël, de la Loi, des Prophètes, le seul vrai Dieu et *essentiateur*; que le Fils n'étoit qu'*essentiel*, et qu'il n'étoit Dieu que par emprunt. 3. Que c'est une invention sophistique, de dire que le Père est une personne distinguée dans l'Essence de la déité. 4. Que ceux qui disent que le Père est une personne, font une Quaternité, et non pas une Trinité; savoir, l'Essence divine, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; puisque cette seule Essence, avec abstraction des personnes, étant par soi-même le vrai et l'unique Dieu, si chaque personne étoit Dieu, il s'ensuivroit qu'il y auroit quatre Dieux ou une Quaternité, et non pas une Trinité. 5. Que le mystère de la *Trinité* étoit la nouvelle idole, la tour de Babel, le Dieu sophistique et les trois personnes fantastiques en un seul Dieu, qui est un quatrième Dieu inconnu jusqu'ici. 6. Qu'il y avoit trois Dieux, comme il y avoit trois Esprits. 7. Que le Fils et le Saint-Esprit étoient moindres que le Père, qui leur avoit donné à chacun une divinité différente de la sienne. 8. Que le Symbole attribué à *St. Athanase* étoit tout sophistique; parce qu'on y introduit un quatrième Dieu; et que ce Saint étoit un enchanteur et un sacrilége, déchirant J. C. 9. Que la substance du Père et du Fils étoient deux substances. 10. Enfin il avoit un si grand respect

pour l'Alcoran de *Mahomet*, qu'il le comparoit et le confondoit avec l'ancien et le nouveau Testament. (FABRE, *Hist. Ecclés. Lib.* 153, n.° LV.) » Les magistrats prirent connoissance de cette affaire, et le mirent en prison. Convaincu d'avoir violé sa signature, *Gentilis* présenta en vain divers écrits pour colorer ses opinions. On le condamna à faire amende honorable, et à jeter lui-même ses écrits au feu. Après avoir exécuté cette sentence, il vécut quelque temps tranquille. Mais se voyant à Genève avec désagrément, à cause de la haine que lui portoit l'implacable *Calvin*, il quitta cette ville, malgré le serment qu'il avoit fait aux magistrats de n'en point sortir sans leur permission. Il voyagea dans le Dauphiné, dans la Savoie, et retourna dans le canton de Berne. Il fut reconnu et mis en prison; mais il s'échappa et s'enfuit vers *George Blandrata*, médecin, et *Jean-Paul Alciat*, Milanois, ses associés, qui s'efforçoient alors de répandre l'Arianisme en Pologne. Le roi ayant publié, en 1556, un édit de bannissement contre ces novateurs étrangers, *Gentilis* passa en Moravie, puis à Vienne en Autriche. Ayant appris la mort de Calvin, il retourna dans le canton de Berne. Le bailli qui l'avoit autrefois emprisonné, se trouvant encore en charge, se saisit de lui le 11 juin 1566. La cause fut portée à Berne; et *Gentilis* ayant été convaincu d'avoir attaqué le mystère de la Trinité, fut condamné à perdre la tête. Il mourut avec impiété, se glorifiant *d'être le premier Martyr qui perdoit la vie pour la gloire du Père; au lieu*, disoit-il, *que les Apôtres et les autres Martyrs n'étoient morts que pour la gloire du Fils.* (Voy. l'*Histoire* de son supplice en latin, par *Bèze*; Genève, 1567, in-4.°) *Gentilis* étoit léger et inconstant dans ses opinions, et en changeoit selon les temps. Les termes de *Trinité*, d'*Essence*, d'*Hypostase*, étoient, selon lui, de l'invention des théologiens; mais qu'importe, pourvu que les idées que ces mots renferment n'en soient pas? Pour parler juste sur la divinité de Jésus-Christ, il vouloit qu'on dît, que le *Dieu d'Israël, qui reste seul vrai Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avoit versé dans celui-ci sa Divinité.* Il avançoit que *Calvin* faisoit une *Quaternité*, en admettant une Essence Divine et les trois Personnes. Le chef des Réformateurs écrivit contre lui : mais comme il savoit par lui-même que les écrits n'intimident guères un enthousiaste, il chercha à lui faire une réponse plus décisive; il travailla à le faire brûler, et, à son grand regret, il ne put y réussir.

GENTILLET, (Innocent) jurisconsulte Protestant, de Vienne en Dauphiné, fut d'abord président de la *Chambre de l'Edit de Grenoble*, établie en 1576, ensuite syndic de la république de Genève. On a de lui : I. Une *Apologie* latine *de la Religion Protestante*, 1587, à Genève, in-8.° II. Le *Bureau du Concile de Trente*; Genève, 1586, in-8°, dans lequel il prétend que ce concile est contraire aux anciens canons et à l'autorité du roi. III. L'*Anti-Machiavel*; Leyde, 1547, in-12. IV. L'*Anti-Socin*, 1612, in-4.° Ces ouvrages, savans, mais mal écrits, eurent

beaucoup de cours dans son parti : mais qui auroit la patience aujourd'hui de les lire ?

GENTILS, (Philippe de) *Voyez* LANGALERIE.

I. GEOFFRIN, *ou* JOFRAIN, (Claude) Parisien, d'abord Franciscain, ensuite Feuillant, prieur, visiteur et assistant général de son ordre, est plus connu sous le nom de *Dom Jérôme*. Il remplit, avec applaudissement, les chaires de la cour et de la capitale, et prêcha autant par ses exemples que par ses sermons. En 1717, il fut mêlé dans les disputes qui déchiroient l'Eglise, et exilé à Poitiers. Rappelé à Paris, il y mourut le 17 mars 1721, à 82 ans. Ses *Sermons* ont été publiés en 1737, en 5 vol. in-12, par l'abbé *Joli de Fleuri*, chanoine de Notre-Dame. L'éloquence de *Dom Jérôme* étoit celle d'un digne ministre de l'Evangile ; plus solide que fleurie, et plus propre à toucher le cœur qu'à frapper l'imagination.

II. GEOFFRIN, (N... veuve de M.) née en 1699, fut orpheline dès le berceau. Son aïeule se chargea de son éducation, et sans avoir un esprit brillant, elle l'accoutuma de bonne heure à penser avec justesse et à juger avec justice. Mad. *Geoffrin* ayant perdu son époux, profita de la fortune considérable qu'il lui avoit laissée, pour rassembler chez elle les savans de la capitale et les étrangers que la curiosité y attiroit. Parmi ceux auxquels elle rendit des services importans, le comte de *Poniatowski*, depuis roi de Pologne, fut le plus distingué. Dès que ce prince fut sur le trône, il appela auprès de lui Mad. *Geoffrin*, qu'il nommoit sa mère, et lui écrivit : *Maman, votre fils est roi.* En passant à Vienne en 1768, pour se rendre auprès du monarque Polonois, elle reçut de l'empereur et de l'impératrice l'accueil le plus flatteur. Celle-ci étant en carrosse avec ses enfans, rencontra Mad. *Geoffrin.* Elle fit arrêter sa voiture, et lui présenta ses filles. Arrivée à Varsovie, elle y trouva un appartement parfaitement semblable à celui qu'elle occupoit à Paris, et toute la cour de Pologne partagea, avec le roi *Stanislas-Auguste*, le plaisir de la posséder. Elle revint à Paris comblée d'honneurs, et y mourut en 1777, dans un âge avancé. Deux jours avant sa mort, souffrant excessivement, elle entendit une conversation qui se tenoit près de son lit, sur les moyens qu'avoit le gouvernement, de rendre les peuples heureux. Chacun en proposoit de différens ; elle sortit d'un long silence pour dire : vous oubliez tous que les gouvernemens devroient s'occuper davantage du soin de procurer des plaisirs aux hommes. Elle n'oublia point l'amitié dans ses dernières dispositions, et elle fit des legs à *Thomas* et à *d'Alembert*. Celui-ci venoit de perdre M.lle *de l'Espinasse* chez laquelle il passoit toutes ses soirées ; il passoit ses matinées chez Mad. *Geoffrin* qui le consoloit : *maintenant*, dit-il, *il n'y a plus pour moi ni soir, ni matin.* Une des choses qui distinguoient le plus Mad. *Geoffrin*, fut le mérite d'avoir un caractère à elle, mérite si rare dans le monde. Elle osa être heureuse à sa manière. Par un contraste singulier, la sagesse de l'esprit se trouvoit unie en elle avec la vivacité du caractère et

la sensibilité du cœur. Elle fut bienfaisante; quand elle avoit fait quelque bien, elle n'avoit plus de regret à la journée qui s'écouloit : *En voilà encore une employée*, disoit-elle. Tous ceux qui ont vécu avec Mad. *Geoffrin*, savent qu'elle ne craignoit rien tant que le bruit de la reconnoissance. On l'a entendue souvent faire une apologie plaisante, et presque un éloge des ingrats. *On ne leur rend pas assez de justice*, disoit-elle en riant, *et ils ne sont point du tout estimés ce qu'ils valent.* Peu de personnes ont possédé au même degré l'esprit convenable à chaque situation. Elle eut cependant le sort des femmes qui ont osé avoir de l'esprit et des connoissances. Les philosophes jugeoient sévèrement chez elle leurs ennemis, et ces ennemis ont porté à leur tour des jugemens rigoureux sur la protectrice des philosophes. *D'Alembert* étoit à table chez elle, lorsqu'un des convives, connu pour menteur, se mit à raconter une chose extraordinaire; tout le monde se récria et soutint que le fait étoit faux et invraisemblable : « cela est pourtant vrai, dit tout bas *d'Alembert* à Mad. *Geoffrin*. » *Si cela est vrai*, lui répondit elle, *pourquoi le dit-il? D'Alembert, Thomas* et *Morellet* ont fait chacun en particulier l'*Eloge* de cette dame célèbre, dans trois brochures publiées en 1777. Voici quelques-unes de ses maximes, qui méritent d'être retenues : *Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié.—L'économie est la source de l'indépendance et de la libéralité.—Il y a trois choses que les femmes de Paris jettent par la fenêtre: leur* temps, *leur* santé *et leur* argent. —*Vous m'assurez*, disoit-elle un jour, *que cet homme est simple; prenez garde; est-il simple avec simplicité?* Elle appeloit les beaux esprits factices, qui ne brillent que par des réminiscences, des *Bêtes frottées d'esprit*. Cette expression est un peu forcée; et il faut avouer que dans sa société on s'en permettoit quelquefois de pareilles, et que l'esprit n'y étoit pas toujours naturel. *La Harpe* qui l'a connue, en parle ainsi : « Mad. *Geoffrin* n'a ni naissance ni titre. Elle est veuve d'un entrepreneur de la manufacture des glaces; elle jouit d'environ 40 mille livres de rente, fortune médiocre à Paris; mais elle est remarquable par un esprit d'ordre et d'économie qui double son revenu. Sa maison est devenue le rendez-vous du talent et du mérite en tout genre, et ce desir de vivre avec des hommes célèbres a fait rechercher sa société où l'on étoit sûr de les trouver. On demande souvent si cette femme, qui a tant vécu avec les gens d'esprit, en a beaucoup elle-même : non; mais elle est née avec un sens droit, un caractère sage et modéré. Elle a cette politesse de bon goût que donne un grand usage du monde, et personne ne possède mieux le tact des convenances. Elle est bonne et bienfaisante; elle a rendu des services et aime à en rendre.... elle est dans ses habillemens d'une extrême simplicité qui plaît beaucoup, parce qu'elle est relevée par une extrême propreté; et la propreté est la parure de la vieillesse. La vieillesse dans Mad. *Geoffrin* semble réconciliée avec les graces... »

GEOFFROI, (Etienne-François) né à Paris en 1672, d'un

apothicaire, ancien échevin, voyagea en France, en Angleterre, en Hollande et en Italie, pour se perfectionner dans la connoissance de la médecine, de la chimie et de la botanique. De retour dans sa patrie, il reçut le bonnet de docteur, obtint les places de professeur de chimie au Jardin du roi, de médecine au collége royal, et fut associé à l'académie des Sciences de Paris et à la société royale de Londres. Cet habile homme mourut à Paris le 5 janvier 1731, à 59 ans. Son caractère doux, circonspect, modéré, et peut-être un peu timide, le rendoit attentif à écouter la nature et à l'aider à propos. Il ne refusoit son secours à personne. Une chose singulière, qui lui fit tort dans les commencemens, c'est qu'il s'affectionnoit trop pour ses malades; leur état lui donnoit un air triste et alarmé, qui les affligeoit. On a de ce savant médecin : *De materiâ Medicâ*, sive *De medicamentorum simplicium historiâ, virtute, delectu et usu*; in-8°, 3 vol. Cet ouvrage important, un des plus recherchés, des plus certains et des plus complets que l'on ait vus jusqu'à présent, a été traduit en françois en 7 vol. in-12, par *Bergier*, médecin de Paris, né à Myon près de Salins, mort en 1748, à 44 ans, regretté de ses confrères, et encore plus de ses malades. Il en a paru une continuation en 3 vol. par M. *de Nobleville*, qui y a joint aussi une *Histoire des Animaux*, 6 vol., et enfin une Table générale, ce qui fait en tout 17 vol. in-12. Les *Thèses* de *Geoffroi* étoient beaucoup plus recherchées des étrangers, qu'un grand nombre d'autres, dont l'élégance du style est le seul mérite.

I. GEOFROI, abbé de Vendôme en 1093, et cardinal l'année suivante, étoit d'Angers, et mourut vers l'an 1130. *Louis le Gros*, roi de France, et les papes *Urbain II*, *Paschal II*, *Calixte II*, *Honorius II*, le chargèrent des affaires les plus importantes et les plus épineuses. Nous avons de lui cinq livres de *Lettres*, onze *Sermons*, et des *Opuscules*. Tous ces écrits ont été publiés en 1610, par le P. *Sirmond*. La *Lettre à Robert d'Arbrissel*, fondateur de Fontevrault, sur sa familiarité avec les femmes, est certainement de lui, quoiqu'on en ait contesté l'authenticité, entr'autres *Mainferme*. Elle se trouve dans les manuscrits de son temps.

II. GEOFROI DE ST-OMER, fut un des neuf gentilshommes qui formèrent l'ordre des Templiers, l'an 1118, et celui qui se distingua le plus dans cette institution. *Voyez* HUGUES DES PAYENS.

III. GEOFROI, *Voyez* JOUFROI, GROSSETESTE *et* XIX. GUILLAUME.

GEOFROY, (Jean-Baptiste) Jésuite, né à Charoles le 24 août 1706, mort en 1782, professa avec distinction, pendant plusieurs années, la Rhétorique au collége de Louis-le-Grand. Après la destruction de sa société, il fut estimé des ennemis même de cette Compagnie; et les meilleures maisons de la capitale lui furent ouvertes, comme à un homme d'un esprit orné, d'un caractère doux, d'un commerce sûr. Il eut autant d'amis que de disciples. *Le Recueil de plaidoyers et Harangues latines du Père* Geofroy, 1783, 2 vol. in-12, est

est estimable par le choix des sujets, le brillant des pensées, la vivacité de l'expression et les agrémens du style; mais l'auteur n'a pas toujours su éviter les jeux de mots, les antithèses recherchées, les tours forcés, et même les termes impropres. On a encore de lui, *Basilide* tragédie; le *Misantrope* comédie: pièces de collége. Il a traduit le *Songe* de *Scipion* et les *Paradoxes* de *Cicéron*, 1725, in-12. Ce fut son premier ouvrage.

I. GEORGE, (St.) souffrit le martyre sous *Dioclétien*. On ne sait rien de certain sur lui. Son nom est cependant très-célèbre chez les Chrétiens et même chez les Mahométans: ceux-ci lui attribuent plusieurs miracles, entr'autres celui d'*avoir rendu à la vie le Bœuf d'une pauvre Veuve*, qui l'avoit reçu dans sa maison. C'est le patron de l'Angleterre. *Catherine II*, impératrice de Russie, a institué un ordre de chevalerie sous le nom de ce Saint, en faveur des généraux commandant en chef, qui ont gagné une bataille. Le cordon en est orange et noir.

II. GEORGE, despote de Servie en 1440, suivoit la religion grecque, aussi bien que ses peuples; mais il étoit accusé d'y avoir mêlé quelques impiétés de l'Alcoran, par le grand commerce qu'il avoit avec les Turcs. La Servie étant alors la borne commune des Turcs et des Hongrois, il s'étoit vu réduit, dès sa jeunesse, à porter les armes, tantôt pour les Ottomans, tantôt pour les Chrétiens. Enfin *Mahomet II* rechercha son alliance, et épousa la despœne *Marie*, sa fille. Ce sultan s'étoit proposé d'usurper un jour la Servie pour la dot de son épouse; il fit aveugler avec un fer ardent *Etienne* et *George*, fils du despote. Il préparoit le même traitement à *Lazare*, son troisième fils, mais ce père infortuné trouva le moyen de le sauver des mains de ce barbare. En 1445, *Mahomet II* vint en personne assiéger la ville de Novigrade en Servie; place d'autant plus considérable, qu'il y a dans son territoire des mines d'or et d'argent. S'en étant rendu maître, il se borna à cette conquête, parce que la despœne *Marie* négocia l'accommodement de son père, et le détacha des intérêts d'*Huniade*. George mourut en 1457, d'une blessure qu'il reçut à la main, en faisant combattre un petit corps d'armée contre les Hongrois. Il laissa la conduite de ses états à *Irène Cantacuzène*, son épouse, et à *Lazare*, le plus jeune de ses fils. Ceux que *Mahomet* avoit fait aveugler, furent privés de la succession, et sortirent en même temps de Servie, sur le bruit que le sultan venoit pour s'en emparer. *George*, qui étoit le cadet, se retira en Hongrie, et *Etienne* en Albanie. Leur frère *Lazare* succéda à la couronne, et mourut la même année, après avoir fait périr, par le poison, la despœne, sa mère, pour régner seul.

III. GEORGE de *Trébisonde*, ainsi appelé parce qu'il étoit originaire de cette ville, naquit à Candie, et vint à Rome sous le pape *Eugène IV*. Après avoir professé la rhétorique et la philosophie pendant plusieurs années avec succès, il fut secrétaire de *Nicolas V*. On lui doit: I. Une *Rhétorique*, dont la première édition, sans date, est de *Weng*

delin de Spire, vers 1470, in-folio; réimprimée avec d'autres Rhéteurs modernes, Venise, 1523, in-folio. II. Plusieurs *Traductions* de livres Grecs et latins, entr'autres de la *Préparation évangélique d'Eusèbe*, version que le savant *Petau* méprisoit avec juste raison. III. Des *Ecrits de controverse* en faveur de l'Eglise Latine contre la Grecque, dans la *Græcia Orthodoxa d'Allatius*, grec-latin; Rome, 1652 et 1659, en 2 vol. in-4.° IV. Quelques *Ouvrages*, dans lesquels il fait paroître un mépris extrême pour *Platon*, et un enthousiasme inconsidéré pour *Aristote*... *George* de *Trébisonde* étoit un homme ardent, colère, querelleur, bizarre. Il quitta la cour de Rome, pour briller dans celle d'*Alphonse*, roi de Naples; mais il fut bientôt las de celle-ci. Il retourna à Rome, où il mourut vers l'an 1484 dans une extrême vieillesse, après avoir oublié tout ce qu'il avoit appris. *Voyez*. I. MULLER.

IV. GEORGE de *Cappadoce*, ainsi nommé, parce qu'il étoit né dans cette province, fut élu évêque d'Alexandrie, en 354, par les Ariens, qui avoient forcé *St. Athanase* à s'exiler. C'étoit un homme d'une basse naissance, fils d'un foulon, d'abord parasite et le servile adulateur de quiconque lui faisoit bonne chère. Il se mit ensuite dans les vivres, et se chargea de fournir la chair de porc qu'on donnoit aux soldats. N'ayant pas fait fortune dans cet emploi, qu'il exerçoit à Constantinople, il quitta cette ville, et se retira en Egypte. Quoiqu'il fût sans honnêteté dans le caractère, sans agrément dans l'esprit et sans teinture des lettres, païen dans le fond du cœur et chrétien seulement de nom, la secte Arienne ne craignit point de l'opposer à *Saint Athanase*. Dès qu'il fut sur le siége épiscopal, il persécuta violemment les catholiques, et plusieurs moururent des mauvais traitemens qu'il exerça contre eux. Mais la cupidité étoit encore plus forte en lui que la passion de se venger. Il prenoit de toutes mains; il enlevoit aux fils les héritages de leurs pères; il se fit adjuger la ferme du salpêtre, et se rendit maître de tous les marais salans et des étangs où croissoit le *Papyrus*. Il mit un droit sur les cercueils, et en les vendant même aux étrangers, il leva ainsi un impôt sur chaque mort. Bassement flatteur des eunuques du palais, et favorisant les exactions de la cour impériale, il se rendit odieux aux païens mêmes, dont il pilloit les temples. Tant d'attentats excitèrent une émeute; et, après avoir été accablé d'outrages, il fut massacré le 24 décembre 361. *Julien* régnoit alors. Il écrivit fortement aux Alexandrins, pour leur reprocher cet assassinat. « Quoi! leur dit-il, au lieu de me réserver la connoissance des injures que vous avez souffertes, vous vous êtes laissés emporter à la colère; vous vous êtes livrés aux mêmes excès que vous reprochez à vos ennemis. *George* méritoit d'être traité comme il a été traité; mais ce n'étoit pas à vous d'être ses exécuteurs. Vous avez des lois; il falloit demander justice. » *Voltaire* qui vouloit peindre *Biord*, évêque d'Anneci, sous le nom de *George*, appelle celui-ci *Biordos*, (*Dict. Philosoph. art. Apostat.*) et le fait fils d'un maçon. *George* ne porta jamais ce nom, et son père étoit

Toulon, suivant *Fleuri. Voltaire* le peint aussi comme superstitieux, tandis que sa seule religion étoit l'intérêt, et que loin d'avoir des mœurs austères, comme l'ancien évêque d'Anneci, il se livroit à une vie voluptueuse. C'est bien ici que nous pourrions appliquer ce que *Voltaire* lui-même disoit avec moins de justice de *le Beau : Ce n'est pas écrire l'histoire ; c'est la défigurer.*

GEORGE SYNCELLE, *Voy.* SYNCELLE.

GEORGE ACROPOLITE, *Voyez* LOGOTHÈTE.

GEORGE DOSA, *Voyez* DOSA.

V. GEORGE, dit AMIRA, savant Maronite, vint à Rome, sous le pontificat de *Clément VIII*, et y mit au jour une *Grammaire Syriaque et Chaldaïque*, 1596, in-4°., estimée des savans. De retour en Orient, il fut fait patriarche des Maronites ; fit recevoir la réformation du Calendrier, et mourut vers 1641. *George Amira* souffrit beaucoup avec son troupeau, durant la guerre des Turcs contre les Emirs. Ce fut lui qui reçut au mont Liban *Galaup de Chasteuil.*

VI. GEORGE, duc DE CLARENCE, frère d'*Edouard IV*, roi d'Angleterre, fut convaincu, à ce qu'on croit communément, d'avoir eu dessein de secourir la duchesse de *Bourgogne* contre le roi son frère. Son procès lui fut fait ; on le condamna à être ouvert tout vif, pour lui arracher les entrailles, et les jeter au feu, puis à avoir la tête tranchée ; après quoi, son corps devoit être mis en quatre quartiers : mais sa mère ayant fait modérer cette sentence, on le jeta dans un tonneau de bière, et on l'y laissa jusqu'à ce qu'il fût étouffé. C'est ainsi que finit ce prince infortuné, l'an 1478. *Edouard IV* ayant demandé à *Louis XI*, comment il devoit traiter son frère ; le monarque François, aussi cruel que politique, lui répondit par ce vers de *Lucain :*

Tolle moras, semper nocuit differre paratis.

« On n'a jamais su, dit M. *du Radier*, ce qui avoit occasionné la mort du duc de Clarence. Les uns prétendent que ce fut la jalousie d'*Edouard*, son frère, qui craignoit que le duc n'acquît un trop grand crédit. D'autres pensent que ce fut, en effet, le secours qu'il donna à la douairière de Bourgogne : et il y a beaucoup d'apparence que ce motif fut le véritable. Enfin, il y a des historiens qui attribuent sa mort à la réponse d'un devin, qui avoit prédit que, quoique *Edouard* eût des enfans, il auroit pour successeur un prince dont le nom commenceroit par la lettre *G*, et que le duc de Clarence s'appelant *George*, fut celui sur lequel *Edouard* jeta ses soupçons ; mais qu'il se trompa, et que la prophétie ne laissa pas que d'être vraie, parce que ce fut le duc de *Glocester* qui succéda à *Edouard....* » (*Voyez l'Histoire d'Angleterre*, de *Polydore-Virgile*, sous le règne d'*Edouard IV*, page 651.) Le fils de *George* EDOUARD *Plantagenet*, [Voy. ce mot n° XI.] eut une fin digne de son père.

VII. GEORGE-LOUIS DE BRUNSWICK, premier du nom,

duc et électeur d'Hanovre, étoit fils d'*Ernest-Auguste* de Brunswick, et de la princesse *Sophie*, petite-fille de *Jacques I*, et naquit le 8 mai 1660. Il commanda avec succès l'armée Impériale en 1708 et 1709. La reine *Anne* étant morte le 11 août 1714, *George* fut proclamé roi d'Angleterre, le même jour, par les intrigues des *Whigs*. Quelques jours après son couronnement, le roi dit que *la foule immense qu'il avoit vue à cette cérémonie, l'avoit fait penser au jour de la résurrection des morts*. Miladi *Copwer* répondit : *Sire, aussi ce jour-là fut-il celui de la résurrection de l'Angleterre et de tous les bons Anglois*.... *George* étoit persuadé que les principaux ministres du dernier règne avoient eu des vues contraires à ses intérêts. Il croyoit que, sous le prétexte de la paix, ils ne s'étoient unis à la France que pour préparer le rétablissement du fils de *Jacques II*. Son premier soin fut donc d'établir une commission pour examiner, avec la dernière rigueur, l'administration du comte d'*Oxford* et du vicomte de *Bolyngbrocke*. *Robert Walpole*, nommé pour faire l'examen le plus sévère des papiers de ces deux ministres, les lut avec la passion d'un *Whig* qui s'étoit toujours opposé à la paix, et avec les dispositions d'un homme qui espère de remplacer un jour ceux qu'il doit juger. D'ailleurs, ses intrigues dans les communes pour traverser la paix, l'avoient fait renfermer, sous le précédent ministère, dans la tour de Londres; et cette raison ne servoit pas peu à l'aigrir. *Bolyngbrocke* prévit ce qu'on lui préparoit, et prévint l'orage en quittant l'Angleterre. *Oxford* fut arrêté; mais sa conduite paroissant irréprochable, le roi lui rendit enfin la liberté, après lui avoir fait essuyer le supplice d'un long procès et d'une longue prison.... La naissance avoit mis un trop grand intervalle entre *George* et le trône; on disoit qu'il *y avoit quarante-cinq personnes qui en étoient plus près que lui*. Tous les Anglois ne croyoient pas avoir en lui un souverain légitime. Agréable aux *Whigs*, il devint odieux aux *Torys*; qui par les changemens faits dans l'administration, se voyoient privés de toute faveur. Les esprits sans passion et sans préjugé ne pouvoient, d'un autre côté, se dissimuler l'injustice faite à la maison de *Stuart*. Ces dispositions furent cause d'une guerre civile, qui ne fut assoupie que vers 1717, après qu'on eut fait verser sur les échafauds le sang de quelques rebelles illustres. Cependant la nation Angloise prospéra sous le règne de *George I*. En 1726, elle mit trois flottes en mer : la première alla en Amérique, et empêcha l'arrivée des gallions en Espagne; la seconde croisoit sur les côtes d'Espagne, et observoit de près les mouvemens des Espagnols; la troisième fit voile pour la mer Baltique, où elle empêcha les Moscovites d'exécuter les projets qu'ils avoient formés. *George I* mourut l'année suivante, le 22 juillet 1727, à 67 ans, à Osnabruck, d'une apoplexie, en allant d'Angleterre à Hanovre... « Ce prince avoit de grandes qualités, dit M. l'abbé *Millot*, beaucoup de génie, de discernement, de politique, de talens pour les négociations. Il étoit ennemi du faste et grave dans sa conduite, quoiqu'on lui ait reproché d'avoir donné à sa maîtresse la charge de grand

écuyer. La réputation de sagesse dont il jouissoit avant que de parvenir à la couronne, fut ternie aux yeux des Anglois par un gouvernement peu conforme à leurs principes et à l'intérêt de la nation. Les conseils de ses ministres l'entraînèrent peut-être au-delà de ses propres mesures. En devenant maître du parlement, dont les principaux membres lui avoient vendu leurs suffrages, il perdit l'affection de son peuple, le premier trésor d'un souverain. Comme particulier, il étoit bon et affable. ». L'abbé *Prévôt* rapporte sur ce prince une anecdote qui lui fait honneur. Il se trouva masqué à un bal, et causoit avec une dame masquée aussi, et qu'il ne connoissoit pas. Cette dame lui proposa d'aller avec elle se rafraîchir au buffet; le roi y consentit. On lui versa à boire : *A la santé du Prétendant*, dit la dame. —*De tout mon cœur*, répondit ce monarque ! *Je bois volontiers à la santé des Princes malheureux.*

VIII. GEORGE-AUGUSTE, second du nom, duc de Brunswick, fils du précédent, naquit en 1683, et succéda à son père en 1727, dans ses états d'Angleterre et d'Allemagne. La même maladie l'emporta. Il fut frappé, le 25 octobre 1760, à 77 ans, d'une apoplexie foudroyante, qui termina dans un moment sa longue vie et son heureux règne. *George* son père, avec lequel il fut long-temps brouillé, ne lui donna jamais de part au gouvernement. « Cependant le fils, dit l'abbé *Millot*, a paru plus digne de la couronne que le père. Politique habile, il sut gouverner un peuple qui ne sait guères obéir, et en obtint tout ce qu'il voulut. Les armes des Anglois prospérèrent dans la guerre de 1741, que *George II* soutint avec gloire; et leur puissance s'accrut dans celle de 1756, qu'il ne vit pas terminer. Dans la première, il maintint la reine d'Hongrie dans ses possessions, après la mort de *Charles VI*; et dans la seconde, il fit des conquêtes dans le Nouveau-Monde, et ses vaisseaux firent des prises immenses.

GERAN, (Saint-) *Voyez* GUICHE.

I. GERARD, est le nom de quatre saints personnages. Le premier fut tiré du séminaire des clercs de Cologne pour gouverner l'église de Toul en 963 : il occupa ce siége, avec édification, l'espace de trente-un ans, et mourut le 29 avril 994. — Le second, d'abord moine de Saint-Denys, puis premier abbé de Brogne au diocèse de Namur, étoit né de parens distingués, qui lui firent prendre de bonne heure le parti des armes. On l'envoya à la cour de *Berenger*, comte de Flandres : il gagna, par son heureux caractère, l'amitié et la confiance de ce prince; et il pouvoit aspirer à toutes les faveurs de la fortune, lorsqu'il quitta le monde. Il mourut le 3 octobre 959. — Le troisième, évêque et martyr, étoit fils d'un noble Vénitien. Après avoir passé quelque temps dans un monastère, il voulut faire le voyage de la Terre sainte. En passant par la Hongrie, le saint roi *Étienne* l'arrêta pour travailler à la conversion de ses sujets infidelles. Il fut ordonné évêque, et il travailla avec tant de zèle qu'il fit bâtir un grand nombre d'églises. Après la mort de *St. Étienne*,

il refusa généreusement de couronner l'usurpateur de son trône. Le saint évêque continuoit ses missions, lorsqu'une troupe de paysans des bords du Danube, le rencontrèrent et le percèrent d'une lance en 1047. — Le quatrième, mort le 13 juin 1138, étoit frère de *St. Bernard* et religieux de Corbie.

GERARD, *Voy.* GERHARD.

II. GERARD, (TOM ou TUNG) natif de l'isle de Martigues en Provence, suivant quelques écrivains, étoit plus vraisemblablement d'Amalsi. Il fut l'instituteur et le premier grand maître des Frères hospitaliers de *Saint-Jean de Jérusalem*, connus aujourd'hui sous le nom de *Chevaliers de Malte*. Cet ordre commença dès le temps où la ville de Jérusalem étoit encore en la puissance des infidelles. Des marchands d'Amalsi en Italie, obtinrent la permission de bâtir, vis-à-vis l'église du saint Sépulcre, un monastère de bénédictins, où les pélerins Latins pussent trouver l'hospitalité. L'abbé de ce monastère fonda, en 1080, un hôpital, dont il donna la direction à *Gerard*, homme recommandable par sa piété. Ce saint homme prit un habit religieux l'an 1100, avec une croix de toile blanche à huit pointes sur l'estomac. Il donna cet habit à plusieurs personnes qui s'engagèrent dans cette société, et firent les trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, avec un vœu particulier de soulager les Chrétiens. Ces religieux obtinrent de grands privilèges dès leur naissance. *Anastase IV* les confirma en 1154, par une bulle, dans laquelle il leur permit de recevoir des élèves pour faire l'office divin, et administrer les sacremens, et des laïques de condition libre pour le service des pauvres : telles sont les trois sortes de personnes qui composent l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ; les *Frères Chevaliers*, les *Clercs*, et les *Frères Servans*. Le saint fondateur mourut en 1120, et eut pour successeur *Raymond du Puy*.

III. GERARD LE GRAND ou GROOT, instituteur des Clercs-Réguliers, appelés d'abord les *Frères de la Vie commune*, et ensuite les *Chanoines de Windesheim*, naquit à Deventer en 1340, et mourut le 20 août 1384, à 44 ans, célèbre par ses vertus, ses écrits et ses sermons. Sa congrégation, approuvée en 1376 par *Grégoire XI*, subsiste encore, avec honneur, à Cologne, à Wesel et ailleurs. Il avoit été chanoine d'Aix-la-Chapelle ; mais le desir de la solitude lui fit quitter ce bénéfice. Nous avons de lui quelques *Livres* de piété.

IV. GERARD, (Balthasar) assassin de *Guillaume*, prince d'*Orange*, naquit à Villefans en Franche-Comté. Ce scélérat trouva le moyen de s'insinuer dans les bonnes graces de ce prince, en affectant un zèle outré pour la religion Protestante, et une haine furieuse contre les Catholiques. Il assistoit régulièrement aux prières et aux instructions. On ne le trouvoit jamais sans un Pseautier ou un nouveau Testament à la main. Qui auroit pu imaginer qu'un extérieur si pieux cachât le cœur d'un monstre ? Tout le monde fut la dupe de son hypocrisie. Un jour que le prince d'*Orange* sortoit de son palais à Delft, *Gerard* le tua d'un coup de pisto-

let, chargé de trois balles. Dès que le meurtrier eût été arrêté, il demanda du papier et une plume pour écrire tout ce qu'on vouloit apprendre de lui. Il déclara que, depuis six ans, il avoit résolu de donner la mort au prince d'*Orange*, chef des hérétiques rebelles. Et pourquoi? *Pour expier ses péchés, et pour mériter la gloire éternelle*. Il accusa quelques religieux d'avoir applaudi à son projet, et osa se donner pour un généreux athlète de l'Église Romaine, qui ne peut qu'abhorrer de tels forfaits. Il avoua que si le prince vivoit, il le tueroit encore, dût-on lui faire souffrir mille tortures. Après avoir été appliqué à la question, on prononça la sentence de mort; elle portoit qu'on lui brûleroit la main droite avec un fer rouge, et les parties charnues avec des tenailles; qu'on couperoit ensuite son corps vivant en quatre quartiers; qu'on lui ouvriroit le ventre; qu'après lui avoir arraché le cœur, on lui en battroit le visage; enfin, qu'on lui couperoit la tête. Cet arrêt fut exécuté le 14 juillet 1584, et ce fanatique mourut comme un martyr. *Philippe II* ennoblit tous les descendans de la famille de l'assassin. Quelle étrange manière d'acquérir la noblesse! L'intendant de la Franche-Comté, *Varoles*, les remit à la taille.

V. GERARD, (Jean) théologien Luthérien, né à Quedlimbourg en 1582, enseigna la théologie à Iène avec un succès distingué. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. Des *Lieux communs de Théologie*. II. La *Confession Catholique*. III. *L'Harmonie des quatre Evangélistes*, Genève, 1646, 3 vol. in-folio. IV. Des *Commentaires* sur la Genèse, sur le Deutéronome, sur les Épîtres de *St. Pierre*, et sur l'Apocalypse. Ce savant mourut en 1637.

VI. GERARD, (Jean) autre savant Luthérien, professeur en théologie, et recteur de l'académie d'Iène sa patrie, mourut en 1668, à 57 ans. On a de lui: I. Une *Harmonie de Langues orientales*. II. Un *Traité de l'Église Cophte*, et d'autres ouvrages estimés. —*Jean-Ernest* GERARD, son fils, marcha sur les traces de son père.

GERARD-DOW, *Voyez* DOW.

GERASIME, (Saint) solitaire de Lycie, après avoir mené long-temps la vie érémitique dans son pays, passa ensuite en Palestine, où il se laissa surprendre par *Théodose*, moine vagabond, qui lui inspira les erreurs d'*Eutychès*. Le saint abbé *Euthyme* lui ouvrit les yeux, et sa faute ne servit qu'à le rendre plus humble, plus vigilant et plus pénitent que jamais. Il bâtit ensuite une grande laure près du Jourdain, dans laquelle il finit saintement sa vie, avec un grand nombre de solitaires, le 5 mars 475, dans un âge avancé. La prière et la méditation des vérités éternelles, remplirent entièrement ses dernières années. Il pratiquoit l'abstinence d'une manière si parfaite, qu'il passoit tout le carême sans prendre d'autre nourriture que l'Eucharistie. Ses actions instruisoient encore plus ses moines, que ses paroles. A l'exemple de leur chef, ils n'avoient que l'habit qu'ils portoient. Tous leurs meubles étoient, une natte pour

se coucher, une méchante couverture faite de plusieurs pièces, et une cruche.

I. GERAUD ou GERALD, (Saint) *Geraldus*, moine de Corbie, abbé de Saint-Vincent de Laon, puis de Saint-Médard de Soissons, et enfin premier abbé de Saint-Sauve près de Bordeaux, mourut le 5 avril 1065. Sa vie avoit été sainte, sa mort le fut aussi. Il a laissé une *Vie de saint Adelhard*, insérée dans *Bollandus*.

II. GERAUD, (Saint) comte et baron d'Aurillac, fonda l'abbaye d'Aurillac, ordre de Saint-Benoît, en 894, et mourut le 13 octobre 909. Il fut le père des pauvres et l'exemple des solitaires.

GERBAIS, (Jean) né en 1626 à Rupois, village du diocèse de Rheims, docteur de Sorbonne en 1661, professeur d'éloquence au collége royal en 1662, mort le 14 avril 1699, à 70 ans, étoit un esprit vif et pénétrant. Il avoit une mémoire heureuse et une érudition très-variée. On a de lui plusieurs ouvrages en latin et en françois; les premiers sont mieux écrits que les seconds. Les principaux sont: I. Un traité *De causis majoribus*, in-4°, 1691, pour prouver que les causes des évêques doivent être jugées en première instance par le métropolitain et par les évêques de la province. Ce *Traité* déplut à la cour de Rome, non-seulement par les vérités qu'il contenoit sur les libertés de l'église Gallicane, mais par la manière dure dont elles étoient exprimées: *Innocent XI* le condamna en 1680. L'assemblée du clergé de l'année suivante, ordonna à *Gerbais* d'en publier une nouvelle édition corrigée, *pour donner*, dit l'auteur du Dictionnaire critique, *quelque satisfaction à la cour de Rome*, QUI N'EN AUROIT DÛ RECEVOIR AUCUNE. Qu'en sait-il? II. Un *Traité du pouvoir des Rois sur le Mariage*, in-4°, 1690. III. Des *Lettres sur le pécule des Religieux faits Curés ou Evêques*, 1698, in-12. IV. Une édition des *Réglemens touchant les Réguliers*, donnée par ordre du clergé de France, qui le gratifia d'une pension de six cents livres. Ces Réglemens parurent en 1665, in-4°, avec les notes du savant *Hallier*. On les trouve aussi dans les *Mémoires du Clergé*, par *le Mère*, tome VIe V. Quelques *Ecrits* sur la comédie, sur la parure des femmes, etc. *Gerbais* fonda, par son testament, deux bourses dans le collége de Rheims, dont il étoit principal.

GERBEL, (Nicolas) *Gerbilius*, jurisconsulte, natif de Pfortzheim, habile dans les langues et dans la jurisprudence, fut professeur en droit à Strasbourg, où il mourut fort vieux en 1560. Le président de *Thou* l'appelle *virum optimum, et pariter doctrinâ ac morum suavitate excellentem*. Son principal ouvrage est une excellente description de la Grèce, sous le titre de: *Isagoge in Tabulam Græciæ Nicolai Sophiani*, imprimée à Basle en 1550, in-folio. On a encore de lui: I. *Vita Joannis Guspiniani*. II. *De Anabaptistarum ortu et progressu, etc.* Ces écrits sont curieux.

GERBERGE, fille de *Saint Guillaume*, comte de Toulouse, renonça de bonne heure au monde pour mener une vie retirée, à Châlons. Elle édifioit cette ville par ses vertus, lorsque *Lo-*

thaire, usurpateur du trône impérial sur son père *Louis le Débonnaire*, eut la cruauté de la faire enfermer dans un tonneau, comme une sorcière et une empoisonneuse, et de la faire précipiter dans la Saône, où elle périt. C'étoit pour se venger de *Gaucelme* et du duc *Bernard*, frères de cette princesse, qui s'étoient opposés à ses desseins ambitieux, et qui avoient favorisé contre lui le parti de l'empereur son père. Le P. *Daniel* prétend dans son *Histoire de France*, que *Gerberge*, avoit d'abord épousé le comte *Wala*, et embrassé ensuite la profession monastique dans le temps que ce seigneur prit de son côté l'habit de religieux dans l'abbaye de Corbie. Mais est-il probable que *Lothaire* eût voulu traiter, avec tant d'inhumanité, l'épouse de *Wala* son confident, qui lui étoit entièrement dévoué, et qui avoit embrassé ses intérêts avec tant de chaleur?—Il ne faut pas la confondre avec GERBERGE, reine de France, femme de *Louis IV*, dit d'*Outremer*. Celle-ci étoit de la maison de Saxe, fille de *Henri* dit l'*Oiseleur*, et sœur d'*Othon I*, tous deux empereurs. Elle avoit épousé, en premières noces, *Gilbert*, duc de Lorraine. Pendant la prison de *Louis IV*, son second époux, elle travailla, avec zèle, pour sa délivrance. Son fils *Lothaire* ayant succédé à la couronne en 954, elle lui donna de bons conseils, et gouverna avec sagesse. Elle vivoit encore en 968.

GERBERON, (Gabriel) né à Saint-Calais dans le Maine en 1628, fut d'abord de l'Oratoire et se fit ensuite Bénédictin dans la congrégation de Saint-Maur, en 1649. Il y enseigna la théologie durant quelques années, avec beaucoup de succès. Il s'expliquoit avec si peu de ménagement sur les querelles du Jansénisme, que *Louis XIV* voulut le faire arrêter dans l'abbaye de Corbie, en 1682; mais il échappa aux poursuites de la maréchaussée, et se sauva en Hollande. Sa vivacité et son enthousiasme l'y suivirent. L'air de Hollande étant contraire à sa santé, il passa dans les Pays-Bas. L'archevêque de Malines le fit saisir en 1703, et le condamna comme partisan des nouvelles erreurs sur la grace. Le P. *Gerberon* fut ensuite enfermé par ordre du roi dans la citadelle d'Amiens, puis au château de Vincennes, sans que ni les prisons, ni les châtimens, pussent modérer la chaleur de son zèle pour ce qui lui paroissoit la bonne cause. En 1710, il fut remis à ses supérieurs, qui l'envoyèrent à l'abbaye de Saint-Denys en France, où il mourut le 19 mars 1711, à 82 ans. On a de lui plusieurs ouvrages sur les disputes du temps, ou sur ses querelles particulières. Ceux qui ont échappé au naufrage de l'oubli, sont : I. Une *Histoire générale du Jansénisme*, en 3 vol. in-12, à Amsterdam, 1703, telle qu'on devoit l'attendre d'un apôtre de cette doctrine. Il a laissé, sur le même sujet, *Annales Janseniani*, qui n'ont pas été imprimées, et qui ne doivent pas l'être. L'auteur traita ses ennemis de *Molinistes outrés*, de *Disciples de Pélage*, de *Sémi-Pélagiens*. Ils ne manquoient pas de lui rendre injure pour injure, et ils l'appeloient *Calviniste masqué*, *Moine apostat*, *Réfractaire*, *Novateur*, *Janséniste violent*.

II. Plusieurs *Livres de piété*, écrits avec feu. III. Des éditions de *Marius Mercator*, Bruxelles, 1673, in-12; de *St. Anselme* et de *Baïus*, Paris, 1675 et 1681, in-fol. IV. Une *Apologie* latine de *Rupert*, abbé de Tuy, au sujet de l'Eucharistie; Paris, 1669, in-8.° V. Un *Traité historique sur la Grace*. VI. *Lettres à M.* Bossuet, *évêque de Meaux*. VII. La *Confiance Chrétienne*. VIII. Le *Chrétien désabusé*. IX. La *Règle des mœurs, contre les fausses maximes de la Morale corrompue*. in-12. X. La *Défense de l'Eglise Romaine*, et les *Avis salutaires de la Sainte-Vierge à ses Dévots indiscrets*. Ce dernier livre est une traduction des *Monita salutaria* d'*Adam Windelfels*, jurisconsulte Allemand. Le P. *Gerberon* avoit dans ses ouvrages, comme dans son caractère, une impétuosité qui faisoit de la peine à ses amis mêmes; mais ses ennemis étoient forcés de reconnoître, parmi ses défauts, des vertus, une grande sévérité de mœurs et une piété exemplaire. *Voyez* dans l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, 1770, in-4°, de plus longs détails sur cet écrivain.

GERBERT, *Voyez* SILVESTRE II.

GERBIER, (Pierre-Jean-Baptiste) avocat au parlement de Paris, mort dans cette ville le 8 mars 1788, étoit né à Rennes, d'un avocat, le 19 juin 1725. Ayant prêté serment à l'âge de vingt ans, il eut bientôt des occasions de développer les dons qu'il avoit reçus de la nature. Les causes les plus extraordinaires semblèrent se présenter pour lui faire une grande réputation; mais aucune ne servit autant à l'accroître, que le procès des *Lionci*, négocians de Marseille, contre les Jésuites. Ce fut alors que l'on vit au barreau presque tous les talens réunis en lui, l'onction à la force, le pathétique à la grace, la modération à l'énergie, la raillerie fine et décente avec la majesté de l'audience. Il plaidoit toujours sans cahier; mais en se livrant aux mouvemens qui donnent la vie au discours, il ne s'écartoit point du plan sage et lumineux qu'il avoit tracé dans sa tête. Il ne suffisoit pas de l'entendre parler, il falloit le voir, pour sentir combien les graces extérieures sont favorables à l'art oratoire. Sa taille, au-dessus de la médiocre; toute l'habitude de son corps, noble et sans gêne; un front découvert, des yeux étincelans, un nez aquilin, une bouche agréable, une physionomie vive et mobile, ajoutoient beaucoup aux charmes de son organe sonore, enchanteur et flexible. Ceux qui n'ont pas été à portée de jouir de cet ensemble séduisant, n'ont pu que se former une idée imparfaite de cet orateur; car la plume à la main, il n'avoit pas les mêmes avantages qu'en parlant. Ce qui augmentoit le mérite de *Gerbier*, c'est qu'il étoit aussi simple dans la société, que brillant dans la tribune. Au milieu de ses amis, on le voyoit facile jusqu'à l'abandon, confiant, modeste, doux, sensible et généreux. Il poussa même trop loin cette dernière qualité, et il fut un temps où il eut besoin de mettre plus d'économie dans ses dépenses. Comme tous les hommes à grands talens, il eut des ennemis, mais il ne les combattit point avec

les armes trop ordinaires à certains avocats, avec des injures. Il se contentoit de dire : *Ils sont plus à plaindre que moi ; la haine dévore leur cœur, et le mien est tranquille.* Ses amis chérissent sa mémoire ; il leur rendit plus d'une fois des services importans. Ce fut lui qui procura une abbaye à l'abbé *Arnaud*, l'un des admirateurs de son éloquence, et qui fut lui-même quelquefois éloquent.

GERBILLON, (Jean-François) né en 1654, à Verdun sur la Meuse, Jésuite en 1670, fut envoyé à la Chine en 1685, et arriva à Pékin en 1688. L'empereur le goûta tellement, que, trois mois après son arrivée, il eut ordre de suivre les ambassadeurs envoyés en Moscovie pour régler les limites de cet empire et de celui de la Chine. Le Jésuite, aidé d'un de ses confrères, aplanit toutes les difficultés, et fut le médiateur d'une paix avantageuse. L'empereur Chinois, pénétré de reconnoissance, le fit revêtir de ses habits royaux, et le prit pour son maître de mathématiques et de philosophie. Il lui permit de prêcher et de faire prêcher la religion Chrétienne dans ses vastes états, et voulut l'avoir toujours auprès de lui dans ses promenades, dans ses voyages, et même dans ses maladies. Le P. *Gerbillon* mourut à Pékin en 1707, supérieur général de toutes les missions de la Chine. Il a composé des *Elémens de Géométrie* tirés d'*Euclide* et d'*Archimède ;* et une *Géométrie pratique et spéculative.* Ces deux ouvrages, écrits en Chinois et en Tartare, furent magnifiquement imprimés à Pékin. On trouve dans la *Description de l'Empire de la Chine* du P. *du Halde*, des *Observations* historiques sur la grande Tartarie, par le P. *Gerbillon*, ainsi que les *Relations* des voyages qu'il fit en ce pays. La Relation de son *Voyage de Siam* n'a point été imprimée. On dit que c'est sur cet ouvrage que l'abbé de *Choisi* composa sa Relation, en y ajoutant quelques ornemens, dont les Mémoires du P. *Gerbillon* avoient besoin. Le style n'étoit pas le principal mérite des écrits de ce Jésuite. On peut voir des extraits de son manuscrit sur Siam dans le tome premier des *Mélanges historiques* de M. *Michault.*

GERDIL, (Hiacinte-Sigismond) cardinal, naquit le 23 juin 1718, à Samoens en Faucigny, province de Savoie, d'une famille estimée. Il donna, dès la plus tendre jeunesse, des preuves non équivoques de la supériorité des talens qui devoient le faire distinguer pendant sa longue et brillante carrière. Son oncle paternel, homme de lettres estimable, soigna ses premières études, qu'il continua sous les Barnabites, qui avoient la direction du collége royal d'Anneci. A l'âge de quinze ans, il termina avec le plus grand succès son cours de philosophie. En 1732 il devint le confrère de ses professeurs, en embrassant leur institut. Après son noviciat, ses supérieurs l'envoyèrent à Bologne pour y faire ses études de théologie. Parmi les témoignages de l'estime générale qu'il y obtint, celle de *Lambertini*, alors cardinal, archevêque de Bologne, sa patrie, et ensuite pape sous le nom de *Benoit XIV*, le flatta beaucoup. Ce savant homme le

jugea parfaitement dès la première entrevue, et en augura les plus grandes choses. Il donna même au jeune *Gerdil* une preuve de confiance en ses lumières, en le consultant sur divers morceaux de son grand ouvrage sur la canonisation, et en l'employant à traduire du françois en latin plusieurs extraits de nos auteurs, qui devoient y être employés. Dès qu'il eut achevé son cours de théologie, il fut envoyé à Macérata pour enseigner la philosophie à ses confrères. Peu après son arrivée, il eut l'occasion d'assister à une thèse publique de philosophie péripatéticienne. On l'invita avec tant d'instances à proposer quelques difficultés, qu'il ne put se dispenser d'argumenter sans préparation. Il le fit avec tant de force, qu'il embarrassa le maître et le disciple; consterné d'un triomphe pénible à sa rare modestie, il employa toute la finesse de son génie, pour indiquer adroitement au professeur le moyen de se tirer d'embarras. *Gerdil*, chargé d'instruire les autres, se livra à l'étude la plus assidue des philosophes anciens et modernes. Il se mit en état de pouvoir décider avec autorité entre *Platon* et *Aristote*, *Galilée* et les *Péripatéticiens*, *Descartes* et *Newton*, *Locke* et *Malebranche*. Il n'eut jamais de prévention aveugle et servile dans l'adoption de leurs systèmes. Ses deux premiers ouvrages furent une réfutation de *Locke*. Ils ont pour titre : I. L'*Immatérialité de l'ame démontrée* contre M. *Locke*, *par les mêmes principes par lesquels ce philosophe démontre l'existence et l'immatérialité de Dieu*, Turin, 1747. II. *Défense du sentiment* du P. *Malebranche*, sur la nature et l'origine des idées, contre l'examen de M. *Locke*, Turin, 1748. Ces deux productions de la jeunesse de *Gerdil* furent accueillies par les savans d'Italie et d'Angleterre. Parmi les François qui en firent les plus grands éloges, nous citerons le célèbre *Mairan*, de l'académie des Sciences de Paris, qui dit à cette époque, dans un discours public : *Gerdil porte avec lui dans tous ses discours un esprit géométrique, qui manque trop souvent aux géomètres mêmes.* Il lui écrivit : « On ne peut réfuter M. *Locke* avec plus d'adresse et de force, que par le tour que vous avez pris. Il faut nécessairement qu'il avoue, ou que Dieu n'est pas immatériel, ce qu'il n'oseroit dire, ou qu'il convienne que tous les êtres pensans le sont, en tant que tels. Continuez, mon R. P. de remettre la bonne philosophie en honneur. » Cette réfutation lumineuse mérita au jeune auteur une chaire dans l'université de Turin; et c'est à l'insinuation du pape *Benoit XIV*, auquel il avoit peu auparavant dédié son ouvrage de l'*Introduction à l'étude de la Religion*, que *Gerdil* fut choisi par le roi de Sardaigne pour servir de maître et de guide à son petit-fils. Il ne pouvoit manquer de fixer l'attention de Rome; *Pie VI* l'honora de la pourpre le 27 juin 1777. *Gerdil* devint dès-lors l'ame et le flambeau de la cour Romaine. Dans les affaires les plus épineuses, il ouvrit toujours l'opinion la plus sage, la plus modérée. Il réunissoit l'érudition de *Bossuet* à la piété de *St. François de Sales*, son compatriote. La mort l'a enlevé à l'église et aux lettres le 12 août 1802, dans la 85e année de son âge. Ses œuvres

ont été recueillies à Bologne en 6 vol. in-4° ; mais on en prépare une édition plus complète. Pour donner une idée de la logique pressante qui régne dans tout ce qui est sorti de sa plume pour la défense de la religion, il suffira de rappeller que *J. J. Rousseau*, après avoir lu la réfutation faite par *Gerdil*, de plusieurs principes de son Emile, écrivit : *Voilà l'unique écrit publié contre moi, que j'aie trouvé digne d'être lu en entier.* Son éloge publié à Rome en Italien, a été traduit en François par M. l'abbé d'*Auribeau.*

GÉRHARD *ou* GÉRARD, (Ephraïm) jurisconsulte Allemand, né à Giersdorf, dans le duché de Brierg, en 1682, fut avocat de la cour et de la régence à Weimar. Il professa ensuite le droit à Altorf, où il mourut en 1718, à 36 ans. On a de lui divers *Ouvrages* de jurisprudence et de philosophie. Le principal a pour titre : *Delineatio Philosophiæ rationalis ;* on trouve à la fin une excellente dissertation *De præcipuis sapientiæ impedimentis*, etc. — Il y a un grand nombre de savans du nom de *Gérhard* ou *Gérard.* Voy. *les* GÉRARD.

GÉRING, (Ulric) né à Munster dans le canton de Lucerne, fut un des trois imprimeurs que les docteurs de la maison de Sorbonne firent venir à Paris, vers 1469, pour y faire les premiers essais du bel art de l'imprimerie. *Géring*, ayant amassé de grands biens, fit des fondations très-considérables aux colléges de Sorbonne et de Montaigu. Il imprima d'abord dans la maison de Sorbonne, et la quitta vers l'an 1473, pour transporter ses presses dans la rue Saint-Jacques, à l'enseigne du soleil d'or. Il mourut en 1510. Les deux imprimeurs qui le suivirent en France, étoient *Martin Crantz* et *Michel Friburger.* Voy. CRANTZ.

GERLAC PETRI de *Deventer*, chanoine de l'ordre de Saint-Augustin dans le monastère de Windesheim, mourut en odeur de sainteté l'an 1411. Il a laissé en latin des *Soliloques*, in-12 ou in-24, qu'on a traduits en françois, in-12.

I. GERMAIN, (Saint) patriarche de Constantinople en 715, s'opposa avec zèle à l'empereur *Léon l'Isaurien*, Iconoclaste, qui le chassa du siége patriarcal. *St. Germain* mourut en 733, âgé de 95 ans, avec une grande réputation d'esprit et de vertu. Les ouvrages qu'on lui attribue, sont, pour la plupart, de *Germain Nauplius*, qui occupa le siége de Constantinople depuis 1221 jusqu'en 1239. On les trouve dans la *Bibliothèque des Pères.*

II. GERMAIN, (Saint) né à Auxerre en 380, d'une famille illustre, fit ses études à Rome, et brilla dans le barreau de cette ville. Devenu ensuite gouverneur de sa patrie et commandant des troupes du pays, il se fit tellement aimer des peuples par son intégrité, qu'après la mort de *St. Amateur*, évêque d'Auxerre, le clergé, la noblesse et le peuple le demandèrent d'une commune voix pour son successeur. Auxerre goûta, sous son nouveau pasteur, toutes les douceurs de la paix et de la concorde. *Germain* distribua tous ses biens aux pauvres et à l'église. Le Pélagianisme faisoit

alors de grands ravages en Angleterre. Les prélats des Gaules, assemblés en 429, envoyèrent *Germain* avec *Loup*, évêque de Troyes, pour arrêter la force de la contagion. Ces médecins spirituels firent en peu de temps beaucoup de guérisons par l'éloquence de leurs exhortations et par la sainteté de leur vie. *St. Germain* y fit une seconde mission en 434. Plusieurs miracles éclatans opérèrent la conversion de ce qu'il restoit de Pélagiens. Au retour de ce second voyage, il passa en Italie, et mourut à Ravenne le 31 juillet 448, à 69 ans, après avoir gouverné son église pendant trente ans. Sa charité étoit extrême. Un jour en sortant de Milan, des pauvres l'abordèrent; il ordonna tout de suite à son diacre de leur donner le peu d'argent qui leur restoit. *Et de quoi vivrons-nous*, répondit le diacre? — *Dieu aura soin*, reprit Germain, *de nourrir ceux qui se seront rendus pauvres pour l'amour de lui.* En effet, peu de jours après, un seigneur du pays le força d'accepter une somme d'argent pour la dépense de son voyage. On a cru avoir trouvé en 1717, dans l'abbaye de Saint-Martin d'Auxerre, les reliques de *Saint Germain;* mais les bons critiques en ont contesté l'authenticité, quoique l'abbé *le Bœuf* l'ait soutenue. Sa *Vie* fut écrite par le prêtre *Constance*, auteur contemporain, à la prière de *Saint Patient*, archevêque de Lyon: elle se trouve dans *Surius*. Elle est écrite, selon *Baillet*, avec une exacte sincérité.

III. GERMAIN, (Saint) successeur d'*Eusèbe*, à l'évêché de Paris, étoit né dans le territoire d'Autun, de parens nobles, vers 496. Il fut ordonné prêtre par l'évêque d'Autun, et devint abbé du monastère de Saint-Symphorien de cette ville. Un grand nombre de pauvres lui demandant l'aumône, il leur fit donner tout le pain de la maison. Ses religieux murmurèrent; mais leurs plaintes se changèrent en admiration, lorsqu'ils virent arriver, le lendemain, deux chariots chargés de vivres. La réputation de *Germain* alla jusqu'à *Childebert I*, qui le choisit pour son archi-chapelain: titre qui répond à celui de grand aumonier. Ce prince connoissant son amour pour les pauvres, lui envoya six mille sous d'or. Le Saint en distribua trois mille. Quand il fut revenu au palais, le roi lui demanda s'il en avoit encore: il répondit qu'il en avoit la moitié, parce qu'il n'avoit pas trouvé assez d'indigens. *Donnez le reste*, repartit le roi: *nous aurons toujours, Dieu aidant, de quoi donner;* et faisant rompre sa vaisselle d'or et d'argent, il ordonna qu'on la portât chez l'évêque. *Germain* étoit un homme apostolique, tout brûlant de zèle pour le salut des ames. Il assista à plusieurs conciles, et fit paroître dans tous son zèle et sa prudence. On a encore sa signature dans le quatrième concile de Paris: *GERMAIN, pécheur, et quoique indigne, évêque de l'église de Paris, au nom de J. C.* C'est lui qui fonda le monastère de Saint-Germain-des-Prés. Il mourut le 28 mai 576. Nous avons de cet évêque une excellente *Lettre* à la cruelle *Brunehaut*, dans laquelle il exhorte cette reine, avec beaucoup de force, à empêcher le roi *Sigebert* de faire la guerre au roi *Chilpéric*. Dom *Bouillart*,

Bénédictin de Saint-Maur, a recueilli tout ce qu'on peût dire sur ce digne pasteur, dans son *Histoire de l'Abbaye de Saint-Germain*, publiée en 1724, in-folio, avec des figures relatives au sujet.

GERMAIN de Brie, *Voyez* BRIE.

IV. GERMAIN, (Dom Michel) Bénédictin de Saint-Maur, né à Péronne en 1645, fit profession en 1693. Il aida le savant *Mabillon* dans la composition des septième et huitième siècles des *Actes Bénédictins*, et dans celle de la *Diplomatique* : il se chargea du *Traité sur les Palais des Rois*, qui contient environ la cinquième partie du livre. On a encore de lui l'*Histoire de l'Abbaye de Notre-Dame de Soissons*, 1675, in-4.° L'auteur avoit un grand fonds d'esprit, une imagination vive et une mémoire heureuse. Ses travaux abrégèrent ses jours. Il mourut à Paris en 1694, à 49 ans.

V. GERMAIN, (Pierre) orfèvre du roi, né à Paris en 1647, mort en 1684, à 37 ans, excella dans le dessin et dans la gravure. *Colbert* le chargea de ciseler des dessins allégoriques sur les planches d'or qui devoient servir de couverture aux livres contenant les conquêtes du roi. Ce travail précieux fut admiré et dignement récompensé. On a encore de ce célèbre graveur, des *Médailles* et des *Jetons*, où il représenta les plus fameux événemens du règne illustre sous lequel il vivoit. Il mourut à la fleur de son âge; mais ses talens se perpétuèrent avec le plus grand éclat dans son fils aîné.

VI. GERMAIN, (Thomas) fils du précédent, naquit à Paris en 1674. La mort d'un père illustre, d'un oncle, son tuteur, et de *Louvois*, son protecteur, qu'il perdit dans un âge foible où l'on a besoin de conseils et d'appuis, ne le découragèrent point. Il fit un séjour en Italie, où il se perfectionna dans le dessin et dans l'orfévrerie. Le palais de Florence est enrichi de plusieurs de ses chefs-d'œuvre. De retour en France, il travailla pour toutes les cours de l'Europe. Le roi fut si satisfait d'un *Soleil* donné à l'église de Rheims, le jour de son sacre, qu'il lui accorda un logement aux galeries du Louvre. Le détail de tous les ouvrages sortis des mains de cet excellent artiste, seroit trop long : tous respirent le génie et le goût. Cet homme célèbre fut fait échevin de Paris en 1738, et mourut le 14 août 1748, à 74 ans, laissant un fils digne de lui. *Germain* donna les dessins sur lesquels on construisit une superbe église à Livourne, et celle de Saint-Louis du Louvre, à Paris.

GERMANICUS, (César) fils de *Drusus* et de la vertueuse *Antonia*, nièce d'*Auguste*, hérita du caractère et des vertus de sa mère. *Tibère*, son oncle paternel, l'adopta. Il exerça ensuite la questure, et fut élevé au consulat l'an 12e de J. C. *Auguste* étant mort deux ans après, pendant que *Germanicus* commandoit en Allemagne, il refusa l'empire que les soldats lui offroient, et ramena les rebelles à la paix et à la tranquillité. Il battit ensuite les Allemands, défit *Arminius*, et reprit sur les Marses une aigle romaine, qu'ils gardoient depuis la défaite de *Varus*. Rappelé à Rome, il y triompha, et fut déclaré empereur d'Orient. *Tibère*,

qui l'avoit honoré de ce titre, l'envoya dans son département pour y appaiser les troubles. *Germanicus* vainquit le roi d'Arménie, le détrôna, et donna la couronne à un autre. *Tibère*, jaloux de ses succès, le fit empoisonner à Daphné auprès d'Antioche, par *Pison*, l'an 29 de J. C., à 34 ans. Les peuples et les rois versèrent des larmes à sa mort. Le prince qui l'avoit, dit-on, ordonnée, fut le seul qui l'apprit avec joie. Il voulut en vain arrêter les pleurs et les gémissemens des Romains. On parla diversement de cette mort, dit *Crevier*, dans le temps même, et la vérité n'a jamais été éclaircie : tant il reste d'obscurité, dit *Tacite*, sur les faits les plus célèbres et les plus importans, parce que les uns prennent pour sûrs les premiers bruits qu'ils entendent, les autres déguisent et altèrent le vrai qu'ils connoissent ; et chacune de ces traditions opposées s'accrédite dans la postérité. Il est donc incertain si *Germanicus* fut empoisonné. Mais ce qui est bien certain et bien clair, c'est que *Pison*, qui s'étoit rendu le ministre de la mauvaise volonté de *Tibère*, au moins en fatiguant *Germanicus*, et en s'étudiant à chercher toutes les manières de le mortifier et de le vexer, fut puni par le prince même dont il avoit servi la passion. (*Voy.* les articles CECINA... *et* JEANNE, nº IX, *vers la fin.*) *Germanicus*, doux dans la société, fidelle dans l'amitié, prudent et brave à la tête des armées, s'étoit gagné tous les cœurs. Les qualités de son esprit répondoient à celles de son ame. Au milieu du tumulte des armes et de la guerre, il cultiva la littérature et l'éloquence. Il avoit composé des *Comédies* grecques, une traduction d'*Aratus*, en vers latins, et des *Epigrammes :* le temps en a épargné quelques-unes, imprimées à Cobourg, 1715 et 1716, in-8º, et dans le *Corpus Poetarum* de *Maittaire*. Il y en a d'ingénieuses, il y en a de foibles ; mais on ne s'attend pas qu'un grand capitaine, chargé des armées d'un empereur, versifie comme un poëte de profession. *Germanicus* avoit épousé *Agrippine*, dont il eut neuf enfans, parmi lesquels on compte *Caligula*, qui déshonora le nom de son illustre père.

GERMOIN, (Anastase) archevêque de Tarentaise, et savant jurisconsulte, a écrit un traité *De Jurisdictione Ecclesiastica*, in-fol., qui est peu consulté. Le duc de *Savoie* l'envoya ambassadeur en Espagne où il mourut en 1627.

GERMON, (Barthélemi) Jésuite, né à Orléans en 1663, mort dans cette ville le 2 octobre 1718, à 55 ans, fut aux prises pendant quelque temps avec deux célèbres Bénédictins de Saint-Maur, dom *Mabillon* et dom *Coustant*. La *Diplomatique* du premier lui paroissoit un ouvrage d'un grand travail, mais inexact à plusieurs égards : il prétendit y trouver plusieurs diplomes faux. Il publia quelques *Dissertations* latines à ce sujet, 1703, 1706, 1707, en 3 vol. in-12. Comme elles étoient écrites avec pureté et élégance, quelques littérateurs, séduits par les fleurs du Jésuite, prirent parti pour lui ; mais plusieurs savans se déclarèrent pour le Bénédictin. Il est certain qu'en fait de titres et de manuscrits, il est facile d'en imposer aux plus habiles, parce qu'il y a

souvent

souvent la plus grande ressemblance entre un enfant légitime et un enfant supposé. « Le P. *Mabillon*, l'homme du monde qui avoit le plus examiné de parchemins, dit le P. *d'Avrigni*, fut trompé par le fameux titre produit en faveur de la maison de *Bouillon*, qu'une seule lettre, différente des autres et tournée à la moderne, rendit suspecte à d'autres antiquaires. La main lassée avoit trahi le faussaire. L'aveu qu'il fit avant que d'expirer sous la main du bourreau pour différens crimes, justifia le jugement porté contre la pièce, à laquelle, d'ailleurs, MM. de *Bouillon* n'avoient aucune part. » Cette anecdote ne prouve pas encore que le P. *Germon* ait raison en tout contre *Mabillon*; mais elle doit inspirer quelque défiance à ceux qui s'imaginent que la *Diplomatique* est un art infaillible. Le P. *Germon* s'engagea aussi dans les contestations concernant les 101 propositions de *Quesnel*; il fit deux gros vol. in-4° sur ces propositions, sous le titre de *Traité Théologique*. Le Cardinal *de Bissy*, prélat très-opposé aux sentimens de l'Oratorien, adopta l'ouvrage du Jésuite, et le publia sous son nom.

GERONCE, général des troupes du tyran *Constantin*, dans le 4e siècle, se brouilla avec cet usurpateur, et résolut de le dépouiller de la pourpre impériale, pour en revêtir *Maxime*, une de ses créatures. Il assiégea dans Vienne *Constantin*; mais l'armée de l'empereur *Honorius* l'obligea de s'enfuir en Espagne. Ses soldats, remplis de mépris pour lui, résolurent de s'en défaire. Il fut attaqué dans sa propre maison, en 411. Voyant qu'il lui étoit impossible de se défendre, il ôta la vie à un de ses amis, à sa femme, et se la ravit à lui-même par un coup d'épée qu'il se plongea dans le cœur.

GERSEN, (Jean) abbé de Veroeil, de l'ordre de Saint-Benoît, florissoit au 13e siècle. Il fut l'ami de *St. François d'Assise*, et le maître dans la vie spirituelle, de *St. Antoine de Padoue*. Quelques savans le font auteur de l'*Imitation de* JÉSUS-CHRIST, de ce livre admirable, traduit dans les langues des peuples même les plus barbares, et le plus beau qui soit sorti de la main d'un homme, dit *Fontenelle*, puisque l'Evangile n'en vient pas. L'opinion la plus générale l'attribue néanmoins avec plus de fondement à *Thomas à Kempis*. L'abbé *Vallart* a prétendu détruire cette opinion dans une dissertation mise à la tête de l'édition de cet ouvrage, publié chez *Barbou*, in-12, en 1758. Il croit prouver : I. Que l'Imitation de J. C. est plus ancienne que *Thomas à Kempis*, puisqu'on a ce livre dans des manuscrits antérieurs à ce pieux chanoine, si digne d'ailleurs de l'avoir composé. II. Qu'elle étoit connue avant l'an 1330; car *Ludolphe* de Saxe, qui vivoit en ce temps-là, passe pour en avoir donné une traduction. III. Que *Jean Gersen* doit en être l'auteur, puisqu'on voit son nom jusqu'à cinq fois dans un manuscrit ancien, et qu'on le retrouve dans d'autres manuscrits. Cette preuve n'est pas une démonstration ; car il faudroit, avant tout, prouver l'existence de *Jean Gersen*, qui passe, dans l'esprit de plusieurs savans, pour un auteur imaginaire. L'abbé *Desbillons* a réfuté les autres

preuves de l'abbé *Valart*, dans une dissertation qu'il a mise à la tête de son édition de l'Imitation de J. C.; Manheim, 1780.

GERSON, *Voyez* CHARLIER.

GERTRUDE, (Sainte) née à Landen en Brabant, l'an 626, de *Pepin*, prince de Landen, maire du palais, et ministre des rois d'Austrasie, refusa, à l'âge de 14 ans, d'épouser le fils du gouverneur d'Austrasie, en disant que *J. C. étoit son seul époux*. Ayant embrassé l'état religieux, elle devint abbesse de Nivelle, entre Mons et Bruxelles, en 647; et mourut, le 17 mars 659, à 33 ans, après avoir donné la démission de son abbaye. Se voyant près de sa fin, elle ordonna qu'on l'ensévelît dans son cilice. Elle disoit que *les ornemens superflus d'un tombeau ne servent de rien, aux vivans, ni aux morts*. Sa *Vie* a été donnée en italien par *Bannucci*, in-12; et en françois avec ses *Révélations*, 1671, in-8.° Elle est édifiante; mais la critique n'a pas toujours présidé au choix des faits. D. *Mége*, Bénedictin, a publié les *Exercitia Gertrudis*, Paris, 1664, in-12.

I. GERVAIS *et* PROTAIS, (Sts.) souffrirent la mort au 1er siècle, pour la foi de J. C. Leurs corps furent trouvés à Milan, en 386, par *St. Ambroise*, tandis qu'il se disposoit à dédier la grande église de cette ville, connue aujourd'hui sous le nom de *Basilique Ambroisienne*. On y porta ces saintes reliques, et pendant cette translation, un aveugle nommé *Sévère*, recouvra, dit-on, la vue. Les Ariens contestèrent ce miracle; mais il contribua dans la ville de Milan à l'extinction de l'hérésie. Quoiqu'on soit sûr de l'invention des reliques de *St. Gervais* et de *St. Protais*, on ignore l'histoire et les circonstances de leur vie et de leur martyre; et ce que quelques légendaires en ont rapporté, est fabuleux.

II. GERVAIS de *Tilbury*, ainsi nommé d'un bourg d'Angleterre sur la Tamise, étoit neveu de *Henri II*, roi d'Angleterre, et florissoit au 13e siècle. Il eut un grand crédit auprès de l'empereur *Othon IV*, auquel il dédia une *Description du Monde*, et une *Chronique*. *Gervais* de *Tilbury* composa encore l'*Histoire d'Angleterre*, celle *de la Terre-Sainte*, et d'autres ouvrages peu estimés: ils manquent de critique et d'exactitude.

III. GERVAIS, (Maître) *Voyez* CHRÉTIEN, n° II.

IV. GERVAIS, (Charles-Hubert) intendant de la musique du duc d'*Orléans*, régent du royaume, et ensuite maître de la musique de la Chapelle du roi, mourut à Paris en 1744, à 72 ans. On a de lui: I. Un livre de *Cantates* estimées. II. Trois Opéra; *Méduse, Hypermnestre*, et les *Amours de Protée*. III. Plusieurs *Motets*.

I. GERVAISE, (Nicolas) Parisien, fils d'un médecin, s'embarqua fort jeune pour le royaume de Siam, avec quelques missionnaires de la congrégation de Saint-Vincent-de-Paule. Le jeune homme ne fut point spectateur oisif dans ses voyages; il s'instruisit par lui-même ou par les livres du pays, de tout ce qui concernoit les mœurs et les productions des contrées qu'il parcourut. De retour en France, il devint curé de Vannes en Bretagne, puis prévôt de l'église de

Saint-Martin de Tours... Il alla ensuite à Rome, et y fut sacré évêque d'Horren. Il s'embarqua pour exercer son zèle dans le lieu de sa mission; mais, ayant voulu appaiser une révolte qui s'étoit élevée parmi les Caraïbes, il fut massacré par eux, le 20 novembre 1729, avec ses compagnons. Le public lui est redevable de plusieurs ouvrages : I. *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, in-12; ouvrage qui lui mérite une place dans l'histoire des Enfans célèbres, puisque l'auteur le composa à l'âge de 20 à 22 ans. II. *Description historique du royaume de Macaçar*, in-12. C'est comme une suite du précédent. Quoique l'on sente bien que l'un et l'autre sont la production d'un jeune écrivain, on ne laisse pas d'y trouver des choses curieuses sur les mœurs, les habitans, les lois, les coutumes, la religion, les révolutions des pays qu'il décrit. L'abbé *Gervaise* étoit revenu en France avec deux fils du roi de Macaçar. III. *Vie de St. Martin, évêque de Tours*, vol. in-4° plein d'abondantes recherches, de digressions inutiles, d'opinions peu fondées, et de traits de vivacité extrêmement déplacés dans une histoire, et sur-tout dans celle d'un Saint. IV. *Histoire de* Boëce, *Sénateur Romain, avec l'analyse de tous ses Ouvrages*, in-12, en 1715 : livre bon et dirigé par une critique plus solide et plus judicieuse que celle qui avoit présidé à la *Vie de St. Martin*.

II. GERVAISE, (Dom-Armand-François) frère du précédent, naquit à Tours. Il fut d'abord Carme déchaussé, ensuite religieux de la Trappe. Il plut tellement à l'abbé *de Rancé* par ses lumières et par son zèle, qu'il le fit nommer abbé de son monastère en 1696. Dom *Gervaise*, impétueux, bouillant, bizarre, inquiet, singulier, n'étoit point fait pour être à la tête d'une maison qui demandoit un homme de paix. Il voulut faire des changemens au-dedans et au-dehors de l'abbaye. Il affecta de ne point consulter l'abbé *de Rancé*, à qui il devoit son élévation, et de ne point suivre sa façon de gouverner. Le pieux réformateur, voyant son ouvrage prêt à être changé ou détruit, engagea adroitement le nouvel abbé à donner sa démission : c'est sans doute ce qui a fait dire à un écrivain, qui souvent bouleverse les événemens pour placer un bon mot, qu'*après avoir fondé et gouverné son Institut, il se démit de sa place et voulut la reprendre*. Dom *Gervaise*, dépouillé de son abbaye, sortit de la Trappe, et erra quelque temps de solitude en solitude. Il conservoit partout la manière de vivre de la Trappe. Mais, ayant publié son premier vol. de l'*Histoire générale de Cîteaux*, in-4°, les Bernardins, qui étoient vivement attaqués dans cet ouvrage, obtinrent des ordres de la cour contre lui. Il fut arrêté à Paris, en sortant du Luxembourg, puis conduit et renfermé à l'abbaye de Notre-Dame des Reclus, dans le diocèse de Troyes. Il y mourut en 1751, âgé de 91 ans, regardé comme un de ces hommes, qui, malgré plusieurs bonnes qualités, sont toujours haïs, parce qu'ils mêlent à la vertu l'aigreur et l'amertume de leur caractère. On a de lui : I. Les *Vies* de *St. Cyprien*, in-4°; de *St. Irénée*, 2 volumes in-12; de

St. Paul, 3 volumes in-12; de *St. Paulin*, in-4°; de *Rufin*, 2 vol. in-12; de *St. Epiphane*, in-4.° Les matériaux ont été pris dans les Mémoires de *Tillemont*; mais le style est de l'auteur. De l'imagination, de la chaleur, de la facilité; mais peu de justesse, beaucoup de négligences et d'idées singulières : voilà son caractère. II. La *Vie d'Abeilard et d'Héloïse*, 2 vol. in-12, 1720. Les *Lettres d'Abeilard et d'Héloïse*, traduites en françois d'une manière fort libre, 1723. III. *Histoire de l'abbé Suger*, 1721, 3 vol. in-12; curieuse, mais inexacte. IV. *Histoire de l'abbé* Joachim, *surnommé le Prophète, Religieux de l'ordre de Citeaux.... où l'on voit l'accomplissement de ses Prophéties sur les Papes, sur les Empereurs, sur les Rois, sur les Etats et sur tous les Ordres Religieux*, 1745, 2 vol. in-12. *Voyez* IV. JOACHIM. V. *Histoire générale de la Réforme de l'Ordre de Citeaux en France*, in-4.° Le premier volume de cet ouvrage peu commun, contre lequel les Bernardins portèrent des plaintes, n'a pas été suivi du second. Il est rare, curieux et intéressant. VI. *Jugement critique, mais équitable, des Vies de feu M. l'abbé* de Rancé, *Réformateur de l'Abbaye de la Trappe, écrites par les Sieurs Maupeou et Marsollier*, in-12, 1744, à Troyes, sous le titre de Londres. L'auteur y relève plusieurs fautes, que ces deux écrivains ont commises contre la vérité de l'histoire. Il faut lire cet écrit, quand on veut bien connoître le Réformateur de la Trappe, un peu flatté par ses historiens. *Gervaise* s'y justifie sur plusieurs imputations, d'une manière satisfaisante. On peut voir aussi la longue *Apologie* qu'il publia au sortir de la Trappe. VII. Quelques autres ouvrages imprimés et manuscrits.

III. GERVAISE DE LATOUCHE, (Jean-Charles) avocat au parlement de Paris, étoit d'Amiens. Quoiqu'il ait fait divers Mémoires, et écrit pour quelques magistrats, il est moins connu au barreau, que dans la littérature. On a de lui des Romans, qui ne peuvent pas être cités. Ses *Mémoires de Mlle. Bonneral*, 1738, in-12, sont écrits avec plus de décence. Lors de la faillite de la maison *Guéménée*, *Gervaise* qui y avoit déposé toute sa fortune, tomba malade de chagrin, et mourut à la fin de novembre 1782.

GÉRYON, (Mythol.) fils de Chrysare et de Callirhoé, étoit roi des trois isles Baléares, selon quelques-uns, et, selon d'autres, de trois royaumes en Espagne. Il y en a qui disent qu'ils étoient trois frères si parfaitement unis, qu'ils sembloient n'avoir qu'une ame; c'est ce qui a donné lieu aux poëtes de feindre que *Géryon* avoit trois corps. Il fut tué dans un combat singulier par *Hercule*, parce qu'il nourrissoit des bœufs avec de la chair humaine. Un chien à triple tête et un dragon qui en avoit sept, gardoient ces bœufs : *Hercule* tua aussi ces monstres, et emmena les bœufs.

GESLEN *ou* GHELEN, (Sigismond de) *Gelenius*, né à Prague, fut correcteur de l'imprimerie de *Froben*, et n'en mourut pas plus riche en 1554. Il étoit cependant digne d'une meilleure fortune par son érudition. Il a traduit du grec en latin, *Josephe*, *St. Justin*, *Denis* d'Hali-

carnasse, *Philon*, *Appien*, et d'autres auteurs.

GESSÉE, (Jean de la) né en Gascogne en 1551, et secrétaire du duc d'Alençon, a laissé des *Poésies latines et françoises*, assez ignorées. Le recueil des premières parut à Anvers en 1580, in-8°; et celui des secondes en 1583, aussi in-8.°

I. GESSNER, (Conrad) surnommé *le Pline d'Allemagne*, né à Zurich en 1516, mort le 22 décembre 1565, à 49 ans, professa la médecine et la philosophie avec beaucoup de réputation. Après avoir employé toute sa vie à la culture des lettres, il voulut mourir au milieu d'elles. Attaqué de la peste, et se sentant près de son dernier moment, il se fit porter dans son cabinet, où il expira. On lui fit cette épitaphe :

Ingenio vivens naturam vicerat omnem ;
Naturâ victus conditur hoc tumulo.

La botanique et l'histoire naturelle l'occupèrent toute sa vie. *Bèze*, dit : « qu'il avoit, lui seul, toute la science qui avoit été partagée entre *Pline* et *Varron*. » Sa probité et son humanité le firent autant estimer que son savoir. L'empereur *Ferdinand I*, qui considéroit *Gessner*, donna à sa famille des armoiries, qui marquoient les matières qu'il avoit approfondies. C'étoit un écu écartelé. Dans le premier quartier on voyoit un *Aigle* aux ailes déployées ; dans le deuxième, un *Lion* armé ; dans le troisième, un *Dauphin* couronné ; dans le quatrième, un *Basilic* entortillé. On a de lui : I. Une *Bibliothèque universelle*, publiée à Zurich, en 1545, in-fol. C'est une espèce de Dictionnaire d'auteurs et de livres, dont on donna un *Epitome*, en 1583, in-fol., plus estimé que l'ouvrage même. II. *Historia Animalium*, Zurich 1551, 4 vol. in-fol. Cette compilation offre de grandes recherches ; mais elle n'est pas toujours exacte. III. Un *Lexicon Grec et Latin*, 1560, in-fol. *Gessner* possédoit bien ces deux langues ; mais, comme il écrivoit pour avoir du pain, ainsi qu'il l'avoue lui-même dans sa Bibliothèque, ses ouvrages ne sont pas exempts de fautes. IV. *Mithridates, seu de differentiis linguarum*, 1558. Il cherche à y comparer toutes les langues connues entr'elles, et à former de leur mélange une langue universelle. *Waserius* en a publié une seconde édition en 1610, in-8°, avec des notes. V. *Opera Botanica*, à Nuremberg, in-folio, 1754. C'est à *Gessner* que nous devons l'idée d'établir les genres des plantes, par rapport à leurs fleurs, à leurs semences, et à leurs fruits. On doit regarder comme une perte considérable, celle du *grand Herbier* qu'il avoit entrepris, et dont il parle souvent dans ses différens écrits sur la botanique. *Voyez* le 17e vol. des *Mémoires* du Père *Niceron*, qui fait connoître d'autres savans de la même famille.

II. GESSNER, (Salomon) imprimeur et poëte, naquit à Zurich, où il acquit bien plus de célébrité par ses poésies que par ses impressions. Un mauvais système d'éducation établi dans sa patrie, y faisoit regarder la poésie non-seulement comme une occupation oiseuse, mais comme contraire à la religion et aux mœurs. Le jeune *Gessner*, en s'y livrant, ne fut plus dès-lors, que

l'élève de la nature. Il aima à la peindre dans ses sites agréables et ses doux sentimens, dans les travaux paisibles de la vie pastorale, dans les vertus champêtres et hospitalières. Sa Muse est une bergère modeste, innocente et pleine d'attraits. Rien n'égale la fraicheur, la délicatesse, le charme de ses *Idylles*. Il a porté ce genre au plus haut degré de perfection. Plus varié que *Théocrite*, plus sensible que *Sannazar*, *Gessner* y a donné les traits les plus attachans à l'amour pur, au respect filial, à la reconnnoissance. Il imprima lui-même ses Idylles en 1773, après en avoir dessiné et gravé toutes les planches. On doit encore à ce poëte aimable, *Daphnis* ou *le premier Navigateur*. On connoît ce poëme charmant dont la fable est ingénieuse. « Si la fidélité sévère de l'histoire, a dit un littérateur, nous donne la soif de l'or comme le premier mobile de la navigation, il appartenoit à la riante imagination du poëte de représenter l'amour élevant le premier mât et faisant flotter la première voile sur la vaste étendue des mers ; il lui appartenoit de nous peindre un beau jeune homme, animé par le courage qu'inspire une passion vive et tendre, voguant sur les ondes, comme un cygne majestueux, entouré par les néréides, les tritons et les dieux marins, qui forment autour de sa barque des danses tumultueuses. Il est impossible de donner à la navigation une plus aimable origine ; et si les poëtes anciens l'eussent consacrée, le galant *Horace* n'eût point revêtu d'un triple airain le cœur de celui qui, le premier, osa sur une frêle barque, s'exposer à la fureur des flots : » il n'y a que trois acteurs dans le poëme de *Gessner*; mais, comme ils sont intéressans ! Une mère et une fille séparées, par une terrible castatrophe, du reste des humains, leur tendresse réciproque, l'innocence de la jeune *Mélida*, sa curiosité naturelle excitée par ses observations, les vagues desirs qui s'élèvent dans son jeune cœur, la tendre inquiétude de sa mère *Sémire*; l'entreprise hardie du jeune homme, sa navigation, la surprise, la joie que cause son arrivée à *Mélida*, la naïveté de leurs transports, tous ces détails fournissent au poëte des tableaux pleins de charmes, de volupté et de décence. II. Le poëme de *la Mort d'Abel* aussi renommé, et dont l'imprimeur *Didot* a publié une superbe édition. L'auteur n'y a employé qu'une prose poétique, mais toujours douce et harmonieuse. L'ame est émue en y voyant réunies la majesté religieuse et la simplicité pastorale. III. *Eraste*, poëme. IV. *Evandre*, autre poëme. *Gessner* fut non-seulement poëte célèbre, mais encore peintre de paysages estimés, graveur agréable, musicien plein de goût. Les anciens eurent raison de réunir les Muses en une seule famille, et *Gessner* y fut admis. On le vit tout à la fois, bon ami, bon époux, bon père, et magistrat irréprochable. Il eut le bonheur de trouver une compagne digne de lui, dont la beauté, l'esprit et les talens firent les délices de sa vie. *Gessner* étoit naturellement mélancolique ; mais il acquéroit toujours une douce gaieté au sein de sa famille. Son entretien étoit vif et animé, son accueil toujours égal, malgré la multitude d'étrangers

qui affluoient chez lui pour l'entendre et l'admirer. Il quitta quelque temps sa patrie, où ses concitoyens l'appelèrent aux places les plus importantes, pour voyager en Allemagne, et il fit quelque séjour à Leipzig, à Hambourg et à Berlin. Il y reçut partout des preuves éclatantes d'estime. L'impératrice *Catherine II* lui adressa une médaille d'or en témoignage de son affection. *Gessner* n'avoit pas encore 60 ans lorsqu'il mourut à Zurich d'une paralysie; le 2 mars 1788. Plusieurs de ses Poëmes et sur-tout ses Idylles, ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe; l'abbé *Bertola*, l'abbé *Ferri*, et *Mattéo Procopio*, professeur de littérature italienne dans l'académie Caroline, les ont fait connoître à l'Italie. *Hubert* a traduit en françois les Œuvres complètes de *Gessner*, dont l'une des plus agréables éditions est en 4 vol. in-8°, avec 36 fig.

GESVRES, *Voy.* II. POTIER.

GETA, (*Septimius*) fils de l'empereur *Sévère* et frère de *Caracalla*, eut l'humeur aigre dans sa première enfance; mais, lorsque l'âge eut développé son caractère, il parut doux, tendre, compatissant, sensible à l'amitié. Un jour que *Sévère* vouloit faire périr tous les partisans de *Niger* et d'*Albin*, *Geta* qui n'avoit guère plus de huit ans, parut ému. *Sévère* crut calmer son agitation en lui disant: *Ce sont des ennemis dont je vous délivre.*—*Geta* demanda, quel en seroit le nombre? Lorsqu'on l'en eut instruit, il insista, et fit une nouvelle question: *Ces infortunés ont-ils des parens et des proches?* Comme on fut obligé de lui répondre qu'ils en avoient plusieurs: *Hélas!* répliqua-t-il, *il y aura donc plus de citoyens qui s'affligeront de notre victoire, que nous n'en verrons prendre part à notre joie.* On prétend que *Sévère* fut ébranlé par cette réflexion, aussi judicieuse que pleine de douceur. Mais les deux préfets du prétoire, *Plautien* et *Juvenal* l'enhardirent à passer outre, parce qu'ils souhaitoient de s'enrichir par la confiscation des biens des proscrits. *Caracalla* étoit présent à la conversation dont je viens de rendre compte, et loin d'être de l'avis de *Geta*, il vouloit que l'on fît périr les enfans avec leurs pères. *Geta* fut indigné, et lui dit: *Vous qui n'épargnez le sang de personne, vous êtes capable de tuer un jour votre frère;* et c'est ce qui arriva réellement. *Caracalla* ne pouvoit le souffrir. Sa jalousie éclata après la mort de *Sévère*, lorsque *Geta* partagea l'empire avec lui. Après avoir inutilement essayé de s'en défaire par le poison, il le poignarda entre les bras de Julie, leur mère commune, qui, voulant parer les coups, fut blessée à la main, l'an 212 de Jésus-Christ. *Geta* n'avoit pas encore 23 ans; son goût pour les arts, sa modération, promettoient au peuple Romain des jours tranquilles et heureux.

GEYER, *Voyez* GEÏER.

GEYGER *ou* GIGGER, (Jean) né à Zurich en 1599, mort en 1674, à 75 ans, a inventé le secret de peindre à l'huile sur verre. Il peignoit aussi en émail.

I. GEYSSOLM, (Guillaume) de l'illustre famille des barons de *Cromnes*, en Ecosse, fut évêque de Dumblane dans le même royaume. Les hérétiques l'ayant chassé de son siége, *Marie Stuart* et

Henri son époux l'envoyèrent, en qualité d'ambassadeur, auprès de *Pie V* et de ses successeurs, pour les assurer de leur attachement à la foi catholique. Le saint pontife, touché de l'état déplorable où les fureurs des hérétiques avoient réduit cette reine infortunée, lui envoya des nonces pour la consoler, et de l'argent pour la secourir. *Geyssolm* se fit estimer de *Pie V* et de *St. Charles*, qui lui donna le vicariat de l'archiprêtré de Sainte-Marie-Majeure. L'évêque de Dumblane fut pourvu, quelque temps après, de l'évêché de Vaison en Provence, suffragant d'Avignon, qu'il défendit contre les Calvinistes du Dauphiné. *Sixte V*, connoissant les grandes qualités de *Geyssolm*, et le cas qu'en faisoit *Jacques VI*, roi d'Ecosse, l'envoya nonce auprès de lui, pour le fortifier dans la foi. *Geyssolm*, à peine de retour dans son diocèse, le quitta pour se renfermer, à l'âge de 30 ans, dans la grande Chartreuse, où il fit profession. Son mérite le fit nommer prieur dè Notre-Dame des Anges à Rome. Peu après, il fut fait procureur général de son ordre. Ce saint homme mourut dans cet emploi le 26 septembre 1593.

II. GEYSSOLM, (Guillaume) neveu du précédent, lui succéda l'an 1584, dans le siége de Vaison. Il eût les vertus de son oncle. Comme lui, il fût envoyé à *Jacques VI*, en qualité de nonce. Il ne négligea rien pour rétablir la religion catholique dans sa patrie; et ne pouvant y réussir, il revint dans son évêché. On lui donna le gouvernement du comtat Venaissin, après la mort de l'évêque de Carpentras. Il mourut le 13 décembre 1629. L'aïeule maternelle de ce prélat étoit sœur de *Jacques VI* roi d'Ecosse. Il est auteur d'un livre peu connu aujourd'hui, intitulé : *Examen de la Foi Calviniste.*

GHEIN, (Jacques) graveur Hollandois. Son burin est extrêmement net et pur, mais un peu sec. On a de lui, le *Maniement des armes*, 1607, in-fol.

GHELEN, *Voy.* GESLEN.

I. GHILINI, (Jérôme) né à Monza dans le Milanez en 1589, se maria fort jeune, et partagea son temps entre les soins de sa maison et la littérature. Devenu veuf, il reçut l'ordre de prêtrise et le bonnet de docteur en droit-canon. Il mourut à Alexandrie de la Paille vers l'an 1670, membre de l'académie des *Incogniti* de Venise, et protonotaire apostolique. On lui doit plusieurs ouvrages en vers et en prose. Les plus connus des savans sont : I. *Annali di Alessandria*, Milan, 1666, in-fol. II. *Teatro di Uomini letterati*, en 2 vol. in-4°, à Venise, 1647 : livre peu estimé, quoique curieux à certains égards. *Ghilini* est très-souvent inexact et peu judicieux. Ses éloges ne contiennent que des généralités et des phrases d'écoliers.

II. GHILINI, (Camille) *Voy.* FRÉGOSE, n° II.

GHIRLANDENI, (Dominique) peintre Florentin, mort en 1493, eut de la réputation, quoique sa manière fût sèche et gothique ; mais sa plus grande gloire est d'avoir été le maître du célèbre *Michel-Ange.*

GHISLERI, *Voyez* GAETAN — *et* PIE V, (Saint).

GIAC, (Pierre, seigneur de) fut en grande considération par ses talens, ses services et ses richesses. Il devint chancelier de France en 1383, se démit de sa place en 1388, et mourut en 1407. Il avoit été chambellan de *Charles V*. Son petit-fils, *Pierre* DE GIAC, favori de *Charles VII*, et administrateur de ses finances, dont il disposa à son profit, s'attira la haine du connétable *de Richemont*, qui le fit jeter dans la rivière en 1426, pour crime de concussion. Il avoit été accusé d'avoir empoisonné sa première femme, pour en épouser une autre. Il eut de cette première femme un fils, *Louis de* GIAC, qui mourut sans postérité vers 1473.

GIACOMELLI, (Michel-Ange) secrétaire des brefs sous le pape *Clément XIII*, chanoine du Vatican, et archevêque *in partibus* de Chalcédoine, naquit en 1695, et mourut à Rome en 1774, à 79 ans, d'un débordement de bile. Il fut d'abord bibliothécaire du cardinal *Fabroni*, et ensuite du cardinal *Calligola*. Il avoit tout ce qu'il falloit pour ces places : une vaste littérature, et la connoissance des langues. Divers écrits en faveur du saint Siége lui méritèrent les bienfaits des pontifes Romains. Il perdit cependant sous *Clément XIV* la place de secrétaire des brefs, peut-être parce qu'il avoit montré des sentimens trop favorables à une société que ce pape vouloit détruire. On a de lui divers ouvrages; les principaux sont : I. Une Traduction latine du *Traité de Benoît XIV sur les Fêtes de Jésus-Christ et de la Vierge, et sur le sacrifice de la Messe*, à Padoue, 1745, II. Une Version en italien du livre de *St. Jean-Chrysostôme*, sur le *Sacerdoce*. III. *Prométhée aux liens*, tragédie d'*Eschyle*, et l'*Electre* de *Sophocle*, traduites, à Rome, 1754. IV. *Les Amours de Cherée et de Callirhoé*, traduites du grec; Rome, 1755 et 1756. V. Il a laissé plusieurs autres ouvrages en manuscrit. Ce prélat étoit un homme très-laborieux. Il avoit de la philosophie dans l'esprit et dans le caractère; et quoique naturellement vif et sensible à l'honneur, il soutenoit les disgraces avec fermeté : ses manières étoient honnêtes, et il étoit également propre à vivre avec les grands et les gens de lettres. Nous avons peint *Giacomelli* d'après les notices venues de Rome. *Duclos* en donne une idée beaucoup moins favorable, dans son *Voyage d'Italie*. Il dit qu'il s'étoit associé avec l'abbé *de Caveirac* pour la correspondance avec les évêques ultramontains de France. *Caveirac* fournissoit la matière des brefs, adressés aux prélats François, *Giacomelli* les mettoit en latin, et ils partageoient l'argent que leur envoyoient les évêques qui vouloient être honorés de ces brefs. Ainsi ils fomentoient en France les disputes ecclésiastiques.

GIAFAR, *Voyez* II. ABASSA. — ABDALLAH, — *et* JOAPHAR.

GIANNONE, (Pierre) né dans le royaume de Naples vers 1680, mourut en 1748 dans le Piémont, où le roi de Sardaigne lui avoit donné un asile. La cour de Rome, peu ménagée dans son *Histoire de Naples*, n'oublia rien pour anéantir l'auteur et l'ouvrage. *Giannone*, que la politique avoit fait chasser de sa patrie, erra long-temps fugitif,

et ne trouva sa sureté que dans une espèce d'esclavage honorable que lui donna le roi de Sardaigne. Il fut enfermé en Piémont sous la protection du souverain : ce fut un tempérament que ce prince trouva, pour ménager à la fois Rome justement offensée, et les jours de l'auteur satirique. Son *Histoire de Naples* est écrite avec autant de pureté que de liberté. Elle est divisée en quarante livres, et imprimée à Naples en 4 vol. in-4°, 1723. Les efforts qu'on a faits pour la supprimer, l'ont rendue peu commune. La traduction françoise qu'en fit *Desmonceaux*, attaché au duc d'*Orléans*, fils du régent, (la Haye, 1724, 4 vol. in-4°) est exacte, mais assez mal écrite. On a extrait de ce corps d'histoire tout ce qui regarde la partie ecclésiastique; c'est un in-12, imprimé en Hollande, sous ce titre : *Anecdotes Ecclésiastiques*, etc. Il y a des sentimens hardis sur l'origine de la puissance pontificale. On a donné, depuis la mort de l'auteur, un volume d'*Œuvres posthumes*, 1760, in-4°, qui contient sa profession de foi, et la défense de son histoire. Lorsqu'il eut composé cette histoire, il la confia à un de ses amis pour en savoir son sentiment. L'ami, enchanté, mais surpris de la hardiesse de sa plume, lui dit : *Vous allez vous mettre sur la tête une couronne d'épines très-piquantes.*

GIATTINI, (Jean-Baptiste) Jésuite de Palerme en Sicile, mort à Rome en 1672, à 72 ans, a fait un grand nombre de *Discours* et de *Tragédies* à l'usage des colléges ; mais son principal ouvrage est la *Traduction* latine de l'*Histoire du Concile de Trente*, de *Pallavicini*, à Anvers, 1670, 3 vol. in-4.°

GIBBON, (Édouard) célèbre historien Anglois, élevé dans l'université d'Oxford, abandonna la religion Anglicane pour la Catholique, à laquelle l'*exposition* et les *variations* de *Bossuet* le conduisirent. Les écrits des philosophes le ramenèrent à sa première secte, ou plutôt, il ne fut ni catholique, ni protestant, mais sceptique comme *Bayle*. Son abjuration lui avoit fait quitter de bonne heure sa patrie. La Suisse fut son asile, et Lausanne le lieu de sa résidence. Il en sortoit souvent pour aller visiter *Voltaire*. Son imagination languissoit dans le tumulte des grandes villes; l'air paisible des champs l'aiguillonnoit. Il avoit d'abord applaudi à la révolution Françoise; mais les excès, commis au nom de la liberté, avoient fini par lui faire haïr ce qu'il avoit aimé. Ses préventions contre la nouvelle république lui inspirèrent des vœux pour le triomphe de la coalition, dont les succès lui paroissoient assurés. Il eut la douleur, avant sa mort, de voir une partie de ses présages démentis par les événemens. Son premier ouvrage, publié en 1761, fut écrit en françois, sous le titre d'*Essai sur la Littérature*. Ce ne fut qu'en 1776 que *Gibbon* se plaça au rang des meilleurs historiens, en donnant son *Histoire de la décadence et de la chûte de l'Empire Romain*, traduite en françois, en 18 vol. in-8.° Cet ouvrage est remarquable par la profondeur des recherches, la sagacité des vues, la décence et l'impartialité. Il juge tranquillement les choses et les hommes, et ne se passionne ni pour les unes, ni

pour les autres. Sa narration marche, à la vérité, un peu pesamment; mais il avoit voulu approfondir des faits que d'autres historiens ont dénaturés ou n'ont fait qu'effleurer. La critique historique a été comparée aux échafauds dressés pour élever un édifice ; il faut les abattre quand il est bâti. C'est ce que n'a pas fait *Gibbon ;* il est vrai qu'il a renvoyé dans des notes une partie des discussions, qui auroient trop retardé son récit. L'Allemand *Zimmerman* a dit de cet ouvrage : « Toute la dignité, tout le charme dont est susceptible le style de l'histoire, se trouve dans cet auteur ; toutes ses pensées ont du nerf et de la hardiesse ; et ses périodes sont la mélodie elle-même. » On lui a reproché, au contraire, en France d'avoir donné à son style un peu trop de luxe et de pompe. Les *Mémoires* de sa vie, *suivis de quelques ouvrages posthumes*, ont été traduits en françois, 2 vol. in-12. Dans cette espèce de *confession*, plus fidelle que d'autres ouvrages qui ont le même titre, il ne paroît extrême ni dans ses sentimens, ni dans ses opinions. Sage observateur des hommes, il se défend contre les illusions de l'amour propre, de la haine ou de la vengeance ; et l'on prend, en le lisant, une idée favorable de ses mœurs et de son caractère. *Gibbon* avoit obtenu, en 1779, la place de lord-commissaire du commerce et de l'agriculture dans sa patrie ; il y est mort d'une attaque de goutte le 16 janvier 1794, à 57 ans. Quelques momens avant de mourir, il fit la remarque que d'après les probabilités ordinaires de la vie, il avoit encore quatorze ans à vivre. Ses restes ont été déposés dans la terre du lord *Sheffield*, son ami intime.

GIBELINS, (Les) *Voyez* BUONDELMONTE ; X. BONIFACE ; III. CONRAD ; *et* IV. COLONNE.

I. GIBERT, (Jean-Pierre) naquit à Aix en 1660, d'un référendaire en la chancellerie, et prit le bonnet de docteur en droit et en théologie dans l'université de cette ville. Après avoir professé pendant quelque temps la théologie aux séminaires de Toulon et d'Aix, il quitta la province pour se fixer dans la capitale. Ami de la retraite et de l'étude, il vécut à Paris en véritable anachorète. Sa nourriture étoit simple et frugale ; toutes ses actions respiroient la candeur et la simplicité évangéliques. Il refusa constamment tous les bénéfices qu'on lui offrit. Quoiqu'il fût le canoniste du royaume le plus consulté et le plus laborieux, il vécut et mourut pauvre à Paris, le 2 décembre 1736, à 76 ans. Les principaux fruits de sa plume sont : I. *Cas de pratique concernant les Sacremens en général et en particulier*, Paris, 1709, in-12. II. *Mémoire concernant l'Ecriture sainte, la Théologie scolastique et l'Histoire de l'Eglise*, un vol. in-12, qui n'eut point de suite. III. *Institutions Ecclésiastiques et bénéficiales, suivant les principes du Droit commun et les usages de France.* La seconde édition, augmentée d'observations importantes puisées dans les Mémoires du clergé ; est de 1736, 2 vol. in-4.° On y trouve les usages particuliers aux différens parlemens du royaume. IV. *Usages de l'Eglise Gallicane, concernant les censures et irrégularités*, Paris, 1724, in-4.° V. *Consulta-*

tions canoniques sur les Sacremens en général et en particulier, 1725, 12 vol. in-12. L'auteur y explique ce qu'il y a de plus important dans les commandemens de Dieu et de l'Église, et dans les lois civiles qui les font exécuter. Tout l'ouvrage est appuyé sur l'Écriture, les Pères, les conciles, les statuts synodaux, les ordonnances royales, et l'usage. Le premier volume est sur les sacremens en général; le second, sur le baptême et la confirmation; les quatre suivans sur la pénitence; deux autres roulent sur l'eucharistie et l'extrême-onction; deux sur l'ordre et deux sur le mariage. VI. *Tradition* ou *Histoire de l'Église sur le Sacrement de Mariage*, 1725, 3 vol. in-4.° Cette histoire est tirée des monumens les plus authentiques, tant de l'Orient que de l'Occident. VII. Des *Notes* sur le *Traité de l'Abus*, par Fevret, *et* d'autres sur le *Jus Ecclesiasticum* de *Van-Espen*. VIII. *Corpus Juris Canonici per regulas naturali ordine dispositas*, 1737, 3 vol. in-folio. Cette compilation, assez bien digérée, a été recherchée, et l'est encore. *Voy*. CABASSUT.

II. GIBERT, (Balthasar) parent du précédent, naquit, comme lui, à Aix, en 1662. Après avoir professé, pendant quatre ans, la philosophie à Beauvais, il obtint une des chaires de rhétorique du collége Mazarin, et la remplit, pendant cinquante ans, avec autant de zèle que d'exactitude. L'université de Paris, qu'il honoroit par ses talens, et dont il défendoit dans toutes les occasions les droits avec beaucoup de chaleur, lui déféra plusieurs fois le rectorat. En 1728, le ministre lui offrit une chaire d'éloquence au collége royal, vacante par la mort de l'abbé *Couture*; mais il crut devoir la refuser. En 1740, il fut traité bien différemment. La cour, mécontente du *Réquisitoire*, par lequel il forma opposition à la révocation de l'appel que l'université avoit fait de la bulle *Unigenitus* au futur concile, l'exila à Auxerre. Il mourut à Régennes, dans la maison de l'évêque, le 28 octobre 1741, à 77 ans. *Gibert*, célèbre dans l'université de Paris, ne le fut pas moins dans la république des lettres, par plusieurs ouvrages qui ont fait honneur à son savoir et à son esprit : I. *La Rhétorique* ou *les Règles de l'éloquence*, in-12, l'un des meilleurs livres que nous ayons sur l'art de persuader et de convaincre. L'auteur possède sa matière; les principes d'*Aristote*, d'*Hermogène*, de *Cicéron*, de *Quintilien*, y sont bien développés; mais il y a quelques endroits obscurs, et cette obscurité vient du style quelquefois embarrassé et peu châtié. L'auteur du *Traité des Études* est plus élégant, plus doux, plus animé; mais il a peu d'ordre, et plus d'imagination que de dialectique. Pour faire une Rhétorique parfaite, il auroit fallu le style de *Rollin*, et la profondeur de *Gibert*. C'est le sentiment de l'abbé *des Fontaines*, et celui de tous les gens de goût. II. *Jugement des Savans sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique*, 3 vol. in-12. C'est un recueil de ce qui s'est dit de plus curieux et de plus intéressant sur l'éloquence, depuis *Aristote* jusqu'à nos jours. Cet ouvrage, fort supérieur aux *Jugemens* de *Baillet*, et pour le fond et pour la forme, a pourtant eu moins de cours. III. Des *Observations* très-justes sur le *Traité des Études*

de *Rollin*. C'est un volume in-12 de près de 500 pages, écrit avec autant de vivacité que de politesse. *Rollin* y répondit en peu de mots : *Gibert* répliqua; mais cette petite guerre n'altéra ni l'amitié, ni l'estime dont les deux célèbres antagonistes étoient pénétrés l'un pour l'autre. — Son neveu, *Joseph Balthasar*, né à Aix en 1711, mort en 1771 à Paris, où il étoit secrétaire de la librairie et membre de l'académie des Belles-Lettres, étoit un savant profond. On a de lui des *Mémoires pour l'Histoire des Gaules*, 1744, in-12; et un *Tableau des mesures itinéraires anciennes*, 1756.

GIBERTI, (Jean-Matthieu) pieux et savant évêque de Vérone, né à Palerme, fut employé par les papes *Léon X* et *Clément VII* dans des affaires importantes. Il étoit fils naturel de *François* GIBERTI, Génois, général de l'armée navale du pape. Il mourut en 1543, pleuré de ses ouailles, dont il étoit l'exemple par ses vertus, et le père par ses immenses charités. Les gens de lettres perdirent en lui un ardent protecteur. *Giberti* avoit une presse dans son palais pour l'impression des Pères Grecs. C'est de là que sortit, en 1529, cette édition grecque des *Homélies de St. Jean Chrysostôme sur saint Paul*, si estimée pour l'exactitude et pour la beauté des caractères.

GIBIEUF, (Guillaume) docteur de Sorbonne, natif de Bourges, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Il fut vicaire général du cardinal *de Bérulle*, et supérieur des Carmélites en France. Il mourut à Saint-Magloire, à Paris, le 6 juin 1650. On a de lui divers ouvrages, entr'autres : un *Traité* latin *de la liberté de Dieu et de la Créature*, 1630, in-4.° Il étoit ami intime de *Descartes* et du P. *Mersenne*, et étoit digne de l'être.

GIBSON, (Edmond) d'abord évêque de Lincoln, ensuite de Londres, né en 1669, et mort en 1748, publia en 1711, in-folio, le *Codex juris Ecclesiastici Anglicani*. On a de lui d'autres Ouvrages qui attestent son savoir. — Il y a eu du même nom, (*Richard*) peintre Anglois, mort en 1689, et *Guillaume* son neveu, mort en 1702, à 58 ans, qui excella, comme son oncle, dans la peinture.

GIÉ, (Le maréchal de) *Voy.* I. ROHAN.

GIEZI, *Voy.* ÉLISÉE.

GIFFEN, (Hubert) *Gipanius*, jurisconsulte de Buren dans la Gueldre, professa le droit avec beaucoup de réputation à Strasbourg, à Altorf et à Ingolstad. L'empereur *Rodolphe II*, qui l'appela à la cour, l'honora des titres de conseiller et référendaire de l'empire. *Giffen* mourut dans un âge fort avancé, en 1604. On a de lui des *Commentaires* sur la *Morale* et la *Politique* d'*Aristote*, in-8°, sur *Homère*, sur *Lucrèce*, et plusieurs *Ouvrages de Droit*, parmi lesquels on distingue ses *Notes sur les Institutes* de *Justinien*. Ce savant fut accusé plus d'une fois de plagiat, et sur-tout par *Lambin*; mais c'est un reproche qu'on peut faire à tous les commentateurs, et l'on ne voit pas que *Giffen* l'ait mérité plus qu'un autre.

GIFFORD, (Guillaume) archevêque de Rheims, mort en

1629, à 76 ans, est auteur du livre intitulé : *Calvino-Turcismus*, qui parut à Anvers, en 1597, in-8°, sous le nom supposé de *Guillaume Reginald*. Il fit beaucoup de bruit.

GIGAULT, (Bernardin) marquis de *Bellefond*, gouverneur de Vincennes, et maréchal de France, étoit fils de *Henri-Robert Gigault*, seigneur de Bellefond, et gouverneur de Valognes. Il fut ambassadeur en Angleterre en 1670. Il se signala en diverses occasions sous *Louis XIV*, qui lui donna le bâton de maréchal en 1668. Il commanda l'armée contre les Hollandois en 1673, et celle de Catalogne, en 1684. Il prit Pont-Major et entra dans Girone; mais il en fut repoussé par les Espagnols. Il mourut en 1694, à 64 ans. Sa postérité subsiste. — *Gigault de Bellefond*, (Jacques-Bonne) parent du précédent, fut évêque de Bayonne en 1735, archevêque d'Arles en 1741, et de Paris en 1746. Il mourut de la petite vérole en 1747. Il étoit de la branche aînée de sa famille.

GIGGÉIUS, (Antoine) docteur du collége Ambroisien à Milan, vivoit au commencement du 17e siècle. Son *Thesaurus linguæ Arabicæ*, 1632, 4 vol. in-folio, est fort estimé. Il est encore auteur de la traduction latine d'un *Commentaire* de trois Rabbins sur les *Proverbes de Salomon*, Milan, 1620, in-4.°

I. GILBERT, (Saint) abbé de Neufontaines en Auvergne, ordre des Prémontrés, étoit un gentilhomme qui se croisa avec le roi *Louis le Jeune*, qu'il accompagna en Palestine, l'an 1146. De retour en France, il embrassa la vie monastique avec *Pétronille* sa femme, et fonda l'abbaye de Neufontaines, en 1151. Il y mourut le 6 juin de l'année suivante.

II. GILBERT, abbé de Cîteaux, étoit Anglois; il se distingua tellement par son savoir et par sa piété dans son ordre et dans les universités de l'Europe, qu'il fut surnommé *le Grand* et *le Théologien*. Il mourut à Cîteaux en 1166, ou 1168, laissant divers *Ecrits de Théologie* et de *Morale*, peu connus, malgré son titre de *Grand*.

III. GILBERT, surnommé l'*Anglois*, est le premier de sa nation qui ait écrit sur la pratique de la médecine. Il avoit beaucoup voyagé, et l'avoit fait utilement. Il connoissoit les simples, leurs vertus et leurs propriétés. Son *Abrégé de Médecine* en est un témoignage. Nous en avons une édition, publiée à Genève, 1608, in-4.° et in-12.

IV. GILBERT DE SEMPRINGHAM, fondateur de l'*Ordre des Gilbertins* en Angleterre, né à Lincoln vers 1104, fut pénitencier, et tint une école pour instruire la jeunesse. Il mourut très-âgé en 1189, après avoir, outre la fondation de son ordre, établi plusieurs hôpitaux. *St. Bernard* l'aimoit et l'estimoit. *Gilbert* étoit originaire de Normandie.

V. GILBERT, (Gabriel) Parisien, secrétaire des commandemens de la reine *Christine* de Suède, et son résident en France, amassa peu de biens dans ces emplois. Il seroit mort dans l'indigence, si *Hérvard*, Protestant comme lui, ne lui avoit donné un asile sur la fin de ses jours.

On a de *Gilbert* des *Tragédies*; des *Opéra* et des *Poésies diverses*, l'*Art de plaire*, poëme; recueillis en 1661, in-12. On y trouve quelques bons vers; mais en général ses productions sont au-dessous du médiocre. Il mourut en 1674.

VI. GILBERT, (Nicolas-Joseph-Laurens) né à Fontenoy-le-Château près de Nanci, en 1751, étoit un jeune poëte plein de feu et de verve; mais cette chaleur d'une imagination ardente se tourna en délire quelques mois avant sa mort. Il s'imaginoit que l'univers entier conspiroit contre lui; tout lui faisoit ombrage. Insensiblement cette terreur insurmontable le conduisit au tombeau. Dans ses derniers jours, il eut sans cesse à la bouche les paroles consolantes que fournit la religion, et il ferma les yeux à la lumière, avec toute la résignation d'un Chrétien. Il y avoit un mois que dans un accès de folie, il avoit avalé la clef de sa porte, lorsqu'il mourut le 12 novembre 1780, à l'Hôtel-Dieu, à 29 ans. On a de lui des *Odes*, des *Satires*, et une pièce qui concourut pour le prix de l'académie Françoise, sous ce titre: *Le Génie aux prises avec la Fortune*, ou *le Poëte malheureux*. Son Ode sur le *Jugement dernier*, celle sur le *Combat d'Ouessant*, offrent de l'énergie et de très-beaux vers; sa Satire intitulée *Le dix-huitième siècle*, et celle ayant pour titre, *Mon Apologie*, annoncent une imagination forte, une heureuse tournure de versification; mais ces qualités sont quelquefois défigurées par des tirades de vers durs, gigantesques, par l'incorrection du style et l'impropriété des termes. Ce poëte a encore traduit le premier chant du poëme allemand de *la Mort d'Abel*. Malade et presque mourant, il fit ces beaux vers que les cœurs sensibles ont retenus:

Mes ennemis riant, ont dit, dans leur colère:
Qu'il meure, et sa gloire avec lui!
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père:
Leur haine sera ton appui.

J'éveillerai sur toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;
Eux-même épureront, par leur long artifice
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil.

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs;
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut! champs que j'aimois, et vous douce verdure,
Et vous riant exil des bois,
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux.

On a publié, l'an 10, à Paris, les *Œuvres de Gilbert*, en 2 vol. in-18.

VII. GILBERT, (Guillaume) médecin Anglois, né à Colches-

ter en 1540, mort dans la même ville en 1603, fut le premier inventeur de deux instrumens dont se servent les marins pour observer la latitude quand le temps est couvert. On a de lui : I. *De Magnete*, 1600, in-folio. Il augmenta considérablement dans cet ouvrage le catalogue des substances qui ont la propriété d'attirer les corps légers, et y donna les premiers élémens des connoissances sur l'électricité. II. *De Mundo nostro sublunari*, 1651, in-4.°

GILBERT DE LA PORRÉE, *Voyez* PORRÉE (Gilbert de la).

GILDAS, (Saint) surnommé *le Sage*, né à Dumbarton en Ecosse, l'an 520, prêcha en Angleterre et en Irlande, et y releva la pureté de la foi et de la discipline. Il passa ensuite dans les Gaules, et s'établit auprès de Vannes, où il bâtit le monastère de Ruis. Il en fut abbé, et y mourut le 29 janvier 570 ou 571. Il reste de lui quelques *Canons de Discipline*, dans le Spicilége de *d'Acheri*, et un *Discours sur la ruine de la Grande-Bretagne*, Londres, 1568, in-12, et dans la Bibliothèque des Pères. L'abbaye de Ruis porte le nom de son fondateur. *Gildas* fut un des plus illustres solitaires du VI.e siècle. Il s'occupoit uniquement à combattre le vice et l'erreur.

GILDON, fils de *Nubel*, fut un seigneur puissant de Mauritanie, dans le IV.e siècle. *Firmus*, un de ses frères, s'étant révolté contre *Théodose le Grand*, en 373, *Gildon* prit les armes contre lui, le réduisit à s'étrangler lui-même, et obtint le gouvernement d'Afrique. Après la mort de *Théodose*, pendant la vie duquel il avoit commencé à se faire des partisans, il se révolta contre *Honorius*, en 573, favorisa les hérétiques et les schismatiques, et défendit la traite des blés en Italie, pour affamer cette province ; mais *Maseezel*, son autre frère, qu'il avoit contraint de s'enfuir, avec une assez petite armée, tailla en pièces 70 mille hommes de *Gildon*, qui s'étrangla à son tour en 386.

GILDON, *Voyez* BLOUNT, n.° V, à la fin.

GILEMME, (Pierre) prêtre imposteur, se présenta pour guérir, par la magie, la démence de *Charles VI* roi de France. On voulut éprouver ce qu'il savoit faire : il promit de délivrer douze hommes liés de chaînes de fer ; mais ayant manqué son opération, le prévôt de Paris le fit brûler avec ses compagnons, l'an 1403.

GILIMER ou GELIMER, prince des Vandales, l'un des descendans du fameux *Genseric*, étoit un capitaine aussi plein de valeur que d'ambition. *Ilderic*, roi des Vandales, n'ayant point de fils, il devoit lui succéder ; mais, impatient de régner, il forma une conjuration contre lui, et le déposa, l'an 532. *Justinien*, ami d'*Ilderic*, l'envoya sommer plusieurs fois de lui rendre la couronne ; mais il n'en reçut d'autre réponse, sinon « que les affaires de l'Afrique ne le regardoient point ; et que s'il envoyoit une armée, il étoit tout prêt à lui faire face. » *Justinien* lui ayant vainement représenté son injustice, fut forcé de lui déclarer la guerre. *Bélisaire*, envoyé contre lui, l'obligea d'abandonner Carthage en 533. *Gelimer*,

désespéré,

désespéré, mit à prix les têtes des Romains, et se prépara à une vigoureuse défense. Il y eut une sanglante bataille dans les plaines de Tricameron, à sept lieues de Carthage. L'usurpateur la perdit, et fut contraint de prendre la fuite sur la montagne de Pasuca, où il éprouva une disette horrible. *Pharas*, un des capitaines de *Bélisaire*, lui écrivit dans cette extrémité, pour l'engager à s'abandonner à la générosité de *Justinien*. *Gélimer* lui répondit, qu'il regardoit comme le dernier des maux, de *devenir l'esclave d'un ennemi qui l'avoit détrôné, et qu'il voudroit noyer dans son sang... Il est homme, il est prince*, ajouta-t-il : *le ciel vengeur peut lui rendre tout le mal qu'il m'a fait.* Il finit par demander à *Pharas* un pain, une éponge et un luth, le *pain*, parce qu'il n'en avoit pas vu depuis trois mois ; l'*éponge*, pour essuyer ses blessures; le *luth*, pour chanter ses malheurs. Cependant, vaincu par la faim, il se rendit en 534, et fut conduit à Constantinople, pour orner le triomphe de *Bélisaire*. La misère qu'il avoit essuyée l'avoit tellement endurci au malheur, que lorsqu'on le présenta à *Bélisaire*, il avoit l'air aussi riant que s'il eût été dans la prospérité. Sa philosophie ne fut point ébranlée, lorsqu'on l'attacha au char de son vainqueur. Le vaincu fut conduit jusqu'au cirque, où l'empereur étoit assis sur son trône. Se rappelant alors de ce qu'il avoit été, il s'écria : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.... Justinien* le relégua dans la Galatie, où il lui assigna des terres pour vivre avec sa famille; il l'eût même fait patrice, s'il avoit voulu abjurer l'Arianisme. Il avoit de l'esprit, de la philosophie, et du courage ; mais il étoit d'ailleurs fier, fourbe, amateur de la nouveauté et avide d'argent.

I. GILLES, (St.) *Ægidius*, abbé en Languedoc, étoit d'Athènes. Ayant perdu de bonne heure ses parens, il se consacra à la solitude. Ses vertus l'ayant fait connoître, il se retira en France auprès de *St. Césaire*, évêque d'Arles, qu'il quitta ensuite pour s'enfoncer dans un désert, non loin du Rhône, où il bâtit un monastère. Des légendaires assurent qu'une biche le nourrit quelque temps de son lait, et que *Childebert* ayant chassé dans la forêt où elle étoit, jamais les chiens n'en purent approcher. *St. Gilles* mourut vers 550, après avoir fait un pélérinage à Rome. Son attachement à *St. Césaire* l'avoit obligé de présenter au pape *Symmaque* une *Requête* en faveur des priviléges de l'église d'Arles.

GILLES DE ROME, *Voy.* COLONNE, n.° III.

GILLES, *Voyez* ÆGIDIUS *et* GILON.

GILLES de CHANTOCÉ, *Voy.* ce dernier mot.

II. GILLES, (Pierre) né à Albi en 1490, après s'être rendu habile dans les langues grecque et latine, dans la philosophie et l'histoire naturelle, voyagea en France et en Italie. Il dédia en 1533 un ouvrage à *François I*, et il exhorta ce prince, dans son épître dédicatoire, d'envoyer à ses frais des savans voyager dans les pays étrangers. Le roi goûta cet avis, envoya, quelque temps après, *Pierre Gilles* dans le Le-

vant : mais celui-ci n'ayant rien reçu de la cour pendant tout son séjour, fut obligé, après la mort de *François I*, arrivée en 1547, de s'enrôler dans les troupes de *Soliman II*, pour pouvoir subsister. Dans un autre voyage, il fut pris par des corsaires, et mené captif à Alger. Quand il eut obtenu sa liberté, par les soins généreux du cardinal d'*Armagnac*, il se rendit à Rome auprès de son bienfaiteur, chargé des affaires de France, et y mourut en 1555, à 65 ans. On a de lui : I. *De vi et naturâ Animalium*, 1533, Lyon, in-4° : ce n'est proprement qu'un extrait d'*Héliodore*, d'*Appien*, d'*Elien*, et de *Porphyre*, accompagné des observations du compilateur. II. *De Bosphoro Thracio libri tres*, in-24. III. *De Topographiâ Constantinopoleos libri quatuor*, in-24, et dans l'*Imperium Orientale* de *Banduri*. Ces deux derniers ouvrages ne sont pas inutiles aux géographes. On a imprimé à Lyon, chez *Roville*, en 1562, une traduction d'*Elien* avec des remarques de *Pierre Gilles*.

III. GILLES DE VITERBE, hermite de St. Augustin, professeur de philosophie et de théologie, devint par ses talens, général de son ordre, en 1507, patriarche de Constantinople, et cardinal. Il fit l'ouverture du concile de Latran, en 1512, et fut chargé par *Léon X* de plusieurs affaires aussi importantes qu'épineuses. Ce savant prélat mourut à Rome le 12 novembre 1532, laissant des ouvrages en vers et en prose, sacrés et profanes. *Dom Martenne* a donné dans sa grande *Collection* d'anciens monumens, plusieurs *Lettres* de *Gilles de Viterbe*, intéressantes pour la plupart, par les particularités qu'elles renferment sur l'auteur, ou sur les affaires de son temps. On a encore de lui, des *Commentaires* sur quelques morceaux de l'Ecriture ; des *Dialogues*, des *Epîtres*, des *Poësies* : mais ces différentes productions n'ont aucun lecteur aujourd'hui.

IV. GILLES, (Nicole ou Nicolas) secrétaire de *Louis XII*, et contrôleur du trésor, mort en 1503, a fait des *Annales* ou *Chroniques* de France, depuis la destruction de Troie jusqu'en 1496. Cette histoire n'est bonne que depuis le règne de *Louis XI*. *Denys Sauvage*, *Belleforest* et plusieurs anonymes, ont fait des additions aux *Annales* de *Gilles* : et *Gabriel Chapuis* les a continuées jusqu'à l'an 1585, in-folio. Elles ont été traduites en latin. On y trouve des choses curieuses ; mais la crédulité extrême de *Gilles* l'a si fort décrié, qu'on n'ose presque pas le citer.

V. GILLES, (N... SAINT-) sous-brigadier de la première compagnie des mousquetaires du roi, né en 1680, mourut en 173... dans un couvent de Capucins, où il s'étoit retiré. Ce poëte parloit peu, ayant son esprit souvent occupé à combiner de petits morceaux de poésie, dont il faisoit part à ses amis. Son imagination étoit gaie, et quelquefois libertine ; il réussissoit particulièrement dans les sujets obscènes. Quelques-uns de ses *Contes* et de ses *Chansons* offrent de l'esprit et de l'agrément. Son poëme sur l'*Origine des Oiseaux* n'en manque pas. La plus grande partie de ses *Poësies* a été imprimée en 1 vol., intitulé : *La*

Muse Mousquetaire, et se trouve dans les recueils de *Ballard*. Cette Muse a de l'enjouement, et l'air libre que son titre annonce ; mais peu de correction, peu de finesse. —*Saint-Gilles* avoit un frère, qui mourut en 1745, à 86 ans. Celui-ci étoit auteur d'*Ariarathe*, tragédie qui ne réussit point. Il rampe dans la foule obscure et nombreuse des rimeurs peu favorisés des Muses.

VI. GILLES, (Jean) de Tarascon en Provence, né en 1669, mourut en 1704, à 36 ans, à Toulouse, maître de musique de l'église St-Etienne. Il unit à beaucoup de talens de grandes vertus. On l'a vu se mettre lui-même dans l'indigence, pour en retirer ceux qui y étoient. Le lendemain des jours solennels, auxquels il avoit fait exécuter sa musique, il faisoit dire des messes pour demander pardon à Dieu des irrévérences auxquelles il craignoit d'avoir donné lieu. Il avoit été enfant de chœur avec le célèbre *Campra*, dans la métropolitaine d'Aix ; *Guillaume Poitevin*, prêtre de cette église, leur enseigna la musique. *Gilles* se fit bientôt un nom par ses talens. *Bertier*, évêque de Rieux, qui l'estimoit particulièrement, demanda pour lui la maîtrise de St-Etienne à Toulouse ; mais le chapitre avoit disposé de cette place en faveur de *Farinelli*. Celui-ci, informé de ce qui se pass it, alla trouver son concurrent, et le força d'accepter sa démission ; démarche qui leur fait également honneur. Nous avons de *Gilles* : I. De beaux *Motets* et en grand nombre. On en a exécuté plusieurs au concert spirituel de Paris, avec beaucoup d'applaudissement. On estime sur-tout son *Diligam te*. II. Une *Messe des Morts*. C'est son chef-d'œuvre. L'origine de ce bel ouvrage est assez singulière. Deux conseillers au parlement de Toulouse étant morts, leurs familles se réunirent pour leur faire faire un superbe service. *Gilles* fut prié de composer une messe de *Requiem*. Lorsqu'elle fut achevée, ceux qui l'avoient engagé d'y travailler, trouvèrent que l'exécution de la messe et du service seroit trop coûteuse. *Gilles* en fut si piqué, qu'il s'écria : *Eh bien ! elle ne sera exécutée pour personne, et j'en veux avoir l'étrenne.* En effet, elle fut chantée, la première fois, pour son auteur.

I. GILLET, (François-Pierre) né à Lyon en 1648, avocat au parlement de Paris en 1674, mourut dans cette ville le 23 octobre 1720, à 52 ans. Il fit quelque honneur au barreau par ses plaidoyers ; mais il en fit moins à la république des lettres, par ses traductions des *Catilinaires* de *Cicéron*, et de plusieurs de ses *Oraisons*. Ces versions sont non-seulement inférieures à l'original, mais même inutiles depuis les nouvelles Traductions. Ses *Plaidoyers*, publiés en 2 vol. in-4°. offrent de l'érudition, de la solidité, et quelquefois de la force ; mais le style est un peu sec, et l'auteur ne sera jamais compté parmi nos grands orateurs.

II. GILLET, (Hélène) fille de *Pierre Gillet*, châtelain royal de Bourg en Bresse, au commencement du XVIIe siècle, fut convaincue de grossesse et d'avoir fait périr son fruit. Elle fut condamnée à perdre la tête, par arrêt du parlement de Dijon. Le

bourreau mal-habile la frappa à l'épaule gauche, et au second coup, ne lui fit qu'une légère blessure : cette seconde faute excitant les murmures du peuple, il fut obligé d'abandonner sa tâche. La femme de l'exécuteur, voulant réparer la mal-adresse de son mari, fit ses efforts pour étrangler *Hélène Gillet*, et ne put y réussir. Autres plaintes du peuple, qui se révolte : chacun s'arme de pierres, les jette avec fureur sur la femme du bourreau et sur son mari; l'un et l'autre, prêts d'en être accablés, sont obligés de fuir. *Hélène*, qui étoit encore pleine de vie, fut menée chez un chirurgien, à qui le magistrat permit de la panser ; et le roi ne tarda pas à lui accorder sa grace.

III. GILLET, (Louis-Joachim) chanoine régulier de Ste-Geneviève à Paris et bibliothécaire de cette abbaye jusqu'en 1717, fut curé de Mahon dans le diocèse de Saint-Malo. Après en avoir rempli les fonctions pendant 23 ans, il revint prendre son emploi de bibliothécaire. Il mourut en 1753, à 74 ans. C'étoit un homme très-estimable. Il allioit la modestie au savoir, les vertus sociales aux exercices sédentaires du cabinet, et beaucoup de douceur à une longue habitude d'infirmités. Nous avons de lui, une *Nouvelle Traduction de l'Historien* Josèphe, *faite sur le Grec; avec des Notes critiques et historiques pour en corriger le Texte dans les endroits où il paroît altéré, l'expliquer dans ceux où il est obscur, fixer les temps et les circonstances de quelques événemens qui ne sont pas assez développés, éclaircir les sentimens de l'Auteur, et en donner une juste idée*; 4 vol. in-4°, 1756 et années suivantes, à Paris, chez *Chaubert* et *Hérissant*. Cette version, plus fidelle que celle d'*Arnauld d'Andilly*, mais moins élégante, n'a pas eu tout le succès qu'elle méritoit.

GILLI, (David) ministre Protestant, natif de Languedoc, abjura le Calvinisme en 1683, entre les mains de *Henri Arnauld*, évêque d'Angers, et ramena plusieurs errans au bercail. *Louis XIV* et le clergé de France lui firent une pension jusqu'à sa mort, arrivée à Angers en 1711, à 63 ans. On a de lui un recueil sous le titre de *Conversion de Gilli*, 1683, in-12, utile aux controversistes. Il y expose les raisons qu'il eut de se réunir à l'Eglise Romaine.

GILLIER, (Jean-Claude) musicien François, auteur de la musique de la plupart des Divertissemens de *Dancourt* et de *Regnard*, mourut à Paris en 1737, à 70 ans. Il jouoit très-bien du violon.

GILLIERS, (Joseph) officier de l'office du roi de Pologne, mort en 1758, étoit Alsacien. Son *Cannameliste François*, Nanci, 1751, in-4°, est utile aux gens de sa profession.

I. GILLOT, (Jacques) d'une famille noble de Bourgogne, étoit chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, et doyen des conseillers clercs du parlement. Sa maison étoit une espèce d'académie, ouverte à tous les savans. Il mourut en 1619, laissant une belle et riche bibliothèque. Ce chanoine eut beaucoup de part au *Catholicon d'Espagne*, ou *Satire Menipée*, Ratisbonne, *Elzévir*, 1664,

in-12; et avec les notes de *Godefroy*, Bruxelles, 1709, 3 vol. in-8.° C'est dans sa maison que fut composée cette Satire, plus gaie que fine, très-ingénieuse, si on la compare aux productions de son siècle, est assez médiocre, si on la met en parallèle avec celles du nôtre. Cette pièce, faite pour tourner en ridicule les querelles funestes de la Ligue, ne pouvoit partir que d'un homme d'esprit et d'un bon citoyen. Ce fut *Gillot* qui imagina la procession rapportée dans cet ouvrage. La harangue du légat est encore de lui. Les autres harangues sont de *Florent Chrétien*, de *Nicolas Rapin*, et de *Pierre Pithou*, trois beaux esprits amis de *Gillot*: ils avoient, comme lui, cette gaieté, qui étoit autrefois le partage des François, et qui est aujourd'hui si rare chez eux comme chez les autres nations. Nous avons encore de *Gillot* : I. Des *Instructions et Lettres missives concernant le Concile de Trente*, dont la meilleure édition est celle de *Cramoisi*, 1654, in-4.° Cet ouvrage renferme des choses très-intéressantes pour l'Histoire du 16ᵉ siècle. II. La *Vie de Calvin*, imprimée in-4°, sous le nom de *Papyre Masson*.

II. GILLOT, (N....) habile mathématicien, fut d'abord domestique du célèbre *Descartes*, qui voulut bien être aussi son premier maître, et qui n'eut pas lieu de s'en repentir. *Gillot*, en quittant son bienfaiteur, passa en Angleterre, puis de là en Hollande, où il se mit à enseigner les mêmes sciences à divers officiers de l'armée du prince d'Orange. *Descartes* l'envoya ensuite à Paris, comme un homme capable d'enseigner sa méthode en général, et sa géométrie en particulier; car *Gillot* entendoit l'une et l'autre, mieux qu'aucun des mathématiciens de son temps. Il étoit d'ailleurs d'un très-bon esprit, et d'un naturel fort aimable. Quoiqu'il n'eût jamais été au collége et n'eût point appris de belles-lettres, il ne laissoit pas d'entendre un peu de latin et d'anglois. Il savoit le françois comme s'il ne fût jamais sorti de son pays, et le flamand comme s'il eût toujours demeuré dans les Pays-Bas. Il possédoit parfaitement l'arithmétique et la géométrie, et il enseignoit ces sciences avec beaucoup de clarté et de méthode.

III. GILLOT, (Germain) d'une famille noble de Paris, reçut le bonnet de docteur en Sorbonne, et se distingua dans sa licence par ses lumières et ses vertus. Il dépensa plus de cent mille écus à faire élever de pauvres jeunes gens, et à les rendre capables de servir l'Eglise par leurs talens, ou l'Etat par quelque profession honnête. Plusieurs de ses élèves brillèrent dans le barreau, et dans les facultés de médecine, de droit et de théologie. On les appeloit *Gillotins*, et ce nom annonçoit à la fois la générosité de leur bienfaiteur et leur propre mérite. Des ecclésiastiques qu'il avoit élevés, donnèrent leurs soins pour que ses bienfaits se perpétuassent. L'abbé *Gillot* mourut en 1688, à 66 ans.

IV. GILLOT, (Louise-Geneviève) Parisienne, morte dans sa patrie en 1718, à 78 ans, fut mariée à *de Saintonge*, avocat, qui cultiva ses talens pour la poésie. Ses Œuvres consistent: I. En *Epîtres*, *Eglo-*

gues, *Madrigaux*, *Chansons*. II. En deux Comédies, *Griselde*, et *l'Intrigue des Concerts*. III. En deux Tragédies-opéra, *Circé* et *Didon*, qui se jouent encore. Le pinceau de cette dame étoit foible, mais facile. Outre ses *Poésies*, recueillies en 1714, in-12, on a d'elle une Nouvelle historique, très-romanesque, intitulée : *Histoire de Don Antoine, Roi de Portugal*, in-12.

V. GILLOT, (Claude) peintre et graveur, célèbre sous ces deux titres, fut l'élève de *Vateau*, et le maître de *Jean-Baptiste Corneille*. Il étoit né à Langres, en 1673, et il mourut à Paris en 1722, membre de l'académie de Peinture. *Gillot* réussissoit à représenter des figures grotesques : ses dessins ont de la finesse, de l'esprit et du goût, mais peu de correction.

GILON ou GILLES, diacre de l'église de Paris, ensuite moine de Cluny, enfin évêque de Tusculum et cardinal, fut un des meilleurs poëtes du 12e siècle. Il réunissoit, dit l'abbé *le Bœuf*, le goût et la fécondité. On a de lui : I. Un *Poëme latin*, où il chante la première croisade de 1160. II. Une *Instruction* en vers, qu'il dédia au prince *Louis*, fils de *Philippe-Auguste*, pour lui inspirer l'amour de la vertu par l'exemple de *Charlemagne* qu'il y célèbre : c'est ce qui a fait appeler cet ouvrage, *le Carolin*. A la fin du cinquième et dernier livre, *Gilon* donne une liste de savans illustres nés à Paris, pour venger sa patrie des injustes reproches que quelques détracteurs lui faisoient d'être stérile en littérateurs ; trop heureuse, disoient-ils, que les étrangers et les savans des provinces du royaume se rassemblassent dans cette capitale pour la faire fleurir. L'auteur eût pu se citer pour preuve de leur calomnie, si cet aveu n'eût pas plus blessé sa modestie que la vérité. *Gilon* a fait encore une Vie de *St. Hugue*, abbé de Cluny.

GINGA, *Voyez* ZINGHA.

GIOACHINO GRECO, plus connu sous le nom de *Calabrois*, vivoit vers l'an 1640. C'étoit le plus habile joueur d'échecs de son temps. Il parcourut toutes les cours de l'Europe, pour chercher son pareil ; mais il ne le trouva point. Nous avons de lui les *Règles* du jeu qu'il aimoit tant, petit vol. in-12, dont on trouve le précis dans l'*Académie des Jeux*. Le duc de *Nemours*, *Arnauld* le *Carabin*, *Chaumont de la Salle*, les trois plus fameux joueurs de la cour de France, voulurent rompre une lance avec ce champion, et furent vaincus. L'un de ses rivaux fut assez généreux pour célébrer son vainqueur :

A peine dans la carrière
Contre moi tu fais un pas,
Que par ta démarche fière
Tous mes projets sont à bas.
Je vois, dès que tu t'avances,
Céder toutes mes défenses,
Tomber tous mes champions ;
Dans ma résistance vaine
Roi, Chevalier, Roc et reine
Sont moindres que des pions.

GIOCONDO, (Jean) JOCONDE ou JUCONDE, Dominicain, né à Vérone vers le milieu du 15e siècle, se fit un nom par sa capacité dans les sciences, dans les arts, et dans la connoissance des antiquités et de l'architecture. Il fut appelé en France par *Louis XII*, et construisit à Paris le Pont-au-

change et le Pont Saint-Michel. Cette construction lui valut, de la part de *Sannazar*, ce distique latin :

> *Jocundus geminum imposuit tibi,*
> *Sequana, Pontum ;*
> *Hunc tu jure potes dicere Pontificem.*

Sannazar ne plaisantoit point, et écrivoit très-sérieusement ce maussade *rébus ;* et c'est ce qui doit paroître étrange d'un homme de cette réputation. Ce fut *Giocondo* qui, pour remédier aux atterrissemens causés dans les Lagunes de Venise par l'embouchure de la Brenta, qui faisoient craindre qu'un jour cette ville ne se trouvât jointe à la terre ferme, imagina de détourner une partie des eaux de cette rivière, et de les faire entrer dans la mer auprès de Chioggia. S'étant retiré à Rome, il fut choisi, après la mort de *Bramante*, pour un des architectes de l'église de Saint-Pierre : il travailla avec *Raphaël* d'Urbin et *Antoine Pangallo* à renforcer les fondemens de cet immense édifice, auxquels *Bramante* n'avoit pas donné la solidité nécessaire. *Giocondo* est auteur de *Remarques* curieuses sur les *Commentaires de César*, et il fut le premier qui publia le dessin du pont que ce conquérant fit construire sur le Rhin, dont la description jusqu'alors avoit été mal entendue. Il a donné aussi des éditions de *Vitruve* et de *Frontin*. Ce fut par son moyen qu'on trouva dans une bibliothèque de Paris, la plupart des Épîtres de *Pline*, qu'*Alde Manuce* imprima. Son savoir ne se bornoit pas à l'architecture et aux antiquités ; il étoit également versé dans la philosophie et la théologie, et il fut le maître de *Jules-César Scaliger*. Dès avant 1506, il avoit quitté l'habit de son ordre, et vivoit prêtre séculier. Il mourut dans un âge très-avancé, vers 1530.

GIOENI, *Voyez* XV. COLONNE.

GIOJA *ou plutôt* GILIA, (Flavio) fameux pilote, né à Pasitano, château près d'Amalfi, dans le royaume de Naples, vers l'an 1300, connut la vertu de la pierre d'*Aimant*, s'en servit, dit-on, dans ses navigations, et peu à peu, à force d'expériences, il inventa la *Boussole*. On ajoute que, pour apprendre à la postérité que cet instrument avoit été inventé par un sujet des rois de Naples, alors cadets de la maison de France, il marqua le Nord avec une fleur de lis : exemple qui fut suivi par toutes les nations qui firent usage de cette nouvelle découverte. *Kircher* cite, dans son *Art magnétique*, GUIOT *de Provins*, poëte François du 12e siècle, qui, après avoir parlé du pôle arctique, fait mention de la boussole en ces termes, qui sont assez obscurs pour qu'on n'en puisse rien conclure :

> Icelle étoile ne se muet ;
> Un art onc qui mentir ne puet :
> Par vertu de la marinette,
> Une pierre laide et noirette ;
> Où le fer volontiers se joint.

Ceux qui trouvent tout dans les anciens, prétendent qu'ayant connu la propriété qu'a l'aimant de se tourner vers le pôle Septentrional, il ont eu, par conséquent, une aiguille aimantée. Mais *Pline*, qui parle plusieurs fois de l'aimant et de son attraction, ne fait aucune mention de sa direction vers le pôle. L'an-

tiquité n'ayant point le mérite de l'invention de la boussole, on a voulu en gratifier les Chinois. Mais ce peuple n'a point connu la boussole proprement dite; ou du moins l'aiguille qu'ils mettent dans la boîte n'est point aimantée; elle est seulement enduite d'une emplâtre qui communique au fer la propriété de se tourner vers le pôle. Il est probable que les Arabes eurent, les premiers, l'idée de la boussole telle que nous la connoissons. On passoit d'abord l'aiguille aimantée dans un brin de paille, et on la jetoit dans l'eau. Ensuite, on fit une boussole dans les formes. C'est sans doute l'amélioration d'un instrument connu, mais grossier, qu'on doit attribuer à *Flavio Gioja*. La chose n'est pas démontrée, mais elle est vraisemblable. Quoi qu'il en soit de l'auteur de cette invention, c'est la boussole qui ouvrit, pour ainsi dire, l'univers. Les voyages, auparavant, étoient longs et pénibles; on n'alloit presque que de côte à côte; mais grace à cette invention, on trouva une partie de l'Asie et de l'Afrique, dont on ne connoissoit que quelques côtes; et l'Amérique, dont on ne connoissoit rien du tout.

GIOLITO DEL FERRARI, (Gabriel) célèbre imprimeur de Venise dans le 16e siècle, étoit originaire de Frino, ville de Montferrat, d'où *Jean* son père, imprimeur lui-même, étoit venu s'établir à Venise vers 1530. *Gabriel* se fit une grande réputation dans son art, qu'il mérita plus cependant par l'élégance de ses caractères, et par la qualité du papier qu'il employoit, que par la correction de ses éditions, qui n'est pas toujours aussi soignée qu'on pourroit le desirer. Il vécut fort estimé et considéré à Venise, et reçut pendant sa vie des marques distinguées de la faveur de plusieurs princes. Il tiroit son origine de la famille noble des *Ferrari* de Plaisance, et sa noblesse lui fut confirmée par un diplome de l'empereur *Charles V* en 1547. Il mourut en 1581, et laissa deux fils, *Jean* et *Jean-Paul*, qui furent imprimeurs comme lui.

GIORDANI, (Vital) né à Bitonto en 1633, passa sa jeunesse dans la débauche, et épousa une fille sans biens. Un de ses beaux-frères lui ayant reproché ses désordres, il le tua, et s'enrôla dans la flotte que le pape envoyoit contre les Turcs. L'amiral lui trouva du génie; il lui donna l'emploi d'écrivain, qui étoit vacant. *Giordani*, obligé d'apprendre l'arithmétique pour remplir ses fonctions, dévora celle de *Clavius*, et prit du goût pour les mathématiques. De retour à Rome en 1656, il devint garde du château Saint-Ange, et profita du loisir que lui donnoit cet emploi pour se livrer à l'étude des mathématiques. Il y fit de si grands progrès, que la reine *Christine* de Suède le choisit pour son mathématicien. *Louis XIV* le nomma pour enseigner les mathématiques à Rome, dans l'académie de peinture et de sculpture qu'il y avoit établie en 1666; et le pape *Clément X* lui donna la charge d'ingénieur du château Saint-Ange. *Giordani* eut, en 1685, la chaire de mathématiques du collége de la Sapience, fut reçu membre de l'académie des *Arcadi*, le 5 mai 1691, et mourut le 3 no-

vembre 1711, à 78 ans. Il étoit d'un tempérament bilieux et violent, mais infatigable. Il fit des excès de travail qui lui procurèrent des maladies fâcheuses; mais il se rétablissoit par un bon régime. Ses principaux ouvrages sont : I. *Euclide restituto*, 1686, in-fol. II. *De componendis gravium momentis*, 1685. III. *Fundamentum doctrinæ motûs gravium*, 1686. IV. *Ad Hyacinthum Christophorum Epistola*, in-folio, 1705, à Rome, comme les précédens. Ces écrits eurent de la réputation dans leur temps.

GIORDANI BRUNI, *Voyez* Brunus.

GIORGIO, (François de) de la famille des *Martini* de Sienne, né en 1423, et mort en 1470, bâtit à Urbin le palais du duc *Fréderic Feltre*, dont les connoisseurs estiment l'architecture.

GIORGION, (George) peintre célèbre, né en 1478 au bourg de Castel-Franco, quitta la musique pour laquelle il avoit du goût et du talent, pour embrasser la peinture. Il apprit cet art sous *Jean Belin*. L'élève passa tout-à-coup de la manière de son maître, à une autre qu'il ne dut qu'à lui-même. L'étude qu'il fit des ouvrages de *Léonard de Vinci*, et sur-tout de la nature, acheva de le perfectionner. Ce fut lui qui introduisit à Venise la coutume où étoient les grands, de faire peindre les dehors de leurs maisons. *Titien* ayant connu la supériorité de ses talens, le visitoit fréquemment, pour lui dérober les secrets de son grand art: mais le *Giorgion* trouva des prétextes pour lui interdire sa maison. Cet habile maître mourut en 1511, à 33 ans, de la douleur que lui causa l'infidélité de sa maîtresse. Dans l'espace d'une vie si courte, il porta la peinture à un point de perfection qui surprend tous les connoisseurs. Il entendoit parfaitement l'art si difficile de bien ménager les jours et les ombres, et de mettre toutes les parties dans une belle harmonie. Ses tableaux sont supérieurs à tous ceux qu'on connoissoit alors, par la force et la fierté. Son dessin est délicat, ses carnations sont peintes avec une grande vérité; ses figures ont beaucoup de rondeur; ses portraits sont vivans, et ses paysages touchés avec un goût exquis. Il est le fondateur de la troisième école d'Italie, dite de Lombardie.

GIOSEPIN, *Voyez* Arpino.

GIOTTINO, (Thomas di Lappo, *dit* le) fut ainsi appelé, parce qu'il imita parfaitement la manière du *Giotto*, son compatriote. Les Florentins lui firent faire un portrait ridicule de *Gautier de Brienne*, duc d'Athènes, leur ennemi. Il mourut en 1356, à 32 ans.

GIOTTO, (Le) peintre, naquit dans un bourg près de Florence, de parens pauvres. Le fameux *Cimabué*, fondateur de l'école Florentine, l'ayant rencontré à la campagne, qui gardoit le troupeau de son père, et qui pendant que ses moutons paissoient, les dessinoit sur une brique, le mit au nombre de ses élèves. *Giotto* profita tellement sous son maître, qu'après sa mort il passa pour le premier peintre de l'Europe. On rapporte que le pape *Benoît XI*, voulant éprouver le mérite des peintres Florentins, envoya un connoisseur pour rapporter un dessin de chacun. *Le Giotto* se

contenta de faire sur du papier, à la pointe du pinceau, et d'un seul trait, un cercle parfait. Cette hardiesse, et en même temps cette sureté de main, donna au pape une grande idée de son talent, et fit naître ce proverbe italien : *Tu sei più rondo, che l'O del Giotto*... *Benoît* l'appela à Rome, d'où il passa à Avignon dans le temps de la translation du saint-siége. Après la mort de *Clément V*, il retourna dans sa patrie, et y mourut en 1334, suivant *Monaldini*. Les Florentins ont fait élever sur son tombeau une statue de marbre. *Pétrarque* et *le Dante*, amis de ce peintre, le célébrèrent dans leurs vers. Le grand tableau de Mosaïque qui est sur la porte de l'église de Saint-Pierre de Rome, est de lui.

GIOVANI, *Voyez* POLENI.

GIPHANIUS, *Voy*. GIFFEN.

GIPPIUS, est le nom d'un citoyen Romain qui feignoit de dormir lorsque sa femme recevoit la visite de ses amis. Un jour voyant un esclave dérober du vin dans le buffet, il lui cria : *Mon ami ! je ne dors pas pour tout le monde*. (*Non omnibus dormio.*) Ces paroles passèrent en proverbe à Rome.

GIRAC, (Paul-Thomas sieur de) natif d'Angoulême, et conseiller au présidial de cette ville, fut l'intime ami de *Balzac* et l'adversaire de *Voiture*. Il défendit le premier, contre *Costar*, partisan outré du second. Cette querelle produisit une vive fermentation dans son temps ; mais aujourd'hui les écrits et les injures qu'elle fit vomir, ne causeroient que de l'ennui. *Girac* paroît fort savant dans les siens, mais encore plus emporté. Il mourut en 1663. C'étoit un assez plat écrivain, qui croyoit se faire valoir, en s'affichant pour le champion d'un auteur qui passoit alors pour excellent.

I. GIRALDI, (Lilio Gregorio) savant profond dans les langues, dans la connoissance de l'antiquité et dans les mathématiques, naquit à Rome en 1478, et y mourut en 1552, à 74 ans, dans la misère. Il disoit ordinairement « qu'il avoit eu à combattre contre trois ennemis, la *nature*, la *fortune* et l'*injustice*. » Il perdit son bien et sa bibliothèque, lorsque l'armée de *Charles-Quint* pilla sa patrie. La goutte vint se joindre à la pauvreté, et il en fut tellement tourmenté dans sa vieillesse, qu'il ne pouvoit pas tourner le feuillet d'un livre. Il occupa, parmi les littérateurs de son temps, la place qu'a *Job* parmi les patriarches. Dans un des accès de ses maux, il écrivit contre les lettres et les lettrés une diatribe intitulée : *Progymnasmata adversùs litteras et litteratos*. A ce petit travers près, on doit le regarder comme une des plus grandes lumières de l'Italie. Les écrits de ce savant ont été recueillis à Leyde, en 1596, 2 vol. in-fol. Les plus souvent cités sont : I. *Syntagma de Diis Gentium*, livre excellent pour ce qu'il contient, mais qui ne renferme pas tout ce qu'on peut faire entrer dans une Mythologie. II. *L'Histoire des Poëtes Grecs et Latins*. III. Celle *des Poëtes de son temps*. Ces deux ouvrages sont moins consultés que son Histoire des Dieux des Gentils.

II. GIRALDI-CINTHIO, (Jean-Baptiste) *Giraldus-Cinthius*, né à Ferrare d'une famille

noble, au commencement du 16e siècle, tint un rang distingué parmi les poëtes et les littérateurs de son temps. On a de cet auteur : I. Neuf *Tragédies;* Venise, 1583, in-8°, dont la meilleure est l'*Orbeche. Crescimbeni* estime *Giraldi* comme tragique. II. Un Poëme en XXVI chants, intitulé *Ercole*, imprimé à Modène en 1557, in-4°, et qui, selon *Crescimbeni*, est tombé dans l'oubli. III. Un recueil de 100 Nouvelles, sous le titre d'*Hecatommiti nel Montegala, appresso Lionardo Torrentino*, 1565, en 2 vol. in-8° : c'est le plus connu de ses ouvrages. *Gabriel Chapuis* les traduisit en françois; Paris, 1584, 2 vol. in-8°, et les annonça dans le frontispice *comme contenant plusieurs beaux exemples et notables histoires*. IV. Il a donné en latin des *Poésies*, et l'*Histoire d'André Doria;* Leyde, 1696, 2 vol. in-fol. *Giraldi* avoit enseigné les belles-lettres à Mondovi et à Turin. Il professa ensuite avec distinction la rhétorique à Pavie. La goutte, maladie héréditaire dans sa famille, lui livrant de cruels assauts, il crut qu'il en adouciroit les douleurs en respirant l'air natal. Il retourna à Ferrare ; mais il mourut trois mois après, en 1573, à 69 ans. Il laissa un fils, *Celso Giraldi*, qui recueillit les Tragédies de son père. *Jean-Baptiste Giraldi* joignoit à un esprit fleuri et cultivé, un caractère honnête et des mœurs décentes.

GIRARD DE VILLETHIERI, (Jean) prêtre de Paris, mort dans sa patrie en 1709, à 68 ans, enrichit l'église d'un grand nombre de livres de piété. Ses *Traités*, recueillis, pourroient composer un *Corps de Morale-pratique pour toutes les conditions et tous les états*. Il appuie ce qu'il dit, non-seulement par les principes de la raison, mais aussi par l'Écriture-Sainte, par les Pères et par les conciles. Ses principaux ouvrages sont : I. *Le véritable Pénitent*. II. *Le Chemin du Ciel*. III. *La Vie des Vierges*. IV. Celle *des Gens mariés ; des Veuves ; des Religieux ; des Religieuses ; des Riches et des Pauvres*. V. *La Vie des Saints*. VI. *La Vie des Clercs*. VII. Un *Traité de la Vocation*. VIII. *Le Chrétien étranger sur la terre*. IX. Un *Traité de la Flatterie*. X. Un autre *de la Médisance*. XI. *La Vie de J. C. dans l'Eucharistie*. XII. *Le Chrétien dans la tribulation*. XIII. Un *Traité des Eglises et des Temples*. XIV. Un autre, *Du respect qui leur est dû*. XV. *La Vie de St. Jean de Dieu*. XVI. Un *Traité des Vertus théologales*. Enfin *la Vie des Justes*. Ces différens ouvrages sont chacun en 1 ou 2 vol. in-12 ; on les a souvent réimprimés. Il seroit à souhaiter que l'auteur eût écrit avec plus de pureté et de précision, et qu'il eût rempli ses livres de choses moins communes.

I. GIRARD, (Guillaume) archidiacre d'Angoulême, avoit été secrétaire du duc d'*Epernon*. Après la mort de ce duc, il donna des *Mémoires* pour sa vie en 4 vol. in-12. Il nous y apprend beaucoup de particularités intéressantes. Sur la fin de ses jours, cet auteur se livra à la dévotion. Ce fut alors qu'il entreprit la traduction des Œuvres du pieux *Louis de Grenade*. Elle parut sur la fin du dernier siècle, en 10 vol. in-8°, ou 2 vol. in-fol. C'est la plus exacte que nous ayons; mais nous pourrions en avoir une plus élégante.

II. GIRARD, (Albert) habile géomètre Hollandois, publia, vers l'an 1629, un livre intitulé : *Invention nouvelle en Algèbre.* Il y traite savamment des racines négatives, ou affectées du signe *moins ;* et montre que dans certaines équations cubiques, ou du 3e degré, il y a toujours trois racines : ou deux positives et une négative : ou deux négatives et une positive. *Girard* entrevoyoit bien d'autres vérités, que *Descartes* développa peu de temps après.

III. GIRARD, (Jean-Baptiste) Jésuite, natif de Dôle, se fit un nom dans son ordre par ses talens. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se consacra à la prédication et à la direction ; et il exerçoit ces emplois avec autant de complaisance que de succès. Un nombre infini de femmes du monde furent mises par lui dans le chemin du salut. Plusieurs filles entrèrent dans le cloître, à sa persuasion, et en furent l'exemple. Le P. *Girard* eut la réputation de faire des Saintes, et cette réputation lui étoit chère. S'il avoit l'esprit d'un directeur habile, il ne fut pas exempt de vanité ; mais elle étoit cachée sous un air pénitent et mortifié. Ce fameux Jésuite fut envoyé d'Aix à Toulon en 1728, pour être supérieur du séminaire royal de la marine. Parmi les pénitentes qui vinrent à lui, il distingua *Marie-Catherine Cadière*, fille de 18 à 20 ans, née avec un cœur sensible, et entêtée de la passion de faire parler de ses vertus. La pénitente, échauffée par le plaisir d'avoir un directeur qui la prônoit par-tout, voulut avoir une réputation encore plus étendue. Elle eut des extases et des visions, et reçut des stigmates à côté du cœur. Son directeur fut assez imprudent pour s'enfermer avec elle, dans le dessein de voir ce prétendu miracle ; il le vit, et sentant qu'il y avoit quelque chose d'outré dans la conduite de sa pénitente, il chercha à s'en débarrasser. La *Cadière*, piquée contre lui, choisit un autre directeur. Elle s'adressa à un Carme, fameux Janséniste, et connu par sa haine contre les Jésuites. Il engagea sa pénitente à faire une déposition, dans laquelle elle déclara que le P. *Girard*, après avoir abusé d'elle, lui avoit fait perdre son fruit ; et comme, par cette déclaration, elle auroit été aussi coupable que lui, il fallut avoir recours à l'unique moyen qu'il y avoit, tout ridicule qu'il étoit : ce fut l'*enchantement* et le *sortilége*. Cette misérable étala sa honte aux yeux de l'univers, par l'unique plaisir de la vengeance. L'affaire fut portée au parlement d'Aix, et elle mit la combustion dans les familles. Enfin, après des cabales, des querelles, des satires, des chansons et des injures sans nombre, le parlement déchargea le P. *Girard* des accusations intentées contre lui. La *Cadière* fut mise hors de cour et de procès ; mais on la condamna aux dépens faits devant le lieutenant de Toulon. Cet arrêt fut prononcé le 16 décembre 1731. C'étoit le parti le plus sage qu'on pût prendre. L'entêtement et la prévention des deux factions intéressées dans une telle dispute, ont mis un nuage sur cette affaire, et on en raisonne encore diversement aujourd'hui. Les uns veulent que le P. *Girard* ait été un sorcier ; les autres, un hypocrite voluptueux. L'accusation de

magie est ridicule, et celle de libertinage ne l'est guère moins. L'amour n'étoit pas la foiblesse de *Girard*: il avoit alors plus de 50 ans; et à cet âge le cœur est rarement rempli du feu des desirs. L'ambition étoit sa passion dominante, et cette ambition le jeta dans cette scène risible et funeste, en lui faisant croire trop facilement les prétendus miracles de sa pénitente, dont la gloire rejaillissoit sur le directeur. Ses supérieurs l'envoyèrent à Dôle, après que le procès fut terminé. Il fut fait recteur; et il y mourut en odeur de sainteté, à ce que disent ses confrères. La fureur d'écrire est telle en France, qu'on a formé plusieurs volumes in-12 des pièces de ce singulier procès.

IV. GIRARD, (Gabriel) né à Clermont en Auvergne, posséda dans sa jeunesse un canonicat de la collégiale de Notre-Dame de Montferrand. Mais il le résigna bientôt à un de ses frères, pour aller cultiver la littérature à Paris. Il se fit des amis qui lui procurèrent la place d'aumônier de Mad. la duchesse de *Berry*, fille du régent, et celle d'interprète du roi pour les langues esclavonne et russe. En 1744, il fut reçu membre de l'académie Françoise. Il mérita cet honneur par quelques ouvrages de grammaire qui respirent la philosophie: I. *Synonymes François, leurs différentes significations, et le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse*, in-12. Ce livre, plein de goût, de finesse et de précision, subsistera autant que la langue, et servira même à la faire subsister. Le but de l'auteur est de prouver que presque tous les mots qu'on regarde comme parfaitement synonymes dans notre langue, diffèrent réellement dans leur signification, à peu près comme une même couleur paroît sous diverses nuances. Ce grammairien philosophe saisit très-bien ces différences imperceptibles, et les fait sentir à son lecteur, en rendant ce qu'il apperçoit et ce qu'il sent, en des termes propres et clairs. Le choix des exemples est excellent, à quelques-uns près, qu'il auroit pu se dispenser de prendre dans des matières de galanterie. Les autres présentent presque toujours des pensées fines et délicates, des maximes judicieuses, et des avis importans pour la conduite. *Beauzée* a donné, en 1769, une nouvelle édition de cet ouvrage, augmentée d'un volume et de quelques articles posthumes de l'abbé *Girard*. Les *Nouveaux Synonymes François*, par l'abbé *Roubaud*, 1786, 4 vol. in-8°, sont regardés comme un supplément à ceux de *Girard* et *Beauzée*. II. Une *Grammaire*, sous le titre de *Principes de la Langue Françoise*, 2 vol. in-12, 1747, inférieure aux *Synonymes*, du moins pour la forme; mais qui offre d'excellentes choses, et même, suivant son titre, les vrais principes de la langue. L'auteur subtilise trop sur la théorie du langage, et ne cherche pas assez à en exposer clairement et nettement la pratique. Il n'écrit point d'une manière convenable à son sujet. Il affecte ridiculement d'employer des tours de phrase, qu'on souffriroit à peine dans ces romans bourgeois et familiers dont nous sommes rassasiés. L'abbé *Girard* s'étoit imaginé que ces prétendus agrémens de style lui procureroient plus de lecteurs; et quand on lui en faisoit

appercevoir la discordance avec son sujet, il répondoit naïvement : *J'ai mis cela pour les femmes.* Vivant dans la retraite, et étranger au ton des gens du monde, il avoit cru emprunter leur langage en parlant un jargon de *précieuse*. Il y a d'ailleurs, dans son livre, des choses peu favorables à la religion et aux mœurs. Du moins on crut y trouver des assertions habilement enveloppées contre la spiritualité de l'ame et d'autres vérités sacrées. On craignit même dans le temps que le gouvernement ne l'en punît ; mais l'obscurité dans laquelle il vivoit, le sauva ; « et il eut, dit d'*Alembert*, l'avantage d'échapper à la haine par le peu de surface qu'il présentoit à ses coups. » L'abbé *Girard* mourut le 4 février 1748, à 70 ans. C'étoit un homme d'un esprit fin et versé dans la lecture des bons écrivains.

V. GIRARD, (Gilles) curé d'Hermanville, près Caen, né à Campsour dans le diocèse de Coutances, a été un des meilleurs poëtes latins de son temps. Il avoit perfectionné son talent dans l'université de Caen, où il professa les humanités. Il réussit surtout dans l'Ode Alcaïque, et il ne le cède en ce genre à aucun poëte moderne. Nous avons de lui un nombre assez considérable de *Poésies lyriques*, dont la plupart ont été couronnées aux palinods de Caen et de Rouen, et imprimées séparément. On devroit donner au public le *Recueil* de toutes ces pièces. L'auteur mourut en 1762, âgé de 60 ans.

VI. GIRARD DU HAILLAN, *Voy.* HAILLAN.

GIRARDET, peintre du roi de Pologne, duc de Lorraine, *Stanislas*, et l'un des membres de l'académie de Peinture de Paris, naquit à Luneville en 1709, et mourut en 178... Il étoit petit-neveu de *Charles Messin*, et fut le meilleur élève de *Claude Charles*. Il rendit service à sa patrie, par les instructions gratuites qu'il donnoit de son art, et se fit estimer par les qualités du cœur autant que par ses talens. *Voy.* GUARIN.

GIRARDIN, (Patrice Piers de) Anglois, docteur de Sorbonne, reçu le 15 avril 1707, est mort au mois de septembre 1764, âgé d'environ 90 ans. Il est auteur de la *Préface* de l'ouvrage du docteur *Atterbury*, intitulé : *De verâ et non interruptâ successione Episcoporum in Angliâ*, in-4.°

GIRARDON, (François) sculpteur et architecte, né à Troye en Champagne l'an 1628, de *Nicolas Girardon*, fondeur de métaux, eut pour maître *Laurent Mazière*. Après s'être perfectionné sous *François Anguier*, il s'acquit une si grande réputation, que *Louis XIV* l'envoya à Rome pour étudier les chefs-d'œuvre anciens et modernes, avec une pension de mille écus. De retour en France, il orna de ses ouvrages en marbre ou en bronze, les maisons royales. Après la mort de *le Brun*, *Louis XIV* lui donna la charge d'inspecteur général de tous les morceaux de sculpture. Tous les sculpteurs se réjouirent de ce choix. Il n'y eut que le célèbre *Pujet*, qui, pour ne pas dépendre de lui, s'éloigna de la capitale, et se retira à Marseille. Ces deux rivaux étoient dignes l'un de l'autre ; *Pujet* mettoit plus d'expression dans ses figures,

et *Girardon* plus de graces. Les ouvrages de celui-ci sont surtout admirables par la correction du dessin, et par la beauté de l'ordonnance. Les plus célèbres sont : I. Le magnifique *Mausolée* du cardinal *de Richelieu*, dans l'église de la Sorbonne. II. La *Statue* équestre de *Louis XIV*, où le héros et le cheval sont d'un seul jet : c'est son chef-d'œuvre. III. Dans les jardins de Versailles, l'*Enlèvement de Proserpine par Pluton*, et les excellens *Groupes* qui embellissent les bosquets des bains d'*Apollon*, etc. Ce grand artiste, trop occupé pour pouvoir travailler lui-même ses marbres, abandonna cette partie essentielle de la sculpture à des artistes qui, quoique habiles, n'ont pas jeté dans l'exécution tout l'esprit et toute la vérité que la main de l'auteur y imprime ordinairement. Il mourut à Paris, le 1er septembre 1715, à 88 ans. Il avoit été reçu de l'académie de Peinture en 1657, professeur en 1659, recteur en 1674, et chancelier en 1695. *Catherine du Chemin*, son épouse, se fit un nom par son talent de peindre les fleurs : *Voy.* CHEMIN (Catherine du).

GIRAUD, (Sylvestre) *Giraldus*, né à Mainapir, dans le comté de Pembroke, se distingua parmi les savans de son temps. Après avoir professé dans l'université de Paris et à Oxford, il devint archidiacre et chanoine de Saint-David. Il s'occupa beaucoup des affaires d'Angleterre ; mais il se fit tant d'ennemis par sa rigidité, que son élection à l'évêché de Saint-David ne fut pas confirmée par le pape même, dont il avoit toujours pris les intérêts. Il mourut vers 1220, âgé de 75 ans. On trouve de lui plusieurs ouvrages dans l'*Anglia Sacra* de *Warton*, et dans la *Britannia* de *Cambden*. Sa *Description* du pays de Galles, [*Cambria*] a été imprimée séparément à Londres, 1585, in-8.°

GIRAUDEAU, (Bonaventure) Jésuite, né à Saint-Vincent-sur-Jard en Poitou, en 1697, mourut le 14 septembre 1774, âgé de 77 ans. C'étoit un homme attaché à ses devoirs, et un excellent humaniste. On a de lui : I. Une bonne *Méthode pour apprendre la langue Grecque*, 1751 et suivantes, en cinq parties in-12. II. *Praxis linguæ sacræ*, 1757, in-4.° III. *Les Paraboles du P. Bonaventure*, petit in-12, où la morale est présentée d'une maniere agréable. IV. L'*Evangile médité*, 1774, 12 vol. in-12, qui a eu du succès, parce qu'il y a de l'onction.

GIROD, (Jean-François-Xavier) fils d'un médecin, et médecin lui-même, étoit né en 1735, dans un village près de Salins. Il exerça son art à Besançon avec autant d'habileté que de désintéressement. Il se signala sur-tout contre les épidémies sur lesquelles il envoya un long mémoire à la société de médecine de Paris, dont il étoit membre. Il mourut victime de son zèle, en juillet 1783, au milieu de l'épidémie qui affligeoit le village de Châtenois, bailliage de Dôle. Le roi l'avoit anobli.

I. GIRON, (D. Pierre) duc d'*Ossone*, issu d'une famille illustre d'Espagne, fut mené à Naples, encore enfant, l'an 1581, lorsque son grand-père alla se mettre en possession de la vice-royauté de ce royaume,

Il servit ensuite en Flandre pendant six campagnes avec beaucoup de valeur. Etant retourné en Espagne, il y obtint la charge de gentilhomme de la chambre du roi, et l'ordre de la Toison d'or. Le duc d'*Ossone* fut un de ceux qui s'opposèrent le plus à l'expulsion des Maures : expulsion qui lui parut, ainsi qu'aux bons citoyens, funeste à la patrie. Nommé en 1611, vice-roi de Sicile, il fit relever les fortifications des places fortes, et mit la marine en si bon état, que les Turcs n'osèrent plus paroître sur les côtes de cette isle. Après avoir été pendant quatre ans gouverneur de la Sicile, il fut nommé vice-roi de Naples. En Sicile, ses seuls ennemis avoient été les Turcs; à Naples, ce furent les Vénitiens. Il résolut d'abattre leur fierté, et de leur disputer l'empire de leur golfe. Il les fatigua en effet extraordinairement par les courses et les prises que ses vaisseaux firent sur eux. En 1626, la vice-royauté de Naples lui fut continuée pour trois ans. Ce fut dans cette année qu'on découvrit, par le moyen de *Jaffier*, un des conjurés, la fameuse conspiration contre Venise. *Voy.* CUEVA. Le duc d'*Ossone* eut beaucoup de part aux préparatifs qui se firent pour l'exécution de ce projet exécrable. Les Napolitains ne se louoient pas plus de lui, que les Vénitiens ; il les traitoit en tyran. Ses ennemis, aidés par les officiers de l'inquisition, qu'il avoit refusé d'établir à Naples, y rendirent bientôt sa fidélité suspecte. Il se soutint pourtant quelque temps contre les intrigues, en mariant son fils avec la fille du duc d'*Ucéda*, favori du roi d'Espagne, et fils du duc de *Lerme*. Mais enfin le cardinal *Borgia* fut envoyé à sa place. La mort de *Philippe III* mit le comble à sa disgrace. Le duc de *Lerme*, son protecteur, fut éloigné par le nouveau ministre; et le duc d'*Ucéda*, beau-père de son fils, subit le même sort. On informa contre lui. Les Napolitains remplirent plus de sept rames de papier, de différentes accusations. Le duc leur répondit avec la fierté d'un homme qui n'auroit rien eu à se reprocher, et ses réponses servirent presque à le justifier. Enfin, après avoir été enfermé pendant trois ans, il mourut dans la prison en 1624, âgé d'environ 47 à 48 ans, sans qu'on lui eût prononcé sa sentence. Nous n'examinerons pas si le duc d'*Ossone* étoit innocent ou coupable; mais il est certain qu'il poussa trop loin l'ambition, l'orgueil, le faste, la cruauté et le despotisme. On rapporte de lui plusieurs fades plaisanteries, qu'on trouve dans tous les insipides recueils de bons mots. *Gregorio Léti* a écrit sa *Vie*, et l'a brodée à sa manière.

II. GIRON GARCIAS DE LOAYSA, archevêque de Tolède, né à Talavera en Espagne, fut appelé à la cour de *Philippe II*, qui le fit son aumônier, lui confia l'éducation de l'infant d'Espagne son fils, et le plaça ensuite sur le siége de Tolède. Il ne l'occupa pas long-temps ; car il mourut cinq ou six mois après, en 1509. On dit que le chagrin qu'il conçut du peu de considération que lui témoignoit le roi *Philippe III*, successeur de *Philippe II*, hâta sa mort. Ce savant prélat avoit publié en 1594, in-folio, une nouvelle *Collection des Conciles d'Espagne*, avec des notes et des corrections. C'étoit la meilleure qu'on

qu'on eût avant celle du cardinal *d'Aguirre*.

GIROUST, (Jacques) Jésuite, né à Beaufort en Anjou, en 1624, mort à Paris, le 19 juillet 1689, à 65 ans, remplit avec beaucoup de distinction les chaires de la province et de la capitale. Sa manière de prêcher étoit, comme son ame, simple et sans fard; mais dans cette simplicité, il étoit ordinairement si plein d'onction, qu'en éclairant les esprits, il gagnoit presque toujours les cœurs. Le P. *Bretonneau*, son confrère, publia ses *Sermons* en 1704, cinq vol. in-12. On y trouve une éloquence naturelle et forte; mais il n'est pas difficile de s'appercevoir que le P. *Giroust* s'attachoit plus aux choses qu'aux paroles, qu'il négligeoit un peu trop. Peut-être croyoit-il que la simplicité du style aidoit beaucoup le pathétique, donnoit à l'éloquence un air plus naturel et plus touchant, et produisoit l'onction. Son Avent est intitulé: *Le Pécheur sans excuse*. C'étoit l'usage des prédicateurs de ce temps-là, de choisir un dessein général, auquel ils rapportoient tous les discours de l'Avent. On a sagement réformé cette coutume bizarre, qui entraînoit des répétions fastidieuses. Le P. *Giroust* prêchoit et agissoit; ses mœurs étoient dignes de ses sermons.

I. GIRY, (Louis) Parisien, avocat au parlement et au conseil, fut l'un des premiers membres de l'académie Françoise. Il se fit un nom dans le monde par sa probité et son désintéressement; et dans la république des lettres, par ses traductions. On distingue celles de l'*Apologétique* de *Tertullien*, de l'*Histoire sacrée* de *Sulpice Sévère*, de la *Cité de Dieu* de *St. Augustin*, des *Epîtres choisies* de ce père; du *Dialogue des Orateurs*, de *Cicéron*, in-4.° Elles eurent beaucoup de cours en son temps; mais elles sont quelquefois obscures, souvent infidelles, et d'une diction trop négligée. Ce traducteur mourut à Paris en 1665, à 70 ans. *Voy*. APER.

II. GIRY, (François) fils du précédent, entra dans l'ordre des Minimes, et en devint provincial. Il fut également recommandable par sa piété, son savoir et sa modestie. Il avoit une si grande facilité à s'exprimer sur les matières de dévotion, qu'il écrivoit sans préparation. Son plus grand ouvrage est la *Vie des Saints*, en 2 vol. in-folio. Elle est écrite avec onction; mais elle n'est pas entièrement purgée de ces fables, qui donnent souvent une petite idée de l'historien, sans en donner une plus grande du héros. Ce pieux écrivain mourut à Paris, le 20 novembre 1688, à 53 ans. Le Père *Raffron*, son confrère, provincial de la province de France, a écrit sa *Vie*, in-12, 1691.

GISBERT, (Blaise) Jésuite, né à Cahors en 1657, prêcha avec beaucoup de succès. Il passa les dernières années de sa vie dans le collége de Montpellier, où il mourut le 28 février 1731, à 74 ans. On a de lui: I. *L'Art d'élever un Prince*, in-4°, réimprimé en 1688, en 2 vol. in-12, sous le titre de l'*Art de former l'esprit et le cœur d'un Prince*: livre rempli de lieux communs, ainsi que le suivant. II. *La Philosophie du Prince*, Paris 1688, in-8.° Mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur, est son *Élo-*

quence Chrétienne, Lyon 1714, in-4° ; réimprimée in-12 à Amsterdam, 1728, avec les remarques du célèbre *Lenfant*, qui trouvoit ce traité du P. *Gisbert* admirable : expression trop forte pour un ouvrage qui, quoique bon, n'est pas un chef-d'œuvre. Il a été traduit en italien, en allemand, etc.

GISCALA, (Jean de) ainsi nommé, parce qu'il étoit originaire de cette ville en Palestine. C'étoit un brigand, qui exerça les plus horribles cruautés pendant la guerre des Juifs contre les Romains. Après la prise de Giscala, il se jeta dans Jérusalem, où il se rendit chef de parti. Il appela les Iduméens à son secours contre *Ananus*, grand sacrificateur, et contre les bons citoyens, qu'il traita avec la dernière indignité. Ses plus grands divertissemens étoient de piller, voler et massacrer. Ce scélérat s'étant joint à *Simon*, fils de *Gioras*, qui étoit un autre chef de parti, ils ne discontinuèrent pas leurs brigandages et leurs massacres, que la ville ne fût entièrement ruinée. Ils firent périr plus de monde par le feu, le fer et la faim, que les Romains, qui les assiégeoient, avec toutes leurs machines de guerre. Mais tous ces crimes ne restèrent pas impunis. Après la ruine de la ville et du temple, *Jean de Giscala* se cacha dans des égoûts, où il fut trouvé au bout de quelques jours. *Titus* le condamna à mourir dans une longue prison : peine trop douce pour de si grands crimes.

GISCON, fils d'*Himilcon*, capitaine des Carthaginois, après avoir fait la guerre avec beaucoup de bonheur, fut banni de sa patrie par une cabale, et rappelé ensuite. On lui permit de se venger de ses ennemis comme il voudroit. Il se contenta de les faire *prosterner par terre*, et de leur *presser le cou sous un de ses pieds* ; pour leur marquer que la vengeance la plus digne d'un grand homme, est d'abattre ses ennemis par ses vertus, et de leur pardonner. Peu de temps après, l'an 309 avant J. C., il fut général d'une armée pour la Sicile, fit la guerre aux Corinthiens, et conclut une paix avantageuse.

GISLEN, *Voyez* BUSBEC.

GISORS, (le comte de) *Voy.* FOUCQUET, n° III, à la fin de l'article.

GIUDICE, *Voy.* CELLAMARE.

GIULANO DE MAYANO, sculpteur et architecte Florentin, né en 1377, eut beaucoup de réputation en son temps, sur-tout pour l'architecture. Le roi *Alfonse* l'ayant appelé à Naples, il y construisit pour lui le magnifique palais de *Poggio Reale*, et embellit cette ville de plusieurs autres édifices. Il fut aussi employé à Rome par le pape *Paul II*. Il mourut à Naples, âgé de 70 ans, en 1447, honoré des regrets du roi *Alfonse*, qui lui fit faire de superbes obsèques.

GIUNTINO, *Voy.* JUNCTIN.

GIVRE, (Pierre le) médecin, né en 1618, près de Château-Thierri, mort à Provins, où il exerçoit son art en 1684, est auteur du *Secret des eaux minérales acides*, 1682, in-12 : livre qui fut traduit en latin la même année. On a encore de lui, un Traité des *Eaux minérales de Provins*, 1659, in-12. Il étoit marié.

GIVRI, *Voy.* IV. MESMES.

GIUSTINIANI, *Voyez* JUSTINIANI.

GLABER, (Rodolphe) Bénédictin de Cluni, florissoit sous les règnes de *Robert* et de *Henri I*, rois de France. Il aima et cultiva la poésie ; mais ses vers n'auroient guère été applaudis de nos jours. Le plus considérable de ses ouvrages est une *Chronique*, ou *Histoire de France*, adressée à l'abbé *Odilon*, sans ordre et sans suite, pleine de fables ridicules ; mais, malgré ces défauts, très-utile pour les premiers temps de notre monarchie. On peut consulter sur *Glaber* un Mémoire fort curieux, dont M. *la Curne* a enrichi le tome VIIIe des Mémoires de l'académie des Belles-lettres. On trouve la *Chronique* de *Glaber* dans les Collections de *Pithou* et de *Duchesne*.

GLABRIO, *Voy.* ACILIUS.

GLAIN, (N... de Saint-) né à Limoges vers 1620, se retira en Hollande, pour y professer avec plus de liberté la religion prétendue réformée, pour laquelle il étoit fort zélé. Les armes et les lettres l'occupèrent tour-à-tour. Après avoir servi dans les armées en qualité de capitaine de la république, il travailla pendant quelque temps à la Gazette de Hollande. La lecture des livres de *Spinosa* changea ensuite ce Protestant zélé, en Athée opiniâtre. Il s'entêta si fort de la doctrine de ce subtil incrédule, qu'il crut rendre service au public, en le mettant à portée de la connoître plus facilement. Il traduisit en françois le trop fameux *Tractatus Theologico-Politicus*. Cette traduction parut d'abord sous ce titre : *La Clef du Sanctuaire*. L'ouvrage ayant fait beaucoup de bruit, l'auteur, pour le répandre encore davantage, le fit paroître avec le titre de *Traité des Cérémonies superstitieuses des Juifs* ; et enfin il l'intitula : *Réflexions curieuses d'un Esprit désintéressé, sur les matières les plus importantes du salut*. Il est difficile de trouver cette traduction avec ces trois titres réunis. Elle fut imprimée à Cologne, en 1678, in-12.

GLANDORP, (Matthias) de Cologne, se consacra à la chirurgie et à la médecine dans la ville de Brême, dont il étoit originaire. Il y mourut en 1650, médecin de l'archevêque, et physicien de la république. Ses Ouvrages ont été publiés à Londres en 1729, in-4°, sous ce titre : *Glandorpi Opera omnia, nunc simul collecta et plurimùm emendata.* Son éloge est à la tête de cet utile recueil. Il renferme plusieurs *Traités* curieux sur les *Antiquités Romaines*.

GLANVILL, (Joseph) né à Plimouth en Angleterre en 1636, fut membre de la société royale, chapelain de *Charles II*, et chanoine de Worcester. Il se distingua par une mémoire heureuse et un esprit pénétrant. Il mourut en 1680, à 44 ans, à Bath dont il étoit curé, laissant plusieurs ouvrages en anglois. Les principaux sont : I. *De la Vanité de décider*, 1661, in-12 : livre dans lequel il prouve l'incertitude de nos connoissances. II. *Lux Orientalis*, ou Recherches sur l'opinion des Sages de l'Orient, touchant la préexistence des ames. III. *Scepsis scientifica*, 1665, in-4°, ou l'Ignorance avouée,

servant de chemin à la science. IV. Des *Sermons*. V. Un *Essai sur l'art de prêcher*. VI. *Philosophia pia*, Londres 1671, in-8.° VII. Divers *Ecrits* contre l'incrédulité, parmi lesquels il faut distinguer une brochure curieuse et rare, intitulée : *Eloge et défense de la Raison en matière de Religion*. L'auteur attaque dans cet ouvrage, l'incrédulité, le scepticisme, et le fanatisme de toutes les espèces.

I. GLAPHYRA, femme d'*Archélaüs*, grand-prêtre de *Bellone* à Comane en Cappadoce, se rendit fameuse par sa beauté, et par le commerce qu'elle eut avec *Marc-Antoine*. Elle obtint de ce général le royaume de Cappadoce pour ses deux fils *Sisinna* et *Archélaüs*, à l'exclusion d'*Ariarathe*. Comme *Glaphyra* étoit, selon *Dion*, une femme de mauvaises mœurs, il y a apparence qu'*Antoine* obtint pour ces dons, le prix qu'un voluptueux peut exiger. Le bruit de cette nouvelle galanterie vint jusqu'à Rome, et *Fulvie*, femme de *Marc-Antoine*, auroit bien voulu qu'*Auguste* la vengeât de l'infidélité de son époux. Ses desirs étoient si ardens, qu'elle menaçoit *Auguste* d'une déclaration de guerre, s'il ne la traitoit comme son mari traitoit *Glaphyra*. *Auguste* méprisa cette bravade, et dédaigna les avances de *Fulvie*. C'est au moins ce qu'il voulut qu'on jugeât de lui; car il composa là-dessus une épigramme fort sale, que *Martial* a insérée dans ses poésies. On ne sait par quelle fatalité le mari de *Glaphyra* n'avoit pu obtenir de *César* la même faveur que ses fils eurent auprès de *Marc-Antoine*. Il étoit grand-prêtre de *Bellone*; c'étoit une dignité considérable : *César* la donna à un grand seigneur, nommé *Lycomède*. On ne sait où étoit alors *Glaphyra*, qui eût plaidé sans doute la cause de son époux devant *César*, et qui, par ses charmes, auroit vraisemblablement gagné un homme aussi galant que ce prince.

II. GLAPHYRA, petite-fille de la précédente, et fille d'*Archélaüs* roi de Cappadoce, épousa *Alexandre*, fils d'*Hérode* et de *Marianne*. Elle mit la division dans la famille de son beau-père, et causa par sa fierté la mort de son mari. *Hérode* ayant privé de la vie *Alexandre*, renvoya *Glaphyra* à son père *Archélaüs*, et retint les deux enfans que son fils avoit eus d'elle. *Archélaüs*, fils d'*Hérode*, devint si amoureux d'elle, que pour l'épouser il répudia sa femme. *Glaphyra* mourut quelque temps après ce deuxième mariage, effrayée par un songe dans lequel son premier mari lui avoit apparu pour lui reprocher son incontinence. Les deux fils qu'elle avoit eus d'*Alexandre*, abandonnèrent la religion Judaïque, et se retirèrent auprès d'*Archélaüs*, leur aïeul maternel, qui prit soin de leur fortune. L'un s'appeloit *Alexandre*, et l'autre *Tigranes*.

GLAREANUS, *Voy.* LORIT.

GLASER, (Christophe) apothicaire ordinaire de *Louis XIV* et du duc d'*Orléans*, est connu par un *Traité de Chimie*, Paris 1688, in-8°, et traduit en anglois et en allemand. Ce livre est court, mais clair et exact. L'auteur y donne la recette de plusieurs eaux minérales artificielles, propres à remplacer les naturelles. *Glaser* mourut vers l'an

1670. « C'étoit, dit *Fontenelle*, un vrai chimiste, plein d'idées obscures, avare de ces idées-là même, et très-peu sociable. » —Je ne sais s'il étoit parent de *Jean-Henri* GLASER, professeur de médecine à Basle sa patrie, où il vit le jour le 6 octobre 1629, et où il mourut le 5 février en 1675. On a de celui-ci un Traité *de Cerebro*, Basle, 1680, in-8.°

GLASSIUS, (Salomon) théologien Luthérien, docteur et professeur de théologie à Iène, et surintendant général des églises et des écoles de Saxe-Gotha, s'acquit de la réputation, et mourut à Gotha en 1656, à 63 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en latin. Le principal est sa *Philologie sacrée*, Leipzig, 1705, in-4.°

GLATIGNY, (Gabriel de) premier avocat général de la cour des monnoies, et membre de l'académie de Lyon, naquit dans cette ville en 1690, et y mourut en 1755, à 65 ans. Sa principale occupation fut l'étude des lois; mais elle ne l'empêcha point de cultiver les belles-lettres. On a publié en 1757 un *Recueil de ses Œuvres*, in-12, qui renferme ses *Harangues* au Palais, et ses *Discours Académiques*. Il régne dans les uns et les autres de l'élégance et de l'érudition : on souhaiteroit seulement que les réflexions y fussent quelquefois plus fines, et le style plus animé.

GLAUBERT, (Jean-Rodolphe) Allemand, s'appliqua à la chimie dans le XVIIe siècle, et se fixa à Amsterdam, après avoir beaucoup voyagé. Il composa différens *Traités*, dont quelques-uns ont été traduits en latin et en françois. Toutes ses Œuvres ont été rassemblées dans un volume allemand, intitulé : *Glauberus concentratus*. Ce livre a depuis été traduit en anglois, et imprimé in-folio, à Londres en 1689. Il est utile ; mais il le seroit davantage, si l'auteur n'avoit mêlé ses raisonnemens et ses vaines spéculations à ses expériences. On a de lui en latin, *Furni Philosophici*, 1658, 2 vol. in-8°, traduits en françois en 2 vol. aussi in-8.° *Glaubert* avoit le défaut de tous les charlatans; il vantoit ses secrets, et en faisoit un vil trafic.

GLAUCÉ, *Voyez* CRÉUSE, n° II.

GLAUCUS, pêcheur célèbre dans la mythologie, ayant un jour remarqué que les poissons qu'il posoit sur une certaine herbe, reprenoient de la force, et se rejetoient dans l'eau, s'avisa de manger de cette herbe, et sauta aussitôt dans la mer; mais il fut métamorphosé en triton, et regardé comme un Dieu marin. *Circé* l'aima inutilement; il s'attacha à *Scylla*, que la magicienne, par jalousie, changea en monstre marin, après avoir empoisonné la fontaine où ces deux époux alloient se cacher. *Glaucus* étoit une des divinités qu'on nommoit *Littorales;* nom qui vient de ce que les anciens avoient coutume de remplir, si-tôt qu'ils étoient au port, les vœux qu'ils avoient faits sur mer. —La fable parle d'un autre GLAUCUS, fils de *Sisyphe*, natif de Potnie dans la Béotie, qui voulut empêcher que ses cavales ne fussent couvertes, pour les rendre légères à la course. *Vénus* leur inspira une telle fureur,

qu'elles se déchirèrent ; *Scilicèt*, dit Virgile.

> *Scilicèt antè omnes furor est insignis equarum ;*
> *Et mentem* Venus *ipsa dedit, quo tempore* Glauci
> *Potniades malis membra absumpsêre quadriga.* (Georg.)

GLEICHEN, comte Allemand, fut, dit-on, pris dans un combat contre les Turcs, et mené en Turquie, où il souffrit une longue et dure captivité. On ajoute qu'il plut tellement à la fille du sultan, qu'elle promit de le délivrer et de le suivre, pourvu qu'il l'épousât, quoiqu'elle sût qu'il étoit déjà marié ; qu'ils s'embarquèrent en secret, et qu'ils arrivèrent à Venise, d'où le comte alla à Rome, et obtint du pape une permission solennelle de l'épouser, et de garder en même temps la comtesse *Gleichen*, sa première épouse. Mais tout ce récit paroît une fable débitée par *Hondorf*, auteur Luthérien, qui ne l'a racontée que pour l'opposer au double mariage du *Landgrave* de Hesse. Il est vrai qu'on a, dit-on, à Erfurt, un monument de cette prétendue histoire ; mais ce n'est ni sur des inscriptions, ni sur d'autres restes des temps barbares, que les critiques s'appuient, lorsqu'il s'agit de choses aussi extraordinaires que les aventures du comte de *Gleichen*. Ajoutez qu'on ne dit point en quel temps ce seigneur vivoit.

GLEN, (Jean de) imprimeur et graveur en bois, né à Liége vers le milieu du 16e siècle, a donné un livre curieux et recherché, intitulé : *Des habits, mœurs, cérémonies, façons de faire anciennes et modernes*, in-8°, Liége, 1601. Il est orné de 103 figures de son invention ; de manière que ce livre lui appartient entièrement comme auteur, imprimeur et graveur. Ces estampes sont en général d'un dessin correct, et ont beaucoup d'expression. On a encore de lui : *Les merveilles de la ville de Rome*, avec figures.

GLEIM, poëte Allemand, célébra les victoires et les exploits de *Fréderic le Grand*, roi de Prusse. Il se cachoit souvent dans ses écrits sous la désignation de grenadier Prussien ; et lorsque le 18 février 1803 il mourut à Halberstadt, à l'âge de 84 ans, il demanda, dans son testament, à être enterré dans le costume d'un grenadier.

GLICAS *ou* Glycas, (Michel) historien Grec, savant dans la théologie et dans l'histoire ecclésiastique et profane, passa une partie de sa vie en Sicile. On ignore s'il a vécu dans le monde ou dans le cloître ; dans le mariage ou dans le célibat. Il n'est connu particulièrement que par des *Annales depuis* Adam *jusqu'à* Alexis *Comnène*, mort en 1118. L'auteur mêle à son ouvrage, important pour les derniers temps, une foule de questions théologiques et physiques, qui ne sont guère du ressort de l'histoire. Il est crédule et exagérateur. Le P. *Labbe* en a donné une édition au Louvre en 1660, in-fol. grec et latin. La traduction est de *Leunclavius* ; mais l'éditeur l'a revue et l'a enrichie de notes et d'une cinquième partie. Cet ouvrage est une des pièces de la Collection appelée *Byzantine*.

GLISSON, (François) professeur royal de médecine à Cambridge, fit plusieurs découvertes anatomiques, qui lui acquirent

une grande réputation. La principale est celle du canal, qui conduit la bile du foie dans la vésicule du fiel. Il mourut à Londres en 1677, dans un âge assez avancé. On a de lui plusieurs écrits estimés. Les principaux sont : I. *De morbo puerili*, à Leyde, 1671, in-8.° II. *De ventriculo et intestinis*, à Londres, 1677, in-4.° III. *Anatomia hepatis*, à Amsterdam, 1665, in-12. Ces deux derniers livres se trouvent aussi dans la *Bibliothèque Anatomique* de *Manget*.

GLOCESTER, (ducs de) *Voyez* MARGUERITE d'Anjou, *et* HENRI VI, roi d'Angleterre.

GLOVER, (Richard) poëte Anglois, né en 1712, mort en 1786 à 74 ans, se consacra au commerce. Un revers de fortune le força de s'ensévelir dans la retraite. Il avoit cultivé les Muses dès sa jeunesse ; il revint à elles dans son exil volontaire. Ce fut alors qu'il mit la dernière main à son poëme de *Léonidas*, traduit en françois par *Bertrand*, 1738, in-12. Ce n'est pas proprement un Poëme épique. Il n'y a ni prodiges, ni enchantemens, ni divinités, ni allégories ; mais on y trouve des idées qui instruisent, et des sentimens qui touchent. Les caractères sont variés ; et celui du héros principal est très-beau. Cependant, comme l'ouvrage offre plus d'esprit que de génie poëtique, il réussit moins en France qu'en Angleterre. On a encore de *Glover* deux tragédies, *Boadicée* et *Médée*, distinguées par quelques beaux vers, et des sentimens élevés ; mais qu'on trouve un peu froides dans l'original, ainsi que dans les traductions. On a inséré la dernière dans le *Théâtre Anglois*, par Mad. *de Vasse*. On a publié, après sa mort, l'*Athénaïde*, poëme en vingt-quatre chants, qui n'est qu'une espèce d'histoire d'Athènes. *Glover* jouissoit d'une grande considération comme littérateur et comme citoyen. Ses talens le firent appeler dans la chambre des Communes, et il fut nommé député au parlement en 1761.

GLUCK, (N... Chevalier) musicien renommé, naquit en Saxe. Une imagination vive, une ame ardente et expansive l'attachèrent à la musique, et le portèrent rapidement aux grands effets de cet art. Après avoir obtenu des succès en Allemagne, il vint en mériter de nouveaux en France. Ses principaux Opéra sont : I. *Iphigénie en Aulide*, où il détruisit le préjugé que notre langue ne pouvoit recevoir les impressions d'une musique énergique, sentimentale et fière. II. *Orphée et Eurydice*. Cet opéra excita l'enthousiasme, sur-tout lorsque l'acteur *Legros* en remplissoit le principal rôle. On admira les deux airs, *Objet de mon amour* et *J'ai perdu mon Eurydice*, parodie brillante de l'ariette italienne *Che faro senza Eurydice*. *J. J. Rousseau*, si bon appréciateur du chant, ne manqua pas une seule représentation de cet Opéra. « Puisqu'on peut, dit-il, avoir un si grand plaisir pendant deux heures, je conçois que la vie peut être bonne à quelque chose. » III. *Alceste*, opéra en trois actes, imité de celui de l'Italien *Calsabigi*, soutint la réputation de son auteur. L'invocation des prêtres d'Apollon, et le chœur des enfers *Caron t'appelle*, obtinrent de justes applaudissemens ; on

trouva cependant dans le reste de la pièce des lieux communs, et une lamentation continuelle et trop rarement relevée par des morceaux d'expression ; aussi, un amateur dit, après l'avoir entendu : « C'est de la musique en prose. » Un autre, plus passionné, à qui un ennemi de *Gluck* vint dire : *Alceste est tombée*, répondit ; *tombée du ciel*. IV. *Armide :* cet opéra offre une musique inférieure à celle des trois précédens ; cependant, on y reconnoît toujours le grand harmoniste, et on ne peut s'empêcher d'être ému au chœur du premier acte, à celui de la *haine* au troisième, et au charmant duo d'*Armide* et *Renaud* dans le cinquième. V. *Iphigénie en Tauride* eut un assez grand succès. On y trouva plus d'efforts que de sensibilité, plus d'harmonie que de chant. On y applaudit avec raison la tempête de l'ouverture, le chœur des prêtresses de *Diane*, celui des Scythes autour d'*Oreste* et de son ami ; les remords de *Thoas* et le songe d'*Iphigénie*. C'est après une représentation de cette pièce que l'abbé *Arnaud*, grand partisan de *Gluck*, disoit que *la douleur antique avoit enfin été retrouvée par ce musicien ;* à quoi l'ambassadeur de Naples répondit assez plaisamment qu'*à la douleur antique il préféroit le plaisir moderne*. VI. *Echo* et *Narcisse*, opéra en trois actes, qui attira peu de monde. Le sujet manquoit d'intérêt ; un homme se regardant sans cesse dans une fontaine ne pouvoit en exciter ; et la musique ne lui en donna pas. VII. Le *Siége de Cythère*, eut encore moins de succès que le précédent. *Gluck* le nommoit lui-même son *Opéra d'été*, parce qu'on n'y faisoit pas foule. En général, ses productions échauffent l'ame et la déchirent ; elles ont de grandes beautés, mais interrompues. Il eût été sans doute plus admiré parmi nous, si *Piccini* ne fût venu s'y faire entendre. La capitale et les provinces se divisèrent entre ces deux musiciens célèbres : leurs partisans firent secte. Ils publièrent une foule d'écrits et d'épigrammes les uns contre les autres, et furent plusieurs fois prêts à en venir aux mains. « *Gluck*, dit *Marmontel* qui l'a judicieusement apprécié, n'a ni la mélodie, ni l'unité, ni le charme des airs de *Pergolèse*, de *Galuppi*, de *Jomelli ;* ses airs manquent de ces inflexions, de ces contours, de ce trait pur et facile qui, en musique comme en peinture, distingue les *Corrége* et les *Raphaël*. Il a été bien accueilli des François, et il méritoit de l'être. Il a donné à la déclamation musicale plus de rapidité, de force et d'énergie ; il a su tirer de grands effets de l'harmonie : mais avec un orchestre bruyant et gémissant, avec des sons de voix déchirans ou terribles, on peut être privé des charmes de la mélodie. » Le caractère de *Gluck* étoit franc et juste, mais souvent bouillant et colère. Son impatience étoit extrême lorsqu'on ne rendoit pas ses airs avec le mouvement et l'expression qui leur convenoient. « Vous chantez *bien fort*, dit-il un jour à une actrice ; mais ne vous imaginez jamais que vous chantez *fort bien*. » Sur la fin de sa vie *Gluck* se retira à Vienne où il fut visité, en 1782, par l'empereur de Russie *Paul Pétrowitz* et son épouse. Il est mort dans cette ville

le 15 novembre 1787, à l'âge de 74 ans.

I. GLYCÈRE, courtisane de Sicyone, se distingua tellement dans l'art de faire des couronnes, qu'elle en fut regardée comme l'inventrice. *Voy.* STYLPON. — Il y a eu une autre courtisane du même nom, qu'*Harpalus* fit venir d'Athènes à Babylone, où *Alexandre le Grand* l'avoit laissée pour garder ses trésors et ses revenus. Il fit donner, pour lui plaire, des fêtes qui coûtèrent des sommes immenses.

II. GLYCÈRE, (*Flavius-Glycerius*) étoit un homme de qualité, qui avoit eu des emplois considérables dans le palais des empereurs d'Occident. Dominé par l'ambition, et secondé par quelques grands, il se fit donner le titre d'Auguste à Ravenne, au commencement de mars 473. Il repoussa les Ostrogoths à force de présens. Il se croyoit affermi sur le trône, lorsque *Léon*, empereur d'Orient, fit élire *Julius Népos*, qui marcha vers Rome, y entra le 24 juin 474, et surprit *Glycère* sur le port de cette ville. *Népos* ne voulant pas tremper ses mains dans son sang, le fit renoncer à l'empire et sacrer évêque de Salone en Dalmatie. *Glycère* trouva le repos dans son nouvel état, se conduisit en digne pasteur, et mourut vers l'an 480.

GMELIN, (Samuël Gottlieb) de l'académie de Pétersbourg, né à Tubinge le 25 juin 1745, d'un médecin, se consacra de bonne heure à l'histoire naturelle. Il fit divers voyages pour la perfectionner. Sa première course se dirigea sur les bords de la mer Caspienne, qu'il visita en 1770 et 1771. Il voulut parcourir ensuite les provinces occidentales de la Perse, et s'avança jusqu'à l'embouchure du Kur. En retournant, il fut fait prisonnier par le kan *Usmey*, comme il se rendoit par terre de Derbent à Kislar, forteresse russe. La dureté de sa prison, les inquiétudes, le mauvais régime et l'intempérie du climat achevèrent de ruiner un corps miné depuis long-temps; et le 27 juin 1774, fut le dernier de sa courte vie, qu'il termina dans un village du Caucase. Il avoit une grande facilité pour le travail; mais l'impétuosité de son caractère, son penchant pour le plaisir et pour la bonne chère, produisoient chez lui l'effet de la légèreté, et l'empêchoient de produire rien d'exact et de fini. On trouve cependant de bonnes observations dans le Recueil de ses *Voyages en Russie, pour des Recherches concernant les trois règnes de la Nature*, publié en allemand à Pétersbourg en 4 vol. in-4.° Le dernier volume renferme son voyage d'*Astracan à Zarizin, et de là par le district de Cuman, au-delà de Mosdok; avec son second voyage de Perse, en 1772 et 1773, jusqu'au printemps de 1774;* avec la vie de l'auteur, rédigée par M. *Pallas*. — *Jean-Georges* GMELIN, avantageusement connu par sa *Flora Siberica* et par ses *Voyages en Sibérie*, traduits en françois en 2 vol. in-12, étoit oncle de celui qui fait l'objet de cet article.

GNAPHÉE, *Voy.* FOULON.

GNYPHON, (Marc-Antoine) *Gnipho*, grammairien Gaulois, contemporain de *Cicé*-

ron, enseigna la rhétorique à Rome dans la maison de *Jules-César*, avec succès et avec désintéressement. Il mourut âgé d'environ 50 ans.

I. GOAR, (St.) prêtre, né en Aquitaine, quitta sa patrie pour aller servir Dieu dans la solitude. Il se fit construire une petite cellule avec un oratoire sur la rive gauche du Rhin, entre Mayence et Coblentz. L'éclat de ses vertus et de ses miracles engagea *Sigebert* à lui offrir le gouvernement de l'église de Trèves : mais le Saint le refusa, et mourut dans sa solitude, qui fut bientôt peuplée par les fréquens pélérinages qui se faisoient à son tombeau. C'est aujourd'hui une ville qui porte son nom.

II. GOAR, (Jacques) né à Paris en 1601, Dominicain en 1619, fut envoyé dans les missions du Levant, et y apprit à fond la croyance et les coutumes des Grecs. De retour à Rome, il lia une étroite amitié avec les savans, et en particulier avec *Léon Allatius*. Toutes les bibliothèques lui furent ouvertes. Il y puisa ce vaste fonds d'érudition qui paroît dans tous ses écrits. Le principal est l'*Eucologe des Grecs*, publié en 1647, à Paris, in-fol. grec et latin. Cette édition fut faite sur une foule d'exemplaires, imprimés et manuscrits, qu'il rechercha avec beaucoup de soins et de peines. Il l'enrichit de savantes remarques, qui sont d'une grande utilité pour bien connoître les liturgies et les cérémonies ecclésiastiques de l'Eglise Grecque. Cet ouvrage, devenu rare, a été réimprimé à Venise en 1730, in-fol. Le P. *Goar* traduisit aussi quelques livres grecs de l'*Histoire Byzantine*, qui font partie de la précieuse collection, imprimée au Louvre. Il mourut en 1653, à 52 ans.... *Voyez* JATRE.

GOBEL, (Jean-Baptiste) né à Hanne, évêque de Lydda, et suffragant de l'évêque de Basle, fut député du clergé aux États généraux de 1789, et y embrassa les idées exagérées. Le 13 mars 1791, il fut nommé archevêque constitutionnel de Paris ; et bientôt après, admis au club des Jacobins, il fut l'un des premiers à prendre, à l'âge de 70 ans, le costume dégoûtant des révolutionnaires. Il se rendit à la Convention pour y abjurer le culte catholique. « Il est temps enfin, dit-il, de déchirer le voile de la superstition, que l'homme retourne à sa première grandeur, que la raison et le bon sens reprennent leur empire ; la conscience ne me permet plus d'être ministre d'une religion que je n'ai jamais crue, et qui déshonore l'humanité : je vais me dépouiller des signes inutiles et des habits d'un ministère que j'abhorre.... » D'après ce discours, il ne craignit pas d'assister à la fête de la raison et de céder son église pour la célébrer. Accusé d'athéisme par *Robespierre* lui-même, et arrêté comme complice de *Chaumette*, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, le 14 avril 1793. Un Suisse, pendant deux mois de séjour dans cette ville, n'avoit vu guillotiner personne. « Je voulus enfin, dit-il, être témoin de cet horrible spectacle, un jour où quelque grand scélérat seroit exécuté : je ne crus pas pouvoir choisir mieux que celui où périroit *Gobel*. Il sem-

bloit, en allant au supplice, prier Dieu et marmotter quelques paroles. »

GOBELIN, (Gilles) teinturier sous le règne de *François premier*, trouva, à ce qu'on dit, le secret de teindre la belle écarlate, qui de là s'est nommée l'*Écarlate des Gobelins*. Il demeuroit au faubourg St-Marcel, à Paris, où sa maison et la petite rivière qui passent auprès, porterit encore aujourd'hui le nom de *Gobelins*...... *Voyez* BRINVILLIERS.

GOBIEN, (Charles le) Jésuite de Saint-Malo, fut secrétaire et procureur des Missions, et mourut à Paris en 1708, à 55 ans; c'étoit un homme d'un esprit plein de ressources, d'un caractère actif, et un assez bon écrivain. Nous avons de lui : I. L'*Histoire des Isles Marianes*, 1700, in-12. II. Le commencement des *Lettres curieuses et édifiantes*, dont il y a trente-quatre volumes in-12. Ce livre remplit son titre. Il offre des détails intéressans sur l'histoire naturelle, la géographie et la politique des états que les Jésuites ont parcourus; mais on y a glissé quelquefois des choses peu croyables, et l'on y montre trop d'envie de faire valoir la Société, et même les peuples qu'elle a convertis ou tâché de convertir. *Gobien* entra dans la fameuse querelle élevée entre les Missionnaires, sur le culte que les Chinois rendent à *Confucius* et aux morts. Les éclaircissemens qu'il a donnés à ce sujet, se trouvent dans les *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, du P. *le Comte*, en 3 vol. in-12. Le troisième volume de cet ouvrage est entièrement de lui. Il est composé des *Lettres sur les progrès de la Religion à la Chine*, 1692, in-8°; et de l'*Histoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine, en faveur de la Religion Chrétienne, et Éclaircissemens sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius*, 1698, in-12.

GOBINET, (Charles) principal du collége du Plessis, docteur de la maison et société de Sorbonne, naquit à Saint-Quentin, et mourut à Paris le 9 décembre 1690, à 77 ans. Quoique sa vie eût été très-pure, un prêtre imprudent qui l'assistoit à la mort, lui dit : *Qu'il est terrible de tomber dans les mains d'un Dieu vivant!* L'illustre mourant lui répondit : *Qu'il est doux de tomber entre les mains d'un Dieu mort en croix pour nous!* Il expira un instant après. *Gobinet* instruisit la jeunesse confiée à ses soins, par ses exemples et par ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Instructions de la jeunesse*, in-12, 1655, et souvent réimprimées depuis. II. *Instructions sur la Pénitence et sur la sainte Communion*, in-12. III. *Instructions sur la manière d'étudier*, in-12, etc. Tous ces ouvrages font honneur à la religion de l'auteur, et en feroient beaucoup plus à son esprit, si quelque homme de goût en retouchoit le style, quelquefois suranné.

GOBRIAS, fut un des sept seigneurs de Perse, qui, après la mort de *Cambyse*, s'unirent pour chasser les Mages usurpateurs du trône, vers l'an 521 avant J. C. Il étoit beau-père de *Darius*, et il accompagna ce prince dans son expédition contre les Scythes. Ces peuples ayant envoyé à *Darius* un oiseau, un

rat, une grenouille et cinq flèches, *Gobrias* conjectura que ce présent signifioit : *O Perses, si vous ne vous envolez comme les oiseaux, ou si vous ne vous jetez dans les marais comme les grenouilles, ou si vous ne vous cachez sous la terre comme les rats, vous serez percés de ces flèches.* Son fils *Mardonius* devint gendre de *Darius.*

I. GOCLENIUS, (Conrad) né en 1486, dans la Westphalie, mort en 1539, à 54 ans, se fit un nom : I. Par de savantes *Notes* sur les *Offices de Cicéron*. II. Par une nouvelle édition de *Lucain*. III. Par une *Traduction* latine de l'*Hermotime* de *Lucien*, ou *Des Sectes des Philosophes.* Il enseigna assez long-temps dans le collége de Bois-le-Duc à Louvain. *Erasme*, son ami intime, faisoit cas de son caractère et de son érudition.

II. GOCLENIUS, (Rodolphe) docteur en médecine, né à Wittemberg en 1572, mourut en 1621, à 49 ans, après avoir été professeur de physique, puis de mathématiques, à Marpourg. On a de lui : I. *Uranoscopia, Chiroscopia et Metoposcopia*, 1608, in-12. II. *Tractatus de Magneticâ vulneris curatione*, 1613, in-12. On y trouve le germe de la ridicule doctrine du Magnétisme.

III. GOCLENIUS, (Rodolphe) né dans le comtat de Wardeck en 1547, fut environ 50 ans professeur de logique à Marpourg, où il mourut en 1628, dans un âge avancé. Il étoit poëte et philosophe. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, qui ne sont lus de personne. Les principaux sont : I. *Miscellanea Theologica et Philosophica*, in-8.° II. *Conciliator Philosophicus*, in-8.° III. *Idea Philosophiæ Platonicæ*, in-8.° IV. *Lexicon Philosophorum*, in-fol. V. *Phisiognomicæ et Chiromanticæ specialia*, in-8°, etc.

GODARD, (St.) archevêque de Rouen, né à Salenci en Picardie, étoit frère, à ce qu'on croit, de *St. Médard*, évêque de Tournai. Son zèle parut dans la conversion d'un grand nombre d'idolâtres à Rouen ; mais l'action qui lui fait le plus d'honneur, est d'avoir contribué, avec *St. Rémi* de Rheims, à porter le roi *Clovis premier* au Christianisme. Il mourut vers l'an 350. — Il y a eu un autre *St.* GODARD ou GOTHARD, évêque d'Hildesheim, mort le 4 mai 1039, aussi saintement qu'il avoit vécu. Il avoit été Bénédictin, et chargé de la conduite de ses frères, comme prieur et comme abbé. Il excella dans les vertus propres à chaque état de sa vie.

GODDARD, (Jonathan) célèbre médecin Anglois, né à Greenwich en 1617, mort à Londres le 24 mars 1674, fut un des promoteurs de la société Royale. Il est moins connu par les mémoires qu'il fournit aux *Transactions philosophiques*, que par quelques recettes, et surtout par celle des *Gouttes d'Angleterre*, connues à Londres sous le nom de *Gouttes de Goddard*. Ce remède chimique a été fort célébré autrefois. Son efficacité dans les attaques d'apoplexie, d'épilepsie, de léthargie, fit desirer à *Charles II* d'en connoître la composition. Mais l'inventeur se fit beaucoup prier pour lui vendre son secret vingt-cinq mille écus. Le prince le communiqua à ses médecins;

et dans la suite *Lister* en fit part à *Tournefort*, qui le rendit public. Quoique *Goddard* vendît fort cher ses recettes, et qu'il fût riche, il publia, en 1678, in-4°, un livre Anglois, sur *la misérable condition d'un Médecin de Londres.* Cette condition est en effet si malheureuse, que certains charlatans arrivés à pied dans cette grande ville, ont eu bientôt un bon carrosse; et que quelques-uns ont laissé à leur mort de grands biens amassés aux dépens des vivans et des morts. Il est vrai que les médecins sages ne sont pas toujours si heureux, parce que la même justesse d'esprit qui les préserve de la charlatanerie, leur fait craindre une trop grande fortune.

I. GODEAU, (Antoine) né à Dreux d'un élu de cette ville, se destina d'abord au mariage; mais une demoiselle qu'il recherchoit ayant refusé de l'épouser, parce qu'il étoit petit et laid, il vint à Paris, et y embrassa l'état ecclésiastique. Produit par *Chapelain* à l'hôtel *de Rambouillet*, le bureau du bel esprit, et souvent du faux esprit, il y brilla par ses vers et par une conversation aisée. On l'appeloit *le Nain de Julie :* (Mlle *de Rambouillet* s'appeloit *Julie.*) Il fut un de ceux qui, en s'assemblant chez *Conrart*, contribuèrent à l'établissement de l'académie Françoise. Le Cardinal *de Richelieu*, instruit de son mérite, lui accorda une place dans cette compagnie naissante. On dit que ce ministre lui donna l'évêché de Grasse pour faire un jeu de mots. *Godeau* présenta à ce cardinal une Paraphrase en vers du Cantique *Benedicite*, et il reçoit pour réponse: *Vous m'avez donné* Benedicite, *et moi je vous donne* Grasse. Plusieurs critiques prétendent que le Cardinal *de Richelieu* ne se servit jamais de ce calembourg, et leurs raisons pàroissent plausibles. (*Voyez* les *Remarques* de l'abbé *Joly* sur le Dictionnaire de *Bayle*, au mot BALZAC.) Cependant, comme cette anecdote est répandue, nous avons cru devoir la rapporter, en la donnant pour un bruit populaire. Il est certain d'ailleurs qu'il commença sa *Traduction des Pseaumes* par la Paraphrase du *Benedicite;* et ce poëme, très-bon pour le temps, le fit connoître avantageusement. Dès que *Godeau* eut été sacré, il se retira dans son diocèse, et se dévoua entièrement aux fonctions épiscopales. Il y tint plusieurs synodes, instruisit son peuple, réforma son clergé, et fut une leçon vivante des vertus qu'il demandoit aux autres. Il vécut dans l'étude et dans la retraite. Il disoit des Provençaux, ce qu'il auroit pu dire de plusieurs autres provinces : « qu'ils étoient *riches* de peu de bien; *glorieux* de peu d'honneur; *savans* de peu de science. » Les états de Provence l'ayant député à *Anne d'Autriche*, pour obtenir la diminution d'une somme demandée par cette princesse, il dit dans sa harangue, que « la Provence étoit fort pauvre, et que comme elle ne portoit que des jasmins et des orangers, on pouvoit l'appeler une *Gueuse parfumée....* » *Innocent X* lui accorda des bulles d'union de l'évêché de Vence avec celui de Grasse; mais le clergé de Vence s'étant opposé à cette union, il quitta le diocèse de Grasse, et mourut à Vence le 21 avril 1672, à 67 ans. Ce prélat écrivoit avec beaucoup de facilité en vers et en prose; mais ses

vers ne sont le plus souvent que des rimes; et sa prose coulante et aisée, est quelquefois trop abondante et trop négligée. Les principaux fruits de son esprit fécond, sont : I. *Histoire de l'Eglise, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du IXe siècle*, 3 vol. in-folio, et 6 vol. in-12. Cette histoire, écrite avec noblesse et avec majesté, est moins exacte que celle de l'abbé *Fleury;* mais elle se fait lire avec plus de plaisir. *Godeau* prend la substance des originaux, sans s'assujettir à leurs paroles, et fait un corps de divers membres épars çà et là. *Fleury*, au contraire, se pique d'employer les propres expressions des anciens historiens, et souvent se borne à en coudre les lambeaux. Il croyoit que la meilleure méthode étoit de raconter les faits sans préambule, sans transitions, sans réflexions; mais il ne faisoit pas assez d'attention qu'il écrivoit pour des hommes, et sur-tout pour des François, qui abandonnent ordinairement l'utile, s'il n'est pas agréable. Lorsque *Godeau* travailloit à la suite de son Histoire, il eut l'occasion de rencontrer le P. *le Cointe*, de l'Oratoire, chez un libraire. L'Oratorien ne se doutant pas qu'il parloit devant l'auteur, se plaignit de l'inexactitude des faits et des dates. *Godeau* ne se fit point connoître; mais le jour même, il se rendit à l'Oratoire, remercia le P. *le Cointe* de sa critique, et profita de ses remarques pour une seconde édition. Ce trait de modestie inspira au P. *le Cointe* beaucoup d'estime pour le prélat, qui, à son tour, conçut une amitié vive pour l'Oratorien. II. *Paraphrases des Epîtres de St. Paul, et des Epîtres Canoniques*, in-4°, dans le goût des Paraphrases du P. *Carrières*, qui, en prenant l'idée de l'évêque de Grasse, l'a perfectionnée. III. *Vies de St. Paul*, in-4°; de *St. Augustin*, in-4°; de *St. Charles Borromée*, 1748, 2 vol. in-12, de *Denys* de *Cordes*, etc. IV. *Les Eloges des Evêques qui, dans tous les siècles de l'église ont fleuri en doctrine et en sainteté*, in-4.° V. *Morale Chrétienne*, Paris, 1709, 3 vol. in-12, pour l'instruction des curés et des prêtres du diocèse de Vence. L'auteur, ennemi de la morale relâchée, opposa cet ouvrage aux maximes pernicieuses de certains casuistes. Ce corps de morale, composé pour l'usage de son diocèse, est écrit avec beaucoup de netteté, de précision et de méthode. C'est, selon *Niceron*, le meilleur ouvrage de *Godeau*. VI. *Version expliquée du Nouveau-Testament*, 1668, 2 vol. in-8.° Cette traduction est à peu près du même genre que les Paraphrases de *St. Paul*, dont nous avons parlé; mais elle est plus concise. *Godeau* traduit littéralement les paroles du texte, et y insère seulement quelques mots imprimés en italique, qui l'éclaircissent. *Richard Simon* prétend qu'il ne traduit pas toujours exactement, parce que ne sachant ni le grec ni l'hébreu, il n'avoit pas tout ce qu'il falloit pour être un bon traducteur. VII. *Les Pseaumes de David, traduits en vers françois*, in-12. Les Calvinistes s'en servent dans le particulier, à la place de ceux de *Marot*, consacrés pour les temples. Quoique le style de cette version soit en général lâche et diffus, cependant la versification a de la noblesse et de la douceur. VIII. Plusieurs autres *Poésies:*

les *Fastes de l'Eglise*, qui contiennent plus de 15,000 vers; le *Poëme de l'Assomption;* ceux de *St. Paul*, de la *Magdeleine*, de *St. Eustache;* des *Eglogues Chrétiennes*, etc. Le fécond auteur de tant de productions différentes, disoit « que *le* Paradis *d'un Ecrivain étoit de composer, que son* Purgatoire *étoit de relire et retoucher ses compositions; mais que voir les épreuves de l'Imprimeur, c'étoit là son* Enfer. » D'autres auteurs, meilleurs juges que *Godeau*, ont trouvé leur *Enfer* à passer, après la crise de l'impression, sous les verges de la satire. *Godeau*, touché des abus que la plupart des versificateurs faisoient de la poésie, voulut la ramener à son véritable usage; mais il mérita plus d'éloges pour son intention que pour ses succès. Froid dans les détails, méthodique dans l'ordonnance, uniforme dans les expressions, il se copie lui-même, et ne connoît pas l'art de varier ses tours et ses figures, de plaire à l'esprit et d'échauffer le cœur. On est forcé de se demander en les lisant, comme le Jésuite *Vavasseur : Godellus utrùm Poëta ?* Et le goût répond presque toujours : *NON*.... *Despréaux* n'en a pas jugé plus favorablement. Voici comme il en parle dans une lettre à l'abbé *de Maucroix* : « Je suis persuadé, aussi bien que vous, que M. *Godeau* est un poëte fort estimable. Il me semble pourtant qu'on peut dire de lui, ce que *Longin* dit d'*Hipéride*, qu'il est toujours à jeun, et qu'il n'a rien qui remue, ni qui échauffe; en un mot, qu'il n'a point cette force de style et cette vivacité d'expressions, qu'on cherche dans les ouvrages, et qui les font durer. Je ne sais point s'il passera à la postérité : mais il faudra pour cela qu'il ressuscite; puisqu'on peut dire qu'il est déjà mort, n'étant presque plus maintenant lu de personne. » *Maucroix*, en répondant à *Despréaux*, lui dit : « M. *Godeau* écrivoit avec beaucoup de facilité, disons avec trop de facilité. Il faisoit deux ou trois cents vers (comme dit *Horace*) *stans pede in uno*. Ce n'est pas ainsi que se font les bons vers. Néanmoins, parmi ses vers négligés, il y en a de beaux qui lui échappent.... Dès notre jeunesse, nous nous sommes apperçus qu'il ne se varie pas assez. La plupart de ses ouvrages sont comme des logogriphes. Il commence toujours par exprimer les circonstances de la chose, et puis il y joint le mot. On ne voit point d'autres figures dans ses Cantiques. » Nous sommes bien aises de citer ces autorités, pour nous justifier auprès de ceux qui avoient trouvé notre jugement sur *Godeau* trop sévère.

II. GODEAU, (Michel) professeur de rhétorique au collége des Grassins, ensuite recteur de l'université et curé de Saint-Côme à Paris, mourut à Corbeil, où des ordres supérieurs l'avoient relégué, le 25 mars 1736, à 80 ans. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, sur-tout en vers latins. Le plus connu est une *Traduction* d'une partie des Œuvres Poétiques de *Despréaux*, imprimée à Paris en 1737, in-12. Tous ceux qui se connoissent en vers latins, avoueront, dit un célèbre critique, que ceux de *Godeau* ne sont guères dignes de son original. C'est un grand maître travesti en écolier du pays Latin; mais en bon écolier. *Godeau* se sert en général d'expres-

sions propres, et varie ses tours; mais il est diffus, et plutôt paraphraste que traducteur. D'ailleurs, sa versification est, en général, assez dure.

I. GODEFROI DE BOUILLON, né avant le milieu du XIe siècle, à Basy, village du Brabant Wallon, à deux lieues de Nivelle, étoit fils d'*Eustache II*, comte de Boulogne et de Lens. En 1076, il succéda à son oncle *Godefroi le Bossu,* duc de la Basse-Lorraine, dans le duché de Bouillon. Sa mère, la pieuse *Ide,* le forma à la vertu et à la piété. Il servit, avec autant de fidélité que de valeur, l'empereur *Henri IV,* en Allemagne et en Italie. La réputation de bravoure que ses succès lui avoient acquise, le fit choisir, en 1095, pour un des principaux chefs des Croisés, que le pape *Urbain II* et les autres princes Chrétiens, envoyèrent dans la Terre-sainte. Il partit, pour cette expédition, au printems de 1096, avec ses frères, *Eustache* et *Baudouin.* Les Grecs s'opposèrent vainement à leur passage. *Godefroi* obligea l'empereur *Alexis Comnène* de lui ouvrir les chemins de l'Orient, et de dissimuler ses justes inquiétudes. Par les traités qu'il fit avec ce prince, il devoit lui rendre les places de l'empire qu'il prendroit sur les infidelles, à condition qu'il fourniroit à l'armée des vivres et des troupes. Mais *Alexis* craignit pour ses propres états, et mécontent, d'ailleurs, de ce que les croisés avoient pillé les environs de Constantinople, il ne tint rien de ce qu'il avoit promis. *Godefroi* alla mettre le siége devant Nicée, s'en rendit maître, et en continuant sa route, il prit un grand nombre de places dans la Natolie. L'armée croisée étoit alors composée de cent mille cavaliers et de 500 mille gens de pied, sans y comprendre des religieux, dont plusieurs, animés d'un saint enthousiasme, et dont d'autres, ennuyés du cloître, avoient quitté leurs cellules; et des femmes, qui lassées de leurs maris, suivoient en Palestine l'objet de leurs passions. « Ce devoit être, dit le président *Hesnault,* d'après le judicieux abbé *Fleury,* un spectacle assez singulier, de voir partir un tas d'hommes et de femmes, perdus de crimes, parmi lesquels le Christianisme étoit aussi rare que la vertu; qui étoient dans la bonne foi de croire qu'ils combattoient pour la gloire de Dieu, et qui, chemin faisant, s'abandonnoient aux plus grands excès; qui laissoient sur les lieux de leurs passages, les traces scandaleuses de leurs dissolutions et de leurs brigandages; ou qui emportoient dans leur cœur le souvenir criminel des maîtresses qu'ils avoient laissées dans leurs pays. » Voilà comme les hommes, abusant de tout, même des choses les plus saintes, tournent la religion en passion; et comme une entreprise respectable par son objet, devint un spectacle ridicule et scandaleux. « Ce fut alors, dit *Fleury,* que commença l'indulgence plénière, c'est-à-dire la rémission des peines canoniques à quiconque feroit le *voyage et le service de Dieu;* ainsi se nommoit cette guerre, et c'étoit ce pardon extraordinaire qui y attiroit tant de gens. Il fut bien doux à cette noblesse qui ne savoit que chasser et se battre, de voir changer en un voyage de guerre les pénitences laborieuses, qui consistoient en jeûnes et en

prières,

prières, et sur-tout en ce temps-là, à s'abstenir de l'usage des armes et des chevaux. La pénitence devint un plaisir; car la fatigue du voyage étoit peu considérable pour des gens accoutumés à celles de la guerre; et le changement de lieux et d'objets, est un divertissement. Il n'y avoit guères de peine sensible que de quitter pour long-temps son pays et sa famille. Cependant un si long voyage et en si grande compagnie, n'étoit pas un remède bien propre à corriger les pécheurs : aussi est-il certain, au rapport des historiens, que les armées des Croisés étoient non-seulement comme les autres armées, mais encore pires; que toutes sortes de vices y régnoient, et ceux que les pélerins avoient apportés de leur pays et ceux qu'ils avoient pris dans les pays étrangers. » La Croisade conduite par *Godefroi*, ne fut pas plus exempte de corruption et de désordres, que celles qui la suivirent; mais elle fut plus heureuse. Antioche fut prise par intelligence, le 3 juin 1098. Trois jours après, il arriva une armée immense, qui assiégea les Croisés renfermés dans la ville. Comme ils étoient sans provisions, ils se virent réduits à manger les chevaux et les chameaux. Dans cette extrémité, ils furent délivrés par la prétendue découverte de la *Sainte Lance* : découverte faite sur l'indication d'un clerc Provençal, qui avoit eu une révélation. Cet événement ranima tellement le courage des Croisés, qu'ils repoussèrent vivement les Turcs, et remportèrent sur eux une grande victoire. La ville de Jérusalem fut prise l'année suivante, 19 juillet 1099, après cinq semaines de siége. On fit main basse sur les infidelles; le massacre fut horrible, tout nageoit dans le sang, et les vainqueurs fatigués du carnage, en avoient horreur eux-mêmes. *Godefroi*, dont la piété égaloit la valeur, fut sans doute un de ceux que ces fureurs soulevèrent. Huit jours après la conquête de Jérusalem, les seigneurs Croisés l'élurent roi de la ville et du pays. Ce prince ne voulut jamais porter une couronne d'or dans une ville où JÉSUS-CHRIST avoit été couronné d'épines. Il refusa le titre de roi, et se contenta de celui de *Duc* et d'*avoué du Saint-Sépulcre*. Le sultan. d'Égypte, appréhendant que les Chrétiens, après de si grands avantages, ne pénétrassent dans son pays, et les voyant tellement affoiblis, que de 300 mille hommes qui avoient pris Antioche, il en restoit à peine 20 mille, envoya contre eux une armée de 400 mille combattans. *Godefroi* les mit en désordre, et en tua, dit-on, plus de cent mille. Cette victoire lui donna la possession de toute la Terre-sainte, à la réserve de deux ou trois places. Il songea moins à étendre ses nouveaux états, qu'à les conserver et à y mettre une bonne police. Il établit un patriarche, fonda deux chapitres de chanoines, l'un dans l'église du Saint-Sépulcre, l'autre dans l'église du Temple, et un monastère dans la vallée de Josaphat. Après cela, il donna un Code de Lois à ses nouveaux sujets, qui eurent la douleur de le perdre, après un an de règne; car il mourut le 18 juillet 1100. Ce nouveau royaume subsista 88 ans. « Jamais, dit l'abbé *de Choisy* (*Journal des Savans*, 1712, pag. 119), l'antiquité fabuleuse ne s'est imaginé un héros aussi parfait en toutes choses,

que la vérité de l'histoire nous représente *Godefroi de Bouillon*. Sa naissance étoit illustre; mais ce fut son mérite qui l'éleva au-dessus des autres, et l'on peut dire de lui que sa grandeur fut l'ouvrage de sa vertu. » Son *Code de Lois*, dont on conserve une copie dans la bibliothèque du Vatican, et quelques autres en France, a été traduit, mais peu exactement, et imprimé à Venise en 1535. On en trouve une partie dans les *Deliciæ Equestrium ordinum*, de *François Menneus*; Cologne, 1613, in-12. Il y a une *Lettre* de *Godefroi* à *Boëmond*, dans *Guillaume de Tyr*, lib. 2, cap. 10, édition de Basle, 1564, où il répond à *Boëmond*, qui lui avoit dit de se défier d'*Alexis Comnène*, qu'*il connoissoit la malignité de cet empereur, et qu'il en éprouvoit tous les jours quelque chose.* Les exploits de *Godefroi* ont été célébrés dans les *Labores Herculis Christiani Godefridi Bullionii;* Lille, 1674, in-12, par le Père *de Waha*, Jésuite; ouvrage d'une latinité pure et nerveuse, et dans la *Jérusalem délivrée du Tasse.*

II. GODEFROI, (St.) évêque d'Amiens, mort au monastère de St-Crépin de Soissons, l'an 1118, se rendit recommandable par ses vertus et par ses connoissances.

III. GODEFROI DE VITERBE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut chapelain et secrétaire des empereurs *Conrad III*, *Fréderic I*, et *Henri VI* son fils. Il fouilla, pendant 40 ans, dans les archives de l'Europe, pour y recueillir de quoi composer une *Chronique*, qu'il dédia au pape *Urbain III.* Elle commence à *Adam*, et finit en 1186. Elle est écrite en vers et en prose. L'auteur affecte dans ses vers, quoique latins, des rimes et des jeux de mots ridicules : c'étoient les pointes d'esprit de son siècle. Il y traite indifféremment le sacré et le profane. Il y parle de tous les princes du monde, et il intitule sa Chronique : *Panthéon;* comme s'ils étoient des Dieux! Quoique cette compilation soit marquée au coin de la barbarie, on ne peut refuser de l'érudition à l'auteur. Son long séjour à la cour Impériale, l'avoit mis au fait des affaires de son temps. La meilleure édition de sa *Chronique* est celle de Hanovre en 1613, dans le recueil des *Historiens* d'Allemagne, par *Pistorius.*

IV. GODEFROI, (Denys) jurisconsulte célèbre, né en 1549, d'un conseiller au Châtelet de Paris, se retira à Genève, et de là en Allemagne, où il professa le droit dans quelques universités. On voulut le rappeler en France, pour remplir la chaire que la mort de *Cujas* laissoit vacante; mais le Calvinisme, dont il faisoit profession, l'empêcha de l'accepter. Il mourut loin de sa patrie, le 7 septembre 1622, à 73 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue: I. Le *Corpus Juris Civilis*, avec des notes, que *Ferrière* regardoit comme un chef-d'œuvre de clarté, de précision et d'érudition. Les meilleures éditions sont celles de *Vitré*, 1628, et d'*Elzévir*, 1683, 2 vol. in-fol. II. *Notæ in quatuor Libros Institutionum*. III. *Opuscula varia Juris*. IV. *Praxis civilis, ex antiquis et recentioribus Scriptoribus*. V. *Index*

chronologicus Legum et Novellarum à Justiniano *imperatore compositarum*. VI. *Consuetudines Civitatum et Provinciarum Galliæ, cum notis*, in-fol. VII. *Quæstiones politicæ, ex Jure communi et Historiâ desumptæ*. VIII. *Dissertatio de Nobilitate*. IX. *Statuta regni Galliæ cum Jure communi collata*, in-fol. X. *Synopsis statutorum municipalium*. XI. Une édition en grec et en latin du *Promptuarium Juris* d'*Harmenopule*. XII. Des *Conjectures* et *diverses Leçons* sur *Sénèque*, avec une défense de ces *Conjectures* que *Gruter* avoit attaquées. XIII. Un *Recueil des anciens Grammairiens Latins, etc.* On attribue encore à *Denys Godefroi* : I. *Avis pour réduire les Monnoies à leur juste prix et valeur*, in-8.° II. *Maintenue et Défense des Empereurs, Rois, Princes, Etats et Républiques, contre les Censures, Monitoires et Excommunications des Papes*, in-4.° III. *Fragmentâ duodecim Tabularum, suis nunc primùm Tabulis restituta*, 1616, in-4.° Les *Opuscules* de *Denys Godefroi* ont été recueillis et imprimés en Hollande, in-fol.

V. GODEFROI, (Théodore) fils aîné du précédent, naquit à Genève en 1580. Il embrassa la religion Catholique que son père avoit quittée, obtint une charge de conseiller d'état, et mourut le 5 octobre 1649, dans sa 70e année, à Munster, où il étoit en qualité de conseiller de l'ambassade de France pour la paix générale. Ce savant soutint parfaitement la réputation que son père s'étoit acquise, et fit de grandes découvertes dans le droit, dans l'histoire et dans les titres du royaume. La république des lettres lui doit : I. Le *Cérémonial de France*, recueil curieux, in-4°, et publié ensuite par *Denys* son fils, en 2 vol. in-fol. II. *Mémoire concernant la préséance des Rois de France sur les Rois d'Espagne*, in-4.° III. *Histoire* de *Charles VI*, par *Jean Juvenal des Ursins*; de *Louis XII*, par *Seyssel* et par *d'Auton*, etc.; de *Charles VIII*, par *Jaligny* et autres; du *Chevalier Bayard*, avec *le Supplément*, par *Expilly*, in-8° ; de *Jean le Meingre*, dit *Boucicault*, *maréchal de France*, in-4° ; d'*Arthus III, duc de Bretagne*, in-4°; de *Guillaume Marescot*, in-4.° *Godefroi* n'est que l'éditeur de ces Histoires, composées par des auteurs contemporains; mais il les a enrichies de notes et de dissertations. *Denys Godefroi* son fils (n° VII), en a fait réimprimer la plus grande partie avec de nouvelles additions : et ce n'est pas un petit service que l'un et l'autre ont rendu aux architectes de l'histoire, en leur dressant ces utiles échafaudages. IV. *De la véritable origine de la Maison d'Autriche*, in-4.° V. *Généalogie des Ducs de Lorraine*. VI. *L'Ordre et les Cérémonies observés aux Mariages de France et d'Espagne*, in-4.° VII. *Généalogie des Comtes et Ducs de Bar*, in-4.° VIII. *Traité touchant les Droits du Roi très-Chrétien sur plusieurs Etats et Seigneuries voisines*, in-fol., sous le nom de *Pierre Dupuy*. IX. *Généalogies des Rois de Portugal, issus, en ligne directe masculine, de la Maison de France qui règne aujourd'hui*, in-4.° X. *Entrevue de* Charles IV, *empereur, et de* Charles V, *roi de France : plus, l'entrevue de* Charles VII, *roi de France, et de* Ferdinand, *roi d'Aragon, etc.* in-4.° *Godefroi* n'écrit ni

purement, ni poliment; mais il pense juste, et n'avance rien sans le prouver avec autant de savoir que de netteté.

VI. GODEFROI, (Jacques) frère du précédent et aussi savant que lui, persévéra dans le Calvinisme. Il fut élevé aux premières charges de la république de Genève, sa patrie, et en fut cinq fois syndic. Il y mourut en 1652, à 65 ans. C'étoit un homme d'une profonde et exacte érudition. On a de lui : I. L'*Histoire Ecclésiastique* de *Philostorge*, en grec et en latin, 1642, in-4°, avec une version peu fidelle; un *Appendix* et des *Dissertations* pour l'intelligence de cet historien. II. Le *Mercure Jésuitique*. C'est un recueil de pièces concernant les Jésuites, qui y sont très-maltraités. La dernière édition de cet ouvrage curieux est de 1631, en 2 vol. in-8.° III. *Opuscula varia, Juridica, Politica, Historica, Critica*, in-4.° IV. *Fontes Juris civilis*, 1653, in-4.° V. *De diversis regulis Juris*, 1653, in-4.° VI. *De famosis Latronibus investigandis*, in-4.° VII. *De jure præcedentiæ*, in-4.° VIII. *De Salario*, in-4.° IX. *Animadversiones Juris civilis*. X. *De suburbicariis Regionibus*, in-4°, Francfort, 1617, XI. *De statu Paganorum sub Imperatoribus Christianis*; Leipzig, 1616, in-4.° XII. *Fragmenta Legum* Juliæ *et* Pappiæ *collecta, et notis illustrata*. XIII. *Codex Theodosianus*, 1665, 4 vol. in-fol. XIV. *Vetus Orbis descriptio, Græci Scriptoris sub Constantio et Constante, Imperatoribus*, grec et latin, avec des notes, in-4.°

VII. GODEFROI, (Denys) fils de *Théodore* et neveu du précédent, naquit à Paris en 1615, et mourut à Lille, directeur et garde de la chambre des comptes, le 9 juin 1681, à 66 ans. Il hérita du goût de son père pour l'Histoire de France, et fit réimprimer une partie des éditions qu'il avoit données, avec de nouveaux éclaircissemens. De ce nombre sont, des *Mémoires et instructions pour servir dans les Négociations et les affaires concernant les Droits du Roi*, 1665, in-fol., que l'on avoit attribués au chancelier *Seguier*: les Histoires de *Charles VI*, de *Charles VII*, de *Charles VIII*, magnifiquement imprimées au Louvre, in-fol. On a encore de lui, l'*Histoire des Officiers de la Couronne*, que *le Feron* avoit commencée, et qu'il a continuée, corrigée et augmentée. Cet ouvrage parut en 1658, in-fol., sous le titre d'*Histoire des Connétables, des Chanceliers, Gardes des sceaux, Maréchaux, Amiraux*. Parmi les fautes qu'il a laissé subsister, il y en a qui sont de peu d'importance, et d'autres qu'il falloit réformer entièrement. Il a donné des armoiries à tous les officiers de la couronne, quoiqu'il n'y en ait point eu de particulières avant *Philippe Ier*. *Godefroi* avoit formé le projet de donner une suite d'historiens François contemporains, et de les faire imprimer dans la langue où ils ont écrit. Il devoit commencer, en 1285, à *Philippe le Bel*; mais d'autres occupations l'empêchèrent d'exécuter son dessein.

VIII. GODEFROI, (Jean) fils du précédent, eut, comme son père, la passion de la littérature Gauloise. Il lui succéda dans la charge de directeur de

la chambre des comptes de Lille. Il mourut en 1732, dans un âge fort avancé, emportant les regrets des bons citoyens et des savans. C'est à ses soins que nous devons : I. Une édition des *Mémoires de Philippe de Commines*, en 5 vol. in-8°, qui passoit pour la meilleure avant celle de l'abbé *Lenglet*, en 4 vol. in-4.° II. Le *Journal de Henri III*, 2 vol. in-8° ; édition éclipsée encore par celle de l'abbé *du Fresnoi*, en 5 vol. in-8.° III. Les *Mémoires de la Reine Marguerite*, 1713, in-8.° IV. Un *Livre* fort curieux contre celui du Père *Guyard*, jacobin, intitulé : *La fatalité de St-Cloud, etc.* C'est ce *Jean Godefroi* qui a le mieux fait connoître la Ligue, et qui a donné le plus de pièces curieuses concernant les Ligueurs. L'abbé *Barral* le fait mourir en 1719, et lui attribue l'édition de la *Satire Ménipée*. Il a confondu *Jean Godefroi* avec *Denys* GODEFROI, 3e du nom, garde des registres de la chambre des comptes à Paris, mort en 1719. C'est à celui-ci que le public est redevable de l'édition de la *Satire Ménipée*. Il est vrai que son frère en donna une deuxième édition en 1726. Ils étoient animés l'un et l'autre par le même goût.

IX. GODEFROI, (Jacques) né à Carentan, mort en 1624, étoit contemporain et rival de *Berault*. Il avoit une grande connoissance des lois, et une dialectique excellente, qui le rendit souvent redoutable à son illustre adversaire. Il est auteur d'un *Commentaire de la Coutume de Normandie*, joint à celui de *Berault* et d'*Aviron*, 1684 et 1776, 2 vol. in-folio.

X. GODEFROI, *Voyez* GEOFROI.

GODEGRAND, *Voy.* CHRODEGAND.

GODESCALQUE, *Voyez* GOTESCALC.

GODETS, *Voyez* DESGODETS.

I. GODIN, (Louis) né à Paris en 1704, montra de bonne heure beaucoup de talent pour les mathématiques. L'académie des Sciences lui ouvrit son sein en 1725. Une des époques les plus intéressantes de sa vie, est d'avoir été comme le chef des académiciens qui allèrent au Pérou en 1735, pour la mesure du degré de la Terre. Etant entré au service de l'Espagne, il fut déterminé, en 1752, à accepter la place de directeur de l'académie des gardes-marine de Cadix, où il mourut le 11 juillet 1760, à 56 ans. On a de lui : I. Cinq années de *la Connoissance des Temps*. II. *Table des Mémoires de l'Académie des Sciences*, in-4.° III. *Machines approuvées par l'Académie*, 6 vol. in-4.° *Godin* avoit des qualités estimables. Il savoit sentir les douceurs de l'amitié, et les faire goûter aux autres.

II. GODIN DE STE-CROIX, *Voyez* BRINVILLIERS.

GODINOT, (Jean) docteur en théologie et chanoine de la cathédrale de Rheims, naquit dans cette ville en 1661. Persuadé qu'il pouvoit unir le commerce aux paisibles fonctions canonicales, il s'enrichit par celui du vin ; mais ses richesses ne furent que pour les pauvres et pour ses concitoyens. Après avoir rendu le double de son patrimoine à sa

famille, il employa plus de 500 mille livres à décorer la cathédrale, à faire venir de bonne eau dans la ville, à fonder des écoles gratuites, à ouvrir un asile aux malades. Pendant qu'il s'illustroit par des bienfaits, quelques-uns de ses compatriotes le censuroient et le contrarioient ; et lorsqu'il eut fermé les yeux en 1749, à 87 ans, ses ennemis vouloient lui faire refuser la sépulture ecclésiastique, à cause de son opposition à la bulle *Unigenitus*. Mais des citoyens plus sages obtinrent qu'il seroit enséveli honorablement, et il y eut un grand concours à ses obsèques. Quoiqu'il n'ait publié aucun ouvrage, son nom, inscrit dans les annales de la bienfaisance, mérite mieux d'être conservé dans le souvenir, que celui d'une foule d'écrivains médiocres ou sans vertus.

GODIVE, femme de *Léoffrick*, duc de Mercie, se signala par un trait singulier. Pour délivrer les habitans de Coventry d'une amende à laquelle son époux les avoit condamnés, elle voulut bien se soumettre à une condition extraordinaire, sous laquelle le duc promit de leur pardonner : c'étoit, qu'elle iroit, toute nue, à cheval d'un bout de la ville à l'autre. Cette condition laissoit peu d'espérance aux bourgeois, d'être exempts de l'amende. Mais *Godive* trouva le moyen de l'exécuter en se couvrant de ses cheveux, après avoir fait publier des défenses aux habitans de paroître dans la rue ou aux fenêtres, sous peine de la vie. Quelque rigoureux que fût le châtiment, il se trouva un homme trop curieux, (c'étoit un boulanger) qui fut assez téméraire pour s'y exposer, et qui fut puni de mort. Pour conserver la mémoire de cet événement, on porte, à certain jour de l'année, en procession, la statue de *Godive*, ornée de fleurs et richement vêtue, au milieu d'une foule de peuple ; et la statue du boulanger est mise sur la même fenêtre d'où il regardoit. C'est *Rapin Thoiras* qui rapporte ce trait dans le premier volume de son *Histoire d'Angleterre*.

GODONESCHE, (Nicolas) ne fut point garde des médailles du cabinet du roi, comme nous l'avions annoncé dans nos précédentes éditions. Cette place a été occupée depuis 1720 jusqu'en septembre 1754, par *Gros de Boze*, de l'académie des Inscriptions. *Godonesche* fut mis à la Bastille en 1732, pour avoir fait les figures qui sont dans le livre de *Boursier*, intitulé : *Explication abrégée des principales Questions qui ont rapport aux affaires présentes*, 1731, in-12. On a encore de lui : *Les Médailles de Louis XV*, in-fol. qui parurent en 1727 et en 1736, augmentées. Ce graveur mourut en 1761.

I. GODWIN, (Thomas) littérateur Anglois, profond dans la connoissance des langues et de l'antiquité, étoit né à Sommerset, et mourut le 20 mai 1642, à 55 ans, après avoir professé avec distinction dans l'université d'Oxford. On a de lui : I. *Moses et Aaron*, réimprimés à Utrecht en 1698, in-8°, avec les savantes notes de *Reizius*. *Godwin* explique avec beaucoup d'érudition les rits ecclésiastiques et politiques des Hébreux. II. Un bon *abrégé des Antiquités Romaines*, publiées sous le titre d'*Antiqui-*

earum Romanarum compendium, in-4°, Oxford, 1613.

II. GODWIN, (François) évêque de Landaff, puis d'Herford, né à Havington, étoit fils de l'évêque de Bath. Il mourut en 1633, à 72 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages, entr'autres : I. *De Præsulibus Angliæ*, 1616, in-4.° II. *Annales d'Angleterre sous Henri VIII, Edouard VI, et Marie;* en latin, Londres, 1616, in-folio. III. *L'Homme dans la Lune*, traduit en françois, in-12 : ouvrage de sa jeunesse, publié sous le nom de *Dominique Gonzalès*. — Son fils *Morgan* a traduit ses Annales en anglois, Londres, 1630, in-folio. Il y en a une version françoise par *Loigny*, Paris, 1647, in-4.° Elles sont estimées en Angleterre, moins à cause du style, que pour la véracité de l'historien.

GOÉRÉE, (Guillaume) savant libraire d'Amsterdam, né à Middelbourg, en 1635, avoit des connoissances sur tous les arts, accompagnées d'une vaste érudition. Il est d'autant plus surprenant qu'il eût cultivé son esprit, qu'il avoit eu le malheur de perdre son père de bonne heure, et de tomber entre les mains d'un beau-père rude et fâcheux. Cet homme, n'ayant pas étudié, ne vouloit pas permettre à ce jeune homme de s'adonner à l'étude, et l'obligea de s'attacher à quelque profession. *Goérée* choisit la librairie, comme une profession qui ne le priveroit pas du commerce des savans, ni entièrement de l'étude. Ses ouvrages montrent que s'il avoit chargé sa mémoire, il n'avoit pas négligé son esprit : la plupart sont in-folio. Ils roulent sur l'histoire des Juifs, sur la peinture, sur l'architecture. Ils sont écrits en flamand. Les principaux sont : I. *Les Antiquités judaïques*, Utrecht, 1700, 2 vol. in-folio, ornés de belles estampes. Il y a de l'érudition, mais aussi beaucoup de hors-d'œuvre, et il ne paroît pas que l'auteur ait puisé dans les sources. Les tailles-douces n'y servent souvent que d'ornement, et l'on peut croire qu'une bonne partie de l'ouvrage a été faite pour les amener. On doit porter le même jugement du suivant : II. *Histoire de l'Eglise Juive, tirée des écrits de Moïse*, 1700, 4 vol. in-fol., ornés d'estampes. III. *Histoire Ecclésiastique et Civile*, Amsterdam, 1705, in-4°, etc. IV. *Introduction à la pratique de Peinture universelle*, in-8.° V. *De la connoissance de l'Homme, par rapport à sa nature et à la Peinture*, in-8.° VI. *Architecture universelle*, etc. Il mourut à Amsterdam, le 3 mars 1715, à 76 ans. Il étoit fils de *Hugues-Guillaume Goeree*, mort à Middelbourg en Zélande, vers l'an 1643, qui a donné une traduction en flamand du *Traité de la République des Hébreux* de *Pierre Cunæus*, Amsterdam, 1682, in-8.° Il a aussi donné une *Continuation* de ce traité en 2 vol., qui a encore été augmentée d'un vol. par *Guillaume Outram*, qui fait le 4e vol. de cette collection, Amsterdam, 1701, in-12. Le tout a paru aussi en françois à Amsterdam, 1705. — *Guillaume Goérée* eut un fils nommé *Jean*, né à Middelbourg en 1670, qui se fit une grande réputation par son habileté dans le dessin. Il dessina les beaux tableaux qui sont dans la salle bourgeoise de l'hôtel de ville d'Amsterdam, et mourut dans cette ville le 4 jan-

vier 1731. Il traduisit en hollandois l'*Histoire métallique de Louis XIV*. On a encore de lui des *Poésies* hollandoises, 1734, in-8.°

GOËTALS, *Voy.* HENRI DE GAND.

GOERTZ, (Jean, baron de) du duché de Holstein, sut plaire à *Charles XII* par son caractère entreprenant et son audace. Ce que ce prince étoit à la tête d'une armée, *Goertz* l'étoit dans le cabinet. Employé par son maître en différentes négociations hasardeuses, il fut arrêté en Saxe et en Hollande. Il échappa la première fois du milieu de six cavaliers : la seconde, il fut remis en liberté, et l'affaire fut assoupie. Il s'agissoit de faire révolter l'Angleterre en faveur du prétendant, et d'embraser l'Europe par une guerre générale. Il s'agita beaucoup, et ne réussit point. Chargé des finances du royaume de Suède, il eut recours à des moyens extrêmes et ruineux, pour fournir aux dépenses que les folies héroïques de l'*Alexandre du Nord* exigeoient. Il donna au cuivre à peu près la même valeur qu'à l'argent ; de sorte qu'une monnoie de cuivre dont la valeur intrinsèque étoit un demi-sol, passoit pour trente ou quarante avec la marque du prince. C'étoit comme ces billets de change, dont la valeur imaginaire excédant bientôt les fonds d'un état, finissent par le ruiner. Les peuples manquant de confiance, le ministère est réduit à manquer de bonne foi. Les monnoies idéales se multiplient avec excès ; les particuliers enfouissent leur argent, et la machine se détruit avec une confusion, accompagnée souvent des plus grands malheurs. C'est ce qui arriva à la Suède. Aussi, à la mort de *Charles XII*, le baron de *Goertz* fut arrêté; et pour appaiser les peuples en leur sacrifiant une victime du pouvoir arbitraire, qui les avoit fait gémir sous *Charles XII*, il fut décollé le 2 mars 1719. «Jamais homme, dit *Voltaire*, ne fut si souple, ni si audacieux à la fois; si plein de ressources dans les disgraces, si vaste dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches. Nul projet ne l'effrayoit, nul moyen ne lui coûtoit. Il prodiguoit les dons, les promesses, les sermens, la vérité et le mensonge.»

GOETZE, (Georges-Henri), zélé Luthérien de Leipzig, dont on a un très-grand nombre d'ouvrages singuliers, en latin et en allemand. Parmi les latins, on distingue : *Selecta ex Historiâ Litterariâ*, Lubeck, 1709, in-4°; et *Meletemata Annebergensia*, ibid, 1706, 3 vol. in-12, lesquels contiennent plusieurs dissertations qui avoient paru séparément. Il mourut à Lubeck, le 25 mars 1729, à 61 ans, surintendant des églises de cette ville. « On voit dans quelques-uns de ses livres, beaucoup de choses qui sentent le controversiste, dit *Niceron*, et même le controversiste du plus bas étage. Il sacrifioit en cela à ses préjugés ou à ceux de ses disciples.» Ce qui prouve cependant qu'il étoit fanatique lui-même, c'est son traité *De reliquiis Lutheri*, à Leipzig, 1703, in-4.° Cette dissertation roule uniquement sur les lieux que *Luther* a habités; minuties très-peu intéressantes pour ceux qui ne suivent pas la bannière de ce patriarche. Les autres ouvrages de *Goetze* sont

chargés de citations tirées ordinairement d'auteurs Luthériens, dont il accompagne toujours les noms d'épithètes pompeuses.

GOEZ, (Damien de) gentilhomme Portugais, se fit un nom dans le monde, par les emplois qu'il occupa, et dans la république des lettres par ses ouvrages. Il fut camérier du roi *Emmanuel*, qui lui confia plusieurs négociations importantes dans les cours de Pologne, de Danemarck et de Suède. Entraîné par la passion de la littérature, il se retira à Louvain pour la cultiver plus tranquillement. Cette ville ayant été assiégée en 1542 par vingt-cinq mille François, *Goez* se mit à la tête des écoliers, fit des prodiges de valeur, et fut enfin pris par les assiégeans. Lorsqu'il eut sa liberté, il retourna en Portugal, pour écrire l'histoire de cet état; mais il ne put achever ce grand ouvrage. Il se laissa tomber dans son feu en 1596, et n'en fut retiré que mort et à demi-brûlé. Le même accident est arrivé de nos jours à l'abbé *Lenglet du Fresnoy*. *Goez* aimoit la poésie et la musique, chantoit bien, faisoit des vers, et cultivoit l'amitié. Il goûtoit, avec des amis instruits, tout ce que la communication des esprits a de plus agréable, et la société de plus doux. Parmi les ouvrages que ce savant et fécond écrivain a mis au jour, on se contentera d'indiquer: I. *Legatio magni Indorum imperatoris ad Emmanuelem Lusitaniæ Regem*, *anno* 1513; Louvain, 1532, in-8.° C'est un mémoire curieux sur l'ambassade du *Prête-Jean* en Portugal. II. *Fides, religio, moresque Æthiopum*, in-4°, Paris, 1544. III. *Commentaria rerum gestarum in Indiâ à Lusitanis anno* 1538, Louvain, 1549, in-8.° IV. *Urbis Ulysipponis descriptio*, Evora, 1554, in-4.° V. *Histoire du roi Emmanuel*, en portugais, in-fol. VI. *Chronique*, en portugais, *du Prince Don Juan II*, in-fol., *etc.*

GOFFREDY, élève de *Bartholomé*, peintre et graveur du dernier siècle, a égalé son maître par sa touche légère et spirituelle; mais il est fort au-dessous de lui pour le coloris. Ses *Paysages* sont recherchés.

GOFRIDY, (Louis) curé de la paroisse des Acoules de Marseille, avoit beaucoup de goût pour les livres de magie. A force de lire ces productions, il s'imagina qu'il étoit sorcier. Il crut que le Diable lui avoit donné l'art de se faire aimer de toutes les femmes, en soufflant sur elles, et il souffla sur beaucoup. Une des filles d'un gentilhomme nommé *la Palud*, fut celle qu'il choisit préférablement pour exercer son pouvoir. Il l'initia dans tous les mystères du Sabbat et de l'amour. Cette folle étant revenue à elle, alla s'enfermer dans un couvent d'Ursulines. Son amant fâché de ce qu'on lui avoit enlevé sa proie, envoya une légion de diables dans le monastère, ou du moins il persuada aux religieuses qu'il l'avoit envoyée. Ces bonnes filles firent toutes les extravagances d'une femme imbécille qui se croit possédée. Le mystère éclata, et *Gofridy*, prêtre sacrilége et insensé, fut condamné au feu par le parlement de Provence. L'arrêt fut exécuté le dernier avril 1611. Plusieurs années après l'exécution de ce profanateur, sa maîtresse reparut sur la scène. Dé-

noncée au parlement d'Aix comme une insigne sorcière, elle fut condamnée en 1633, à être enfermée pour le reste de ses jours.

GOGUET, (Antoine-Yves) naquit à Paris en 1716, d'un père avocat. Les succès des premières études sont souvent équivoques. *Goguet* en fut un exemple. Il fit ses humanités et sa philosophie sans éclat; il ne brilla pas davantage dans la magistrature, lorsqu'il eut acheté une charge de conseiller au parlement. Mais dès qu'il eut pris le goût de la littérature, pour laquelle il étoit propre, son génie, naturellement froid et tardif, s'échauffa, et fut bientôt en état de produire d'excellentes choses. Il mit au jour, en 1758, son savant ouvrage de l'*Origine des Lois, des Arts, des Sciences, et de leurs progrès chez les anciens Peuples*, en 3 vol. in-4°; réimprimé depuis en 6 vol. in-12, Paris, 1778. L'auteur considère la naissance et les progrès des connoissances humaines depuis *Adam* jusqu'à *Cyrus*. Cette matière intéressante pour l'esprit humain, est traitée dans ce livre avec autant d'érudition que d'exactitude. S'il est superficiel sur quelques points, il est très-étendu sur plusieurs autres; et quoique cet ouvrage marque plus de travail que de génie, le génie ne laisse pas de s'y faire sentir, sur-tout dans le 3e volume. Il seroit à souhaiter que l'auteur, si profond pour la partie historique, se fût attaché davantage à saisir l'esprit des choses, et fût un peu plus fort dans la partie philosophique. Son style, en général, noble et élégant, n'est pas tout-à-fait exempt de ces expressions que la mode introduit, et que le goût réprouve. *Goguet* ne jouit pas long-temps des éloges que le public savant donnoit à son ouvrage. La petite vérole, maladie que personne n'avoit jamais plus appréhendé que lui, l'emporta le 2 mai 1758, à 42 ans. Il laissa, par son testament, ses manuscrits et sa bibliothèque à *Alexandre-Conrart Fugère*, conseiller de la cour des aides, son ami, qui l'avoit beaucoup servi dans ses études, et que la douleur de sa perte précipita, trois jours après, dans le tombeau, âgé seulement de 37 ans. Ces deux savans étoient dignes l'un de l'autre, par l'esprit et par le cœur. Doux, simples, modestes, religieux, ils avoient les mêmes connoissances, et les mêmes vertus. *Goguet*, malgré sa modestie, étoit très-sensible aux louanges et aux critiques, mais sans s'enorgueillir des unes, et sans mépriser les autres. Il avoit commencé, lorsqu'il mourut, un grand ouvrage sur l'*Origine et les progrès des Lois, des Arts et des Sciences en France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours*. Le succès de sa première production doit faire regretter qu'il n'ait pas eu le temps de donner la seconde.

GOHORRI, (Jacques) professeur de mathématiques à Paris, parent du président *Fauchet*, traduisit en françois les tomes 10, 11, 12 et 13 de l'*Amadis des Gaules*. On a encore de lui: I. Un petit livre singulier, intitulé: *Le Livre de la Fontaine périlleuse, avec la Chartre de l'Amour... Œuvre très-excellent de Poésie antique, contenant la Sténographie des mystères secrets de la science minérale*. Il ne se donna que

pour l'éditeur et le commentateur de cet ouvrage, imprimé à Paris en 1572, in-8.° II. *Traité des vertus et propriétés du Petun*, appelé en France l'*Herbe à la Reine*, ou *Médicée* : c'est le tabac, récemment alors découvert. *Gohorri* mourut en 1576.

GOIBAUD, *Voy* II. BOIS.

GOIS, (les) bouchers de Paris, sous le règne de *Charles VI*, vers la fin du 14e siècle et au commencement du 15e, étoient trois frères. La France étoit alors partagée en deux grandes factions : celle d'Orléans, dite des *Armagnacs*, et celle des *Bourguignons*. Ces trois bouchers, auxquels plusieurs autres du même métier se joignirent, avec une troupe d'écorcheurs et d'autres artisans et gens de néant, prirent le parti du duc de *Bourgogne*, et causèrent de grands désordres dans Paris, pillant et tuant ceux qu'on soupçonnoit de favoriser les *Armagnacs*.

GOLDAST, (Melchior-Haiminsfeld) né à Bischofs-Zell en Suisse, vers 1576, devint conseiller du duc de Saxe, et mourut pauvre le 11 août 1635, à 59 ans. C'étoit un homme extrêmement laborieux, et un grand compilateur. Ses ouvrages lui servirent plus pour subsister, que la qualité de gentilhomme qu'il prenoit. La manière dont il trafiquoit ses livres, fait assez connoître son indigence. Quand il en publioit quelqu'un, il en envoyoit des exemplaires aux magistrats des villes : on lui donnoit ordinairement un peu plus que le livre ne coûtoit, et ces petites libéralités le faisoient vivre. Cependant, quoique le besoin lui ait mis souvent la plume à la main, on lui est redevable d'un grand nombre de pièces inconnues, qui rendent ses collections assez estimables. Les principales sont : I. *Monarchia sancti Imperii Romani*, 1611, — 13 et — 14, en 3 vol. in-fol. C'est une compilation de différens Traités sur la juridiction civile et ecclésiastique, assez curieuse, mais pleine de faux titres. II. *Alamanniæ Scriptores*, 1730, 3 vol. in-fol.; recueil utile. III. *Commentarius de Bohemiæ regno*, in-4.° IV. *Informatio de statu Bohemiæ quoad jus*, in-4° : traités importans pour l'histoire de Bohême, réimprimés depuis peu à Francfort. V. *Sybilla Francica*, in-4.° C'est un recueil de différens morceaux sur la Pucelle d'Orléans ; il est rare. VI. *Scriptores aliquot rerum Suevicarum*, in-4.° VII. *Collectio Constitutionum Imperatorum*, 2 vol. in-fol. VIII. *Collectio Consuetudinum et Legum Imperalium*, in-folio. IX. *Parænetici veteres cum notis*, *Lindaviæ*, 1604, in-4° : recueil recherché des savans, et peu commun. V. *Politica Imperalia*, 2 vol. in-fol. *Voyez* un *Recueil de Lettres* qui lui furent écrites par divers savans, imprimé en 1688, à Francfort.

GOLDMAN, (Nicolas) né à Breslaw en 1623, et mort à Leyde en 1665, à 42 ans, est auteur de plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : I. *Elementa Architecturæ militaris*, et un autre traité d'architecture, publié par *Sturmius*. II. *De Stylometricis*. III. *De usu proportionarii Circuli*. Ces ouvrages ont quelque mérite.

GOLDONI, (Charles) auteur dramatique, né à Venise, conçut le projet de tirer la scène ita-

lienne de l'état déplorable où elle étoit réduite et le remplit avec succès. Plusieurs tragédies, plus de cent comédies en trois actes ou en cinq fixèrent la renommée à son nom, et le firent surnommer le *Molière* de l'Italie. Plusieurs cours disputèrent à son pays l'avantage de le posséder. La France obtint la préférence. Il arriva à Paris en 1761, et fut nommé maître de langue italienne des tantes du roi. *Goldoni* est mort dans ces derniers temps. Les tragédies les plus remarquables de cet auteur sont *Bélisaire*, *Griselda*, *Renaud de Montauban*. Elles sont inférieures à ses comédies. La première, intitulée *la Bonne femme*, fut représentée en Italie en 1742; la dernière fut celle du *Bourru bienfaisant*, jouée à Paris avec un grand succès. Toujours exact dans ses peintures, toujours comique dans ses intrigues et vrai dans son dialogue, il n'est guère de ridicules qu'il n'ait attaqués, de caractères qu'il n'ait approfondis. Souvent même, mécontent d'un premier essai, ou s'appercevant que quelques nuances principales d'un caractère avoient échappées à son pinceau, il le reproduisoit dans un autre ouvrage, et le plaçoit de manière à faire ressortir sans effort les traits nouveaux sous lesquels ils le présentoit. Cette attention scrupuleuse caractérise l'observateur philosophe, comme cette facilité à se replier sur soi-même décèle un génie extraordinaire.

GOLDSMITH, (Olivier) naquit à Roscommon en Irlande l'an 1729, et mourut d'une fièvre nerveuse le 4 avril 1774, à 43 ans. Ses parens l'ayant destiné à la médecine, il passa à Édimbourg pour étudier cette science. Ayant éte forcé de quitter l'Écosse, pour avoir répondu d'une somme considérable, il parcourût une partie de l'Europe à pied, toujours joyeux, bravant la mauvaise fortune, et se faisant une ressource de son talent à jouer de la flûte. Il se fit cependant recevoir bachelier en médecine à Louvain. Ayant rencontré un jeune homme qui se chargea de le conduire en France, il l'y suivit. Il s'en retourna bientôt à Londres sans argent. Il devint successivement alors garçon apothicaire, sous-précepteur dans une école, écrivain périodique et enfin homme célèbre. Il ne fut jamais à son aise: cependant les poëmes du *Voyageur*, du *Village désert*, les *Lettres sur l'Histoire d'Angleterre*, et la comédie du *Bon Homme*, qui respirent une touche originale, lui procurèrent des honoraires considérables; mais sa facilité à prêter, et son inclination pour le jeu, le privèrent de ces ressources passagères. Il mourut comme il avoit vécu, dans la pauvreté et l'incurie. Il s'est peint, sous le nom de *George*, dans son *Ministre de Wakefield*, roman plein d'intérêt et de sensibilité, qu'on peut lire plusieurs fois et toujours avec plaisir. On lui doit encore des *Essais* de morale, des *Pièces* de théâtre, et même quelques *Écrits* sur les sciences. Un violent incendie ayant consumé en 1803 l'imprimerie du libraire *Hamilton* à Londres, on a observé que la masse des caractères typographiques, qui avoient servi à l'impression de plusieurs ouvrages de *Goldsmith*, ayant été mise en fusion par le feu, forma un torrent qui pénétra dans l'église voisine, et alla s'arrêter

presque entièrement sur la tombe de cet auteur. *Goldsmith* étoit, malgré son esprit, d'une grande simplicité dans la vie privée, et d'une candeur qui l'exposa quelquefois à des désagrémens. Un jour il se rendit chez le duc de *Northumberland*, qui, sur sa réputation, avoit desiré de le voir. Le docteur flatté, courut chez ce seigneur, et trouvant deux personnes dans son appartement où on l'avoit introduit, il fit une méprise assez plaisante, en saluant profondément un domestique qu'il prit pour le duc, et en traitant assez cavalièrement le duc qu'il prit pour un valet. Il fut si étourdi et si honteux lorsqu'on le détrompa, qu'il ne sut comment s'excuser, et se retira sur-le-champ. Plusieurs grands seigneurs lui témoignèrent le même empressement que le duc de *Northumberland ;* et la vanité dont il étoit rempli le fit tomber dans un piége qui lui fut tendu peu de temps après. Dans le temps où il jouissoit de sa plus haute réputation, il se trouva chargé de dettes criardes. Un de ses créanciers, un peu moins patient que les autres, obtint un arrêt de prise de corps contre lui; mais on ne pouvoit l'arrêter dans son appartement, et il n'en sortit plus. On lui écrivit une lettre supposée sous le nom de l'intendant d'un grand seigneur, qui étoit très-flatté de le voir. Il vint au rendez-vous, et il fut arrêté par un Bailli chargé de l'exécution de son décret. Heureusement pour le docteur, son imprimeur le tira de ce mauvais pas, en payant pour lui. On connoît en notre langue le poëme du *Village abandonné*, par une traduction en vers françois qui parut en 1770, in-8°, avec fig.

GOLIATH, géant de la ville de Geth, d'environ neuf pieds six pouces de hauteur, fut tué par *David* d'un coup de pierre, vers l'an 1063 avant J. C. Ses armes répondoient à la grandeur de sa taille. Son casque étoit d'airain ; sa cuirasse, de même métal, pesoit cinq mille sicles, ce qui fait plus de 156 livres de notre poids. Il avoit aussi des bottes et un bouclier d'airain. Le fût de sa hallebarde étoit de la grosseur d'une ensuble de tisserand ; et le fer dont elle étoit garnie, pesoit six cents sicles, c'est-à-dire près de vingt livres. *Horstius* prétend que ses armes devoient peser au moins 272 livres de notre poids.

I. GOLIUS, (Jacques) né à la Haye en 1596, succéda au savant *Erpenius*, dans la chaire d'Arabe de l'université de Leyde. Il voyagea en Afrique et en Asie, pour se perfectionner dans la connoissance des langues orientales. Les Turcs le laissèrent fouiller dans les bibliothèques de Constantinople, et on voulut l'y retenir, en lui procurant de grands avantages. Il préféra le séjour de Leyde, et y mourut le 28 septembre 1667, à 71 ans. On a de ce savant : I. Une édition de l'*Histoire de Tamerlan*, composée en arabe par un des meilleurs écrivains Asiatiques. II. Une autre de l'*Histoire des Sarrasins*, par *Elmacin*. III. Un *Dictionnaire Persan*, qu'on trouve dans le *Lexicon-Heptaglotton* de *Castel*. IV. Un *Lexicon Arabe*, Leyde, 1653, in-folio, estimé pour son exactitude. V. Les *Elémens Astronomiques d'Alfargan*, avec de savans commentaires, in-4°; Amsterdam, 1669 : ouvrage peu commun.

II. GOLIUS, (Pierre) *ou* CÉLESTIN DE SAINTE-LUDUVINE, frère du précédent, né à Leyde, se fit Carme-déchaussé, et passa à Alep en qualité de missionnaire. Il remplit cet emploi avec zèle dans toute la Syrie, et érigea un monastère de son Ordre sur le mont Liban. Il alla ensuite à Rome, où il enseigna la langue arabe, et travailla à l'édition de la Bible en cette langue, imprimée l'an 1671 par les soins de *Sergius Risius*, savant maronite, archevêque de Damas. Ses supérieurs l'envoyèrent vers ce temps visiter les missions des Indes. Il mourut à Surate vers l'an 1673. On a de lui : I. Une *Traduction* en langue arabe *de l'Imitation de J. C.*, par *Thomas. à Kempis*, imprimée à Rome en 1663. II. *Vie de Ste. Thérèse*, en arabe. III. Il a traduit en latin de l'arabe, *Paraboles et Sentences*.

I. GOLTZIUS, (Hubert) célèbre antiquaire, né à Vanloo dans le duché de Gueldre en 1525, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, recherchant des inscriptions, des tableaux anciens, des médailles. Son mérite lui ouvrit tous les cabinets et toutes les bibliothèques. La ville de Rome l'honora de la qualité de citoyen. De retour dans les Pays-Bas, il mit sous presse un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *Fasti Romani ex antiquis numismatibus et marmoribus ære expressi et illustrati*, in-folio. *Brugis, typis ejusdem Cl. Goltzii*, et à Anvers, 1618, avec les notes d'*André Schott* et de *Louis Nonnius*, vol. in-fol., où l'érudition n'est pas épargnée. II. *Icones Imperatorum Romanorum, et series Austriacorum, Casp. Gevarsii*, in-fol. C'est un recueil de toutes les médailles échappées aux injures du temps, ou aux dévastations des barbares, depuis *Jules-César* jusqu'à *Charles-Quint*. On a accusé *Goltzius*, de n'avoir pas toujours su distinguer les médailles supposées, d'avec les véritables. Cependant, *Vaillant* assure qu'après un examen exact, il n'en a pas trouvé une seule dont on puisse douter. III. *Julius Cæsar, seu illius vita ex numismatibus*, in-fol. IV. *Cæsar Augustus ex numismatibus*, in-fol. V. *Sicilia et magna Græcia, ex priscis numismatibus*, in-folio : ouvrage savant et estimé. La première édition est de Bruges en 1576 ; la seconde, enrichie des notes d'*André Schott*, parut à Anvers en 1618. VI. *Catalogue des Consuls*. VII. Un *Trésor d'Antiquités*, plein de recherches. Tous ces ouvrages sont en latin, et forment 3 vol. in-fol., imprimés à Anvers en 1635 et 1708. Ce savant mourut à Bruges, le 14 mars 1583, à 57 ans. Il étoit aussi peintre et graveur en bois. Il avoit une imprimerie chez lui, pour qu'il se glissât moins de fautes dans ses ouvrages. Après sa mort, on a publié un autre ouvrage de *Goltzius* sur les médailles des villes Grecques, avec un commentaire de *Louis Nunez* Espagnol, sous ce titre : *Ludovici Nunnii Commentarius in Huberti Goltzii Græciam, insulas, et Asiam minorem*, Anvers, 1620, in-folio. On a perdu la plus grande partie des médailles recueillies par *Goltzius*. De trente provinces dont il avoit des suites, il n'en a été conservé que cinq, la Colchide, la Cappadoce, la Galathie, le Pont et la Bithynie.

II. GOLTZIUS, (Henri) peintre et graveur, naquit en 1558, au village de Mulbracht dans le duché de Juliers. *Goltzius* avoit une mauvaise santé; dont le dérangement étoit causé par quelques affaires domestiques. Cependant l'envie d'apprendre le détermina à faire un voyage. Il passa par les principales villes d'Allemagne; et de son valet il fit son maître, afin d'être plus libre et de n'être point connu. Il visitoit, en cet état, les cabinets des peintres et des curieux. Son prétendu maître faisoit aussi voir de ses ouvrages, et *Goltzius* mettoit son plaisir à entendre les jugemens qu'on en portoit devant lui, pour en profiter. L'exercice du voyage, le plaisir que lui donnoit son déguisement, et le changement d'air, dissipèrent les inquiétudes de son esprit, et rétablirent sa santé. Il alla à Rome et à Naples, où il fit beaucoup d'études d'après les antiques et les productions des meilleurs artistes. Il a peu travaillé en peinture; mais il a gravé plusieurs sujets en diverses manières. On a beaucoup d'*Estampes* fort estimées, faites d'après les Dessins qu'il avoit apportés d'Italie. On remarque dans celles de son invention, un goût de dessin qui a quelque chose de rude et d'austère; mais on ne peut trop admirer la légèreté et en même temps la fermeté de son burin. Il mourut à Harlem, en 1617, à 59 ans.

GOMAR, (François) théologien Calviniste, chef des *Gomaristes* ou *Contre-Remontrans*, naquit à Bruges en 1563. Après avoir étudié sous les plus habiles théologiens de sa secte, il obtint une chaire de théologie à Leyde, et l'occupa avec distinction. *Arminius* professoit alors dans l'université de cette ville; ce sectaire, trop favorable à la nature humaine, donnoit à l'homme tout le mérite des bonnes œuvres. *Gomar*, partisan des opinions de *Calvin* sur la prédestination, aussi inquiet que cet hérésiarque et aussi fanatique, s'éleva avec force contre un sentiment qui lui paroissoit anéantir les droits de la grace. Il attaqua *Arminius* en particulier et en public. Il y eut de longues conférences, qui, loin de rapprocher les partis, les aigrirent davantage. *Gomar* soutint dans ses thèses contre *Arminius*, « qu'il étoit ordonné, par un décret éternel de Dieu, que parmi les hommes, les uns seroient sauvés, et les autres damnés. D'où il s'ensuivoit, que les uns étoient attirés à la justice, et qu'étant ainsi attirés, ils ne pouvoient tomber; mais que Dieu permettoit, que tous les autres restassent dans la corruption de la nature humaine et dans leurs iniquités. » *Arminius* concluoit de ces paroles, « que *Gomar* faisoit Dieu auteur du péché et de l'endurcissement des hommes, en leur inspirant une nécessité fatale. » Le public, peu ou point du tout instruit de ces matières, suivit aveuglément le parti du ministre qu'il connoissoit, ou qu'il aimoit le plus. La mort d'*Arminius* ne termina pas cette dispute. *Vorstius* fut mis à sa place, sans que *Gomar* pût l'empêcher. Cette querelle théologique devint alors une guerre civile. « Les prédicateurs ne se bornant pas à instruire; mais soufflant le feu de la sédition, dit l'abbé *Pluquet*; les magistrats rendirent un édit qui ordonnoit aux deux partis de se

tolérer. Cet édit souleva tous les *Gomaristes*, et l'on craignit de voir renouveler les séditions. Le grand pensionnaire *Barneveldt* proposa aux états de donner aux magistrats de la province le pouvoir de lever des troupes pour réprimer les séditieux, et pour la sureté de leur ville. Dordrecht, Amsterdam, trois autres villes favorables aux *Gomaristes*, protestèrent contre cet avis ; néanmoins la proposition de *Barneveldt* passa ; et les Etats donnèrent un décret en conformité, le 4 août 1617. Le prince *Maurice de Nassau* haïssoit depuis long-temps *Barneveldt*. Il crut, à la faveur des querelles de religion, anéantir son autorité ; il prétendit que la résolution des Etats pour la levée des troupes, ayant été prise sans son consentement, dégradoit sa dignité de Gouverneur et de Capitaine général. De pareilles prétentions avoient besoin d'être soutenues du suffrage du peuple ; le prince *Maurice* se déclara pour les *Gomaristes*, qui avoient mis le peuple dans leur parti, et qui étoient ennemis jurés de *Barneveldt*. Le prince *Maurice* défendit aux soldats d'obéir aux magistrats, et il engagea les Etats généraux à écrire aux magistrats des villes, pour leur enjoindre de congédier les troupes levées pour la sureté publique ; mais les états particuliers, qui se regardoient comme souverains, et les villes, qui à cet égard ne croyoient devoir recevoir des ordres que des Etats de leurs provinces, n'eurent aucun égard aux lettres des Etats généraux. Le prince traita cette conduite de rebellion, et convint avec les Etats généraux, qu'il marcheroit lui-même avec les troupes qui étoient à ses ordres, pour obtenir la cassation de ces soldats levés irrégulièrement ; qu'il déposeroit les magistrats Arminiens, et qu'il chasseroit les ministres attachés à ce parti. Le prince d'*Orange* exécuta le décret des Etats généraux avec toute la rigueur possible. Il déposa les magistrats, chassa les *Arminiens*, fit emprisonner tout ce qui ne ploya pas sous son autorité tyrannique et sous sa justice militaire ; il fit arrêter *Barneveldt*, un des plus illustres défenseurs de la liberté des Provinces-Unies, et lui fit trancher la tête. *Barneveldt* avoit aussi bien servi les Provinces-Unies dans son cabinet, que le prince d'*Orange* à la tête des armées : la liberté publique n'avoit rien à craindre de *Barneveldt*, cependant il fut immolé à la vengeance du prince d'*Orange*, qui pouvoit anéantir la liberté des Provinces, et qui peut-être avoit formé le projet d'une dictature, qui auroit trouvé dans *Barneveldt* un obstacle invincible. Les *Gomaristes*, appuyés du crédit et de la puissance du prince d'*Orange*, firent convoquer un synode à Dordrecht, où les *Arminiens* furent condamnés, et où l'on confirma la doctrine de *Calvin* sur la prédestination et sur la grace. Appuyés de l'autorité du synode, et de la puissance du prince d'*Orange*, les *Gomaristes* firent bannir, chasser, emprisonner les *Arminiens*. Après la mort du prince *Maurice*, il furent traités avec moins de rigueur, et ils obtinrent enfin la tolérance en 1630. » *Gomar*, pendant toutes ces querelles, ne restoit pas oisif. Piqué de ce que *Vorstius* avoit succédé à *Arminius*, il avoit quitté Leyde et s'étoit

réfugié

réfugié à Middelbourg en 1611. Il remplit dans cette ville les places de ministre et de professeur jusqu'en 1614. Il fut appelé alors à Saumur, pour remplir une chaire de théologie; mais il ne l'occupa que quatre ans. Le triomphe de son parti lui faisoit desirer le séjour de la Hollande. Il se retira donc à Groningue, où il intrigua pour sa petite secte, et où il professa la théologie et l'hébreu. Il fut l'ame du synode de Dordrecht, dont il dicta presque toutes les décisions. Il mourut à Groningue le 11 janvier 1641, à 78 ans, regardé comme un homme savant, mais entêté. Ses *Ouvrages* ont été recueillis in-fol. à Amsterdam, en 1644. C'est du papier gâté.

GOMBAUD, *Voyez* GONDEBAUD, *et* I. CHIFFLET.

GOMBAULD, (Jean Ogier de) l'un des premiers membres de l'académie Françoise, né à Saint-Just-de-Lussac, près de Brouage, étoit d'une famille distinguée de Saintonge. Il se produisit à la cour de la reine *Marie de Médicis*, plut à cette princesse par ses vers, et en obtint une pension de douze cents livres, réduite depuis à quatre cents. Son état ne fut jamais au-dessus de la médiocrité. Il disoit, dans son épitaphe de *Malherbe* : *Il est mort pauvre, et moi je vis comme il est mort.* Il fut cependant gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Le duc et la duchesse de *Montausier* l'accueillirent très-favorablement, et il fut un des beaux esprits de l'hôtel de *Rambouillet*. Il avoit la repartie vive. Ayant lu une pièce au cardinal *de Richelieu*, ce ministre lui dit : *Voilà des choses que je n'entends point.* — *Ce n'est pas ma faute*, répondit le poëte; mais le cardinal feignit de n'avoir pas entendu. Sa sobriété, et une conduite réglée, soutinrent sa santé, naturellement robuste, et lui donnèrent de longs jours. Il mourut en 1666, presque centenaire. Ce poëte contribua beaucoup à l'établissement de l'académie Françoise et à la pureté du langage. *Gombauld*, si zélé pour la langue Françoise, ne lui a pas rendu de grands services, ni par ses poésies foibles et inégales, ni par sa prose quelquefois légère, mais le plus souvent lâche. Il peint ainsi les grands de son temps :

> Le vice est tout leur entretien ;
> Le luxe est leur souverain bien ;
> Leur table en délices abonde ;
> Leurs pieds au mal sont diligens ;
> Et les plus grands marauds du monde
> Se nomment les honnêtes gens.

Ses Œuvres poétiques sont : I. Les tragédies d'*Aconce*, de *Cydippe* et des *Danaïdes*, pièces mal conduites et mal versifiées, à l'exception de quelques tirades. II. Une *Pastorale*, in-8°., en cinq actes, intitulée *Amaranthe*, dans laquelle il a répandu quelques-uns de ces jolis riens, de ces ingénieuses bagatelles qui coûtent si peu aux courtisans François, mais qui déplaisent dans la bouche des bergers et des bergères : il est vrai que, de temps en temps ceux de *Gombauld* parlent avec la simplicité qui leur convient. III. Des *Sonnets*, 1649, in-4°, en grand nombre, parmi lesquels *Boileau* n'en comptoit que deux ou trois de passables. IV. Des *Epigrammes*, 1657, in-12, préférées à ses *Sonnets*, quoiqu'elles

soient l'ouvrage de sa vieillesse. On les a mises à côté de celles de *Maynard*, et on en a retenu quelques-unes. V. *Endymion*, in-8°, roman agréable lorsqu'il parut, aujourd'hui confondu dans la foule des frivolités du 17e siècle. VI. *Traité et lettres concernant la Religion*, Amsterdam, 1669, in-12.

GOMBERVILLE, (Marin LE ROY, sieur de) Parisien, suivant les uns, et né, suivant d'autres, à Chevreuse, dans le diocèse de Paris, fut un de ceux qui furent choisis parmi les beaux esprits du royaume, lorsque le cardinal *de Richelieu* forma l'académie Françoise. Il étoit alors avantageusement connu : à l'âge de 14 ans, il donna un recueil de 110 *Quatrains* à l'honneur de la vieillesse : ouvrage dont on n'auroit pas fait mention, s'il n'eût été prématuré. Il s'appliqua dans la suite à composer des *Romans ;* mais s'étant lié avec les Solitaires de Port-Royal, il se consacra comme eux à la piété et aux ouvrages qui pouvoient l'inspirer. Sa ferveur s'attiédit un peu sur la fin de ses jours ; mais il n'en fut pas moins attaché à ses pieux et illustres amis. Il mourut à Paris le onze juin 1674, à 75 ans. On trouve dans ses Poésies l'*Epitaphe* d'un homme de lettres. Je ne sais si c'est la sienne que le poëte a voulu faire ; elle est modeste, et dit beaucoup cependant en peu de vers :

> Les Grands chargent leur sépulture
> De cent éloges superflus....
> Passant, en peu de mots, voici mon aventure :
> Ma naissance fut fort obscure,
> Et ma mort l'est encore plus.

« Cet auteur avoit, suivant *Fléchier*, une raison droite et éclairée, un génie noble et élevé : sa société étoit douce, et une partie de sa vie fut tranquille et innocente. Il joignit les réflexions à l'expérience, et les vertus chrétiennes aux vertus morales. » *Ménage* prétend qu'il ne savoit pas le latin ; mais il est fort difficile de le croire, à cause de ses imitations d'*Horace*, et des autres poëtes, dont il a inséré le texte même dans sa *Doctrine des Mœurs*. On a de lui des ouvrages en vers et en prose. Ceux du premier genre sont : I. Des *Poésies diverses*, dans le recueil de *Loménie de Brienne*. Son *Sonnet sur le Saint-Sacrement*, et celui *sur la Solitude*, sont les meilleures pièces de ce recueil. Les productions du second genre sont : I. Des Romans : *Polexandre*, 5 vol. in-8° ; la *Cythérée*, 4 vol. in-8° ; la *Jeune Alcidiane*, in-8°, ou 3 vol. in-12, pleins d'aventures peu vraisemblables et longuement contées ; ils eurent quelque vogue avant le temps du bon goût. C'est dans le roman de *Polexandre*, que *Gomberville*, qui avoit une antipathie invincible pour le mot CAR, se vantoit un jour de ne l'avoir pas employé une seule fois. On eut la patience de mettre à l'épreuve son scrupuleux vétillage, et l'on trouva, après avoir long-temps feuilleté, que le mot prohibé avoit échappé trois fois à sa plume. *Voiture* l'en railla plaisamment dans une de ses lettres, qui commence ainsi : « Mademoiselle.... *Car* étant d'une si grande considération en notre langue, etc. » II. *Discours sur les vertus et les vices de l'Histoire, et de la manière de bien écrire*, avec un

Traité de l'*Origine des François*, in-4°, Paris, 1620. Il est plaisant que l'auteur, un des plus féconds romanciers de son siècle, ait donné de bonnes leçons pour écrire l'histoire. Ce petit ouvrage est fort rare; parmi les remarques judicieuses qu'il renferme, il y en a plusieurs de singulières et de hardies. III. L'édition des *Mémoires du Duc de Nevers*, 2 vol. in-folio, Paris 1665. Ces Mémoires commencent en 1574, et finissent en 1596; mais *Gomberville* les a enrichis de plusieurs pièces curieuses qui vont jusqu'en 1610, année de l'assassinat du grand *Henri*. IV. *Relation de la rivière des Amazones*, traduite de l'espagnol du Jésuite d'*Acuna*, avec d'autres Relations, et une *Dissertation* sur cette rivière, in-12, 4 vol. 1682. V. *La Doctrine des mœurs, tirée de la Philosophie des Stoïques, représentée en cent tableaux, et expliquée en cent discours*, in-folio 1646 : ouvrage qui fut plus recherché pour les planches, que pour les explications, écrites d'un style lâche et incorrect. Il y a aussi des vers, qui ne valent guères mieux que sa prose; mais ils renferment d'utiles moralités, dont quelques-unes sont plus philosophiques que chrétiennes. On y trouve même quelques maximes qu'une morale sévère réprouveroit.

GOMER, fille de Débélaïm, renonça à la prostitution dans laquelle elle vivoit, pour épouser le prophète *Osée*, dont elle eut, dit l'Écriture, trois enfans: un fils et deux filles. Le saint homme reçut ordre du Seigneur de prendre pour épouse une femme débauchée, pour marquer la prostitution et les désordres de Samarie, qui avoit abandonné le Seigneur, pour se livrer à l'idolâtrie; et il épousa *Gomer*. *Voyez* OSÉE.

GOMÈS-FERNAND, gentilhomme Espagnol, distingué par sa noblesse autant que par sa piété, institua en 1170, sous le pontificat d'*Alexandre III*, l'ordre des chevaliers *du Poirier*. Cet ordre militaire ayant été mis en possession d'Alcantara dans l'Estramadure, dont la garde leur fut confiée à la place des chevaliers de Calatrava, ils prirent le nom de cette ville, avec la croix verte fleurdelisée. Leur maîtrise fut unie à la couronne sous le règne de *Ferdinand* et d'*Isabelle* ; et ils obtinrent la permission de se marier, quoique, par leur institut, ils fussent soumis à la règle de *Saint-Benoît*.

I. GOMEZ DE CIUDAD-RÉAL, (Alvarez) poëte latin de Guadalaxara dans le diocèse de Tolède, fut mis comme enfant d'honneur auprès de l'archiduc, depuis l'empereur *Charles-Quint*. il se fit un nom en Espagne par ses Poésies latines. Les plus connues sont : I. Sa *Thalie Chrétienne*, ou *les Proverbes de Salomon en vers*, in-8.° II. Sa *Muse Pauline*, ou *les Epîtres de St. Paul en vers élégiaques*, 1529, in-8.° III. Son *Poëme sur la Toison d'Or*, 1540, in-8.° C'est le chef-d'œuvre de *Gomez*. Il mourut le 14 juillet 1538, à 50 ans. On lui reproche d'avoir placé dans ses Poésies Chrétiennes, les noms des divinités païennes, d'être déclamateur et de manquer de goût.

II. GOMEZ, (Louis) jurisconsulte, étoit natif d'Origuéla

dans le royaume de Valence. Il mourut en 1543, évêque de Fano, après avoir exercé divers emplois dans la chancellerie de Rome, où il avoit été appelé. Plusieurs auteurs ont fait l'éloge de sa piété et de son érudition. Celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus d'honneur, est un recueil intitulé : *Variæ resolutiones Juris civilis, communis et regii.* — Il ne faut pas le confondre avec *François-Vincent* GOMEZ, prieur des Dominicains de Valence, qui donna dans cette ville en 1626, in-4°, un traité intitulé : *Govierno de Principes*, composé par un religieux de son ordre, corrigé et augmenté par l'éditeur. « Un moine qui veut apprendre aux princes à gouverner leurs états, dit l'abbé *Lenglet*, ressemble à un prince qui voudroit apprendre à des moines à conduire des novices. »

III. GOMEZ DE CASTRO, (Alvarez) de Sainte-Eulalie près de Tolède, mort en 1580 à 65 ans, est auteur de divers ouvrages en vers et en prose. Le plus connu est son *Histoire du cardinal Ximenès*, 1569 in-fol. Ce ministre y est un peu flatté.

IV. GOMEZ, (Magdeleine-Angélique POISSON de) née à Paris en 1684, morte à Saint-Germain-en-Laye le 28 décembre 1770, à 86 ans, étoit fille de *Paul Poisson*, comédien. Don *Gabriel de Gomez*, gentilhomme Espagnol, peu favorisé de la fortune, lui trouva de l'esprit et des graces, l'épousa dans l'espérance d'avoir une ressource dans ses talens. Mad. *de Gomez*, qui avoit cru se marier avec un homme riche, fut bientôt obligée de chercher dans la plume des secours contre l'indigence. Elle se consacra entièrement au genre romanesque. Sa plume, plus féconde que correcte, fit éclore un grand nombre de productions galantes, qui furent lues avec avidité, mais sur lesquelles le public s'est beaucoup refroidi. Les principales sont : I. *Les Journées amusantes*, 2 vol. in-12, qu'on réimprime encore, mais qu'on lit moins qu'autrefois. Le style en est un peu diffus. II. *Anecdotes Persanes*, 2 vol. in-12. III. *Histoire secrète de la conquête de Grenade*, in-12. IV. *Histoire du comte d'Oxford*, avec celle *d'Eustache de Saint-Pierre au siége de Calais*, in-12. V. *La Jeune Alcidiane*, 3 vol. in-12. VI. *Les cent Nouvelles nouvelles*, 18 vol. in-12. Il y en a quelques-unes d'agréables. Mad. *de Gomez* est encore auteur de plusieurs Tragédies, *Habis*, *Sémiramis*, *Cléarque*, *Marsidie*, dont aucune n'est restée au théâtre ; quoique la première, représentée en 1714, ait été reprise en 1732. La versification en est lâche et languissante. Elle écrivoit d'une manière trop foible, pour tracer le caractère des héros, et inspirer la terreur. On lui refuse encore l'art de bien conduire une intrigue sur le théâtre ; mais on lui accorde le mérite de l'exposition.

V. GOMEZ, *Voyez* PEREIRA (George).

I. GONDEBAUD *ou* GOMBAUD, troisième roi de Bourgogne, fils de *Gondicaire*, frère et meurtrier de *Chilperic*, s'empara de son royaume aussitôt après qu'il l'eut massacré. Son règne commença en 491. Il porta la même année la guerre en Italie, pilla et ravagea l'Émilie et

la Ligurie, se rendit maître de Turin, et répandit par-tout la terreur et la désolation. Au retour de cette sanglante expédition, il donna *Clotilde*, sa nièce, à *Clovis* qui la lui avoit demandée ; mais cette union n'empêcha pas celui-ci de se joindre à *Gondésigile* contre *Gondebaud*. Cet usurpateur fut défait et poursuivi jusqu'à Avignon, où il s'enferma l'an 500. Obligé de racheter sa vie et son royaume, le vaincu accepta les conditions que le vainqueur voulut lui imposer ; mais à peine fut-il délivré, qu'il reprit les armes. Il alla assiéger *Gondésigile* dans Vienne, le prit et le fit égorger au pied des autels dans une église d'Ariens où il s'étoit réfugié. Depuis cette expédition, *Gondebaud* fut paisible possesseur de son royaume jusqu'à sa mort en 516, après un règne de 25 ans. Ce monarque mourut dans l'Arianisme qu'il professoit en public, quoiqu'il convînt, en secret, de la fausseté de cette hérésie. *Gondebaud*, tout barbare qu'il étoit, donna des lois très-sages à son peuple. On y remarque, en général, de l'équité, et beaucoup d'attention à prévenir les différends; mais il y en a quelques-unes qu'on pourroit trouver trop sévères. Un Juif qui osoit porter la main sur un Chrétien, devoit avoir le poing coupé; s'il frappoit un prêtre, on le faisoit mourir. L'adultère étoit puni de mort. Si une fille libre péchoit avec un esclave, ils étoient mis à mort l'un et l'autre ; une femme qui abandonnoit son mari, étoit étouffée dans la boue. Il y avoit d'autres lois qui paroissoient peu réfléchies. Ceux qui n'avoient pas de bois, pouvoient en aller couper dans les forêts des autres. Dans les procès civils ou criminels, on en étoit quitte presque toujours en jurant qu'on étoit innocent. Si la partie ne vouloit pas s'en rapporter au serment, on ordonnoit le duel ; et si celui qui vouloit prêter serment étoit tué, tous les témoins qui avoient juré avec lui payoient 300 sous. On croyoit que celui qui étoit mort étoit le coupable, et on nommoit *Jugement de Dieu*, cette singulière manière de juger les procès. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'une loi si bizarre subsista en Bourgogne pendant plusieurs siècles. Toutes celles que donna *Gondebaud*, dont la plupart étoient heureusement plus sages, forment le recueil qu'on nomme la *Loi Gombette*.

II. GONDEBAUD *ou* GOMBAUD, dit *Ballomer*, se disoit fils de *Clotaire I*, qui refusa de le reconnoître même pour son bâtard. Le roi *Gontrand*, disoit qu'il étoit fils d'un meunier, ou, selon *Grégoire de Tours*, d'un boulanger, qui se mêloit aussi de carder de la laine, et qu'il avoit usurpé le nom de fils de roi. Quoi qu'il en soit, il se retira, vers l'an 583, à Constantinople, où l'empereur *Tibère* le traita avec distinction. *Gontrand-Boson*, seigneur François, ambitieux et intrigant, ayant fait peu de temps après un voyage à la cour de l'empereur Grec, persuada à *Gondebaud* que les François desiroient de le voir à leur tête, et qu'il n'y avoit pas de prince qui pût mieux les gouverner que lui. *Gondebaud*, flatté de ces espérances, et secouru par *Tibère*, partit et arriva à Marseille, où l'évêque *Théodore* et le patrice *Mummol*, qui s'étoit

révolté contre *Chilperic*, le reçurent comme un prince né du sang royal. Mais *Gontrand-Boson*, qui l'avoit fait venir, lui vola ses trésors, et fut le premier à poursuivre ceux qui le favorisoient. Après la mort de *Chilperic*, les grands du royaume engagèrent *Gondebaud* à prendre le titre de roi, et l'élevèrent sur un bouclier à Brive-la-Gaillarde en Limousin. *Gontrand* envoya contre lui des troupes, qui l'assiégèrent dans Lion de Comminges, en 585 : quinze jours après, ceux qui avoient pris le parti de *Gondebaud*, livrèrent aux ennemis ce malheureux roi, qui fut assommé d'un coup de pierre, après avoir essuyé les traitemens les plus ignominieux. Le sort infortuné de *Gondebaud* réjaillit sur deux enfans qu'il avoit eus d'un mariage contracté en Italie. Ils sont restés dans l'oubli, et leur nom ne peut que servir de fondement au travail de quelque généalogiste, payé pour trouver des aïeux à quelque homme obscur.

GONDEBERGE, reine des Lombards. *Voyez* son histoire dans l'article de *Rhotaris*.

GONDÉSIGILE, second fils de *Gondioc*, roi des Bourguignons, partagea, en 743, ses états avec ses autres frères. Il se ligua avec *Gondebaud* l'aîné, contre les deux cadets, et choisit Genève pour le siége de son royaume. Craignant ensuite l'ambition de *Gondebaud*, il se ligua avec *Clovis* contre lui. *Voyez* les suites de cette union, et la fin malheureuse de *Gondésigile*, dans la page précédente.

GONDI, *Voy.* RETZ.

I. GONDRIN, (Louis-Henri de Pardaillan de) né au château de Gondrin, diocèse d'Auch, en 1620, d'une famille qui remonte au 13[e] siècle, fit ses études de théologie dans les écoles de Sorbonne. Ses vertus et ses talens le firent nommer, en 1645, coadjuteur d'*Octave de Bellegarde*, archevêque de Sens, son cousin. Il prit possession de cet archevêché en 1646, et le gouverna avec zèle jusqu'à sa mort, arrivée le 20 septembre 1674, à 54 ans. « Les anti-Jansénistes ont dit beaucoup de mal de ce prélat, dit le P. *d'Avrigni*, et les Jansénistes assez peu de bien, quoiqu'il ne parlât que de réforme, de morale sévère et de pénitence publique. Il n'a pas tenu à lui qu'on n'ait poussé dans son diocèse les pratiques d'humiliation aussi loin qu'elles avoient été portées dans les premiers siècles de l'église, et il en seroit venu à bout par sa fermeté, si les paroles seules pouvoient persuader le cœur des hommes. » Il parut toujours avec éclat dans les assemblées du clergé, et défendit avec fermeté les intérêts de l'église et de l'épiscopat. Ce fut un des premiers évêques qui censurèrent l'*Apologie des Casuistes*. Il interdit les Jésuites dans son diocèse pendant plus de vingt-cinq ans, parce qu'ils ne vouloient pas se conformer à ses ordonnances. *Gondrin* signa, en 1653, la *Lettre* de l'assemblée du clergé au pape *Innocent X*, où les prélats reconnoissent « que les *Cinq* fameuses *Propositions* sont dans *Jansénius*, et condamnées *au sens de Jansénius* dans la constitution de ce pontife. » Il signa aussi le *Formulaire* sans distinction ni explication ; mais il crut qu'on

devoit avoir quelque égard pour ceux qui n'étoient pas aussi bien persuadés que lui de l'obligation d'y souscrire. Il vouloit qu'on leur passât la distinction *du fait* et *du droit*, s'ils faisoient profession de condamner la doctrine des *Cinq Propositions*. Il se joignit aux quatre évêques d'Alet, de Pamiers, d'Angers et de Beauvais, pour écrire à *Clément IX*, « qu'il étoit nécessaire de séparer la question de *fait* d'avec celle de *droit*, qui étoit confondue dans le *Formulaire*. » On a de lui : I. Des *Lettres*. II. Plusieurs *Ordonnances Pastorales*. III. On lui attribue la *Traduction des Lettres choisies de St. Grégoire le Grand*, publiées par *Jacques Boileau*. On reconnoît dans tous ces ouvrages un homme nourri de l'Ecriture et des Pères. — *Louis-Henri de* GONDRIN *de Pardaillan*, marquis de *Montespan*, étoit neveu de ce prélat, et père de celui qui suit.

II. GONDRIN, (Louis-Antoine de Pardaillan de) plus connu sous le nom de *Duc d'*ANTIN, fils du marquis de *Montespan*, et de *Françoise Athenaïs de Rochechouart*, lieutenant général des armées du roi, et surintendant des bâtimens, épousa, en 1686, *Julie-Françoise de Crussol*, fille du duc d'*Usez*. C'étoit un courtisan adroit, qui se distingua par plusieurs traits ingénieux de flatterie. *Louis XIV* lui ayant fait l'honneur de venir coucher à Petitbourg, ce prince trouva qu'une grande allée de vieux arbres faisoit un mauvais effet. Le duc d'*Antin* la fit abattre et enlever la même nuit; et le roi, surpris à son réveil, n'ayant plus trouvé son allée, il lui dit : SIRE, *comment vouliez-vous qu'elle osât paroître encore devant vous? elle vous avoit déplu....* Ce fut le même duc d'*Antin*, qui, à Fontainebleau, donna au roi et à Mad. la duchesse de *Bourgogne*, un spectacle plus singulier et un exemple plus frappant du raffinement de la flatterie la plus délicate. *Louis XIV* avoit témoigné qu'il souhaiteroit qu'on abattît quelque jour un bois entier qui lui ôtoit un peu de vue. Le duc d'*Antin* fit scier tous les arbres du bois près de la racine, de façon qu'ils ne tenoient presque plus : des cordes étoient attachées à chaque pièce d'arbre, et plus de douze cents hommes étoient dans ce bois, prêts au moindre signal. Le duc d'*Antin* savoit le jour que le roi devoit se promener de ce côté avec toute sa cour. Ce prince ne manqua pas de dire combien ce morceau de forêt lui déplaisoit. SIRE, lui répondit-il, *ce bois sera abattu dès que Votre Majesté l'aura ordonné.* — *Vraiment*, dit le roi, *s'il ne tient qu'à cela, je l'ordonne, et je voudrois déjà en être défait.* — *Eh bien! SIRE, vous allez l'être.* Il donna un coup de sifflet, et on vit tomber la forêt. *Ah! Mesdames*, s'écria la duchesse de Bourgogne, *si le roi avoit demandé nos têtes, M. d'*Antin *les feroit tomber de même :* bon mot un peu vif, mais qui ne tiroit pas à conséquence. Sa postérité a fini en 1757.

GONET, (Jean-Baptiste) provincial des Dominicains, mort à Beziers, sa patrie, le 24 janvier 1681, à 65 ans, étoit docteur de l'université de Bordeaux, où il professa long-temps la théologie. Sa piété égaloit son savoir. Nous avons de lui une *Théologie*, imprimée à Lyon,

1681, en 5 gros vol. in-fol. sous le titre de : *Clypeus Theologiæ Thomisticæ;* et quelques ouvrages de scolastique. *Bayle* dit que *Gonet* fit approuver, dans l'université de Bordeaux, où il avoit professé, les *Lettres Provinciales;* il ne fait pas attention que les Jacobins, et une bonne partie de la doctrine de leur école, sont attaqués dans ce livre. Les autres écrits de *Gonet* sont : I. *Manuale Thomistarum*, 6 vol. in-12. II. *Dissertatio Theologica de Probabilitate.*

GONGORA-Y-ARGORE, (Louis) surnommé de son temps *le Prince des Poëtes Espagnols*, naquit à Cordoue en 1562, fut chapelain du roi d'Espagne, et mourut dans sa patrie le 23 mars 1626, à 67 ans. Ce poëte a eu des admirateurs zélés, et de grands adversaires. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir étendu les bornes de la langue castillane, et de l'avoir enrichie de beaucoup de choses nouvelles; mais les services qu'il lui a rendus, auroient été plus importans, s'il n'avoit pas chargé son style de figures gigantesques, de métaphores outrées, d'antithèses, de pointes, et de tous ces faux ornemens qui déplaisent tant à ceux qui ont le goût de la belle nature. Ses *Œuvres Poétiques* ont été imprimées plusieurs fois in-4°, à Madrid, à Bruxelles et ailleurs. Elles renferment des *Sonnets*, des *Chansons*, des *Romances*, des *Dixains*, des vers *Lyriques*, quelques-uns d'*Héroïques*, une *Comédie*, et divers fragmens.

GONNELIEU, (Jérôme de) né à Soissons l'an 1640, Jésuite en 1657, mort à Paris en 1715, parcourut avec succès la carrière brillante de la chaire, et celle de la direction, moins brillante, mais aussi difficile. Ses mœurs étoient une prédication continuelle, et la plus efficace. Ses ouvrages, fruits de sa piété et de son zèle, sont en grand nombre. Le plus connu est son *Imitation de J. C.* in-12, traduite fidellement et avec onction, et augmentée de réflexions et de prières.

GONNELLI, (Jean) ou GANIBASIUS, surnommé l'*Aveugle de Combassi*, du nom de sa patrie, lieu proche de Volterre dans la Toscane, fut l'élève de *Pierre Tacca*, disciple de *Jean de Bologne*. Ses talens donnoient de grandes espérances, lorsqu'il perdit la vue à l'âge de 20 ans. Cet accident ne l'empêcha pas d'exercer la sculpture; il faisoit des *Figures* de terre cuite, qu'il conduisoit à leur perfection par le seul sentiment du tact. Il fit plus, il tenta de faire de la même manière des *Portraits*, et il en fit de très-ressemblans : tels que ceux du pape *Urbain VIII* et de *Cosme I*, grand-duc de Toscane. On en a vu plusieurs en France. Cet artiste extraordinaire mourut à Rome, sous le pontificat d'*Urbain VIII*.

I. GONSALVE-FERNANDEZ DE CORDOUE, surnommé *le Grand Capitaine*, duc de Terra-Nova, prince de Venouse, d'une des plus illustres maisons d'Espagne, se signala d'abord contre les Portugais. Il servit ensuite, sous le règne de *Ferdinand* et d'*Isabelle*, à la conquête du royaume de Grenade, où il se rendit maître de diverses places. *Ferdinand V*, roi d'Aragon, le mit à la tête des troupes

qu'il envoya dans le royaume de Naples, sous prétexte de secourir *Fréderic* et *Alphonse*, ses cousins; mais, en effet, pour les dépouiller. Il poussa la guerre avec vigueur, et se rendit maître, par capitulation, en 1501, de Tarente. Ses troupes, mécontentes de manquer de tout, ne soutinrent pas ce premier succès. La plupart des soldats vinrent s'offrir à lui en ordre de bataille pour exiger leur solde. Un des plus hardis poussa les choses jusqu'à lui présenter la pointe de sa hallebarde. Le général, sans s'étonner, saisit le bras du soldat, et affectant un air gai et riant, comme si ce n'eût été qu'un jeu: *Prends garde, camarade*, lui dit-il, *qu'en voulant badiner avec cette arme, tu ne me blesses.* Un capitaine d'une compagnie de cent hommes d'armes, porta l'outrage plus loin. Il osa dire à *Gonsalve*, qui témoignoit son chagrin d'être hors d'état de procurer les choses dont on avoit besoin: *Eh bien! si tu manques d'argent, livre ta fille; tu auras de quoi nous payer.* Comme ces odieuses paroles furent prononcées parmi les clameurs de la sédition, *Gonsalve* feignit de ne les avoir pas entendues; mais la nuit suivante, il fit mettre à mort le misérable qui les avoit dites, et le fit attacher à une fenêtre, où toute l'armée le vit exposé le lendemain. Cet exemple de sévérité raffermit l'autorité du général, que la sédition avoit un peu ébranlée. *Gonsalve*, dont la situation exigeoit un grand événement, assiége Cérignoles, pour déterminer les François à hasarder une bataille; il a le bonheur de l'engager et de vaincre. Il s'empare de Naples sans coup férir, emporte les châteaux l'épée à la main en 1503, et les richesses qu'on y avoit amassées deviennent la proie du vainqueur. Comme quelques soldats se plaignoient de n'avoir pas assez de part au butin: *Il faut réparer votre mauvaise fortune*, leur dit Gonsalve; *allez dans mon logis, je vous abandonne tout ce que vous y trouverez.* Cependant une nouvelle armée, arrivée de France, menaçoit de tomber sur les Espagnols. *Gonsalve*, quoique beaucoup plus foible, se retranche à la vue des François. Comme les officiers Espagnols trouvoient quelque témérité dans la conduite de leur général, il leur dit héroïquement: *J'aime mieux trouver mon tombeau en gagnant un pied de terre sur l'ennemi, que prolonger ma vie de cent années en reculant de quelques pas.* L'événement justifia cette résolution. *Gonsalve* battit les François en détail, finit la guerre par de savantes manœuvres, et assura à l'Espagne la possession du royaume de Naples, dont il devint connétable. Ses ennemis, jaloux de son pouvoir, l'accusèrent de vouloir se rendre souverain de ce royaume. *Ferdinand*, prince envieux et ingrat, ajouta foi à ces bruits téméraires: il se rendit à Naples, et obligea le héros qui lui avoit conquis ce royaume, à le suivre en Espagne. *Louis XII*, roi de France, prince beaucoup plus généreux, vit *Gonsalve* en passant à Savone, le fit manger à sa table, et s'entretint très-long-temps avec lui. Le héros, de retour en Espagne, se retira à Grenade, et y mourut en 1515, à 72 ans, laissant une réputation immortelle de bravoure, qui lui fit donner le nom de *Grand Capitaine.* Sa générosité contribua

autant à sa gloire, que sa valeur. La république de Venise lui fit présent de vases d'or, de tapisseries magnifiques, et de martres zibelines, avec un parchemin où étoit écrit en lettres d'or le décret du grand conseil, qui le faisoit noble Vénitien. Il envoya tout à *Ferdinand*, excepté le parchemin, « qu'il ne retint, disoit-il, que pour montrer à son concurrent, *Alonze de Silva*, qu'il n'étoit pas moins gentilhomme que lui. » *Gonsalve* fut héros, mais quelquefois à la manière d'*Annibal*. L'histoire lui reproche d'avoir violé sa parole dans une occasion importante. Le guerrier avoit juré sur la sainte Eucharistie à *Alfonse*, fils de *Fréderic*, roi de Naples, détrôné, de lui laisser la liberté, s'il se rendoit et mettoit bas les armes : cependant il le retint prisonnier, et l'envoya sous bonne escorte à son roi *Ferdinand*, qui lui avoit donné plus d'un exemple d'un tel procédé. *Voy.* aussi CHABANES.

II. GONSALVE, (Martin) natif de Cuença en Espagne, prétendit qu'il étoit l'ange *St. Michel*, à qui Dieu avoit réservé la place de *Lucifer*, et qui devoit combattre un jour contre l'*Antechrist*. L'inquisiteur réfuta les visions de *Martin Gonsalve*, en le faisant brûler. Il avoit un disciple nommé *Nicolas le Calabrois*, qui voulut le faire passer après sa mort pour le fils de Dieu, et qui assura que le Saint-Esprit devoit sauver, au jour du jugement, tous les damnés par ses prières. *Nicolas le Calabrois* prêcha ses erreurs à Barcelone. Il fut condamné par l'inquisiteur, et mourut au milieu des flammes. *Gonsalve* parut dans le 14e siècle.

GONTAULT, *Voy.* BIRON.

I. GONTHIER, poëte latin du 13e siècle, après avoir été maître d'école, fut moine de l'abbaye de Paris, ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Basle. On a de lui : I. *Historia Constantinopolitana sub Balduino circà annum* 1203, insérée dans les *Leçons anciennes* de *Henri Canisius*. *Gonthier* composa cette histoire sur la relation de son abbé *Martin*, qui avoit assisté au siége de Constantinople. II. *De Oratione, Jejunio et Eleemosynâ, libri XIII*, Basle. On ne sait s'il faut attribuer l'ouvrage suivant au même *Gonthier*, ou s'il est d'un autre du même nom. *Guntheri poetæ Ligurinus, sive de Gestis Frederici I*, publié par les soins de *Conrad Peutinger*, à Augsbourg, 1507, in-folio, et plusieurs fois depuis. Ce poëme, dont la latinité tient plus de la pureté des premiers siècles, que de la barbarie du douzième, porte le titre de *Ligurinus*, parce que l'auteur y chante l'expédition de *Fréderic Barberousse* dans la Ligurie, c'est-à-dire dans le Milanois et dans la Lombardie. — Il est différent d'un autre GONTHIER, moine de St-Amand, qui a donné : I. *Martyrium S. Cyriaci*, en vers. II. *Historia Miraculorum S. Amandi*, dans les Bollandistes, févr. tom. premier. *Gonthier* assista à la translation du corps de *St. Amand* en 1107, et fut témoin des miracles arrivés à cette occasion.

II. GONTHIER, (Charles) étoit comte de Schwartzbourg dans la Thuringe. On l'élut empereur d'Allemagne en 1347, pour l'opposer à *Charles IV*, roi de Bohême, qu'un autre parti avoit nommé à l'empire. Pendant

que ces deux concurrens se disposoient à la guerre pour se rendre maîtres de la couronne impériale, *Gonthier* mourut de poison à Francfort, à l'âge de 45 ans, six mois après son élection. Ce fut un médecin qui le lui présenta comme un remède. On l'enterra dans l'église de St-Barthélemi, et on lui fit des funérailles royales, auxquelles assista *Charles*, son adversaire. *Gonthier* étoit un prince courageux et digne de l'empire.

III. GONTHIER, (Jean *et* Léonard) frères, peintres en verre, étoient Champenois, et peut-être de Troye. Ils excellèrent dans les figures et pour les ornemens. On en a des preuves dans les *Vitres* de l'église de Saint-Étienne de Troye, et les cabinets des curieux de la même ville. *Léonard* GONTHIER peignit les vitres de la chapelle de la paroisse Saint-Étienne, à l'âge de dix-huit ans, et il mourut âgé seulement de vingt-huit. Il laissa un fils, qui travailloit à l'ornement.

GONTHIER, *Voyez* GUINTHIER.

GONTRAN, roi d'Orléans et de Bourgogne, fils de *Clotaire I*, commença à régner en 561, et établit le siége de sa domination à Châlons-sur-Saône ou à Lyon. Les Lombards se répandirent dans ses états, et les ravagèrent. *Mummol*, un des plus heureux généraux de son siècle, les poursuivit jusqu'en Italie, et les tailla en pièces. *Gontran*, délivré de ces barbares, tourna ses armes contre *Récarède*, roi des Goths; mais elles n'eurent aucun succès. Il fut plus heureux dans la guerre contre *Waroc*, duc de Bretagne, quoi qu'en dise l'auteur du *Dictionnaire Critique*. Ce duc fut forcé de lui rendre hommage en ces termes : *Nous savons, comme vous, que les Villes Armoriquaines*, (Nantes *et* Rennes) *appartiennent de droit au fils de* Clotaire, *et nous reconnoissons que nous devons être leurs sujets....* *Chilperic*, avec lequel il étoit alors en guerre, ayant été tué, *Gontran*, loin de profiter de sa mort, se prépara à la venger. Il servit de père à *Clotaire* son fils, et défendit *Frédégonde* sa veuve, contre la juste vengeance que *Childebert* et *Brunehaut* en auroient pu tirer. Ce prince mourut après 33 ans de règne, le 28 mars 593, à Châlons-sur-Saône, âgé de plus de 60 ans, sans laisser d'enfans. C'est le premier de nos rois que l'église mit au nombre des saints; il mérita cet honneur par son amour pour la paix, par son zèle pour la religion et la justice, par ses libéralités envers les malheureux. «Ces vertus, dit le P. *Longueval*, ne furent pas sans quelque tache. Il aima, dans sa jeunesse, une concubine, nommée *Vénérande*, et il fit mourir les médecins qui avoient traité la reine *Austrechilde*. Dans une autre occasion, la colère le rendant cruel, il fit lapider un seigneur accusé d'avoir tué un buffle dans la forêt royale de Vosge. Mais il effaça toutes ses fautes par la pénitence. Quant à celles que son esprit borné lui fit quelquefois commettre dans le gouvernement, il ne put les réparer. S'il avoit eu un peu plus de lumières, il y a apparence qu'avec des intentions aussi droites que les siennes, il auroit fait de plus grandes choses, et ne se seroit pas laissé gouverner,

par ses généraux et par ses ministres. Pour faire honneur à l'état monastique, quelques auteurs, entr'autres *St. Hugue*, abbé de Cluni, assurent que *Gontran* l'avoit embrassé. Mais comme ce saint abbé écrivoit long-temps après, il vaut mieux s'en rapporter aux historiens contemporains, qui ne font pas du tout mention de ce fait.

I. GONZAGUE, (Louis de) d'une illustre famille d'Italie, qui a donné deux impératrices à l'Allemagne, une reine à la Pologne, et un grand nombre de cardinaux, étoit fils de *Gui de Gonzague*. Après avoir défait *Passarino Boniscola*, tyran de Mantoue, en 1327, il devint lui-même seigneur de cette ville, sous le titre de *Vicaire de l'empire*, et mourut en 1360, âgé de 93 ans. — *Jean-François*, un de ses descendans, né en 1390, se fit un nom par son habileté et son courage. Il fut général des troupes de l'église pour la défense de Bologne sous *Jean XXIII*, et de celles des Vénitiens contre les Milanois. Il fut créé marquis de Mantoue par l'empereur *Sigismond* en 1433, et mourut en 1444. — *Fréderic II* fut fait *duc* de Mantoue par l'empereur *Charles V*, qui lui conserva en même temps le marquisat de Montferrat; il mourut en 1549. — Son petit-fils, *Vincent de* GONZAGUE, finit la postérité masculine de la branche aînée, et mourut en 1627. — *Fréderic II* avoit un autre fils, nommé *Louis*, qui s'étant venu établir en France, fut duc de Nevers par son mariage avec *Henriette de Clèves*. *Voyez* NEVERS. *Louis* mourut en 1601. — Son fils, *Charles de* GONZAGUE, étoit duc de Nevers en France, lorsqu'il alla prendre possession du duché de Mantoue. Il fut secondé par les armes de *Louis XIII*, et se conduisit avec autant de prudence que de valeur. Il mourut en 1637. *Voy.* IX. CATHERINE. — Son petit-fils, *Charles IV*, s'étant déclaré pour le roi d'Espagne *Philippe V*, fut mis au ban de l'empire, sans avoir été cité ni entendu, et dépossédé de son duché : il mourut à Padoue en 1708, sans postérité légitime. — Il y avoit d'autres branches de cette maison, qui ne purent entrer en possession de Mantoue. Ce duché resta à la maison d'*Autriche*. La branche de *Guastalla* étant éteinte en 1729, le duché fut réuni à celui de Mantoue, et depuis joint aux duchés de Parme et Plaisance.... *Voy. Antonii Possevini junioris*, Gonzagarum, *Mantuæ et Montisferrati Ducum, Historia;* Mantoue, 1628, in-4°; les *Mémoires du Duc de Nevers*, 1665, 2 vol. in-fol. et l'*art.* GOSSELINI dans ce Dictionnaire.

II. GONZAGUE, (Cécile de) fille de *François I de Gonzague*, marquis de Mantoue, apprit les belles-lettres de *Victorin* de *Feltri*, et y fit des progrès admirables. Sa mère, *Paule Malatesta*, dame illustre par sa vertu, par son savoir et par sa beauté, lui inspira le mépris du monde, et l'engagea à se faire religieuse. Ses vertus illustrèrent le cloître autant que ses connoissances. Elle florissoit au 15e siècle.

III. GONZAGUE, (Éléonore-Hippolyte de) fille de *François II*, marquis de Mantoue, et femme de *François-Marie de la Rovère*, duc d'Urbin, fit paroître une constance héroïque

dans l'adversité, et ne quitta pas d'un seul moment son mari dans ses disgraces. Elle fut un modèle de chasteté, ne voulut avoir aucune familiarité avec les femmes de mauvaise réputation, et leur défendit l'entrée de son palais. Elle en chassa même plusieurs de ses terres. Cette vertueuse dame mourut en 1570. Elle eut deux fils et trois filles. L'aîné fut duc d'Urbin, et le puîné fut duc de Sore et cardinal : ses trois filles furent mariées à des princes, et se montrèrent dignes de leur illustre mère.

IV. GONZAGUE, (Isabelle de) femme de *Guy Ubalde de Montefeltro*, duc d'Urbin, fut, comme sa nièce *Éléonore de Gonzague*, l'une des plus illustres dames du 16e siècle. Quoiqu'elle sût que son mari étoit incapable d'avoir des enfans, elle ne s'en plaignit jamais, et ne révéla à personne les secrets de la couche nuptiale. Après la mort du duc, elle fut inconsolable, et passa le reste de sa vie dans le veuvage, entièrement consacrée à la retraite et aux bonnes œuvres.

V. GONZAGUE, (Julie de) de l'illustre famille de ce nom, fut un des ornemens du seizième siècle. Elle épousa *Vespasien Colonne*, comte de Fondi, et ne fut pas moins célèbre par ses attraits, que par ses vertus et par son esprit. La réputation de sa beauté enflamma la curiosité et peut-être les desirs de *Soliman II*, empereur des Turcs. Il chargea *Barberousse*, roi d'Alger, et son amiral, d'enlever *Julie*. Ce général arriva la nuit à Fondi, où elle tenoit sa petite cour, prit la ville par escalade, et ne manqua que d'un moment sa proie. *Julie*, au premier bruit, s'évada en chemise par une fenêtre; et s'étant engagée dans les montagnes, elle ne sauva son honneur qu'à travers mille périls. Cette héroïne, si constante en amour, qu'après la mort de son mari elle refusa les plus grands seigneurs, le fut moins en matière de religion : elle se laissa entraîner, dit-on, dans les erreurs de *Luther*. Ayant perdu son époux, elle prit pour devise une *Amaranthe*, que les botanistes appellent *Fleur d'amour*, avec ces mots : *Non moritura*.

VI. GONZAGUE, (Lucrèce de) dame renommée du 16e siècle, se signala également par ses vertus et par ses écrits. *Hortensio Lando* lui dédia son *Dialogue sur la modération des Passions*. Elle fut malheureuse dans son mariage avec *Jean-Paul Manfrone*, qu'elle épousa à regret, à l'âge de quatorze ans. Il étoit brave et altier; mais il se conduisit si mal, que le duc de *Ferrare* le fit mettre en prison, et le trouva digne du dernier supplice. Il usa néanmoins de clémence, et ne le fit point mourir, en considération de *Lucrèce*, son épouse. Cette illustre dame employa tous les moyens qui lui parurent les plus propres à procurer la liberté à son mari; mais elle ne put rien obtenir; ils pouvoient seulement s'écrire. Enfin, son mari étant mort dans la prison, elle ne voulut point se remarier, et mit ses deux filles dans des couvens. On recueillit ses *Lettres*, in-12, 1552, à Venise, et on y inséra jusqu'aux billets qu'elle écrivoit à ses domestiques. Ce recueil est un monument de sa piété et de son esprit.

VII. GONZAGUE, (Louise-Marie de) reine de Pologne, étoit fille de *Charles de Gonzague*, duc de Nevers, puis de Mantoue. Elle épousa *Ladislas-Sigismond IV*, roi de Pologne, en 1645, et fut couronnée l'année d'après à Cracovie. Elle se maria ensuite, par dispense du pape, à *Jean-Casimir*, frère de *Ladislas*. Un grand fonds d'esprit et de piété, la grandeur de son courage dans des temps difficiles, les moyens qu'elle prit pour remettre la tranquillité dans la Pologne, troublée par les armes des Suédois et par les factions rebelles, la firent aimer et respecter. Elle mourut d'apoplexie, à Varsovie, le 10 mai 1667. *Voyez* l'article CIGALE, à la fin.

VIII. GONZAGUE, (Anne de) sœur de la précédente, et plus connue sous le nom de la *Princesse Palatine*, épousa, en 1645, le prince *Édouard*, comte Palatin du Rhin, cinquième fils de *Fréderic V*, électeur Palatin. Elle en eut trois filles. Retirée à Paris, elle maria l'aînée à *Henri-Jules de Bourbon*, prince de *Condé*. Son esprit et sa beauté lui firent des adorateurs, et elle joua un rôle dans les troubles de la Fronde. Après avoir connu la vanité des intrigues galantes et politiques, la princesse Palatine se consacra à la piété et aux bonnes œuvres. Les pauvres perdirent leur mère, lorsqu'elle mourut à Paris, en 1684, à 68 ans. *Bossuet* fit son oraison funèbre. « Toujours fidelle à l'état et à la reine *Anne d'Autriche*, dit cet orateur, elle eut le secret de cette princesse et celui de tous les partis : tant elle étoit pénétrante, tant elle savoit gagner les cœurs. Son caractère particulier étoit de concilier les intérêts opposés, en trouvant le nœud secret, par où on pouvoit les réunir. Elle soutint sur-tout le cardinal *Mazarin*, deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis et la foiblesse de ses amis, presque tous divisés, ou irrésolus, ou infidelles. »

GONZALES, *Voyez* COQUES.

GONZALEZ DE MENDOZA, *Voyez* MENDOZA.

I. GONZALEZ DE CASTIGLIO, (Jean) Augustin Espagnol, célèbre par sa piété et par ses prédications, mourut à Salamanque en 1479, à 49 ans. Il fut empoisonné à l'autel par une hostie consacrée, qu'une dame, veuve, lui avoit fait donner, transportée de fureur de ce qu'il avoit converti son amant.

II. GONZALEZ, (Thyrse) Espagnol, général des Jésuites, mort à Rome, le 24 octobre 1705, a combattu la doctrine de la probabilité, soutenue par plusieurs casuistes de sa compagnie, dans un *Traité*, imprimé à Rome en 1694, in-folio. Il y montre que ce n'est pas une opinion généralement reçue dans la société, en citant quelques auteurs Jésuites qui s'en sont éloignés. Il la réfute ensuite très-fortement, sans néanmoins obliger les théologiens de son ordre à suivre son sentiment, déclarant qu'il écrit comme simple particulier, et non comme général. On a encore de lui : I. Un *Traité* contre les propositions de l'assemblée du clergé de France en 1682 ; mais il fut moins bien accueilli que son ouvrage *sur la Probalité*. II. *Manu-*

ductio ad conversionem Mahometanorum. III. *Veritas religionis christianæ demonstrata.* — Il y a encore eu, au milieu du 17e siècle, un GONZALEZ-TELLEZ, (Emmanuel) professeur de droit à Salamanque, qui a laissé un *Commentaire* sur les Décrétales, en 4 vol. in-folio, 1693.

GONZALEZ, l'un des assassins d'*Inès de Castro. Voyez* INÈS.

GONZALEZ, *Voy.* GONSALVE DE CORDOUE.

GONZALEZ, *Voy.* GODWIN.

GOOL, (Jean-Van) peintre Hollandois, né à la Haye en 1685, mort vers l'an 1757, avoit la touche ferme et la composition agréable. Il a donné le *Théâtre des Peintres Flamands, contenant leurs vies et leurs ouvrages*, en flamand, la Haye, 1750—1751, 2 vol. in-8.° Ce n'est qu'une compilation de faits et d'observations sans jugement sur les manières différentes des peintres.

GORANI, (Joseph, comte de) noble de Milan, se distingua dans ses études par sa facilité à tout concevoir, et employa son âge mûr à la composition de divers ouvrages intéressans sur l'éducation publique, l'économie politique et la philosophie. Les principaux sont : Un *Traité* contre le despotisme, 2 vol. in-8°, et des *Recherches sur la science du Gouvernement*, 2 vol. in-8.° La traduction de ce dernier écrit a été publiée à Paris en 1792. Les idées de l'auteur sur la liberté, la faveur due au peuple, l'abolition des distinctions héréditaires, les droits des nations et des souverains, ne plurent point au gouvernement de sa patrie. Le titre de citoyen François qu'il chercha à obtenir, le fit rayer des registres de la noblesse Milanoise, et ses biens furent sequestrés. Il est mort quelque temps après la traduction de son ouvrage.

I. GORDIEN le père, (*Marcus-Antonius Gordianus Africanus*) fils de *Métius Marcellus*, qui descendoit des *Gracques*, étoit, par sa mère *Ulpia Gordiana*, allié de la famille de l'empereur *Trajan*. Possédant des terres considérables dans les provinces, logé magnifiquement à Rome dans la maison de *Pompée*, il rehaussoit les dons de la fortune par les vertus et les talens. Dans sa première jeunesse, il composa plusieurs Poëmes, dont le plus mémorable, et qui par le choix même du sujet fait l'éloge de son auteur, étoit une *Antoniniade*, en trente livres. Il y célébroit les vertus de *Tite-Antonin* et de *Marc-Aurèle*. Il cultiva aussi l'éloquence, et y réussit. Il conserva, jusqu'à la fin, le goût de la belle littérature. Ayant passé sa vie, pour se servir de l'expression de *Capitolin*, avec *Platon*, *Aristote*, *Cicéron* et *Virgile*, ses mœurs furent dignes d'une telle société : une modération parfaite, une conduite toujours réglée par la raison et par la sagesse. Il aima tout ce qu'il devoit aimer : bon citoyen, bon père, gendre respectueux au point que, jusqu'à sa préture, il ne s'assit jamais devant son beau-père *Annius Sévérus*, et qu'il ne laissoit passer aucun jour sans aller lui rendre ses devoirs. Au reste, sa vertu n'étoit point austère. Il vivoit en grand seigneur ; et les dépenses qu'il fit dans l'exercice

de ses charges prouvent sa munificence. Pendant qu'il étoit questeur, il donnoit tous les mois, à ses frais, des jeux d'une dépense prodigieuse. Un jour, il permit une chasse publique dans son parc, qu'il avoit fait remplir de bêtes fauves, rassemblées de tous les pays; et tous ceux qui s'y trouvèrent eurent la liberté d'emporter les animaux qu'ils avoient tués. *Gordien*, nommé consul l'an 231, se distingua dans cette place, et fut envoyé, l'année d'après, proconsul en Afrique. Les cruautés de l'empereur *Maximin*, et les exactions tyranniques de ses intendans, ayant fait révolter cette province; les légions proclamèrent, en 237, *Gordien* empereur dans la ville de Thysdrum, quoiqu'il eût alors 80 ans. Il refusa d'abord; mais voyant qu'on le menaçoit de le tuer, il accepta sans balancer davantage. Le sénat, instruit de cette nouvelle, lui décerna le titre d'Auguste, et déclara les *Maximins*, père et fils, ennemis publics. *Gordien*, se voyant forcé d'accepter le trône impérial, associa son fils à sa puissance, en lui donnant la qualité d'empereur. Ces deux princes, après avoir fait leur entrée à Carthage, où ils s'étoient rendus avec tout l'appareil attaché à la dignité suprême, apprirent que *Capellien*, gouverneur de Mauritanie, très-attaché à *Maximin*, venoit les combattre à la tête d'une armée; ils lèvent à la hâte des troupes, et *Gordien* le fils se met à leur tête. Il fallut en venir à une bataille qui ne fut pas long-temps disputée. L'armée des *Gordiens*, composée de milice ou de mauvais soldats, fut détruite pendant l'action, ou dans la fuite qu'elle prit pour venir se mettre à couvert sous les murs de Carthage. *Gordien* le fils fut tué dans cette déroute. Son père, accablé par cette funeste nouvelle, et sachant, d'ailleurs, que l'armée victorieuse approchoit de Carthage, se livra au désespoir, et s'étrangla avec sa ceinture. Le Sénat les mit l'un et l'autre au rang des Dieux. Le règne de *Gordien*, aussi court qu'un songe, fut renfermé dans un espace de moins de six semaines. Il ne goûta du rang suprême que les inquiétudes et les amertumes. Les bons citoyens le regrettèrent autant pour sa magnanimité et sa douceur, que pour son courage et son esprit. Il ressembloit parfaitement à *Auguste;* il en avoit la voix, le geste et la taille. Il eut, comme lui, le goût des beaux arts, et mourut pleuré des Romains. *Gordien* avoit épousé *Fabia Orestilla*, petite nièce de l'empereur *Antonin*, et fille d'*Annius Sévérus*. Il en eut *Gordien* qui suit, et *Métia Faustina*, mariée à *Junius Balbus*, père de *Gordien* Pie, 3ᵉ du nom.

II. GORDIEN le Fils, (*Marcus-Antonius Gordianus Africanus*), fils du précédent, fut instruit dans les belles-lettres par *Serennus Sammonicus* le jeune, qui lui laissa sa bibliothèque, composée de 62,000 vol. Son esprit cultivé, son caractère doux et complaisant, le firent aimer de l'empereur *Héliogabale*, qui lui donna la charge de questeur ou de trésorier des finances. *Alexandre Sévère* lui confia ensuite la préfecture de Rome; et la manière dont il remplit cette charge, lui mérita le consulat. Son père étant parti l'an 230, pour aller gouverner l'Afrique, il le suivit en qualité de lieutenant de cette province. En 237, l'un

et l'autre furent reconnus empereurs. *Gordien* le fils marcha à la tête d'une armée contre *Capellien*, gouverneur de Mauritanie, qui étoit resté fidelle à *Maximin;* mais il fut vaincu et tué le 25 juin de la même année 237. Son courage étoit digne d'un général Romain, quoiqu'il eût un penchant extrême pour les femmes. Il s'abandonna tellement à cette passion, que, dans la vigueur de l'âge, il ne lui restoit plus que la débilité de la vieillesse. Il n'avoit que 46 ans lorsqu'il mourut, et n'avoit joui du rang d'empereur qu'environ 40 jours.

III. GORDIEN le *Jeune*, (*Marcus-Antonius Gordianus Pius*) fils du consul *Junius Balbus*, et petit-fils par sa mère de *Gordien* le *Vieux*; fut honoré du titre de César, âgé seulement de 12 ans, en 237. A 16, il fut proclamé empereur, et tous les peuples de l'empire le reconnurent avec transport. Cet enfant eut toute la sagesse d'un vieillard instruit par l'expérience. Il épousa, dans sa 18e année, *Furia Sabina Tranquillina*, fille de *Misithée*, célèbre par son savoir et son éloquence, et par d'autres qualités bien plus importantes. *Gordien* le fit préfet du prétoire, aussitôt qu'il eut épousé sa fille. Ce fut par le conseil de cet homme sage qu'il se gouverna. Les deux objets de la politique de ce dernier furent, la gloire de son maître, et le bonheur des peuples. Il rétablit dans les troupes la discipline, altérée par les désordres des temps précédens. Le service étoit lucratif chez les Romains; et plusieurs, pour en percevoir les émolumens, y demeuroient ou y entroient, soit au-delà, soit en-deçà de l'âge nécessaire pour en supporter les fatigues. Il renvoya ceux qui étoient ou trop vieux ou trop jeunes, et il ne voulut point que personne fût payé par l'état, qu'il ne le servît. Il entroit dans les plus petits détails, jusqu'à examiner par lui-même les armes des soldats. Il savoit se faire en même temps craindre et aimer, et le respect pour sa vertu faisoit éviter plus de fautes, que la crainte des châtimens. En temps de guerre, rien n'égaloit son activité et sa vigilance. Dans quelque endroit qu'il campât, il avoit soin que le camp fût toujours environné d'un fossé. Il faisoit souvent lui-même la ronde pendant les nuits, et visitoit les corps-de-garde et les sentinelles. Il avoit si abondamment approvisionné toutes les villes frontières, qu'il n'y en avoit aucune qui ne pût nourrir l'empereur et son armée pendant quinze jours, et les plus grandes pendant une année entière. Tel étoit *Misithée*. Avant lui, les commandemens militaires étoient donnés sur la recommandation des eunuques de la chambre : les services demeuroient sans récompense; les absolutions et les condamnations, indépendantes du mérite des causes, étoient réglées par le caprice ou par l'argent; le trésor public étoit pillé et réduit à rien par des fourbes qui dressoient, de concert, les piéges où ils prétendoient surprendre l'empereur, et qui tenoient d'avance conseil entr'eux pour convenir du rôle que chacun devoit faire auprès de lui. Par ces artifices, ils venoient à bout de chasser les bons, et de mettre en place des hommes pervers. *Misithée* découvrit tous ces abus à *Gordien*, qui ne put

s'empêcher de lui dire : *Le sort d'un Prince est bien à plaindre ! On lui cache la vérité ; et comme il ne peut pas tout voir, il est obligé de s'en rapporter à des hommes qui sont d'intelligence pour le tromper.* Quand les désordres des règnes précédens furent réformés, il éleva plusieurs grands édifices, dont le plus magnifique fut celui du champ de *Mars*. Il contenoit deux vastes galeries de mille pieds de longueur, et éloignées de 500 l'une de l'autre. Entre ces deux galeries, étoit, de chaque côté, une haute palissade de lauriers et de myrthes, et au milieu une terrasse de la longueur des galeries, soutenue par plusieurs rangs de petites colonnes ; au-dessus de cette même terrasse s'élevoit une autre galerie de 500, pieds de long.... Il y avoit près de 4 ans que *Gordien* régnoit paisiblement, quand *Sapor*, rôi de Perse, ravagea les provinces de l'empire. Le jeune empereur partit bientôt après, pour le combattre, avec une armée nombreuse. Au lieu de s'embarquer avec ses troupes, ce qui étoit le plus court, il préféra la terre à la mer, et traversa exprès la Mœsie, afin d'y arrêter les progrès des Goths et d'autres peuples du nord, qui, semblables à un torrent, venoient d'inonder la Thrace. Il y signala son entrée par une célèbre victoire qu'il remporta sur ces barbares ; et après y avoir rétabli l'assurance et l'ordre, il continua sa route par le détroit de l'Hellespont, et ensuite par l'Asie mineure ; de là il passa en Syrie, où *Sapor* et lui en vinrent bientôt aux mains. *Gordien* fut vainqueur, et reprit sur lui la ville d'Antioche : il se rendit aussi maître de Cares et de Nisible, deux places considérables dont les Perses s'étoient emparés. Le sénat lui décerna le triomphe, et donna à son beau-père le titre de *Tuteur de la République*. Tandis qu'il illustroit le nom Romain par ses exploits, *Philippe*, préfet du prétoire, la seconde personne de l'empire, voulut être la première. Il fit assassiner le jeune *Gordien* en 244, et régna honteusement à la place d'un prince qui auroit fait la gloire de Rome. L'armée honora sa mémoire par un tombeau où elle déposa son corps, sur les confins de la Perse, avec cette inscription en langues grecque, syriaque, latine et égyptienne : *Au divin* GORDIEN, *vainqueur des Perses, des Goths et des Sarmates ; qui a mis fin aux troubles domestiques de l'empire, et subjugué les Germains.... mais non les* Philippe. Le sénat, aussi sensible à cette perte que l'armée, fit un décret en l'honneur des *Gordien*, par lequel leur postérité étoit exempte de tous les emplois onéreux de la république. Il n'eut point d'enfans de *Tranquillina*, son épouse.

GORDIUS, roi de Phrygie et père de *Midas*, étoit un laboureur qui parvint de la charrue au trône. Il n'avoit pour tout bien que deux attelages de bœufs, l'un pour labourer, l'autre pour traîner son chariot. Les Phrygiens ayant appris de l'Oracle, que celui qu'ils rencontreroient sur un char seroit leur roi, ils décernèrent la couronne à *Gordius*. *Midas*, son fils, offrit le chariot de son père à *Jupiter*. Le nœud qui attachoit le joug au timon, étoit fait, dit-on, avec tant d'adresse, que le vulgaire étonné fit courir le bruit que

l'empire de l'Asie appartiendroit à celui qui le dénoueroit. *Alexandre le Grand*, passant à *Gordium*, capitale de la Phrygie, fut curieux de voir cet ouvrage qu'on disoit être si merveilleux. Il vit le nœud ; et sans s'amuser à le défaire méthodiquement, comme avoient cherché en vain tant d'autres, il brusqua la difficulté en le coupant d'un coup d'épée.

I. GORDON, (Jacques), controversiste Jésuite, d'une des meilleures maisons d'Écosse, se rendit habile dans la philosophie, la théologie et les langues. Il enseigna l'hébreu avec réputation à Bordeaux, à Paris et à Pont-à-Mousson, et voyagea en Allemagne, en Danemarck, et dans les isles Britanniques, où il eut beaucoup à souffrir pour la religion Catholique. Il mourut à Paris en 1620, à 77 ans. On a de lui : *Controversiarum Christianæ fidei Epitome*, Cologne, 1620, 2 vol. in-8.°

II. GORDON, (Jacques-les-More), Jésuite d'une des plus illustres maisons d'Écosse, naquit à Aberdeen en 1552, se distingua dans son ordre, fut confesseur de *Louis XIII*, et mourut à Paris en 1641 à 88 ans. Il est auteur : I. D'un *Commentaire* latin sur la Bible, en trois vol. in-fol. qui est peu recherché. II. D'une *Chronologie*, in-fol., aussi en latin, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1617. III. D'une *Théologie Morale*, et de quelques autres *Ouvrages* en latin.

III. GORDON, (Thomas), mort au mois de juillet 1750, à 66 ans, avoit le génie de la politique et de la littérature. Son goût pour les écrivains penseurs l'engagea à donner en 1739 une bonne *Traduction* angloise de *Tacite*. Les *Réflexions* dont il l'accompagna, sont pour la plupart neuves et judicieuses. Elles furent traduites en françois par *Daudé*, et parurent à Amsterdam en 1742, 2 vol. in-12, et 1751, en 3. En 1743, il donna la *Traduction* angloise de *Salluste*. Les *Discours* politiques y joints, furent aussi traduits en françois, 1759, 2 vol. in-12 ; et quoique moins estimés que ses *Réflexions* sur *Tacite*, on peut les lire avec fruit.

IV. GORDON, (Alexandre) Écossois voyagea en Italie, en France, en Allemagne, et suivit le gouverneur *Glen* dans la Caroline, où il mourut juge de paix, laissant une fortune considérable. On a de lui : I. *Voyage d'Ecosse* avec 66 planches, 1726, in-fol. et un supplément publié en 1732. II. *Vie du pape Alexandre VI et de son fils César de Borgia*. Voyez ALEXANDRE VI. III. *Essai sur les Antiquités Egyptiennes*, 1737 et 1739, in-fol. *Gordon* avoit été secrétaire de la société des Antiquités de Londres, et il quitta cette place en 1741. Il étoit bien en état de la remplir. Tous ses ouvrages prouvent le savant profond encore plus que l'écrivain élégant. Son *Histoire d'Alexandre VI* est assez mal écrite, du moins en françois, et l'on voit que l'original n'a pas prêté beaucoup d'agrémens au traducteur.

GORELLI, poëte Italien, natif d'Arezzo, a écrit en vers ce qui s'est passé de plus remarquable dans sa patrie depuis 1310 jusqu'en 1384. Il a pris *le Dante* pour modèle ; mais la copie est

fort inférieure à l'original. Son ouvrage est néanmoins utile pour connoître l'histoire de son temps. C'est un fort mauvais *Poëme ;* mais c'est une assez bonne chronique. Le savant *Muratori* l'a insérée dans sa grande collection des *Ecrivains de l'Histoire d'Italie*.

I. GORGIAS, célèbre capitaine des troupes d'*Antiochus Epiphanes*, fut envoyé par *Lysias* en Judée, avec *Nicanor*, à la tête d'une puissante armée, pour désoler tout le pays. *Judas Macchabée* s'étant avancé contre ces deux généraux, attaqua d'abord *Nicanor*, le vainquit, et força *Gorgias* à se retirer. Deux ans après, celui-ci en étant encore venu aux mains avec *Judas*, fut vaincu. Il étoit sur le point d'être pris par *Dosithée*, lorsqu'un de ses cavaliers lui facilita le moyen de se sauver.

II. GORGIAS le *Léontin*, ainsi nommé, parce qu'il étoit de *Leontium*, ville de Sicile, sophiste et orateur célèbre, avoit été disciple d'*Empédocle* avec *Isocrate* et beaucoup d'autres, tant philosophes que rhéteurs, qui furent formés à son école, comme Cicéron nous l'apprend dans son *Brutus*. Ses concitoyens étant en guerre avec les Syracusains, le députèrent l'an 417 avant J. C., vers les Athéniens pour leur demander du secours contre leurs ennemis. Il charma toute l'assemblée, de façon qu'il en obtint ce qu'il voulut. Les Athéniens forcèrent cet orateur à s'établir parmi eux, et coururent chez lui prendre des leçons de rhétorique. Comme il étoit toujours prêt à parler sur toutes sortes de matières, il éblouit la multitude. Il fit briller son talent aux jeux olympiques et pythiens, et il y reçut de si grands applaudissemens de toute la Grèce, qu'on lui érigea une statue d'or à Delphes; d'autres disent qu'il gagna tant d'argent dans sa profession, qu'il fit placer une statue d'or dans le temple de Delphes. C'est lui qui, pour exercer ses auditeurs, établit cette espèce de déclamation ou de discours qui se fait sur-le-champ et sans préparation, que Quintilien appelle *Extemporalis Oratio*. *Gorgias* n'etoit, selon l'abbé *Barthélemy*, qu'un écrivain froid, tendant au sublime par des efforts qui l'en éloignoient. La magnificence de ses expressions et la hardiesse de ses figures, ne servoient bien souvent qu'à manifester la stérilité de ses idées. Cependant il étendit les bornes de l'art, et ses défauts mêmes servirent de leçon. Il vécut jusqu'à cent sept ans, sans jamais interrompre ses études. *Voyez* I. CIMON.

GORGO, femme de *Léonidas*, roi de Sparte, est très-célèbre dans l'antiquité. C'est elle qui disoit que *les femmes de Sparte étoient les seules qui missent des hommes au monde*.

GORGONES (Les), [Mythol.] étoient trois sœurs, filles de *Phorcus* et de *Ceta*. Elles demeuroient, suivant *Hésiode*, près du jardin des Hespérides, et transformoient en pierres ceux qui les regardoient. Elles n'avoient qu'un œil, dont elles se servoient tour-à-tour. On les peint coiffées de couleuvres, avec de grandes ailes, des défenses de sanglier pour dents, et des griffes de lion aux pieds et aux mains. *Persée* délivra la terre de ces trois monstres, connus

dans la fable sous les noms de *Méduse*, *Euryale* et *Sthenyo*. Il coupa la tête à *Méduse*, avec le secours de *Minerve*, et la Déesse l'attacha à son égide ou bouclier.

GORGONIE (Sainte), étoit fille de St. *Grégoire*, évêque de Nazianze, et de Ste. *Nonne*; et sœur de St. *Grégoire* de Nazianze. Elle avoit de la beauté, de l'esprit et des lumières, mais encore plus de piété. Sa vie fut toute consacrée aux bonnes œuvres. Laissant aux comédiennes et aux courtisanes, dit St. *Grégoire* de *Nazianze*, le fard et les couleurs empruntées, elle ne voulut d'autres ornemens que ceux de l'ame. Elle mourut entre les bras de sa mère, vers 372.

GORGOPHONE, fille de *Persée* et d'*Andromède*, et femme de *Périère*, roi des Messéniens, se remaria, après la mort de son époux, avec *Œbalus*. C'est la première femme que l'histoire profane remarque s'être engagée en de secondes noces.

GORIN DE SAINT-AMOUR, *Voyez* AMOUR (Louis-Gorin de St.-)

GORIO (Antoine-François) fut un savant antiquaire Florentin, du 18e siècle. Nous avons de lui: I. La description du cabinet du grand duc, sous le titre de *Musæum Florentinum*, publié à Florence, 11 vol. in-fol. 1731 à 1764, avec un grand nombre de figures et de remarques curieuses. Voici la division de cet ouvrage: Les *Pierres*, 2 vol.; les *Statues*, 1 vol.; les *Médailles*, 3 vol.; les *Peintres*, 5 vol. II. *Musæum Etruscum*, 1737 et suivans, 3 vol. in-folio. III. *Musæum Cortonense*, Rome, 1750, in-fol. IV. Les *Inscriptions anciennes* qui se trouvent dans les villes de Toscane; Florence, 1727 et suivantes, 3 vol. in-fol. Il a mis au jour d'autres écrits sur les antiquités de la Toscane, dans lesquels il a répandu une érudition peu commune.

GORION, *Voyez* JOSEPH.

GORLÉE (Abraham), né à Anvers en 1549, mort à Delft en Hollande, le 15 avril 1609, à 60 ans, étoit extrêmement versé dans la connoissance des médailles, des monnoies anciennes et des autres antiquités: c'étoit sa passion dominante. On a de lui: I. *Dactyliotheca*, à Leyde, 1600, in-4°, et réimprimé en 1707, 2 vol. in-4.° C'est un traité sur les anneaux et sur leur usage chez les anciens: il est savant et curieux. II. Un *Trésor de Médailles d'or et d'argent*, in-fol. en latin, à Leyde, 1608. III. *Paralipomena Numismatum*. On voit dans ces divers ouvrages un homme qui s'étoit nourri des meilleurs auteurs de l'antiquité.

GOROPIUS, (Jean) médecin, né dans un village du Brabant, en 1518, voyagea en Italie, en Espagne et en France, fut médecin de la reine *Eléonore*, épouse de *François I*, et de *Marie*, reine de Hongrie. *Philippe II* lui offrit l'emploi de son médecin; mais *Goropius*, dégoûté de la cour, se contenta d'un présent considérable que ce prince lui fit. Il exerça long-temps sa profession à Anvers. Il l'abandonna ensuite pour se livrer entièrement à l'étude de l'antiquité, et mourut à Mastricht, le 27 juin 1572, à 53 ans. C'étoit un homme bizarre, qui soutenoit des opinions ridicules. Ses *Origines Antuer-*

pianæ, 1596, in-fol., sont pleines de contes fabuleux sur l'origine des peuples, et semées de cette espèce d'érudition qui n'est d'aucun usage. Il s'efforce de prouver ce paradoxe révoltant, que la langue cimbrique ou flamande est celle qu'*Adam* a parlée. Il n'allègue pour fondement de ses extravagances, que des étymologies burlesques. *Olaüs Rudbeck* a soutenu à peu près un semblable système. *Voyez* RUDBECK. On a encore de lui : *Opera Goropii hactenùs non edita*, Anvers, 1580, in-fol., ouvrage, comme le précédent, plein de paradoxes et de rêveries cabalistiques. Il y attaque cependant judicieusement les Massorètes, qui ont rendu plus difficile l'intelligence du texte hébreu de l'Écriture par leurs points voyelles. *Goropius* fut surnommé *Becanus*, parce qu'il vit le jour dans un village de Brabant, nommé Hilverenbeck.

GORRAN, (Nicolas de) religieux Dominicain de la rue St-Jacques à Paris, mourut vers 1295. *Philippe* le *Hardi* le nomma confesseur de son fils, depuis roi de France sous le nom de *Philippe le Bel*. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur presque toute la Bible. II. Des *Sermons* et quelques autres *Ouvrages*. La plupart ne se trouvent qu'en manuscrit, et ne méritent pas de se trouver imprimés.

I. GORRIS, (Jean de) *Gorreus*, médecin de Paris, étoit protestant. Il fut retranché deux fois de la faculté, à cause de sa croyance, et rétabli autant de fois. Des soldats armés ayant arrêté son carrosse, lui firent tant de peur, qu'il en devint comme perclus de ses sens. Il vécut plusieurs années dans cet état déplorable, et mourut en 1572, à 72 ans. Il possédoit assez bien le Grec, et il donna une traduction latine de *Nicandre*; Paris, 1557, in-4.° Ses *Œuvres* furent imprimées en 1622, in-fol. Ces ouvrages ne sont guères consultés, parce qu'il a paru depuis lui des livres meilleurs et mieux faits.

II. GORRIS, (Jean de) petit-fils du précédent, étoit Parisien, et médecin ordinaire de *Louis XIII*. Il fit imprimer, en 1622, tous les Ouvrages de son aïeul, avec le Traité des *Formulæ remediorum*, de *Pierre* son bisaïeul. C'est un gros in-fol; les *Definitiones medicæ* y sont augmentées à peu près de la moitié par l'éditeur, qui avoit travaillé pendant 20 ans à suppléer ce qui manquoit au travail de *Jean* son aïeul. Ce grand ouvrage est un véritable Dictionnaire de tous les mots grecs qui sont en usage dans les écoles de médecine. Il est rangé selon l'ordre de l'alphabet; et les termes grecs y sont expliqués en latin. Non-seulement *de Gorris* donne la signification latine; mais de plus, il explique assez au long les choses marquées par les termes. Le même a donné quelques ouvrages françois. Le plus connu est son *Discours de l'origine, des mœurs, fraudes et impostures des Charlatans*, etc.

GORSAS, (Antoine-Joseph) né à Limoges le 20 mars 1751, se fit d'abord maître de pension, puis journaliste au moment de la révolution françoise. Sa feuille intitulée *Courrier de Paris*, prêcha l'insurrection et l'anarchie. Nommé député à la Convention, il s'unit aux Girondins et devint plus modéré; aussi partagea-t-il leur sort. Il fut mis hors de la loi,

arrêté ensuite chez une courtisane du Palais-Royal, et envoyé à l'échafaud, le 9 octobre 1793. Avant la révolution, *Gorsas* avoit publié *l'Ane promeneur*, ou Apologie du goût, des mœurs, de l'esprit et des découvertes du siècle, 1786, in-8.o

GORTZ, *Voy.* GOERTZ.

GOSSELINI, (Julien) né à Nice de la Paille dans le Montferrat en 1525, fut, dès l'âge de 17 ans, secrétaire de *Ferdinand de Gonzague*, vice-roi de Sicile. Il continua de l'être, lorsque ce vice-roi fut gouverneur de Milan, et eut la même fonction sous le duc d'*Albe* et sous le duc de *Sesse*, qui furent successivement gouverneurs de cet état après la mort de *Gonzague*. Le duc de *Sesse* l'emmena avec lui à la cour d'Espagne, où *Gosselini* se rendit si agréable par son adresse et par sa prudence, qu'il fut employé dans les affaires que le duc avoit auprès du roi. Le marquis de *Pescaire*, successeur du duc de *Sesse*, eut pour *Gosselini* les mêmes égards. Le duc d'*Albuquerque*, qui lui succéda, goûta moins son esprit et son caractère : il conçut une telle aversion contre lui, qu'il voulut lui ôter l'honneur et la vie. *Gosselini* rentra en grace sous le marquis d'*Aimonte*, et sous le duc de *Terranova* gouverneur du Milanois, et fut leur secrétaire. On dit qu'il avoit un talent merveilleux pour pacifier les querelles. Il mourut à Milan en 1587, à 62 ans. On a de lui divers ouvrages : I. La *Vie de Ferdinand de Gonzague*, 1579, in-4.o II. La *Conjuration de Jean-Louis de Fiesque*, effacée par celle du cardinal *de Retz*. III. *L'Histoire de la Conjuration des Pazzi*. IV. Un recueil de *Poésies Italiennnes*, publiées à Venise, 1588, in-8°, et réimprimées plusieurs fois.

GOSSIN, (P.F.) né à Souilly en Lorraine, lieutenant général civil au bailliage de Bar-le-Duc, fut député à l'assemblée Constituante, et s'y occupa particulièrement de la nouvelle division de la France en départemens. Sur sa demande, les cendres de *Voltaire* furent transportées au Panthéon. En sortant de l'assemblée, *Gossin* devint procureur-syndic du département de la Meuse; et le roi de Prusse l'ayant mandé à Verdun, après la prise de cette ville en 1792, il obéit à cet ordre. Ce fut un motif pour l'accuser de trahison après la retraite des Prussiens. Traduit à Paris dans la prison du Luxembourg, il fut envoyé à l'échafaud le 23 juillet 1794, à l'âge de 40 ans. *Gossin* étoit d'une figure intéressante, doux, affable, et modéré dans ses opinions.

GOSSNAY (François) hussard du régiment de Berchiny, né à Châlons-sur-Saône, mérite d'être connu pour son courage. En 1792, il sortit de France, mais il y rentra bientôt, et devint aide de camp du général *Vats*. Arrêté à Paris comme émigré, âgé de 26 ans, sa jeunesse, sa figure touchante, son dégoût pour la vie, intéressèrent tous les prisonniers de la Conciergerie. Lorsqu'on lui apporta son acte d'accusation qui étoit toujours un arrêt de mort, il le lut froidement et en alluma sa pipe. Amené devant le tribunal, il ne lui donna pas le temps de l'interroger, il avoua avec tranquillité qu'il avoit quitté avec plaisir une patrie couverte de

sang, et dont les malheurs lui avoient donné le desir de mourir. Son défenseur ayant observé qu'il n'avoit plus sa tête, il s'écria : « Jamais ma tête ne fut plus à moi qu'en ce moment, quoique je sois prêt à la perdre; défenseur officieux, je te défends de me défendre. » En allant à la mort, insulté par la populace, il lui dit : *Vous êtes des lâches d'outrager un homme enchaîné; iriez vous à la mort avec autant de calme que lui?* Arrivé près de l'échafaud, il ajouta : *Me voilà donc enfin où j'en voulois venir.* Il salua alors le bourreau, et le remercia de la peine qu'il alloit avoir à lui ôter des jours qui lui étoient trop pénibles.

GOTESCALC, célèbre Bénédictin, né en Allemagne, prit l'habit monastique à Orbais, diocèse de Soissons, et y fut élevé au sacerdoce. Après s'être rempli de la doctrine, ou de ce qu'il croyoit être la doctrine de *St. Augustin*, il passa à Rome, et delà dans l'Orient, où il répandit ses sentimens sur la prédestination. « Il enseigna, dit l'abbé *Pluquet*; 1.° Que Dieu, avant de créer le monde, et de toute éternité, avoit prédestiné à la vie éternelle ceux qu'il avoit voulu, et les autres à la mort éternelle : ce décret faisoit une double prédestination, l'une à la vie, l'autre à la mort. 2.° Comme ceux qui sont prédestinés à la mort ne peuvent être sauvés, ceux que Dieu a prédestinés à la vie, ne peuvent jamais périr. 3.° Dieu ne veut pas que tous les hommes soient sauvés, mais seulement les Élus. 4°. J. C. n'est pas mort pour le salut de tous les hommes, mais uniquement pour ceux qui doivent être sauvés. 5°. Depuis la chûte du premier homme, nous ne sommes plus libres pour faire le bien, mais seulement pour faire le mal. » De retour en Italie, l'an 847, il s'entretint sur cette matière qui étoit pour lui aussi sublime qu'obscure, avec *Northingue*, évêque de Véronne. Ce prélat, effrayé de ses principes, les déféra à *Raban*, archevêque de Mayence. Celui-ci, persuadé que le Bénédictin enseignoit que Dieu nécessite tous les hommes à se sauver où à se perdre, l'anathématisa en 848, dans un concile. Il écrivit contre lui à *Hincmar*, archevêque de Rheims, dans le diocèse duquel *Gotescalc* avoit reçu la prêtrise. *Hincmar* convoqua un concile l'année d'après, à Quierzy-sur-Oise. Le malheureux *Gotescalc* fut dégradé du sacerdoce pour des opinions qu'il n'entendoit pas, et qu'il croyoit entendre, fouetté publiquement en présence de *Charles le Chauve*, ensuite enfermé dans l'abbaye de Hautvilliers. Les verges ne le changèrent point. Il écrivit deux *Confessions de foi*, pour soutenir sa doctrine, offrant de la prouver en passant de suite par quatre tonneaux pleins d'eau, d'huile ou de poix bouillante, ou même par un grand feu. On rit de son fanatisme, et on le laissa en prison. [illegible] *Remy*, archevêque de Lyon, se déclara pourtant contre le châtiment cruel qu'il avoit essuyé. *Les hérétiques des siècles passés*, disoit-il, *ont été condamnés du moins par des raisons*. Ce prélat, véritablement Chrétien, ne fut pas écouté. *Gotescalc* mourut dans sa prison, en 868, victime de son opiniâtreté. *Hincmar* lui fit refuser les sacremens et la sépulture. Cet archevêque peint le Bénédictin comme

un homme rustique, inquiet, bizarre, et inconstant. « C'est sous ces traits, dit-il, qu'on le connoissoit, dans son monastère. » On ne peut pas nier néanmoins qu'il n'eût du savoir, de l'esprit, de la subtilité; mais il avoit encore plus d'entêtement et d'amour propre. *Ussérius* a donné son *Histoire* à Dublin, 1631, in-4.° C'est le premier livre latin imprimé en Irlande: on la trouve dans les *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, Paris, 1650, 2 vol in-4°; et dans l'*Historia Goteschalchi prædestinatiani*, Paris, 1655, in-fol., du P. *Cellot*. On a beaucoup disputé sur la réalité de l'hérésie des Prédestinatiens, et sur les sentimens de *Gotescalc*. « Il me semble, dit l'abbé *Pluquet*, qu'il importe peu de savoir s'il y avoit en effet des Prédestinatiens, ou si l'on donnoit ce nom aux disciples de *St. Augustin*; mais il est certain que l'Église a condamné les erreurs qu'on attribue aux Prédestinatiens. »

GOTH, (Laurent) fut archevêque d'Upsal en Suède, au 16e siècle. Le roi *Jean*, voulant relever le Catholicisme dans ses états, l'engagea à mettre son nom à une *Liturgie*, conforme quant au fond à une liturgie catholique. C'étoit l'ouvrage du clergé Suédois, qui, par ordre de ce prince, s'étoit assemblé plusieurs fois dans cette vue. Pour donner plus d'autorité à cette *Liturgie*, le prince voulut la faire paroître sous un nom respectable dans l'église de Suède. Les ménagemens dont on fut obligé d'user, en firent déranger l'ordre, et engagèrent à supprimer l'*Invocation des Saints*, les *Prières pour les Morts*, la *Mémoire du Pape*, le mot de *Sacrifice*, etc. Elle n'eut pas plutôt paru, qu'elle choqua les deux partis, et causa de grands troubles. On fut obligé de la supprimer; ce qui l'a rendue rare. Elle est intitulée: *Liturgia Suecanæ Ecclesiæ*, etc. *cum Præfatione et notis Laurentii Upsalensis archiepiscopi*, in-fol. Stockolm, 1576.

GOTTI, (Vincent-Louis) de Bologne en Italie, naquit en 1664. De simple Dominicain, il s'éleva au cardinalat par ses vertus et son savoir. *Benoît XIII* l'honora de la pourpre en 1728. Il mourut en 1742, à 78 ans. Il ne brilla pas moins par ses vertus que par ses lumières. Sa vie même lorsqu'il eut été décoré du titre de cardinal, fut sobre, réglée, occupée, comme quand il étoit simple religieux. Son attachement à la doctrine de son ordre a éclaté dans tous ses ouvrages. Les principaux sont, les suivans: I. *Theologia scholastico-dogmatica*. II. *Veritas Theologiæ christianæ, contrà Atheos, Polytheos, Idololatras, Mahometanos et Judæos*, in-4°, 12 tom. *Bononiæ*, 1745, et in-fol. 4 tom., *Venetiis*, 1750. III. *Vera Ecclesia Christi, signis et dogmatibus demonstrata contrà* J. Picenini *Apologiam pro Reformatoribus et Religione reformatâ, atque ejus Religionis triumphum*, in-4°, 3 vol. *Bononiæ*, 1748. IV. *Colloquia theologico-polemica, in tres classes distributa: In prima, sacrorum ministrorum cælibatus; in secunda, Romanorum Pontificum auctoritas in conciliis et definitionibus; in tertiâ, aliæ catholicæ veritates propugnantur*, in-4°; *Bononiæ*, 1727.... Le cardinal *Gotti* traite, dans le premier, de toutes les matières qui ont rapport à la théologie dogmatique.

Il suit la méthode des scolastiques, et il en a quelquefois les défauts ; c'est-à-dire qu'il est diffus, et qu'il traite des questions peu intéressantes.... L'objet du second ouvrage est d'établir la vérité de la religion Chrétienne contre les Athées, les Polythéistes, les Idolâtres, les Mahométans et les Juifs. Son ouvrage est important, ne fût-ce que pour les matériaux. Il ne les arrange pas toujours d'une manière satisfaisante, et on y admire plus son érudition que l'élégance de son style... On trouvera dans le troisième ouvrage un traité complet de controverse... Enfin, le quatrième est destiné à la discussion de plusieurs points de la théologie polémique.

GOTTSCHED, poëte Allemand, né à Konigsberg, mourut à Leipzig le 10 décembre 1767. Son exemple et ses ouvrages ont répandu, dans l'Allemagne, l'étude et le goût de la littérature. Il a fait une *Poétique*, à la tête de laquelle il a placé une *Traduction* en vers de l'Art poétique d'*Horace ;* et il finit chaque chapitre par les préceptes de *Boileau*. On a encore de lui *Caton d'Utique*, tragédie ; une *Grammaire Allemande*, et un *Cours de Philosophie*, Leipzig, 1762, 2 vol. in-8.° — Mad. GOTTSCHED, son épouse, morte en 1762, a traduit dans sa langue plusieurs auteurs étrangers. Elle a fait aussi *Panthée*, tragédie, et des *Comédies* qui ont eu du succès. Son époux et elle ont beaucoup contribué à réformer le théâtre Allemand, et à le purger des obscénités et des bouffonneries qui l'infectoient. Mad. *Gottsched* partagea sa vie entre la philosophie, les mathématiques, la littérature et la musique, et elle réussit dans tous ces genres. Le roi de Prusse, qui préféroit *Gellert* à *Gottsched*, a peint ainsi le mari et la femme dans une lettre particulière : « Le mari découvre tous les jours de plus en plus les bornes étroites de son génie, et la femme l'étendue de son esprit et la bonté de son caractère. C'est ce qu'on appelle un sot profondément instruit, un vrai magasin de savoir, où tout est rangé alphabétiquement, mais qui lui-même n'entend pas ce qu'il contient. Elle, en revanche, écrit avec discernement, et a la conduite et la prudence d'un homme sage, avec la douceur d'une femme aimable. Ils ont le cœur bon tous deux. Ils sont serviables et obligeans ; mais ils sentent toujours la poussière de la bibliothèque et jamais le grand monde. »

GOUBEAU, (François) peintre d'Anvers, élève de *Wirlem-Baur*, s'est distingué par ses *Bambochades*. Il mourut en 1640.

GOUDELIN ou GOUDOULI, (Pierre) le coryphée des poëtes Gascons, naquit à Toulouse d'un père chirurgien. Il fut reçu avocat, mais il n'en fit jamais les fonctions. Il plut par ses vers et ses bons mots au duc de *Montmorenci* et aux premières personnes de sa patrie. Ce poëte auroit pu s'enrichir ; mais il négligea tellement la fortune, qu'il seroit mort dans l'indigence, si ses concitoyens ne lui eussent assigné une pension viagère. Il mourut à Toulouse le 10 septembre 1649, à 70 ans. Ses Ouvrages ont été imprimés plusieurs fois in-12, à Toulouse ; et une fois à Amsterdam en 1700, 2 vol. in-12, avec les autres

poëtes Gascons. Leur caractère particulier est l'enjouement et la vivacité, et un certain naturel qui déplairoit beaucoup en françois, mais qui enchante en gascon. C'est, comme on l'a dit d'un autre poëte, une liqueur qui ne doit pas changer de vase. Le P. *Vanière*, Jésuite, a pourtant traduit en latin son *Poëme sur la mort de Henri IV;* mais, outre que la langue latine supporte certaines images que la langue françoise réprouve, cette pièce a plus de noblesse que les autres productions de *Goudouli.* La plupart sont semées d'images familières, qui ne laissent pas de plaire, parce qu'on sent que dans un Poëme en patois elles sont à leur place. On rapporte de *Goudouli* beaucoup de saillies, dont quelques-unes sont plaisantes, les autres très-plates. La plupart ne sont que des répétitions de bouffonneries plus anciennes. Les Gascons citent pourtant aussi souvent *Goudouli*, que les Grecs citoient *Homère.* Il y avoit du temps de *Goudouli*, un autre poëte Gascon, ami comme lui, de Bacchus et des Muses. C'est *J. G. d'Astros*, né à Firmacon-la-Garde, près de Lectoure, et qui fut simple vicaire du village de Saint-Clair de Lomagne. On a imprimé en 1762 ses poésies in-12, sous le titre de *Triomphé de la lengo Gascone.* On y trouve un poëme des *Saisons*, où brillent des traits d'imagination, mais d'une imagination grossière et incohérente, telle que celle de *du Bartas*, qu'il imite souvent. *Molan*, curé de Saint-Clair, possédoit plusieurs ouvrages manuscrits de ce poëte, que les Gascons regardent, pour ainsi dire, comme leur *Hésiode.*

GOUDIMEL, (Claude) musicien de Franche-Comté, fut tué à Lyon en 1572, par des Catholiques qui lui faisoient un crime d'avoir mis en musique les Pseaumes de *Marot* et de *Bèze*, et qui se faisoient un mérite de répandre le sang.

I. GOVEA, (Jacques) *Goveanus*, de Beja dans le Portugal, fut principal du collége de Ste-Barbe à Paris. Il y éleva trois neveux, qui se rendirent illustres par leur savoir. *Martial* GOVEA, l'aîné des trois frères, devint bon poëte latin, et publia à Paris une *Grammaire* de cette langue. *Antoine* GOVEA, le plus jeune des trois, fut aussi le plus illustre. *Voyez* son article qui suit. *André* GOVEA, le second, fut nommé principal du collége de Ste-Barbe, à la place de son oncle. Son mérite le fit appeler à Bordeaux, pour exercer un pareil emploi dans le collége de Guienne. Il y alla en 1534, et y demeura jusqu'en 1547, que *Jean III*, roi de Portugal, le rappela dans ses états, pour l'établissement d'un collége à Coimbre, semblable à celui de Guienne. *Govea* mena avec lui en Portugal, *Buchanan*, *Grouchi*, *Guerente*, *Vinet*, *Fabrice*, la *Coste*, *Tevius* et *Mendez.* Tous ces savans étoient très-capables d'instruire la jeunesse. Il mourut à Coimbre, en 1548, âgé de 50 ans.

II. GOVEA, (Antoine) fils d'un gentilhomme Portugais, se rendit à Paris vers 1505, auprès de son oncle *Jacques Govea*, principal du collége de Ste-Barbe. Il professa avec succès la jurisprudence à Toulouse, à Avignon, à Valence, à Cahors, à Grenoble, et enfin à Turin, où *Phili-*

bert duc de Savoie l'avoit appelé. Il y mourut en 1565, à 60 ans, conseiller de ce prince, avec la réputation d'un des plus habiles jurisconsultes et des plus savans littérateurs de son siècle. Ses *Ouvrages de Droit* ont été recueillis par lui-même en 1 vol in-fol., 1562, à Lyon. Ses écrits de belles-lettres sont : I. Deux livres d'*Epigrammes latines*, à Lyon en 1539. II. Des *Éditions* de *Virgile* et de *Térence*, corrigées sur d'anciens manuscrits, et enrichies de notes. III. Un *Commentaire* sur les *Topica* de *Cicéron*, Paris, 1545, in-8.° L'abbé *d'Olivet* en parle avec éloge dans sa *Préface* de la belle édition des Œuvres de ce père de l'éloquence Romaine. IV. *Variarum lectionum libri duo*, in-fol. Ses ouvrages ont été recueillis à Rotterdam, 1766, in-fol. 2 vol. Il laissa un fils (*Mainfroi*) qui se distingua dans les belles-lettres et dans l'un et l'autre droit, et qui a écrit quelques ouvrages. Il mourut en 1613, conseiller d'état à la cour de Turin.

GOUFFIER, (Guillaume) plus connu sous le nom de *l'Amiral de* BONNIVET, étoit fils de *Guillaume Gouffier*, chambellan de *Charles VIII*, d'une ancienne famille de Poitou qui subsiste. Après s'être signalé dans diverses occasions, il fut envoyé, par *François I*, ambassadeur extraordinaire en Angleterre. De retour en France, l'an 1521, il commanda l'armée destinée au recouvrement de la Navarre, et prit Fontarabie. On parloit alors de paix; mais la nouvelle de cette prise empêcha *Charles-Quint* de ratifier le traité. L'amiral ayant persuadé au roi de conserver cette place, monument de sa valeur, fut la cause d'une guerre funeste à la France et à l'Europe. Il ne fit pas une faute moins considérable, en se déclarant contre le connétable *de Bourbon*, par complaisance pour *Louise de Savoie*, sa bienfaitrice, et peut-être par ambition, dans l'espérance d'obtenir l'épée de connétable. *Bourbon* l'avoit d'ailleurs indisposé par des airs de mépris qu'un favori ne pardonne point. *Bonnivet* faisoit construire, à trois lieues de Poitiers, un des plus superbes châteaux que l'on connût en France. Le roi, comme s'il eût pris plaisir à mortifier le connétable, l'y conduisit malgré lui, et lui en demanda son avis. *Je n'y connois qu'un défaut*, répondit Bourbon : *la cage me paroît beaucoup trop grande pour l'oiseau. — C'est apparemment*, dit le roi, *la jalousie qui vous fait parler de la sorte. — Moi jaloux !* répondit le connétable. *Je ne puis jamais le devenir d'un homme dont les pères tenoient à honneur d'être écuyers de ma maison.* Après la défection du connétable, *François I* envoya *Bonnivet* commander l'armée d'Italie, et celui-ci y fit de nouvelles fautes. Il assiégea Milan, et le manqua; il se fortifia ensuite dans Biagrassa, et fut forcé de l'abandonner. Il se retira vers Turin, et fut blessé dans cette retraite, mémorable par la mort du chevalier *Bayard*. *Ainsi en prend*, dit *Tavannes* en parlant de *Bonnivet*, *aux généraux élus par faveur de cour.* Ce général, revenu en France, conseilla à *François I* d'aller en personne en Italie. Cette expédition fut fatale à l'état. Le roi donna la bataille de Pavie à sa persuasion. L'amiral fut tué dans cette triste journée, le 24 février 1525. Sa mort n'éteignit pas la haine de *Bourbon*,

qui, après avoir regardé son cadavre avec une espèce de complaisance, s'écria : *Ah! malheureux, tu es cause de la perte de la France et de la mienne....* *Brantôme* peint avec des couleurs très-favorables, la figure, l'esprit et les graces de *Bonnivet*. Courtisan plus aimable que politique habile et sage général, il eut de la bravoure ; il ne lui manqua qu'une tête pour la diriger. *Gouffier* avoit un si grand ascendant sur *François I*, qu'il porta ses vues amoureuses sur *Marguerite de Valois*, sœur de ce monarque. Étant entré la nuit dans l'appartement de cette princesse, au moyen d'une trappe secrète, il eût poussé l'insolence plus loin, si *Marguerite* ne se fût éveillée. Elle s'en plaignit à son frère, qui n'en fit que rire : tant la licence des mœurs étoit extrême à la cour ! — Il faut le distinguer de son frère *Artus* GOUFFIER *de Boissy*, qui fut d'abord gouverneur de *François I*, et ensuite son favori et un de ses principaux ministres : et de *François de* BONNIVET, colonel général de l'infanterie Françoise en Piémont, mort sans alliance en décembre 1556, d'une blessure qu'il reçut au siége de *Wulpian*. Du *Bellay* lui fit une épitaphe, dans laquelle il dit :

> La France en a le corps qu'elle avoit élevé ;
> Le Piémont a le cœur, qui l'avoit éprouvé ;
> Les cieux en ont l'esprit, et les arts la mémoire ;
> Les soldats le regret, et le monde la gloire.

GOUGES, (Marie-Olympe de) née à Montauban en 1755, fut négligée dans son éducation, mais elle reçut de la nature un esprit facile, une imagination trop vive et de la beauté. Après avoir donné au théâtre quelques pièces, et publié divers écrits littéraires, la révolution françoise l'enchaîna à son char, et elle en préconisa les avantages dans une foule de placards dont elle tapissa les murs de la capitale. *Mirabeau* devint son héros. On la vit alors chercher à instituer des clubs de femmes. Mais son enthousiasme se refroidit, lorsque de sanglans nuages commencèrent à sortir de la législature et de la convention. Le 14 octobre 1792, elle écrivit à celle-ci pour se présenter comme défenseur de *Louis XVI*, dont elle réclama l'exil. Bientôt elle eut le courage d'appeler l'horreur publique sur *Marat* et *Robespierre*, dans une brochure intitulée : *les trois Urnes*, ou *le Salut de la Patrie*. Arrêtée aussitôt, elle comparut avec courage devant le tribunal révolutionnaire, et fut envoyée à la mort le 3 novembre 1793, à l'âge de 38 ans. Ses ouvrages sont : I. *Le Mariage de Chérubin*, comédie : elle fut jouée en 1785, et eut du succès. II. *L'homme généreux*, drame en 5 actes. III. *Molière chez Ninon*, pièce en 5 actes. IV. *Adieux aux François et à M.* Necker ; 1790, in-8.° V. *L'Esclavage des Nègres* ou *l'Heureux naufrage*, pièce en 3 actes, représentée sur le théâtre François en 1790. VI. *Mirabeau aux Champs Elysées*, drame. Mad. *de Gouges* a recueilli en 3 vol. in-8° les *Œuvres* qu'elle a publiées.

GOUJET, (Claude-Pierre) chanoine de St-Jacques de l'Hôpital, des académies de Marseille, de Rouen, d'Angers et d'Auxerre, naquit à Paris en

goût exquis et d'un dessin admirable. *Perrault* les a fait graver par *Sébastien le Clerc*, dans sa Traduction de *Vitruve*. On croit que *Goujon* a travaillé au dessin des *Façades* du vieux Louvre, construites sous *Henri II*, à cause du bel accord qui régne entre la sculpture et l'architecture.

GOULART, (Simon) de Senlis, alla faire ses études à Genève, où il fut fait ministre : emploi qu'il exerça avec distinction pendant 62 ans. Il mourut dans cette ville en 1628, à 85 ans. C'étoit un homme d'une grande vertu. Il blâmoit la manie qu'avoient les Protestans de son temps, de multiplier les confessions de foi : *comme si celle qui se trouve dans le Symbole des Apôtres n'étoit pas suffisante, quoiqu'elle ait paru telle aux trois premiers siècles de l'Eglise.* Il n'avoit commencé à apprendre les langues qu'à l'âge de 28 ans; ce qui ne l'empêcha pas d'écrire assez bien en latin. Il étoit tellement au fait de tout ce qui se passoit en matière de librairie, que *Henri III*, desirant de connoître l'auteur qui se déguisa sous le nom de *Stephanus Junius Brutus* pour débiter sa doctrine républicaine, envoya un homme exprès à *Simon Goulart*, afin de s'en informer; mais *Goulart*, qui savoit en effet tout le mystère, n'eut garde de le découvrir. On a de lui plusieurs ouvrages de belles-lettres, d'histoire et de controverse. Les plus connus sont sa plate *Traduction* de *Sénéque*; Paris, 1590, 2 vol. in-folio; et ses *Petits Mémoires de la Ligue*, 1602, 6 vol. in-8°, assez curieux. On les a réimprimés à Paris en 1758, 6 vol. in-4°, avec des notes et des pièces originales. La plupart sont intéressantes; mais quelques-unes n'apprennent presque rien. Quand *Goulart* n'a pas mis son nom à ses ouvrages, il l'a désigné ordinairement par ces trois lettres initiales S. G. S. : c'est-à-dire, *Simon Goulart, Senlisien.* — Il laissa un fils, appelé comme lui *Simon*, et que divers savans ont confondu avec le père. Il fut d'abord ministre de l'église Wallonne d'Amsterdam, et embrassa, avec chaleur, le parti des Remontrans. Un sermon qu'il prêcha contre l'opinion de ceux qui soutiennent, *que les Enfans morts sans baptême sont damnés éternellement*, le fit suspendre du ministère en 1615 : et peu de temps après, on le chassa du pays, avec ceux qui ne voulurent pas souscrire au synode de Dordrecht. GOULART, maudissant un pays où l'on prêchoit la tolérance, et où l'on étoit si intolérant, se retira en France, et ensuite dans le Holstein, où il mourut. On a de lui quelques ouvrages.

GOULDMAN, (François) habile grammairien Anglois du 17° siècle, est connu par un *Dictionnaire Latin-Anglois et Anglois-Latin.* La troisième édition, augmentée par *Robertson*, in-4°, 1674, est estimée.

GOULIN, (Jean) né à Rheims le 10 février 1728, perdit son père fort jeune, et se trouva dans l'indigence. Forcé de se placer en qualité de répétiteur chez un maître de pension, avec un modique appointement de cent livres par an, il résolut d'embrasser une profession plus lucrative, et celle de la médecine fixa son choix.

Après

Après avoir étudié l'anatomie sous *Ferrein*, il fut attaqué d'une maladie grave, qui l'obligea de vendre ses livres, son seul bien, pour se procurer quelques secours. Depuis, son extrême économie et ses ouvrages, lui fournirent les moyens de vivre. En 1783, l'abbé *Fontenay* l'associa à la rédaction des *Affiches* de province; et, ce qui le flatta le plus, ce fut d'accroître sa petite collection de livres, de ceux dont il donnoit des notices. En 1794, devenu septuagénaire, et plongé dans la plus extrême misère, il en fut retiré par une place à la bibliothèque nationale de la rue Saint-Antoine; et mourut en 1799, d'une maladie soporeuse, qui l'emporta en peu de jours. Le docteur *Sue* a publié une notice sur la vie et les ouvrages de *Goulin*. « Soit dans sa mise extérieure, soit dans ses manières et son langage, il étoit très-simple et très-uni. Son esprit étoit tellement rempli des idées analogues à ses occupations littéraires, qu'il se livroit moins qu'un autre aux distractions ordinaires de la vie. Le désordre qui régnoit dans la chambre qu'il occupoit habituellement, et le mélange d'objets tout-à-fait disparates, annonçoit qu'il n'y avoit d'ordre que dans ses idées et dans ses livres. Lorsqu'il cherchoit l'interprétation d'un passage grec ou latin, et qu'il étoit long-temps sans en trouver une qui lui convînt, il se mettoit au lit, fût-ce en plein midi, et là, dans un calme parfait, tout entier à la méditation, il passoit un, deux et jusqu'à trois jours, excepté le temps du manger et du sommeil, dans un travail d'esprit continuel, jusqu'à ce qu'une interprétation convenable s'offrît à sa pensée. Les vertus de *Goulin* furent celles d'un homme paisible, vivant dans la retraite, presque sans communication avec les hommes, qu'il croyoit toujours prêts à le tromper. Ses défauts tenoient à l'âpreté de son caractère : on le trouvoit aigre dans la dispute, prompt à l'attaque, dur à la réplique, ardent à contredire, tranchant dans la discussion.... D'ailleurs, bon, humain, plein de désintéressement, il fut et demeura constamment jusqu'à sa mort, l'ami de plusieurs gens de lettres, qui rendoient justice à ses grandes connoissances dans la littérature, et dont la plupart, plaignant sa destinée malheureuse, cherchoient, par toutes sortes de moyens, à l'adoucir. » Ses ouvrages sont nombreux. I. *Traduction* de la Dissertation de *Castell*, sur l'insensibilité des tendons, des ligamens et du péricrane. II. *Lettres* à *Vandermonde* sur *Hecquet*. Elle est insérée dans le Journal de Médecine de 1762. III. *Table de l'Egypte ancienne*, 1763. IV. *Dictionnaire Géographique* pour servir à l'histoire d'*Hérodote*, extrait des manuscrits de *Bellenger*. V. *Histoire de la colique de Devonshire*, traduite du latin de *Huxham*. VI. *Recherches médicales*, in 12, 1764. VII. *Notice* sur l'Ostéologie de *Monro*. VIII. *Eloge* historique de *Pàris*, opticien. IX. *Lettres* à un médecin de province, pour servir à l'histoire de la médecine, 1769, in-8.° X. *Table* des seize volumes de la matière médicale de *Géoffroy*, in-12. XI. *Traité des alimens*, traduit de *Lieutaud*, in-8.° XII. *Mémoires* littéraires et biographiques sur l'histoire de la médecine, 1773, in-4.° XIII. *Abrégé* de l'histoire na-

turelle, 1777, 2 vol. in-12. XIV. *Dissertation* où l'on explique un passage de *Cicéron*, relatif à la médecine, 1779. XV. *Autre Dissert.* sur un passage du septième livre des épidémies d'*Hippocrate*. XVI. On lui doit, en outre, une foule d'éditions, enrichies de notes et de corrections, telles que celles du Dictionnaire des rimes de *Richelet*, de l'*Agronome*, des formules de médecine de Lyon, de l'ouvrage de *Haen*, intitulé : *Methodus medendi*, de l'anatomie d'*Heister*, du traité d'agriculture de *Mortimer*, de l'histoire universelle de *Bossuet*, du confiturier royal, de la rhétorique françoise, des apophtegmes de *Plutarque*, du roman d'*Elizabeth*, du traité des maladies vénériennes de *Jauberthou*, de la matière médicale de *Lieutaud*. XVII. *Goulin* a travaillé encore à l'encyclopédie, à la gazette de santé, au journal général de France, au vocabulaire françois. Il a laissé de nombreux manuscrits, tels qu'un cours d'histoire de la médecine, des recherches sur l'histoire naturelle de *Pline*, des interprétations de différens passages d'*Hérodote*, de *Longin*, de *Lucien*, etc. *Goulin* avoit une érudition immense et claire. Son style a de la simplicité et de l'attrait. Il étoit associé de l'académie de Lyon, et eût mérité d'être appelé à celle des Inscriptions et Belles-Lettres.

GOULU, (Jean) naquit à Paris en 1576, de *Nicolas Goulu*, professeur royal. Il embrassa la profession d'avocat; mais ayant manqué de mémoire en plaidant sa première cause, il quitta le barreau pour le cloître. Il se fit Feuillant à l'âge de 28 ans. Il voulut se hasarder de prêcher; mais sa mémoire ne le servit pas mieux dans la chaire que dans le barreau. Réduit à l'intrigue et au cabinet, il se fit connoître par sa plume, s'éleva aux premières charges de son ordre, et en devint général. *Balzac* étoit alors le chef de la litterature Françoise. Soit jalousie, soit ressentiment de ce qu'il avoit dit dans un de ses ouvrages, qu'*il y a quelques Moines qui sont dans l'Eglise, ce que les rats étoient dans l'Arche*. *Goulu* déchaîna contre lui quelques-uns de ses religieux, et se mit bientôt à leur tête. Il publia, en 1627, deux volumes de *Lettres de Philarque à Ariste*, dénuées d'esprit, de raison, de savoir, de bon sens; mais chargées, en revanche, presqu'à toutes les pages, des mots sonores d'*Infame*, d'*Epicure*, de *Néron*, de *Sardanapale*, de *Démoniaque*, et d'*Athée*. Ces invectives brutales, loin de révolter le public contre le fougueux Feuillant, lui attirèrent une foule de louanges. On ne l'appeloit que *Gouffre d'érudition; Hercule Gaulois, destructeur du Tyran de l'éloquence; Héros véritable, et seul digne des lauriers arrachés à l'Usurpateur*. Le prieur *Ogier* et *la Mothe-Aigron* furent presque les seuls qui osèrent faire entendre leurs foibles voix. Ils tournèrent les armes de *Goulu* contre lui-même. Ils le peignirent comme « un ivrogne, buvant nuit et jour dans un verre plus grand que la coupe de *Nestor*; et comme un gourmand qui faisoit très-bonne chère en gras, quoiqu'il eût le teint assez frais pour ne pas pouvoir se dispen-

ser du maigre.» Cette querelle auroit été poussée plus loin; mais le général *Goulu* la termina par sa mort, arrivée le 25 janvier 1629, à l'âge de 54 ans. On a de lui : I. *Vindiciæ Theologicæ Ibero-politicæ*, 1628, in-8°., en faveur des droits de la monarchie. II. *La Vie de St. François de Sales*, 1724, in-4.° III. Des *Traductions* qu'on ne lit plus. IV. Des Livres de *Controverse*, qu'on laisse dans la poussière. La bassesse, l'indécence, l'incorrection, caractérisent le style de ces différens ouvrages. *Voy*. BALZAC, *et* VII. BOURBON.

GOUPILIÈRES, *Voyez* PORLIER.

GOURDAN, (Simon) né à Paris en 1646, fut le confrère de *Santeuil* dans l'abbaye de Saint-Victor : il imita les Saints que celui-ci chantoit. Aspirant à une vie plus parfaite, il voulut entrer à la Trappe; mais l'abbé *de Rancé* lui conseilla de rester dans le monde pour l'édifier. Le P. *Gourdan* vécut en solitaire et en saint dans l'abbaye de Saint-Victor, et mourut le 10 mars 1729, à 83 ans, laissant : I. Des *Proses* et des *Hymnes*, qu'on chante dans différentes églises de la capitale et des provinces. II. Des *Ouvrages de piété*, pleins de lumière et d'onction. III. Une *Histoire* manuscrite *des Hommes illustres de Saint-Victor*, en plusieurs volumes in-folio. On a publié, en 1756, à Paris, in-12, la *Vie* de ce pieux et savant religieux. Cet ouvrage édifiant est suivi de plusieurs *Lettres*, qui roulent principalement sur la Constitution *Unigenitus*.

GOURDON, *Voyez* ARMAGNAC, n° III, *et* RICHARD, n° I.

GOURDON DE GENOUILLAC, (Galiotte de) ou la *Mère Ste. Anne*, réformatrice de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en France, étoit prieure du monastère de Beaulieu. Elle naquit en 1589, d'une famille noble et considérable de Quercy. Elle fut nommée *Galiotte*, en mémoire de *Jacques Galiot de Genouillac*, grand écuyer de France. Elle mourut l'an 1618, en odeur de sainteté. Les religieuses de cet ordre avoient autrefois la robe rouge et le voile blanc; mais, après la prise de Rhodes par *Soliman II*, en 1522, elles prirent l'habit et le voile noir pour marquer leur deuil.

GOURGUES, (Dominique de) brave gentilhomme, natif de Mont-de-Marsan en Gascogne, voulant se venger des Espagnols, qui l'avoient maltraité pendant la guerre, et qui avoient égorgé une colonie de François établie sur les côtes de la Floride, équipa trois vaisseaux à ses dépens, et mit à la voile en 1567. Il alla descendre à la Floride, enleva trois forts, et fit pendre plus de huit cents Espagnols à des arbres, sur lesquels il fit mettre cette inscription : *Non comme Espagnols, mais comme traîtres, brigands et assassins*. Il en usa de la sorte, parce que *Mélandès*, ayant fait massacrer des François, avoit fait dresser un écriteau qui marquoit : *Que ce n'étoit pas comme François, mais comme Luthériens, qu'il les faisoit mourir.... Gourgues*, de retour en France, fut reçu avec admiration par les citoyens, et avec mépris par la cour, qui étoit toute Espagnole : le roi lui fit défendre de paroître devant lui. La reine *Elizabeth*

le demanda dans la suite pour commander la flotte Angloise. Il mourut à Tours en 1593, en allant prendre le commandement de cette flotte.

GOURLIN, (l'abbé Pierre-Etienne) né à Paris en 1695, mort dans cette ville en 1775, se consacra à une obscurité laborieuse et active. Il fit pour l'archevêque de Tours, l'*Instruction sur la justice Chrétienne*, in-12; et pour l'évêque de Soissons, l'*Instruction contre le P. Berruyer*, 7 vol. in-12, 1760. On a encore de lui l'ouvrage connu sous le nom de *Catéchisme de Naples*, 1783, 3 vol. in-12, qui ne dit pas davantage que celui de Montpellier, et qui le dit plus sèchement.

GOURNAI, (Marie le Jars de) fille savante, d'une famille distinguée, naquit à Paris en 1566. C'est dans cette ville qu'elle connut *Montaigne*. Elle avoit, pour ce philosophe, une admiration sans bornes. Cet écrivain, flatté de ses éloges, la nomma *sa fille d'alliance*, et la fit héritière de ses écrits. Mlle *de Gournai* étoit digne de cette adoption. Toutes les langues savantes lui étoient familières : elle écrivoit maussadement dans la sienne; mais c'étoit beaucoup alors pour une femme, que de savoir écrire, bien ou mal. Son style, chargé de vieux mots, n'est plus supportable à présent. Lorsque l'académie Françoise voulut épurer la langue, Mlle *de Gournai* cria beaucoup contre cette réformation. Elle disoit des puristes, *que leur style étoit un bouillon d'eau claire, sans impureté et sans substance.* Sa prononciation étoit analogue, et elle tenoit pour l'ancien usage. Le cardinal *de Richelieu* ne pouvoit s'empêcher de rire, en l'entendant s'énoncer à la manière des vieux procureurs du temps de *Henri IV*. — *Riez, Monseigneur*, lui dit un jour l'adroite flatteuse; *Riez : je fais un grand bien à la France !* Elle avoit le goût de la vieille littérature, des compilations, des commentaires; ce goût, joint à son caractère vif, impétueux, vindicatif, lui fit beaucoup d'ennemis. L'*Anti-Gournai* et le *Remercîment des Beurrières*, sont des monumens de leur haine. Les noms d'*orgueilleuse*, de *laide*, d'*acariâtre*, de *débauchée*, de *pucelle de cinquante-cinq ans*, et d'autres encore plus injurieux, ne sont point épargnés dans cette dernière satire. Ces libelles ne l'empêchèrent point d'avoir des amis illustres : les cardinaux *du Perron*, *Bentivoglio*, *de Richelieu*, *St. François de Sales*, *Godeau*, *Dupuy*, *Balzac*, *Maynard*, *Heinsius*, etc. Elle mourut à Paris le 13 juillet 1645, à 79 ans. Plusieurs beaux esprits lui composèrent des Epitaphes satiriques; le plus grand nombre lui en fit d'honorables. Quelques-uns lui donnèrent le nom de *Syrène Françoise*; mais le chant de cette Syrène, dit l'abbé *Irail*, ne séduit pas long-temps. Ses Ouvrages furent recueillis en 2 vol. in-4°, 1634 et 1641, sous le titre d'*Avis* ou *Présens de Mlle de Gournai*. On a encore d'elle une édition des *Essais de Montaigne*, 1635, en 3 vol., dédiée au cardinal *de Richelieu*; et enrichie d'une préface plus curieuse que bien écrite.... Dans cette édition, Mlle *de Gournai* traduisit en françois les passages grecs, latins et italiens qu'on rencontre dans les *Essais*. C'est dans sa préface, que *Pascal* a

pris cette idée ingénieuse de la divinité : *C'est un centre, dont la circonférence est par-tout, et le centre nulle part.* *Voyez* l'article MALHERBE, *à la fin ;* et le *Parnasse des Dames*, par M. *Sauvigny.*

GOURVILLE, (Jean-Hérauld, Sr de) naquit à la Rochefoucauld en 1625. Le fameux duc de ce nom lui ayant connu de l'esprit, le prit pour son valet de chambre, et en fit bientôt son ami et son confident. Il plut non-seulement à son maître, mais même au grand *Condé*, et au surintendant *Foucquet.* Enveloppé dans la disgrace de cet illustre infortuné, il passa dans les pays étrangers. On a dit, qu'il fut en même temps *pendu* à Paris en effigie, et *envoyé* du roi en Allemagne. Il est vrai qu'il eut cette qualité, mais ce fut quelque temps après son évasion. Son talent pour les affaires le fit proposer pour succéder au grand *Colbert* dans le ministère. Il mourut à Paris en 1703, sans avoir été marié. On prétend que c'est pour lui que *Boileau* fit cette Épitaphe :

> Ci gît, justement regretté,
> Un savant homme sans science,
> Un gentilhomme sans naissance,
> Un très-bon homme sans bonté.

Les commentateurs de cette Épitaphe disent, que *Gourville* étoit tel que le satirique le représente : parlant bien, quoiqu'il ne sût pas grand'chose ; ayant un caractère et des manières nobles, quoique d'une naissance obscure ; et caressant tout le monde sans aimer personne. Cependant, de tous les amis de *Foucquet*, *Gourville* se montra le plus généreux. Non content d'avoir prêté à Mad. *Foucquet* plus de cent mille livres pour sa subsistance, il fit don de cette somme à *Foucquet de Vaux* son fils. On a de *Gourville* des *Mémoires, depuis* 1642 *jusqu'en* 1698, en deux vol. in-12, 1720. Ils sont écrits d'un style animé, naturel et simple, mais peu correct. Il y peint, d'après nature, tous les ministres, depuis *Mazarin* jusqu'à *Colbert ;* et sème son récit d'anecdotes curieuses sur chacun d'eux, ainsi que sur les principaux personnages du règne de *Louis XIV. Voy.* CHARLES II, roi d'Espagne.

GOUSSENCOURT, (Matthieu) Célestin de Paris, naquit dans cette ville en 1583, et y mourut en 1660. On a de lui, le *Martyrologe des Chevaliers de St-Jean de Jérusalem*, avec les blasons, 1643, 2 vol. in-fol.

GOUSSET, (Jacques) théologien de la religion Prétendue-Réformée, né à Blois en 1635, d'une bonne famille, fut fait ministre à Poitiers en 1662. Il refusa trois fois d'accepter une chaire de professeur de théologie à Saumur, et ne sortit de Poitiers qu'à la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut en 1704, âgé de 69 ans, professeur en grec et en théologie à Groningue. Ses ouvrages sont : I. *Commentarii linguæ Hebraïcæ.* C'est un bon Dictionnaire Hébreu ; la meilleure édition est celle de Leipzig, en 1743, in-4.° II. Une réfutation en latin du *Chisouck-Emaunach* ou *Bouclier de la foi*, du rabbin *Isaac ;* à Amsterdam, 1712, in-fol. Cette production est très-foible. III. *Considérations Théologiques et Critiques contre le Projet d'une nouvelle Version*, 1698, in-12. Ce livre est contre

le *Projet* de *Charles le Cène* : — *Voy*. CÈNE... IV. ORLÉANS.... *et* SCHULTENS.

GOUTHIER *ou* GUTHIER, *ou* GUTHIÈRES, (Jacques) avocat au parlement de Paris, né à Chaumont en Bassigny, mort l'an 1638, cultiva le droit et les belles-lettres avec un succès égal. Les amateurs de l'antiquité lui sont redevables de plusieurs écrits : I. *De vetere Jure Pontificio urbis Romæ*, in-4°, 1612 : ouvrage qui lui mérita le titre de citoyen Romain, pour lui et pour sa postérité. II. *De Officiis domûs* AUGUSTÆ, *publicæ et privatæ*, in-4°, à Paris en 1628 ; et in-8°, à Leipzig, 1672. Cette matière y est traitée avec beaucoup de savoir. III. *De jure Manium* ; Leipzig, 1671, in-8.° IV. Deux petits traités, l'un *De Orbitate tolerandâ* ; et l'autre, *Laus cæcitatis*, etc. *Gouthier* faisoit aussi des vers latins, et les faisoit assez bien. Il y a du feu et de l'expression dans sa pièce intitulée : *Rupella capta*. L'auteur l'adressa au cardinal *de Richelieu*, prêtre et général, qui réussissoit dans les expéditions de guerre, comme dans les affaires les plus épineuses de l'état.

GOUVÉ, (Le) *Voyez* LEGOUVÉ.

GOWER, (le Chevalier John) l'un des plus anciens auteurs qui aient écrit en anglois, mourut aveugle à Londres en 1402. On a imprimé de lui un *Poëme* anglois, *de Confessione Amantis* ; Londres, 1532, in-fol. Il y en avoit une autre édition en 1493.

GOUVEST DE MAUBERT, (Jean-Henri) né à Rouen en 1721, est autant connu par ses aventures que par ses ouvrages. On le vit successivement capucin, apostat, secrétaire du roi de Pologne *Auguste III* ; puis rentrer dans son ordre, en sortir ensuite pour parcourir un nouveau cercle de bizarreries et de singularités, et finir par mourir Protestant à Altona, en 1767, à 46 ans. On a de lui divers écrits marqués au coin d'un génie singulier, qui avoit approfondi tous les détours de la politique, qui observoit avec finesse, qui avoit de grandes vues ; mais qui écrivoit avec plus de vivacité et de force, que de pureté et de précision. Les principaux sont : I. *Le Testament politique du Cardinal Alberoni*, in-12 : livre paré évidemment d'un faux titre. L'auteur ne connoissoit probablement les vues politiques d'*Alberoni* que par les gazettes. Il y a néanmoins dans son livre bien des idées utiles sur les abus qui ont régné en Espagne, et qui ont été depuis supprimés en partie. On prétend que le fonds de cet ouvrage n'est point de *Maubert*. II. *Testament politique de Walpole*, qui ne vaut pas celui d'*Alberoni*. III. *Histoire politique du Siècle*, in-4°, 2 vol. 1757 : livre qui eut du succès, mais dont l'auteur ne publia que les deux premiers vol. IV. Diverses brochures : l'*Illustre Paysan* ; l'*Ami de la fortune* ; *Ephraïm justifié*, etc. V. Un *Mercure Historique*. Ce grand politique n'eut jamais le talent de se retirer de la misère. Il vouloit enrichir les empires par ses spéculations, et il fut long-temps prisonnier en Hollande pour dettes.

GOUVION, (N.) fils d'un lieutenant de police de la ville de Toul, entra au service dans le corps du génie, et fit avec

distinction la guerre d'Amérique. Dans le principe de la révolution, il accepta la place de major général de la garde nationale parisienne, et fut ensuite appelé à la législature au mois de septembre 1791. Sa modération, son opposition à ce qu'on accordât les honneurs de la séance aux soldats du régiment de Château-vieux, qui avoient été condamnés aux galères par suite de leur insurrection à Nancy, lui ôtèrent toute influence populaire. Il se rendit, après la Session, à l'armée du Nord, et il prit le commandement de l'avant-garde. Le 11 juin 1793, il effectuoit sa retraite devant des troupes supérieures avec autant d'art que de bravoure, lorsqu'il fut tué d'un coup de canon, près du village de la Glisvelle. *Gouvion* passoit pour un général habile, et réunissant le sang froid dans l'exécution à des vues judicieuses, et le courage à la probité.

GOUX DE LA BOULAYE, (François le) fils d'un gentilhomme de Baugé en Anjou, parcourut une partie du monde. De retour de son premier voyage, il parut si défiguré, que sa mère ne voulut pas le reconnoître ; il fut obligé d'intenter un procès pour avoir son droit d'aînesse. Quelques années après, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès du grand Seigneur et du grand Mogol ; mais il mourut en Perse d'une fièvre chaude, durant ce voyage, vers l'an 1669. On a de lui la *Relation de ses Voyages*, jusqu'en 1650, in-4°, qu'il publia en 1653. Il y a des choses curieuses, et quelques-unes de fausses. Le style en est d'ailleurs très-incorrect.

GOUYE, (Thomas) Jésuite, né à Dieppe en 1650, habile dans les mathématiques, fut reçu de l'académie des Sciences en 1699. Cette compagnie faisoit beaucoup de cas de ses lumières. Il mourut à Paris dans la maison professe des Jésuites, le 24 mars 1725, à 75 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Observations Physiques et Mathématiques, pour servir à la perfection de l'Astronomie et de la Géographie, envoyées de Siam à l'académie des Sciences de Paris, par les Pères Jésuites Missionnaires*, avec des réflexions et des notes, en 2 vol., dont le premier est in-8°, et le second in-4.° — Il ne faut pas le confondre avec son compatriote GOUYE *de Longuemare*, né en 1715, mort en 1763, greffier au bailliage de Versailles, dont nous avons plusieurs *Mémoires* et *Dissertations* intéressantes sur l'Histoire de France.

GOZON, (Deo-dat *ou* Dieu-donné) fut grand-maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem. Ce qui contribua beaucoup à lui faire obtenir cette dignité, fut le bonheur qu'il eut d'exterminer un dragon monstrueux qui infestoit l'isle de Rhodes. Cet animal étoit, dit-on, de la grosseur d'un cheval moyen : il avoit à sa tête de serpent, de longues oreilles, couvertes d'une peau écaillée. Ses quatre jambes ressembloient à celles d'un crocodille, et sa queue faisoit plusieurs plis et replis sur son corps. Il couroit, ajoute-t-on, battant de ses ailes, et jetant du feu par les yeux avec des sifflemens horribles. Aucun chevalier n'avoit pû délivrer l'isle de ce monstre, et tous y avoient péri; il étoit même défendu, sous peine de mort, de le tenter davantage. *Gozon* osa néanmoins l'entre-

prendre, et en vint à bout. *Voyez* I. VILLENEUVE. Cette histoire, vraie ou fausse, se voit encore sur de vieilles tapisseries; mais on y voit aussi les contes de l'archevêque *Turpin.* Quoi qu'il en soit, *Gozon* tient un rang distingué dans l'histoire de Malte. Il mourut en 1353, regretté pour sa vertu et son courage. On mit, dit-on, sur son tombeau : *Draconis extinctor, L'EXTERMINATEUR DU DRAGON.* Il étoit de la langue de Provence.

GRAAF ou GRAEF, (Reinier de) Médecin Hollandois, naquit à Schoonhove en Hollande, l'an 1641. Son père s'étoit rendu célèbre par plusieurs machines hydrauliques; le fils le fut par quelques découvertes anatomiques. Après avoir étudié à Leyde et en France, il se retira à Delft, où il mourut, le 17 août 1673, à 32 ans. Il s'étoit acquis, dans un âge peu avancé, une grande réputation par de savans ouvrages : I. *De succo pancreatico*, à Leyde, 1664, in-12, et 1671, in-8.o II. *De virorum organis generationi inservientibus*, à Rotterdam, 1668 et 1672. III. Un traité semblable *sur les organes des Femmes*, à Leyde, 1672, in-8.o Il prétend dans ces différens écrits, que tous les animaux tirent leur origine des œufs. Avant lui, *Stenon*, avoit prétendu avoir vu ces œufs; *Graff* lui disputa cet avantage; *Swammerdam* revendiqua la même découverte. Mais il paroît qu'il n'y avoit pas de quoi se quereller. *Vallisnieri*, en examinant ces prétendus œufs, a reconnu ou cru reconnoître que ce ne sont que les réservoirs d'une liqueur fécondante. Quoi qu'il en soit, le système de l'Ovairisme a eu de grands partisans et n'est pas encore généralement abandonné, malgré les difficultés insurmontables qu'on lui oppose, ainsi qu'à ceux des autres naturalistes occupés à expliquer un mystère qui, au jugement des plus grands physiciens, ne sera jamais dépouillé des ténèbres dont l'Auteur de la nature l'a enveloppé. Tous les *Ouvrages* de *Graff* furent recueillis à Leyde, 1673 et 1705, in-8.o

GRABE, (Jean-Ernest) né à Konigsberg en Prusse, l'an 1666, quitta sa patrie pour l'Angleterre, où il fut ordonné prêtre. Il reçut le bonnet de docteur à Oxford, et obtint une pension du roi *Guillaume*, qui fut continuée par la reine *Anne.* Il mourut à Londres le 13 novembre 1711, à 55 ans, presque au milieu de sa carrière. Ce savant s'est fait honneur par ses connoissances dans l'antiquité ecclésiastique; mais il n'avoit ni assez de génie, ni assez de jugement pour bien discerner les faits et les autorités. Il eut plutôt la réputation d'un homme laborieux que celle d'un grand critique. On a de lui : I. Un *Spicilége* des écrits des Pères et des hérétiques des trois premiers siècles; Oxford, 1714, 3 vol. in-8.o II. Une édition de l'*Apologie de St. Justin Martyr*, in-fol. 1700, en grec et en latin, avec des notes. III. Une autre des *Septante*, sur le manuscrit Alexandrin, Oxford, 1707 à 1720, 4 vol. in-folio; réimprimée à Zurich en 1730, même format : cette édition est plus ample; la première est plus belle. IV. *De formâ consecrationis Eucharistiæ*, Londres, 1721, in-8.o V. Une édition de *St-Irenée*, Oxford, 1702, in-folio, qui fut effacée par celle de *D. Mar-*

suet, Paris, 1710, in-fol. Ce Bénédictin reproche à *Grabe*, 1.° D'avoir ôté du texte diverses leçons qui étoient les meilleures, pour les renvoyer à la marge. 2.° D'avoir trop cherché, dans ses notes, à ranger *S-Irenée* du côté de l'église Anglicane : ce qui a rendu ses remarques trop longues, et les a remplies d'explications forcées. 3.° De n'avoir rien dit sur certains endroits difficiles, se contentant d'y mettre les remarques d'autrui, sans choix, et sans considérer si elles servoient à l'intelligence de *St-Irenée*, ou non. 4.° D'avoir ôté, tronqué ou mal disposé les titres des Chapitres. 5.° De n'avoir pas bien placé les fragmens du texte grec, puisqu'on a souvent de la peine à voir à quoi ils se rapportent.... *Grabe* étoit un petit homme ardent, mélancolique, et ayant pour le travail la constance que donne la mélancolie. Quoique Protestant, il donnoit beaucoup de poids à la tradition.

I. GRACCHUS, (Tibérius *et* Caïus) fils de *Sempronius Gracchus*, et de *Cornélie*, fille de *Scipion* l'Africain, furent très-bien élevés par leur mère. Ils se signalèrent l'un et l'autre par leur éloquence et par leur zèle pour les intérêts du peuple Romain. *Tibérius* s'étant fait élire tribun du peuple, demanda : qu'en exécution de la loi *Agraire*, quiconque posséderoit plus de 500 arpens de terre, en fût dépossédé ; que ces terres fussent réparties entre les plus pauvres citoyens ; et que les propriétaires fussent obligés à ne se point servir d'esclaves pour les cultiver, mais de gens de condition libre, pris dans le pays. Cette demande étoit très-contraire aux intérêts du sénat et de la noblesse. Il falloit un homme aussi remuant que l'étoit *Gracchus* pour faire passer une pareille loi. On le nomma commissaire ou triumvir, avec *Appius-Claudius*, son beau-père, et *Caïus Gracchus*, son frère, pour faire la distribution des terres. Tout concourut au succès de son entreprise. *Attale*, roi de Pergame, mort sans enfant, avoit nommé le peuple Romain son héritier : *Gracchus* se saisit de ses trésors au nom du public, et les distribua à ceux des citoyens qui ne pouvoient pas avoir part à la distribution des terres. Son triomphe fut de courte durée. Il fut massacré au milieu de ses partisans, le même jour qu'ils alloient le continuer dans le tribunat pour l'année suivante, 133e avant J. C. *Caïus Gracchus*, son frère, aussi enthousiaste que lui pour les intérêts du peuple, ayant donné de l'ombrage au sénat, fut tué environ douze ans après, victime de son zèle et peut-être de son ambition. Il avoit été soupçonné d'avoir trempé dans le complot qui fit périr le jeune *Scipion* l'Africain. L'abbé *de Mably* a peint ainsi les deux GRACQUES. « *Tibérius Gracchus* avoit toutes les qualités qu'aimoit le peuple dont il se disoit le *Libérateur*, et que haïssoient les riches qu'il vouloit humilier. Son éloquence, douce et persuasive, conduisoit à la terreur par la pitié. Jamais homme ne fut plus altier, et n'affecta tant de modération. Adroit à émouvoir les passions, plus habile encore à en nourrir le feu, il sembloit plutôt se laisser emporter par les sentimens de la populace, que lui inspirer les siens. Toujours courageux, mais presque tou-

jours timide en apparence, la crainte qu'il affectoit fut un aiguillon pour le peuple; et la cuirasse dont il étoit couvert, et qu'il lui faisoit adroitement appercevoir, en feignant de la cacher, l'avertissoit continuellement des dangers qui le pressoient, et que le moment d'exécuter étoit le moment présent. Tout ce que Rome renfermoit de citoyens que la loi *Licinia* offensoit, se souleva contre *Tibérius*. Le tribun, aigri, devint plus impétueux, et les injures de ses ennemis lassèrent sa probité, ou démasquèrent sa politique : ses vrais sentimens se firent voir au travers de la modération sous laquelle il se cachoit également au peuple et aux grands. L'amour de la patrie, son salut et l'intérêt public ne servirent plus que d'un prétexte, ou pour consommer sa révolte, ou pour rendre sa perte plus difficile, en intéressant à son sort un plus grand nombre de citoyens. *Caïus* lui succéda; mais il n'avoit jamais eu les dehors de probité qu'on avoit vus dans son frère. Les efforts qu'il s'étoit faits pour renfermer son ambition et sa vengeance, avoient changé tous ses sentimens en passion et en fureur. Il regarda la loi *Licinia* comme l'ouvrage de sa maison. Vaste et tumultueux dans ses desseins, hardi et violent dans l'exécution, nourri depuis long-temps des idées les plus ambitieuses, avec lesquelles il s'étoit familiarisé, il fut extrême dès qu'il put agir : il vouloit franchir et non pas lever les obstacles qui s'opposoient à ses desseins. Emporté par ses succès encore plus loin qu'il n'avoit peut-être osé l'espérer, il ne commença, pour ainsi dire, à avoir de l'ambition, que quand celle d'un autre auroit été satisfaite. Il devint l'arbitre de la république, et tout changea de face. Le peuple domina, la noblesse se vit accabler; elle fit périr le tribun, et reprit son autorité. »

II. GRACCHUS, (*Sempronius*) se fit exiler dans l'isle de Cérine sur la côte d'Afrique, pour son commerce avec *Julie* fille d'*Auguste*. Il y fut assassiné après un exil de 14 ans, par l'ordre de *Tibère*, qui fit mourir aussi *Julie* dans l'isle Pandataire, où elle avoit été confinée. L'amour l'avoit rendu poëte. On croit que c'est à lui qu'on doit attribuer les vers insérés dans le *Corpus Poetarum* de *Maittaire*.

III. GRACCHUS, (*Rutilius*) sorti d'une famille de Rome, noble mais pauvre, sur la fin du 10e siècle, ne laissa pas de s'appliquer pendant sa jeunesse à l'étude, et fit des vers qu'on eût pu comparer à ceux des plus habiles poëtes de son temps. Mais s'il eut les talens des versificateurs, il en eut les travers. Parmi les divers exemples de folie qu'il donna, on peut remarquer le moyen dont il s'avisa pour saluer les personnes de différente qualité, en différentes manières. Il fit faire trois chapeaux enchâssés l'un dans l'autre : il en ôtoit un seulement devant les moins qualifiés, deux à ceux qui l'étoient davantage, et tous les trois aux personnes les plus relevées en dignité. Il crut avoir rendu un si grand service à l'état par cette rare découverte, qu'il osa demander d'être entretenu aux dépens du public. Il vécut long-temps dans cet égarement d'esprit, et mourut malheureux.

GRACES, (Les) *ou* CHARITES, [Myth.] divinités célèbres, étoient filles de *Jupiter* et de la belle *Eurynomé*, fille de l'*Océan* ; et selon d'autres, de *Bacchus* et de *Vénus*. On en comptoit deux ou quatre, mais plus communément trois, *Aglaïa* ou *Pasithee*, *Thalie* et *Euphrosine*; c'est-à-dire *Brillant*, *Fleur*, *Gaieté*. Elles étoient toujours auprès de *Vénus*. Ces déesses étoient représentées jeunes, riantes, dans l'attitude de personnes qui dansent, se tenant par la main, et couvertes d'un voile léger. L'antiquité les révéroit comme présidant aux bienfaits, à la reconnoissance, à la concorde, aux réjouissances, à l'éloquence, et à tout ce qui peut rendre la vie agréable. On n'entroit dans leur temple que couronné de fleurs. La coutume de peindre les Grâces nues, n'est pas de la première antiquité. *Pausanias* écrit qu'il n'a pu découvrir quel est le peintre ou le sculpteur qui a commencé le premier à leur ôter leurs habits, car les anciens les peignoient vêtues. Ceux qui ont fait ce changement, ont voulu sans doute faire entendre que les *Grâces* ne plaisent que par leur simplicité, et qu'elles n'ont besoin d'aucun ornement qui les cache.

GRACIAN, (Balthasar) Jésuite Espagnol, mort recteur du collége de Tarragone, le 6 décembre 1658, se distingua dans sa société par ses sermons et par ses écrits. La plupart de ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4°, et souvent réimprimés. Les Espagnols les estiment beaucoup; les François en font moins de cas. Il paroît, dit l'abbé *des Fontaines*, que cet écrivain avoit plus de mémoire et d'imagination, que de jugement et de bon sens. Il faut lire quantité de choses extravagantes, avant que d'en rencontrer qui soient un peu raisonnables. En cherchant toujours l'énergie et le sublime, il devient outré, et se perd dans les nues. *Gracian* est aux bons moralistes, ce que *Don Quichotte* est aux vrais héros. Ils ont l'un et l'autre un faux air de grandeur, qui en impose aux sots, et qui fait rire les sages. Pour continuer le parallèle : *Don Quichotte*, au milieu de ses folies, disoit des choses très-sensées. *Gracian*, malgré une foule de pensées décousues, obscures, impénétrables, a des maximes rendues avec vivacité, avec esprit, et qui renferment un grand sens. Ceux de ses ouvrages qui ont été traduits d'espagnol en françois, sont : I. *Le Héros*, traduit par le P. *de Courbeville*, Jésuite; Paris, 1725, et Rotterdam, 1729, in-12. II. *L'Homme universel*, in-12, par le même. III. Les *Maximes de Balthasar Gracian*, Paris, 1730, in-12, par le même. *Amelot*, qui se croyoit un grand politique, avoit traduit cet ouvrage sous le titre de l'*Homme de Cour*; mais le copiste manqua son original : où *Gracian* est obscur, son interprète l'est du moins autant. IV. *Réflexions politiques sur les plus grands princes, et particulièrement sur* Ferdinand *le Catholique*, Amsterdam, 1731, in-12, traduites par M. *de Silhouette*, depuis contrôleur général. Un an après, en 1732, le P. *de Courbeville* en publia une seconde version, sous ce titre : *La Politique de Don* Ferdinand *le Catholique*, à Paris, in-12.

V. *L'Homme détrompé*, ou *le Criticon*, traduit par *Maunoy*, en 3 vol. in-12; beaucoup moins célèbre que l'*Homme de Cour*. VI. Il a donné en espagnol des *Méditations sur la Communion*. C'est le seul ouvrage auquel il ait mis son nom. *Je ne reconnois*, dit-il, *que celui-ci pour mon fils légitime, aimant mieux dans cette occasion satisfaire ma tendresse que mon amour propre.*

GRADENIGO, (Pierre) doge de Venise en 1290, découvrit la conjuration de *Bajamonte Tiépolo*, et en prévint les suites. Il gouverna la république avec sagesse, et mourut en 1303. C'est lui qui changea en aristocratie le gouvernement de Venise, qui depuis 1173, étoit presque entièrement populaire, et qui donna à cette république à peu près la forme qu'elle avoit avant la révolution Françoise. —*Barthélemi* GRADENIGO, autre doge de Venise, élu en 1339, soumit les Candiots révoltés, et mourut en 1342. C'est de son temps qu'arriva l'aventure d'un *Pêcheur*, qui reçut, dit-on, un anneau d'or de la main de *St. Marc* l'Évangéliste, anecdote crue à Venise, et non ailleurs. —*Jean* GRADENIGO, élu doge de Venise en 1534, marcha sur les traces de ses ancêtres. La guerre contre les Génois se renouvela de son temps : elle dura peu. On en soutint une plus violente contre le roi de Hongrie, qui assiégea Trévise. Le doge alla défendre cette place en personne, et y mourut, n'ayant gouverné qu'un an et quelques mois.

GRÆCINUS, *Voy.* GRECINUS.

GRAEF, —GRAAF.

GRAES, —II. GRUTIUS.

GRÆVIUS, (Jean-George) né à Naumbourg en Saxe l'an 1632, étudia deux ans sous le savant *Gronovius*. Le disciple se félicitoit d'avoir un tel maître, et le maître d'avoir un tel élève. *Grævius* étoit un savant poli et aimable, sans orgueil, sans faste, et sans cet air de pédanterie qui déshonore si souvent les belles-lettres. Après avoir enseigné à Duisbourg, en 1656, et à Deventer, en 1658, il obtint une chaire de politique, d'histoire et d'éloquence à Utrecht. Il l'occupa avec distinction, compta des princes parmi ses disciples, et mourut le 11 janvier 1703, à 71 ans. On doit à ses recherches : I. *Thesaurus antiquitatum Romanarum*, 1694 et années suivantes, en 12 gros vol. in-fol. Cette collection immense ne renferme pas tous les auteurs, ni même les meilleurs qui ont traité cette matière. Le compilateur en a oublié plusieurs, et n'a pas toujours choisi les bonnes éditions de ceux qu'il y a insérés. On lui a cependant obligation d'avoir réuni un grand nombre de traités épars, dont la plupart étoient devenus rares. II. *Thesaurus antiquitatum Italicarum*, en 6 vol. in-folio, continué par l'infatigable *Burman* jusqu'au 45e volume : compilation énorme, sans choix et sans ordre. Elle est pourtant nécessaire dans une grande bibliothèque. III. Des *Editions* de plusieurs auteurs Grecs et Latins ; d'*Hésiode ;* de la plus grande partie des Œuvres de *Cicéron ;* de *Florus*, avec une préface dictée par le jugement et par le goût ; de *César ;* de *Suétone*, etc. IV. *Syntagma variarum dissertationum rariorum*, Utrecht 1702, in-4.° Cent-vingt *Lettres* en

latin, publiées par *Jean-Albert Fabricius*, 1707, in-12. *Voyez Niceron*, tome deux, et *Mémoires littéraires des Pays-Bas*, tom. 10, in-8.°

GRAF, (Jean) peintre, gendre et disciple de *Van-Alen*, naquit à Vienne vers 1680. Des places publiques, des basses-cours, et d'autres objets de caprice, sont le sujet de ses peintures.

GRAFFIO, plus connu sous le nom de *Jacobus de Graffiis*, casuiste du 16e siècle, natif de Capoue, fut abbé du Mont-Cassin, et grand pénitencier de Naples. On a de lui, en 2 vol. in-4°, divers ouvrages *sur la Morale et les cas de Conscience*, qui sont inconnus.

GRAFIGNY, (Françoise d'Issembourg d'Happoncourt de) naquit à Nancy vers la fin du dernier siècle, d'un major de la gendarmerie du duc de Lorraine, et d'une petite-nièce du fameux *Callot*. Elle fut mariée ou plutôt sacrifiée à *François Hugot de Grafigny*, chambellan du duc de Lorraine, homme emporté, avec qui elle courut plusieurs fois risque de la vie. Après bien des années d'une patience héroïque, elle en fut séparée juridiquement. Cet époux indigne d'elle, finit ses jours dans une prison, où l'avoient fait renfermer son caractère violent et sa mauvaise conduite. Mad. *de Grafigny*, libre de ses chaînes, vint à Paris avec Mlle *de Guise*, destinée au maréchal *de Richelieu*. Elle ne prévoyoit pas la réputation qui l'attendoit dans la capitale. Sa conversation n'annonçoit pas tout son esprit. Les bons juges de Paris découvrirent bientôt tout ce qu'elle étoit. Plusieurs gens d'esprit, réunis dans une société où elle avoit été admise, la forcèrent de fournir quelque chose pour le *Recueil de ces Messieurs*, vol. in-12, publié en 1745. La Nouvelle Espagnole, intitulée : *Le mauvais exemple produit autant de vices que de vertus*, est d'elle. Le titre même, comme l'on voit, est une maxime. Il y en a beaucoup dans ce roman, où l'on apperçoit néanmoins à travers une diction recherchée, des lueurs de sentiment, de raison et d'humanité. Cette bagatelle essuya des critiques. Mad. *de Grafigny* y prépara la meilleure de toutes les réponses : elle fit mieux. Ses *Lettres d'une Péruvienne*, 2 vol. in-12, parurent, et eurent le plus grand succès. On y trouva quelques beaux détails ; des images vives, tendres, ingénieuses, riches, fortes, légères ; des sentimens délicats, naïfs, passionnés. Ces accélérations de style, si bien ménagées ; ces mots accumulés de temps en temps ; ces phrases qui, en se précipitant les unes sur les autres, expriment si heureusement l'abondance et la rapidité des mouvemens de l'ame, parurent exprimer très-bien le langage des passions. On fut touché de ce grand morceau plein d'art, de feu et d'intérêt, où la Péruvienne se trouve plus que jamais pressée entre son cher *Aza* et le plus généreux des bienfaiteurs : voilà les beautés de cet ouvrage. Voici les défauts : le dénouement ne satisfait pas. Les Lettres 30 et 31 refroidissent la scène. Le style est souvent alambiqué, et d'autres fois trop peigné. L'auteur y prend un ton métaphysique, essentiellement froid en amour. *Voyez* l'article MARCHE-COURMONT. On

donna à peu près les mêmes éloges à *Cénie*, pièce en cinq actes, en prose, et on en fit la même critique. C'est un de ces petits romans dialogués, qu'on appelle *Comédies larmoyantes*. Il est écrit avec délicatesse, et plein de traits finement rendus et de choses bien senties. Après *Mélanide*, ce seroit la meilleure pièce que nous eussions dans le genre attendrissant, c'est-à-dire dans le second genre, si l'auteur ne donnoit trop souvent dans le néologisme et le précieux, et si on n'y voyoit une imitation trop marquée de la *Gouvernante* de *la Chaussée*. *La Fille d'Aristide*, autre pièce en cinq actes, en prose, dans le genre de *Cénie*, fut moins applaudie, et méritoit moins de l'être. Après la chûte de cette pièce, on eut la malice de glisser cette épigramme sous sa serviette:

Bonne maman de la gente *Cénie*,
A cinquante ans vous fites un poupon;
On aplaudit, on le trouva fort bon:
On passe un miracle en la vie.
Mais d'un effort moins circonspect,
Sept ans après tenter même aventure,
Et travailler encor dans le goût grec,
(Pardon, maman, si la phrase est trop dure)
Je le dis, sauf votre respect,
C'est de tout point vouloir forcer nature.

L'auteur mourut à Paris en 1758, à 64 ans. Un jugement solide, un esprit modeste et docile, un cœur sensible et bienfaisant, un commerce doux, égal et sûr, lui avoient fait des amis, long-temps avant qu'elle pensât à se faire des lecteurs. Quoique modeste, elle avoit cet amour propre louable, père de tous les talens. Une critique, une épigramme lui causoit un véritable chagrin, et elle l'avouoit de bonne foi. Comme elle s'étoit livrée aux lettres fort tard, elle avoit embrassé les opinions modernes sur les différens genres de littérature. Elle n'aimoit point les vers. L'académie de Florence se l'étoit associée; l'empereur et l'impératrice, qui l'honoroient d'une estime particulière, lui faisoient souvent des présens. Les *Lettres d'une Péruvienne* et *Cénie* ont été traduites en italien; mais, depuis la mort de Mad. *de Grafigny*, elles sont moins lues en France. Mad. *de Grafigny*, pour caractériser la vivacité des François, les peint ingénieusement dans le premier de ses ouvrages comme s'échappant des mains du créateur, au moment où il n'avoit assemblé pour l'organisation de l'homme que le feu et l'air. L'auteur du *Colporteur* prétend que Mad. *de Grafigny* n'est pas l'auteur de ces deux ouvrages. Elle acheta, dit-il, le premier d'un abbé, et un autre abbé plus généreux lui donna le second. C'est une assertion qu'il seroit difficile de prouver. *Zilia* et *Cénie* sont deux sœurs qui se ressemblent trop, pour n'avoir pas été enfantées par la même mère. Les Œuvres de Mad. *de Grafigny* ont été recueillies en 1788, 4 vol. in-12.

GRAHAM, (George) célèbre horloger de Londres, né à Gratwick en Northbumberland, en 1675, mort en novembre 1751, étoit Quaker et membre de la société Royale. Il a inventé l'échappement à cylindre et a fait d'excellens instrumens d'astronomie et de mathématiques. C'étoit un homme tout entier à son art: aussi alla-t-il plus loin que les autres artistes.

GRAHAM, *Voy.* MONTROSS.

I. GRAILLY, (Archambaud de) *Voyez* Foix, nº II.

II. GRAILLY, (Jean de) *ou plutôt* DE GRELY, captal de Buch, un des plus grands capitaines de son siècle, étoit d'une maison originaire du pays de Gex, établie dans le Bordelois, et attachée aux Anglois. Il donna de bonne heure des preuves de sa valeur. Revenant de Prusse en 1358, avec le comte de Foix, son parent, il entra courageusement dans Meaux, où s'étoient réfugiés le duc d'*Orléans*, frère du roi de France, et plusieurs autres seigneurs. Employé successivement au service des rois de Navarre et d'Angleterre, il se signala contre les généraux François; mais son courage ne le garantit pas d'être deux fois leur prisonnier; la première, en 1364, à la bataille de Cocherel, gagnée par le célèbre *du Guesclin;* la seconde, en 1372, durant le siége de Soubise. La perte de ce général, dit *Hénault*, fut plus fatale aux Anglois que celle d'une bataille. Le roi d'Angleterre ne put obtenir sa liberté qu'avec beaucoup de peine, et à condition qu'il ne porteroit plus les armes contre la France: mais cette condition parut si dure au captal de Buch, qu'il aima mieux rester prisonnier dans la tour du Temple à Paris, où il mourut l'an 1377, sans postérité. Il n'avoit jamais été marié, quoique *Moréri* lui fasse épouser *Anne de Suffolck. Voyez* ce qu'en dit l'auteur des *Variétés Bordeloises*, tom. 3, pag. 10.

GRAIN *ou* GRIN, (Jean le) d'une ancienne famille originaire des Pays-Bas, naquit en 1565, fut conseiller et maître des requêtes de *Marie de Médicis*, et mourut dans sa maison de Montgeron proche Paris, le 2 juillet 1642, à 77 ans, avec la réputation d'un savant plein de probité. Il défendit par son testament à ses descendans de confier aux Jésuites l'éducation de leurs enfans. On lui doit: I. *Deux Décades:* la première, contenant l'*Histoire d'Henri IV;* et la seconde, celle de *Louis XIII* jusqu'à la mort du maréchal *d'Ancre* en 1617. L'une fut imprimée en 1614, et l'autre en 1618, in-fol. Ces Histoires, pleines de candeur, et curieuses à bien des égards, soulevèrent les fanatiques et les imbécilles; c'est le sort de tous les historiens impartiaux. On les dénonça à la Sorbonne, qui ne jugea pas à propos de se déshonorer en les censurant. Les motifs des plaintes portées contre *le Grain*, étoient: Qu'il avoit parlé avantageusement du docteur *Richer* et de ses ouvrages; qu'il avoit soutenu avec force les libertés de l'Église Gallicane contre les opinions Ultramontaines; qu'il s'étoit révolté contre ceux qui vouloient faire recevoir quelque article du concile de Trente, proscrits en France; qu'il avoit parlé avec liberté contre l'établissement des nouveaux ordres, et sur-tout contre l'introduction de celui des Jésuites; qu'il ne paroissoit pas approuver qu'on persécutât les hérétiques pour les convertir. Tout le crime de *le Grain* étoit d'être bon François et bon citoyen: ses persécuteurs n'étoient ni l'un ni l'autre. II. *Recueil des plus signalées batailles, journées et rencontres, depuis Mérouée jusqu'à Louis XIII*, in-folio, 3 vol.: collection assez mal digérée. Les *Histoires* de *le Grain* sont plus recherchées pour les

faits que pour le langage. Il narre désagréablement ; il s'écarte à tout moment de son sujet, pour dire ce qu'il sait sur la philosophie, l'histoire, etc. Il se permet des déclamations emportées et des inepties puériles. Il dit, par exemple, que si *Henri III* eût laissé le duc de *Guise* en Hongrie, pour combattre les Turcs, il eût rendu le monarque François *le Roi des Turbans, et le Turban des Rois de la Terre.*

I. GRAINDORGE, (André) de Caen en Normandie, fit, le premier, dans le 16e siècle, des figures sur les toiles ouvrées. *Rickard*, son fils, perfectionna son invention. Le père ne représentoit sur la toile que des carreaux et des fleurs ; le fils y représenta des animaux et toutes sortes d'autres figures, et donna à cet ouvrage le nom de *Haute-lice*, peut-être à cause des lices ou fils entrelacés dans la trame. C'est ce que nous appelons *Toiles damassées*, à cause de leur ressemblance avec le *Damas* blanc. Cet habile ouvrier donna le premier la méthode d'en faire des services de table. La ville de Caen ayant fait présent à la reine *Marie de Médicis*, de ces toiles de haute-lice, représentant des sièges et des combats, *Graindorge* étoit du nombre de ceux qui les lui présentèrent. Pendant que le roi *Henri IV* admiroit la beauté de l'ouvrage, il répétoit à tout instant ; *Ce sont-là mes œuvres, Sire Roi.* Son fils *Michel* éleva plusieurs manufactures en divers endroits de la France, où ces *Toiles damassées* sont devenues fort communes.

II. GRAINDORGE, (André) né à Caen, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, étoit un savant philosophe, et suivoit les principes d'*Epicure* et de *Gassendi*. Il mourut le 13 janvier 1676, à 60 ans. On a de lui : I. Un *Traité de la nature du Feu, de la Lumière et des Couleurs*, in-4.° II. Un autre *Traité*, peu commun, *de l'origine des Macreuses*, Caen, 1680, in-12 ; et d'autres ouvrages. Pendant la dernière année de sa vie, il tomboit toutes les nuits dans une espèce de somnambulisme. On l'entendoit parler à haute voix : ses domestiques accouroient ; il leur répondoit sans s'éveiller, et leur faisoit plusieurs questions différentes. Ce délire cessoit pendant le jour, et il agissoit alors en homme raisonnable.

III. GRAINDORGE, (Jacques) parent du précédent, religieux Bénédictin de l'abbaye de Fontenai, et prieur de Culey, se distingua dans l'étude de l'astronomie ; mais il déshonora son esprit en y joignant celle de l'astrologie. Il crut avoir trouvé le secret si recherché des longitudes, et il annonça sa prétendue découverte dans des programmes qu'il fit imprimer. Il en fit mystère jusqu'en 1669, qu'il eut ordre de venir à Paris. On lui promit une récompense convenable, si sa découverte étoit réelle. On en fit juge l'académie des Sciences, qui, après un examen sérieux, trouva que cette découverte n'étoit fondée que sur l'astrologie judiciaire, pour laquelle *Graindorge* avoit beaucoup de passion, et qu'elle n'avoit pas plus de solidité que cette vaine science. Il voulut cependant la soutenir par un livre, qui ne servit qu'à donner plus d'éclat à ses délires. Il mourut quelque temps après, en 1680, à 78 ans.

GRAINVILLE, (Charles-Joseph de Lespine de) conseiller au parlement de Paris, savant, laborieux et bon juge, mort en 1754, a donné : I. Un *Recueil d'Arrêts* rendus à la IVe chambre des enquêtes, 1750, in-4.° II. *Mémoires sur la vie de Pibrac*, 1758, in-12 ; curieux et exacts.

GRAM, (Jean) archiviste, historiographe, bibliothécaire et conseiller du roi de Danemarck, né dans le Jutland en 1685, mourut à Copenhague en 1748, à 63 ans. Il laissa un *Corpus diplomatum ad res Danicas attinentium*, qui est encore manuscrit, en plusieurs vol. in-fol. Ce savant contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Copenhague.

GRAMAYE, (Jean-Baptiste) d'Anvers, devint prévôt d'Arnheim, et historiographe des Pays-Bas. Il parcourut l'Allemagne et l'Italie, d'où il alloit passer en Espagne ; mais des corsaires d'Afrique l'emmenèrent à Alger. Il obtint sa liberté, revint dans les Pays-Bas, fit divers voyages, et mourut à Lubeck en 1635. On a de lui : I. *Africæ illustratæ Libri X*, in-4°, 1622. C'est l'Histoire de l'Afrique, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'au XVIIe siècle. Quoique l'historique y domine, il y a de très-bons détails pour la géographie. II. *Diarium Algeriense*, Ath, 1622, in-8.° L'auteur avoit été malheureusement à portée de bien connoître cette partie ; ses infortunes ont été utiles aux géographes. III. *Peregrinatio Belgica*, in-8° ; livre curieux et exact. IV. *Antiquitates Belgicæ*, 1708, in-fol. ; ouvrage savant. V. *Historia Namurcensis*, 1607, 2 vol. in-4.° *Gramaye* étoit aussi poëte ; mais ses vers ne valent pas ses recherches.

GRAMOND ou GRAMMOND, (Gabriel seigneur de) dont le nom étoit *Barthélemi*, président au parlement de Toulouse, étoit fils du doyen des conseillers de ce même parlement, d'une ancienne maison de Rouergue, très-bien alliée. Il se distingua, comme magistrat, par son zèle et son intégrité ; mais il fut moins recommandable comme écrivain. On a de lui, une Histoire de *Louis XIII*, depuis la mort de *Henri IV* jusqu'en 1629 ; in-folio, 1643 : elle est intitulée : *Ludovicus XIII, sive Annales Galliæ ab excessu Henrici IV*... *Sarrau*, *Gui-Patin*, *Arnaud d'Andilly* en parlent assez mal, et avec raison. L'auteur la composa en latin, pour qu'elle pût être regardée comme une continuation de celle du président *de Thou ;* mais *Gramond*, n'ayant ni le cœur ni l'esprit de cet illustre historien, a écrit avec moins d'élégance et moins de liberté. Il flatte le cardinal *de Richelieu*, dont il attendoit des graces, et il déchire *Arnaud d'Andilly* et d'autres dont il n'avoit rien à attendre. Son style est guindé, et sa latinité n'est pas pure. Cette histoire a cependant son utilité, parce qu'il y a des faits curieux et bien détaillés, non-seulement sur la France, mais sur le reste de l'Europe. II. Une *Histoire des guerres de Louis XIII* contre ses sujets Protestans, 1625, in-4° : curieuse, intéressante, mais partiale. Il prend le ton d'un controversiste ardent, et non d'un historien. Le titre est : *Historia prostratæ à Ludovico XIII, sectariorum in Galliâ Religionis.* Il mourut en 1654. Il avoit épousé,

vers l'an 1620, Mlle *de Malecoste*, dont il eut plusieurs enfans; l'un d'eux fut évêque de Saint-Papoul. L'aîné se maria, et eut postérité.

I. GRAMMONT, (Gabriel de) cardinal, de l'illustre maison de *Grammont* dans la Navarre, s'acquit l'estime et l'amitié de *François I.* Ce prince l'employa dans des négociations importantes, et le combla de biens et d'honneurs. Il eut successivement les évêchés de Couserans, de Tarbes et de Poitiers, puis les archevêchés de Bordeaux et de Toulouse, et *Clément VII* lui donna la pourpre Romaine en 1530. Il mourut au château de Balma, près de Toulouse, en 1534, avec la réputation d'un prélat courtisan, d'un négociateur habile, et d'un ministre fidelle. Peut-être que sa fidélité outre-passa les devoirs d'un évêque, dit le P. *Bertier*, lorsqu'étant envoyé par la cour de France en Angleterre, il conseilla en plein parlement à *Henri VIII*, de répudier *Catherine d'Aragon*, pour épouser Mad. d'*Alençon*; projet qui n'eut point de suite, mais dont *Grammont* parla comme d'une chose aisée, honnête, et conforme aux règles de la conscience. Une telle décision étoit plutôt d'un politique que d'un ecclésiastique. En lui finit l'ancienne maison de *Grammont*; sa sœur fit passer l'héritage de cette famille dans celle d'*Aure*, qui prit le nom de *Grammont. Antoine I*, mort en 1576, fils de *Claire de Grammont*, fut le premier qui porta ce nom. Il fut père de *Philibert* dont il est parlé dans l'article suivant.

II. GRAMMONT, (Antoine duc de) étoit fils d'*Antoine II*, comte, puis duc *de Grammont*; qui devoit le jour à *Philibert de Grammont*, emporté d'un coup de canon au siége de la Fère en août 1580, à 28 ans, laissant pour veuve la belle *Corisande d'Andouins*. Voyez GUICHE N° II. *Antoine III* porta les armes dès l'âge le plus tendre, et se signala en 1630, à la défense de Mantoue, où il fut blessé. Le cardinal *de Richelieu* lui fit épouser une de ses parentes, et se chargea de sa fortune. Il servit avec distinction en Allemagne en 1635, en Flandre et en Alsace, les deux années suivantes, et commanda en Piémont sous le cardinal *de la Valette* en 1638. Il secourut Verceil l'année d'après, et prit Chivas. Ses exploits aux siéges d'Arras, de Bapaume et de la Bassée, lui méritèrent, en 1641, le bâton de maréchal de France. Au commencement de 1642, il fut défait en Flandre, près de l'abbaye d'Honnecourt. On prétendit que c'étoit par ordre du cardinal *de Richelieu* qu'il s'étoit laissé battre, afin que le roi, qui vouloit le disgracier, le conservât dans cette conjoncture fâcheuse. Cette anecdote fut adoptée avec plaisir par les ennemis du ministre; mais ceux qui savoient que *Grammont* avoit été forcé dans son camp, la rejetèrent. Quoi qu'il en soit, le maréchal *de Grammont* répara sa faute à la prise de Philisbourg, en 1644, et à la bataille de Lens, en 1648. Il fut chef de l'ambassade qu'on envoya à Francfort, en 1657, pour l'élection de l'empereur; et il alla à Madrid, deux ans après, faire la demande de l'infante. En s'adressant au roi d'Espagne, il lui dit : *Sire, le roi mon maître vous donne la paix;* et ensuite se tournant vers

la princesse : *Et à vous, Madame ; son cœur et sa couronne.* En 1663, il fut reçu duc et pair, et mourut à Bayonne en 1678, à 74 ans. C'étoit un des hommes les plus aimables de la cour de *Louis XIV*, poli, magnifique, bon, plaisant, également propre aux armes et au cabinet. Nous avons de lui des *Mémoires* in-12, ou 2 vol. petit in-12. Ils renferment ses négociations en Allemagne et en Espagne, lorsqu'il y fut envoyé pour le mariage de l'infante avec *Louis XIV*. C'est le duc de *Grammont*, son fils, qui donna ces Mémoires au public. *Armand de Grammont*, comte de *Guiche*, fils aîné du maréchal, seigneur aimable, mais avantageux, que son imprudence avec *Madame* fit exiler, mourut, sans postérité, en 1673, à 34 ans. Son frère, *Antoine IV*, duc de *Grammont*, mort en 1720, fut père d'*Antoine V*, duc de *Grammont* et maréchal de France en 1724. Il mourut l'année d'après, laissant des enfans.

III. GRAMMONT, (Philibert, comte de) fils d'*Antoine II*, comte de *Grammont* et frère d'*Antoine III*, se distingua de bonne heure comme militaire. Il suivit *Louis XIV* dans la conquête de la Franche-Comté en 1668, et de la Hollande en 1672. Il se signala dans d'autres occasions, et obtint différentes graces, le cordon bleu, le gouvernement du pays d'Aunis, et la lieutenance générale du Béarn. Il mourut le 10 janvier 1707, à 86 ans. Il avoit épousé Mlle *Hamilton*, *Voyez* HAMILTON. On lui fit une Epitaphe, dont nous rapporterons les traits principaux :

> Railler, sans être médisant ;
> Plaire, sans faire le plaisant ;
> Garder toujours son caractère ;
> Vieillard, époux, galant et père,
> C'est le mérite du héros,
> Que je te peins en peu de mots.

Son esprit orné, plein de sel et de graces, plut beaucoup à *Louis XIV*. On cite plusieurs de ses bons mots. Un marquis, de nouvelle date, rencontra le comte de *Grammont* à la cour. Il lui dit, d'un air assez délibéré : *Bon-jour, vieux Comte...* — *Bon-jour, jeune Marquis*, lui répondit sur-le-champ *Grammont*... Quoique naturellement caustique, il savoit flatter à propos. On parloit devant *Louis XIV* d'un vieil officier qui avoit, en 1662, défendu habilement une place pendant quatre mois. Le comte de *Grammont*, qui étoit aussi âgé que cet officier, dit familièrement à *Louis XIV*, qui étoit à peu près du même âge : SIRE, *il n'y a que nous autres cadets qui vaillions quelque chose...* *Cela est vrai*, dit le Roi ; *mais, à notre âge, on n'a pas long-temps à jouir de la gloire.* — SIRE, reprit *Grammont*, *on ne compte pas l'âge des Rois ; et lorsqu'ils sont comme vous, on ne compte leurs années que par leurs belles actions.*

GRAMMONT, *Voyez* GRANMONT.

GRANACCI, peintre Florentin, mourut en 1543, à 57 ans. On a donné un recueil des vers qui se chantoient, pendant les mascarades du carnaval à Florence, 1559, in-8.o *Granacci* dirigeoit ces mascarades, dont quelques-unes représentoient des sujets d'histoire intéressans.

GRANCEY, *Voyez* HAUTEMER.

GRANCEY, (Jacques de Rouxel-de-Medavy, comte de) d'une ancienne maison de Normandie, ayant servi avec distinction sous *Louis XIII*, en Piémont, en Flandre, en Lorraine et ailleurs, obtint le bâton de maréchal de France en 1651. Il gagna, depuis, une bataille en Italie, contre le comte de *Caracène;* mais ses irrésolutions l'empêchèrent d'en profiter. Il mourut en 1680, à 78 ans. Le père du maréchal *de Grancey* étoit doué d'une force égale à sa valeur. On dit qu'ayant percé d'un coup d'épée le sieur *de Trepigni*, gendarme, il le porta, tout armé et enferré dans son épée, plus de quatre pas en l'air. Son petit-fils, *Jacques-Léonor*, fut maréchal de France en 1724, et mourut en 1725, ne laissant qu'une fille. Il avoit été employé dans presque toutes les guerres de *Louis XIV*, et s'étoit distingué par sa prudence et son courage.

GRANCOLAS, (Jean) Parisien, docteur de Sorbonne, chapelain de *Monsieur*, frère de *Louis XIV*, ensuite chapelain de St-Benoît, mourut en 1732, dans un âge avancé, avec la réputation d'un homme savant, mais rude, austère et singulier. Il étoit la terreur des jeunes bacheliers qui vouloient prendre le bonnet de docteur. C'est le dernier, suivant le caustique abbé *Barral*, qui ait su parler latin dans les assemblées de la faculté. S'il parloit bien latin, il a eu depuis de dignes imitateurs en Sorbonne; mais il écrivoit très-mal en françois. Ses ouvrages ne sont qu'une compilation indigeste de passages des Pères, de Canons, d'extraits de liturgie et d'autres monumens ecclésiastiques; mais ils ne méritent pas moins d'être lus par ceux qui voudroient avoir des matériaux pour travailler. On a de lui: I. *Traité des Liturgies*, in-12, 1698. L'auteur y décrit la manière dont on a dit la Messe en chaque siècle, dans les églises d'Orient et d'Occident. II. *L'Ancien Sacramentaire de l'Eglise*, en 1699. On y trouve toutes les anciennes pratiques observées dans l'administration des sacremens chez les Grecs et chez les Latins. III. *Commentaire historique sur le Bréviaire Romain*, 2 vol. in-12, 1727; un des meilleurs ouvrages de *Grancolas*. Il a été traduit en latin, et imprimé à Venise, in-4°, 1734. IV. *Critique des Auteurs Ecclésiastiques*, 2 vol. in-8.° V. *De l'antiquité des cérémonies des Sacremens.* VI. *Histoire abrégée de l'Eglise de Paris*, 2 vol. in-12; supprimée par le ministère public, à la prière du cardinal *de Noailles*, qui n'y étoit pas ménagé. VII. Des *Traductions* de quelques Pères (*Voyez* I. CYRILLE), et des *Traités* sur des matières théologiques.

I. GRAND, (Antoine le) philosophe Cartésien, appelé par quelques-uns l'*Abréviateur de Descartes*, étoit de Douai, et vivoit dans le dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont: I. *Institutio Philosophiæ secundùm principia Ren.* Descartes, in-4.° II. *Curiosus Naturæ arcanorum perscrutator*, in-8.° Ces écrits ne peuvent être que d'une utilité médiocre. III. *Historia sacra à mundo condito ad* Constantinum *Magnum;* Londini, in-8°. C'est son meilleur ouvrage.

II. GRAND, (Pierre le) célèbre corsaire de Dieppe, se ren-

étoit redoutable dans les mers de l'Amérique. Ayant découvert un gros vaisseau Espagnol vers la partie occidentale de l'isle de Saint-Domingue, il fit force de voiles pour lui donner la chasse, quoiqu'il n'eût qu'un très-foible vaisseau, monté de quatre petites pièces de canon et de vingt-huit hommes. Lorsqu'il eut abordé ce bâtiment, il y entra avec ses gens, armé de deux pistolets et d'un coutelas, et passa dans la chambre du capitaine, où il lui mit le pistolet sur la gorge, et lui commanda de se rendre. C'est ainsi que cet homme intrépide se rendit maître de ce navire, monté de cinquante-quatre pièces de canon, et rempli de vivres et de richesses. C'étoit le vice-amiral des gallions d'Espagne, lequel avoit perdu sa flotte par un coup de vent. Cet heureux aventurier conduisit sa prise en Europe, vers l'an 1640, et en profita sans se soucier de retourner en Amérique.

III. GRAND, (Joachim le) né en 1653, à Thorigny en Normandie, prêtre de l'Oratoire en 1671, quitta cette congrégation cinq ans après. L'éducation du marquis de *Vins*, celle du duc d'*Estrées*, dont il fut chargé, ne l'empêchèrent point de se livrer à l'étude de l'histoire, pour laquelle le célèbre P. *le Cointe* lui avoit donné du goût. Il lut tous les historiens, et les lut avec réflexion, talent assez rare; et ce qui est plus rare encore, il appliqua aux affaires les connoissances qu'il avoit puisées dans les livres. Il fut secrétaire d'ambassade en Portugal et en Espagne. Il n'y eut point d'affaires de conséquence, auxquelles l'abbé *le Grand* n'eût part. Le marquis de *Torcy* lui donna des marques d'estime et de confiance; et il fut sous *Louis XIV*, ce que l'abbé *de la Ville* a été sous *Louis XV*. Il mourut à Paris, le 1er mai 1733, à 80 ans. L'abbé *le Grand* laissa plusieurs ouvrages, qui firent beaucoup de sensation dans leur temps: I. *Mémoire touchant la succession à la Couronne d'Espagne*, 1711, in-8.° II. *L'Allemagne menacée d'être bientôt réduite en Monarchie absolue*, en 1711, in-4.° III. *Traité de la succession à la Couronne de France par les Agnats*, c'est-à-dire pour la succession masculine directe; 1728, in-12. Cet ouvrage, savant et curieux, est très-utile pour connoître une partie du droit public de France. IV. *Histoire du divorce de Henri VIII*, en 3 vol. in-12, ouvrage qui renferme des pièces curieuses, la défense de *Sanderus* et la réfutation de *Burnet*. V. La *Traduction*, du portugais en françois, de la *Relation historique de l'Abyssinie* du P. *Jérôme Lobo*, Jésuite, qu'il a ornée de 15 Dissertations savantes; les huit dernières regardent la religion des Ethiopiens; Paris, 1728, in-4.° VI. *Traduction* de l'*Histoire de l'isle de Ceylan*, par *Ribeyro*, 1701, in-12.

IV. GRAND, (Henri le) dit *Belleville*, acteur de la troupe du Marais, mort en 1633, jouoit le rôle de *Turlupin* sous le masque.

V. GRAND, (Marc-Antoine le) acteur et poëte François, mort à Paris en 1728, à 56 ans, étoit né dans cette ville le jour que *Molière* mourut. Son père étoit chirurgien-major des Invalides. Le fils fut encore plus applaudi sur le théâtre qu'à la lec-

ture. Il a fait au moins une trentaine de pièces pour les comédiens François, ou pour les Italiens. Celles qui ont été conservées sur la scène, sont : *Le Roi de Cocagne ; Plutus ;* le *Triomphe du temps :* comédies en trois actes. *La Femme fille et veuve ; la Famille ridicule ; le Galant coureur; Belphégor;* l'*Amour Diable;* la *Foire Saint-Laurent ;* la *Famille extravagante ;* la *Métamorphose amoureuse ;* l'*Usurier Gentilhomme ;* l'*Aveugle clairvoyant ;* l'*Ami de tout le Monde ;* la *Nouveauté :* pièces en un acte. Il fit aussi une comédie de *Cartouche*, qui fut jouée le jour que ce malheureux fut roué. *Le Grand* a de la gaieté, des saillies, mais trop de licence. Ses pièces devroient être au nombre de celles qu'on joue sur les treteaux des remparts. Son comique est très-souvent aussi bas, que l'action est invraisemblable. Il excelloit sur le théâtre dans les rôles de roi, de héros, et dans celui de paysan. Sa figure étoit désagréable, et le public la trouvoit telle. *Le Grand* qui le savoit, finit une de ses harangues au parterre par ces mots : *Messieurs, il vous est plus aisé de vous accoutumer à ma figure, qu'à moi d'en changer...* Ses *Œuvres* ont paru en 1731, 1742 et 1770, 4 volumes in-12. On y trouve toutes ses pièces de théâtre, à l'exception du *Luxurieux* qui a été imprimé séparément.

VI. GRAND, (Louis le) né à Troye en 1588, mort en 1664, à 76 ans, dans cette ville où il étoit conseiller, a laissé un *Commentaire* estimé sur la Coutume de sa patrie, réimprimé, pour la troisième fois, à Paris, en 1737, in-folio.

VII. GRAND, (Louis le) Sulpicien, docteur de Sorbonne, né à Luzigni, dans le diocèse d'Autun, mort en 1780, étoit un homme studieux, uniquement occupé de ses travaux et de ses exercices, et comptant tout le reste pour rien. On a de lui : I. *Prælectiones Theologicæ de Deo*, 2 vol. in-12, 1751. II. *De Incarnatione Verbi divini*, 2 vol. in-12. III. *De Ecclesiâ Christi*, in-8°, 1779. Il publia la Censure de la *Sorbonne*, contre les ouvrages du P. *Berruyer* et contre *Bélisaire.* Ses livres théologiques sont estimés pour la clarté et l'ordre qui y régnent.

VIII. GRAND, (Étienne-Antoine-Matthieu le) né à Versailles, long-temps interprète dans différentes villes du Levant, obtint, à son retour en France, une place de secrétaire interprète. Ce fut lui qui rédigea en arabe le *Traité de Commerce*, conclu en 1768, avec le royaume de Maroc. On a de lui la Traduction d'une *Controverse des Religieux Maronites avec un Musulman, sur la Religion Chrétienne et le Mahométisme*, 1766, in-12. Il mourut à Paris, en juillet 1784, à 60 ans ; il légua à la bibliothèque du roi cinq manuscrits orientaux, rares et curieux.

IX. GRAND, (N. le) mort en 1802, passa sa vie à étudier tous les détails de la marine, et à aider de ses lumières les ministres dans cette partie, sans vouloir jamais y occuper aucun emploi. M. *de Sartines* honora ses connoissances par l'estime la mieux méritée ; *le Grand* a écrit plusieurs Mémoires utiles ; mais un seul a été publié, sous ce titre ; *Le rétablissement de la Marine Françoise, par la pratique du*

Catholicisme. Une anecdote paroît avoir fourni à l'auteur le sujet de cet écrit. « Un enseigne de vaisseau, le chevalier *de Vesle*, dînant un jour chez le grand *Colbert*, pendant le carême, se plaignoit de ce que le Catholicisme imposoit tant de jours d'abstinence en viande. Le ministre se tournant vers ce jeune homme, lui dit : Monsieur *de Vesle*, votre observation paroîtroit au moins déplacée dans la bouche d'un officier de terre ; mais elle est inexcusable dans celle d'un marin. Ne savez-vous donc pas que la loi de l'Église, ici, sert merveilleusement l'état, et que sans les abstinences de précepte religieux, vous verriez tomber les pêcheries, qui sont les séminaires naturels de vos matelots. » Le but du Mémoire de *le Grand*, est de prouver ces propositions : Sans matelots, point de marine ; sans pêcherie, point de matelots ; sans consommateurs de poisson, point de pêcheries ; sans abstinence catholique, point de consommation : donc, sans catholicisme, ou l'abstinence qu'il impose, point de marine.

GRANDET, (Joseph) pieux et savant curé de Sainte-Croix d'Angers, procura à sa paroisse tous les biens spirituels. Il mourut en 1724, à 78 ans. Il est auteur : I. De la *Vie* de *Mademoiselle de Melun*, *Princesse d'Epinoy*, institutrice des Hospitalières de Baugé et de Beaufort en Anjou ; II. de celle du *Comte de Moret*, fils naturel de *Henri IV* ; et de quelques autres Livres édifians, chacun en un vol. in-12. *Grandet* a encore laissé une *Histoire Ecclésiastique d'Angers*, qu'on conservoit, en manuscrit, dans le séminaire de cette ville.

GRAND-JEAN DE FOUCHY, (Philippe) né à Mâcon en 1766, mort à Paris 1714, perfectionna les caractères d'impression, et travailla pour l'imprimerie royale.

GRANDIER, (Urbain) curé et chanoine de Saint-Pierre de Loudun, étoit fils d'un notaire de Sablé. Il réunissoit aux agremens de la figure les talens de l'esprit, et sur-tout celui de la chaire. Ses succès excitèrent l'envie de quelques religieux de Loudun ; cette envie se changea en haine, lorsqu'il eut prêché *sur l'obligation de se confesser à son Curé* au temps pascal. *Grandier*, applaudi d'abord par la plupart des hommes, recherché par les femmes auxquelles il ne plaisoit que trop, brava ses ennemis et les traita avec hauteur. Leur vengeance couva quelque temps, pour éclater avec plus de force. Il avoit été directeur des Ursulines de Loudun, et, s'il faut en croire le *Mercure François*, il n'avoit brigué cet emploi, que pour faire de cet asile de la pudeur le centre de ses plaisirs. On dénonça ses galanteries à l'official de Poitiers, qui le priva, en 1629, de ses bénéfices, et le condamna à expier ses fautes dans un séminaire. *Grandier*, en ayant appelé comme d'abus, fut déclaré innocent au présidial de Poitiers. Ses ennemis, toujours acharnés à le perdre, lui suscitèrent, trois ans après, une affaire qui lui fut plus funeste. Le bruit se répandit parmi le peuple, *que les Ursulines de Loudun étoient possédées*. Cette prétendue possession éclata vers la fin de 1632. « Quelques reli-

gieuses, dit le P. *d'Avrigny*, eurent d'abord des visions la nuit; elles en eurent bientôt le jour. Ce n'étoit dans leur maison que spectres et fantômes. *Grandier* se présentoit à elles, sous les plus horribles figures, et elles tomboient dans d'étranges convulsions. Le curé de Loudun se plaignit qu'on vouloit le perdre, et prit des mesures pour se défendre. » En effet, ses ennemis ne manquèrent pas de publier, que c'étoit lui qui avoit causé la possession par ses maléfices. La magie étoit alors le crime de ceux auxquels on n'en pouvoit imputer aucun autre. Pour perdre plus sûrement *Grandier*, on le noircit auprès du cardinal *de Richelieu*. *Laubardemont*, conseiller d'état, s'étant trouvé à Loudun, *Mignon*, directeur des Ursulines, l'entretint fort au long des troubles que *Grandier*, de concert avec le Démon, excitoit dans le couvent. Il fut secondé dans ses accusations par les principaux habitans de Loudun. Pour mieux prouver la méchanceté de *Grandier*, ils l'accusèrent d'être l'auteur de la misérable et plate Satire publiée depuis peu contre le cardinal, sous le titre de *la Cordonnière de Loudun*. Celui-ci, plus sensible aux libelles que n'auroit dû l'être un grand homme, saisit avidement cette occasion de se défaire de *Grandier*. *Laubardemont* sa créature, et douze juges des siéges voisins de Loudun, tous gens de bien, mais d'une crédulité extrême, furent chargés de lui faire son procès. *Grandier* fut arrêté le 7 décembre 1633, et conduit à Angers. On lui fit souffrir une question si cruelle, qu'elle lui fracassa les jambes au point que la moëlle sortoit des os. Après avoir entendu *Astaroth*, de l'ordre des Séraphins, chef des Diables qui possédoient les Ursulines; *Easas*, *Celsus*, *Acaos*, *Cedon*, *Asmodée*, de l'ordre des Trônes; *Alex*, *Zabulon*, *Nephthalim*, *Cham*, *Uriel*, *Achas*, de l'ordre des Principautés; on le condamna à être brûlé vif, comme coupable du crime de *magie* et de *possession*. Il est bien extraordinaire, sans doute, qu'on ait reçu en justice la déposition des Diables, et que leur témoignage ait servi de preuve dans un procès criminel, où les juges opinèrent pour la peine du feu; mais ce fait, quoiqu'étrange, n'en est pas moins vrai. « *Grandier*, dit *d'Avrigny*, fut condamné sur le témoignage constant et uniforme du père du mensonge. On le conduisit au lieu du supplice, et il aima mieux mourir sans confession, que de se confesser à un des religieux de Saint-François qu'on avoit nommé pour l'assister, prétendant qu'ils étoient ses parties. On assure qu'on lui refusa le gardien des Cordeliers de Loudun, en qui il avoit confiance : dureté, ou plutôt barbarie sans exemple en France, si le fait est certain. » *Grandier* fut brûlé vif le 18 avril 1634. On prétend qu'il endura ce cruel supplice avec autant de constance que de résignation. Comme il étoit sur le bûcher, on apperçut une grosse mouche qui voloit en bourdonnant sur sa tête. Un moine, présent à cette cruelle exécution, et qui avoit ouï dire que *Beelzébut* en hébreu signifie *Dieu des Mouches*, s'écria aussitôt : « Que c'étoit le diable *Beelzébut* qui voloit autour de *Grandier*, pour emporter son ame aux enfers. » Si l'on demande

comment une vingtaine de religieuses ont pu se croire ou se dire possédées, la réponse est facile. L'esprit, les graces, la figure de *Grandier* avoient fait une forte impression sur ces bonnes filles ; honteuses de leurs foiblesses, elles s'imaginèrent que ces foiblesses étoient surnaturelles. Cette pensée, dit un homme d'esprit qui nous fournit ces réflexions, épargnoit à l'amour propre l'aveu humiliant de leur fragilité. On se crut donc ensorcelé, et on le dit tout haut. Mais cette idée, qui est plausible, pourroit bien n'être pas vraie. Il est certain que la mort de *Grandier* ne rétablit pas le calme dans le couvent de Loudun. « Il fallut, dit le P. *d'Avrigny*, continuer long-temps les exorcismes : car, quoique *Asmodée*, *Aman* et *Gresis*, se fussent retirés au premier ordre qu'on leur en avoit donné, il en restoit assez d'autres qui disputèrent le terrain tant qu'ils purent. Le Père *Surin*, Jésuite, homme consommé dans les voies de Dieu, avoit été mis aux prises avec les Diables, après la mort de *Grandier*. On voit par la relation qu'il en fit, combien ils lui donnèrent de peine. Jamais ennemi ne s'est mieux défendu dans ses retranchemens. La prieure logeoit *Leviatan*, qui avoit choisi pour demeure la tête de cette fille. Il s'y défendit jusqu'au cinq novembre 1635. Ce n'est pas, comme il le dit lui-même, qu'il ne se fût repenti plus d'une fois d'être venu faire la religieuse à Loudun, où il avoit eu beaucoup à souffrir ; mais il n'avoit pas été le maître de s'en aller comme il étoit venu. *Balaam* prit congé de la compagnie le 29 du même mois ; *Isaacarum*, le jour des Rois 1636. *Behemot* fut celui qui se maintint le plus long-temps dans son poste. Il tint bon jusqu'au 15 d'octobre 1637 ; mais il quitta la place après un vœu que fit la prieure, d'aller en pélérinage au tombeau de *St. François de Sales*. Voilà en abrégé l'histoire de la possession de Loudun, que bien des gens ont regardée comme une pure momerie, et une affaire préparée de loin par *Mignon* et *Barré* son adjoint, pour perdre *Grandier*, faire parler d'eux, et attirer des aumônes au couvent, qui étoit très-pauvre. Ils avancent que les Diables se contredisoient souvent, qu'ils manquoient de parole, qu'ils savoient si peu le latin, qu'ils répondoient tout de travers aux interrogations qu'on leur faisoit, faute de les entendre ; qu'ils faisoient même un grand nombre de solécismes, tant ils avoient mal retenu leur leçon ! On ajoute que quelques filles séculières, qui avoient fait les possédées, avouèrent la friponnérie, quand elles virent qu'on ne parloit plus de leur donner des maris, ainsi qu'on le leur avoit fait espérer... » Le P. *d'Avrigny* ajoute cependant que les *possessions* ne sont point quelque chose d'impossible, puisqu'on en a des exemples dans l'Évangile et dans les premiers temps de l'Église. Mais il croit devoir suspendre son jugement, « d'autant plus qu'il se passa bien des choses dans cette affaire, qu'on a assez de peine à expliquer. » Il est facile pourtant de juger par le ton plaisant qu'il prend en parlant des Diables de Loudun, qu'il ajoutoit peu de foi à la réalité de cette *possession*. Ceux qui seront curieux d'en savoir davantage sur cette aventure où le

comique se mêla au tragique, peuvent consulter deux ouvrages intéressans, en observant que le premier est plein d'idées fausses et de préjugés : I. *L'Histoire des Diables de Loudun*, in-12, à Amsterdam, 1693, réimprimée plusieurs fois, et composée par *Aubin*, Calviniste de Loudun, réfugié en Hollande. II. *Examen et discussion critique* de l'*Histoire des Diables de Loudun*, de *la possession des Religieuses Ursulines*, et de *la condamnation d'Urbain Grandier*; par M. *de la Menardaye*, prêtre, 1719, in-12. On peut y ajouter l'ouvrage de *Marc-Duncan*, et l'art. GRANDIER du Dictionnaire critique de *Bayle*. Les gens sensés jugeront d'après cet article, que le curé *Grandier* devoit être enfermé à Bicêtre, mais non pas être traîné au supplice. « Il y avoit quelques années, dit le P. d'*Avrigny*, qu'il entretenoit une fille ; et ce fut pour calmer ses scrupules qu'il composa un *Traité* contre le célibat des prêtres, trouvé parmi ses papiers, lorsqu'il fut arrêté, et qu'il avoua être de lui. »

GRANDIN, (Martin) docteur et professeur de Sorbonne, né à Saint-Quentin, en 1604, mort à Paris le 16 novembre 1691, à 87 ans. Nous avons de lui un *Cours de Théologie*, en 6 vol. in-4°, publié après sa mort, par l'abbé *d'Argentré*, en 1710 et 1712, et bien reçu du public. Il est intitulé : *Opera Theologica*. L'abbé *Grandin* joignoit à une grande piété, beaucoup d'esprit et de savoir. Il parloit aisément, purement, et écrivoit de même.

GRANDMONT, *Voyez* ETIENNE.

I. GRANDVAL, (Nicolas-Racot) musicien organiste, mort à Paris sa patrie en 1753, à 77 ans, est auteur : I. Un *Poëme de Cartouche*, in-8°, figures, qui réussit beaucoup dans le temps. Il parodia, pour ce sujet ignoble, les plus beaux vers de la *Henriade*. II. De quelques *Comédies*, comme le *Camp de Porché-Fontaine*, *Agathe*. Il a fait la musique d'une foule de pièces ou vaudevilles qui y étoient joints. La petite pièce du *Quartier d'Hiver*, qu'on lui a attribuée, est de *Villaret* et *Bret* ; celle du *Mariage par lettre de change*, qu'on lui a aussi donnée, est de *Poisson*.

II. GRANDVAL, (Charles) comédien François, fils du précédent, mort à Paris le 24 septembre 1784, à 74 ans, représenta pendant 35 ans les petits-maitres, mieux que *Baron* et *Dufresne*. Il remplissoit dans la tragédie certains rôles où il approchoit de ces grands acteurs. Il avoit débuté en 1719, et lorsqu'il se fut retiré du théâtre, il continua de jouir, auprès de quelques anciens amis, de l'attachement que la gaieté de son caractère, et son ame bonne et indulgente leur avoient inspiré pour lui. La conformité des talens, et le même goût pour la retraite, le lièrent avec Mad. *Dumesnil*... *Grandval* joignoit au talent de la comédie celui de la poésie. On a de lui quelques *Opéra* comiques, pétillans d'esprit et de bonne plaisanterie, mais dont les situations et les expressions font souvent rougir la pudeur. On a fait les quatre vers suivans pour le portrait de ce célèbre acteur :

Prince, amant, petit-maître, on a vu tour-à-tour

Grandval des spectateurs mériter les suffrages ;
Lui seul a su donner à ces trois personnages
Des leçons de grandeur, de sagesse et d'amour.

I. GRANET, (François) diacre de Brignoles en Provence, vint assez jeune à Paris. Son érudition variée, et son goût pour la littérature et la critique, le firent connoître avantageusement. Il travailla aux Journaux, et donna des éditions de divers ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée le 2 avril 1741, à 49 ans. Il avoit des amis dans la littérature, à la cour et à la ville; il en avoit même d'illustres. Quoiqu'il fût fort attaché à son cabinet, il ne laissoit pas de les cultiver. Assez répandu dans le monde, il joignoit la qualité d'homme savant à celle d'homme poli et sociable. Voici le portrait, un peu flatté, qu'en a tracé l'abbé *des Fontaines*, son ami. « L'abbé *Granet* étoit un homme de probité et d'honneur, modeste, de mœurs douces, et d'un esprit égal. Philosophe dans ses sentimens et dans sa conduite, il fut exempt d'ambition; son ame élevée ne s'abaissa jamais à solliciter des bienfaits et des titres. Il avoit une droiture qui rendoit son commerce sûr. Il aimoit la vérité en toutes choses; et la même chaleur d'imagination qui l'en éloignoit quelquefois, l'y ramenoit aussitôt qu'on le mettoit sur la voie de l'appercevoir. Malgré l'étendue et la vivacité de ses lumières, il ne se montra jamais opiniâtre dans ses sentimens. Son esprit orné et son humeur gaie rendoient sa conversation amusante et enjouée. » Ses principales productions sont : I. La *Traduction* de la *Chronologie de Newton*, 1728, in-4.° II. Un *Recueil de remarques sur les Tragédies de Corneille et Racine*, 2 vol. in-12. III. Plusieurs volumes du Journal intitulé : *Bibliothèque Françoise*. IV. Plusieurs articles du *Nouvelliste du Parnasse*, et des *Observations sur les Ecrits modernes;* feuilles périodiques auxquelles l'abbé *des Fontaines* l'avoit associé. Les défauts et les qualités des deux critiques étoient les mêmes : du savoir, du goût, mais peu de finesse, peu d'impartialité, et trop d'humeur et de passion. L'abbé *Granet*, plus critique par intérêt que par caractère, ne travailloit qu'à contre-cœur à ces ouvrages hebdomadaires, qui font souvent beaucoup d'ennemis, sans faire acquérir beaucoup de gloire : mais il falloit vivre; pour vivre, il falloit médire, et il médisoit. Il se consoloit, dans l'espérance qu'on le mettroit dans un état, où il pourroit suivre avec plus de liberté son goût entièrement déterminé pour les recherches et pour l'érudition. V. Recueil de *Pièces de littérature*. *Voyez* ATTERBURY. VI. L'édition des *Œuvres de Launoi*, à Genève, 1731, en 10 vol. in-folio, avec la Préface, la Vie de l'auteur et un *Launoiana :* morceaux curieux, et dont le style montre que l'auteur étoit bon humaniste... *Voy*. BRUN.

II. GRANET, (Jean-Joseph) censeur royal, et ancien avocat au conseil, étoit d'Aix, et mourut à Paris en 1759, à 74 ans. Il a fait l'*Histoire de l'Hôtel-Royal des Invalides*, Paris 1736, in-fol. avec fig.; redonnée par l'abbé *Pérau* en 1756. Il avoit de la littérature, et ses lumières en ce genre n'avoient point nui aux études propres à son état.

I. GRANGE, (Jean de la) d'une ancienne famille du Beaujolois, se fit Bénédictin, et se rendit habile dans la jurisprudence civile et canonique. Devenu abbé de Fécamp, il fut employé par le Pape *Innocent VI* dans des affaires importantes. *Charles le Sage*, instruit de sa capacité, le fit ministre d'état et surintendant de ses finances, lui donna l'évêché d'Amiens, et lui procura la pourpre Romaine en 1375. On remarque de lui une chose assez singulière, c'est qu'étant président à la cour des Aides, puis conseiller au parlement, il jugea plusieurs procès, même étant cardinal. Après la mort de *Charles V*, arrivée en 1380, il craignit le ressentiment de *Charles VI*, auquel il avoit parlé durement, du vivant de son père, et il quitta la cour. Lorsque *Charles VI* eut appris son départ, il dit à un de ses favoris: *Dieu merci, nous voilà délivré de la tyrannie de ce Capellan.* Il se retira à Avignon, où il mourut dans un âge avancé, en 1402, peu regretté. *Urbain VI*, dans un moment d'humeur, lui reprocha son avarice et sa perfidie. Ce fut à l'occasion de la guerre entre les Anglois et les François, que le Pape l'accusa de prolonger sa commission de légat dans la vue de s'enrichir. Un jour le pontife s'échappa jusqu'à dire, *qu'il n'y avoit point de mal au monde que le cardinal d'Amiens n'eût fait.* C'étoit sans doute une exagération. Mais on ne peut nier que ce prélat ne fût avide et ambitieux. Dans le conclave où *Clément VI* fut élu, il se servit d'artifices peu honorables pour se procurer la tiare.

II. GRANGE, *Voyez* MONTIGNY *et* RIVET.

III. GRANGE, (Joseph de *Chancel* de la) né en 1676, d'une famille ancienne, à Antoniat près de Périgueux, lisoit dès ses plus tendres années les poëtes et les romanciers. Son père, vieux guerrier, crut corriger sa manie, en jetant au feu sa petite bibliothèque, et ne fit que l'augmenter. Le jeune *la Grange* passa de Périgueux à Bordeaux, où il continua ses études chez les Jésuites. Ce fut en cette ville qu'il fit une petite comédie en trois actes, qui fut représentée plusieurs jours de suite par les écoliers. Cette singularité d'un enfant de neuf ans lui fit un nom. Mad. *de la Grange*, devenue veuve, et espérant bien des talens de son fils, le mena à Paris, et le fit placer dans les pages de Mad. la princesse de *Conti*. Il avoit apporté de Bordeaux sa tragédie de *Jugurtha*. Il la lut à la princesse, qui la communiqua à *Racine*. Ce grand maître donna des conseils et des encouragemens au jeune élève de *Melpomène*. *Jugurtha* fut enfin représenté; et cette tragédie, sans être bonne, fit honneur à la jeunesse du poëte, qui n'avoit que 16 ans. De nouvelles pièces lui procurèrent de nouveaux lauriers. Mais ce qui le fit le plus connoître, fut un libelle affreux contre *Philippe* duc d'*Orléans*, intitulé: *Philippiques*. *La Grange* passa pour l'auteur de ces Odes, où, à travers plusieurs morceaux prosaïques et beaucoup de vers lâches, on trouve des stances admirables. Il fut obligé de se sauver à Avignon. Il y avoit dans cette ville un officier François, qui s'y étoit réfugié pour un meurtre. On lui promit sa grace, s'il en pouvoit faire sortir l'auteur des *Philippiques*. Il l'attira,

Sous prétexte d'une partie de plaisir, hors des limites du Comtat, et le livra lâchement à des gens apostés pour le prendre. *La Grange*, conduit aux isles de Sainte-Marguerite, y fut enfermé très-étroitement. Ses talens et sa gaieté le rendirent agréable au gouverneur, qui lui donna quelque liberté dans le château. Le poëte fit une épigramme contre ce généreux gouverneur, qui le renvoya dans son cachot. Extrêmement resserré dans cette prison, il trouva le moyen de faire parvenir une Ode au duc d'*Orléans*, contre lequel il avoit écrit ses *Philippiques*. Il y avouoit son crime, et peignoit son repentir. Ce prince eut la bonté de lui accorder la permission de se promener quelquefois; il en profita pour recouvrer entièrement sa liberté. Il gagna les soldats qui l'escortoient dans ses heures de promenade; ils lui procurèrent une barque, qui le conduisit au port de Ville-Franche. *La Grange* se flattant d'obtenir de l'emploi en Espagne, se rendit à Madrid. L'ambassadeur de France lui ayant enlevé par ses plaintes la protection du roi d'Espagne, *la Grange* passa en Hollande. Dès qu'il fut arrivé à Amsterdam, les États généraux, dont il réclama l'appui, le firent recevoir bourgeois de cette ville, pour le mettre à l'abri des représentations de notre ambassadeur. Le roi de Pologne, *Auguste*, électeur de Saxe, lui fit donner une montre d'or d'un grand prix, en l'invitant de se rendre auprès de lui. Il eût sans doute accepté cette offre, sans la mort du duc d'*Orléans*, qui apporta un changement heureux dans sa situation. Il obtint son rappel en France, où il vécut toujours depuis. Il mourut au château d'Antoniat, le 27 décembre 1758, à 82 ans. Sa figure n'annonçoit point ce qu'il étoit; mais dès qu'il parloit, on voyoit l'homme d'esprit. Il racontoit avec feu, et mettoit presque toujours du fiel dans ses discours. Ses concitoyens et ses parens étoient l'objet de ses épigrammes et de ses chansons, et il ne les épargnoit pas plus que ses ennemis. A ce défaut, il joignoit la vanité d'un Gascon et l'orgueil d'un Poëte; mais cet orgueil étoit plat et maussade : il faisoit sans façon l'éloge de ses talens, et disoit de lui-même ce que les autres en auroient pu dire, ou peut-être ce qu'ils n'auroient jamais dit. *La Grange* travailloit depuis long-temps à une *Histoire* du Périgord. Son grand âge ne lui ayant pas permis de continuer ce travail, il donna ses manuscrits aux Chanoines réguliers de Chancellade. On a publié les *Œuvres de Lagrange-Chancel*, corrigées par lui-même, à Paris, en 1759, en 5 vol. in-12. On y trouve les pièces dramatiques de l'auteur, plusieurs Opéra et des Poésies diverses. Les *Tragédies* sont ce qui mérite le plus l'attention du public. Les principales sont : I. *Jugurtha*, roman assez bien tissu; mais sans caractères marqués, et où le dialogue froid, est dénué de poésie et du jeu des passions. II. *Oreste* et *Pilade*, pièce qui fut jouée avec applaudissement en 1697. Elle offre beaucoup moins de simplicité, mais plus d'action et de chaleur que l'*Iphigénie en Tauride* de *Guymond de la Touche*. Le dénouement est ridicule dans l'une et dans l'autre pièce; et pour tout dire, les deux poëtes n'ont pas su tirer parti de leur sujet. III. *Athénaïs*, autre tragédie

pleine d'art et d'intelligence, mais qui ne respire point cette noble simplicité, et le caractère de la vraie tragédie. IV. *Amasis*, jouée avec un grand succès en 1701. Nous n'avons point de pièce mieux intriguée, et dont la marche soit plus rapide; mais elle est, pour le style, fort au-dessous de la *Mérope* de *Voltaire*. C'est le même sujet, sous des noms différens. La première est une production de l'art; la seconde est la belle nature elle-même. V. *Ino et Mélicerte* parut pour la première fois au théâtre en 1713. Cette tragédie est une des plus intéressantes que nous ayons: il ne lui manque que de la simplicité et du coloris. VI. *Adherbal*, roi de Numidie, jouée en 1694. VII. *Méléagre*, représentée en 1699. VIII. *Alceste*, donnée en 1703. IX. *Sophonisbe*. X. *Erigone*. XI. *Cassius et Victorinus*, 1732. Les principaux *Opéra* de *la Grange* sont: I. *Médus*, représenté en 1702. II. *Cassandre*, joué en 1706. III. *Orphée*, pièce très-médiocre et mal versifiée. IV. Trois autres *Opéra*, non représentés. Ceux qui l'ont été ne le seront plus. Ces six Opéra occupent les 4e et 5e volumes des Œuvres de *la Grange*. Si ce poëte avoit eu plus de goût, il les auroit supprimés absolument, ainsi que ses *Poésies diverses*, sans chaleur et sans graces. Il y a pourtant quelques *Cantates* qui mériteroient d'être conservées, quoique bien éloignées de celles de *Rousseau*. Le poëte lyrique dans *la Grange* étoit fort au-dessous du poëte tragique. Si on le considère sous ce dernier point de vue, on ne peut lui refuser de l'invention dans ses plans, quelquefois même un art qui tient du génie, de l'entente dans les scènes, de l'intelligence, de la justesse dans le dialogue; mais il a toujours bâti sur des fonds romanesques. Nulle force dans ses caractères, nul coloris; une versification lâche, entortillée; des lieux communs en vers, un sentiment froid. Personne n'a plus approché que lui de *Th. Corneille*.

IV. GRANGE, (N.... de la) d'une bonne famille de Montpellier, reçut une excellente éducation; mais l'inquiétude et la bizarrerie de son esprit ne lui permirent pas de se fixer à un état. Il dissipa ses biens, et n'eut que la foible ressource de sa plume. Il donna au théâtre italien diverses Comédies, dont quelques-unes furent applaudies, telles que les *Contre-Temps*, l'*Italien marié à Paris*, la *Gageure*, le *Déguisement* et les *Femmes corsaires*. Il a donné au théâtre François, l'*Accommodement imprévu*, et le *Rajeunissement inutile*, 1738. Il mit aussi en vers l'*Ecossoise* de *Voltaire*. Nous devons encore à cet auteur plusieurs *Traductions*: I. Celle du roman d'*Adrienne*, en 2 vol. in-12, qui eut quelque succès. II. Celle d'un mauvais roman Anglois, intitulé: *Le Coche*, 1767, 2 vol. in-12. III. Enfin il mit en vers de huit syllabes, *le Phaéton renversé*, poëme allemand, où il y a des graces et de la gaieté. *La Grange* travailloit facilement; mais les malheurs qui troublèrent sa vie, l'obligèrent trop souvent d'écrire à la hâte. Il mourut à l'hôpital de la Charité, à Paris en 1767.

V. GRANGE, (N.... de la) né à Paris en 1738, parvint à faire ses études, malgré les obstacles de la pauvreté de ses pa-

rens, et les fit avec distinction au collége de Beauvais. Un peu de pain qu'il emportoit le matin, étoit sa seule nourriture jusqu'au soir. Comme il étoit éloigné de la maison paternelle, il passoit les intervalles des classes dans une allée ou dans le vestibule d'une église. Un professeur l'ayant apperçu deux ou trois fois, lui fit avouer avec peine l'indigence de sa mère, et lui procura une bourse. Etant devenu gouverneur du fils de M. le baron d'*Holbach*, il alloit recueillir les fruits de cette éducation, lorsque la mort l'enleva en 1775, à 37 ans. Il est connu : I. Par une édition des *Antiquités de la Grèce*, de *Lambert Bos*, Paris, 1769, in-12. II. Par une *Traduction* de *Lucrèce*, Paris, avec le latin et de savantes notes, 1768, en 2 vol. in-8°, ou 2 vol. in-12, et des remarques savantes et d'une critique saine, dont plusieurs lui avoient été fournies par son ami le baron d'*Holbach*. III. Par une autre de *Sénèque*, qui n'a paru qu'après sa mort, en 6 vol. in-12 : elle est, à quelques endroits près, fidelle, claire, élégante, et supérieure à la précédente ; mais elle manque quelquefois de précision. *Diderot*, ami de l'auteur, a orné cette version d'un septième volume, qui est un tableau éloquent de la vie de *Sénèque*, et des règnes de *Claude* et de *Néron*. Un goût perfectionné par la lecture des auteurs anciens et modernes, une critique judicieuse, un caractère doux et honnête, distinguoient *la Grange*.

GRANGER, (N.) célèbre voyageur, natif de Dijon, mort en revenant d'un voyage de Perse, à deux journées de Bassora, vers l'an 1733, a laissé, dit-on, des *Relations* exactes et curieuses de ses courses dans différentes parties du Levant; mais on n'a encore mis au jour que son *Voyage d'Egypte*, qui est instructif et intéressant. On y voit ce qu'il y a de plus remarquable principalement sur l'Histoire naturelle. Cette relation, publiée en 1745, à Paris, chez *Vincent*, est précédée d'une préface historique, dans laquelle on lit plusieurs particularités sur l'auteur.

GRANGES, (Des) *Voyez* MASSON *des Granges*.

GRANIER, *Voyez* MAULÉON.

GRANIER, (Pierre) sculpteur du diocèse de Montpellier, mort en 1716, à 80 ans, orna les jardins de Versailles de ses ouvrages.

GRANJON, (Robert) célèbre graveur et fondeur de caractères d'imprimerie, florissoit vers le milieu du 16e siècle. Il quitta Paris pour se fixer à Lyon, où il grava des caractères propres à l'impression de la musique, en 1572.

GRANMONT, si célèbre dans l'histoire des Flibustiers, étoit gentilhomme, et né à Paris dans le XVIIe siècle. Il perdit son père dès sa plus tendre enfance : sa mère se remaria ; et un officier étant devenu amoureux de sa sœur, *Granmont*, choqué de ses assiduités, mit l'épée à la main contre lui, quoique encore enfant, et lui fit trois blessures. Cet amant infortuné en mourut, peu de temps après avoir obtenu la grace de son meurtrier. *Granmont* entra ensuite au service, et fit plusieurs campagnes sur mer, où il acquit une grande

réputation. Enfin ayant eu le commandement d'une frégate armée en course, avec un cinquième de profit, il prit auprès de la Martinique une flûte Hollandoise qui valoit quatre cent mille livres, la mena à Saint-Domingue, où il perdit au jeu, et où il consomma en débauches, non-seulement sa part, mais encore celle de ses associés. N'osant retourner en France, il se fit Flibustier. Sa bonne grace, ses manières honnêtes, beaucoup de désintéressement, joints à toutes les qualités d'un grand capitaine, le distinguèrent bientôt des autres chefs de ce corps, qui étoit alors dans sa plus grande réputation. Mais, avec des qualités qui l'auroient pu élever aux premiers honneurs de la guerre, il avoit tous les vices d'un corsaire. Il porta la débauche des femmes et du vin aux plus grands excès, et l'irréligion jusqu'où elle peut aller. Une de ses plus considérables expéditions, fut la prise de Campêche en 1685. Cette ville étoit aux Espagnols, et *Granmont* ne leur fit aucun quartier. Deux de ses gens ayant été pris dans cette occasion par un détachement que commandoit le gouverneur de Mérida, *Granmont* les envoya redemander au gouverneur, promettant de lui renvoyer tous les prisonniers qu'il avoit faits jusque-là, sans en excepter le gouverneur de Campêche et les autres officiers. Sa demande lui ayant été refusée, il réduisit toute la ville en cendres, fit sauter la forteresse, et brûla, le jour de *St. Louis*, dans un feu de joie, pour deux cent mille écus de bois de Campêche. On croit que ce guerrier mourut l'année suivante 1686. Il fut fait cette année-là lieutenant de roi, et l'on conçut le dessein de lui donner le commandement de la côte du Sud. Pour se rendre encore plus digne de cet honneur, il voulut faire une dernière course en qualité de Flibustier. Après avoir armé un navire, où il mit environ cent quatre-vingts hommes, il partit dans le mois d'octobre 1686, et l'on n'a jamais pu savoir ce que ni lui ni son équipage étoient devenus.

GRANVELLE, *Voyez* PERRENOT.

GRAPHÆUS ou SCHRIVER, (Corneille) imprimeur et bon littérateur, né à Alost, fut secrétaire de la ville d'Anvers. Il donna beaucoup de petits *Poëmes* au public, à l'occasion des événemens mémorables arrivés de son temps, et des *Eglogues sacrées*. Il mourut en 1558, à l'âge de 77 ans. Jean *Servilius* a donné des notes sur les *Eglogues sacrées* de *Graphæus*, Anvers, 1536, in-12.

I. GRAS, (Louise de Marillac veuve de M. le) fonda avec *St. Vincent-de-Paule* les SŒURS *de la Charité*, connues sous le nom de *Sœurs Grises*. Elle naquit à Paris le 12 août 1591, et elle étoit fille unique de *Marguerite Camus* et de *Louis de Marillac*, seigneur de Ferrière, qui étoit frère de *Michel de Marillac*, garde des sceaux. Elle épousa en 1613, *Antoine le Gras*, de Montferrand en Auvergne, secrétaire des commandemens de la reine *Marie de Médicis*. Son mari étant mort en 1625, elle se consacra entièrement à la piété. *Jean-Pierre Camus*, évêque de Belley, qui avoit été son directeur, la confia à *St. Vincent-de-Paule*, qui

qui s'en servit utilement pour ses divers établissemens. Il l'envoya en 1629 dans les villages, visiter les confréries de Charité, qu'il y avoit établies pour le secours des pauvres malades; et comme on ajouta à ces confréries, qui s'établirent dans plusieurs paroisses de Paris, des servantes pour soulager les dames qui se dévouoient à ces charitables exercices, il jugea à propos d'en former une espèce de communauté sous le nom de *Sœurs Grises*. Ces filles, destinées à avoir soin des pauvres malades, se multiplièrent beaucoup en peu de temps. Elles avoient plus de trois cents établissemens, tant en France, qu'en Pologne et dans les Pays-Bas. « Peut-être n'est-il rien de plus grand sur la terre, dit *Voltaire*, que le sacrifice que fait un sexe délicat, de la beauté et de la jeunesse, souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour notre orgueil, et si révoltante pour notre délicatesse. » On ne peut que louer cette réflexion; mais l'auteur se trompe, en ajoutant que *cette Congrégation si utile est la moins nombreuse*. Le détail dans lequel nous sommes entrés, prouve le contraire. Les enfans trouvés se sentirent aussi des effets de la charité de Mad. *le Gras*. Elle loua une maison dans le faubourg Saint-Victor, pour servir de retraite à ces infortunés. Ses soins s'étendirent jusque sur les foux et sur les galériens. Cette généreuse bienfaitrice de l'humanité mourut saintement le 15 mars 1662, à 71 ans. On peut consulter sa *Vie* écrite par *Gobillon*, in-12.

II. GRAS, (Antoine le) Parisien, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il se fit remarquer par ses talens et ses mœurs. Etant rentré dans le monde, il cultiva les lettres, et s'attacha sur-tout à l'étude de l'Ecriture et des Pères. Nous avons de lui : I. Les *Vies des grands Capitaines*, traduites en françois du latin de *Cornelius Nepos*, 1729, in-12. II. *Ouvrages des SS. Pères qui ont vécu du temps des Apôtres*, traduits, avec des notes, 1717, in-12, et réimprimés en 1729, sous le même format. Ces deux versions sont exactes et fidelles; mais la première est froide et diffuse. L'auteur mourut en 1761, âgé d'environ 70 ans. — Il ne faut pas le confondre avec *Jacques le Gras*, avocat à Rouen sa patrie, mort vers 1600, dont on a en vers françois la *Traduction* de l'ouvrage d'*Hésiode* qui a pour titre : *Les Œuvres et les Jours*.

I. GRASSIS, (Pâris de) maître des cérémonies sous le pape *Léon X*, ensuite évêque de Pezaro, a laissé un *Cérémonial* qui est estimé. Il fit une Epitaphe, qu'il supposa que *Publius Crassus* avoit composée pour sa mule. Les antiquaires, trompés, lui prodiguèrent des éloges, parce qu'ils la croyoient ancienne; ils l'auroient mise au-dessous du médiocre, s'ils l'avoient sue moderne.

II. GRASSIS, (Paduanus de) Franciscain, natif de Barlette, florissoit au 16e siècle. Il prêcha et il écrivit avec un succès égal. On a de lui : *De Republicâ Ecclesiasticâ*, et *Enchiridion Ecclesiasticum*, à Venise, 1583, in-4°, et d'autres ouvrages bons pour leur temps.

GRASWINCKEL, (Théodore) natif de Delft, avocat fiscal des domaines de Hollande, greffier et secrétaire de la chambre mi-partie de la part des Etats-généraux à la Haye, mourut à Malines le 12 octobre 1666, à 66 ans. Il étoit versé dans les matières de droit, dans les belles-lettres et dans la poésie latine. Ses principaux ouvrages sont : I. Un livre *De jure Majestatis*, 1642, in-4.° II. *De fide Hæreticis et Rebellibus servandâ*, 1660. III. *Libertas Veneta*, seu *Venetorum in se ac suos imperandi jus*, 1634, in-4°, qui lui procura le titre de chevalier de Saint-Marc. IV. *Psalmorum Davidis Paraphrasis*, en vers héroïques, la Haye, 1543, in-4.° V. *Thomæ à Kempis de Imitatione Christi libri tres, carmine expressi*, Rotterdam, 1661. On n'a pas de peine à deviner la raison qui l'a empêché de mettre en vers le quatrième livre de ce précieux ouvrage. *Graswinckel* étoit parent et grand ami de *Grotius ;* il accompagna cet homme célèbre lorsqu'il fut obligé de se retirer en France, pour se soustraire aux poursuites des Gomaristes, et publia plusieurs ouvrages pour la défense de ceux de son parent.

GRATAROLE, (Guillaume) médecin de Bergame, professa son art à Padoue avec beaucoup de distinction. Mais s'étant laissé séduire par les nouveaux hérétiques, il se retira à Basle, où il mourut le 16 avril 1568, à 52 ans, dans un état qui approchoit de l'indigence. Il étoit riche à Padoue ; il sacrifia sa fortune au Calvinisme. C'étoit un homme d'une probité rigide. Les ouvrages qui ont fait le plus d'honneur à son savoir, sont : I. Un *Traité de la manière de conserver et d'augmenter la mémoire*, en latin, à Francfort, in-12 ; traduit en françois par *Etienne Cope*, Lyon, 1586, in-16. II. Un autre *Traité de la conservation de la santé des Magistrats, des Voyageurs, des Hommes d'étude*, en latin, à Francfort, 1591, in-12. III. *De prædictione morum naturarumque Hominum, facili ex inspectione partium corporis*, in-8.° IV. *De vini naturâ*, Cologne, 1671, in-8.° V. Il fut l'éditeur d'un recueil de divers ouvrages de *Pomponace*, Basle, 1565, in-8.° Il avoit été disciple de cet homme célèbre, et il adopta quelques-unes de ses idées. VI. *Prognostica naturalia de temporum mutatione*, Basle, 1552, in-8.° *Gratarole* voulut aussi se mêler de controverse. Il écrivit un mauvais livre sur les marques de l'Ante-Christ. Bon médecin, pitoyable controversiste, il remplit cet ouvrage du plus absurde fanatisme. Tout ce qu'il a composé est en latin. — *Bonjean*. GRATAROLE, son parent, vivoit à peu près dans le même temps, et s'acquit quelque renom par une *Topographie*, en italien, de la rivière de Salo, dans le Bressan, sa patrie ; et par quelques bonnes tragédies, *Acté*, *Polixène*, *Astianax*. Le marquis *Maffei* a jugé cette dernière digne d'entrer dans son recueil.

GRATIAN, *Voyez* GRACIAN.

I. GRATIANI *ou* GRAZIANI, (Antoine-Marie) naquit en 1536, dans la petite ville *del Borgo san Sepulcro*, en Toscane. Le cardinal *Commendon*, qui voulut bien être son maître, et qui trouva dans son disciple les dispositions les plus heureuses, le fit son se-

crétaire. *Gratiani* le suivit en Allemagne, en Pologne et ailleurs. Ce cardinal le traita plutôt en ami qu'en homme de sa suite, lui confiant toutes ses affaires, prenant conseil de lui, et cherchant les occasions de l'employer pour faire valoir son mérite : il le récompensa de ses services par une riche abbaye. Après la mort de son bienfaiteur, *Gratiani* fut secrétaire de *Sixte V*, nonce à Venise et évêque d'Amélia. Il mourut dans cette ville en 1611, à 73 ans, avec la réputation d'un très-bel esprit et d'un saint évêque. Les ouvrages qui l'ont fait le plus connoître, sont: I. *De vitâ Joannis Francisci* COMMENDONI, *Cardinalis, Libri quatuor*; publiés par *Fléchier*, sous le nom supposé de *Roger Akakia*, in-4°, en 1669; et traduits en françois par le même, à Paris, 1671, in-4.° II. *De bello Cyprio*, publié à Rome en 1624, in-4.° Cet ouvrage, écrit avec autant d'élégance et de pureté que le précédent, a été traduit en françois, avec moins de succès, par *le Pelletier* d'Angers, à Paris, 1685, in-4.° III. *De casibus adversis illustrium Virorum sui ævi*, imprimé par les soins de *Fléchier* en 1680, à Paris, in-4.° IV. *De Scriptis invitâ minervâ, libri viginti*, publiés par le Jésuite *Lagomarsini*; Florence, 1745 et 1746, 2 vol. in-4.° L'éditeur a orné de notes cet ouvrage, l'un des plus curieux de *Gratiani*. Au reste, ce livre n'est point un traité des livres faits en dépit du bon sens, comme on pourroit le croire sur le titre. C'est la Vie de l'auteur, qui prétendoit l'avoir écrite malgré lui. Mais il auroit pu lui donner un titre plus convenable. On y trouve beaucoup de choses relatives à l'histoire de son temps.

II. GRATIANI, (Jérôme) secrétaire et conseiller d'état du duc de *Modène*, étoit un auteur Italien du dernier siècle. On lui doit plusieurs ouvrages en prose et en vers. Le principal, dans ce dernier genre, est un Poëme épique, sous ce titre: *Il Conquisto di Granada*. On ne le mettra jamais à côté de celui du *Tasse*, quoique la versification en soit assez douce. On fait quelque cas d'une Tragédie de cet auteur, intitulée : *Il Cromvele*. Elle fut dédiée à *Louis XIV*, et imprimée à Paris. On trouve, dans le recueil de ses *Varie Prose*, quelques morceaux agréables.

III. GRATIANI, (Jean) professeur en philosophe à Padoue, a donné une *Histoire de Venise*, en latin, 3 vol. in-4°; Padoue, 1728. Elle commence à l'an 1615, et finit à l'an 1724. Elle est très-prolixe, et ne renferme pas seulement ce qui s'est passé de mémorable dans l'état de Venise, mais un grand nombre d'événemens qui n'ont jamais eu le moindre rapport avec cette république. On auroit pu l'intituler: *Histoire de l'Europe*.

I. GRATIEN, père de l'empereur *Valentinien I*, étoit de Cibale en Pannonie (aujourd'hui Hongrie). Il fut surnommé *le Cordier*, parce qu'un jour comme il portoit, dans sa première jeunesse, une corde pour la vendre, cinq soldats qui voulurent la lui arracher, ne purent jamais en venir à bout. Cette force extraordinaire le fit connoître. Il entra dans l'état militaire, parvint, par degrés, à la dignité de tribun, et obtint le commandement de l'armée d'Afrique. Des envieux l'accusant de concussion, il quitta ce poste, et se retira dans la Grande-Bre-

tagne, où il commanda, quelque temps après, les troupes qui s'y trouvoient. Enfin, après avoir obtenu la permission de se démettre de ses emplois, il finit ses jours dans une retraite honorable.

II. GRATIEN, empereur Romain, naquit à Sirmick le 18 avril 359. Son père *Valentinien* lui donna le titre d'Auguste dès l'âge de huit ans, en 367. *Gratien* lui succéda le 17 novembre 375, à l'âge de seize ans et demi. A une figure imposante, il joignoit un maintien modeste, un caractère modéré, et un cœur humain et sensible. Brave capitaine, sage empereur, philosophe sur le trône, il fit des lois équitables, protégea les lettres et sauva l'état. Pour soutenir le fardeau de l'empire, il s'associa *Théodose*, et lui donna Constantinople avec la Thrace et toutes les provinces de l'Orient. Son courage éclata bientôt après contre les Goths et contre les Allemands. La guerre avec ceux-ci lui fut très-heureuse; il fit cesser le ravage qu'ils faisoient dans les Gaules, en les taillant en pièces, et en leur tuant 30,000 hommes. Son zèle pour le Christianisme égala son courage: mais ce zèle lui fut funeste. Une cruelle famine ayant désolé Rome, le peuple murmura, et l'accusa d'avoir attiré ce malheur sur l'empire par ses édits contre le Paganisme. *C'est*, disoit-il, *l'effet de la vengeance du Ciel qui afflige un peuple, dont le Prince s'est déclaré l'ennemi des Dieux et de leurs Pontifes.* Il y avoit à Rome, dans le sénat, un autel de la *Victoire*, démoli en 357, par ordre de l'empereur *Constance*, et rétabli ensuite par *Julien*. *Gratien* le fit non-seulement détruire, mais il se saisit des revenus, destinés pour entretenir les sacrifices et les prêtres des idoles, et attribua ces fonds à l'épargne. Il supprima les priviléges et les immunités de ces sacrificateurs idolâtres. Il abolit également celles que les Païens avoient accordées à leurs Vestales, et ordonna que le fisc se saisiroit des terres que l'on donneroit par testament, ou à ces vierges, ou aux temples, ou aux prêtres des idoles. Il leur permit seulement de recevoir les legs des choses mobilières. Tous ces changemens irritèrent le peuple. *Maxime*, général des troupes Romaines dans la Bretagne, profitant de ces dispositions, promit de relever les temples et les autels des Dieux, si on lui donnoit la couronne impériale. Presque tout l'empire le reconnut. *Gratien* marcha contre lui, le joignit à Paris; mais il fut lâchement abandonné par ses troupes. Obligé de se sauver, il tourna ses pas vers l'Italie; et en arrivant à Lyon, il fut arrêté, livré aux rebelles et massacré le 25 août 383. Ce prince, aussi grand qu'infortuné, n'avoit alors que 24 ans, dont il en avoit régné sept et neuf mois. *St. Ambroise* versa des pleurs sur son tombeau, qu'il regardoit comme celui d'un martyr. *Voyez* II. AUSONE.

III. GRATIEN, simple soldat, fut couronné empereur par les légions Romaines révoltées dans la Grande-Bretagne, pour l'opposer à *Honorius*, vers l'an 407; mais il fut mis à mort quatre mois après, par ceux mêmes qui l'avoient élevé à l'empire.

IV. GRATIEN, de Chiusi dans la Toscane, Bénédictin dans le monastère de *St-Félix* et *Na-*

tor, à Bologne. Il est auteur d'une célèbre collection des Décrets des papes et des conciles, qui compose la première partie du *Droit Canonique*. Il acheva ce recueil vers l'an 1151, peu de temps avant sa mort. Il intitula ce recueil : *La Concorde des Canons discordans*, parce qu'il y rapporte plusieurs autorités qui paroissent opposées, et qu'il concilie bien ou mal. « *Gratien* a divisé son recueil en trois parties. La 1re comprend cent et une distinctions, et il y traite, premièrement, du Droit en général et de ses parties. Ensuite, il traite des ministres de l'Église, depuis le pape jusqu'aux moindres clercs. La 2e partie est divisée en trente-six causes, qui sont autant d'espèces ou cas particuliers, sur chacun desquels il propose plusieurs questions ; et à la 33e, il insère par digression sept questions sur la pénitence. La 3e partie est intitulée *de la Consécration*, et traite des trois sacremens, d'Eucharistie, Baptême et Confirmation, et de quelques cérémonies. Dans tout l'ouvrage, l'auteur traite, par occasion, quelques questions de théologie. On dit que le pape *Eugène III* l'approuva, et ordonna de l'enseigner publiquement à Bologne. Ce qui est certain, c'est que depuis ce temps, on ne connut presque plus d'autre Droit Canonique que celui qui étoit compris dans ce livre, et on le nomma simplement le *Décret*. » L'extrême négligence dans l'étude des faits, qu'on abandonnoit dans le siècle de *Gratien*, pour la vaine étude des mots, faisoit adopter, sans examen, des pièces dépourvues d'autorité. Le compilateur inséra donc dans ce recueil toutes les fausses décrétales d'*Isidore le Marchand*, et de quelques autres ignorans qui l'avoient précédé. Dans ces pièces apocryphes, on autorise les translations des évêques d'un siége à un autre ; translations si sévèrement défendues par les conciles des premiers siècles de l'Église ; on attribue au pape l'érection des nouveaux évêchés, droit qui, suivant l'ancienne discipline, n'appartenoit qu'au concile de la province ; on ne veut pas que les conciles se tiennent sans l'ordre ou la permission du pape ; on veut que toutes les causes ressortissent à lui : de là, la cessation des conciles provinciaux, la diminution de l'autorité des métropolitains, et une foule d'autres maux que le judicieux *Fleury* a détaillés dans ses excellens *Discours sur l'Histoire Ecclésiastique*. Les plaies que fit la compilation du Bénédictin, saignèrent longtemps. Pendant les trois siècles qui suivirent le 12e, on ne connut point d'autres canons que ceux du recueil de *Gratien ;* on n'en suivit point d'autres dans les écoles et même dans les tribunaux. Ces fausses décrétales abusèrent les hommes, même les plus éclairés, jusqu'aux temps de la renaissance de la saine critique ; et enfin, quand l'erreur fut reconnue, les usages établis par elles, les changemens qu'elles avoient occasionnés dans l'ancienne discipline, subsistèrent dans une partie de l'Église. Plusieurs auteurs ont travaillé à corriger les défauts de la collection de *Gratien*, entr'autres *Ant. Augustinus*. Son traité *De emendatione Gratiani*, est nécessaire à ceux qui lisent l'ouvrage du Bénédictin. Nous avons une excellente édition de ce *Traité*, publiée par les soins de *Baluze*.

Le *Décret* de *Gratien*, imprimé à Mayence, in-fol. 1472, fait une des principales parties du corps du *Droit Canon*, dont nous avons plusieurs éditions. Celles de Rome, 1582, 4 vol. in-folio, et de Lyon, 1671, 3 vol. in-folio, sont recherchées. *Voyez* les articles de I. GILBERT *et* II. PITHOU; et pour les autres parties du Droit Canon, consultez les article de *Clément V*, *Boniface VIII*, *Grégoire XIII*, qui travaillèrent à l'augmenter ou à le perfectionner.

I. GRATIUS-FALISCUS, poëte Latin, contemporain d'*Ovide*, est auteur d'un Poëme plein de douceur et de graces, sur la *Manière de chasser avec les chiens*. *Scaliger* préféroit ce poëme à celui de *Némésien* sur le même sujet. La fin en est perdue, et ce qui nous en reste n'a point été traduit en entier dans notre langue. On a publié, l'an 8, une traduction élégante de *Némésien*, à laquelle on a réuni celle de cinq morceaux épisodiques de *Gratius*. La meilleure édition de ce dernier poëte est celle de Leipzig, 1659, in-4°, avec les notes du savant *Janus Ulitius*. Il y en a une autre d'*Elzevir*, 1645, in-12. On le trouve aussi dans les *Poetæ Latini minores*; Leyde, 1731, 2 vol. in-4°; dans le *Corpus Poetarum* de *Maittaire*; et dans le *Recueil* des Poëtes qui traitent de la chasse, Leyde, 1728, in-4.°

II. GRATIUS, (*Ortuinus*) supérieur d'un collége à Cologne, où il mourut le 22 mai 1542, étoit né à Holvick, diocèse de Munster. On a de lui: I. *Triumphus B. Job*, en vers élégiaques, et en 3 livres; Cologne, 1537, in-fol. II. *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum*; Cologne, 1535, in-folio, réimprimé par les soins d'*Edouard Brown*; Londres, 1690, 2 vol. in-fol. C'est un recueil de pièces concernant le concile de Basle. Son attachement à la religion Catholique lui attira l'inimitié de *Reuchlin*, d'*Hutten* et de plusieurs autres professeurs. Ceux-ci, pour tourner en ridicule le langage barbare des théologiens scolastiques, et quelques-unes de leurs opinions, firent imprimer, en 1516 et 1517, in-4°, 2 parties, *Epistolæ obscurorum Virorum ad Dominum Magistrum Ortuinum Gratium*, réimprimées souvent depuis, entr'autres à Londres, 1710, in-12. *Léon X* condamna, le 15 mars 1517, ce livre, où la plaisanterie préparoit les esprits aux nouveautés du Luthéranisme. *Gratius* y opposa *Lamentationes obscurorum Virorum non prohibitæ per sedem Apostolicam*; Cologne, 1518, in-8°, réimprimées en 1649. Le vrai nom de ce savant étoit GRAÈS.

GRATUS, diacre de l'Église catholique dans le 5e siècle, vivoit dans quelque retraite de Provence, peu éloignée du célèbre monastère de Lérins. Il y pratiquoit de grandes austérités, et s'y appliquoit beaucoup à la lecture. Ce genre de vie étant sans doute au-dessus de ses forces, affoiblit son esprit et enfla son cœur; il s'imagina avoir des révélations. Il étoit dans cette illusion, lorsqu'il composa un petit *Traité*, dans lequel il prétendoit montrer qu'il n'y avoit en JÉSUS-CHRIST, Dieu et Homme, qu'une seule nature, qui étoit la divine; d'où il suivoit qu'on ne devoit pas dire que Dieu fût le père de l'homme, ni la femme mère de

Dieu. C'étoit là proprement l'*Eutichianisme*. *Gratus* envoya son écrit à *Fauste*, alors abbé de Lérins, depuis évêque de Riez, qui, trouvant cet écrit aussi mal digéré que mal pensé, hésita d'abord de répondre. Il répondit cependant après un certain temps, et réfuta fortement les erreurs de *Gratus*, à qui il donna aussi de fort bons avis sur la conduite qu'il devoit tenir, pour ne pas s'exposer à abandonner la vérité.

GRAVE, (N. de) fit jouer, en 1751, une tragédie de *Varron*, qui n'eut qu'un foible succès.

GRAVELOT, (Henri-François Bourguignon) naquit à Paris le 26 mars 1699, et y mourut le 20 avril 1773, à 74 ans, après avoir été marié deux fois. Son peu de progrès dans les études ordinaires lui fit préférer le crayon. Il accompagna M. *de la Rochalard*, nommé gouverneur général de St-Domingue. Il trouva dans cette isle M. *Frezier*, qui l'employa à la levée de la carte du pays. Sa famille lui fit passer une pacotille d'environ 14,000 liv. qui fut la proie des flots. *Gravelot* repassa en France, où il s'appliqua sérieusement au dessin. Entouré d'un grand nombre d'artistes célèbres, il craignit de ne pouvoir se faire jour. Il passa à Londres, où il fut bien accueilli, et où il resta treize ans. C'est depuis son retour en 1745, que sont sortis de son crayon tous ces beaux dessins qui ont enrichi nos meilleurs livres, et dont il choisissoit lui-même les situations : *Corneille*, *Racine*, *Voltaire*, *Bocace*, l'*Arioste*, les *Contes moraux* de *Marmontel*, l'*Almanach Iconologique*, les 90 petites figures pour la *Loterie de l'École Militaire*, à chacune desquelles il mit un madrigal. Aux talens de la main, il joignoit les lumières de l'esprit. Il avoit étudié son art, et l'avoit éclairé de toutes les connoissances qui pouvoient y avoir rapport. Le célèbre géographe *d'Anville* étoit son frère (*Voyez* ANVILLE, d').

GRAVEROL, (François) avocat, né à Nimes en 1635, et mort dans cette ville en 1694, à 69 ans, étoit membre de l'académie des *Ricovrati* de Padoue. Il laissa : I. Plusieurs *Dissertations* sur diverses médailles. II. Le médiocre Recueil, intitulé : *Sorberiana*, in-12. III. De savantes *Observations* sur les *Arrêts du Parlement de Toulouse*, recueillis par *la Rocheflavin* ; Toulouse, 1720, in-4.° IV. *Notice* ou *Abrégé historique de vingt-deux Villes chefs des Diocèses de la Province de Languedoc*, in-fol. ; ouvrage superficiel et inexact. Ce jurisconsulte eut une grande réputation de son temps, par son érudition, et par la connoissance des monumens de l'antiquité. — *Jean* GRAVEROL, son frère puîné, ministre de Londres, mort en 1718, est auteur de divers ouvrages de controverse peu connus. Le principal est son *Moses vindicatus* ; Amsterdam, 1694, in-12, où il donne les preuves de la Création et de la narration de *Moïse*, contre le livre de *Burnet*, intitulé : *Archæologia Philosophica*, sive *Doctrina antiqua de rerum originibus*.

GRAVESANDE, (Guillaume-Jacques de S') mathématicien célèbre, naquit à Bois-le-Duc en 1688. Ses heureuses dispositions pour les sciences lui firent un grand nom dans un âge peu avancé. A dix-huit ans, il

avoit commencé son *Essai de Perspective.* Associé en 1713, au *Journal Littéraire*, il remplit cet ouvrage d'extraits et de dissertations, qui le firent rechercher. Il passa deux ans après en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade; il y vit *Newton*, s'en fit aimer et estimer, et obtint une place dans la société royale de Londres. De retour en Hollande, on lui offrit une chaire de professeur en astronomie et en mathématiques à Leyde, et il l'accepta. La physique étoit alors assez mal enseignée dans cette académie. *s'Gravesande* ouvrit un cours complet de physique expérimentale, et le remplit avec la plus grande distinction. Le landgrave de Hesse l'ayant appelé en 1721 à Cassel, pour porter son jugement sur la fameuse machine du Saxon *Orffyreus*, qui prétendoit avoir trouvé le mouvement perpétuel, il l'admira. Mais ne pouvant rien décider, parce que l'artiste en cachoit l'intérieur, il engagea le prince à la faire déplacer, pour voir si elle n'avoit aucune communication avec quelque mobile extérieur. *Orffyreus*, homme bizarre, ne voulut donner cette satisfaction, ni au prince, ni au mathématicien : il aima mieux mettre sa machine en pièces, et se priva par ce caprice d'une fortune considérable. *S'Gravesande*, de retour en Hollande, fut nommé professeur de philosophie à Leyde en 1734, et y mourut en 1742, d'un excès de travail, à 54 ans. Les savans de sa patrie, et même les savans étrangers, le pleurèrent. Il méritoit bien leurs regrets; son cœur étoit aussi bien fait que son esprit. Généreux, bienfaisant, charitable, il aimoit à faire du bien aux hommes, lui fussent-ils inconnus, et il accompagnoit ses bienfaits d'un air de bonté qui y ajoûtoit un nouveau prix. Outre cette philosophie qui dévoile les secrets de la nature, il possédoit cette autre philosophie bien plus nécessaire au bonheur, qui va jusqu'à l'ame, et qui y établit ce calme, cette tranquillité qui changent cette vallée de larmes en un lieu de délices. Ses mœurs étoient douces et faciles, mais pures. Quoiqu'il fût d'un tempérament fort vif, il sut en être le maître; et sa vivacité ajouta aux agrémens de son esprit, sans altérer la bonté de son cœur. Ses principales productions sont : I. *Essai sur la perspective*, peut-être le meilleur qui ait paru sur cette matière, avec un *Traité de l'usage de la Chambre obscure* pour le dessin. II. *Physices Elementa Mathematica, Experimentis confirmata, sive Introductio ad Philosophiam Newtonianam* : ouvrage excellent, composé en partie dans les barques publiques, sans que le bruit et le babil des voyageurs pussent le tirer de ses profondes méditations, et le distraire des calculs les plus compliqués. *Jean-Nicolas-Sébastien Allamand* de Lausanne, digne disciple d'un tel maître, savant professeur de Leyde, en a donné une bonne édition en 1742. *Joncourt*, pasteur et professeur à Bois-le-Duc, l'a traduit en françois, 1746, en 2 volum. in-8.° Quoique zélé Newtonien, *s'Gravesande* y donne de sages avis touchant le peu de solidité des opérations algébriques, fondées souvent sur des suppositions gratuites, et les erreurs où l'on peut tomber en s'appuyant sur des calculs dirigés par l'opinion même qu'ils doivent établir.

III. *Matheseos universalis Elementa*, Leyde, 1727, in-8.° C'est un cours d'algèbre à l'usage de ceux qui fréquentent les colléges. Tout abrégé qu'est cet ouvrage, il le fit placer au rang des premiers mathématiciens de l'Europe. IV. *Philosophiæ Newtonianæ Institutiones*, 1744, in-8°, dans lesquelles l'auteur abrégea ses Élémens de physique. V. *Introductio ad Philosophiam, Metaphysicam, et Logicam continens.* Cet ouvrage fut si goûté, qu'on l'imprima tout de suite à Venise, avec la permission des réformateurs des études de Padoue. Il fut aussi traduit en françois, 1737, in-12.

GRAVESON, (Ignace-Hyacinthe-Amat de) Dominicain, docteur de Sorbonne, né à Graveson, village près d'Avignon, fut appelé à Rome par son général. Il fut un des théologiens du concile de cette ville; mais l'air de Rome lui étant contraire, il se retira à Arles, où il mourut en 1733, à 63 ans. Ses Ouvrages, publiés à Venise en 1740, en 7 vol. in-4°, renferment: I. Une *Histoire de l'Ancien-Testament*, et une *Histoire Ecclésiastique jusqu'en* 1730, assez peu lues l'une et l'autre, et dans lesquelles dominent les idées ultramontaines. La dernière a néanmoins été réimprimée séparément, à Augsbourg en 1751, 2 tom. in-folio. II. Un *Traité de la Vie et des Mystères de J. C.* III. Une mauvaise *Histoire du brave Crillon*, in-12. IV. Plusieurs *Opuscules sur la Grace efficace et la Prédestination.* Le P. *de Graveson* étoit d'un caractère doux et conciliant. Il eut beaucoup de part à la négociation entamée entre le saint Siége et le cardinal *de Noailles.* On peut voir le détail de cette affaire dans le cinquième vol. du journal de l'abbé *Dorsanne*, édition de 1756. Le P. *de Graveson* s'y montre un homme doux et sage, ami de la paix, et cherchant à la procurer aux autres.

I. GRAVILLE, (Anne de) dame *de Malesherbes*, fille de l'amiral de son nom, a publié un roman en vers, intitulé: *Les deux Amans.* Elle mourut dans le 16e siècle.

II. GRAVILLE, (Barthélemi-Claude Graillard de) Parisien, mort en 1764, à 37 ans, donna diverses brochures, entr'autres l'*Ami des Filles*, 1761, in-12; et *le Génie de la Littérature italienne*, 1760: ouvrage périodique qui n'eut pas de suite. L'auteur étoit un écrivain subalterne; et son génie demandoit à être mûri par de bonnes études.

I. GRAVINA, (Pierre) poëte Italien de Gravina, ville du royaume de Naples, mourut en 1528, à 75 ans. On a ses *Poésies*, in-4°, à Naples, en 1532. La douceur des vers, la délicatesse des expressions, et la finesse des pensées, les firent goûter des connoisseurs, entr'autres de *Sannazar.*

II. GRAVINA, (Dominique) Dominicain, parvint aux premières charges de son ordre par son mérite, et mourut à Rome le 26 août 1643, à 70 ans. On a de lui: I. *Stato della Religione di San Domenico*, Rome 1604, in-12. II. *De Catholicis præscriptionibus*, Naples 1627, trois tomes in-folio, et d'autres Ouvrages de théologie, estimés.

III. GRAVINA, (Jean-Vincent) naquit en 1664, à Rog-

giano, dans la Calabre ultérieure. Il fit éclater de bonne heure son zèle pour le rétablissement des bonnes études et de la saine morale. Plusieurs savans entrèrent dans ses vues. Sa maison étoit le lieu des assemblées, (*Voyez* METASTASE.) d'abord secrètes; mais que le nombre des associés, qui grossissoit tous les jours, ne permit bientôt plus de tenir cachées. De là naquit à Rome la société des Arcades, à laquelle *Gravina* donna des lois, promulguées le 1er juin 1716. Ce fut cette même année que parurent ses *Opuscules*, dont le quatrième roule sur le mépris de la mort. *Innocent XII* lui donna une chaire de droit trois ans après; et le premier abus qu'il corrigea, fut l'argumentation scolastique. Cet illustre savant mourut à Rome, le 6 janvier 1718, à 54 ans, avec la réputation d'un poëte et d'un orateur médiocre, mais d'un excellent littérateur. Son humeur emportée et satirique lui fit beaucoup d'ennemis. Ils tâchèrent en vain de déprimer ses écrits, sur-tout les suivans: I. *Originum Juris libri tres*; l'ouvrage le plus savant qui ait paru sur cette matière. II. *De Romano Imperio liber singularis*, L'auteur le dédia au peuple Romain. Quoique ce traité fourmille d'erreurs, il prouve son profond savoir dans l'antiquité Grecque et Romaine. III. *Della Ragione Poetica*, en 2 livres, semés d'une critique fine, et d'une grande connoissance de la poétique. *Requier* les a traduits en françois, à Paris, 1755, en deux petits vol. in-12, sous ce titre: *Raison* ou *Idée de la Poésie*. IV. *Institutiones Canonicæ*, ouvrage posthume, imprimé à Turin, en 1742, in-8.° V. Cinq tragédies, *Palamède*, *Andromède*, *Appius-Claudius*, *Papinien*, *Servius-Tullius*, faites sur le modèle de celles des Grecs; Venise, 1740, in-8.° VI. Un *Discours sur les Fables anciennes*, et un autre *sur la Tragédie*... On a une bonne édition des Œuvres de *Gravina*, à Leipzig, en 1737, in-4°., avec les notes de *Mascovius*. On a publié sa Vie, à Rome, en 1762, sous ce titre: *De vitâ et scriptis Vincentii Gravinæ Commentarius*. *Serrey*, prêtre Hiéronymite, auteur de cet ouvrage, l'a rendu doublement intéressant, par la pureté du style et par les détails historiques.

I. GRAVIUS, (Henri) ou plutôt *Vermolanus*, prit le nom de *Gravius*, parce qu'il étoit de Grave, enseigna la théologie, fut prieur des Dominicains à Nimègue, et mourut dans sa patrie le 23 octobre 1552, avec la réputation d'un homme savant, sur-tout dans les langues. Nous avons de lui: I. *Annotationes in B. Cyprianum*, Cologne, 1544. *Jacques Pamélius* s'est servi de ces notes pour son édition de *St. Cyprien*. II. *Scholia et annotationes in Hieronymi Epistolas*, Anvers 1568, et Cologne, 1618. Elles sont plus propres à faire remarquer les beautés du style de *St. Jérôme*, qu'à servir d'explication. III. Une *Edition* des *Œuvres* de *St. Jean Damascène*, Cologne, 1560, conférées avec plusieurs exemplaires grecs. IV. Une *Édition* des *Œuvres* de *St. Paulin*, corrigée, Cologne, 1560, in-8.° *Voyez* le Père *Échard*, tom. 2.

II. GRAVIUS, (Henri) natif de Louvain, fils d'un imprimeur, enseigna la théologie avec beau-

coup de réputation pendant vingt ans. Il fut appelé à Rome par le pape *Sixte-Quint*, pour soigner l'édition de la Vulgate. *Grégoire XIV* l'admit à sa cour ; les cardinaux *Caraffa*, *Borromée*, *Colonne*, et sur-tout *Baronius*, l'honorèrent d'une affection toute particulière. Il mourut à Rome en 1591, cinq mois après son arrivée, à 55 ans. *Baronius* fit son épitaphe, et écrivit une lettre à la faculté de théologie de Louvain, où il déploie tous les sentimens de la plus vive douleur, d'avoir perdu son meilleur ami. Les notes du septième tome des *Œuvres* de *St. Augustin*, Anvers, 1578, sont de *Gravius*.

III. GRAVIUS, *Voyez* GREAVES.

I. GRAUNT, (Édouard) écrivain Anglois, fut maître de l'école de Westminster, et mourut l'an 1601. On a de lui : I. *Græcæ linguæ Spicilegium*, 1575, in-4.° II. *Institutio Græcæ Grammaticæ*. Ces ouvrages furent estimés dans leur temps.

II. GRAUNT, (Jean) fut d'abord quincaillier. Ayant renoncé au commerce, il devint membre de la société royale de Londres, et se fit un nom par son ouvrage, intitulé : *Observations naturelles et politiques sur les Bills de mortalité*. Il embrassa la religion Catholique-Romaine sur la fin de sa vie, après avoir été Puritain et Socinien. La société royale le perdit en 1674, à 54 ans.

GRAWER, (Albert) théologien Luthérien, né à Meserow, village de la Marche de Brandebourg, en 1575, s'acquit une grande réputation dans son parti par ses écrits contre les Sociniens, contre l'Église Romaine et contre les Calvinistes. Son style étoit très-emporté. On a de lui : I. *Absurda absurdorum absurdissima Calvinistica*, Iène, 1612, in-4.° II. *Anti-Lubinus de naturâ mali*, Magdebourg, 1606, in-4.° Ce livre est contre *Eilhars Lubin*. III. *Bellum Calvini et Jesu-Christi*, ibid, 1605, in-4.° Il mourut en 1617, à 42 ans, surintendant des églises du pays de Weimar.

I. GRAY, (Jeanne) épouse de *Gilfort*, fils de *Jean Dudley*, duc de Northumberland, étoit petite-fille de *Marie*, sœur de *Henri VIII*. *Marie*, étant restée veuve de *Louis XII*, roi de France, et n'en ayant point eu d'enfans, avoit épousé *Brandon*, duc de Suffolck, dont elle avoit eu une fille, mariée à *Henri Gray*, duc de Suffolck, père de *Jeanne*. Le duc de Northumberland ayant succédé à la faveur du duc de Sommerset auprès d'*Edouard VI*, craignit que ce prince ne succombât en peu de temps à la foiblesse de sa complexion. Il ne trouva d'autre moyen de maintenir son autorité, que d'éloigner du trône les princesses *Marie* et *Elizabeth*, et de faire proclamer reine *Jeanne* sa bru, princesse aimable, vertueuse et éclairée. *Edouard VI*, zélé Protestant, se prêta aux vues de son ministre, dérogea à l'ordre de succession établi par *Henri VIII*, et désigna pour lui succéder les filles de *Henri Gray*, dont *Jeanne* étoit l'aînée. Cette princesse fut proclamée à Londres ; mais le parti et le droit de *Marie* l'emportèrent. En vain *Jeanne* se dépouilla de la dignité qu'on lui avoit donnée et qu'elle ne garda que neuf jours. *Marie*

enferma cette dangereuse rivale dans la tour de Londres, avec *Elizabeth* qui régna depuis avec tant de gloire. On lui fit son procès; et le beau-père et l'époux de cette infortunée eurent la tête tranchée avec elle en 1554. C'est la troisième reine qui expiroit en Angleterre par le dernier supplice. Cette princesse étoit savante, et se plaisoit à lire *Platon*. La langue grecque lui étoit si familière, que la veille de sa mort elle écrivit à sa sœur, la comtesse de *Pembrock*, une *Lettre* en grec, dont la traduction se trouve dans l'Histoire d'Angleterre de *Larrey*. Son mari avoit obtenu de lui dire le dernier adieu; mais elle s'y refusa, dans la crainte de témoigner de la foiblesse. Chacun plaignit le sort de *Jeanne*, qui, n'ayant rien fait contre la reine, périssoit au printemps de son âge, victime de l'ambition de son beau-père. Elle n'avoit que dix-sept ans. Tout parloit en sa faveur. On l'avoit forcée à recevoir la couronne; et *Marie* devoit craindre d'ailleurs l'exemple trop fréquent de passer du trône à l'échafaud.

II. GRAY, (Catherine) sœur de la précédente, fut mariée au comte de *Pembrock*, qui, n'ayant pu vivre avec elle, s'en fit séparer par un acte judiciaire. Elle épousa ensuite le comte de *Hartfort*, qui, étant allé voyager en France, la laissa enceinte. La reine *Marie*, informée de ce mariage clandestin, punit *Catherine* par la prison; le comte à son retour subit la même peine, et le mariage fut déclaré nul par sentence de l'archevêque de Cantorbéry. Le comte s'irritant contre les obstacles, trouva moyen de voir celle qu'il regardoit, malgré le jugement, comme son épouse: *Catherine* offrit bientôt des preuves non équivoques de leur tendresse et de leur intelligence. Le comte fut poursuivi alors par la reine. On l'accusoit de trois crimes capitaux: 1.° D'avoir violé la prison: 2.° D'avoir corrompu une princesse du sang royal: 3.° D'avoir eu commerce avec une femme dont il étoit séparé par les lois; et pour chacun de ces crimes, il fut condamné à une amende de cinq mille livres sterlings, et obligé d'abandonner *Catherine* par acte authentique. Il fit enfin ce sacrifice après avoir essuyé une longue détention, durant laquelle il tenta en vain de faire révoquer cet arrêt. Pour *Catherine*, elle mourut en 1562 dans sa prison; et en mourant, elle donna assez à connoître qu'elle avoit regardé le comte de *Hartfort* comme son véritable époux, par les excuses qu'elle fit demander, avant d'expirer, à la reine, de s'être mariée sans sa permission.

III. GRAY, (Thomas) poëte Anglois, né à Cornhill le 26 décembre 1716, mort à Cambridge où il étoit professeur d'histoire, le 30 juillet 1771, étoit un homme doux et dont l'esprit étoit orné d'une érudition agréable. Lorsque *Horace Walpole* voulut voir la France et l'Italie, il le prit pour compagnon de voyage; et il n'eut pas à s'en repentir. On a de *Gray* des Poésies, parmi lesquelles on distingue le *Barde*, l'*Hymne* à l'*Adversité*, et des *Lettres*, imprimées avec ses Poésies et la vie de l'auteur à Yorck, 4 vol. in-8°, 1778.

GRAZZINI, (Antoine-François) poëte Italien, surnommé

il Lasca, né à Florence en 1503, laissa six *Comédies*, Venise, 1582, in-8°; des *Stances* et des *Poésies diverses*, à Florence, 1741, 2 vol. in-8°, qui ont quelque agrément; *la Guerra de Mostri, Poema giocoso*, ibid. 1584, in-4.° Il mourut octogénaire en 1583 à Florence sa patrie, où il fut un des fondateurs de l'académie de la *Crusca*. L'ouvrage qui a le plus fait de réputation au *Lasca*, est un recueil de *Nouvelles* ou de Contes, imprimés à Paris en 1756, in-8°, et in-4° sous le titre de Londres; et traduits en françois en 1775, deux vol. in-8.° Le traducteur prétend avoir inséré les neuf histoires qui manquoient dans la troisième soirée, d'après une ancienne Traduction françoise manuscrite. Le *Lasca* est regardé en Italie comme un digne émule de *Bocace* : non qu'il en ait la gaieté et la naïveté; mais il en a l'élégance et la pureté. Il conte avec esprit, et il est mis pour la diction au rang des auteurs classiques. Toutes ses Nouvelles ne sont pas gaies; il y en a de très-tragiques, dans lesquelles il a l'art d'intéresser. Le *Lasca* a été l'éditeur du deuxième livre de *Berni* à Florence, 1555, in-8°: *De tutti trionfi, carri, mascherote o canti Carnascialeschi, del tempo di Lorenzo de Medici, à questo anno* 1559, in-8.° Cet ouvrage a été réimprimé, Cosmopoli (nom imaginaire pour le véritable lieu de l'impression), 1750, en 2 volumes in-8°; mais cette réimpression n'est pas recherchée.

GRÉATERICK, *ou* GREATERAGK, (Valentin) imposteur Irlandois, qui fit beaucoup de bruit en Angleterre au siècle dernier, principalement en 1664 et 1665. C'etoit un homme d'une assez bonne maison, qui avoit été lieutenant d'une compagnie pendant la guerre d'Irlande, et qui avoit exercé ensuite quelques charges dans le comté de Corck. Il avoit une grande apparence de simplicité dans ses mœurs. Il sembloit avoir le don de guérir les écrouelles; et dans cette persuasion, il toucha plusieurs malades qu'il prétendoit guérir. Trois ans après, il crut, ou voulut faire croire, qu'il guérissoit facilement une fièvre épidémique qui enlevoit beaucoup de monde en Irlande. Tout le peuple courut à lui, et il en imposa à la multitude. A mesure que sa réputation augmentoit, il se vantoit que son pouvoir augmentoit aussi. Il poussa la folie jusqu'à prétendre qu'il n'y avoit aucune maladie dont il ne pût guérir par son seul attouchement. Cet imposteur, moitié prophète, moitié médecin, attribuoit toutes les maladies aux esprits. Les infirmités étoient pour lui des possessions démoniaques. A proportion qu'il s'avançoit dans les provinces de la Grande-Bretagne, les magistrats des villes et des bourgs voisins le prioient de passer chez eux. Le roi lui fit ordonner de se rendre à Whitehall, où la cour ne fut pas trop persuadée de son don des miracles. Ce fou n'ayant point réussi à la cour, parut à la ville, et y fut plus goûté. On le voyoit tous les jours à Londres, entouré d'un nombre incroyable de personnes de toute condition, de tout sexe et de tout âge, qui lui demandoient le rétablissement de leur santé. Cependant il ne put pas persuader les philosophes. On écrivit contre lui avec force;

mais il eut aussi ses défenseurs, même parmi les médecins. Il publia lui-même une *Lettre* adressée au célèbre *Boyle*, dans laquelle il fait une histoire abrégée de sa vie. Il joignit à cet écrit un très-grand nombre de certificats signés par des théologiens, qui attestoient la réalité des cures qu'il avoit faites. Malgré ces attestations, sa réputation ne se soutint guère plus long-temps en Angleterre, que celle de *Jacques Aymar* en France. Il se trouva enfin qu'il n'étoit redevable de tant de guérisons prétendues miraculeuses, qu'à la crédulité du public. On remarqua même qu'il touchoit les femmes avec plus d'attention que les hommes, et il fut obligé de disparoître. *Voyez* la *Vie de Saint-Evremont*, par *des Maizeaux*; le tom. 2 des Œuvres du même *Saint-Évremont*, dans la pièce intitulée : *Le Prophète Irlandois ;* pièce qu'on trouve encore dans l'*Esprit* de cet auteur, publié en 1761, in-12. par *de Leyre*.

GREAVES, (Jean) *Gravius*, né à Colmore, dans le comté de Hant en Angleterre, fit de grands progrès dans l'étude de la philosophie, des mathématiques, et sur-tout des langues orientales. Son mérite lui procura une chaire de géométrie dans le collége fondé par *Gresham*. L'avidité de tout savoir, et de savoir par lui-même, lui fit entreprendre plusieurs voyages en Italie, en Turquie et en Égypte. Il fit un assez long séjour à Constantinople, à Rhodes et à Alexandrie, examinant tout ce qui pouvoit le mener à la connoissance de la nature et de l'antiquité. Il mesura en géomètre les fameuses pyramides d'Égypte, et en rendit compte en savant. Il repassa en Angleterre l'an 1640, avec une abondante moisson de manuscrits, de pierres gravées, de médailles et de monnoies. On le choisit alors pour professeur d'astronomie à Oxford ; mais son attachement à la famille royale, le fit chasser de l'université par les parlementaires. *Greaves*, retiré à Londres, y travailla sans relâche jusqu'à sa mort, arrivée en 1652, à 50 ans. Parmi les savans ouvrages dont il enrichit la république des lettres, on distingue : I. *Elementa linguæ Persicæ*, Londres, 1649, in-4.° II. *De Cyclis Arabum et Persarum Astronomicis*, 1648, in 4.° III. *Epochæ celebriores Ulug-Bei*, 1650, in-4.° IV. *Astronomia Schah-Cholgii Persæ*, 1652, in-4.° V. Une excellente *Description des Pyramides d'Egypte*, en anglois, in-8°, traduite en françois par *Thévenot*, qui l'inséra dans le premier recueil de ses voyages, in-folio. VI. *Traité de la manière de faire éclore les Poulets dans les fours, selon la méthode des Egyptiens.* VII. Un savant *Discours* sur le Pied et le Denier Romain, pour servir de principe aux mesures et aux poids des anciens, en anglois, in-8.° VIII. Il a publié une *Dissertation* très-curieuse *du Sérail de Bob-Withers*, en anglois, in-8.° On a donné le recueil de ses œuvres, Londres, 1737, 2 vol. in-8.°

GRÉBAN, (Arnoul *et* Simon) poëtes François du XVe siècle, tous deux nés à Compiègne ; le premier, chanoine du Mans : le second, docteur en théologie, et secrétaire de *Charles d'Anjou*, comte du Maine, sous le roi *Charles VII*, ont

composé, vers 1450, *le Mystère des Actes des Apôtres à personnages*, dont il y a deux éditions différentes pour les changemens; la première, de 1537, ou 1540, la seconde, de 1541, in-folio, toutes deux de Paris.

GRÉCINUS, (*Julius*) sénateur Romain, et homme de lettres, qui vivoit sous l'empereur *Caïus Caligula*, étoit de Fréjus. Il cultiva les belles-lettres avec succès, et il fut un des hommes les plus éloquens de son temps. *Sénèque* le philosophe n'en parle qu'avec admiration. Il s'appliqua beaucoup à la philosophie, et il paroît, par *Columelle*, qu'il avoit écrit sur l'agriculture et les vignes. On lui accorda une place dans le sénat, et il la remplit avec beaucoup d'honneur. Ennemi du vice, il en fuyoit jusqu'à l'ombre, autant que cette fuite étoit possible à un homme qui vivoit dans les ténèbres du Paganisme. *Caligula* voulut l'obliger à accuser *Marcus Silanus*, que ce prince haïssoit, quoiqu'il fût innocent; *Grecinus* le refusa, et l'empereur irrité lui fit ôter la vie, vers l'an 49 de notre ère vulgaire.

GRÉCOURT, (Jean-Baptiste-Joseph Villart de) chanoine de l'église de Saint-Martin de Tours, naquit dans cette ville vers 1683, d'une famille bien alliée. Il débuta dans le monde par quelques *Sermons*, plus satiriques que moraux. Il en prêcha un plein d'allusions malignes sur la plupart des dames de Tours; mais il abandonna bientôt cette occupation, qui demandoit un homme plus grave et plus exemplaire. Étant venu de bonne heure à Paris, il lia amitié avec le maréchal *d'Estrées*, qui le mena avec lui aux états de Bretagne. Il passa une partie de sa vie à faire des vers, et à se divertir au château de Véret, qu'il appeloit son *Paradis terrestre*. Sa frivolité, son goût pour les plaisirs, son imagination sans frein, le rendoient incapable de toute étude sérieuse et suivie. Il fit des *Contes* et des *Epigrammes;* il les lisoit dans toutes les sociétés, et il les lisoit de façon à séduire les juges les plus sévères. Ses Poésies perdoient leur prix dans toute autre bouche. L'abbé *de Grécourt* étoit un des meilleurs lecteurs de son temps. Ce talent, son enjouement et ses saillies, le faisoient rechercher; mais son humeur satirique le faisoit craindre. Il se piquoit d'érudition. Il possédoit assez bien les auteurs latins, et vouloit qu'on crût qu'il connoissoit encore mieux le grec, quoiqu'il n'en sût pas un mot. On se plaisoit souvent à confondre son ignorance; mais il payoit d'effronterie. Il mourut à Tours le 2 avril 1743, à 56 ans. Ses *Poésies* ont été publiées en 1747, en 2 vol.; et réimprimées à Luxembourg en 1761, mais enflées de diverses *Pièces* du même genre par différens auteurs, 4 vol. in-16. Elles renferment: I. Le poëme de *Philotanus*, qui n'est pas de lui, à ce que prétendent les auteurs du quatrième volume de la *France littéraire*. Voyez JOUIN. Il ne fit, dit-on, que le revoir et l'embellir de quelques tirades. Quoi qu'il en soit, ce poëme eut un succès prodigieux: *Voyez* l'art. LARCHANT. « Le mérite de ces sortes d'ouvrages, dit sensément l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, n'est d'ordinaire que dans le choix du sujet, et dans la mali-

gnité humaine. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques vers bien faits dans ce poëme : le commencement en est très-heureux ; mais la suite n'y répond pas. Le Diable n'y parle pas aussi plaisamment qu'il est amené. Le style est bas, uniforme, sans dialogue, sans graces, sans finesse, sans pureté, sans imagination dans l'expression ; et ce n'est enfin qu'une histoire satirique de la bulle *Unigenitus*, en vers burlesques, parmi lesquels il s'en trouve de très-plaisans. » Quelque mécontente que dût être la *Compagnie de Jésus*, de cet ouvrage, l'abbé *de Grécourt*, qui passoit pour en être l'auteur, voyoit souvent des Jésuites à Tours, vivoit et mangeoit avec eux. Il préparoit, dit-on, un autre *Poëme* où le parti opposé n'auroit pas été plus épargné. II. Des *Contes*, quelquefois plaisans, mais toujours obscènes. III. Des *Épigrammes* ; des *Chansons* ; des *Fables*, qui offrent quelquefois de la douceur, mais qui sont en général assez médiocres, et d'une poésie foible. —Nous avons peint l'abbé *Grécourt*, dans cet article, d'après ce qu'en dit l'abbé *des Fontaines*, qui l'avoit beaucoup connu. Ce critique dit expressément, dans le tome 1er de ses *Jugemens*, « que sa langue et sa plume l'avoient exclus de la plupart des maisons de Tours. » C'est ce que nous ont confirmé quelques-uns de ses compatriotes. Il est naturel que ses parens aient fait imprimer que le portrait n'étoit pas ressemblant ; nous aurions voulu n'avoir à le peindre qu'en beau, n'ayant aucune raison particulière de dénigrer ce poëte ; mais nous avons cru seulement pouvoir détourner les jeunes gens de ses *Poésies*, en faisant connoître l'esprit qui les a dictées. Au reste, nous supposons que la plupart des ouvrages publiés sous le nom de l'abbé *de Grécourt* sont de lui. S'ils n'en sont pas, le blâme retombe sur ses éditeurs. Il est très-vrai que les ennemis du chanoine de Tours lui attribuèrent des pièces licencieuses, imprimées avant sa naissance ; mais il n'est pas moins vrai aussi qu'il fit des contes et des épigrammes où la pudeur étoit très-peu ménagée.

GREEN, (Matthieu) poëte Anglois, de la secte des Non-conformistes, avoit une place à la douane. On recherchoit sa conversation qui étinceloit de saillies toujours exemptes de malignité. Il mourut vers 1737, âgé de 41 ans. Son poëme du *Spleen*, le plus considérable des ouvrages, est rempli d'une gaieté originale et franche. Il fut composé par morceaux, et n'auroit jamais été achevé si *Glover* n'eut pressé l'auteur d'y mettre la dernière main. Une de ses meilleures plaisanteries est une requête des chats de la douane, à qui l'on vouloit ôter une pension de quelque monnoie, allouée pour leur nourriture. La requête empêcha cette suppression.

I. GRÉGOIRE, (Saint) surnommé *le Grand*, naquit à Rome d'une famille patricienne. Il fut d'abord sénateur. L'empereur *Justin* le jeune, instruit de son équité et de ses lumières, le nomma préfet de Rome en 573. Le mépris des grandeurs humaines l'engagea à quitter cette place et à se retirer dans un monastère qu'il avoit fait bâtir sous l'invocation de *St. André*. Le

pape *Benoît Ier* le tira de cette retraite, pour le faire un des *Sept Diacres* de Rome. *Pelage II*, successeur de *Benoît*, l'envoya, quelque temps après, à Constantinople, en qualité de nonce, pour implorer le secours de *Tibère II* contre les Lombards. De retour à Rome en 584, il fut secrétaire de *Pélage*, et après la mort de ce pape, le clergé et le peuple l'élurent pour lui succéder. *Grégoire* se croyant incapable de soutenir un fardeau dont tout le monde l'avoit jugé digne, se cacha, mais en vain; il fut ordonné le 3 septembre 590. La peste ravageoit Rome alors; il fit faire une procession générale, d'où l'on croit qu'est venue celle du jour de *St. Marc*, appelée encore *la grande Litanie*. La plus importante affaire qui occupoit l'Église dans ce temps-là, étoit la querelle *des Trois Chapitres*. Le saint pontife n'oublia rien pour éteindre ce schisme. Son zèle s'étendoit à tout. Il envoya en Sardaigne des évêques pour convertir les idolâtres; il en envoya en Angleterre, exhortant les missionnaires à se servir à propos de la douceur et des récompenses. *St. Augustin*, chef de la mission d'Angleterre, fit de grands fruits, et convertit le roi de Kent. *St. Grégoire* tenoit de temps en temps des conciles à Rome, pour maintenir la discipline ecclésiastique, et réprimer l'incontinence du clergé. Il s'éleva avec force contre le titre de *Patriarche universel*, que prenoit *Jean*, patriarche de Constantinople. *Grégoire* lui en écrivit le 1er janvier 595, pour lui remontrer combien ses prétentions étoient contraires à sa manière de vivre, et aux règles de l'antiquité. « Je ne sais, lui disoit-il, par quel motif vous voulez usurper un nouveau titre qui scandalise tous vos confrères. Lorsque vous paroissiez fuir l'épiscopat par des sentimens d'humilité, auroit-on cru que vous en useriez dans la suite comme si vous l'aviez recherché avec ambition? Vous vous reconnoissiez indigne du nom d'évêque, et à présent vous prétendez être le premier et le seul évêque. Je vous prie, je vous conjure, et je vous demande avec toute la douceur possible, de résister à ceux qui vous flattent, en vous attribuant ce nom plein d'orgueil et d'extravagance. Vous n'ignorez point que le concile de Chalcédoine offrit cet honneur aux évêques de Rome, en les nommant *Universels*; mais qu'il ne s'en est trouvé aucun qui ait voulu l'accepter, de peur qu'il ne semblât s'attribuer seul l'épiscopat, et l'ôter à tous ses frères. » *Grégoire* en écrivit encore plus fortement à l'empereur *Maurice*. Après lui avoir dit que l'ambition des évêques étoit la principale cause des calamités publiques, il ajoute contre le patriarche: « Nous détruisons par nos exemples, tous les fruits que pourroient faire nos paroles. Nos os sont consumés de jeûnes, et notre esprit est enflé d'orgueil. Nous sommes fiers et hautains, sous des habits vils et méprisables. Sur la cendre où nous sommes couchés, nous regardons avec des yeux jaloux le faîte des grandeurs humaines; et non contens des honneurs réels auxquels la Providence nous a élevés, nous portons nos regards sur de vains titres. Pour moi, je suis le serviteur des évêques, tant qu'ils vivent en évêques: et si *Jean* veut m'écouter, il trouvera en moi un frère, entièrement dé-

voué à ses intérêts; mais s'il persiste dans sa prétention, il aura pour adversaire celui qui résiste aux superbes.» Un autre service qu'il rendit à l'Église, fut la réforme de l'Office divin. Il fonda à Rome une école pour le chant de l'Église. Le moine *St. Augustin*, en partant pour l'Angleterre, emmena des chantres de cette école, qui passèrent en France et instruisirent les Gaulois. *St. Grégoire* termina saintement sa vie, le 12 mars 604, consumé par les travaux de l'épiscopat et du cabinet. Il fut enterré sans pompe, comme il l'avoit ordonné. *St. Grégoire le Grand* travailla avec zèle à réunir les schismatiques, et à convertir les hérétiques; mais il vouloit qu'on employât, à leur égard, la persuasion, et non la violence. Il s'opposa aux vexations qu'on exerçoit contre les Juifs, pour les attirer au Christianisme. *C'est*, disoit-il, *par la douceur, la bonté, l'instruction, qu'il faut appeler les Infidelles à la religion Chrétienne, et non par les menaces et par la terreur.* Ce fut lui qui procura les premiers missionnaires à l'Angleterre. Il n'étoit pas encore pape, lorsqu'un jour, en passant par le marché de Rome, il vit des esclaves d'une belle taille, exposés en vente. C'étoient des Anglois. « Quel dommage, s'écria-t-il, que des hommes, si bien faits et d'une si belle figure, soient si difformes aux yeux de Dieu! » Aussitôt il alla trouver le pape et le pria instamment d'envoyer dans l'isle de Bretagne des ministres pleins de zèle et de lumières. Lorsqu'il fut parvenu au souverain pontificat, il soutint cette mission de tout son pouvoir. Quoique *St. Grégoire* fût d'une si grande humilité, qu'il se donna lui-même le titre de *Serviteur des Serviteurs de J. C.* (titre adopté par ses successeurs), il soutenoit avec chaleur l'autorité du saint Siége, et ménageoit à l'Église la faveur des princes. On lui a même reproché d'avoir trop loué la cruelle *Brunehaud;* mais cette princesse, qui lui survécut plusieurs années, étoit de son temps moins digne de blâme. Peut-être crut-il devoir louer ses bonnes œuvres, en dissimulant ses vices. S'il écrivit à *Childebert II:* « Votre trône est autant au-dessus des autres peuples, que les rois sont au-dessus des autres hommes. » Ce sont de ces exagérations qui échappent en écrivant à un roi puissant. D'ailleurs, l'Église romaine possédant en France des fonds très-considérables, puisqu'elle en tira 400 écus d'or en 593, *St. Grégoire* devoit écrire avec quelque complaisance aux princes qui la laissoient jouir de ces biens. On excusera plus difficilement les louanges qu'il prodigua à l'usurpateur *Phocas*, qui avoit ravi le trône et la vie à l'empereur *Maurice*. Malgré les richesses de l'Église romaine, *Grégoire* eut le train le plus modeste et la table la plus frugale. Dans une lettre au sous-diacre *Pierre*, recteur du patrimoine de Sicile, il lui dit: *Vous m'avez envoyé un mauvais cheval et cinq bons ânes; je ne puis monter le cheval, parce qu'il ne vaut rien, ni les ânes, parce que ce sont des ânes.* Ces paroles sont une preuve que l'écurie de ce grand pape n'étoit pas bien magnifique: on peut les regarder encore comme un trait pour le tableau de son siècle, et comme un sujet de confusion pour le nôtre. De tous les papes, *St. Grégoire le Grand* est celui dont il

nous reste le plus d'écrits. Les principaux sont : I. Son *Pastoral ;* c'est un traité des devoirs des pasteurs. On ne sauroit trop leur en recommander la lecture. II. Des *Homélies*. III. Des *Commentaires sur Job*, pleins de leçons propres à former les mœurs ; ce qui les a fait appeler les *Morales de St. Grégoire*. Il faut avouer cependant que cet ouvrage diffus et négligé, est trop surchargé d'allégories qui manquent quelquefois de justesse. IV. Des *Dialogues*, composés, en partie, pour célébrer les miracles de plusieurs Saints d'Italie. Le saint pontife s'y est livré au goût de son siècle pour le merveilleux, et au récit des miracles extraordinaires et des histoires fabuleuses. V. *Douze Livres de Lettres*, qui offrent quelques particularités sur l'histoire de son temps, et des décisions sur divers points de discipline. Ce pape avoit le génie tourné du côté de la morale, et il s'étoit fait un fonds inépuisable de pensées spirituelles. Il les exprimoit d'une manière assez noble, sans s'attacher pourtant à la pureté du langage, et les renfermoit plutôt dans des périodes que dans des sentences. Ses termes ne sont pas fort choisis, et sa composition n'est pas assez travaillée ; mais elle est facile et se soutient également. Il n'a rien de bien élevé, ni de bien vif ; mais ce qu'il dit est vrai et solide. On ne lui reproche que d'être trop abondant dans ses explications de morale, et trop recherché dans ses allégories. On ne voit dans ses Lettres, ni dans ses autres livres, aucune raison de l'accuser, comme ont fait plusieurs modernes, d'après *Jean de Sarisbery*, écrivain du 12e siècle, d'avoir fait brûler les livres des auteurs païens. Il conseille seulement à *Didier*, archevêque de Vienne, de ne pas s'amuser à enseigner la grammaire, parce qu'un évêque a des occupations plus importantes. (*Voyez* ce que dit M. *Landi*, dans son *Histoire de la Littérature de l'Italie*, t. 1, pour justifier *St. Grégoire* de l'imputation qui a été faite à sa mémoire par les amateurs de l'antiquité.) De toutes les éditions des *Ouvrages* de ce Père, la plus ample et la plus correcte, est celle que Dom *de Sainte-Marthe*, général des Bénédictins de Saint-Maur, publia en 1707, en 4 vol. in-fol. Sa *Vie* avoit été écrite par le même, et imprimée à Rouen, in-4°, en 1697. Elle est préférable à l'*Histoire de son Pontificat*, par *Maimbourg*... On date communément du pontificat de *St. Grégoire le Grand*, l'usage de faire des souhaits en faveur de ceux qui éternuent. On prétend que, du temps de ce saint pape, il régna dans l'air une malignité si contagieuse, que ceux qui avoient le malheur d'éternuer, expiroient sur-le-champ. Mais c'est une fable, puisque cette coutume étoit en vogue chez presque toutes les nations du monde, long-temps avant J. C. ; que les Grecs et les Romains avoient des formules de complimens pour ces sortes d'occasions ; telles étoient celles-ci : *Vivez ! Portez-vous bien ! Jupiter vous conserve !* etc.

II. GRÉGOIRE II, (Saint) pape, en 715, après *Constantin*, mérita la double clef par le succès avec lequel il avoit rempli des commissions importantes. Il étoit Romain, et signala son pontificat par son zèle. Il rétablit le mo-

nastère du Mont-Cassin, convoqua deux conciles, l'un en 721, contre les mariages illicites; et l'autre en 729, contre les Iconoclastes; envoya *St. Boniface* prêcher en Allemagne; et mourut le 12 février 731, regretté pour ses vertus et ses lumières. On a de ce pape quinze *Lettres*; et un *Mémoire* donné à ses envoyés en Bavière, sur divers points de discipline. On les trouve dans les *Collections des Conciles*.

III. GRÉGOIRE III, natif de Syrie, succéda à *Grégoire II*, le 18 mars 731. Un de ses premiers soins fut d'écrire à l'empereur *Léon*, pour lui faire de vifs reproches de ce qu'il persistoit à soutenir les Iconoclastes; mais sa lettre ne produisit rien. Il assembla un concile en 732, dans lequel il excommunia ces hérétiques. Les Lombards faisoient tous les jours de nouvelles entreprises contre les Romains; le pape, pressé par ces barbares, implora le secours de *Charles Martel*. Ses légats envoyés à ce prince, lui promirent, de la part de ce pontife, que s'il le secouroit, il le soustrairoit à l'obéissance de l'empereur qui abandonnoit l'Italie, et lui donneroit le consulat de Rome. Cette légation, qu'on regarde comme l'origine des nonces apostoliques en France, ne produisit rien. *Charles Martel* la reçut avec honneur, et la renvoya avec des présens; mais il étoit trop occupé en France contre les Sarasins, pour aller se battre en Italie contre les Lombards. *Grégoire III* mourut peu de temps après, le 28 novembre 741, regardé comme un pontife magnifique et charitable. C'est le premier pape qui gouverna, en souverain, l'exarchat de Ravenne; non qu'on lui en eût fait une donation expresse, mais par l'espèce d'abandon où les Grecs l'avoient laissé, et le consentement de fait qu'on donne à l'aliénation d'une chose qu'on ne veut ni conserver, ni réclamer. Son pontificat est une des époques de la grandeur temporelle des papes. On a de lui deux *Lettres* dans *les Collections des Conciles*.

IV. GRÉGOIRE IV, Romain, recommandable par son savoir autant que par sa piété, obtint la couronne pontificale le 5 janvier 827 ou 28. Ce fut lui qui entreprit de rebâtir la ville d'Ostie, pour défendre l'embouchure du Tibre contre les incursions des Musulmans qui s'étoient emparés de toute la Sicile : il la nomma *Grégoriopolis*. Dans le temps des troubles entre *Louis le Débonnaire* et ses fils, *Grégoire* vint en France, à la prière de *Lothaire*, pour tâcher d'y mettre la paix. Le bruit couroit qu'il vouloit excommunier les évêques fidelles à l'empereur; mais ces prélats dirent qu'*il s'en retourneroit excommunié lui-même, s'il entreprenoit de les excommunier contre les Canons:* SI EXCOMMUNICATURUS VENIET, EXCOMMUNICATUS ABIBIT. Ce n'étoit point l'intention du pape, il vouloit seulement être l'arbitre d'une malheureuse querelle. *Sachez*, dit-il à l'empereur, *que je ne suis venu que pour procurer la paix que le Sauveur nous a tant recommandée.* Il se retira à Rome, mécontent des deux partis, et y mourut le 25 janvier 844. C'est *Grégoire IV* qui fit célébrer la fête de *Tous les Saints* dans l'univers Chrétien. On a de lui trois *Lettres* dans les *Collections des Conciles*.

V. GRÉGOIRE V, Allemand, nommé auparavant *Brunon*, parent de l'empereur *Othon*, fut élu pape après *Jean XVI*, en mai 996. *Crescentius*, consul de Rome, qu'il avoit protégé auprès de l'empereur, eut l'ingratitude de lui opposer *Philagathe*, évêque de Plaisance, et d'obliger le vrai pontife à chercher un asile en Franconie : mais cet antipape, qui prit le nom de *Jean XVII*, fut chassé par *Othon*, et excommunié dans le concile de Pavie, en 997, par *Grégoire*, qui ne jouit pas longtemps du pontificat. Il mourut le 18 février 999, à 27 ans, après avoir gouverné avec autant de vigilance que de fermeté. On a de lui quatre *Lettres* dans les *Collections des Conciles*.

VI. GRÉGOIRE VI, Romain et archiprêtre de l'église Romaine, nommé auparavant *Jean Gratien*, fut ordonné pape en 1044, après que *Benoît IX* lui eut cédé le pontificat, dit le P. *Longueval*, moyennant une somme d'argent. Le motif qui engagea le nouveau pontife et le clergé de Rome, à payer *Benoît IX* pour abdiquer, c'est qu'il étoit réellement indigne de la papauté ; et que sa démission faisoit cesser un grand scandale dans l'église. *Grégoire* trouva le temporel de son église diminué à tel point ; qu'il fut obligé d'excommunier avec éclat, ceux qui l'avoient usurpé. Cet anathème ne fit qu'irriter les coupables, qui vinrent en armes jusqu'à Rome. Mais *Grégoire* les chassa, retira plusieurs terres de l'église, et rétablit la sureté des chemins, tellement remplis de voleurs, que les pélerins étoient obligés de s'assembler en grandes troupes pour se défendre contr'eux. Cette sage conduite déplut aux Romains, accoutumés au brigandage. Le feu de la sédition alloit se rallumer, lorsque l'empereur *Henri III* vint en Italie, fit célébrer un concile à Sutri, près de Rome, en 1046, où *Grégoire VI* abdiqua le pontificat. *Clément II* fut mis à sa place. *Grégoire* se retira ensuite dans le monastère de Cluni, où il termina ses jours dans les exercices de la vie religieuse. On a dans la Collection des Conciles, une *Lettre* circulaire de *Grégoire VI* à tous les fidelles, pour leur demander des aumônes, dit le P. *Longueval*, « afin de soutenir l'éclat d'une dignité qu'il avoit achetée. Ce n'étoit pas un motif bien propre à exciter leur charité. »

VII. GRÉGOIRE VII, appelé auparavant *Hildebrand*, fils d'un charpentier de Soano en Toscane, fut élevé à Rome, et se fit moine de Cluni, sous l'abbé *Odilon*. Devenu prieur de cet ordre, il passa à Rome avec *Brunon*, évêque de Toul, qui avoit été désigné pape par l'empereur *Henri IV*, et qu'il eut le crédit de faire élire sous le nom de *Léon IX*. Ce pontife lui laissa la principale autorité, et il la conserva sous *Alexandre II*. Après la mort de ce pape, en 1073, la voix publique le désigna pour son successeur. Il fut élu ; mais il ne fut sacré que deux mois après son élection, parce qu'il voulut attendre le consentement de l'empereur *Henri IV*. C'est, suivant le savant *Pagi*, le dernier pape, dont le décret d'élection ait été envoyé à l'empereur pour être confirmé. Le nouveau pape, animé d'un

zèle intrépide, forma de vastes projets touchant la réformation de l'église. « J'ai souvent prié Notre-Seigneur, écrivoit-il à *St. Hugue*, abbé de Cluni, ou de m'ôter de cette vie, ou de me rendre utile à son église : car je suis environné d'une douleur excessive et d'une tristesse universelle. L'église Orientale abandonne la foi Catholique, et les Chrétiens y sont par-tout mis à mort. Quand je regarde l'Occident et les autres parties du monde, à peine trouvé-je des évêques dont l'entrée ait été légitime, dont la vie soit pure, et qui gouvernent leur troupeau plutôt par charité que par ambition ; et entre tous les princes séculiers, je n'en connois point qui préfèrent l'honneur de Dieu au leur, et la justice à l'intérêt. Quant aux peuples entre lesquels je demeure, les Romains, les Lombards et les Normands, je leur dis souvent que je les trouve, en quelque façon, pires que des Juifs et des Païens. » Voulant remédier efficacement à tant de maux, *Grégoire* crut pouvoir se conduire selon les droits que lui attribuoit la jurisprudence canonique d'alors. Il se crut le maître spirituel et temporel de toute la terre, le juge et l'arbitre souverain de toutes les affaires ecclésiastiques et civiles, le distributeur de toutes les graces, de quelque nature qu'elles fussent, et le dispensateur, non-seulement des bénéfices, mais aussi des royaumes. Avec de telles idées, il ne pouvoit être long-temps ami de *Henri IV*. Ils se brouillèrent dès le commencement de son pontificat, se raccommodèrent bientôt après, et se brouillèrent de nouveau en 1075. Le pape, à qui *Henri* avoit été dénoncé comme un simoniaque, lui fit ordonner par ses légats, sous peine d'anathème, de se rendre à Rome à un jour marqué. Le prince irrité chassa ignominieusement les légats, et se vengea, en suscitant contre le pape un brigand nommé *Cencius*, fils du préfet de Rome, qui saisit le pontife dans Sainte-Marie-Majeure, au moment où il disoit la Messe. Des satellites le menèrent prisonnier dans une tour, d'où *Cencius* devoit l'envoyer en Allemagne. Le peuple Romain, offensé d'une telle violence, escalada la tour et délivra le pontife. *Henri IV* convoquoit en même temps, en 1076, un concile à Worms, qui déposa *Grégoire*, sur l'exhibition d'une histoire scandaleuse de la vie du pape, dans laquelle on le chargeoit de crimes inouis et incroyables. *Grégoire*, de son côté, tenoit un synode à Rome : *Henri* y fut déposé et excommunié. La sentence étoit conçue en ces termes : *De la part de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, et par l'autorité de St. Pierre, prince des Apôtres, je défends à* Henri, *fils de l'empereur* Henri, *de gouverner le royaume Teutonique et l'Italie. J'absous tous les Chrétiens du serment qu'ils lui ont prêté ou prêteront ; et je défends à toutes personnes de le servir comme Roi, le chargeant d'anathème*, etc. Cette sentence n'auroit été que vaine, si *Henri IV* eût été assuré de l'Allemagne et de l'Italie ; mais sa mauvaise conduite et ses injustices lui avoient fait des ennemis, et elle lui fut funeste. Les seigneurs Allemands prirent ce prétexte pour se donner un autre empereur. *Henri IV* crut parer ce coup en allant en Italie,

désarmer la colère de *Grégoire*. Lorsqu'il fut arrivé à Canosse, forteresse où le pape s'étoit retiré, il fut obligé de demeurer trois jours, nus pieds et couvert d'un cilice, dans l'enceinte de cette forteresse. Enfin, le quatrième jour, le pape permit qu'il parût en sa présence. *Grégoire* consentit, par un acte du 18 janvier 1077, à lui donner l'absolution, à condition qu'il se justifieroit en Allemagne, dans une diète générale, de tous les crimes dont on l'accusoit; que le pape qui seroit présent, le jugeroit; et que jusqu'à ce temps-là il ne porteroit aucune marque de la dignité royale; qu'il seroit à l'avenir parfaitement soumis au saint Siége, et qu'il laisseroit au chef de l'église une entière liberté de faire en Allemagne, par ses légats, toutes les réformations qu'il jugeroit nécessaires. *Henri* promit avec serment, sur l'Evangile, de faire tout ce que *Grégoire* exigeoit de lui. Le pontife lui ayant donné l'absolution, célébra la messe en sa présence. Après la consécration, il fit approcher l'empereur de l'autel; et tenant l'hostie entre ses mains, il lui rappela les lettres injurieuses où il l'accusoit de simonie et de divers autres crimes. « Pour ôter, ajouta-t-il, toute ombre de scandale, je veux que le corps de Notre-Seigneur, que je vais prendre, soit aujourd'hui une preuve de mon innocence, et que, si je suis coupable, Dieu me fasse mourir subitement. » *Grégoire* prit ensuite la moitié de l'hostie et l'avala; et ayant présenté à *Henri* l'autre moitié, il lui dit: « Faites, mon fils, ce que vous m'avez vu faire. Prenez cette autre partie de l'hostie, afin que cette preuve de votre innocence, ferme la bouche à vos ennemis. » L'empereur, se rappelant dans ce moment les malversations commises en Allemagne, pria le pontife de remettre l'affaire à la décision d'un concile, et reçut la communion de ses mains, mais sans faire serment. On auroit de la peine, dit *Hardion*, à croire un si étrange événement, si le pape lui-même ne l'avoit publié dans ses lettres avec une sorte de complaisance. Les seigneurs de Lombardie, ajoute le même auteur, indignés qu'il se fût soumis avec tant de bassesse à un si indigne traitement, vouloient le rejeter pour donner la couronne à son fils encore enfant. *Henri* ne les appaisa qu'en promettant de se venger, et en rompant son traité avec le pape. *Grégoire* l'excommunie de nouveau, et engage les seigneurs et les évêques d'Allemagne d'élire l'empereur *Rodolphe*, duc de Souabe, le 17 mars 1077. Il encourage ce prince et son parti, et leur promet que *Henri* mourra bientôt; mais dans la fameuse bataille de Mersbourg, *Henri IV* fait retomber la prédiction sur *Rodolphe*, son compétiteur, blessé à mort. Après cette victoire, il marcha vers Rome, avec *Guibert*, archevêque de Ravenne, qu'il avoit fait élire sous le nom de *Clément III*. Il assiégea *Grégoire* dans le château Saint-Ange, et alloit le prendre prisonnier, lorsque *Robert Guischard*, prince de la Pouille, se présenta pour le secourir. *Henri* repassa en Allemagne, laissant l'Italie dans le trouble. Le pape étoit regardé par les Romains, comme la cause de leurs malheurs et de leur misère. Las de leurs murmures, *Grégoire* se retira à Salerne,

où il mourut le 24 mai 1085, avec une grande réputation de vertu. L'attachement de la comtesse MATHILDE (*Voy.* ce mot.), pour ce pontife, donna lieu aux clercs dont il avoit condamné les mariages sacriléges, de semer des bruits calomnieux contre sa réputation; mais ces impostures, dictées par la méchanceté et la vengeance, tombèrent d'elles-mêmes, parce que la conduite de *Grégoire VII*, depuis son enfance, l'avoit mis au-dessus de l'ombre même du soupçon. D'ailleurs, les éloges que les plus saints personnages de son temps firent de ce pontife, le justifient assez. Ses dernières paroles furent : *J'ai aimé la justice et haï l'iniquité : c'est pour cela que je meurs en exil.* On ne peut guère lui reprocher que d'avoir voulu étendre sur le temporel des princes le pouvoir qu'il n'avoit reçu que pour le spirituel. L'empereur *Henri IV* ne fut pas le seul qu'il traita en vassal. Il étendit ses prétentions ambitieuses sur la France, l'Angleterre, la Hongrie, le Danemarck, la Pologne, la Norwége, la Dalmatie. Il envoya des légats dans la plupart des royaumes de l'Europe, pour y tenir des conciles et y établir son autorité. Quelque extraordinaires que paroissent aujourd'hui ces entreprises, elles étoient en partie la suite des opinions de ce temps-là. Il falloit bien que l'ignorance eût mis alors dans beaucoup de têtes, que l'église Romaine étoit la maîtresse des royaumes, puisque *Grégoire* le répétoit dans toutes ses lettres. A ces chimériques prétentions près, on ne peut que louer *Grégoire VII.* Né avec un grand courage, et élevé dans la discipline monastique la plus régulière, il avoit un desir ardent de purger l'église des vices dont il la voyoit infectée. Il auroit voulu faire régner à leur place les vertus dont il étoit animé. Si les ténèbres de son siècle lui eussent permis de distinguer la puissance temporelle de la spirituelle, il auroit épargné à l'Europe le spectacle sanglant et ridicule de tant de guerres, qui, loin de produire aucun bien, ne firent qu'augmenter les maux qu'il vouloit guérir. On pourroit appliquer à ce sujet, dit le président *Hesnault*, le mot de l'histoire Grecque : *Prenez garde*, disoit-on un jour aux Athéniens qui se ruinoient à bâtir des temples, *que le soin du Ciel ne vous fasse perdre la terre.* On auroit pu dire alors aux papes : « Prenez garde que la passion d'acquérir la terre, ne vous fasse perdre le Ciel. On vous disputera la puissance sur le spirituel, si vous vous obstinez à vouloir la puissance sur le temporel. » Les temps ont changé heureusement; les choses sont éclaircies, et chacun jouit en paix de ses domaines et de son pouvoir. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'empereur lui-même ignoroit ses véritables droits, et étoit dans l'erreur de son siècle. *Un souverain*, dit-il dans une lettre adressée à *Grégoire*, *n'a que Dieu pour juge, et ne peut être déposé pour aucun crime, si ce n'est qu'il abandonne la foi :* comme si des sujets pouvoient être déliés du serment de fidélité, parce qu'un roi seroit ou deviendroit hérétique! En 1584, le nom de *Grégoire VII* fut inséré dans le Martyrologe Romain, corrigé par ordre de *Grégoire XIII.* Enfin, sous le pontificat de *Benoît XIII*, on

l'a placé dans le Bréviaire, avec une légende, où l'on canonise toute sa conduite à l'égard de *Henri IV*; mais cette légende, digne du siècle de *Grégoire VII*, a été supprimée par les parlemens en France, et par l'empereur dans tous ses états d'Allemagne et d'Italie. On la récite cependant dans divers endroits de l'Allemagne; et, après avoir été proscrite en Portugal, on l'a rétablie en 1777. On a de *Grégoire VII*, neuf livres de *Lettres*, écrites depuis 1073 jusqu'en 1082. Il y a parmi ces Lettres, insérées dans les *Conciles*, un Traité intitulé : *Dictatus Papæ*, qui lui a été faussement attribué, si l'on en croit les meilleurs critiques, entre autres *Pagi* et le P. *Alexandre*. Il y a apparence que cette pièce, singulière par les prétentions exorbitantes qu'elle renferme, a été composée, ou par un ennemi, qui vouloit le rendre odieux, en lui prêtant les vues les plus ambitieuses; ou par un imbécille, entêté des maximes de ce pape; ou par un lâche flatteur, qui vouloit aller à la fortune par cette bassesse.

VIII. GRÉGOIRE VIII, appelé auparavant *Albert de Mora*, étoit de Bénevent. Il succéda au pape *Urbain III*, le 20 octobre 1187, et mourut le 17 décembre suivant, après avoir exhorté les princes Chrétiens à entreprendre une nouvelle croisade. C'étoit un pontife savant, éloquent, de mœurs exemplaires et d'un zèle vif. On a de lui, trois *Lettres* dans les Collections des Conciles. — Il ne faut pas le confondre avec l'antipape *Bourdin*, qui avoit pris le nom de *Grégoire VIII*. *Voy*. Bourdin.

IX. GRÉGOIRE IX, (*Ugolin*) cardinal évêque d'Ostie, pape le 19 mars 1227, et non pas en 1271, comme le dit le *Dictionnaire Critique*. L'auteur de cet ouvrage inexact place l'élection de *Grégoire VIII* en 1227; il ne se trompe pas moins. Il a confondu le pape *Grégoire VIII* avec *Grégoire IX*, et *Grégoire IX* avec *Grégoire X*. *Grégoire IX* étoit neveu d'*Innocent III*, de la famille des comtes de *Segni*, et natif d'Anagnie. Le triste état de la Terre-sainte l'engagea à faire prêcher une nouvelle croisade. L'empereur *Fréderic II* renvoyoit le voyage de Palestine, autant qu'il pouvoit : pour l'y encourager, *Grégoire* lui écrivit une lettre d'un style singulier, dont je rapporterai le commencement, pour faire voir le mauvais goût de ce temps-là. « Le Seigneur vous a mis dans ce monde comme un chérubin armé d'un glaive tournoyant, pour montrer à ceux qui s'égarent le chemin de l'arbre de vie. Car, considérant en vous la raison illuminée par le don de l'intelligence naturelle, et l'imagination nette pour la compréhension des choses sensibles, on voit manifestement en vous une vertu motrice, pour distinguer le convenable de ce qui ne l'est pas, et une vertu compréhensive, par laquelle vous pouvez facilement obtenir ce qui est licite et convenable. » Le pape s'étendoit ensuite sur les significations mystérieuses des ornemens impériaux : la *Croix* où il y avoit de la vraie Croix; la *Lance* ornée d'un des cloux de la passion, que l'on portoit l'une et l'autre devant l'empereur aux processions; la *Couronne* qu'il avoit en tête; le *Sceptre* qu'il tenoit de la main

droite; la *Pomme d'or* de la gauche : tout cela renfermoit des mystères qu'il n'est pas aisé d'entendre, même après l'explication qu'on en trouve dans cette lettre. *Fréderic*, sincèrement déterminé à s'embarquer pour la Palestine, se rendit à Brindes, où étoit l'armée des Croisés. Il tomba malade, et ce fut un sujet de différer. Le pape ne pouvant se persuader que cette maladie fût sérieuse, l'excommunia. L'empereur part pour la Terre-sainte, nonobstant son excommunication; à son retour, il fut absous. Les deux partis desiroient également la paix; *Fréderic*, à cause des suites que cet anathème pouvoit avoir; *Grégoire*, à cause des maux que ces querelles entraînent après elles. La guerre se ralluma en 1239. L'empereur ayant donné à un de ses fils naturels le royaume de Sardaigne, le pape, qui prétendoit que cette isle lui appartenoit, l'excommunia solennellement à Rome, le jour des Rameaux. Il fit plus : il osa offrir l'empire à *St. Louis* pour *Robert* son frère, comte d'Artois. *Comment*, répondit ce saint roi, *le pape a-t-il osé déposer un si grand Prince, qui n'a point été convaincu des crimes dont on l'accuse? S'il avoit mérité d'être déposé, ce ne pourroit être que par un Concile général.* Ces paroles prouvent que, dans les temps les plus barbares, les bons yeux voient la vérité à travers les nuages de la barbarie, mais ne la voient pas toute entière : car le concile général n'a pas plus de droit sur les couronnes que le pape. *Fréderic II* brûloit d'envie de se venger de *Grégoire*, lorsqu'il apprit sa mort arrivée le 21 août 1241. Ce pontife avoit du zèle; mais il étoit si mal réglé, que le peu de lumières du siècle où il vivoit, peut à peine l'excuser. Il avoit témoigné beaucoup d'ardeur pour la réunion des Grecs et la conversion des Mahométans. Il envoya même à plusieurs princes Musulmans, de longues instructions, par lesquelles il les menaçoit, s'ils ne se convertissoient, de soustraire à leur obéissance les Chrétiens qui vivoient sous leur domination. Cette menace, si peu conforme à l'esprit de l'Évangile et à la conduite des Apôtres, ne produisit que de nouvelles persécutions, sans opérer une seule conversion. On a des *Lettres* de ce pape dans les *Conciles*. Il condamne, dans une de ces lettres, les hérétiques nommés *Stadingues*, qui parurent en Allemagne sous son pontificat. Voici les abominations qu'il leur reproche. « On dit que quand ils reçoivent un Prosélite, et qu'il entre pour la première fois dans leur assemblée, il voit un crapaud d'une grandeur énorme, que les uns baisent à la bouche, les autres au derrière. Le Prosélyte rencontre ensuite un homme pâle avec les yeux très-noirs, si maigre qu'il n'a que la peau et les os; il le baise et le sent froid comme la glace, et après ce baiser, il oublie entièrement la foi catholique. Ensuite ils font ensemble un festin, après lequel descend un chat noir derrière une statue, qui est ordinairement dans ce lieu. Le Prosélyte baise le premier ce chat au derrière, et après lui, celui qui préside à l'assemblée, et les autres qui en sont dignes. Les imparfaits reçoivent seulement le baiser du maître, et ils ne baisent le chat que lorsqu'on est content de leur conduite; ils promettent obéissance, après quoi ils éteignent toutes les lu-

mières, et ils commettent entre eux toutes sortes d'impuretés. »

X. GRÉGOIRE X, (*Thibaud*) né à Plaisance, de l'illustre famille des *Visconti*, devint archidiacre de Liége. Il étoit dans la Terre-sainte avec *Edouard* roi d'Angleterre, lorsqu'il apprit qu'il avoit été élu pape par compromis, le 1er septembre 1271. Il indiqua, l'année suivante, un concile général. La lettre de convocation marquoit trois principales raisons de le tenir : le schisme des Grecs, le mauvais état de la Terre-sainte, et les vices et erreurs qui se multiplioient dans l'Eglise. Ce concile se tint à Lyon en 1274, et fut très-nombreux. On y compta 500 évêques, 70 abbés, des ambassadeurs de presque tous les princes Chrétiens. Après le concile, *Grégoire* fit faire des préparatifs pour la Croisade; mais ils furent sans effet: il ne se fit plus aucune entreprise générale pour la Terre-sainte. Le pape mourut peu de temps après à Arezzo, le 10 janvier 1276. Il se rendit recommandable par sa piété, son savoir, et son amour de la discipline. Il avoit été élu à la persuasion de *St. Bonaventure*, qui connoissoit son mérite. Ce fut lui qui ordonna que les cardinaux, après la mort du pape, seroient renfermés dans un conclave, et qu'ils y seroient jusqu'à ce que l'élection fût faite; réglement sage, qui empêcha que le saint Siége ne fût trop long-temps vacant, et qui arrêta les intrigues et les séditions. Le Jésuite *Bonucci* a publié la *Vie de Grégoire X*, en 1711, à Rome, in-4.° On a de lui des *Lettres* dans les *Conciles*.

XI. GRÉGOIRE XI, (*Pierre Roger*) Limousin, étoit neveu du pape *Clément VI*, et fils de *Guillaume* comte de Beaufort, qui vivoit lorsqu'il fut élu pape le 29 décembre 1370, âgé seulement de 40 ans. *Clément VI* l'avoit fait cardinal avant l'âge de 18 ans, et lui avoit donné un grand nombre de bénéfices : abus qu'on s'efforçoit de justifier, par la prétendue nécessité où étoient les cardinaux de soutenir leur dignité. Son savoir et son mérite lui ayant procuré la tiare, son premier soin fut de réconcilier les princes Chrétiens, d'envoyer du secours aux Arméniens attaqués par les Turcs, et de réformer les ordres religieux. Le saint Siége étoit encore à Avignon; mais la présence du pape étoit très-nécessaire à l'Italie. Les Florentins et la plupart des villes de l'État ecclésiastique s'étoient révoltées. Le pape, croyant remédier à ces désordres, et sur-tout vivement pressé par *Ste. Brigite* de Suède et *Ste. Catherine* de Sienne, passa à Rome en 1377, et cette ville depuis n'a point été sans pape. Il y mourut l'année d'après, le 28 mars 1378, à 47 ans, peu regretté des Romains et des Florentins, et soupirant après le séjour d'Avignon. Ce pontife se rendit recommandable par ses vertus, par sa charité, par la bonté de son caractère, par son savoir dans le droit civil et canonique, et par la protection qu'il accorda aux gens de lettres. Le Père *Berthier* lui reproche un peu trop de tendresse pour ses parens. Il eut sans cesse auprès de lui son père, ses frères et ses neveux, la plupart déjà enrichis par les bienfaits de *Clément VI*. Il n'augmenta pas leur fortune; mais il fit des graces à leur sol-

licitation, et ces graces ne furent pas distribuées avec assez de choix. Ce fut *Grégoire XI* qui proscrivit le premier les erreurs de *Wiclef*. On a de lui des *Lettres* dans *Wading* et dans *Bzovius*.

XII. GRÉGOIRE XII, Vénitien, connu sous le nom d'*Ange Corario*, avoit été honoré de la pourpre par le pape *Innocent VII*. L'esprit de conciliation qu'il avoit marqué dans ses nonciatures, lui fit donner le souverain pontificat le 30 novembre 1406, dans le temps malheureux du schisme d'Occident. On eut la précaution de lui faire signer un compromis, par lequel il s'engageoit à renoncer à la tiare, en cas que l'autre contendant cédât de son côté. Les deux papes s'épuisèrent en lettres et en promesses. Ils devoient abandonner leurs droits respectifs : *Grégoire XII* ne cessoit de l'écrire, *Benoît XIII* de le dire; et tous les deux étoient fort éloignés de l'exécuter. Les cardinaux, voyant qu'ils n'agissoient pas de bonne foi, convoquèrent un concile général à Pise, dans lequel ils les déposèrent, et élurent *Alexandre V*. Pour contrebalancer ce concile, *Grégoire* en tint un à Udine dans le Frioul; mais, craignant à tout moment d'être arrêté, il se retira à Gaëte, sous la protection de *Ladislas* roi de Naples. Ce prince l'ayant abandonné, il se réfugia à Rimini, d'où il envoya sa renonciation au concile de Constance. *Grégoire*, instruit qu'elle avoit été acceptée, quitta la tiare et toutes les autres marques de la dignité pontificale. Le concile, en reconnoissance de sa soumission, lui donna les titres de *Doyen des Cardinaux*, et de *Légat perpétuel* dans la Marche d'Ancone. Il mourut à Recanati, le 18 octobre 1417, à 92 ans, pénétré du néant de la grandeur, et détrompé sur ces sublimes misères qui avoient semé sa vie d'amertumes.

XIII. GRÉGOIRE XIII, (Hugue *Buoncompagno*) Bolonois, successeur de *Pie V*, le 13 mai 1572. C'étoit un des hommes les plus profonds de son siècle dans la jurisprudence civile et canonique. Il l'avoit professée avec distinction, et avoit paru avec non moins d'éclat au concile de Trente, en qualité de jurisconsulte. *Pie V* récompensa ses services, et le fit cardinal après sa légation d'Espagne. Il avoit 70 ans lorsqu'il fut élu pape. Les principaux événemens de son pontificat sont l'embellissement de la ville de Rome, qu'il orna d'églises, de palais, de portiques, de ponts, de fontaines; la condamnation de *Baïus*; le rétablissement de l'ordre de *St. Basile*; les secours de troupes et d'argent qu'il envoya à *Henri III* contre les Calvinistes. Mais il s'est principalement rendu célèbre par la réformation du Calendrier. Il s'y étoit glissé des erreurs si considérables, qu'on ne célébroit plus les fêtes dans leur temps, et que celle de Pâque, au lieu de demeurer entre la pleine lune et le dernier quartier de la lune de mars, se seroit trouvée insensiblement au solstice d'été, puis en automne, et enfin en hiver. Il s'agissoit de mettre ordre à cette confusion, et il en avoit été question dans les conciles de Constance, de Basle, dans le cinquième de Latran, etc. *Sixte IV* y employa *Regiomontan*, qui mourut avant d'avoir exécuté son projet. Enfin, *Grégoire XIII* s'en étant occupé sérieusement, un mathématicien Romain (*Louis*

souhaiter que certains historiens eussent mis plus de justesse dans le choix des miracles qu'ils lui attribuent. Lorsqu'il monta sur le siége de Néocésarée, il ne trouva dans cette ville que dix-sept Chrétiens : se voyant près de mourir, il n'y avoit plus qu'un pareil nombre d'Idolâtres. *Je dois à Dieu de grandes actions de graces*, s'écria-t-il plein de joie ! *Je ne laisse à mon successeur qu'autant d'Infidelles que j'ai trouvé de Chrétiens.* Il expira peu après, le 17 novembre 265. Les Pères parlent de lui comme d'un nouveau *Moïse*, d'un nouveau *Paul... Ruffin* et *Usuard* le nomment *Martyr*, suivant la coutume des Grecs, qui donnoient ce nom à ceux qui avoient beaucoup souffert pour la cause de l'Evangile. Parmi les ouvrages de ce défenseur de la foi, il y en a plusieurs qui ne sont pas de lui; mais le *Remercîment à Origène*, morceau d'éloquence, l'*Epître Canonique* et la *Paraphrase de l'Ecclésiaste*, que nous avons sous son nom, sont certainement de lui. Tous ces écrits ont été recueillis en un volume in-fol., grec et latin, en 1626, à Paris.

XVII. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, (Saint) dit *le Théologien*, naquit vers l'an 328, à Arianze, petit bourg du territoire de Nazianze en Cappadoce. Il étoit fils de *St. Grégoire*, évêque de Nazianze, et de *Ste Nonne* : l'un et l'autre également célèbres par leur piété. Leur premier soin fut d'élever leur fils dans la vertu et dans les lettres. A Césarée, à Alexandrie, à Athènes, où on l'envoya étudier sous les plus habiles maîtres, il brilla par ses mœurs et par son esprit. C'est dans cette ville qu'il connut le fameux *Julien*, qui, depuis, voulut l'approcher de son trône, mais inutilement. *Grégoire* n'aimoit pas le grand monde, qu'il regardoit comme l'écueil de la vertu. Dès qu'il eut fini ses études, il s'enfonça dans un désert avec *Basile*, son illustre ami, et n'en sortit que pour aller soulager son père, qui, accablé sous le poids des années, ne pouvoit plus porter le fardeau de l'épiscopat. Ce respectable vieillard, affoibli par l'âge, avoit signé le *Formulaire de Rimini*; son fils l'engagea à rétracter sa signature, instruisit les fidelles, et résista aux hérétiques. Elevé au sacerdoce par son père, et ensuite sacré évêque de Sazime en Cappadoce par *St. Basile*, il abandonna ce siége à un autre évêque, pour se retirer de nouveau dans la solitude. « Sans doute, dit *Baillet*, que son humilité cherchoit à couvrir les vrais motifs de sa démission, lorsqu'il alléguoit pour prétexte que Sazime n'étoit qu'un passage de gens ramassés, exposés au brigandage et à la misère, fatigant par le bruit continuel des chariots, sans eau, sans agrémens, sans verdure, etc. etc. » Son père, prêt à descendre dans le tombeau, le pria une seconde fois de venir gouverner son église. *Grégoire* se rendit à ses instances; il fit toutes les fonctions d'évêque, mais sans en vouloir prendre le titre. On voulut le forcer d'accepter l'épiscopat, et il s'alla cacher encore une fois dans son désert. Ses amis l'engagèrent à en sortir, pour aller, l'an 379, à Constantinople, combattre les Ariens. « Ce fut un spectacle assez nouveau, dit *Baillet*, de voir un inconnu, mal fait de corps,

de fort petite taille, pauvre, mal vêtu, sans argent, sans équipage, qui avoit quelque chose de rude et d'étranger dans son langage, à qui l'étude de l'éloquence n'avoit rien communiqué de la politesse du monde, venir déclarer la guerre tout seul à l'hérésie et aux grandeurs du siècle, dans la capitale de l'empire. Il fut mal reçu d'abord, et il n'opposa aux outrages des Ariens que la patience. Mais son genre de vie simple, retiré, austère, fixa bientôt le respect et l'affection du peuple. Ses prédications en eurent plus de poids. Joignant à une connoissance profonde de l'Écriture, un raisonnement juste et pressant, une imagination vive et une merveilleuse facilité de parler, il attiroit autour de sa chaire les hérétiques et les païens même. Dans peu de temps, les Ariens furent terrassés et confondus. En vain s'armèrent-ils de la calomnie et de l'imposture; l'empereur *Théodose le Grand* rendit justice au saint évêque, et se déclara pour la foi. Les prélats d'Orient, assemblés par ordre de ce prince, l'élurent évêque de Constantinople; mais voyant que son élection causoit du trouble, il s'en démit, et demanda son congé à l'empereur, en présence d'une foule qui l'entouroit. *J'ai, seigneur, aussi bien que les autres, une grace à demander à votre majesté. Ce n'est ni de l'or, ni des présens pour les autels, ni des charges pour mes parens; c'est la permission de céder à l'envie. Je suis odieux à plusieurs, même de mes amis, parce que ne voyant que Dieu, je n'ai acception de personne. C'est vous qui avez, malgré moi, demandé mon élection; vous pouvez aussi faire consentir la ville à ma démission. Je vous supplie seulement d'employer votre autorité à établir la paix parmi les évêques, puisque la crainte de Dieu n'est pas assez puissante sur eux pour éteindre leurs haines.* Ayant obtenu la permission qu'il demandoit, *Grégoire* retourna à Nazianze, gouverna encore cette église pendant quelque temps, y fit établir un évêque, et enfin retourna dans sa retraite, où il mourut le 9 mai 389, selon les uns; mais avec plus de vraisemblance, selon *Baillet*, en 391. L'abbé *Duguet* a fait un beau parallèle de *St. Basile* et de *St. Grégoire de Nazianze*. Mais ces deux Saints, si conformes par l'amitié, l'innocence, le goût de la solitude, la pénitence, l'amour des lettres, l'éloquence, l'attachement à la vérité, l'épiscopat, les travaux pour l'Eglise, ne l'ont pas été en tout. *St. Basile* avoit plus de capacité pour les affaires, et plus de douceur dans la société. « L'ardente passion de *Grégoire de Nazianze* pour la solitude, dit l'abbé *Ladvocat*, le rendoit d'une humeur triste, chagrine, et un peu satirique. » Son corps étoit courbé par les années, sa tête chauve, son visage desséché par les larmes. C'est lui-même qui se peint ainsi. Sa nourriture étoit très-frugale; c'étoit, comme il le dit, celle des bêtes et des oiseaux. Il n'avoit qu'un seul habit, ne portoit point de souliers, passoit l'hiver sans feu et ne couchoit que sur la paille. Il sortoit très-peu, et ne faisoit que les visites indispensables. Sa charité étoit vive. « Comme les oiseaux ne peuvent voler sans air, ni les poissons nager sans eau, ainsi l'homme ne peut faire un pas

sans J. C. Sans lui, nous sommes des cadavres vivans. » C'est ce même esprit de charité qui lui faisoit redouter la tenue des conciles, où il avoit plus souvent l'*esprit de dispute et de domination*, comme il le dit lui-même, que l'envie de faire le bien et de parvenir à la paix. Il nous reste de lui beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont : I. 55 *Sermons*. II. Un grand nombre de *Lettres*. III. Des *Poésies*. Ces différentes productions ont été recueillies à Paris en 1609 et 1611, 2 vol. in-fol., avec des notes, et la version de l'abbé *de Billy*, très-versé dans la langue grecque. On trouve dans *Tollii insignia Itinerarii Italici*, à Utrecht, 1696, in-4°, des *Poésies de St. Grégoire de Nazianze*, qui n'avoient pas encore été imprimées. On est forcé, en lisant les écrits de ce Père, d'avouer qu'il a été l'un des premiers orateurs chrétiens de son siècle, par la pureté de sa diction, par la noblesse de ses expressions, par l'élégance du style, par la variété des figures, par la justesse des comparaisons, par la force des raisonnemens, par l'élévation des pensées : malgré cette élévation, il est coulant et agréable. Ses périodes sont pleines, et se soutiennent jusqu'à la fin. C'est l'*Isocrate* des Pères Grecs. Et sa sainteté ne l'empêchoit point d'être flatté du rang qu'on lui donnoit parmi les orateurs de son temps. On peut néanmoins lui reprocher qu'il affecte trop de se servir des antithèses, des allusions, des comparaisons, et de certains autres ornemens, qui, prodigués, rendent le style précieux et efféminé. Ses pensées et ses raisonnemens portent quelquefois à faux; mais ce défaut est couvert sous le brillant de ses expressions. Ses *Sermons* sont mêlés d'un grand nombre de pensées philosophiques, et semés de traits d'histoire et même de mythologie. Quoiqu'il enseigne la morale d'une manière qui est plus pour les gens d'esprit que pour le vulgaire, il est très-exact dans l'explication des mystères ; qualité qui lui mérita le nom de *Théologien* par excellence. Ses *Poésies* furent, presque toutes, le fruit de sa retraite et de sa vieillesse ; mais on ne laisse pas d'y trouver le feu et la vigueur d'un jeune poëte. *Hermant* a écrit sa *Vie*, in-4°, avec exactitude et avec éloquence.

XVIII. GRÉGOIRE DE NYSSE, (Saint) évêque de cette ville, naquit en Cappadoce vers l'an 331. Frère puîné de *St. Basile le Grand*, il étoit digne de lui par ses talens et ses vertus. Il s'appliqua de bonne heure aux belles-lettres, et acquit une profonde érudition. Après avoir professé la rhétorique avec distinction, *St. Grégoire de Nazianze* l'engagea à quitter cet emploi, pour entrer dans le clergé. Il abandonna dès-lors la littérature profane, se donna tout entier à l'étude des saintes Ecritures, et se fit autant estimer dans l'église qu'il l'avoit été dans le siècle. Ses succès le firent élever sur le trône épiscopal de Nysse en 372. Son zèle pour la foi lui attira la haine des hérétiques, qui vinrent à bout de le faire exiler, en 374, par l'empereur *Valens*. Du fond de sa retraite, il ne cessa de combattre les errans et d'instruire les orthodoxes. Il s'exposa à toutes sortes de dangers pour aller consoler son peuple. L'empereur *Théodose* ayant rappelé les exilés,

à son avénement à l'empire, *Grégoire* retourna à Nysse en 378. L'année suivante, il assista au grand concile d'Antioche, qui le chargea de visiter les églises d'Arabie et de Palestine, déchirées par le schisme et infectées de l'Arianisme. *Grégoire* travailla en vain à procurer la paix et la vérité. Il alla ensuite à Jérusalem, et il reçut une grande consolation de voir les lieux qui avoient été honorés par la présence de J. C.; mais il fut très-scandalisé des mœurs des habitans. L'impression défavorable qu'il en rapporta, la dissipation, suite des grands voyages, dégoûtèrent *Grégoire* de cette pratique de dévotion, dès-lors très-commune parmi les Chrétiens. Aussi un de ses amis ayant été consulté par quelques moines qui vouloient faire le pélerinage de la Terre-sainte : *Conseillez leur*, lui répondit Grégoire, *de sortir de leur corps pour s'élever à Jésus-Christ, plutôt que de sortir de leurs cellules pour aller à Jérusalem.* L'église de cette ville étoit désolée par les ravages des Ariens ; *St. Cyrille*, son évêque, n'y étoit reconnu que par un très-petit nombre. *St. Grégoire* fit tout ce qu'il put pour ramener les schismatiques à l'unité; mais il ne put réussir. Il eut plus de succès, en 381, au grand concile de Constantinople, qui est le second œcuménique. Il y prononça l'*Oraison funèbre de St. Mélèce*, évêque d'Antioche. Les Pères du concile lui donnèrent de grands éloges, et le chargèrent de commissions importantes. Cet illustre Saint mourut le 9 mars 396, dans un âge fort avancé, avec le surnom de *Père des Pères*. Ses Ouvrages ont été recueillis en 1605, à Paris, en 2 vol. in-fol., par *Fronton du Duc*. *Claude Martel* en fit une autre édition en 1615, et l'on y ajouta encore quelque chose en 1638. Cette dernière édition, en trois vol., n'est pas correcte, et l'on préfère celle de 1615. Ses principaux écrits sont : I. Des *Oraisons funèbres*. II. Des *Sermons*. III. Des *Panégyriques des Saints*. IV. Des *Commentaires* sur l'Ecriture. V. Des *Traités Dogmatiques* (*Voyez* VII. Denys). Quoique *St. Grégoire* eût enseigné l'éloquence, et que *Photius* loue les agrémens et la noblesse de son style, il n'approche ni de *St. Basile*, ni de *St. Grégoire de Nazianze*. Il parle plutôt en déclamateur qu'en orateur. Toujours enfoncé dans l'allégorie ou dans les raisonnemens abstraits, il mêle la philosophie avec la théologie, et se sert des principes des philosophes dans l'explication des mystères. Aussi ses ouvrages ressemblent plus aux traités de *Platon* et d'*Aristote*, qu'à ceux des autres Pères de l'église. Il a suivi et imité *Origène* dans l'allégorie. Dans son *Discours sur la Mort*, il paroît admettre cette purgation générale qu'on attribue aux Origénistes : ce qui l'a fait accuser d'avoir partagé leurs erreurs. Plusieurs auteurs l'ont lavé de cette imputation ; ils prétendent que ce qu'on trouve dans ses écrits de trop favorable à l'Origénisme, y a été ajouté par les hérétiques.

XIX. **GRÉGOIRE** de Tours, (St.) évêque de cette ville, d'une famille illustre d'Auvergne, naquit vers l'an 544. *Gallus*, évêque de Clermont, son oncle, le fit élever dans les sciences et dans la vertu. Devenu évêque de Tours en 573, il assista à plusieurs conciles, montra beau-

coup de fermeté en diverses occasions, sur-tout contre *Chilperic* et *Frédegonde*, qu'il reprit souvent de leurs désordres. Cette princesse ayant été accusée, par le bruit public, d'adultère avec un évêque, *Grégoire de Tours* fut dénoncé comme répandant ce bruit. *Chilperic* le fit citer dans un concile, où il protesta qu'il n'étoit point l'auteur des propos contre la reine; mais qu'il les avoit entendus tenir. On lui ordonna de se purger par serment; il le fit, et fut absous. Sur la fin de ses jours, il se rendit à Rome, et il fut reçu, comme il le méritoit, par le pape *Grégoire*, qui lui accorda son amitié et son estime, et mourut le 27 novembre 595, à 51 ans. On a de lui : I. Une *Histoire Ecclésiastique et Profane*, depuis l'établissement du Christianisme dans les Gaules, par *St. Pothin*, évêque de Lyon, jusqu'en 595. *Grégoire de Tours* est le père de notre Histoire; mais il n'est pas le modèle des historiens. Simple, crédule, il n'a mis du choix ni dans les faits, ni dans le style: le sien est aussi rude et aussi grossier, que le siècle où il vivoit. Il ne se fait pas un scrupule de mettre dans son latin un *cas* pour un autre. Il ne marque les dates ni des jours, ni de l'année où sont arrivés les événemens. Animé, en écrivant, du même zèle qu'inspiroient ses discours, il n'épargne pas ses ennemis, parce qu'il les croyoit en même temps ennemis de Dieu; et *Chilperic* n'est à ses yeux que « le *Néron* de son temps; et *Frédegonde*, qu'une femme abominable, ennemie de Dieu et des hommes. » Quelques critiques ont cru qu'il avoit un peu exagéré les vices de l'un et de l'autre. Quoi qu'il en soit, nous ne savons guères sur nos premiers rois que ce que cet historien nous en a appris. La meilleure édition de son ouvrage est celle de *Dom Ruinart*, en 1699, à Paris, in-fol. *Dom Bouquet* l'a insérée dans sa grande Collection des Historiens de France, après l'avoir revue sur des manuscrits inconnus à son confrère. L'abbé *de Marolles*, le plus infatigable et le plus maussade de nos traducteurs, en a donné une version, 1638, 2 vol. in-8°, qui est, comme toutes celles qui sont sorties de la même main, rampante, infidelle, etc. II. *Huit Livres sur les vertus et les miracles des Saints* : ils sont remplis de tant de prodiges si extraordinaires, qu'il est difficile qu'on y ait ajouté foi, même dans son siècle, quelque goût qu'on eût pour le merveilleux. *Grégoire de Tours* n'a pas sans doute voulu tromper; mais il a été quelquefois trompé par des récits infidelles. La liberté que se sont donnée les copistes, d'ajouter ou de retrancher à ses écrits, a pu augmenter, dit le Père *Longueval*, le nombre des fautes qu'on lui reproche : la différence qui se trouve dans les manuscrits et dans les éditions de ses écrits, prouve effectivement, que quelques-uns ont été altérés. On peut consulter, sur cet historien, le tome 3e de l'*Histoire Littéraire de la France*, par *Dom Rivet* : on y trouvera une notice exacte de tous les ouvrages de *Grégoire de Tours*, et un détail circonstancié de toutes les éditions, tant générales que particulières qu'on en a faites, avec le jugement qu'on doit en porter.

XX. GRÉGOIRE d'*Arimini*, ou de *Rimini*, général des Au-

gustins en 1357, surnommé le *Docteur authentique*, est auteur d'un *Commentaire* sur le Maître des Sentences, à Valence, 1560, in-folio; d'un *Traité de l'Usure*, et d'autres ouvrages peu estimés; Rimini, 1522, in-fol. Il combattit les théologiens qui soutenoient, que « Dieu peut permettre que deux propositions contradictoires sur un même sujet, soient vraies en même temps. »

XXI. GRÉGOIRE DE ST-VINCENT, né à Bruges en 1584, se fit Jésuite à Rome à l'âge de 20 ans. Disciple de *Clavius* pour les mathématiques, il les professa avec réputation, et fut appelé à Prague par l'empereur *Ferdinand II*. *Philippe IV*, roi d'Espagne, le voulut avoir pour enseigner cette science au jeune prince *Jean d'Autriche*, son fils. Le Père *Grégoire de St-Vincent* n'étoit pas moins recommandable par son zèle que par sa science. Il suivit l'armée de Flandre pendant une campagne, et y reçut plusieurs blessures en confessant les soldats blessés ou mourans. Il mourut d'apoplexie à Prague, le 27 janvier 1667, à 83 ans. On a de lui, en latin, trois savans ouvrages de mathématiques, dont le principal, et le plus connu, est intitulé: *Opus Geometricum quadraturæ circuli, et sectionum coni, decem Libris comprehensum;* Anvers, 1647, en 2 vol. in-fol. Quoiqu'il ne démontre pas dans cet ouvrage la *Quadrature du Cercle*, son livre contient un grand nombre de vérités et de découvertes importantes. Le Père *Léotaud*, Jésuite, a publié une Critique de cet ouvrage; Lyon, 1654, in-4.° II. *Theoremata Mathematica;* Louvain, 1624, in-4.° III. *Opus Geometricum posthumum;* Gand, 1668, in-fol. Le P. *Grégoire* a enrichi la géométrie d'un grand nombre de vérités nouvelles, de vues profondes, de recherches étendues. *Leibnitz* l'élève au-dessus de *Galilée* et de *Cavaliéri* du côté de l'invention. Auteur vaste, pénétrant, original, il a résolu la plupart des problêmes qui avoient arrêté les anciens géomètres; et ceux qu'il n'a pu résoudre, il en a porté la solution au point où les calculs modernes les laissent encore aujourd'hui. Le P. *Castel*, qui étoit un peu exagérateur, disoit qu'en possédant bien les ouvrages de *Grégoire de St-Vincent*, on savoit tout *Newton*, et que le Géomètre anglois s'étoit enrichi des dépouilles du géomètre flamand. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le Jésuite ne fut pas inutile à *Newton*.

XXII. GRÉGOIRE, (Pierre) Toulousain, célèbre professeur en droit, mourut en 1597, à Pont-à-Mousson. On a de lui: I. *Syntagma Juris universi*, in-fol. II. *De Republicâ*, in-8°, et d'autres ouvrages pleins d'une érudition mal dirigée.

GREGORAS, *Voyez* NICÉPHORE, n° IX.

I. GREGORY, (Jean) écrivain Anglois, mort en 1646, étoit habile dans les langues et dans la théologie. On a de lui: I. Des *Notes sur le Droit civil et canonique*. II. Des *Remarques* en anglois sur quelques passages de l'Écriture-sainte, Oxford, 1646, in-4°; et en latin, Londres, 1660, in-4.° Ces ouvrages sont très-médiocres.

II. GREGORY, (Jacques) Ecossois, voyagea en divers pays,

fut professeur de mathématiques à Saint-André en Ecosse, et mourut vers 1675. Il a publié : I. *Optica promota*. II. *Exercitationes Geometricæ*, et un grand nombre d'autres écrits. Il en composa un pour prouver *que la Quadrature du Cercle est impossible*, et *qu'on ne peut déterminer que par approximation le rapport du diamètre du cercle à la circonférence.* C'étoit un homme de mérite dans son genre.

III. GREGORY, (David) d'Aberdeen, néveu du précédent, enseigna les mathématiques et l'astronomie à Edimbourg, puis à Oxford, où il mourut en 1708. On a de lui : I. *Astronomiæ, Physicæ et Geometriæ elementa*; Oxford, 1702, in-fol. II. *Exercitatio Geometrica de dimensione figurarum*; et d'autres ouvrages estimés.

GRENADE, (Louis de) né l'an 1504, en Espagne, dans la ville de ce nom, prit l'habit de St-Dominique, et l'illustra par ses vertus et ses écrits. Les rois de Portugal et de Castille le considéroient beaucoup. La reine *Catherine*, sœur de *Charles-Quint*, voulut le placer sur le siége de Bragne; mais il le refusa, et y fit nommer à sa place le pieux Dom *Barthélemi des Martyrs*. Ce saint religieux mourut le 31 décembre 1588, à 84 ans. Ses ouvrages seroient une des meilleures nourritures qu'on pût fournir aux ames pieuses, si l'on en retranchoit quelques visions et des légendes absurdes. Le pape *Grégoire XIII*, sous le pontificat duquel *Grenade* les composa, témoigna plusieurs fois « que cet écrivain faisoit plus de bien à l'Eglise, que s'il eût rendu la vie aux morts et la vue aux aveugles. » Les principaux fruits de sa plume sont : I. Le *Guide des Pécheurs*, 1 vol. II. Le *Mémorial de la vie Chrétienne*, 3 vol. III. Un *Catéchisme*, 4 vol. 1709. IV. Un *Traité de l'Oraison*, 2 vol. : ces écrits sont en espagnol. V. Un *Traité du devoir des Evêques*; une *Instruction pour les Prédicateurs*. VI. Des *Sermons* latins, en 6 vol. in-8°; Anvers, 1604, etc. *Girard* a traduit, en françois, la plus grande partie des ouvrages de *Grenade*. Cette version, en 2 vol. in-fol. et en 10 in-8°, est enrichie de la vie de l'auteur, le modèle des religieux. Un journaliste nous a vivement reproché d'avoir prodigué des éloges à *Louis de Grenade*, quoique nous en eussions dit beaucoup moins que les historiens et les bibliographes ecclésiastiques, qui le peignent comme un excellent auteur ascétique. Ses écrits ont été célébrés par *St. Charles Borromée*, qui y puisoit les instructions qu'il faisoit à son peuple; et par *St. François de Sales*, qui ne se lassoit point de les étudier, et d'en conseiller la lecture. Il est vrai que, depuis *Grenade* on a mieux écrit; mais a-t-on mieux pensé?

GRENAILLE, (François) né à Uzerche dans le Limousin, fit jouer en 1636, *La mort de Crispe*, tragédie. Ce sujet a été aussi traité par *Tristan*.

GRENAN, (Bénigne) poëte Latin, de Noyer en Bourgogne, professeur de rhétorique au collége d'Harcourt, mort à Paris le 13 mai 1723, à 42 ans, a laissé des *Harangues* et des *Poésies* latines. On remarque dans les unes et dans les autres un style pur et élégant, des pensées nobles et delicates, et une

imagination vive et sage. *Ses Vers* sont en partie dans le *Selecta Carmina quorumdam in universitate Parisiensi Professorum;* et ses *Discours* se trouvent dans un Recueil de Harangues dans le goût du précédent. Comme poëte et comme orateur, il fut le rival du célèbre *Coffin*. Ces deux professeurs, rivaux et amis, firent, à la gloire de leur patrie, l'un pour le vin de Bourgogne, l'autre pour le vin de Champagne, des pièces charmantes. Les vers de *Grenan* sont d'une expression excellente et d'un goût exquis. Parmi ses harangues latines, on remarque un *Discours* sur les causes de la corruption du goût, et sur les remèdes qu'on peut y apporter. Les sources du mal sont la dépravation des mœurs, la lecture des écrits frivoles, le mépris des anciens : les remèdes seroient une éducation sévère, l'amour et le goût du vrai, la connoissance et l'estime de l'antiquité. On a encore de lui une *Paraphrase* en vers latins des Lamentations de *Jérémie*.— *Pierre* GRENAN, frère aîné de *Bénigne*, mort en 1722, à 62 ans, provincial de la Doctrine Chrétienne, est connu par une *Satire* de 22 pages, sous le titre d'*Apologie de l'Equivoque*. C'est une continuation de celle de *Despréaux* sur le même sujet. Celle-ci n'étoit pas assez bonne pour demander une suite.

GRENET, (N...) musicien, a composé la musique du ballet intitulé : *le Triomphe de l'Harmonie*, qui fut donné avec succès en 1737. Il mourut quelque temps après.

GRESHAM, (Thomas) né à Londres en 1519, d'une famille noble, exerça le négoce, à l'exemple de plusieurs gentilshommes de son pays. Il fit un usage magnifique des richesses que son industrie lui avoit procurées; il fit bâtir, à ses dépens, la *Bourse* de Londres en 1565. Le feu la consuma cent ans après, et on l'a rebâtie depuis, mais aux dépens des deniers publics. On lui doit aussi la fondation de cinq *Hôpitaux* et d'un *Collège* qui porte son nom : la moitié des professeurs, qui tous doivent garder le célibat, est nommée par le lord maire et par les aldermans de Londres, et l'autre moitié par les marchands de soie. Il mourut en 1579.

GRESSET, (Jean-Baptiste-Louis) écuyer, chevalier de St-Michel, historiographe de l'ordre de Saint-Lazare, l'un des *Quarante* de l'académie Françoise, naquit à Amiens en 1709. Il se fit Jésuite à l'âge de seize ans, et il sortit de cet ordre à vingt-six, à cause de l'éclat que fit dans le monde son *Vert-Vert*. Annoncé à Paris par la voix de la renommée, il soutint la réputation qu'il s'étoit faite au fond du cloître, et fut reçu à l'académie Françoise en 1748. Il eut des succès au théâtre, auquel il renonça solennellement douze ans après, dans une *Lettre*, où il montroit les dangers des spectacles. Les nouveaux philosophes prétendirent qu'il y avoit autant d'ostentation que d'hypocrisie dans cette démarche : mais sa constance à tenir sa résolution, sa conduite postérieure, ses dispositions chrétiennes à sa mort, prouvent qu'il parloit du fond du cœur. *Gresset* étoit alors retiré à Amiens, où il avoit un excellent emploi de finance, et où il avoit épousé une femme riche

Il y vécut aimé et considéré, loin des inquiétudes de la vanité littéraire, et des petitesses tracassières des sectes et des partis. La campagne, où il avoit presque toujours pris ses images, devint son séjour favori. *Heureux*, disoit-il,

> **Heureux qui dans la paix secrète,**
> **D'une libre et sûre retraite,**
> **Vit ignorant, content de peu,**
> **Et qui ne se voit point sans cesse**
> **Jouet de l'aveugle déesse,**
> **Ou dupe de l'aveugle dieu !**

Il implora quelquefois les secours des grands pour soulager les malheureux ; il les soulagea souvent lui-même. A la mort de *Louis XV*, il vint à Paris. Ce fut lui qui eut l'honneur de complimenter *Louis XVI* à son avénement au trône, au nom de l'académie. Son retour lui procura beaucoup de visites. La cour et la ville voulurent voir un homme qui les avoit si bien peintes. Mais il ne parut plus le même à ceux qui l'avoient connu, soit qu'il eût pris un ton plus grave que dans sa jeunesse, soit que l'âge eût diminué en lui l'esprit de saillies. Ce qui acheva d'affoiblir l'idée que ses premières productions avoient donnée de lui aux partisans de la philosophie moderne, ce fut son Discours en réponse à celui de *Suard*. Il y épancha sa bile sur les vices et les ridicules qui l'avoient révolté dans la capitale : les intéressés n'y virent plus le peintre du *Méchant*. Ses tableaux leur parurent des caricatures, et non des portraits. Ils l'insinuèrent même à l'auteur pour l'empêcher d'imprimer son Discours; mais ils ne purent persuader un homme, qui croyoit n'avoir dit que ce que tout le monde voyoit. De retour à Amiens, il le fit réimprimer avec une Lettre mêlée de prose et de vers, où il donne un cours encore plus libre à sa plume. Il survécut peu à son retour dans sa patrie. Il y mourut le 16 juin 1777, dans sa 68e année, sans laisser d'enfans de son mariage avec une demoiselle de cette ville. *Laharpe* a rapporté ces deux anecdotes sur ce poëte célèbre. « Ce dernier, dit-il, étoit dans une société où l'on proposoit souvent des énigmes, l'un des grands travaux du bel esprit de province. *Gresset* qui en étoit las, apporta un jour la sienne qui n'avoit que ces deux vers :

> **Je suis un ornement qu'on porte sur la tête,**
> **Je m'appelle *Chapeau* : devine, grosse bête.**

On se mit à rire; mais quelqu'un qui ne rioit pas, après avoir rêvé quelque temps très-sérieusement, se leva en s'écriant : *Je l'ai trouvé ; c'est une perruque.* L'autre anecdote prouve tout le despotisme que *Gresset* exerçoit sur l'académie d'Amiens. L'abbé *de Lille*, alors fort jeune et professeur au collége de cette ville, avoit desiré d'être de cette académie, et avoit été élu en l'absence de *Gresset*. Celui-ci, piqué qu'on eût fait quelque chose sans lui, trouva moyen de faire casser l'élection, sous le prétexte d'un défaut de forme, et fit recevoir son chirurgien. Cependant les agrémens de son commerce, la solidité de ses principes, l'honnêteté de ses mœurs, lui firent des amis distingués, et lui avoient mérité les graces de la cour. *Louis XVI* lui accorda des lettres de noblesse en 1775. Le maire d'Amiens et le corps mu-

nicipal assistèrent à ses obsèques. On fit ce distique sur la mort de cet homme illustre :

Hunc lepidique Sales lugent, Veneresque pudica;
Sed prohibent mores ingeniumque mori.

Vert-Vert, son premier poëme, justifie cet éloge. C'est un ouvrage plein de sel, de facilité et de graces, et dont le mérite parut d'autant plus grand, que le sujet offroit moins de ressources. « Ce poëme, dit *d'Alembert*, n'eût été entre les mains d'un autre, qu'une plaisanterie insipide et monotone, destinée à mourir dans l'enceinte du cloître qui l'avoit enfantée. *Gresset* eut l'art de deviner dans sa retraite la juste mesure de badinage, qui pouvoit rendre piquant, pour les gens du monde, un ouvrage dont le sujet devoit leur paroître si futile.» On conte, au sujet de ce poëme, une anecdote d'autant plus piquante qu'elle se passa dans un parloir de Visitandines. Une religieuse, fille d'esprit, le sollicitoit de lui lire *Vert-Vert* dans sa nouveauté; *Gresset*, après s'être fait longtemps prier, y consentit enfin, à condition qu'elle seroit seule au parloir. Il arrive et commence sa lecture. A un endroit plaisant on entend un éclat de rire. Tout-à-coup on tire un rideau, et le lecteur surpris apperçoit toutes les religieuses rangées en cercle, et la prieuré qui étoit à la tête de la communauté. Après s'être amusé de son étonnement, on le pria de continuer la lecture de son poëme. Il l'avoit augmenté d'un nouveau chant, intitulé l'*Ouvroir des Nones*, où l'on retrouvoit, dit-on, des traces de son talent; mais il le brûla dans sa dernière maladie. *Vert-Vert* fut suivi de la *Chartreuse*. Cette Épître annonce un caractère original, une philosophie libre, mais exacte, qui apprécie tout sans rien braver; une harmonie douce, et une fécondité d'expressions qui dégénère quelquefois en luxe. L'*Epître au Père Bougeant*, et les *Ombres*, qui lui sont fort inférieures, roulent sur le même fonds d'idées, trop souvent répétées en phrases longues et traînantes. Le jugement que nous en portons est celui des bons connoisseurs. « *Gresset*, dit *Voltaire* au roi de Prusse, a des vers heureux et faciles, il ne lui manque que de la force, un peu de variété, et sur-tout un style plus concis; car il dit d'ordinaire en dix vers ce qu'il ne faudroit dire qu'en deux. » L'*Epître à sa Sœur sur sa convalescence*, vaut beaucoup mieux. Le style en est plus fort, plus soigné, et il y régne une harmonie, dont le charme entraîne doucement l'oreille. L'auteur voulut s'élever de la poésie légère à la tragédie; mais son *Edouard III*, joué en 1740, n'a plus reparu sur le théâtre. L'intrigue en est froide, et le style plus froid encore. A quelques vers près, la diction est pénible, ampoulée et incorrecte. *Sidnei*, représenté en 1745, n'offre qu'une intrigue petite et un roman assez commun; mais cette comédie est écrite avec une élégance soutenue : il y a de très-beaux vers. Les gens sages trouvèrent que l'auteur avoit trop fait valoir certaines maximes de cette philosophie qu'on a placée par-tout, et qu'on n'étoit pas accoutumé d'entendre au théâtre. Les raisonnemens vigoureux dont le poëte appuie sa défense du suicide, ne firent dans le temps qu'une impression médiocre : cette folie épidémique étoit alors

moins commune ; mais la pièce paroîtroit aujourd'hui très-dangereuse. *Le Méchant*, joué avec grand succès en 1747, est une de nos meilleures comédies, par la facilité, la variété et les agrémens de la versification, par la vivacité et l'abondance des saillies, par la vérité des portraits. Si elle est en quelques endroits une copie du *Flatteur* de *Rousseau*, elle est très-supérieure à cette dernière pièce, par le style et les détails. C'est dommage que la force comique n'y soit pas portée au même degré, et ne couronne pas ces diverses qualités : tant il faut de parties pour constituer le souverain poëte comique ! Le *Méchant*, qui est peut-être le plus beau titre littéraire de son auteur, fut sévèrement critiqué dans sa nouveauté. Un homme de goût dit à l'un de ses censeurs : *Vous serez peut-être vingt ans, sans avoir le pendant de cette pièce*, et cela s'est trouvé vrai. On a encore de *Gresset* des *Odes*, dont quelques-unes offrent de belles images; une *Traduction* des *Eglogues* de *Virgile*, en vers assez doux, assez harmonieux : on la lit avec quelque plaisir, quoiqu'elle ne respire pas ce bon goût d'antique, qu'offrent les deux Églogues imitées du poëte latin par le lyrique *Rousseau ;* enfin, il y a un *Discours sur l'harmonie*, en prose, qui n'est qu'une déclamation de collége, pleine d'emphase et vide de choses. Ses *Œuvres* ont été plusieurs fois réimprimées en 2 vol. in-12. On espère qu'à la prochaine édition de ces Œuvres, on y ajoutera les deux petits poëmes, intitulés le *Gazetin* et le *Parrain magnifique*, qu'on a trouvés parmi ses papiers. Il a paru, en 1779, une *Vie de Gresset*, Paris, in-12, dans laquelle le biographe a inséré un petit *Voyage à la Flèche*, dans le goût de celui de *Chapelle*, auquel il est très-inférieur. On a souvent comparé ce poëte, ainsi que *Chaulieu*, avec *Gresset ;* mais on auroit pu observer les différences qui sont entr'eux. *Chapelle*, né dans un temps où la liberté, dégénérée en licence, plaçoit la débauche à côté du plaisir, prend dans ses poésies le ton de ses contemporains. *Chaulieu* parut, lorsque les passions avoient encore quelque ressort, lorsque la cour polie de *Louis XIV* avoit rendu la gaieté françoise, légère avec grace, spirituelle sans recherche et sans pédanterie. *Gresset* arriva dans un temps où l'enjouement étoit remplacé par la philosophie ; où les passions avoient perdu leur force en se multipliant. Il y avoit moins de liberté, plus de conventions dans la société, plus de prétentions chez les hommes et chez les femmes. Il ne peut avoir ni la liberté franche de *Chapelle*, ni le ton passionné de *Chaulieu*. Il orna donc des charmes de la poésie les peintures de nos mœurs, les maximes de notre philosophie; et sa muse, plus parée que celle de ses prédécesseurs, ayant un air de coquetterie, et cherchant à plaire par des ornemens quelquefois prodigués, se ressent de l'influence de l'âge qui la vit naître. *Voy*. III. ROUSSEAU.

GRETSER, (Jacques) Jésuite de Marckdorf en Allemagne, professa long-temps avec distinction dans l'université d'Ingolstadt, et mourut dans cette ville, le 29 janvier 1625, à 63 ans. Également versé dans les langues anciennes et modernes, dans l'histoire et dans la théologie, il a beaucoup

compilé sur l'antiquité ecclésiastique et profane. Il seroit au rang des savans du premier ordre, si le flambeau de la critique eût éclairé ses recherches, et s'il eût écarté de ses livres tant de pièces et d'histoires fabuleuses. Ce qu'on doit le plus estimer dans ses écrits, est la variété prodigieuse des matériaux qu'il a amassés pour ceux qui voudront travailler après lui sur les sujets qu'il a traités. *Gretser* étoit non-seulement recommandable comme érudit, mais encore comme controversiste. *Richard Simon* ne parle pas néanmoins trop favorablement de ses ouvrages de controverse. Il dit qu'il n'a pas toujours cette liaison de principes, dont on ne doit jamais s'écarter dans les disputes de religion ; qu'il ne fait pas paroître assez de jugement; qu'à l'exemple de quelques autres controversistes, il s'est plus appliqué à répondre à ses adversaires, qu'à établir solidement la vérité, et qu'il n'a pas imité la méthode de *Bellarmin*, qui a accordé plusieurs choses aux Protestans, pour avoir lieu de les réfuter plus solidement. « Il eût été à souhaiter, dit *Niceron*, qu'il eût su aussi retenir son impétuosité naturelle, et que son style fût moins aigre et moins violent. Quoiqu'il fût satirique la plume à la main, il étoit dans la société doux et modeste. Il ne souffroit qu'avec peine les louanges, et il ne voulut jamais accorder son portrait aux habitans de Marckdorf, sa patrie. Il leur fit dire avec plus de naïveté que de politesse : *Si vous voulez avoir mon portrait, vous n'avez qu'à faire peindre un âne.* Les ouvrages qu'il a composés ou traduits, forment un *Recueil* de 17 vol. in-folio, imprimés à Ratisbonne en 1734, et années suivantes. Plusieurs sont contre les hérétiques, d'autres pour les Jésuites, et quelques-uns sur des matières d'érudition. Le plus connu est un traité savant, mais diffus, *De Cruce*, 3 tom. in-4°, et un vol. in-folio. Dans cette collection curieuse, il faut avouer qu'il y a plusieurs choses qui n'ont pas toujours un rapport direct avec son sujet.

GREVENBROECK, peintre Flamand, excelloit dans les *Marines.* Il se signala sur-tout dans l'art de faire des figures en petit, en observant exactement la perspective et la gradation des différens plans, les jours et les ombres, et un mot, la vérité des objets. Il vivoit dans le dix-septième siècle.

GREVIL, (Foulques) né dans le comté de Warwick en 1554, étoit chevalier du bain et baron du royaume. Il ajouta à ces titres celui d'écrivain. Poli en prose et en vers, il contribua à la renaissance du bon goût en Angleterre. Ses deux tragédies, *Alaham* et *Mustapha*, 1633, in-fol., faites sur le modèle des anciens, en sont une preuve, ainsi que son *Histoire des quatorze premières années de Jacques Ier*, 1651, in-4.° Un de ses domestiques l'assassina en 1628, à 74 ans, et se tua lui-même tout de suite.

GREVIN, (Jacques) poëte françois et latin, naquit à Clermont en Beauvoisis, l'an 1538. Dès l'âge de treize ans, il mit au jour une tragédie, *la Mort de César ;* deux comédies, *la Trésorière* et *les Ébahis*, et une *Pastorale ;* imprimées en 1561, in-8°, par *Robert Étienne*, sous

le titre de *Théâtre de Jacques Grevin*. On admira ces pièces, moins pour leur mérite, qu'à cause de la jeunesse de l'auteur. La bonté de son cœur ne servit pas peu à faire applaudir les talens de son esprit. *Marguerite de France*, duchesse de Savoie, qui l'avoit mené en Piémont avec elle, le fit son médecin et son conseiller. Il mourut à Turin, le 5 novembre 1570, n'ayant pas encore 31 ans. Les *Poésies* de *Grevin* ont eu le sort de la plupart de nos ouvrages Gaulois; on ne les lit plus, parce qu'on a eu du bon en ce genre, et que les siennes sont mauvaises. Une grande partie se trouve dans le volume de ses *Amours*, qui a pour titre l'*Olympe*, et imprimé chez *Robert Étienne*, en 1561, in-8.° Il étoit Calviniste, et il se joignit à *la Roche-Chandieu* et à *Florent Chrétien*, pour travailler à la pièce ingénieuse, intitulée *le Temple*; satire contre *Ronsard*, qui avoit fort maltraité les Calvinistes dans son *Discours* sur les misères du temps. *Grevin* se mêloit aussi de médecine; et un de ses ouvrages *contre l'Antimoine*, publié en 1566, in-4°, fit proscrire ce remède par la faculté. Cette défense fut confirmée par un arrêt du parlement. *Paulmier*, médecin de Paris, convaincu d'en avoir fait usage, fut chassé en 1609 de son corps, comme un homme qui ne savoit pas tuer les hommes à la manière usitée. On a encore de lui un *Traité des Venins*, in-4°, qu'on a traduit en latin; et une *Description du Beauvoisis*, Paris, 1558, in-8.°

GREW, (Néhémie) médecin de Londres, mort subitement en 1711, est connu par plusieurs écrits: I. *Anatomie des Plantes*, en anglois, Londres, 1682, in-folio, traduite en françois, Paris, 1765, in-12. II. *Description du Cabinet de la Société royale de Londres*, en anglois, Londres, 1681, in-fol. figures. III. *Cosmologie sacrée*, Londres, 1701, in-folio. Il fait dans celui-ci de bonnes réflexions sur la Providence, sur le gouvernement divin du monde matériel, animal et raisonnable, et sur l'excellence de l'Écriture sainte. En qualité de médecin, il exerça son art avec autant d'intelligence que de bonheur.

GREY, (N.) célèbre physicien Anglois, s'occupa l'un des premiers des phénomènes de l'électricité, et publia en 1728, le résultat de ses expériences et de celles de son ami *Wheeler* sur ce sujet. Il démontra la communication de l'agent électrique d'un corps à l'autre, sans qu'il y eût même de contact immédiat. Il découvrit qu'en suspendant une baguette de fer avec des cordons de cheveux ou de soie, et mettant au-dessous d'elle un tube agité, on pouvoit retirer des étincelles des extrémités de cette baguette, et y appercevoir de la lumière, dans l'obscurité. *Grey* est mort au milieu du siècle qui vient de finir.

GRIBNER, (Michel-Henri) naquit à Leipzig en 1682. Il fut fait professeur en droit à Wittemberg, d'où il passa à Dresde, et enfin à Leipzig, où il avoit été appelé pour succéder au célèbre *Mencke*, son beau-père. Il mourut en 1734, à 46 ans. C'étoit un homme de bien, un savant charitable et laborieux, qui rendit de grands services à l'université. Outre plusieurs *Dis-*

sertations académiques, on a de lui des *Ouvrages de Jurisprudence*, en latin. Il avoit travaillé au *Journal de Leipzig*.

GRIFFET, (Henri) Jésuite, prédicateur du roi, né à Moulins en Bourbonnois, le 9 octobre 1698, mourut d'une colique néphrétique, le 22 février 1775, à 77 ans, à Bruxelles, où il s'étoit retiré après la destruction de sa société en France. Il s'y fit des amis et des partisans, par un caractère officieux et honnête qui relevoit son mérite. Une mémoire heureuse, un esprit facile, joints à beaucoup d'amour pour le travail, lui avoient donné les moyens de se livrer avec succès à plusieurs genres de littérature. Nous avons de lui : I. Une nouvelle édition de l'*Histoire de France* du P. *Daniel*, Paris, 1756, 17 vol. in-4°, avec des *Dissertations* savantes et curieuses. Les tomes XIII, XIV et XV contiennent une *Histoire du règne de Louis XIII*, qui appartient entièrement à l'éditeur, et qui est écrite avec autant de sagesse que d'exactitude. II. *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*, Liége, 1769, in-12 : livre sensé, judicieux, solide, sur les moyens de connoître la vérité, quand on écrit ou qu'on étudie l'histoire. III. Des *Sermons*, à Liége, 1767, 4 vol. in-8° et in-12. Ils offrent un plan bien présenté, de preuves solides, de la clarté et du naturel; mais l'éloquence du P. *Griffet* manque un peu de chaleur et de coloris, et il y a du vide et de la sécheresse dans certains discours. IV. Divers ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue son *Année Chrétienne*, en 18 vol. in-12. V. Des *Poésies Latines*, in-8°, qu'il auroit pu laisser dans les colléges pour lesquels il les avoit faites. Il avoit professé avec distinction au collége de *Louis le Grand*. VI. Une bonne édition des *Mémoires du P. d'Avrigny, pour l'Histoire profane*, 1757, 5 vol. in-12, avec des augmentations et des corrections utiles. VII. *Insuffisance de la Religion naturelle*, Liége, 2 vol. in-12. Sous ce titre, il a donné tout ce qu'il avoit dans son porte-feuille sur les matières de religion, et même sur celles qui n'y ont que peu de rapport. VIII. Une édition des *Délices des Pays-Bas*, avec des augmentations, Liége, 1769, 5 vol. in-12.

GRIFFIER, (Jean) peintre, connu sous le nom de *Gentilhomme d'Utrecht*, naquit à Amsterdam en 1658, et mourut à Londres. Il s'attacha particulièrement à représenter les plus belles *Vues de la Tamise*, et y réussit. Il excelloit dans le paysage. *Robert* GRIFFIER, son fils, soutint avec honneur la gloire de son père.

GRIFFITH, (Michel) connu aussi sous les noms d'*Alford* et de *Jean Flood*, naquit à Londres en 1587, étudia la philosophie à Séville, entra dans la société des Jésuites aux Pays-Bas, de là passa successivement à Naples et à Rome, retourna vers 1625 en Angleterre, où il exerça les fonctions de missionnaire pendant trente-trois ans, et mourut à Saint-Omer en 1652. Nous avons de lui : I. *Annales Ecclesiæ Britannicæ*, etc. Liége, 1663, 4 vol. in-folio. L'auteur a suivi la méthode de *Baronius*. Ces annales sont le fruit de bien des

recherches ; elles ont beaucoup servi au P. *Serein Cressy*, bénédictin Anglois, pour son Histoire Ecclésiastique. II. *Britannia illustrata*, Anvers, 1641, in-4°, enrichie de dissertations sur la pâque des Bretons, le mariage des Clercs, etc.

GRIGNAN, (Françoise-Marguerite de Sévigné, comtesse de) fille de *Henri*, marquis de *Sévigné*, d'une très-ancienne maison de Bretagne, et de *Marie de Rabutin*, dame de Chantal et de Bourbilli, etc. naquit en 1646. Elle fut aussi connue par sa beauté, que distinguée par sa naissance et par les autres dons de la nature. Le bruit de ses charmes, de sa sagesse et de son esprit l'avoit déjà précédée à la cour, lorsque Mad. *de Sévigné*, sa mère, l'y mena en 1663 pour la première fois. La cour de *Louis XIV* étoit alors le centre des plaisirs. Mlle *de Sévigné* y plut, et représenta divers personnages dans plusieurs ballets qui furent donnés en présence du roi et par son ordre, en 1663, 64 et 65. Sa vertu autant que ses charmes la firent rechercher. Elle fut mariée le 27 janvier 1669, à *François Adhemar de Monteil*, comte de *Grignan*, chevalier des ordres du roi, lieutenant général au gouvernement de Provence et des armées de sa majesté. Peu de temps après, le service du roi appela son époux en Provence, où il commanda presque toujours en l'absence du duc de *Vendôme*, qui en étoit gouverneur. Mad. *de Grignan* fut obligée de l'y suivre et d'y faire de fréquens voyages, qui ont donné lieu en partie aux *Lettres* si spirituelles et si délicatement écrites, de son illustre mère. Mad. *de Grignan* mourut en 1705, avec la douleur d'avoir vu descendre au tombeau son fils un an auparavant. Elle avoit beaucoup d'esprit, mais un esprit moins naturel que celui de sa mère. Son mari mourut en 1714, à 85 ans; elle en avoit eu, outre son fils, deux filles, dont l'une, morte en 1737, avoit épousé M. *de Simiane*, marquis d'*Esparon* : c'est celle dont il est fait mention dans les Lettres de Mad. *de Sévigné*, sous le nom de *Pauline*. Elle se distingua par ses vertus, son esprit et ses lumières. La seconde fille de Mad. *de Grignan* se fit religieuse de la Visitation à Aix. *Voyez* SÉVIGNÉ.

GRILLOT, (Jean-Joseph) clerc tonsuré, mort à Chabli, sa patrie, en 1765, fut mis au carcan en 1731, pour avoir favorisé l'impression de quelques brochures satiriques contre les partisans de la bulle *Unigenitus*. Il se retira en Hollande, où il publia les *Mémoires* de *Lancelot*, de *Fontaine* et de *Dufossé*; et les *Œuvres* de *Colbert*, évêque de Montpellier. Sa vie ne fut qu'une vicissitude continuelle de prisons et d'exils; mais il aimoit à souffrir pour ce qu'il appeloit la bonne cause.

GRIMALDI, (Jean-François) surnommé *le* BOLOGNÈSE, parce qu'il étoit de Bologne, naquit en 1606. Elève et parent des *Carache*, il s'acquit une réputation aussi étendue que la leur. Les papes *Innocent X*, *Alexandre VII*, et *Clément IX* l'honorèrent de leur protection et de leur familiarité. Le cardinal *Mazarin*, l'ayant fait venir en France, employa son pinceau à embellir le Louvre et son palais. De retour à Rome,

il fut élu prince de l'académie de Saint-Luc. Ses manières nobles et son cœur bienfaisant lui avoient fait autant d'amis, que ses talens lui avoient donné d'admirateurs. Touché de l'état d'indigence d'un gentilhomme Sicilien, logé près de lui, il alla jeter plusieurs fois de l'argent dans sa chambre sans se laisser appercevoir. Le gentilhomme, ayant enfin surpris son bienfaiteur, tomba à ses pieds, pénétré d'admiration et de reconnoissance. *Le Bolognèse* le prit alors dans sa maison, et en fit son meilleur ami. Cet homme célèbre excelloit dans le paysage; le *feuillé* en est admirable; ses sites sont très-heureusement choisis; son pinceau est moelleux, son coloris agréable. Ses *Dessins*, ainsi que ses *Gravures*, sont très-goûtés des artistes. Il mourut à Rome en 1680, à 74 ans.

GRIMANI, (Dominique) cardinal célèbre par son savoir et sur-tout par sa piété filiale, étoit né à Venise en 1463. Employé fort jeune par la république, il fut honoré de la pourpre par *Alexandre VI*, en 1493. Son père *Antoine* GRIMANI, procurateur de Saint-Marc, et général de l'armée navale de la république, ayant été défait par les Turcs, et ayant perdu la ville de Lépante, fut mis en prison et traité avec beaucoup de rigueur. Son fils s'offrit pour être mis en sa place, et n'ayant pu obtenir cette grace des juges, il rendit tous les devoirs imaginables à son père; soutenant les chaînes pendant qu'il montoit en prison, et suppliant qu'on lui permît de le servir, quoiqu'il fût alors revêtu de la pourpre. Ce père infortuné ayant été banni, se retira à Rome, où son fils le reçut et eut pour lui les soins les plus tendres, jusqu'à ce que la haine qu'on lui portoit dans Venise étant ralentie, il y retourna. Après la mort du doge *Loredano*, il fut choisi pour être son successeur, d'un commun consentement, étant âgé de près de 90 ans: il jouit de cette dignité pendant vingt mois. Le cardinal *de Grimani*, son fils, servit très-utilement la république de Venise, et mourut le 27[e] d'août 1523, dans la même année que son père, à l'âge de 63 ans.

GRIMAREST, (Léonor LE GALLOIS, sieur de) maître de langues à Paris, mort en 1720, dans un âge assez avancé, ne manquoit pas d'esprit; mais il avoit encore plus de vanité. Comme les Suédois, les Danois ou Allemands, qui venoient en France, s'adressoient ordinairement à lui pour apprendre à écrire des lettres en françois; il disoit sans façon de lui-même, *qu'il avoit donné de l'esprit à tout le Nord.* C'est *Nemeitz*, philologue Allemand, qui rapporte cette anecdote. Suivant lui, lorsqu'il paroissoit quelque livre nouveau, *Grimarest* avoit encore coutume de dire: *Ce livre est assez bien écrit; ce n'est pourtant pas* Grimarest *qui l'a fait.* Nous avons de lui: I. Les *Campagnes de Charles XII*, 4 vol. in-12, qu'on ne lit plus, quoiqu'elles soient de *Grimarest*. II. Une *Vie de Molière*, qu'on trouve à la tête des anciennes éditions de ce poëte comique. *Voltaire* dit qu'elle est pleine de contes faux sur *Molière* et ses amis. *Grimarest* prétendoit ce-

pendant qu'elle étoit très-vraie, et qu'il l'avoit écrite en partie sur les Mémoires du fameux comédien *Baron*. III. *Eclaircissemens sur la langue Françoise*, 1712, où l'on trouve quelques bonnes observations. IV. *Traité du Récitatif*, 1707, in-12.

GRIMAUD, (N. de) professeur de médecine dans l'université de Montpellier, mort en 1791, posséda la théorie et la pratique de son art. On a de lui un *Cours complet* ou *Traité des Fièvres*, Montpellier, 1791, 3 vol. in-8°, dans lequel il a fait entrer les meilleures observations d'*Hippocrate*, de *Galien*, de *Sydenham*, de *Stahl*, de *Stoll*, de *Boerhaave*, etc. sur cette importante matière. Ce livre n'a paru qu'après sa mort. L'auteur étoit déja connu par deux excellens *Mémoires sur la Nutrition*.

GRIMAUDET, (François) avocat à Anvers sa patrie, puis conseiller au présidial de cette ville, mourut en 1580, à 60 ans. Ses *Œuvres* imprimées à Amiens, 1669, in-folio, sont consultées et citées par les jurisconsultes.

GRIMBERGHEN, *Voy.* ALBERT (Joseph d') n° XII.

GRIMOALD, fils de *Pepin de Landen* ou *le Vieux*, eut après lui la place de maire du palais d'Austrasie en 639; mais ayant voulu mettre son fils sur le trône en 656, le roi *Clovis II* le fit mourir, ou le condamna, suivant d'autres historiens, à une prison perpétuelle. — Il ne faut pas le confondre avec GRIMOALD, fils de *Pepin le Gros* ou de *Héristel*, et maire du palais du roi *Dagobert II*; il fut assassiné en 714... ni avec GRIMOALD, duc de Bénevent, et roi des Lombards, vers 663. *Godebert* et *Pertharite*, fils d'*Aribert* dernier roi de Lombardie, se disputoient la couronne; *Grimoald* profita de leurs divisions pour la leur enlever. Il se soutint sur le trône par son esprit, sa sagesse et son courage. Il mourut en 671.

GRIMOU, (Alexis) peintre François, mort vers l'an 1740, excelloit dans le *Portrait*. Ennemi de la contrainte, il ne travailloit que par caprice; la nuit et le jour lui étoient indifférens. Il bornoit sa société à celle des personnes qui s'enivroient avec lui. Il devoit à tout le monde. Son boulanger ne pouvant être payé, exigea du moins qu'il fit son portrait; mais *Grimou* ne voulut jamais le peindre avec son habit des dimanches, et il lui fit prendre son bonnet et sa veste de travail. Il mourut comme il avoit vécu, c'est-à-dire d'un excès de boisson. On remarque de la finesse et de la légèreté dans son pinceau, de la force et de la beauté dans son coloris. Il mettoit des couleurs si épaisses à la plupart de ses tableaux, qu'il en résultoit presque des reliefs; et dans l'obscurité, on distinguoit, au toucher, le nez, les yeux, les oreilles. Il avoit la plus haute idée de la supériorité de ses talens; et lorsqu'il se retiroit à des heures indues, il se mettoit à crier au moindre bruit: *Je suis Grimou*, imaginant qu'un nom aussi connu que le sien seroit une sauvegarde.

GRIN, *Voyez* GRAIN.

GRINGONNEUR, (Jacquemin) Parisien, peintre du 14e siècle, inventa, dit-on, les

Cartes à jouer, vers l'an 1392. Il imagina, ajoute-t-on, ces peintures pour distraire *Charles VI* de sa triste situation, et pour charmer ses chagrins dans les intervalles de sa démence : fournissant par-là une ressource au désœuvrement des oisifs, et un aliment funeste à la passion ruineuse des joueurs. Mais l'abbé *Rive* a prouvé dans une Dissertation savante et bien écrite, publiée en 1780, in-12, que l'invention des *Cartes* est antérieure à la frénésie de *Charles VI*. L'abbé *de Longuerue* parle d'un concile de Cologne, où elles sont défendues aux ecclésiastiques. Apparemment que *Gringonneur* perfectionna les peintures qui sont sur ces petits cartons, et on l'en aura dit l'inventeur. Voyez-en d'ailleurs une autre preuve à l'article du roi *Charles V*, dans l'anecdote de *Saintré*. On lit dans un compte de *Charles Poupart*, trésorier de l'épargne : « Donné à *Jacquemin Gringonneur*, peintre, pour trois jeux de cartes à or et à diverses couleurs, à porter devers ledit seigneur roi, pour son ébatement, cinquante-six sous parisis. »

GRINGORE, (Pierre) Héraut d'armes du duc de *Lorraine*, mort après 1544, est auteur de plusieurs Moralités en vers, qui ne sont pas communes. Les plus rares sont : I. La *Chasse du Cerf des Cerfs*, sans date, in-16, gothique; c'est une allégorie touchant les différens des papes et des souverains. II. Le *Jeu du Prince des Sots*, joué en 1511, in-16, gothique. III. *Contredit de Songes Creux*, 1530, in-8.° IV. Les *Menus propos de Mère Sotte*, 1535, in-16. V. Les *Fantaisies de Mère Sotte*, dont la meilleure édition est de 1538, in-16. VI. *Sottises*, en rimes françoises, in-8°, gothique. VII. Le *Nouveau Monde*, in-8°, gothique. On ne peut guères soutenir la lecture d'aucune de ces platitudes poudreuses. Il y a cependant des curieux qui les recherchent, soit pour satisfaire la manie des choses rares, soit pour suivre les progrès de l'esprit humain dans la carrière du théâtre. On y trouve quelques détails passables; témoin celui-ci :

> Qui bien se mire, bien se voit;
> Qui bien se voit, bien se connoît;
> Qui bien se connoît, peu se prise;
> Et qui bien se prise, sage est.

Voyez aussi l'article I. Moulin, *à la fin*.

GRIS, (Jacques le) écuyer et favori de *Pierre II*, comté d'Alençon, devint amoureux de la femme de *Jean de Carouge*, officier du même prince. Le mari étant allé faire un voyage à la Terre-sainte, *le Gris* rendit visite à son épouse, qui le reçut comme un ami de son époux. Ce perfide tâcha d'abord de la séduire; mais n'ayant pu y réussir, il la força dans sa chambre. Cette dame, pour tirer vengeance de cet outrage, le déclara à son mari lorsqu'il fut de retour. *Carouge* cita le corrupteur au parlement de Paris, qui, faute de preuves convaincantes, ordonna que les deux parties videroient leur querelle dans un champ de bataille, seul à seul. Le roi et toute la cour furent présens à ce duel, qui se fit à Paris en 1387. La victoire que *Jean de Carouge* y remporta, persuada tout le monde de la justice de sa cause et de l'innocence de sa femme. Son adversaire fut livré mort au

bourreau,

bourreau, qui, après l'avoir traîné comme un scélérat, le pendit à Montfaucon. Voilà comme le plus grand nombre des historiens racontent cette aventure. Cependant *Juvenal des Ursins*, et *le Moine de St-Denys*, disent que *le Gris* étoit innocent. Le véritable coupable, étant prêt de périr, avoua son crime, et disculpa *le Gris*.

GRIVE, (Jean de la) géographe de la ville de Paris, né à Sédan, fut pendant quelque temps membre de la congrégation de Saint-Lazare. Il la quitta pour se livrer entièrement à la géométrie et aux mathématiques. Il mourut à Paris au mois d'avril 1757, à 68 ans, avant que d'avoir mis la dernière main à une *Topographie de Paris*, si bien circonstanciée, qu'on devoit avoir, par ce moyen, toutes les dimensions actuelles de ce petit univers. M. *Huguin*, digne élève de l'abbé *de la Grive*, a publié quelques *Feuilles* de ce vaste Plan. On a encore de ce célèbre géographe : I. Un *Plan de Paris*, 1728, bon, mais mal gravé. II. Les *environs de Paris*. III. Le *Plan de Versailles*. IV. Les *Jardins de Marly*. V. Le *Terrier du Domaine du Roi aux environs de Paris*. VI. Un *Manuel de Trigonométrie sphérique*, publié en 1754.

GRIVEL, (Jean) conseiller d'état des archiducs *Albert* et *Isabelle*, étoit né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, et mourut à Bruxelles en 1624, âgé d'environ 60 ans. Il donna des Décisions du parlement de Dôle, dont il avoit été conseiller, sous ce titre : *Decisiones Senatûs Dolani*, in-folio, Dijon, 1731. L'édition que nous citons a été dirigée par son petit-fils. Cet ouvrage est estimé pour le style, l'ordre et la clarté.

GROCHOWSKI, général Polonois, commença sa carrière militaire dans les troupes du roi de Prusse. De retour dans sa patrie, il fut employé, en 1792, contre les Russes, en qualité de lieutenant colonel d'infanterie. Dans la révolution des Polonois tendant à secouer le joug de la Russie, *Grochowski* les seconda de tous ses efforts, et fut élu général des troupes rassemblées dans les cantons de Lublin et de Chelm. Il remporta divers avantages en Volhinie, et se réunit au général en chef *Kosciuszko*, pour livrer aux Russes la bataille de *Syezekociny*, le 6 juin 1794. Il y fut atteint d'une balle, et mourut le lendemain de sa blessure.

GRODICIUS, (Stanislas) Jésuite Polonois, recteur du collége de Cracovie, mourut en 1613, à 72 ans. Nous avons de lui 8 vol. de *Sermons Latins*, pour tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année; et divers écrits polémiques et ascétiques en polonois.

I. GROLLIER, (Jean) né à Lyon en 1479, devint le *Mécène* des hommes de lettres de son siècle. *François I*, dont il mérita la confiance, lui donna la charge d'intendant des finances, et l'envoya en ambassade auprès du pape *Clément VII*. Ce fut pendant cette mission, qu'il fit imprimer à Venise le livre *de Asse* de *Budé*. *Egnace* raconte que se trouvant à dîner avec *Alde Manuce* et divers savans chez *Grollier*, ce dernier leur fit don, au dessert, d'une paire de gants remplis de pièces d'or. De retour à Paris, *Grollier* y ramassa une

énorme collection de livres qu'il se faisoit un plaisir de prêter aux hommes de lettres, et qui portoit pour devise : *A J. Grollier et à ses amis.* Il mourut en 1565 à 86 ans.

II. GROLLIER, (Antoine) de la même famille que le précédent, naquit à Lyon en 1545. Il se trouva à la marche des Suisses sous *Fiffer*, conduisant *Charles IX* à Paris; et à la bataille de St-Denys. Les Ligueurs le mirent en prison à Pierre-Scize; mais il s'évada par l'adresse de *Marie Camus* son épouse, qui lui porta des cordons de soie sous son *vertugadin.* Il contribua ensuite à faire rentrer Lyon sous l'obéissance de *Henri IV*; et ayant appris la mort de ce prince, il ne put surmonter le chagrin qu'il en conçut, et mourut peu de temps après à St-Germain-au-Mont-d'Or, près de Lyon.

III. GROLLIER DE SERVIÈRE, (Nicolas) de la même famille que les deux précédens, naquit à Lyon en 1593, et se distingua par son goût pour les mécaniques. Il perdit un œil au siége de Verceil, et il se retira dans sa patrie, où il forma un cabinet curieux de machines, que *Louis XIV* visita : sa gaieté et sa sobriété prolongèrent sa vie jusqu'à l'âge de 93 ans. Il s'étoit fait cette épitaphe : *Cy gît qui a vécu long-temps, parce qu'il ne connut ni procès, ni médecin.* La Description de son cabinet, augmenté par les ouvrages de tour de son fils, parut à Lyon en 1719, in-4°, avec figures. *Grollier* mourut en 1689.

I. GRONOVIUS, (Jean-Frédéric) né à Hambourg en 1611, professeur de belles-lettres à Deventer, puis à Leyde, mourut dans cette ville en 1672, à 61 ans. il a donné des éditions estimées de plusieurs auteurs latins, de *Plaute*, de *Salluste*, de *Tite-Live*, de *Sénèque* le philosophe, de *Pline*, de *Quintilien*, d'*Aulu-Gelle*, etc. Il a restitué quantité de passages, et en a corrigé d'autres avec beaucoup de succès. On a encore de lui un in-4°, Leyde, 1691, sous ce titre : *De sestertiis, seu subsecivorum pecuniæ veteris et romanæ, lib.* 4; et une édition du traité *De jure Belli et Pacis* de *Grotius*, avec des notes, Amsterdam, 1680, in-8.° Il n'étoit pas seulement savant dans les belles-lettres; il étoit aussi habile jurisconsulte.

II. GRONOVIUS, (Jacques) fils du précédent, aussi savant que son père, naquit à Deventer en 1645. Il voyagea en Angleterre et en Italie, et s'y fit des amis et des protecteurs. Le grand duc de Toscane lui donna une chaire à Pise, qu'il quitta en 1679, pour aller occuper celle de son père à Leyde. Il mourut dans cette ville le 21 octobre 1716, à 71 ans, avec le titre de géographe de la ville, et la réputation d'un homme savant, mais caustique. On ne pouvoit le contredire, même sur des points indifférens, sans être exposé à tout ce que la bile d'un pédant orgueilleux a de plus amer. Son caractère le fit plus haïr, que ses ouvrages ne le firent estimer. Les principaux sont : I. Le *Thesaurus Antiquitatum Græcarum*, compilation assez bonne, en 13 vol. in-fol. Toutes les pièces ne sont pas également curieuses; mais plusieurs sont estimables. On accompagne ordinairement

ce recueil, des *Antiquités Romaines* de *Grævius*, 12 vol. in-fol.; de celles de *Sallengre*, 3 vol. in-fol.; du *Dictionnaire* de *Pitiscus*, 3 vol.; des *Supplémens* de *Polénus*, Venise, 1737, 5 volumes in-folio; des *Inscriptions* de *Gruter*, 4 vol. in-fol.; des *Antiquités d'Italie* de *Grævius* et de *Burmann*, 45 vol. II. Une version latine des *Pierres antiques* d'*Agostini*. III. Une infinité d'éditions d'auteurs Grecs et Latins, de *Macrobe*, de *Polybe*, de *Tacite*, de *Sénèque* le tragique, presque achevée par son père; de *Pomponius-Méla*, d'*Aulu-Gelle*, de *Cicéron*, d'*Ammien-Marcellin*, de *Quinte-Curce*, de *Phèdre*, de *Manéthon*, etc. La meilleure de toutes est celle d'*Hérodote*, publiée en 1715, in-fol., avec des corrections et des notes. Il y a cependant des fautes grossières, selon *Niceron*. D'ailleurs, il semble que *Gronovius* y ait répandu tout le fiel dont il étoit rempli. Il prodigue les injures les plus grossières aux savans les plus célèbres, tels que *Valla*, *Henri Etienne*, *Holsténius*, *Gale*, *Spanheim*, *Vossius*, *Saumaise*, *le Clerc*, *Bochart*, *le Fèvre*, *Grævius*, etc. etc. On lui a appliqué ces paroles de *Sénèque : His sibi indulget, ex libidine judicat, et audire non vult, et eripi judicium suum, etiamsi pravum est, non sinit.* IV. *Geographi antiqui*, Leyde, 1694 et 1699, 2 vol. in-4°; recueil estimé. V. *Dissertations sur différens sujets*, chargées d'érudition. VI. *Plusieurs Ecrits polémiques*, monumens de sa bile autant que de son érudition.

GROPPER, (Jean) savant controversiste, né à Soest en Westphalie en 1502, fut successivement prévôt et official de Santen, prévôt de Soest, écolâtre de St-Géréon à Cologne, et enfin chanoine de la métropole. *Paul IV*, satisfait du zèle qu'il montroit contre les nouvelles sectes, voulut l'élever à la pourpre romaine; mais il eut l'humilité de la refuser. Il se rendit cependant à Rome, à la sollicitation de ce pontife, et y mourut le 14 mars 1559. *Paul IV* prononça lui-même son oraison funèbre. *Gropper* étoit savant dans l'histoire et la discipline de l'église, dans la théologie dogmatique, et dans la science de la tradition. Il fut l'ame des conciles provinciaux de Cologne, tenus l'an 1536 et 1549. On a de lui: I. *Enchiridion Christianæ religionis*, imprimé à la suite du concile de 1536. C'est un excellent abrégé de la théologie dogmatique. II. *De la présence véritable du corps et du sang de J.-C.*, Cologne, 1546, in-fol. en allemand. *Surius* en a donné une bonne traduction en latin, Cologne, 1560, in-4.° Cet ouvrage, l'un des meilleurs que nous ayons sur la controverse, est le premier où la matière de l'Eucharistie soit traitée à fond. Son amour pour la pureté étoit extrême, et alloit jusqu'à des singularités ridicules; ayant trouvé une servante occupée à faire son lit, il la fit sortir promptement de sa chambre, et jeta le lit par la fenêtre.

I. GROS, (Pierre le) sculpteur, né à Paris en 1666, envoyé à Rome par *Louvois*, mérita la protection de ce ministre par son assiduité au travail et par ses talens. De retour en France, il embellit Paris des fruits de son génie. Après avoir montré ce

que pouvoit son ciseau, quand il travailloit d'imagination, il copia la *Vénus* de *Richelieu*, et l'*Antinoüs* du *Belvedère*, et rendit avec une fidélité peu commune, expression pour expression. Ces morceaux devinrent originaux, par les beautés qu'il sut y introduire. On a de lui plusieurs modèles et dessins, que les curieux conservent précieusement. Ce célèbre artiste retourna à Rome, et y mourut en 1719, à 35 ans.

II. GROS, (Nicolas le) docteur en théologie de l'université de Rheims, né dans cette ville en 1675, de parens obscurs, s'est fait un nom par le rôle qu'il a joué dans le parti des Anticonstitutionnaires. Après avoir brillé par sa mémoire et par sa pénétration en philosophie et en théologie, il fut chargé par l'archevêque de Rheims, *le Tellier*, du petit séminaire de St-Jacques. Il obtint ensuite un canonicat de la cathédrale; mais son opposition à la bulle *Unigenitus* ayant déplu à *Mailli*, successeur de *le Tellier*, ce prélat l'excommunia et obtint une lettre de cachet contre lui. Le chanoine, obligé de se cacher, parcourut différentes provinces de France, passa en Italie, en Hollande, en Angleterre, et enfin se fixa à Utrecht. L'archevêque lui confia la chaire de théologie de son séminaire d'Amersfort: emploi qu'il remplit avec autant de zèle que de lumières jusqu'à sa mort, arrivée à Rhinwik près d'Utrecht, le 4 décembre 1751, à 75 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart sur les affaires du temps, ou sur quelques disputes particulières, qui y avoient rapport. Les principaux sont: I. *La sainte Bible traduite sur les textes originaux; avec les différences de la Vulgate*, 1739, in-8.° La même a été publiée par *Rondet*, en 6 petits vol. in-12; mais cette édition, dans laquelle on a fait quelques changemens, est moins recherchée. II. *Manuel du Chrétien*, contenant l'ordinaire de la Messe, les Pseaumes, le Nouveau Testament et l'Imitation de J. C., traduits par le même. Ce recueil utile a été plusieurs fois imprimé in-18 et in-12. III. *Méditations sur la concorde des Evangiles*, 3 vol. in-12; Paris, 1730. *Méditations sur l'Epître aux Romains*, 1735, 2 vol. in-12. *Méditations sur les Epîtres Canoniques*. Ces trois ouvrages estimables sont le fruit des conférences que l'abbé *le Gros* faisoit au séminaire d'Amersfort. IV. *Motifs invincibles d'attachement à l'Eglise Romaine pour les Catholiques, ou de réunion pour les Prétendus-Réformés*. V. *Discours sur les Nouvelles Ecclésiastiques*, in-4.° et in-12, 1735. VI. *Les Entretiens du Prêtre* Eusèbe *et de l'avocat* Théophile, *sur la part que les Laïques doivent prendre à l'affaire de la Constitution*, in-12. VII. *Lettres Théologiques contre le traité des Prêts-de-commerce, et en général contre toute Usure*, in-4.° VIII. *Dogma Ecclesiæ circa Usuram expositum et vindicatum*, avec divers autres *Ecrits* en latin sur la même matière, et des *Observations touchant une Lettre attribuée à feu M. de Launoy*, sur l'Usure, in-4.° *Le Gros* fut un des principaux soutiens des Eglises Jansénistes de Hollande; troupeau foible, qui dépérit tous les jours.

III. GROS, (N. le) prévôt de la collégiale de St-Thomas

du Louvre à Paris, fut député de cette ville aux États généraux de 1789, et mourut dès le commencement de la Session en 1789. On lui doit l'analyse et la critique de plusieurs écrits philosophiques. I. *Analyse* des ouvrages de *J. J. Rousseau* et de *Court de Gébelin*, par un Solitaire, 1785, in-8.° II. *Analyse* et examen du système des philosophes économistes, 1787, in-8.° III. *Analyse* et examen de l'Antiquité dévoilée, du Despotisme oriental et du Christianisme dévoilé, par *Boulanger*, 1788, in-8.° En général, ces diverses analyses offrent le discernement d'un bon esprit et une érudition solide.

GROS-GUILLAUME, *Voy.* III. GUERIN.

GROSLEY, (Pierre-Jean) avocat, associé de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, né à Troyes le 19 novembre 1718, mort dans la même ville le 4 novembre 1785, à 67 ans, se destina d'abord au barreau. Mais un goût décidé pour la littérature et pour les recherches d'érudition, le tourna entièrement vers ces deux objets. Ce ne fut pas cependant un savant de cabinet, étranger au reste du monde. Il fit deux voyages en Italie, deux en Angleterre, un en Hollande. Il se montroit aussi presque toutes les années à Paris, et étoit reçu dans les premières sociétés de cette ville; mais il ne voulut jamais s'y fixer. Le séjour de la capitale convenoit peu à un homme d'une santé délicate et d'un caractère ferme, qui aimoit à vivre sans façon, et à parler sans contrainte. Sa fortune, qui étoit honnête, avoit été augmentée par une économie constante, mais modérée, et qui ne l'empêcha pas de faire des actes de générosité. Encore jeune, il remit volontairement à sa sœur un legs universel de 40 mille livres. Vers le même temps, sa patrie dut à ses libéralités les bustes en marbre des hommes illustres qu'elle a produits. Ses principaux ouvrages sont: I. *Recherches pour l'histoire du Droit françois*, 1752, in-12, livre estimé, plein d'une érudition solide et d'une critique saine. II. *Vie des frères Pithou*, Paris, 1756, 2 vol. in-12. III. *Observations de deux gentilshommes Suédois sur l'Italie*, 1774, 4 vol. in-12. Ce voyage est estimé à cause des recherches originales et des traits piquans dont il est semé. Le style ressemble à celui de sa conversation souvent enjouée, quelquefois saillante, et presque toujours féconde en anecdotes. On désireroit seulement dans plusieurs morceaux plus de netteté, d'élégance et de coloris. IV. *Londres*, 1770, 3 vol. in-12. On peut appliquer à ce voyage d'Angleterre, ce que nous avons dit du voyage d'Italie. Les observations de l'auteur paroîtroient plus intéressantes, si ses fréquentes digressions ne dégénéroient en longueurs, et si les tirades de vers latins, dont l'auteur charge son livre, ne faisoient languir la narration. V. *Essais historiques sur la Champagne.* VI. *Ephémérides Troyennes*, continuées pendant plusieurs années, et remplies de mémoires instructifs sur la ville de Troyes. VII. Il eut part aux *Mémoires de l'Académie de Troyes*, et à la dernière Traduction de *Davila*. VIII. Un grand nombre de Lettres instructives, d'opuscules polémiques, d'éloges

littéraires, publiés en partie dans le *Journal Encyclopédique*, depuis 1771 jusqu'en 1785. Il faut avouer que les derniers morceaux, que nous avons vus de lui, étoient écrits incorrectement; et qu'en vieillissant, son style, toujours plein et arrondi, étoit souvent louche, obscur, embarrassé, soit qu'il développât plus difficilement ses idées, soit qu'il eût gâté sa diction par la lecture de *Rabelais*, de *Montaigne* et des vieux auteurs françois, dont il aimoit beaucoup la naïveté et le *franc-parler*. Lorsqu'il écrivit son *Discours sur l'influence des lois sur les mœurs*, qui concourut avec celui du célèbre *Rousseau* de Genève, et obtint un *accessit*; il avoit une diction bien plus correcte et plus élégante que dans ses derniers jours. Il nous avoit fourni quelques remarques pour les premières éditions de ce Dictionnaire historique.

GROSSEN, (Chrétien) théologien Luthérien, né à Wittemberg en 1602, mort en 1673, fut fait professeur à Stettin en 1634, et surintendant général des Églises de la Poméranie, en 1663, à 61 ans. On a de lui, un *Traité contre la primauté du Pape*, et d'autres ouvrages de controverse qu'on ne lit plus.

GROSSE-TESTE, (Robert). *Voyez* ROBERT, n° XV.

GROSTESTE, (Marin) seigneur des Mahis, né à Paris en décembre 1646, fut élevé dans la religion prétendue Réformée: mais il en fit abjuration à Paris, l'an 1681, entre les mains de *Coislin*, évêque d'Orléans, depuis cardinal. Peu de temps après il alla à Orléans, où il eut le bonheur de convertir à la foi Catholique un grand nombre de personnes, entr'autres son père, sa mère, et un de ses frères. *Des Mahis* devint ensuite chanoine de la cathédrale d'Orléans. Il mourut dans cette ville le six octobre 1694, à 48 ans, n'étant que diacre, et n'ayant jamais voulu, par humilité, recevoir l'ordre de prêtrise. On a de lui: I. *Considérations sur le Schisme des Protestans*. II. *Traité de la présence réelle du Corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*. Ces deux Traités parurent à Orléans en 1685. III. *La vérité de la Religion Catholique prouvée par l'Écriture sainte*; Paris, 1697, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris en 1713, 3 vol. in-12, avec des augmentations considérables de l'abbé *Geoffroy*, mort à Paris en 1715. *Des Mahis* avoit un frère, *Claude* GROSTESTE, sieur *de la Mothe*, qui se retira à Londres, en 1685, après la révocation de l'édit de Nantes. Il y fut ministre de l'Église de la Savoie, et y mourut en 1713, à 66 ans, membre de la société de Berlin. Il étoit savant dans le cabinet, éloquent en chaire, d'une prudence rare, et d'une charité consommée. On a de lui: I. Un *Traité de l'inspiration des Livres sacrés*, Amsterdam, 1695. II. Plusieurs *Sermons*. III. D'autres ouvrages, qui eurent autant de succès dans les pays Protestans, que ceux de son frère dans les pays Catholiques.

GROTIUS, (Hugues) né à Delft, le 10 avril 1583, d'une famille illustre, eut une excellente éducation, et y répondit d'une manière distinguée. Dès l'âge de huit ans il faisoit des vers latins, qu'un vieux poëte n'au-

roit pas désavoués. A 15 ans, en 1597, il soutint des thèses sur la philosophie, les mathématiques et la jurisprudence, avec un applaudissement général. L'année d'après, il vint en France avec *Barneveldt*, ambassadeur de Hollande, et y mérita par son esprit et par sa conduite, les éloges de *Henri IV*. De retour dans sa patrie, il plaida sa première cause à 17 ans, et fut fait avocat général à 24. Rotterdam souhaitoit de jouir de ses talens : il s'y établit en 1613, et y fut fait syndic. Les impertinentes et funestes querelles des *Remontrans* et des *Contre-Remontrans* agitoient alors la Hollande. *Barneveldt* étoit le protecteur des premiers. *Grotius* s'étant déclaré pour le parti de ce grand homme, son ami, le soutint par ses écrits et par son crédit. Leurs ennemis se servirent de ce prétexte pour les perdre l'un et l'autre. *Barneveldt* eut la tête tranchée en 1619, et *Grotius* fut enfermé à vie dans le château de Louvestein. Sa femme ayant eu la permission de lui faire passer des livres, les lui envoya dans un grand coffre ; l'illustre prisonnier se mit dans ce coffre, et échappa par cette ruse à ses persécuteurs. Après avoir roulé quelque temps dans les Pays-Bas Catholiques, il chercha un asile en France, et l'y trouva. On l'accusa alors dans son pays de vouloir se faire Catholique ; mais il répondit à un de ses amis, que *quelque avantage qu'il eût de passer d'un parti foible qui l'avoit maltraité, à un parti fort qui le recevroit à bras ouverts, il n'étoit pas tenté de le faire... Et puisque j'ai eu*, ajoutoit-il, *assez de courage pour supporter la prison, je n'en manquerai point, j'espère, pour soutenir l'exil et la pauvreté...* Les protecteurs que *Grotius* trouva en France, le présentèrent à *Louis XIII*, qui lui donna une pension de mille écus. Les ambassadeurs de Hollande travaillèrent en vain pour donner au roi des impressions défavorables ; ce prince ne voulut point les écouter. Il rendit même à *Grotius* un témoignage avantageux, parce qu'il le voyoit, avec un étonnement mêlé d'estime, conserver toujours de l'amour pour son ingrate patrie. Cependant ses ennemis redoubloient leurs efforts pour le perdre; et le cardinal *de Richelieu*, qu'il ne flattoit pas sur ses productions, l'obligea enfin à force de dégoût, de se retirer. Sa pension fut même supprimée en 1631. Cet illustre réfugié prit alors le parti de retourner en Hollande. Il espéroit beaucoup des bontés du prince d'Orange, *Fréderic-Henri*, qui lui avoit écrit une lettre consolante ; mais ses ennemis représentèrent au prince, qu'il y auroit du danger à le rétablir, et le firent même condamner de nouveau à un bannissement perpétuel. Ce nouvel orage obligea *Grotius* de quitter une seconde fois sa patrie. On le desiroit en Suède. Il se rendit donc à Hambourg, pour s'informer de ce qu'il avoit à espérer de la cour de Stockholm. Pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, plusieurs princes, tels que les rois de Danemarck, de Pologne, d'Espagne, firent des tentatives pour l'attirer dans leurs états ; mais la protection que lui accordoit le chancelier *d'Oxenstiern*, et le goût que la reine *Christine* avoit pour les savans, le déterminèrent à s'attacher à cette princesse. Il partit donc en 1634 pour Stockholm, où on l'accueillit comme

il le méritoit ; et peu de temps après son arrivée, il fut nommé conseiller d'état et ambassadeur en France. Ce choix déplut au cardinal *de Richelieu*, qui le voyoit avec peine revenir dans un royaume où on lui avoit refusé la subsistance, après l'avoir reçu avec la plus grande bonté. *Oxenstiern* ne voulut pas nommer d'autre ministre ; et *Grotius* fit son entrée à Paris, au commencement de mars 1635. *Du Maurier* prétend que l'ambassadeur de *Christine*, pendant son séjour en France, ne vit point le cardinal *de Richelieu*, sous prétexte qu'il ne donnoit pas la main aux ambassadeurs ; mais dans la vérité, parce qu'il conservoit de l'animosité contre ce ministre. Ce fait, qui n'est qu'un ouï-dire, paroît sans vraisemblance. Après un séjour d'onze mois à Paris, où il jouit des hommages des savans, il revint en Suède. Il passa par la Hollande. Les choses étoient bien changées. La plupart de ses ennemis étoient morts ; et l'on se repentoit d'avoir forcé de quitter sa patrie, un homme qui lui faisoit tant d'honneur. Aussi fut-il reçu à Amsterdam avec une grande distinction. Arrivé en Suède, il ne fut pas accueilli moins favorablement par *Christine*, à laquelle il demanda son congé ; mais il l'obtint avec peine. *Grotius*, en retournant dans sa patrie, mourut à Rostock, le 28 avril 1645, à 62 ans. Cet homme célèbre étoit d'une figure agréable ; il avoit des yeux vifs, un visage serein et riant. Son ambition étoit très-modérée. Il écrivoit à son père, tandis qu'il étoit ambassadeur : *Je suis rassasié d'honneurs. J'aime la vie tranquille, et je serois fort aise de ne plus m'occuper que de Dieu et d'ouvrages utiles à la postérité.* Il étoit à la fois bon ministre, excellent jurisconsulte, théologien, historien, poëte et bel esprit. S'il s'est illustré par la gloire d'avoir été l'ami de *Barneveldt* et le défenseur de la liberté de son pays, il ne s'est pas fait moins d'honneur par ses ouvrages. Ç'a été, sans contredit, un des plus grands hommes de son temps, soit par son érudition profonde, soit pour la beauté de son esprit, soit pour la pureté de sa diction. Il possédoit parfaitement les langues, la fable et l'histoire, l'antiquité ecclésiastique et profane, et sur-tout la science du droit public. Ses écrits sont une source où tous les jurisconsultes ont puisé. Les principaux sont : I. Un excellent traité *De jure Belli et Pacis, cum notis Variorum*, 1712, in-8.° Il a été traduit en françois par *Barbeyrac*, 1729, 2 vol. in-4° ; mais on le lit moins utilement dans la version que dans l'original latin, quoique le style en soit un peu dur. Cet ouvrage a passé autrefois pour un chef-d'œuvre ; et malgré la foule de livres publiés sur cette matière, il mérite encore aujourd'hui une place distinguée parmi les productions de ce genre. Il y a pourtant un trop grand étalage d'érudition ; les citations y étouffent les raisonnemens. La meilleure édition du texte est celle en 3 vol. in-fol., 1696, 1700 et 1714, avec des commentaires. La traduction est accompagnée de remarques ; elle passe pour fort exacte. II. *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, traduit du latin en françois par l'abbé *Goujet*, in-12. Cet ouvrage, composé d'abord par *Grotius*, en vers flamands, pour fortifier dans

le Christianisme les matelots qui font le voyage des Indes, a été traduit en grec, en arabe, en anglois, en persan, en allemand, en flamand. *Saint-Evremond* l'appelle le *Vade Mecum* des Chrétiens. *Voltaire* l'a fort déprimé, et l'on en sent assez les raisons. Il est vrai qu'il emploie des preuves, que quelques théologiens ont rejetées; mais le fonds de l'ouvrage est estimable. III. Des *Œuvres Théologiques*, qui renferment des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte; et d'autres *Traités* recueillis à Amsterdam en 1679, en 4 vol. in-fol. On a accusé l'auteur d'avoir donné quelquefois dans le pélagianisme et le socinianisme; d'avoir prodigué l'érudition profane dans des matières sacrées; d'avoir cherché dans le texte de l'Ecriture, moins ce qui y est, que ce que le commentateur vouloit y voir, etc. La plupart de ces reproches sont fondés, et il faut avouer que plusieurs endroits de ses Commentaires paroissent favorables aux nouveaux Ariens. Il est vrai qu'il a combattu le sentiment de *Socin*, en soutenant la préexistence du Verbe; mais il se rapprochoit de lui dans plusieurs autres points. *Grotius* étoit un des plus modérés Protestans. S'il ne mourut pas Catholique, il avoit eu beaucoup de penchant à l'être; mais il est à craindre que cette modération ne vînt plutôt d'une indifférence pour toutes les religions, que de la connoissance qu'il avoit des foibles fondemens du Protestantisme. On trouve dans la *Bibliothèque Polonoise* une de ses *Lettres* au fameux Socinien *Crellius*, qui donne de violens soupçons sur sa religion. Cependant il pourroit se faire, qu'ayant flotté d'erreurs en erreurs, il eût desiré sur la fin de ses jours de fixer sa doctrine en se réunissant au centre de l'unité et de la vérité. On trouve dans le *Menagiana*, que « quand on sut à Paris que *Grotius* étoit mort à Rostock, le P. *Petau*, persuadé qu'il étoit Catholique dans l'ame, dit la messe pour lui. On disoit même en ce temps-là, que *Grotius* avoit voulu se déclarer Catholique, avant que d'aller en Suède rendre compte de son ambassade; mais qu'il avoit suivi le conseil du P. *Petau*, qui étoit de faire ce voyage de Suède, et de retourner à Paris pour s'y établir, et exécuter la résolution qu'il avoit prise. » Avant son départ, *Grotius* avoit, dit-on, donné la même parole à M. *Bignon*. « Il est sûr que, quand il mourut, dit le Père *Oudin*, il y avoit long-temps qu'il s'étoit séparé de la communion des prétendus Réformés. Dès l'an 1641, dans son livre *De Antichristo*, il leur avoit enlevé leur *Palladium*: c'est ainsi que *Saumaise* appeloit la folle idée où ils sont, ou du moins où ils font semblant d'être, que le pape est l'*Antechrist*. Pour justifier la bonne opinion du P. *Petau*, sur la religion de son ami, je transcrirai quelques lignes de la lettre 432 du docteur *Arnaud*, au sujet de Grotius. *Il paroît clairement*, dit-il, *par ses derniers livres, qu'il étoit tout-à-fait entré, à la fin de sa vie, dans les sentimens de l'Eglise Catholique. Il établit très-fortement dans son Livre posthume, que les dogmes de la Foi se doivent décider par la tradition et l'autorité de l'Eglise, et non par la seule Ecriture: ce qui renverse toutes les hérésies.* » Voy. la *Vie* du P. *Petau*, par le

P. *Oudin*, dans les *Mémoires* de *Niceron*, tom. 37. C'est apparemment cette idée, que *Grotius* penchoit pour la véritable église, qui a fait dire au ministre *Jurieu*, dans l'*Esprit d'Arnauld*, « *que Grotius* étoit mort sans vouloir faire profession d'aucune religion et ne répondant à celui qui l'exhortoit à la mort que par un NON INTELLIGO. » Au reste, le Livre posthume indiqué par *Arnauld*, est intitulé : *Rivetiani apologetici discussio*. IV. Des *Poésies*, 1617 et 1622, in-8.° Il y en a quelques-unes d'heureuses; mais sa vaste littérature éteint souvent son feu poétique. Les Hollandois en font un grand cas; mais le goût François est bien différent, ou pour mieux dire, le préjugé national ne ferme point les yeux en France sur leurs défauts. V. *De imperio summarum Potestatum circa Sacra*, la Haye, 1661, in-12; traduit en françois, en 1751, in-12, sous ce titre: *Traité du pouvoir du magistrat politique sur les choses sacrées*. VI. *Annales et Historia de rebus Belgicis, ab obitu regis* Philippi, *usque ad inducias anni* 1619. L'auteur a parfaitement imité *Tacite* dans ses annales; il est comme lui énergique et concis; mais cette précision le rend quelquefois obscur : comme lui, il a développé toutes les intrigues, tous les ressorts, tous les motifs des événemens dont il a été le témoin. Cet ouvrage est plein de maximes que la politique peut adopter; et les passions des différens acteurs y sont peintes avec autant de force que d'adresse. Il fait surtout bien connoître un peuple qui peut souffrir un maître, mais non pas un tyran, et qui secoue le joug avec autant d'habileté que de courage. VII. *Historia Gothorum*, in-8°, inférieure à la précédente pour le style, mais très-utile pour les recherches sur l'Histoire d'Espagne, et sur celle de la décadence de l'empire Romain. VIII. *De antiquitate Reipublicæ Batavicæ*, in-24; ouvrage plein d'érudition. IX. Des Tragédies peu théâtrales, et dont le sujet est mal choisi. Elles parurent sous le titre de *Tragædiæ, etc.* 1635, in-4.° X. *De origine gentium Americanarum, Dissertationes duæ*, 1642 *et* 1643, 2 vol. in-8°. XI. *Excerpta ex Tragædiis et Comædiis Græcis*, Paris, 1626, in-4.° XII. *Philosophorum sententiæ de Fato*, Paris, 1648, in-4.° XIII. Des *Lettres*, publiées en 1687, in-fol. XIV. Une édition de CAPELLA. *Voyez* ce mot. XV. Un *Commentaire* sur les *Annales de Hollande*, par *Douza*. On peut consulter sur cet homme célèbre sa *Vie*, par M. de *Burigny*, en 2 vol. in-12, 1752. L'historien y entre dans de grands détails sur son héros et sur ses négociations. Le caractère de *Grotius* ressembloit à son style; c'est-à-dire qu'il étoit noble, ferme, et quelquefois dur. On voit dans l'*Histoire métallique* de la Hollande une médaille sur laquelle *Grotius* est appelé *le Phénix de la patrie*, l'*Oracle de Delft*, le *grand esprit*, la *lumière qui éclaire la terre*. Il laissa un fils, mort à 70 ans, qui se distingua dans les ambassades, et dans le ministère de sa religion.

GROUAIS, *Voyez* DESGROUAIS.

GROUCHI, *Gruchius*, (Nicolas de) d'une famille noble de Rouen, fut le premier qui expliqua *Aristote* en grec. Il enseigna avec réputation, à Paris, à Bor-

deaux et à Coimbre. De retour en France, il alla à la Rochelle, où l'on vouloit établir un collége. Il y mourut en 1572. On a de lui, un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. Une *Traduction* de l'*Histoire des Indes*, par *F. L. de Castanedo*, Paris, 1554, in-4.° II. Un traité *De Comitiis Romanorum*, et des *Ecrits* contre *Sigonius*, in-folio. Ce savant craignoit *Grouchi*, et eut la lâcheté impardonnable de ne parler contre lui que lorsqu'il eut appris sa mort.

GROUMBACH, gentilhomme Saxon, chassé de son pays pour quelques crimes, se retira en 1556 à Gotha, avec ses complices, auprès de *Jean-Fréderic*, fils de ce *Jean-Fréderic*, que l'empereur *Charles-Quint* avoit dépouillé de l'électorat de Saxe. *Groumbach* avoit principalement en vue de se venger du nouvel électeur *Auguste*, chargé de faire exécuter contre lui l'arrêt de sa proscription. Il s'étoit associé à plusieurs brigands : il forma avec eux une conspiration pour assassiner l'électeur. Un des conjurés, pris à Dresde, avoua le complot. L'électeur *Auguste*, ayant une commission de l'empereur, fait marcher ses troupes à Gotha. *Groumbach*, que le duc soutenoit, étoit dans la ville avec plusieurs soldats déterminés, attachés à sa fortune. Les troupes du duc et les bourgeois défendirent la ville ; mais enfin il fallut se rendre. Le duc *Jean-Fréderic*, aussi malheureux que son père, fut arrêté et conduit à Vienne dans une charrette, avec un bonnet de paille attaché sur la tête : et ses états furent donnés à *Jean-Guillaume*, son frère. *Groumbach* et ses complices, pris en même temps, finirent leurs jours par le dernier supplice, en 1567. *Voy.* I. LANGUET.

GROZELLIER, (Nicolas) prêtre de l'Oratoire, né à Beaune le 29 août 1692, mort le 19 juin 1778, est auteur de quelques ouvrages, dont le plus connu est un *Recueil de Fables*, in-12, 1768.

GRUAU, (Louis) fut curé de Sauge dans le diocèse du Mans. Il publia en 1613, à Paris, chez *Chevalier*, un ouvrage sous ce titre : *Nouvelle invention pour prendre et ôter les loups de la France*, in-12, avec figures. Ce traité est dédié à *Louis XIII*, qui n'avoit alors que douze ans. On y trouve des anecdotes, qui prouvent un grand instinct dans le loup, de la prévoyance, une combinaison d'idées et du courage. La conclusion de l'auteur est digne du temps : c'est que plus nous approcherons de la fin du monde, plus les loups se multiplieront.

GRUDIUS, (Nicolas Everard, *dit*) trésorier du Brabant, et fils d'un président du conseil souverain de Hollande et de Zélande, mourut en 1571. On a de lui des *Poésies profanes*, Leyde, 1612, in-8°, en latin ; et des *Poésies sacrées*, Anvers, 1566, in-8.° Il avoit pour frères, *Jean Second* et *Adrien Marius*, qui se distinguèrent aussi dans la versification. *Voyez* SECOND (Jean).

GRUE, (Thomas) littérateur François, mort vers la fin du 17[e] siècle, à qui nous devons des traductions de quelques ouvrages Anglois. Les principales sont : I. *Les Religions du Monde*, traduites de l'anglois de *Ross*,

in-4.° II. *La Porte ouverte pour parvenir à la connoissance du Paganisme*, traduite aussi de l'anglois d'*Abraham Roger*, in-4.° On l'estime pour la connoissance qu'il donne des mœurs des Brames Asiatiques.

I. GRUET, (Jacques) Genevois, fameux libertin, débitoit ses impiétés vers le milieu du XVIe siècle; il étoit aussi opposé à *Calvin* et à ses partisans, qu'aux défenseurs de la véritable religion, parce qu'il n'en professoit aucune. Il ne manquoit d'ailleurs ni d'esprit ni d'érudition, et il souffroit impatiemment les hauteurs des Calvinistes et leur prétendue réforme. Il eut la hardiesse d'afficher en 1547 des placards, dans lesquels il accusoit les Réformés de cette ville d'être des esprits remuans, qui, après avoir renoncé à la vérité, et la plupart à leur premier état, vouloient dominer sur toutes les consciences. Sa témérité lui attira les affaires les plus fâcheuses. On saisit ses papiers : on y trouva des preuves d'irréligion, et on se servit de ce prétexte pour le condamner à perdre la tête. Cette sentence fut exécutée en 1549. Son plus grand crime, aux yeux des Genevois, étoit d'avoir dévoilé leur patriarche *Jean Calvin*, dont il avoit peint le caractère et la conduite sous ses véritables couleurs.

II. GRUET, (N.) jeune poëte, fut ravi à la littérature à l'âge de 25 ans, par un accident trop ordinaire à ceux qui se servent imprudemment des armes à feu. Il étoit à la chasse, lorsqu'ayant appuyé la tête contre son fusil, son chien le fit partir et il mourut sous le coup. On lui doit : *Les Adieux d'Hector et d'Andromaque*, pièce couronnée à l'académie Françoise en 1776; une héroïde intitulée : *Annibal au Sénat de Carthage;* la traduction en vers du commencement de l'Iliade. Il avoit entrepris aussi de mettre *Télémaque* en vers. Ce poëte possédoit les qualités du cœur : il n'avoit, ni l'envie qui veut flétrir l'homme supérieur dont la gloire éblouit, ni l'orgueil qui cherche à le mépriser. Il est mort en 1778.

GRUGET, (Claude) Parisien, vivoit au XVIe siècle. Il s'est fait connoître par des *Traductions* qu'il a données de l'italien et de l'espagnol ; et par l'édition de l'*Heptameron de la reine de Navarre*, 1560, in-4.°

GRUTER, (Jean) né à Anvers en 1560, reçut au baptême le nom de *Jean*, qu'il changea, pour se conformer à la mode pédantesque de son temps, en celui de *Janus*. Dès l'âge de 7 ans, il passa en Angleterre avec son père et sa mère, qui étoit Angloise. Le Protestantisme les avoit fait chasser d'Anvers. La mère de *Gruter*, femme d'esprit et de savoir, fut le premier maître de son fils. Après avoir étudié dans plusieurs universités, il professa avec réputation à Wittemberg, où le duc de Saxe lui avoit donné une chaire d'histoire ; et à Heidelberg, où il eut la direction de cette magnifique bibliothèque, transportée à Rome quelque temps après. Ce savant mourut le 20 septembre 1627, à 66 ans. Son nom est célèbre par plusieurs ouvrages utiles. Les principaux sont : I. Un *Recueil d'Inscriptions*, en un gros vol. in-fol. à Heidelberg, 1601. L'auteur avoit beaucoup fouillé dans les ruines

de l'antiquité ; cet ouvrage en est une preuve. Il le dédia à l'empereur *Rodolphe*, qui l'en remercia en lui accordant un privilége général pour tous ses livres, avec pouvoir d'accorder lui-même des priviléges aux autres auteurs. Ce monarque lui destinoit aussi la dignité de comte de l'empire ; mais il mourut avant d'en avoir été revêtu. *Grævius* a considérablement augmenté le recueil de *Gruter*, et en a fait 4 gros vol. in-folio, imprimés à Amsterdam 1707. II. *Lampas, seu Fax Artium liberalium* : hoc est, *Thesaurus criticus à bibliothecis erutus* ; Francfort, 1602, 6 vol. in-8.° Le but de l'auteur est d'indiquer les bons livres, en chaque partie, à ceux qui veulent s'appliquer à l'étude des lettres et des beaux arts. III. *Deliciæ Poëtarum Gallorum*, 3 vol. in-12 ; *Italorum*, 2 vol. ; *Belgarum*, 3 vol. ; *Germanorum*, 6 vol. ; *Hungaricorum*, 1 vol. ; *Scotorum*, 2 vol. ; *Danorum*, 2 vol. IV. *Historiæ Augustæ Scriptores*, in-fol. et *cum notis Variorum*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8.° V. *Chronicon Chronicorum*, Francfort, 1614, 2 vol. in-8.° Cette Chronique commence à la naissance de J. C., et finit en 1613. Elle est pleine d'inexactitudes, d'inutilités, tandis que bien des choses remarquables sont omises. VI. *M. T. Ciceronis opera cum notis*, Hambourg, 3 vol. in-fol. *Jean Albert Fabricius* estimoit beaucoup cette édition. *Gruter* a encore donné des éditions avec des notes, d'*Ovide*, de *Plaute*, de *Florus*, de *Sénèque* le poëte, de *Sénèque* le philosophe, de *Tite-Live*, de *Velleius-Paterculus*, de *Salluste*, et quantité d'autres ouvrages. *Gruter* étoit un homme fort laborieux, qui étudioit tout le jour et une grande partie de la nuit, et toujours debout. Son désintéressement étoit extrême, et outre d'abondantes aumônes, il exerçoit une autre espèce de charité : il prêtoit de l'argent, sans s'informer si l'on étoit en état de le lui rendre. Ses ennemis l'accusèrent d'athéisme ; mais son attachement au protestantisme ne s'accorde point avec l'imputation d'irréligion. Il fut marié quatre fois ; et lorsqu'il perdoit ses femmes, il étoit bientôt consolé ; soit qu'elles méritassent peu ses regrets ; soit plutôt que son caractère, naturellement indifférent, ne lui permît pas des afflictions longues et vives. Il étoit plein de suffisance, et ne répondoit à ses critiques, que par un langage qui le déshonoroit, comme l'on peut s'en convaincre par ce qu'il a écrit contre *Jean-Philippe Pareus*. L'érudition dont il fit parade, ne lui appartenoit pas toute en propre ; il fut aidé dans ses recherches par *Marc Velser* et d'autres savans.

GRUYER, *Voy.* I. DUPRÉ.

GRYLLUS, *Voyez* XÉNOPHON, n.° I.

GRYNÉE, (Simon) ami de *Luther* et de *Mélanchthon*, naquit en Souabe l'an 1493, et mourut à Basle en 1541, à 48 ans. C'est lui qui publia, le premier, l'*Almageste* de *Ptolomée* en grec, Basle, 1538, in-folio. — Il y a eu de la même famille *Jean-Jacques* GRYNÉE, professeur à Heidelberg, mort en 1617. On a de lui plusieurs savans *Ecrits*, principalement sur l'Ecriture sainte. *Voyez*-en le catalogue dans le tome 37 des *Mémoires* du P. *Niceron*. La néphrétique, la mort

de ses enfans, et d'un de ses gendres qu'il aimoit comme son fils, éprouvèrent sa patience et hâtèrent sa mort.

I. GRYPHE, (Sébastien) de Reuthlingen en Souabe, vint s'établir à Lyon, où il exerça l'art de l'imprimerie avec beaucoup de succès. C'est à son occasion que *Jean Vouté* de Rheims disoit « que *Robert Etienne* corrigeoit parfaitement les livres, que *Colines* les imprimoit très-bien; mais que *Gryphe* réunissoit le double talent de corriger et d'imprimer : »

> *Inter tot nôrunt libros qui cudere, tres sunt*
> *Insignès; languet cætera turba fame.*
> *Castigat* Stephanus, *sculpsit* Colinæus; *utrumque*
> Gryphius *edoctâ mente manuque facit.*

Gryphe méritoit cet éloge; il rechercha avec empressement les plus habiles correcteurs, veilla sur eux, et fut lui-même un excellent correcteur. Il mourut le 7 septembre 1556, à 63 ans. *Charles Fontaine* lui fit cette épitaphe :

> Le grand Griffe,
> Qui tout griffe,
> A griffé
> Le corps de *Gryphe*.

Parmi les belles éditions dont il a enrichi la littérature, on distingue sa *Bible* latine de 1550, in-folio. Il y employa des caractères ronds et les plus gros qu'on eût vus jusqu'alors. C'est un chef-d'œuvre de typographie. (*Voy.* DOLET, n.° 1er de ses ouvrages.) On fait cas de toutes les *Bibles hébraïques* qu'il a publiées; et en particulier de l'édition du *Trésor de la Langue sainte* de *Pagnin*. — Son frère, *François*, imprimeur de Lyon, et ensuite de Paris, substitua le caractère romain aux caractères italiques, dont *Sébastien* se servoit dans toutes ses éditions : ce qui en diminue le prix. — *Antoine* GRYPHE, fils de *Sébastien*, soutint dignement la réputation de son père. Sa seconde édition du *Trésor de la Langue latine*, est un modèle d'impression. Ils avoient pour enseigne un *Gryphon*, et c'est la marque ordinaire de leurs livres, avec cette devise : *Virtute duce, comite fortunâ*, que le commerce de Lyon a prise depuis pour la sienne.

II. GRYPHE, (André) né à Glogaw en 1616, mort en 1664, à 48 ans, devint syndic des états de Glogaw. Il s'acquit une si grande réputation par ses *Pièces de Théâtre*, qu'on peut l'appeler le *Corneille des Allemands*. Il tient le premier ou du moins l'un des premiers rangs dans le tragique parmi les poëtes de sa nation. Il a aussi composé quelques petites *Farces*, et une *Critique* assez fine du ridicule des anciennes comédies allemandes.

III. GRYPHE, (Chrétien) fils du précédent, né à Fraustadt en 1649, devint professeur d'éloquence à Breslaw, puis principal du collége de la Magdeleine dans la même ville, et enfin bibliothécaire. Il mourut le 6 mars 1706, à 57 ans, après s'être fait jouer, dans sa chambre, une *Pièce de poésie* de sa façon qu'il avoit fait mettre en musique; il y exprimoit les consolations que la mort du Sauveur fournit aux mourans. Ses ouvrages sont : I. *L'Histoire des Ordres de Chevalerie*, en allemand, 1709, in-8.° II. *Poésies Allemandes*, entr'autres des *Pastorales*, in-8.°

III. *La Langue Allemande formée peu à peu*, ou *Traité de l'origine et des progrès de cette Langue*, in-8°, en allemand. IV. *Dissertatio de Scriptoribus Historiam seculi XVII illustrantibus*, in-8.° V. Il a aussi travaillé au *Journal de Leipzig*. C'étoit un homme d'une vaste littérature. Ses Poésies allemandes sont estimées, et sa langue doit beaucoup à ses ouvrages et à ses recherches.

GUA DE MALVES, (Jean-Paul de) né en Languedoc en 1712, d'un père ruiné par le système de *Law*, embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Paris, où il se livra avec passion à l'étude des mathématiques. Son profond savoir dans cette partie le fit recevoir au nombre des membres de l'académie des Sciences, et de la Société royale de Londres. Le premier, il eut l'idée de réunir dans un seul dépôt littéraire toutes les connoissances sur les sciences et sur les arts, possédées par les nations savantes; *d'Alembert* et *Diderot* exécutèrent l'*Encyclopédie* d'après ce plan; mais si l'abbé *de Malves* contribua peu à cet ouvrage immense, il eut du moins la gloire de le concevoir. En 1764, il présenta un projet d'exploitation des mines d'or du Languedoc, se chargea du premier essai qui ne réussit pas, tomba de cheval, et resta incommodé de cette chûte, le reste de ses jours. Ils finirent à Paris en 1786. Ses ouvrages les plus connus, sont: I. *Usage de l'Analyse de Descartes*. On y trouve une savante théorie des courbes algébriques; l'auteur a pour but de prouver qu'on peut se passer du *Calcul différentiel*, pour n'employer que les méthodes de *Descartes*. II. *Dialogues d'Hylas et Philonoüs, sur l'entendement humain*, traduits de l'anglois. L'existence des corps y est ingénieusement mise en problême. Une gravure ingénieuse est l'emblême de ce sujet. Un philosophe rit d'un enfant qui, considérant son image dans un miroir, la prend pour un objet réel, et s'efforce de la saisir; on lit au bas, ces mots de *Phèdre : Quid rides ? mutato nomine de te fabula narratur*. III. *Nouveau Voyage autour du Monde*, par *G. Anson*, 1749, in-4.° IV. *Discours* pour et contre la réduction de l'intérêt de l'argent, 1757, in-12. V. *Essai sur les causes du déclin du Commerce étranger de la Grande-Bretagne*, 1757, 2 vol. in-12. L'abbé *de Gua* étoit invariable dans ses opinions, et entêté de ses systêmes; mais il montra toujours une probité sévère, l'envie d'obliger, et le desir de contribuer au bien public.

GUADAGNOLI, (Philippe) né vers l'an 1596, à Magliano dans l'Abruzze ultérieure, occupa avec honneur une chaire de professeur en arabe et en chaldéen dans le collége de la Sapience. La congrégation de la *Propagande* l'employa à traduire l'Ecriture sainte en arabe, sous le pontificat d'*Urbain VIII*. Il mourut à Rome, en 1656, âgé d'environ 60 ans, laissant une bonne *Réponse* aux objections d'*Ahmed ben-Zin Ulabeden*, docteur Mahométan, 1631, in-4.° On a encore de lui une *Grammaire Arabe*, imprimée in-folio, à Rome, 1642; et la *Bible* traduite en arabe, qui parut aussi à Rome, en 1671, trois vol. in-folio.

GUADET, (Marguerite-Élie) né à Saint-Emilion en Guyenne, remplissoit la profession d'avocat à Bordeaux, lorsqu'il fut député de cette ville, à la première Législature et à la Convention. De grands talens pour l'art oratoire, une éloquence persuasive, une logique serrée et pressante l'y firent bientôt distinguer, et le placèrent à la tête du parti de la *Gironde*. Toujours impétueux, trop souvent cruel, il embrassa avec ardeur toutes les idées révolutionnaires. On le vit défendre les massacreurs d'Avignon, et présenter leurs attentats comme des erreurs; il pressa la déclaration de guerre contre l'empereur; il fit décréter que les prêtres qui refuseroient le serment, seroient déportés; et que les émigrés, pris les armes à la main, seroient mis à mort dans les vingt-quatre heures. Ennemi particulier de *Marat* et de *Robespierre*, il les accusa plusieurs fois avec courage, et finit par succomber sous les coups de ce dernier. Mis hors de la loi, il se sauva d'abord à Évreux, déguisé en garçon tapissier, puis à Caen, enfin à Quimper au milieu des plus grands périls. Là, il s'embarqua pour la Guyenne, où il erra long-temps, sans ressources, sans asile, ne sortant que la nuit, et se cachant le jour dans des rochers. L'une de ses tantes lui ouvrit sa maison, et paya ensuite son hospitalité de sa vie. Découvert chez son père à Libourne, et traduit à Bordeaux, il y fut exécuté le 1er messidor de l'an 2, à l'âge de 35 ans. Sa perte entraîna celle de son père, de son frère adjudant général de l'armée de la Moselle, et de toute sa famille. Le capitaine même du navire qui l'avoit amené sans le connoître, de Brest à Bordeaux, nommé *Granger*, n'échappa pas à la mort.

GUAGNIN, (Alexandre) né en 1538, à Vérone, mort à 76 ans, à Cracovie, après avoir été naturalisé Polonois, est auteur d'un livre fort rare et fort estimé. Il est intitulé : *Sarmatiæ Europeæ Descriptio*, à Spire, 1581, in-folio. On a encore de lui : *Rerum Polonicarum Scriptores*, 1584, 3 volumes in-8°; Francfort : et un *Compendium Chronicorum Poloniæ;* cet abrégé forme le premier volume de l'ouvrage précédent.

GUAGUIN, *Voy.* GAGUIN.

GUALBERT, (Saint-Jean) naquit vers le commencement du XIe siècle, d'un gentilhomme Florentin, qui suivoit la profession militaire. A l'exemple de son père, il embrassa d'abord le parti des armes. Son frère ayant été assassiné dans des temps de troubles par un de ses ennemis, il résolut de tenter l'impossible pour venger sa mort. L'occasion s'en présenta bientôt. *Gualbert* bien armé rencontra l'assassin dans un chemin, où l'un et l'autre ne pouvoient s'éviter. Ce dernier se voyant perdu, se prosterne les bras en croix, et conjure son ennemi, au nom de J. C. mourant sur la croix, et qu'il représentoit en cette posture, de lui laisser la vie. *Gualbert*, touché de ce spectacle, lui pardonne, l'embrasse, et va faire sa prière devant un crucifix dans une église voisine. Dès ce moment, il quitta ses habits militaires, renonça au monde, se fit religieux, et fonda un ordre célèbre dans l'Eglise, sous le nom de congrégation de *Vallombreuse*. Indépendamment des moines, il

il reçut des laïques, qui menoient la même vie que ceux-là, et ne différoient que par l'habit : c'est le premier exemple que l'on trouve de *Frères lais* ou *convers*, distingués par état des *Moines de chœur*, qui, dès-lors, étoient clercs, ou propres à le devenir. *Gualbert* jeta les premiers fondemens de son institut à Camaldoli, et se retira ensuite à Vallombreuse. C'étoit une solitude dans l'Apennin, à sept lieues de Florence. C'est là qu'il bâtit un monastère, construit de bois et de terre ; et qu'il mourut le 12 juillet 1073, à 74 ans. Parmi les vertus qui le distinguèrent, on admira sur-tout son désintéressement. Le prieur d'un de ses monastères ayant fait faire, à un novice, la donation de tous ses biens en faveur de la communauté, *Gualbert* se fit donner le contrat et le déchira, en disant qu'*il étoit indigne d'acquérir des biens, en dépouillant les légitimes héritiers.*

GUALBES, *Voy.* CALVO.

GUALDO-PRIORATO, (Galeazzo) mort à Vicence sa patrie, en 1678, à 72 ans, historiographe de l'empereur, a laissé plusieurs ouvrages historiques, écrits en italien d'une manière assez agréable. Les principaux sont : I. L'*Histoire des guerres de Ferdinand II et de Ferdinand III*, depuis 1630 jusqu'en 1640, in-folio. II. Celle *des Troubles de la France*, depuis 1643 jusqu'en 1654, et continuée. III. Celle *du Ministère du cardinal Mazarin*, 1671, 3 vol. in-12. Elle a été traduite en françois. IV. L'*Histoire de l'empereur Léopold*, à Venise, 1670, 3 vol. in-folio, avec figures. Tous ces écrits sont en italien, et ce dernier est le plus recherché.

GUALTÉRIO, (Philippe-Antoine) cardinal, mort en 1727, eut une passion extrême pour les livres et le travail. Deux fois il perdit ses manuscrits, ses collections littéraires, et eut le courage et la patience de les recommencer ; mais il ne put réparer la perte de ses matériaux pour une Histoire universelle, qui remplissoient quinze caisses. A sa mort, il laissa encore trente-deux mille volumes, un riche cabinet de médailles et d'antiques, et plusieurs salles remplies d'objets d'histoire naturelle et d'arts.

GUALTHERUS, (Rodolphe) gendre de *Zuingle*, né à Zurich, en 1529, succéda à *Bullinger*, et mourut en 1586, à 67 ans. On a de lui, des *Commentaires* sur la Bible, et d'autres ouvrages. *Gerhard Meyer* assure dans *Placcius*, que *Gualtherus* est auteur de la *Version de la Bible* attribuée à *Vatable* ; mais rien de plus faux. L'ouvrage le plus connu et le plus rare de cet auteur, est une déclamation contre le pape, sous ce titre : *Anti-Christus*, id est, *Homiliæ quibus probatur Pontificem Romanum verè esse Anti-Christum*, in-8°, *Tiguri*, 1546. Son fils, mort en 1577, étoit poëte latin.

GUALTHER, *ou* GAUTHIER DE CHATILLON, natif de Lille en Flandres, vivoit au commencement du 13ᵉ siècle. Il est auteur d'un poëme latin, intitulé *Alexandreida* ou *Histoire d'Alexandre* ; Ulm, 1559, in-12 ; Lyon, 1558, in-4°, en caractères italiques.

GUARIN, (Pierre) Bénédictin de Saint-Maur, né dans la

diocèse de Rouen en 1678, et mort bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés à Paris, le 29 décembre 1729, à 51 ans, professa, avec distinction, les langues grecque et hébraïque dans son ordre. Il fit des élèves, auxquels il savoit inspirer l'amour et le respect pour leur maître. On a de lui : I. Une *Grammaire hébraïque*, en latin, 2 vol. in-4°, 1724 et 1726. II. Un *Lexicon Hébreu*, publié en 1746, aussi en 2 vol. in-4.° L'auteur avoit laissé cet ouvrage imparfait, il n'en a fait que jusqu'à la lettre M; mais il fut achevé par Dom *Philippe Girardet* son confrère, mort en 1754. Dom *Guarin* étoit un adversaire de *Masclef*; il attaqua, dans sa Grammaire, la méthode de ce novateur. L'abbé *de la Bletterie*, alors de l'Oratoire, disciple du célèbre hébraïsant, lui répondit, dans la nouvelle édition, de la *Grammaire* de son maître, publiée à Paris en 1730, 2 vol. in-12.

I. GUARINI, étoit d'une illustre famille de Vérone. Ayant appris la langue latine, il fit le voyage de Constantinople pour prendre, sous *Chrysoloras*, des leçons de grec, qu'il revint enseigner à Venise, à Florence, à Vérone et à Ferrare. On prétend qu'à son départ de Constantinople, *Guarini* ayant acheté deux grandes caisses de manuscrits grecs, qui étoient uniques, les chargea sur deux vaisseaux. Il arriva heureusement avec l'une en Italie; mais l'autre périt dans la route. Cet accident lui donna tant de chagrin, que ses cheveux devinrent tout blancs dans une nuit. Il mourut en 1460, dans un âge fort avancé, laissant, outre un *Compendium Grammaticæ Græcæ ab Emmi Chrysolorâ digestæ*, Ferrare, 1509, in-8°, diverses *Traductions* et *Notes* sur les auteurs anciens. — L'un de ses fils, *Baptiste* GUARINI, professoit les belles-lettres à Ferrare depuis trente-trois ans, en 1494. Il a publié des *Poésies latines* à Modène, 1496, in-folio; *De sectâ Epicuri; De ordine docendi et studendi*; Iène, 1704, in-8.° Il étoit grand-oncle du suivant.

II. GUARINI, (Jean-Baptiste) neveu du précédent, naquit à Ferrare en 1537. C'étoit alors les beaux jours de la littérature en Italie. Les *Guarini*, ses aïeux, avoient contribué à la faire renaître par leurs soins et par leurs écrits. Les talens du jeune *Guarini* lui frayèrent la voie de la fortune. Il fut secrétaire d'*Alfonse II*, duc de Ferrare, qui le chargea de plusieurs commissions dans les différentes cours de l'Europe. Après la mort de ce prince, il passa au service de *Vincent de Gonzague*, de *Ferdinand de Médicis*, grand duc de Toscane, et du duc d'*Urbin*. Les épines des cours, et la servitude du métier de courtisan, le dégoûtèrent plusieurs fois; mais trop peu philosophe, pour renoncer aux grands, il promena son inconstance d'esclavage en esclavage. Il n'avoit pas plutôt quitté un prince, qu'il revoloit en servir un autre. Il mourut à Venise en 1612, à 74 ans, très-estimé comme poëte, mais peu regretté comme père, comme ami, comme citoyen. Ses productions poétiques sont en grand nombre. L'esprit, les graces, la délicatesse, les images, la douceur, la facilité, les caractérisent; mais elles manquent souvent de naturel et

de décence. On peut sur-tout faire ce reproche à son *Pastor Fido*, Venise, 1602, in-4°; Amsterdam, *Elzevir*, 1678, in-24, figures de *le Clerc;* Vérone, 1735; et Amsterdam, 1736, in-4°; Glasgow, 1763, in-8°; Édimbourg, 1724, in-12; et Paris, 1768, in-12... Les beautés de cette Pastorale fermèrent les yeux de presque tous les lecteurs sur les défauts, sur les longueurs, les jeux de mots, les pensées fausses, les comparaisons outrées, les saillies froides, les peintures trop voluptueuses, dont elle est remplie. *Pecquet* en a donné une traduction, dont il a paru une jolie édition italienne et françoise, en 2 vol. in-12. On a encore de lui l'*Idropica, Comedia*, 1614, in-8.° *Rime*, à la suite de plusieurs éditions du *Pastor Fido*, et séparément. Ses *Œuvres* furent imprimées à Vérone, en 1737, 4 vol. in-4.° *Voy.* Norès.

III. GUARINI, (Guarino) Théatin, né à Modène en 1624, mort en 1683, à 59 ans, étoit architecte de *Charles-Emmanuel*, duc de Savoie. Turin renferme plusieurs palais et églises, élevés sur ses dessins. C'est dans le genre des édifices sacrés qu'il a le plus exercé ses talens: on en voit à Modène sa patrie, à Vérone, à Vicence, et même hors de l'Italie, à Lisbonne, à Prague, à Paris. Quelque vogue qu'ait eu *Guarini*, il s'en faut bien cependant que son architecture recueille les suffrages des connoisseurs. Avec moins de génie que le *Borromini*, il a beaucoup renchéri sur tous les défauts qu'on lui reproche. Ses compositions sont pleines d'irrégularités, de caprices et de bizarreries, tant dans les plans que dans les élévations et les ornemens. Cet artiste, au reste, avoit étudié les meilleurs auteurs d'architecture, *Vitruve*, *Alberti*, *Palladio*, etc.: on peut s'en convaincre en lisant son *Architecture Civile*, ouvrage posthume publié à Turin, 1747, in-folio. Comment, avec tant de lumières sur son art, a-t-il pu prendre une route si opposée au bon goût?

GUARNERUS, *Voy.* Irnérius.

GUASCO, (Octavien de) chanoine de Tournai, de la société royale de Londres, de l'académie des Inscriptions de Paris, naquit à Turin d'une famille noble en 1712, et mourut à Vérone en 1781, dans un âge assez avancé. Il vint en France vers 1738. Il y plut, quoique privé d'un œil, par la vivacité de son esprit, par son langage moitié françois, moitié italien, soutenu d'une pantomime expressive, qui donnoit plus d'intérêt à son récit, et qui animoit les choses agréables et flatteuses dont il n'étoit point avare. Lié avec le président *de Montesquieu*, il en parloit, long-temps après sa mort, avec tout l'attendrissement de l'amitié. Son cœur, susceptible d'impressions profondes, n'oublioit ni les bienfaits, ni les outrages. Ayant eu à se plaindre de Mad. *Geoffrin*, il se vengea d'elle avec peu de délicatesse, en publiant une *Correspondance* de *Montesquieu*, où elle étoit peu ménagée. Plusieurs bonnes œuvres, faites long-temps avant sa mort, lui firent pardonner ce caractère vindicatif. La variété de ses connoissances paroît dans quelques ouvrages qu'il a donnés au public. Les plus estimés sont: I. Le *Traité* sur les asiles, tant sacrés que politiques.

II. Des *Dissertations historiques et littéraires*, 1756, 2 vol. in-8.° III. *Essai historique sur l'usage des Statues chez les Anciens*, in-4°, 1769. On voit dans cet ouvrage une érudition choisie, une critique saine, et un style clair et net. Il publia encore des *Lettres familières de Montesquieu*, avec des notes, dont quelques-unes sont satiriques. Il avoit traduit en italien son *Esprit des Lois*, et en françois, l'*Economie de la Vie humaine*, 1755, in-8°, et les *Satires* du *Prince de Cantemir*, 1750, 2 vol. in-12.

GUASPRE DUCHET, élève et beau-frère *du Poussin*, naquit à Rome en 1613. Son goût et ses talens pour le paysage éclatèrent de bonne heure. Il loua quatre maisons dans les quartiers les plus élevés de Rome, pour y étudier la nature. La chasse, qu'il aimoit passionnément, lui fournit des *Sites* d'un effet piquant. Ses ouvrages sont recommandables par un air de liberté admirable, par la délicatesse de la touche, par la fraîcheur du coloris, par un art particulier à exprimer les vents, à donner de l'agitation aux feuilles des arbres, à représenter des orages et des bourasques. Il mourut à Rome, en 1676, à 62 ans, regretté par les artistes, et pleuré de ses amis. Son caractère liant, uni, enjoué, lui en avoit fait un grand nombre. Le fameux *Poussin* venoit souvent le voir, et s'amusoit quelfois à peindre des figures dans ses paysages. Le *Guaspre* s'étoit fait une telle pratique, qu'il finissoit, en un jour, un grand tableau avec les figures. On distingue trois manières dans les ouvrages de ce peintre; la première est sèche; la seconde, qui est la meilleure, approche de celle du *Lorrain*; elle est simple, vraie et très-piquante : sa dernière manière est vague, sans être désagréable.

GUAST, (Du) *Voyez* II. AVALOS.

GUATIMOZIN, *Voy.* GATIMOZIN.

GUAY, (Pierre le) *Voyez* PRÉMONVAL.

GUAY-TROUIN, (Réné du) *Voyez* DUGUAY-TROUIN.

I. GUAZZI, (Étienne) bel esprit Italien, et secrétaire de la duchesse de Mantoue, étoit de Casal, et mourut à Pavie en 1565. On a de lui: I. Des *Poésies*. II. Un *Traité* en italien, qui a pour titre : *La civile Conversazione*, Brescia, 1574, in-4.° III. *Dialoghe piacevoli*, Venetia, 1586, in-4.° Ces ouvrages eurent beaucoup de cours dans leur temps.

II. GUAZZI *ou* GUAZZO, (Marc) natif de Padoue, se signala dans les armes aussi bien que dans les lettres, et mourut en 1556. Ses ouvrages sont : I. Une *Histoire de Charles VIII*, Venise, 1547, in-12. II. Une *Histoire de son temps*, 1553, in-fol. III. Un *Abrégé de la Guerre des Turcs contre les Vénitiens*, in-8.° IV. Diverses *Poésies*, entr'autres, *Astolfo borioso*, in-4°, *etc.*

GUEAU, (Jacques-Étienne) né à Chartres d'une famille noble en 1706, se destina par goût à la profession d'avocat. Sa plus forte passion étant celle de s'y distinguer, il fut bientôt placé, soit dans le barreau, soit dans le conseil, au rang des plus célèbres orateurs et des plus grands jurisconsultes. Le duc d'*Or-*

léans l'honora d'une place de conseiller dans tous ses conseils. Il mourut en 1753, à 47 ans. Il reste de lui un grand nombre de *Mémoires* imprimés, qui mériteroient d'être recueillis. Cet avocat avoit une bibliothèque bien fournie, et il connoissoit tous les écrits de ce trésor littéraire.

GUÈBRES. *V.* ZOROASTRE.

I. GUÉBRIANT, (Jean-Baptiste Budes, comte de) maréchal de France, et gouverneur d'Auxone, naquit au château du Plessis-Budes en Bretagne, l'an 1602. Il fit ses premières armes en Hollande; et après s'être signalé en diverses occasions importantes, il fut créé maréchal de camp. Chargé de conduire l'armée de la Valteline dans la Franche-comté, pour l'unir à celle que le duc de *Longueville* y commandoit, il s'en acquitta avec gloire. Il fut ensuite envoyé en Allemagne auprès du duc de *Weimar*, et il contribua beaucoup à la victoire remportée sur les impériaux en 1638. Le duc de *Weimar* ayant été tué, la fortune sembla avoir abandonné les Suédois et les François, commandés par *Bannier*. Les hauteurs de ce général, à l'égard de *Guébriant*, rendirent le commencement de la campagne de 1641 si malheureux, qu'on fut obligé de se séparer quelque temps après. Le général François fit des marches forcées à travers des pays très-difficiles pour voler à son secours. *A Dieu ne plaise*, dit-il à ceux qui vouloient le détourner d'une résolution si généreuse, *que je me venge d'un particulier aux dépens de la cause commune! Quand même il ne s'agiroit que de sauver l'honneur que* Bannier *a si justement acquis, je serois prêt à tout entreprendre. L'indignation que m'a causée son injuste procédé, sera pleinement satisfaite, si je puis lui donner une preuve convaincante de ma générosité. Bannier* ne voulut pas céder à son ennemi en grandeur d'ame; en mourant, peu de mois après, il légua ses armes à *Guébriant*, qui avoit déjà reçu le même honneur du duc de *Weimar*. Cette même année 1641, le général François fut vainqueur à Wolffembutel et au combat de Clopenstal. L'année d'après, il gagna la bataille d'Ordingen, près de Cologne. *Lamboi*, général des Impériaux, y fut fait prisonnier avec *Merci*. Le comte de *Guébriant* cueillit de nouveaux lauriers à Ordingen, à Nuits, à Quimpen, qu'il assiégea et qu'il prit. *Louis XIII* récompensa ses exploits par le bâton de maréchal de France. Il continuoit de soutenir et d'étendre la gloire du nom François en Allemagne, lorsqu'il fut mortellement blessé au siége de Rotweil, petite ville de Suabe. Tandis qu'on le portoit de la tranchée dans sa tante, il dit aux soldats : *Compagnons, ma blessure est peu de chose; mais j'appréhende qu'elle ne m'empêche de me trouver à l'assaut que vous allez livrer. Je ne doute pas que vous ne fassiez vaillamment, comme je vous ai toujours vu faire. Je me ferai rendre compte de ceux qui se seront distingués, et je reconnoîtrai le service qu'ils auront rendu à la patrie dans cette occasion si brillante.* Son capitaine des gardes, homme naturellement vif, se donnoit des mouvemens extraordinaires pour trouver un chirurgien. *Guébriant* l'appelle, et lui dit avec un sang froid admirable : *Allez plus dou-*

cement, Gauville; *il ne faut jamais effrayer le soldat.* Les assiégés ne voulant pas s'exposer à être emportés de vive force, prirent le parti de se rendre. Ce héros, en mourant, se fit porter dans la place, et y expira tranquillement, au milieu des soins qu'il se donnoit pour son salut et pour la conservation de sa conquête. Ce fut le 7 novembre 1643, dans la 42e année de son âge. *Guébriant*, un des plus grands hommes de guerre de son temps, mourut sans postérité. Le roi le fit enterrer avec pompe à Notre-Dame. On peut consulter sa *Vie* par *le Laboureur*, mal écrite, mais assez exacte. — Son frère laissa des filles, dont l'une épousa le marquis de *Rosmadec*, à condition que son fils prendroit le nom de *Budes*, comte de *Guébriant*.

II. GUÉBRIANT, (Rénée du Bec-Crespin, maréchale de) fille du marquis de *Vardes*, et femme du précédent, fut chargée de mener au roi de Pologne la princesse *Marie de Gonzague*, qu'il avoit épousée à Paris par procuration. On la revêtit à cette occasion d'un caractère nouveau, de celui d'*Ambassadrice*. Elle le soutint avec beaucoup de dignité. C'étoit une femme intrigante, qui joignoit au talent de persuader, propre à son sexe, la fermeté d'un homme. Elle mourut à Périgueux en 1659, avec le titre de première femme d'honneur de la reine. Elle avoit d'abord été mariée à un homme sans mérite; mais elle trouva moyen de faire rompre ce mariage, pour épouser *Guébriant*, à qui la capacité tenoit lieu de fortune; et elle ne lui fut pas inutile. « Le titre de maréchal de France, dit l'historien du héros d'Ordingen, appartenoit autant à sa femme qu'à lui-même. »

GUEDIER DE ST-AUBIN, (Henri-Michel) docteur et bibliothécaire de Sorbonne, né à Gournay-en-Bray, diocèse de Rouen, l'an 1695, mort le 25 septembre 1742 à 47 ans, se distingua par ses vertus et par ses lumières. Il savoit le grec, l'hébreu, l'anglois, l'italien, et toutes les sciences qui ont du rapport à la théologie et à la morale. On lui doit : I. *L'Histoire sainte des deux Alliances*, 7 vol. in-12, 1741 : ouvrage inférieur au roman de *Berruyer*, pour le coloris, la douceur, le brillant du style; mais infiniment plus utile, et écrit d'une manière plus digne de la sublime simplicité des livres saints. C'est une espèce de concorde de l'ancien et du nouveau Testament, enrichie de réflexions sages et de dissertations savantes, et dirigée par l'intelligence des langues et par une critique judicieuse. II. Plusieurs *Traités de Théologie*, manuscrits. III. Un grand nombre de *Décisions de Cas de Conscience*. L'auteur les avoit résolus pendant 14 ans, avec cette sagesse qui sait tenir le milieu entre l'extrême sévérité et le relâchement.

GUELFES, (Les) *V.* BUONDELMONTE; X. BONIFACE; III. CONRAD; *et* IV. COLONNE.

GUENEBAUD, (Jean) médecin de Dijon, est connu par un livre singulier, intitulé : *Le Réveil de* Chindonax, *Prince des Vacies, Druides, Celtiques*, Dijon, 1621, in-4°; c'est l'explication d'un monument relatif à la religion des Gaulois. *Guenebaud* l'avoit trouvé dans son vignoble; il ne voulut s'en des-

saisir qu'en faveur du cardinal *de Richelieu*, qui lui donna en échange la charge de bailli de l'abbaye de Cîteaux. Cet écrivain mourut vers 1630.

GUENOIS, (Pierre) lieutenant particulier à Issoudun, dans le 16e siècle, a donné : I. Une *Conférence des Ordonnances*, 1578, en 3 vol. in-fol. II. Une *Conférence des Coutumes*, 1596, 2 tom. en 1 vol. in-fol. Il y en a des exemplaires, avec le titre de 1620; mais c'est la même édition.

GUÉRARD, (D. Robert) Bénédictin de St-Maur, né en 1641 à Rouen, relégué à Ambournay en Bugey, pour avoir eu part au livre intitulé l'*Abbé Commendataire*, sut mettre à profit son exil. Il rechercha avec soin les manuscrits anciens; il eut le bonheur de trouver l'ouvrage de *St. Augustin* contre *Julien*, intitulé : *Opus imperfectum*, dont on ne connoissoit alors que deux exemplaires dans l'Europe. Il l'envoya aux éditeurs des Œuvres de ce Père, avec lesquels il avoit travaillé avant son exil. D'Ambournay *Dom Guérard* fut envoyé à Fescamp, et ensuite à Rouen, où il mourut en 1715 à 54 ans. On a de lui un *Abrégé de la Bible*, en 2 vol. in-12, publié en 1707, et composé avec soin. Il est en forme de questions et de réponses familières; avec des éclaircissemens tirés des Saints Pères et des meilleurs interprètes. L'auteur avoit beaucoup de savoir et de piété.

GUERCHEVILLE, (Antoinette de Pons, marquise de) épousa en premières noces *Henri de Silly*, comte de la *Roche-Guyon*, et en secondes, en 1594, *Charles du Plessis*, seigneur de *Liancourt*; mais elle ne voulut jamais porter le nom de son mari, *pour n'être pas confondue*, disoit-elle, *avec la maîtresse de Henri IV*, *Gabrielle d'Estrées*, qui se nommoit alors Mad. *de Liancourt*. Ce prince, qui avoit voulu prendre quelques libertés avec elle, lorsqu'elle étoit encore fille, en fut hautement refusé. *Si je ne suis pas d'assez bonne maison pour être votre femme*, lui dit-elle, *j'en suis de trop bonne pour être votre maîtresse*. *Henri* n'oublia pas ce trait de vertu; et après son mariage avec *Marie de Médicis*, il nomma la marquise de *Guercheville* dame d'honneur de cette princesse. *Puisque vous êtes dame d'honneur*, lui dit-il, *vous le serez de la reine ma femme*. Cependant ce prince ne renonça pas au dessein de lui plaire. Sachant qu'elle étoit à la Roche-Guyon, il lui envoya un gentilhomme, pour la prévenir que la chasse l'ayant conduit dans ce canton, il lui demandoit à souper et à coucher. La marquise fit préparer un grand souper; et au moment de se mettre à table elle disparut. Le roi, étonné et affligé, lui fit demander la raison de cette prompte retraite; elle répondit : *Un roi doit être maître dans tous les lieux où il se trouve; et moi je suis bien aise d'être libre dans ceux que j'habite*. Ce fut la marquise de *Guercheville* qui introduisit l'abbé, depuis cardinal *de Richelieu*, auprès de *Marie de Médicis*; et elle commença la fortune de ce prélat, dont les sermons l'avoient charmée. Elle mourut à Paris en 1632. Elle avoit eu de son premier époux un fils mort sans postérité en 1594; et du second un autre fils, *Roger du Plessis*, duc de *Liancourt*. *Voyez* ce dernier mot.

GUERCHI, (Claude-Louis *de Regnier*, comte de) chevalier des ordres du roi, et lieutenant général de ses armées, d'une famille illustre et très-bien alliée, fit ses premières armes sous le marquis *de Guerchi* son père, en 1734. Il passa en Italie où étoit le théâtre de la guerre, en qualité de capitaine de cavalerie: il fut blessé à la bataille de Guastalle. Bientôt après, le roi lui donna le régiment de Royal-Vaisseaux qui étoit en Bohême: il s'empara d'Eims, y soutint un siége; et sur le point de voir donner le dernier assaut à la place, il s'ouvrit un passage à travers l'ennemi, bien supérieur en nombre, joignit l'armée et entra dans Lintz, qui fut bientôt assiégé. Après quelques jours de défense, ayant entendu parler de rendre cette place, le comte de *Guerchi* proposa des sorties qu'il fit, et gagna une barrière dont l'ennemi s'étoit emparé; enfin, on capitula malgré son avis, mais il refusa de signer la capitulation. Ayant été ensuite employé en Flandre dans l'armée que commandoit le maréchal *de Saxe*, il donna trois fois, à la tête de son régiment, sur une formidable colonne, et trois fois il fut repoussé. *Maurice*, admirant sa conduite dans le fort de l'action, lui crie: *courage*, Guerchi! *le Roi vous voit.* Son habit fut criblé de balles, presque tous les officiers de son régiment périrent à cette journée. S'étant rendu après l'action au quartier du roi, ce prince lui dit, sans lui donner le temps de parler: *Guerchi, vous venez me demander mon régiment, je vous le donne.* Dans la guerre de 1756, tout le monde sait combien il contribua à la victoire d'Hastembec; comment il se conduisit à Corbach, où il commandoit la brigade de Navarre. On dit encore qu'à la malheureuse affaire de Minden, le comte de *Guerchi*, voyant les François céder le terrain, gagna la tête de l'armée, l'arrêta, jeta sa cuirasse, découvrit son sein, et dit aux soldats qu'il s'efforçoit de ramener: *Amis, vous voyez que je ne suis pas plus en sureté que vous; allons, François! suivez-moi, venez combattre des gens que vous avez vaincus plus d'une fois.* Peu de temps après la paix, il fut nommé ambassadeur à la cour de Londres; il y arriva dans le temps le plus orageux, où l'ancien ministère traversoit le nouveau, et dans un moment où la haine des Anglois contre les François étoit dans toute son effervescence. Les préliminaires de la paix étoient arrêtés; il fut chargé de mettre la dernière main au traité, et il eut cette gloire. Sa santé ayant beaucoup souffert de son séjour en Angleterre, il revint en France et mourut en 1768, honoré des regrets des deux cours.

GUERCHIN, (François Barberi de Cento, *dit* le) ainsi nommé parce qu'il étoit louche, naquit à Cento, près de Bologne en 1590. Il peignit dès l'âge de huit ans; il tira de son génie les premiers principes de son art, et il se perfectionna ensuite à l'école des *Caraches*. Une académie, qu'il établit en 1616, lui attira un grand nombre d'élèves de toutes les parties de l'Europe. La reine *Christine* de Suède l'honora d'une visite, et lui tendit la main, *pour toucher*, disoit-elle, *celle qui avoit produit tant de chefs-d'œuvre.* Le roi de France lui offrit la place de son premier peintre;

mais il aima mieux accepter un appartement dans le palais du duc de *Modène*. Il ne sortoit jamais de son atelier, sans être accompagné de plusieurs peintres, qui le suivoient comme leur maître et le respectoient comme leur père. *Le Guerchin* les assistoit, dans le besoin, de ses conseils, de son crédit et de son argent. Doux, sincère, poli, charitable, pieux, il fut un modèle pour les chrétiens comme pour les peintres. Il mourut en 1667, à 77 ans, sans avoir été marié. Ses principaux ouvrages sont à Rome, à Bologne, à Parme, à Plaisance, à Modène, à Reggio, à Milan. Il rendoit certains objets avec beaucoup de vérité; mais la correction, la noblesse et l'expression, qui sont les fruits d'un travail réfléchi, lui ont manqué pour l'ordinaire. Cet artiste aima mieux se livrer à la nature, et donner plus de force et de fierté à ses tableaux, que de mettre son génie dans les entraves de l'imitation. Il s'éloigna sur-tout du *Guide* et de l'*Albane*, dont la manière lui parut foible. Personne n'a travaillé avec plus de facilité et de promptitude. Des religieux l'ayant prié, la veille de leur fête, de représenter un *Père Etérnel* au maître-autel, *le Guerchin* le peignit aux flambeaux en une nuit. *V.* STE. PÉTRONILLE.

GUERCHOIS, (N. *d'Aguesseau*, épouse de M. le) étoit sœur du célèbre chancelier d'*Aguesseau*, dont elle eut les vertus et une partie des talens. De sa plume aussi solide que chrétienne, sont sortis les livres suivans: I. *Réflexions sur les livres historiques de l'ancien Testament*, in-12. II. Trois *Traités* réunis en 1747, en 2 vol. petit in-12: *Avis d'une mère à son fils; Instruction pour les Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie; Pratique pour se disposer à la mort.* Elle profita des leçons qu'elle donne dans ce dernier livre; elle mourut chrétiennement en 1740. Elle étoit née en 1679.

GUERET, Jés. *Voy.* CHATEL.

I. GUERET, (Gabriel) né à Paris en 1641, fut reçu avocat en 1660. Il se distingua dans le barreau, moins par ses plaidoyers, que par ses consultations; et dans la république des lettres, par son érudition, la justesse de sa critique et les agrémens de son esprit. Il avoit fait beaucoup de *Vers* dans sa jeunesse; mais il fut assez sage pour ne pas les livrer à l'impression. Il mourut à Paris le 22 avril 1688, à 47 ans, laissant plusieurs ouvrages qui font honneur à sa mémoire: I. Le *Parnasse réformé*. II. La *Guerre des Auteurs;* c'est une suite de l'ouvrage précédent. L'un et l'autre renferment de très-bonnes plaisanteries, de l'enjouement, et une ironie communément assez fine. Cette gaieté étoit produite par une humeur toujours égale; les occupations du cabinet ne purent jamais l'altérer. III. *Entretiens sur l'éloquence de la Chaire et du Barreau*, semés de réflexions judicieuses et de leçons utiles. IV. La *Carte de la Cour*, 1663, in-12: c'est une allégorie ingénieuse, mais moins piquante que son *Parnasse Réformé*. V. La *Promenade de Saint-Cloud*, ou *Dialogues sur les Auteurs;* ils sont très-bien assaisonnés. VI. Le *Journal du Palais*, conjointement avec *Blondeau*. C'est un recueil bien digéré des Arrêts des parlemens de France,

publié d'abord en deux vol. in-4°, et ensuite en 3 vol. 1737, depuis en 2 vol. in-fol, 1755. VII. Une édition des *Arrêts notables du Parlement*, recueillis par *le Prêtre*, et réimprimés en 1679, augmentés de notes savantes et de pièces curieuses. *Voy.* BLONDEAU.

II. GUERET, (Louis-Gabriel) docteur de Sorbonne, ancien vicaire général de Rhodez, né à Paris, mort le 9 septembre 1759, âgé de 80 ans, étoit fils du précédent. Il s'est fait connoître par quelques *Brochures* sur les affaires du temps. I. *Lettres d'un Théologien sur l'exactitude des Certificats de Confession*, 1751, in-12. II. *Droits qu'ont les Curés de commettre leurs Vicaires et les Confesseurs dans leurs Paroisses*, 1759, in-12. III. Quelques *Livres* dans le même goût, qui sont dans l'oubli. Il avoit un frère, curé de Saint-Paul, qui mourut en 1773.

GUERIKE *ou* GUERICKE, (Othon de) conseiller de l'électeur de Brandebourg, et bourguemestre de Magdebourg, naquit en 1602, et mourut en 1686 à Hambourg, à 84 ans. C'étoit un des plus grands physiciens de son temps. Ce fut lui qui inventa la *Machine Pneumatique*, dans le même temps que *Robert Boyle* en concevoit lui-même l'idée en Angleterre. Cette machine fit changer de face à la Physique expérimentale, et donna les connoissances les plus certaines sur la nature et les effets de l'air. Les animaux qui en sont privés lorsqu'ils sont placés sous le récipient, périssent; les plantes ne croissent plus; la lumière et les phosphores naturels s'y éteignent; et la fumée, quelque temps suspendue, tombe à la fin; le fusil qui frappe la pierre n'y donne point d'étincelles; la poudre à canon qu'on laisse tomber sur un fer ardent, s'y fond et ne s'enflamme pas, tandis qu'une demi-drachme de sel de nitre de *Glauber*, mêlé avec autant d'huile de carvi, fait explosion, et met en pièce la fiole qui contient le mélange; la pomme ridée y devient unie; l'œuf percé laisse échapper ce qu'il contient; enfin, les corps pesans ou légers, tombent sans différence de gravité au fond du récipient. *Papin*, *s'Gravesande* et *Hauxbée*, ont perfectionné la machine de *Guerike*. On doit encore à ce dernier les *deux Hémisphères de cuivre* appliqués l'un contre l'autre, que seize chevaux ne pouvoient séparer; le *Marmouset de verre*, qui descend dans un tuyau quand le temps est pluvieux, et en sort quand il doit être serein. Cette dernière machine disparut à la vue du baromètre, sur-tout depuis que *Huyghens* et *Amontons* eurent donné les leurs. *Guerike* se servoit de son Marmouset pour annoncer les orages; le peuple le croyoit sorcier. La foudre étant tombée un jour sur sa maison, et ayant pulvérisé plusieurs machines dont il se servoit pour ses expériences, on ne manqua pas de dire que c'étoit une punition du ciel irrité. Les Expériences de *Guerike* sur le vide ont été imprimées en 1672, in-fol., en latin, sous le titre d'*Experimenta Magdeburgica*. Ce fut le premier qui observa le pouvoir répulsif de l'électricité, la lumière et le bruit de son explosion. Il fut marié deux fois: il eut, de sa première femme, *Othon Guerike*, conseiller-privé du roi de Prusse, qui soutint la réputation de son père.

GUÉRILLOT, (N.) musicien renommé, a excellé sur le violon, et a fait long-temps le charme des concerts de Paris. Il est mort en donnant une leçon de violon, au mois d'octobre 1802.

I. GUÉRIN, (Guillaume) avocat général du parlement de Provence, fut revêtu de cette charge la même année que cette cour donna un arrêt terrible contre les Vaudois. Il se chargea de le faire exécuter, et il porta la cruauté aussi loin qu'il le put. Il fit tuer tout ce qu'il rencontra. Un jeune homme de Merindol tâchant de se sauver, et les soldats favorisant sa fuite, l'avocat général cria de toutes ses forces: *Tolle! Tolle!* et ce malheureux fut arquebusé. On compta vingt-deux bourgs détruits, ou mis en cendres. *Henri II*, dont le père avoit toléré cette exécution, permit aux seigneurs ruinés de ces villages détruits et de ces peuples égorgés, de porter leurs plaintes au parlement de Paris. On chercha des crimes pour faire périr *Guérin*, et l'on n'eut pas de peine à lui en trouver. Il fut condamné à être pendu, non pour le massacre de Cabrières et Merindol, comme plusieurs historiens, et entr'autres *Voltaire*, l'ont avancé; mais pour *plusieurs faussetés, calomnies, prévarications, abus et malversations ès deniers du Roi et d'autres particuliers, sous couleur et titre de son état de Procureur du Roi:* et la sentence fut exécutée à Paris, en 1554. Tous les bons citoyens se réjouirent de sa mort. « C'étoit, dit *Nostradamus*, un homme aussi noir de corps que d'ame: autant froid orateur que persécuteur ardent et calomniateur effronté. »

II. GUÉRIN, *dit* FLECHELLES, (Hugue) acteur du théâtre du Marais, avoit épousé la fille de *Tabarin*, et réussissoit dans tous les rôles, même dans celui de *Gautier – Garguille*, qu'il jouoit sous le masque. Il mourut en 1633. La farce de la *Querelle de Gautier – Garguille et de Perrine sa femme*, est imprimée sans date à *Vaugirard*, chez *A, E, I, O, U*, à l'enseigne des *Trois Raves*. *Guérin* publia en 1631 un recueil de prologues et de chansons, où l'on trouve quelques traits heureux et plaisans.

III. GUÉRIN, (Robert) *dit* LA FLEUR, acteur du Marais, jouoit sans masque, contre l'usage de son temps, même les rôles de *Gros – Guillaume*. Son caractère étoit de mêler son jeu de sentences. Un jour s'étant avisé de contrefaire un homme de robe qui avoit une grimace d'habitude fort ridicule, le magistrat le fit mettre au cachot; *Guérin* en mourut de saisissement en 1634. Huit jours après, ses camarades *Turlupin* et *Gautier – Garguille* en moururent de douleur. — Un autre acteur de ce nom, épousa la veuve de *Molière*, et mourut en 1728, à 92 ans.

IV. GUÉRIN, (Nicolas-Armand Martial) fils de la veuve de *Molière*, naquit en 1678, et mourut en 1708, âgé de 30 ans, après avoir fait jouer la comédie de la *Psyché de Village* et la Pastorale de *Mélicerte*.

V. GUÉRIN, (Gilles) sculpteur, mort en 1678, à 72 ans, est auteur de divers morceaux qui n'ont rien de séduisant; mais son ciseau tailloit le marbre avec beaucoup d'intelligence; partie qu'on

estimoit alors, parce qu'elle étoit peu connue.

VI. GUÉRIN, (François) professeur au collége de Beauvais à Paris, mort le 29 mai 1751, âgé de 70 ans, étoit de Lochs en Touraine. On a de lui : I. *Les Annales de Tacite, traduites en françois*, en 3 vol. in-12. Si *Tacite* s'est peint dans son histoire, on peut dire la même chose de *Guérin*. L'historien latin va quelquefois au-delà du sublime, et le traducteur tâche toujours de s'en éloigner. Le premier n'est pas assez naturel; le second est trop familier. L'un est trop court, trop serré; l'autre trop long, trop diffus. L'un ne peut dire d'une manière simple les choses communes; l'autre raconte trop simplement les grandes choses. On trouve trop d'art, trop d'esprit, trop de finesse dans *Tacite*, et trop peu dans son traducteur. II. Une *Traduction* de *Tite-Live*, plus exacte, plus fidelle et plus élégante que celle de *Tacite*, et qu'on a réimprimée, avec des corrections, chez *Barbou*, à Paris, en 10 volumes in-12.

VII. GUÉRIN, (Hippolyte-Louis) imprimeur de Paris, né en 1698, mort en 1765, se distingua par ses éditions. Son *Cicéron* de l'abbé *d'Olivet;* son *Tacite* de l'abbé *Brotier*, sont justement recherchés. *Coignard* fit la moitié de l'édition du premier; et *Delatour*, gendre de *Guérin*, acheva le second. Le *Cicéron* en grand papier se vend fort cher.

VIII. GUÉRIN, (Nicolas-François) recteur de l'université de Paris, né à Nanci, le 20 janvier 1711, mort à Paris le 23 avril 1782, fit d'excellentes études sous le Jésuite *Porée*, et se distingua par l'élégance de ses poésies latines. La plupart n'ont pas vu le jour. On a seulement publié de lui : I. Des *Hymnes* à l'usage de divers diocèses. II. l'*Oraison funèbre* du Dauphin. III. Un *Discours* sur l'émulation. IV. Un poëme latin intitulé : *Perambulatio poetica*. C'est la description des curiosités de Paris. V. Une autre pièce de vers sur l'éducation des Princes. L'université l'avoit choisi pour syndic en 1755, et il en fut deux fois recteur. *Guérin* étoit franc et ouvert; sa gaieté donnoit des charmes à sa conversation, animée d'ailleurs par tous les agrémens de l'esprit et du savoir.

GUÉRIN, *Voy*. TENCIN.

GUÉRINIÈRE, (François-Robichon de la) écuyer du roi, se distingua dans cette place par son assiduité et ses connoissances. Nous avons de lui deux ouvrages estimés : I. L'*École de Cavalerie*, plusieurs fois imprimée, et dont la plus belle édition est de 1733, in-fol., avec fig. Elle fut réimprimée en 1736, 2 vol. in-8°; mais les figures sont inférieures à celles de l'in-folio. II. Des *Elémens de Cavalerie*, en 2 vol. in-12. Ces deux livres sont consultés tous les jours. L'auteur, honoré des bienfaits de la cour, mourut le 2 juillet 1751, dans un âge assez avancé.

GUERNIER, (Louis du) excellent peintre en émail, s'appliqua avec ardeur à la miniature dans le siècle dernier, et y réussit. Il trouva diverses teintes de carnations, inconnues avant lui; et il auroit porté cet art beaucoup plus loin, si la mort ne l'eût pas enlevé à la fleur de son âge.

GUEROAND, (Guillaume) vivoit au commencement du 16[e] siècle. Il étudia la Médecine à Caen, sous *Jean Contif* et *Noël Etienne*, maîtres ès-arts et en médecine. C'est dans cette ville qu'il publia un *Commentaire* peu savant sur l'ouvrage supposé d'*Æmilius Macer*, orné de 77 planches en bois, très-mauvaises, sans date, in-8° et in-4°, pour l'instruction des jeunes médecins. Il s'appliqua dans la suite à pratiquer son art. L'auteur a vécu après 1501, temps des conquêtes de *Louis XII* en Italie, dont il parle comme d'une chose récente. La distinction qu'il fait du *Mentagra* et du *Mal Vénérien*, prouve assez qu'on ne se trompoit point sur la cause de cette dernière maladie.

GUERRE, *Voy.* JACQUET.

GUERRE, (Martin) né à Andaye, dans le pays des Basques, fameux par l'imposture d'*Arnaud du Thil*, son ami. *Martin* ayant épousé *Bertrande de Rols*, du bourg d'Artigat, au diocèse de Rieux en Languedoc, en janvier 1539, et ayant demeuré environ dix ans avec elle, passa en Espagne, où il prit les armes. Huit ans après, *Arnaud du Thil*, son ami, se présenta à *Bertrande*, et lui dit qu'il étoit son mari; il donna à cette femme tant d'indices, qu'elle le prit en effet pour son époux. Cet imposteur, peu content de la première séduction, voulut encore avoir les biens de *Bertrande*, et son avarice le découvrit. *Pierre Guerre*, oncle de *Martin*, qui avoit intérêt à ne point laisser passer ces biens dans une famille étrangère, et qui croyoit avoir des preuves assez fortes pour démontrer l'imposture de *du Thil*, l'appela en justice, et résolut de le poursuivre comme séducteur. *Bertrande*, qui avoit aussi de fortes présomptions depuis quelques temps, pour croire que *du Thil* n'étoit pas son mari, fortifia, par ses dépositions, les preuves de *Pierre Guerre*. Le juge de Rieux commenca ce singulier procès, et condamna le fourbe à être pendu. *Du Thil* appela de cette sentence au parlement de Toulouse, qui étoit très-indécis, lorsque le vrai mari revint d'Espagne, où il avoit toujours demeuré. Quoiqu'il eût une jambe de bois, parce qu'il en avoit perdu une à la fameuse bataille de Saint-Quentin, on ne laissa pas de le reconnoître pour le véritable époux de *Bertrande*. *Du Thil* ayant été convaincu d'imposture, d'adultère et de sacrilége, fut condamné à être pendu et brûlé; ce qui fut exécuté à Artigat, devant la maison de *Martin Guerre*, au mois de septembre 1560. Ses biens furent donnés à une fille, qu'il avoit eue de *Bertrande*, pendant qu'elle avoit habité avec lui de bonne foi.

GUERRY, (N.) appelé communément *le Capitaine* GUERRY, a rendu son nom célèbre dans l'histoire par sa valeur intrépide et par son zèle pour son roi, dont il donna des preuves signalées dans la guerre de la religion, en 1567. Les Huguenots, irrités d'avoir perdu la bataille de Saint-Denys, vinrent attaquer un moulin de pierres de taille, environné de fossés profonds, et bien percé de toutes parts; ils l'investirent avec toute leur infanterie, commandée par leurs plus vaillans chefs: mais ils furent toujours repoussés par le brave

Guerry, qui défendoit ce moulin avec peu de monde; et l'armée Protestante, après avoir perdu ses meilleurs soldats, fut obligée de regagner Saint-Denys, avec la honte d'avoir échoué devant un simple moulin. Ce théâtre de la gloire de notre illustre capitaine, fut depuis appelé *Moulin-Guerry*, du nom de son généreux défenseur; et le roi *Charles IX*, en récompense de cette belle action, l'éleva à de plus hauts emplois dans ses armées.

GUERSANS *ou* GUERSÈNS, (Jules *ou* Julien) poëte et jurisconsulte, né à Gisors en Normandie, l'an 1543, fut avocat, puis sénéchal de Rennes en Bretagne. Il mourut de la peste dans cette ville en 1583, âgé de 40 ans. Il a laissé la tragédie de *Panthée*, imprimée à Poitiers en 1571, et diverses *Poésies*, les unes en latin, les autres en françois. Les vers de *Guersans* sont mauvais; le ton, l'air, l'accent qu'il leur donnoit en les prononçant, leur prêtoient un mérite qu'ils perdoient à la lecture.

GUESCLIN, (Bertrand du) connétable de France, né en Bretagne, l'an 1311, s'est immortalisé par une valeur héroïque, accompagnée d'une prudence consommée. Ses parens négligèrent extrêmement son éducation; il ne sut jamais ni lire, ni écrire, à l'exemple de presque tous les nobles de son temps. Dès sa plus tendre enfance, il ne respiroit que les combats. *Il n'y a pas de plus mauvais garçon au monde*, disoit sa mère; *il est toujours blessé, le visage déchiré, toujours battant ou battu*. On l'a dépeint d'une taille fort épaisse, les épaules larges, les bras nerveux. Ses yeux étoient petits, vifs et pleins de feu. Sa physionomie n'avoit rien d'agréable. *Je suis fort laid*, disoit-il étant jeune: *jamais je ne serai bien venu des dames; mais du moins je saurai me faire craindre des ennemis de mon roi*. Il ne dut sa fortune qu'à son génie. Dès l'âge de 15 ans, il reçut le prix dans un tournoi donné à Rennes. Il y étoit allé inconnu, et contre la volonté de son père, après avoir emprunté le cheval d'un meunier. Depuis il ne cessa de porter les armes, et toujours avec succès. Après la funeste journée de Poitiers, en 1356, pendant la captivité du roi *Jean*, il vint au secours de *Charles*, fils aîné de ce prince, et régent du royaume: Melun se rendit, la rivière de Seine fut libre, plusieurs places se soumirent. *Charles V* ayant succédé à son père en 1364, récompensa ses services comme ils le méritoient, et n'en fut que mieux servi. Cette même année, *du Guesclin*, à qui *Charles* avoit confié le commandement de ses armées, remporta sur le roi de Navarre la bataille de Cocherel, près du village de ce nom. Le Captal de Buch, qui commandoit les troupes du Navarrois, fut fait prisonnier par *du Guesclin* même. Un moment avant la bataille, notre héros, courant de rang en rang, inspira à tous ses soldats le courage qui l'animoit. *Pour Dieu, amis*, disoit-il, *souvenez-vous que nous avons un nouveau roi de France; que sa couronne soit aujourd'hui étrennée par vous!* Les victoires de *du Guesclin* accélérèrent la paix entre le roi de France et celui de Navarre. Il porta alors du secours à *Henri*, comte de Transtamare, qui avoit pris le titre de roi de Castille, contre

Pierre le Cruel, son frère, possesseur de ce royaume : il fit diverses conquêtes sur ce prince, lui ravit la couronne, et l'assura à *Henri*. Ce monarque lui donna 100,000 écus d'or, avec le titre de connétable de Castille. *Bertrand* retourna bientôt en France, pour défendre sa patrie contre l'Angleterre. Les Anglois, auparavant victorieux dans tous les combats, *Voy*. CHANDOS, furent battus par-tout. *Du Guesclin*, devenu connétable de France, tomba dans le Maine et dans l'Anjou sur les quartiers des troupes Angloises, les défit toutes les unes après les autres, et prit de sa main leur général *Grandson*. Il rangea le Poitou et la Saintonge sous l'obéissance de la France. Il ne resta aux Anglois que Bordeaux, Calais, Cherbourg, Brest et Bayonne. Le Connétable mourut au milieu de ses triomphes devant Château-neuf-de-Rendon, le 13 juillet 1380, à 69 ans. Il fut enterré à Saint-Denys, auprès du tombeau que *Charles V* s'étoit fait préparer. Son corps fut porté avec les mêmes cérémonies que ceux des souverains. On a fait depuis le même honneur à *Turenne*. « Si, parmi cette foule de héros connus dans nos annales, dit *Villaret*, il étoit permis d'en choisir un pour le placer à côté de lui; le grand *Turenne* seroit peut-être celui qui paroîtroit le plus propre à être mis en parallèle avec le *bon Connétable*; (car c'est de ce nom que nos aïeux appeloient *du Guesclin*, long-temps après sa mort.) *Turenne*, aidé des connoissances d'un siècle plus éclairé, étoit sans doute plus habile capitaine que *Bertrand*. Mais on peut dire à la gloire de ce dernier, qu'il tira de son propre fonds tout ce qu'il fit voir de génie militaire, dans un temps où l'art de la guerre étoit encore dans son enfance. Il est peut-être le premier de nos généraux, qui ait découvert et mis en pratique l'avantage des campemens, des marches savantes, des dispositions réfléchies, des manœuvres négligées par nos aïeux, et que même ils faisoient gloire d'ignorer. Avant et long-temps après lui, on ne savoit que fondre avec impétuosité sur l'ennemi; on se battoit, sans presque observer aucun ordre : le sort décidoit de l'événement. Bravoure, modestie, générosité, tout se trouve égal entre nos deux héros. *Turenne* fit distribuer sa vaisselle d'argent à ses soldats; *du Guesclin* vendit ses terres pour payer son armée. La plus belle campagne de *du Guesclin* et celle de *Turenne* se ressemblent. Ils aimèrent tous deux également, leur patrie et leur souverain; ils les servirent également, et furent illustres par les mêmes vertus. » Ils étoient l'un et l'autre, à certains égards, le modèle des hommes et des guerriers. Il y a peu d'histoire plus remplie, que la leur, de traits de prudence, d'humanité, de générosité. En disant adieu aux vieux Capitaines qui l'avoient suivi depuis quarante ans, *du Guesclin* les pria *de ne point oublier ce qu'il leur avoit dit mille fois*, qu'*en quelque pays qu'ils fissent la guerre, les gens d'Église, les femmes, les enfans et le pauvre peuple n'étoient point leurs ennemis*. Les étrangers ne le respectoient pas moins que les François. Le gouverneur de Rendon avoit capitulé avec le Connétable; il devoit rendre la place le 12 juillet, en cas qu'on ne lui apportât

pas du secours. Le lendemain, jour de la mort de *du Guesclin*, on le somma de se rendre. Il ne fit aucune difficulté de lui tenir parole, même après sa mort. Il sortit avec les officiers les plus distingués de sa garnison, et vint mettre sur le cercueil du Connétable, les clefs de la ville, en lui rendant les mêmes respects que s'il eût été vivant. Les généraux qui avoient servi sous lui, refusèrent l'épée du Connétable, comme ne se sentant pas dignes de la porter après lui. On peut consulter sur cet illustre capitaine, *Monstrelet*, *du Tillet*, et sur-tout *Châtelet*, qui publia en 1666, in-fol., l'*Histoire* de ce grand homme, d'après *Ménard*, qui l'avoit écrite en 1387. *Du Guesclin*, quoique marié deux fois, n'eût point d'enfans légitimes; mais il laissa un fils naturel, nommé *Michel du Guesclin*. Le dernier mâle de cette maison mourut en 1783, Brigadier des armées du roi. *Voyez* l'*Histoire de Bertrand du Guesclin*, par *Guyard de Berville*, Paris, 1767, 2 vol. in-12; et encore les *Mémoires* de M. *de la Curne*, sur l'*ancienne Chevalerie*. *Du Guesclin* avoit mené avec lui en Espagne les troupes restées sans emploi après la paix faite avec la Bretagne et l'Angleterre. On les appeloit les *grandes Compagnies*. C'étoient des espèces de brigands qui mettoient à contribution les pays qu'ils parcouroient. Les campagnes d'Avignon furent désolées par eux, et le pape qui siégeoit alors dans cette ville, excommunia les chefs et les soldats. *Du Guesclin* s'étant mis en chemin pour la Castille, pria le pontife de contribuer aux frais de la guerre; le pape au lieu d'argent lui offrit une absolution pour l'armée. Les troupes irritées, n'en furent que plus ardentes dans le pillage des terres d'Avignon. Un Légat vint solliciter auprès de *du Guesclin* la cessation de ces désordres. *Je ne le puis*, répondit le général, *vous devez connaître mieux que moi la force des anathèmes de l'église. Depuis qu'on les a lancés contre nos soldats, ils sont devenus* loups garoux. *Ils ne nous écoutent plus. Je conseille au pape de lever l'excommunication, et de leur envoyer de l'argent. C'est le seul moyen de leur rendre la raison; autrement, ils deviendront pis que des Diables.* Le pape fut forcé de lever l'anathème, et d'offrir cent mille francs qu'on avoit arrachés au peuple. *Reportez votre argent*, dit *du Guesclin* au légat, *je ne veux rien du peuple. C'est au Pontife et à ses riches Cardinaux que j'en demande; c'est à eux de m'en donner.* Les cent mille francs furent effectivement rendus au peuple, et les seuls gros bénéficiers furent obligés de payer. Cette exaction a fait dire à quelques historiens, que *du Guesclin* n'étoit guères plus scrupuleux dans ses expéditions militaires que les *Condottieri* d'Italie, qui rançonnoient les princes à la tête d'une troupe de brigands; mais une faute passagère ne doit pas faire condamner toute la vie d'un grand homme.

I. GUESLE, (Jean de la) président au parlement de Paris, d'une bonne famille d'Auvergne, a été un des plus illustres magistrats du 16e siècle. Son esprit brillant et juste, son exacte probité, lui méritèrent les graces de la cour. La reine *Catherine de Médicis* lui donna la charge de premier président au parlement

de

de Bourgogne. Le roi *Charles IX* l'employa ensuite dans plusieurs négociations aussi importantes qu'épineuses. *La Guesle* s'en acquitta si bien, que ce monarque le nomma son procureur général au parlement de Paris, en 1570. *Henri III*, non moins content de ses services que *Charles IX*, le fit président à mortier en 1583. Ce bon magistrat, vivement affligé des troubles des guerres civiles, se déroba aux horreurs de ces querelles funestes. Il se retira dans sa maison de Laureau en Beauce, où il mourut en 1588, loin des orages qui bouleversoient le royaume. Il laissa de Mlle *Poiret*, dame de *Laureau*, son épouse, cinq fils, qui eurent tous du mérite.

II. GUESLE, (Jacques de la) fils du précédent, et procureur général comme lui, marcha sur les traces de son père. Il eut la douleur d'être, en quelque sorte, l'instrument de la mort de *Henri III*, en introduisant dans sa chambre *Jacques Clément* qui le poignarda. Le forfait de ce moine parricide lui troubla tellement l'esprit, qu'il le tua dans l'instant. *La Guesle*, quoique très-attaché à la religion Catholique, servit *Henri IV* avec beaucoup de zèle. Grand magistrat, bon citoyen, il mourut trop tôt pour l'honneur de sa patrie; ce fut le 3 janvier 1612. On a de lui : I. Des *Remontrances*, gros in-4.o II. Un *Traité* in-4o *sur le comté de Saint-Pol.* III. Une *Relation curieuse du procès fait au maréchal de* Biron.

GUET, (du) *Voyez* DUGUET.

GUETTARD, (Jean-Étienne) médecin, né aux environs d'Étampes, le 22 septembre 1715, acquit de bonne heure, sous les yeux d'un aïeul très-instruit dans la botanique, les premiers principes des sciences naturelles. Il vint jeune à Paris, et s'y fit bientôt une réputation qui lui mérita une place dans l'académie des Sciences, et celles de médecin botaniste et de garde du cabinet d'histoire naturelle de M. le duc d'*Orléans*. De longues infirmités, fruit de ses études, le conduisirent au tombeau le 6 janvier 1786. Ses *Mémoires sur différentes parties des Sciences et des Arts*, 1768, 3 vol. in-4o, sont très-utiles aux progrès des unes et des autres, et rédigés d'ailleurs avec méthode et clarté. On a encore de lui, des *Observations sur les Plantes*, en 2. vol. in-12. Ce médecin étoit un homme d'une probité d'autant plus exacte, qu'elle étoit fondée sur la religion. Difficile à vivre avec ceux qui affectoient de la supériorité, il étoit humain, même doux et facile, avec ses inférieurs. Les pauvres, les gens du peuple, ses domestiques le respectoient et le bénissoient. D'un caractère originairement irascible, il n'étoit pas toujours le maître de retenir sa colère et de mesurer ses expressions. Mais averti par sa bonté naturelle, et rappelé à lui-même par sa piété, il calmoit bientôt ses mouvemens. Élève tour-à-tour des Jésuites et de leurs ennemis, il s'étoit entièrement dévoué à ceux-ci. Cependant les préventions qu'il avoit comme homme de parti, et même comme médecin, ne l'écartoient point de la justice. Un de ses confrères le remerciant un jour de lui avoir donné sa voix, il lui répondit : *Si vous ne la méritiez pas, vous ne l'auriez pas eue ; car je ne vous aime pas.*

On a de lui des *Commentaires* latins sur *Habacuc* et sur les Pseaumes, in-4° et in-folio, avec un *Traité de l'autorité de la Vulgate.*

GUEUDEVILLE, (Nicolas) fils d'un médecin de Rouen, Bénédictin de Saint-Maur en 1671, quitta sa religion, son ordre et la France, pour vivre indépendant en Hollande, où il se maria. Il enseigna d'abord le latin à Rotterdam, et tint des pensionnaires; mais ce double emploi assujettissant trop son génie bouillant et impétueux, il s'érigea en écrivain. Les principaux fruits de la plume de cet apostat, sont: I. L'*Esprit des Cours de l'Europe*, ouvrage périodique qui parut en 1699, et que le comte d'*Avaux* fit supprimer, parce que la France y étoit souvent outragée. Après le départ de ce ministre, le gazetier reprit son ouvrage, et le poussa jusqu'à 1710, sous le titre de *Nouvelles des Cours de l'Europe*, par un homme qui n'avoit jamais vu l'antichambre, ni le cabinet d'un ministre. II. *Critique générale du Télémaque*, in-12, en deux parties. La première est moins mauvaise que la seconde; mais l'une et l'autre ne méritent guère d'être lues, que par ceux qui aiment les écarts d'une imagination sans frein, et de l'emportement sans goût et sans correction. III. L'*Utopie* de *Morus*, in-12, traduite du latin, longuement et platement. IV. La *Traduction* de l'*Éloge de la Folie*, in-12, marquée au même coin que la précédente. V. Celle de la *Vanité des Sciences* d'*Agrippa*, en 3 vol. in-12. VI. Celle des *Comédies de Plaute*, avec des remarques, en 10 vol. in-12. Le style du traducteur est traînant, ampoulé, bas, hérissé de phrases de halle, obscène, et en tout sens digne de la plus vile populace. Les remarques ne valent pas mieux; le texte y est noyé dans un tas d'ordures sans esprit, de plaisanteries sans sel, et de réflexions sans justesse. Elles assommeroient le lecteur le plus aguerri aux lectures des platitudes et des infamies. VII. Un *Atlas historique*, en 7 volumes in-folio, compilé par la faim et la soif, avec autant d'inexactitude que de précipitation. Il mourut misérable à la Haye, vers 1720. C'étoit un crapuleux, qui, las du vin, s'enivroit d'eau de vie dans ses dernières années. Il s'étoit associé un autre religieux apostat, nommé *Garillon*, qui, comme lui, mourut, ainsi qu'il avoit vécu.

GUEULLETTE, (Thomas-Simon) avocat au parlement, et substitut du procureur du roi au Châtelet, naquit à Paris en 1683, et mourut doyen de la compagnie le 22 décembre 1766, dans sa 84e année. Son caractère étoit doux et gai, et sa société plaisoit à tous ses amis. Il avoit, d'ailleurs, des qualités excellentes. A la mort de sa femme, il fit remettre à ses héritiers tout le bien qu'elle avoit laissé, et dont il devoit jouir en propriété par leur contrat de mariage. I. Il est auteur des *Mille et un Quart d'heure*, en 3 vol. in-12; des *Sultanes de Guzarate*, 3 volumes in-12; des *Aventures merveilleuses du Mandarin* Fum-Ho-Hum, *Conte Chinois*, 2 vol. in-12; des *Mémoires de Mlle de Bontems*. Tous ces romans lus dans leur nouveauté, prouvent plus son goût pour ce genre frivole que le talent de le rendre



